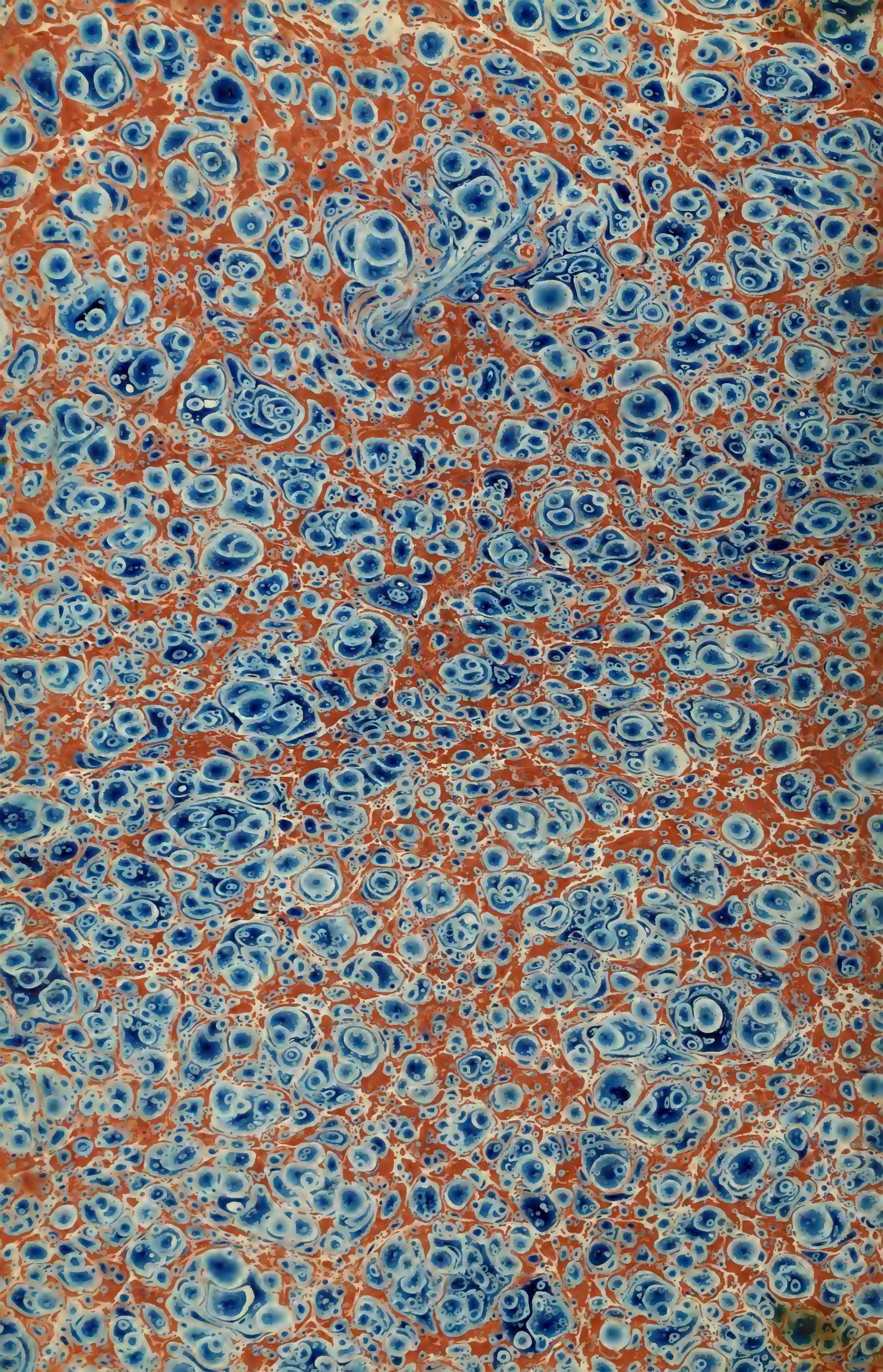
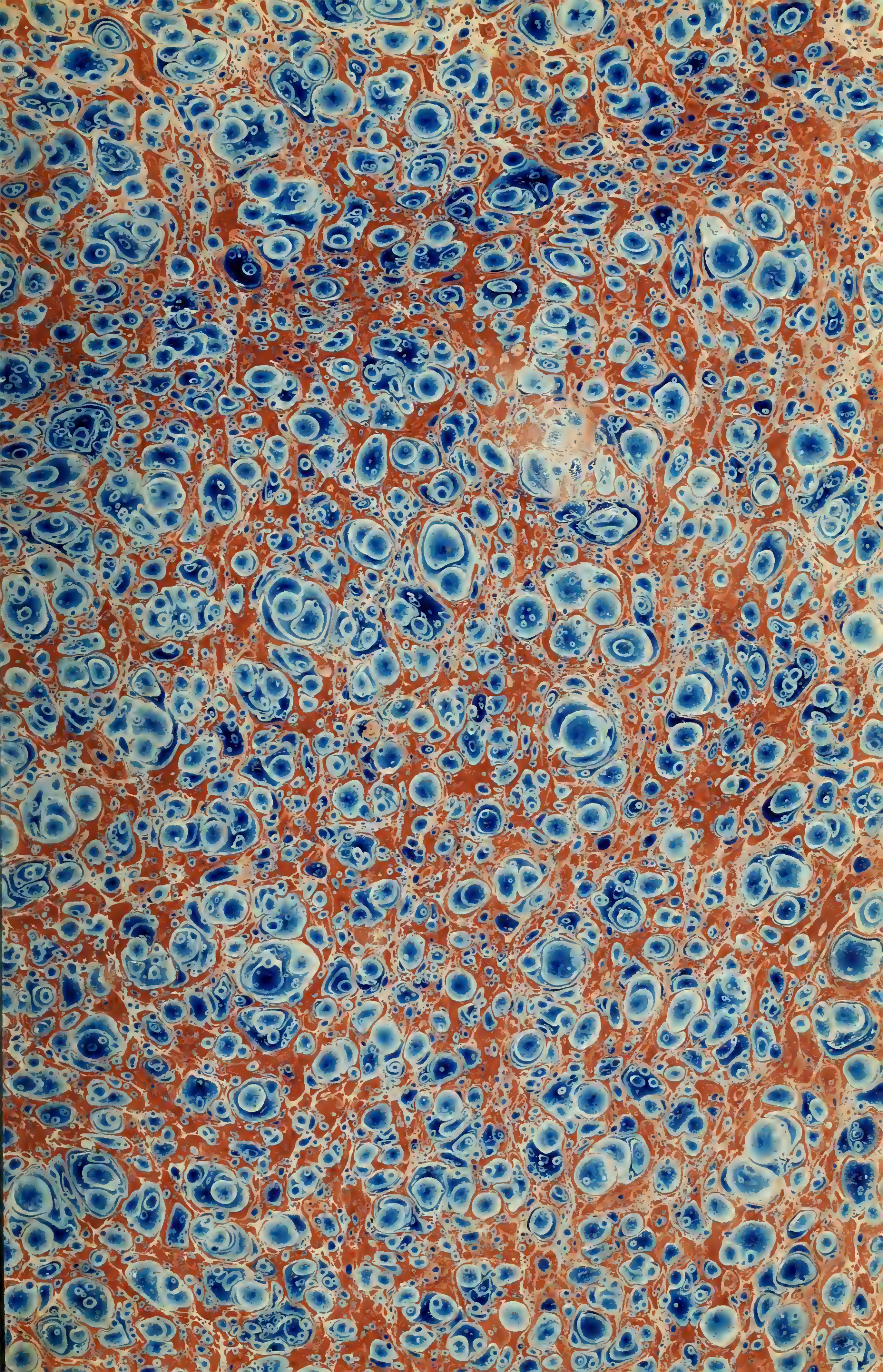






LE MAGASIN
PITTORESQUE.

LE MAGASIN
PITTORESQUE

RÉDIGÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE.

1849.

Prix du volume broché. . . 5 fr. 50 cent.
relié. . . . 7 fr.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

LIVRAISONS envoyées réunies une fois par mois.		LIVRAISONS envoyées séparément tous les samedis.	
PARIS. *Prix :*	DÉPARTEMENTS. Franco *par la poste.*	PARIS. *Prix :*	DÉPARTEMENTS. Franco *par la poste.*
Pour un an . . 5 f. 20 c.	Pour un an . . 7 f. 20 c.	Pour un an . . 5 f. 50 c.	Pour un an . . 7 f. 50 c.
Pour six mois. 2 f. 60 c.	Pour six mois. 3 f. 60 c.	Pour six mois. 2 f. 80 c.	Pour six mois. 3 f. 80 c.

PARIS,
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE
RUE JACOB, N° 30,
PRÈS DE LA RUE DES PETITS-AUGUSTINS.

M DCCC XLIX.

MAGASIN PITTORESQUE,

A DIX CENTIMES PAR LIVRAISON.

PREMIERE LIVRAISON. — 1849.

LA SÉCURITÉ.



La Sécurité, figure allégorique par Sébastien Bourdon, peintre français du dix-septième siècle. — Dessin de Gérome.

La déesse tient de la main gauche une corne d'abondance, et de l'autre une torche dont elle se sert pour brûler les attributs de la guerre. La tête droite, le visage paisible, elle regarde au loin avec confiance. C'est bien l'heureuse divinité dont le nom signifie *sans inquiétude* (*sine curâ*, d'où est venu *secura*). En elle se résument la paix, la richesse, la clémence, la générosité, c'est-à-dire tout ce qui est beau et tout ce qui est doux. Sans elle, l'homme ne jouit plus des autres ni de lui-même. Égaré par la fièvre de la peur, il prend chaque brise pour une voix, chaque nuée pour un fantôme; l'inquiétude, qui a commencé par le rendre fou, finit par le rendre féroce. Trouvant dans chaque mouvement un péril, dans chaque bruit une menace, il crie à la vie de se taire et de s'arrêter. On connaît cette fable terrible du parricide errant dans le désert, et qui lapidait sur son passage tous les nids d'oiseaux parce qu'il y entendait les petits *crier le nom de son père!* Qui de nous, dans ses heures d'angoisse, n'a cru de même entendre au dehors les murmures de son âme, et n'a senti ses craintes se tourner en colères? Endolori par de continuels saisissements, rejeté de souci en souci, et toujours retenu dans un pénible éveil, on s'aigrit contre la cause de l'inquiétude, on veut en finir à tout prix, on ravage son propre cœur, on maudit toutes ses espérances, on fait comme Hérode qui égorgeait tous les nouveaux-nés pour se délivrer du seul qui lui ôtait le sommeil!

Ah! si les hommes savaient ce que les troubles qui les agitent leur enlèvent en même temps de joies et de vertus! Si, revenus enfin de haines stériles, ils associaient leur bon sens et leur bon cœur pour jouir des dons de Dieu! S'ils voulaient calculer ce que l'ambition leur apporte de désenchantements, l'envie de tortures, la colère de remords! Dégoûtés d'une turbulence qu'ils confondent avec l'action, ils se réuniraient tous pour élever sur les ruines du passé ce grand symbole du repos fécond, et, se prenant par la main, ils répéteraient en chœur l'hymne antique de la Sécurité :

« O noble déesse! que la pierre, le fer et l'airain fixent à jamais parmi nous ton image; qu'elle soit semblable au laurier sacré qui préserve de la foudre! que son seul aspect répande l'amour, comme la seule vue de Gorgone répand la terreur!

» Sécurité, c'est par toi que les champs se couvrent de moissons, que les villes élargissent leur enceinte, que les navires franchissent les flots, emportés par leurs ailes de même que les oiseaux marins. Les fêtes, les danses, les chansons, les festins forment ton gracieux cortége.

» C'est toi qui conduis au temple les jeunes fiancés, toi qui leur fais tresser des berceaux pour les enfants qui doivent naître de leur union. Tu es l'astre consolant qui fait fleurir les âmes comme le soleil fait fleurir les arbustes de nos bois.

» Sécurité, tourne vers nous ton doux visage; répands autour de toi les trésors de ta corne d'abondance. Vois le genre humain qui te tend les bras et te demande pour épouse. Présente-lui ta main gauche, ô grande déesse, et que votre hymen assure l'alliance de la terre et du ciel!

» Voici que les montagnes retentissent des mugissements des taureaux; les trompes de frêne des bergers accompagnent les chants des émondeurs; les enfants tendent leurs piéges aux oiseaux sur la lisière des forêts, et les jeunes filles s'égarent dans la vallée sans autre défense que leur bonheur.

» O Sécurité! règne désormais sur la terre des hommes! Que le son du clairon n'éveille plus en sursaut nos femmes et nos mères! et que nos fils, en essayant leurs premiers pas sur nos places publiques, ne glissent point dans le sang des citoyens égorgés! »

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

JANVIER.

Nous connaissons un homme qui, au milieu de la fièvre de changement et d'ambition qui travaille notre société, a continué à accepter sans révolte son humble position, et a conservé, pour ainsi dire, le goût de la pauvreté. Sans autre fortune qu'une petite place dont il vit sur ces étroites limites qui séparent l'aisance de la misère, notre philosophe regarde le monde, du haut de sa mansarde, comme une mer dont il n'attend point la richesse et dont il ne craint pas les naufrages. Tenant trop peu de place pour exciter l'envie de personne, il dort tranquillement enveloppé dans son obscurité.

Non qu'il se soit retiré dans l'égoïsme comme la tortue dans sa cuirasse! C'est l'homme de Térence, qui ne « se croit étranger à rien de ce qui est humain. » Tous les objets et tous les incidents du dehors se réfléchissent en lui ainsi que dans une chambre obscure où ils décalquent leur image. Il « regarde la société en lui-même » avec la patience curieuse des solitaires, et il écrit, pour chaque mois, le journal de ce qu'il a vu ou pensé. C'est le calendrier de ses sensations, ainsi qu'il a coutume de le dire.

Admis à le feuilleter, nous en détacherons, de loin en loin, quelques pages, dans lesquelles le lecteur pourra suivre les vulgaires aventures d'un penseur pauvre et ignoré dans ces douze hôtelleries du temps qu'on appelle des mois.

1er *janvier*. — Cette date me vient à la pensée dès que je m'éveille. Encore une année qui s'est détachée de la chaîne des âges pour tomber dans l'abîme du passé! La foule s'empresse de fêter sa jeune sœur. Mais tandis que tous les regards se portent en avant, les miens se retournent en arrière. On sourit à la nouvelle reine, et, malgré moi, je songe à celle que le temps vient d'envelopper dans son linceul.

Celle-ci, du moins, je sais ce qu'elle était et ce qu'elle m'a donné, tandis que l'autre se présente entourée de toutes les menaces de l'inconnu. Que cache-t-elle dans les nuées qui l'enveloppent? Est-ce l'orage ou le soleil?

Provisoirement il pleut, et je sens mon âme embrumée comme l'horizon. J'ai congé aujourd'hui; mais que faire d'une journée de pluie? Je parcours ma mansarde avec humeur, et je me décide à allumer mon feu.

Malheureusement, les allumettes prennent mal, la cheminée fume, le bois s'éteint! Je jette là mon soufflet avec dépit, et je me laisse tomber dans mon vieux fauteuil.

En définitive, pourquoi me réjouirais-je de voir naître une nouvelle année? Tous ceux qui courent déjà les rues, l'air endimanché et le sourire sur les lèvres, comprennent-ils ce qui les rend joyeux? Savent-ils seulement ce que signifie cette fête et d'où vient l'usage des étrennes?

Ici mon esprit s'arrête pour se constater à lui même sa supériorité sur l'esprit du vulgaire. J'ouvre une parenthèse, dans ma mauvaise humeur, en faveur de ma vanité, et je réunis toutes les preuves de ma science.

(Les premiers Romains ne partageaient l'année qu'en dix mois; ce fut Numa Pompilius qui y ajouta janvier et février. Le premier tira son nom de Janus auquel il fut consacré. Comme il ouvrait le nouvel an, on entoura son commencement d'heureux présages, et de là vint la coutume des visites entre voisins, des souhaits de prospérité et des étrennes. Les présents usités chez les Romains étaient symboliques. On offrait des figues sèches, des dattes, des rayons de miel, comme emblème de « la douceur des auspices sous lesquels l'année devait commencer son cours, » et une petite pièce de monnaie nommée *stips* qui présageait la richesse.)

Ici je ferme la parenthèse pour reprendre ma disposition maussade. Le petit *spitch* que je viens de m'adresser m'a rendu content de moi et plus mécontent des autres. Je déjeunerais bien pour me distraire; mais la portière a oublié mon lait du matin, et le pot de confitures est vide! Un autre

serait contrarié ; moi j'affecte la plus superbe indifférence. Il reste un croûton durci que je brise à force de poignets et que je grignote nonchalamment, comme un homme bien au-dessus des vanités du monde et des pains mollets.

Cependant je ne sais pourquoi mes idées s'assombrissent en raison des difficultés de la mastication. J'ai lu autrefois l'histoire d'un Anglais qui s'était pendu parce qu'on lui avait servi du thé sans sucre. Il y a des heures dans la vie où la contrariété la plus futile prend les proportions d'une catastrophe. Notre humeur ressemble aux lunettes de spectacle qui, selon le bout, montrent les objets moindres ou agrandis.

Habituellement, la perspective qui s'ouvre devant ma fenêtre me ravit. C'est un chevanchement de toits dont les cimes s'entrelacent, se croisent, se superposent, et sur lesquels de hautes cheminées dressent leurs pitons. Hier encore je leur trouvais un aspect alpestre, et j'attendais la première neige pour y voir des glaciers ; aujourd'hui je n'aperçois que des tuiles et des tuyaux de poêle. Les pigeons qui aidaient à mes illusions agrestes ne me semblent plus que de misérables volatiles qui ont pris les toits pour basse-cour ; la fumée qui s'élève en légers flocons, au lieu de me faire songer aux soupiraux du Vésuve, me rappelle les préparations culinaires et l'eau de vaisselle ; enfin le télégraphe que j'aperçois de loin, sur la vieille tour de Montmartre, me fait l'effet d'une ignoble potence dont le bras se dresse au-dessus de la cité.

Ainsi blessés de tout ce qu'ils rencontrent, mes regards s'abaissent sur l'hôtel qui fait face à ma mansarde. L'influence du premier de l'an s'y fait visiblement sentir. Les domestiques ont un air d'empressement qui se proportionne à l'importance des étrennes reçues ou à recevoir. Je vois le propriétaire traverser la cour avec la mine morose que donnent les générosités forcées, et les visiteurs se multiplier, suivis de commissionnaires qui portent des fleurs, des cartons ou des jouets. Tout à coup la grande porte cochère est ouverte, et une calèche neuve, traînée par deux chevaux de race, s'arrête au pied du perron. Ce sont sans doute les étrennes offertes par le mari à la maîtresse de l'hôtel ; car elle vient elle-même examiner le nouvel équipage. Elle y monte bientôt avec une petite fille *ruisselante* de dentelles, de plumes, de velours, et chargée de cadeaux qu'elle va distribuer en étrennes. La portière est refermée, les glaces se lèvent, la voiture part.

Ainsi tout le monde fait aujourd'hui un échange de bons désirs et de présents ; moi seul je n'ai rien à donner ni à recevoir. Pauvre solitaire, je ne connais pas même un être préféré pour lequel je puisse former des vœux !

Que mes souhaits d'heureuse année aillent donc chercher tous les amis inconnus, perdus dans cette multitude qui bruit à mes pieds !

A vous d'abord, ermites des cités, pour qui la mort et la pauvreté ont fait une solitude au milieu de la foule ! travailleurs mélancoliques condamnés à manger, dans le silence et l'abandon, le pain gagné chaque jour, et que Dieu a sevrés des enivrantes angoisses de l'amour et de l'amitié !

A vous, rêveurs émus qui traversez la vie les yeux tournés vers quelque étoile polaire, marchant avec indifférence sur les riches moissons de la réalité !

A vous, braves pères qui prolongez la veille pour nourrir la famille ; pauvres veuves pleurant et travaillant auprès d'un berceau ; jeunes hommes acharnés à vous ouvrir dans la vie une route assez large pour y conduire par la main la femme choisie ; à vous tous, vaillants soldats du travail et du sacrifice !

A vous enfin, quels que soient votre titre et votre nom, qui aimez ce qui est beau, qui avez pitié de ce qui souffre, et qui marchez dans le monde comme la vierge symbolique de Byzance, les deux bras ouverts au genre humain !

. . . Ici, je suis subitement interrompu par des pépiements toujours plus nombreux et plus élevés. Je regarde autour de moi... ma fenêtre est entourée de moineaux qui picorent les miettes de pain que, dans ma méditation distraite, je viens d'égrener sur le toit.

A cette vue, un éclair de lumière traverse mon cœur attristé. Je me trompais, tout à l'heure, en me plaignant de n'avoir rien à donner ; grâce à moi, les moineaux du quartier auront eu leurs étrennes !

Midi. On frappe à ma porte ; une petite fille entre et me salue par mon nom. Je ne la reconnais point au premier abord ; mais elle me regarde, sourit... Ah ! c'est Paulette !... Mais depuis six mois que je ne l'avais vue, Paulette n'est plus la même : l'autre jour c'était une enfant, aujourd'hui c'est presque une jeune fille.

Paulette est maigre, pâle, pauvrement vêtue ; mais c'est toujours le même œil bien ouvert et regardant droit devant lui, la même bouche souriant à chaque mot comme pour solliciter votre amitié, la même voix un peu timide et pourtant caressante. Paulette n'est point jolie, elle passe même pour laide ; mais moi je la trouve charmante.

Peut-être n'est-ce point à cause de ce qu'elle est, mais à cause de moi. Paulette m'apparaît à travers un de mes meilleurs souvenirs.

C'était le soir d'une fête publique. Les illuminations faisaient courir leurs cordons de feu le long de nos monuments ; mille banderoles flottaient aux vents de la nuit ; les feux d'artifice venaient d'allumer leurs gerbes de flammes au milieu du Champ-de-Mars. Tout à coup, une de ces inexplicables terreurs qui frappent de folie les multitudes s'abat sur les rangs confondus et pressés ; on crie, on se précipite ; les plus faibles trébuchent, et la foule égarée les écrase sous ses pieds convulsifs. Échappé par miracle à la mêlée, j'allais m'éloigner, lorsque les cris d'un enfant près de périr me retiennent ; je rentre dans ce chaos humain, et, après des efforts inouïs, j'en retire Paulette au péril de ma vie.

Il y a un an de cela ; depuis, j'avais revu la petite deux fois à peine, et je l'avais presque oubliée. Mais Paulette a la mémoire des bons cœurs ; elle vient, au renouvellement de l'année, m'offrir ses souhaits de bonheur. Elle m'apporte, en outre, un plant de violettes en fleurs ; elle-même l'a mis en terre et cultivé ; c'est un bien qui lui appartient tout entier, car il a été conquis par ses soins, sa volonté et sa patience.

Le violier (1) a fleuri dans un vase grossier, et Paulette, qui est cartonnière, l'a enveloppé d'un cache pot en papier verni, embelli d'arabesques. Les ornements pourraient être de meilleur goût, mais on y sent la bonne volonté attentive.

Ce présent inattendu, la rougeur modeste de la petite fille et son compliment balbutié dissipent, comme un rayon du soleil, l'espèce de brouillard qui m'enveloppait le cœur ; mes idées passent brusquement des teintes plombées du soir aux teintes les plus roses de l'aurore ; je fais asseoir Paulette et je l'interroge gaiement.

La petite répond d'abord par des monosyllabes à mes phrases ; mais bientôt les rôles sont renversés, et c'est moi qui entrecoupe de courtes interjections ses longues confidences. La pauvre enfant mène une vie difficile et laborieuse. Orpheline depuis longtemps, elle est restée, avec son frère et sa sœur, à la charge d'une vieille grand'mère qui les a *élevés de misère*, comme elle a coutume de le dire. Cependant Paulette l'aide maintenant dans la confection du cartonnage, sa petite sœur Perrine commence à coudre, et Henri est apprenti dans une imprimerie. Tout irait bien sans les pertes et sans les chômages, sans les habits qui s'usent, sans les appétits qui grandissent, sans l'hiver qui oblige à acheter son soleil ! Paulette se plaint de ce que la chandelle dure trop peu et de ce que le bois coûte trop cher. La cheminée de leur mansarde est si grande qu'une falourde y produit l'effet d'une allumette ; elle est si près du toit que le vent y renvoie la pluie et qu'on y gèle sur l'âtre en hiver : aussi y ont-ils renoncé. Tout se borne désormais à un réchaud de terre sur

(1) Violier commun. On appelle aussi violier la giroflée.

lequel cuit le repas. La grand'mère avait bien parlé d'un poêle marchandé chez le revendeur du rez-de-chaussée ; mais celui-ci en a voulu sept francs, et les temps sont trop difficiles pour une pareille dépense ; ils se sont, en conséquence, résignés à avoir froid par économie.

A mesure que Paulette parle, je sens que je sors de plus en plus de mon abattement chagrin. Les premières révélations de la petite cartonnière ont fait naître en moi un désir qui est bientôt devenu un projet. Je l'interroge sur ses occupations de la journée, et elle m'apprend qu'en me quittant elle doit visiter, avec son frère, sa sœur et sa grand'mère, les différentes pratiques auxquelles ils doivent leur travail. Mon plan est aussitôt arrêté : j'annonce à l'enfant que j'irai la voir dans la soirée, et je la congédie en la remerciant de nouveau.

Le violier a été posé sur la fenêtre ouverte, où un rayon de soleil lui souhaite la bienvenue; les oiseaux gazouillent alentour; l'horizon s'est éclairci, et le jour, qui s'annonçait si triste, est devenu radieux. Je parcours ma chambre en chantant, je m'habille à la hâte, je sors.

Trois heures. Tout est convenu avec mon voisin le fumiste : il répare le vieux poêle que j'avais remplacé, et me répond de le rendre tout neuf. A cinq heures nous devons partir pour le poser chez la grand'mère de Paulette.

Minuit. Tout s'est bien passé. A l'heure dite, j'étais chez la vieille cartonnière encore absente. Mon Piémontais a dressé le poêle tandis que j'arrangeais, dans la grande cheminée, une douzaine de belles bûches empruntées à ma provision d'hiver. J'en serai quitte pour m'échauffer en me promenant, ou pour me coucher plus tôt.

A chaque pas qui retentit dans l'escalier j'ai un battement de cœur; je tremble que l'on ne m'interrompe dans mes préparatifs et qu'on ne gâte ainsi ma surprise. Mais non, voilà que tout est en place : le poêle allumé ronfle doucement, la petite lampe brille sur la table, et la burette d'huile est rangée sur l'étagère. Le fumiste est reparti, et cette fois ma crainte qu'on n'arrive s'est transformée en impatience de ce qu'on n'arrive pas. Enfin j'entends la voix des enfants; les voici qui poussent la porte et qui se précipitent. Mais tous s'arrêtent avec des cris d'étonnement.

A la vue de la lampe, du poêle, et du visiteur qui se tient comme un magicien au milieu de ces merveilles, ils reculent presque effrayés. Paulette est la première à comprendre; l'arrivée de la grand'mère, qui a monté moins vite, achève l'explication. — Attendrissement, transports de joie, remercîments!

Mais les surprises ne sont point finies. La jeune sœur ouvre le four et découvre des marrons qui achèvent de griller; la grand'mère vient de mettre la main sur les bouteilles de cidre qui garnissent le buffet, et je retire du papier que j'ai caché une langue fourrée, un coin de beurre et des pains frais.

Cette fois l'étonnement devient de l'admiration; la petite famille n'a jamais assisté à un pareil festin! On met le couvert, on s'asseoit, on mange : c'est fête complète pour tous, et chacun y contribue pour sa part. Je n'avais apporté que le souper; la cartonnière et ses enfants fournissent la joie.

Que d'éclats de rire sans motifs! quelle confusion de demandes qui n'attendent point les réponses, de réponses qui ne correspondent à aucune demande! La vieille femme elle-même partage la folle gaieté des petits! J'ai toujours été frappé de la facilité avec laquelle le pauvre oubliait sa misère. Accoutumé à vivre du présent, il profite du plaisir dès qu'il se présente. Le riche, blasé par l'usage, se laisse gagner plus difficilement; il lui faut le temps et toutes ses aises pour consentir à être heureux.

La soirée s'est passée comme un instant. La vieille mère m'a raconté sa vie, tantôt souriant, tantôt essuyant une larme. Perrine a chanté une ronde d'autrefois avec sa voix fraîche et enfantine. Henri, qui apporte des épreuves aux écrivains célèbres de l'époque, nous a dit ce qu'il en sait. Enfin il a fallu se séparer, non sans de nouveaux remercîments de la part de l'heureuse famille.

Je suis revenu à petits pas, savourant à plein cœur les purs souvenirs de cette soirée. Elle a été pour moi une grande consolation et un grand enseignement. Maintenant les années peuvent se renouveler; je sais que nul n'est assez malheureux pour n'avoir rien à recevoir ni rien à donner.

Comme je rentrais, j'ai rencontré le nouvel équipage de mon opulente voisine. Celle-ci, qui revient aussi de soirée, a franchi le marche-pied avec une impatience fébrile, et je l'ai entendue murmurer : *Enfin!*

Moi, en quittant la famille de Paulette, j'avais dit : *Déjà!*

LA FEMME DE MÉNAGE.

De la femme de ménage dépendent la prospérité intérieure, la santé des enfants, le bien-être du mari. Elle s'occupe du beau comme du bon, car l'arrangement de sa demeure est comme une œuvre d'art qu'elle crée et renouvelle chaque jour. La bonne femme de ménage a besoin de toutes les qualités féminines, l'ordre, la finesse, la bonté, la vigilance, la douceur. Elle répare les fortunes ébranlées; elle sait transformer l'aisance en richesse, le strict nécessaire en aisance. Elle gouverne enfin, elle gouverne pour sauver, et son empire est plus réel que celui des ministres et des rois. Un roi, si habile qu'il soit, peut-il faire que ce qu'on appelle son royaume demeure à l'abri des intempéries du ciel? que la pluie, la grêle, la guerre, ne viennent pas ravager ses routes et ses moissons? Un roi a-t-il quelque autorité sur les âmes? peut-il commander à ses sujets de parler, de se taire? Êtres et choses, tout lui échappe. La femme de ménage, au contraire, tient dans sa main, pour ainsi dire, chacun des habitants qui animent et chacun des objets qui composent son empire. Elle exile de sa maison les paroles grossières, les actes violents; elle améliore ses serviteurs comme ses enfants, et nul n'est frappé d'une souffrance qu'elle ne puisse aller à son aide. Par elle les meubles sont toujours propres, le linge toujours blanc. Son esprit remplit cette demeure, la façonne à son gré, et rien ne manque à ce gouvernement domestique, pas même le charme idéal. Qui de nous, passant le soir dans un village, devant quelque demeure de paysan, et apercevant à travers les vitres le foyer flambant, le couvert mis sur une nappe rude mais sans tache, et la soupe fumante sur la table, n'a point pensé, avec une sorte d'attendrissement que j'appellerai poétique, à ce pauvre ouvrier, bientôt de retour, qui, après un long jour employé à remuer la terre ou le plâtre et à frissonner sous la pluie, allait rentrer dans cette petite chambre si nette et reposer ses yeux et son cœur fatigués de tant de travaux rebutants? Peut-être ne se rend-il pas compte de ce sentiment de bien-être, mais il l'éprouve. L'homme de pensée lui-même, après de longues et arides méditations, ne trouve-t-il pas une sorte de repos qu'il idéalise dans la vue des occupations ménagères? La laiterie où le beurre s'arrondit en mottes brillantes et parsemées de gouttes de rosée, la grande cuve où bout le linge, la bassine où cuisent les fruits mêlés de sucre, sont autant d'objets qui calment, qui touchent même d'une sorte d'émotion sereine, comme tout ce qui tient à la nature et à la famille, comme la vue d'une vache qui broute, d'une plaine où se fait la moisson. Les anciens sentaient et exprimaient admirablement cette poésie domestique. L'Odyssée ne nous charme jamais davantage que quand elle nous offre, dans Nausicaa et dans Pénélope, la princesse unie à la femme de ménage; et Xénophon n'a rien écrit de plus exquis que le tableau des joies de la jeune mère de famille.

Histoire morale des femmes, par E. Legouvé.

L'EXAMEN DU MATELOT.

Examen ! mot terrible qui déconcerte les plus hardis ; redoutable épreuve dans laquelle un œil étranger pénètre au plus profond de nous-même, fouille notre esprit ou notre conscience, et porte un jugement qui décide souvent de notre vie entière. Qui peut affronter sans tremblement cet interrogatoire, où une intelligence libre soumet notre intelligence troublée aux surprises de l'imprévu, à tous les piéges de l'expérience ? « Faire examiner un élève par un professeur, disait Rabelais, c'est faire chasser un jeune lièvre par un vieux chien. » Et quel lièvre peut espérer de sortir à son honneur d'une pareille chasse ?

Ce n'est pas, au moins, celui que l'artiste nous a représenté sous ce costume de matelot, et que le vieux pilote examine, dans ce moment, devant les autres candidats lamaneurs.

L'aspect de l'interrogateur n'a pourtant rien de magistral. Coiffé du bonnet de pêcheur et revêtu de la jupe normande, il attend la réponse du jeune garçon avec ce sourire demi-bienveillant et demi-railleur que nos marins ont désigné par le nom de *quart nord, quart sud*. Mais ce qui l'entoure a frappé notre conscrit nautique d'une respectueuse terreur. Cette sphère de carton, ces cartes roulées, ces livres gros comme des missels, cette petite barque prête à faire voile, tout cela vient de transformer pour lui la salle d'examen en je ne sais quel sanctuaire de cabale. Le maître pilote est devenu à ses yeux un génie supérieur qui connaît tous les mystères de la mer et des vents, et le confrère qui fume à ses côtés un redoutable associé de sa science. On lui demande en vain le nom de la manœuvre qu'il connaît depuis son enfance ; muet et étourdi, il s'abîme dans une de ces méditations apparentes qui ne sont qu'une sorte d'évanouissement de l'intelligence, et tire sa lèvre inférieure comme s'il voulait arracher mécaniquement de sa bouche la réponse qu'il ne peut obtenir de sa mémoire.



D'après R. Jordan.

Par bonheur, son frère aîné est près de lui ; son frère, rude et courageux matelot dont le sort a fait un chef de famille, et qui, forcé de prendre l'aviron du père mort, a élevé son cadet près de lui, sur l'eau salée. Il a deviné le trouble du jeune marin ; il s'est glissé derrière son épaule, et lui souffle tout bas la réponse qu'il ne peut trouver.

Espérons que cette intervention ne sera point inutile, et que le jeune homme rassuré pourra montrer enfin ce qu'il sait. Qui de nous n'a ainsi rencontré quelque protecteur pour lui ouvrir la carrière ? Frère, oncle, mère ou ami, il se trouve toujours à nos côtés quelqu'un de ces anges gardiens qui ne nous abandonnent que lorsque la force nous est venue, et avec elle le succès.

L'ILE DE NOIRMOUTIERS,

Département de la Vendée.

En vue des côtes de la Vendée s'étend une terre longue et étroite qui ferme la baie de Bourgneuf. Ile pendant les hautes marées, cette terre devient une péninsule et se rattache au continent lorsque la mer est basse. On peut alors se rendre à pied de l'île sur le continent. Une route de cinq kilomètres de longueur, tracée sur le fond de la mer, permet de faire ce trajet en voiture. De loin en loin des balises de sauvetage

s'élèvent sur les bords de la route. Elles se composent d'un poteau vertical portant des échelons et surmonté d'un petit échafaudage où plusieurs personnes peuvent se tenir à l'aise. Le voyageur surpris par la marée trouve sur ces balises un refuge aérien d'où il a la chance d'être aperçu de l'une des deux rives, ou bien il attend que la marée prochaine mette de nouveau à découvert le fond du détroit. Rien de plus intéressant que de parcourir ce sol que la mer envahit et délaisse deux fois chaque jour. Là ce sont des pêcheurs qui tendent des filets, tandis que d'autres cherchent dans les flaques d'eau salée des petits poissons, des crabes, des crevettes et des coquillages; les oiseaux pêcheurs se promènent sur la vase encore molle, d'où leur long bec extrait des vers et de petits crustacés; des piétons attardés se hâtent de gagner l'une ou l'autre rive, et les cochers pressent le pas des chevaux qui traînent les voitures.

La structure géologique de l'île de Noirmoutiers nous explique sa liaison avec le continent. L'extrémité qui touche à la Vendée se compose d'un terrain moderne, vase argileuse remplie de coquilles marines vivant encore actuellement dans la mer voisine. Il en est de même de la côte la plus rapprochée du continent, où se trouve la petite ville de Beauvoir. Ce sol, formé par la mer, s'élève à peine au-dessus de son niveau. A l'ouest, une ligne de dunes protége l'île contre les envahissements de l'océan qui tend à reconquérir son domaine. La partie septentrionale est défendue par une bande de récifs formés de granite, de micaschiste ou de grès; mais il existe un point, la pointe de Devins, où l'homme a dû intervenir : une longue digue en pierre, non encore achevée, arrêtera les grandes vagues de l'océan, dont nul obstacle ne brise la violence lorsque, dans les tempêtes de l'équinoxe, le vent de sud-ouest les pousse des côtes du Canada vers celles de la France.

Grâce à sa faible élévation au-dessus du niveau de la mer et au sol argileux dont elle se compose en grande partie, l'île de Noirmoutiers s'est couverte de salines. A la marée haute, on introduit l'eau de la mer dans des bassins carrés séparés en compartiments plus petits. Sous l'influence de la chaleur solaire, l'eau s'évapore, le sel qu'elle ne peut plus tenir en dissolution surnage sous la forme d'une croûte légère que l'on enlève à l'aide d'un râteau pour en former de grands tas sur les bords du marais salant. Vus de loin, ces tas ressemblent aux tentes d'un camp. A l'approche de la mauvaise saison, on recouvre ces tas de sel d'une couche d'argile qui les protége contre l'action de la pluie et du vent. L'évaporation des marais salants étant subordonnée à la chaleur des étés, à l'agitation et à la sécheresse de l'air, on conçoit que le rendement varie chaque année : considérable dans les années chaudes et sèches, il est souvent presque nul dans les étés froids et pluvieux. Non-seulement alors l'eau de mer ne s'évapore pas, mais la pluie redissout le sel à mesure qu'il est rassemblé sur les bords de chacun des compartiments de l'étang.

Le commerce du sel est l'occupation principale des habitants de la ville de Noirmoutiers. Tous possèdent en même temps quelques terres. Ces terres ont une grande valeur et se louent fort cher aux petits fermiers qui les exploitent; car le blé de Noirmoutiers a une grande réputation sur les marchés de l'ouest, et son prix est ordinairement plus élevé que celui des blés du continent. Sa culture est toute spéciale, et complétement différente des méthodes employées dans l'intérieur des terres; à Noirmoutiers, c'est la mer qui fournit au sol les engrais que le cultivateur du continent obtient de ses bœufs, de ses chevaux et de ses moutons. En hiver, lorsque les vents du sud-ouest soufflent sur l'océan, ils entassent sur la côte occidentale de Noirmoutiers de véritables montagnes de plantes marines appelées varechs, goémons ou fucus. Ces plantes charnues et gluantes sont couvertes de petits animaux marins, mollusques, annélides et zoophytes, qui forment la partie animale ou azotée de l'engrais. Réunis en tas sur les bords de la mer, ces fucus se changent avec le temps en un compost noir tout à fait semblable au fumier des fermes. C'est cet engrais que le cultivateur répand sur ses sillons. Le fumier se trouvant ainsi sur les bords de la mer, le bétail devient inutile : aussi ne voit-on à Noirmoutiers ni bœufs, ni chevaux de labour, et par conséquent point de charrue. Le paysan laboure pour ainsi dire à la main. Armé d'une longue pelle, il soulève les mottes de terre, les rejette de côté, et creuse de véritables sillons, en tout semblables à ceux que trace la charrue. La nature du sol favorise ce travail : car la terre arable est légère, sablonneuse, et formée par la poussière que le vent enlève à la ceinture de dunes qui borde la côte occidentale; le sous-sol étant argileux, ce terrain léger n'en est pas moins doué d'une grande fertilité. Sur les pentes des dunes on aperçoit quelques vignobles. Le bord de la mer est habité par de pauvres familles qui vivent en brûlant les varechs pour en tirer de la soude. Ainsi ces goémons, qui semblent, au premier abord, un produit inutile des rochers sous-marins, forment la base de l'agriculture de l'île de Noirmoutiers, et alimentent encore une industrie importante, celle de la soude. Sans le goémon, la culture serait presque nulle, car ces sables sont défavorables aux prairies, et l'absence complète de sources et de cours d'eau ne permet pas de songer aux irrigations.

L'extrémité septentrionale de l'île, qui regarde la côte de la Vendée, se compose de grès semblables à ceux de Fontainebleau. Disposés pittoresquement sur les bords de la mer, ils forment des promontoires séparés par des anses sablonneuses où la mer vient expirer doucement sur la grève, tandis qu'elle brise au large sur des rochers à fleur d'eau qu'elle blanchit de son écume. Plus près de la côte, quelques écueils dont la tête s'élève toujours au-dessus des plus hautes marées, sont habités par des colonies de blanches mouettes qui volent ou nagent autour d'eux. Mais le plus bel ornement de cette partie de l'île, c'est le magnifique bois de chênes verts (*Quercus Ilex*) dont les cimes arrondies surprennent de loin le navigateur. Ces beaux arbres ne perdent jamais leurs feuilles; leurs branches courtes, fortes et nombreuses, s'élèvent sur un tronc vigoureux et résistent à la violence des vents de mer. Leurs cimes ne se déforment pas comme celles des hêtres, des ormeaux et des pins, qui, penchés du côté de la terre, semblent vouloir, en se courbant, se dérober à l'action du vent. Un épais taillis se forme au pied de chaque tronc de chêne vert; une foule de plantes méridionales croissent à l'abri de leur feuillage. Plusieurs de ces arbres atteignent la hauteur de huit à dix mètres, et cependant, au dire des vieux habitants du pays, le bois de la Chaise (c'est ainsi qu'on le nomme) n'est plus qu'un humble taillis comparé à la forêt dont il est issu. Incendiée pendant les guerres de la Vendée, labourée par les boulets des frégates anglaises qui bloquaient la baie de Bourgneuf, cette forêt primitive a disparu. Mais tel qu'il est, ce bois est l'une des plus délicieuses promenades que l'on puisse imaginer. Çà et là des groupes de pins maritimes s'élèvent au milieu des chênes verts; de longues allées gazonnées conduisent aux métairies environnantes; des bouquets d'arbres couronnent les promontoires, d'où la vue s'étend sur toute la baie. L'œil distingue la pointe de Saint-Gildas à l'embouchure de la Loire, Sainte-Marie, le Pornic, et les côtes basses de Bourgneuf. Partout les clairières ont été plantées de pins maritimes, et un propriétaire intelligent, M. Jacobsen, maire de Noirmoutiers, a multiplié cet arbre précieux dans toutes les parties du bois qui lui appartiennent. Espérons que son exemple sera suivi, et que les dunes stériles de Noirmoutiers seront un jour couvertes de ces arbres que la nature semble avoir destinés à croître dans les sables les plus arides et à s'élever malgré les vents les plus violents.

L'existence d'une forêt de chênes verts dans l'île de Noirmoutiers est l'indice d'un climat très-doux eu égard à la latitude. En effet, le 47[e] degré passe par le chef-lieu. Les villes

de Nevers, Moulins, Beaune et Neuchâtel en Suisse se trouvent sous le même parallèle. Dans aucune de ces localités le chêne vert n'existe à l'état de forêt. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir les figues mûrir parfaitement à Noirmoutiers, et de trouver au bord de la mer une foule de plantes du midi de la France qu'on chercherait vainement autour des villes continentales que nous avons nommées. La douceur du climat de Noirmoutiers tient à sa position insulaire. En hiver, les vagues de l'océan, réchauffées sans cesse par les courants venus des tropiques, lui communiquent une portion de leur chaleur. Les vapeurs qu'elles émettent troublent la sérénité de l'atmosphère et empêchent le rayonnement nocturne, la plus active de toutes les causes réfrigérantes. Mais la chaleur des étés n'est nullement proportionnelle à la douceur des hivers ; et le raisin n'y mûrit pas aussi bien qu'à Beaune et à Neuchâtel, dont les hivers sont infiniment plus rigoureux, mais les étés sensiblement plus chauds.

L'île de Noirmoutiers tire son nom d'un monastère placé à son extrémité septentrionale. Ce couvent, converti en ferme, existe encore ; il est connu dans le pays sous le nom de *la Blanche*, par antithèse probablement avec celui de *Couvent-Noir* (noir moutier) qu'il portait autrefois. De la Blanche, l'œil aperçoit le phare du Pilier, qui s'élève sur un rocher isolé en pleine mer, et signale aux navires qui se rendent à Nantes l'embouchure de la Loire, et à ceux qui viennent chercher du sel à Noirmoutiers l'entrée de la baie de Bourgneuf.

LE CABINET DE VERRÈS.

Dans les derniers temps de la république, le goût des Romains pour les objets d'art s'était changé en une véritable passion : les généraux et les proconsuls allaient dépouillant les provinces, spoliant les temples et les monuments publics au profit de leurs collections privées. Marcellus pilla Syracuse, Mummius Corinthe, Sylla Athènes ; — et Pline cite un certain Scaurus, édile, qui fit paraître sur la scène de son théâtre jusqu'à trois mille statues enlevées à la Grèce et à l'Asie.

Mais, entre tous les amateurs romains, il n'en est aucun dont la passion fût aussi furieuse que celle de Verrès. Gouverneur de Sicile, il avait véritablement dévasté sa province, et Cicéron, plaidant contre lui, s'écriait : « Le séjour de Verrès à Syracuse a coûté plus de dieux à cette ville que la victoire de Marcellus ne lui a fait perdre de citoyens. » C'est le cabinet de Verrès que nous voulons décrire, en prenant pour guides Cicéron, Pline et les autres écrivains contemporains. Les documents sont assez nombreux et assez précis pour qu'on puisse, en quelque sorte, rédiger le livret de ce magnifique musée.

Verrès avait placé à l'entrée de sa galerie les célèbres portes du temple de Syracuse, ou du moins il en avait adapté à la porte de son cabinet tous les ornements, incrustations d'ivoire et d'or, ciselures, sujets historiques exécutés en airain, tête de Gorgone avec sa chevelure de serpents, clous d'or d'un poids considérable, etc. Les fenêtres étaient tendues de précieuses draperies de pourpre rehaussées d'or ; les planchers et les murs garnis de tapis attaliques aux couleurs éclatantes, ancienne propriété d'Héius, citoyen de Messine.

La statue favorite de Verrès était celle du Joueur de lyre, prise à Aspende, ville ancienne et fameuse de la Pamphilie. Ce musicien ayant l'air de ne jouer que pour lui seul, il était passé en proverbe de dire d'un égoïste : « C'est le musicien d'Aspende, il ne joue que pour lui. » Verrès avait une telle passion pour cette statue qu'il ne la faisait voir qu'à ses meilleurs amis ; Cicéron prétend même qu'il s'en réservait à lui seul la contemplation.

Mais il restait dans sa galerie assez d'autres chefs-d'œuvre à admirer. D'abord un Cupidon en marbre de Praxitèle, un Hercule en bronze de Myron, des canéphores d'airain de Polyclète, le statuaire par excellence, qui avait fait le *canon* ou statue modèle.

Verrès possédait encore de Myron, — on dit que Myron fut le premier statuaire qui varia les sujets, — un Apollon d'autant plus précieux que le sculpteur avait gravé son nom en lettres d'argent sur la cuisse de la statue ; or c'était chose défendue aux sculpteurs de signer leurs œuvres, et cette signature de Myron donnait à l'Apollon une valeur tout exceptionnelle.

L'Apollon de Myron avait été enlevé du temple d'Esculape à Agrigente ; un Aristée très-renommé venait des dépouilles du temple de Bacchus à Syracuse ; on voyait tout auprès une superbe tête en marbre de Paros, le morceau le plus précieux qui eût décoré le temple de Proserpine ; puis une Sapho, chef-d'œuvre de Silanion, remarquable par la finesse du dessin et l'expression toute poétique des traits et de l'attitude ; puis encore un magnifique Jupiter *Imperator*. On ne connaissait dans le monde entier que trois statues de Jupiter Imperator, « toutes trois, dit Cicéron, dans le même genre et d'une égale beauté » : l'une dans la Macédoine, la seconde à l'entrée du Pont-Euxin, la troisième à Syracuse. C'est cette dernière que Verrès avait eu l'audace de s'approprier.

Un des plus beaux ouvrages de sculpture qu'il eût dans son musée était une statue de Mercure, digne patron de l'avide proconsul. L'enlèvement de ce Mercure à Tyndarios avait été accompagné de circonstances horribles. Verrès avait ordonné à Sôpater, premier magistrat de la ville, de déplacer la statue et de la lui envoyer. Sopater, appuyé par le sénat, refusa de lui obéir. Le préteur le fit saisir, et, en plein hiver, garrotter tout nu derrière la statue équestre de Marcellus. Le supplice du malheureux ne cessa que lorsque les Tyndaritains eurent consenti à céder leur Mercure.

La ville de Ségestain avait perdu, aussi elle, sa plus précieuse statue, une Diane colossale. La déesse était revêtue d'une robe flottante ; un carquois était fixé sur ses épaules ; de la main gauche elle tenait son arc, de la droite un flambeau. Cette statue, enlevée aux Ségestains par les Carthaginois, leur avait été rendue par Scipion l'Africain ; Verrès s'en empara sans honte.

Citons aussi une statue de Cérès, prise à Catane ; une autre de la même déesse et une de Proserpine, enlevées à Enna : toutes trois colossales ; enfin une troisième Cérès, en bronze, de grandeur moyenne, mais d'un travail admirable.

Verrès possédait, outre celles dont le nom ne nous est pas resté, beaucoup d'autres statues fameuses, qu'il avait déposées chez ses créatures ou prêtées à ses amis, selon l'usage de Rome. Il avait donné à l'avocat Hortensius un sphinx d'une beauté irréprochable. Hortensius tenait tant à cet échantillon de l'art corinthien, qu'il le faisait porter à sa suite en quelque lieu qu'il allât. C'est ce qui donna lieu à ce jeu de mots de Cicéron : « Je ne comprends pas les énigmes, disait Hortensius à l'accusateur de Verrès. — C'est singulier, répondit Cicéron, car vous avez toujours le sphinx avec vous. »

Les peintures ne paraissent pas avoir été en grand nombre dans le musée de Verrès ; cependant Cicéron nous apprend que tous les tableaux qui couvraient les murs du temple de Minerve à Syracuse avaient passé dans le cabinet du préteur. Parmi ces tableaux, on remarquait un combat de cavalerie livré par le roi Agathocle ; œuvre dont l'auteur est resté inconnu, mais qu'on estimait alors comme des plus belles. Vingt-sept autres peintures, sans désignation de sujets, sont également citées avec de grands éloges ; Cicéron parle surtout des portraits des rois et des tyrans de Sicile, véritables chefs-d'œuvre de couleur et de dessin.

Les statues et les peintures ne remplissaient pas seules le Musée de Verrès : on y voyait aussi une profusion incroyable de candélabres, de coupes, de vases, de cassolettes, de figurines, d'ornements de toute espèce, dérobés de droite et de

gauche par Verrès. Son accusateur nous le montre courant après tous les objets précieux qu'il peut dépister; employant deux artistes grecs, ses âmes damnées, à fureter les maisons opulentes et à y voler pour son compte; mettant à contribution la demeure des dieux et celle des hommes; faisant enfin le métier de larron à la table même de ses hôtes. « La Sicile a été complétement balayée, » disait Cicéron en jouant sur la ressemblance du mot *verriculum* (balai) avec le nom du terrible gouverneur.

Nous ne pouvons citer tous les riches objets d'art qui se trouvaient dans le musée de Verrès. Voici du moins les plus curieux :

D'abord, deux petits chevaux d'argent, ouvrage d'un grand prix, soustraits par une ignoble escroquerie à Cneius Calidius. — Une petite Victoire en or, arrachée de la main d'une statue de Cérès. Beaucoup de statues portaient ainsi sur la main de petites Victoires d'or ou d'ivoire. Toutes les fois que le vieux Denis rencontrait une de ces statuettes, il s'en emparait, disant : « Je ne la prends pas, je l'accepte de la main des dieux. » La petite Victoire de Verrès provenait de l'île de Malte. — De riches cassolettes à encens, volées à Papirius et à des habitants de Sicile. — Deux gondoles d'argent avec reliefs, acquises de la même façon. — Des cuirasses, des casques, des urnes d'airain, tirés du temple d'Enguinum. — Un équipage de cheval qui avait appartenu au roi Hiéron. — Des dents d'éléphant d'une grandeur prodigieuse, confisquées dans le temple de Junon de l'île de Malte. — Un candélabre admirable, enrichi de pierreries, qu'un roi de Syrie, fils d'Antiochus, destinait au Capitole récemment reconstruit. Le prince, passant à Syracuse, eut l'imprudence de faire voir cette pièce rare à Verrès; celui-ci se fit prêter le candélabre, et le garda. — Une amphore creusée dans une pierre précieuse; autre larcin commis aux dépens du roi syrien. — Des tables delphitiques en marbre, de la forme des trépieds sacrés. — Une grande et superbe table en bois de cèdre ou de citre, meuble très-recherché et très-coûteux; cette table supportait une amphore en argent, ciselée par Boëtus, célèbre artiste carthaginois, dont Pline a enregistré les titres de gloire. — Enfin une multitude de vases de Corinthe, une masse de choses curieuses et de grande valeur, telles que colliers splendides, pièces d'argenterie d'un poids énorme et couvertes de reliefs ciselés; bijoux, bois rares, statuettes d'or ou d'argent, patères pour libations, etc., etc. Verrès avait établi à Syracuse un atelier d'ouvriers orfévres et ciseleurs, qui travaillaient à orner les vases du gouverneur de reliefs enlevés à des pièces appartenant à des particuliers.

Verrès paya cher toutes ces richesses acquises par le pillage et la violence; Cicéron le fit condamner à des restitutions énormes envers les Siciliens. L'inique préteur expia d'abord ses crimes dans un long exil; puis, revenu à Rome au bout de vingt-quatre ans, il fut encore puni par où il avait péché; sa collection d'objets d'art le perdit. Antoine lui demandait certains vases corinthiens, il ne voulut pas s'en dessaisir, et le triumvir le proscrivit afin de se les approprier.

LE PONT DE TOLÈDE, A MADRID.

Ce pont est situé à un demi-kilomètre de l'enceinte de Madrid. On le traverse pour se rendre à Tolède et dans l'Andalousie. C'est un monument du dix-septième siècle, grandiose de plan et de conception, mais assez médiocre de détails. Le Manzanarez, dont le lit est assez large en cet endroit, n'offre, pendant une partie de l'année, qu'une masse de sables sillonnée par de faibles ruisseaux. Ce pont produit un effet assez heureux dans le paysage que le regard embrasse de la terrasse élevée au-devant du palais de la Reine, situé à peu de distance de la porte de Tolède.

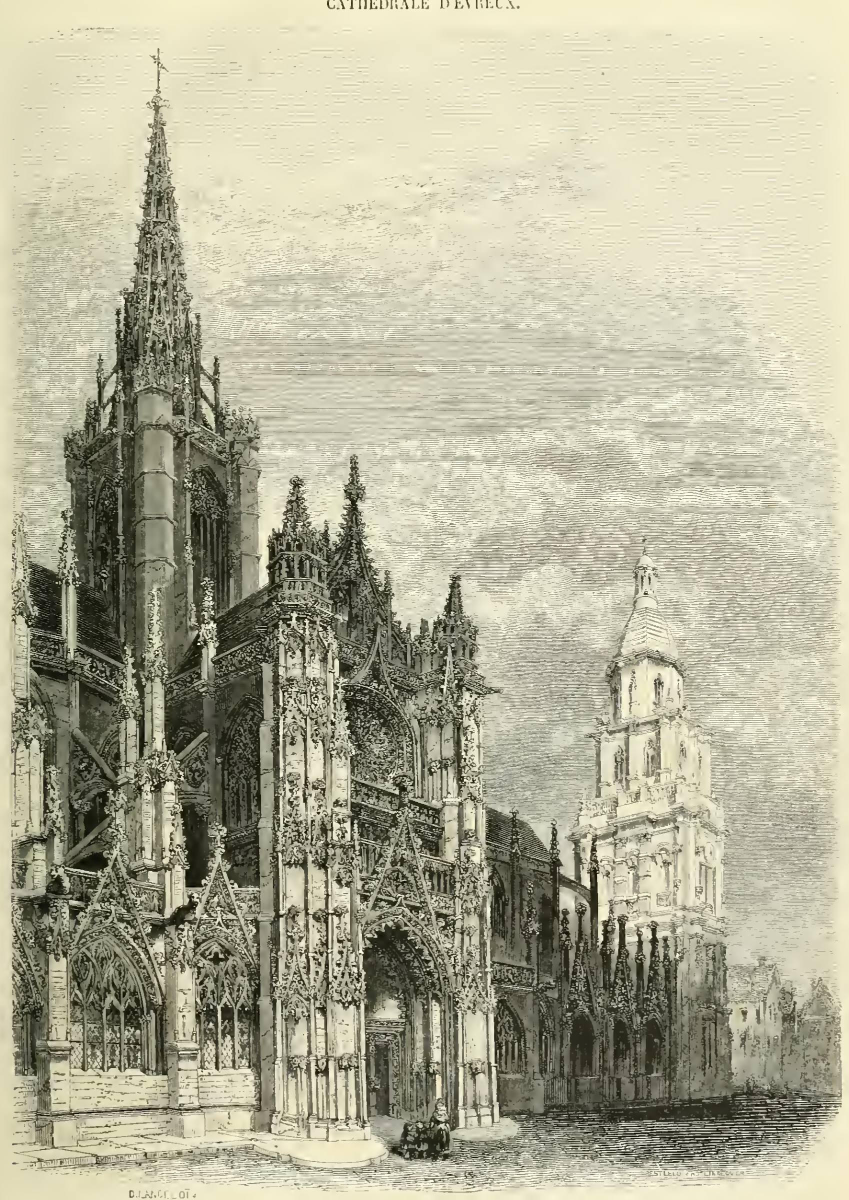


Le Pont de Tolède, à Madrid.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

CATHÉDRALE D'ÉVREUX.



Portail septentrional de la cathédrale d'Évreux.

On célébrait anciennement, à Notre-Dame d'Évreux, une fête singulière que l'on appelait la cérémonie de Saint-Vital. Le premier jour de mai, le chapitre avait coutume d'aller au Bois-l'Évêque, près de la ville, couper des rameaux et de petites branches, pour en parer les images des saints dans les chapelles de la cathédrale. Les chanoines firent d'abord cette cérémonie en personne; mais dans la suite ils y envoyèrent leurs clercs de chœur; ensuite tous les chapelains de la cathédrale s'y joignirent; enfin les hauts vicaires ne dédaignèrent point de se trouver à cette étrange

procession, nommée la *procession noire*. Les clercs de chœur, qui regardaient cette commission comme une partie de plaisir, sortaient de la cathédrale deux à deux, en soutane et bonnet carré, précédés des enfants de chœur, des appariteurs ou bedeaux, et des autres serviteurs de l'église, avec chacun une serpe à la main, et allaient couper ces branches qu'ils rapportaient eux-mêmes ou faisaient rapporter par le peuple, empressé à leur rendre ce service et les couvrant tous, pendant la marche, d'une épaisse verdure, ce qui, dans le lointain, faisait l'effet d'une forêt ambulante. On sonnait toutes les cloches de la cathédrale pour faire connaître à toute la ville que la cérémonie des branches et celle du mai étaient ouvertes. Il arriva, une année, que l'évêque défendit cette sonnerie. Les clercs de chœur ne tinrent point compte de cette défense. Ils firent sortir de l'église les sonneurs qui, pour la garder, y avaient leurs logements, ils s'emparèrent des portes et des clefs pendant les quatre jours de la cérémonie, et sonnèrent à toute outrance. Il paraît certain qu'ils poussèrent l'insolence jusqu'à pendre par les aisselles, aux fenêtres d'un des clochers, deux chanoines qui y étaient montés de la part du chapitre pour s'opposer à ce dérèglement. Ces deux chanoines s'appelaient, l'un Jean Mansel, trésorier de la cathédrale, l'autre Gauthier Dentelin. Ces faits se passèrent vers l'an 1200. D'autres abus s'introduisirent dans ces cérémonies. La procession noire était une occasion de toutes sortes d'extravagances : on jetait du son dans les yeux des passants, on faisait sauter les uns par-dessus un balai, on faisait danser les autres. Plus tard on se servit de masques, et cette fete, à Évreux, fit partie de la fête des Fous et de celle des *Saoult-Diacres*. Les clercs de chœur, revenus dans l'église cathédrale, se rendaient maîtres des hautes chaires et en chassaient, pour ainsi dire, les chanoines qui allaient jouer aux quilles sur les voûtes de l'église, et y faisaient des concerts et des danses.

Un chanoine diacre nommé Bouteille, qui vivait vers l'an 1270, fit une fondation d'un *Obit*, le 28 avril, jour auquel commençait la fete que nous venons de décrire. Il attacha à cet *Obit* une forte rétribution pour les chanoines, hauts vicaires, chapelains, clercs, enfants de chœur, etc., et, chose singulière, il voulut que l'on étendît sur le pavé, au milieu du chœur, pendant l'*Obit*, un drap mortuaire aux quatre coins duquel on mettrait quatre bouteilles pleines de vin, et une cinquième au milieu, le tout au profit des chantres qui auraient assisté à ce service. Cette fondation du chanoine Bouteille avait fait appeler dans la suite le Bois l'Évêque, où la procession noire allait couper ces branches, « le bois de la Bouteille, » et cela parce que, par une transaction faite entre l'évêque et le chapitre, pour éviter le dégat et la destruction de ce bois, l'évêque s'obligea à faire couper, par un de ses gardes, autant de branches qu'il y aurait de personnes à la procession, et de les faire distribuer à l'endroit d'une croix qui était proche du bois. Durant cette distribution, on buvait, et l'on mangeait certaines galettes appelées casse-museau, à cause que celui qui les servait aux autres les leur jetait au visage d'une manière grotesque. Le garde de l'évêque, chargé de la distribution des rameaux, était obligé, avant toutes choses, de faire, près de cet endroit, deux figures de bouteille qu'il creusait sur la terre, remplissant les creux de sable, en mémoire et à l'intention du fondateur Bouteille.

Tous ces faits étranges sont racontés avec détails dans un article du Mercure de France de 1726, qui paraît avoir été rédigé par un ecclésiastique d'Évreux. Du reste, la cathédrale d'Évreux se recommande beaucoup moins par ces souvenirs singuliers que par sa belle architecture, ses sculptures en pierre ou en bois, et ses vitraux.

Cette église, dit le Calendrier historique d'Évreux pour 1749, a été ruinée tant de fois qu'on ne saurait se former une idée de ce qu'elle a été. Tout ce qu'on en sait de positif, c'est qu'après qu'elle eut été détruite par Henri I, roi d'Angleterre et duc de Normandie, en 1125, ce prince la fit rebâtir d'une si grande magnificence, que Guillaume de Jumiéges, qui l'avait vue, ne craint pas d'affirmer, dans son Histoire, qu'elle était la plus belle de toutes les églises de Normandie.

Il n'est point probable que Henri I d'Angleterre ait fait reconstruire entièrement cet édifice. Quelques travées de la nef paraissent avoir été construites au temps de Guillaume le Conquérant, sous l'évêque Gislebert II.

La nef a été bâtie par les soins de Robert de Roie, évêque d'Évreux, sous Philippe-Auguste, qui avait ruiné l'église.

Le chœur et ses collatéraux ont été construits des deniers du roi Jean, de Charles V, des évêques et comtes d'Évreux, après les dévastations commises par les Anglais et les Navarrais sous Charles le Mauvais, roi de Navarre et comte d'Évreux.

Louis XI fit élever la lanterne et le clocher de plomb que l'on appelle *clocher d'argent*, sans doute parce que l'étamage lui donnait la blancheur de ce métal. On fait dater aussi du règne de ce prince la croisée du côté du midi, la chapelle de la Vierge, la sacristie, le revestiaire ou chapier, l'emplacement de la bibliothèque, les galeries du chœur et les arcs-boutants qui sont alentour, le cloître, et les incrustations qu'on voit en dedans des collatéraux de la nef, contre les piliers et contre les pilastres à l'opposite du côté des chapelles.

L'admirable portail du septentrion et le grand portail, ainsi que la croisée du même côté et une grande partie de la grosse tour, ont été construits sous les évêques Ambroise et Gabriel Leveneur. Le reste de cette grosse tour, que l'on appelle Gros-Pierre, fut achevé, en 1636, des deniers provenant d'un legs fait à la fabrique par un sieur Martin, chapelain, notaire apostolique, et greffier de l'officialité du chapitre. Dès 1608, Henri IV avait fait don de 2 000 livres à la ville pour hâter cette construction. La tour méridionale fut élevée vers le milieu du quinzième siècle.

Avant la révolution, on voyait, à la grosse tour, la statue de Henri I d'Angleterre, tenant à la main une espèce de rouleau à demi développé, pour marquer les donations que ce prince avait faites à l'évêché et au chapitre des églises et dîmes de Verneuil et de Nonancourt, ainsi que de la terre et baronnie de Brandfort en Angleterre.

Des sculptures en bois d'un beau travail décorent les différentes parties de l'église, entre autres le plafond du vestibule d'entrée, orné de caissons avec rinceaux, oiseaux et fleurs, d'une finesse et d'une pureté admirables ; toutes les chapelles, les bas côtés, les deux grandes portes qui ferment le pourtour du chœur, son revêtement intérieur, ses stalles, où semblent vivre et se mouvoir des groupes de satyres et de moines, puis des crosses végétales et de grandes figures d'une exécution parfaite.

Le trésor est un chef-d'œuvre de serrurerie. Les grilles, les verroux et les cadenas des portes sont ciselés avec une richesse extraordinaire.

Les vitraux, qui datent des quatorzième, quinzième et seizième siècles, sont précieux à la fois sous le rapport de l'art et sous le rapport historique : on y remarque les portraits de plusieurs évêques, de Charles le Mauvais, roi de Navarre, et de Louis XI.

L'INCOGNITO.

NOUVELLE.

Le prince Georges, destiné à régner sur la Moldavie, venait d'achever un de ces tours d'Europe par lesquels les héritiers présomptifs modernes complètent leur éducation politique. Malheureusement, dans ce voyage à travers les cours, où chaque étape avait été pour lui une ovation officielle, le jeune prince n'avait pu voir des hommes et des choses que ce qu'on lui en avait montré, c'est-à-dire ce

qui pouvait lui plaire, et non ce qui pouvait l'instruire. Son précepteur, Marco Aski, un de ces Fanariotes dont le principe est que pour avancer vite il faut marcher à genoux, l'avait soigneusement entouré de tout ce qui pouvait caresser son orgueil. Le prince avait beau changer de lieu, il semblait emporter avec lui son atmosphère de mensonge et de flatterie. Cependant la nature l'avait assez heureusement doué pour que la sincérité des bons désirs eût résisté à cette fatale éducation. En lui présentant la vie sous une fausse apparence, on ne lui avait point enlevé la faculté de voir; trompé sur la vérité, il conservait la volonté de la connaître. Au fond, son aveuglement n'était que de l'ignorance; il s'agissait seulement d'enlever l'espèce de cataracte dont les courtisans avaient voilé son esprit.

La nouvelle de la mort de son oncle, qui lui laissait l'autorité souveraine, était venue le chercher en Grèce, dernière station de son pèlerinage, et il s'était hâté de reprendre la route de la Moldavie en remontant le Danube; il avait seulement laissé derrière lui ses gens et ses bagages, n'emmenant que son précepteur, avec lequel il voyageait incognito. Tous deux venaient de s'arrêter dans une petite auberge située aux bords du Pruth, et Marco Aski communiquait au prince le résultat des renseignements qu'il venait de prendre sur les moyens de continuer leur route. La dernière chaise de poste était partie une heure avant leur arrivée; aucune barque particulière ne se trouvait à louer; et, à moins de se résigner à une attente qui pouvait se prolonger, il ne restait d'autre ressource que le bateau public remontant tous les jours le fleuve avec les voyageurs que fournissaient les deux rives.

— Eh bien, nous prendrons le bateau public, dit le prince; je tiens à éviter les moindres retards. Cette voie me paraît d'ailleurs la plus commode.

— Sa Seigneurie a saisi, avec sa perspicacité habituelle, tous les avantages que présente le voyage par eau, dit Marco, dont le sourire obséquieux applaudissait aux moindres paroles et aux moindres gestes de son élève; mais il me reste à lui en signaler de graves inconvénients. Il n'y a dans le bateau qu'une seule cabane; Sa Seigneurie va se trouver confondue avec tous les voyageurs.

— Qu'importe! Vous oubliez toujours notre incognito, Aski, et vous finirez par le faire deviner à tout le monde. Je ne puis obtenir que vous m'appeliez simplement Georges.

— Pardon, dit le précepteur; mais s'il m'était permis de me justifier, je dirais que ce n'est point seulement ma faute. Sa Seigneurie a un air qui ne permet point d'oublier son rang, et, à vrai dire, j'ai bien peur que tout le monde la reconnaisse. Son costume vulgaire ne peut lui ôter son extérieur de prince. Tout à l'heure encore j'entendais l'aubergiste s'extasier sur la beauté de ses traits et la distinction de ses manières.

— L'aubergiste aura vu que vous l'écoutiez, dit le prince gaiement, et il a voulu vous être agréable; mais soyez sûr qu'il portera cette flatterie en compte sur le mémoire.

— En vérité, rien n'échappe à Sa Seigneurie! s'écria Marco avec admiration; elle lit jusqu'au fond des âmes..... Porter des éloges sur un mémoire!... voilà un des mots les plus spirituels que j'aie jamais entendus; s'il était connu à Paris, il serait demain dans tous les journaux.

— De grâce! assez, Marco! interrompit le jeune prince; vous avez pour moi une indulgence qui ressemble singulièrement à de l'aveuglement. Quand doit arriver le bateau?

— Dans une heure. J'ai oublié d'avertir Sa Seigneurie que l'hôtelière m'a donné quelques inquiétudes sur la navigation du Pruth. Il paraît qu'il y a, depuis un mois, des bandits de rivière qui ont dévalisé quelques barques... sans parler d'un naufrage tout récent.

— Allons, vous voulez m'effrayer, Aski.

— Je n'ai point de prétentions à l'impossible, et le courage de Sa Seigneurie m'est trop connu... j'ai cru seulement devoir lui dire toute la vérité. Sa Seigneurie sait bien, du reste, que je suis prêt à la suivre, fût-ce en Sibérie; elle n'a qu'à prononcer le *Sic volo, sic jubeo*...

Eh bien, vous n'achevez pas? reprit le prince. Continuez le vers; dites: *Sit pro ratione voluntas;* «Que votre volonté tienne lieu de raison.» Triste raison, Aski, et dont j'espère ne jamais me contenter.

Marco fit un geste d'émerveillement.

— Sa Seigneurie me permettra au moins d'admirer comme elle se rappelle son latin.

— C'est vous qui me l'avez enseigné, Aski, comme tout le reste.

— Aussi suis-je fier de mon œuvre; et j'ose dire que Sa Seigneurie n'est pas moins au-dessus des autres hommes par son instruction que par sa naissance.

— Voici le bateau, interrompit le prince. Réglez vite avec l'aubergiste; dans dix minutes nous serons en route.

Marco s'empressa d'obéir, tandis que son ancien élève l'attendait sur la rive.

Bien que l'habitude de s'entendre louer eût donné à ce dernier une opinion favorable de lui-même, il avait assez de bon sens et de sincérité pour remettre parfois en question la réalité de ses mérites. Les éloges que son ancien précepteur venait de faire, coup sur coup, de sa beauté, de sa distinction, de son esprit, de son courage et de son instruction, le laissaient un peu incertain: non qu'il n'eût aimé à se croire toutes ces supériorités; mais il sentait le besoin de les constater par l'expérience. Le voyage qu'il allait faire sur le Pruth était une occasion favorable. Inconnu de tous, il se trouverait recommandé par sa seule valeur personnelle, et saurait enfin la vérité sur lui même. Il ordonna de nouveau à Aski, et sérieusement cette fois, de ne rien faire qui pût le trahir, et monta avec lui sur le bateau, qui reprit aussitôt sa course vers le haut du fleuve.

Les passagers étaient nombreux et semblaient appartenir à toutes les classes. Il y avait des laboureurs, des marchands, de riches propriétaires, un vieux militaire allemand, et quelques jeunes filles de différentes conditions. Le prince en remarqua une dont la beauté vive et les manières enjouées le frappèrent. Plusieurs passagers s'étaient approchés d'elle l'un après l'autre pour lier conversation, et en avaient fait insensiblement la reine d'une sorte de petite cour où la gaieté semblait avoir élu domicile. Le prince Georges s'approcha à son tour pour y trouver place; mais, contrairement à l'habitude, on ne prit point garde à lui. Il voulut parler, son voisin l'interrompit; il essaya un trait d'esprit, personne ne se crut obligé même de sourire. D'abord un peu surpris, notre Moldave se sentit piqué de cette indifférence inattendue, et voulut s'en venger par des épigrammes; mais la jeune fille les releva avec une finesse si amusante et si gracieuse, que tous les rieurs se tournèrent contre le plaisant malencontreux. Le prince étourdi fut obligé de tourner sur ses talons et de battre en retraite vers une villageoise qui avait écouté de loin le débat et ri, comme les autres, à ses dépens.

— Asseyez-vous là, mon pauvre innocent, dit la grosse femme en lui faisant place. Vous avez trouvé plus fort que vous; mais faut pas que ça vous tourmente. L'esprit, c'est comme le velours, il n'y en a pas pour tout le monde; seulement, on doit savoir se rendre justice, et ne pas chercher chicane à ceux qui ont des sabres d'acier quand on n'a qu'un sabre de bois.

Georges regarda la bourgeoise campagnarde avec un étonnement mêlé d'humeur. Elle se pencha vers lui en clignant de l'œil.

— Vous ne savez pas pourquoi la petite vous a si mal mené, continua-t-elle, sans remarquer son air scandalisé: c'est que vous avez plaisanté le jeune Morave assis à sa droite; c'est son fiancé, et nous autres femmes nous ne laissons pas toucher à ceux que nous aimons... surtout quand ils sont aussi

beaux que celui-là... Ah! dame! vous n'étiez pas brillant tout à l'heure auprès de lui, mon pauvre chéri! Je suis sûre que vous êtes un bon garçon; mais lui, il a l'air d'un prince.

Georges se leva brusquement pour aller rejoindre Marco et le vieil officier allemand, avec lequel il se mit à causer; mais il se trouva avoir affaire à un de ces érudits pointilleux qui, sachant tout au juste, ne laissent passer aucune inexactitude. Au bout de quelques minutes, le vieux militaire avait relevé dans la conversation de son interlocuteur trois erreurs d'histoire, autant de fautes contre les principes de la physique, et je ne sais combien de solécismes dans le langage. Le prince impatienté rompit l'entretien; mais en partant il entendit l'Allemand communiquer à Aski ses doléances sur le manque d'instruction des jeunes gens.

Jusqu'ici l'expérience lui avait été peu favorable; et les opinions du précepteur sur sa distinction, son esprit, sa science et sa beauté, ne semblaient pas faire beaucoup de prosélytes. Il trouva la leçon plus rude qu'il ne s'y était attendu, et ne put se défendre de quelque dépit. Descendre d'un piédestal est toujours une opération pénible et délicate, même pour les plus modestes: aussi notre Moldave vint-il s'asseoir près de la proue, d'assez triste humeur.

La nuit commençait à descendre sur le fleuve, dont les rives désertes ne se dessinaient plus que vaguement. La plupart des voyageurs avaient quitté la cabane, attirés par la fraîcheur du soir. Le bateau venait d'entrer dans un bras resserré entre deux îles dont les arbres interceptaient les dernières lueurs du ciel. On arrivait au passage le plus étroit, lorsque trois nacelles sortirent des fourrés de saules qui s'étendaient des deux côtés, et se dirigèrent rapidement vers le bateau. Au moment où le patron les aperçut, il poussa un cri d'avertissement:

— Les bandits de rivière!

Mais il n'avait pas achevé que les barques abordaient et qu'une douzaine d'hommes se précipitaient sur le pont.

Il y eut, parmi les passagers, un moment de confusion et d'épouvante dont les pirates profitèrent pour dépouiller les plus opulents de leurs meilleurs vêtements et de leurs bijoux. Ils commençaient déjà à faire main basse sur les bagages entassés à l'entrée de la cabane, lorsque le jeune Morave, qui y était resté avec sa fiancée, sortit brusquement le sabre à la main, en excitant ses compagnons à se défendre. Le prince, d'abord étourdi, comme tout le monde, entendit son appel et le répéta en se jetant sur l'un des bandits. Leur exemple fut suivi par les mariniers, puis par les voyageurs; si bien qu'après une mêlée de quelques instants, les pirates vaincus regagnèrent précipitamment leurs barques et disparurent à force de rames.

Le combat avait été vif, mais assez court pour qu'il n'y eût aucune mort à déplorer; tout se bornait à quelques blessures. Celle que le prince avait reçue au bras, sans être dangereuse, lui faisait perdre beaucoup de sang. La fiancée du jeune Morave s'occupait de la lui bander avec son mouchoir, quand le précepteur, qui avait disparu dès le commencement de la bagarre, sortit, avec précaution, d'une natte roulée qui servait de tente pendant le jour, et l'aperçut qui achevait de se faire panser.

— Grand dieu! Sa Seigneurie est blessée! dit-il.

— Ce n'est rien, répliqua le prince en souriant; mais d'où diable sortez-vous, Aski?

Au lieu de répondre, le précepteur se précipita vers lui avec des exclamations de désespoir.

— Quoi, les misérables ont osé lever les mains sur Sa Seigneurie! s'écria-t-il; Sa Seigneurie est couverte de sang. Vite, pilote, abordez au premier village! Des remèdes! un médecin! C'est le prince Georges, messieurs; songez que vous répondez des jours de votre souverain!

Il s'éleva, à cette déclaration, dans le bateau, un cri général de surprise qui fut suivi d'un silence plein de respect. Tous les voyageurs s'étaient écartés en se découvrant; Marco Aski s'approcha les mains jointes et les yeux levés vers le ciel.

— Aussi, c'est la faute de Sa Seigneurie! s'écria-t-il; elle n'a voulu écouter que son courage; quand tout fuyait, elle a seule tenu tête aux bandits, et c'est à elle que nous devons notre délivrance!

— Vous vous trompez, Marco, interrompit le prince sévèrement; j'ai d'abord cédé à la frayeur, comme tous les autres.

Puis, prenant par la main le jeune Morave:

— Voilà celui qui a combattu le premier, et dont la fermeté nous a servi d'exemple, dit-il avec expansion; il vient de prouver qu'il avait droit au premier rang pour le courage comme pour tout le reste. Le souvenir de cette journée restera à jamais dans ma mémoire: elle m'a appris ce qu'était, au juste, un prince réduit à lui-même. Une jolie jeune fille m'a guéri des prétentions à l'esprit, un vieil officier m'a prouvé mon ignorance, un brave étranger m'a surpassé en courage, et une prudente matrone m'a avoué que j'avais simplement l'air d'un bon garçon. Désormais je me le tiendrai pour dit; je tâcherai de conserver mes droits à ce titre, et je n'oublierai jamais la leçon que je dois à l'*incognito*.

LE RÊVE DU SOLDAT.

La retraite a sonné; les feux du bivouac brillent; les sentinelles se renvoient le Qui vive? autour du camp; les soldats couchés sur le champ de bataille s'endorment jusqu'au lendemain.

Pour les plus vieux, qui se sont fait une patrie de la guerre, cette nuit ressemble aux autres: c'est une halte entre la gloire et la mort! Oublieux du passé, incertains de l'avenir, ils ont depuis longtemps borné leur vie à l'heure présente. Que leur importe hier ou demain? Hier n'est plus, demain ne sera jamais peut-être; qu'ils puissent seulement jouir d'aujourd'hui! — Verse à boire, vivandière! — Sentinelles, avivez le feu! — Puis le grognard s'enveloppera dans son manteau, placera la carabine à portée de sa main, et, appuyant la tête sur son havresac, il s'endormira satisfait.

Mais pour le jeune soldat le cercle de la vie ne s'est point encore fait si étroit. Le présent n'est pour lui qu'un point presque indifférent entre deux infinis qui l'attirent, l'avenir par l'espoir, le passé par le souvenir.

Lui aussi il dort; mais, dans ce repos des sens, l'imagination s'éveille plus active. Disposant de sa mémoire comme d'un théâtre, elle y dresse, pour décorations, les images du passé; elle appelle à son aide ces acteurs charmants du poëme de la jeunesse, habitudes du foyer, bonheurs de la famille, illusions d'enfance et rêves des premières années. Le jeune soldat voit revivre tout ce qu'il a perdu. Il lui semble qu'il traverse des campagnes connues, qu'il entend au loin la cloche de son village, qu'il sent le parfum des blés noirs qui ondulent au penchant de la colline. Voici le petit sentier qui conduit à l'église, la fontaine où les jeunes filles se réunissent le matin, le petit jardin du garde champêtre avec ses deux ruches et sa haie de prunelliers; puis, là bas, plus loin, cette fumée qui monte derrière les bouleaux, ce toit qui penche, cette étroite fenêtre... c'est la cabane où il est né, où sa mère lui a enseigné à connaître Dieu, ses frères et ses sœurs à les aimer, son père à conduire la charrue! Travail, tendresse, prière, c'est là qu'il a tout appris; là il a connu la famille, ce monde en petit qui peut seul enseigner à bien vivre dans le grand. Aussi ne peut-il contenir son émotion. Il pousse un cri de joie; il appelle par leurs noms ceux qu'il avait quittés avec larmes, et tous ont reconnu la voix aimée, tous accourent avec transport. Voilà sa jeune sœur dans ses bras, ses petits frères à son cou! Les exclamations se confondent, les noms se croisent, les questions se multiplient sans laisser de place

aux réponses. Confusion charmante! ivresse du retour que rien n'égale et à laquelle nul ne peut échapper!

Ah! dors, soldat, et prolonge ton rêve heureux! Reprends possession de toutes tes habitudes d'autrefois. Suis ta sœur



aux étables; qu'elle te montre la génisse soignée par elle et qui doit enrichir la famille; va visiter avec ton père les blés qui commencent à incliner leurs épis verts; montre au frère grandi pendant ton absence comment on attend le gibier à l'affût et de quelle manière on doit lier le joug au front des bœufs de labour. Te voilà revenu dans ton royaume; c'est à

toi de suppléer aux forces affaiblies du père, et de tout conduire tandis qu'il se repose au foyer.

Mais hélas! les feux du bivouac ont pâli, l'horizon s'éclaire, les tentes des chefs dessinent leurs silhouettes dans le ciel, la diane se fait entendre! Adieu la chaumière natale, les caresses de la famille, les doux et paisibles travaux qui font vivre! Te voilà redevenu l'ouvrier de guerre, dont la tâche est de tuer et de mourir! Lève-toi, jeune homme, secoue ces souvenirs du pays comme les brins d'herbe et les feuilles volantes que le sommeil a mêlés à ta chevelure! Ta famille, désormais, c'est ce régiment qui apprête ses armes; ton clocher, ce drapeau déchiré par la mitraille et dont la pique est rougie de sang.

DÉTAILS BIOGRAPHIQUES
SUR CHRISTOPHE COLOMB ET SUR SA FAMILLE.

Voy., sur Christophe Colomb, la Table des dix premières années, 1843, p. 113; 1844, p. 159.

Christophe Colomb était le fils aîné de Dominique Colomb et de Suzanne Fontanarossa; en outre de deux frères plus jeunes, Barthélemy et Jacques, appelé en Espagne Diego, il avait aussi une sœur mariée à un charcutier (pizzicagnolo) nommé Jacques Bavarello. Le père Dominique existait encore deux ans après la grande découverte du fils: il était fabricant en laine; on possède sa signature comme témoin d'un testament passé pardevant notaire en 1494. Christophe Colomb se maria à Lisbonne avec dona Felippa Perestrello; il en eut un fils, Diego Colomb, qui vint au monde à l'île de Porto-Santo, entre 1470 et 1474. Un second fils, don Ferdinand, naquit à l'amiral de dona Beatriz Henriquez, noble dame de Cordoue, qui paraît avoir exercé une grande influence sur cet homme extraordinaire (principalement en 1488).

Diego Colomb paraît avoir été un fils respectueux et dévoué: il joue un rôle dans les affaires politiques de cette période. En 1508, il épousa dona Maria de Tolède, fille du grand fauconnier de la cour, et ce n'est pas sans tristesse qu'on doit répéter, avec les historiens, que cette alliance avec la maison d'Albe, et la protection active qui en fut l'effet, furent plus utiles à Diego que le souvenir des services de Christophe Colomb. Don Fernand, entièrement voué d'abord aux sciences, embrassa plus tard l'état ecclésiastique, après avoir été, comme son frère, page de la reine Isabelle. Il mourut à cinquante-trois ans, et légua sa riche bibliothèque (elle ne comptait pas moins de 12 000 volumes) à la ville de Séville.

Dans sa correspondance, soit qu'il s'adresse à ses frères, soit qu'il parle de ses fils, Colomb donne des preuves continuelles que son âme était dévouée et son cœur affectueux. Toute la vie de Colomb se renferme, du reste, dans le cercle de ses quatre voyages.

Premier voyage. Colomb part de Palos de Moguer le vendredi 3 août 1492; son escadre se compose de trois petits navires: *la Santa Maria*, montée par Colomb, *la Pinta* et *la Nina*, sous le commandement des deux frères Alonzo et Vicente Yanez Pinzon. Le vendredi 12 octobre, à deux heures du matin, découverte de l'île de Guanahani. (Parvenu à Cuba, Colomb annonce d'une manière solennelle son départ pour l'île de *Cipango* (le Japon), et, de là, il ira à *Quinzaï* en Chine.)

Second voyage de Christophe Colomb (avec Juan de la Cosa et Alonzo Hojeda), 25 septembre 1493. Retour, 11 juin 1496.

Dix-sept navires sortis de Cadix. Départ d'Haïti pour entreprendre la découverte de la Jamaïque (Santa-Gloria, île de Tabago) et de la côte méridionale de Cuba, le 24 avril 1494. Retour à Isabela, port d'Haïti, le 29 septembre de la même année.

Troisième voyage de Christophe Colomb, 30 mai 1498. Retour, 25 novembre 1500.

Trois navires. Découverte de la terre ferme le 1er août 1498.

Quatrième voyage de Christophe Colomb, 11 mai 1502.— 7 novembre 1504.

Quatre navires sortis de Cadix. Découverte de la côte depuis Honduras jusqu'au Puerto de Mosquitos, à l'extrémité orientale de l'isthme de Panama.

Il est à remarquer que Colomb a soixante-six ans lorsqu'il entreprend cette dernière exploration. L'année suivante, il commence à sentir les approches de la mort, et il fait son testament le 25 août 1505. Le 19 mai 1506, il y ajoute certaines dispositions, et il le signe. Le lendemain le grand homme meurt; il avait demandé qu'on déposât dans sa tombe les chaînes dont l'avait chargé jadis Bovadilla. Dans une de ses dernières lettres, il souhaitait un petit coin de terre, un réduit (*rincon*) pour y mourir paisiblement. Sa mort fit si peu de bruit, que Pierre Martyr d'Anghiera, qui habitait la même ville que lui, n'en fait pas même mention, et passe à des événements sans conséquence. Il est mort sans avoir connu ce qu'il avait atteint, dans la ferme persuasion que la côte de Veragua faisait partie du Cathay (Chine) et de la province de Mango, que la grande île de Cuba était une terre ferme du commencement des Indes, et que de là on pouvait parvenir en Espagne sans traverser les mers (1).

— La pudeur et la rosée aiment l'ombre; toutes deux ne brillent au grand jour de la terre que pour remonter au ciel.

— A qui nous trouve beaucoup de mérite il est bien difficile de ne pas reconnaître un peu de goût.

— Les célébrités se montrent presque toujours entourées de sots; ceux qui aiment à se faire voir se rapprochent de ceux qu'on regarde.

— La confiance du sage en lui-même diminue à mesure que son savoir augmente, comme l'ombre du soleil décroît avec son élévation.

— Ne croire à ses talents que pour en remercier Dieu, c'est, en quelque sorte, sanctifier l'amour-propre.

— Une grande et généreuse résolution s'exprime avec une énergie soudaine; elle sort du cœur, comme Minerve du cerveau de Jupiter, tout armée.

— Dans une riante campagne, l'homme d'argent ne voit que des rapports de foin, de blé, de bois; son admiration, rayonnante de calculs, chiffre la nature et additionne le paysage.

— Le pied du sauvage tracé dans le sable suffit pour attester la présence de l'homme à cet athée qui ne veut pas reconnaître Dieu dont la main est empreinte sur l'univers entier.

J. Petit-Senn.

LE PÊCHEUR NATURALISTE.

Voy. 1836, p. 185; 1847, p. 70.

« La pêche à la ligne est bien le plus stupide des plaisirs ennuyeux! » pensais-je en m'approchant d'un brave homme qui, attaché à sa ligne plutôt qu'il ne la tenait, demeurait immobile, l'œil fixé sur les eaux limpides, basses et presque aussi immobiles que lui. Je le considérai un moment, puis, las de son silence et de son absorption, je poursuivis ma promenade le long du cours d'eau cristallin. J'errai deux heures dans la campagne, je revins; le pêcheur était là encore, sa ligne parallèle à l'horizon, sa boussole inébranlable sur la surface assombrie qui reflétait, en les embellissant, des bords veloutés, brunis par le crépuscule.

(1) Extrait du Génie de la navigation, par Ferdinand Denis.

— Avez-vous été heureux, monsieur? lui demandai-je avec une nuance de raillerie.

Un coup d'œil rapide sur le filet aplati m'avait mis au fait : mon homme n'avait pris que peu de chose ou rien.

— Cela dépend, me répondit-il.

— Comment, cela dépend?

— Oui, de ce que vous entendez par ce mot.

— Il me semble qu'il n'y a qu'une façon de le comprendre : êtes-vous content de votre pêche?

— Fort content.

— Ainsi vous rapportez au logis quelque belle matelotte?

Il fit un signe négatif.

— Quelque friture colossale?

Il secoua de nouveau la tête.

Provoqué par la résistance obstinée du taciturne personnage, je poursuivis :

— Alors, c'est à moi de vous demander quel sens vous attachez au mot content?

— Content de ma soirée, monsieur.

Mes tentatives n'avaient pu détourner un moment son attention du miroir liquide, de plus en plus opaque, et je demeurai muet près du pêcheur impassible.

Enfin il enleva sa ligne. Nul ver n'en salissait les hameçons; il s'en assura, essuya avec soin chaque pièce de son attirail de pêche, pelotonna les crins, fit rentrer l'un dans l'autre les étuis qui formaient le manche, ramassa son filet, et se leva. Alors, se retournant, il m'envisagea pour la première fois.

— Vous avez envie de plaisanter un pêcheur malencontreux? dit-il en souriant.

— De le plaindre plutôt, repris-je un peu confus.

— La pitié serait moins de saison que la plaisanterie; j'ai rarement passé mon temps d'une façon plus agréable, dit-il.

Je le regardai d'un air ébahi. Sa physionomie n'était rien moins que stupide, et, au fin sourire qui se jouait autour de sa bouche, je vis bien que de nous deux ce n'était pas lui qui faisait la plus sotte figure. Il eut compassion de mon air embarrassé.

— Je ne puis, me dit-il, vu l'ombre qui s'étend sur la rivière, vous faire partager l'amusement dont je viens de jouir; mais là nous aurons encore un peu de jour, et je contenterai de mon mieux votre curiosité.

En parlant il remontait la berge, et nous gagnâmes ensemble un petit tertre que les derniers rayons du soleil prêt à disparaître doraient encore.

— Voici ma pêche, dit-il en m'ouvrant son filet.

Je me baissai, et distinguai, non sans peine, une dizaine de très-petits poissons. A l'aiguillon du ventre, aux épines qui armaient le dos, à la cuirasse qui défendait ces corps allongés, je reconnus pourtant ce fretin.

— Le *Gasterosteus!* m'écriai-je; mais rien de plus commun, monsieur. Inouï que vous rencontriez pour la première fois une espèce aussi répandue. Dans les contrées du Nord, en Angleterre, entre autres, elle multiplie de telle sorte qu'on en fume les terres et qu'on en nourrit les cochons. Souvent j'ai entendu les pêcheurs se plaindre de la gloutonnerie du poisson lilliputien qui dévore leurs amorces et dont l'aiguillon endommage leurs filets. Vous êtes, ma foi, le premier à vous contenter de pareille trouvaille.

— *Gasterosteus*, dites-vous, monsieur? Merci de m'avoir appris ce nom, quelque peu grave pour un si mince individu. J'ai depuis longtemps oublié mon latin. Néanmoins, *gaster... osteus...* ventre osseux... la dénomination est exacte. Nous autres campagnards, nous appelons tout bonnement la grande espèce, qui a trois épines, épinoche; la plus petite, qui en a neuf, épinochette. Eh bien, monsieur, c'est ce vulgaire poisson qui m'amuse depuis bien des jours. Jamais truite saisie au printemps dans des eaux cristallines, sous la pierre moussue, et glissant, argentée et frétillante, sous ma main, ne m'a donné moitié du plaisir que j'ai eu à tendre mon hameçon des heures entières pour laisser mordre et enlever mes vers par ces petits pères de famille. Avec quelle curiosité charmée je les ai suivis de l'œil jusque dans les nids où ils retiennent la jeune progéniture à laquelle ils partagent la proie comme l'oiseau fait la becquée à ses oisillons affamés! Ne croyez pas que ce soit illusion; voilà longtemps que j'examine les allures d'un trop grand nombre de ces poissons pour avoir pu m'y tromper. Je les ai vus ramasser au fond de l'eau de petits brins d'herbes de toutes sortes, les disposer en rond, laisser tomber dessus, pour les assujettir, des grains de sable dont ils vont remplir leur bouche quelquefois assez loin. Puis ils tassent ces brins, les engluent en rampant, et se traînent dessus avec un mouvement tout particulier, une vibration du corps et de la queue qui doit avoir pour but de les agglomérer plus solidement. Ils nagent au-dessus de ce tapis, l'examinent en agitant vivement ces deux nageoires flexibles qui ressemblent à deux petits éventails... (Il me montra les deux nageoires pectorales d'un de ses gastérostes.) Et pour peu qu'un brin d'herbe remue, l'épinoche recommencera à frotter dessus son ventre muqueux et à tasser cette base de l'édifice à construire.

— Quoi, tous ces petits poissons se réunissent pour se bâtir une demeure?

— Non vraiment; chaque épinoche travaille seul, et, jaloux de son œuvre, la défend avec courage. Des combats meurtriers s'engagent pour ces quelques brins d'herbes dont le travail et l'industrie ont fait la propriété particulière de quelque agile architecte. Sans outil, sans main, avec sa seule bouche, ce petit poisson parvient à réunir des racines, des tiges, des pailles, qu'il agglutine et place toujours dans le sens de leur longueur, de façon à former une sorte de manchon, de large étui, qu'il recouvre d'une voûte et auquel le tapis dont je vous parlais tout à l'heure sert de base. L'épinoche réserve dans la toiture une entrée qu'il s'applique à arrondir, à unir, de façon que pas un brin d'herbe ne passe l'autre, et qu'il est facile de glisser à l'intérieur.

— C'est sans doute la femelle, dis-je, qui dispose ainsi la demeure future de ses petits?

— Non, monsieur, c'est le mâle; et pour attirer l'attention des femelles et les décider à venir pondre leurs œufs dans la jolie demeure qu'il vient de disposer, il se pare d'abord de couleurs inaccoutumées.

Je regardai les petits poissons qu'il me montrait, et je vis que les ouïes et le ventre, au lieu du blanc pâle qui leur est ordinaire, étaient devenus roses, couleur de feu, aurore chez quelques-uns, et la teinte grisâtre du dos s'était irisée de bleu, de vert, d'argent.

— Dès que l'épinoche a terminé son nid, poursuivit le pêcheur, il se revêt de cette brillante livrée, s'élance au milieu des femelles qu'alourdit la quantité d'œufs dont elles sont chargées, et les encourage à le suivre. Il leur indique son nid, en élargit l'entrée, les y pousse en quelque sorte. La femelle y pénètre, dépose ses œufs, et ressort en se frayant une route opposée. Aussitôt l'épinoche entre à son tour dans le nid, glisse en frétillant sur les œufs, les quitte pour réparer le dégât fait au nid, et court chercher quelque autre femelle prête à pondre. La quantité d'œufs qu'il réunit ainsi est énorme. Mais son travail n'est pas terminé. Après avoir bouché toute ouverture du nid, hors l'entrée, il a à le défendre des attaques des autres épinoches, et même des femelles, très-friandes du frai. Suspendu perpendiculairement au-dessus de sa demeure, le museau à l'entrée, il agite l'eau sans cesse avec ses deux nageoires mobiles. Sans les courants établis ainsi autour des œufs, ils se couvriraient peut-être de mousses imperceptibles, de sables fins qui empêcheraient leur développement. L'épinoche a défendu le nid, les œufs, protégé ceux-ci jusqu'au moment où ils éclosent; même alors sa tâche est loin d'être finie. Pendant vingt jours environ, il soigne les petits éclos comme une poule fait ses poussins, et

ne les laisse s'écarter du nid, où il apporte de la nourriture, que progressivement.

Mon ci-levant taciturne interlocuteur devenait infatigable dans ses détails sur cette étonnante histoire ramenée au bout de son hameçon. Un poisson élevant d'innombrables familles, un poisson qui niche, un poisson qui couve! J'écoutais; et comme j'avais évidemment affaire à un rêveur qui jetait au large sa ligne, heureux de ramener quelque amusette, illusion ou autre, je le quittai fort amicalement, et m'en allai trouver un ami, un savant, auquel je me pressai de conter la douteuse découverte. Je faisais mes réserves, bien entendu, tout disposé à me moquer de l'hameçon du brave homme qui ramenait des histoires des Mille et une nuits. J'épiais l'expression de mon ami l'ichthyologiste, et comme il m'avait l'air railleur, je faisais bon marché, de plus en plus, des observations du pêcheur.

— D'où venez-vous, mon cher? me dit enfin mon ami; quoi! vous vivez à Paris, et vous ne connaissez pas encore cette curieuse découverte? Allez au collége de France, et vous verrez, dans un baquet, épinoches et épinochettes,



Un Nid d'épinoches.— Dessin de Werner.

les premiers au fond de l'eau, les autres se cachant sous les herbes aquatiques, former ces nids que votre campagnard a observés le long de son ruisseau. Il n'a vu que la vérité; seulement, elle était connue avant qu'il la découvrît; il ne saurait en avoir l'honneur.

— Du moins il en a eu le plaisir, repris-je.

Et je me promis de retourner voir quelquefois mon pêcheur à la ligne, et de m'informer de ce que son hameçon lui ramènerait de nouveau.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

L'ALCHIMISTE.



Scène de l'Alchimiste, par Ben Jonson.

Daniel Defoe raconte qu'au commencement de la grande peste de Londres, en 1665, on vit s'établir dans tous les quartiers de la ville un nombre incroyable d'astrologues, alchimistes, devins et sorciers, avides d'exploiter la terreur des gens crédules. Les portes de ces charlatans étaient surmontées des bustes de frère Bacon, de Merlin, de la mère Shipton, et d'inscriptions menteuses de toute espèce. Une foule d'hommes et de femmes de différentes conditions assiégeaient ces portes du matin au soir. Chacun voulait savoir s'il périrait de la peste et s'il devait sortir de Londres ou y rester. Les astrologues ne manquaient pas de répondre qu'il fallait bien se garder de s'éloigner de Londres, et que l'on serait certainement préservé de la contagion si l'on venait les consulter souvent, surtout si l'on achetait beaucoup de leurs drogues, de leurs amulettes, triangles magiques, lettres mystérieuses, etc. Les plus habiles de ces fripons firent en peu de temps des fortunes considérables.

Ces scandales s'étaient déjà produits à l'occasion des pestes précédentes. L'*Alchimiste*, l'une des meilleures comédies de Ben Jonson, jouée pour la première fois à Londres en 1610, a pour sujet la peinture de quelques-unes des scènes singulières qui se passaient dans les cabinets des astrologues ou alchimistes. Voici le plan général de cette vieille comédie.

Un bourgeois de Londres s'est réfugié à la campagne en jurant bien de ne point revenir à la ville tant qu'un seul homme y mourra de la peste. Il a laissé à son domestique Jérémie la garde de sa maison. Ce Jérémie, fieffé coquin, fait rencontre dans la rue d'un pauvre hère aussi fripon que lui, et qui a servi chez quelque vieux savant. Les deux drôles s'associent pour duper les sots. La maison du bourgeois est par eux transformée en laboratoire de chimie et en cabinet de consultations. Jérémie change d'habits, prend le titre et le nom de capitaine Face, et va recruter de côtés et d'autres des pratiques pour son rusé compagnon qui, ayant revêtu le costume consacré d'alchimiste, se fait appeler le docteur Subtil. La peste approche de sa fin lorsque la pièce commence, en sorte que les individus que l'on voit défiler devant le docteur sont attirés moins par la crainte du mal que par le désir de faire fortune et de connaître l'avenir. C'était un cadre favorable pour peindre des caractères originaux et variés. Le plus remarquable de ces personnages est un certain chevalier, sir Épicure Mammon, qui veut avoir la pierre philosophale. Dans son fol espoir de posséder le secret de la transmutation des métaux, il forme les projets les plus gigantesques et les plus merveilleux. « Cette nuit, je changerai dans ma maison tout ce qui est métal en or. Et demain, au lever du jour, j'enverrai acheter chez tous les plombiers et tous les potiers de Londres leur plomb et leur étain. J'achèterai le cuivre de tous les marchands de Lothbury (1). J'achèterai Devonshire et Cornwall, et je les métamorphoserai en Pérou. Qui ose douter de la puissance de cet élixir sublime dont quelques gouttes jetées sur une centaine, sur un millier de planètes, les changeraient aussitôt en autant de soleils?

(1) Quartier de Londres habité alors presque uniquement par des fondeurs, etc.

Celui qui possède cette fleur du soleil, le rubis parfait, donne à qui lui plaît les honneurs, la santé, la valeur, la victoire, une longue vie ; d'un jeune homme il peut faire un vieillard, d'un vieillard un enfant. . . Je chasserai la peste du royaume ! etc. »

Au commencement du dix-septième siècle, cette satire comique n'était pas sans portée. Il y avait encore un grand nombre de personnes, même parmi les plus instruites, qui croyaient à ces chimères.

Le personnage le plus comique de la pièce est un jeune débitant de tabac, Abel Drugger. Le pauvre garçon, très-simple d'esprit, fait construire une boutique au coin d'une rue, et veut apprendre du sorcier de quel côté il doit ouvrir la porte, de quel côté placer ses tablettes, quelles précautions il doit prendre pour défendre ses boîtes, ses pots à tabac et à produits chimiques. Jérémie le recommande au docteur Subtil : « C'est mon ami Abel, un honnête garçon. Il me donne de bon tabac qu'il ne sophistique point avec l'huile ou la lie de vin d'Espagne ; qu'il ne lave point dans le muscat ou dans le marc ; qu'il n'enfouit point sous le sable dans un cuir graisseux ou quelque sale torchon. Au contraire, il l'enferme précieusement dans de jolis pots blancs comme le lis, et qui, lorsqu'on les ouvre, laissent exhaler une odeur parfumée comme celle des roses ou des pois français (1). Il a un comptoir d'érable, des pipes de Winchester, des pinces d'argent et un feu de genévrier (2)... » Le docteur Subtil examine avec complaisance la figure d'Abel, son front, ses dents et surtout son petit doigt qui, placé, d'après l'art chiromancien, sous l'influence de Mercure, doit décider, par sa forme et ses signes, de sa destinée. Il lui prédit une grande fortune. Un vaisseau qui vient d'Ormus vogue à pleines voiles sur l'Océan, et lui apporte les drogues les plus précieuses de l'Orient. Il faut, du reste, qu'il ouvre sa porte du côté du Midi, la devanture à l'Ouest, et qu'il écrive sur le côté Est de sa boutique ces trois mots : Mathlai, Tarmiel et Baraborat ; sur le côté Nord : Rael, Velel, Thiel. Ce sont les noms d'esprits mercuriels qui mettront en fuite les mouches et tous les ennemis de ses marchandises. Sous le seuil de sa porte, il enterrera un aimant pour attirer les galants « qui portent des éperons. » Ceux-là une fois entrés, la foule suivra. Il importe aussi qu'il ait sur son étalage un bonhomme en bois figurant le Vice (3), et du fard de cour pour attirer les dames.

Abel est émerveillé. Il voulait ne donner au docteur qu'une pièce d'argent ; le capitaine Face lui reproche tout bas sa lésinerie ; il fait le sacrifice d'une pièce d'or (portague) qu'il tenait en réserve depuis six mois ; de plus, il promet au docteur une provision de bon tabac et une pièce de Damas, s'il veut lui marquer sur l'almanach ses jours malheureux, ceux où il serait dangereux pour lui d'entreprendre aucune affaire. Enfin, il demande une idée pour son enseigne. Le docteur Subtil, après quelque méditation, décompose le nom du jeune marchand en rébus : une cloche (a bell), un personnage nommé Dee (d), vêtu d'une robe grossière (rug) qu'un chien veut mordre en grondant (er) : Abel Drugger (4). « Ces signes mystiques, dit le docteur, ont la vertu secrète de forcer par l'efficacité de leurs invisibles rayons les passants à s'arrêter et à s'approcher de la boutique, comme si quelque chaîne mystérieuse les y attirait. »

De si belles espérances excitent l'ambition d'Abel Drugger. Il a pour voisine une jeune veuve très-riche, et il voudrait savoir s'il pourrait aspirer à sa main. Il la connaît peu, mais il a été assez heureux pour lui vendre du fard et même quelques médecines, et il est persuadé qu'il possède sa confiance.

La gravure que nous reproduisons représente Abel Drugger (1), au moment où il fait cette confidence aux deux fripons.

Subtil et Face invitent Abel à leur amener la riche veuve dont ils espèrent déjà faire aussi leur dupe : c'est le nœud de l'intrigue. Cette veuve qui cherche un mari, son frère, gentilhomme campagnard, qui demande le secret de régler les querelles et les duels (c'était alors une science très-raffinée) (2), un clerc de procureur qui veut un talisman pour gagner toujours au jeu et dans les paris, des puritains hollandais qui cherchent l'or potable pour opérer des conversions, quelques autres personnages encore viennent exposer devant le spectateur les ridicules du temps. Chacun d'eux est tour à tour exploité par le docteur et par Jérémie, qui, le soir venu, et au moment où ils comptent leur gain en méditant de se voler l'un l'autre, sont surpris par le retour imprévu du bourgeois et chassés.

Malgré le mérite incontestable de l'*Alchimiste*, plusieurs autres comédies de Ben Jonson sont plus célèbres. On a traduit en français son *Volpone*, son *Épicène ou la Femme silencieuse*, et *Chacun dans son caractère* (Every man in his humour). Les tragédies de Ben Jonson, *Sejan*, *Catilina*, ses masques, ses pastorales, ses élégies, ses épigrammes, témoignent, aussi bien que ses comédies, d'un esprit supérieur, d'une imagination puissante et d'une rare érudition. Il était né à Westminster en 1574. Dans sa jeunesse, il avait travaillé comme manœuvre avec son beau-père qui était maçon. Il s'était ensuite enrôlé comme soldat, et il avait servi dans les Flandres. Il s'y était signalé en provoquant un soldat ennemi dans un combat singulier, et en le frappant mortellement en présence des deux armées. Après une campagne ou deux, il était revenu à Londres pour s'y livrer à son goût pour les lettres, et en particulier pour le théâtre. Un duel, où il eut le malheur de tuer son adversaire, le fit arrêter. Un prêtre le visita dans sa prison et le convertit au catholicisme. Il se maria et eut deux enfants qui moururent jeunes. Il parvint à une renommée presque égale à celles de ses illustres contemporains Shakspeare et Fletcher (3) : il avait été longtemps le poëte favori de la cour. Toutefois sa vieillesse fut triste et misérable : il mourut en 1637, âgé de soixante-trois ans, pauvre, veuf et sans enfants. Il fut enterré à l'abbaye de Westminster, et l'on grava sur la pierre de sa tombe ces seuls mots : *O rare Ben Jonson.*

HISTOIRE D'UNE JEUNE FILLE SAUVAGE,

Trouvée dans les bois de la Champagne en 1731.

Au mois de septembre 1731, une jeune fille de neuf ou dix ans, pressée par la soif, entra sur la brune dans le village de Songy, situé à quatre ou cinq lieues de Châlons en Champagne. Elle avait les pieds nus, le corps couvert de haillons et de peaux, les cheveux sous une calotte de calebasse, les mains et le visage en apparence noirs comme ceux d'une négresse. Elle était armée d'un bâton court et gros par le bout, en forme de massue. Les premiers paysans qui l'aperçurent s'enfuirent en criant : « Voilà le diable ! » Ce fut à

(1) Les haricots verts.

(2) Pour allumer les pipes. On prétendait qu'un charbon de genévrier couvert de ses propres cendres pouvait brûler toute une année sans se consumer.

(3) Personnage comique des anciennes moralités.

(4) Ces enseignes en rébus, dont se moque Ben Jonson, étaient à la mode dans toutes les grandes villes de l'Europe.

(1) Au dix-huitième siècle, le célèbre Garrick jouait le rôle d'Abel, et c'est lui qui est figuré dans la gravure.

(2) Les écrits satiriques de ce temps témoignent des règles étranges et minutieuses que l'on était convenu d'observer dans les affaires d'honneur. Si la cause du duel, par exemple, était un démenti, les témoins devaient examiner si le démenti était direct ou circonstanciel (Shaksp., As you like it, act. V, sc. VI), ou, en d'autres termes, s'il avait été circulaire, ou oblique, ou demi-circulaire, ou parallèle (Fletcher, Queen of Corinth, act. IV, sc. I).

(3) Shakspeare est mort en 1616, à l'âge de cinquante-trois ans, et Fletcher en 1625, à l'âge de quarante-neuf.

qui fermerait le plus vite sa porte et ses fenêtres. Mais quelqu'un, croyant apparemment que le diable avait peur des chiens, lâcha sur elle un dogue armé d'un collier à pointes de fer. La petite fille attendit de pied ferme, tenant sa petite masse d'armes à deux mains, en la posture de ceux qui, pour donner plus d'étendue aux coups de leur cognée, la lèvent de côté. Dès que le chien fut à sa portée, elle lui déchargea un si terrible coup sur la tête qu'elle l'étendit mort à ses pieds. Toute joyeuse de sa victoire, elle se mit à sauter plusieurs fois par-dessus le corps du chien. De là elle essaya d'ouvrir une porte, et, n'ayant pu y réussir, elle regagna la campagne du côté de la rivière, et monta sur un arbre où elle s'endormit.

Un gentilhomme, le vicomte d'Épinoy, qui était en ce moment à son château de Songy, ayant appris ce que l'on disait de cette petite sauvage entrée sur ses terres, donna des ordres, pour la faire arrêter, à un berger qui l'avait aperçue le premier dans les vignes. Un paysan imagina qu'elle pouvait avoir soif, et conseilla de faire porter un seau plein d'eau au pied de l'arbre où elle était, pour l'engager à descendre. Après que l'on se fut retiré, en veillant néanmoins sur elle, et qu'elle eut bien regardé de tous côtés, elle descendit et vint boire au seau, en y plongeant le menton; mais quelque bruit lui ayant donné de la défiance, elle fut plus tôt remontée au haut de l'arbre qu'on ne pût arriver à elle pour la saisir. Ce premier stratagème n'ayant pas réussi, la personne qui en avait donné le premier conseil dit qu'il fallait poster aux environs une femme et quelques enfants, parce qu'ordinairement les sauvages ne les fuyaient pas comme les hommes, et surtout qu'il fallait lui montrer un air et un visage riant. On le fit: une femme portant un enfant dans ses bras vint se promener aux environs de l'arbre, ayant ses mains pleines de différentes racines et de deux poissons, les montrant à la sauvage, qui, tentée de les avoir, descendait quelques branches et puis remontait. La femme, continuant toujours ses invitations avec un air gai et affable, lui faisant tous les signes possibles d'amitié, tels que de se frapper la poitrine comme pour l'assurer qu'elle l'aimait bien et qu'elle ne lui ferait pas de mal, donna enfin à la sauvage la confiance de descendre pour avoir les poissons et les racines qui lui étaient présentés de si bonne grâce; mais la femme, s'éloignant insensiblement, donna le temps à ceux qui étaient cachés de se saisir de la jeune fille et de l'amener au château de Songy. On la fit entrer d'abord dans la cuisine, en attendant qu'on eût averti M. d'Épinoy. Les premières choses qui parurent y fixer les regards et l'attention de la petite fille, furent quelques volailles qu'accommodait un cuisinier; elle se jeta dessus avec tant d'agilité et d'avidité, que cet homme lui vit plus tôt la pièce entre les dents qu'il ne la lui avait vu prendre. M. d'Épinoy étant survenu, et voyant ce qu'elle mangeait, lui fit donner un lapin qu'elle écorcha et mangea tout de suite. Ceux qui l'examinèrent alors jugèrent qu'elle pouvait avoir neuf ans. Elle paraissait noire; mais on s'aperçut bientôt, après l'avoir lavée plusieurs fois, qu'elle était seulement basanée et naturellement blanche. Mais on remarqua qu'elle avait les doigts des mains, surtout les pouces, extrêmement gros relativement au reste de la main qui était assez bien faite. Elle a expliqué depuis que cette grosseur et cette force de ses pouces lui étaient bien nécessaires pendant sa vie errante au milieu des bois, parce que, lorsqu'elle était sur un arbre et qu'elle en voulait changer sans descendre, pour peu que les branches de l'arbre voisin approchassent du sien, elle appuyait ses deux pouces sur une branche de celui où elle était, et s'élançait sur l'autre comme un écureuil. De là on peut juger quelle force et quelle roideur devaient avoir ses pouces pour soutenir ainsi son corps tandis qu'elle s'élançait.

M. d'Épinoy la laissa sous la garde du berger, dont la maison tenait au château. Cet homme la mena donc chez lui pour commencer à l'apprivoiser; et l'on eut tant de peine à la considérer comme une créature humaine, que l'on prit l'habitude de la nommer, dans le village, la Bête du berger. On était obligé de la tenir enfermée; mais elle trouvait moyen de faire des trous aux murailles et aux toits, sur lesquels elle courait aussi hardiment que sur terre, ne se laissant reprendre qu'à grand' peine, et passant avec tant de subtilité par des ouvertures si petites que la chose paraissait encore impossible après l'avoir vue. Une fois, entre autres, elle s'échappa de la maison par un temps affreux de neige et de verglas; elle gagna la campagne et alla se réfugier sur un arbre. La crainte des reproches de M. d'Épinoy mit tout le monde en mouvement, et on la découvrit enfin sur l'arbre où elle était perchée.

Plusieurs mois après son arrivée à Songy, elle ne pouvait encore articuler que quelques mots français. Elle se servait de paroles qui semblaient appartenir à sa langue naturelle. Ainsi elle appelait un filet *debily;* pour dire: Bonjour, fille; elle disait: *Yas, yas, fioul;* et elle expliqua comment, lorsqu'on l'appelait, on devait dire: *Riam, riam, fioul.* Toutefois, à part ces quelques mots, elle cherchait à se faire comprendre ordinairement par des cris de gorge qui avaient quelque chose d'effrayant, surtout lorsqu'ils exprimaient la peur ou la colère. Les plus terribles étaient lorsque quelqu'un qu'elle ne connaissait pas s'approchait d'elle et voulait la toucher.

Lorsque M. d'Épinoy était à Songy et qu'il recevait quelque compagnie, il se plaisait à y faire amener cette enfant, qui commençait à s'apprivoiser, et dans laquelle on découvrait une humeur fort gaie et une disposition de jour en jour plus marquée à perdre ses habitudes de sauvagerie et de férocité. Ce ne fut qu'avec d'extrêmes difficultés, cependant, que l'on parvint à la désaccoutumer des nourritures crues. Les premiers essais qu'elle fit pour s'accoutumer à des mets où il y avait de la farine et du sel lui firent éprouver de vives souffrances d'estomac. Un jour qu'elle était au château, et présente à un grand repas, elle remarqua qu'il n'y avait rien de tout ce qu'elle trouvait de meilleur, tout étant cuit et assaisonné. Elle partit comme un éclair, courut sur les bords des fossés et des étangs, et rapporta dans son tablier des grenouilles vivantes qu'elle répandit à pleines mains sur les assiettes des convives, en criant, toute joyeuse: « Tien, man, man; donc tien! » On peut bien juger des mouvements que cet incident causa parmi ceux qui étaient à table, pour éviter ou rejeter à terre les grenouilles qui sautaient partout. La petite sauvage, tout étonnée de ce qu'on faisait si peu de cas d'un mets si exquis, ramassait avec soin toutes ces grenouilles éparses, et les rejetait dans les plats et sur la table.

Par quelque motif que l'on ne rapporte point, M. d'Épinoy résolut de placer la jeune fille à l'hôpital général de Châlons, que l'on appelait *la Renfermerie*, où l'on recevait les enfants des pauvres habitants de l'un et de l'autre sexe, pour les y nourrir jusqu'à l'âge de quinze à seize ans. Elle fut baptisée à l'église de Saint-Sulpice sous les noms de Marie-Angélique Memmie; mais on continua de l'appeler habituellement du surnom singulier de mademoiselle Leblanc. Elle resta plusieurs années dans cet hôpital. On la conduisait quelquefois au château de Songy qu'elle revoyait avec plaisir. Un jour elle se jeta tout habillée dans un étang, se promena en nageant de tous côtés, et s'arrêta sur une petite île où elle mit pied à terre pour attraper des grenouilles qu'elle mangea tout à son aise.

De l'hôpital, elle passa dans un couvent appelé *la Communauté des Régentes*, où le duc d'Orléans, en traversant Châlons à son retour de Metz, s'était engagé à payer sa pension.

En 1737, la reine de Pologne passant à Châlons pour aller prendre possession du duché de Lorraine, on lui parla de la jeune sauvage qu'elle fit venir devant elle. D'après ce qu'elle rapporta, le son de la voix de l'enfant était aigu et perçant, ses paroles étaient brèves et embarrassées, ses gestes étaient familiers et enfantins; ses façons d'agir montraient qu'elle ne distinguait encore que ceux qui lui faisaient le plus de

caresses. La reine de Pologne l'en accabla ; et, sur ce qu'on lui apprit de sa légèreté à la course, cette princesse voulut qu'elle l'accompagnât à la chasse. Là, se voyant en liberté, et se livrant à son naturel, la jeune fille suivait à la course les lièvres ou lapins qui se levaient, les attrapait et revenait du même pas les apporter à la reine. Cette princesse témoigna quelque désir de l'emmener avec elle pour la placer dans un couvent à Nancy; mais elle en fut détournée par les personnes qui avaient soin de son instruction. La jeune fille présenta à la reine plusieurs branches de fleurs artificielles qu'elle avait faites elle-même. Elle excellait dans ce genre de travail et dans ceux de la tapisserie.

En 1747, la pauvre jeune fille prit du dégoût pour son couvent par une sorte de honte de se trouver souvent en relation avec des personnes qui se souvenaient de l'avoir vue au sortir du bois, avant qu'elle fût apprivoisée, et qui, quelquefois, le lui faisaient sentir trop durement. Elle obtint la permission d'aller au couvent de Sainte-Menehould : à son arrivée en cette ville, au mois de septembre, La Condamine, de l'Académie des sciences, la rencontra dans l'hôtellerie où elle venait de descendre. Il y dîna avec elle et l'hôtesse, et il lui adressa de nombreuses questions. Elle exprima le regret de n'avoir point profité des offres que le duc d'Orléans lui avait faites autrefois de la faire venir dans un couvent de Paris. La Condamine lui promit de rappeler ces promesses au prince, qui, en effet, la fit venir à Paris, la plaça aux Nouvelles-Catholiques de la rue Sainte-Anne, et l'y alla voir. Elle fit sa première communion et fut confirmée dans cette maison. Transférée depuis à la Visitation de Chaillot, elle se disposait à se faire religieuse, lorsqu'un coup qu'elle reçut à la tête par la chute d'une fenêtre, mit sa vie en danger. Le duc d'Orléans la fit transporter aux Hospitalières du faubourg Saint-Marceau, où elle resta longtemps infirme et languissante. Le duc d'Orléans mourut dans l'intervalle, et elle se trouva sans protecteur. Les renseignements biographiques s'arrêtent à une époque où, âgée d'environ quarante ans, ayant perdu la santé, elle paraissait vouloir se retirer dans une petite chambre qu'une personne charitable lui avait offerte.

On pense bien que, dès que cette pauvre créature fut parvenue à prononcer quelques mots de français, on s'était empressé de chercher à savoir en quel pays elle était née, et comment elle était venue ; mais on ne réussit point à obtenir d'elle des détails certains. Elle raconta que, deux ou trois jours avant qu'elle ne fût prise à Songy, elle se trouvait en compagnie d'une jeune fille plus âgée qu'elle, et que, toutes deux, elles avaient traversé à la nage une rivière où elles avaient pris du poisson en plongeant. Un gentilhomme ayant aperçu de loin les deux têtes noires de ces enfants, les avaient prises pour des poules d'eau, et avait tiré sur elles un coup de fusil qui heureusement ne les avait pas atteintes ; elles avaient plongé et n'avaient reparu que derrière des joncs qui les avaient cachées à la vue du gentilhomme. Au sortir de la rivière, les deux enfants avaient trouvé un chapelet à terre, s'étaient frappées l'une l'autre en s'en disputant la possession : c'était la plus jeune qui avait été la plus forte, et qui s'était emparée du chapelet. A la suite de cette querelle, les deux enfants s'étaient séparées.

Souvent on insista près de la jeune sauvage pour qu'elle fit tous les efforts possibles, afin de retrouver quelques souvenirs de son enfance. En rapprochant tous les détails donnés par elle à différentes époques de sa vie, on était arrivé à supposer qu'elle était née dans le Nord de l'Europe, et probablement chez les Esquimaux. De là, elle avait été transportée probablement aux Antilles, et enfin en France. Elle assurait, en effet, qu'elle avait deux fois traversé de longs espaces de mer, et elle paraissait émue lorsqu'on lui montrait des images représentant soit des huttes et des barques du pays des Esquimaux, soit des phoques, soit des cannes à sucre et d'autres productions des îles d'Amérique. Elle croyait se rappeler assez clairement qu'elle avait appartenu comme esclave à une maîtresse qui l'aimait beaucoup, mais que le mari, ne pouvant la souffrir, l'avait fait embarquer.

Cette pauvre créature excita beaucoup d'intérêt et de curiosité en France, au milieu du dernier siècle. On écrivit à son sujet un article dans le *Mercure de France* du mois de septembre 1731, et, en 1755, un petit opuscule auquel nous avons emprunté notre récit. Aujourd'hui l'on serait moins ému d'une découverte semblable, et l'on ne tarderait pas probablement à connaître la vérité sur l'origine d'un enfant ainsi abandonné. La facilité des communications, la police mieux faite, l'activité de la presse, la publicité, fourniraient promptement les moyens de remonter aux explications naturelles d'un semblable événement. Ce sont d'ailleurs cet étonnement de nos pères et cette impossibilité d'arriver à percer ce qu'il y avait d'obscur et de mystérieux dans la vie de la pauvre sauvage qui, en montrant le progrès accompli depuis un siècle dans les relations de la société, méritent à cette anecdote l'honneur de ne pas tomber tout à fait dans l'oubli.

LES ALPES ET LES ROMAINS.

Les écrivains de l'ancienne Rome ne nous ont laissé aucune description des neiges éternelles qui couronnent les Alpes et se colorent d'un reflet rouge au lever et au coucher du soleil. Ils semblent ne pas avoir été frappés du spectacle des glaciers ni de la nature imposante du paysage suisse. Cependant l'Helvétie était continuellement traversée par des hommes d'état ou des chefs d'armée qui se rendaient en Gaule et emmenaient des gens de lettres dans leur escorte. Tous ces voyageurs ne savent que se plaindre du mauvais état des chemins, sans jamais se laisser distraire par les scènes sublimes qui se déroulaient sous leurs yeux. On sait que Jules César, lorsqu'il retourna en Gaule auprès de ses légions, composa, pendant son passage des Alpes, un traité de grammaire (*De analogiâ*). Silius Italicus, qui mourut sous Trajan, à une époque où déjà la Suisse était dans un état de culture florissant, représente la région des Alpes comme un horrible désert dépourvu de végétation, tandis qu'il célèbre avec amour tous les ravins de l'Italie et les rives ombragées du Liris (Garigliano). Il n'est pas moins surprenant que le merveilleux aspect des rochers de basalte découpés en colonnes naturelles, tels qu'on les rencontre au centre de la France, sur les bords du Rhin et dans la Lombardie, n'ait pas engagé les Romains à les décrire ni même à les mentionner.

HUMBOLDT, *Cosmos*.

DIGNITÉ ET IMPUDENCE.

Un fermier normand avait réuni un gros chien de garde et un petit griffon qui vivaient dans la même niche. Le gros chien, appuyé sur ses pattes puissantes comme un lion, regardait passer hommes, enfants et troupeaux dans le calme de la force ; le petit griffon, au contraire, avançait sa tête rogue au moindre bruit de pas, grognait dès qu'il apercevait une ombre, et aboyait au premier venu.

Un jour, le cheval de limon, qui rentrait fatigué, se retourna à ses cris avec impatience.

— Pourquoi donc, dit-il, le chien vigoureux qui nous garde tous se tient-il là si digne et si tranquille, tandis que cet impudent ne cesse de nous étourdir ?

— Ne vous en étonnez pas, répondit un bœuf qui ruminait à quelques pas de la niche, les capacités véritables se recommandent assez par leurs services sans avoir besoin d'être bruyantes ; mais les sots inutiles font du scandale parce qu'ils ne peuvent faire autre chose.

Que d'hommes qui, dans la vie, jouent le rôle du griffon ! On crie parce qu'on n'a pas la voix assez forte, on insulte parce qu'on se sent méprisé, on montre les dents parce qu'on

a peur d'être battu! L'impudence est la misère des faibles comme le dédain est celle des forts. Regardez bien, et au fond de toutes ces insolences sans pudeur, vous trouverez la révolte d'une vanité impuissante. Donnez à tous la taille de Goliath, et les petits hommes ne se lèveront plus sur la pointe du pied.

Nous savons bien qu'il est un autre moyen plus sûr : c'est la résignation modeste qui accepte la part faite par Dieu, se contente de la place donnée et s'y arrange sans bruit. Mais tous n'ont point reçu ici-bas ce don d'abnégation et de patience ; pour l'obtenir, il faut détacher ses regards des choses de la terre, et chercher plus haut un but qui ne dépend



Dignité et Impudence, par Landseer.

point du jugement des hommes. Pour qui regarde la société comme une maison de commerce dont les intérêts doivent être soldés en pouvoir, en argent ou en plaisirs, la vie ne peut être qu'une école d'égoïsme, d'exigence et d'orgueil ; mais celui qui sait y voir une épreuve dans laquelle se révèle la véritable valeur de notre âme, celui-là se soumettra sans murmure au rôle qu'il a reçu, car il comprendra que la grande loi du monde est le dévouement.

DE L'ÉBULLITION DE L'EAU,

A DIFFÉRENTES HAUTEURS AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER.

On sait généralement que l'eau bout à une moindre température sur une haute montagne que dans la plaine ; mais peu de personnes rattachent cette observation à ses véritables causes, un plus petit nombre encore soupçonnent la

relation intime qui lie ce phénomène à la théorie des machines à vapeur, et à la mesure de la hauteur des montagnes. C'est de ce double point de vue que nous voulons traiter ce sujet. Mais quelques notions préliminaires sur l'ébullition faciliteront l'intelligence de l'article.

Si l'on chauffe de l'eau dans un vase ouvert, sa température et celle de la vapeur qui s'en échappe s'élèvent d'abord graduellement, puis il arrive un moment où l'eau entre en ébullition. Alors la chaleur du liquide et celle de sa vapeur n'augmentent plus, alors aussi la force d'expansion de celle-ci est égale au poids de la colonne d'air dont la base repose sur la surface de l'eau et dont le sommet est aux limites de l'atmosphère terrestre. On peut donc considérer le poids de l'atmosphère comme un couvercle matériel qui comprime l'ébullition de l'eau; dès que l'eau bout la vapeur produite a la force de soulever ce couvercle. Plus celui-ci sera pesant, et plus la température à laquelle l'eau entrera en ébullition sera élevée. Si donc on fait bouillir de l'eau au bord de l'Océan (le niveau le plus bas de la *surface* terrestre), la colonne d'air qui pèse sur l'eau bouillante est aussi longue et par conséquent aussi pesante que possible. Mais si l'on répète la même opération sur une montagne, la colonne d'air sera raccourcie de toute la hauteur dont on se sera élevé au-dessus de la mer. Cette colonne d'air aura donc un poids plus faible, et partant l'eau entrera en ébullition à une température plus basse.

Mais pour connaître le poids de la colonne d'air, il ne suffit pas de savoir à quelle hauteur on est au-dessus de la mer; car la pesanteur de l'air varie dans un même lieu. Il nous faut donc une balance avec laquelle nous puissions estimer rigoureusement le poids d'une colonne d'air, pour le comparer à la température de la vapeur d'eau qui s'échappe du liquide en ébullition : cette balance c'est le baromètre. Il monte quand le poids de l'atmosphère augmente, et descend quand il diminue : ces oscillations sont considérables; à Paris elles s'élèvent en moyenne à 42 millimètres par an. Lorsqu'on gravit une montagne, la colonne barométrique se raccourcit à mesure qu'on monte, parce que la colonne d'air se raccourcit elle-même de la hauteur dont l'observateur est élevé au-dessus de la mer. C'est, comme on le voit, la même cause qui abaisse le point d'ébullition de l'eau.

Les expériences dans lesquelles on observe simultanément, et à diverses altitudes au-dessus de la mer, un thermomètre plongé dans la vapeur de l'eau bouillante et un baromètre placé à côté, nous dévoilent parfaitement la nature du phénomène de l'ébullition. Elles nous donnent aussi un moyen de mesurer la hauteur des montagnes.

En effet, on sait que cette opération est facile à l'aide du baromètre (1). Mais si, dans un grand nombre d'expériences, nous avons constaté, à l'aide d'un thermomètre très-sensible, quelle est la température de la vapeur d'eau bouillante correspondante à toutes les longueurs de la colonne barométrique, nous pourrons évidemment substituer le premier de ces instruments au second. C'est ce qui a déjà été fait plusieurs fois avec assez de succès. Des voyageurs qui avaient eu le malheur de casser leurs baromètres ont obtenu des hauteurs de montagnes en plongeant un thermomètre dans la vapeur qui s'échappait d'un vase rempli d'eau bouillante. Mais pour obtenir de bons résultats, certaines précautions sont indispensables.

Autrefois les physiciens plongeaient le thermomètre dans l'eau bouillante elle-même. On a reconnu depuis que ce procédé entraînait un grand nombre de causes d'erreur. Maintenant le vase qui contient l'eau bouillante est surmonté d'un double cylindre en fer-blanc, l'un extérieur, l'autre intérieur, communiquant ensemble par le haut. Le cylindre extérieur est en outre muni d'une ouverture latérale, qui laisse échapper la vapeur. On fixe le thermomètre dans le cylindre *intérieur*, de façon que la cuvette soit élevée d'un ou deux centimètres seulement au-dessus de la surface de l'eau. La cuvette est donc plongée, ainsi que la tige, dans la vapeur de l'eau bouillante, que le cylindre extérieur garantit de l'influence refroidissante de l'air environnant. La tige de ce thermomètre sort par le haut du cylindre extérieur, et l'observateur lit la hauteur de la colonne mercurielle sur la partie saillante du tube thermométrique. Voici quelques expériences dues à MM. Bravais et Martins, qui ont été faites avec des appareils de ce genre. Les chiffres de la seconde colonne montrent de combien la température de la vapeur de l'eau bouillante décroît relativement à la hauteur du baromètre.

Températures de la vapeur de l'eau bouillante à diverses hauteurs.

NOMS DES LOCALITÉS.	Élévation au-dessus de la mer.	Température de la vapeur de l'eau bouillante.	Hauteur correspond. du baromètre.
	Mètres.	Degrés.	Millimètres.
Paris.	35	99,88	756,85
Genève.	380	98,89	730,40
Chamonix.	1052	96,71	673,99
Grands-Mulets	3050	90,17	529,69
Grand-Plateau	3910	87,56	478,39
Sommet du Mont-Blanc . .	4810	84,40	422,86

Quand le baromètre a une hauteur de 760 millimètres, l'eau bout à la température de 100°. Quand il n'a plus que 422^{mm},86, elle bout à 84°,40, comme le tableau précédent nous le fait voir. Or, au bord de la mer et dans le nord de la France, le baromètre se tient en moyenne à 760 millimètres : 15 degrés 6 dixièmes centigrades correspondent donc à une différence de niveau de 4810 mètres, qui est la hauteur du Mont-Blanc au-dessus de la mer. Nous en conclurons qu'il faut s'élever en moyenne de 31 mètres environ pour que la température de la vapeur de l'eau bouillante baisse d'un degré. On voit clairement que le thermomètre, ainsi que nous l'avons dit, sera un instrument hygrométrique suffisant, à la condition que nous puissions lire ses indications, au moins à un vingt-cinquième de degré près. C'est malheureusement une condition qu'on ne peut réaliser qu'avec des thermomètres fort longs et des précautions beaucoup plus longues et difficiles que celles qu'entraîne le lecture d'un baromètre.

Les expériences d'ébullition de l'eau faites dans les hautes montagnes, ont un autre genre d'intérêt depuis que la vapeur joue un si grand rôle dans l'industrie. Les plus célèbres physiciens, Dulong, Arago, Biot, se sont efforcés de déterminer exactement quelle était la force élastique de la vapeur d'eau à diverses températures. Dans ces derniers temps M. Regnault a repris ces expériences, en s'entourant des plus minutieuses précautions. Il a construit une nouvelle table, qui donne la force élastique de la vapeur d'eau pour toutes les températures depuis 30 degrés au-dessous jusqu'à 138 degrés au-dessus de zéro. Il était intéressant de vérifier dans la nature les lois obtenues par des expériences de cabinet; c'était un contrôle pour les unes et les autres.

M. Marté au mont Pilat, M. Izarn dans les Pyrénées, MM. Bravais et Martins dans leur ascension au Mont-Blanc, firent, à diverses hauteurs, bouillir de l'eau dans l'appareil que nous avons décrit. Leurs nombres concordent parfaitement avec ceux que M. Regnault a obtenus au Collége de France à Paris. La pression atmosphérique indiquée par la hauteur du baromètre des voyageurs, et correspondante à une certaine température de la vapeur de l'eau bouillante, ne diffère jamais d'un millimètre des pressions données par M. Regnault. Chacun sait que toute l'économie des machines à vapeur repose précisément sur la connaissance de la tension

(1) Voy. 1842, p. 325.

de la vapeur de l'eau bouillante à une certaine température et sous une certaine pression. Par conséquent, les expériences sur l'ébullition de l'eau dans les montagnes, entreprises d'abord par les physiciens dans un but uniquement scientifique, sans aucune idée d'utilité pratique, ont trouvé depuis deux applications : la mesure de la hauteur des montagnes, et l'établissement des bases fondamentales de la théorie des machines à vapeur.

LA VERTU DÉFINIE PAR PLATON (1).

Platon a toujours soutenu que la vertu est une ; et nous pouvons constater par l'observation, comme il l'a fait lui-même, que toutes les actions vertueuses, quelles qu'elles soient, ont un caractère commun qui nous permet de les reconnaître et de les classer sous l'idée générale qui les représente. Mais, tout en constatant cette unité de la vertu, Platon y distingue le plus souvent quatre parties, et quelquefois cinq.

Ces parties de la vertu sont : la prudence, le courage, la tempérance et la justice, à laquelle Platon joint aussi la sainteté, que nous n'aurons garde d'en séparer.

La prudence, avant tout, consiste à prendre de sages mesures ; à proportionner les moyens au but qu'on se propose ; à connaître clairement ce but, qui ne peut jamais être, sous quelque forme variée qu'il se présente, que le bien, et à y marcher par les voies les plus certaines. Mais le conseil n'est éclairé qu'autant que la science y préside et l'accompagne. L'ignorance ne mène qu'à des abîmes ; la science seule peut nous donner cette infaillible lumière qui doit assurer nos pas. C'est donc la prudence qui conduit et qui conserve ; elle est la première des vertus, parce que c'est elle qui donne à l'homme et à l'État cette indispensable durée sans laquelle ils ne pourraient rien accomplir.

Le rôle du courage n'est pas moins important ni moins clair. A considérer le vrai caractère qu'il doit avoir, le courage n'est pas autre chose, dans l'âme de l'homme, que « cette force qui garde toujours l'opinion juste et légitime sur ce qu'il faut craindre ou ne pas craindre, sans jamais l'abandonner dans la douleur, le plaisir, le désir ou la peur. » En face d'un danger matériel ou moral, extérieur ou intérieur, l'homme vraiment courageux court ce danger avec constance, quand il sait que la honte est de le fuir et que le devoir est de le braver. C'est l'éducation et l'habitude qui donnent au cœur de l'homme, mieux encore que la nature, cette forte trempe que rien ne lui fait perdre dans le cours de la vie et qui résiste à l'épreuve de toutes les fortunes.

La tempérance, qui se joint si bien au courage, est l'empire qu'on exerce sur ses passions et ses plaisirs. L'homme tempérant est celui qui est maître de lui-même, et qui fait prédominer la partie raisonnable de son être sur la partie inférieure et brutale, faite pour obéir et se soumettre. « La tempérance est une manière d'être bien ordonnée, une sorte d'accord et d'harmonie, » qui laisse à toute chose ses véritables et saines limites ; qui non-seulement prévient le mal en évitant l'abus, mais qui donne au bien lui-même, au courage, à la prudence, de justes bornes, et les garde de se changer en leurs contraires en s'exagérant.

La justice est cette vertu qui consiste à rendre à chacun, à chaque chose même, ce qui lui appartient et lui est dû. Les magistrats qu'institue la cité, les juges qui siégent sur leur tribunal auguste, que font-ils, si ce n'est « d'empêcher que personne, dans la société, ne s'empare du bien d'autrui ou ne soit privé du sien ? » La justice dans l'individu est donc cet exact rapport qu'il établit entre lui et ses semblables, ses frères ; c'est l'équitable conduite par laquelle il respecte les droits d'autrui et sait faire respecter les siens.

Par suite, la justice est la vertu sociale par excellence ; elle est le fondement et le lien de la société. Les autres vertus ne s'exercent guère que dans l'âme de l'individu et à son profit. La justice s'exerce plutôt dans l'intérêt de tous ; car c'est elle qui établit et consolide les relations des hommes entre eux. On peut être prudent, courageux, tempérant pour soi-même ; on n'est juste que pour les autres. La justice n'est pas sans doute la seule vertu sociale, mais c'est la plus essentielle et la plus nécessaire. On peut la compléter par des vertus moins austères et plus douces ; mais elle est indispensable, et l'État qui la méconnaît est bien près de sa décadence et de sa mort.

Enfin, la sainteté vient achever en quelque sorte la vertu de l'homme ; car si l'homme a des devoirs et des rapports avec lui-même, avec ses semblables, il en a bien plus avec Dieu ; et la vertu qui oublie et néglige la piété est une vertu bien douteuse et bien obscure. Elle ignore d'où elle vient, et court grand risque de s'égarer dans cette route difficile de la vie, où la pensée de Dieu ne la soutient pas. La vertu qui se comprend ne peut point être impie.

Ainsi donc, sainteté, justice, tempérance, courage et prudence, voilà les principaux éléments de la vertu. Une seule de ces nobles qualités suffit pour que l'homme puisse paraître et se croire vertueux : toutes ensemble, et réunies en un solide faisceau, elles font ces rares et surhumains personnages qu'immortalisent et le respect et l'admiration des peuples. Mais à quoi servirait de célébrer après tant d'autres, après les sages, les bienfaits de la vertu ? Disons avec Platon, dans le Phédon, que « la seule bonne monnaie contre laquelle il faut échanger tout le reste, c'est la sagesse. » Posons comme un axiome évident, et d'autant plus inébranlable qu'il n'a pas besoin d'être démontré, que la vertu est tout le bien de l'homme, que la rechercher sous toutes ses formes est sa seule loi, et la pratiquer dans une certaine mesure son seul bonheur.

(1) Nous empruntons cet extrait à un excellent petit traité publié par l'Académie des sciences morales et politiques, et rédigé par M. Barthélemy Saint-Hilaire, de la section de philosophie, et professeur au collége de France. Ce traité a pour titre : De la vraie démocratie.

Que les règles de l'art deviennent pour le poëte une seconde nature ; qu'il arrive à les appliquer comme les règles de la morale le sont naturellement par un homme bien élevé : c'est alors que l'imagination retrouvera toute sa puissance et toute sa liberté. SCHILLER.

LE BLÉ NOIR.

Quand vous passez, après l'orage, à côté d'un champ de blé noir, vous pouvez remarquer que la tige est penchée et à demi flétrie, comme si la flamme avait touché la plante. Les Allemands ont coutume de dire, à ce sujet, que *c'est la punition de son orgueil*, et voici ce qu'ils racontent.

Un jour le Froment, la Marguerite, le Saule, l'Hirondelle et le Blé noir se trouvèrent l'un près de l'autre au moment où la tempête se formait sur la montagne. L'Hirondelle effrayée se cacha dans les branches du vieil arbre ; celui-ci, que l'âge avait rendu prudent, abaissa ses feuilles ; la Marguerite se referma, et le Froment pencha de côté sa tête appesantie. Le Blé noir seul garda le front haut tandis que le tonnerre commençait à gronder dans les nuages.

— Ferme tes fleurs, incline-toi ! répétaient toutes les plantes ; l'Homme, qui est plus puissant que nous, craint lui-même d'affronter l'orage, et n'ose le regarder en face.

— L'Homme plus puissant que nous ! s'écria le Blé noir indigné ; qui vous a dit cela ? Nul n'est au-dessus de moi sur la terre, et je vous le prouverai en regardant l'éclair.

A ces mots il leva la tête ; mais la foudre éclata, les nuages noirs amoncelés à l'horizon se fondirent en eau, et la tempête passa furieuse sur la vallée.

Quand son souffle se fut enfin apaisé, l'Hirondelle sortit du

vieux Saule en secouant ses ailes, l'arbre se redressa plus vert, la Marguerite rouvrit ses feuilles, et le Froment redressa la tête; mais le Blé noir avait été noirci par le regard de l'éclair et penchait sa tige flétrie.

Cette leçon ne le guérit point, ni lui ni sa race; et depuis ce temps, toutes les fois que le tonnerre gronde, le même orgueil amène la même punition.

C'est de là qu'est venu le proverbe, appliqué aux imprudents que l'expérience ne peut guérir : *Il est de la famille du Blé noir.*

HANS SIEBMACHER.

Ce pot à bière est l'œuvre d'un de ces innombrables artistes de l'Allemagne au seizième siècle, dessinateurs, orfévres, graveurs, dont les plus patients érudits de leur pays même n'ont jamais pu compter les noms et les monogrammes. On ne trouve nulle part l'année où naquit, à Nuremberg, Hans (Jean) Siebmacher. Doppelmayer dit qu'il mourut en 1611. Adam Bartsch, dans le neuvième volume de son *Peintre graveur*, décrit une suite de dix estampes « assez bien dessinées et gravées d'un burin extrêmement délicat, » qui représentent différentes chasses. Sur le dernier morceau est écrit, dans la marge d'en bas, à gauche : *Jo. Sibmacher faciеb.;* au milieu : *Norimberge;* et à droite : *Hieron. Bange excudit*, 1596. Jean Siebmacher grava de même à l'eau forte et le même éditeur Bange publia, la même année 1596, une autre suite de douze estampes représentant les douze mois, et les occupations et divertissements des hommes pendant le cours de l'année. On remarque sur chaque pièce,



Art du seizième siècle.— Un Pot à bière, par Hans Siebmacher. 1596.

au milieu d'en haut, le signe du zodiaque, et dans la marge d'en bas le nom du mois et le numéro. Bartsch cite encore une Chasse au lièvre non signée de Siebmacher, mais incontestablement de sa main.

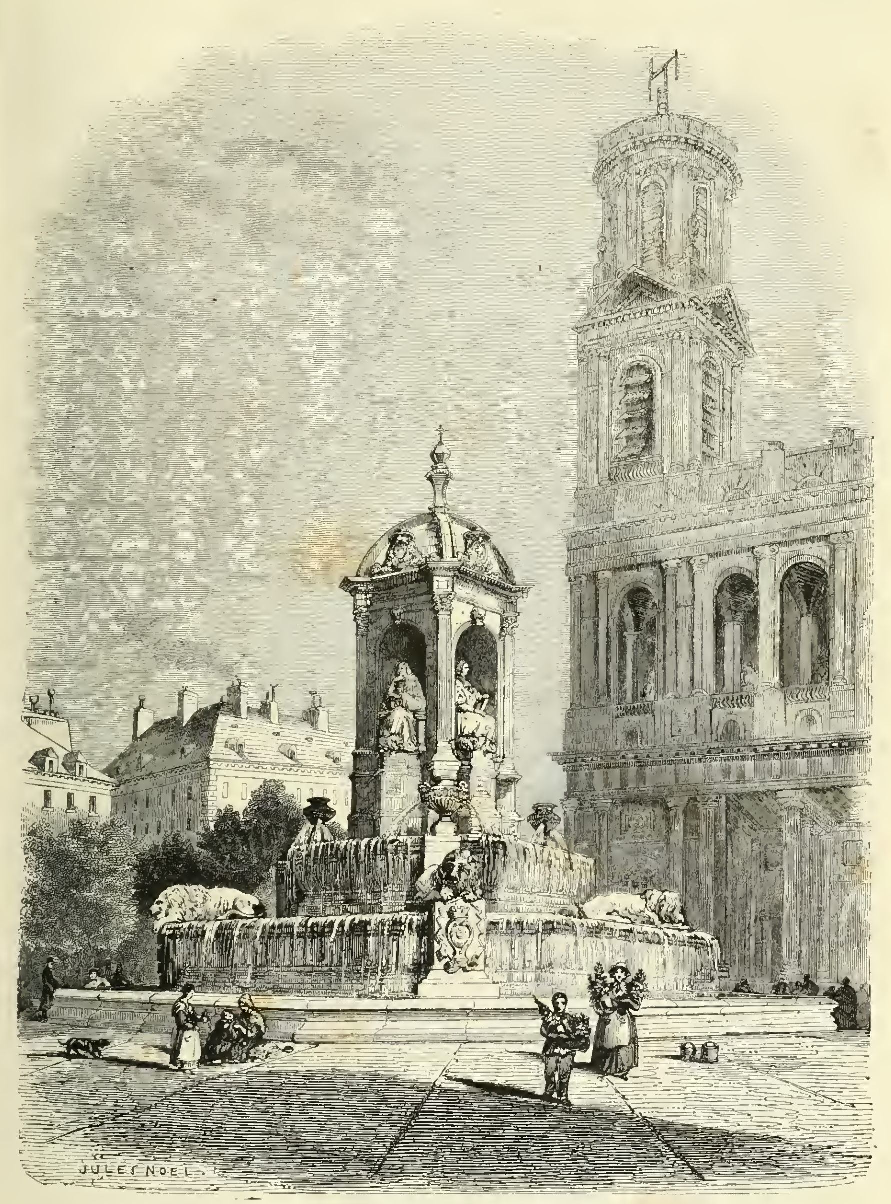
Le Dictionnaire des monogrammes de Brulliot restitue à Jean Siebmacher des ornements d'orfévrerie que, sur leur marque (un S barrant un H), on avait attribués à Jean-Frédéric Schorer, peintre et graveur. De ce nombre est peut-être le pot à bière que nous avons fait graver, et qui montre comment l'art peut embellir et rendre agréables ou curieux les objets les plus communs.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

FONTAINE MONUMENTALE DE LA PLACE SAINT-SULPICE,

A PARIS.



Place Saint-Sulpice, à Paris.

Cette fontaine, exécutée aux frais de la ville de Paris, s'élève sur l'axe même de l'église Saint-Sulpice, au milieu de la belle et grande place qui précède le portail.

Elle est en pierre, et présente la forme d'un pavillon à quatre angles, couronné d'une coupe à arêtes qui se termine par un fleuron surmonté d'une croix de fer.

La base de ce pavillon est assise sur trois bassins superposés, dont les deux étages supérieurs sont unis entre eux

par quatre piédestaux à deux gradins. Le gradin le plus élevé supporte un vase qui a deux mascarons pour anses et d'où s'échappe une gerbe d'eau; sur le gradin inférieur est un lion couché qui semble soutenir de ses ongles un cartouche aux armes de la ville de Paris.

L'eau qui s'échappe des quatre vases tombe en cascades dans le dernier bassin, dont la forme est octogone et dont le diamètre n'a pas moins de 25 mètres.

Dans les niches pratiquées aux quatre faces du pavillon et séparées entre elles par des pilastres d'ordre corinthien, ont été placées les statues des quatre grands orateurs de la chaire : Bossuet, évêque de Meaux, par M. Feuchère; Fénelon, archevêque de Cambrai, par M. Lanno; Fléchier, évêque de Nîmes, par M. Desprez; et Massillon, évêque de Clermont, par M. Fouquiet. Les lions ont été exécutés par M. F. Derre.

Chaque niche est surmontée d'écussons couronnés de la barrette des princes de l'Église, et où sont figurées les armoiries des diocèses de Meaux, de Cambrai, de Nîmes et de Clermont.

Ce monument a été construit, sur les dessins et sous la direction de M. Visconti, par M. Vivenel, entrepreneur des travaux de l'Hôtel de ville.

On y trouvera peut-être à blâmer quelque lourdeur; mais M. Visconti a voulu sans doute se conformer au type que s'était proposé Servandoni, l'architecte du portail de Saint-Sulpice. Le bassin octogone et le bassin intermédiaire rappellent les profils de l'ordre dorique, et le bassin supérieur, quoique plus orné, ne sort pas des limites sévères de cet ordre. Arrivé au pavillon, l'artiste a consenti à le flanquer de pilastres corinthiens, mais il a réprimé l'élégance de ces ornements par l'austérité de la coupe qui les domine.

Il est moins facile d'excuser la lourdeur des statues qui représentent Fénelon, Massillon et Fléchier. Il est vrai que toute statue assise et destinée à figurer au-dessus du plan visuel paraît nécessairement lourde et veut être traitée d'une manière spéciale; mais on aurait peut-être évité ce premier obstacle en représentant ces évêques debout; l'art et l'effet y eussent gagné sous tous les rapports. Si pourtant les proportions adoptées par l'architecte s'y opposaient, que ne suivait-on l'exemple de M. Feuchère, dont le Bossuet démontre comment, à force d'art, on donne du mouvement et de la légèreté à une statue assise.

M. Derre nous paraît être tombé dans l'erreur contraire à celle de MM. Lanno, Desprez et Fouquiet. Ce n'est certes point par la lourdeur que pèchent ses lions, ce serait plutôt par l'exagération du mouvement. S'il avait eu le désir de personnifier en eux les passions, il ne leur aurait pas donné un aspect plus hérissé. Le voisinage de l'église et le style de la fontaine conseillaient à M. Derre plus de calme. Ses lions, il faut bien le dire, ne sont pas assez empreints du caractère monumental; mais c'est le seul reproche à leur adresser : il était difficile de donner plus de vie à la pierre.

Je voudrais être semblable au rocher, dont les racines s'étendent sous la mer, dont la cime regarde en face le ciel, et qui ne vacille jamais.

Je voudrais être pareil à la pure fontaine, qui jaillit d'une profondeur glacée et dont le gazouillement n'importune pas.

Je voudrais être comme un arbre, dont les rameaux se balancent dans la lumière du ciel, qui fleurit toujours et ne se flétrit jamais.

Je voudrais ressembler au petit oiseau, que le vent berce sur la branche, sous les doux rayons du soleil, et dont la voix monte sans cesse vers les cieux azurés.

RUCKERT.

LES DÉSIRS.

NOUVELLE.

Antoine Lireux, fermier des Jonchères, était debout devant sa maison, dont il examinait la toiture de chaume avec un air soucieux.

— V'là déjà la mousse qui a regarni le faîte, murmurait-il; la verdure va gagner partout, et les greniers redeviendront humides comme des caves; mais ceux de la ville trouvent que c'est bien toujours assez bon pour des paysans.

— Qu'appelez-vous *ceux de la ville*, mon cher? demanda une voix derrière lui.

Le fermier retourna brusquement la tête, et se trouva en face du propriétaire, M. Favrol, qui arrivait et avait entendu sa réflexion chagrine. Il salua d'un air un peu déconcerté.

— Je ne savais pas notre maître là, dit-il, sans répondre à la question de son interlocuteur.

— Mais vous pensiez à lui, n'est-il pas vrai? répliqua M. Favrol en souriant. Je vois que vous serez toujours le même, mon pauvre Antoine, ne voyant dans les rosiers que les épines et dans la vie que les ennuis.

Lireux hocha la tête.

— Notre maître parle à son aise, dit-il sourdement, lui qui est assez riche pour faire tout ce qui lui plaît.

— Parce qu'il me plaît de ne faire que ce que je puis, fit observer le propriétaire; mais limiter ses souhaits selon ses forces est une règle de conduite qu'on a peut-être oublié de mettre dans le catéchisme.

— Aurait mieux valu ne pas oublier de mettre dans ma poche un bon contrat de rente, répliqua le paysan. Faut pas non plus reprocher trop fort aux pauvres gens leurs désirs parce qu'ils n'ont pas moyen de les contenter. Il me semble qu'on peut bien, sans trop fatiguer le bon Dieu, demander un toit qui laisse couler l'eau et n'attire pas la vermine comme ce chaume maudit.

— C'est-à-dire que vous revenez toujours à votre idée d'avoir une couverture en tuiles?

— Si bien que si j'étais moins gueux je la ferais faire à mes dépens, et j'y gagnerais encore, vu que l'habitation serait plus saine et mes blés mieux gardés.

— Mais vous, mon cher, seriez-vous plus content?

— Je ne demanderais rien autre chose au bon Dieu, ni à notre maître.

— Parbleu, j'en aurai le cœur net, dit M. Favrol. Bien que je regarde la dépense comme peu profitable pour vous et comme inutile pour moi, je veux m'assurer s'il y a moyen de vous satisfaire. Vous aurez la couverture de tuiles, maître Antoine, et, dès le retour du beau temps, j'envoie les ouvriers.

Lireux, surpris de cette concession inattendue, remercia son maître avec effusion, et, dès qu'il l'eut quitté, il rentra pour annoncer à sa famille cette bonne nouvelle.

Une partie du jour fut employée par lui à examiner les conséquences de cette transformation de toiture. Outre le nouvel aspect qu'elle donnait à la ferme, il devait en résulter, dans l'aménagement des greniers, de sérieux avantages; mais Antoine s'aperçut bientôt qu'un pouvait les doubler en exhaussant un peu les murs sur lesquels reposait la charpente. Cette découverte changea complétement le cours de ses idées. Il ne songea plus qu'à cet agrandissement et qu'au profit qu'il en devait tirer. Sans cette modification, la nouvelle toiture n'était qu'un changement dépourvu d'importance; autant valait laisser les choses comme par le passé!

Voilà donc notre paysan retombé dans ses humeurs noires, et déplorant avec amertume le manque d'argent qui l'arrêtait sans cesse dans l'exécution de tous ses plans. Comme il fut obligé de se rendre, pour le payement de son fermage, chez M. Favrol, celui-ci remarqua son air soucieux et lui en

demanda la raison. Après avoir hésité quelque temps, Lireux avoua sa nouvelle préoccupation.

— C'est pas une demande, au moins, que je fais à notre maître, continua-t-il; c'est bien assez qu'il m'ait promis d'enlever le chaume : il n'y était pas obligé, et les pauvres gens n'ont droit qu'à ce qui leur est dû.

— Vous pouvez ajouter qu'ils ont cela de commun avec les gens riches, reprit M. Favrol; mais je vois que vous êtes difficile à guérir de votre mécontentement; un désir accompli, il en naît un second. Je veux pourtant essayer la cure; nous exhausserons les murs du grenier.

Pour cette fois, le fermier déclara qu'une pareille promesse comblait tous ses vœux, et regagna gaiement les Jonchères.

Quelques jours après, un entrepreneur envoyé par M. Favrol vint examiner les travaux à exécuter. Antoine lui demanda, dans la conversation, ce que l'on ferait de la vieille charpente.

— Rien, je suppose, dit l'entrepreneur; ce sont des bois pour constructions rustiques, et qui ne sont capables de soutenir que du chaume; on pourrait, tout au plus, l'employer à une grange.

— Précisément la nôtre est trop petite, dit le fermier.

— Et vous avez un emplacement pour une plus grande?

— Juste à la porte des écuries; il suffirait de prendre sur le jardin. Je vas vous montrer ça, venez.

Tous deux allèrent visiter le terrain, que l'entrepreneur ne manqua point de trouver admirablement approprié à une nouvelle bâtisse. Il indiqua à Lireux tous les avantages qu'il y aurait à établir là de vastes hangars, en agrandissant un peu les étables et en creusant une fosse pour les fumiers. Antoine adopta le projet avec enthousiasme. C'était le moyen de compléter les améliorations entreprises, de donner à la ferme une supériorité visible sur toutes celles du voisinage, et d'utiliser la vieille charpente que l'on voulait remplacer. Sans ce complément de dépense, les changements entrepris ne donneraient point des résultats proportionnés aux frais, et M. Favrol devait s'y résoudre dans son propre intérêt.

Lireux ajouta seulement qu'il n'osait faire lui-même la demande.

— On me reprocherait encore de n'en avoir jamais assez, dit-il, et on ne comprendrait pas que ce que j'en dis c'est pour la ferme autant que pour moi. Si j'avais de quoi, j'aurais bientôt bâti sans demander à personne; mais les pauvres gens sont obligés de rester sur leurs bonnes idées.

— Ne vous inquiétez de rien, dit l'entrepreneur, qui ne comprenait pas qu'on pût employer de l'argent à autre chose qu'à bâtir; j'en parlerai au bourgeois, et faudra bien qu'il se décide.

Antoine l'encouragea vivement, et le pria de lui faire connaître, le plus tôt possible, la réponse du propriétaire.

Resté seul, il se mit à ruminer les idées du maître maçon, qui étaient déjà devenues les siennes, et à calculer tout ce que ces constructions lui apporteraient de profit. Grâce au hangar, il pourrait substituer le battage d'hiver au battage d'été; l'accroissement des étables lui permettrait d'augmenter le nombre des bêtes à l'engrais, et la fosse à fumier utiliserait l'écoulement des ménageries. Évidemment, ces travaux, auxquels il n'avait point d'abord pensé, étaient des additions indispensables; s'il ne les avait point réclamées jusqu'alors, c'était par suite de sa répugnance à se plaindre; mais M. Favrol ne pourrait les refuser sans dureté et sans injustice.

Cependant plusieurs jours se passèrent sans qu'il entendît parler de l'entrepreneur. Son impatience était devenue de l'angoisse. Il se rendit chez le maître maçon, qui habitait un village assez éloigné, mais il ne put le rencontrer. Il revint plus inquiet. Selon toute apparence, M. Favrol avait refusé; il ne devait plus compter sur cet accroissement de dépendances; il fallait continuer à recourir aux expédients, et manquer de s'enrichir faute d'un peu d'argent chez lui ou d'un peu de bonne volonté chez les autres.

Lireux était tout entier au dépit de ces réflexions, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom. C'était l'entrepreneur qui venait de l'apercevoir du haut d'un échafaudage où il surveillait ses ouvriers.

— Eh bien! l'affaire est faite, père Antoine! s'écria-t-il.

— Quelle affaire? demanda le fermier, qui n'osait deviner.

— Parbleu! celle de la grange et de l'écurie.

— Notre maître consent?

— Nous commencerons tout le mois prochain.

— Venez donc me raconter ça en buvant un petit verre! s'écria Antoine joyeux; faut que vous me disiez comment tout s'est passé.

Le maître maçon quitta l'échafaudage et vint rejoindre Lireux à l'auberge. Antoine apprit là que le propriétaire des Jonchères s'était contenté de rire, sans faire aucune objection, et qu'il avait demandé à l'entrepreneur un devis détaillé de tous les changements à effectuer.

Antoine reprit la route de la ferme complétement rassuré. Dès son arrivée, il alla visiter encore l'emplacement destiné aux nouveaux bâtiments, distribuant tout d'avance pour la plus grande commodité du service. L'ancienne entrée devenant impossible dans le nouveau plan, il fallait établir un passage à travers le jardin; c'était une haie à couper et un fossé à combler : il décida qu'il le ferait à ses frais et sans en parler à M. Favrol. Mais cette disposition enlevait à la culture une partie du petit jardin, déjà réduit par la construction du hangar; c'était pour lui une perte dont le propriétaire des Jonchères ne pouvait lui refuser le dédommagement. Un terrain sans destination se trouvait justement de l'autre côté de la route; le père Lireux jugea qu'il pouvait le réclamer à titre de compensation. Il se rendit, en conséquence, chez M. Favrol, sous prétexte de savoir l'époque des réparations annoncées.

— Eh bien, bonhomme Lireux, dit le propriétaire en l'apercevant, j'espère que vous êtes satisfait?

— Les pauvres gens n'ont pas droit de se plaindre quand le pain ne leur manque pas, répondit Antoine avec réserve.

— C'est un précepte d'une résignation toute chrétienne, reprit M. Favrol; mais il me semblait, maître, que vous aviez quelques autres sujets de satisfaction. Ne vous ai-je pas accordé tout ce que vous m'avez demandé, y compris de nouveaux bâtiments de service?

— Je suis bien obligé à notre maître, dit le fermier assez froidement; mais notre maître sait que les pauvres gens vivent de la terre, et leur ôter quelques sillons, c'est comme si on leur prenait un morceau de leur pain.

— Et qui prétend donc vous en ôter? demanda M. Favrol.

— Faites excuse, dit Antoine un peu embarrassé, c'est la grange de notre maître et le passage pour y arriver qui mangent une partie du jardin. Je ne suis pas fait pour m'en plaindre; mais si notre maître voulait me permettre de cultiver le petit *brin* de terre qui est vis-à-vis la ferme, ça nous ferait un dédommagement.

— Ah! fort bien! reprit M. Favrol en regardant le fermier; il me semble que ce petit *brin* de terre a environ un arpent.

— Je ne pourrais pas dire, répliqua Lireux d'un air d'innocence, je ne l'ai jamais mesuré; mais c'est quelque chose pour de pauvres gens comme nous, tandis que ce n'est rien pour notre maître.

— Un moment, dit le propriétaire; il faut compter, mon cher. Voici le devis de ce que vous m'avez successivement demandé : il monte à deux mille quatre cent trente francs. Ajoutons l'arpent de terre, ce sera environ trois mille cinq cents francs de désirs satisfaits en moins d'un mois! A ce calcul, il faudrait, pour contenter « un pauvre homme » comme vous, maître Antoine, quarante mille livres de rentes, c'est-à-dire moitié plus que je ne possède. Encore ne seriez-vous point heureux; car, depuis la promesse faite pour la toiture

de votre ferme, vous avez passé d'un souhait à un autre, toujours aussi inquiet et aussi plaintif. Vous le voyez donc, la richesse ne peut rien pour celui qui ne sait pas borner sa joie à ce qu'il a. Les anciens parlaient, dans leur fable, des filles d'un roi qui étaient condamnées, aux enfers, à remplir un tonneau sans fond ; voilà précisément ce que vous voulez faire, vieil Antoine. Le bonheur après lequel vous courez vainement depuis votre jeunesse ne se rencontre point où vous croyez. Il n'est ni dans la richesse, ni dans la puissance, ni dans rien de ce qui se meut autour de notre vie ; Dieu l'a mis plus à notre portée, car il l'a mis en nous-même.

ANCIENNES MOEURS MILITAIRES.

Le soudard flamand a fini sa campagne : il a pillé les riches plaines de la Lombardie ; il a vu la flamme courir sur les moissons ; il s'est chauffé les pieds aux débris des villages en



Les Honneurs de la guerre.— Dessin de Gavarni.

cendres ; il a entendu les cris des femmes fuyant dans la nuit ; il a bivouaqué au milieu des morts et des mourants ! Il est temps qu'il se repose de sa gloire ; après les fatigues de la guerre, les plaisirs de la paix !

L'oisiveté de la garnison commence. Le soudard va pouvoir jouer aux dés les dépouilles des vaincus, raconter les prouesses qu'il a accomplies, trouer en duel quelques poitrines pour s'entretenir la main, traîner insolemment ses panaches parmi les bourgeois intimidés, faire saluer son nouveau grade par toutes les sentinelles, et mettre à sec les tonneaux de tous les cabarets.

Utile repos après une noble tâche ! La guerre n'avait fait qu'endurcir l'aventurier, il faut que la garnison le déprave. Le jour de son arrivée, les sept péchés capitaux l'attendaient aux portes de la ville, et ils lui font depuis un invisible cortége.

L'artiste ne nous en montre que deux aujourd'hui.

Voici d'abord l'Orgueil ! Non pas cette grande fierté qui élève nos actions au niveau de l'estime que nous avons de nous-mêmes ; mais la vanité qui se redresse pour se grandir, qui se gonfle pour tenir plus de place. Voyez le soudard répondre au salut militaire : son feutre ne peut se détacher de son front, et ses yeux sont fièrement baissés comme dans la contemplation de lui-même.

Plus loin, voilà la Gourmandise dans sa variété la plus hideuse et la plus redoutable. Le sacripant fait remplir son large verre et boit à longs traits la liqueur qui doit emporter ce qui lui reste de bonté, de justice et de raison. Vous aviez

encore quelque chose d'un homme, tout à l'heure vous n'aurez plus qu'une bête féroce!

Et ne l'accusez pas; n'accusez que la guerre qui l'a rendu tel que vous le voyez! Que ferait-il, pendant les heures de repos, de ses forces et de son temps, lui qui n'a appris qu'à manier l'épée? « Quand le soudard ne détruit plus, il faut qu'il pèche, » a dit un vieil historien français. Terrible mot, qui était pourtant la vérité! car tandis que la mission du genre humain tout entier est de produire ou de transformer, celle du soudard était de consommer et d'anéantir; c'était la personnification légale du mauvais principe indien, qui a pour unique devoir de défaire ce qui a été fait.

Disons, pour être juste, que le soudard à feutre empanaché représenté ici par le dessinateur est heureusement une race perdue. En France, où le sort désigne ceux qui doivent, pour un temps donné, prendre rang dans l'armée, la guerre ne peut être un métier, mais seulement un devoir. Nous n'avons plus véritablement de soldats, nous avons des citoyens armés.



La Taverne.— Dessin de Gavarni.

La patrie va prendre à l'atelier, au bureau, à la charrue, un travailleur qu'elle arme, qu'elle met en sentinelle, et qui, sa faction achevée, retourne au travail interrompu.

ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES

SUR L'HISTOIRE DU COLLÉGE DE FRANCE.

L'établissement du Collége de France remonte à 1530 ou 1531. François Ier, conseillé par Étienne Poncher, Guillaume Budé, Jean du Bellay, Guillaume Petit, Jean Lascaris, excité par la correspondance d'Erasme, s'en était occupé dès 1518, et s'était même efforcé de l'illustrer en y attirant ce dernier savant. « Le roi, dit Guillaume Budé dans une de ses lettres à Érasme, a dessein d'immortaliser son nom par un établissement utile aux lettres. Il s'entretient souvent avec l'évêque de Paris et avec son confesseur des moyens de faire fleurir les sciences. Il les charge d'attirer dans ses États des hommes éminents en doctrine. Nous nous sommes flattés de vous ramener à Paris où vous avez étudié si longtemps. Toute la cour vous souhaite, et le roi, peut-être, vous écrira lui-même. »

Érasme refusa, en exprimant sa reconnaissance. Son attachement à Charles-Quint, la crainte de perdre quelque chose de sa liberté, enfin les soins qu'exigeait de lui le Collége des Trois-Langues de Louvain, le retinrent. La guerre porta ailleurs les pensées de François Ier, et le projet ne fut repris qu'en 1529, après le traité de Cambrai.

L'université était alors dans un état de complète décadence. Les lettres latines elles-mêmes y étaient presque abandonnées. La scolastique dégénérée expirait au milieu de ses derniers excès.

« J'ai honte, dit Ramus dans sa défense au parlement en 1551, de rappeler les sujets qu'on traitait. On n'entendait parler que de suppositions, d'ampliations, de restrictions, d'ascensions, d'exponibles, d'insolubles, et autres chimères pareilles, aussi dépourvues de sens que la tête de ceux qui les avaient enfantées.

» Au lieu de mettre entre les mains des jeunes gens, dit Duchesne dans un discours de 1580, et de leur expliquer les ouvrages admirables de Démosthènes et de Cicéron, nous étions condamnés à lire et à expliquer le misérable traité de Philelphe touchant l'éducation des enfants, écrit plein d'inutilités et de fadaises. A la place d'Euclide, de Ptolémée, d'Archimède, de Platon, d'Aristote, de Xénophon, on ne nous entretenait que de modalités, de termes, de réduplications, etc. »

« Avant le roi François Ier, dit encore Galland en 1547, qui avait entendu parler en France de la langue hébraïque? qui avait appris, je ne dis pas à entendre, à écrire, à parler, mais à lire le grec avec la plus légère connaissance des premiers éléments? qui était en état de se servir de la langue latine, je ne dis pas avec distinction, avec ornement, avec appropriation, ce qui eût été véritablement inouï et extraordinaire, mais avec une forme véritablement latine? qu'y avait-il dans toutes les sciences, sinon confusion, violation, souillure, embrouillement sophistique? »

L'effet produit par les leçons du nouvel établissement fut très-prompt, comme tous les témoignages des contemporains s'accordent à le prouver, et on le comprend quand on voit que des milliers d'auditeurs se réunissaient à ces cours. Érasme s'empressa de glorifier l'institution dans toute l'Europe, et, comme on le voit dans une de ses lettres à Jacques Toussaint, il ne se faisait pas faute de déclarer que la France était plus heureuse de posséder un tel foyer, que si toute l'Italie était devenue sa conquête. C'était vrai.

Le dernier acte que François Ier ait fait en faveur du Collége de France est l'édit qu'il publia en 1545 pour donner de nouveaux témoignages de son affection à l'égard des lettres et des sciences, et conférer aux professeurs divers priviléges. La teneur de cet édit, conservé dans les registres du Parlement, est remarquable.

« Sçavoir faisons, dit le roi, à tous présents et à venir, que Nous, considérant que le sçavoir des langues, qui est un des dons du Saint-Esprit, fait ouverture, et donne le moyen de plus entière connoissance et plus parfaite intelligence de toutes bonnes, honnêtes, saintes et salutaires sciences, et par lesquelles l'homme se peut mieux comporter et conduire, et gouverner en toutes affaires, soit publiques et particulières, avons singulièrement désiré, pour l'honneur de Dieu et pour le bien et salut de nos sujets, faire pleinement entendre à ceux qui y voudroient vacquer les trois langues principales, hébraïque, grecque et latine, et les livres esquels les bonnes sciences sont le mieux et le plus profondément traitées, à laquelle fin, et en suivant le décret du concile de Vienne, nous avons piéça ordonné et establi en nostre bonne ville de Paris un bon nombre de personnages de sçavoir excellent, qui lisent et enseignent publiquement et ordinairement lesdites langues et sciences, maintenant florissant autant ou plus qu'elles ne firent de bien longtemps, dont nous rendons grâces à Dieu, nostre créateur. »

L'intention de François Ier, ainsi qu'on le déduit d'un autre édit de 1539, avait été de faire construire un édifice spécialement affecté à son collége, sur l'emplacement de l'hôtel de Nesles qu'occupe aujourd'hui l'Institut. A cette création devait être attachée une dotation suffisante pour l'entretien des professeurs et pour celui des élèves, dont le nombre aurait été porté à six cents. « S'il ne fust mort sitôt, dit Duchastel dans l'oraison funèbre de François Ier, en 1547, il eût fait, comme il avoit désigné, un collége de toutes disciplines et langues, fondé de 100 000 livres de rente pour six cents boursiers, pauvres escholiers. Qui pourroit ne louer celuy qui a remis les ornements de la Grèce en vie et en vigueur, la poésie, l'histoire, la philosophie en son royaume? »

La mort de François Ier non-seulement arrêta ces projets de construction qui auraient donné au collége une assiette définitive, mais priva les professeurs eux-mêmes des soins et des encouragements qui, en face de leurs ennemis, leur étaient si nécessaires. Leurs appointements leur étaient le plus souvent payés inexactement, et ils en étaient toujours réduits pour leurs leçons à des salles d'emprunt. « Ces gages qu'ils ont, dit Ramus à Catherine de Médicis dans la préface de son *Proœme des mathématiques*, sont plustôt mandiés de mille mains que non pas donnés de Sa Majesté; voire mandiés avec grande perte de temps et d'argent... Les lecteurs du roi n'ont pas encore d'auditoire qui soit à eux; seulement ils se servent, par manière de prest, d'une salle ou plustôt d'une rue, les uns après les autres. Encore sous telle condition que leurs leçons soient sujettes à être importunées et destourbées par le passage des crocheteurs et lavandières, et autres telles fascheries. »

Sur la fin de sa vie, Henri IV avait eu le dessein de reprendre l'idée de François Ier, et d'élever pour le Collége de France un bâtiment spécial joint à une dotation. Ce dessein demeura interrompu, et ce fut Louis XIII qui, le 28 août 1610, posa la première pierre du nouvel édifice sur l'emplacement des colléges de Tréguier et de Cambrai. La construction fut menée avec beaucoup de négligence, car, en 1634, comme le montre une harangue de Grangier, des trois ailes du bâtiment il n'en existait qu'une seule inachevée, ouverte à tous les vents, et presque inhabitable.

Les chaires du Collége de France ont subi depuis l'origine de nombreux changements, soit dans leur nature, soit dans leur nombre, par des suppressions, des substitutions, des additions. Les principales préoccupations scientifiques et littéraires de chaque époque se marquent dans ces variations d'une manière souvent frappante. Aussi l'histoire du Collége est-elle assez complexe.

La fondation de 1530 ne comprend que cinq chaires: deux chaires d'hébreu occupées par Paul Paradis et Agathias Guidacerio; deux chaires de grec, par Pierre Danès et Jean Strazel; une chaire de mathématiques, par Poblacion. En 1532, on doubla la chaire de mathématiques pour Oronce Finé; en 1534, on créa une chaire d'éloquence pour Latomus; et, en 1542, une seconde de même titre pour Ramus, en même temps qu'une chaire de médecine pour Vidus-Vidius. En 1543 ou 1545, une chaire de philosophie fut créée pour Vicomercato. C'est en quoi consiste la part de François Ier.

Sous Henri II, l'accroissement se borne à une seconde chaire de philosophie créée par Ramus. Sous Charles IX, on compte une seconde chaire de médecine, en 1568, pour Louis Duret, et en 1574 une chaire de mathématiques, due à un article du testament de Ramus; en 1587, sous Henri III, une chaire d'arabe donnée à Arnoul de l'Isle.

Henri IV voulut faire beaucoup pour le Collége de France. On peut voir, dans le discours de Monantheuil, professeur de mathématiques à la rentrée de 1595, toutes les idées dont il était dès lors question pour l'augmentation de l'établissement. On demandait deux professeurs pour la politique et le droit romain, un jardin des plantes, un amphithéâtre d'anatomie, le dépôt de la bibliothèque royale, etc. Ce règne se borna toutefois à l'institution d'une chaire d'anatomie, botanique et pharmacie pour Pierre Ponçon en 1595.

Louis XIII créa, en 1612, la première chaire de droit que le Collége de France ait eue. Elle fut consacrée au droit ecclésiastique et donnée à Hugues Guyon. En 1614, le roi doubla la chaire d'arabe, et la nouvelle chaire fut occupée par Gabriel Sionise.

Le règne de Louis XIV ne produisit pas pour le Collége de France tout ce qu'on aurait pu attendre. Une seconde chaire de droit ecclésiastique, en 1670, pour Étienne Baluze, et une chaire de syriaque en 1692 pour d'Herbelot, composent tout son accroissement. Dans une période où les sciences et les lettres eurent tant de faveur, une telle négligence accuserait peut-être un certain mauvais vouloir à l'égard de l'institution, et l'on reconnaît, en effet, par divers discours des professeurs qu'ils eurent plus d'une fois sujet de se plaindre.

C'est au dix-huitième et au dix-neuvième siècle que les plus grands changements se sont fait sentir. En 1758, le collége comptait dix-neuf chaires, mais la plupart en double : deux pour l'hébreu, deux pour le grec, deux pour les mathématiques, deux pour la philosophie grecque et latine, deux pour l'éloquence latine, quatre pour la médecine, la chirurgie, la pharmacie et la botanique, deux pour le droit ecclésiastique, deux pour l'arabe, une pour le syriaque.

Dès lors, une tendance constante a fini par spécialiser et différencier entièrement toutes ces chaires; les principales modifications eurent lieu en 1772 et 1773.

En 1814, il y avait toujours dix-neuf chaires, mais sous les titres suivants: astronomie, mathématiques, physique-mathématique, physique expérimentale, chimie, médecine, histoire naturelle, droit de la nature et des gens, histoire et morale, hébreu, arabe, persan, turc, langue et littérature grecque, éloquence latine, poésie latine, philosophie grecque et latine, littérature française. La chaire d'astronomie était une transformation, opérée en 1772, de la chaire de mathématiques occupée alors par Lalande: la chaire de physique-mathématique venait de la substitution d'une chaire de physique à l'une des deux chaires de philosophie grecque en 1769, et avait pris le nom de physique-mathématique en 1799, lorsque M. Biot, qui l'occupe encore, y succéda à Cousin. La chaire de physique expérimentale avait succédé à une chaire de syriaque, remplacée en 1773 par une chaire de mécanique, changée à son tour en chaire de physique expérimentale, pour M. Lefèvre-Gineau; la chaire de chimie avait été mise à la place d'une chaire de médecine, en 1772, avec le même professeur M. Bellot; la chaire d'histoire naturelle avait été substituée à l'une des chaires de médecine, devenue d'abord chaire de botanique, en 1773, et donnée à Daubenton; la chaire de droit de la nature et des gens à l'une des chaires de droit ecclésiastique, et donnée, en 1773, à Bouchaud; la chaire d'histoire et de morale à une chaire d'hébreu, en 1769, sous le titre de chaire d'histoire, puis donnée à l'abbé Pluquet, professeur de philosophie morale: en 1776, elle prit le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. La chaire de persan vient d'une chaire d'arabe transformée, en 1773, en persan et en turc, et dont le persan s'est détaché sous l'Empire pour constituer une chaire à part, donnée à M. Silvestre de Sacy; cette nouvelle chaire en remplaçait une autre: la seconde chaire de droit canon avait été supprimée en 1791; mais en 1805, un décret impérial avait créé une chaire de grec vulgaire en faveur de M. d'Ansse de Villoison; cette chaire fut supprimée la même année, après la mort du titulaire; la poésie latine dérive de l'une des deux chaires d'éloquence latine spécialisée ainsi pour Delille, nommé titulaire en 1772. Enfin la chaire de littérature française avait été mise au lieu de la seconde chaire de grec, en 1773, en faveur de l'abbé Aubert. La chaire de philosophie grecque et latine, actuellement existante, a été substituée en 1814 à l'une des deux chaires de grec conservée en 1772.

Les dix chaires ajoutées depuis l'Empire sont: la chaire de sanskrit, instituée en 1814; la chaire de chinois et mandchoux, instituée en même temps; la chaire d'archéologie, en 1831; la chaire de langues et littératures de l'Europe méridionale, celle de langues et littératures d'origine germanique, en 1841; de langue et littérature slaves, en 1840; d'histoire naturelle des corps organisés, en 1837; d'embryogénie, en 1844. Lors de la création de cette dernière chaire, la chaire d'histoire naturelle a pris le nom d'histoire naturelle des corps inorganiques. C'est en 1831 qu'ont été instituées les chaires d'économie politique et de législations comparées. La chaire d'anatomie a été supprimée en 1832.

LES MAINS.

C'est une chose merveilleuse de voir la puissance des mains pour signifier nos intentions : non-seulement elles démontrent, mais parlent nos pensées, ainsi qu'on le voit dans les muets, qui font connaître par elles toutes leurs volontés. Avec les mains, on appelle et l'on chasse, on se réjouit et on s'afflige; on indique le silence et le bruit, la paix et le combat, la prière et la menace, l'audace et la crainte; on affirme et l'on nie, on expose et on énumère. Les mains raisonnent, disputent, approuvent, s'accommodent enfin à toutes les dictées de notre intelligence. Qu'elles soient donc toujours employées d'une manière décente; qu'on ne remarque en elles aucun mouvement étrange; qu'elles soient agiles, adroites, aptes à tout faire, sans gaucherie, dureté ni mollesse (1).

TOMBEAU DE GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

Ce monument ne serait pas recommandé par le nom illustre qui le couvre, que le mérite de son architecture suffirait pour le signaler. Il est peu riche, peu élevé, et cependant l'on s'y arrête tout de suite, parce que le goût et, ce qui est plus rare encore, l'invention y appellent le regard. C'est le triomphe de l'art de réussir dans la simplicité.

Rien de plus simple, en effet, que toute la partie inférieure du monument. La pierre tumulaire, surmontée à son extrémité par un stèle quadrangulaire qui élève l'inscription à la hauteur du regard, est entourée à quelque distance par un mur d'appui que la magnificence de la perspective qui se déroule au pied de la colline du Père-Lachaise semble assimiler à un mur de terrasse ou de balcon. Dans tout cet ensemble grave et modeste, la sculpture s'est abstenue, sauf sur les deux montants antérieurs, où deux trépieds symbolisent, par le souvenir de l'encens, le sacrifice et la prière. Toute la richesse s'est concentrée dans la partie supérieure. Cette partie supérieure, composée d'un stèle superposé au premier, porte le nom glorieux de Geoffroy Saint-Hilaire, et c'est à ce nom que l'ensemble de l'ornementation se rapporte. Au-dessus du nom, un médaillon en bronze de grande proportion, dû à la main puissante de David, est couronné par une élégante corniche qui lui sert d'abri, et dont les angles découpés suivant le mode antique signalent de loin le caractère funéraire du monument. Au-dessous du médaillon, deux branches de laurier, seule récompense que Geoffroy Saint-Hilaire ait retirée d'une vie pleine de labeur et de génie. Enfin, sur le soubassement, deux ibis soutenant une guirlande. Ces oiseaux sont une heureuse idée, car ils sont figurés ici, non pas seulement comme animaux sacrés, mais en commémoration des travaux qui ont immortalisé le nom de Geoffroy Saint-Hilaire. C'est à notre expédition d'Égypte, dont il fut un des membres les plus actifs, que remonte, en effet, la carrière de découvertes de ce savant, et c'est lui qui, en nous apportant des bords du Nil des ibis vivants et des momies d'ibis, a remis en lumière cet oiseau célèbre, sur lequel nous n'avions eu jusqu'alors que des données douteuses. Ainsi, au-dessus de la pierre austère qui protége la dépouille mortelle se dresse la pierre radieuse qui consacre la mémoire à l'immortalité; et Paris, qui resplendit au pied de la colline comme un auguste témoin, avec sa riche ceinture de monuments, ajoute encore à l'effet.

(1) Extrait de la *Vita civile*, ouvrage du quinzième siècle, de Mathieu Palmieri, mort en 1475, à l'âge de soixante-quinze ans.

Ce tombeau n'est pas le seul monument qui doive graver sur le sol de la patrie la mémoire de Geoffroy Saint-Hilaire. Étampes, ville natale de l'illustre naturaliste, a résolu de lui ériger une statue. Aidée par le gouvernement, qui a voulu concourir pour sa part à ce juste témoignage de la reconnaissance publique, elle a invité, par une adresse répandue dans toute l'Europe, les savants et les amis des lumières à s'associer à son projet. « Bien que Geoffroy Saint-Hilaire, dit la commission d'Étampes, appartienne proprement à la France dont sa gloire est un des titres, son nom devenu européen semble autoriser suffisamment notre demande. Puisque c'est un des priviléges de la science que ses progrès ne profitent pas seulement à la nation au sein de laquelle ils s'accomplissent, ne convient-il pas que tous ceux qui ont ressenti et admiré les rayons du génie soient appelés à le glorifier? » Cette statue, dont l'achèvement n'est retardé que par le trouble causé dans la souscription par les derniers événements de l'Europe, s'élèvera sur la promenade d'Étampes, au-dessus de la station du chemin de fer de Paris à Orléans. La ville a renoncé à en faire un de ses ornements intérieurs, afin de s'en faire une gloire plus apparente aux yeux de cette foule passagère que la vapeur transporte à la vue de ses murs et qui ne s'arrête pas. C'est David qui a voulu se charger de l'exécution de cette statue. Il est presque inutile de dire que ni l'illustre sculpteur, ni M. Isabelle, l'un de nos architectes les plus distingués, auteur du monument qui fait le sujet de cet article, n'ont voulu retirer de leur travail d'autre avantage que d'avoir contribué à acquitter une des dettes de notre génération envers le génie. L'art et la science sont de même famille, ou, pour parler comme les Grecs, les Muses sont toutes sœurs.



Tombeau de Geoffroy Saint-Hilaire, au cimetière du Père Lachaise.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LA CHARITÉ.



D'après le tableau de M. Landelle.

La charité vient de Dieu. Telle est la légende du tableau dont notre gravure reproduit l'esquisse. L'artiste a cherché sa composition en dehors du lieu commun qui fait de l'aumône la symbolisation unique de la Charité. Il a représenté celle-ci comme une sorte d'émanation visible de la bonté divine, comme un anneau sympathique destiné à réunir entre eux tous les hommes, afin de les rattacher au ciel.

Sa Charité se montre à nous au milieu d'enfants qui expriment les différents actes de sa sublime activité. A sa gauche, on en voit un qu'elle éclaire en l'instruisant, et plus bas une petite fille qui se couvre de la draperie qu'elle lui abandonne; à droite, un enfant dont elle a échauffé le cœur de sa propre flamme, et qui attire à lui l'orphelin malade et abandonné.

Ainsi entourée des gracieuses personnifications de la Fraternité, de l'Instruction et de la Pudeur, la Charité lève les yeux au ciel et semble lui montrer cette triple expression de sa mission terrestre. Elle renvoie à Dieu ce qui vient de lui, en murmurant les paroles qu'il a données pour loi au monde : *Aimons-nous les uns les autres.*

Tout n'est-il point, en effet, dans ce simple précepte? Par son origine, le mot Charité (*Caritas*) signifie Amour. Toute association humaine fondée sur un autre principe a en elle-même les germes de sa destruction. L'intérêt est un lien mobile, car l'intérêt change; la raison, une règle incertaine, car la raison s'égare; la convention, une faible barrière, car les passions sont toujours prêtes à déchirer le contrat. La

Charité seule, c'est-à-dire l'Amour, éternise l'union, en faisant à chacun un besoin de sa chaîne. Par elle le dévouement est une ambition, le sacrifice une joie; le but de la vie se déplace et passe de nous-mêmes dans les autres; tout est facile, tout est acceptable, car nous aimons!

Mais comment s'entretiendrait cet Amour s'il ne puisait pas à la source éternelle? Quand saint Jean a dit que la Charité vient de Dieu, il a seulement rappelé qu'un fleuve ne peut venir que de sa source. Qu'est-ce, en effet, que la fraternité humaine, sinon un bienfait de Celui qui a tout créé? Pour pouvoir dire à un autre homme: *Mon frère*, il faut avoir dit d'abord à Dieu: *Mon père*. C'est lui qui nous a faits parents, c'est donc par lui que nous nous aimons.

PARABOLES.

TOUS POUR UN.

Dans une société de vrais amis, le chagrin d'un seul est celui de tous. On aime mieux endurer quelque incommodité que de prendre ses aises quand l'un des amis doit en souffrir.

C'est ce que savait le berger Perrin, et il connaissait bien ses moutons. « Ces pauvres bêtes, se dit-il, ont tant d'affection les unes pour les autres qu'elles ne peuvent se quitter d'un pas. Je vais donc attacher un de mes moutons à l'endroit du pré où je veux que l'on paisse aujourd'hui; nul ne s'en écartera. Demain nous irons plus loin, et nous nous arrêterons à une autre place. »

Cela lui réussit parfaitement. Quand les moutons libres s'écartaient un peu, les bêlements du captif les rappelaient bientôt. Ils avaient un peu moins d'herbe, mais leur frère ne gémissait pas.

UN INGRAT.

Un bon maître voulut récompenser généreusement les services qu'un domestique lui avait rendus pendant quelques années. Il lui donna de son vivant, et sans le faire attendre, de quoi vivre doucement le reste de ses jours. Le domestique acheta une petite maison et un peu de terrain dont le produit suffisait à son entretien.

Le maître tomba gravement malade, et, comme il avait conservé beaucoup d'affection pour son domestique, il lui fit écrire pour le prier de venir le soigner. Le méchant s'y refusa, en alléguant une feinte maladie, mais réellement parce qu'il avait pris l'habitude d'une vie douce et indépendante. Ainsi le bienfait même le rendait ingrat.

Le maître, qui croyait son ancien serviteur bien souffrant, envoya quelqu'un pour le soigner: on le trouva assis à table, mangeant un poulet de sa basse-cour et des fruits de son jardin.

A cette nouvelle, le maître dit: « Je lui pardonne. Il avait mérité ce qu'il a reçu de moi; mais j'espérais avoir fait le bonheur d'un ami, j'ai seulement soldé le compte d'un mercenaire. »

NUMISMATIQUE.

DE QUELQUES ERREURS OU PRÉJUGÉS A PROPOS DES MÉDAILLES.

Voy. 1848, p. 46.

Il y a longtemps que certaines personnes se plaisent à rassembler des antiquités et des raretés, et il y a tout aussi longtemps que la plupart de ceux qui ne partagent pas ce goût en font des railleries plus ou moins agréables. On sait par Pline qu'il y avait des Romains qui réunissaient à grands frais des collections de vases peints ou ciselés. Horace, dans une de ses satires, met en scène un antiquaire ruiné que l'on traitait de fou à cause du prix excessif dont il avait payé de vieilles statues. Combien payerait-on aujourd'hui les statues du cabinet de Damasippe, déjà vieilles il y a dix-huit cents ans? Horace prête à ce Damasippe des idées absurdes que l'on se plaît à supposer à tous les antiquaires, et qui, nous devons bien l'avouer, se sont quelquefois emparées du cerveau d'amateurs peu intelligents.

« Depuis que je suis ruiné, dit Damasippe, je m'occupe des affaires des autres. Autrefois j'aimais à rechercher dans quel vase le rusé Sisyphe s'était lavé les pieds; j'aimais à déterrer quelque vieille statue. Dans ce temps, j'ai donné cent mille sesterces de telle figure. » Sénèque a aussi lancé un trait satirique contre les antiquaires de son temps; dans son traité de *la Brièveté de la vie*, il demande ironiquement s'il faut appeler oisif celui qui nettoie avec une adresse passionnée les restes précieux des objets sauvés des ruines de Corinthe, et qui consume des journées entières à examiner de petites lames de métal.

Aujourd'hui les amis des vestiges de l'antiquité sont encore assez nombreux. Nous ne nous occuperons ici que de ce qui intéresse la spécialité la plus répandue, celle des curieux qui rassemblent les monnaies et médailles des âges écoulés. Avec de l'instruction, de l'intelligence et du temps, les amateurs de numismatique parviennent à acquérir des connaissances qui les mettent à l'abri des fraudes qui désolent le trafic des curiosités et les préservent de partager les préjugés du vulgaire. Mais, en fait de raretés, il est des notions erronées qui circulent dans la multitude, et dont l'origine nous échappe tout à fait. Entre autres inconvénients, ces idées fausses ont celui de tromper les novices. C'est de ces erreurs que nous allons nous occuper; en même temps, pour illustrer cet article, nous y joindrons des dessins de raretés numismatiques de bon aloi, ainsi que quelques mots d'explication sur la *rareté* en elle-même.

Les choses extraordinaires et merveilleuses séduisent toujours l'imagination des personnes illettrées. Or, le petit bataillon des adeptes excepté, tout le monde est ignorant de ce qui se rapporte à la numismatique: aussi les idées les plus folles s'accréditent-elles avec une facilité toute naturelle.

LES LIARDS INTROUVABLES.

Les liards, cette monnaie si commune, si laide, si familière à tous, jouent un très-grand rôle parmi les raretés apocryphes. C'est précisément l'extrême vulgarité de ces petites monnaies qui fait qu'on se plaît à se persuader ou à persuader aux autres qu'il existe tel liard d'une si grande rareté qu'il vaut des sommes exorbitantes. La singularité de l'alliance de ces deux idées contradictoires, rareté et vulgarité, plaît à la multitude: aussi y a-t-il dans toute la France des personnes qui sont persuadées qu'il existe un certain liard unique qui manque à la collection nationale, et qu'on est tout prêt à payer des sommes énormes. Cette opinion est tellement accréditée qu'il se présente très-souvent au Cabinet des médailles de braves gens qui croient ou au moins espèrent avoir le fameux liard que l'on recherche depuis si longtemps. De temps à autre, les conservateurs de ce dépôt scientifique sont obligés de désoler des propriétaires de liards ou de deniers tournois un peu moins usés que les autres. Le chiffre auquel on fixe le plus souvent le prix de ces liards miraculeux, est de 30 000 fr. Est-il nécessaire de dire que jamais médaille rare, d'une antiquité incontestable, ne s'est vendue à un prix aussi élevé? Les pièces les plus rares de la collection nationale n'ont jamais été payées au-dessus de 4 000 fr. Les noms des *liards phénix* varient. Il y a le liard de Charlemagne, le liard de François Ier, le liard de Marie Stuart, le liard de Salomon. Comme nous n'écrivons pas pour des antiquaires, nous dirons à nos lecteurs qu'il n'y avait pas plus de liards sous Charlemagne que du temps de Salomon. Sous Charlemagne, on n'a généralement frappé que des deniers d'argent. Les pièces d'or de ce règne sont, à la vérité, d'une grande rareté; mais ce ne sont pas des liards, et elles ne se vendent

guère plus de 1 000 fr. La monnaie de billon de François Ier n'est pas recherchée plus que celle des autres rois de France, et on en trouve fréquemment. Quant à Marie Stuart, il suffit de dire qu'on n'a pas frappé de monnaies en son nom comme reine de France, parce qu'il n'était pas d'usage de mettre le nom des reines sur la monnaie. Quant à ses monnaies comme reine d'Écosse, d'abord ce ne sont pas des liards; puis elles ne sont pas recherchées, surtout en France, avec l'ardeur que supposerait le prix de 30 000 francs. Salomon est encore plus en dehors de cette affaire; les Hébreux pesaient l'or et l'argent du temps de ce roi, et ce peuple n'a commencé à avoir une monnaie qu'à l'époque de sa décadence, c'est-à-dire deux cents ans avant l'époque de la domination romaine, au moins huit cents ans après le règne de Salomon.

LE FARTHING DE LA REINE ANNE.

En Angleterre, il y un *farthing*, petite monnaie analogue à notre liard, qui jouit aussi d'une grande réputation. Le public s'est imaginé qu'il n'a été frappé que trois exemplaires du farthing de la reine Anne : aussi, quelquefois, les conservateurs du Musée britannique sont-ils dérangés par des possesseurs d'un farthing de la reine Anne, qu'ils sont tout disposés à sacrifier à la patrie, moyennant une indemnité de quelques centaines de livres sterling. Leur étonnement est au comble lorsqu'on leur montre que le Musée possède plusieurs exemplaires de cette merveille. Cette opinion est si enracinée en Angleterre qu'il y a eu un procès au sujet d'un de ces précieux farthings, retenu indûment par un individu peu scrupuleux. Ce qui a pu donner lieu à cette croyance, c'est que le farthing de 1715 se trouve moins fréquemment que les autres, parce que c'est une pièce commémorative de la paix conclue cette année ; cependant elle n'est pas si rare qu'on ne puisse se la procurer chez les marchands de médailles de Londres à des prix très-modérés.

LA MONNAIE DE HENRI DE VALOIS.

En Pologne, il circule aussi une idée fort erronée sur une pièce unique du roi éphémère Henri de Valois (Henri III de France). Cette monnaie prétendue de Henri de Valois a été offerte au Cabinet des médailles de la bibliothèque nationale, par des Polonais qui, de très-bonne foi, en demandaient, non pas 30 000 fr., comme d'un liard de Salomon, mais 100 fr., ce qui était encore cent fois trop cher. En effet, ce qui faisait attribuer ce prix élevé à cette pièce, qui est une monnaie très-commune de Dantzick, c'est qu'on la croyait l'unique monnaie frappée pendant le règne si court de Henri de Valois; elle complétait la suite chronologique des rois de Pologne. Un numismate polonais l'a même publiée dans un ouvrage comme appartenant au règne de Henri de Valois; mais malheureusement, non-seulement la pièce n'est pas rare, non-seulement elle n'est pas de Henri de Valois, mais encore elle est de près de cent ans postérieure à son règne.

L'OTHON DE BRONZE.

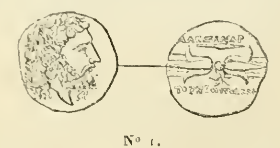
Une pièce chimérique qui jouit d'une célébrité beaucoup plus grande que toutes celles dont nous venons de parler, c'est l'othon de bronze de coin romain. L'othon de bronze est aussi connu que la dent d'or, et son existence est tout aussi bien établie que celle de cette merveille sur le compte de laquelle le Magasin a déjà édifié ses lecteurs (1833, p. 166). On raconte mille anecdotes absurdes sur des exemplaires de l'othon de bronze : l'un a été détruit par un Anglais qui, possédant le seul connu, en rencontra un second qu'il paya 100 000 fr., et qui le fit fondre sous ses yeux pour être certain de posséder une pièce unique. Un autre, toujours unique, a été avalé par son possesseur surpris par des corsaires, au temps où florissait la régence d'Alger. La vérité, c'est que, jusqu'à ce jour, aucun antiquaire vraiment digne de ce nom n'a vu le mirifique othon de bronze. Ce qui est très-probable, c'est qu'on n'a pas frappé de monnaies de bronze d'Othon à Rome. On ne peut pas expliquer cette singularité par la brièveté de son règne, puisqu'on possède des monnaies d'empereurs qui ont régné moins longtemps que celui-là. On a dit, et cette opinion a été soutenue par des savants distingués, que la monnaie de bronze étant sous l'autorité particulière du sénat, c'était à la mauvaise volonté de ces fiers patriciens pour Othon qu'il fallait attribuer cette lacune désespérante sur les tablettes des amateurs. Cette hypothèse est inadmissible; le sénat reconnut Othon et lui conféra la dignité tribunitienne, en laquelle résidait la puissance véritable des empereurs, qui, par là, étaient investis de l'antique autorité de ces représentants du peuple. Tacite et Suétone sont explicites à ce sujet, et en présence de ces témoignages imposants, il est impossible de croire qu'on ait refusé les honneurs monétaires à ce prince, entouré d'une armée nombreuse et adoré par le peuple. Il vaut mieux avouer notre ignorance des motifs, sans doute purement financiers, qui ont décidé à ne pas faire de monnaies de bronze pendant ce règne. Il y avait peut-être alors encombrement du numéraire de bronze : peut-être aussi les monétaires n'étaient-ils pas du parti d'Othon, et avaient-ils abandonné Rome. Il y a dans l'histoire romaine plusieurs exemples de révoltes des monétaires qui formaient une nombreuse et importante corporation. Nous avons dans notre histoire des singularités analogues ; on ne fit pas en France de coins nouveaux pour le roi François II ; on se contenta de changer la date des coins de Henri II, son père. Plus récemment, n'avons-nous pas l'exemple des règnes de Charles X et de Louis-Philippe, pendant lesquels on ne frappa de monnaies de bronze que pour les colonies?

DE LA RARETÉ.

Avant de passer des raretés imaginaires aux raretés véritables, il nous faut dire quelques mots de la rareté. On se moque généralement des raretés, et il y a une plaisanterie qui court le monde d'après laquelle un amateur de livres aurait payé fort cher une édition rare qui avait la faute qu'on ne trouvait pas dans les mauvaises. Les amateurs ne sont pas aussi niais qu'on veut bien les faire ; l'édition rare n'avait en tout qu'une seule faute, célèbre par cela même ; l'édition mauvaise fourmillait de bévues, mais elle n'avait pas la faute que tous les bibliographes avaient signalée dans la rare. Il en est un peu comme cela dans la numismatique ; on ne paye pas une pièce très-cher seulement parce qu'il est certain qu'elle est unique, il faut encore qu'elle offre quelque intérêt. Les collections sont remplies de médailles de très-bas prix dont on ne retrouverait pas facilement les semblables : j'entends par semblables des pièces offrant absolument toutes les différences, tous les accessoires identiques. Mais une pièce unique, qui vient éclairer une question d'histoire, de chronologie, d'iconographie, d'économie politique, de mythologie; une pièce de ce genre se paye fort cher. C'est ainsi que si jamais on trouve des pièces au nom de Perennis, général romain qui se fit proclamer empereur en Germanie sous Commode, on la payera de grosses sommes. En effet, ces pièces, inconnues jusqu'à ce jour, sont citées par Hérodien; et c'est en les montrant à Commode qu'on le détermina à sévir contre cet audacieux compétiteur. J'ai laissé de côté la question du mérite de l'art, parce qu'il arrive souvent qu'une pièce rare et intéressante est d'un travail grossier et d'une époque barbare. Un tableau des raretés numismatiques formerait un volume entier; on ne peut s'attendre à le rencontrer dans ce recueil. Du reste, c'est la pratique seule qui fait bien connaître ces raretés. Nous réunirons seulement pour nos lecteurs un certain nombre de pièces d'une grande rareté, prises dans le champ entier de la numismatique. L'antiquité, le moyen âge et la renaissance sont représentés dans ces dessins dont nous donnerons une explication aussi succincte qu'il nous sera possible.

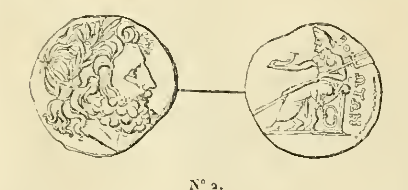
MÉDAILLES RARES.

La pièce nº 1 est un statère d'or d'Alexandre, roi d'Épire, oncle d'Alexandre le Grand, de Macédoine. Le type principal est Jupiter, dont les Éacides, rois héréditaires de l'Épire, descendaient par Achille, fils de Pélée, dont le frère Æacus était fils de Jupiter. Le dieu est représenté en buste et couronné de chêne. C'est le Jupiter de Dodone, temple célèbre de l'Épire. Au revers, on lit le nom du prince au génitif: *D'Alexandre, fils de Néoptolème* (sous-entendu *monnaie*). le type principal se rapporte encore à Jupiter; c'est le foudre



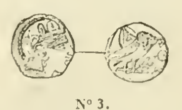
Nº 1.

du père des dieux; les accessoires sont un fer de lance et une étoile. Ce statère, d'un travail excellent, a été frappé entre les années 342 et 326 avant Jésus-Christ. L'exemplaire du Cabinet national, qui est probablement unique, a été acquis moyennant 1 000 livres; il faisait partie de la collection d'un numismate nommé Séguin, qui le fit connaître dans un curieux ouvrage dès 1684. Mionnet estime cette pièce seulement 600 fr.; c'est un prix évidemment trop modeste. Si on rencontrait un nouvel exemplaire de l'Alexandre d'Épire, il se vendrait plutôt 2 000 fr. que 600.



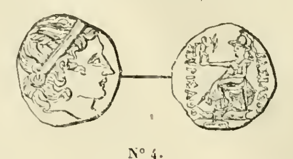
Nº 2.

Nº 2. Tétradrachme ou pièce de 4 drachmes, frappé au nom des peuples de la Béotie. Le type est Neptune; les Béotiens se disaient issus de Béotus, fils de Neptune et d'Arné. Le dieu est représenté, d'un côté, en buste, et couronné de laurier. Au revers, on le voit assis sur un trône, à demi nu, c'est-à-dire vêtu d'une robe qui laisse le buste et les jambes à découvert, tenant de la main gauche son trident, et sur la main droite un dauphin. Entre les pieds du trône, le type habituel des monnaies de la Béotie, un bouclier échancré des deux côtés. Le bouclier était le symbole favori des villes de Béotie; Pindare, dans une invocation à la ville de Thèbes, la désigne par l'épithète *Chrysaspis*, Thèbes au bouclier d'or! Le nom des Béotiens, au génitif, se lit de ce côté de la médaille: ΒΟΙΩΤΩΝ. Cette pièce, probablement unique, provient de la collection du célèbre Pellerin.



Nº 3.

Nº 3. Demi-statère d'or d'Athènes. Buste de Minerve ou *Athène* casquée. — Revers. ΑΘΕ, abréviation archaïque du nom du peuple athénien, ΑΘΗΝΑΙΩΝ; la chouette de Minerve et des branches d'olivier. Cette pièce, très-rare, manquait encore il y a trois ans à la série monétaire d'or d'Athènes de la Bibliothèque nationale. Le duc de Luynes, aujourd'hui représentant du peuple, a dépouillé sa collection privée de ce joyau pour en enrichir le médaillier de tout le monde.



Nº 4.

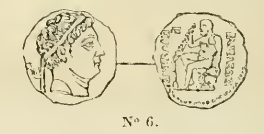
Nº 4. Statère d'or de Périsades, roi du Pont et du Bosphore Cimmérien. Selon Visconti, c'est Périsades II, qui régna vers 289 avant notre ère. — Buste du roi Périsades avec le bandeau royal. — Revers. Le nom du roi: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΑΙΡΙΣΑΔΟΥ; Du roi Périsade (sous-entendu monnaie). Minerve assise sur un trône, tenant à la main une statuette de la Victoire. A l'exergue, c'est-à-dire dans la partie inférieure de la médaille, un trident. Sous le trône les lettres ΠΑΝ, initiales du nom de la ville de Panticapée, aujourd'hui Kertsch, en Crimée, où a été frappée cette rare pièce d'or.



Nº 5.

Nº 5. Monnaie d'or de Clazomène, ville grecque de l'Ionie. — Buste de face de l'amazone Clazomène, représentée les cheveux flottant sur l'épaule. — Au revers, on lit le nom d'un magistrat monétaire, ΛΕΥΚΑΙΟΣ, Leucæus, et les lettres ΠΑΡ disposées en monogramme. Dans le champ, un cygne! et enfin, à l'exergue, les trois premières lettres du nom de la ville, ΚΛΑ.

Le type du cygne a été choisi dans cette ville à cause de la signification du verbe *klazô*, racine du mot Clazomène, dont le sens est *crier comme l'oie et autres animaux*. On sait, en effet, que le chant du cygne est une fiction poétique. Le cri du cygne est en général aussi désagréable que celui des oies ou des canards, ces vulgaires hôtes de nos basses-cours. (Voy. 1841, p. 375; 1843, p. 14.)



Nº 6.

Nº 6. Monnaie d'or d'Euthydème, roi grec de la Bactriane. D'un côté, le buste de ce roi, la tête ceinte du bandeau royal. Au revers, le nom du prince au génitif: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ; Du roi Euthydème (sous-entendu monnaie). Hercule assis sur un rocher. Dans le champ, un monogramme composé des lettres Π, Υ et Κ.

Cette remarquable pièce provient de la collection de Pellerin dont nous avons déjà parlé; elle est unique.

La suite à une prochaine livraison.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

Voy. p. 2

FÉVRIER.

Quelle rumeur au dehors! Pourquoi ces cris d'appel et ces huées?... Ah! je me rappelle: nous sommes au dernier jour du carnaval; ce sont les masques qui passent.

Le christianisme, qui n'a pu abolir les bacchanales des

anciens temps, en a changé le nom. Celui qu'il a donné à ces *jours libres* annonce la fin des banquets et le mois d'abstinence qui doit suivre. Carn-a-val signifie, mot à mot, *chair à bas!* C'est un adieu de quarante jours aux « benoîtes poulardes et gras jambons » tant célébrés par le chantre de Pantagruel. L'homme se prépare à la privation par la satiété, et achève de se damner avant de commencer à faire pénitence.

Pourquoi, à toutes les époques et chez tous les peuples, retrouvons-nous quelqu'une de ces fêtes folles? Faut-il croire que, pour les hommes, la raison est un effort dont les plus faibles ont besoin de se reposer par instants? Condamnés au silence d'après leur règle, les trappistes recouvrent une fois par mois la parole, et, ce jour-là, tous parlent en même temps, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Peut-être en est-il de même dans le monde. Obligés toute l'année à la décence, à l'ordre, au bon sens, nous nous dédommageons, pendant le carnaval, d'une longue contrainte. C'est une porte ouverte aux velléités incongrues jusqu'alors refoulées dans un coin de notre cerveau. Comme aux jours des saturnales, les esclaves deviennent pour un instant les maîtres, et tout est abandonné aux *folles de la maison.*

Les cris redoublent dans le carrefour; les troupes de masques se multiplient, à pied, en voiture et à cheval. C'est à qui se donnera le plus de mouvement pour briller quelques



Musée du Louvre.— Un Repas, par Jordaens.

heures, pour exciter la curiosité ou l'envie; puis, demain, tous reprendront, tristes et fatigués, l'habit et les tourments d'hier.

Hélas! pensé-je avec dépit, chacun de nous ressemble à ces masques; trop souvent la vie entière n'est qu'un déplaisant carnaval.

Et cependant l'homme a besoin de fêtes qui détendent son esprit, reposent son corps et épanouissent son âme. Ne peut-il donc les rencontrer en dehors des joies grossières? Les économistes cherchent depuis longtemps le meilleur emploi de l'activité du genre humain. Ah! si je pouvais seulement découvrir le meilleur emploi de ses loisirs! On ne manquera pas de lui trouver des labeurs; qui lui trouvera des délassements? Le travail fournit le pain de chaque jour; mais c'est la gaieté qui lui donne de la saveur. O philosophes! mettez-vous en quête du plaisir; trouvez-nous des divertissements sans brutalité, des jouissances sans égoïsme; inventez enfin un carnaval qui soit plaisant à tout le monde et qui ne fasse honte à personne.

Trois heures. Je viens de refermer ma fenêtre; j'ai ranimé mon feu. Puisque c'est fête pour tout le monde, je veux que ce le soit aussi pour moi. J'allume la petite lampe sur laquelle, aux grands jours, je prépare une tasse de ce café que le fils de mon ancien portier a rapporté du Levant, et je cherche dans ma bibliothèque un de mes auteurs favoris.

Voici d'abord l'amusant curé de Meudon; mais ses personnages parlent trop souvent le langage des halles... Voltaire; mais en raillant toujours les hommes, il les décourage... Molière; mais il vous empêche de rire à force de vous faire penser... Lesage! arrêtons-nous à lui. Profond plutôt que grave, il prêche la vertu en faisant rire des vices; si l'amertume est parfois dans l'inspiration, elle s'enveloppe toujours de gaieté; il voit les misères du monde sans le mépriser, et connaît ses lâchetés sans le haïr.

Appelons ici tous les héros de son œuvre : Gil Blas, Fabrice, Sangrado, l'archevêque de Grenade, le duc de Lerme, Aurore, Scipion! Plaisantes ou gracieuses images, surgissez devant mes yeux, peuplez ma solitude, transportez-y pour mon amusement ce carnaval du monde dont vous êtes les masques brillants.

Par malheur, au moment même où je fais cette invocation, je me rappelle tout à coup une lettre à écrire et qui ne peut être retardée. Un de mes voisins de mansarde est venu me la demander hier. C'est un petit vieillard aimable et allègre, qui n'a d'autre passion que les tableaux et les gravures. Il rentre presque tous les jours avec quelque carton ou quelque toile de peu de valeur, sans doute; car je sais qu'il vit chétivement, et la lettre même que je dois rédiger pour lui prouve sa pauvreté. Son fils unique, marié en Angleterre, vient de mourir, et la veuve, restée sans ressources avec une vieille mère et un enfant, avait écrit pour lui demander asile. M. Antoine m'a prié d'abord de traduire la lettre, puis de répondre par un refus. J'avais promis cette réponse aujourd'hui; remplissons, avant tout, notre promesse.

. . . La feuille de papier Bath est devant moi; j'ai trempé ma plume dans l'encrier, et je me gratte le front pour provoquer l'éruption des idées, quand je m'aperçois que mon dictionnaire me manque. Or, un Parisien qui veut parler anglais sans dictionnaire ressemble au nourrisson dont on a détaché les lisières; le sol tremble sous lui, et il trébuche au premier pas. Je cours donc chez le relieur auquel a été confié mon Johnson; il demeure précisément sur le carré.

La porte est entr'ouverte. J'entends de sourdes plaintes; j'entre sans frapper, et j'aperçois l'ouvrier devant le lit de son compagnon de chambrée, qui a une fièvre violente et du délire. Pierre le regarde d'un air de mauvaise humeur embarrassée. J'apprends de lui que son *pays* n'a pu se lever le matin, et que, depuis, il s'est trouvé plus mal d'heure en heure.

Je demande si on a fait venir un médecin.

— Ah bien, oui! répond Pierre brusquement; faudrait avoir pour ça de l'argent de poche, et le *pays* n'a que des dettes pour économies.

— Mais vous, dis-je un peu étonné, n'êtes-vous point son ami?

— Minute! interrompt le relieur; ami comme le *limonier* est ami du *porteur*, à condition que chacun tirera la charrette pour son compte et mangera à part son picotin.

— Vous ne comptez point, pourtant, le laisser privé de soins?

— Bah! il peut garder tout le lit jusqu'à demain, vu que je suis de bal.

— Vous le laissez seul?

— Faudrait-il donc manquer une descente de Courtille parce que le pays a la tête brouillée? demande Pierre aigrement. J'ai rendez-vous avec les autres chez le père Desnoyers. Ceux qui ont mal au cœur n'ont qu'à prendre de la réglisse; ma tisane, à moi, c'est le petit blanc.

En parlant ainsi, il dénoue un paquet dont il retire un costume de débardeur, et il procède à son travestissement.

Je m'efforce en vain de le rappeler à des sentiments de confraternité pour le malheureux qui gémit là, près de lui; tout entier à l'espérance du plaisir qui l'attend, Pierre m'écoute avec impatience. Enfin, poussé à bout par cet égoïsme brutal, je passe des remontrances aux reproches; je le déclare responsable des suites que peut avoir pour le malade un pareil abandon.

Cette fois le relieur, qui va partir, s'arrête.

— Mais, tonnerre! que voulez-vous que je fasse? s'écrie-t-il en frappant du pied; est-ce que je suis obligé de passer mon carnaval à faire chauffer des bains de pieds, par hasard?

— Vous êtes obligé de ne pas laisser mourir un camarade sans secours! lui dis-je.

— Qu'il aille à l'hôpital alors!

— Seul, comment le pourrait-il?

Pierre fait un geste de résolution.

— Eh bien, je vas l'y conduire, reprend-il; aussi bien, j'aurai plus tôt fait de m'en débarrasser... Allons, debout, pays!

Il secoue son compagnon qui n'a point quitté ses vêtements. Je fais observer qu'il est trop faible pour marcher; mais le relieur n'écoute pas : il le force à se lever, l'entraîne en le soutenant, et arrive à la loge du portier qui court chercher un fiacre. J'y vois monter le malade presque évanoui avec le débardeur impatient, et tous deux partent, l'un pour mourir peut-être, l'autre pour dîner à la Courtille!

Six heures. Je suis allé frapper chez le voisin, qui m'a ouvert lui-même et auquel j'ai remis la lettre, enfin terminée tant bien que mal, et destinée à la veuve de son fils. M. Antoine m'a remercié avec effusion et m'a obligé à m'asseoir.

C'était la première fois que j'entrais dans la mansarde du vieil amateur. Une tapisserie tachée par l'humidité, et dont les lambeaux pendent çà et là, un poêle éteint, un lit de sangle et deux chaises dépaillées en composent tout l'ornement. Au fond, on aperçoit un grand nombre de cartons entassés et de toiles sans cadres retournées contre le mur.

Au moment où je suis entré, le vieillard était à table, dînant avec quelques croûtes de pain dur qu'il trempait dans un verre d'eau sucrée. Il s'est aperçu que mon regard s'était arrêté sur ce menu d'anachorète, et il a rougi un peu.

— Mon souper n'a rien qui vous tente, voisin! dit-il en souriant.

J'ai répondu que je le trouvais au moins bien philosophique pour un souper de carnaval. M. Antoine a hoché la tête et s'est remis à table.

Chacun fête les grands jours à sa manière, reprend-il, en recommençant à plonger un croûton dans son verre. Il y a des gourmets de plusieurs genres, et tous les régals ne sont point destinés à flatter le palais; il en existe aussi pour les oreilles et pour les yeux.

J'ai regardé involontairement autour de moi, comme si j'eusse cherché l'invisible festin qui pouvait le dédommager d'un pareil souper.

Il m'a compris sans doute, car il s'est levé avec la lenteur magistrale d'un homme sûr de ce qu'il va faire, il a fouillé derrière plusieurs cadres, en a tiré une toile sur laquelle il a passé la main et qu'il est venu placer silencieusement sous la lumière de la lampe.

Elle représentait un beau vieillard qui, assis à table avec sa femme, sa fille et un enfant, chante, accompagné par des musiciens qu'on aperçoit derrière lui. J'ai reconnu au premier aspect cette composition que j'avais souvent admirée au Louvre, et j'ai déclaré que c'était une magnifique copie de Jordaens.

— Une copie! s'est écrié M. Antoine; dites un original, s'il vous plaît, voisin, et un original retouché par Rubens! Voyez plutôt la tête du vieillard, la robe de la jeune femme, et les accessoires. On pourrait compter les coups de pinceau de l'Hercule du coloris. Ce n'est point seulement un chef-d'œuvre, monsieur, c'est un trésor, une relique! La toile du Louvre passe pour une perle, celle-ci est un diamant.

Et, l'appuyant au poêle de manière à la placer dans son meilleur jour, il s'est remis à tremper ses croûtes, sans quitter de l'œil le merveilleux tableau. On eût dit que sa vue leur communiquait une délicatesse inattendue : il les savourait lentement et vidait son verre à petits coups. Ses traits ridés s'étaient épanouis, ses narines se gonflaient; c'était bien, ainsi qu'il l'avait dit lui-même, un festin du regard.

— Vous voyez que j'ai aussi ma fête, a-t-il repris en branlant la tête d'un air de triomphe; d'autres vont courir les restaurants et les bals; moi, voici le plaisir que je me suis donné pour mon carnaval.

— Mais si cette toile est véritablement aussi précieuse, repris-je, elle doit avoir un haut prix.

— Mais, dame! dit M. Antoine d'un ton de nonchalance orgueilleusement goguenarde, dans un bon temps et avec un bon amateur, cela peut valoir quelque chose comme vingt mille francs.

Je fis un soubresaut en arrière.

— Et vous l'avez achetée? m'écriai-je.

— Pour rien, dit-il en baissant la voix; ces brocanteurs sont des ânes : le mien a pris ceci pour une copie d'élève... il me l'a laissé à cinquante louis payés comptant; ce matin je les lui ai apportés, et maintenant il voudrait en vain se dédire.

— Ce matin! répétai-je en reportant involontairement mes regards sur la lettre de refus que M. Antoine m'avait fait écrire à la veuve de son fils, et qui était encore sur la petite table.

Il ne prit point garde à mon exclamation, et continua à contempler l'œuvre de Jordaens dans une sorte d'extase.

— Quelle science de clair obscur! murmurait-il en grignotant sa dernière croûte avec délices; quel relief! quel feu! Où trouve-t-on cette transparence de teintes, cette magie de reflets, cette force, ce naturel?

Et comme je l'écoutais immobile et muet, il a pris mon étonnement pour de l'admiration, et, me frappant sur l'épaule :

— Ah! ah! vous êtes tout ébloui, s'est-il écrié gaiement; vous ne vous attendiez pas à un pareil trésor! Que dites-vous de mon marché?

— Pardon, ai-je répliqué sérieusement; mais je crois que vous auriez pu le faire meilleur.

M. Antoine a dressé la tête.

— Comment cela? s'est-il écrié; me croiriez-vous homme à me tromper sur le mérite d'une peinture ou sur sa valeur? Expliquez-vous.

— Je ne doute ni de votre goût, ni de votre science, ai-je repris; mais je ne puis m'empêcher de penser que pour le prix de la toile qui vous représente ce repas de famille, vous auriez pu avoir...

— Quoi donc?

— La famille elle-même, monsieur.

Le vieil amateur m'a jeté un regard, non de colère, mais de dédain. Évidemment je venais de me révéler à lui pour un barbare incapable de comprendre les arts et indigne d'en jouir. Il s'est levé sans répondre, il a repris brusquement le Jordaens, et il est allé le reporter dans sa cachette derrière les cartons.

C'était une manière de me congédier; j'ai salué et je suis sorti.

Sept heures. Rentré chez moi, je trouve mon eau qui bout sur ma petite lampe; je me mets à moudre le moka et je dispose ma cafetière.

La préparation de son café est, pour un solitaire, l'opération domestique la plus délicate et la plus attrayante; c'est le *grand œuvre* des ménages de garçon.

Le café tient, pour ainsi dire, le milieu entre la nourriture corporelle et la nourriture intellectuelle. Il agit agréablement, tout à la fois, sur les sens et sur la pensée. Son arome seul donne à l'esprit je ne sais quelle activité joyeuse; c'est un génie qui prête ses ailes à notre fantaisie et l'emporte au pays des *Mille et une nuits.* Quand je suis plongé dans mon vieux fauteuil, les pieds en espalier devant un feu flambant, l'oreille caressée par le gazouillement de la cafetière qui semble causer avec mes chenets, l'odorat doucement excité par les effluves de la fève arabique, et les yeux à demi voilés sous mon bonnet rabattu, il me semble souvent que chaque flocon de la vapeur odorante prend une forme distincte : j'y vois tour à tour, comme dans les mirages du désert, toutes les images dont mes souhaits voudraient faire des réalités.

D'abord la vapeur grandit, se colore, et j'aperçois une maisonnette au penchant d'une colline. Derrière s'étend un jardin enclos d'aubépines, et que traverse un ruisseau aux bords duquel j'entends bourdonner les ruches.

Puis le paysage grandit encore. Voici des champs plantés de pommiers et où je distingue une charrue attelée qui attend son maître. Plus loin, au coin du bois qui retentit des coups de la cognée, je reconnais la hutte du sabotier, recouverte de gazon et de copeaux.

Et au milieu de tous ces tableaux rustiques, il me semble voir comme une représentation de moi-même qui flotte et qui passe! C'est mon fantôme qui se promène dans mon rêve.

Les bouillonnements de l'eau près de déborder m'obligent à interrompre cette méditation pour remplir la cafetière. Je me souviens alors qu'il ne me reste plus de crème; je décroche ma boîte de fer-blanc et je descends chez la laitière.

La mère Denis est une robuste paysanne venue toute jeune de Savoie, et qui, contrairement aux habitudes de ses compatriotes, n'est point retournée au pays. Elle n'a ni mari, ni enfant, malgré le titre qu'on lui donne; mais sa bonté toujours en éveil lui a mérité ce nom de *mère.* Vaillante créature abandonnée dans la mêlée humaine, elle s'y est fait son humble place en travaillant, en chantant, en secourant, et laissant faire le reste à Dieu.

Dès la porte de la laitière, j'entends de longs éclats de rire. Dans un des coins de la boutique, trois enfants sont assis par terre. Ils portent le costume enfumé des petits savoyards et tiennent à la main de longues tartines de fromage blanc. Le plus jeune s'en est barbouillé jusqu'aux yeux, et c'est là le motif de leur gaieté.

La mère Denis me les montre.

— Voyez-moi ces innocents, comme ça se régale! dit-elle en passant la main sur la tête du petit gourmand.

— Il n'avait pas déjeuné, fait observer son camarade pour l'excuser.

— Pauvre créature! dit la laitière; ça est abandonné sans défense sur le pavé de la grande ville, où ça n'a plus d'autre père que le bon Dieu!

— Et c'est pourquoi vous leur servez de mère? répliqué-je doucement.

— Ce que je fais est bien peu, dit la mère Denis en me mesurant mon lait; mais tous les jours j'en ramasse quelques-uns dans la rue pour qu'ils mangent une fois à leur faim. Chers enfants! leurs mères me revaudront ça en paradis... Sans compter qu'ils me rappellent la montagne : quand ils chantent leur chanson et qu'ils dansent, il me semble toujours que je revois notre grand foyer et le grand-père!

Ici les yeux de la paysanne deviennent humides.

— Alors vous êtes payée par vos souvenirs du bien que vous leur faites? lui dis-je.

— Oui, oui, reprend-elle, et aussi par la joie de ces petits. Ces ris-là, monsieur, c'est comme un chant d'oiseau; ça vous donne de la gaieté et du courage pour vivre.

Tout en parlant, elle a coupé de nouvelles tartines, et, y joignant des pommes et une poignée de noix :

— Allons, les chérubins, s'est-elle écriée, mettez-moi çà dans vos poches pour demain.

Puis, se tournant de mon côté :

— Aujourd'hui je me ruine, dit-elle; mais faut bien faire son carnaval.

Je m'en suis allé sans rien dire; j'étais trop touché.

Enfin je l'avais découvert, le véritable plaisir. Après avoir vu l'égoïsme de la sensualité et de la pure intelligence, je trouvais le joyeux dévouement de la bonté! Pierre, M. Antoine et la mère Denis avaient chacun leur carnaval; mais pour les deux premiers ce n'était que la fête des sens ou de l'esprit, tandis que pour la troisième c'était la fête du cœur!

LE CHATEAU DE MAINTENON

(Eure-et-Loir).

Au mois de décembre 1674, madame de Maintenon (qui, à cette époque, ne s'appelait encore que madame Scarron) fit l'acquisition, au prix de 240 000 livres, de la terre de

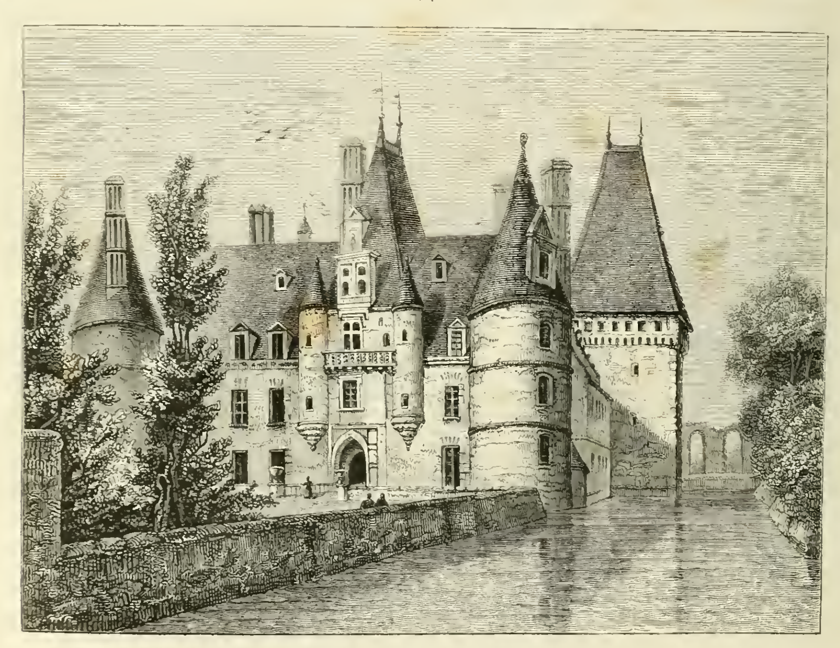
Maintenon, « située, dit-elle, à quatorze lieues de Paris, à dix de Versailles, à quatre de Chartres, et valant dix à douze mille livres de rentes. . . . . C'est un gros château, au bout d'un grand bourg (1), une situation selon mon goût, et à peu près comme Murçay, des prairies tout autour, et la rivière qui passe par les fossés. » (Lettre à son frère, 6 févr. 1675.)

A quelques jours de là, elle écrivait à madame de Coulanges, le 5 février 1675 : « J'ai été deux jours à Maintenon qui m'ont paru un moment. C'est une assez belle maison, un peu trop grande pour le train que j'y destine. Elle a de fort beaux droits, des bois où madame de Sévigné rêverait à madame de Grignan tout à son aise. Je voudrais pouvoir y demeurer, mais le temps n'est pas encore venu. »

Maintenon était un château gothique bâti dès le temps de Philippe-Auguste, mais presque entièrement reconstruit aux quinzième et seizième siècles, et formant, comme la plupart des châteaux du moyen âge, disposés pour la défense, un carré flanqué aux quatre angles de quatre tours. Cette construction sévère était relevée par l'élégance de quelques morceaux d'architecture de la renaissance, dus à M. Cottereau, trésorier des finances, qui avait acquis le château de Maintenon en 1506. Quand madame de Maintenon l'acheta, il se trouvait en fort mauvais état, n'avait que de médiocres dépendances, point de parc ni de grands jardins. Elle le répara et l'améliora un peu. Le roi s'y arrêta plusieurs fois en allant à Chambord, et y voulut plusieurs fois faire travailler ; mais madame de Maintenon déclina toujours ces libérales intentions, et, sauf de modestes agrandissements, le lieu resta à peu près ce qu'il était auparavant. Quand les travaux du grand aqueduc de Maintenon furent commencés, le roi y fit des voyages plus fréquents, et Maintenon devint pour quelque temps une des résidences passagères de la cour.

Le roi avait voulu dédommager madame de Maintenon des dégâts et pertes que lui avait occasionnés l'entreprise de l'aqueduc, et il lui fit don de nouvelles rivières avec leurs digues. Il acquit en outre pour elle la terre et seigneurie de Grogneul, et il érigea le tout en marquisat. Il lui fit aussi l'abandon de tout ce que le château avait reçu d'augmentations et d'embellissements.

Ces embellissements se bornèrent, quant aux jardins, à la construction d'un parterre et d'un grand canal passant sous l'aqueduc en face du château. Quant au château lui-même, on se contenta d'y apporter quelques améliorations intérieures et de construire une aile.



Château de Maintenon, département d'Eure-et-Loir.

Lorsque le projet d'aqueduc eut été abandonné et que le roi eut cessé d'aller à Maintenon, tous les autres projets d'agrandissement furent abandonnés, et madame de Maintenon, qui ne quittait pas le roi, cessa elle-même d'y aller. Maintenon, qui s'était vu si animé par ces grands travaux, par le nombre et le mouvement des troupes, et par la présence du roi et de la cour, se retrouva bientôt rendu à ses habitudes paisibles et au calme des champs (2).

(1) Ce bourg est devenu la jolie petite ville de Maintenon, bien bâtie, agréablement située, et où l'on compte environ 1 600 à 1 700 habitants.

(2) Histoire de madame de Maintenon et des principaux événements du règne de Louis XIV, par M. le duc de Noailles, 1848.

Le château de Maintenon appartient aujourd'hui à M. de Noailles, qui l'a fait complétement restaurer.

Les murs du château sont baignés par les eaux de la Voise et de l'Eure, qui parcourent le jardin et le parc et s'y divisent en nombreux canaux sur lesquels sont jetés cinquante ponts.

Non loin du château on voit les ruines de l'aqueduc commencé en 1624 pour conduire les eaux de l'Eure à Versailles.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LE JEUNE MESSAGER.



D'après Wilkie.

Le père n'est plus; au fils maintenant d'aller et venir du village à la ville, portant, rapportant lettres et paquets, colportant les nouvelles, annonçant que celui-ci est trépassé, que celui-là se marie, qu'un tel a perdu sa femme, qu'un autre obtient un bon bail, que la vache à Pierre est à vendre, ou que le cheval de Jacques est fourbu. Gazette de l'endroit, il peut en son humble sphère propager le bien ou le mal sans qu'il lui soit donné de mesurer la portée de l'un ou de l'autre. Ainsi nul ne sait, en confiant un gland à la terre, s'il sème un chêne ou une forêt. La vieille grand'mère prépare le panier de provision du seul fils que lui ait laissé son fils; et les avis éclosent sur ses lèvres à mesure que les inquiétudes germent dans son esprit. D'abord elle a pensé à la pleurésie qui vient d'emporter le père, aux brumes du matin, aux ardeurs du midi, aux fraîcheurs du serein; puis aux écarts du cheval! il faut passer la rivière à gué : les aboiements furieux des chiens du fermier n'effrayeront-ils pas une bête ombrageuse? Enfin, c'est le cabaret qui lui vient en mémoire; le cabaret aux fenêtres louches, à la face barbouillée de lie et de sang, qui guette le passant aux portes des villes, et s'attaque d'abord à sa bourse, bientôt à sa vie, à son honneur. Les anxiétés de la grand'mère touchent le point délicat; ses doutes interrogent un front déjà moins ingénu. L'argent souille si souvent les mains qui le manient! Les tentations sont là : vanité, gourmandise; et les camarades, et les railleries!... Pourquoi le jeune messager hésite-t-il à rendre compte de la recette de la veille?... Et la vieille mère poursuit d'un regard inquiet l'embarras qui se trahit sur ce visage enfantin.

« Tu es sorti d'une brave souche, dit-elle à son petit-fils : ton père, ton grand-père, l'aïeul, pauvre bon vieux que je vois encore dans le grand fauteuil de chêne! tous pauvres, tous laborieux, tous probes! C'est une noblesse, vois-tu! Pas un, fils ni fille, qui ait mis une tache à notre bonne renommée. Tu peux dire ton nom sur toute la route, il est connu partout, excepté au cabaret. Pas un, dans le pays, qui n'eût donné à porter à ton père, sans le compter, son sac d'écus tant plein fût-il; qui ne lui eût remis en garde, pour un long voyage de nuit, sa fille, tant jeune et belle que le bon Dieu la lui eût fait naître; qui ne lui eût confié la clef de sa cave, de sa maison, de son trésor. Jean Fa-tout, Jean propre à tout, Jean bon pour tous, était le dicton du pays, et tu es le fils de Jean, de Jean l'intègre, mon Claude! »

La bru écoute, en serrant la main de sa petite fille, ce que sa belle-mère dit à son fils; des regrets soulèvent sa poitrine au souvenir du défunt, tandis que l'espérance se lève comme une aube dans le lointain. La mère a réprimé les sanglots de la veuve; et comme le coucher de chaque soleil prépare une nouvelle aurore, un nouvel anneau s'ajoute à la chaîne de la vie, à mesure qu'un des vieux chaînons se rouille et s'en détache. Mais si ce fils, espoir de sa vie, allait en devenir le tourment!

C'est à Wilkie, peintre anglais, que nous devons cette mélancolique scène d'intérieur. Aux jeux de lumière et d'ombre qui plaisent au coloriste, Wilkie aime à joindre toute une histoire cachée sous la physionomie et le geste. A nous de déchiffrer les enseignements que l'artiste trace sur la toile et le papier. Celui qui regarde et passe, qui jette un coup d'œil et tourne la page, qui ne s'arrête sur

rien, et dont la pensée toujours vole, ne trouve qu'un bien faible amusement dans ce qu'il voit, et ne tire nul profit des objets que ses yeux parcourent sans en jouir. Mais pour celui qui sait regarder, il y a partout une longue histoire à lire, une utile leçon à recueillir. Apprenons donc tous à déchiffrer, non pas seulement les mots des livres, mais le sens de la vie et des œuvres de l'homme, l'expression des visages et des yeux. Puissent nos progrès, dans cette lecture incessante dont les images et les écrits ne sont que l'alphabet, nous rendre, à mesure que nous devenons plus éclairés, indulgents aux autres, sévères envers nous-mêmes. En lisant dans les traits de celui qui est bon, apprenons à devenir meilleurs.

UN ONCLE MAL ÉLEVÉ.

NOUVELLE.

— C'est lui! c'est Tribert! s'écrie madame Fourcard, en apercevant dans la rue un voyageur suivi du commissionnaire qui porte ses malles.

Et, courant à la porte, elle l'ouvre vivement à l'instant même où le capitaine étendait la main vers la chaîne de la sonnette. Deux cris partent en même temps :

— Ma sœur!

— Mon frère!

Et madame Fourcard serre dans ses bras le vieux marin, avec des exclamations et des larmes de joie.

Depuis dix années qu'elle ne l'a revu, elle cherche avec une sorte d'inquiétude les changements opérés dans toute sa personne. Son front s'est un peu plissé, ses cheveux ont légèrement blanchi; mais, à tout prendre, le capitaine n'a pas, comme il le dit lui-même, *subi trop d'avaries dans ses œuvres vives*. Il a toujours l'œil vif, la bouche souriante, les traits épanouis. Rien qu'à le voir, on se sent pris pour lui d'une amitié involontaire. C'est une de ces physionomies que l'on accueille, comme le soleil d'hiver, avec un sentiment de bien-être et de bonne volonté.

Quant à madame Fourcard, ces dix années lui ont été plus pesantes. Les tristesses du veuvage et les inquiétudes de la maternité ont flétri cette seconde fleur qui embellit l'automne de certaines femmes. On chercherait vainement sur son visage les traces fugitives d'une beauté qui a eu son éclat et ses triomphes. Éprouvée par la vie, elle est devenue bientôt vieille, et elle a cessé d'être femme pour être plus complétement mère.

Après les premières émotions d'un retour si longtemps différé et si longtemps attendu, madame Fourcard, qui a conduit son frère dans la chambre préparée pour lui, veut le quitter afin qu'il puisse prendre quelque repos; mais le marin lui parle de son fils, et la mère, arrêtée malgré elle, s'asseoit pour lui répondre.

Ceci demande une explication qui nous oblige à suspendre un instant notre récit pour retourner en arrière.

Privée de son mari qui lui fut subitement enlevé, et restée seule avec un enfant en bas âge, la sœur de Tribert avait reporté toutes ses espérances sur cet enfant. Trouvant dans l'accomplissement de ses devoirs de mère l'unique consolation permise à ses regrets d'épouse, elle résolut de ne jamais se séparer de son fils et de lui donner sa vie entière. Il y a dans le cœur des femmes une sève naturelle qui se communique à toutes leurs aspirations et les pousse aisément à l'extrême. Jeunes filles, elles rêvent dans celui qui doit un jour leur donner son nom des mérites impossibles; jeunes mères, elles dotent d'avance leurs enfants de toutes les perfections que les vieux contes accordent aux filleuls des fées. Madame Fourcard ne fut point plus sage que les autres : elle décida que son fils Auguste prendrait rang parmi les hommes d'élite qui parsèment de loin en loin la foule comme les étoiles constellent les cieux; et, pour arriver plus sûrement à ce résultat, elle fit de l'enfant prédestiné le but de toutes ses actions et de toutes ses pensées. Devenu pour elle le centre du monde, Auguste s'habitua à voir chaque chose s'arranger pour son profit ou pour son plaisir. Tout ce qui entourait la veuve était mis à contribution pour lui; l'estime et l'amitié que l'on accordait à la mère retournaient en complaisances ou en tendresses au fils. Bien venu de tous *par droit d'héritage*, il s'accoutuma à recevoir les plus précieux bienfaits de la vie comme de vulgaires faveurs. Dans son aveuglement, madame Fourcard courait devant lui, écartait toutes les pierres qui auraient pu le faire trébucher, brisait de sa main les épines auxquelles il eût laissé quelques lambeaux, lui faisant de son corps un pont sur les précipices; et le jeune homme, qui ne remarquait point un dévouement passé en habitude, continuait sa route sans soupçonner ce qui avait été fait pour la lui rendre facile.

Sa mère avait voulu jouer le rôle de la Providence, et était payée, comme elle, par l'inattention et l'oubli.

Elle commençait à le sentir douloureusement, mais sans oser l'avouer aux autres. L'honneur de l'enfant est encore plus celui de la mère elle-même. Comment accuser Auguste de torts de caractère que l'on eût pu prendre pour de l'ingratitude? Nul ne savait comme elle ce qu'il y avait sous ces défauts; les trahir, c'était exposer le jeune homme à un injuste arrêt.

Aussi, lorsque son frère l'interrogea, n'appuya-t-elle que sur les qualités réelles et sérieuses de son fils. Heureuse de prolonger en sa faveur un plaidoyer qui la persuadait elle-même, elle avait oublié la fatigue du voyageur, lorsqu'un bâillement involontaire de ce dernier la lui rappela.

— Allons, je suis folle de vous retenir là après deux nuits de fatigue et d'insomnie, dit-elle en se levant; nous aurons le temps de parler d'Auguste, puisque vous ne nous quittez plus; et, en tout cas, vous le jugerez vous-même. Dormez, mon frère : à votre réveil, j'espère que notre écolier sera de retour.

Elle embrassa de nouveau le marin, qui se jeta tout habillé sur un divan et ne tarda pas à s'y endormir.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le jour était déjà à son déclin, et les rayons du soleil couchant empourpraient les rideaux de l'alcôve. Rafraîchi par le sommeil, mais encore plongé dans cette espèce d'engourdissement voluptueux qui suit le réveil, Tribert se mit à regarder autour de lui et à prendre connaissance de la chambre qui lui était destinée.

Tout y révélait la tendresse attentive de madame Fourcard. Les meubles étaient ceux qui avaient garni la chambre de leur père, et semblaient rappeler au vieux marin son enfance. Une bibliothèque renfermait le petit nombre de livres qu'il avait autrefois rassemblés; des cartes de géographie qui tapissaient les murailles lui montraient les mers parcourues par lui; un petit navire, œuvre de son adolescence et témoignage éloquent de sa vocation maritime, était suspendu au plafond; enfin, au-dessus même du canapé, était dressée une panoplie d'armes curieuses recueillies dans ses voyages et autrefois envoyées à M. Fourcard.

Il examinait l'un après l'autre tous les détails de cet aménagement, qui témoignaient si haut de l'intelligente affection de sa sœur, lorsque la voix de celle-ci se fit entendre dans la pièce voisine; elle était entrecoupée par une autre voix plus jeune et plus haute dans laquelle Tribert reconnut sans peine la voix de son neveu.

La mère semblait faire à ce dernier quelque remontrance à laquelle il répondait avec la brusquerie d'une personne accoutumée à trouver, dans son interlocuteur, toutes sortes de douceur et d'indulgence.

— Je n'irai pas! répétait-il avec le ton d'humeur obstinée habituel aux enfants qu'a gâtés la patience de leur mère.

— Vous n'y songez point, Auguste, reprit madame Fourcard d'un ton d'insistance affectueuse; mademoiselle Lorin compte sur vous pour la conduire à cette soirée. Sans l'arrivée de votre oncle, je vous aurais épargné un pareil

ruineuse pour le pays. Ainsi fit Louis XI, et mieux encore, car il conçut la possibilité d'affranchir ses états du tribut immodéré qu'ils payaient à l'Italie pour l'achat des soieries. C'est à lui qu'appartient l'honneur d'avoir fait planter les premiers mûriers en France, et d'avoir monté à Lyon et à Tours des fabriques qui auraient pu avancer de deux siècles la grandeur industrielle du pays, si ses absurdes successeurs n'avaient pris à tâche de détruire tout ce qu'il avait créé. Que dire de Charles VIII, qui, comme encouragement à la fabrication de la soie, imagina de ressusciter les lois somptuaires de Philippe le Bel, et de défendre à tels ou tels de porter du velours, à tels ou tels de porter du satin? Louis XII ayant conquis l'Italie pour quelques jours, crut posséder à tout jamais la source de toute splendeur et laissa les métiers français s'arrêter. Nous n'eûmes ni l'Italie, ni l'industrie de la soie. Lorsque Henri IV résolut de la naturaliser de nouveau dans ses états, on n'avait plus mémoire qu'aucun essai de ce genre eût été tenté auparavant.

Il n'y a que les grandes âmes qui sachent combien il y a de gloire à être bon. SOPHOCLE.

CURIOSITÉS GÉOGRAPHIQUES.

LA MAPPEMONDE DE RANULPHE DE HYGGEDEN.

(Quatorzième siècle.)

Nous avons publié en 1840, p. 207, une mappemonde saxonne du dixième siècle; celle que nous donnons aujourd'hui est du quatorzième. Plus de quatre cents ans s'étaient écoulés entre le dessin de l'une et de l'autre; toutefois les idées n'avaient presque point changé. Les connaissances de celui qui traça la seconde n'étaient guère supérieures à celles du premier. Cette mappemonde est, comme la précédente, un informe dessin dans lequel les masses principales ont leur situation respective, où beaucoup de détails ne l'ont pas; c'est une sorte d'esquisse dans laquelle on semble ne s'être proposé d'autre but que de rattacher une nomenclature à une sorte de trame imparfaite, mais suffisante pour guider dans la lecture d'un récit historique.

Cette nomenclature a encore ici pour base la nomenclature vulgaire d'un des géographes latins de l'antiquité, au milieu de laquelle l'écrivain a enchâssé celle qui lui était plus particulièrement connue. Ainsi les noms qui se rattachent à la géographie du Nord y sont nombreux, parce que le dessinateur était lui-même un homme du Nord. Comme chrétien, pénétré des récits bibliques, il étend la géographie sacrée sur un espace démesurément grand et qui n'est aucunement en rapport avec les régions voisines. A elle seule elle occupe la moitié de l'Asie. Le Jourdain (*Jordanus*) descend bien du Liban pour aller verser ses eaux dans la mer Morte (*mare Mortuum*). Mais la Phénicie (*Fenicia*) est au sud du lac Maudit, dans les terres; Madian est voisin de la Chaldée (*Chaldea*); l'Euphrate, unissant le Taurus au Liban, n'a pas d'embouchure, et la Mésopotamie est sur sa rive droite, au lieu d'être placée à sa gauche. Les territoires d'Effraym et de Galaad, appuyés sur l'Euphrate, viennent mourir au pied du Sinaï (*mons Sina*). Au pied de la sainte montagne, une bande jetée sur la mer Rouge (*mare Rubrum*), indique le lieu du passage des Hébreux (*transitus Hebreorum*). A l'extrémité de l'Arabie, Saba, le royaume de la reine Malkhis, si célèbre dans la légende de Salomon, tient une large place. Jérusalem, encore orthographiée par abréviation *Ilm*, est la seule ville des régions orientales que l'on ait désignée par une indication graphique particulière.

L'Afrique ne présente rien de bien particulier. L'Éthiopie orientale et occidentale, qui en marque les bornes au midi, s'étend le long des rives de l'Océan (*Oceanus Egypti*), l'Océan d'Égypte, expression particulière à cette carte), comme dans la mappemonde homérique. Par suite du peu de largeur du continent, le Nil (*flumen N us*) a décrit ces contours bizarres et rapprochés, déjà dessinés dans le planisphère saxon; mais ici le fleuve arrive nettement jusqu'à la Méditerranée, ce qu'il est difficile de déterminer dans le dessin de Ranulphe. L'existence du Sahara est indiquée par une mer arénéuse ou de sable (*mare Arenosum*) que touche le grand fleuve.

Le soin avec lequel les îles britanniques sont traitées dans la carte de la bibliothèque Cottonienne montre suffisamment quel a été le lieu où elle a été rédigée, tandis que dans celle que nous examinons aujourd'hui, on est amené infailliblement à la considérer comme ayant été dessinée sur le continent, à Paris peut-être. En effet, Parisius, objet d'une désignation particulière, s'élève au centre d'un territoire autour duquel viennent se grouper les noms des principales provinces de France: la Picardie, le Normandie, la Pictavie (le Poitou), l'Aquitaine, la Vasconie (la Gascogne), la Navarre, la Burgundie (la Bourgogne). Du reste, près de là, même désordre que dans les régions sacrées. L'Aragon et la Catalogne ne sont pas en Espagne, et la Campanie, franchissant la mer, vient se placer près de la Provence. Le Rhône meurt au milieu de cette étrange confusion, après être venu des mêmes lieux que le Rhin. Malgré les connaissances de l'auteur sur les pays germaniques, connaissances démontrées par l'abondance des noms (Belgique, Brabant, Flandre, Séland, Frisons, Allemagne, Rhétique, Franconie, Thuringe, Westphalie, Saxonie, Alanie, Boémie), il place le Hainaut et la Hollande côte à côte sur la rive gauche du Rhin; la Dacie et la Norvége sont pour lui deux îles, dont l'une, la dernière, est voisine de l'Irlande. En s'avançant plus au nord, ses idées sont tellement confuses, que la Gothie est voisine des monts Riphées, et que la Scandinavie, s'avançant vers l'Asie Mineure, se trouve limitrophe des Amazones, entre la mer de l'Hircanie et l'Ibérie. Il nous faudrait trop de temps et d'espace pour relever toutes les autres erreurs. Cependant reconnaissons que pour l'Europe continentale, la carte de Ranulphe est bien supérieure à la mappemonde saxonne.

Cette idée systématique des anciens que les principales mers intérieures de l'ancien monde étaient des golfes formés par l'Océan aux limites du monde, se retrouve dans l'un et l'autre de ces monuments géographiques. La Méditerranée, la mer Caspienne et la mer Rouge, ont toutes la même origine; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il en est de même des Palus Méotides (mer d'Azof) qui sont séparés de la mer Noire. Dans la Méditerranée, les îles se suivent, pour ainsi dire régulièrement, depuis Gadès (l'île de Cadix), qui est l'entrée, jusqu'à Pathmos, le lieu d'exil de saint Jean, l'endroit où fut écrit l'Apocalypse, qui est à l'extrémité opposée. Comment Pathmos, île de l'Archipel, qui eût été mieux placée près de Candie, est-elle venue se ranger si loin de son emplacement? Cela n'est pas trop explicable. Quant à Colchos, qui s'étale au milieu d'une mer dans laquelle il faut reconnaître la mer Noire, c'est un très-lointain souvenir des poésies du chantre divin d'Ilion.

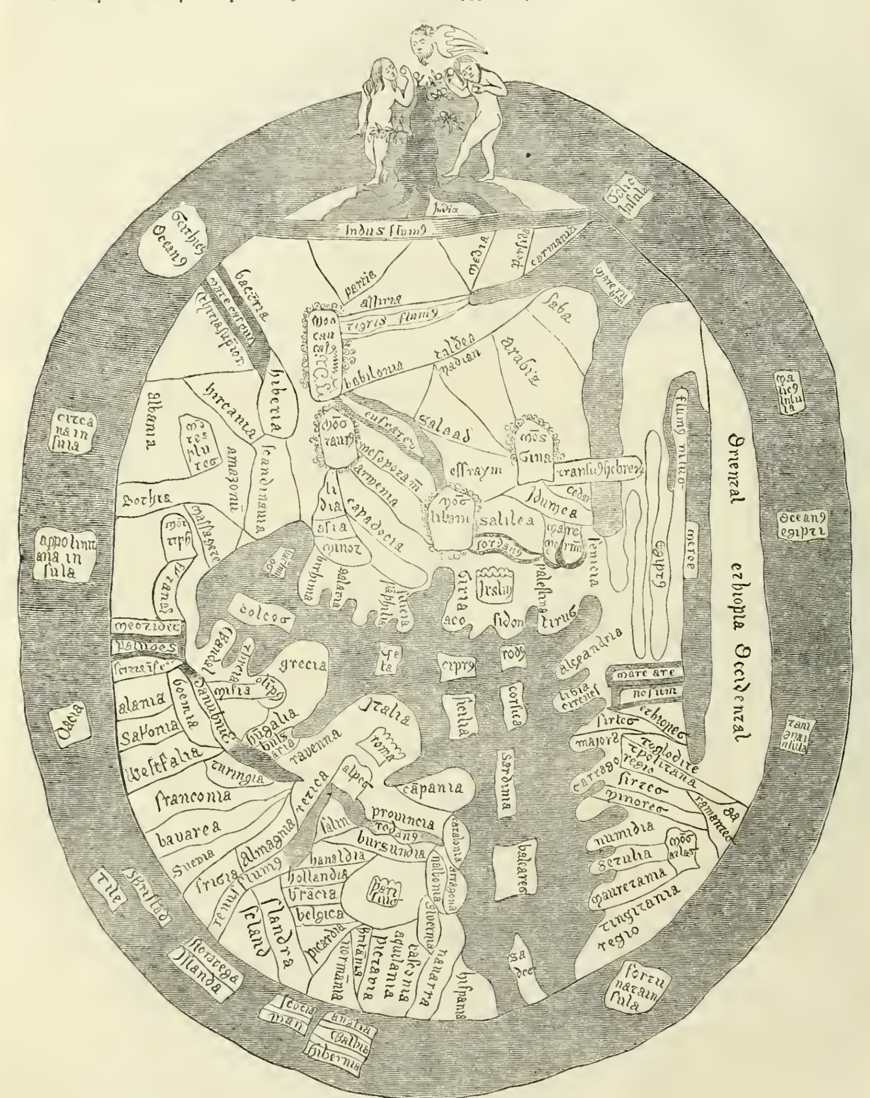
L'Océan, le grand Océan, l'infranchissable limite, est ici un large fleuve qui enceint dans sa course lointaine le Paradis, le lieu où se passe cette scène que les Grecs ont si gracieusement représentée par la fable de Pandore. Au milieu de ce courant éternel, qui prend ici le nom d'océan Scythique, là celui d'océan d'Egypte, surnagent quelques terres isolées, appendice des continents voisins: l'île d'Apollon, que les anciens faisaient voisine des bouches de l'Ister, et d'où Lucullus avait apporté l'Apollon du Capitole; la Vinland, témoignage des découvertes américaines et anté-colombiennes des navigateurs du Nord; Tilé, la vieille Thulé des Grecs; les îles Salie et Malie, Canaria, et l'île Fortunée, qui a pour pendants l'Anglie (l'Angleterre), la Walha (Galles), l'Hibernie (l'Ir-

lande, la Scotie (l'Écosse) et Man, autant d'îles. Évidemment ce dessinateur n'était pas Anglais.

La carte est coloriée. L'Océan, la Méditerranée et les fleuves y sont peints en vert noir uni. Les limites des contrées entre elles sont représentées par de petites lignes vermillonnées.

Comme dans la carte saxonne, l'orientation est telle que le sud est à droite, le nord à gauche, le couchant au bas de la carte.

On attribue cette mappemonde curieuse à Ranulphe de Hyggeden (on écrit aussi Ralphe Hyggeden, Higden ou Hy-



Mappemonde du quatorzième siècle.

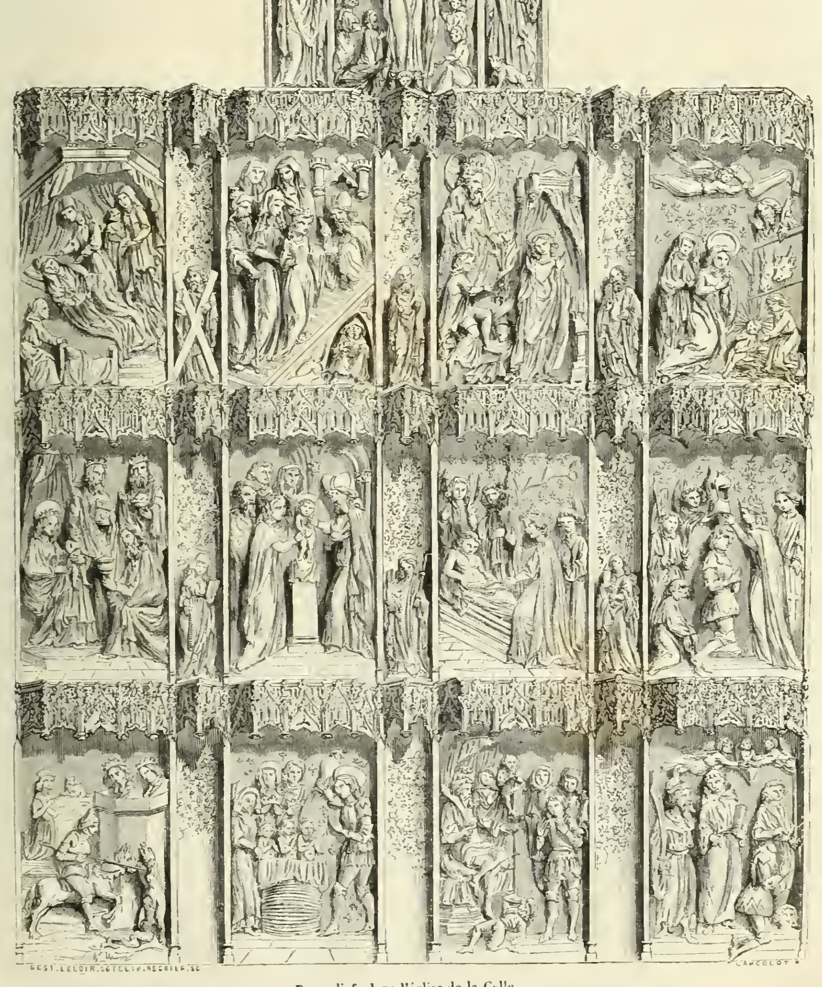
keden). C'était un savant bénédictin du monastère de Saint-Werberg, dans le comté de Chester en Aquitaine, où il mourut vers 1360. Il est l'auteur d'un ouvrage historique, intitulé *Polychronicon*, la Multiple chronique, divisé en sept livres, dont le premier contient une description de toutes les contrées. Il importe, au reste, de faire observer que le Polychronicon a été plusieurs fois transcrit, et que chacun des copistes peut avoir modifié la carte primitive selon ses connaissances personnelles.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LE RETABLE DE LA CELLE

(Département de l'Eure).



Bas-reliefs dans l'église de la Celle.

La Celle est un petit village situé sur les limites des départements de l'Eure et de l'Orne, dans la vallée de la Rille. L'église, petite, mal bâtie, sans style, s'élève au milieu de rares maisons séparées par des champs fertiles et de vertes clôtures. On ne la citerait guère, si ce n'était qu'elle possède un beau retable composé de divers bas-reliefs d'albâtre assez habilement rapprochés, mais qui primitivement devaient faire partie d'une série de compositions dont quelques-unes n'existent plus. Ces bas-reliefs, comme tous les albâtres du seizième siècle, sont remarquables par certaines qualités d'exécution qui contrastent fréquemment avec une maladresse naïve. Dans ce beau temps de la renaissance, les ateliers des monastères, sans être restés étrangers aux progrès de l'art, avaient encore coutume de suivre trop scrupuleusement certaines traditions du style primitif chrétien. La chasteté des figures drapées, la simplicité des plis, l'expression placide des physionomies, le peu de vérité des attitudes et des gestes lorsque le mouvement ne se rapporte point aux habitudes de la vie monastique, l'ignorance anatomique dans quelques parties, enfin la monotonie des accessoires, autorisent à attribuer cette œuvre d'art à des moines, disciples de ceux qui, aux douzième et treizième siècles, exécutaient les châsses et les reliquaires en orfévrerie émaillée. Parmi ces treize bas-reliefs, le premier se recommande surtout à l'attention par son étendue et son mérite : il représente au milieu du ciel la Vierge, le Père éternel, le Christ, le Saint-Esprit et les anges. Le Père est au milieu; il est mitré et il fait le geste de bénir. Le Fils et le Saint-Esprit touchent à la couronne de la Vierge. Les anges, qui soutiennent la Vierge, sont vêtus d'habits serrés au cou et sur la poitrine, comme ceux des novices dans les couvents. Les draperies des trois personnes de la Trinité sont fouillées et repliées comme dans le vieil art allemand. Il en est de même dans la plupart des autres bas-reliefs. En général, les mains, un peu sèches et roides, ne manquent cependant ni de grâce ni d'une certaine distinction. On voit encore sur les draperies et sur les fonds quelques traces de peinture où dominent le bleu, le rouge et l'or. Les autres sujets des bas-reliefs sont les suivants : — Naissance de la Vierge. — Présentation de la Vierge au temple. — L'Annonciation. La pose de la Vierge est d'une naïveté étonnante; l'ange qui lui présente un lis est vêtu en page; il porte une toque et un pourpoint. — Jésus dans la crèche; le Père éternel regarde; il en est de même dans l'Annonciation. — Adoration des rois; la figure de la Vierge est d'une jolie exécution. — La Circoncision. — Saint Georges malade, visité par la Vierge. — Saint Georges armé chevalier par la Vierge; un ange lui attache les éperons, un autre tient son épée, un autre son bouclier. — Saint Georges combattant le dragon; la Vierge et Jésus-Christ sont au fond; une femme avec un nimbe est en prière près de l'agneau. Dans ce dernier bas-relief, la mauvaise exécution du cheval, l'inexpérience complète qui se trahit dans l'arrangement de l'armure et de la selle, peuvent servir de preuves à l'appui de la conjecture que l'artiste était plus familier avec le cloître qu'avec les tournois et les hauts faits des chevaliers. — Saint Georges baptisant. — Saint Georges devant le juge, aux pieds duquel un bouffon gesticule, tandis qu'un nain, accroupi sur une colonne, joue du violon. — Saint Georges décapité; le juge est témoin du supplice et porte sur son bonnet un petit chien qui semble exprimer l'idolâtrie. — Le corps de saint Georges décapité reste à genoux; au-dessus, deux anges emportent au ciel son âme nue et ailée. — Les petites statuettes qui décorent les niches de chaque côté des compositions, sont d'une exécution très-supérieure à celle des bas-reliefs.

Les méthodes sont les maîtres des maîtres.

TALLEYRAND.

TRADITIONS POPULAIRES DE LA FRANCE.

LE SEIGNEUR D'ESTOUTEVILLE.

Le seigneur d'Estouteville bâtissait l'abbaye de Valmont en Caux pour accomplir un vœu fait en Palestine, et il y employait tous ses vassaux; mais le rude batailleur, insensible à leurs fatigues, les tenait au travail depuis l'aube jusqu'au tomber du jour, sans autre nourriture que le pain de ses meutes trempé dans l'eau des fontaines. Aussi tous auraient-ils succombé si, près de l'homme implacable, Dieu n'eût placé une sainte. La fille du seigneur d'Estouteville était si belle qu'au premier aspect on en demeurait ébloui; puis l'expérience la faisait trouver si bonne qu'on ne pensait plus à sa beauté. Partout où son père avait menacé ou puni, elle venait rassurer ou guérir. Elle arrivait au milieu des afflictions comme le rayon du soleil dans l'orage, et devant son sourire les larmes devenaient des perles.

Prenant en pitié la misère des vassaux qui travaillaient à l'abbaye, elle leur réservait les viandes les plus succulentes, les vins les mieux épicés, et les apportait en secret, en leur recommandant de n'en parler à personne et de ne remercier que Dieu.

Mais le seigneur d'Estouteville soupçonna la fraude, et comme sa main était aussi fermée que son cœur, il entra dans une violente colère.

Un jour donc que la jeune fille se rendait à Valmont en Caux, cachant sous sa robe les vivres et le vin qu'elle emportait, il la rencontra au détour du chemin et l'arrêta brusquement.

— Quelle est cette cruche cachée sous votre voile? demanda-t-il d'un air sévère.

— Hélas! que mon maître excuse, dit la jeune fille craintive; ce n'est que de l'eau puisée à la petite source.

— Que tenez-vous enveloppé dans les plis de votre mante? reprit d'Estouteville, dont l'œil brillait de colère.

— Que monseigneur ne s'irrite point! répliqua l'enfant plus tremblante; ce ne sont que des fleurs cueillies dans la haie.

— Tu me trompes! s'écria le châtelain furieux.

Et, saisissant la cruche, il la vida sur la route, afin de confondre la jeune fille. Mais, ô prodige! un miracle contraire à celui de Cana venait de s'accomplir, le vin s'était changé en une eau limpide.

D'Estouteville voulut faire tomber les vivres cachés dans la mante : il ne s'en échappa que des fleurs.

— Malheureuse! s'écria-t-il, tu ruines ton maître et ton seigneur, et tu ne crains rien parce que tu as la Vierge pour complice; mais, aussi vrai que je ressusciterai un jour dans ma chair pour voir la Trinité, je mettrai entre toi et les pauvres la grille d'un couvent!

— Qu'il soit fait selon votre volonté, répondit la jeune fille.

Et, un nuage lumineux l'ayant enveloppée, elle disparut aussitôt comme emportée dans un éclair.

Le seigneur d'Estouteville, d'abord saisi d'épouvante, puis de douleur, la fit chercher partout; mais toutes ses recherches furent inutiles : Dieu punissait par la solitude celui qui s'était isolé des autres hommes, faute de charité.

Il vieillit tristement dans son château, comme le hibou dans le creux du chêne, sans entendre parler de sa fille; ce fut seulement au bout d'un grand nombre d'années que, se promenant dans le cimetière d'un couvent, il lut son nom sur une tombe déjà rongée de mousse et où il se faisait des miracles.

(Cette tradition, encore populaire dans une partie de la Normandie, et dont l'origine monastique est évidente, a été empruntée à l'histoire du miracle des roses; mais ce qui lui donne un caractère particulier et attachant, c'est l'intention du légendaire à exalter la charité. Il est clair qu'il a voulu en

faire la vertu cardinale de la foi catholique. En sa faveur, Dieu jette un miracle sur le mensonge de la jeune châtelaine. C'est qu'au siècle où se composaient ces récits, nul autre mérite ne pouvait lui être comparé. L'immense majorité des hommes, accablée sous l'oppression et le mépris d'une minorité altière, n'avait pour défense que ce cri : Charité ! Recommander aux puissants l'amour, c'était seulement réclamer pour les faibles le droit de ne pas mourir.)

LA FANTASMAGORIE.

LE PHYSICIEN ROBERTSON.

« Dans un appartement très-éclairé, au pavillon de l'Échiquier, n° 18, je me trouvai, avec une soixantaine de personnes, le 4 germinal (an VI). A sept heures précises un homme pâle, sec, entra dans l'appartement où nous étions ; après avoir éteint la plupart des bougies, il dit : « Citoyens et messieurs, je ne suis point de ces aventuriers, de ces charlatans effrontés qui promettent plus qu'ils ne tiennent ; j'ai assuré, dans le Journal de Paris, que je ressusciterais les morts, je les ressusciterai. Ceux de la compagnie qui désirent l'apparition des personnes qui leur ont été chères, et dont la vie a été terminée par la maladie ou autrement, n'ont qu'à parler ; j'obéirai à leur commandement. » Il se fit un instant de silence. Ensuite un homme en désordre, les cheveux hérissés, l'œil triste et hagard, dit : « Puisque je n'ai pu, dans un journal officiel, rétablir le culte de Marat, je voudrais au moins voir son ombre. »

» Robertson verse sur un réchaud enflammé deux verres de sang, une bouteille de vitriol, douze gouttes d'eau forte, et deux exemplaires du Journal des Hommes libres ; aussitôt s'élève peu à peu un petit fantôme livide, hideux, armé d'un poignard et couvert d'un bonnet rouge : l'homme aux cheveux hérissés le reconnaît pour Marat ; il veut l'embrasser ; le fantôme fait une grimace effroyable et disparaît.

» Un jeune merveilleux sollicite l'apparition d'une femme qu'il a tendrement aimée, et alors il montre le portrait en miniature au fantasmagoricn, qui jette sur le brasier des plumes de moineau, quelques grains de phosphore et une douzaine de papillons ; bientôt on aperçoit une femme les cheveux flottants et fixant son jeune ami avec un sourire tendre et douloureux... »

Ce passage est extrait d'un article dans lequel le représentant Poultier rendait compte d'une séance fantasmagorique du Liégeois Robert, dit Robertson. (Ami des lois du 8 germinal an VI, — 28 mars 1798.)

Ces séances, commencées au pavillon de l'Échiquier, furent ensuite transférées dans l'ancien couvent des Capucines, près la place Vendôme. La salle étant constamment encombrée, le prix des places fut élevé à trois et à six livres. Les journaux du temps sont remplis de récits merveilleux sur les vives impressions que des gens du monde et des littérateurs célèbres ressentaient à la vue du spectacle offert par Robertson. Une foule d'accessoires habilement ménagés contribuaient à augmenter l'effet produit sur les spectateurs. Le thaumaturge avait choisi pour son théâtre la vaste chapelle abandonnée au milieu d'un cloître que le public se rappelait d'avoir vue toute couverte de tombes et de dalles funèbres. On ne parvenait à cette salle qu'après avoir parcouru, par de longs détours, les cours cloîtrées de l'ancien couvent, décorées de peintures mystérieuses. On arrivait devant une porte de forme antique, couverte d'hiéroglyphes ; cette porte franchie, on se trouvait dans un lieu sombre, tendu de noir, faiblement éclairé par une lampe sépulcrale, et n'ayant d'autre ornement que des images lugubres. Le calme profond, le silence absolu qui régnait dans ce lieu, l'isolement subit dans lequel on se trouvait au sortir d'une rue bruyante, l'attente des apparitions les plus effrayantes, imprimaient aux spectateurs un recueillement extraordinaire. Les physionomies étaient graves, presque mornes, et l'on ne se parlait qu'à voix basse.

L'article de Poultier dont nous avons cité un fragment, conçu dans un sens politique, n'est pas une description fidèle. Au moins Robertson se défend-il vivement, dans ses Mémoires (1), d'avoir jamais feint d'être en possession de moyens surnaturels. Il raconte que fréquemment des jeunes gens venaient lui demander l'ombre de leur fiancée, des femmes celle de leur mari, des jeunes personnes surtout celle de leur mère. « Tout en écoutant le récit de leurs peines, dit-il, je désabusais leur crédulité. Mes efforts restèrent cependant infructueux devant l'exaltation d'une femme dont le mari m'avait été connu. Il était maître de musique de la chapelle de Versailles. Son épouse, inconsolable de sa mort, conçut l'espoir que je pourrais faire apparaître son ombre devant elle ; ce fut dès-lors une idée fixe que rien ne put affaiblir. Elle m'accusait de prendre plaisir à prolonger et à accroître sa douleur par mon refus. Je voyais une femme près de perdre la raison ; je m'adressai au bureau de police, et je demandai la permission d'adoucir le chagrin de cette femme en complétant une erreur qu'on ne pourrait dissiper qu'en la réalisant. Cette permission me fut accordée. Je m'appliquai à la bien persuader que, si cette évocation était possible, le pouvoir n'en existait que pour en faire usage une seule fois. Je dessinai de souvenir les traits de son mari, certain que l'imagination malade de la spectatrice ferait le reste. En effet, l'ombre parut à peine qu'elle s'écria : « O mon mari ! mon cher mari, je te revois... » C'est toi ; reste, reste, ne me quitte pas sitôt. » L'ombre s'était approchée presque sous ses yeux ; elle voulut se lever, mais l'ombre disparut, et alors elle resta interdite, puis versa des larmes abondantes. Sa douleur était plus tendre. Elle me remercia d'une manière expressive, dit qu'elle avait la certitude que son mari l'entendait, la voyait encore, que ce serait toute sa vie une douce consolation. »

Les procédés fantasmagoriques furent longtemps le secret de l'inventeur. Les uns affectèrent de comparer les apparitions aux ombres chinoises ; d'autres n'y voyaient que les illusions de la lanterne magique. Cependant ils renonçaient à expliquer la marche des fantômes, graduée et naturelle au lieu d'être saccadée comme dans les deux divertissements connus qu'ils citaient. La vie apparente des personnages, une distribution savante de la lumière et des ombres, la grandeur et la croissance progressive des spectres, enfin le rapprochement presque immédiat sous les yeux des spectateurs sur lesquels ils paraissaient se précipiter, contribuaient à établir une différence notable entre la fantasmagorie et tous les autres spectacles jusqu'alors connus.

L'astronome Lalande, le physicien Charles, témoignèrent souvent à Robertson le plus vif désir de connaître ses procédés ; et ne pouvant obtenir l'aveu de son secret ils cherchèrent à le deviner, mais en vain. « Plus le procédé était simple, dit Robertson, plus les physiciens s'en laissaient écarter par leur imagination ; ils attribuaient cet éloignement et cet agrandissement subits des objets à l'effet d'un miroir concave combiné avec le foyer d'une loupe : tous leurs essais tournaient autour de ce cercle. Mais pendant huit ans rien ne fut deviné ; et peut-être aurait-on cherché plus longtemps, sans l'indiscrétion d'un garçon de service que j'occupais et l'avidité d'un capitaliste qui voulut exploiter l'infidélité de cet agent. » (Mémoires de Robertson.)

Le procès engagé entre Robertson et ses contrefacteurs fit tomber le voile qui avait caché jusque-là les procédés de cet ingénieux inventeur. Néanmoins c'est dans ses Mémoires, publiés en 1831, que ces procédés furent expliqués en détail pour la première fois.

Il faut pouvoir disposer d'une salle de 20 à 25 m. de longueur sur 7 à 8 m. de largeur au plus. On la partagera en

(1) Mémoires récréatifs, scientifiques et anecdotiques du physicien aéronaute E.-G. Robertson. Paris, 1831.

deux parties : l'une, ayant 8 m. de longueur, est destinée aux appareils ; l'autre, qui doit être peinte ou tendue en noir, est occupée par le public. Ces deux parties sont séparées par un rideau de percale fine bien tendue, qu'il faut provisoirement dissimuler à la vue des spectateurs par un rideau d'étoffe noire. Le rideau de percale, offrant la superficie d'un carré d'au moins 6 à 7 mètres de côté, et sur lequel doivent se peindre toutes les images, est enduit d'un vernis composé d'amidon blanc et de gomme arabique choisie, vernis qui le rend diaphane.

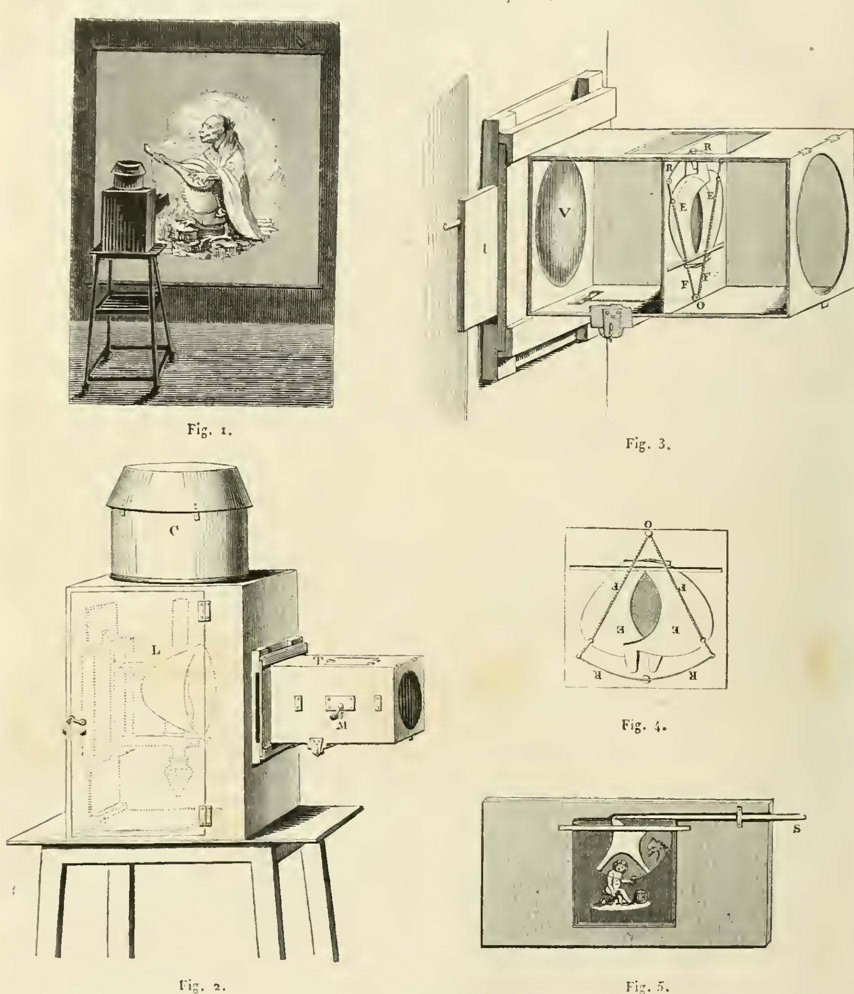


Fig. 1. Fig. 3. Fig. 2. Fig. 4. Fig. 5.

Il est convenable que le parquet de la partie réservée aux expériences soit élevé de $1^m,50$ environ au-dessus du sol, afin que les apparitions soient visibles dans tous les coins de la salle.

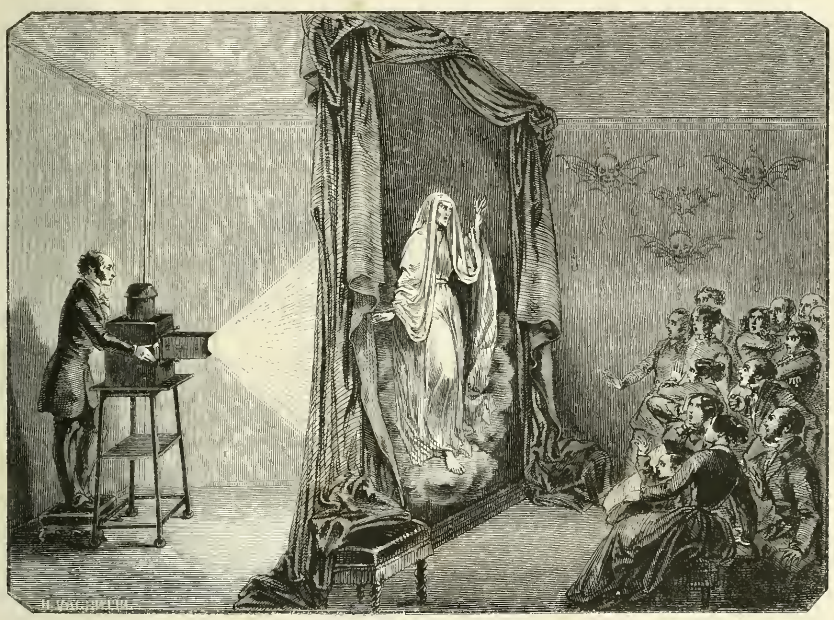
Le principal appareil est le *fantascope*, espèce de lanterne magique dont la caisse est en bois et a 60 à 70 centimètres dans tous les sens. Cette caisse, montée sur une table à roulettes que l'on peut approcher ou reculer à volonté, est représentée dans la fig. 1 qui donne l'exhibition d'un des diablotins que l'imagination féconde de Callot a prodigués dans la Tentation de saint Antoine. Mais, répétons-le, pour prévenir toute confusion, le fantascope diffère d'abord de la lanterne magique en ce que les spectateurs sont séparés de l'appareil par le rideau dans l'usage du premier, tandis qu'ils sont du même côté dans l'emploi de la seconde.

La fig. 2 donne une partie de la structure du fantascope. L est une lampe à réflecteur placée dans l'intérieur de la boîte. Le faisceau lumineux est dirigé vers l'axe du tuyau T, dans lequel la manivelle M fait mouvoir un mécanisme particulier dont il sera question tout à l'heure. Le courant d'air nécessaire à la combustion de la lampe est établi par un trou pratiqué à la partie inférieure de la boîte, et par la cheminée C qui sert aussi au dégagement des produits de la combustion.

La fig. 3 fait connaître l'intérieur du tuyau T : entre ce tuyau et le corps de la caisse est un intervalle vide dans lequel on glisse le tableau transparent *t*, sur lequel sont représentés les objets qui doivent se peindre sur le rideau blanc auquel on a donné le nom de miroir. Les rayons lumineux

projetés par le réflecteur traversent un verre *plan convexe* ou *demi-boule* V, dont la partie plate est tournée vers le tableau à gauche, et dont la partie arrondie regarde le rideau à droite. Cette demi-boule a 10 à 12 centimètres de diamètre et autant de foyer. Au-devant d'elle est placé un verre lenticulaire ou bi-convexe, appelé *objectif*, de 7 à 8 centimètres de foyer, et de 30 à 35 millimètres de diamètre. L'objectif est fixé sur un diaphragme que l'on peut faire avancer ou reculer à volonté dans le tuyau T au moyen de la manivelle M représentée fig. 2. Cette manivelle porte un pignon qui engrène dans une crémaillère fixée au diaphragme. Il y a deux fils F, F, qui sont fixés, d'une part, en un point placé au-dessous de la demi-boule B, et qui, d'autre part, sont attachés aux deux extrémités d'un ressort métallique arqué RR, en passant par le trou O. A mesure que le diaphragme avance vers la droite, ces deux fils F, F tendent davantage les deux branches de ressort R, R, et rapprochent les deux écrans E, E, de manière à diminuer l'ouverture de l'objectif, et même à la boucher complétement. Cette partie du mécanisme, par une analogie facile à saisir, porte le nom d'*œil de chat*. On voit l'œil de chat représenté de face, c'est-à-dire par le bout du tuyau, dans la fig. 4.

C'est en rapprochant ou en éloignant le fantascope du miroir et en combinant ce mouvement avec celui de l'œil de chat, que l'on rapetisse ou que l'on agrandit à volonté les images. Lorsque le fantascope est à 25 ou 30 centimètres du rideau



Une Scène de fantasmagorie, d'après Moreau.

de percale, les images sont le plus petites possible, et ne dépassent pas la grandeur de l'original; au contraire, lorsque l'appareil est reculé de 5 à 6 mètres, la représentation des images peut atteindre 3 à 4 mètres de hauteur. L'ouverture de l'œil de chat étant réglée convenablement, l'image peut n'avoir de lumière qu'en raison de sa plus ou moins grande dimension; en sorte qu'elle paraît aux spectateurs, placés de l'autre côté du *miroir*, très-éloignée ou extrêmement rapprochée.

Le soin avec lequel Robertson dissimulait toute lumière autre que celle du tableau; les étoffes qui, entourant les roulettes du support, empêchaient tout bruit de se faire entendre lors du mouvement du fantascope; les sons plaintifs de l'harmonica, le bruit de la pluie, le grondement lointain du tonnerre, effets produits par des moyens très-simples, contribuaient à rendre complète l'illusion d'optique.

Les tableaux transparents sont analogues à ceux qu'emploie la lanterne magique; seulement ils doivent être exécutés avec plus de soin. Robertson raconte qu'il n'a trouvé qu'à Berlin un artiste qui eût atteint la perfection dans ce genre. Du reste, les mécanismes, au moyen desquels on opère des changements brusques dans une même figure, n'ont rien de compliqué; la fig. 5 en donne une idée. On voit qu'en tirant la tige S, l'enfant souriant que la figure représente, deviendra un monstre à tête d'oiseau. C'est que, dans le mouvement, une partie de verre, actuellement dans l'ombre, viendra en pleine lumière à la place d'une autre partie chassée à son tour dans l'obscurité.

Les appareils représentés dans nos figures ont été mis avec beaucoup d'obligeance à la disposition de notre dessinateur par M. Richebourg, opticien.

UN ONCLE MAL ÉLEVÉ.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 42

Le premier mouvement du capitaine se ressentit de ses habitudes navales : il fut sur le point de sortir pour aller prendre son neveu par les oreilles et le ramener faire des excuses à la pauvre mère; heureusement la réflexion l'arrêta. Embarqué à quinze ans, l'oncle Tribert avait peu d'études; mais la pratique de la vie et les méditations des heures de quart lui avaient donné l'expérience de l'âme humaine. Il savait que les mauvaises habitudes sont des vents

contraires qu'on ne peut vaincre qu'en louvoyant. Il réprima donc sa première impatience, réfléchit sur la meilleure manœuvre à faire, et ne sortit de sa chambre qu'après s'être décidé et avoir orienté ses voiles pour naviguer sûrement.

Il trouva madame Fourcard à peu près remise de l'émotion causée par la révolte de son fils, d'où il conclut que ce n'était point pour elle une chose nouvelle. L'irritation d'Auguste se montra plus persistante. Mécontent de lui-même, il traduisait, comme tous les caractères mal faits, son repentir en mauvaise humeur. Lorsqu'il descendit pour embrasser son oncle, ce fut avec un certain embarras maussade et plein de roideur. Après l'échange obligé de questions et de réponses qu'entraîne une première entrevue, il alla se jeter sur une causeuse où il commença à se ronger les ongles en silence.

Madame Fourcard, craignant l'impression d'une pareille conduite sur l'oncle Tribert, s'efforça d'adoucir l'humeur bourrue du jeune garçon par quelques avances enjouées; mais, comme il arrive ordinairement en pareil cas, sa longanimité ne fit que l'aigrir. Un pardon que nous n'avons point mérité par le repentir est presque une insulte; il ajoute au sentiment de nos torts celui d'une générosité qu'il nous faut subir. Aussi Auguste n'accueillit-il l'indulgence de sa mère que par un redoublement de dépit. Au lieu d'y répondre, il prit un journal qu'il se mit à parcourir en bâillant.

Madame Fourcard, à bout de patience, lui fit observer sèchement que son salon n'était pas un cabinet de lecture.

— J'avais cru que cette gazette était là pour qu'on s'en servît, répliqua le jeune homme avec une brièveté rogue.

— Mais nous y sommes également, reprit la mère, et j'aime à croire que notre compagnie vaut celle du journal.

Auguste s'inclina ironiquement.

— J'ignorais qu'il fallût être seul pour choisir ses distractions, dit-il.

— Vous manquez à votre oncle, monsieur! s'écria madame Fourcard emportée malgré elle.

Le jeune garçon tressaillit et parut un instant déconcerté; mais, tâchant de se remettre :

— Mon oncle ne veut point, sans doute, que nous vivions ici, comme à la cour, esclaves de l'étiquette, dit-il, et, en sa qualité de marin, il doit trop tenir à son indépendance pour gêner celle des autres.

— Pardieu, tu m'as compris, mon petit! s'écria Tribert, qui avait jusqu'alors écouté le débat avec un sourire insouciant. Que chacun vive à sa fantaisie et que les mécontents aillent au diable! voilà ma doctrine sociale. Lis, chante, danse, parle ou tais-toi; c'est ton affaire, et je m'en soucie comme du grand lama. Fais ce qui te plaît, pourvu que tu me laisses la même liberté.

— Oh! quant à cela, ne craignez rien, dit Auguste en jetant un regard de triomphe à sa mère; je ne suis pas de ceux qui veulent faire marcher le monde entier à leur pas, et je laisse, comme on dit, *chacun manger avec sa cuiller*.

— Alors, allons dîner! interrompit le capitaine; la voiture m'a donné une faim de requin.

Il prit son neveu par les épaules, et le fit passer avec lui dans la salle à manger.

Madame Fourcard les suivit, aussi surprise que mortifiée. Le ton et les principes de son frère étaient pour elle une nouveauté qui bouleversait tous ses souvenirs.

Mais ce fut bien autre chose quand elle le vit à table, se servant les meilleurs morceaux sans s'occuper de ses voisins, interrompant ou ne répondant pas, donnant des ordres à la servante, critiquant le service; en un mot, s'abandonnant sans réserve à ses moindres caprices. De retour au salon, il choisit le fauteuil le plus commode, étendit ses pieds crottés sur une chauffeuse de velours, et alluma sa pipe.

Madame Fourcard, que l'odeur du tabac incommodait, fut obligée de s'enfuir.

Auguste s'était d'abord diverti du sans-gêne de l'oncle Tribert et avait ri de ses boutades; cependant la naïveté de cet égoïsme, amusante un instant, ne tarda pas à lui causer un malaise qui dégénéra en impatience. Il voulut faire sentir au vieux marin que ses manières, de mise peut-être dans la cabine d'un vaisseau, ne convenaient point également aux habitudes d'une maison mieux ordonnée et plus élégante. Il espérait avoir été compris du capitaine, dont la pipe s'était éteinte, et qui, renversé dans son fauteuil, semblait écouter, lorsqu'un ronflement égal et sonore lui fit connaître le résultat de son éloquence.

Le jeune garçon se leva brusquement et regagna sa chambre, singulièrement désenchanté de l'oncle Tribert.

Le lendemain, au moment où il se levait, le bruit d'un débat furieux frappa son oreille. Il se hâta de descendre, et trouva le marin aux prises avec la vieille Rose qui avait oublié de cirer ses chaussures.

Le capitaine exaspéré repassait tout ce répertoire de malédictions dont Vert-Vert scandalisa autrefois les nonnes qui l'avaient élevé, et la servante ahurie levait les mains au ciel en poussant des exclamations de détresse.

Madame Fourcard, attirée comme son fils par le fracas de la querelle, tâchait en vain de s'entremettre et d'apaiser Tribert; celui-ci continuait sa litanie nautique, avec des grondements de voix et des accompagnements de gestes qui surprirent d'abord Auguste, puis l'irritèrent. Il prit par le bras la vieille Rose qui s'obstinait dans ses explications, l'obligea doucement à rentrer dans sa cuisine, puis revint au salon.

Il y trouva sa mère qui cherchait à justifier sa servante en faisant valoir son zèle, sa probité et les longs services qu'elle avait rendus à la famille.

— Eh bien, après? criait Tribert; est-ce à moi qu'elle les a rendus, ces services? Que m'importent les qualités qu'elle a eues? Le plus fin voilier de la flotte est démoli quand il devient trop vieux. On a des domestiques pour être servi, et non pas pour faire de la reconnaissance.

— Mon oncle ne voudrait point, pourtant, qu'on mît sur le pavé une brave fille qui a vu ma mère presque enfant, et qui m'a élevé! objecta le jeune homme avec quelque vivacité.

— Si vous ne voulez point la mettre sur le pavé, placez-la à l'hôpital! répliqua Tribert brusquement.

La mère et le fils se récrièrent.

— Chez le diable alors! continua le capitaine en colère; mais pas ici, où il faut une tête et des bras. Je vois que ma sœur n'a pas perdu la manie de se créer des devoirs quand elle ne devrait avoir que des droits; mais il faudra que cela change, ou bien, tonnerre! je saurai pourquoi.

Auguste et madame Fourcard se regardèrent. L'impatience du premier tournait à l'aigreur; il répondit à demi-voix par une réflexion sur la liberté qu'avait chacun de régler sa maison selon sa fantaisie. Mais l'oncle Tribert parut prendre la maxime pour une approbation : il y applaudit, répéta qu'il saurait bien se faire servir, et finit par demander le déjeuner.

Pendant qu'on avertissait Rose de se hâter, il alluma sa pipe et se mit à faire les cent pas dans le salon, en crachant à chaque tour, selon l'habitude des fumeurs. Madame Fourcard suivait d'un regard désespéré cette désastreuse promenade, qui substituait à l'élégante propreté dont elle avait fait une de ses joies le désordre et les souillures de la tabagie. Auguste, qui devinait la contrariété de sa mère, en ressentait le contre-coup et avait peine à cacher son irritation. Le silence se prolongeait depuis plusieurs minutes, lorsque le marin s'arrêta devant un tableau qui occupait dans le salon la place la plus apparente.

— C'est le portrait de Fourcard? demanda-t-il en lançant vers la peinture un tourbillon de fumée.

Sa sœur répondit affirmativement.

Tribert regarda encore la toile.

— Ce brave beau-frère, il était bien laid! reprit-il tranquillement.

La veuve et Auguste tressaillirent. Accoutumés à entourer la mémoire du mort d'un respect passionné, ils furent en même temps frappés au cœur par la remarque grossière du marin.

— C'est la première fois que j'entends juger ainsi les traits de mon père, dit vivement le jeune garçon; et je m'étonne surtout que ce soit par vous, qui l'avez assez connu pour retrouver son âme sur son visage.

— Oui, oui, reprit le capitaine avec indifférence, c'était, après tout, un bon diable, et il ne faut pas lui en vouloir si Dieu l'avait placé dans la catégorie des innocents.

— Monsieur! s'écria Auguste qui s'était levé pâle de colère.

Madame Fourcard lui saisit la main.

— Venez, mon fils, dit-elle avec une dignité douloureuse; puisqu'on ne comprend point ce qu'on doit aux morts, sachons au moins ce que nous nous devons à nous-mêmes.

Et, sans permettre au capitaine d'en dire davantage, elle entraîna Auguste et sortit avec lui.

Tribert déjeuna seul; mais, en rentrant dans sa chambre, il trouva son neveu qui l'y attendait.

Bien que troublé, le jeune garçon avait l'air résolu.

— Ah! ah! c'est toi, dit l'oncle en riant; nous ne sommes donc plus fâchés?

— Plus bas, je vous en prie! interrompit Auguste d'une voix émue; je ne voudrais pas que ma mère nous entendît.

— Il s'agit, alors, d'un secret? demanda le marin.

— Il s'agit d'un devoir, répondit sérieusement Auguste; votre titre et mon âge en rendent l'accomplissement difficile; mais le repos de ma mère doit passer avant tout.

— Est-ce qu'elle aurait à se plaindre de quelqu'un, par hasard? dit Tribert.

— Elle a à se plaindre... de vous! répliqua le jeune garçon, dont la voix tremblait; de vous, qui avez froissé successivement tous ses goûts et toutes ses affections.

— Moi! s'écria le capitaine, et comment cela?

— En vous conduisant chez elle comme à bord d'un corsaire! reprit plus vivement Auguste; en vous emportant contre une vieille femme que nous aimons; en insultant à la mémoire de mon père! Depuis hier, vous avez montré sous un tel jour votre esprit, votre caractère et votre cœur, qu'il est impossible à ma mère de subir plus longtemps votre présence.

L'oncle Tribert, qui se promenait, s'arrêta court et regarda le jeune garçon en face.

— Alors, vous venez me déclarer que je dois chercher un gîte ailleurs? dit-il.

Auguste garda un silence qui équivalait à une réponse affirmative.

— A la bonne heure! continua Tribert sérieusement; mais puisque nous en sommes à nous dire la vérité, j'aurai un petit compte à régler avec vous.

Et d'abord, en quoi mes manières ont-elles pu vous choquer, vous qui m'avez accueilli hier, ici, en lisant le journal, et qui avez applaudi à la maxime que chacun devait agir à sa fantaisie, sans s'inquiéter des autres?

Auguste fit un mouvement et essaya de balbutier une excuse.

— Vous vous plaignez de ma conduite envers votre vieille servante, ajouta le marin dont la voix s'élevait; mais quelle a été la vôtre envers l'institutrice de votre mère? Ne lui avez-vous point refusé hier un simple témoignage de complaisance? Ne vous êtes-vous point récrié contre l'obligation d'acquitter les dettes de gratitude contractées par les autres? Pourquoi me regarderais-je comme plus obligé envers Rose que vous ne pensez l'être envers mademoiselle Lorin?

Le jeune homme voulut encore interrompre.

— Écoutez-moi jusqu'au bout, continua Tribert, toujours plus sérieux; vous m'accusez de n'avoir point respecté votre père mort; avez-vous mieux respecté votre mère vivante? Or, lequel de nous deux, dites-moi, était tenu à plus de réserve, de tendresse et de vénération? Depuis que je suis ici, mes actes et mes paroles vous indignent; que penser, alors, des vôtres? J'ai été maussade avec des égaux, vous vous êtes montré grossier avec des supérieurs; je me suis mis en colère contre une servante qui avait négligé son devoir, vous, contre une mère qui vous rappelait le vôtre; j'ai manqué de respect au mari de ma sœur, et vous à celle qui vous a donné la vie! Lequel de nous deux vous semble avoir donné la plus mauvaise idée de son esprit, de son caractère et de son cœur?

A mesure que le capitaine parlait, le mécontentement d'Auguste faisait place à l'embarras et à la confusion. La leçon qu'il avait voulu donner tournait contre lui d'une manière si imprévue, qu'il en demeura étourdi. Les murmures de sa propre conscience appuyaient d'ailleurs les paroles de l'oncle Tribert. Il comprit, tout à coup, quelle avait été l'intention de ce dernier, et baissa la tête, vaincu par le sentiment de son tort.

Le vieux marin comprit ce qui se passait dans cette âme mal instruite, mais loyale; il fit un pas vers son neveu et lui prit la main.

— Tu vois que nous avons réciproquement besoin d'indulgence, dit-il avec bonhomie; oublions donc le passé, et tâchons d'en profiter pour l'avenir. En tout ceci, la véritable victime a été ta mère, et c'est à elle que nous devons aller nous excuser.

— Non, non! s'écria Auguste attendri: moi seul j'ai besoin de pardon; car je comprends tout maintenant: vous avez voulu me corriger par l'exemple. Ma mère et moi, nous n'avons qu'à vous remercier.

— Remerciez plutôt Lycurgue, dit l'oncle Tribert en riant; car la découverte du moyen lui appartient. Pour dégoûter les jeunes Spartiates des excès du vin, il leur montrait des esclaves dans la dégradation de l'ivresse: je l'ai imité, en te faisant voir dans un autre les défauts que je voulais te rendre odieux.

La vie n'est-elle pas un vaste plan d'éducation religieuse où notre âme, d'abord éveillée par cette immense variété d'objets sensibles qui accompagnent la création, les traverse pour arriver aux idées morales qui les relient? puis celles-ci la mènent insensiblement à des principes plus généraux qui la conduisent au principe unique et universel *Dieu*. Ainsi l'hirondelle en arrivant dans des régions inconnues cherche sur le rivage l'arbre qui doit lui servir d'asile: elle ne voit d'abord que des myriades de feuilles dont la verdure charme et réjouit ses yeux, mais où elle ne peut se reposer; en cherchant à percer cette enveloppe riante, elle parvient à des rameaux légers qui la soutiennent un instant, mais qui fléchissent bientôt sous son poids; plus elle se rapproche du tronc, plus les branches fragiles et vacillantes se raffermissent, et c'est enfin tout près de lui qu'elle bâtit son nid, qu'elle dépose ses plus chères espérances, qu'elle éprouve tout ce que sa nature lui permet d'éprouver et de bonheur et d'amour.

Madame NECKER DE SAUSSURE, *fragment inédit.*

Des pensées habituellement élevées, toujours sereines et quelquefois rêveuses, donnent à l'âme la gaieté pure et vraie.

DROZ.

GELLERT.

Le poëte Gellert publia ses Fables de 1740 à 1750. Leur succès fut prodigieux: on les lisait le soir dans presque toutes

les familles; le nom de Gellert était dans toutes les bouches, et aussi dans tous les cœurs. On savait qu'il était sans fortune, et on lui envoyait de toutes parts d'humbles présents. Des laboureurs lui apportaient des fruits, des provisions pour sa cave et son garde-manger; des femmes d'ouvriers le suppliaient d'accepter jusqu'à des ustensiles de ménage. Un jour d'hiver, une charrette pleine de bois s'arrêta devant sa porte. « Voilà du bois pour Gellert, dit le conducteur en entrant; ma femme et moi nous aurons le cœur plus à l'aise quand nous serons sûrs que le bon poëte qui nous amuse tant, nous et nos enfants, lorsque nous sommes réunis le soir devant notre foyer, a les moyens de se chauffer comme nous. »

ULRIC GÉRING.



Portrait d'Ulric Géring.— D'après la gravure de Boudan.

Ce portrait du plus célèbre des trois imprimeurs qui peuvent être regardés comme les pères de la typographie française, a été gravé d'après une vieille peinture que l'on voyait dans la chapelle haute du collége Montaigu.

Ulric Géring était le bienfaiteur de ce collége; il lui avait légué, ainsi qu'au collége de Sorbonne, à la charge d'entretenir gratuitement un certain nombre de pauvres écoliers, une partie de la fortune qu'il avait acquise à Paris dans l'exercice de sa profession. Il put disposer librement de ses biens, ayant été affranchi du droit d'aubaine par les lettres de naturalité que Louis XI lui avait accordées en 1474, ainsi qu'à ses deux associés.

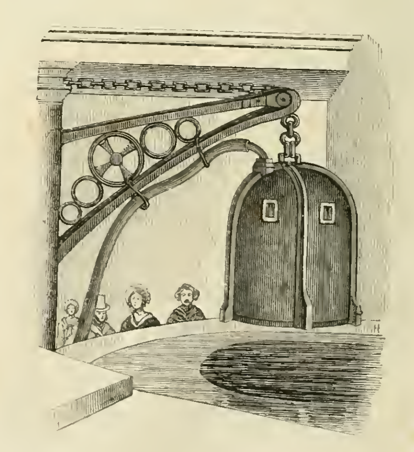
Ce fut en 1469, comme nous avons eu occasion de le dire ailleurs (voy. 1837, p. 124), que Géring arriva de Mayence à Paris, avec Crantz et Friburger, pour y fonder, dans les bâtiments de la Sorbonne, la première imprimerie que la France ait eue. En 1473, les trois associés quittèrent la Sorbonne pour s'établir rue Saint-Jacques, à l'enseigne du Soleil d'Or, auprès du passage Saint-Benoît. Vers 1477, Crantz et Friburger s'étant retirés, Géring dirigea seul l'établissement qu'il transféra rue de Sorbonne en l'année 1483. Il y imprima jusqu'en 1509. Il mourut à Paris le 23 août de l'année suivante, après y avoir exercé son art pendant quarante ans.

Les arts seront sans doute appelés un jour à consacrer dans l'enceinte de la Sorbonne, berceau de l'imprimerie française, la mémoire d'Ulric Géring et de ses associés, et celle des deux hommes éclairés qui les avaient appelés à Paris : Jean de La Pierre, prieur de Sorbonne, et Guillaume Fichet, recteur de l'Université.

LA SOCIÉTÉ POLYTECHNIQUE A LONDRES.

L'exposition de la Société polytechnique dans Regent-Street à Londres, est un des spectacles les plus intéressants et les plus utiles que l'on puisse offrir à un public intelligent. Pour le prix d'un shilling (1 fr. 16 cent.) on assiste, pendant toute une soirée, aux expériences les plus curieuses et les plus variées des sciences physiques et des arts mécaniques. Les inventions et les machines nouvelles, la vapeur, les jeux hydrauliques, les combinaisons les plus ingénieuses de la chimie, les illusions de l'optique, tous les secrets ressorts, toutes les forces de la science, sont en mouvement dans de vastes salles aux différents étages, et tout est expliqué aux spectateurs par d'habiles professeurs. Dans la plus grande salle on a creusé un canal qui représente un dock en miniature, et à l'extrémité de ce canal est un bassin profond audessus duquel est suspendue une cloche à plongeur qui pèse 3 000 kilogrammes. Un banc circulaire est fixé dans l'intérieur de la cloche; on s'y asseoit, la cloche descend, et bientôt l'on est introduit sous l'eau : on entrevoit vaguement à travers de petites vitres la lumière de la salle, dont l'on n'entend plus les bruits. Si les vitres se brisaient, si la machine qui emplit d'air la cloche cessait un instant de fonctionner, on serait submergé, asphyxié. Mais les précautions sont bien prises, et l'on a seulement les plaisirs émouvants d'un danger impossible.

Cette exposition attire tous les soirs, depuis un grand nombre d'années, un public qui ne se lasse point, et qui cherche à se rendre compte de toutes les expériences qu'on fait sous ses yeux, avec une curiosité et un empressement agréables à constater. Plusieurs fois on a tenté d'établir à Paris des spectacles de ce genre, mais avec assez peu d'intelligence et surtout avec trop peu de capitaux. Cependant de semblables entreprises seraient dignes d'encouragement, et feraient une concurrence utile à ces jeux scéniques d'ordre inférieur qui se multiplient sur nos boulevards, et dont le moindre défaut est d'être entièrement sans profit pour l'éducation populaire.

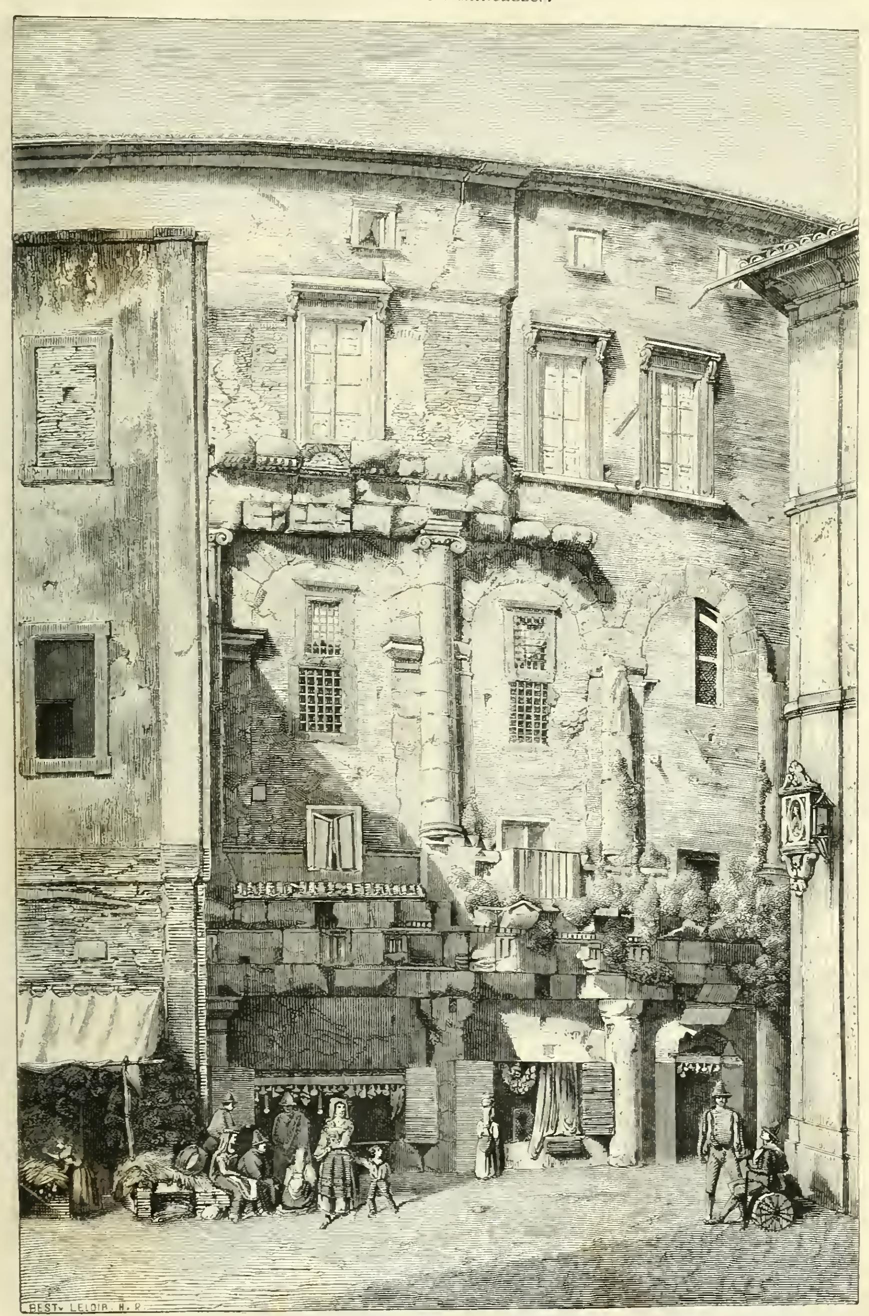


Une Cloche à plongeur, à la Société polytechnique de Londres.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LE THÉATRE DE MARCELLUS.



Restes du théâtre de Marcellus, à Rome.

L'empereur Auguste avait fait élever en l'honneur de Marcellus, fils de sa sœur Octavie, un vaste et magnifique théâtre qui avait 540 palmes de diamètre, et pouvait contenir trente mille spectateurs. Le style de ce monument était si parfait que les architectes modernes l'ont adopté pour modèle, soit des ordres ionique et dorique, soit de la proportion la plus convenable à observer entre ces deux ordres lorsqu'ils sont superposés. On croit que dans sa partie semi-circulaire extérieure, toute revêtue de larges pierres de travertin, et où étaient les portiques, ce théâtre était décoré de trois ordres d'architecture; mais il ne reste plus que les débris des deux ordres inférieurs. Les fureurs du moyen âge renversèrent presque entièrement cet admirable édifice. Les familles Pier Leoni et Savelli en firent une forteresse à leur usage. Plus tard, la famille Massimi le changea en palais, sur les dessins de Baldassar Peruzzi. Dans les derniers temps, ce palais est devenu l'héritage des ducs de Gravina. C'est du côté de la place Montanara que l'on voit encore les ruines du théâtre encastrées dans les constructions modernes : cette place a pris son nom des montagnards qui s'y donnent habituellement rendez-vous.

Après avoir élevé le théâtre de Marcellus, Auguste avait fait construire tout auprès un superbe portique destiné à servir de refuge au peuple surpris par la pluie. Ce portique avait la forme d'un vaste parallélogramme à double rang de colonnes de marbre qui étaient au nombre d'environ 270; il servait d'encadrement aux temples de Jupiter et de Junon. On sait qu'il était décoré des statues et des peintures les plus célèbres. C'est parmi ses ruines que l'on a découvert la belle statue dite la Vénus de Médicis, aujourd'hui l'ornement de la tribune de Florence. Les empereurs Septime Sévère et Caracalla avaient restauré ce portique dont il ne reste plus que quelques débris où l'on admire encore des colonnes cannelées et des pilastres.

LA VIE DE JEAN MULLER (1).

Premier article.

Le célèbre historien suisse Jean Muller naquit à Schaffhouse en 1752.

Son père, Jean-George Muller, d'abord diacre à Neukirch, ensuite professeur d'hébreu au collége de Schaffhouse, en même temps que prédicateur d'un village voisin, avait acquis l'estime de ses supérieurs et de ses paroissiens, par l'étendue et la variété de ses connaissances, par l'intégrité de son caractère et par un dévouement sans bornes à ses devoirs. Anne Marie Schoop, mère de notre historien, tempérait l'austérité un peu roide de son mari par son aménité naturelle, par une piété pleine de douceur; femme d'une vive intelligence et d'une âme élevée, elle savait allier les soins de sa maison au goût de l'instruction. Deux autres enfants naquirent de ce mariage, Marie-Madeleine et Jean-George, le cadet de la famille, qui devint docteur en théologie, directeur du gymnase de sa ville, digne de son frère comme savant et comme écrivain.

Jean était l'aîné : petit, d'une structure délicate, mais bien portant, il montra de bonne heure un esprit vif et curieux. Son grand-père maternel, Jean Schoop, pasteur à Schaffhouse, possédait beaucoup de documents et d'autres souvenirs de l'histoire de la Suisse; dans ce nombre était une collection de gravures qu'il expliquait à son petit-fils et se faisait expliquer par lui à son tour. A peine Jean Muller savait-il lire, que les conversations amicales de son aïeul lui avaient déjà fait connaître et aimer les principaux événements de l'histoire suisse. C'était jour de fête pour le petit-fils, quand ses parents le menaient de Neukirch à la ville; il poussait des cris de joie du plus loin qu'il apercevait son grand-père, il le suivait partout, et ne prenait congé qu'avec peine du vieillard ému. L'aïeul conduisait quelquefois l'enfant dans sa bibliothèque, lui montrait une série de volumes in-folio et in-quarto qu'il avait écrits et même reliés de sa main, et lui disait : « Jean, j'ai écrit tout » cela pour toi; je te le donne; aies en bien soin et lis-le avec » attention. » L'enfant lui répondit plus d'une fois : « Grand-» papa, je veux aussi écrire. » Si le savant et laborieux Schoop se fût douté des fruits que porteraient ses veilles studieuses, avec quelle émotion il eût béni le génie qu'il éveillait dans cette jeune âme, la joie et l'amour de sa vieillesse!

Doué d'une mémoire de fer, d'une imagination active, exercé à la narration presque aussitôt qu'à la parole, Jean montra le talent précoce de raconter avec intérêt. Agé de cinq ans, après le dîner de noces d'un parent, il récita, debout sur un banc, quelques traits d'histoire, d'une façon si pittoresque et si animée, qu'il attira peu à peu autour de lui tous les convives. A peine sut-il écrire qu'il composa une histoire de Schaffhouse par demandes et par réponses; l'histoire de la Bible le captivait au point qu'il en oubliait le boire, le manger et toute espèce de plaisir : à l'âge de douze à quatorze ans, assis pendant les soirées d'hiver auprès du poêle, entre sa sœur et son frère, il leur racontait ou plutôt leur peignait par la parole les histoires bibliques. Sa mère, vigilante non moins que tendre, observait son fils, et gardait ces choses dans son cœur.

L'éducation domestique et morale de Jean Muller fut conforme à l'austère simplicité, à la loyauté, à la modestie des vieilles mœurs bourgeoises. Il n'entendit jamais dans la maison paternelle ni propos médisants, ni conversations frivoles, ni plaisanteries inconsidérées.

A sept ans il entra au collége. Un maître armé de la férule lui faisait apprendre par cœur le catéchisme de Heidegger, le vocabulaire latin de Cellarius et l'ouvrage de Baumeister sur les définitions de Wolf, que personne ne s'embarrassait de lui expliquer. En latin, il lut un seul auteur classique, Cornélius Népos, fit des exercices de style et composa même des distiques. Son père, habile latiniste, l'aidait dans cette étude, et le prenait souvent avec lui à la promenade, où ils conversaient ensemble en latin. La douceur de son caractère, sa docilité, ses progrès, le rendirent cher à la plupart de ses maîtres, dont la personne et le savoir étaient aussi l'objet de sa vénération. Bienveillant, sincère et modeste, loin d'offenser jamais ses camarades, il aidait dans leurs études les moins avancés. Cependant il n'avait formé de relations intimes qu'avec deux ou trois, recommandables par la bonté du cœur plus que par le talent. Plus studieux que communicatif, myope, assez maladroit aux exercices corporels et pour cela exposé aux railleries de quelques jeunes gens, il fuyait les jeux de son âge, et revenait, au sortir des classes, à ses livres chéris. Ses amis le visitaient quelquefois pendant la soirée pour qu'il leur racontât des histoires ou leur expliquât les gravures de la Bible. Un jour on voulut le faire jouer; on lui mit les cartes à la main, mais il lui fut impossible de comprendre le jeu; de retour chez ses parents, il fit, sans le vouloir, un récit fort plaisant de cette mésaventure : Muller ne sut jamais jouer aux cartes.

Dans ses loisirs, il dévorait surtout des livres d'histoire; il lut en entier jusqu'à dix fois un ouvrage en dix gros volumes in-douze, de questions sur l'histoire politique. Sa mémoire était si forte qu'il retint, sans aucune exception, les dates de l'avénement et de la mort de tous les souverains des grandes monarchies et des États européens, ainsi que des bourgmestres et des chefs de l'Église de Schaffhouse; elle était si tenace que, peu d'années avant sa mort, il récita sans faute à son frère les deux dernières séries, bien que depuis longtemps il ne s'en fût plus occupé. A l'exception de Cornélius Népos, il n'apprit à connaître les classiques romains qu'à l'âge de treize ans; il les comprit facilement;

(1) Ces fragments biographiques sont extraits de l'excellente notice rédigée et publiée par M. Charles Monnard, digne continuateur de Jean Muller.

selon son expression, ils firent sur son âme l'effet d'une étincelle électrique et y allumèrent une vénération et un amour infini pour les grands hommes et pour la liberté.

Vers sa quatorzième année, il fut promu au gymnase où il fit ses humanités. Son ardeur ne se démentit pas plus que sa bonne santé : il travaillait depuis quatre heures du matin jusqu'au milieu de la nuit.

Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, dès qu'il commença d'entendre des cours sur la théologie, il traça en grec le plan de ses études théologiques ; on le possède encore. Chaque jour il lisait dans les langues originales et avec de savants commentaires deux chapitres de l'Ancien Testament et trois du Nouveau. Il suivait régulièrement les prédications du savant et pieux antistès (chef du clergé) Guillaume Meyer, et il avoua dans la suite qu'à cette époque de sa jeunesse il se sentait plus pieux depuis le sermon du dimanche jusqu'au mercredi, que depuis le mercredi jusqu'au samedi. De retour de l'église, il écrivait de mémoire les plus beaux passages des sermons qu'il venait d'entendre. Ces extraits, commencés à l'âge de quinze ans et réunis sous le titre général de *Demogorica*, se sont retrouvés parmi ses papiers.

Les plus perspicaces de ses professeurs, des magistrats aussi éclairés que jaloux de l'honneur de la patrie, pressentirent dès-lors la gloire du jeune Muller, et s'honorèrent eux-mêmes en l'honorant de leur amitié. Dès seize ans, une occasion s'offrit à lui de donner une preuve publique de son talent et de sa vocation. Dans une solennité scolaire annuelle, qui réunissait tout le public du collége et de la ville, un élève récitait un discours composé par le recteur du gymnase ou par le professeur de rhétorique. Choisi trois années de suite pour ce rôle oratoire, Muller, dès la seconde, composa lui-même ses discours : en 1768 il prit pour sujet le tableau de l'histoire de la réformation, en 1769 le portrait du théologien. Le feu, l'imagination qui animent ses écrits ne surprennent pas dans un jeune auteur ; mais ce qui eut le droit d'étonner, ce fut la netteté des pensées, la certitude du jugement et du goût, l'indépendance des opinions, la richesse des connaissances historiques et l'originalité du style.

Il est rare qu'un grand prosateur n'ait pas tenté dans sa jeunesse le langage de la poésie. Pendant le cours de ses études, Muller, né comme Cicéron le 3 janvier, fit moins de vers que lui, mais il les fit aussi mal.

Écrivain et savant au sortir de l'enfance, il grandit à l'ombre de la solitude et au milieu du silence ; il puisa le principe de sa vie dans sa force interne et le principe de sa force dans l'amour du vrai, dans l'ardeur native de son âme, dans une lutte continuelle contre l'exiguïté de ses ressources. De même d'autres génies, ornements comme lui de la littérature allemande à son apogée, Lessing, Herder, Schiller, ne durent leur grandeur qu'à leur forte volonté et à une lutte contre leur temps ou contre cette nécessité que Callimaque appelle une divinité puissante.

PHÉNOMÈNES ASTRONOMIQUES
DE L'ANNÉE 1849.

Le spectacle que nous offre le ciel chaque soir est si riche et si varié, malgré son apparente uniformité ; l'étude des mouvements des astres est si facile, et peut si bien être mise à la portée des intelligences les plus ordinaires ; les idées inspirées par la contemplation des phénomènes célestes sont d'une nature si élevée ; l'esprit, enfin, trouve de si vives jouissances dans ces vues générales qui le détachent momentanément de la terre et le rapprochent de l'intelligence divine, qu'on a peine à concevoir l'abandon dans lequel les études astronomiques languissent aujourd'hui.

Les gens du monde se figurent généralement que l'ensemble des mouvements célestes constitue un grand arcane dont il ne leur est pas permis d'approcher. Ils laissent donc aux astronomes de profession le soin de suivre ces phénomènes, pensant à tort qu'il faut savoir les calculer et les prédire pour les observer utilement. Cependant il y a une foule d'observations que de simples amateurs, munis d'instruments peu coûteux, pourraient faire d'une manière profitable à la science. Les étoiles changeantes, les étoiles doubles, les étoiles filantes, les comètes, les éclipses, les satellites de Jupiter, etc., fourniraient matière à des milliers d'observations de ce genre.

Nous n'avons jamais cessé, pour notre part, de chercher à propager le goût de ces études qui offrent à tous les âges, dans toutes les professions, un si noble délassement. Nous reviendrons encore sur cet inépuisable sujet ; il nous suffira, pour aujourd'hui, d'attirer l'attention de nos lecteurs sur les mouvements apparents des principaux corps célestes pendant l'année 1849.

Notre première figure, qu'on doit regarder dans le sens de la largeur du livre, représente l'ensemble de ces mouvements, ainsi que nous allons le montrer.

Cette figure se compose de deux parties encadrées séparément et qu'il faut placer par la pensée bout à bout l'une à côté de l'autre, de manière que la droite de la partie inférieure soit juxtaposée à la gauche de la partie supérieure. Dans cet état la figure entière forme une bande qui occupe, en hauteur, une soixantaine de degrés de la voûte céleste, savoir trente au-dessus et trente au-dessous de l'*équateur*, et qui fait le tour entier de la voûte, de manière qu'en repliant la bande sur elle-même on a comme une zone complète détachée du ciel. Il est vrai que la bande ainsi tournée forme une surface cylindrique, tandis que la voûte céleste est sphérique : aussi faudra-t-il resserrer peu à peu par la pensée toute la partie de notre figure qui est placée au-dessus et au-dessous de la ligne équatoriale. Les déformations données par cette figure se réduisent d'ailleurs à peu de chose à cause de la faible hauteur de la zone que nous considérons.

Cela posé, un premier coup d'œil sur les courbes qui s'entre-croisent et se coupent, sur notre figure, sans se confondre, suffira pour donner une idée parfaitement nette des mouvements apparents des principaux corps célestes pendant l'année 1849.

On distinguera d'abord, à sa parfaite régularité entre toutes les autres, l'*écliptique*, courbe que décrit le centre du soleil, pendant le cours de l'année. Elle se détache du point extrême à droite de la ligne médiane qui porte le nom d'équateur, s'en éloigne jusqu'à une certaine distance au-dessus, puis, après s'en être rapprochée jusqu'à la couper, s'en éloigne en dessous de la même quantité qu'en dessus, et enfin vient retomber sur l'équateur.

Les orbites apparentes représentées sur notre figure sont, à partir du soleil, celles de Mercure, de Vénus, de Mars, de Jupiter, de Saturne, d'Uranus et de Neptune. Nous avons laissé de côté le groupe des petites planètes intermédiaires entre Mars et Jupiter, à cause de leur peu de volume et de l'impossibilité de les voir à l'œil nu.

Nos courbes sont donc la représentation fidèle de ce que nous verrions sur la voûte céleste, à la fin de 1849, si chacune des planètes comprises dans la figure avait laissé, sur cette voûte, la trace lumineuse du chemin qu'elle aurait parcouru pendant le cours de l'année.

Le sens général de tous ces mouvements est, comme on le voit, *direct*, c'est-à-dire qu'il s'opère de droite à gauche, d'occident en orient. Cependant, à certaines époques de l'année, pour toutes les planètes, il devient accidentellement *rétrograde*. Avant le commencement ou la fin de toute *rétrogradation*, il y a une *station*, c'est-à-dire un moment où la planète marche très-lentement et paraît presque s'arrêter.

Nous avons distingué par des traits différents, et par leurs signes ordinaires, les routes apparentes des diverses planètes. Un trait plein, continu, a été adopté pour les orbites des planètes inférieures, Mercure et Vénus ; un trait

mixte à lignes courtes avec un point rond dans l'intervalle, a été réservé à Mars; enfin un pointillé à points ronds et serrés caractérise Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune.

Les constellations indiquées par leurs noms et par leurs

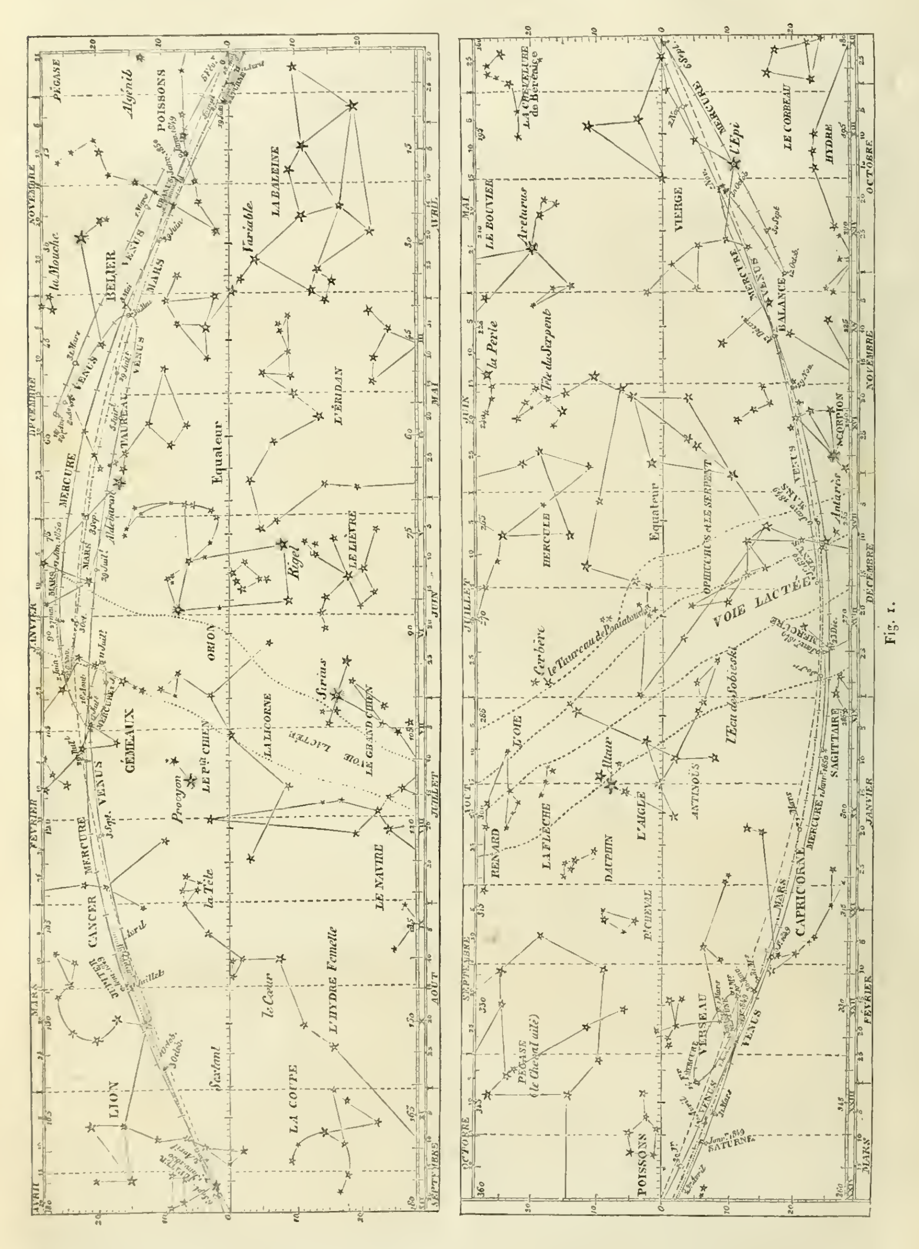


Fig. 1.

formes sur la route que suivent les planètes, donnent un repère fondamental pour résoudre toutes les questions relatives aux apparences céleste de l'année.

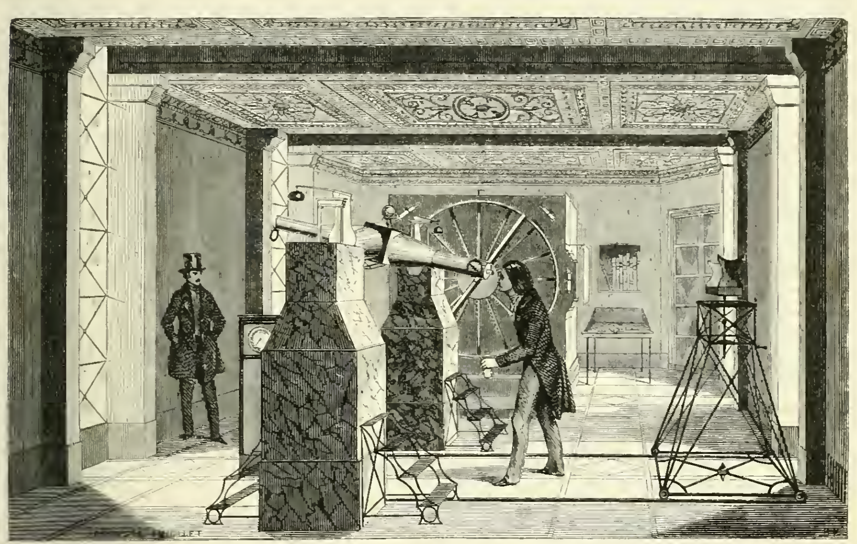
Entrons à ce sujet dans quelques développements, et expliquons nettement la nature des différentes lignes et graduations de notre figure.

L'équateur céleste, dont nous avons déjà parlé, est un grand cercle que l'on peut imaginer perpendiculaire à l'axe

du monde ; axe autour duquel s'opère le mouvement de rotation diurne. Le soleil en occupera un des points deux fois dans l'année, aux équinoxes, le 20 mars et le 23 septembre. Pour reconnaître la direction et la trace de l'équateur céleste pendant la nuit, on pourra se guider sur notre figure qui représente sa position par rapport à plusieurs étoiles qui en sont très-rapprochées. Un observateur tourné vers le midi voit le point culminant de l'équateur céleste à 41° environ de hauteur, à Paris, c'est-à-dire à un peu moins du quart du développement du demi-cercle vertical qui passe au-dessus de sa tête.

Pour bien suivre les mouvements des planètes, il faut avant tout reconnaître les constellations au milieu desquelles leur route est tracée. Nous avons déjà donné (1835 p. 188) l'aspect du ciel tel qu'il doit être vu le 21 juin à dix heures du soir par un habitant de Paris. Notre figure actuelle est moins étendue, puisqu'elle ne comprend qu'une zone de 60 degrés de largeur au lieu d'un hémisphère entier ; mais elle est plus détaillée et plus générale, en ce sens qu'elle permettra de fixer très-approximativement l'aspect de la zone équatoriale céleste dans toute l'étendue de la France, pendant toute l'année, à l'une quelconque des heures de la nuit.

C'est au moyen des graduations des bords supérieur, inférieur et latéraux de chacune des deux parties de notre figure, que l'on atteindra facilement le but que nous indiquons.



Salle des observations astronomiques, à l'Observatoire de Paris.

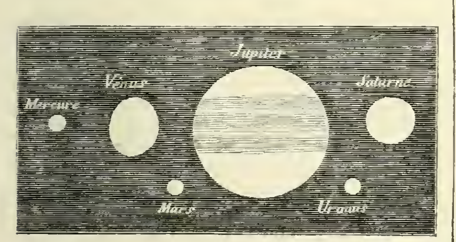


Fig 2. Apparences relatives des planètes au commencement de l'année 1849.

En effet, les différents points de la graduation mensuelle marquée sur le bord supérieur du cadre, correspondent au passage, par le méridien, des étoiles placées sur les lignes de la graduation suffisamment prolongées ; et ce passage a lieu à dix heures du soir à chacune des dates indiquées.

Ainsi, un observateur parisien tourné à dix heures du soir vers le midi, aura, le 21 juin, un aspect du ciel peu différent de celui que présentent les étoiles de notre figure à une vingtaine de degrés de part et d'autre de la verticale tirée par la division correspondant au 21 juin sur le bord supérieur du cadre. Une heure plus tard toute la zone céleste aura tourné de quinze degrés vers la droite ; une heure plus tôt il s'en faudra de quinze degrés que les étoiles indiquées sur notre figure, comme correspondant à la ligne du 21 juin, soient arrivées au méridien.

Pour tous les points de la France situés sur le méridien de Paris, l'aspect du ciel sera le même qu'à Paris à la même heure, si ce n'est que l'équateur céleste s'élèvera ou s'abaissera d'un, de deux, de trois... degrés, suivant que l'éloignement en latitude sera d'un, de deux de trois... degrés au sud ou au nord.

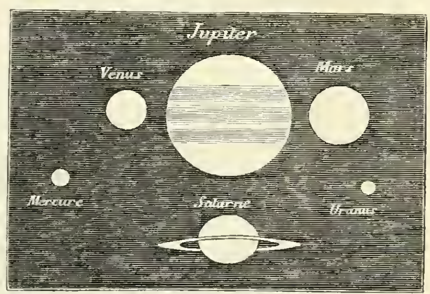


Fig. 3. Apparences relatives des planètes à la fin de l'année.

Les points du territoire situés sur le même parallèle que Paris auront les mêmes aspects que ceux qu'indique notre

figure, sauf la légère correction due aux mouvements propres du soleil et des planètes ; car pour deux points différents du même parallèle, les mêmes heures ne répondent pas au même instant physique, et par conséquent l'aspect doit avoir un peu varié, en passant d'un lieu à un autre.

La graduation mensuelle du bord inférieur du cadre ne correspond pas à celle du bord supérieur. Elle indique, pour chacun des jours de l'année, la position réelle du soleil sur la voûte céleste. Ainsi le 21 juin et le 21 décembre, pris sur la partie inférieure du cadre, correspondent aux points où l'écliptique s'éloigne le plus de l'équateur ; le 20 mars et le 23 septembre correspondent aux points où l'écliptique rencontre l'équateur.

La combinaison de cette seconde graduation mensuelle avec la division horaire permet d'abord de savoir quel intervalle de temps s'écoulera entre l'heure de midi et le passage d'une étoile quelconque au méridien. Ainsi, le 20 juillet, le soleil à midi correspond, d'après la division mensuelle du bord inférieur du cadre, à environ 8 h. de la division du temps marquée sur l'équateur. L'étoile *Antarès* de la constellation du Scorpion (au sud de l'équateur) correspond, d'après la division horaire, à 16 h. 20 m. La différence entre 16 h. 20 m. et 8 h. est de 8 h. 20 m.; donc Antarès passera au méridien 8 h. 20 m. plus tard que le soleil, c'est-à-dire vers 8 h. et demie du soir.

Ce que l'on vient de faire pour une étoile serait possible pour les planètes dont l'orbite est tracée sur notre figure, si nous avions pu indiquer pour toutes ces planètes les différentes époques de l'année par des points de repère marqués sur les orbites. Ainsi, le 1er juillet, on voit que la position de Jupiter correspond à environ 9 h. 38 m. de temps sur l'équateur céleste. Il passera donc au méridien plus tard que le soleil, qui, d'après la division inférieure du cadre, correspond à 6 h. 41 m.; et comme la différence entre 9 h. 38 m. et 6 h. 41 m. est de 2 h. 57 m., on en conclut que le passage aura lieu à environ deux heures et demie après midi.

On voit donc que notre figure fournit le moyen de connaître approximativement l'heure du passage au méridien de chacune des sept planètes, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune, aussi bien que l'aspect de la voûte étoilée, pour tous les jours de l'année dont la date est inscrite sur les orbites de cette figure. Malheureusement l'espace nous a manqué pour placer l'inscription sur la figure elle-même. Nous y suppléerons par les indications suivantes, pour les planètes dont les orbites ont le moins de développement sur la voûte céleste.

1° *Jupiter*. C'est vers le 6 avril qu'a lieu le point de stationnement, qui correspond à 18 degrés de distance de l'équateur, et à 9 h. de la division équatoriale en temps.

2° *Saturne*. Premier point de stationnement vers le 10 juillet, correspondant à près d'un degré au nord de l'équateur et à 33 minutes de temps. Second point de stationnement le 6 décembre, à près de 2 degrés au sud de l'équateur et à 8 minutes de temps.

3° *Uranus*. Station vers le 29 juillet, à 9 degrés et demi au nord de l'équateur et à 1 h. 40 m.

4° *Neptune*. La trace apparente de l'orbite de cette planète est si petite que nous renonçons à la rendre distincte à l'échelle que nous avons employée. Mais nos lecteurs ne mesureront pas la grandeur de la découverte à l'étendue de la trace que présente notre figure, tout près de l'orbite de Vénus, au commencement de l'année. C'est un sujet sur lequel nous nous proposons de revenir.

Une seule éclipse sera visible à Paris en 1849. Ce sera une éclipse de lune qui aura lieu dans la nuit du 8 au 9 mars. Elle commencera le 8 à 11 h. 34 m. du soir, et finira le 9 à 2 h. 34 m. 12 s. du matin. Le milieu de l'éclipse sera à 1 h. 4 m. 42 s. L'ombre terrestre couvrira, à ce moment, presque les trois quarts du diamètre de la lune; car l'éclipse sera de 8 doigts et de 8 dixièmes, ou des 737 millièmes du diamètre lunaire divisé soit en 12 doigts, soit en mille parties égales.

Outre l'ombre déterminée par le globe terrestre, il y a une *pénombre* ou ombre imparfaite qui précède et qui suit, par transition presque insensible, l'éclipse proprement dite. L'entrée dans la pénombre aura lieu à 10 h. 20 m. du soir, la sortie complète à 3 h. 48 m. du matin.

Si l'on avait égard à la pénombre, on pourrait dire qu'une autre éclipse de lune, celle du 2 septembre 1849, sera en partie visible à Paris. Car la lune se lève, ce jour-là, à 6 h. 43 m., et la lune ne sort complétement de la pénombre qu'à 7 h. 59 m.; mais l'éclipse proprement dite sera finie à 6 h. 42 m. 18 s., soit 42 s. avant le lever de la lune.

Nos figures 2 et 3 représentent les apparences relatives des planètes au commencement et à la fin de l'année 1849. La comparaison de ces figures met en relief certains faits intéressants.

Ainsi, Vénus, qui se montre en croissant au commencement de l'année, offre un disque plein à la fin. Saturne, dont l'anneau a disparu depuis le milieu de l'année dernière, et qui semble complétement rond en janvier, apparaît, en décembre, avec ce curieux appendice. Mars varie de diamètre apparent d'une manière considérable.

Jupiter, Mercure et Uranus seront restés à peu près les mêmes.

Souviens-toi de te comporter dans la vie comme dans un festin. On avance un plat vers toi, étends la main, et prends-en modestement; l'éloigne-t-on, ne le retiens pas. S'il ne vient point de ton côté, ne fais pas connaître au loin ton désir, mais attends patiemment qu'on l'approche. Use de la même modération envers ta femme et tes enfants, envers les honneurs et les richesses. ÉPICTÈTE.

DE LA RELIGION DE BOUDDHA.

Suite et fin.—Voy. 1848, p. 70.

LES MIRACLES DE BOUDDHA.

Bien que l'on puisse sans doute prendre une idée suffisante de Bouddha sans tenir aucun compte des miracles qui lui sont attribués, on ne jugerait cependant, sans eux, ni le bouddhisme, ni la vivacité des adorations que son fondateur inspire. Ces miracles sont les images au moyen desquelles le peuple s'est complu à se représenter la puissance et la sublimité de l'institution de sa religion. De ce que Bouddha, l'Omniscient par excellence, savait tout, il n'y avait qu'un pas à faire pour se persuader qu'il pouvait tout; et, bien que la logique n'y autorisât point, ce pas dut être fait naturellement par l'enthousiasme. De là des prodiges sans nombre, résurrections, guérisons, prédictions, transfigurations, dont les disciples de Bouddha et les populations contemporaines sont supposés avoir été les témoins, et qui ne sont évidemment qu'un produit naïf de l'imagination orientale. Il serait impossible de donner ici un aperçu de leur ensemble; mais quelques exemples doivent suffire pour en faire sentir l'esprit, ce qui est, à notre égard, la seule chose utile.

La puissance de cet homme divin sur la nature est absolue. Ainsi nous le voyons arriver à un couvent de brahmanes qu'il veut convertir. « L'ermitage, disent les Soutras, était abondant en fleurs, en fruits et en eau. Enivrés du bien-être dont ils y jouissaient, les richis (religieux) ne pensaient à quoi que ce fût. Aussi Bhagavat, reconnaissant que le temps de les convertir était venu, se dirigea sur l'ermitage, et quand il fut auprès, il y détruisit par sa puissance surnaturelle les fleurs

et les fruits; il y dessécha l'eau, il y fit noircir la verdure, le frais gazon, et y renversa les siéges. Aussi les richis, tenant leur tête entre leurs mains, restaient absorbés dans leurs réflexions. Mais Bhagavat leur dit : — Pourquoi, ô grands richis, restez-vous ainsi absorbés dans vos pensées? — O Bhagavat, tu n'as pas plus tôt eu mis le pied ici, sur cette terre de pureté, que nous sommes tombés dans l'état où tu nous vois. — Pourquoi? dit Bhagavat. — Cet ermitage, répondirent-ils, qui abondait en fleurs, en fruits et en eau, est détruit. Puisse-t-il redevenir tel qu'il était autrefois! — Qu'il redevienne comme auparavant, dit Bhagavat; et après qu'il eut déployé sa puissance surnaturelle, l'ermitage redevint tel qu'il était autrefois. » Les richis, frappés d'étonnement, écoutent alors la prédication du maître, et prédisposés par les miracles, ils finissent par se convertir.

La méthode la plus ordinaire de Bouddha, pour se transporter d'un lieu à l'autre, est de se dégager de la pesanteur, de s'élever, comme dans un songe, à travers l'atmosphère. Ainsi, lors de son arrivée dans la ville de Surpavaka, balançant sur le choix de la porte par laquelle il fera son entrée : « Pourquoi, dit-il, n'entrerais-je pas d'une manière miraculeuse? » — Aussitôt s'élevant en l'air par le moyen de sa puissance surnaturelle, il descendit du ciel au milieu de la ville de Surpavaka. Alors le roi, chef de la ville, le respectable Purna, Darn-Karmin, ses deux frères et les dix-sept fils du roi, chacun avec sa suite, se rendirent au lieu où se trouvait Bhagavat, ainsi que plusieurs centaines de mille de créatures. Ensuite Bhagavat, escorté de nombreuses centaines d'êtres vivants, se dirigea vers l'endroit où avait été élevé le palais orné de guirlandes de santal; et quand il y fut arrivé, il s'assit en face de l'assemblée des religieux, sur le siége qui lui était destiné. Mais la foule immense du peuple, qui ne pouvait voir Bhagavat, essaya de renverser le palais orné de santal. Bhagavat fit alors cette réflexion : « Si le palais est détruit, ceux qui l'ont donné verront périr leurs bonnes œuvres : pourquoi ne le transformerais-je pas en un palais de cristal de roche? » Bhagavat, en conséquence, en fit un palais de cristal.

Un miracle encore plus frappant est celui qu'opère Bouddha dans la disette de Djambudvipa. Tous les vivres ont été successivement mangés; il ne reste absolument plus rien dans le pays qu'une petite portion de nourriture que l'on a apportée au roi pour son dernier repas. La population et la cour sont dans le dernier désespoir. C'est à ce moment que Bouddha, sous le costume d'un religieux, arrive, sans se faire connaître, au palais pour y demander l'aumône. Le roi Kanakavarna manda l'homme préposé à la garde des greniers : « Y a-t-il dans mon palais quelque chose à manger pour que je le donne à ce richi? » Le gardien répondit au roi : « Sache, ô roi, que tout ce qu'il y avait de riz et d'autres moyens de subsistance dans le Djambudvipa est épuisé, sauf une petite portion de nourriture qui est apportée au roi. » Alors le roi Kanakavarna ayant réuni les receveurs, les grands conseillers, les gardiens des portes et les membres des divers conseils, leur parla en ces termes : « Écoutez avec satisfaction, seigneurs; ceci est la dernière aumône d'une portion de nourriture que fasse le roi Kanakavarna. Puisse par l'effet de cette racine de vertu cesser la misère de tous les habitants du Djambudvipa! » Aussitôt le roi, prenant le vase du grand richi, y déposa la seule mesure de nourriture qui lui restât; puis soulevant le vase des deux mains, et tombant à genoux, il le plaça dans la main droite du bienheureux Praticka Bouddha. Après avoir reçu du roi Kanakavarna sa portion de nourriture, le Praticka Bouddha s'élança miraculeusement en l'air de l'endroit même où il était; et le roi Kanakavarna, tenant ses mains jointes en signe de respect, resta immobile en le regardant sans fermer les yeux, jusqu'à ce que sa vue ne pût plus l'atteindre. Cependant, à peine le bienheureux Praticka Bouddha eut-il mangé sa portion de nourriture, que des quatre points de l'horizon s'élevèrent quatre rideaux de nuages. Des vents froids se mirent à souffler et chassèrent du Djambudvipa la corruption qui l'infectait; et les nuages, laissant tomber la pluie, abattirent la poussière. Ce jour-là même, à la seconde moitié de la journée, il tomba une pluie d'aliments et de mets de diverses espèces : ces aliments étaient du riz cuit, de la farine de grains rôtis, du gruau de riz, du poisson, de la viande : ces mets étaient des préparations de racines, de tiges, de feuilles, de fleurs, de fruits, d'huile, de sucre, de sucre candi, de mélasse, de farine. Alors le roi Kanakavarna, content, joyeux, ravi, transporté, plein de joie, de satisfaction et de plaisir, s'adressa ainsi aux receveurs, aux grands conseillers, aux ministres, aux gardiens des portes, aux membres des divers conseils : « Voyez, seigneurs, voici en ce moment le premier résultat de l'aumône, qui vient d'être faite d'une seule portion de nourriture. »

On peut encore citer, comme exemple de ce genre fantastique, la présence de Bouddha dans la ville de Cravasti, où il s'était rendu, à peu près comme Moïse devant les devins de Pharaon, sur un défi des brahmanes. Bouddha commence par un messager que le roi lui a dépêché pour lui annoncer que tout est prêt : il lui donne sa bénédiction et le renvoie à son maître à travers les airs. « Alors, Bhagavat entra dans une méditation telle que, dès que son esprit s'y fut livré, on vit sortir du trou dans lequel se place le verrou de la porte, une flamme qui, allant tomber sur l'édifice de Bhagavat, le mit en feu tout entier. Les Thirtyas aperçurent l'édifice de Bhagavat qui était la proie des flammes, et à cette vue, ils dirent à Prasanadjit, le roi du Koçala : « L'édifice où Bhagavat doit faire ses miracles, ô grand roi, est tout entier la proie des flammes : va donc l'éteindre. » Mais le feu, avant que l'eau l'eût touché, s'éteignit de lui-même sans avoir brûlé l'édifice; et cela eut lieu par la puissance propre du Bouddha et par la puissance divine des divas (anges). » A ce miracle préliminaire en succèdent encore deux autres. D'abord Bouddha remplit toute l'atmosphère d'une splendeur extraordinaire, puis il détermine, par la position qu'il donne à ses pieds, un tremblement de terre, durant lequel il se répand sur lui, au milieu d'un concert céleste, une pluie de fleurs merveilleuses. Des religieux, frappés de ces phénomènes, conçoivent le projet de se rendre près de lui, et, bénis par lui, ils accomplissent en un instant leur voyage et lui forment cortége. Il se rend alors à l'assemblée devant laquelle, sur la prière du roi, devaient être confondus ses adversaires. « Alors Bhagavat entra dans une méditation telle, qu'aussitôt que son esprit s'y fut livré, il disparut de la place où il était assis, et que s'élançant dans l'air, du côté de l'occident, il y parut dans les quatre attitudes de la décence, c'est-à-dire qu'il marcha, qu'il se tint debout, qu'il s'assit, qu'il se coucha. Il atteignit ensuite la région de la lumière; et il n'y fut pas plus tôt, que des lueurs diverses s'échappèrent de son corps : des lueurs bleues, jaunes, rouges, blanches, et d'autres ayant les plus belles teintes du cristal. Il fit apparaître en outre des miracles nombreux. De la partie inférieure de son corps jaillirent des flammes, et de la supérieure s'échappa une pluie d'eau froide. Ce qu'il avait fait à l'occident, il l'opéra également au midi; il le répéta aux quatre points de l'espace; et quand, par ces quatre miracles, il eut témoigné de sa puissance surnaturelle, il revint s'asseoir sur son siége; dès qu'il y fut assis, il s'adressa ainsi à Prasanadjit, le roi de Koçala : « Cette puissance surnaturelle, ô grand roi, est commune à tous les auditeurs de Bouddha. »

Il me paraît inutile d'insister plus longtemps sur ces légendes. Pour reconnaître qu'elles sont imaginaires, il devrait suffire de considérer quelle est leur conformité avec le goût naturel des Orientaux. C'est évidemment de leur esprit même que toutes ces inventions sont sorties; elles portent son cachet. Non-seulement on doit poser en fait que Bouddha n'a jamais rien accompli de semblable, mais on doit croire que de tels moyens de conversion n'étaient pas ceux qui lui plai-

saient. On trouve continuellement dans ses prédications cette maxime qui est vraisemblablement sortie plus d'une fois de sa bouche : « Les miracles opérés par une puissance surnaturelle attirent bien vite les hommes ordinaires. » Sage et détaché des choses du corps comme il l'était, on doit trouver probable qu'il ait reproché à ceux qui lui demandaient des miracles leur puérilité, et qu'au lieu de ces hommes superficiels, il ait préféré attirer à lui ceux auxquels la beauté de sa morale paraissait suffisante.

Il faut convenir que le caractère commun de tous ces miracles est de ressembler à des rêves plus qu'à des événements réels. On dirait que tous ces personnages sont des fantômes auxquels les transformations ne coûtent rien. Aussi le merveilleux, au lieu de se tenir dans une certaine mesure, est-il illimité comme dans les féeries. Mais plus il s'exagère, moins il fait d'effet. Il paraît en quelque sorte trop facile. Si presque tous les miracles de la tradition bouddhique sont conçus dans le même esprit, cela tient à ce qu'ils sont nés, non de la vérité des choses, mais de la spontanéité des imaginations. Chez les peuples dont il s'agit, le monde matériel n'est point considéré, ainsi que chez nous, comme doué d'une réalité positive. On n'y regarde les phénomènes que présente le corps que comme de pures apparences, ainsi que les images qui s'agitent dans nos esprits durant le sommeil. Dès-lors les variations les plus grandes n'ont rien qu'on ne puisse croire. Ce sont des fantômes qui se métamorphosent, ou des fantômes qui se substituent à d'autres fantômes : ce sont des merveilles qui n'ont en quelque sorte rien de plus que le cours ordinaire des choses.

Mais que des faits aussi évidemment fabuleux aient pu être considérés comme des vérités historiques par les successeurs immédiats de Bouddha, et peut-être même de son vivant, voilà qui est réellement étonnant. En même temps que le besoin instinctif du merveilleux se satisfaisait ainsi chez ces populations crédules, il n'y avait rien dans de tels événements qui fût hors de proportion avec l'idée que l'on se faisait de la grandeur et de la divinité du prédicateur de la nouvelle loi. Son principal miracle, et il était assurément supérieur à toutes ses prétendues actions sur la nature, était d'avoir su porter les hommes à renoncer aux charmes de l'ambition, de l'égoïsme, de la richesse, pour se consacrer au culte de la vertu. Le cortége, sans cesse grandissant, de ses auditeurs, était son véritable triomphe sur la nature, et il parlait plus haut en sa faveur que ne l'eût pu faire la liste la plus pompeuse de merveilles.

LIGIER RICHIER.

Voyez 1848, page 388.

Ce groupe orne aujourd'hui l'autel de la Vierge, placé au rond-point de l'église de Saint-Mihiel. C'est le débris d'une composition où Richier avait représenté le Crucifiement. Quatre chérubins, portés chacun sur un nuage, recueillaient pieusement dans des coupes le sang qui jaillissait des plaies de l'Homme-Dieu. Au pied de la croix, d'un côté, l'on voyait les deux figures dont nous donnons le dessin; de l'autre, Marie-Madeleine et saint Longin qui priaient Jésus expirant. Il est probable que cette sculpture en bois avait été exécutée vers 1530. Un sieur de Châteaurupt, « bourgeois de Troyes en Champagne, » passant à Saint-Mihiel pour se rendre à Saint-Nicolas-de-Port, en 1532, l'admira « entre autres ouvrages de sculpture, dit-il, faits par maître Légier, tailleur d'images, demeurant audit lieu de Saint-Mihiel, que l'on tient le plus expert et meilleur ouvrier en dit art que l'on vit jamais. » En 1724, ce monument précieux de l'art au seizième siècle était déjà presque détruit. Lors de la reconstruction de l'église, au commencement du dix-huitième siècle, les statues de Madeleine et de Longin, à demi vermoulues, avaient péri; le Crucifix disparut à son tour pendant la révolution. Les figures de Saint Jean et de la Vierge évanouie (que l'on appelle dans le pays « Notre-Dame de Pitié »), placées d'abord près de la sacristie, au-dessus d'un autel-tombeau sur lequel était un Saint-Suaire en terre cuite attribué aussi à Ligier, furent, dit-on, cachées pendant quelque temps dans un jardin voisin de l'église. Dans l'estime des personnes qui ont comparé les différentes compositions de Richier, le Crucifiement était son chef-d'œuvre. Il est certain que la Vierge est admirable. Son corps chancelant fléchit sous le poids de son âme; l'attitude est naturelle et simple; la douleur la plus vraie est empreinte sur ses traits défaillants. Il n'y a point là de recherche, d'artifice; le pieux sentiment de l'artiste s'est traduit avec une simplicité qui fait illusion : l'art est si grand qu'au premier moment il n'apparaît point, on ne l'admire que par réflexion. C'est dans un tronc de noyer que le groupe a été sculpté. Ce bois, assez commun aux environs de Saint-Mihiel, notamment sur les finages de Saint-Julien, de Creüe et de Vigneulles-sous-Hatten-châtel, est d'une teinte ordinairement sombre; en vieillissant surtout il est rougeâtre ou bistre. Pour éviter sans doute ce qu'il pouvait y avoir de déplaisant dans cette uniformité de ton, Ligier coloria ses figures. Ainsi la robe de la Vierge, d'un bleu foncé, était ornée de fleurons et entrelacs d'or; le voile était blanc comme un fin tissu de lin. La tunique de saint Jean était brune; son manteau, vert à l'extérieur, était rouge intérieurement, et ses cheveux paraissaient noirs. On a été obligé de faire disparaître ces couleurs pour défendre le bois contre la vermoulure, et on leur a substitué, sur une couche d'huile cuite, une teinte lithoïde. L'effet, toutefois, n'est plus aussi puissant que lorsque l'on entrevoyait sous le clair obscur du voile, et en contraste avec les couleurs, la pâleur morbide du visage de la Vierge, où se peint une si profonde souffrance.



Seizième siècle. — Groupe sculpté en bois, par Ligier Richier, dans l'église de Saint-Mihiel.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE, rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

MUSÉE DU LOUVRE.

LA VIERGE DITE LA BELLE JARDINIÈRE, PAR RAPHAEL.



Musée du Louvre.— La Vierge dite la Belle Jardinière, tableau sur bois, peint par Raphael. — Hauteur, $1^m,22$; largeur, $0^m,96$.

La Belle Jardinière a été récemment placée au nombre des inestimables merveilles qui décorent le grand salon du Musée au Louvre. Dans ce choix exquis des meilleures œuvres des plus grands maîtres, on peut trouver des compositions plus savantes et plus considérables que ce tableau de Raphaël ; il n'en est point de plus suave, de plus parfaite.

Vasari raconte que Raphaël, après avoir peint à Pérouse sa Déposition du Christ au tombeau (1), vint à Florence et y peignit la Belle Jardinière qu'il devait envoyer à Sienne ; mais comme Bramante lui écrivit qu'ayant parlé de lui au pape, sa

(1) Conservée aujourd'hui à Rome, dans la galerie Borghèse.

Sainteté consentait à l'employer à peindre les salles du Vatican, Raphaël partit précipitamment, confiant à Ridolfo Ghirlandaio le soin de terminer la draperie bleue de la Vierge. Ce tableau fut acheté par François Ier au gentilhomme de Sienne pour lequel il avait été fait; sous Louis XIV il décorait à Versailles le cabinet des médailles. Sur les consciencieux inventaires dressés au Louvre, sous l'Empire, le prix de la Belle Jardinière est évalué 400 000 francs. Ridolfo Ghirlandaio, bien que la draperie bleue de la Vierge ait été peinte par lui, n'a revendiqué aucune part dans l'honneur de cette œuvre; sur la bordure même de cette draperie on lit la signature *Raphaello Urbinas* tracée sans doute par Ridolfo. Le savant secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, M. Quatremère de Quincy, dans son Histoire de Raphaël, après avoir décrit et apprécié la Déposition du Christ au tombeau, parle en ces termes de la Belle Jardinière : « Même mérite de fraîcheur et de conservation dans le charmant tableau de Vierge que Raphaël fit pour Sienne et qu'on désigne par le nom de la Jardinière. Son costume peut-être, qui tient effectivement un peu de celui d'une villageoise, l'aura fait appeler ainsi. C'est une de ces compositions naïves, qu'on peut mettre, surtout à cause de la proportion de grandeur naturelle des figures, en tête de celles où Raphaël, avant de s'élever à l'idéal du sujet, comme il le fit dans la suite, se bornait aux expressions de simplicité, d'innocence et de cette grâce pudique dont les mœurs de la campagne lui fournissaient les modèles dans les jeunes villageoises. Rien n'égale la candeur de celle-ci. Le ton de couleur et le style de dessin y sont dans un admirable accord; et cet accord n'a rien créé de plus pur ni de plus divin que les formes de l'Enfant Jésus, et le sentiment d'adoration du petit saint Jean. — Trois choses prouvent que ce tableau est de la même époque que le précédent : d'abord la date qu'on y lit, et qui est de 1507; ensuite il en existe un dessin de la main de Raphaël (collection Mariette), au revers duquel on voit des essais des figures qui appartiennent à la composition du Christ au tombeau. Enfin on sait que Raphaël partit pour Rome avant d'avoir fini la draperie bleue de la Vierge qui fut terminée par Ridolpho Ghirlandaio. »

Lépicié, dans son Catalogue raisonné des tableaux du roi, donne une explication singulièrement recherchée de ce tableau : « Comme Raphaël, dit-il, fait poser l'Enfant Jésus sur un pied de la Vierge, je crois qu'il a voulu caractériser par ce trait la tendresse respectueuse de cette sainte mère qui, dans son fils, voit son sauveur. »

Quant au titre sous lequel ce tableau est connu dans les arts, Lavallée, rédacteur du texte du *Musée* Filhol, en a cherché l'origine avec une patience toute puérile : « Il est possible, dit-il, que le modèle dont Raphaël se servit fût une femme de cette profession, et que, renommée par sa beauté parmi les artistes de cette époque, le tableau ait retenu le nom de l'état du modèle. Mais ce ne sont que des suppositions, et il me paraît plus vraisemblable de penser que ce surnom, que rien, dans ce tableau, ne peut motiver, si ce ne sont les fleurs dont la Vierge est entourée, lui vient de la bizarrerie assez commune aux marchands de tableaux, qui, pour distinguer celui-ci des nombreuses productions que l'on doit au pinceau de Raphaël, l'auront intitulé de la sorte, comme ils disent : le Cadet à la perle, du portrait du comte d'Harcourt; la Vierge à l'écuelle, etc. »

Le tableau de la Belle Jardinière a été anciennement gravé par Gilles Rousselet et par Jacques Chéreau. La Chalcographie du Musée central en commanda une planche à M. Boucher Desnoyers, qui, en l'an XI de la république (1803), la dessina et grava, et en fit plus tard la dédicace à M. Denon, directeur général du Musée Napoléon. Cette planche a fait la réputation de cet illustre graveur, et a été d'un grand profit à l'établissement national qui la lui avait commandée. Elle fut accueillie avec une telle faveur que, payée 5 000 fr. en l'an XII, elle avait rapporté, l'année suivante, près de 15 000 fr. La planche de M. Desnoyers est, en effet, jusqu'à ce jour, et restera longtemps sans doute la plus savante traduction de cette délicieuse peinture où respirent tant de pureté et de charme.

HYGIÈNE DES REPAS.

Dans un article publié l'année dernière (1), nous avons essayé de donner quelques préceptes pratiques sur l'hygiène du sommeil. Le sujet que nous allons traiter aujourd'hui est beaucoup plus compliqué; il s'agit du nombre et de la distribution des repas dans le cours de la journée. Pour le sommeil, la nature semble avoir tout réglé; pour l'alimentation, l'homme n'a d'autre guide que la faim, mauvaise conseillère en hygiène comme en morale. En effet, l'homme civilisé doit pour ainsi dire prévenir son invasion, afin d'éviter le sentiment d'angoisse, la débilitation et l'incapacité de travail dont elle est accompagnée, ou les excès de table dont elle est presque inévitablement suivie. Pour obtenir ce résultat, on a épuisé toutes les combinaisons. Le nombre et l'abondance des repas, la nature des aliments, celle des boissons, varient de peuple à peuple et changent tous les vingt-cinq ans. Sans cesse on cherche à concilier les heures des repas avec les exigences des occupations journalières, sans pouvoir réussir à trouver un arrangement qui satisfasse à la fois aux besoins impérieux de l'estomac, et aux devoirs multipliés de chaque profession.

Dans cet article, nous nous bornerons à donner des indications générales. Chacun en fera son profit et les adaptera à son genre de vie. Il est évident, en effet, que l'hygiène des repas ne saurait être la même pour l'homme qui vit en plein air occupé de travaux corporels, et pour l'employé sédentaire qui passe sa journée assis devant une table. Entre ces deux extrêmes se placent tous les intermédiaires imaginables; de là des modifications nombreuses auxquelles viennent s'ajouter toutes celles que nécessitent l'activité et les besoins de l'estomac, car l'appétit n'est jamais le même chez deux individus, quelque semblables qu'on veuille les supposer.

Le premier conseil que nous donnerons, c'est de ne pas rester longtemps à jeun le matin. Soit qu'on se lève pour se livrer aux travaux de l'esprit, soit que des occupations forcent à sortir de bonne heure, la règle est la même. L'appétit n'étant pas encore éveillé, il serait déraisonnable de faire un repas copieux; mais un liquide chaud, tel que du lait, du thé, du chocolat, du bouillon avec un peu de pain ou bien un potage, font cesser ce sentiment de la vacuité de l'estomac qu'on éprouve en sortant du lit, et préviennent la débilitation et le mal de tête qui en sont souvent la conséquence. La sensation dont nous parlons est tellement impérieuse qu'elle a engendré chez les classes laborieuses une habitude funeste et meurtrière contre laquelle nous ne saurions trop nous élever : c'est l'usage de prendre le matin à jeun de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs fortes. Il n'est personne qui ne se rappelle avoir vu les ouvriers, forcés de se rendre à leurs travaux avant le jour, entrer dans les boutiques des épiciers et vider d'un seul trait un verre de cette détestable boisson. Immédiatement après, ils éprouvent un agréable sentiment de chaleur, un accroissement momentané dans les forces, résultat qui les aveugle sur les dangers de cette habitude. En effet, ce n'est pas impunément que l'on surexcite ainsi journellement les organes de la digestion. Cette eau-de-vie, le plus souvent de mauvaise qualité, est encore aiguisée avec du poivre. Versée dans l'estomac alors complétement vide, elle se trouve directement en contact avec la membrane interne de l'organe, y provoque un afflux du sang et excite la sécrétion des liquides digestifs. L'estomac n'ayant rien à digérer, ces liquides réagissent à leur tour sur la membrane et tendent à la désorganiser. Cette funeste habi-

(1) 1848, p. 130.

tude conduit chaque année, dans les hôpitaux, des milliers d'ouvriers affectés d'inflammations chroniques des intestins. Ils n'y trouvent même pas la guérison qu'ils y sont venus chercher; car ce ne sont point des drogues qui conviennent à de pareilles maladies, c'est un régime composé d'aliments légers, c'est le séjour à la campagne, le repos prolongé pendant plusieurs mois. Espérons qu'un jour viendra où le pauvre aura ses maisons de convalescence à la campagne; alors il pourra guérir de ces maladies qui ne réclament ni saignées, ni sangsues, ni remèdes, mais le bon air, le repos et un régime convenable. Que l'ouvrier renonce donc à une habitude meurtrière. Une bonne soupe serait préférable pour lui à tout autre aliment, et si la plupart des ouvriers en adoptaient l'usage, on verrait bientôt s'élever de tout côté de petites cuisines, où cette soupe leur serait servie à l'heure où ils commencent leurs travaux.

Dans beaucoup de pays, le repas le plus copieux se prend vers le milieu du jour, entre midi et deux heures. Ce moment est fort convenable pour les états non sédentaires. En effet, il est incontestable qu'un homme en mouvement depuis le matin éprouve fortement le besoin de réparer ses forces vers le milieu du jour. Toutefois il est aussi très-positif que cet usage a ses inconvénients. Ce dîner de midi coupe la journée par le milieu et interrompt le travail au moment où il est dans toute son activité. Le temps de prendre le repas, joint au repos qu'exige le commencement de la digestion, ne peut pas s'élever à moins d'une heure et demie. En outre, ce repas en nécessite un troisième, le souper, sur lequel nous nous expliquerons tout à l'heure. L'usage de Paris, qui consiste à déjeuner entre dix heures et midi, me paraît préférable. Toutefois il faut s'entendre sur l'importance de ce déjeuner: il doit être léger. Le savant, l'homme de lettres, se contenteront de quelques légumes, de poisson, d'œufs, de farineux tels que le riz, le macaroni, ou bien de fruits cuits ou crus. Ces aliments seront pris en quantité suffisante pour faire taire complétement le sentiment de la faim, sans amener celui de la plénitude. Les personnes dont la vie est moins sédentaire et qui dépensent beaucoup de force en marchant, parlant ou travaillant des bras, ajouteront six à huit bouchées de viande rôtie au menu que nous venons de donner.

L'heure et l'importance du dernier repas de la journée ont singulièrement varié. A l'époque où l'on dînait au milieu du jour on soupait tard. Maintenant on ne soupe plus et l'on dîne entre cinq et sept heures du soir. Ces heures sont heureusement choisies. Une foule de travaux cessent nécessairement à la chute du jour, et pendant la moitié de l'année le moment du dîner est aussi celui où la nuit commence. Ainsi, pour un grand nombre de personnes le dîner marque la fin du travail et le commencement du repos. Ce repos favorise la digestion qui est entièrement accomplie au moment où l'on se met au lit. Il y avait un grave inconvénient au souper d'autrefois. La digestion est favorisée par un exercice modéré, une conversation animée, la promenade en plein air. Le repos et la chaleur du lit, le ralentissement de la circulation qui accompagne le sommeil, le troublent ou arrêtent les fonctions de l'estomac; de là ces indigestions nocturnes si fréquentes dans le siècle dernier. Le dîner actuel est donc réglé suivant les lois d'une saine hygiène, et c'est avec peine que nous le voyons sans cesse reculé dans la soirée, et tendre à remplacer le souper de nos pères.

Ce que nous venons de dire s'applique spécialement aux habitudes de la classe moyenne. Le travail des champs ou des ateliers a des exigences qui souvent ne peuvent pas se plier aux règles que nous avons données. Mais les ouvriers doivent chercher à les concilier avec les nécessités auxquelles ils sont soumis. Les plus nombreux d'entre eux, les cultivateurs, peuvent très-bien répartir leurs repas dans le cours de la journée, comme nous l'avons conseillé, en avançant ou en reculant les heures suivant le lever et le coucher du soleil, et en ajoutant un repas dans les grands jours de l'été. Ainsi le laboureur, qui se lève à trois heures du matin, devrait manger, avant d'aller aux champs, une bonne soupe et boire un verre de vin, prendre un repas vers huit ou neuf heures, un autre entre deux et trois heures, au moment de la plus grande chaleur, et enfin le repas principal entre six et huit heures.

On ne peut se défendre d'un profond sentiment de tristesse, en songeant qu'il est impossible à l'immense majorité des habitants de la France de suivre les préceptes que nous venons de donner. La tristesse augmente quand on réfléchit que la santé, la force, l'intelligence, le bien-être moral et physique dépendent d'une alimentation substantielle. Jadis les philanthropes se consolaient par l'idée qu'une cuisine recherchée devient funeste à ceux pour lesquels ces mets variés sont préparés. On ne saurait plus se bercer de ces illusions: l'inexorable statistique en a fait justice. Sans doute l'homme qui abuse de la bonne chère finit par détruire sa santé; mais celui qui s'asseoit habituellement à une bonne table et mange modérément, entretient ses forces et retarde l'invasion de la vieillesse. Des mets recherchés et variés dans leur nature se digèrent bien plus facilement que des mets simples, mais grossiers. Pour qu'il ne reste aucun doute sur notre pensée, qui est celle de tous les médecins judicieux, je vais entrer dans quelques détails. Une foule de personnes croient de très-bonne foi qu'un régime exclusivement composé de bœuf et de mouton bouilli ou rôti, de pommes de terre, de choux et de fromage, doit être sain et hygiénique. Il n'en est malheureusement point ainsi. L'estomac se fatigue de ces mets substantiels, mais d'une digestion difficile; et une alimentation où le poisson, la volaille, le gibier et les farineux alterneront avec les viandes de boucherie, sera aussi infiniment plus salutaire. La tâche hygiénique d'une maîtresse de maison consiste précisément à varier habilement ces aliments divers suivant la saison, afin d'éviter la fatigue qui résulte pour l'organe digestif d'un régime trop uniforme. Les légumes, les fruits crus ou cuits, le laitage, les œufs, lui fournissent encore des ressources précieuses auxquelles elle aura surtout recours à la fin de l'hiver, lorsque l'estomac est las de l'usage exclusif et prolongé de la viande de boucherie. L'utilité de la volaille, du gibier et du poisson, comme succédanés de la viande, empêchera toujours une administration philanthropique de frapper ces denrées de forts octrois à l'entrée des villes; en effet, en élevant leur prix, on les rend inabordables aux petits ménages, aux pauvres malades; et, loin de contribuer à l'amélioration de la subsistance des classes inférieures, on les réduit à l'alimentation uniforme que nous avons condamnée.

Contraindre le riche à diminuer la recherche de sa table est un résultat puéril qui ne profite à personne; il faut s'efforcer d'améliorer la nourriture du pauvre en mettant à sa portée un plus grand nombre d'aliments à la fois légers et nutritifs. Ainsi tout impôt sur la volaille, le gibier, le beurre, les œufs, le lait, le vin ordinaire et le sel, est un impôt sur le bien-être et la santé du peuple, c'est-à-dire du plus grand nombre. Il prive le malade convalescent des seuls aliments qui pourraient opérer son rétablissement, et n'empêche pas le riche de satisfaire tous les caprices de son palais blasé.

Le choix des boissons n'est pas moins important que celui des aliments. Les eaux pures mêlées d'air et contenant des sels de chaux en petite quantité sont seules salutaires. Les eaux stagnantes, altérées par des matières animales et végétales en putréfaction, celles des puits qui ne dissolvent pas le savon, sont malsaines et deviennent la source d'une foule de maladies. Mais l'eau la plus salubre ne suffit pas à l'homme. Jusqu'à trente ans, l'estomac conserve en général assez d'énergie pour pouvoir se passer de tout excitant. Chez quelques personnes, cette faculté persiste toute la vie; ce n'est pas la règle, c'est une exception; car chez tous

les peuples sauvages ou civilisés, nous trouvons l'usage des boissons fermentées. Impérieux chez les peuples du Nord, ce besoin s'affaiblit chez les habitants du Midi. Forcé de réagir sans cesse contre le froid et l'humidité, l'homme du Nord allume dans son propre corps le foyer que doit entretenir sa chaleur vitale, tandis que l'homme du Midi cherche à se défendre contre la chaleur qui l'énerve et l'abat; c'est aux boissons glacées et rafraîchissantes qu'il demande l'énergie suffisante pour accomplir ses faciles travaux. Dans nos latitudes tempérées, le travailleur actif ou sédentaire a besoin de vin, de bière ou de cidre pour faciliter la digestion d'aliments lourds, tels que le bouilli, le lard, ou pour suppléer à une nourriture insuffisante. Pendant le repas ou immédiatement après, un verre de bon vin est une boisson salutaire; prises à jeun et sans manger, les boissons frelatées auxquelles l'ouvrier des villes est condamné, sont un poison moins violent, mais aussi dangereux que l'eau-de-vie poivrée dont nous avons parlé. Améliorer la nourriture des classes laborieuses en exerçant une surveillance sévère sur les débitants, et en faisant des efforts constants pour abaisser le prix des aliments de première nécessité, est le devoir le plus sacré de la municipalité d'une grande ville. Une pareille tâche exige du reste autant de lumières, de savoir, d'études persévérantes que de bonne volonté; une philanthropie peu éclairée n'atteint pas le but qu'elle se propose, et les mesures qu'elle suggère ne tournent point au profit de ceux en faveur desquelles elles avaient été prises. L'économie publique est une science : le cœur ne suffit pas toujours pour la deviner.

ÉTUDES D'ARCHITECTURE EN FRANCE,

OU NOTIONS RELATIVES A L'AGE ET AU STYLE DES MONUMENTS ÉLEVÉS A DIFFÉRENTES ÉPOQUES DE NOTRE HISTOIRE.

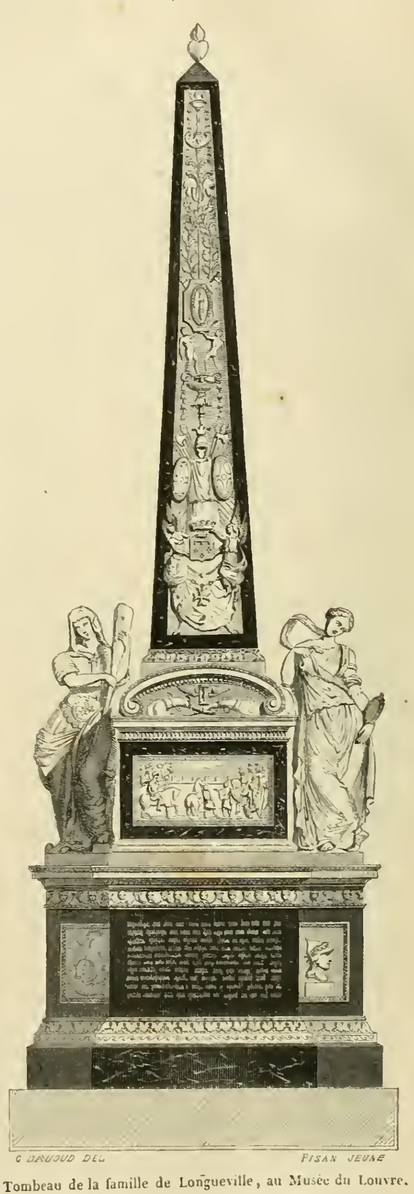
Voy. les Tables des années précédentes.

SUITE DU RÈGNE DE LOUIS XIV.

MONUMENTS FUNÉRAIRES.

TOMBEAUX DU CARDINAL MAZARIN, DE LA FAMILLE DE LONGUEVILLE, ET AUTRES.

L'usage introduit par le christianisme d'inhumer les grands personnages dans l'intérieur des églises exerça naturellement une grande influence sur la forme et le caractère des mausolées français. Au moyen âge les plus grands dignitaires, les évêques, les archevêques n'eurent souvent pour marquer la place de leur sépulture que de simples pierres gravées faisant partie du pavement même des temples; s'il en eût été autrement les églises n'eussent pas suffi à contenir un aussi grand nombre de tombeaux; néanmoins nous avons vu que ce système n'était pas le seul adopté autrefois pour les sépultures, et que l'art du moyen âge se signala aussi dans des tombeaux d'une tout autre importance, élevés, soit dans le vide des arcades des chœurs, soit dans le centre même de chapelles privilégiées. La renaissance, renonçant aux dalles sépulcrales, adopta le type des mausolées isolés tel que nous en avons vu des exemples dans ceux de Louis XII, de François I[er], de Henri II. De semblables tombeaux étaient de véritables monuments du domaine de l'architecture; mais au dix-septième siècle, le grand nombre de tombeaux élevés dans l'intérieur des églises rendit les emplacements plus rares, et l'on se vit de nouveau contraint d'en réduire l'importance. Au lieu de tombeaux isolés, on fut la plupart du temps obligé de les adosser à la muraille; au lieu de somptueux mausolées, il fallut souvent se contenter d'un simple sarcophage surmonté d'une statue. Les tombeaux prirent alors des proportions plus restreintes et furent tous composés d'après un type à peu près uniforme. L'expression et la forme architecturales commencèrent à disparaître, et la statuaire fut seule chargée d'en faire tous les frais. La difficulté de varier les motifs de tombeaux conçus sur la même donnée entraîna les artistes à imaginer des compositions théâtrales tout à fait



Tombeau de la famille de Longueville, au Musée du Louvre.

réprouvées par le goût sévère qui doit toujours présider à des monuments de cette nature. La direction donnée aux arts par l'influence et l'intervention de Lebrun et suivie malheureusement par les architectes et les sculpteurs, comme elle l'avait été par les peintres, produisit des œuvres complétement contraires aux principes éternels du beau. Au

lieu de chercher à imposer par la noblesse et la sévérité de l'ensemble, certains sculpteurs du dix-septième siècle cherchèrent à animer leurs compositions en donnant à leurs figures des poses très-mouvementées, et créèrent un style faux et exagéré.

Les mausolées du dix-septième siècle se composaient presque invariablement d'un sarcophage surmonté d'une statue couchée ou agenouillée, et accompagnée de figures allégoriques dont le nombre et le sujet variaient selon l'importance et la destination du monument.

C'est d'après cette disposition que furent conçus les tombeaux du marquis de Louvois aux Capucines par Girardon, de Colbert à Saint-Eustache par Coisevox et Tuby, celui du cardinal de Richelieu dans l'église de la Sorbonne exécuté par Girardon d'après le dessin de Lebrun, et enfin celui du cardinal Mazarin, qui était l'œuvre de Coisevox. Ce dernier tombeau, dont nous donnons un dessin comme spécimen de ceux de ce genre, se composait de la statue en marbre blanc du cardinal représenté à genoux sur un sarcophage de marbre portor; derrière lui est un faisceau de ses armes. Sur la base du cénotaphe, qui est en marbre blanc, sont assises trois figures de bronze représentant la Fidélité, la Prudence et l'Abondance. Ce monument était élevé dans l'origine au fond de l'église du collége des Quatre-Nations, aujourd'hui l'Institut. Après la révolutoin il fut transporté dans le musée des monuments français aux Petits-Augustins, et maintenant il fait partie du musée de Versailles. C'est certainement un des mausolées les plus remarquables du dix-septième siècle.

Nous ajouterons encore aux tombeaux importants de cette époque, que nous avons cités, celui du maréchal de Créqui aux Jacobins, exécuté par Coisevox sur les dessins de Lebrun; celui de Jean Casimir, roi de Pologne, par Balthazar Marsy, dans l'église de Saint Germain-des-Prés; celui de Turenne par Lebrun, qui était à Saint-Denis; celui du compositeur Lulli, par Cotton, élève d'Anguier, dans l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet; celui de Lebrun, par Coisevox son ami, qui était aux Capucines. Lebrun avait lui-même donné le dessin du tombeau de sa mère : elle y était représentée par une figure en marbre sortant de son sépulcre, appelée par la trompette d'un ange qui s'envolait vers le ciel. La statue de femme avait été exécutée par Collignon et l'ange par Tuby.

L'un des monuments funéraires les plus importants du dix-septième siècle est celui qui se voit à Moulins dans l'église des religieuses de Sainte-Marie; il fut élevé en 1658 à la mémoire de Henri, dernier duc de Montmorency, décapité



Tombeau du cardinal Mazarin, par Coisevox.

à Toulouse en 1632. C'est une œuvre capitale de François Anguier, frère aîné de Michel, et cependant l'architecture y joue un grand rôle; l'ensemble de cette ordonnance adossée au fond d'une chapelle se compose de quatre colonnes dont les deux du milieu supportent un fronton; au milieu le duc est représenté à moitié couché sur un sarcophage, la duchesse sa femme (Marie-Félix des Ursins) est à ses pieds; sur les côtés du sarcophage sont deux statues assises, la Valeur représentée par un Hercule et la Libéralité. Dans deux niches sont les figures de la Noblesse et de la Piété, au centre et entre les colonnes est une urne cinéraire entourée de festons supportés par des anges, et les armes de Montmorency

surmontent le fronton. Ce tombeau est encore dans un parfait état de conservation; il n'est pas un voyageur qui passe à Moulins sans le visiter.

Comme exemple de tombeau d'une disposition toute différente de ceux-ci, nous avons donné le dessin de celui qui fut élevé pour la famille de Longueville. Ce tombeau se compose d'une pyramide placée sur un soubassement; aux angles du piédestal sont quatre figures allégoriques; deux des faces sont décorées de bas-reliefs représentant: l'un le secours d'Arques, et l'autre la bataille de Senlis; ce monument est également de François Anguier; il renfermait le cœur de plusieurs ducs de Longueville. Commencé par Henri I duc de Longueville, mort en 1595, il fut achevé par ordre d'Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville, qui y fit déposer le cœur de Henri II duc de Longueville, son mari, mort le 11 mai 1663. Le tombeau de la famille Longueville, actuellement au musée de la sculpture française au Louvre, était primitivement aux Célestins, dans la chapelle d'Orléans si célèbre par le nombre et la richesse des monuments funéraires qu'elle renfermait. Millin, qui a pu la voir dans toute sa splendeur, disait: En entrant dans la chapelle d'Orléans, on se croit transporté dans un atelier de sculpteur. Les tombeaux réunis dans cette chapelle étaient, en effet, très intéressants et par les personnages qu'ils renfermaient et par les artistes aux talents desquels ils étaient dus: on y voyait le tombeau de Louis d'Orléans, de son épouse Valentine, de Charles et de Philippe d'Orléans ses fils; celui de Renée d'Orléans, fille de François d'Orléans, duc de Longueville; les tombeaux de Henri Chabot par Michel Anguier, de Philippe Chabot connu sous le nom de l'Amiral, par Jean Cousin; la sépulture du cœur de François II, dont les sculptures étaient de Paul Ponce; celle des cœurs de Henri II, Charles IX et François duc d'Anjou, sculpture de Germain Pilon; la sépulture destinée à renfermer le cœur d'Anne de Montmorency, par Barthélemi Prieur, sculpteur calviniste qui devait beaucoup à la maison de Montmorency: l'ordonnance de ce monument était de Jean Bullant.

Outre les tombeaux élevés dans l'intérieur de la chapelle d'Orléans, de l'église des Célestins, il y en avait un grand nombre dans le chœur et dans la nef de cette église; depuis ceux de la famille des Marcel, échevins de Paris, morts au quatorzième siècle, jusqu'à ceux de plusieurs personnages célèbres du dix-huitième siècle. Parmi les personnages historiques inhumés dans l'église des Célestins, nous citerons Jeanne de Bourgogne, femme de Jean duc de Bedfort; Jeanne de Bourbon, femme de Charles V; Alexandre Stuart, fils de Jacques II, mort en 1485, et ses deux fils; Louis Potier marquis de Gesvres, mort en 1643 au siége de Thionville. Les Célestins étaient pour ainsi dire le pendant de Saint-Denis, c'était le lieu adopté pour la sépulture des nobles et puissantes familles dont l'orgueil et la vanité se perpétuaient jusque dans ces marbres somptueux sitôt dispersés, et qu'on interroge aujourd'hui comme témoignages historiques et monuments d'art d'une société qui n'existe plus.

VOYAGE DANS LE SAHARA,

PAR M. JAMES RICHARDSON.

EN 1845 ET 1846.

Suite. — Voy. 1848, page 308.

Nous partîmes de Ghradamès pour Ghrât le 25 novembre. Monté sur mon chameau, pressant le pas, je cherchais en m'éloignant de cette ville singulière que l'on nomme dans le désert la *cité sainte*, la *cité des marchands et des marabouts*, à me faire une idée précise du caractère de sa population. Il y a dans ses habitants un mélange extraordinaire des qualités qui font l'homme religieux et l'homme de commerce: à une susceptibilité religieuse qui s'alarme d'une goutte de potion tombée sur leurs vêtements, ils allient un esprit d'entreprise commercial si ardent qu'on les voit se hasarder, dans l'intérêt de leur trafic, aux parties du désert infestées de bandits, et pousser leurs excursions du bord de la Méditerranée aux rives du Niger, jusqu'à Nouli et Rablah. Mais leur résignation aux décrets de la Providence est sans pareille. Les plus tristes afflictions domestiques ne leur arrachent pas un murmure. Ils prient non-seulement cinq fois par jour ainsi que le demande le Koran, mais dans toutes les circonstances qui ont quelque gravité. Intelligents, instruits, industrieux, ce sont les plus actifs promoteurs de la civilisation dans le nord de l'Afrique et le grand désert.

Ghrât. De Ghradamès à Ghrât. — Ghrât est au cœur même du désert, à 600 kilomètres de Ghradamès, au midi. Un grand nombre de petits sentiers qui ressemblent à un écheveau de fil étendu à terre, y conduisent. La caravane, voulant éviter le Cha'anbah, petite tribu d'Arabes algériens que redoute le Sahara tout entier, se porta d'abord vers l'orient, du côté du Fezzâne, pour décrire une courbe très-prononcée; mais elle reprit bientôt un chemin plus direct. L'aspect du pays ne diffère pas de celui qui sépare Ghradamès des montagnes. Dans l'énorme trajet qu'il faut exécuter, on ne trouve que trois sources. Rien de plus horrible, de plus affreux, rien qui rappelle mieux les *ténèbres palpables*, que l'étendue de désert qu'on traverse entre la cinquième et la sixième station. Aussi loin que la vue peut s'étendre on n'aperçoit qu'une solitude sans limites. Il y avait sept jours que nous marchions ainsi, dit le voyageur, lorsque, phénomène extraordinaire! nous aperçûmes deux petits acacias et trois petites fleurs bleues, pauvres et charmantes créatures qui semblaient exilées au milieu du désert. J'en cueillis une en laissant échapper cette exclamation si ordinaire aux Arabes: *El hamdolillah*, Gloire à Dieu! « Yakob, me dit un de mes compagnons, si tu avais une flûte et que tu rendisses un son mélodieux, ces fleurs ouvriraient et fermeraient leurs bouches (leurs pétales). » Ingénieuse et poétique fiction! N'est-ce pas dire que la vie cherche la vie? Enfin, à 60 kilomètres avant d'arriver à Ghrât, la caravane se trouva tout à coup au milieu de pâturages et de prairies appartenant aux Touâreg Azkar, sur le territoire desquels on venait d'entrer. Toutes les fatigues étaient oubliées: c'était le paradis après l'enfer.

Je fus reçu à Ghrât comme je l'avais été à Ghradamès. Il y avait à peine quelques minutes que j'étais installé lorsque le gouverneur vint me voir. La conversation s'engagea sur la politique qui est fort de son goût. « Quelle est la plus ancienne dynastie de l'Europe? me demanda-t-il alors. — Celle des Bourbons de France, lui répondis-je. » Le chéikh Djabour ajouta que cette famille était vieille de plus de trois mille ans. L'ancienneté d'une noblesse héréditaire est tenue en grand honneur parmi les chefs touâreg.

Présents. — Dans l'après-midi du lendemain, j'envoyai au gouverneur deux livres de sucre français, une livre de clous de girofle et une livre de *seunbeul* (littéralement les tiges). C'est, d'après les botanistes français orientaux, le *nard*, *spina celtica*. Il s'en vend d'immenses quantités dans le désert. On ne doit faire aucun présent à un homme de quelque importance sans lui en offrir. Les dames du Sahara se servent d'une décoction de ses feuilles en guise d'eau de Cologne. Les clous de girofle, *greunfel*, sont très-recherchés, surtout par les femmes qui en assaisonnent leurs gâteaux, leurs couscoussons et différents mets.

Une vingtaine de femmes touâreg sont venues me voir. Après être restées quelques instants devant moi avec tous les signes de l'étonnement, elles commencèrent à s'agiter dans tous les sens. Ne sachant qu'en faire, je pris un morceau de sucre et le cassai en morceaux que je leur distribuai. La scène changea subitement, la joie brilla dans tous les yeux, chaque langue s'agita avec volubilité. Elles me

demandèrent alors si j'étais marié, si les femmes chrétiennes étaient jolies, si elles étaient plus jolies qu'elles, et si, n'étant pas marié, je verrais quelque objection à épouser l'une d'elles. Ceci ne doit pas étonner : les femmes touâreg ont une existence bien différente de celle des femmes maures et musulmanes; elles jouissent de beaucoup plus de liberté, vont toujours sans voile, et prennent une part active à toutes les affaires, à toutes les transactions de leurs maris. La vivacité de ces femmes, les égards que les hommes ont pour elles, forment un contraste frappant avec les mœurs des autres États mahométans.

On importe des aiguilles dans le désert, mais jamais d'épingles. Je remis à chacune de mes visiteuses, au moment où elles s'en allaient, quelques épingles; et, comme elles n'en connaissaient pas l'usage, je leur donnai une leçon pratique en en fixant une ou deux sur leurs vêtements, ce qui excita leur joie d'une manière extraordinaire.

19. Je commence à me trouver fort bien à Ghrât, au milieu de ces redoutables Touâreg dont on m'avait fait des monstres et des mangeurs d'hommes. Les Arabes, les chameliers, quelquefois si hautains, si tracassiers, sont devenus au milieu d'eux doux et polis. Ghrât est la résidence d'un de leurs sultans, nommé Châfou. Ici ce sont les véritables maîtres, maîtres d'ailleurs assez débonnaires, car ils laissent les Maures, les Ghrâtines, comme on dit, avouer qu'ils relèvent, par leur gouverneur le Hadj Ahmed, des Turks ou de l'empereur de Marok.

29. Je suis sorti ce matin pour chercher une vue d'ensemble de l'oasis. J'étais accompagné par l'oncle de Djabour, avec lequel je gravis un bloc de rocher situé au nord, et qui commande l'oasis, ainsi que tout le paysage environnant. De ce point, nous eûmes une belle vue de la ville, de l'oasis, des palmiers environnants et de tout le désert de la vallée de Ghrât. Au sud, nous apercevions les palmiers de Berkât, village placé à 5 kilomètres de Ghrât. A l'est, s'élève la chaîne des noires montagnes de Ouarirât, qui projette ses ombres profondes sur les collines de sable resplendissant à sa base comme autant de monceaux d'argent. La chaîne est beaucoup plus élevée que ne le sont en général les montagnes sahariennes que j'ai vues jusqu'à présent. Les Touâreg disent qu'elles ont été bâties par les génies pour les protéger, eux et toute leur postérité, contre les invasions des Turks, de Gog et de Magog, venant de l'Orient. « Ce sont, disent-ils, nos portes, nos barrières de ce côté de l'horizon. » C'est à peine si on y a trouvé quelques brisures ou défilés.

Au delà du faubourg de Ghrât, s'élève, enveloppé de monceaux de sable, le palais du gouverneur, qui nous apparaissait comme une ligne de fortifications au-dessus desquelles s'élevaient une ou deux tours. Tout alentour le Sahara présente l'aspect varié d'un ensemble d'arbres et de plaines, de sable et de montagnes. Le contraste est frappant, et, en dépit de l'obscurité que répand sur la scène la chaîne de Ouarirât, c'est une brillante scène du désert.

La ville est petite et les jardins sont peu étendus; l'oasis n'a pas plus de 3 à 4 milles (5 à 7 000 mètres) de circuit. Les palmiers sont rabougris, la moitié ne portant pas de fruits, et leurs dattes sont de la dernière qualité; preuve suffisante que la beauté du palmier dattier est indépendante de la bonté de l'eau; car autrement les palmiers de Ghrât seraient magnifiques et leurs fruits les plus délicieux du Sahara. Au contraire, dans quelques oasis de Fezzâne, où l'eau est littéralement salée, le palmier est un arbre superbe, agité par les plus hautes brises de l'air, et donnant les plus beaux fruits.

Les maisons de Ghrât n'ont qu'une assez misérable apparence, et elles ne valent guère mieux en dedans qu'en dehors; elles ne sont pas blanchies à la chaux, propres et brillantes comme celles des villes de la côte; et, bien que la ville soit au milieu des pierres, que la chaux y soit facile à avoir, elles sont presque toutes construites en briques cuites au soleil et en terre. Quelques jours de pluie pourraient en jeter un bon nombre à terre; mais ceci n'est pas à craindre dans le Sahara, où il tombe à peine une ondée tous les ans. Le bois de construction dont on se sert est le bois de palmier; le désert n'en fournit pas d'autre. Une seule mosquée est garnie d'une tour à laquelle on peut donner le nom de minaret; cette mosquée n'est qu'un vaste bâtiment plus haut que le reste, et qui est habité comme une maison. La ville est entourée de murailles qui n'ont pas plus de dix pieds de haut; ses six portes sont faiblement construites et ne sont jamais assez closes pour empêcher qu'elles ne fussent ouvertes du dehors durant la nuit. La ville est bâtie sur une colline, portion des blocs de rochers sur lesquels nous nous trouvions. Elle a une petite place appelée *Ech-Chelly*, rendez-vous général des gens d'affaires et des oisifs, où Châfou et tous les chéikhs subordonnés administrent la justice. C'est ici que se tient le marché, où se fait tout ce qu'il y a d'important, car les conseils de la ville et les conseils d'État des chéikhs se tiennent ordinairement en plein air. Quelques palmiers, les seuls arbres que l'on voie dans la ville, répandent autour d'eux une ombre agréable, et donnent un aspect pittoresque à l'angle de certaines rues. Du côté du midi, en dehors des murailles, est un faubourg composé d'une cinquantaine de maisons en pierre et en terre. Vers l'occident, on voit disséminées sur le sable cent et quelques huttes de hachûbe, ainsi qu'on les nomme ici, faites de paille et de branches de palmiers. On cultive dans les jardins, indépendamment des palmiers, un peu de froment, d'orge et de gheurob. On y voit aussi quelques arbres à fruit, mais pas de vignes. Ghrât est approvisionné d'eau par plusieurs grands puits et par des sources chaudes, mais qui ne sauraient être comparées à celles de Ghradamès. Il y existe en outre un vaste réservoir, en partie environné de palmiers, et dont les bords sont couverts de pierres, excepté dans l'endroit où l'on descend pour y puiser. Le tout est environné de murailles. L'eau y est, dit-on, d'excellente qualité. L'irrigation des jardins se fait comme à Ghradamès; mais ce sont les esclaves que l'on emploie à tirer l'eau, comme au Fezzâne ce sont les animaux, tandis qu'à Ghradamès l'eau se répand d'elle-même dans les jardins. Les morts occupent aux environs des villes sahariennes plus de place que les vivants, ce qui n'est pas surprenant si l'on réfléchit que chaque nouvelle tombe occupe un nouveau terrain, et que plusieurs années s'écoulent avant que l'on n'ouvre un ancien tombeau pour y déposer un autre corps. Je n'ai vu qu'une tombe blanchie à la chaux; c'était celle d'un marabout dont on avait voulu signaler le caractère de sainteté tout particulier, ainsi que cela se faisait, d'après le Nouveau Testament, parmi les Israélites. Le reste des tombeaux était indiqué par un monceau de pierres ayant la forme d'un monument.

Le style d'architecture est le même à Ghrât qu'à Ghradamès; seulement il est ici à la fois plus régulier et plus fantastique. La plupart des murailles sont ornées à leur sommet de découpures simplement triangulaires, dont la pointe se termine par une petite boule, ou dont les deux côtés sont découpés en degrés. Les ornements creusés dans les murailles ont la forme de carrés ou de triangles, et les fenêtres affectent quelquefois ces deux formes, bien qu'elles offrent d'autres formes aussi. Toutes les portes, toutes les poutres sont en bois de palmier; les portes se dessinent en carrés allongés; quelques-unes toutefois sont tellement basses qu'il faut se baisser pour y passer; ce qui est surtout très-incommode pour les Touaïks, qui portent toujours avec eux leurs longues lames, de même que nous portons nos cannes. Les serrures et les clefs de bois dont on se sert ici comme sur la côte de Barbarie, sont fort ingénieuses. La clef est un morceau de bois de six à huit pouces de long sur deux de large, garni à une de ses extrémités de petites chevilles qui pénètrent dans la serrure par de petites fentes. De la disposition de ces chevilles et des trous dépend le degré de sûreté que présentent les serrures : il n'est pas facile de les ouvrir;

il faut une main exercée. Le plancher est couvert d'une épaisse couche de sable menu dans les chambres à coucher.

Ghrât est un des grands centres commerciaux du Sahara. Les caravanes de Soudâne, de Kano, de Bar-Nouh, du pays des Tibbous, du Touât, du Fezzâne, de Souf, de Ghradamès, de Tripoli, de Tunis, visitent ses marchés d'hiver. Les marchands, commerçants et chameliers y étaient au nombre d'environ cinq cents, les esclaves importés du Soudâne et du Bar-Nouh, à peu près d'un millier, et les chameaux employés par les caravanes, de mille cinquante. Pendant toute la durée du marché, on y transporte continuellement du Fezzâne des provisions. Les principaux articles du commerce des caravanes sont des articles d'importation, des esclaves, des dents d'éléphant, du séné dont la valeur, cette année, a pu être d'environ 150 000 fr.; valeur qui double en arrivant sur les marchés européens. Les articles d'une moindre importance sont des plumes d'autruche, des peaux, différentes productions naturelles et fabriquées du Soudâne.

J'ai demandé aux marchands du Soudâne et du Sahara différents renseignements sur la chasse aux autruches. Les Arabes la font à cheval et principalement en été, car ce gigantesque oiseau, quoiqu'il soit un hôte du brûlant Sahara, ne supporte qu'avec peine les grandes chaleurs. Les marchands me demandaient souvent ce que nous faisions des plumes d'autruche dont on ne tire aucun parti dans le désert. Lorsque je leur répondais que nos dames en ornaient leurs têtes, ils riaient comme des fous en s'écriant : « Oh! que cela est ridicule ! » Je riais de mon côté à la vue de leurs femmes ornant leur cou et leur poitrine de méchants grains de verre qu'elles estimaient de magnifiques ornements.

A cette description de la ville elle-même, joignons, comme nous l'avons fait pour Ghradamès, quelques extraits des notes du voyageur, qui permettront au lecteur de pénétrer plus avant dans la vie intime de sa population.

Rien ne surprend les naturels de Ghrât et les Touariks comme mes gants. C'est la répétition de ce qui s'était déjà passé à Ghradamès. Je suis obligé de les ôter et de les remettre au moins cent fois par jour pour leur être agréable. Ils les examinent, les regardent dedans et dehors, de tous les côtés en exprimant leur étonnement par les noms les plus vénérés. Quelques-uns n'avaient pas non plus encore vu de bas; leur admiration était extraordinaire; mais les gants surtout avaient le privilége d'amener l'émotion jusqu'au terrible. L'un d'eux, après en avoir mis un sur sa main, s'écriait : « Oh! oh! c'est la main du diable lui-même ! »

Vue générale de Ghrât, au centre du Sahara.

24 décembre. Ma première visite a été pour le gouverneur. Son Excellence m'a offert trois tasses de café, en me disant : « Vous devez en prendre trois, c'est le chiffre de l'hospitalité, et plus encore si vous le désirez. » C'était un assez mauvais breuvage, de l'eau chaude et du sucre, colorée avec un peu de café mal concassé. Mais Son Excellence croyait me faire une grande faveur. Peu d'individus boivent du café dans ce pays, et on le regarde comme un grand objet de luxe. Un homme de Benghaze, un visiteur, me fit servir également trois tasses de café. Ces Sahariens ont dans la tête d'étranges notions sur la géographie de l'Angleterre et sur nos moyens de locomotion. Le gouverneur me demanda si les Anglais pouvaient voyager par terre. Je fus étonné à cette question; mais je vis qu'il s'imaginait, comme tous ses compatriotes, que nous vivions sur des bateaux au milieu de l'eau; que l'Angleterre et les autres contrées de l'Europe étaient autant de petites îles dans l'Océan. Il est curieux de voir combien cette opinion est ancienne. Les prophètes hébreux représentaient l'Europe occidentale comme les îles de la mer. Avant que les Français n'occupassent l'Algérie, les habitants du Sahara pensaient qu'il était impossible aux chrétiens de l'envahir et même d'y voyager. Ce fut ce qui donna tant de prestige à leur armée envahissante, aux opérations qu'ils entreprirent par la suite. Cet événement fut aussi inattendu et aussi merveilleux que ses résultats immédiats furent brillants et décisifs.

J'ai deux voisines négresses et sœurs, que je vois apparaître chaque matin sur leur terrasse : elles se lavent le visage et l'huilent pour le faire briller; elles se coiffent mutuellement, ce qui les occupe toute la matinée. La toilette est une affaire sérieuse ici comme chez nous.

Le costume des femmes de Ghrât est extrêmement simple; il consiste seulement en une chemise, un froc à manches courtes sur un barracan en forme de châle jeté sur la tête et sur les épaules, lorsqu'il vente ou qu'il fait froid. Les dames portent des sandales, quelques-unes des souliers. La verroterie est seulement recherchée des négresses; mais les femmes touareg préfèrent porter autour de leur cou des morceaux de corail et des chaînons disposés en colliers. Leurs bras, leurs poignets, leurs chevilles sont ornés d'anneaux et de bracelets en bois peint, mais plus généralement en métal. Quelques dames pendent à leur cou un petit miroir dont elles font un fréquent usage. Les femmes touâreg tissent très-ingénieusement des robes, des djibbahs et des bournous de laine, qui se vendent un prix peu élevé, et qui sont chaudes et confortables. Mais les Sahariens se servent principalement des cotonnades du Soudâne.

Différents motifs engagèrent M. Richardson à renoncer à son excursion dans le Soudâne. De Ghrât, il se dirigea sur le Fezzâne, et rentra à Tripoli le 18 avril 1846, huit mois et demi après en être sorti, ayant parcouru plus de 2 500 kilomètres.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

CHATEAUBRIAND.

Voy. son tombeau, 1843, p. 9.

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE.



Chateaubriand.

La vie de Chateaubriand, telle que l'avaient fait connaître les biographes, se bornait à un petit nombre d'événements sans intérêt et à la constatation de grands succès littéraires. C'est seulement depuis l'apparition des *Mémoires d'outre-tombe*, publiés après la mort du grand écrivain, que l'on connaît en détail les incidents de cette existence pleine de mouvement, d'émotions et d'imprévu. Les trois volumes qui ont paru jusqu'à ce jour prennent Chateaubriand à sa naissance (qui eut lieu le 4 septembre 1768), et le conduisent jusqu'à l'année 1800, époque de son retour de l'émigration. C'est un espace de trente-deux années renfermant les aventures et les impressions de jeunesse de l'auteur de René. Ces trente-deux années forment, pour ainsi dire, le péristyle d'un temple glorieux dont tous les matériaux se trouvaient réunis, mais qui n'était point encore bâti.

François-René de Chateaubriand naquit à Saint-Malo, dans une maison de la rue des Juifs, transformée aujourd'hui en auberge. On le confia à une nourrice du village de Plancouët, qui, le voyant malade et chétif, le voua à Notre-Dame de Nazareth, avec promesse de le vêtir, en son honneur, de blanc et de bleu jusqu'à l'âge de sept ans. Revenu au logis paternel, il y trouva un de ces intérieurs silencieux et sombres que l'excessive autorité dévolue au chef de famille avait multipliés dans notre vieille noblesse provinciale. La maison se composait d'un frère aîné, de quatre sœurs, de monsieur et de madame de Chateaubriand. Le père de notre auteur avait longtemps habité les îles, où il était parvenu à faire sa fortune. Uniquement occupé de rétablir la grandeur de son nom, il avait acheté la terre de Combourg, ancien domaine de sa famille, et s'était retiré pour y vivre comme un châtelain du moyen âge. « Avare dans l'espoir de rendre à sa famille son premier éclat, hautain aux États de Bretagne avec les gentilshommes, dur avec ses vassaux à Combourg, taciturne, despotique et menaçant dans son intérieur, ce qu'on sentait en le voyant, c'était la crainte. » Madame de Chateaubriand, qui était lettrée, spirituelle, amie des relations mondaines, et pleine d'une sympathique pétulance, fut comme étouffée dans la froide atmosphère de son mari. « Obligée de se taire quand elle eût voulu parler, elle s'en dédommageait par une espèce de tristesse bruyante entrecoupée de soupirs. »

Livré aux soins des domestiques, selon l'usage, et abandonné par ceux-ci à la liberté vagabonde des carrefours, René

Chateaubriand passa ses premières années avec les polissons de Saint-Malo ou de Combourg, tantôt battant, plus souvent battu, mais toujours déchiré, déchaux et crotté. Son instituteur et son compagnon était cette mauvaise tête de Gesril qui renouvela à Quiberon l'héroïsme de Régulus. Comme, après la reddition de l'armée royaliste, les navires anglais continuaient à tirer, Gesril, qui s'était rendu aux républicains, alla rejoindre l'escadre à la nage pour l'avertir de cesser le feu selon la capitulation. On lui jeta une corde en le conjurant de monter à bord. « C'est impossible, répondit-il, je suis prisonnier sur parole. » Et il retourna à terre pour se faire fusiller.

M. de Chateaubriand, qui destinait son fils à la marine royale, l'envoya au collége de Dol pour étudier les mathématiques. Les progrès du jeune écolier furent rapides; mais son caractère commençait à montrer dès-lors l'indépendance et la roideur bretonnes qui ne l'abandonnèrent jamais. Une faute l'ayant fait condamner au fouet, il se jeta d'abord aux pieds de l'abbé Leprince, le supplia de lui épargner cette humiliation et de transformer sa punition; mais l'abbé refusa, et comme il s'avançait sur l'enfant, le martinet à la main, celui-ci entreprit une lutte désespérée, rendant coup pour coup et s'excitant au combat en répétant le vers de Virgile : *Macte animo generose puer!* L'abbé déconcerté fut obligé d'en venir à une transaction.

Du collége de Dol, Chateaubriand passa à celui de Rennes, où il retrouva, avec son ancien camarade Gesril, le Morlaisien Moreau, qui devait conquérir une gloire militaire fatalement souillée par la trahison. Un peu plus tard, il rencontra au collége de Dinan son compatriote Broussais, que ses doctrines médicales devaient rendre célèbre, et qui, se baignant avec lui, « fut mordu par d'ingrates sangsues, imprévoyantes de l'avenir. »

Mais, avant cette dernière rencontre, Chateaubriand s'était rendu à Brest pour entrer à l'école des gardes de pavillon. Bientôt dégoûté, et cédant à cette humeur changeante qui fut une des infirmités de sa vie, il retourna à Combourg, où commença pour lui une vie rêveuse et solitaire, qui semblait préparer le génie destiné à écrire René. Les *Mémoires d'outre-tombe* renferment une admirable peinture de cette adolescence sauvage livrée à toutes les fantaisies de l'isolement et à toutes les fougues d'une imagination qui s'éveille. La régularité monotone qui réglait les habitudes du château y forme, avec les vagabondes aspirations du jeune homme, un contraste étrange et saisissant. Après nous avoir raconté ses courses folles dans les bois, ses rêves sur les landes, et ses longs oublis au bord des flots, l'auteur nous ramène à ce foyer domestique dont l'humeur du vieux châtelain avait fait un sépulcre. « Le souper fini, dit-il, ma mère se jetait en soupirant sur un vieux lit de jour de siamoise flambée; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile. Les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était revêtu d'une robe de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête demi-chauve était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant, il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres; puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi nous échangions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : — De quoi parliez-vous? Saisis de terreur, nous ne répondions rien; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure des vents. »

Cette compression continuelle, jointe aux tristesses de l'adolescence et de la solitude, conduisit Chateaubriand à des idées de suicide. Il essaya de se tuer : un heureux hasard empêcha le coup de fusil de partir.

Une longue maladie fut la suite de ces exaltations contenues. On avait pensé à faire entrer notre poëte dans les ordres; il avoua sa répugnance; son père obtint pour lui une sous-lieutenance dans le régiment de Navarre, et il le fit partir sur-le-champ pour Cambrai.

Il traversa Paris qu'habitaient son frère et une de ses sœurs, la comtesse de Farcy. Le récit de ses impressions, au premier aspect de la grande ville, rappelle les pages écrites par Jean-Jacques Rousseau dans la même circonstance; il est seulement égayé par deux portraits : celui du cousin Moreau et celui de madame de Chastenay; le premier est une figure de Callot, le second un ravissant crayon de Lancret.

Chateaubriand resta peu de temps au régiment; la mort de son père le rappela en Bretagne, d'où il fut bientôt arraché par son frère aîné qui voulait le présenter à la cour.

Ce fut pour le jeune sous-lieutenant une cruelle épreuve. Invité à la chasse du roi, il se laissa emporter par son cheval, et arriva avant Sa Majesté à la curée du chevreuil, grave inconvenance qui lui fut pourtant pardonnée. Mais toutes les sollicitations de son frère pour le faire retourner à Versailles furent inutiles. « J'allai plus d'une fois jusqu'à Sèvres, dit-il, puis le cœur me faillit, et je revins. Tout le résultat de mon séjour à Paris fut qu'à force d'intrigues et de soucis, j'arrivai à la gloire d'insérer une idylle dans l'*Almanach des Muses.* ».

Ces tendances littéraires lui firent rechercher la connaissance de quelques hommes de lettres. Il fréquenta Delisle de Sales, Chamfort, Flins, Ginguené, Lebrun; mais il se lia surtout avec M. de Malesherbes, qui devait, un peu plus tard, le décider à ce voyage en Amérique, duquel naquirent tant d'admirables inspirations.

Il retourna plusieurs fois en Bretagne pendant les années 1787 et 1788, et se trouva mêlé aux querelles qui s'élevèrent dans les États, entre la noblesse et la bourgeoisie. Revenu à Paris, il vit la prise de la Bastille, le massacre de Foulon et de Berthier, la journée du 5 octobre. Il dîna avec Mirabeau, qui ne l'entretint que de ses affaires de cœur, et entrevit Robespierre à l'Assemblée nationale.

Ce fut alors que ses entretiens avec M. de Malesherbes le décidèrent à partir pour découvrir le passage au nord-ouest de l'Amérique. Il s'embarqua avec tout ce qu'il put se procurer d'argent, et une lettre de recommandation pour Washington.

La suite à une autre livraison.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

Voy. p. 2, 36.

MARS.

Samedi 3. — Un poëte a dit que la vie est le rêve d'une ombre : il eût mieux fait de la comparer à une nuit de fièvre! Quelles alternatives d'agitations et de sommeil! que de malaises, de sursauts, de soifs renaissantes! quel chaos d'images douloureuses ou confuses! Toujours entre le repos et la veille, on cherche en vain le calme, et l'on s'arrête au bord de l'activité. Les deux tiers de l'existence humaine se consument à hésiter, et le dernier tiers à s'en repentir.

Quand je dis *l'existence humaine*, il faut entendre la mienne! Nous sommes ainsi faits que chacun de nous se regarde comme le miroir de la société; ce qui se passe dans notre cœur nous paraît infailliblement l'histoire de l'univers. Tous les hommes ressemblent à l'ivrogne qui annonce un tremblement de terre, parce qu'il se sent chanceler.

Et pourquoi suis-je incertain et inquiet, moi, pauvre journalier du monde qui remplis dans un coin une tâche obscure, et dont on utilise l'œuvre sans prendre garde à l'ouvrier? Je veux vous le dire à vous, ami invisible, pour qui ces lignes

sont écrites ; frère inconnu que les solitaires appellent dans leurs angoisses, confident idéal auquel s'adressent tous les monologues, et qui n'êtes que le fantôme de notre propre conscience.

Un grand événement est survenu dans ma vie ; au milieu de la route monotone que je parcourais tranquillement et sans y penser, un carrefour vient tout à coup de s'ouvrir. Deux chemins se présentent entre lesquels je dois choisir. L'un n'est que la continuation de celui que j'ai suivi jusqu'à ce jour; l'autre, plus large, montre de merveilleuses perspectives. Sur le premier, rien à craindre, mais aussi peu à espérer : sur l'autre, les grands périls et les opulentes réussites ! Il s'agit, en un mot, de savoir si j'abandonnerai le modeste bureau dans lequel je devais mourir pour une de ces entreprises hardies où le hasard est le caissier !

Depuis hier je me consulte, je compare et je reste indécis. D'où me viendra la lumière ? qui me conseillera ?

Dimanche 4. — Voici le soleil qui sort des brumes de l'hiver ; le printemps annonce son approche ; une brise amollie glisse sur les toits, et mon violier recommence à fleurir !

Nous touchons à cette douce saison des *reverdies*, tant célébrée par les poëtes sensitifs du seizième siècle :

C'est à ce jolly moys de may
Que toute chose renouvelle,
Et que je vous presentay, belle,
Entièrement le cœur de moy.

Le gazouillement des moineaux m'appelle; ils réclament les miettes que je sème pour eux chaque matin. J'ouvre ma fenêtre, et la perspective des toits m'apparaît dans toute sa splendeur.

Celui qui n'a habité que les premiers étages ne soupçonne point la pittoresque variété d'un pareil horizon ; il n'a jamais contemplé cet entrelacement de sommets que la tuile colore ; il n'a point suivi du regard ces vallées de gouttières où ondulent les frais jardins de la mansarde, ces colonnes de fumées auxquelles la fantaisie prête mille formes, les grandes ombres que le soir étend sur les pentes ardoisées, et le scintillement des vitrages qu'incendie le soleil couchant ! Il n'a point étudié la flore de ces Alpes civilisées que tapissent les lichens et les mousses ; il ne connaît point les mille habitants qui le peuplent, depuis l'insecte microscopique jusqu'au chat domestique, ce renard des toits toujours en quête ou à l'affût ; il n'a point assisté enfin à ces mille aspects du ciel brumeux ou serein, à ces mille effets de lumière et d'ombre, qui font de ces hautes régions un théâtre aux décorations toujours changeantes ! Que de fois mes jours de repos se sont écoulés à contempler ce merveilleux spectacle, à en découvrir les épisodes sombres ou charmants, à chercher enfin, dans ce monde inconnu, les impressions de voyage que les touristes opulents cherchent plus bas !

Neuf heures. Mais pourquoi donc mes voisins ailés n'ont-ils point encore picoré les miettes que je leur ai éparpillées devant ma croisée ? Je les vois s'envoler, revenir, se percher au faîtage des fenêtres, et pépier en regardant le festin qu'ils sont habituellement si prompts à dévorer ! Ce n'est point ma présence qui peut les effrayer ; je les ai accoutumés à manger dans ma main. D'où vient donc cette irrésolution craintive ? J'ai beau regarder, le toit est libre, les croisées voisines sont fermées. J'émiette le pain qui reste de mon déjeuner, afin de les attirer par un plus large banquet... Leurs pépiements redoublent ; ils penchent la tête ; les plus hardis viennent voleter au-dessus, mais sans oser s'arrêter.

Allons, mes moineaux sont victimes de quelqu'une de ces sottes terreurs qui font baisser les fonds à la bourse ! Décidément les moineaux ne sont pas plus raisonnables que les hommes.

J'allais fermer ma fenêtre sur cette réflexion, quand j'aperçois tout à coup, dans l'espace lumineux qui s'étend à droite, l'ombre de deux oreilles qui se dressent, puis une griffe qui s'avance, puis la tête d'un chat tigré qui se montre à l'angle de la gouttière ! Le drôle était là en embuscade, espérant que les miettes lui amèneraient le gibier !

Et moi qui accusais la couardise de mes hôtes ! J'étais *sûr* qu'aucun danger ne les menaçait ; je croyais avoir regardé partout ! je n'avais oublié que le coin derrière moi !

Dans la vie comme sur les toits, que de malheurs arrivent pour avoir oublié un seul coin !

Dix heures. Je ne puis quitter ma croisée ; pendant si longtemps la pluie et le froid l'ont tenue fermée, que j'ai besoin de reconnaître longuement tous mes alentours, d'en reprendre possession. Mon regard fouille successivement tous les points de cet horizon confus, glissant ou s'arrêtant selon la rencontre.

Ah ! voici des fenêtres sur lesquelles il aimait à se reposer autrefois ; ce sont celles de deux voisines lointaines dont les habitudes différentes l'avaient depuis longtemps frappé.

L'une est une pauvre ouvrière levée avant le jour, et dont la silhouette se dessine, bien avant dans la soirée, derrière son petit rideau de mousseline ; l'autre est une jeune artiste dont les vocalisations capricieuses arrivent, par instants, jusqu'à ma mansarde. Quand leurs fenêtres s'ouvrent, celle de l'ouvrière ne laisse voir qu'un modeste ménage, tandis que l'autre montre un élégant intérieur ; mais aujourd'hui une foule de marchands s'y pressent, on détend les draperies de soie, on emporte les meubles, et je me rappelle maintenant que la jeune artiste a passé ce matin sous ma fenêtre enveloppée dans un voile et marchant de ce pas précipité qui annonce quelque trouble intérieur ! Ah ! je devine tout ; ses ressources se sont épuisées dans d'élégants caprices ou auront été emportées par quelque désastre inattendu, et maintenant la voilà tombée du luxe à l'indigence ! Tandis que la chambrette de l'ouvrière, entretenue par l'ordre et le travail, s'est modestement embellie, celle de l'artiste est devenue la proie des revendeurs. L'une a brillé un instant, portée par le flot de la prospérité ; l'autre côtoie à petits pas, mais sûrement, sa destinée tranquille.

Hélas ! n'y a-t-il point ici pour tous une leçon ? Est-ce bien dans ces hasardeux essais, au bout desquels attend l'opulence ou la ruine, que l'homme sage doit engager les années de force et de volonté ? Faut-il considérer la vie comme une tâche continue qui apporte à chaque jour son salaire, ou comme un jeu qui décide de notre avenir en quelques coups ? Pourquoi chercher le péril de ces chances extrêmes ? dans quel but courir à la richesse par les périlleux chemins ? Est-il bien sûr que le bonheur soit le prix de ces éclatantes réussites plutôt que d'une médiocrité sagement acceptée ! Ah ! si les hommes savaient quelle petite place il faut pour loger la joie, et combien peu son logement coûte à meubler !

Midi. Je me suis longtemps promené dans la longueur de ma mansarde, les bras croisés et la tête sur la poitrine ! Le doute grandit en moi comme une ombre qui envahit de plus en plus l'espace éclairé. Mes craintes augmentent ; l'incertitude me devient à chaque instant plus douloureuse ! Il faut que je me décide aujourd'hui, avant ce soir ! J'ai dans ma main les dés de mon avenir, et je tremble de les interroger.

La suite à une prochaine livraison.

FORÊT DE FONTAINEBLEAU.

Voy. 1835, p. 277.

Nombre de souvenirs anciens et récents se rattachent à cette antique forêt, belle de ses sites sauvages, belle de sa tristesse même. Le houx aux baies écarlates, les genêts tachetés d'or, les bruyères roses et pourpres, émaillent en vain ses clairières ; ces fleurs ne sauraient égayer ni les tristes ondulations de collines sablonneuses qui s'allongent comme les replis d'un gigantesque serpent, ni des chaos de grès entassés. Le genévrier au maigre feuillage grimpe sur les monts

et glisse ses racines tortueuses entre les interstices de roches où la vipère trouva longtemps un asile; de hautes futaies de hêtres, de grands chênes, étendent au fond des vallées leur sombre rideau; les coteaux les moins stériles noircissent sous les rangs pressés des pins sylvestres, et si l'on entrevoit au loin, par delà les masses grisâtres de pierres superposées, quelque longue plaine sablonneuse, s'étendît-elle, comme celle de Macherein, jusqu'aux bords riants de la Seine, cette vue, loin de dilater le cœur, le resserre encore davantage par un nouvel aspect de désolation.

Donné en nos déserts de Fontainebleau, écrivait saint Louis qui se retirait souvent au château de ce lieu. « Il avait pris sujet de l'appeler son désert, disent les vieux chroniqueurs, non seulement pour représenter la vaste étendue et la rencontre d'un grand nombre de roches âpres qui sont ès environs, mais parce qu'à l'imitation des anciens anachorètes, c'était le lieu où il se retirait pour se dérober aux soins et aux affaires domestiques de son état. »

Plusieurs monastères s'élevèrent dans ce lieu si propre à la méditation. Guillaume, chanoine de Saint-Euverte d'Orléans, obtint de Philippe Auguste la dotation « des amas de rochers, des sables arides, des monstrueux et brûlants cailloux de Franchard! » L'ami du nouveau fondateur, Étienne, plus tard abbé de Sainte Geneviève de Paris, écrivait avec



Forêt de Fontainebleau. — La Plaine de Macherein. — Dessin de Bellel.

effroi à Guillaume, en parlant de la thébaïde où ce dernier allait s'ensevelir :

« Si je tâche à me rassurer, je suis aussitôt frappé par la terreur d'une solitude aussi extraordinaire, et par l'horreur d'une habitation où non-seulement les hommes mais même les bêtes féroces semblent craindre de demeurer, et où la terre, aride et sans aucune humidité, ne produit pas seulement de l'herbe, en sorte que, contre la nature même des autres eaux, celle que filtre le rocher qui est proche votre cellule, n'est ni belle à voir ni bonne à boire... La grâce de Dieu vous a fait mépriser tous ces obstacles pour n'avoir rien qui vous empêchât de passer de ce désert dans le ciel. »

Cette eau dont parle Étienne est celle que filtre goutte à goutte, près des ruines de l'ancien monastère, un énorme cube de grès, appelé dans le pays la Roche qui pleure. En souvenir sans doute des aumônes des anciens frères, et des remèdes de leur charitable pharmacie, les pauvres gens de Fontainebleau vont encore chercher cette eau si rare, comme un spécifique pour les maux d'yeux. Il se peut qu'elle ait quelques qualités astringentes.

C'est non loin de Franchard que s'ouvrent les gorges d'Apremont, et c'est peut-être dans ce site sauvage que résonna

le fantastique hallali qui, suivant la tradition, troubla la chasse de Henri IV, au commencement du printemps de l'année 1599.

« Ce prince se divertissant à la chasse en la forêt de Fontainebleau, dit la chronique, vers la route de Moret, accompagné de quelques seigneurs courant le cerf, entendit un grand bruit de personnes qui sonnaient du cor, comme à une demi-lieue loin d'où il était; c'étaient des jappements de chiens, et le cor et les cris de chasseurs bien différents des siens; et, en un moment, tout ce bruit qui semblait être bien éloigné, se fit ouïr à vingt pas de ses oreilles; où alors sa Majesté envoya monseigneur le comte de Soissons avec quelques autres pour s'informer ce que c'était; et étant avancés ils entendirent ce bruit près d'eux sans voir d'où il venait ni qui c'était, sinon qu'ils aperçurent dans l'épaisseur de certaines broussailles un grand homme noir et fort hideux, qui levant la tête de dedans un buisson, leur dit : M'entendez-vous? ou bien : Qu'attendez-vous? et, disent quelques autres : Amendez-vous! Car l'étonnement les saisit alors de telle sorte, qu'ils ne surent dire bonnement quelles de ces paroles ils avaient ouïes; et au même instant ce spectre disparut. Ce que mon dit seigneur de Soissons et ceux de sa compagnie, ayant rapporté au roi, sa Majesté s'informa des Charbonniers, des Bergers, des Bûcherons, et d'autres qui sont d'ordinaire en cette Forêt, s'ils avaient vu autrefois de tels Fantômes, entendu de tels bruits de chasseurs; lesquels lui répondirent que c'était une chose ordinaire, et qu'assez souvent il leur apparaissait un grand homme noir, avec l'équipage d'un Chasseur, que l'on appelle le Grand Veneur. »



Forêt de Fontainebleau. — Les Gorges d'Apremont. — Dessin de Champin.

« Je sais, ajoute le révérend bachelier Pierre Dan qui rapporte avec quelques doutes cette tradition de son temps; je sais ce que plusieurs Auteurs racontent de la Chasse de saint Hubert, laquelle ils disent qu'elle s'entend en divers endroits. Je n'ignore pas aussi ce que l'on raconte du Spectre

que l'on appelle le Fouetteur : que l'on dit être apparu du temps de Charles IX en la forêt de Lyons, et qui laissa les marques de coups de fouet qu'il avait donnés à plusieurs personnes. Et ne doute pas qu'il n'y ait des démons qui vaguent aussi bien dans les forêts que dans l'air. Mais je sais bien que pour ce qui est de ce Grand Veneur il n'y a rien de certain. »

De nos jours, les ombres des forêts se sont éclaircies ; malgré leur agreste tristesse, celles de Fontainebleau ne sont hantées que par quelques daims, quelques cerfs devenus rares. Le bruit des outils de l'ouvrier qui équarrit les grès, les sifflets des petits garçons qui profitent d'un vieux droit de pâture et promènent leurs vaches dans les clairières, la chanson de la jeune laitière qui porte dans son panier les fromages délicats, les fraises parfumées dont le mélange est renommé à Fontainebleau, ont fait fuir les lutins de l'air et des bois ; et le vent léger qui murmure en froissant les feuilles mortes, ou qui gémit dans les crevasses des rochers, n'effraye plus même la vieille femme qui va ramasser le bois mort. Les terribles démons, les fées bienfaisantes ont fui ; puissent l'industrie, le travail, peupler d'espérances fructueuses, de joies innocentes les landes qu'ils abandonnent, et la culture et la science embellir et animer les lieux d'où elles ont chassé les folles terreurs, mais aussi les rêves consolants !

LE MISTRAL.

« Le mistral, le parlement et la Durance sont les trois fléaux de la Provence. » Ce vieux proverbe s'est conservé dans le pays auquel il s'applique. Nos pères mettaient, comme on voit, sur la même ligne un vent du nord très-violent, une assemblée délibérante et un torrent dévastateur. En effet, sans le mistral, le climat de cette partie de la France serait un des plus agréables du monde ; mais la violence et la continuité de ce vent lui fait perdre, aux yeux de l'étranger surtout, une partie de ses charmes.

Les Grecs connaissaient déjà le mistral sous le nom de *skiron*, les Latins sous celui de *circius*. Aulu-Gelle, Sénèque, Pline, Diodore de Sicile, ont parlé de ce vent. « Le circius, dit Sénèque (1), infeste la Gaule ; il ébranle les édifices ; et cependant les habitants s'imaginent lui devoir la salubrité de leur climat. » Pendant son séjour dans les Gaules, Auguste lui éleva et lui consacra un temple. Strabon le nomme *melamboras*. « La Crau, dit-il (2), est ravagée par le vent appelé *melamboreas* ; vent violent, terrible, qui déplace et renverse les pierres, précipite les hommes du haut de leurs chars, brise leurs membres, et les dépouille de leurs vêtements et de leurs armes. » Cette peinture n'est point exagérée ; en voici quelques preuves. De Saussure raconte dans les termes suivants la visite qu'il fit, en 1787, au château de Grignan, si connu par les Lettres de madame de Sévigné : « En faisant le tour du château, dit-il, je remarquai avec surprise que les vitres du côté du nord étaient toutes brisées, tandis que celles des autres faces étaient entières. On me dit que c'était la bise qui les cassait ; cela me parut incroyable. J'en parlai à d'autres personnes qui me firent la même réponse, et je fus enfin forcé de le croire. La bise (le mistral) souffle là avec tant de violence qu'elle enlève le gravier de la terrasse et le lance jusqu'au second étage avec assez de force pour casser les vitres. On comprend donc que madame de Sévigné pouvait sans affectation plaindre sa fille d'être exposée aux bises de Grignan. » Cette petite ville est située à cinq lieues de Montélimart, qu'on peut considérer comme la limite septentrionale de la région où le mistral souffle avec toute sa violence. Pline savait qu'il ne se fait presque plus sentir aux environs de Vienne en Dauphiné. A tous ces faits qui nous prouvent la violence du mistral, nous ajouterons celui de la mort d'un abbé Portalis, qui fut littéralement emporté et précipité par le vent du haut du mont Sainte-Victoire.

Dans le dernier siècle, on s'occupa de mesurer la vitesse du mistral : on constata qu'il peut transporter des corps légers avec une vitesse de 20 et même 25 mètres par seconde. Quant à sa force, M. Burel la mesura de la manière suivante. Le 30 octobre 1782, il présenta perpendiculairement à la direction du vent une planche dont la surface était d'un pied carré ou de 104 millim. carrés. En agissant sur cette surface, le vent souleva un poids de 5 kilogrammes 6 hectogrammes. D'après les observations de Lamanon, celui du 30 octobre 1782 soulevait un poids de 6 kilogrammes 60 centigrammes en pressant sur la même surface. S'il eût soufflé pendant quelque temps, aucun arbre ne fût resté debout ; car, d'après les observations de Bouguer, il suffit d'un vent soulevant deux kilogrammes pour déchausser les arbres les mieux enracinés.

La direction du mistral est le N.-O. ou le N.-N.-O. ; c'est le vent qu'on désigne dans beaucoup de pays sous le nom de bise. Il est le vent dominant de la Provence ; à Avignon, il règne plus de la moitié de l'année. Rarement il acquiert le degré de violence dont nous avons donné quelques exemples ; mais il a souvent une grande force, et souffle sans discontinuité pendant plusieurs jours consécutifs. On prétend avoir observé que ces coups de vent durent 3, 5, 7, 9, 14 ou 21 jours.

Avec le mistral l'air est sec, le ciel pur et parsemé seulement de petits nuages blancs très élevés. Lorsque ce vent est faible ou modéré, il entretient dans toute la vallée du Rhône et de la Durance une fraîcheur délicieuse qui tempère les ardeurs du soleil provençal ; mais quand il souffle avec impétuosité, alors il devient un véritable fléau. Sans parler des toitures enlevées, des arbres déracinés et des murs renversés qui signalent habituellement ses grandes colères, voici les inconvénients qu'il présente dès qu'il acquiert une certaine force. En hiver, il est âpre et rude, et sans que la température soit basse, plantes, animaux et hommes sont péniblement impressionnés par le froid, la sécheresse de l'air et la lutte continuelle qu'il faut soutenir pour n'être point renversé ; en même temps l'atmosphère est remplie de poussière qui pénètre dans les yeux, et de graviers qui viennent frapper douloureusement le visage. On comprend aussi qu'un pareil vent casse les branches des arbres, enlève leurs feuilles, abatte leurs fruits, couche les moissons, flétrisse et dessèche les fleurs : aussi n'est-ce qu'à l'abri de longues allées de cyprès, plantés les uns à côté des autres, qu'on peut cultiver avec sécurité des végétaux délicats. Le mistral a une autre influence plus funeste encore. C'est lui qui entretient l'aridité des collines et des montagnes de la Provence ; cette contrée ayant été malheureusement déboisée, le mistral empêche la formation de la couche de terre végétale ; sans cesse il la balaye avec les graines qu'elle contient, et ne laisse partout qu'un roc stérile et nu. Nous allons voir tout à l'heure que cette dénudation du sol est probablement à la fois la cause et l'effet du mistral. En effet, du temps de Jules César le climat du pays devait être analogue à celui des provinces du Rhin ; c'est du moins l'idée qu'on peut s'en faire d'après les récits de Tite-Live et de Tacite. Sous Auguste, les défrichements étaient fort avancés ; le mistral commença ses ravages qui effrayèrent les populations et déterminèrent l'empereur à lui élever un temple. Que n'ordonnait-il de ne pas dépeupler les cimes des forêts qui les couvraient, et la Provence rivaliserait avec les contrées du globe les plus favorisées !

Voici quelle est la théorie du mistral. Si l'on étudie la topographie de la Provence, on voit que cette province est située au pied des Alpes, dont les vallées débouchent de tous côtés dans la plaine du Rhône, et dont les contre-forts s'avancent jusqu'aux bords du fleuve en formant les chaînes du Ventoux, du Léberon, des Alpines, etc. Pendant le

(1) Quæst. natur., l. V, c. 17.
(2) Géographie, l. IV.

jour, le soleil échauffe fortement ces collines dénudées, la plaine de la Crau, les sables de la Camargue, en un mot, toute la partie plate du pays. L'air en contact avec ces surfaces s'échauffe, s'élève et forme des courants ascendants. C'est le phénomène qui se passe dans une cheminée qu'on allume; et le mirage qu'on observe si souvent dans la Crau est une preuve sans réplique de l'échauffement de l'air. Mais, de même que dans un appartement, l'air chaud qui passe par la cheminée est remplacé par l'air froid qui pénètre à travers les jointures des portes et des fenêtres, de même, en Provence, l'air chaud qui monte est remplacé par l'air froid des vallées des Alpes qui, obéissant à l'appel de la plaine, s'y précipite avec impétuosité, et produit le courant aérien dont nous parlons. La vallée de la Durance étant celle qui pénètre le plus profondément dans le massif des Alpes, est aussi celle où le vent règne le plus souvent et avec le plus de violence. Plusieurs faits démontrent la vérité de cette doctrine. Très-souvent, en effet, le mistral s'affaiblit après le coucher du soleil et cesse à minuit. Ce vent ne s'étend pas beaucoup au delà du rivage, et expire à quelques lieues en mer; preuve positive qu'il est inutile d'aller chercher en Afrique l'origine du mistral. On a souvent observé qu'une pluie suffisait pour le faire cesser. Or, la pluie, en rafraîchissant l'air et le sol, annihile les courants ascendants qui déterminent l'arrivée de l'air froid. On comprend maintenant que si la Crau et surtout les crêtes nues, blanches et escarpées de la Sainte-Beaume, de l'Étoile, de Sainte-Victoire, du Léberon, des Alpines et du Ventoux, étaient couvertes de forêts, elles échaufferaient beaucoup moins l'air qui les baigne; le courant ascendant serait donc moins fort, l'appel de l'air froid moins énergique, et au lieu d'un vent violent et dévastateur, le mistral ne serait qu'un courant d'air frais qui rafraîchirait les plaines de la Provence sans les désoler.

UN PRISONNIER DU MONT-SAINT-MICHEL.

Un nommé Chavigny avait écrit contre l'archevêque de Reims, Charles-Maurice Le Tellier, frère du ministre Louvois, un grossier libelle, sous le titre du *Cochon mitré*. Pour échapper aux poursuites, il se réfugia en Hollande, où il se fit gazetier. Mais, attiré sur la frontière, il fut arrêté, et on le conduisit au Mont-Saint-Michel. Il y vécut trente ans dans une cage de fer de quatre pieds de large sur huit pieds de haut.

La rigueur du châtiment donne au libelle de Chavigny, fort méprisable d'ailleurs, une place dans l'histoire des excès de la justice arbitraire. C'est ce qui pourrait justifier le prix élevé que les bibliophiles attachent aux exemplaires presque introuvables du *Cochon mitré* (in-16, 1689, sans nom de lieu; pour frontispice, un porc coiffé de la mitre épiscopale et tenant la crosse).

Quel est le véritable péché héréditaire du genre humain? l'orgueil, l'ambition, l'égoïsme? Non, c'est l'indolence. Qui peut triompher de son indolence naturelle peut triompher de tout. Tous les bons principes s'altèrent et se corrompent s'ils ne sont mis en mouvement par l'activité morale.

ZIMMERMANN.

Voyez une mère donner une leçon à son enfant; suivez sa physionomie, écoutez l'accent de sa voix, et comparez, si vous le pouvez, tout ce qu'elle dépense d'énergie et de vitalité dans une heure, avec l'indifférent travail du professeur payé. Si l'enfant réussit, ses yeux se mouillent; son cœur se serre s'il échoue. Espoir, découragement, anxiétés, tout ce qui constitue les passions se rencontre pour elle dans cette occupation. Penchée sur le papier de l'enfant quand il écrit, suspendue à ses lèvres quand il répond, elle assiste à sa pensée, elle la pousse, elle la fait éclore; elle le crée une seconde fois.

E. LEGOUVÉ, *Histoire morale des femmes.*

RECHERCHES SUR LES ANCIENS THÉATRES.

Suite.—Voy. 1848, p. 292, 332.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit de l'incommodité des salles de spectacle de la ville de Paris au dix-septième siècle, on comprendra la répugnance que la cour, les grands seigneurs, et même les grandes familles bourgeoises devaient éprouver à se réunir dans ces lieux infects. Le public qui les fréquentait était moqueur, bruyant et querelleur; ses sarcasmes n'épargnaient pas plus les spectateurs des loges que les comédiens, il raillait indifféremment, d'une voix haute et libre, et toujours impunie, les duchesses aussi bien que les actrices. Aussi les nobles et les gens riches, au lieu d'aller au spectacle, préféraient le faire venir chez eux, et se donner dans leurs propres hôtels le plaisir de la comédie. Les registres de la Comédie française contiennent des notes presque journalières de *Visites* (tel est le nom que l'on donnait à ces sortes de représentations) que Molière et sa troupe allaient faire ainsi chez le roi, les princes ou les particuliers. Nous transcrivons quelques-unes de ces notes manuscrites qui nous ont paru curieuses, et qui constatent les titres de plusieurs des pièces ou farces que Molière a dédaigné de faire imprimer.

« Le 15 avril 1659, la troupe a recommencé ses représentations par une visite au château de Chilly, à quatre lieues de Paris, où monseigneur le grand-maître donnait un régal au roy; la troupe joua *le Despit amoureux* et reçut 400 liv. »

« Le 18 may, joué au Louvre deux petites comédies, *Gros-Réné escolier* et *le Médecin volant*, pour le roy. »

« Le mardi gras, *le Docteur pédant* et *le Grand benêt de fils* chez M. Le Tellier : reçu 330 livres. »

« Le 4 février on avait joué *Gorgibus dans le sac*, et *les Trois docteurs* chez M. de Guénégault : reçu 250 livres. »

« 12 mars. Il est dû une visite chez M. le chevalier de Grammont, *la Jalousie de Gros-Réné* : 220 livres. »

« Le mardy, 26 octobre 1660, *l'Étourdi* et *les Précieuses* au Louvre chez son Éminence le cardinal Mazarin, qui était malade dans sa chaise. Le roy vit la comédie incognito, debout, appuyé sur le dossier de la chaise de son Éminence; (Nota) qu'il rentrait de temps en temps dans un grand cabinet. Le roy gratifia la troupe de 3 000 livres. »

« Le lundy 11e de juillet la troupe est partie de Paris pour aller à Vaux pour monsieur Fouquet, surintendant; *l'École des maris* et *Plan-plan* : 334 livres 10 sous. »

« Le mercredy, 13 à Fontainebleau, *l'École des maris* et *Gros-Réné* devant le roy.

» Et le même soir on a joué chez madame la surintendante la même chose. »

« Le jeudy 14e, monseigneur le marquis de Richelieu arresta la troupe pour jouer *l'École des maris* devant les filles de la reine, entre lesquelles était mademoiselle de La Motte d'Argencourt : il donna à la troupe quatre-vingts pistoles d'or, cy 880 livres. Monsieur le surintendant donna 1 500 livres. La troupe revint à Paris, la nuit, arriva à Essonne le vendredi 15e à la pointe du jour, et arriva à midy au Palais-Royal pour jouer *Huon de Bordeaux* et *l'École des maris;* il y avait neuf loges louées 857 livres. »

« Lundy 15 août, la troupe est partie pour aller à Vaux-le-Vicomte pour M. le surintendant et a joué *les Fascheux* devant le roy dans le jardin, et est revenue le samedy 20e dudit mois : reçu... »

La place du chiffre est restée en blanc. On sait le sort de Fouquet à la suite des fêtes qu'il donna à Louis XIV, à son

château de Vaux. Molière et sa troupe en ressentirent quelque contre-coup : cette visite ne leur fut pas payée.

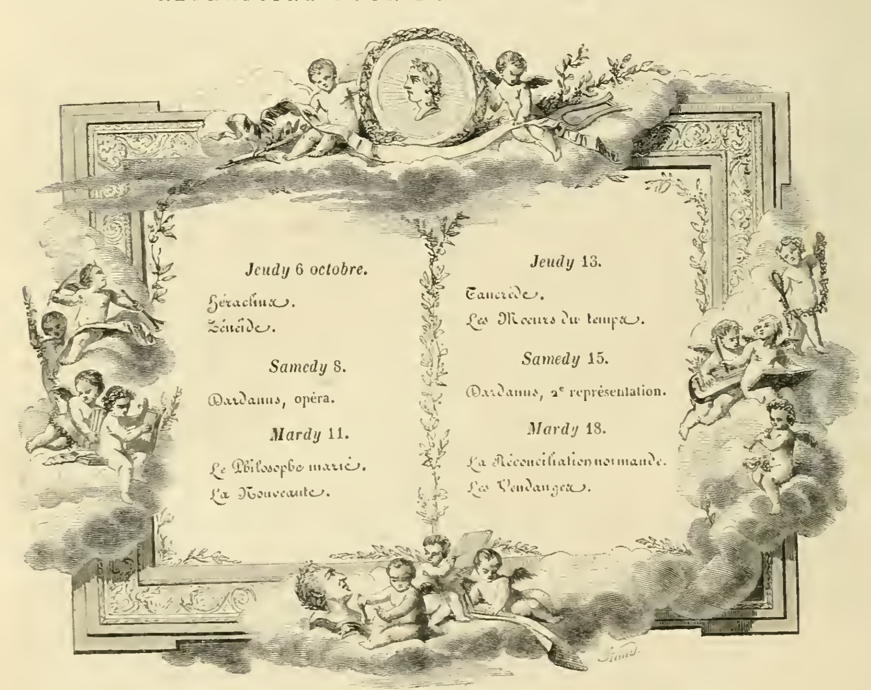
« Le vendredy 12 juin 1665, la troupe est allée à Versailles par ordre du roy ; on a joué *le Favory* dans le jardin sur un théâtre tout garni d'orangers. M. de Molière fit un prologue en marquis ridicule qui voulait être sur le théâtre, malgré les gardes, et eut une conversation risible avec une actrice qui fit la marquise ridicule placée au milieu de l'assemblée.»

« Vendredy 14 aoust 1665, la troupe alla à Saint-Germain-en-Laye ; le roy dit au sieur de Molière qu'il voulait que la troupe doréna vant lui appartînt et la demanda à Monsieur. Sa Majesté donna en même temps six mille livres de pension à la troupe qui prit congé de Monsieur, lui demanda la continuation de sa protection et prit ce titre : *la troupe du roy.* »

Louis XIV, en attachant plus étroitement Molière à son service, se réserva le première représentation de toutes les pièces qui seraient jouées sur le théâtre du Palais-Royal. Cette coutume fut presque toujours suivie par ses successeurs, et les auteurs eurent ainsi deux jugements à subir sur les deux théâtres de la cour et de la ville ; jugements parfois bien opposés, car le public de Paris se plaisait à casser les arrêts de celui de Versailles, lequel pourtant éclairait quelquefois l'auteur sur le mérite réel de son œuvre, et lui épargnait par cette épreuve préalable les sifflets qu'il aurait infailliblement subis.

Le succès d'une pièce de théâtre dépend essentiellement du genre d'esprit des spectateurs devant lesquels on la représente ; telle pièce applaudie dans un quartier de la ville peut être sifflée dans un autre, aussi ne doit-on pas s'étonner des chances si diverses que le même ouvrage rencontrait à peu de jours de distance devant deux publics d'opinions si opposées. Sans parler des différences du langage et de sentiments, sans parler des préjugés particuliers aux gens de la cour, si contraires à l'esprit général de la nation, la manière même dont une pièce était représentée et écoutée sur les deux théâtres de la cour et de la ville influait sensiblement sur sa réussite. A la cour les acteurs jouaient leurs rôles entre deux gardes du corps de Sa Majesté; aucun signe d'approbation ou d'improbation ne venait échauffer ou stimuler leur jeu ;

RÉPERTOIRE POUR FONTAINEBLEAU. — 1763.



ainsi l'exigeait le respect dû à la personne du monarque : lui seul parfois riait, applaudissait ou blâmait, au milieu du profond silence qui régnait dans toute la salle ; c'était seulement sur sa physionomie que l'acteur pouvait à la dérobée saisir un encouragement ou son arrêt. Nous avons vu, pendant le règne du dernier roi, quelques-unes de ces représentations d'apparat, et quoique la tradition de l'étiquette y fût moins observée que par le passé, nous pouvons affirmer que certaines pièces ainsi représentées devenaient presque méconnaissables. L'acteur ne peut jouer sans un public. Il a besoin que l'on réponde à ses accents, que sa gaieté ait un écho, il faut qu'il sache s'il plaît ou intéresse, sinon il se consume en efforts impuissants, sa voix se fausse et s'altère, sa joie grimace, ou bien il se met au diapason du public, il devient froid, glacé, et l'un des plus délicats plaisirs de l'esprit dégénère en fatigue et en insupportable ennui.

Notre gravure reproduit un de ces répertoires du temps de Louis XV, que l'on envoyait à toutes les personnes invitées aux spectacles de la cour.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LE CHATEAU D'ÉGRA.

MORT DE WALDSTEIN.

Voy., sur Waldstein, 1841, p. 401; et sur Égra, 1848, p. 99, 123.



Ruines du château d'Égra, en Bohême.

Le château d'Égra est un des plus anciens monuments de la Bohême. Le donjon est d'une construction particulière : c'est une grosse tour carrée bâtie avec d'énormes quartiers de lave régulièrement équarris. On fait remonter sa construction au neuvième siècle, lors du premier établissement militaire des Francs dans ces contrées, où ils vinrent prendre position dès Charlemagne, contre les incursions des populations slaves.

Outre le donjon, on remarque dans l'intérieur du château une chapelle fort curieuse; elle est à deux étages : l'étage supérieur en marbre blanc, l'étage inférieur en granit; une large ouverture pratiquée à la voûte de celui-ci met en communication les deux enceintes. Les détails de l'architecture sont traités avec beaucoup de délicatesse, et la conservation en est parfaite. On rapporte la construction, soit aux Templiers, soit, ce qui paraît plus vraisemblable, aux chevaliers de la Croix. Il va sans dire que cette chapelle appartient au style roman.

La partie des murailles du château qui est représentée sur notre gravure pourrait bien remonter à la même date que la chapelle. Le style des fenêtres pratiquées dans la partie supérieure des murailles offre une assez grande analogie avec celui de ce petit édifice religieux. Les colonnettes qui supportent les cintres sont également en marbre blanc, et les cintres, comme ceux qui se voient à la façade de la chapelle, sont composés de blocs alternatifs de granit rouge et de marbre blanc, disposés avec une symétrie calculée. Le contraste de ces élégantes fenêtres et de cette vaste muraille, entièrement nue dans toute sa partie inférieure, est d'un grand effet.

Ce côté du château présente un intérêt historique d'un autre genre. La salle à manger, citée par les historiens qui ont raconté la fin tragique du célèbre général des armées germaniques de la guerre de trente ans, est précisément l'appartement dont la fenêtre est placée en première ligne sur le dessin. C'est là qu'eut lieu le banquet durant lequel les partisans du général Waldstein, surpris sans défense, furent égorgés quelques instants avant que les assassins se portassent à la demeure de ce grand homme. Cet événement forme le sujet de l'une des plus belles tragédies de Schiller, et lui a inspiré aussi quelques belles pages de son Histoire de la guerre de trente ans. On sait que, par un caprice assez singulier, il a changé le nom de Waldstein en celui de Wallenstein, sans doute comme

mieux sonnant. Un document manuscrit, trouvé depuis lors à Égra, et rédigé par un notable de la ville, l'année même de l'événement, donne sur ce sujet d'autres détails que ceux qui sont consignés dans le récit de l'illustre historien ; ce document n'étant point connu en France, nous espérons que nos lecteurs en liront avec plaisir la traduction.

« Le 25 février 1634, le colonel Buttler, commandant d'Égra, chargea le major Lossle d'inviter de sa part et de celle du lieutenant-colonel Gordon, le comte Tertzki, le colonel Illo, Kinsky et le capitaine Neumann, à un souper qui devait avoir lieu au château. Les convives furent reçus par le commandant d'une manière amicale et distinguée, et prirent place à un souper somptueux qui dura jusqu'à onze heures. Tandis que, sans se douter de rien, ils se livraient aux plaisirs de la table, le commandant Buttler avait pris toutes ses mesures. Au moment du dessert, on s'assura des gens des convives en les enfermant dans la cuisine. En même temps, un détachement de quarante soldats irlandais et espagnols, commandé par trois capitaines, entra dans le château. On s'empara de toutes ses issues en donnant aux sentinelles la consigne de tuer quiconque voudrait s'évader. Le major Geraldi entra le premier dans la salle à manger qui avait deux portes. Pendant qu'il gardait l'une avec huit hommes armés, l'autre était occupée par le capitaine d'Evroux et douze soldats. Le major Geraldi, l'épée à la main, cria à haute voix, avant d'entrer dans la salle : Vive l'empereur Ferdinand ! Le capitaine d'Évroux répondit à son cri : Vive la Maison d'Autriche ! A ce bruit, les convives se levèrent de table. Le colonel Buttler, le lieutenant-colonel Gordon et le major Lossle tirèrent l'épée et se jetèrent sur les autres convives. Ceux-ci eurent beau demander grâce, ils furent tués à coups de feu et à coups d'épée. Tertzki, habillé d'un colletin épais, résista à plusieurs coups d'épée, et s'échappa de la salle. Il trouva sur son passage le capitaine Dyonisius, et s'écria : Merci ! merci ! Le capitaine lui ayant demandé le mot d'ordre, il donna celui de Waldstein : Saint Jacob. Le capitaine lui répondit : Ce mot d'ordre ne vaut plus rien ; c'est : la Maison d'Autriche ; et il l'étendit sur le carreau. Les gens de Tertzki arrivèrent l'épée à la main au secours de leur maître, et parvinrent à blesser deux soldats ; mais ils furent bientôt tués par les autres. Les corps de toutes les victimes furent livrés aux soldats ; on les déshabilla entièrement, et les cadavres furent étendus sur de la paille.

« Après l'exécution, le lieutenant-colonel Gordon prit possession du château. Le capitaine d'Evroux, se rendant avec ses affidés au logis de Waldstein, entendit sur la place les cris de désolation des femmes de Tertzki et de Kinsky : elles avaient été instruites de ce terrible événement par un valet qui avait trouvé moyen de s'esquiver. Alors le colonel Buttler donna les ordres nécessaires pour s'assurer de toutes les portes de la maison de Waldstein, et pour s'opposer à l'évasion du général. Le capitaine d'Evroux, qui monta le premier l'escalier conduisant à l'appartement du duc, rencontra deux valets de chambre placés devant la porte. L'un des deux demanda au capitaine d'Evroux ce qu'il voulait, en lui disant que Son Altesse dormait, et qu'en conséquence on ne devait pas faire autant de bruit. Un soldat, sur ces paroles, perça ce valet de chambre d'un coup d'épée, et l'autre prit la fuite. Pendant ce temps-là, on avait assassiné la sentinelle placée devant la porte de la maison, et blessé l'échanson du duc. On enfonça alors la porte de sa chambre à coups de pieds, et on le trouva assis près de sa table. Le capitaine d'Évroux entrant et l'apercevant, cria : « C'est toi, traître à l'empereur ; tu vas mourir de ma main ! » Il le perça d'outre en outre d'un coup de hallebarde. Il le prit alors par les pieds et le traîna en bas de l'escalier. Le cadavre fut chargé sur une voiture et conduit au château où se trouvaient les autres. Les effets du duc, parmi lesquels six barils pleins d'or, furent livrés au pillage des soldats.

Tandis que ces choses se passaient à Égra, le duc de Saxe-Lauenbourg se rendait de Ratisbonne à Égra pour prendre part aux négociations de paix. Il fut arrêté au delà de Tirschenreit. Ses équipages furent pillés, et on le conduisit droit à Égra, où il fut remis au colonel Buttler. Le 19 février, les cadavres des neuf victimes et celui du duc François de Saxe-Lauenbourg furent revêtus de chemises blanches, déposés dans des cercueils et expédiés à Pilsen. »

Ce document intéressant a été publié, pour la première fois, à Halle, par G. de Murr, sous le titre de *Die ermordung Albrechts herzogs von Friedland.*

LA VIE DE JEAN MULLER.

Suite.—Voy. p. 58.

La ville de Schaffhouse ne possédant pas une académie où l'on pût faire un cours complet d'études de théologie, un règlement sage obligeait les jeunes gens destinés à l'Église de fréquenter pendant deux ans au moins les universités. Muller, âgé de dix-sept ans et demi, partit pour celle de Gœttingue, le 25 août 1769. C'était la première fois qu'il quittait sa patrie ; mais la situation de Gœttingue, la bienveillance des professeurs et la richesse des ressources littéraires le ravirent. Dans son enthousiasme, il dépeignit à ses parents ce séjour comme une seconde patrie où il lui semblait avoir toujours vécu.

Sur le conseil du savant Miller, dont les entretiens lui furent d'une grande utilité, il ne suivit que peu de cours, mais profita d'autant plus de la bibliothèque, l'une des plus considérables et surtout des mieux ordonnées de toute l'Allemagne. Les hommes qu'il entendit exercèrent un empire puissant sur son esprit avide de connaître et ouvert à la critique scientifique. Le savoir solide du professeur Walch, la loyauté de ses recherches, la simplicité de son caractère, et son impartialité, préparèrent Muller aux graves fonctions d'historien moraliste dont il rêvait déjà la gloire.

« Pour ma part, dit-il dans une lettre à son frère (11 mars 1770), je ne consentirais pas pour tout l'or du monde à écrire un mensonge, ou à soutenir des propositions avancées non parce qu'elles sont vraies, mais parce qu'elles sont anciennes et généralement admises. Jamais homme ne verra ma plume consacrer une fausseté ; cela ôte à l'écrivain son crédit, fortifie les préjugés enracinés dans le monde, retarde le règne de la vérité, et n'est, après tout, que déloyauté et que fraude. » Ce principe de conscience du jeune homme de dix-huit ans guida l'historien durant sa carrière.

Vers la fin de la même année, il écrivait à son père et à sa mère :

« Si la Providence n'en ordonne pas autrement, je coulerai mes jours avec vous au sein de la patrie, tranquille, heureux, honnête, aimé par des amis vertueux. Je ne m'abaisserai jamais à de vils artifices, ni à la flatterie. Plutôt manger du pain noir trempé dans de l'eau que de commettre une seule action indigne de la noblesse de notre âme. » (6 décembre 1770.)

Cependant son ardeur studieuse inspirait à ses parents de l'inquiétude pour sa santé. « Vous ne voulez pas, leur écrivait-il, que je me rende malade à force d'étudier. Je m'en garderai bien : je n'ai pas le loisir de faire une maladie. N'est-il pas absurde de passer les nuits, sommeillant à moitié, pour acquérir, non la science et de nobles et belles connaissances, mais un esprit de collége, un esprit morose, atrabilaire, insupportable ? telles ne sont pas mes vues. Si nous sommes faits pour le monde, le monde est aussi fait pour nous. A quoi bon des subtilités infinies sur mille questions pédantesques ? Si je meurs de bonne heure, ce ne sera pas ma faute ; le sentiment de l'humanité, le respect pour soi-même et pour la vie, la religion enfin, condamnent le suicide scientifique. Je n'ai pas connu de savants qui sussent mieux ordonner et modérer en même temps leur travail,

que notre Schlœzer et mes chers amis Walch et Miller. »

Les liens qui l'unissaient à ces hommes vertueux se resserraient de jour en jour ; leurs leçons ne lui furent pas plus profitables que l'empire de leur bienveillance et l'exemple de leur vie. Avec quelle tendre vénération il en parle dans ses lettres à ses parents ! « Miller possède toute mon âme et moi la sienne. Je passe ces jours chauds et agréables presque continuellement dans son beau jardin contigu à sa maison sur les bords de la Leine murmurante, dans une contrée poétique, au milieu d'arbres chargés de fruits et sous de charmants ombrages. Là, j'apprends de lui la philosophie de la vie, cet art sublime sur lequel on écrit tant et que l'on connaît si peu. Théologien, chrétien, ami, homme, il est en tout le modèle que je me propose de suivre... Et combien sont instructives mes relations intimes avec un Walch, avec un Schlœzer ! Ma vénération pour l'incomparable chancelier de Mosheim ne s'est point affaiblie. Il est mon maître quotidien, mon oracle, après la Bible, la première source de mon savoir théologique, mon modèle pour le style, pour la rectitude de l'esprit et l'éloquence de la chaire. »

Le cours des études universitaires de Muller devait finir avant l'automne de 1771. Son plus vif désir était d'obtenir de ses parents la permission de rester encore à Gœttingue ; mais le désir de ses parents était qu'il revînt à Schaffhouse. Il se soumit, avec une noble résignation, à un vœu qui équivalait pour lui à un ordre, regardant l'obéissance comme le premier de ses devoirs.

Muller quitta Gœttingue en versant des larmes ; quels souvenirs il emportait de ces deux années passées en Allemagne ! La science et les idées n'avaient pas été son seul profit ; il avait formé des relations précieuses avec ses professeurs et avec d'autres hommes de lettres, avec Meusel, Nicolaï, Gleim, Wieland, etc.

Il revit Schaffhouse le 13 octobre 1771, et fut accueilli avec une tendre affection par sa famille, avec estime par des amis et des admirateurs qui fondaient sur lui de belles espérances. Son premier soin fut de se disposer à subir ses examens théologiques; la carrière ecclésiastique lui fut ouverte. Sa prédication, plus savante que populaire, captivait pourtant les auditeurs par son caractère d'entretien familier, par sa vivacité spirituelle, et souvent par le pathétique du débit de l'orateur. Le 9 juin 1772, le gouvernement lui conféra la chaire de grec, moins lucrative qu'honorifique. Outre son cours public, Muller donnait à quelques jeunes jeunes gens des leçons d'histoire.

Il se lia bientôt d'amitié avec les hommes qui honoraient le plus sa patrie suisse : Bodmer, Gessner, Jean-Henri Füssli, Alexandre-Louis de Watteville, Amédée Eman, de Haller, Isaac Iselin, Balthasar, Lavater. Ce célèbre physionomiste, dont il fit la connaissance en 1778, traça de lui le portrait suivant dans une lettre à Spalding : « Muller est un *monstrum eruditionis* de vingt ans. Il a le meilleur cœur, mais il est tranchant et hardi la plume à la main ; il possède le génie de l'histoire ; beaucoup de savants en font grand cas. Son style est spirituel et vif jusqu'à l'affectation. Muller a cela de bon qu'il aime à se laisser instruire et qu'il rougit facilement. La finesse de son organisation est extrême; ses yeux sont clairs et brillants ; il y a quelque chose de singulièrement virginal dans toute sa personne. Je crois qu'on peut faire de lui tout ce qu'on veut. Sa mémoire paraît presque surhumaine. »

L'étude des annales de sa patrie, dont Muller avait résolu d'écrire une histoire complète, remplissait la plus grande partie de ses loisirs. Sur sa table, sous sa table, dans tous les coins de son petit cabinet d'étude, on voyait des masses de chroniques, de manuscrits, de chartes, de renseignements de toute espèce sur l'histoire de la Suisse ; ces communications lui arrivaient de tous les côtés de la manière la plus libérale, même des couvents. Quand il découvrait des faits curieux, il aimait à les raconter pendant le souper à sa famille, captivée par la vivacité pittoresque de sa narration, par l'éloquence de sa parole et de sa physionomie.

La suite à une prochaine livraison.

ŒUVRES D'ART

DANS L'ÉGLISE DE SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT.

Voy., sur cette église, 1834, p. 41; et 1836, p. 89.

LARGILLIÈRE. — QUENTIN VARIN.

Nous avons quelquefois conduit nos lecteurs dans les églises de Paris, pour y étudier avec eux l'histoire de l'architecture religieuse de la France ; mais nous avons rarement parlé des peintures qui les décorent, sinon de celles qui font partie de l'édifice même, par exemple, des coupoles. Quant aux toiles dont plusieurs siècles de goût avaient décoré les nefs de toutes nos églises et qui en avaient fait d'admirables galeries de l'art français, toiles dispersées pendant la révolution dans tous les musées de France, nous n'avons point dit comment quelques-unes étaient revenues s'appendre à leur muraille consacrée, comment d'autres s'étaient trompées d'autel et de temple, et comment d'autres enfin, apportées par la conquête de Mantoue ou d'Anvers, avaient été oubliées dans nos chapelles par Canova et les autres commissaires de la Sainte-Alliance.

Il en est de même pour les sculptures et les tombeaux : beaucoup décoraient les églises parisiennes avant la révolution, qui, après avoir trouvé asile dans le Musée des monuments français rassemblés par Alexandre Lenoir, ont depuis repris leur place dans leurs niches ou leurs chapelles. Mais combien ont disparu ! et quand ces pierres et ces bronzes ont laissé quelque trace, il est parfois bien curieux de la suivre.

La paroisse de Saint-Étienne-du-Mont, autrefois contiguë à l'ancienne église de Sainte-Geneviève, et dont la cure avait été de tout temps à la nomination de l'abbé de Sainte-Geneviève, a hérité de deux des plus importants tableaux de la royale abbaye : l'un, peint par Largillière, représente un vœu que fit la ville de Paris en 1694, après avoir éprouvé deux années de famine ; l'autre, par Detroy le fils, représente la France à genoux, implorant la protection de la Sainte, pour faire cesser une espèce de stérilité dont le pays fut affligé en 1725.

Je dois parler plus particulièrement du Largillière. Sainte Geneviève est dans la gloire, implorant la Vierge pour la ville de Paris ; au bas, à genoux, sont le prévôt des marchands, les échevins et les principaux officiers du corps de ville en habit de cérémonie, avec un grand nombre de spectateurs. Largillière s'y est peint parmi les assistants et a placé à côté de lui Santeuil qui l'en avait prié. D'Argenville raconte qu'au lieu de peindre en surplis le docte poëte de l'abbaye de Saint-Victor, Largillière l'enveloppa par malice dans son manteau noir, ce dont Santeuil informé porta ses plaintes au prévôt des marchands, en beaux vers latins. On obligea Largillière de donner quelque satisfaction à un poëte d'une aussi grande réputation et dont la latinité et la poésie semblaient alors dignes du siècle d'Auguste.

Nicolas de Largillière avait quarante ans quand il peignit cette belle page. La vie lui fut aussi heureuse, aussi riche et facile, que son pinceau était heureux, riche et facile. Né à Paris d'un père originaire de Beauvais, il visita dès son enfance Anvers, la ville de Rubens, et, à peine âgé de douze ans, y apprit la peinture chez Antoine Goubeau, peintre flamand, renommé pour les bambochades, le paysage, les foires et les marchés. Le jeune élève peignait les fruits, les fleurs, les poissons et généralement tout ce qui se vend dans les places publiques. Une Sainte famille qu'il avait peinte secrètement sur papier huilé révéla son talent à Goubeau, qui le congédia lorsqu'il eut l'âge de dix-huit ans. Trois mois après, Largillière passa en Angleterre, où il travailla pendant quatre ans sous le patronage du fameux Lely, pre-

mier peintre de Charles II. Il est à remarquer que l'Angleterre a attiré irrésistiblement les portraitistes de toutes les nations, l'Italien Frédéric Zucchero; les Suisses Holbein et Petitot; les Flamands Rubens, Van Dyck, Gonzalès Coques, Henri Pot, Wanderwerf, et beaucoup d'autres; les deux Allemands rivaux Pierre Vanderfaës et Godefroy Kneller; et nos peintres Simon Vouet, Largillière, Claude Lefèvre.



Largillière, peintre français du dix-septième siècle, peint par lui-même.

Revenu à Paris, Largillière y fut fixé par l'intérêt que prirent à son talent et à sa fortune Van der Meulen et Lebrun, tout puissants sur l'opinion de la cour. En 1698, il épousa la fille du paysagiste Forest dont il a laissé le portrait. Depuis douze ans déjà il était de l'Académie de peinture; et il sembla s'être partagé avec Hyacinthe Rigaud l'honneur de peindre toutes les beautés, toutes les gloires, toutes les noblesses de la seconde moitié du siècle de Louis XIV dont Champaigne avait peint la première. En vain fut-il comblé des faveurs de la cour du roi Jacques II dont il était allé faire le portrait à Londres; en vain la charge de gardien des tableaux de ce roi lui avait-elle été offerte : l'Angleterre ne put le retenir; et ce fut à son retour de ce dernier voyage, que les officiers de la ville de Paris lui commandèrent successivement trois grandes compositions où pouvaient se déployer à l'aise la facilité de son ordonnance et l'éclat de son coloris; je veux parler du Vœu à sainte Geneviève et des deux vastes tableaux qui se voyaient avant la révolution à l'Hôtel-de-Ville de Paris, représentant le repas que la ville donna en 1687 à Louis XIV et à toute sa cour au sujet de sa convalescence, et le mariage du duc de Bourgogne avec Marie-Adélaïde de Savoie. Il est peut-être bon de remarquer ici que ces grandes cérémonies de cour que les rois ou la ville donnèrent à représenter aux habiles portraitistes du siècle dernier, sont incontestablement, à part leur intérêt historique, les peintures de la plus haute valeur d'art qu'ait produites cette époque, soit que ces artistes fussent soutenus par la pompe de leurs sujets, soit que le réalisme des portraits les contraignît à une exécution plus naïve que celle usitée par leurs contemporains ou par eux-mêmes dans les peintures historiques et mythologiques. Je citerai seulement les deux tableaux nouvellement extraits de Versailles et apportés au Louvre, représentant des cérémonies de l'ordre du Saint-Esprit par Vanloo et Detroy; je rappellerai aussi combien l'ex-voto de la famine de 1725 par ce même Detroy, qui fait à saint-Étienne pendant du Largillière, est supérieur à toute son histoire d'Esther. — L'art des portraits qui a fait la renommée de Largillière ne bornait pas son talent; quand il mourut en 1746, on trouva dans la belle maison qu'il avait fait bâtir, outre d'innombrables portraits, plusieurs tableaux de la vie de Jésus-Christ et de celle de la Vierge, dont deux, le Portement de croix et l'Élévation en croix, ont été gravés par F. Roëttiers; plusieurs paysages, des perspectives mêlées d'animaux, et des dessus de portes représentant des fleurs et des fruits avec des instruments de musique.

Napoléon avait donné à l'église de Saint-Étienne-du-Mont, pour sa décoration : une Nativité, par Lenain; une Peste, par Jouvenet; un saint Paul (on l'appelait un Moïse) montrant avec une baguette une table qui porte écrit : *Épître aux Corinthiens*, par Antoine Dieu; et un fragment de la Dispute du Saint-Sacrement, d'après Raphaël, qui a disparu.

La Nativité du Christ, par Lenain, ou par les frères Lenain, comme on dit, ces grands artistes dont l'histoire de notre peinture sait si peu de chose, décore l'autel de la chapelle des fonts : la Vierge y est servie par des anges d'une beauté et d'une grâce exquises; la couleur de ce joli tableau est aussi vigoureuse et plus délicate, ce me semble, que celle de l'Adoration des bergers au Louvre.

La Peste de Jouvenet, signée de ce grand nom, a beaucoup souffert sur sa toile; mais la composition est une des plus belles de l'artiste. Les groupes des mourants sont d'une terreur sublime et d'une énergie de désespoir que Géricault aurait à peine atteintes. Le Christ, soutenu sur des nuages par des anges, ressemble à ceux du Poussin qui ne voulaient point être pris pour des Pères Douillets; entre les malades et le Christ se dresse comme intermédiaire la grave et sainte figure du prêtre, au front éclairé de rayons divins; c'est une idée admirable. Sur l'autel d'une des chapelles, à droite de la nef, en face du saint Paul docteur, d'Antoine Dieu, qui se montre, contre la tradition, plutôt doux et agréable que fort et terrible, est venu s'encastrer un tableau, de moyenne dimension, fort maltraité par le temps et qui, sans avoir une valeur d'art bien grande, excite vivement la curiosité. Voici la brève histoire du tableau et de son auteur. En 1610, un peintre nommé Quintin Varin quitta la ville de Beauvais; il avait appris l'art de peindre de maître François Gaget, chanoine de Beauvais, et la perspective du frère Bonaventure d'Amiens, capucin. Il passa par les Andelys en Normandie où il donna la première révélation de son génie à Nicolas Poussin, enfant de seize ans, qui ne reconnut jamais d'autre maître que Varin. Arrivé à Paris, manquant de travaux et de pain, il s'était logé dans un grenier, rue de la Verrerie, chez un marguillier de la chapelle Saint-Charles-Borromée, à l'église de Saint-Jacques-la-Boucherie, qui lui fit faire un grand tableau où il représentait ce saint cardinal en extase avec un saint Michel debout. L'intendant de la reine Marie de Médicis (c'était à n'en pas douter le célèbre amateur Maugis, abbé de Saint-Ambroise, intendant des bâtiments de la reine-mère) vit par hasard et admira cet ouvrage; il chercha le peintre, paya son loyer et l'amena à la reine à laquelle on montra en même temps un beau dessin de son imagination. Marie de Médicis cherchait partout un homme qui fût digne de peindre la galerie de son nouveau palais du Luxembourg. Elle distingua Varin, et lui fit commencer

sans retard cette vaste entreprise. Mais là, dans ce même Luxembourg où devaient se lier bientôt de solide amitié deux jeunes gens, Poussin et Champaigne, commençant dans les mêmes travaux la fortune de leur génie, Varin se trouva associé à un poëte nommé Durant, qui travaillait aux inscriptions; or, ce Durant publia contre le roi dont il était pensionnaire, un libelle intitulé la *Ripozographie*, qui, le 16 juillet 1618, le fit rompre vif publiquement en



Ex-voto de la ville de Paris en 1694, tableau par Largillière, à l'église de Saint-Étienne-du-Mont.

place de Grève, et avec lui deux jeunes frères de la maison des Patrices de Florence, qui avaient traduit son ouvrage en italien. Varin s'alarma grandement, craignant le même sort, et se cacha si bien qu'il ne put pas savoir qu'on le cherchait pour le faire travailler. Pendant ce temps, la reine impatiente, ne pouvant déterrer son peintre picard, fit offrir, en 1620, par le baron de Vicq, sa galerie à peindre à Rubens d'Anvers. Varin reparut cependant quelques années après, et la reine Anne lui commanda pour le retable des Carmes déchaussés du Luxembourg une Présentation de Jésus-Christ au temple, qui est restée pour nous le chef-d'œuvre de Varin et qu'il faut aller voir dans Saint-Germain-des-Prés. Le tableau

de Saint-Étienne-du-Mont représente saint Charles distribuant ses aumônes à une troupe de pauvres et de malades assemblés sous le vestibule d'une église ; il est daté de 1627.

Les mouvements des mendiants sont naïfs et d'un grand caractère. Le saint Charles est très noble. Il est vêtu d'un manteau rouge doublé d'hermine et coiffé d'une toque rouge de jésuite. Derrière lui on voit une tête d'homme jeune encore qui pourrait bien être le portrait de J. Marescal. La date de ce tableau montre qu'il est postérieur à la Présentation au temple, et de longtemps à l'aventure de la galerie du Luxembourg : elle est précieuse en ce quelle redresse la méprise de Piganiol de La Force, qui a vu dans ce saint Charles distribuant des aumônes, le tableau qui faillit être l'origine d'une grande fortune et d'une grande gloire pour un peintre oublié. Simon, qui nous a conservé, dans son supplément à l'histoire du Beauvoisis, l'intéressante historiette de Quintin Varin, décrit fort nettement le tableau primitif de la chapelle de Saint-Charles-Borromée, vers 1618 : « Ce saint cardinal en extase avec un saint Michel debout. » Je pense que la seconde toile de 1627 dut être faite pour remplacer la première, retirée sans doute par le chapitre ou par Marie de Médicis.

Un autre tableau du même temps et de la première école française orne la chapelle du Saint-Sépulcre, à Saint-Étienne-du-Mont. Il représente le Christ en croix ayant à ses pieds sa mère et saint Jean, et Louis XIII jeune, en manteau royal, offrant sa couronne au crucifié; derrière lui, saint Louis tenant et offrant le sceptre de justice. On ne sait à quel peintre penser devant ce tableau, si ce doit être à l'un de ceux de l'école du dernier Porbus, ou de celle du premier Vignon, Claude Vignon l'ancien.

L'église ne manque point de figures de son saint patron. La plus nouvelle est une Lapidation de Saint-Étienne, l'une des meilleures œuvres de M. Abel de Pujol, laquelle fut jugée en son temps (1817) si favorablement, qu'elle servit de modèle à une tapisserie des Gobelins offerte par Charles X au Saint-Père en 1828. Je préfère toutefois à la Lapidation de M. Abel de Pujol un autre tableau sur le même sujet, dans la même église, faisant pendant à la Peste de Jouvenet. Je le crois de l'école française, mais de la plus savante manière et du plus vigoureux coloris d'un Coypel songeant à Rubens.

Je citerai encore, parmi les anciens tableaux dont je n'ai pu reconnaître sûrement les auteurs, deux bonnes toiles d'imitateurs immédiats de Poussin au dix-septième siècle : une Mort de la Vierge, et une Sainte famille d'une ordonnance nouvelle, où les parents de Jésus sont isolés et adorent l'enfant qui leur annonce la loi ; — de l'école de Lebrun, un Sacré Cœur adoré par des myriades d'anges, et un saint Jean l'Évangéliste, suspendu en l'air avec une corde, près d'être plongé dans l'huile bouillante ; — un saint Pierre guérissant les malades, beau petit tableau plein de caractère et de force, de l'école de Vouet italianisée ; — un Moïse faisant tomber la manne du ciel, peint dans la froide manière de Champaigne ; — enfin un Jugement dernier de l'école de Jean Cousin. Les verrières de Robert Pinaigrier à Saint-Étienne-du-Mont sont l'une des plus incontestables richesses de cette église, et leur beauté étonnait même le dix-huitième siècle, qui avait peu l'intelligence de ces sortes de peintures. « On estime beaucoup, dit Piganiol de La Force, les peintures des vitres des Charniers, qui représentent plusieurs traits de l'Ancien et du Nouveau Testament, le miracle de la sainte hostie des Carmes des Billettes, etc. Les couleurs en sont admirables, et le temps semble avoir augmenté leur vivacité ; mais toutes les figures pèchent par le défaut de correction dans le dessin. »

La reine Marguerite de Valois avait donné trois mille livres pour la construction du portail de Saint-Étienne et en avait posé la première pierre le 2 août 1610. La fin du seizième siècle et le commencement du dix-septième furent, en effet, la grande époque de décoration de Saint-Étienne. Sur son délicieux jubé (1834, p. 41), le siècle dernier admirait encore des sculptures de Biard le père, fort incomplètes aujourd'hui pour nous; car les deux anges adorateurs qui sont restés aux deux extrémités du jubé étaient motivés par un beau crucifix. Ce Pierre Biard, né en 1559 et mort en 1609, était un disciple de Michel-Ange ou plutôt de sa tradition, qui nous a laissé là de quoi le faire apprécier; ses deux anges sont d'une beauté, d'une élégance de tournure qui font penser aux deux statues des Médicis. Mais un plus fameux héritier de la grâce et de la science florentines, Germain Pilon, avait décoré Saint-Étienne-du-Mont de chefs-d'œuvre qu'on y cherche vainement à cette heure. Vis-à-vis de la chapelle de la Vierge on avait, dans le siècle passé, incrusté au mur du derrière du chœur trois bas-reliefs de Germain Pilon qui précédemment étaient restés fort négligés et exposés aux injures de l'air. Celui du milieu représentait Jésus-Christ au jardin des Oliviers et ses apôtres endormis. Ce morceau surtout était d'une singulière beauté. Les deux autres, beaucoup plus petits, représentaient saint Pierre et saint Paul, plusieurs disent saint Pierre et Aaron. — Le pourtour du chœur était orné des figures des douze apôtres, parmi lesquelles celles de saint Philippe, de saint André et de saint Jean l'Évangéliste se distinguaient par leur beauté ; elles étaient encore de Germain Pilon.

Au maître autel on voyait les figures de saint Étienne et de sainte Geneviève, sculptées par Chauveau.

On a du moins conservé la chaire du prédicateur, chef-d'œuvre de sculpture en bois que nous pouvons opposer aux merveilles de Verbruggen en Belgique. Une grande statue de Samson semble soutenir le corps de cette chaire, dont le pourtour est orné de sept Vertus assises, et qui sont séparées les unes des autres par d'excellents bas-reliefs dans les panneaux. Sur l'abat-voix sont six anges tenant des guirlandes, et au milieu un grand ange plus élevé tient une trompette pour appeler les fidèles. Cet ouvrage a été sculpté par Claude L'Estocart, sur les crayons de l'habile peintre Laurent de La Hire, lequel avait fait pour l'embellissement de la paroisse de Saint-Étienne de bien autres frais d'invention.

Les tapisseries de cette église représentant la vie de saint Étienne, étaient fort renommées il y a cent ans. Beaucoup de personnes les avaient crues faites sur les dessins de Le Sueur ; mais elles l'étaient vraiment d'après ceux de Laurent de La Hire. Voici ce qu'en racontait Philippe de La Hire, son fils. — « Il fit, dit-il en parlant de son père, tous les dessins des tapisseries pour l'église de Saint-Étienne-du-Mont, qui étaient très-finis, à la pierre noire, sur du papier bistré, lavés par-dessus et rehaussés de blanc, dont il n'y en a eu que quelques-uns d'exécutés. On attribue aujourd'hui ces dessins à Eustache Le Sueur, mais faussement ; et ce qui a donné lieu à cette erreur entre les curieux, est qu'un des frères de Lesueur peignait en grand, d'après les dessins de La Hire, les patrons pour ces tapisseries. » Les dessins originaux furent conservés, jusqu'à la fin du dernier siècle, dans la salle d'assemblée des marguilliers de cette paroisse. On les voit aujourd'hui dans la collection du Louvre, rangés autour du globe terrestre. A l'époque de la fête de Sainte-Geneviève, l'église se revêt de tapis antiques, imitations des fresques de Raphaël ou des fêtes champêtres de Henri IV et de Louis XIII; mais ce ne sont plus les compositions de La Hire.

Saint-Étienne-du-Mont semblait avoir été consacré aux funérailles des plus grandes gloires du siècle de Louis XIV. On lisait autrefois dans cette église les épitaphes de Racine, de Pascal; de Pierre Perrault, père de Claude et de Charles; d'Antoine Lemaître et de son frère Isaac-Louis Lemaître de Sacy; de Morin le mathématicien; des savants Vigenère, Jean Gallois, Tournefort, Pierre Petit, Simon Piètre, Nicolas Thognet; d'Eustache Le Sueur, dont on voyait un tableau à la chapelle Saint-Pierre attenant à la sacristie : il représentait saint Pierre ressuscitant Tabithe, et avait été

gravé par Dullos; il est allé on ne sait où, avec la pierre tumulaire du divin peintre des Chartreux. — Aujourd'hui on ne voit plus à Saint-Étienne-du-Mont qu'un tombeau, celui de sainte Geneviève, patronne de Paris, et deux inscriptions funéraires réencastrées dans la muraille par les soins de M. de Chabrol, celles de Jean Racine et de Blaise Pascal.

ÉTUDES CHRONOLOGIQUES.

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DANS LES SCIENCES, LA LITTÉRATURE ET LES BEAUX-ARTS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE *.

Voy., pour le quinzième siècle, 1836, p. 6; pour le seizième siècle, 1837, p. 366, 373.

1604. De Thou commence la publication de sa grande Histoire. « De Thou, dit James Mackintosh, doit être considéré comme un phénomène moral d'un heureux augure pour l'avenir. Placé à la fin du seizième siècle, il passa en revue l'époque de carnage qui venait de s'écouler, non pour en pallier l'horreur ni exaspérer les inimitiés religieuses, mais pour faire voir les malheurs qu'elles avaient occasionnés, et pour engager les protestants et les catholiques à garantir la postérité de pareilles calamités, en consentant à poser les bases de la liberté religieuse. » — Le Roi Lear, de Shakspeare.

1605. Six mille hommes de troupes sont employés à ouvrir le canal de Briare, le premier des canaux à points de partage, et aussi le premier qui ait traversé une chaîne de montagnes. Il fut terminé en 1642. — Bacon publie son traité de l'avancement des sciences; sa nouvelle méthode, *Novum organum*, est de 1620. Il fut un des plus puissants promoteurs de la philosophie expérimentale et l'ardent apôtre de la perfectibilité humaine. « Il s'arrêta sur le bord de la terre promise, dit le poëte Cowley, et, du haut de son génie, la vit lui-même et nous la fit voir. » — Publication de la première partie du Don Quichotte. — Première date certaine, suivant Dumont d'Urville, de la reconnaissance, par les Hollandais, de la Nouvelle-Hollande ou Australie propre.

1607. John Smith pénètre le premier dans la baie de Chesapeake.

1608. Satires de Régnier.

1609. Cette année et la suivante, Hudson découvre le fleuve, le détroit et la baie qui portent son nom. — Création de la banque d'Amsterdam. — *L'Astronomie moderne, ou physique céleste*, le plus célèbre ouvrage de Képler.

1610. Galilée ayant construit une lunette d'approche, sur le récit qui lui avait été fait de cette invention récente, découvre les quatre satellites de Jupiter; il observe les phases de Vénus, dont Copernic avait deviné l'existence.

1611. « Fabricius publie le premier ouvrage imprimé que l'on connaisse sur les taches du soleil et sur le mouvement de rotation de cet astre. » (Arago.) — La congrégation de l'Oratoire, célèbre dans les lettres et l'enseignement, fondée par le cardinal de Bérulle (confirmée par le pape en 1613).

1612. « Simon Marius observe la nébuleuse d'Andromède, la première dont il soit fait mention. » (Arago.) — Première édition du Dictionnaire de l'Académie de Florence, dite *della Crusca;* il fait autorité pour la langue italienne.

1614. Napier, inventeur des logarithmes, publie son premier ouvrage sur cette matière.

1615. « Salomon de Caus songe le premier, dit M. Arago, à se servir de la force élastique de la vapeur aqueuse pour la construction d'une machine hydraulique propre à opérer des épuisements. » — Jacques Debrosse construit le palais du Luxembourg.

1616. Shakspeare et Cervantes meurent en avril.

* On peut consulter, pour une partie des faits énoncés sommairement dans ce Mémorial, la Table générale de 1833 à 1842, et les Tables des années suivantes.

1618. Louis XIII autorise la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur (confirmée par le pape en 1621), dont les patients travaux ont jeté tant d'éclat sur l'érudition française.

1619. Fondation de la banque de Hambourg.

1620. Rubens vient à Paris pour peindre la Vie de Marie de Médicis.

1624. Premières lettres de Balzac. Il rendit à la prose les mêmes services que Malherbe à notre langue en vers.

1625. Grotius publie à Paris son traité *De jure belli et pacis.* — Claude le Lorrain revient d'Italie et décore de ses peintures l'église des Carmélites de Nancy. Bientôt il retourne à Rome, où s'écoula le reste de sa vie.

1628. Mort de Malherbe. — Harvey explique le phénomène de la circulation du sang, dans un livre publié à Francfort. Depuis plusieurs années il donnait des leçons sur ce sujet. La connaissance de ce phénomène, seulement entrevu jusqu'alors, ouvrit une ère nouvelle à l'anatomie et aux sciences médicales, qui comptèrent dans ce siècle d'illustres adeptes: Aselli, Ruysch, Malpighi, Sydenham, etc.

1629. Sophonisbe, tragédie de Mairet. C'est la première de notre théâtre où la règle des trois unités ait été suivie. Elle est imitée de celle du même nom, écrite en 1514 par Trissino, et qui fut la première tragédie moderne composée dans le goût des anciens. — Ordonnance de Louis XIII rendue sur les plaintes des États généraux de 1614, et sur les avis donnés par les Assemblées des notables de 1617 et 1626. Elle fut rédigée par le garde des sceaux Michel de Marillac, d'où lui vint son surnom de Code Marillac ou Code Michau. « Comme elle corrigeait beaucoup d'abus, dit M. Dupin aîné, elle resta à peu près sans exécution. »

1631. Fondation de notre premier journal, la Gazette de France, par Théophraste Renaudot.

1633. Galilée, qui venait de démontrer la vérité du système de Copernic, est condamné à se rétracter; « il est condamné, dit Condorcet, à demander pardon à Dieu d'avoir appris aux hommes à mieux connaître ses ouvrages, et à l'admirer dans la simplicité des lois éternelles par lesquelles il gouverne l'univers. »

1635. Mort de Jacques Callot. — Création de l'Académie française, par lettres patentes enregistrées en parlement en 1637. Les statuts, rédigés par Richelieu, la chargèrent « de donner des règles certaines à notre langue, et de la rendre plus éloquente et plus capable de traiter des arts et des sciences. » L'Académie exécuta ce programme avec la puissance que donnent la centralisation et l'unité; elle sanctionna de son autorité les perfectionnements introduits dans le langage par nos bons écrivains: c'était en même temps contribuer aux progrès de la civilisation moderne, dont la langue française est devenue l'agent le plus actif. — A cette même époque commence la renommée de l'hôtel Rambouillet, qui fut comme une succursale de l'Académie française, et compléta son œuvre. Sans doute les précieuses, trop préoccupées de bien dire, rencontrèrent souvent la fadeur; mais aussi, grâce à certaines qualités d'esprit particulières à leur sexe, elles trouvèrent des expressions fines et gracieuses qui sont restées, et firent fléchir la rigueur des règles en faveur de ces libres allures de style qui doivent le nom de gallicismes à leur physionomie toute nationale. C'est dans les Lettres de madame de Sévigné que l'on trouve le plus complet exemple des qualités que la collaboration des femmes a données à notre langue. — Mort de Lope de Vega; Calderon, né avec le siècle, continue la gloire du théâtre espagnol. L'influence de ces hommes de génie, celle de la cour surtout, qui imitait les compatriotes de la reine, avaient mis en vogue parmi nous la littérature espagnole; mais nos écrivains, hormis Corneille, ne lui empruntèrent que ses défauts.

1636. Première représentation du Cid.

La suite à une prochaine livraison.

QUELQUES DONNÉES DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Voy. 1847, p. 302 et 396; 1848, p. 127

HAUTEURS MOYENNES DES CONTINENTS.

C'est un fait connu de tout le monde que les plus hautes montagnes du globe sont comme des grains de poussière à la surface d'une sphère de petite dimension. Mais on ne sait pas généralement les termes numériques des rapports de grandeur entre les rides de la surface et le relief des continents. Ainsi la chaîne des Pyrénées forme, à la frontière méridionale de la France, une barrière qui a les trois dimensions de l'espace : quel est le volume de la chaîne, et quelle augmentation recevrait le relief du pays entier, si le volume était également réparti à la surface ?

On doit à M. Alexandre de Humboldt d'avoir introduit dans la description physique de la terre, par la solution de questions de ce genre, des éléments numériques de l'évaluation desquels on ne s'était presque pas occupé auparavant. Voici quelques résultats curieux communiqués par ce savant illustre à l'Académie des sciences de Berlin, dans la séance du 18 juillet 1842.

Pour procéder à la recherche que nous venons d'indiquer, on considère chaque chaîne de montagnes comme un prisme triangulaire couché horizontalement ; on prend la hauteur moyenne des cols pour la hauteur moyenne de la chaîne, et pour base, l'étendue de la chaîne elle-même. Quant aux plaines, on les évalue comme des prismes verticaux d'après leur étendue et leur hauteur moyenne.

Opérons ainsi pour la France, dont la superficie est de 528 000 kilomètres carrés. Suivant M. de Charpentier, la chaîne des Pyrénées occupe une superficie de 2 360 kilomètres carrés. Quoique la hauteur moyenne de cette chaîne soit de 2 600 mètres, on doit prendre une hauteur plus faible (les trois cinquièmes), à cause des érosions des vallées transversales qui diminuent le volume du prisme couché horizontalement. L'effet des Pyrénées sur la France entière est seulement de 35 mètres. En d'autres termes, si toute la partie de la chaîne des Pyrénées qui s'élève au-dessus du niveau moyen de la France était enlevée, réduite en poussière, et répandue également sur la superficie du territoire, il n'en résulterait qu'un exhaussement de 35 mètres. Quant au niveau normal des plaines de la France, il est de 155 mètres ; tel est le résultat que l'on déduit des mesures prises sur les plaines d'une grande étendue que l'on trouve au centre de la France, et près desquelles sont situées les villes de Bourges, de Chartres, de Nevers, de Tours, etc.

Voici les résultats du calcul pour la France entière.

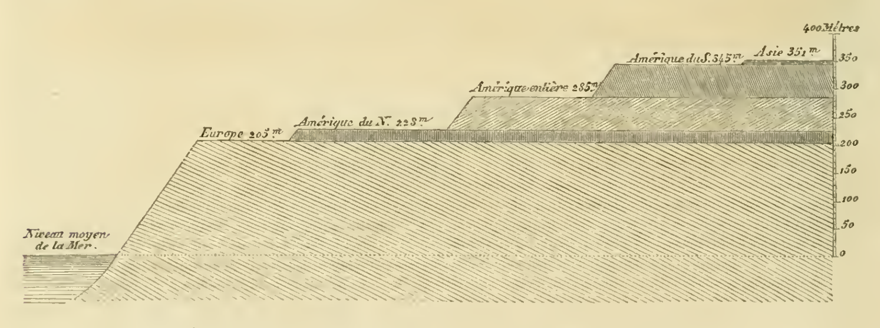
1° Effet des Pyrénées.	35 m.
2° Alpes françaises, Jura, Vosges, donnant ensemble quelques mètres de plus que les Pyrénées.	39
3° Chaînes et plateaux du Limousin, de l'Auvergne, des Cévennes, de l'Aveyron, du Forez, du Morvan et de la Côte-d'Or ; effet sensiblement égal à celui des Pyrénées.	35
4° Hauteur normale des plaines dans leur plus grande étendue.	155
Ainsi, la hauteur moyenne de la France est tout au plus de	264 m.

L'effet produit sur la moyenne d'une contrée dépend autant de l'étendue superficielle que de la hauteur des masses soulevées au-dessus du niveau des mers. Tandis que le volume des Pyrénées réparti sur l'Europe entière n'y produit pas une hauteur de 2 mètres, et que le système des Alpes, dont la base est presque quadruple en étendue, produit à peine 6 m. 80 de hauteur, la péninsule Ibérique avec la masse de ses plateaux élevés en moyenne de 580 mètres, produit un effet de 23 à 24 mètres. Les régions ibériques produisent donc sur la hauteur moyenne de l'Europe, un effet quadruple de l'effet du système des Alpes.

La Place avait fixé à 1000 mètres au plus la hauteur moyenne des continents. Le résultat final du travail de M. de Humboldt prouve que cette évaluation serait trop forte des deux tiers. Voici les éléments numériques donnés par ce savant.

Europe	205 m.	Amérique du Nord . .	228 m.
Asie	351	Amérique du Sud. . .	345

L'Afrique n'est pas comprise dans ces évaluations. Qui pourrait en donner une qui fût satisfaisante pour ce continent si peu connu ?



Représentation graphique des hauteurs moyennes absolues et relatives des continents.

La hauteur moyenne du nouveau continent est de 285 mètres, et la hauteur moyenne de toute la masse des continents (l'Afrique exceptée), est de 307 mètres. Nous donnons ici une figure qui représente les hauteurs moyennes des parties principales de la terre, d'une manière analogue à celle que nous avons déjà employée pour les hauteurs des différentes chaînes de montagnes (voy. 1848, p. 128).

Il résulte du travail de M. de Humboldt que les moindres hauteurs de la masse des continents appartiennent à l'hémisphère boréal. La surélévation du sol asiatique entre le 28e et le 40e degré de latitude, compense la dépression que présentent les plaines de la Sibérie. Les nombres donnés ont d'ailleurs été obtenus en faisant entrer en ligne de compte les masses de certaines parties de la terre dans lesquelles le vulcanisme, comme disent les Allemands, c'est-à-dire la réaction des forces intérieures du globe sur la croûte extérieure, s'est manifestée avec le plus de force par d'anciens soulèvements.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

ÉGLISE DE LÉRY

(Département de l'Eure)



Vue de l'église de Léry.

L'église de Léry, paraît avoir été construite ou du moins fondée vers le onzième siècle. Les ornements de son portail, simples et peu variés, n'ont point un grand mérite d'exécution ; mais l'ensemble se distingue par une certaine harmonie. Les trois fenêtres accolées qui surmontent la porte sont d'un effet agréable. Les chapiteaux de ces fenêtres sont ornés de feuilles d'acanthe qui se découpent avec finesse et se contournent gracieusement en volutes sur les angles.

Dans la décoration des cintres, des bâtons rompus sont accouplés angle à angle de manière à former des losanges ; on remarque aussi une grosse torsade à la première nervure et aux trois fenêtres, et une dentelure angulaire composée de plusieurs filets. Au sommet du pignon, une figure d'homme est comme assise et semble regarder les passants.

Le clocher, fin et élégant, est orné, à son sommet, d'une corniche lourde et camuse, supportée par des modillons à têtes d'hommes et d'animaux.

La croix du cimetière est d'un goût exquis ; mais, depuis le seizième siècle, le temps a altéré la finesse de ses profils, détruit l'expression de la vie dans ses figures, effacé le moelleux de ses chastes draperies. D'un côté on voit le Christ agonisant ; de l'autre, la Vierge couronnée, tenant Jésus dans ses bras, et voilée autant de ses longs cheveux ondés que de son ample manteau qui se replie et retombe en ondulations. Au-dessous, trois figures drapées de saints, séparées par un chapiteau de têtes de chérubins ailés, sont supportées par trois consoles ; trois anges soutiennent un écusson sur lequel sont sculptés les instruments de la Passion.

A quelques pas, derrière l'église, coule la rivière d'Eure. Les habitants riverains, sans souci des dictionnaires et des cartes géographiques, l'appellent *la Dure*, à cause de l'inégalité, des caprices et de la rapidité de son cours. Au delà s'étend la riche vallée de la Seine, qui reçoit les eaux de l'Eure à peu de distance de Léry.

ESSAI DE PHYSIOGNOMONIE,

PAR R. TOPFFER.

(Extraits)

CHAPITRE PREMIER.

L'on peut écrire des histoires avec des chapitres, des lignes, des mots : c'est de la littérature proprement dite. L'on peut écrire des histoires avec des successions de scènes repré-

sentées graphiquement : c'est de la littérature en estampes. L'on peut aussi ne faire ni l'un ni l'autre, et c'est quelquefois le mieux.

La littérature en estampes a ses avantages propres : elle admet, avec la richesse des détails, une extrême concision relative.

Tous les volumes, d'ailleurs estimables, que l'on a écrits pour l'instruction morale du peuple ou des enfants n'équivalent pas, pour dire avec autant de puissance les mêmes choses, à cette vingtaine de planches d'Hogarth qui, sous le titre d'*Histoire du bon et du mauvais apprenti*, nous font assister au double spectacle du vice paresseux et de l'honnêteté laborieuse accomplissant par leur seule force propre des destinées si diverses. (Voy. sur cette œuvre d'Hogarth, 1835, p. 19, 51.)

Aussi Hogarth est-il moins un habile artiste, qu'un moraliste admirable, profond, pratique et populaire.

CHAPITRE II.

A ces causes, la littérature en estampes est extrêmement agissante à toutes les époques, et plus peut-être que l'autre; car, outre qu'il y a bien plus de gens qui *regardent* qu'il n'y a de gens qui *lisent*, elle agit principalement sur les enfants et sur le peuple, c'est-à-dire sur les deux classes de personnes qu'il est le plus aisé de pervertir et qu'il serait le plus désirable de moraliser.

Avec une bonne littérature en estampes, on réparerait presque, et à mesure, le mal que font dans les classes inférieures de la société tant de livres moralement vicieux et délétères.

En effet, avec ses avantages propres de plus grande concision et de plus grande clarté relative, la littérature en estampes, toutes choses égales d'ailleurs, battrait l'autre par cette raison qu'elle s'adresserait avec plus de vivacité à un plus grand nombre d'esprits, et par cette raison aussi que, dans toute lutte, celui qui frappe d'emblée l'emporte sur celui qui parle par chapitres.

Par malheur, Hogarth est encore unique de son ordre et dans son genre. Par malheur encore, cette alliance qu'il faut ici du moraliste et du dessinateur, est bien rare à rencontrer. Par malheur enfin, les grands artistes qui seraient les mieux qualifiés par la portée de leur esprit et par celle de leur talent pour inventer et pour exécuter à la fois cette littérature, travaillent pour l'art et non pour la morale, pour les expositions et non pour le bon gros public, y compris le peuple et les enfants.

CHAPITRE III.

Il y a livres et livres, et les plus profonds, les plus dignes d'admiration à cause des belles choses qu'ils contiennent, ne sont pas toujours les plus feuilletés par le plus grand nombre. De très-médiocres, à la condition qu'ils soient sains en eux mêmes et attachants pour le gros des esprits, exercent souvent une action plus étendue et, en ceci, plus salutaire.

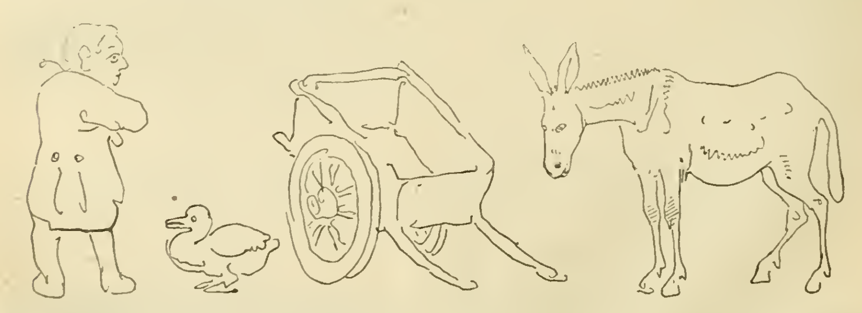
C'est pourquoi il nous paraît qu'avec quelque talent d'imitation graphique, uni à quelque élévation morale, des hommes d'ailleurs fort peu distingués pourraient exercer une très-utile influence en pratiquant la littérature en estampes.

Et la preuve qu'il n'est pas besoin d'un gros bagage de savoir ou d'habileté pour pratiquer la littérature en estampes, c'est ce qu'il nous est advenu à nous-même; puisque sans posséder réellement aucun savoir acquis d'imitation graphique et sans d'ailleurs nous être préoccupé primitivement d'autre chose que de donner, pour notre propre amusement, une sorte de réalité aux plus fous caprices de notre fantaisie, il en est résulté des sortes de petits livres appelés M. Jabot, M. Crépin ou M. un tel, que le bon gros public a adoptés tels quels, bien amicalement. Que si ces petits livres dont un ou deux seulement s'attaquent à des travers, ou taquinent des extravagances à la mode, eussent au contraire tous mis en lumière une pensée utilement morale, n'est-il pas vrai qu'ils auraient atteint bien des lecteurs qui ne vont pas chercher ces pensées-là dans les sermons, tandis qu'ils ne les rencontrent guère dans les romans ?

Quoi qu'il en soit, c'est en dessinant ces petits livres sans savoir dessiner, et en brusquant par conséquent l'imitation graphique des personnages qui y figurent, au point qu'ils sont le plus souvent absurdes de membres, de traits ou de stature, sans cesser pour cela d'exprimer que bien que mal ce qu'ils doivent exprimer, qu'il nous est advenu de recueillir quelques observations physiognomoniques dont nous voulons faire, non pas un grand système de plus, mais un petit livre encore.

CHAPITRE IV.

Bien qu'il soit un moyen d'imitation entièrement conventionnel, en ce sens qu'il n'existe pas dans la nature et qu'il disparaît dans l'imitation complète d'un objet, le trait graphique n'en est pas moins un procédé qui suffit, et au delà, à toutes les exigences de l'expression, comme à toutes celles de la clarté. Sous ce dernier rapport, en particulier, celui de la clarté, cette nue simplicité qu'il comporte, contribue à en rendre le sens plus lumineux et d'une acception plus facile pour le commun des esprits. Ceci vient de ce qu'il ne donne de l'objet que ses caractères essentiels, en supprimant ceux qui sont accessoires, de telle sorte, par exemple, qu'un petit enfant qui démêlera imparfaitement dans tel tableau, traité selon toutes les conditions d'un art complexe et avancé, la figure d'un homme, d'un animal ou d'un objet, ne manquera jamais de la reconnaître immédiatement si, extraite de là au moyen du simple trait graphique, elle s'offre ainsi à ses regards dénudée d'accessoires et réduite à ses caractères essentiels.



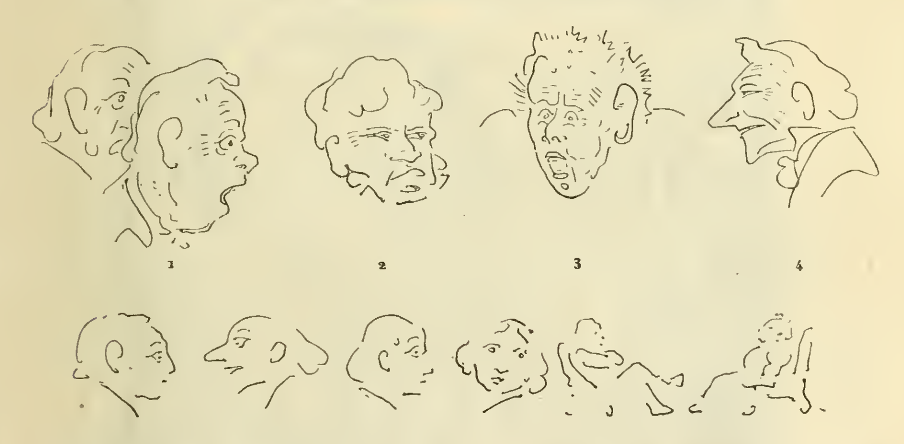
Voici un homme, un oison, une charrette, voici surtout un âne, car c'est un animal à quatre pattes, à longues oreilles, à grosse panse, et nul ne saurait s'y tromper; mais colorez, achevez cet âne; que par ses teintes il se confonde plus ou

moins avec des teintes analogues; que par ses formes il se combine avec d'autres formes, ainsi qu'il pourra arriver dans un tableau, déjà cet âne ne sera plus, pour le petit enfant du moins, de compréhension aussi intuitive qu'il l'est, réduit même à ces termes, c'est-à-dire fait de quelques traits pas trop bien alignés.



Que si je romps la forme d'ensemble, la clarté demeure la même, car, outre que les caractères principaux demeurent, la rupture, à cause aussi de sa simplicité graphique, ne distrait pas de l'objet principal, et l'œil le moins exercé supplée les lacunes du contour bien mieux qu'il ne ferait si ces troncs, d'une part, distrayaient par leurs détails, tandis que, d'autre part, ils uniformiseraient par leurs tons de grise écorce s'harmonisant avec la panse grise.

Un autre avantage du trait graphique, c'est la liberté entière qu'il laisse quant au choix des traits à indiquer, liberté que ne permet plus une imitation plus achevée. Que je veuille dans une tête exprimer l'effroi hébété (numéro 1), l'humeur désagréable et pointue, la stupeur, la curiosité niaise et indiscrète tout ensemble (numéros 2, 3, 4), je me borne aux signes graphiques qui expriment ces affections en les dégageant de tous les autres qui s'y associeraient ou qui en distrairaient dans une imitation plus complète. Ceci surtout permet à des malhabiles d'indiquer pas trop mal des sentiments et des passions, en ce que c'est un secours pour leur faiblesse de n'avoir à exprimer qu'une chose à la fois par un moyen qui devient puissant en raison même de ce qu'il est isolé. Et, notez-le bien, le regard le moins exercé supplée les lacunes d'imitation, avec une facilité et une vérité surtout qui tournent entièrement à l'avantage du dessinateur.



Voilà, et des têtes, et un monsieur et une dame, qui présentent au plus haut degré des traits rompus, des discontinuités de contour pas mal monstrueuses, et néanmoins, tandis que, pour le dessinateur, ce sont là tout autant de formes abrégées qui dissimulent avantageusement son ânerie en fait de dessin correct et terminé, sans nuire beaucoup à la vie, à l'expression ou au mouvement de sa figure, ce sont, pour le regardant, tout autant de blancs que son esprit peuple, remplit, achève d'habitude, sans effort et avec fidélité. Ceci conduirait à penser qu'en fait de dessin vif, croqué, rapide, il y tout à gagner à être âne; et sans que nous osions affirmer une chose si étrange, d'une manière absolue, nous irons pourtant jusqu'à dire qu'en fait de croquis courants destinés à mettre en lumière une idée vive et nette, le sentiment qui trouve est plus heureux que le savoir qui imite; que la brusquerie qui fait violence aux formes tout en enjambant les détails sert mieux la verve que l'habileté circonspecte qui courtise les formes en se marquant dans les détails; qu'enfin, dans les sujets plaisants surtout, ou de folle fantaisie, une ânerie audacieuse qui saute un peu brutalement sur l'idée qu'elle a en vue, au risque d'omettre quelques traits et de briser quelques formes, a le plus souvent mieux atteint le but qu'un talent plus exercé, mais plus timide, qui s'y dirige lentement au travers de tous les méandres d'une exécution élégante et d'une imitation fidèle.

La suite à une autre livraison.

APOTHÉOSE D'HOMÈRE.

Le bas-relief dont nous donnons le dessin fut sculpté par Archélaüs, fils d'Apollonius de Priène, comme l'indique l'inscription que vient de tracer, sur la partie supérieure du marbre, la Muse qui préside à la peinture : *Archelaos Apollôniou epoiêse Priêneus.*

Homère est représenté avec les attributs d'un dieu : il reçoit les offrandes de la Poésie, de l'Histoire, de la Sagesse et des autres Puissances intellectuelles qui ont concouru à rendre ses œuvres immortelles. Jupiter, Apollon et les Muses figurent dans cette scène d'apothéose. Le philosophe Bias de Priène, l'un des sept sages de la Grèce, est debout, devant le trépied que l'oracle d'Apollon lui fit présenter comme un hommage rendu à sa sagesse; il vivait vers l'an 600 avant J.-C., environ trois siècles après Homère.

La présence de ce philosophe, ainsi que le nom et la patrie

du sculpteur grec, font présumer que ce monument fut consacré à la mémoire d'Homère par la ville de Priène en Asie Mineure.

Ces diverses circonstances donnent lieu de supposer qu'Homère fit un séjour dans cette ville.

Jupiter roi est caractérisé par son aigle; il est assis et tient son sceptre; à côté de lui est Mnémosyne, nymphe du mont Pierus, mère des Muses, qui, accompagnées d'Apollon, occupent le centre du bas-relief. La première, celle qui vient après Mnémosyne, est Érato; la seconde est Euterpe qui



Apothéose d'Homère, bas-relief antique, en marbre. — D'après la gravure de Pietro-Santi Bartoli.

montre le nom d'Archélaüs; viennent ensuite Thalie, Melpomène et Calliope qui terminent la seconde ligne; la troisième est occupée par Therpsichore, Uranie et Polymnie, qui est accoudée près de l'ouverture d'une grotte du Parnasse, au milieu de laquelle est Apollon Musagète. Clio, qui paraît s'entretenir avec lui, est placée près de la statue de Bias.

La figure la plus importante du tableau, dans la partie inférieure, est celle d'Homère déifié, tenant un sceptre et un rouleau. Il est assis sur un trône, aux deux côtés duquel sont, à genoux, l'Odyssée et l'Iliade : l'une tient à la main l'aplustre, qui décorait ordinairement la proue des navires en souvenir des voyages d'Ulysse; l'autre, la trompe guerrière qui fait allusion aux victoires des Grecs devant Troie. Deux rats, au pied du trône, paraissent faire allusion au poëme de la *Batrachomyomachie;* derrière le trône d'Homère, à gauche, le Temps, *Chronos*, et la Terre, *Oikoumené*, viennent lui rendre hommage; la Terre, sous la forme de Cybèle, coiffée d'une tour, lui pose sur la tête une couronne de laurier; le Temps déroule le volumen qui contient ses œuvres. Ensuite se développe le cortége du sacrifice offert sur un autel rond, derrière lequel est un taureau qui va être immolé. Les personnages qui y concourent sont la Fable, l'Histoire et la Poésie, indiquées par ces mots grecs : *Mythos*, *Istoria*, *Poiésis*. Mythos (la Fable), masculin en grec, est exprimé par un jeune garçon qui tient d'une main un préféricule, et de l'autre une patère. L'Histoire, représentée par une femme, sacrifie sur l'autel; la Poésie tient deux torches allumées qu'elle élève, comme cela se pratiquait dans ces cérémonies; viennent ensuite la Tragédie et la Comédie, qui ont aussi leur inscription : *Tragôdia*, *Kômoidia;* l'une et l'autre ont puisé dans Homère un grand nombre de leurs inspirations. La Tragédie est voilée et vêtue avec plus de gravité que la Comédie. Cinq personnages terminent la scène :

ce sont la Nature, la Vertu, la Mémoire, la Foi et la Sagesse ; *Phusis*, *Aretê*, *Mnêmê*, *Pistis*, *Sophia*. La Nature est représentée par un enfant qui tend la main à la Foi, laquelle tient le doigt sur la bouche. La Vertu élève la main en signe d'adoration, et la Sagesse est dans une attitude méditative ; la Mémoire vient au dernier rang de cette pompeuse solennité.

FEMMES PEINTRES.

Voy. 1848, p. 337, 393.

Marianna-Angelica-Catherina Kauffmann était Suisse d'origine. Née à Coire dans le pays des Grisons, en 1741, elle n'y resta que peu de temps et passa presque toute sa première enfance dans la Valteline, à Morbegno. Son père, peintre sans célébrité, était cependant un homme de goût et instruit dans les vrais principes de son art. Angelica se montra de bonne heure attirée vers le dessin, et, sous la direction de son père, elle fit des progrès rapides. De Morbegno, la famille Kauffmann, se rapprochant de plus en plus de l'Italie, alla se fixer à Côme. A onze ans, Angelica fit un portrait de l'évêque de cette ville, monseigneur Nevroni. Le succès de cette première œuvre fit grand bruit, et la réputation d'Angelica commença dès ce début enfantin pour ne plus cesser de grandir. Après un voyage à Constance, elle visita d'abord Milan, où l'on voulut en vain lui persuader de devenir cantatrice, ensuite Parme, Florence, Rome, Naples et Venise. De cette dernière ville, elle se rendit, sous la protection de lady Vervorth, veuve d'un amiral hollandais, en Angleterre, où elle se lia d'amitié avec Reynolds, et où elle exécuta un si grand nombre de portraits, de tableaux de religion ou d'histoire, que l'on compte plus de six cents gravures d'après ses œuvres, par des artistes anglais contemporains. Toutefois le séjour de Londres lui fut fatal. Un intrigant, qui avait pris le titre de comte Frédéric de Horn, se fit présenter à elle, et, par ses soins, son assiduité, son feint enthousiasme, parvint à surprendre la confiance de la jeune fille et à se faire agréer par elle comme fiancé. Après le mariage, l'infamie de cet homme ne tarda pas à être découverte. En 1768, les amis d'Angelica obtinrent un acte de séparation entre elle et lui. Cependant la réputation de la jeune artiste s'était répandue en Allemagne ; Klopstock, Gessner et d'autres écrivains illustres la célébraient dans leurs poésies. En 1781, quelques



Galerie des Offices, a Florence. — Femmes peintres peintes par elles-mêmes.

années après la mort du faux comte de Horn, et avant de s'éloigner de Londres pour retourner en Italie, elle épousa un Vénitien, Antonio Zucchi, assez bon peintre de ruines, qui s'était enrichi pendant son séjour en Angleterre (1). Les

(1) Vita di Angelica Kauffmann, pittrice. Firenze, 1810, in-8. Par Gherardo de' Rossi.

deux époux résolurent de se fixer désormais à Rome, où s'étaient réfugiées pour ainsi dire les dernières traditions sérieuses de l'art. Zucchi mourut en 1795. Angelica lui survécut jusqu'à l'année 1807. Millin, en annonçant sa mort dans le *Magasin encyclopédique*, s'exprime ainsi : « Les arts viennent de perdre Angelica Kauffmann. Ses funérailles ont été faites à Rome avec la plus grande pompe. L'illustre Canova et le directeur de l'Académie de France tenaient le drap mortuaire, et on portait près du cercueil quelques-uns des derniers ouvrages d'Angelica. Par l'élévation de son caractère et sa noble bienfaisance, elle a laissé de vifs regrets à ses amis qui la chérissaient, et aux indigents qu'elle se plaisait à soulager. »

La plupart des hommes célèbres qui ont visité Rome vers la fin du siècle dernier et au commencement du nôtre, ont parlé d'Angelica Kauffmann en termes qui ne peuvent laisser de doute sur la haute distinction de son talent et de sa personne. Raphaël Mengs, Servien d'Agincourt, étaient au nombre de ses amis. Gœthe note dans le journal de son voyage en Italie, qu'il a lu sa pièce d'Iphigénie devant Angelica Kauffmann, qui a paru vivement touchée, et il ajoute : « Elle m'a promis, comme souvenir, un dessin dont mon Iphigénie lui fournira le sujet. Faut-il que ce soit au moment de quitter Rome que des liens d'amitié aient commencé à m'unir à cette digne et aimable personne ? » Parmi les nombreux tableaux de cette femme célèbre, on cite les compositions suivantes : la Mort de Léonard de Vinci, le Retour d'Arminius vainqueur des légions de Varus, la Pompe funèbre de Pallas conduite par Énée, la Visite d'Auguste à Cléopâtre après la défaite d'Antoine, etc. Voici comment Millin décrit ce dernier tableau qui avait été fait pour M. de Sommariva : « La scène se passe dans une belle salle soutenue par des colonnes de forme égyptienne, et un sphinx de basalte placé sur un socle détermine d'ailleurs le lieu de la scène. On y voit le lit de la princesse et quelques meubles à l'antique. Cléopâtre s'est jetée à genoux devant le vainqueur qui lui tend la main pour la relever. Dans le fond, on voit les soldats de la suite d'Auguste. Ce tableau, par la beauté de l'exécution, a mérité les plus grands éloges. »

Marianna Waldstein, marquise de Santa-Cruz, était ce que les Italiens appellent une dilettante. Ses miniatures sont remarquables par une exquise délicatesse. On aime à voir les personnes que leur haute position dans le monde condamne trop souvent à une oisiveté affairée, cultiver les arts avec amour. Chacune de leurs œuvres est un de leurs sentiments qui leur survit. C'est un témoignage durable de noblesse et de la distinction de leur âme.

LA MER.

(Suite. — Voy. 1847, p. 30, 141, 159, 198, 226, 333.)

§ 9. La mer en mouvement. — Des courants réguliers dans l'air et dans la mer.

Si, comme le supposaient les anciens, la terre était immobile au centre du monde, si le soleil, source de la chaleur et de la lumière, en faisait le tour, l'échauffement produit dans l'air et dans les eaux de la mer au voisinage de l'équateur produirait, d'une part, des vents venant directement du nord à la zone torride, à la surface du sol; d'autre part, il produirait dans la mer un courant profond arrivant sans cesse des pôles pour remplacer les eaux que la chaleur du soleil, en les rendant plus légères, ferait refluer à la surface vers les deux pôles.

Mais il n'en est pas ainsi. L'ordre des phénomènes suffirait pour prouver une fois de plus, s'il en était besoin, que la terre n'est pas immobile. L'action constante du soleil entre les tropiques doit bien, comme dans la supposition contraire, y faire affluer l'air froid des pôles dans les régions basses de l'atmosphère, et l'eau froide des régions polaires en suivant le fond de la mer, de telle sorte que l'air chaud reflue vers les pôles dans les régions supérieures de l'atmosphère, et que l'eau échauffée s'écoule aussi vers les pôles à la surface de l'océan ; mais ces courants ne seraient directs que si la surface du globe était cylindrique au lieu d'être sphérique. En effet, l'air froid des régions polaires, arrivant d'un lieu où la vitesse de rotation était seulement de trois à cinq mille lieues par jour au lieu d'être de neuf mille comme sous l'équateur, est dans le cas d'un homme qui voudrait sauter d'une barque dans une autre barque allant deux fois plus vite : il serait renversé en arrière parce qu'il n'aurait pas reçu du premier bateau une force d'impulsion suffisante pour continuer à se mouvoir aussi vite que l'autre ; tandis que de dessus un cheval au galop un écuyer peut sauter sur un autre cheval courant également vite, sans plus de difficulté que si les deux chevaux étaient en repos, car lui-même participe à leur vitesse. Ainsi donc le courant d'air froid qui part des pôles se trouve en retard de vitesse à mesure qu'il s'avance vers l'équateur, et par rapport aux objets qu'il rencontre il est comme un bateau, comme un char qui va moins vite par rapport à celui qui le dépasse ; il semble aller en sens contraire. Ces diverses zones de la terre, que le mouvement de rotation emporte vers l'est avec d'autant plus de vitesse qu'elles sont plus près de l'équateur, seront donc heurtées ou froissées par ce courant qui vient du pôle comme s'il venait en sens inverse, ou de l'est même comme s'il avait une direction intermédiaire entre celle-ci et celle qu'il eût dû avoir en venant directement du pôle. De semblables courants dans l'atmosphère ne sont bien sensibles qu'entre les tropiques, là où des chaines de montagnes, des îles ou d'autres obstacles ne s'opposent pas à leur marche : c'est pourquoi la surface de l'océan Atlantique, entre l'Afrique et l'Amérique, est jusqu'à présent le lieu où l'on a le mieux reconnu ces courants réguliers qu'on nomme les vents alisés. Ce sont eux dont la connaissance rend aujourd'hui si prompte et si sûre une traversée qui fut si longue et si périlleuse pour Christophe Colomb. Si l'on pouvait constater aussi bien les courants d'air dans les hautes régions de l'atmosphère, on y reconnaîtrait sans doute un effet inverse : c'est-à-dire que l'air échauffé par le soleil sous l'équateur, après s'être élevé au-dessus des couches plus froides, doit s'écouler vers les pôles, mais en conservant encore la vitesse de rotation de son point de départ ; donc il se meut vers l'est avec plus de vitesse que les zones tempérées et froides au-dessus desquelles il s'avance, et il produit l'effet d'un vent venant de l'ouest ou au moins du sud-ouest, tandis que l'air froid arrivant du pôle pour le remplacer dans les régions inférieures semble venir du nord-est.

On comprendra sans peine que les effets combinés de la chaleur du soleil et de la rotation du globe terrestre doivent être les mêmes sur les eaux de l'océan, sauf la différence des deux fluides et de leur emplacement. Ainsi les eaux froides des régions polaires tendent plus obliquement vers l'ouest à mesure qu'elles se rapprochent de l'équateur, et les eaux chaudes qui de la zone torride s'épanchent sans cesse vers les pôles doivent tendre au contraire davantage vers l'est : c'est pourquoi les eaux tièdes des régions équatoriales viennent chaque année porter sur les côtes occidentales de l'Europe, et jusqu'en Norvége, les productions de ces mêmes régions, qu'on s'étonnerait de voir ainsi dans le Nord si l'on ne connaissait la cause de leur voyage lointain. Nous avons vu, sur les plages des Sables d'Olonne, les Janthines et la Spirule australe, charmante coquille cloisonnée et nacrée à l'intérieur, et enroulée comme un cornet de postillon dont on lui donnait le nom autrefois. On fut surpris d'apprendre, en 1835, qu'un savant naturaliste de Bergen, en Norvége, avait pu étudier dans sa patrie divers animaux marins des tropiques apportés ainsi par les courants, et l'on se souvint

que Christophe Colomb avait reçu par de tels messagers les premiers avis de l'existence d'un nouveau monde. Ces courants sont beaucoup plus lents ordinairement que le cours des vents, qui peuvent par conséquent les contrarier ou les accélérer beaucoup; c'est même là ce qui rend incertain et irrégulier le transport annuel des productions des tropiques. D'autre part, les obstacles apportés par les îles, par les côtes des continents ou par le grand banc de Terre-Neuve, peuvent modifier singulièrement et faire dévier ou diviser les courants, ou les changer en des remous comme celui qu'on observe aux environs des Canaries, et dans lequel l'accumulation des algues flottantes a été remarquée par les premiers navigateurs espagnols et portugais, qui donnèrent à ces parages le nom de *mare di Sargasso.*

De toutes ces modifications du courant dirigé vers le pôle arctique dans l'Atlantique, il résulte un immense circuit, un grand courant presque circulaire, nommé par les Anglais le *gulf-stream:* indépendamment du transport continuel des eaux chaudes vers le nord, ce courant semble parcourir, en deux ans et demi, une longueur de deux à trois mille lieues, en partant du golfe du Mexique pour remonter le long des côtes des États-Unis jusqu'au banc de Terre-Neuve, et de là revenir vers les Canaries pour s'y bifurquer et retourner en partie le long de la côte d'Afrique jusqu'au voisinage de l'équateur, et regagner ensuite son point de départ, avec le secours des vents alisés qui semblent en être la cause première. En même temps une autre partie de ce courant est censée remonter le long des côtes de l'Europe, vers le nord. Mais, encore une fois, il ne faut voir en tout cela qu'un effet secondaire du transport général des eaux chaudes de l'équateur vers les pôles à la surface de l'océan, transport continuel, mais dont la direction est modifiée incessamment par la rencontre des divers obstacles et par les vents. Nous avons déjà expliqué (1846, p. 124) comment des bouteilles vides contenant des lettres, et jetées à la mer par des navigateurs après avoir été bien bouchées, ont déjà servi à déterminer la direction générale des courants, d'après le lieu où elles avaient été pêchées quelques mois plus tard; mais il faudra encore de nombreuses expériences pour que l'on puisse tracer exactement la carte des courants marins, en prenant la moyenne de toutes les observations. On comprend d'ailleurs que ce vaste courant ne transporte pas seulement à travers l'océan les mollusques et les zoophytes flottants ou nageants, mais aussi beaucoup d'autres animaux naturellement fixés sur les algues flottantes ou naviguant sur ces plantes marines comme sur un radeau. Des branches de ce grand courant, ou bien des courants particuliers transportant des myriades de petits zoophytes ou mollusques, sont les routes tracées par la providence, depuis l'origine du monde, aux innombrables légions des poissons voyageurs, à ces poissons qu'on voit chaque année parcourir un même circuit immense, soit dans l'Océan, soit dans la Méditerranée, sans manquer de nourriture, quelle que que soit leur multitude. C'est en raison des petits animaux dont ils sont peuplés, que souvent les courants partiels se distinguent par leur couleur plus verte ou plus blanche au milieu de la vaste étendue des mers, comme un fleuve dans une campagne.

PARABOLES.

NE TARDONS PAS A BIEN FAIRE.

Un riche était à table. Il y avait déjà longtemps qu'il se repaissait de viandes succulentes et de fruits délicats. Un de ses laquais vint l'avertir qu'un pauvre était à la porte et demandait quelques secours.

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne!

répondit, en s'essuyant les lèvres, cet égoïste, qui se mit à rire d'avoir montré, à ce qu'il croyait, beaucoup d'esprit. « Que l'on revienne demain! » ajouta-t-il, plutôt pour se débarrasser d'un importun que dans le dessein de le mieux recevoir le jour suivant.

Le pauvre revint; mais le riche était mort d'indigestion pendant la nuit.

LE DERNIER AUDITEUR.

Ne nous persuadons pas trop facilement qu'on nous écoute, et surtout qu'on nous admire.

Un joueur de lyre s'était donné en spectacle dans une petite ville de la Grèce. La salle était pleine; mais on vint annoncer à l'improviste l'ouverture du marché au poisson. Tous y coururent, un seul excepté. Le joueur de lyre, confus de cet abandon, remercia toutefois l'auditeur qui lui restait fidèle.

— Vous préférez sagement, lui dit-il, le plaisir de vos oreilles à celui de votre bouche: le marché au poisson ne vous fait pas déserter la salle du concert.

— Quoi donc, dit l'auditeur unique, a-t-on appelé pour la vente du poisson?

— Sans doute, et c'est pourquoi nous restons seuls.

— Oh! je vous remercie de m'avoir averti. Adieu.

Et notre homme, qu'une distraction avait seule retenu, courut comme les autres.

Mais l'artiste n'avait-il pas lieu de se plaindre? et la plupart des hommes ne sont-ils pas trop disposés à préférer les jouissances grossières à celles que procurent les beaux-arts?

QUE L'ESSENTIEL NOUS SUFFISE.

Des chrétiens, esclaves d'un prince musulman, avaient obtenu leur liberté après une longue servitude. Ils prenaient avec joie le chemin de leur patrie; mais quelqu'un d'entre eux, craignant de manquer du nécessaire pendant le voyage, fit réflexion que le prince lui avait toujours témoigné des bontés particulières, et résolut de le mettre encore à l'épreuve. Il se sépara de ses compagnons, et retournait déjà auprès du prince pour lui demander quelque argent. Un vieux derviche de ses amis, qu'il rencontra par hasard, ayant appris son dessein, lui dit:

« Un de nos héros fut longtemps prisonnier d'un dragon dans une caverne. Un jour le dragon s'endormit, et le héros s'échappa. Il était hors d'atteinte, lorsqu'il s'aperçut qu'il avait oublié son turban. Il revint sur ses pas et courut à la caverne; mais le dragon se réveilla et le dévora. »

Le récit du derviche fit rêver le chrétien. Il profita de la leçon, rejoignit ses compagnons de voyage, et revit sa patrie.

POURQUOI LES MODES VARIENT.

— Ce peuple est toujours bien rasé depuis qu'on a de bons rasoirs à vil prix; je veux, pour me distinguer de lui, porter la barbe longue.

Ainsi parlait un merveilleux de haut parage. Quand les gens du commun le virent ainsi atourné, ils dirent à leur tour:

— Le bon genre est de porter la barbe longue; laissons croître la nôtre.

Alors le riche reprit ses rasoirs chaque matin.

Voilà, sans compter les caprices de l'esprit humain, comment s'expliquent les variations de la mode. Les grands veulent faire autrement que les petits, les petits veulent imiter les grands.

DE NAPLES A PORTICI.

De Naples à Portici, la route est charmante: dès six heures du matin elle était aussi animée que les quais de la ville. A nos côtés filaient avec la rapidité du vent ces petits chars élégants à deux places, qui portent quinze à vingt personnes groupées, pressées, serrées comme les grains d'une grappe. Quelques religieux, pauvrement vêtus, chassaient devant eux des ânes aux besaces déjà demi-remplies, tandis qu'à notre

droite, sur le rivage de la mer splendide, étincelante aux premiers rayons du soleil, deux jeunes abbés vêtus de fins habits coupés en forme de veste, marchaient gaiement leurs fusils sous le bras, et précédés d'un beau chien blanc. A notre gauche, du milieu d'une vive et luxuriante verdure, se détachaient des maisons blanches comme celles de l'Algérie. Sur quelques terrasses, des hommes et des femmes étalaient ou remuaient à la pelle des grains pour les faire sécher. La veille avait été sans doute un jour de fête. Le pont de Sainte-Madeleine était orné de fleurs en festons gracieux et de légères lanternes de couleur. Quelques jeunes gens dansaient et chantaient avec cette ardeur presque fiévreuse qui étonne toujours par sa singulière opposition avec la nonchalance ordinaire des Napolitains. — Quel est cet évêque? dis-je à mon compagnon en lui montrant une statue enchâssée dans un somptueux petit édifice. — C'est saint Janvier. Remarquez son geste. Le sculpteur l'avait représenté, dit-on, dans l'attitude du recueillement. Mais un jour, pendant une effroyable éruption du Vésuve, et lorsque des torrents de lave, se précipitant des flancs de la montagne, menaçaient d'engloutir Naples même, une foule éplorée vint s'agenouiller devant la statue, en étendant les bras et criant : Miséricorde ! On vit alors saint Janvier tourner lentement la tête du côté de la montagne, lever le bras et le doigt vers le cratère : aussitôt les tonnerres du volcan cessèrent leur épouvantable bruit; les flammes s'éteignirent, la lave s'arrêta, et ses flots se pétrifièrent. — Ce miracle, répondis-je, n'est pas, après tout, plus extraordinaire que celui *du Sang*, qui se reproduit chaque année dans la cathédrale, et il est plus



Les Guides et l'Inscription, à Portici.

poétique. Mais, de même que, tous les ans, les *parentes de saint Janvier* (1) insultent le saint si le sang des flacons tarde à bouillonner, de même le peuple de Portici pourrait bien briser ce bras au premier jour où le volcan furieux vomirait, en dépit du geste, les pierres et le feu. — Nous avancions en regardant avec curiosité ce peuple enfant emporté par le bonheur présent, sans souci du danger futur, prompt à se passionner, prompt à se calmer et à oublier, plus superstitieux que véritablement religieux, follement prodigue de l'inépuisable bonté de Dieu et des incomparables munificences de la nature. Quelques minutes après, nous étions assiégés par une foule empressée d'hommes, les uns conduisant des ânes, les autres des mules, et nous offrant de nous conduire au Vésuve. Nous étions à quelques pas d'une sorte de petit monument carré sur lequel est gravée la fameuse inscription souvent citée par les voyageurs : *Posteri, posteri, vestra res agitur !* Je m'approchai et je lus cet avertissement que je traduis

O nos petits-fils !
C'est votre intérêt qui est ici en cause.
La veille tient le flambeau devant les pas du lendemain.
Retournez-vous pour y fixer vos yeux.
Vingt fois, depuis la création du soleil, si l'histoire ne ment pas,
Le Vésuve s'est enflammé,
Enveloppant toujours dans une effroyable ruine ceux qui hésitaient à fuir.
De peur que, plus tard, il ne profite de votre irrésolution pour vous saisir, je vous avertis.
Cette montagne est grosse de bitume, d'alun, de fer, de soufre, d'or, d'argent,
De nitre et de torrents d'eau.
Tôt ou tard elle s'enflammera et elle mettra au jour ce qu'elle renferme.
Mais auparavant elle entre pour ainsi dire en travail :
Elle s'ébranle et elle ébranle la terre;
Elle fume, elle brille, elle lance des feux;
Elle mugit, elle se lamente, elle tonne, elle met en fuite les habitants d'alentour.
Retire-toi, tandis que tu le peux.
Déjà l'heure de l'enfantement est venue : la montagne s'ouvre et vomit un lac mêlé de feu,
Qui se précipite et devance les fuyards trop lents.
S'il te saisit, c'en est fait, tu es mort.
L'an 1631 de l'ère chrétienne, le 16e jour avant les calendes de janvier,
Sous le règne de Philippe IV,
Et sous Emmanuel Fonseca et Gusman, comte de Monterey, Vice-roi,
Les éruptions des temps anciens s'étant renouvelées, et les avant-coureurs en ayant été moins significatifs et moins nombreux que de coutume,
Le volcan épargna ceux qui s'effrayèrent de ces symptômes;
Il dévora les imprudents qui n'y firent point attention et les hommes avides
A qui leurs pénates et leurs meubles furent plus chers que la vie.
Toi donc, si tu es sage, prête l'oreille aux cris de la montagne;
Méprise tes pénates, tes hardes ; fuis sans retard.

Le marquis Antonio-Suares Messia,
préfet de la ville.

Cette inscription n'est peut-être que la reproduction d'une autre beaucoup plus ancienne. Nous lisons au commencement d'un écrit fort remarquable sur le *bonheur*, publié dans l'Encyclopédie nouvelle :

« *Posteri, posteri, vestra res agitur.* J'ai toujours été frappé de cette inscription qu'un voyageur dit avoir rencontrée en montant au Vésuve. C'était sur le bord de la lave, à la limite d'une ancienne inondation du volcan ; on avait relevé une colonne pour y écrire ces mots solennels. Ensuite la lave avait coulé de nouveau, et englouti plus loin les fleurs et les campagnes. A quoi avait donc servi l'inscription ? Je me la rappelle en écrivant ce mot *bonheur*. Le bonheur est l'affaire de tout ce qui respire. Les philosophes ont souvent disserté sur ce sujet ; ils ont souvent averti la postérité : mais la lave a toujours coulé, et toujours englouti les générations humaines. »

(1) C'est le nom que l'on donne aux vieilles femmes qui jouent le premier rôle dans cette scène.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LE PIONNIER AMÉRICAIN.

Voy. 1844, p. 97; 1746, p. 235.



Une Ferme américaine, dans l'état de l'Ohio.

La vaste étendue de sol fertile et inoccupé que possède le gouvernement des États-Unis se compose des terres qui lui ont été cédées par les nations européennes auxquelles il a succédé, par les différents États dont l'Union se compose, et par les tribus indiennes que le système politique a toujours tendu à rejeter entièrement à l'ouest du Mississipi.

Peu de temps après la constitution du gouvernement fédéral, le congrès décida qu'une partie des terres publiques serait réservée pour récompenser les défenseurs de la patrie dans la guerre de l'indépendance, et que le reste serait mis en vente pour amortir les dettes de la république.

En 1842, il restait à vendre 1 407 241 313 acres (1). De nouvelles conquêtes ont encore agrandi cet immense territoire.

Avant d'être mises en vente, toutes les terres sont divisées en cantons et subdivisées en sections contenant chacune 640 acres. Les lignes de division sont, autant que possible, tirées suivant les points cardinaux et se coupent à angles droits. La trente-sixième partie des terres publiques (c'est-à-dire 640 acres par canton) est réservée, à perpétuité, pour défrayer les écoles. Sept cantons entiers, chacun de 23 040 acres, sont consacrés à l'entretien de différentes universités.

Plusieurs millions d'acres sont vendus, chaque année, aux enchères publiques, sur une mise à prix d'un dollar et un quart à deux dollars par acre (1).

Le titre qui confère le droit de propriété est très-simple : c'est une feuille de parchemin in-4° qui mentionne la date de l'acquisition, la situation du terrain acquis, et le nom de l'acquéreur. Ce document, signé par le président des États-Unis et par l'agent du bureau des Terres publiques, est délivré sans frais au nouveau propriétaire, et peut être transféré par lui à toute autre personne sans aucune formalité.

C'est principalement de la classe moyenne des États-Unis que sort le plus grand nombre de ces pionniers de l'agriculture qui, s'avançant de proche en proche dans l'intérieur, modifient insensiblement la surface du continent américain.

Lorsqu'un fermier des vieux États voit grandir autour de lui sa famille, il consulte sa femme, et après avoir obtenu son assentiment, il se décide à aller chercher, vers les régions nouvelles de l'ouest, quelque grande propriété qu'il puisse acquérir à peu de frais. Il examine les cartes déposées au bureau des Terres publiques ; il interroge les voyageurs ; mais il ne se contente pas de ces renseignements, il veut tout voir et étudier par lui-même. Prenant pour guide un des chasseurs qui sont nombreux sur les frontières, il traverse des forêts immenses pour arriver jusqu'à la propriété qu'il se propose d'acquérir. Il juge des qualités du sol par la nature

(1) Un acre équivaut à un peu plus de 40 ares, à un peu plus d'un arpent de Paris.

(1) Un dollar équivaut à 5 fr. 42 cent.

de ses productions; il observe les sources, l'humidité de la terre et ses différentes couches; il remarque les directions des montagnes qui règlent celles du vent et des ruisseaux; il cherche une chute d'eau où il puisse un jour bâtir un moulin; puis, ayant tout considéré, tout pesé, il revient et fait ses propositions aux employés du bureau des Terres publiques ou au propriétaire du terrain. Le marché conclu, une partie du prix payé, le reste hypothéqué sur la terre, notre industrieux colon se met en route, non pas encore avec sa famille, mais accompagné seulement de quelques serviteurs. Il s'attache d'abord à découvrir et à frayer un sentier commode, à bâtir une cabane d'écorce, à défricher une petite quantité de terrain pour la culture. Lorsqu'un espace suffisant est ainsi nettoyé et ensemencé, il l'environne avec les troncs d'arbres provenant du défrichement; car une clôture est nécessaire pour préserver les récoltes des atteintes des bêtes sauvages; et ces barrières, composées de longs soliveaux enchevêtrés aux extrémités, ou fixés en travers sur des pieux, donnent une physionomie particulière aux champs cultivés de l'Amérique. L'été s'écoule, et durant tout ce temps le courageux pionnier n'a encore aperçu, de loin en loin, que quelques chasseurs américains armés de leur carabine, ou quelques sauvages. Aux premières rigueurs de l'automne, notre colon retourne au milieu de sa famille. Assis près du foyer, il raconte ses travaux à sa femme, à ses enfants. Le printemps arrive, et cette fois toute la famille se met en route. Deux ou trois chariots couverts contiennent les objets nécessaires à cette nouvelle vie: des lits, des outils, des provisions. L'excitation du voyage entretient l'ardeur dans les esprits; mais lorsqu'on est installé dans cette cabane où l'on doit vivre durant si longtemps privé de toutes relations sociales; lorsqu'on ne voit plus autour de soi que la ceinture lugubre des bois, l'aspérité d'une terre à peine défrichée, la solitude éternelle et silencieuse, il faut beaucoup de courage pour ne point s'abandonner à des regrets. Depuis l'instant de l'arrivée jusqu'à celui où les prairies seront devenues douces et unies, où les vergers seront couverts de fruits, où les champs seront dégagés des souches d'arbres abattus, que de privations, que de fatigues! Comment renouveler les vêtements, les instruments de toute nature? Les premières récoltes suffisent à peine aux besoins de la famille; et quand même elles laisseraient un excédant, l'absence de chemins empêcherait d'en tirer parti. La nécessité rend industrieux: pendant les longues nuits d'hiver, tandis que les troncs entassés flambent et petillent dans l'âtre, tandis que le vent et la pluie assiégent le toit, le colon, qui a apporté avec lui du cuir, raccommode les chaussures de ses enfants; il répare également les harnais de ses chevaux ou le bois de sa charrue. Sa femme, de son côté, file la laine ou le lin, et fabrique elle-même les étoffes grossières. Les enfants, assis au coin du feu, tressent des corbeilles pour tenir lieu des coffres et des armoires que l'on n'a pu apporter. Parmi les ustensiles de ménage, les tonneaux sont peut-être les plus difficiles à fabriquer. Le colon trouve un moyen d'y suppléer. Chaque fois qu'il rencontre dans les bois un de ces arbres creux qui servent durant l'hiver de retraite aux écureuils, il y fait une marque; puis, aux jours de loisir, il va le couper, il le scie, le polit en dedans, y met un fond, et se trouve avoir ainsi une espèce de tonne ou de baquet dont la nature a fait en grande partie les frais. Voilà comment le pionnier américain imite Robinson Crusoé dans ses ingénieuses tentatives; mais, plus heureux que le pauvre naufragé, il ne travaille pas pour lui seul; la présence de sa femme et de ses enfants soutient son courage, et leur bonheur le récompense de ses peines.

N'attends, n'exige jamais des autres qu'un peu au-dessous de ce que tu ferais pour eux. CONDORCET.

TABLE D'ABYDOS.

RAMSÈS LE GRAND.

Voy., sur les hiéroglyphes, les Tables de 1847 et de 1848.

Le nom de table d'Abydos a été donné par les archéologues à une inscription très-intéressante, trouvée en Égypte à Harabah-el-Madfouneh, l'antique Ebot, appelée Abydos par les Grecs qui altéraient à leur façon tous les noms étrangers. Cette inscription faisait partie d'un bas-relief qui occupait toute la paroi latérale d'une petite salle du temple d'Osiris, divinité éponyme du lieu. Lors de sa découverte, ce mur était déjà tellement ruiné que la table est incomplète tant à la partie supérieure qu'à l'une de ses extrémités, celle de droite, où devait se trouver, sans doute, une image de Ramsès II faisant offrande à ses prédécesseurs. L'autre extrémité présente encore la partie inférieure d'une figure d'Osiris et la dernière ligne des cartouches: l'inscription est à peu près entière de ces deux côtés, sauf quatre cartouches qui sont effacés, mais qu'on peut restituer en toute assurance, puisque cette dernière ligne se compose du nom et du prénom de Ramsès alternativement répétés.

Cette table fut découverte, en 1818, par un voyageur anglais, W.-J. Bankes, dans les fouilles qu'il avait fait exécuter pour obtenir un plan exact des ruines d'Abydos. Peu après son retour en Angleterre, ce voyageur en fit lithographier un dessin qui ne fut communiqué qu'à des amis. En 1822, M. F. Cailliaud la vit, la copia et la publia dans la relation de son voyage à Meroé. Enfin, en 1837, l'original fut apporté à Paris par M. Mimaut, consul général à Alexandrie, et à sa mort, ses héritiers l'ayant mis en vente, la table d'Abydos fut achetée par les conservateurs du Musée britannique pour la somme de quatorze mille francs. Sculptée sur un calcaire d'un grain fin et friable, qui a subi quelques nouvelles dégradations dans le transport, elle est aujourd'hui encastrée dans un étroit cadre de pierre scellé aux murs; il eût été préférable de laisser un peu d'espace autour de ce curieux fragment pour le restaurer et lui rendre son aspect primitif, en figurant légèrement au pinceau tout ce qui a disparu, soit avant, soit depuis sa découverte.

Champollion est le premier qui ait pénétré et signalé le vrai caractère et toute l'importance de ce précieux document. Il y a reconnu une série successive de rois égyptiens, qui commence à une époque inconnue et se termine à un Ramsès dont le nom et le prénom, alternativement répétés dans la dernière ligne ou rangée, donne l'époque inférieure de la table. Ce Ramsès, le deuxième du nom, que Champollion a identifié avec Sésostris, est le fondateur du temple d'Osiris et l'auteur de la table chronologique, hommage ou offrande aux rois ses ancêtres dont les prénoms occupent la première et la deuxième ligne des cartouches conservés. La ligne supérieure était peut-être précédée d'une ou de plusieurs autres, ce qui empêche de reconnaître si Ramsès a continué son hommage à tous les rois en remontant jusqu'à Menès, ou s'il s'est arrêté par un motif quelconque à un point de cette grande période. Chacune des trois lignes ou rangées se composait de vingt-six cartouches, si la ligne d'en bas est entière, ce qui paraît assez probable d'après les dimensions de la chambre où ce monument était sculpté. La partie antérieure de la ligne intermédiaire, assez bien conservée, présente vingt cartouches; mais dans la ligne supérieure il n'existe plus aujourd'hui que les restes mutilés de quatorze noms royaux dont la plupart ne se retrouvent plus ailleurs. Tous ces cartouches des prédécesseurs de Ramsès, rangés généalogiquement, sont des prénoms dont on retrouve les plus récents sur d'autres monuments, où ils sont souvent accolés à des cartouches noms propres; mais aucun édifice aujourd'hui subsistant en Égypte ne porte la légende complète; c'est-à-dire les deux cartouches, noms et prénoms réunis, des plus anciens de ces pharaons.

La restitution des cartouches de la ligne inférieure, qui sont perdus, est facile et certaine, puisqu'elle se compose uniquement du nom et du prénom de Ramsès alternativement répétés, ainsi que l'indiquent les groupes qui surmontent chacun d'eux.

Quoique la ligne intermédiaire ne contienne plus que dix-huit cartouches, on peut en rétablir quelques-uns par l'étude d'autres monuments : ainsi, un bas-relief de la tombe de Nevôthph, à Beni-Hassen, donne une série de quatre cartouches, dont les deux premiers sont précisément ceux qui terminent la ligne; par conséquent les deux qui les précédent, dans ce fragment, donnent le moyen de la restituer sur la table d'Abydos; malheureusement les monuments manquent pour nous aider à rétablir ainsi la totalité de cette liste. Les rois désignés dans cette rangée sont bien connus par divers monuments sur lesquels on retrouve aussi leurs noms omis sur cette table. Ces noms, qui se lisent Ramsès, Amounôph, Thoutmès, etc., indiquent des prédécesseurs de Ramsès le Grand et appartiennent à la dix-huitième dynastie, suivant Manéthon. Ce sont Méneptah Ier. Ramsès Ier, Horus ou Horemneb, Amounôph III, Thouthmès IV, Amounôph II, Thouthmès III, Thouthmès II, Thouthmès Ier, Amounôph Ier et Amasis. Celui-ci est le premier roi de la dix-huitième dynastie, sous le règne duquel les pasteurs furent définitivement chassés de l'Égypte, vers 1830 ou 1825 avant J.-C. Cette série successive nous donne donc les noms des pharaons de cette dynastie qui ont précédé Ramsès le Grand.

Du reste, une interprétation complète de ce curieux monument est fort difficile, non à cause de l'état actuel de nos connaissances hiéroglyphiques, mais parce qu'il faut attendre des découvertes ultérieures pour aborder avec succès l'histoire des dynasties pharaoniques. Les certitudes pour les annales égyptiennes se multiplient chaque jour : débrouillé par Champollion, ce chaos s'éclaircit incessamment, grâce aux travaux de MM. Wilkinson Birch, Lepsius, Bunsen, Ampère, Prisse d'Avennes, Emmanuel de Rongé, W. Brunet, Barrucchi, etc.

Ramsès le Grand, deuxième roi de la dix-neuvième dynastie, qui fit sculpter la table d'Abydos et tailler le monolithe de Louqsor, fut un des plus illustres pharaons de la monarchie égyptienne. Bien que la critique historique ait récemment démontré qu'il ne faut pas le confondre avec Sésostris, probablement le Sesortasen Ier de la douzième dynastie, il reste encore dans la vie de Ramsès assez de splendeur et l'éclat pour immortaliser son règne.

Monté fort jeune sur le trône, Ramsès se rendit bientôt célèbre par ses exploits militaires et mérita le surnom de bouclier de l'Égypte, dominateur des contrées étrangères, que lui donnent toutes ses légendes. Durant son règne, qui fut long et prospère, Ramsès ne cessa pas d'étendre ses conquêtes et d'élever l'Égypte au plus au point de puissance politique. Tous les édifices construits par son ordre sont couverts d'immenses bas-reliefs peints qui représentent ses campagnes en Afrique et en Asie : les légendes explicatives qui les décorent donnent le nom des peuples vaincus, le dénombrement des prisonniers et la liste des tributs prélevés. Divers papyrus parlent des mêmes faits historiques. Un manuscrit hiératique, connu sous le nom de *papyrus Sallier*, contient le récit d'une campagne de Ramsès le Grand contre les *Scheta* (Scythes), alliés avec la plupart des peuples de l'Asie occidentale; campagne qu'on retrouve sculptée à Thèbes sur un des murs du palais de Karnac. L'auteur de cette composition, un nommé Phtahmei, barde attaché à « Sa Majesté le seigneur des mondes, » raconte d'une façon dramatique cette expédition de Ramsès. Il donne le dénombrement des deux armées; la harangue du pharaon à son infanterie et à sa cavalerie pour les exciter au combat; il peint l'enthousiasme des soldats égyptiens, qui se précipitent sur l'armée ennemie, les fantassins comme des taureaux furieux, les cavaliers comme des éperviers intrépides. Ramsès s'empare lui-même du chef des Schéta, et ordonne de cesser le massacre. Ses soldats lui répondent par des acclamations et lui défèrent des titres de gloire. Après avoir reçu la soumission des vaincus, le pharaon s'empare de leur capitale et leur impose tribut. Ramsès, de retour en Égypte, l'an 9 de son règne (vers 1565 avant l'ère chrétienne), se repose au milieu des fêtes et s'asseoit sur son trône, « toutes les contrées de la terre lui étant soumises (1). »

Le pharaon comptait alors, au nombre des pays soumis ou tributaires : l'Égypte; la Nubie entière; le Sennar jusqu'en Abyssinie; une foule de contrées du midi de l'Afrique; toutes les tribus du désert, de l'orient et de l'occident du Nil; l'Arabie, la Syrie; les royaumes de Babylone et de Ninive; la Bactriane et la Perse; une grande partie de l'Asie Mineure, l'île de Chypre et plusieurs îles de l'Archipel.

Les conquêtes de Ramsès dans la Syrie et l'Asie Mineure sont prouvées par quelques inscriptions qui existent encore sur les rochers de Nahr el Kelb, près de Beyrout, d'autres sur les bords du Lycus, d'autres enfin à Nymphi, en Asie Mineure. Les témoignages des écrivains sacrés et profanes viennent encore à l'appui. La Bible dit que Nabuchadnezer, roi de Babylone, prit tout ce qui appartenait au pharaon « de l'Euphrate au Nil. » Strabon (l. XVII) rapporte que le pouvoir des Égyptiens s'étendait dans la Scythie, la Bactriane, l'Inde, et ce qu'on appelle aujourd'hui l'Ionie.

On a rangé parmi les récits fabuleux dont l'histoire ancienne fourmille les expéditions de Sésostris dans l'Inde, parce que, n'ayant aucun port sur la Méditerranée ni sur la mer Rouge où il n'existe, en effet, aucune ruine bien ancienne, les pharaons ne pouvaient avoir de marine militaire. Les anciens Égyptiens firent probablement ce que font encore les modernes : quand ils ont besoin de bâtiments dans ces parages, ils les font porter désassemblés sur des chameaux. Dans les temps antiques, la fameuse flotte de Sémiramis, composée de 3 000 navires, fut transportée de la sorte ; de nos jours, Méhémet-Ali expédia, d'Alexandrie à Suez, plusieurs bâtiments de guerre et de transport à l'aide d'une caravane de chameaux. Le peu de progrès que les Égyptiens avaient faits dans l'art de construire des *vaisseaux* à l'époque de la 19e dynastie, n'est pas non plus une objection bien valable à ces aventureuses expéditions. On voit par l'immense bas-relief du palais de Medinet-Haban, qui représente une bataille navale sous Ramsès III ou Meiamour, que les plus grands vaisseaux égyptiens étaient des *birèmes* ou galères à deux rangs de rames. Les vaisseaux des Romains n'étaient pas plus considérables. Quand Duellius eut défait la flotte des Carthaginois, il entra dans Rome sur un char de triomphe, faisant traîner devant lui les galères ou navires qu'il avait pris sur les ennemis. Avec de pareils bâtiments ne pouvait-on pas franchir l'espace qui sépare l'Égypte du golfe Persique et de l'Inde ? Des voyages plus extraordinaires, avec de frêles embarcations, ont eu lieu à différentes époques.

Quoi qu'il en soit des lointaines et aventureuses expéditions de Ramsès, il est certain qu'il enrichit l'Égypte des innombrables dépouilles de l'Asie et de l'Afrique. Cet insatiable conquérant employa toutes les richesses enlevées aux nations soumises et les tributs qu'il en recevait à l'exécution d'immenses travaux d'utilité publique. Il fonda des villes nouvelles, fit exhausser le terrain ou environner de forts terrassements celles que l'inondation menaçait. Il fit creuser de nouveaux canaux, et c'est à lui qu'on attribue le fameux canal de jonction du Nil à la mer Rouge; enfin il couvrit l'Égypte de constructions magnifiques dont un très-grand nombre existent encore : ce sont les spéos d'Abousembil, de Derr, de Girché, de Kalabché, et le temple de Wady Esseboua en Nubie; les palais ou Ramesseîon de Gournah, une partie du palais de Louqsor auquel il ajouta de magni-

(1) En 1835, à la mort de M. Sallier, le Musée du Louvre a malheureusement laissé échapper l'occasion d'assurer à notre pays la possession de ce trésor historique, qui est passé en Angleterre avec d'autres papyrus importants.

fiques propylées, des obélisques et un dromos de sphinx qui le rattachait au palais de Karnac, où il fit construire la grande salle hypostyle, la plus colossale construction qu'ait jamais élevée le génie des hommes (1); enfin maints autres édifices témoignent encore de sa munificence et de l'état florissant des arts et des sciences sous son règne, où tous les genres

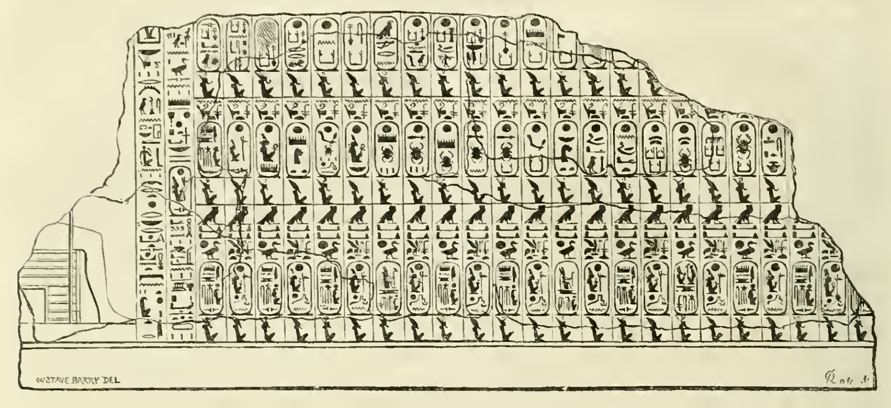


Table d'Abydos, découverte en 1818.

d'industrie étaient déjà pratiqués avec savoir et intelligence.

Les conquêtes de Ramsès avaient ouvert des communications suivies entre l'empire des pharaons et les contrées les plus célèbres du monde florissant de cette époque reculée ;



Portrait de Ramsès II, d'apres un bas-relief du palais de Karnac.

et quoiqu'on ait souvent avancé que la haine des Égyptiens pour les étrangers les empêchait de se livrer au commerce, il est certain qu'il avait alors une grande activité, et que des caravanes arrivaient de toutes parts pour trafiquer sur les bords du Nil. La magnificence des anciens monuments de l'Égypte, les peintures des hypogées de Thèbes, les découvertes qu'on fait journellement dans les tombeaux, attestent un luxe étonnant : des meubles de bois exotique, des étoffes moelleuses, des vases précieux et maints autres objets, sans compter les métaux dont l'Égypte ne possède aucune mine, y abondaient, et ne laissent aucun doute sur le commerce que les Égyptiens entretenaient avec l'Asie à une époque où tous les peuples européens étaient encore dans la barbarie.

La vie de Ramsès fut longue et glorieuse ; et les soixante-deux années du règne que lui accordent les monuments paraissent à peine suffisantes pour l'exécution des grandes choses qu'on lui attribue. Des vingt-trois fils qu'il eut de ses diverses épouses, le treizième lui succéda sous le nom de Ménepthah II, et jouit paisiblement du fruit des travaux de son père dont nous avons tracé une rapide esquisse d'après les monuments, et non sur le dire des auteurs anciens. Nous la terminerons par une phrase empruntée aux inscriptions de son temps :

« De l'orient à l'occident, du nord au midi, tous les hommes, toutes les femmes chantent les louanges du seigneur du monde Ramsès, et son nom est grand à toujours parmi les nations. »

Notre dernière vignette contient la légende de Ramsès II, telle qu'on la voit au palais de Louqsor, et à Paris sur l'obélisque qui décore la place de la Concorde. Le groupe qui surmonte la bannière (un épervier coiffé du pschent (2) et accompagné d'un globe) est une expression symbolique du dieu Horus, l'Apollon des Égyptiens, identifié avec le Soleil. Ce groupe, joint aux hiéroglyphes contenus dans la bannière, se traduit : « L'Horus puissant combattant par sa force. » Les différentes bannières sculptées sur l'obélisque de Paris renferment des titres honorifiques du même genre, tels que : « L'Horus puissant, fils d'Ammon, — aimé de la justice, —

(1) Salle d'assemblée ou prétoire de justice. Ces salles sont ordinairement très-vastes et soutenues par de nombreuses rangées de colonnes. Celle de Karnac ne contient pas moins de cent quarante colonnes.

(2) Le pschent, coiffure ordinaire des dieux et des rois, était le symbole de la souveraineté sur la région supérieure et sur la région inferieure. L'inscription de Rosette nous a conservé le nom de cette coiffure dans son texte grec, et nous a retracé sa forme dans son texte hiéroglyphique.

le grand des vainqueurs, — qui tient les peuples réunis, etc. »

Le premier cartouche, contenant le prénom de Ramsès, se compose de signes symboliques qui se rendent par : « Soleil gardien de justice approuvé du Soleil. » Le cartouche-nom se lit : *Amoun-mai Ramsès;* et signifie : « Ramsès aimé d'Ammon. »



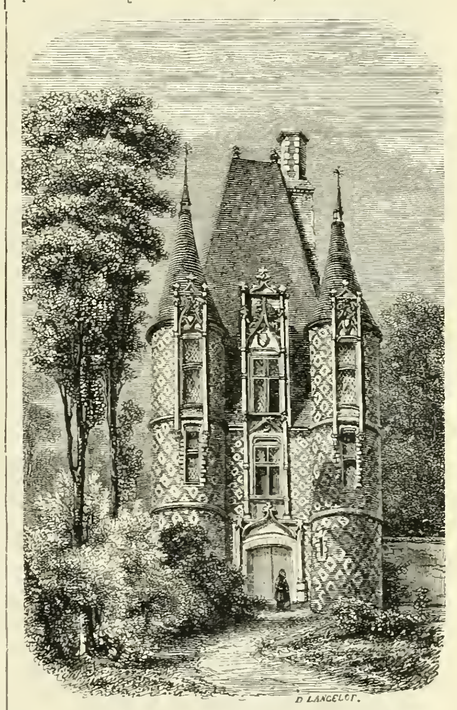
Noms et titres de Ramsès II.

COMBAT DE JEAN DE CARROUGES ET DE JACQUES LE GRIS.

Voy. la Chasuble de Carrouges, 1847, p. 116.

Le bourg de Carrouges est un chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Alençon. Son château, propriété de Tanneguy Leveneur, descendant des Carrouges, est un ensemble de constructions d'un aspect sévère. Le style féodal de l'architecture militaire s'y mêle avec le style plus récent de l'architecture civile. Une salle de spectacle et un salon d'été du dix-huitième siècle y contrastent avec une belle salle des gardes à porte ogivale, des salles d'armes, un sombre donjon carré et crénelé, et une chambre à vaste cheminée où coucha Louis XI en 1473. Une galerie contient un grand nombre de portraits des anciens seigneurs de Carrouges, entre autres ceux du cardinal Jean Leveneur, de Jean Leveneur, mort glorieusement à la bataille d'Azincourt, du grand pannetier de la reine Éléonore, femme de François I[er], etc. Une histoire tragique du quatorzième siècle efface les autres souvenirs que cette galerie éveille : c'est celle de ce Jean de Carrouges, chambellan de Pierre III, comte d'Alençon, qui, pour venger une injure supposée à l'honneur de sa femme Marie de Thibouville, appela en champ clos Jacques Le Gris, écuyer. Voici le récit de ce combat, tel que nous le trouvons dans le consciencieux ouvrage intitulé : *le Département de l'Orne archéologique et pittoresque.*

« .... Le parlement fit dresser les lices derrière l'église Saint-Martin-des-Champs de Paris, près du Temple. Le 22 ou le 29 décembre 1386, la foule accourut au champ clos « si nombreuse que merveille seroit à penser. » Le roi, ses deux oncles et tous les seigneurs de la cour prirent place sur des échafauds richement décorés. Le Gris, qui venait d'être nommé chevalier tout exprès pour le combat, et Carrouges, conduits, le premier, par les comtes de Valéry et de Saint-Pol; le second, par les gens du comte d'Alençon, s'assirent en face l'un de l'autre. Leur âge était le même, cinquante ans environ. La dame de Carrouges assistait au combat, vêtue de noir et dans un char de deuil. Son mari s'approcha d'elle : « Dame, lui dit-il, sur votre information, je vais aventurer ma vie et combattre Jacques Le Gris. Vous savez si ma querelle est juste et loyale ? — Monseigneur, répondit la dame, il est ainsi, et vous combattrez sûrement, car la querelle est bonne... — Au nom de Dieu soit! dit le chevalier. » A ces mots, il embrassa sa femme, lui serra la main, et puis se signa et entra en champ. La dame demeura dans le char en priant Dieu que la victoire fût à son mari. « Et vous dis qu'elle étoit en grands transes, écrit Froissart, et n'étoit pas assurée de sa vie; car, si la chose tournoit à déconfiture sur son mari, il étoit sentencié que sans remède on l'eût pendu et la dame arse (brûlée). » De son côté, Le Gris avait fait demander des prières au peuple de Paris. — Après que les deux champions eurent attesté de nouveau par serment la bonté de leur cause, on les mit en présence en leur disant « de faire ce pourquoi ils étoient là venus. » C'était le signal. Carrouges, malade depuis longtemps, avait un violent accès de fièvre; mais son courage ne faillit pas. Tous deux montent à cheval et se précipitent l'un sur l'autre, mais sans pouvoir se renverser. Après avoir ainsi combattu avec un égal avantage, ils mettent pied à terre. Le combat recommence. Jean de Carrouges est grièvement blessé à la cuisse; ses amis tremblent, mais bientôt il reprend l'avantage, presse et renverse Le Gris. D'autres prétendent que Le Gris eut le malheur de glisser sur la terre humide du sang de son ennemi. Carrouges, l'épée sur la poitrine, le force de confesser la vérité : — « Sur Dieu et la damnation de mon âme, répond Le Gris, je n'ai oncques commis le cas dont on me charge. » Carrouges lui plonge son épée dans le corps. Se relevant alors, il demanda aux assistants s'il avait bien fait son devoir. *Oui*, répondent-ils d'un cri unanime. Il s'agenouille devant le roi qui lui ordonne de se lever, lui octroie mille francs d'or, et le crée chambellan à 200 livres de gages; puis il s'approche de sa femme, l'embrasse de nouveau et la conduit à Notre-Dame pour rendre grâces à Dieu. Pendant ce temps, le corps du malheureux Le Gris était livré au bourreau de Paris, traîné à



Donjon du château de Carrouges, dans le département de l'Orne.

Montfaucon et pendu au gibet préparé pour le vaincu. Le parlement, par un arrêt du 9 février suivant, adjugea à Carrouges six mille livres en or à prendre sur les biens de Le Gris. Les héritiers, pour acquitter cette somme, furent forcés de vendre les plus riches terres du supplicié au comte d'Alençon. Carrouges partit pour la Terre-Sainte d'où il ne revint jamais. Peu de temps après son départ, un écuyer, accusé de plusieurs crimes, avoua que c'était lui qui s'était rendu coupable du fait reproché par erreur à Le Gris. La dame de Carrouges se retira dans un couvent et mourut dans une cellule qu'elle avait fait murer de tous côtés. »

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

Voy. p. 2, 36, 74.

MARS.

Fin.—Voy. p. 74.

Trois heures. Le ciel s'est assombri, un vent froid commence à venir du couchant; toutes les fenêtres qui s'étaient ouvertes aux rayons d'un beau jour, ont été refermées. De l'autre côté de la rue seulement, le locataire du dernier étage n'a point encore quitté son balcon.

On reconnaît le militaire à sa démarche cadencée, à sa moustache grise et au ruban qui orne sa boutonnière; on le devinerait à ses soins attentifs pour le petit jardin qui décore sa galerie aérienne; car il y deux choses particulièrement aimées de tous les vieux soldats, les fleurs et les enfants! Longtemps obligés de regarder la terre comme un champ de bataille, et sevrés des paisibles plaisirs d'un sort abrité, ils semblent commencer la vie à l'âge où les autres la finissent. Les poétiques goûts des premières années, arrêtés chez eux par les rudes devoirs de la guerre, refleurissent, tout à coup, sous leurs cheveux blancs; c'est comme une épargne de jeunesse dont ils touchent tardivement les arrérages. Puis, condamnés si longtemps à détruire, ils trouvent peut-être une secrète joie à créer et à voir renaître; agents de la violence inflexible, ils se laissent plus facilement charmer par la faiblesse gracieuse; pour ces vieux ouvriers de la mort, protéger les frêles germes de la vie a tout l'attrait de la nouveauté.

Aussi le vent froid n'a pu chasser mon voisin de son balcon; il laboure le terrain de ses caisses vertes, il y sème avec soin les graines de capucine écarlate, de volubilis et de pois de senteur. Désormais il viendra tous les jours épier leur germination, défendre les pousses naissantes contre l'herbe parasite ou l'insecte, disposer les fils conducteurs pour les tiges grimpantes, leur distribuer avec précaution l'eau et la chaleur!

Que de peines pour amener à bien cette moisson! Combien de fois je le verrai braver pour elle, comme aujourd'hui, le froid ou le chaud, la bise ou le soleil! mais aussi, aux jours les plus ardents de l'été, quand une poussière enflammée tourbillonnera dans nos rues, quand l'œil, ébloui par l'éclat de tant de pierres et de plâtre, ne saura où se reposer, et que les tuiles échauffées nous brûleront de leurs rayonnements, le vieux soldat, assis sous sa tonnelle, n'apercevra autour de lui que verdure ou que fleurs, et respirera la brise rafraîchie par un ombrage parfumé. Sa longue patience et ses soins assidus seront enfin récompensés.

Pour jouir de la fleur il faut semer la graine et cultiver le bourgeon.

Quatre heures. Le nuage qui se formait depuis longtemps à l'horizon a pris des teintes plus sombres; le tonnerre gronde sourdement, la nue se déchire! les promeneurs surpris s'enfuient de toutes parts avec des rires et des cris.

Je me suis toujours singulièrement amusé de ces « sauve qui peut » amenés par un subit orage. Il semble alors que chacun, surpris à l'improviste, perde le caractère factice que lui a fait le monde ou l'habitude pour trahir sa véritable nature.

Voyez plutôt ce gros homme à la démarche délibérée, qui, oubliant tout à coup son insouciance de commande, court comme un écolier! c'est un bourgeois économe qui se donne des airs de dissipateur, et qui tremble de gâter son chapeau.

Là-bas, au contraire, cette jolie dame, dont la mine est si modeste et la toilette si soigneusement ordonnée, ralentit le pas sous l'orage qui redouble; elle semble trouver plaisir à le braver, et ne songe point à son camail de velours moucheté par la grêle; c'est évidemment une lionne déguisée en brebis.

Ici, un jeune homme qui passait, s'est arrêté pour recevoir dans sa main quelques-uns des grains congelés qu'il examine. A voir tout à l'heure son pas rapide et affairé, vous l'auriez pris pour un commis en recouvrement, et c'est un jeune savant qui étudie les effets de l'électricité.

Et ces écoliers qui rompent leurs rangs pour courir après les rafales de la giboulée, ces jeunes filles tout à l'heure les yeux baissés, et qui s'enfuient maintenant avec des éclats de rire, ces gardes nationaux qui renoncent à l'attitude martiale de leurs jours de service pour se réfugier sous un porche! L'orage a fait toutes ces métamorphoses.

Le voilà qui redouble! Les plus impassibles sont forcés de chercher un abri. Je vois tout le monde se précipiter vers la boutique placée en face de ma fenêtre, et qu'un écriteau annonce à louer: c'est la quatrième fois depuis quelques mois. Il y a un an que toute l'adresse du menuisier et toutes les coquetteries du peintre avaient été employées à l'embellir; mais l'abandon des locataires successifs a déjà tout effacé, la boue déshonore les moulures de sa façade, et des affiches de ventes au rabais salissent les arabesques de sa devanture. A chaque nouveau locataire, l'élégant magasin a perdu quelque chose de son luxe; le voilà vide et livré aux passants! Que de destinées lui ressemblent, et ne changent de maître, comme lui, que pour courir plus vite à la ruine!....

Cette dernière réflexion m'a frappé: depuis ce matin, tout semble prendre une voix pour me donner le même avertissement. Tout me crie: Prends garde! contente-toi de ton heureuse pauvreté; les joies demandent à être cultivées avec patience; n'abandonne pas tes anciens patrons pour te donner à des inconnus!

Sont-ce les faits qui parlent ainsi, ou l'avertissement vient-il du dedans? N'est-ce point moi-même qui donne ce langage à tout ce qui m'entoure? Le monde n'est qu'un instrument muet auquel notre volonté prête un accent! Mais qu'importe si la leçon est sage? La voix qui parle tout bas dans notre sein est toujours une voix amie, car elle nous révèle ce que nous sommes, c'est-à-dire ce que nous pouvons. La mauvaise conduite résulte le plus souvent d'une erreur de vocation. S'il y a tant de sots et de méchants, c'est que la plupart des hommes se méconnaissent eux-mêmes. La question n'est point de savoir ce qui nous convient, mais ce à quoi nous convenons!

Qu'irai-je faire, moi, au milieu de ces hardis aventuriers de la finance! Pauvre moineau né sous les toits, je craindrais toujours l'ennemi qui se cache dans le coin obscur; prudent travailleur, je penserais au luxe de la voisine si subitement évanoui; observateur timide, je me rappellerais les fleurs lentement élevées par le vieux soldat, ou la boutique dévastée pour avoir changé de maîtres! Ah! loin de moi les festins au-dessus desquels pendent des épées de Damoclès. Je suis un rat des champs; je veux manger mes noix et mon lard assaisonnés par la sécurité.

Et pourquoi cet insatiable besoin d'enrichissement? Boit-on davantage parce qu'on boit dans un plus grand verre? D'où vient cette horreur de tous les hommes pour la médiocrité, cette féconde mère du repos et de la liberté? Ah! c'est là surtout le mal que devraient prévenir l'éducation publique et l'éducation privée; lui guéri, combien de trahisons évitées, que de lâchetés de moins, quelle chaîne de désordre et de

crime à jamais rompue! On donne des prix à la charité, au sacrifice; ah! donnez-en surtout à la modération, car c'est la grande vertu des sociétés! Quand elle ne crée pas les autres, elle en tient lieu.

Six heures. J'ai écrit aux fondateurs de la nouvelle entreprise une lettre de remercîment et de refus! Cette résolution m'a rendu la tranquillité. Comme le savetier, j'avais cessé de chanter depuis que je logeais cette opulente espérance; la voilà partie, et la joie est revenue! O chère et douce Pauvreté! pardonne-moi d'avoir un instant voulu te fuir comme on eût fui l'Indigence; établis-toi ici à jamais avec tes charmantes sœurs la Pitié, la Patience, la Sobriété et la Solitude; soyez mes reines et mes institutrices; apprenez-moi les austères devoirs de la vie; éloignez de ma demeure les infirmités de cœur et les vertiges qui suivent la prospérité. Pauvreté sainte! apprends-moi à supporter sans me plaindre, à partager sans hésitation, à chercher le but de l'existence, plus haut que les plaisirs, plus loin que la puissance. Tu fortifies le corps, tu raffermis l'âme, et, grâce à toi, cette vie à laquelle l'opulent s'attache comme à un rocher, devient un esquif dont la mort peut dénouer le câble sans éveiller notre désespoir. Oh! soutiens-moi, toi à qui le Christ a donné le surnom de *Bienheureuse*!

ÉTUDES CHRONOLOGIQUES.

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DANS LES SCIENCES, LA LITTÉRATURE ET LES BEAUX-ARTS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Suite. — Voy. p. 87.

1637. Descartes publie son Discours de la méthode. — Mort de Peiresc.

1639. Cinna. — Horace. Corneille eût-il fait revivre les Romains avec autant de vérité, s'il eût écrit pour le théâtre de Louis XIV? — Naissance de Racine. — Le père Mersenne décrit le premier télescope à réflexion.

1640. Mort de Rubens; Van Dyck, son élève, et le Dominiquin, meurent l'année suivante. Le Guide ne leur survit que d'une année. — L'avocat Patru, élu membre de l'Académie française, y introduit l'usage des discours de réception. — Poussin est appelé à Paris par Louis XIII. Il retourne à Rome en 1642.

1641. Hobbes, écrivain politique et philosophe matérialiste, obligé de quitter l'Angleterre comme royaliste, vient se fixer à Paris, où il publiera ses principaux ouvrages. Son livre *De cive* est de 1642.

1642. Première représentation du Menteur, comédie de Corneille. — Mort de Galilée et naissance de Newton; continuation de la série des grands hommes qui nous ont révélé les lois organiques du ciel. — Première mention de la baïonnette. — La Nouvelle-Zélande et la terre de Van-Diemen sont découvertes par Tasman, qui, l'année suivante, aborde le premier à l'archipel des Amis ou de Tonga. — Date de l'un des plus célèbres chefs-d'œuvre de Petitot, le portrait de la comtesse de Southampton. Petitot porta la peinture en émail à un haut degré de perfection.

1643. Avénement de Louis XIV. — Mézerai publie la première partie de son Histoire de France. — Jean Bolland commence, à Anvers, la publication de la collection dite des Bollandistes (*Acta Sanctorum*, 53 v. in-fol.). Les saints y sont classés par mois; avril n'en donne pas moins de 1472.

1644. La Byzantine, collection non moins précieuse que la précédente pour les études historiques, s'imprime au Louvre (*Corpus scriptorum historiæ Byzantinæ*, 36 vol. in-fol.) — Descartes expose l'ensemble de sa doctrine dans ses Principes de la philosophie. — Torricelli démontre la pesanteur de l'air, au moyen d'un appareil perfectionné depuis sous le nom de baromètre. Galilée, son prédécesseur dans la chaire de Florence, avait observé ce phénomène que soupçonnaient les anciens.

1645. L'Opéra-Italien établi à Paris par Mazarin.

1646. Pascal publie ses Expériences touchant le vide. Peu de temps après, il fait pratiquer sa célèbre expérience du Puy-de-Dôme, qui complète la découverte de la pesanteur de l'air, et permet de mesurer la hauteur des différents points du globe au-dessus du niveau de l'océan. — Traduction de Quinte-Curce, par Vaugelas, étudiée longtemps comme le plus sûr modèle de la pureté grammaticale.

1647. Rotrou fait représenter Venceslas, son chef-d'œuvre. Comme on l'a vu, Corneille, qui le nommait son père, avait produit une partie des siens depuis longtemps.

1648. La bibliothèque Mazarine, la première où fut prise cette mesure, est ouverte à tout le monde indistinctement. Peut-être l'était-elle déjà en 1644. — Création de l'Académie royale de peinture et sculpture. Au nombre des premiers académiciens furent Simon Vouet et Simon Guillain, qui avaient étudié en Italie et formèrent la plupart des artistes français du dix-septième siècle.

1650. Les Hollandais prennent possession du cap de Bonne-Espérance, et bientôt y fondent une colonie. — Les Origines de la langue française, par Ménage.

1651. On découvre à Arles la statue antique connue sous le nom de la Vénus d'Arles.

1653. On découvre à Tournai le tombeau de Childéric Ier.

1655. Mort d'Eustache Le Sueur. — Huyghens découvre l'un des sept satellites de Saturne. Jean-Dominique Cassini en signala quatre dans le même siècle; Williams Herschel en découvrit deux en 1789. — Mort de Gassendi, savant universel, célèbre surtout comme philosophe.

1656. Les solitaires de Port-Royal, auxquels la théologie, la grammaire, l'érudition et la morale doivent de remarquables travaux, sont persécutés comme jansénistes et chassés de leur retraite. — Pascal publie ses premières Lettres provinciales; et Chapelain, sa Pucelle d'Orléans, qui eut six éditions en dix-huit mois. En remettant à sa place le pauvre Chapelain, Boileau n'aurait-il pas dû le louer au moins d'avoir choisi un sujet national?

1657. Huyghens établit les vrais principes du pendule appliqué aux horloges.

1658. On lit dans les Mémoires de Jean de Witt que les objets de fabrique française, exportés pour l'Angleterre et la Hollande seulement, s'élèvent, cette année, à la somme de 80 millions de livres.

1659. Les Précieuses ridicules, comédie de Molière. — Huyghens explique les phénomènes de l'anneau de Saturne.

1660. Mort de l'Albane.

1661. Louis XIV entreprend d'agrandir le château de Versailles. Les constructions furent commencées par Levau et continuées par Hardouin-Mansart.

1662. Charles Lebrun nommé premier peintre du roi et directeur de l'Académie de peinture et de sculpture.

1663. Organisation de la Société royale de Londres, instituée par lettres patentes de 1660. — Création de l'Académie royale des inscriptions et médailles, qui ne prit qu'en 1716 le titre d'Académie des inscriptions et belles lettres.

1665. Le premier des journaux scientifiques en Europe, le Journal des savants, est fondé par Denis de Sallo. — Mort du grand mathématicien Pierre de Fermat. — Maximes de La Rochefoucauld. — Mort du Poussin. — Institution de l'Académie de France à Rome. — Colbert établit à Tourlaville, près Cherbourg, notre première manufacture de glaces.

1666. Création de l'Académie royale des sciences par lettres patentes qui recommandent aux astronomes de ne point s'appliquer à l'astrologie judiciaire, et aux chimistes de ne point chercher la pierre philosophale. — Riquet commence le canal des deux mers (achevé en 1681). — Claude Perrault commence la colonnade du Louvre. — On imprime les premières Satires de Boileau qui couraient en manuscrit depuis quatre ou cinq ans. — Le Misanthrope.

1667. L'Imposteur (premier titre de Tartufe) représenté

pour la première fois en public. — Andromaque. — Le Paradis perdu. — Ordonnance, longtemps appelée Code civil, qui règle la procédure et établit un style uniforme dans toutes les cours du royaume. Les étrangers y puisèrent, comme dans les autres ordonnances de Louis XIV, de nombreuses dispositions. On sait qu'ils ont rendu le même hommage à notre législation moderne.

La fin à une prochaine livraison.

PROBLÈME CÉLÈBRE

DE LA VOUTE QUARRABLE.

Vers la fin du dix-septième siècle, les géomètres se proposaient les uns aux autres des problèmes dont la solution n'était pas toujours trouvée par d'autres que par celui qui avait jeté cette espèce de défi. Parmi les questions de ce genre, il y en a une qui fit grand bruit, moins par la difficulté qu'elle offrait que par le tour ingénieux de l'énoncé et par l'élégance de la construction à laquelle il donne lieu. Viviani, géomètre italien très-habile, avait ainsi posé le problème : « Il y a, disait-il, parmi les anciens monuments de la Grèce, un temple consacré à la géométrie ; le plan est circulaire, et l'édifice est couronné d'un dôme hémisphérique. Ce dôme est percé de quatre fenêtres égales, et avec un tel art que le reste de la surface équivaut à un carré que l'on peut construire avec les données de la question. » Cet énoncé fut publié sous le titre d'*OEnigma geometricum*, avec quelques mots qui étaient l'anagramme de ceux-ci : *A postremo Galilei discipulo* (par le dernier disciple de Galilée), titre que Viviani s'enorgueillit toujours de porter. Il est bien entendu que le problème devait être résolu sans employer d'autres instruments que la règle et le compas, les seuls qui soient admis dans la géométrie à la manière des anciens.

Les géomètres qui savaient manier l'analyse infinitésimale nouvellement découverte, Leibnitz et les Bernouilli en Allemagne, le marquis de Lhopital en France, Wallis et David Gregory en Angleterre, ne tardèrent pas à trouver le mot de l'énigme. Mais toutes leurs solutions, il faut en convenir, dit Montucla, le cèdent à certain égard à celle de Viviani. Si l'on décrit dans le demi-cercle ABD, passant par le sommet B de la voûte (fig. 1) et le centre de sa base, deux autres

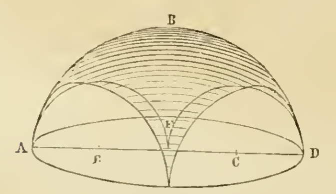


Fig. 1. Voûte quarrable, solution de Viviani.

demi-cercles sur les rayons AF, FD, pris pour diamètres, et qu'on en fasse les bases de deux demi-cylindres droits qui pénètrent l'hémisphère de part et d'autre, ces demi-cylindres retrancheront de la voûte quatre portions telles que le reste sera exactement égal en superficie à deux fois le carré du rayon. Cette solution fut publiée par Viviani dans un opuscule italien à Florence, en 1692.

Montucla, qui la rapporte dans son *Histoire* et dans ses *Récréations*, y ajoute quelques observations ingénieuses. C'est que d'abord la surface convexe de la partie de chacun des demi-cylindres compris dans la sphère, est elle-même égale à la surface de la voûte, c'est-à-dire au double du carré construit sur le rayon ; et qu'ensuite la voûte de Viviani ne serait pas susceptible de construction, parce qu'elle porterait sur quatre points. Pour arriver à une voûte réellement praticable, Montucla a modifié de la manière suivante l'énoncé de Viviani : « Il y avait dans l'île de Délos un temple consacré à la géométrie. Il était élevé sur une base circulaire, et surmonté d'un dôme hémisphérique, percé de quatre fenêtres dans son contour et d'une ouverture circulaire au sommet, tellement combinées, que le restant de la surface hémisphérique de la voûte était égal à une figure rectiligne. On demande comment s'y était pris l'architecte qui avait élevé ce monument. »

Considérons à part (fig. 2) un quart de la voûte hémisphérique du temple, dont la base soit le quart de cercle ACB.

On prend l'arc BD, égal à un quart de l'arc AB, pour la largeur de l'arc doubleau qui doit séparer les fenêtres, puis on tire la corde DA de l'arc restant. Soit SCE une coupe quelconque faite par l'axe SC du dôme, dont l'intersection avec AD soit en F. On prend sur le rayon CE un point G tel que le rapport de CE à CF soit égal au rapport de CF à CG ; puis on mène HI parallèle à CE à une distance CH égale à EG. Le point I où cette parallèle rencontre le quart de circonférence SIE est un de ceux du contour de la fenêtre. Les autres points du contour se déterminent de la même manière.

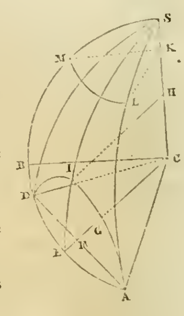


Fig. 2. Autre solution, de Montucla.

Quant à l'ouverture au sommet du dôme, elle est faite par un plan KLM parallèle à la base, à une distance SK du sommet égale au quart du rayon SC.

D'après ce mode de construction, ce qui reste de la surface de la voûte hémisphérique, déduction faite des cinq ouvertures, est égal à huit fois la superficie du triangle ACD.

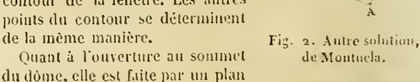


Fig. 3. Voûte quarrable de Montucla.

La figure 3 représente la voûte quarrable de Montucla, qui a imaginé un raffinement particulier qu'indique la figure. C'est que, dans le mur circulaire qui supporte la voûte, il y a une porte qui est ouverte avec la condition particulière d'être quarrable elle-même. Mais le détail de cette partie de la construction nous entraînerait trop loin.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

JOURNAL D'UN PAUVRE VICAIRE (1).

FRAGMENTS.



Visite au docteur Snart. — Dessin de Tony Johannot.

15 *décembre* 1764. — Aujourd'hui j'ai reçu dix livres sterling (2) de mon patron M. le docteur Snart : c'est la moitié de tout mon traitement de l'année. J'ai consciencieusement gagné cet argent, et cependant on me l'a donné d'une manière qui m'a été bien pénible.

D'abord on m'a fait attendre plus d'une heure dans la froide antichambre de M. le recteur ; enfin on m'a introduit dans son cabinet. Il était assis dans un large fauteuil, près d'une table sur laquelle étaient quelques pièces d'argent. Je m'inclinai plusieurs fois très-respectueusement ; il répondit à mes salutations en inclinant légèrement la tête et en poussant un peu en arrière son bonnet de soie noir qui retomba aussitôt à sa place ordinaire.

(1) Quelques pages écrites, vers la fin du dernier siècle, par un pauvre vicaire du Wiltshire, ont inspiré à Goldsmith le Vicaire de Wakefield, et à Henri Zschokke le récit que l'on va lire.

(2) Moins de 250 francs.

M. le recteur a vraiment beaucoup de dignité. Jamais je ne m'approche de lui sans trouble. Je suis sûr que je n'éprouverais pas plus de crainte si je me trouvais en présence du roi.

Il ne m'a point invité à m'asseoir. Pourtant il ne pouvait pas ignorer que, le matin, j'avais fait onze milles à pied et par un bien mauvais temps ; de plus, l'heure que j'avais passée dans son antichambre n'avait pas été d'un grand repos pour mes pauvres jambes fatiguées.

M. le recteur m'a montré du doigt la petite pile d'argent qui était sur la table.

En route, j'avais beaucoup médité sur la prière que je me proposais de lui adresser, afin d'obtenir quelque augmentation de traitement. Cent fois j'avais tourné et retourné mon discours dans ma tête. Le moment était venu de parler ; mon cœur battait avec violence.

Quel malheur qu'il me soit impossible de vaincre ma timi-

dité lorsque je n'ai à dire que les choses les plus simples, à ne demander que ce qui est juste! J'étais aussi agité que si j'avais été sur le point de commettre une mauvaise action. Je m'efforçais d'ouvrir les lèvres; elles tremblaient sans parler: je n'avais plus ni pensée, ni parole, ni voix. Une sueur froide tombait à grosses gouttes de mon front!

— Qu'avez-vous donc? me dit M. le recteur.

— Je... monsieur... je... Tout est si cher aujourd'hui!... Je ne puis plus vivre avec un traitement si modique.

— Si modique! monsieur le vicaire; un traitement si modique! 20 livres sterling par an! Songez-vous bien à ce que vous dites? Eh! mon Dieu! quand je voudrai, je trouverai un autre vicaire pour 15 livres.

— Un vicaire pour 15 livres!... Après tout, oui, c'est possible; s'il est seul, sans famille, cela peut-être lui suffira pour subsister.

— Mais, monsieur le vicaire, votre famille, je pense, ne s'est pas augmentée? Vous n'avez toujours que deux filles?

— Oui, Votre Honneur, mais elles grandissent. L'aînée, ma Jenny, a dix-huit ans, et Polly en aura bientôt douze.

— Tant mieux; elles peuvent travailler.

Je voulais répondre: il ne m'en donna pas le temps. Il se leva, s'approcha de la fenêtre, et frappant avec ses doigts contre les vitres, il me dit: — Je ne puis m'occuper aujourd'hui de votre affaire. Voyez si vous pouvez remplir votre place pour 15 livres: réfléchissez à loisir, et faites-moi connaître votre décision. Si cela ne vous est pas possible, je vous souhaite pour votre nouvelle année une meilleure place, monsieur le vicaire.

Il me salua poliment en soulevant son bonnet. Je pris l'argent et me retirai en balbutiant quelques mots pour me recommander à sa bienveillance.

J'étais comme frappé de la foudre: jamais, non jamais il ne m'avait reçu si froidement. Sans doute quelqu'un lui aura parlé mal de moi. Ordinairement il m'invitait à dîner; et, à vrai dire, aujourd'hui j'y comptais un peu, car j'étais parti de Crekelade au point du jour et à jeun.

Je suis entré chez un boulanger pour y acheter un petit pain, et je me suis remis en route.

Que j'étais triste et découragé le long du chemin! Je pleurais comme un enfant, et mes larmes tombaient sur mon pain que je mangeais avec avidité.

Allons, fi! Thomas. N'es-tu pas honteux de ta faiblesse? Le bon Dieu n'est-il plus là-haut pour te protéger? Et si tu avais perdu entièrement ta place? Après tout, ce n'est que 5 livres de moins! Il est vrai que c'est le quart de ton traitement, et qu'avec 15 livres par an, il te restera seulement dix pence par jour pour nourrir et vêtir trois personnes. Eh bien! qu'importe? Celui qui donne aux lis des champs leur robe blanche, et la nourriture aux jeunes corbeaux... Et d'ailleurs nous n'aurons qu'à retrancher quelque chose de notre bien-être passé!

16 *décembre*. — Oui, ma Jenny est un ange; son âme est encore plus belle que sa figure. J'ai presque honte d'être son père. Elle est beaucoup plus pieuse et meilleure que moi.

Hier, je n'avais pas eu le courage d'annoncer à mes pauvres filles notre nouveau malheur. Lorsqu'aujourd'hui je me suis enfin décidé à parler, Jenny a paru d'abord sérieuse; puis, reprenant tout à coup son aimable physionomie, elle m'a dit:

— Est-ce là ce qui t'inquiète, mon père?

— N'en ai-je pas bien sujet, chère enfant? comment échapperons-nous aux dettes, aux tourments? Je ne sais comment nous pourrons subsister. Il nous manque déjà tant de choses! Avec 15 livres, comment pourvoir aux premières nécessités de la vie?

Jenny a passé un de ses bras autour de mon cou, et élevant l'autre vers le ciel:

— Pense, m'a-t-elle dit, à celui qui est là.

Polly s'est assise sur mes genoux et m'a dit en me caressant:

— Je veux te raconter quelque chose: j'ai rêvé, cette nuit, que c'était le premier jour de l'an, et que le roi arrivait à Crekelade. C'était un grand honneur pour toi. Le roi est descendu de cheval à notre porte, et il est entré chez nous. Nous étions très-embarrassés à la cuisine pour lui préparer à dîner; mais il a fait apporter ses provisions dans des vases d'or et d'argent. Les trompettes, les fanfares retentissaient dans la rue, et, mon cher père, on t'a présenté sur un coussin de soie une mitre d'évêque, un bonnet pointu, comme on en voit dans les images des vieux livres. Tu l'as prise et tu l'as mise sur ta tête; elle t'allait très-bien: moi, j'éclatais de rire. Jenny me grondait. Ce songe annonce certainement quelque chose, et rappelle-toi que dans quinze jours d'ici ce sera le premier de l'an.

— Les songes, ai-je dit à Polly, ne signifient rien.

Elle m'a répondu: — Les songes viennent de Dieu.

Je ne crois pas cela; cependant je prends note de ce rêve singulier pour voir si par hasard il ne se rencontrerait pas que ce fût un présage heureux. Il ne serait pas impossible, par exemple, qu'un cadeau de jour de l'an nous remît un peu à notre aise.

J'ai fait des calculs pendant toute la journée: je n'aime pas à compter; les chiffres me rendent la tête lourde et m'attristent le cœur.

17 *décembre*. — Dieu merci! me voilà quitte de toutes mes dettes. J'ai payé en cinq endroits différents sept livres sterling onze schellings; il ne me reste plus que deux livres et neuf schellings, et il faut que cela nous suffise pour vivre pendant six mois. O mon Dieu! viens à notre secours!

Il faut encore que je renonce aux culottes noires que j'ai vues à la porte du tailleur Cutbay, quoique j'en aie grand besoin; elles ont déjà été portées, mais elles sont encore en bon état, et Cutbay me les aurait vendues à bon marché. Mais Jenny a besoin d'une robe: la pauvre fille me fait pitié quand je la vois couverte d'un léger camelot par ce froid rigoureux. Quant à Polly, elle se contentera des vêtements que sa sœur a trouvé moyen de lui faire avec de vieilles robes.

Il faut aussi que je renonce au journal auquel j'étais abonné par moitié avec le tisserand Westburn. C'est un sacrifice; sans le journal, on ne sait rien à Crekelade de ce qui se passe dans le monde. Aux dernières courses de chevaux de Newmarket, le duc de Cumberland a gagné au duc de Grafton un pari de mille livres sterling. C'est véritablement une chose remarquable comme les paroles de l'Écriture se vérifient toujours: *Il sera donné à celui qui a.* On peut en conclure: *Il sera pris à celui qui a peu.* Moi, me voilà réduit à perdre encore cinq livres de mon pauvre traitement!

Fi donc! Thomas. Tu murmures encore, et pourquoi? pour un journal que tu ne pourras plus lire. Quelle honte! Tu peux bien apprendre par la voix publique si le général Paoli conservera la liberté de la Corse. Les Français ont envoyé des troupes auxiliaires aux Génois; mais Paoli a vingt mille hommes, tous vieux soldats.

18 *décembre*. — Ah! que nous sommes encore heureux dans notre misère!

Pour une bagatelle, Jenny a acheté de la fripière Bard une bonne vieille robe qu'elle défait en ce moment avec Polly pour s'en faire une neuve. Jenny s'entend aux affaires; elle marchande beaucoup mieux que moi; aussi qui pourrait résister à sa douce voix? Maintenant la joie est dans la maison. Le premier jour de l'an, Jenny aura une robe neuve. Polly fait toutes sortes de commentaires et de prophéties à ce sujet. Certainement le dey d'Alger n'a pas eu autant de plaisir à recevoir les riches cadeaux des Vénitiens: les deux anneaux en diamants, les deux montres garnies de brillants, les pistolets montés en or, les précieux tapis, les housses de chevaux et les vingt mille sequins qui accompagnaient ce présent.

Jenny est d'avis qu'il faut réduire notre table pour payer la dépense de sa robe. D'ici au nouvel an, nous n'achèterons plus de viande; c'est juste.

Le tisserand Westburn est un brave homme. Je lui ai dit hier que je serais obligé de renoncer au journal, parce que je n'avais plus le même traitement, et que je n'étais pas même sûr de conserver ma place. Il m'a serré la main et m'a répondu :

— Je prendrai le journal à moi seul, et vous le lirez avec moi.

Cela prouve bien qu'il ne faut jamais se désespérer. Dans le monde, il y a plus de bonnes gens qu'on ne pense.

Le soir du même jour. — Le boulanger est un homme bien dur. Je lui ai payé tout ce que je lui devais, et comme la bonne Polly remarquait que son pain d'aujourd'hui était trop petit et brûlé, il a fait une scène à ameuter les gens dans la rue; puis il a déclaré qu'il ne nous donnerait plus rien à crédit, et que nous pouvions acheter notre pain ailleurs. Polly me faisait pitié. Nous avons eu bien de la peine à la consoler.

Je ne sais comment les gens de Crekelade font pour savoir d'avance toutes les nouvelles. Tout le monde parle déjà dans le village d'un nouveau vicaire que le docteur Snart doit envoyer ici pour me remplacer : ce serait ma mort.

Il faut que le boucher soit instruit de la chose. Il vient d'envoyer sa femme chez moi se plaindre de la dureté du temps, et me dire que désormais il ne pourrait me donner de viande que pour argent comptant. Du reste, cette femme a été très-polie. Elle a répété plusieurs fois que nous avions droit à l'affection et au respect de tous les habitants. Elle nous a conseillé de faire nos petits achats à Colswood, chez un boucher qui a de la fortune et qui peut attendre. Je n'ai pas voulu dire à cette bonne femme que ce boucher nous servait fort mal il y a un an; qu'il nous faisait payer la livre de viande un penny plus cher que les autres, et que lorsque je me plaignis, il finit par me déclarer que, puisque je lui faisais attendre son argent quelquefois pendant un an, il fallait bien que cet argent lui rapportât un intérêt.

Je n'ai plus maintenant que quarante et un schellings et trois pence. Comment vivre pendant plusieurs mois? Personne ne veut plus me faire crédit : et si le docteur Snart envoie ici un autre vicaire, alors je serai sans pain dans la rue.

Eh bien! Dieu est aussi dans la rue.

19 décembre. — Je me suis réveillé ce matin de bonne heure, et j'ai songé à ce que je devais faire dans une si pénible situation.

J'ai bien pensé à maître Sitting, mon cousin de Cambridge. Mais les pauvres gens n'ont point de cousin. Si, suivant le rêve de Polly, on m'apportait au jour de l'an le bonnet d'évêque, j'aurais la moitié de l'Angleterre pour parents.

J'ai écrit et mis à la poste la lettre suivante à l'adresse de l'honorable docteur Snart :

« Je vous écris cette lettre avec angoisse. Chacun dit ici que Votre Honneur doit envoyer un autre vicaire à ma place. Je ne sais si ce bruit est fondé ou s'il est la suite de ce que j'ai raconté à quelques personnes sur ma dernière entrevue avec vous.

» J'ai rempli avec conscience et fidélité la charge que vous m'aviez confiée. J'ai enseigné avec piété la parole de Dieu. Aucune plainte ne s'est élevée contre moi, et ma conscience ne m'accuse pas. Je vous ai demandé humblement de vouloir bien augmenter mes modiques appointements. Votre Honneur a parlé, au contraire, de diminuer un salaire qui me suffit à peine pour subvenir à mes premiers besoins et à ceux de ma famille. Que votre cœur généreux se laisse fléchir!

» J'ai desservi cette paroisse pendant seize ans, sous votre vénérable prédécesseur, et pendant six mois depuis que vous êtes recteur. J'ai cinquante ans. Mes cheveux commencent à blanchir. Sans amis, sans protecteurs, je n'ai aucun moyen de me procurer une place, et je n'ai point les connaissances nécessaires pour gagner ma vie d'une autre manière. Mon existence et celle de mes deux enfants est entre vos mains. Si vous nous abandonnez, nous n'avons plus d'autre ressource que de mendier.

» Mes filles, déjà grandes, malgré leur sévère économie, m'obligent à des dépenses. L'aînée remplit dans ma demeure la place d'une mère. Nous n'avons point de servante. C'est elle qui fait l'office de cuisinière, de blanchisseuse, de tailleuse, de cordonnière, et moi-même je fais tout ce que pourraient faire un charpentier, un maçon, un jardinier, un fendeur de bois.

» Jusqu'à présent la bonté de Dieu nous a soutenus. Aucun de nous n'a été malade; nous n'aurions pu payer des médicaments. Mes filles ont en vain cherché quelque travail d'aiguille dans les maisons de Crekelade; les habitants du village sont pauvres et chacun se sert soi-même.

» C'était une rude chose de subvenir pendant toute l'année à nos besoins avec vingt livres sterling. Comment le pourrai-je avec quinze? Mais j'ai confiance dans votre humanité et en Dieu, et je prie Votre Honneur de vouloir bien mettre fin à mon anxiété. »

Après avoir écrit cette lettre, je me jetai à genoux pendant que Polly la portait à la poste, et je priai le ciel de me faire obtenir une réponse favorable. Cette prière me fit éprouver un calme merveilleux. Ah! une parole que l'on adresse à Dieu est déjà une grâce que l'on reçoit de lui. Je sortis le cœur léger de ma chambre, et j'y étais entré si triste! Jenny travaillait près de la fenêtre. Elle était là assise avec la tranquillité de l'innocence. Un rayon de soleil brillait sur son visage et illuminait toute la chambre : il me semblait que j'étais transporté dans une région céleste. Je me plaçai devant mon pupitre, et j'écrivis mon sermon sur « les joies du pauvre. »

Je prêche dans l'église autant pour moi que pour les autres. Si personne ne sort du temple en se sentant meilleur, moi, du moins, j'ai profité de mes paroles pour mon amélioration. Il en est du prêtre comme du médecin : on connaît la force des remèdes que l'on emploie; mais on ne sait pas toujours quelle sera leur efficacité sur les malades.

Le même jour. — J'ai reçu, ce matin, un billet qu'un étranger m'a envoyé de l'auberge où il a passé la nuit, et qui m'appelait près de lui pour une affaire pressante.

J'ai couru le voir. C'est un beau jeune homme de vingt-six ans environ, qui a la physionomie noble et intéressante. Il portait une vieille redingote, des bottes couvertes de boue et un chapeau qui a probablement coûté plus cher que le mien, mais qui est beaucoup plus usé; malgré cette triste toilette, ce jeune homme a bon air : ce doit être un enfant de bonne maison. Sa chemise est de toile fine; mais peut-être est-ce un don de quelque personne bienfaisante.

Il m'a tiré à l'écart, m'a fait mille excuses de ce qu'il avait osé me déranger, et m'a avoué humblement qu'il se trouvait dans le plus grand embarras, et que, ne connaissant personne à Crekelade, il avait cru pouvoir s'adresser au pasteur de l'endroit. Il est, dit-il, comédien de profession, pour le moment sans emploi, et il voudrait aller à Manchester. Mais il ne peut payer son hôte, et il me demande en grâce douze schellings à emprunter, me promettant de me les rembourser exactement dès qu'il aura trouvé à gagner sa vie sur quelque théâtre. Il se nomme John Fleetmann.

Il y avait sur son visage plus de tristesse encore que dans ses paroles. Il paraît qu'il a trouvé une expression analogue sur mes traits; car en levant les yeux sur moi, il m'a dit d'un air très-inquiet : — Me laisseriez-vous donc sans secours?

Je lui ai fait l'aveu de toute ma misère. Je lui ai dit que ce qu'il me demandait était le quart de tout ce que je possédais, et que je ne savais si je pourrais même conserver plus longtemps mon emploi.

Alors il m'a répondu avec froideur : — Vous répondez à un malheureux par la peinture de votre malheur. Je ne vous demande plus rien. N'y a-t-il personne à Crekelade qui, sans être riche, ait quelque pitié?

Je l'ai regardé avec embarras, et je me sentais bien honteux de lui avoir exposé ma situation comme une excuse de mon refus. En même temps je cherchais dans ma mémoire si je ne pourrais pas trouver quelque habitant de Crekelade qui vînt à son secours, et je ne trouvais personne. Peut-être ai-je été injuste envers les gens de ma paroisse.

Je me suis approché, et j'ai dit à l'étranger, en mettant la main sur son épaule : — Monsieur Fleetmann, votre situation m'afflige. Je vous ai exposé la mienne; mais je vous aiderai si je puis; patientez un peu. Avant une heure vous aurez ma réponse.

En retournant à la maison, chemin faisant je me disais :



Au logis. — Dessin de Tony Johannot.

Il est étrange que cet étranger se soit adressé à moi, et qu'un comédien ait songé au prêtre. Véritablement il faut qu'il y ait quelque chose en moi qui attire les malheureux. Si quelqu'un est dans le besoin, c'est toujours moi qu'il vient chercher le premier, moi qui ai si peu à donner. J'ai même remarqué que si je suis invité à dîner chez des étrangers, et s'il se trouve là un chien, c'est tout d'abord sur mes genoux qu'il vient appuyer son museau froid pour solliciter un morceau.

En rentrant, j'ai raconté à mes enfants ma conversation avec l'étranger; je voulais avoir l'avis de Jenny. Elle m'a dit d'un ton touchant : — Je sais, mon père, quelle est ta pensée, et il n'est besoin de te donner aucun conseil.

— Et quelle est donc ma pensée ?

— Tu t'es dit : Je ferai pour ce pauvre comédien ce que je désire que Dieu et le docteur Snart fassent pour moi.

Je n'avais point précisément pensé cela, mais j'aurais voulu l'avoir pensé.

J'ai pris les douze schellings et je les ai donnés à Jenny pour qu'elle les portât au voyageur. Je n'aime point à entendre les remercîments du pauvre ; cela me rend honteux, et l'ingratitude me chagrine. D'ailleurs, je voulais achever mon sermon.

Le même jour au soir. — Ce jeune comédien est certainement un brave homme. Lorsque Jenny est revenue de l'auberge, elle nous a fait un long récit sur la maîtresse de maison. Cette femme lui avait dit que son hôte n'avait pas un

penny, et Jenny avait avoué qu'elle lui apportait quelque argent. Là-dessus, cette femme avait longtemps discouru sur la folie de donner quand on n'a rien, de secourir des vagabonds quand on n'a pas de quoi entretenir ses propres enfants, et cent autres choses.

Je composais encore mon sermon, lorsque M. Fleetmann est entré. Il ne voulait pas, disait-il, quitter Crekelade sans avoir remercié son bienfaiteur. Jenny était en ce moment occupée à mettre le couvert. Nous avions pour notre souper des radis et une omelette. J'ai invité l'étranger à se mettre à



Le Jour de l'an. — Dessin de Tony Johannot.

table avec nous; il a accepté. Il en avait besoin : depuis le matin, il n'avait rien mangé. Polly est allée chercher de la bière. Il y a longtemps que nous n'avions fait un si bon repas.

M. Fleetmann a semblé se plaire avec nous. La tristesse avait disparu de son visage; il ne lui restait que cet air mélancolique ordinaire aux gens malheureux. Il m'a supposé moins pauvre que je ne le suis en voyant la propreté, l'ordre de notre maison, la clarté des fenêtres, la blancheur des rideaux et le vernis brillant du parquet et des meubles. Dans la demeure du pauvre, les yeux ne sont que trop souvent blessés par l'aspect de la saleté. Mais j'ai toujours recommandé à ma femme et à mes filles la propreté comme un des meilleurs moyens d'économie, et Jenny s'entend à merveille à ces soins-là. Elle a presque surpassé en cela sa pauvre mère, et elle est un exemple parfait pour sa sœur. La plus petite tache n'échappe point à son regard perçant.

A la fin du souper, notre hôte était tout à fait à son aise avec nous; cependant il a moins parlé de sa position que de la nôtre. Il faut que le pauvre homme ait un lourd chagrin sur le cœur : je ne veux pas supposer que ce soit sur la conscience. Souvent au milieu de l'entretien son visage devenait sombre; il s'efforçait vainement de paraître gai. Dieu lui vienne en aide!

Lorsqu'il nous a quittés, je l'ai reconduit en lui donnant

quelques sages conseils. Je sais que généralement les comédiens sont des hommes un peu légers. Il m'a promis avec serment de m'envoyer au plus tôt l'argent que je lui prêtais, et il m'a demandé à plusieurs reprises combien de temps je pouvais vivre encore avec ce qui me restait.

Ses dernières paroles en prenant congé de moi ont été : — Il est impossible que vous soyez malheureux en ce monde. Vous avez le ciel dans votre cœur et deux anges à vos côtés. Il voulait parler de Jenny et de Polly.

20 *décembre.* — La journée a été tranquille, mais peu agréable ; car l'épicier Loster m'a envoyé son compte de l'année. Ce compte était plus considérable que nous ne le pensions, quoiqu'il n'ait réellement inscrit que ce que nous avons écrit nous-mêmes sur notre livre de dépenses ; mais il a augmenté le prix de tous les articles.

Le pire, c'est que je lui redois encore depuis l'année dernière, et il demande à être payé, parce qu'il a, dit-il, grand besoin d'argent. Le total est de 18 schellings.

J'ai été le voir. C'est un homme aimable et accommodant. J'espérais le satisfaire avec un petit à-compte. Mais rien n'a pu l'émouvoir, et il m'a déclaré que la nécessité l'obligerait à recourir à des moyens extrêmes parce qu'il était obligé d'acquitter un billet dans trois jours. Pour un marchand, m'a-t-il dit, le crédit avant tout.

Comprenant que toutes mes prières seraient inutiles, je lui ai donné tout ce que je lui devais. Maintenant il ne me reste plus que onze schellings. Dieu veuille que le comédien me renvoie bientôt ce que je lui ai prêté. Autrement, je ne sais comment nous ferons.

Eh bien ! si tu ne le sais point, homme de peu de foi, Dieu le sait. Pourquoi ton cœur se trouble-t-il ? quel mal as-tu fait ? Ce n'est pas un crime que la pauvreté !

24 *décembre.* — On peut cependant se réjouir de peu de chose. Nous avons eu une grande joie à voir la nouvelle robe de Jenny. La chère enfant, avec cette robe, ressemble à une fiancée. Elle ne veut la mettre que le jour de l'an pour aller à l'église.

Chaque soir, elle me fait le compte du peu qu'elle a dépensé pour entretenir le ménage. Mais il faut qu'à l'avenir nous nous couchions à sept heures, afin d'épargner l'huile et le charbon. Qu'importe ? Mes bonnes filles n'en sont que plus actives pendant le jour et elles babillent dans leur lit jusqu'à minuit. Nous avons une bonne provision de navets et de légumes. Jenny espère pouvoir nous nourrir pendant six ou huit semaines sans faire de dettes. Ce serait là un coup de maître. D'ici là nous pensons que M. Fleetmann tiendra sa parole. Quand j'ai l'air d'en douter, Jenny est prête à se fâcher ; elle ne permet pas qu'on parle mal du comédien.

Nous causons souvent de lui : mes deux filles surtout font beaucoup de remarques à son sujet. Sa visite a rompu l'uniformité de notre vie. Son nom reviendra souvent dans nos conversations. Il est curieux de voir la colère de Jenny quand la malicieuse Polly lui dit : « Bah ! ce n'est qu'un comédien. » Jenny raconte alors toutes sortes d'histoires d'acteurs célèbres de Londres qui sont devenus riches et qui ont été admis à la table des princes. Elle ajoute que Fleetmann doit être l'un des meilleurs acteurs qui aient jamais existé. Il a eu de grands malheurs, dit-elle, mais il a de bonnes manières et un langage choisi.

— Oui, oui, reprend Polly, un langage choisi ! je le crois bien, il a dit que tu étais un ange !

— Et toi aussi, cria Jenny vivement.

— Oui ; mais moi je passais par-dessus le marché : c'était à toi seule qu'il pensait.

Ces folies enfantines m'ont donné beaucoup à réfléchir. Polly grandit, Jenny a dix-huit ans. Comment pourrais-je les marier l'une et l'autre ?

Jenny est une jolie fille, sage, bien élevée, économe ; mais tout Crekelade connaît notre pauvreté. De là vient que nous sommes peu considérés et qu'elle trouvera difficilement un mari.

De nos jours un ange sans argent ne vaut pas une moitié de diable avec une bourse pleine de guinées.

Le seul avantage que Jenny retire de sa jolie figure, c'est que chacun la voit avec plaisir. Quand elle a porté à l'épicier Loster l'argent que nous lui devions, il lui a fait cadeau d'une livre de raisins et d'amandes, et lui a dit qu'il regrettait bien d'avoir été si exigeant avec moi, mais que si je continuais à me fournir chez lui il me ferait crédit jusqu'à Pâques. Jamais il ne m'avait fait à moi une pareille promesse.

Si je venais à mourir, qui prendrait soin de mes pauvres enfants abandonnés ? Qui ? Ah ! leur père qui est aux cieux.

Et puis, elles sont en état d'entrer en service chez les gens les plus difficiles. Allons, je ne veux plus m'inquiéter de l'avenir.

26 *décembre.* — Deux jours bien pénibles ! Jamais la fête de Noël n'avait été si triste pour moi.

Pendant ces deux jours, j'ai dit mes deux sermons cinq fois dans différentes églises. Le chemin des villages était affreux, le vent soufflait avec violence, le froid était insupportable. Le poids de l'âge commence à se faire sentir. Je ne suis plus si frais ni si dispos qu'autrefois. Il est vrai que des choux et des navets cuits au maigre et un verre d'eau composent une nourriture qui ne donne pas beaucoup de force.

J'ai dîné ces deux jours chez le fermier Hurst. Les gens de la campagne sont plus hospitaliers que ceux de notre petit bourg, où depuis plus de six mois personne n'a eu l'idée de m'inviter. Ah ! que n'avais-je mes filles à table avec moi ! Quelle abondance ! Si seulement elles avaient eu pour leur fête de Noël les débris de ce repas de fermiers que l'on a donnés au chien !

Pourtant j'ai pu leur envoyer quelques gâteaux dont elles se régalent pendant que j'écris. C'est un bonheur que j'aie eu le courage de dire au fermier et à sa femme, tandis qu'ils me pressaient de manger : « Si vous me le permettez, j'enverrai ce morceau de gâteau à mes filles. » Aussitôt les braves gens m'en ont rempli un sac ; et, comme il pleuvait à flots, ils m'ont fait reconduire dans leur voiture à Crekelade.

Ce qu'on boit et ce qu'on mange est sans doute de peu d'importance, pourvu qu'on ait de quoi apaiser sa faim et sa soif. Cependant un bon dîner est une agréable chose : on se sent plus dispos, et l'on a des idées plus riantes. L'esprit a quelquefois besoin d'être un peu excité.

Je suis très-fatigué. J'ai eu des entretiens remarquables avec le fermier Hurst. Je veux les écrire.

27 *décembre.* — Nous sommes dans la joie ; mais il faut user de son bonheur avec modération, c'est une vertu que je dois enseigner à mes filles. C'est pourquoi j'ai résolu de ne décacheter qu'à midi le paquet d'argent que m'a envoyé le digne M. Fleetmann. Nos filles sont bien des filles d'Ève. La curiosité de savoir ce que M. Fleetmann écrit les dévore. Tantôt elles lisent l'adresse ; tantôt elles prennent le paquet, et il passe tour à tour des mains de l'aînée aux mains de la cadette.

Mais je suis très-troublé. Je n'ai prêté à M. Fleetmann que douze schellings et il me renvoie cinq livres sterling. Dieu soit loué ! il aura sans doute trouvé quelque bonne place.

Comme la joie et la douleur se suivent de près ! J'étais allé ce matin chez l'alderman Fieldson. On m'avait dit que le roulier Brook avait voulu se suicider à cause de ses dettes. C'est un parent éloigné de ma femme : il y a onze à douze ans je l'ai cautionné pour une somme de cent livres sterling, et je n'ai point encore été libéré de cette caution. Cet homme a eu beaucoup de malheurs dans les dernières années, et il s'était adonné à la boisson.

L'alderman m'a tranquillisé. Il m'a dit qu'à la vérité il avait couru à ce sujet de mauvais bruits, mais qu'il lui paraissait tout à fait invraisemblable que Brook se fût suicidé.

Je rentrais donc consolé lorsque j'ai rencontré Polly qui courait à ma rencontre pour m'annoncer la lettre d'envoi de M. Fleetmann.

Le même jour au soir. — Notre joie s'est changée en grande tristesse. La lettre que nous supposions être de M. Fleetmann est de M. le docteur Snart. Il me mande que je ne garderai ma place que jusqu'à Pâques, et qu'alors nos comptes seront réglés pour toujours. Il m'annonce que je puis dès ce moment m'occuper de chercher un autre emploi; qu'il m'envoie l'argent nécessaire pour subvenir à mes frais de voyage, et qu'il a chargé le nouveau vicaire de me remplacer dès à présent, si je ne m'y opposais point, dans mes fonctions.

Ainsi les commérages des gens du lieu n'étaient pas sans fondement; et il se pourrait bien aussi, comme on le disait, que le nouveau vicaire n'eût reçu si vite sa nomination, que parce qu'il consent à épouser une proche parente du docteur Snart.

Jenny et Polly sont devenues pâles comme la mort lorsqu'au lieu des remercîments de M. Fleetmann elles ont entendu cette affreuse nouvelle. Voilà donc la récompense de tant d'années de service!

Polly s'est jetée en sanglotant sur une chaise, et Jenny s'est enfuie dans sa chambre. Mes mains tremblaient en tenant la lettre du recteur; je suis rentré dans mon cabinet, je suis tombé à genoux, j'ai prié; je me suis relevé plus calme après cette prière, j'ai pris ma Bible, et les premiers mots qui me sont tombés sous les yeux étaient ceux-ci: « Ne crains rien, car je t'ai délivré, je t'ai appelé par ton nom; tu es mien. » (Isaïe, ch. XLIII, v. 1.) Alors toute crainte a disparu de mon âme. J'ai levé les yeux au ciel et me suis écrié : « Oui, Seigneur, je suis à toi. »

N'entendant plus Polly sangloter, je suis rentré dans la chambre. Elle était à genoux, les mains jointes et appuyées sur la chaise. Je n'ai rien dit; j'ai fermé la porte doucement et je suis revenu dans mon cabinet pour ne point troubler cette âme chérie.

Quelques moments après, ayant entendu Jenny, je suis retourné vers mes deux filles. Elles étaient assises près de la fenêtre; je vis aux yeux rouges de Jenny qu'elle avait cherché la solitude pour nous dérober sa douleur. Toutes deux me regardaient en tremblant. Je pense qu'elles craignaient de trouver sur mon visage l'expression du désespoir. En voyant le calme de ma figure, elles furent aussitôt rassurées. J'ai pris la lettre et l'argent en fredonnant un vieil air, et je les ai déposés dans mon pupitre. Jusqu'à la nuit elles n'ont point dit un mot de ce grave événement. Je ne voulais pas non plus le rappeler. Il y avait de leur part dans cette réserve un tendre sentiment; de ma part, la crainte de paraître faible devant mes enfants.

28 décembre. — Il est bon de laisser passer la première violence de la tempête sans mesurer du regard ses ravages.

Nous avons passé une nuit tranquille. Maintenant nous parlons de la lettre du docteur Snart et de la perte de mon emploi comme d'une ancienne histoire. Nous faisons déjà mille plans pour l'avenir.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est que tous ces plans aboutissent à la nécessité de nous séparer pendant quelque temps. En effet, pour le moment, il n'y a rien de mieux à faire que de chercher à placer Jenny et Polly dans quelques maisons honorables, tandis que je voyagerai afin de trouver une place et du pain pour moi et mes enfants.

Polly a déjà repris sa bonne humeur. Elle nous parle de nouveau du rêve qu'elle a fait et nous amuse avec son bonnet d'évêque. A l'entendre, on croirait qu'elle compte vraiment sur quelque faveur du hasard.

Dès que le nouveau vicaire sera arrivé à Crekelade, je lui abandonnerai les registres de la paroisse, et commencerai mes démarches pour me procurer une autre place. En attendant je vais écrire à quelques anciennes connaissances que j'ai à Salisbury et à Westminster, pour savoir si l'on ne pourrait point trouver à employer mes filles, hélas! comme cuisinières, couturières ou femmes de chambre dans d'honnêtes maisons. Jenny serait aussi une bonne gouvernante pour de petits enfants.

Je ne les laisserai ni l'une ni l'autre à Crekelade. Le pays est pauvre, les habitants sont peu charitables et ils ont tous les défauts des petites villes.

On ne parle déjà plus que du nouveau vicaire. Quelques-uns paraissent s'affliger de mon départ; je ne sais si c'est un regret sincère.

29 décembre. — J'ai écrit aujourd'hui à monseigneur l'évêque de Salisbury, et je lui ai vivement peint ma douloureuse situation, l'abandon de mes enfants et mes longues et fidèles années de service dans la vigne du Seigneur. Je crois que c'est un homme pieux et humain; puisse Dieu me le rendre favorable! Dans les trois ou quatre églises du Wiltshire, il doit bien y avoir quelque petit coin pour moi. Je ne demande pas beaucoup.

30 décembre. — Il faut que la mitre d'évêque que Polly a vue en rêve arrive bientôt ou que j'aille en prison. Oui, je le vois, la prison est inévitable. Je n'ai plus d'énergie, et j'essaye en vain de retrouver mon ancien courage. Je n'ai pas même la force de prier, tant ma détresse est grande.

Oui, la prison est inévitable. Je veux me le redire sans cesse pour m'habituer à cette idée. Que le Dieu de miséricorde ait pitié de mes enfants! Je ne puis leur dire ce que je sais.

Peut-être une mort prématurée me sauvera-t-elle de cette honte? Je suis anéanti, et le frisson de la fièvre parcourt mes veines. Je ne puis écrire tant mes mains sont tremblantes.

Quelques heures plus tard. — Me voilà un peu plus calme. Je voulais me jeter dans les bras de Dieu et prier. Mais j'étais si mal! Je me suis couché sur mon lit et je crois que j'ai dormi. Peut-être aussi ai-je été privé de connaissance. Trois heures sont passées. Mes filles ont mis plusieurs couvertures sur mes pieds. Mon corps est abattu, mais mon cœur est retrempé. Tout ce qui s'est passé, tout ce qui est arrivé m'apparaît comme un songe.

Le voiturier Brook s'est donc vraiment pendu! Monsieur l'alderman Fieldson m'a fait appeler pour m'apprendre cette nouvelle et m'a montré un procès-verbal avec la note de ma caution. Il m'a dit ensuite que Brook laissait des dettes considérables et que je ferais bien de songer à payer le marchand Withiel de Trowbridge, envers lequel j'ai répondu pour cent livres sterling.

Monsieur Fieldson avait bien raison de me plaindre. Dieu du ciel! cent livres sterling! où me les procurer! Quand on vendrait tout ce qui nous reste de mobilier, à peine en trouverait-on cent schellings!

Brook passait pour un homme riche et rangé. Je n'aurais jamais pu soupçonner qu'il dût finir ainsi. Le petit patrimoine de ma femme a été anéanti pendant sa longue maladie. J'ai même dû vendre au-dessous de leur valeur quelques champs dont elle avait hérité près de Brodford. A présent, je suis réduit à la mendicité. Ah! si seulement je pouvais être un mendiant libre! Mais il faut que j'aille en prison, à moins que M. Withiel ne soit très-généreux. Le payer est impossible.

Le même jour au soir. — J'ai honte de ma faiblesse. Tomber dans cet abattement, dans ce doute! Fi! et je crois à la Providence, et je suis un prêtre de Dieu! Fi donc!

J'ai fait tout ce que je pouvais, tout ce que je devais faire. J'ai porté à la poste ma lettre pour M. Withiel. Je lui ai exposé l'impossibilité où je suis de satisfaire à l'engagement que j'avais pris et je lui ai dit qu'il était libre de m'envoyer en prison. Si cet homme a quelques sentiments d'humanité, il aura pitié de moi; sinon, j'irai où il voudra.

En revenant de la poste, j'ai mis le courage de mes en-

fants à l'épreuve. Je voulais les préparer au plus terrible malheur. Ah! les jeunes filles ont été plus fortes que l'homme, plus grandes, plus chrétiennes que le prêtre.

Je leur ai raconté la mort de Brook, la caution que j'avais signée et tout ce qui doit en résulter. Elles m'ont écouté avec une triste attention.

— En prison! a dit tout bas Jenny en pleurant et en me serrant dans ses bras. Ah! mon bon père! toi qui n'as rien à te reprocher, faut-il que tu aies tant à souffrir! Mais j'irai à Trowbridge, je me jetterai aux pieds de M. Withiel, et je ne me relèverai que lorsque j'aurai obtenu ta liberté.

— Non, s'est écriée Polly. A quoi sert? Les marchands sont des marchands. Ils ne retrancheront pas pour tes larmes un schelling de la somme qu'ils ont à réclamer. Mais moi j'irai chez cet homme et je m'engagerai à le servir toute ma vie, à ne vivre que de pain et d'eau, jusqu'à ce que j'aie acquitté par mon travail la dette de mon père.

En faisant ainsi des projets, toutes deux sont devenues plus calmes. Cependant elles ont reconnu bientôt la vanité de leurs espérances, et Jenny a dit :

— A quoi bon ces projets inutiles? Attendons la réponse de M. Withiel. S'il veut être cruel, eh bien! qu'il le soit. Dieu est aussi dans la prison. Et si tu es condamné, mon père, à y aller, peut-être tu t'y trouveras mieux qu'ici dans notre misère. Aucune faute ne pèse sur toi : tu n'as nulle honte à redouter. Ma sœur et moi nous nous engagerons comme servantes, et, avec notre salaire, nous pourvoirons à tes besoins. Je ne rougirais même pas de mendier. Mendier pour son père est une chose noble et sainte. Nous irons te voir et nous aurons grand soin de toi. N'ayons donc plus aucune crainte.

— Tu as raison, reprit Polly. Celui qui craint ne croit pas en Dieu. Moi, je veux être gaie, aussi gaie que je puis l'être, étant séparée de toi et de mon père.

Ces paroles ont relevé mon courage. Fleetmann avait bien raison de dire que j'avais deux anges près de moi.

Le jour de la Saint-Sylvestre. — L'année est finie. Je remercie le ciel de ce qu'après tout, à part quelques orages, cette année a été pour moi bonne et heureuse. Quelquefois, il est vrai, nous nous sommes vus bien pauvres, mais nous avons toujours eu de quoi apaiser notre faim. Souvent notre cœur a été troublé par d'amères inquiétudes, mais de ces inquiétudes sont nées aussi quelques joies. Maintenant c'est à peine si j'ai ce qui est nécessaire pour vivre pendant six mois. Mais combien de gens n'en ont pas tant et ne savent même pas comment ils vivront le lendemain!

J'ai perdu ma place. Me voilà près de la vieillesse sans emploi, sans pain. Peut-être dois-je passer l'année prochaine en prison, loin de mes chères filles; mais Jenny l'a dit, Dieu est aussi dans la prison. Pour une conscience qui est pure, l'enfer même n'est pas un enfer, et pour l'âme du méchant il n'y a pas de bonheur même dans le ciel. En vérité je suis heureux. Celui qui sait supporter les privations est riche : une bonne conscience vaut mieux que tous les honneurs du monde.

Le malheur a été pour moi une école qui m'a fait mieux comprendre l'Évangile. Les savants d'Oxford commentent la lettre des saintes Écritures, mais ils n'en font pas bien pénétrer l'esprit. La nature est le meilleur maître de la parole de Dieu.

C'est par ces réflexions que je veux terminer l'année. Je m'applaudis d'avoir entrepris d'écrire ce journal. Chaque homme devrait en faire un pareil. On retire plus d'avantages de cette étude de soi-même que de la lecture des livres les plus savants. En inscrivant ainsi chaque jour ses pensées et ses impressions, on peut à la fin de l'année se voir sous tous ses aspects. L'homme n'est pas le même à toutes les heures de la journée. Celui qui dit qu'il se connaît, n'a guère raison qu'au moment même où il le dit; car alors il se sent : mais bien peu de gens savent ce qu'ils étaient hier et moins encore ce qu'ils seront demain.

Cette année j'ai éprouvé combien est vrai le proverbe qui dit qu'un malheur vient rarement seul, et aussi celui qui nous apprend que lorsque le mal est arrivé à son comble, c'est que nous sommes près de retrouver le bonheur; aussi après le premier trouble de la douleur, je commence à songer avec plaisir au bien-être que je vais éprouver, et je me soulage en me disant que la lutte touche à sa fin. Au contraire, lorsque mes vœux sont comblés, je me sens inquiet et tremblant et je n'ose me livrer à l'espoir.

Je ne me fie pas à la paix. Se livrer à une trop grande confiance est un dangereux écueil pour l'homme. Et puis, de loin tout malheur paraît plus terrible qu'il ne l'est en réalité lorsqu'il s'appesantit sur nous. Les nuages ne sont pas si sombres de près qu'à une longue distance. Lorsque je pressens un événement fâcheux, j'ai l'habitude de supposer les conséquences les plus sinistres. Je m'attends à ce qu'il y a de pire, et la réalité est rarement aussi funeste que mes suppositions.

1er *janvier* 1675, *au matin.* — Voici une triste et étonnante aventure au commencement de cette année.

A six heures du matin, comme je réfléchissais dans mon lit au sermon que je dois faire aujourd'hui, j'entends frapper à notre porte. Polly était déjà dans la cuisine. Elle courut pour voir qui frappait.

Des visites si matinales sont rares chez nous. A la lueur du crépuscule, un homme lui remit une grosse boîte et lui dit : « Monsieur..... (Polly n'entendit point le nom) envoie à M. le vicaire cette boîte et le prie d'avoir bien soin de ce qu'elle contient. »

Polly prit la boîte avec surprise. Le messager s'éloigna. Elle est venue alors frapper doucement à la porte de ma chambre, pour savoir si j'étais éveillé. Je lui ai dit d'entrer : elle m'a souhaité la bonne année, et elle a ajouté en riant :
— Vois-tu, père, les rêves de Polly signifient quelque chose. Voici ton bonnet d'évêque.

Alors elle m'a raconté comment on avait apporté ces étrennes pour moi. Je fus contrarié qu'elle n'eût pas insisté pour connaître le nom de notre bienfaiteur.

Elle sortit pour allumer la lampe, pour appeler Jenny; pendant ce temps, je m'habillai, et j'avoue que ma curiosité était vivement excitée. Jusqu'ici le vicaire de Crekelade n'a reçu que de rares et pauvres étrennes. Je soupçonnai que c'était mon ami le fermier dont j'avais paru avoir conquis l'affection qui m'envoyait une pleine boîte de gâteaux, et j'admirai sa délicatesse de m'adresser ce présent de si bonne heure.

J'entrai dans la chambre. Polly et Jenny étaient déjà debout devant la boîte, soigneusement scellée, et d'une grosseur extraordinaire. Je la soulevai et la trouvai assez lourde. Chose singulière! sur le couvercle il y avait deux trous ronds.

Je l'ouvris avec précaution à l'aide de Jenny. Un mouchoir blanc de fine toile recouvrait le présent... je le soulevai et..... Non, je ne puis dépeindre notre stupéfaction. Nous nous écriâmes tous d'une seule voix : Mon Dieu!

Un jeune enfant de six à huit semaines était là dormant dans des langes d'un tissu délicat et entouré de rubans roses. Sa tête reposait sur un coussin de soie bleue, et une jolie couverture l'entourait. Cette couverture ainsi que la brassière était ornée de dentelles de Brabant du plus grand prix.

Nous restâmes quelques minutes à nous regarder en silence. Enfin Polly s'écria en éclatant de rire :

— Qu'allons-nous faire? Ce n'est pas un bonnet d'évêque!

La fin à la prochaine livraison.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

JOURNAL D'UN PAUVRE VICAIRE.

FRAGMENTS.

Suite et fin. — Voy. p. 105.



Dénoûment. — Dessin de Tony Johannot.

Jenny caressa les joues de l'enfant et dit d'une voix émue :

— Pauvre chère petite créature, n'as-tu plus de mère, ou ta mère n'ose-t-elle pas te garder près d'elle ? Grand Dieu ! un être si doux et si innocent abandonné, sans secours ! Vois-tu, mon père ? regarde, Polly, comme il repose avec confiance, sans se douter de son malheur, comme s'il comprenait qu'il est entre les mains de Dieu. Dors, pauvre petite créature délaissée, dors en paix, nous ne te rejetterons pas. On t'a apporté dans une maison où tu seras aimé. Je veux être ta mère.

Tandis que Jenny parlait ainsi, des larmes coulaient de ses yeux. J'ai serré sur mon cœur cette excellente fille et lui ai dit :

— Eh bien, oui ! sois sa mère. L'enfant rejeté par le sort appartient à ceux qui, comme lui, sont les victimes du sort. Dieu veut sans doute éprouver notre foi. Non, il ne l'éprouve pas, il la connaît déjà. Voilà pourquoi ce petit être nous a été confié. Nous ne savons pas, il est vrai, comment nous vivrons demain ; mais celui-là le sait, qui veut que nous soyons les protecteurs de cet enfant.

C'est ainsi qu'en un instant notre résolution fut prise. L'enfant continuait à dormir. Nous faisions cependant toutes sortes de conjectures sur ses parents, que nous devions connaître, puisque la boîte m'était adressée.

Malheureusement Polly ne pouvait rien nous apprendre sur le porteur. Je me remis à songer à mon sermon, où je devais précisément parler du pouvoir de l'éternelle Providence. Pendant ce temps mes filles s'entretenaient

des soins qu'elles donneraient à ce pauvre petit inconnu.

Pour moi, il me paraissait qu'en commençant cette année j'entrais dans un monde de prodiges, et, soit ou non l'effet d'une superstition, je regardais cet enfant comme un ange qui m'était envoyé pour me protéger dans ma détresse.

Je respirais plus librement ; toutes mes pensées étaient calmes et douces.

Le même jour au soir. — Ma sainte œuvre finie, je suis rentré bien fatigué à la maison.

Il m'avait fallu marcher longtemps par des chemins affreux. Mais à mon arrivée, j'ai été ranimé par la joie de mes filles. La maison avait un air de gaieté que je ne lui avais pas vu depuis longtemps. Le couvert était déjà mis, et sur la table était une bouteille de vin : c'était un présent d'une main inconnue.

Ce qui me fit surtout plaisir, ce fut de voir le joli enfant sourire dans les bras de Jenny. Polly m'a montré le trousseau de notre nourrisson : une douzaine de langes superbes, des bonnets, des brassières du tissu le plus fin, qui se trouvaient dans la boîte, et, de plus, un petit paquet d'argent portant mon adresse qu'elle avait découvert aux pieds de l'enfant lorsqu'il s'était éveillé, et qu'elle l'avait pris dans ses bras.

J'ouvris le paquet. Il contenait un rouleau de vingt guinées et une lettre ainsi conçue :

« Pleins de confiance dans votre digne piété et votre charité, de malheureux parents vous envoient leur enfant chéri. Ne l'abandonnez pas : dès que nous pourrons nous faire connaître, nous irons vous témoigner notre gratitude. Nous saurons de loin tout ce que vous ferez pour notre enfant. Le cher petit s'appelle Alfred, et il est déjà baptisé. Nous enfermons ici le premier trimestre de sa pension. Tous les trois mois, une somme pareille vous sera exactement payée. Prenez soin de l'enfant, nous le recommandons à la tendresse de votre aimable Jenny. »

A la lecture de cette lettre, Polly s'écria en sautant de joie : —Voilà notre bonnet d'évêque ! Dieu du ciel, que nous allons être riches ! Adieu maintenant, pauvre place de vicaire. Cependant, ajouta-t-elle par réflexion, je ne devrais pas être si joyeuse. On aurait bien pu parler aussi dans la lettre de l'aimable Polly.

Nous relûmes cette lettre plus de dix fois, et nous ne pouvions en croire nos yeux en voyant tout cet or sur notre table.

Quelles étrennes ! Je me trouvais tout à coup délivré de mes soucis pour l'avenir ; mais par quel événement extraordinaire et inconcevable !

J'ai passé vainement en revue tous les gens que je connais pour découvrir celui que sa naissance et sa position pouvaient forcer à cacher ainsi l'existence de son enfant, ou qui fût assez riche pour payer si chèrement une œuvre de charité chrétienne.

J'ai beau chercher encore, je ne trouve rien. Cependant il faut que les parents d'Alfred nous connaissent particulièrement, moi et les miens.

Les voies de la Providence sont admirables.

2 janvier.— La fortune me comble. Ce matin j'ai reçu par la poste douze livres sterling avec une lettre de M. Fleetmann. C'est trop : pour un schelling il me rend une livre. Il faut que ses affaires soient en bon état, comme il me l'annonce. J'ai grand regret qu'il ait oublié de me donner son adresse.

Dieu veuille que la richesse ne me rende pas trop présomptueux ! Maintenant j'espère pouvoir payer petit à petit la dette de Brook. Quand j'ai dit à mes filles que j'avais reçu une lettre de M. Fleetmann, ç'a été un nouveau sujet de joie. Je ne comprends pas pourquoi ce jeune homme les occupe autant. Jenny a rougi et Polly lui a caché le visage avec ses mains. Alors Jenny s'est fâchée presque sérieusement.

J'ai lu la lettre de M. Fleetmann, non sans quelque embarras, car ce jeune homme est un flatteur ; il m'adresse des éloges que je ne mérite pas. Il exagère tout, même lorsqu'il vante Jenny. L'embarras de la pauvre fille me faisait de la peine pendant que je lisais : il faut pourtant que je cite un passage de cette lettre ; il est remarquable :

« Digne pasteur, lorsque je sortis de votre maison, il me semblait que je quittais la demeure de mon père pour rentrer dans un désert. Jamais je ne vous oublierai. Non, jamais je n'oublierai le bien-être que j'ai goûté près de vous. Je vous vois toujours devant moi avec votre riche pauvreté, votre humilité chrétienne, votre grandeur d'âme patriarcale. Et la charmante Polly est là...... Ah ! pour votre Jenny, je ne trouve aucune expression ! Quel nom peut-on donner aux êtres célestes dont la présence seule poétise tout ce qui les entoure ? Toute ma vie je penserai à ce moment béni où elle m'a remis les douze schellings, où elle m'a adressé des paroles de consolation. Je possède encore ces douze schellings, et je ne les donnerais pas pour mille guinées. Bientôt peut-être je pourrai tout vous expliquer. Jamais, depuis que je suis au monde, je ne fus à la fois plus heureux et plus malheureux que je ne le suis à présent. Offrez mes souhaits à vos deux excellentes filles, si elles ne m'ont pas encore tout à fait oublié. »

D'après cette lettre, il paraîtrait que Fleetmann songe à revenir à Crekelade. Je me réjouis à cette pensée : je pourrai lui témoigner ma reconnaissance.

Peut-être, par un excès de sensibilité, m'a-t-il envoyé tout ce qu'il possède pour me remercier de lui avoir prêté la moitié de ce que j'avais. S'il en était ainsi, j'en serais affligé. Il paraît un peu léger ; mais il a certainement un bon cœur.

Le petit Alfred souriait aujourd'hui à Polly, tandis que Jenny, comme une jeune mère, le portait dans ses bras. Mes filles s'entendent mieux à soigner notre petit hôte que je n'osais l'espérer ; il est vrai que c'est un charmant enfant.

Nous lui avons acheté un joli petit berceau et toutes les choses dont il avait besoin. Le berceau est à côté du lit de Jenny. Elle veille nuit et jour comme un ange gardien sur son enfant adoptif.

3 janvier. — Aujourd'hui, M. le vicaire Bleching est arrivé à l'auberge avec sa jeune épouse, et m'a fait avertir. Je me suis aussitôt rendu près d'eux. C'est un homme agréable et fort poli. Il m'a dit qu'il était appelé à être mon successeur, qu'il désirait entrer immédiatement en fonctions, si j'y consentais ; mais que je pourrais habiter le presbytère jusqu'à Pâques, parce qu'en attendant il demeurerait chez M. l'alderman.

Je lui ai répondu que, puisqu'il le désirait, je lui remettrais de suite les affaires de la cure, et que je serais par là plus libre pour me procurer une autre place. J'ai ajouté que je souhaitais seulement faire un sermon d'adieu à mes paroissiens, à qui j'avais si longtemps enseigné la parole de Dieu.

Il m'a promis de venir chez moi après dîner pour examiner l'état du presbytère. Il y est venu avec l'alderman et avec sa jeune femme qui paraît fière et dédaigneuse ; c'est à peine si elle a daigné honorer mes filles d'un regard : rien ne lui plaisait dans la maison. Quand elle a vu le petit Alfred dans son berceau, elle s'est tournée vers Jenny et lui a dit : « Êtes-vous déjà mariée ? » La bonne Jenny est devenue toute rouge, a fait un signe de tête négatif et a balbutié. J'ai trouvé ces manières très-inconvenantes ; mais je n'ai rien dit. J'ai offert une tasse de thé et l'on m'a refusé. M. le vicaire paraît obligé d'obéir aux moindres volontés de sa femme.

Nous fûmes très-contents d'être délivrés de leur visite.

6 janvier. — M. Withiel, si j'en juge par sa lettre, doit être un excellent homme. Il me plaint beaucoup d'avoir contracté ce malheureux engagement, et m'écrit pour m'assurer que je ne serai pas tourmenté, dussé-je même ne payer jamais. Il paraît connaître ma situation de famille, et il en parle avec éloge ; il me regarde comme un homme d'honneur. C'est pour moi une grande satisfaction. Dès que je le pourrai, j'irai le trouver et je lui remettrai les douze

livres de M. Fleetmann, à compte sur mon énorme dette.

Jenny assure qu'elle dort très-bien à côté du petit Alfred, qu'il est tranquille toute la nuit et ne se réveille qu'une fois pour qu'elle lui donne à boire. Cependant ma chère fille m'inquiète. Elle n'a plus cette vivacité que je lui ai connue, quoiqu'elle paraisse plus gaie et plus heureuse que lorsque nous étions chaque jour si inquiets pour notre dîner. Souvent, après avoir pris son ouvrage, elle reste immobile et rêveuse, laissant tomber ses mains sur ses genoux. Quand on lui adresse la parole, elle tressaille et il faut lui répéter ce qu'on vient de lui dire. Cela vient sans doute de l'interruption régulière de son sommeil, quoiqu'elle ne veuille pas en convenir. Mais rien ne peut la décider à dormir pendant le jour; elle affirme qu'elle se porte très-bien.

Je n'aurais pas cru qu'elle fût si vaine. Les louanges de Fleetmann ne lui ont sans doute pas déplu; car elle m'a demandé sa lettre pour la relire encore, et elle l'a gardée dans sa corbeille de travail. Quelle folie!

8 *janvier*. — Mon sermon d'adieu a fait couler les larmes de la plupart de mes auditeurs. Je vois bien maintenant que j'étais aimé de ma paroisse : jamais on ne m'a dit tant de paroles affectueuses ni comblé de tant de présents. Jamais je n'eus une si grande abondance de bonnes choses et tant de vin à la maison. Si j'avais possédé, il y a quelque temps, la centième partie de tout cela, je me serais cru trop heureux. Maintenant nous avons le superflu, mais une bonne partie de nos provisions est déjà sortie de la maison. Je connais de pauvres familles dans Crekelade, et Jenny en connaît encore plus que moi. Les bonnes gens se réjouissent avec nous.

Aussi je dois dire que j'étais bien ému en composant mon sermon. Je l'ai écrit en pleurant. C'était un adieu à la paroisse où j'avais vécu si longtemps. Je suis rejeté de la vigne du Seigneur, comme un ouvrier inutile, et cependant j'ai travaillé avec zèle; j'ai répandu de bonnes semences et arraché de mauvaises racines. Je suis rejeté de cette vigne où nuit et jour j'ai veillé, enseigné, consolé et prié. Je ne fuyais point le lit du malade; je fortifiais le mourant dans son agonie par de saintes espérances. Je ne m'éloignais point du pécheur, et je n'abandonnais point le pauvre. Je rappelais les brebis égarées sur le chemin de la vie. Hélas! ces âmes liées à mon âme vont être séparées de moi! Comment mon cœur ne saignerait-il pas? Mais que la volonté de Dieu soit faite!

Aujourd'hui j'offrirais volontiers au docteur Snart de remplir ma place gratuitement, si déjà le nouveau vicaire n'avait pris possession. J'ai été dès mon enfance habitué à la misère, et dès mon enfance les inquiétudes de la vie matérielle ne m'ont point quitté. A présent la pension d'Alfred est plus qu'il ne nous faut, à moi et à mes filles. Nous pouvons épargner pour l'avenir et nous contenter de notre simple nourriture.

Ah! je ne me plaindrais plus du vent ni de la pluie qui mouillait mes cheveux blanchissants, si je pouvais encore enseigner à mes paroissiens la parole de Dieu.

Eh bien! qu'il en soit ainsi. Je ne veux pas murmurer. Les larmes qui tombent sur ce papier ne sont pas des larmes de tristesse; ce ne serait point la perte de l'or qui ferait couler mes pleurs; mais Seigneur! Seigneur! ne chasse pas ton serviteur, si faible qu'il soit. Laisse-moi rentrer dans ta vigne et conquérir des âmes à ta bénédiction.

13 *janvier*. — Mon voyage à Trowbridge a réussi au delà de mes espérances. Je suis arrivé, le soir très-tard, à pied, dans cette jolie petite ville; j'étais fatigué, j'ai dormi longtemps. Le lendemain je me suis habillé proprement. Depuis le jour de mon mariage je n'avais pas eu une aussi belle toilette. J'ai été trouver M. Withiel, qui demeure dans une belle et grande maison.

D'abord il m'a reçu un peu froidement; mais dès qu'il a su mon nom, il m'a fait entrer dans son cabinet. Je l'ai remercié alors de sa bonté, de son indulgence; je lui ai raconté par quelle circonstance je m'étais porté caution de Brook et les malheurs que j'avais éprouvés; puis j'ai voulu déposer les douze livres sterling sur la table.

M. Withiel me regardait avec une visible émotion. Quand j'ai eu fini de parler, il m'a pris la main et m'a dit : « Je vous connais déjà, je me suis informé; vous êtes un honnête homme; reprenez cet argent; je ne puis en conscience vous priver de ce présent du nouvel an, et j'espère que vous serez assez bon pour le garder en souvenir de moi. »

Ensuite, il s'est levé, est entré dans une autre chambre et m'a présenté un écrit en me disant : « Vous connaissez cet acte de caution et votre signature : tenez je vous le donne, à vous et à vos enfants. »

Il a déchiré ce papier et en a mis les lambeaux entre mes mains.

Je ne pouvais prononcer une parole, tant j'étais stupéfait; des larmes coulaient de mes yeux. Il a vu que je désirais le remercier et que je ne le pouvais. « Allons! allons! m'a-t-il dit, pas un mot de plus à ce sujet; c'est le seul remercîment que je vous demande. J'aurais volontiers remis cette dette à Brook s'il m'avait confié sa position. »

Non, je n'ai jamais connu un homme plus généreux que M. Withiel. Il a été d'une bonté extrême; il m'a prié de lui expliquer avec plus de détail encore ma situation, et m'a présenté à sa femme et à son fils. Ensuite il a envoyé chercher ma valise à l'hôtel et a insisté pour me garder dans sa maison; là, j'ai été traité comme un prince. Ma chambre, les tapis, le lit, étaient si magnifiques qu'à peine j'osais y toucher. Le lendemain, M. Withiel m'a fait reconduire dans sa belle voiture, à Crekelade. Je me suis séparé de lui avec une émotion inexprimable. Mes enfants ont pleuré de joie lorsque je leur ai dit : « N'est-ce pas admirable? cette légère feuille de papier était mon plus lourd fardeau, et la voilà anéantie. Priez pour que Dieu récompense notre libérateur. »

16 *janvier*. — La journée d'hier est la plus mémorable de ma vie.

Nous étions réunis dans la salle vers midi; je berçais le petit Alfred; Polly lisait; Jenny était à coudre près de la fenêtre. Tout à coup elle se lève et recule pâle comme la mort. Effrayés, nous lui demandons ce qui lui arrive. Elle s'efforce de sourire et nous dit : « Le voilà. »

La porte s'ouvre et nous voyons entrer M. Fleetmann élégamment vêtu. Nous le saluons avec empressement, heureux de le revoir dans une situation meilleure que celle où il était la première fois.

Il m'embrassa, donna un baiser à Polly, et salua respectueusement Jenny, qui n'était pas encore revenue de son saisissement. Ayant remarqué sa pâleur, il s'informa avec inquiétude de sa santé. Polly lui expliqua tout; alors il baisa la main de Jenny comme pour la prier d'excuser la trop vive émotion qu'il lui avait involontairement causée; mais la pauvre fille était déjà rouge comme une rose épanouie.

J'ai fait venir à l'instant du vin de groseille et des gâteaux pour recevoir notre hôte, notre cher bienfaiteur, plus dignement que nous n'avions pu le faire à sa première visite. D'abord il a refusé, parce que quelques personnes l'attendaient à l'auberge; mais il n'a pas résisté à la prière de Jenny, et il s'est assis à notre table.

J'ai pensé que les personnes qui l'attendaient étaient des comédiens, et je lui ai demandé s'il avait donc le projet de jouer la comédie dans cette pauvre bourgade de Crekelade.

— Oui, m'a-t-il répondu, nous comptons jouer la comédie, mais ce sera gratis.

Polly battit des mains de ravissement, car elle désirait depuis longtemps voir représenter une pièce de théâtre.

— Avez-vous, dit-elle, beaucoup de comédiens avec vous?

— Seulement un homme et une femme, reprit Fleetmann, mais ce sont d'excellents acteurs.

A ces mots, Jenny est devenue toute triste; elle a levé un regard sérieux sur Fleetmann et lui a dit :

— Et vous, jouerez-vous donc aussi?

Elle lui a dit ces mots d'un ton de voix que je ne lui ai jamais entendu que dans les circonstances les plus graves. Le pauvre Fleetmann a paru tout troublé de ce singulier accent; il l'a regardée à son tour d'un air sérieux; il semblait chercher sa réponse, enfin il lui a dit :

— Mademoiselle, je vous le jure, par mon Dieu et par le vôtre, vous seule pouvez résoudre cette question.

Jenny a baissé les yeux. Il continuait à parler. Elle répondait; mais en vérité je ne comprenais pas ce qu'ils se disaient. Polly et moi nous écoutions avec attention sans pouvoir saisir aucun sens raisonnable. Quant à eux, ils semblaient très-bien se comprendre, et Fleetmann paraissait fort affligé des réponses de Jenny qui pour moi ne signifiaient rien du tout. Enfin, il a joint les mains, levé au ciel des yeux pleins de larmes, et il s'est écrié :

— Alors, je suis un homme malheureux!

Polly n'y tenait plus. Elle s'est approchée d'eux et leur a dit en riant :

— Je crois vraiment que vous commencez à jouer déjà la comédie.

Fleetmann a saisi la main de Polly avec vivacité en s'écriant :

— Ah! si cela pouvait être vrai!

J'ai mis fin à cet imbroglio en remplissant les verres pour boire à la santé de notre bienfaiteur.

— Mademoiselle, a dit Fleetmann en regardant Jenny sérieusement, voulez-vous boire à mon bonheur?

Elle a mis la main sur son cœur, a fermé les yeux et a bu sans prononcer un mot.

Fleetmann alors est devenu plus gai. Il s'est approché du berceau et a regardé l'enfant. Polly et moi nous lui avons raconté tout ce qui s'était passé, et il a dit en riant :

— Vous ne m'avez donc pas deviné, lorsque je vous ai envoyé ce présent du nouvel an?

— Qui? — Vous? — Comment cela? nous écriâmes-nous tous trois.

Notre étonnement était au comble. Il prit la parole et nous fit le récit suivant :

— Je ne m'appelle pas Fleetmann, je suis le baron Cécile Fayrford. Le frère de mon père voulait nous dépouiller du bien qui nous appartenait, à ma sœur et à moi. Il a poursuivi contre nous un procès qui a duré de longues années, et pendant tout ce temps nous n'avons eu pour vivre que le faible héritage de notre mère. Ma sœur souffrait cruellement de l'oppression de notre oncle, qui était aussi son tuteur. Il avait résolu de la marier avec le fils d'un de ses amis. Mais avec mon approbation elle a épousé secrètement le jeune lord Sandow, et le petit Alfred est né de ce mariage. Nous étions parvenus à éloigner pendant quelques mois ma sœur de la maison de son tuteur, sous prétexte de lui faire prendre les bains de mer. Mais il fallait aussi trouver une maison sûre pour l'enfant. Par hasard j'entendis parler de la pauvreté et des sentiments charitables du vicaire de Crekelade. Je vins ici exprès pour voir par moi-même ce qu'il en était. La manière dont vous m'avez accueilli a fixé ma résolution. Ma sœur n'est point retournée dans la maison de notre oncle. Il y a quatre mois nous avons gagné notre procès et nous sommes entrés en possession de notre patrimoine légitime. Le vieux lord a succombé il y a quelques jours à un coup de sang, et mon beau-frère a aussitôt fait connaître son mariage. Aujourd'hui nous n'avons plus aucun motif de cacher l'existence de cet enfant, et son père et sa mère viennent le réclamer. Moi, monsieur le vicaire, je viens vous chercher avec votre famille, si vous ne voulez point dédaigner mes offres. La cure dont le rectorat appartient à ma famille, est aujourd'hui vacante. C'est à moi maintenant de disposer de cette place qui rapporte, avec la grande et la petite dîme, au delà de deux cents livres sterling par an. Monsieur le vicaire, vous avez perdu votre emploi, et je m'estimerai heureux si vous acceptez celui-ci et si vous consentez à rester près de moi.

Dieu sait le trouble que ces paroles jetèrent dans mon cœur; des larmes de joie ont voilé mes yeux. J'ai tendu les bras vers ce jeune homme qui m'apparaissait comme un messager du ciel. Polly l'a embrassé avec un cri de joie, et Jenny a voulu lui baiser les mains; mais il s'est retiré avec une vive émotion pour se soustraire à nos remercîments.

Mes enfants me tenaient encore dans leurs bras et nous confondions nos larmes, lorsque le baron est entré avec son beau-frère et sa sœur. Cette belle jeune femme s'est précipitée vers le berceau, s'est agenouillée près du petit Alfred et l'a couvert de baisers en pleurant.

Lorsqu'elle a été plus calme, elle s'est approchée de nous pour s'excuser et nous remercier dans les termes les plus touchants. Polly, lui montrant sa sœur, qui se tenait à l'écart près de la fenêtre, lui a dit :

— Madame, c'est ma sœur qui a été la mère de votre enfant.

Lady Sandow s'est approchée de Jenny, l'a regardée quelques instants en silence, s'est tournée en souriant vers son frère, puis a pris Jenny dans ses bras. La pauvre fille osait à peine lever les yeux. Lady Sandow lui a dit :

— Je vous dois trop pour pouvoir payer le bien que vous m'avez fait. Devenez ma sœur, chère Jenny; deux sœurs ne comptent plus l'une avec l'autre.

Tandis qu'elles s'embrassaient, le baron s'est approché d'elles :

— Voilà mon pauvre frère, a repris la jeune femme : soyez ma sœur et permettez-lui d'être à l'avenir et pour toujours plus près de votre cœur.

Jenny a rougi.

— Il est le bienfaiteur de mon père, a-t-elle dit.

— Eh bien, a dit lady Sandow, ne voulez-vous pas être aussi la bienfaitrice de mon frère? Jetez sur lui un regard favorable. Si vous saviez combien il vous aime

Le baron a pris la main de Jenny et l'a portée à ses lèvres; lady Sandow les a conduits tous deux devant moi en me priant de les bénir.

— Jenny, me suis-je écrié, tout ceci est-il un rêve? pourras-tu l'aimer? Décide-toi!

Elle a levé les yeux vers le baron, lui a pris la main, l'a serrée sur son cœur, et a répondu :

— Dieu a décidé!

J'ai béni mon fils et ma fille. C'était une heure solennelle! tous les yeux étaient pleins de larmes. Polly s'est jetée dans mes bras en riant et pleurant à la fois.

— Vois-tu, mon père, s'est-elle écriée, en voilà des bonnets d'évêque sur des bonnets d'évêque! mon rêve n'était-il pas vrai?

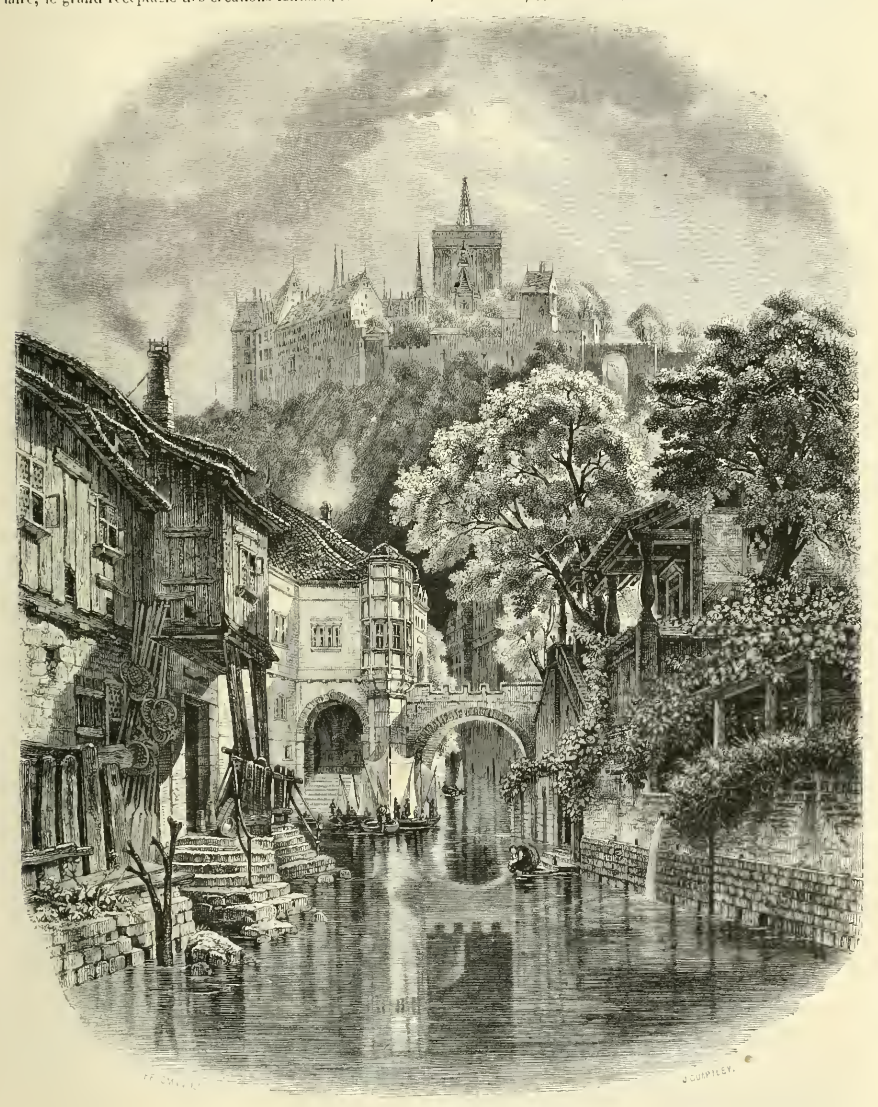
En ce moment Alfred s'est éveillé.

Non, c'est en vain, je ne décrirai pas cette journée. Mon cœur est trop plein. D'ailleurs je n'ai pas un instant de repos.

MEISSEN.

Tous ceux qui ont voyagé savent quel charme particulier la présence des eaux communique aux paysages : sans elles les aspects manquent toujours de ce vague harmonieux qui sert à lier les détails par une suite de dégradations et de reflets. L'eau est comme un second ciel qui reproduit en bas une partie des effets de teintes et de silhouettes que l'autre ciel nous présente en haut. On l'a appelée avec raison « la grâce de la nature; » elle en est de plus la voix et le mouvement. Ce cristal qui bruit, qui marche et nous renvoie toutes les images, semble avoir en lui plus de vie que le reste de la création. On rêve des mystères dans ces murmures de l'onde au pied de l'escalier des lavoirs, dans ces écumes turbu-

lentes qui s'engouffrent sous l'obscurité des ponts, dans ces chatoiements mobiles qui courent sur la surface ! aussi les fleuves et les lacs ont-ils toujours été, pour la tradition populaire, le grand réceptacle des créations fantastiques. C'est là que se cachent les villes englouties dont on entend encore les cloches à certains jours, et qu'habitent les ondins ou les fées des eaux ! La plupart des villes allemandes, bâties sur des rivières, ont conservé le souvenir de ces fables charmantes que l'on raconte le soir, près du foyer, au bruit de l'onde qui gazouille mystérieusement sous les fenêtres.



Une rue de la ville de Meissen, sur l'Elbe

La position de Meissen sur l'Elbe doit favoriser ces contes de veillées : une partie des maisons baignent leurs pieds dans le fleuve, comme l'indique notre gravure, et se trouvent par conséquent en rapport de voisinage avec le terrible peuple « des hommes aquatiques. »

Rien de plus charmant, au reste, que ces habitations à toits onduleux, à demi perdues dans les feuillées, et se mirant au tremblement des eaux.

Meissen, qui fait partie du royaume de Saxe, est situé à quelques lieues de Dresde ; on n'y compte que 7 600 habitants ; mais la ville est célèbre par ses manufactures de porcelaine. Ce fut à Meissen que cette fabrication fut tentée pour la première fois en Europe. Une manufacture y fut fondée par le gouvernement en 1710, et donna sur-le-champ les

magnifiques produits qui sont encore si recherchés aujourd'hui par les amateurs, sous le nom de *vieux saxe*. Pendant assez longtemps, la manufacture de Meissen a eu le monopole de la fabrication de la porcelaine. Il y avait peine de mort contre quiconque eût révélé le secret de cette fabrication, ou même transporté ailleurs la matière première. Mais toutes ces précautions n'ont pu empêcher l'établissement successif de manufactures rivales à Berlin, à Brunswick, à Vienne, en France et en Angleterre.

L'argile blanche, qui sert à fabriquer les porcelaines de Meissen (dont la pâte n'a point encore été peut-être égalée), se retire de carrières placées aux environs d'Aue, dans l'Erzgebirge, chaîne de montagnes qui sépare la Saxe de la Bohême, et qui s'élève à près de 1 300 mètres.

SUR LE FROID PÉRIODIQUE

DU MILIEU DE MAI.

Dans la matinée du premier mai de 1780, le grand Frédéric se promenait sur les terrasses du palais de Sans-Souci; l'air était tiède, le soleil chaud, les bourgeons des arbres s'épanouissaient de tous côtés et les corolles des fleurs printanières s'échappaient à l'envi de leurs calices. Le roi s'étonnait que les orangers fussent encore renfermés; il appela son jardinier et lui ordonna de faire sortir ces arbres pour les disposer sur les terrasses et le long des allées. « Mais, sire, lui objecta le jardinier, vous ne craignez donc point les *trois saints de glace*, saint Mamert, saint Pancrace et saint Servais? » Le roi philosophe se mit à rire et intima l'ordre de tirer immédiatement les orangers de leur habitation d'hiver où ils languissaient privés d'air et de lumière. Jusqu'au 10 mai tout alla bien; mais le jour de saint Mamert le froid survint, le lendemain, jour de saint Pancrace, la température baissa davantage, et il gela fortement dans la nuit qui précéda la fête de saint Servais. Les orangers avaient beaucoup souffert; le jardinier se confirma dans sa croyance, mais le roi n'admit qu'une coïncidence fortuite. Il avait tort. Les préjugés du vulgaire renferment presque toujours quelques parcelles de vérité, et certaines opinions populaires sont des vérités tout entières, mal comprises et surtout mal expliquées. Celle-ci est du nombre : deux météorologistes allemands, MM. Maedler et Lohrmann, voulurent s'assurer si l'opinion des cultivateurs allemands était fondée. Ils trouvèrent qu'en Allemagne ces trois jours sont constamment plus froids que ceux qui les précèdent et ceux qui les suivent. Ainsi, à Berlin, où l'on possède une série d'observations de cent dix années consécutives, la température moyenne de chaque jour de mai, exprimée en degrés centigrades, est la suivante à partir du 8 jusqu'au 16.

8 mai.		12°, 66
9		12, 82
10		12, 37
11	(saint Mamert)	11, 71
12	(saint Pancrace)	11, 65
13	(saint Servais)	11, 55
14		12, 39
15		12, 69
16		13, 00

La température moyenne des 11, 12 et 13 mai (11°,64) est plus basse que celle de trois autres jours consécutifs quelconques du mois de mai.

On a vérifié ces résultats en étudiant le climat des villes de Dresde, de Prague, de Carlsruhe, de Londres et de Paris. Dans toutes ces villes on trouve toujours une période de froid comprise entre le 9 et le 17 mai, et en moyenne le 13 mai est toujours plus froid que le 8 et le 18; si l'on fait la même recherche pour Saint-Pétersbourg, on trouve que la période du froid survient plus tôt, elle tombe sur le 9 et le 10. Pour Paris, trente années d'observations (1816-1845) nous apprennent que cette période est retardée et qu'il n'y a pas dans le mois de mai trois jours consécutifs dont la moyenne soit plus basse que celle des 13, 14 et 15. Le tableau suivant en est la preuve.

Température moyenne, à Paris, de chaque jour du mois de mai, déduite de trente années d'observations (1816-1845).

1	12,95	17	14,03
2	11,94	18	14,16
3	13.97	19	14,25
4	13,85	20	14,88
5	14,01	21	14,64
6	13,92	22	14,46
7	13,94	23	15,16
8	14,26	24	15,15
9	13,68	25	14,49
10	12,80	26	14,45
11	13,10	27	14,56
12	12,96	28	14,66
13	* 12,83	29	14,94
14	* 12.43	30	14,98
15	* 12,80	31	15,40
16	13,25	Moyenne	14,43

Cette basse température des 13, 14 et 15 mai est un fait extrêmement remarquable. En effet, le 1er mai, le soleil est déjà fort élevé au-dessus de l'horizon; du 1er au 13 cette hauteur augmente de plus de trois degrés, par cela même les jours grandissent rapidement : leur durée, qui est le 1er de 14 heures 31 minutes, est de 15 heures 7 minutes le 13. Toutes ces circonstances tendent à élever la température, et cependant il y a un abaissement notable vers le milieu du mois et surtout dans les trois jours que nous avons mentionnés. On remarquera aussi que la période du froid vient plus tard qu'en Allemagne : des trois saints de glace du jardinier de Sans-Souci, saint Servais est le seul dont l'influence s'étende jusqu'en France. Un de nos météorologistes les plus distingués, M. Fournet, professeur à la Faculté des sciences de Lyon, frappé de l'intensité du froid survenu en mai 1848, a voulu savoir si cette époque du froid se manifestait aussi dans le bassin du Rhône; elle y existe, en effet, mais son apparition est encore plus tardive qu'à Paris. Ainsi à Lyon elle est sensible du 20 au 22 mai. En 1845, par exemple, le thermomètre n'y descendit pas au-dessous de 6° jusqu'au 18 mai, mais le 19 il était dans la nuit à 5°, 5; le 20 à 5°,0; le 21 à 4°,0, et la terre se couvrit de gelée blanche; depuis ce jour le minimum oscilla encore entre 5°, 5 et 6°, 8, mais à partir du 26 il ne descendit plus au-dessous de 11°. Ce combat de l'hiver et du printemps, ce commencement de chaleur interrompu par des recrudescences de froid, ces alternatives si pénibles au moment où toute la nature s'épanouit au retour de la belle saison, ont inspiré au poëte Deschamps la boutade suivante.

C'est un ménage d'enfer.
L'almanach et le thermomètre
Ne peuvent d'accord se mettre :
L'un dit printemps et l'autre hiver.
Nous avons un triste ordinaire
De grêle, de pluie et de vent;
Un grisâtre horizon, souvent
Éclairé d'un coup de tonnerre.
On dirait que le mois de mai
Est relégué dans quelque idylle,
Ou que, tel qu'on luxe inutile,
Cette année on l'a supprimé.

La conclusion de tous les faits que nous venons d'énumérer, c'est qu'il existe dans le mois de mai une période de froid de trois jours environ; cette période paraît arriver plus tard dans le Midi que dans le Nord, car à Pétersbourg elle tombe aux environs du 10, à Paris du 13 au 15, à Lyon du 19 au 22. Ces arrivées ne coïncident pas avec celle de la lune rousse, si redoutée des jardiniers.

Deux explications ont été proposées pour rendre compte du froid périodique du mois de mai. On a pensé qu'il était

dû au passage de la terre au milieu d'un groupe d'astéroïdes assez nombreux pour affaiblir par leur interposition la chaleur solaire ; on avait établi une relation de cause à effet entre l'apparition de nombreuses étoiles filantes au mois de mai et celle du froid. Cette opinion n'est plus soutenable ; en effet, nous avons vu que dans l'Europe septentrionale seulement l'apparition du froid varie du 9 au 19 mai, et les observations si longtemps continuées et si consciencieuses de M. Coulvier-Gravier sur les étoiles filantes (1) prouvent qu'au printemps, c'est dans la nuit du 1er au 2 mai qu'on remarque le plus grand nombre de ces météores. Il n'y a donc point de coïncidence entre l'époque du froid et celle du plus grand nombre des étoiles filantes.

Une autre explication consiste à attribuer ce froid à la fonte des neiges et des glaces dans le nord et sur les autres montagnes de l'Europe. La neige, en fondant, absorbe, comme on sait, une grande quantité de chaleur qu'elle emprunte à tous les corps environnants et par conséquent aussi à l'air avec lequel elle est en contact. On a donc supposé que le froid qui en résultait se propageait du nord vers le sud, et amenait successivement l'abaissement de température que nous avons signalé. Cette explication est peut-être la véritable ; mais avant de l'adopter il faut attendre qu'elle soit confirmée par des observations directes nombreuses et positives. Jusque-là elle reste à l'état de simple hypothèse.

LES LAGUNES DE VENISE.

Voyez, sur Venise, 1848, p. 64.

Les lagunes sont l'ouvrage du temps et de la nature. C'est par le double effet de l'action du flux et du reflux sur le sol, et de la chute continuelle des eaux, qu'il s'est formé à l'extrémité supérieure de la mer Adriatique un fond marécageux d'une étendue considérable que le flux a recouvert, et que le reflux a laissé libre en partie. L'industrie de l'homme s'est emparée des endroits les plus élevés, et c'est ainsi que s'est formée Venise, qui n'est qu'un groupe de quantité d'îlots entouré d'un grand nombre d'autres. On a creusé avec des peines et des dépenses inouïes, dans ces marais, des canaux assez profonds pour qu'au moment du reflux des vaisseaux de guerre même puissent remonter jusqu'aux plus hautes passes. Un soin, une surveillance continuels peuvent seuls entretenir ces travaux, conçus et exécutés par le génie et l'activité des habitants. Le Lido n'est accessible qu'en deux endroits, auprès de la citadelle et de Chiozza, à l'extrémité opposée. Le flux y porte les eaux, et le reflux les en éloigne deux fois le jour, toujours par la même issue et dans la même direction. Le fleuve couvre en quelques endroits l'intérieur de ces marais, et laisse, sinon à sec, du moins à découvert, les points les plus élevés.

Il en arriverait tout autrement si la mer cherchait à se frayer une nouvelle route, attaquait cette langue de terre, et y déployait sans contrainte toute la fureur de ses flots. Les petits villages qui couvrent le Lido, Palestrima, Saint-Pierre et d'autres, seraient submergés ; les débris combleraient les canaux de communication, et le bouleversement opéré par les eaux ferait du Lido des îles, et un marais de celles qui se trouvent maintenant en arrière de ce lieu. C'est pour prévenir ce malheur qu'on emploie tous les moyens qui peuvent en garantir le Lido. On oppose à la furie de la mer tous les obstacles capables de protéger le terrain conquis sur elle, et les établissements que l'industrie de l'homme a formés.

On a eu raison de ne laisser d'accès à la mer que par deux issues, et de lui fermer tout autre passage. Ainsi, dans les crues d'eau extraordinaires, les efforts les plus violents des flots ne sont point à craindre, et leur furie, soumise à la loi du reflux, s'amortit en quelques heures. Venise n'a, au surplus, rien à redouter. La lenteur avec laquelle la mer se retire lui garantit sa sûreté pour des siècles, et une surveillance assidue la maintiendra en possession de ses canaux.

GOETHE, *Voyage en Italie.*

CE QUE DIT LA CRÉATION.

Lorsque Dieu forma la rose, il dit : Tu fleuriras et tu répandras ton parfum ; lorsqu'il ordonna au soleil de sortir du chaos, il ajouta : Tu éclaireras et tu échaufferas la terre ; lorsqu'il donna la vie à l'alouette, il lui enjoignit de s'élever en chantant dans les airs ! enfin il créa l'homme, et il lui dit d'aimer !

Et en voyant le soleil briller, en sentant la rose épandant ses parfums, et en entendant l'alouette gazouiller dans les airs, comment l'homme aurait-il pu s'empêcher d'aimer ?

GRUN.

NUMISMATIQUE.

MÉDAILLES RARES.

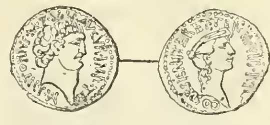
Suite et fin. — Voy. p. 34.

N° 7. Statère d'or représentant Titus Quinctius Flamininus, personnage romain, dont Plutarque a raconté la vie et qui est surtout célèbre pour avoir vaincu le roi de Macédoine Philippe V, près de deux siècles avant J.-C., et avoir fait proclamer dans les jeux sacrés de la Grèce, la liberté de la nation entière. Cette monnaie a sans doute été frappée par quelque ville grecque au moment de l'enthousiasme excité par la généreuse conduite du vainqueur de Philippe. On



N° 7.

n'en connaît que deux exemplaires : l'un est dans le cabinet de la Bibliothèque nationale ; l'autre était en 1829 en la possession d'un drogman de France à Constantinople.



N° 8.

N° 8. Un auréus représentant Marc Antoine et Octavie sa femme. D'un côté, on lit autour du buste de Marc Antoine : M. ANTONINVS. M. F. M. N. AVGVR. IMP. TER. Ces mots, écrits en abrégé selon l'usage romain, doivent être traduits : Marc Antoine, fils de Marc, petit-fils de Marc, Augure, imperator pour la troisième fois. — Au revers, on voit un buste de femme, les cheveux relevés derrière la tête, et on lit la suite des titres de Marc Antoine : COS. DESIGN. ITER. ET TER. III. VIR. R. P. C.; Consul désigné pour une seconde et pour une troisième fois, triumvir pour constituer la république. Il faut remarquer que le nom d'Octavie ne paraît pas sur cette pièce ; aussi, bien qu'il soit certain que c'est la sœur d'Octave qui est représentée sur cette rare médaille, quelques auteurs ont-ils voulu y voir Cléopâtre.

N. 9. Médaille de bronze représentant la première femme d'Héliogabale, ou plutôt Elogabale. La légende porte le nom

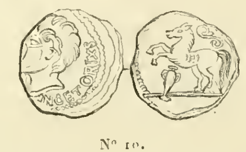
(1) Recherches sur les étoiles filantes, par MM. Coulvier-Gravier et Saigey, p. 73.

de l'impératrice : ANNIA FAVSTINA AVGVSTA ; au revers, on voit l'empereur donnant la main à sa femme. La légende CONCORDIA fait allusion à la bonne intelligence entre les deux époux ; elle ne dura guère, car le Sardanapale romain répudia sa femme très-peu de temps après son mariage. Cette



N° 9.

médaille, quoique d'un métal modeste, vaut 600 francs selon M. Mionnet, dont les estimations sont plutôt au-dessous qu'au-dessus du cours commercial des raretés.



N° 10.

N° 10. Voici une médaille qui fera palpiter le cœur des amateurs des antiquités de notre vieille Gaule. C'est celle de Vercingétorix, le chef des Arvernes (les Auvergnats), qui, nommé généralissime de la confédération des cités gauloises, lutta si glorieusement contre César, et qui, non moins noble et plus authentique que le Curtius si vanté de Rome, vint offrir sa vie au vainqueur, croyant racheter ainsi l'indépendance de sa patrie. Cette médaille d'or, qui a été longtemps unique, appartient à M. Bouillet de Clermont-Ferrand, amateur zélé des antiquités de sa province. M. de La Saussaye a fait connaître le premier ce monument précieux de l'autonomie de la Gaule, dans la Revue numismatique, il y a onze ans. La légende incomplète ne laisse voir que la fin du nom : INGETORIXS ; le type est un buste d'homme ; le revers représente un cheval galopant ; dans le champ, on distingue un vase à deux anses. Aujourd'hui on connaît une seconde pièce de Vercingétorix semblable à celle-ci ; mais on y lit le commencement du nom du héros de l'indépendance gauloise, *vercin*. Cette seconde rareté appartient à M. Mioche de Clermont-Ferrand.



N° 11.

N° 11. Médaille d'or le Louis le Débonnaire : DN HLVDOVVICVS IMP AVG. Notre seigneur Louis, empereur, Auguste. Buste impérial. -- Revers. Une croix dans une couronne et cette légende : MVNVS DIVINVM, Présent divin. On aura compris que c'est la couronne que l'empereur reconnaît tenir de Dieu.

Cette pièce est unique ; elle appartenait au dix-septième siècle à Peiresc. Gassendi, dans la Vie de ce savant, nous apprend qu'elle lui fut dérobée et qu'il en conçut une douleur excessive. Leblanc, l'auteur du Traité historique des monnaies de France, dit avoir vu une lettre de Peiresc, où il parait aussi affligé de cette perte, que s'il avait perdu la moitié de son bien. Félicitons-nous qu'une pièce aussi rare soit conservée au cabinet de la Bibliothèque nationale.



N° 12.

N° 12. Écu d'or de Louis IX. Légende : LVDOVICVS DEI, GRATIA FRANCORVM REX. Louis, par la grâce de Dieu, roi des Français. Écusson aux armes de France, semé de fleurs de lis sans nombre. — R. XPC. VNICIT (pour VINCIT). XPC. REGNAT XPC. IMPERAT ; Le Christ est vainqueur, le Christ règne, le Christ triomphe ; croix fleuronnée, cantonnée de quatre fleurs de lis. Cette pièce est remarquable d'abord par le travail qui est d'une grande perfection ; puis, on y trouve pour la première fois les armoiries des rois de France ; enfin, on y lit aussi pour la première fois la formule qui se perpétua sur le revers de nos monnaies d'or jusqu'à la révolution de 1789.



N° 13.

N° 13. Monnaie d'or de Sicile. Légende : KAROL. DEI GRA. Charles, par la grâce de Dieu. Buste de Charles Ier (d'Anjou), la couronne ouverte en tête, revêtu du manteau impérial, vêtu à l'antique, comme l'empereur sur les monnaies frappées en Sicile et dites *augustales*. Dans le champ, à gauche, une fleur de lis. — R. REX SICILIE, roi de Sicile. Écusson aux armes de la maison d'Anjou, c'est-à-dire, d'azur semé de fleurs de lis d'or, au lambel à quatre pendants de gueules.



N° 14.

N° 14. Monnaie d'essai. FRANCIS. DEI GR. FR. REX. François, par la grâce de Dieu, roi des Français. Buste à droite de François Ier, barbu, la tête nue, revêtu d'une armure et d'un manteau royal. A l'exergue, c'est-à-dire en bas, une couronne ouverte. — R. La légende de la monnaie de saint Louis et l'écu des armes de France surmonté d'une couronne fermée comme celle de l'empereur.

Cette magnifique pièce d'or doit avoir été gravée par Matteo del Nassaro, graveur général des monnaies de France, ami de Benvenuto Cellini, qui l'avait recommandé au roi.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

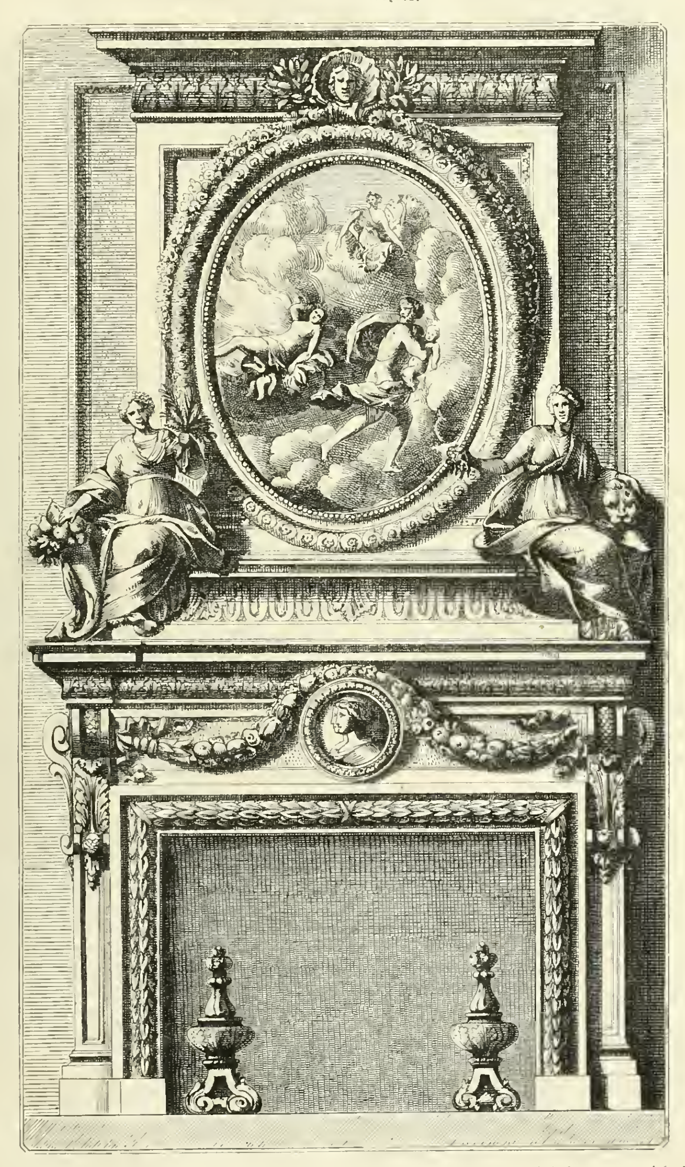
ÉTUDES D'ARCHITECTURE EN FRANCE.

OU NOTIONS RELATIVES A L'AGE ET AU STYLE DES MONUMENTS ÉLEVÉS A DIFFÉRENTES ÉPOQUES DE NOTRE HISTOIRE.

Voy. p. 68.

SUITE ET FIN DU RÈGNE DE LOUIS XIV.

DÉTAILS BIOGRAPHIQUES.



Dix-septième siècle. — Dessin de cheminée composé par Jean Lepautre. — Fac-similé de la gravure originale.

Les encouragements accordés aux arts, sous le règne de Louis XIV, avec une prodigalité et une munificence sans égales, eurent pour effet de multiplier le nombre des artistes de talent qui, par le mérite et la variété de leurs produc-

tions, contribuèrent tant à illustrer cette mémorable époque. On voit se grouper, autour des architectes éminents dont nous avons précédemment apprécié les œuvres, une série d'artistes d'un autre ordre qui, dans des genres divers, mais se rattachant toutefois à l'architecture, surent acquérir une réputation plus ou moins méritée. On peut comprendre dans cette catégorie Desgodets, Daviler, Chambray, Le Nostre, Antoine et Jean Lepautre, Berain, Marot, etc.; artistes sur lesquels il nous paraît utile de donner quelques détails pour compléter l'historique de la marche que suivit l'architecture française pendant cette brillante période.

DESGODETS.

Antoine Desgodets vécut de 1653 à 1728. Il se livra de très-bonne heure à l'étude de l'architecture, et montra bientôt une si grande aptitude pour cet art, qu'à l'âge de dix-neuf ans il fut autorisé à assister aux conférences de l'Académie. Voici comment Desgodets s'exprime lui-même à ce sujet dans la préface de son ouvrage sur les édifices antiques de Rome :

« J'obtins, en 1672, la permission d'être présent à ces conférences ; et après avoir, pendant près de deux ans, profité des avantages qu'il y a d'entendre des personnes consommées dans toutes les connaissances de l'architecture, je fus, vers la fin de l'année 1674, envoyé à Rome avec les académiciens que le roi y entretient pour étudier l'architecture, la peinture et la sculpture. Je partis avec la résolution de ne rien épargner pour me prévaloir d'une occasion si favorable au désir ardent que j'avais de m'instruire, et me proposai d'employer dans ce voyage toute la peine et toute la patience nécessaires pour venir à bout de ce dessein. »

Desgodets s'embarqua à Marseille vers la fin de 1674, avec Daviler jeune, architecte de son âge, et M. Vaillant, célèbre antiquaire. La felouque qui les portait fut capturée par des corsaires algériens, et nos voyageurs, après avoir été retenus captifs pendant seize mois en Afrique, furent délivrés par un échange que fit le roi, et ils purent enfin se rendre à Rome qui était le but de leur voyage.

Dans l'étude que Desgodets avait faite des divers auteurs qui ont reproduit les monuments de l'antiquité, tels que Palladio, Serlio, etc., il avait reconnu de si grandes différences dans les dessins et les mesures qu'ils en ont donnés, qu'il résolut de mesurer et de dessiner lui-même ces monuments avec la plus grande exactitude. Toutefois, son respect et son admiration pour les maîtres en question étaient tels, qu'il croyait devoir attribuer les erreurs qu'il fut bientôt à même de constater aux ouvriers que ces architectes avaient été obligés d'employer à ce travail, ou à la difficulté qu'ils avaient dû rencontrer pour se rendre accessibles certaines parties des édifices.

Desgodets, en rendant compte de ses travaux, se plaint de n'avoir pu faire les dépenses nécessaires, soit pour échafauder les monuments comme il l'aurait désiré, soit pour faire les fouilles indispensables pour découvrir les parties enterrées. « Néanmoins, dit-il, mon zèle et ma persévérance surmontèrent enfin toutes ces difficultés ; car j'ai trouvé moyen, pendant seize mois que je suis resté à Rome, de dessiner moi-même tous ces anciens édifices, dont j'ai levé les plans et fait les élévations et les profils, avec toutes les mesures que j'ai prises exactement, ayant observé les contours des ornements dans leur goût et dans les différentes manières qui s'y remarquent. »

Les mesures données par Desgodets passent généralement pour assez exactes, et, dans tous les cas, c'était la représentation la plus fidèle qui eût encore été faite jusqu'alors des édifices de l'antiquité romaine ; mais quant au caractère des ornements, il serait impossible de s'en faire une idée par son ouvrage, dont l'imperfection sous ce rapport doit être attribuée au peu d'habileté sinon au peu de scrupule du dessinateur, qui n'a pas su reproduire fidèlement ce qu'il avait devant les yeux.

Quoi qu'il en soit, le travail de Desgodets eut un immense succès. Dès son retour à Paris, il le soumit à Colbert qui en fut si satisfait qu'il le chargea de choisir les meilleurs graveurs en architecture (Leclerc, P. et J. Lepautre, Châtillon, Guérard, Bréby, Bonnart, de La Boissière, Tournier et Marot) pour faire exécuter ses dessins aux dépens du roi. Il ordonna que rien ne fût épargné pour rendre cet ouvrage digne de la grandeur et de la magnificence de Louis XIV. Cet ouvrage, tiré à un petit nombre d'exemplaires, a pour titre : *les Édifices antiques de Rome ;* il ne fut présenté à l'Académie que douze ans après sa publication. Desgodets, désigné par le roi pour remplir à l'Académie la place de Dorbay, y lut, en différentes circonstances, plusieurs mémoires très-intéressants dont on peut voir l'énoncé en tête de son ouvrage sur les édifices antiques de Rome. De ce nombre sont les Lois des bâtiments et le Toisé général des bâtiments ; ouvrages fort appréciés des architectes, et qui peuvent encore être consultés avec fruit. Desgodets fut ensuite nommé contrôleur des bâtiments du roi, et remplaça La Hire comme professeur à l'Académie. Il mourut subitement, en mai 1728, âgé de soixante-quinze ans.

On voit que Desgodets, négligeant la pratique de l'architecture, se livra exclusivement à la théorie de son art. Son ouvrage des édifices antiques de Rome, bien qu'il ait pu en réunir les matériaux dans l'espace de seize mois, est le principal travail de sa vie : il a perdu aujourd'hui une partie de la valeur qu'il avait à l'époque où il fut publié ; mais quoiqu'il ne réunisse pas toutes les conditions qu'on a droit d'exiger dans un travail de ce genre, il mérite cependant d'occuper sa place dans une bibliothèque d'architecte ; il est en effet commode de trouver réunis en un même volume les principaux édifices de l'antiquité romaine avec tous leurs détails.

DAVILER.

Daviler, qui avait accompagné Desgodets à Rome, y fit un séjour beaucoup plus long ; il consacra cinq années à mesurer les édifices antiques et modernes que cette ville renferme. De retour en France, Daviler travailla sous la direction de Mansart, et publia un Cours d'architecture accompagné d'un Dictionnaire des termes de cet art, qui eut beaucoup de succès ; cet ouvrage eut plusieurs éditions ; la dernière parut en 1750, et les éditeurs y joignirent des détails de décoration intérieure dans le mauvais goût de ce temps, composés par l'architecte Leblond. Ce fut Daviler qui exécuta à Montpellier l'arc du Peyrou d'après les dessins de Dorbay ; il dirigea en outre des travaux à Béziers, Carcassonne, Nîmes et Toulouse ; mais la mort vint terminer sa carrière à l'âge de quarante-sept ans, en 1700.

La nature même des travaux de Desgodets et de Daviler et avant ceux-ci l'ouvrage publié par Chambray en 1650, portant pour titre : *Parallèle de l'architecture antique et de la moderne*, indiquent très-nettement dans quelle voie étaient engagés les principaux architectes du dix-septième siècle. On voit que toutes leurs études avaient pour but, non pas l'analyse des principes de l'architecture antique, mais bien la reproduction fidèle des monuments mêmes, en vue de faire prévaloir l'imitation la plus exacte possible des formes appliquées à ces monuments. Ce goût d'imitation, ou pour mieux dire de reproduction, ressort très-clairement du passage suivant, que nous empruntons à la préface de l'ouvrage de Chambray.

« . . . . . A peine, dit-il, trouverait-on maintenant un architecte qui ne dédaignât de suivre les meilleurs exemples de l'antiquité ! Ils veulent tous composer à leur fantaisie, et pensent que l'imitation est un travail d'apprentis, que pour être maîtres il faut nécessairement produire quelque nouveauté. Pauvres gens qu'ils sont, de croire qu'en fantastiquant (*sic*) une espèce de corniche particulière, ou telle autre chose, ils aient fait un ordre nouveau, et qu'en cela seulement consiste ce qu'on appelle inventer ! »

On conçoit que les écarts auxquels s'étaient livrés certains architectes de son temps aient pu inspirer à Chambray cette sortie contre les novateurs. Mais, entre l'absolu mépris pour les essais des artistes de cette époque qui, en voulant à tout prix faire du nouveau, s'éloignaient entièrement des règles du goût, et la servile reproduction des formes d'une architecture créée par d'autres besoins et d'autres idées, n'y avait-il pas un milieu dans lequel l'art pouvait se maintenir, en conservant son indépendance et sa liberté?

On doit certainement savoir gré à Palladio, Serlio et autres maîtres de la renaissance d'avoir reproduit avec respect et amour les débris des édifices antiques qu'ils avaient sous les yeux, pour les sauver de la ruine complète qui les menaçait et les conserver à la postérité comme de précieux modèles à consulter: mais Vignole, qui le premier a eu la funeste idée de composer un corps de doctrine des principales ordonnances de l'architecture antique, a porté par cela même un coup fatal à l'indépendance sans laquelle il ne saurait y avoir d'originalité en architecture. Vouloir trouver dans les ordres antiques des principes fixes et invariables, c'est méconnaître par cela même l'esprit de l'art antique, et apprécier bien faussement cette admirable variété qui en fait le principal mérite. Que deviendraient, avec des formules déterminées comme celles de Vignole, ces nuances infinies et ces éléments si délicats de modulation dont les anciens possédaient si bien le secret? Chambray, Desgodets, Daviler, etc., entreprirent leurs œuvres dans le même ordre d'idées que Vignole; et ces architectes, en ayant la prétention de donner des formules déterminées pour les différents genres d'ordonnance à adopter dans les compositions architecturales, engendrèrent le système que nous appellerons classique, c'est-à-dire qu'on a cru propre à être enseigné dans les écoles, de manière à engager tous les élèves dans une même et unique voie. Ce déplorable système eut pour conséquence de faire perdre à l'architecture française l'originalité qu'elle avait acquise antérieurement et qui était susceptible d'atteindre un tout autre développement.

Il ne résulte cependant pas des observations critiques que nous venons de faire, que l'architecture du dix-septième siècle soit dépourvue de tout caractère propre; mais, il faut en convenir, c'est plutôt dans les constructions particulières que son originalité se révèle. Les productions de cette époque se distinguent particulièrement par le grandiose des dispositions générales, par une juste entente des plans et des distributions, et surtout par un sentiment de grandeur et de magnificence sans égal. Mais, sous le rapport de la forme et du goût, l'architecture du règne de Louis XIV laisse beaucoup à désirer. En voulant être originaux, les architectes sont souvent tombés dans des écarts bien regrettables, ou, quand ils ont cherché la noblesse et la sévérité, ils se sont crus obligés d'employer servilement les éléments de l'architecture romaine; nous disons romaine, car ces prétendus admirateurs de l'art antique n'avaient aucune connaissance des précieux trésors de l'architecture grecque, et ne pouvaient être conséquemment initiés que très-imparfaitement aux principes de cet art primordial dont l'architecture romaine n'était qu'un reflet altéré successivement par les siècles de décadence. A défaut d'un style original qu'ils n'avaient pas su créer, les architectes habillaient leurs constructions à la romaine, tout comme les sculpteurs les statues de Louis XIV.

JEAN LEPAUTRE.

Mais, comme dans toutes les époques, à côté des copistes et des impuissants surgirent les génies créateurs et originaux; parmi ceux-ci, il faut mettre au premier rang Jean Lepautre, architecte, dessinateur et graveur.

Quelle verve! quelle vigueur et quelle richesse d'invention! Jean Lepautre n'emploie pas son temps à mesurer les ordres antiques, à interroger les décorations des thermes ou des villas de Rome; il se sent Français et se monte au diapason de la société de son temps. C'est à Versailles que Lepautre prend le ton pour composer en toute liberté ce qu'il croit le plus en harmonie avec la grandeur des idées qui règnent dans le milieu où il se trouve placé. Tous les sujets de décoration lui sont familiers, toutes les données lui sont bonnes, rien ne résiste à son docile et inépuisable crayon: ses compositions se comptent par milliers, et elles sont aussi variées que nombreuses. Il était né en 1617. « Il fut mis dans sa jeunesse, dit Basan, chez un menuisier qui lui enseigna les premiers éléments du dessin; mais bientôt Lepautre devint non-seulement un dessinateur de mérite, mais un habile graveur: doué de ce double talent, il publia un grand nombre de décorations architecturales comprenant une infinité de sujets, tels qu'intérieurs d'appartements, plafonds, cheminées, vases, etc., qui révèlent de sa part une imagination des plus fécondes. » Jean Lepautre ne fut pas architecte proprement dit, mais il mérite d'occuper une place à part dans cette grande époque comme ayant exercé une influence immense sur l'art et les artistes contemporains. En 1677, l'Académie s'associa Jean Lepautre, qui mourut en 1682. C'est avec regret qu'on voit dans l'œuvre de Lepautre des plafonds ou autres décorations restés à l'état de projets, car la plupart sont supérieures à ce qui fut exécuté dans les palais bâtis de son temps. Nous avons joint à cet article la gravure d'une cheminée composée par lui, et nous nous sommes attachés à reproduire en fac-similé la gravure originale, afin de conserver à cette composition la physionomie qui caractérise le double talent de son auteur.

ANTOINE LEPAUTRE.

Antoine Lepautre, frère de Jean, né en 1614, occupa un rang très-distingué parmi les architectes du dix-septième siècle. Les principaux édifices bâtis sur ses dessins sont: l'église de Port-Royal; l'hôtel de Gèvres, rue Neuve-Saint-Augustin; celui de Chamillard, rue Coq-Héron; la maison du duc de Gèvres, à Saint-Ouen; l'hôtel de Beauvais, rue Saint-Antoine. Il publia en outre une suite de compositions sous le titre d'Œuvres d'architecture d'Antoine Lepautre, dont la première édition parut en 1652. Daviler se chargea plus tard de donner des explications sur les planches de ce livre.

Antoine Lepautre était architecte de Monsieur, frère du roi, et en cette qualité, il ajouta deux ailes à son château de Saint-Cloud, et donna le dessin de la partie haute de la grande cascade. L'hôtel de Beauvais mérite d'être cité à part parmi les œuvres de Lepautre; la disposition du plan est extrêmement ingénieuse eu égard à l'irrégularité du terrain. Quant à l'ordonnance de l'architecture extérieure et intérieure de cet hôtel, bien qu'on y rencontre certains détails empreints du mauvais goût qui commençait s'introduire dans l'art, on se plaît à y reconnaître un caractère d'unité et de fermeté qui dénotent un architecte de talent et sûr de lui-même.

Lepautre avait construit l'hôtel de Beauvais pour une personne qui avait toute la confiance de la reine-mère; ce fut sans doute par cette protection qu'il parvint au poste de premier architecte du roi. Comme tel, il eut à fournir les dessins du château de Clagny, destiné à madame de Montespan; mais celle-ci n'étant aucunement satisfaite, Le Nostre profita de cette occasion pour produire son ami Mansart. Il proposa donc à madame de Montespan de lui procurer les dessins d'un jeune homme de sa connaissance qui certainement lui plairaient: elle y consentit: les dessins furent présentés et agréés. Lepautre en eut, dit-on, tant de chagrin qu'il faillit succomber à cette mortification. Antoine Lepautre avait été reçu à l'Académie d'architecture en 1671, c'est-à-dire lors de son établissement. Il mourut, en 1691, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

BERAIN.

Berain, contemporain de Jean Lepautre, était également habile comme dessinateur et comme graveur; ses compositions sont nombreuses et variées; on trouve dans ses œuvres des



Dix-septième siècle. — Dessin de Vase, par Jean Lepautre.

décorations pour les voûtes et les plafonds, des dessins de meubles, de pendules, de candélabres, des cénotaphes, etc. Mais Berain s'était particulièrement livré au genre arabesque dans lequel on lui accordait de son temps une grande supériorité. Tout en reconnaissant à Berain une imagination féconde et brillante, on doit regretter que ses œuvres soient déjà empreintes de ce mauvais goût qui engendra le style dit rocaille, adopté bientôt à l'exclusion de tout autre. Berain est



Dix-septième siècle.— Dessin de Vase, par Jean Lepautre.

bien inférieur à Jean Lepautre, au burin duquel i. eut souvent recours pour traduire ses compositions. Mais nous ne pouvions omettre de le mentionner ici, vu l'influence qu'il exerça sur le goût décoratif de cette époque. Influence funeste, il faut le dire, et à laquelle on doit attribuer tous ces motifs bizarres de décorations qui firent fureur dès le commencement du dix-huitième siècle.

La suite à une autre livraison.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

Voy. p. 2, 36, 74, 102.

AVRIL.

Les belles soirées sont revenues ; les arbres commencent à déplisser leurs bourgeons ; les hyacinthes, les jonquilles, les violettes et les lilas parfument les éventaires de bouquetières ; la foule a repris ses promenades sur les quais, sur les boulevards. Après dîner je suis aussi descendu de ma mansarde pour respirer l'air du soir.

C'est l'heure où Paris se montre dans toute sa beauté. Pendant le jour, le plâtre des façades fatigue l'œil de sa blancheur monotone, les chariots pesamment chargés font trembler les pavés sous leurs roues colossales, la foule empressée se croise et se heurte, uniquement occupée de ne point manquer l'instant des affaires ; l'aspect de la ville entière a quelque chose d'âpre, d'inquiet et de haletant ; mais dès que les étoiles se lèvent, tout change : les blanches maisons s'éteignent dans une ombre vaporeuse ; on n'entend plus que le roulement des voitures qui courent à quelque fête ; on ne voit que passants flâneurs ou joyeux : le travail a fait place aux loisirs. Maintenant chacun respire de cette course ardente à travers les occupations de la journée, ce qui reste de force est donné au plaisir ! Voici les bals qui éclairent leurs péristyles, les spectacles qui s'ouvrent, les boutiques de friandises qui se dressent le long des promenades, les crieurs de journaux qui font briller leur lanterne. Paris a décidément déposé la plume, le mètre et le tablier ; après la journée livrée au travail il veut la soirée pour jouir ; comme les maîtres de Thèbes, il a remis au lendemain les affaires sérieuses.

J'aime à partager cette heure de fête, non pour me mêler à la gaieté commune, mais pour la contempler. Si la joie des autres aigrit les cœurs jaloux, elle fortifie les cœurs soumis ; c'est comme un rayon de soleil qui fait épanouir les deux plus belles fleurs de l'année, la confiance et l'espoir.

Seul au milieu de cette multitude riante, je ne me sens point isolé, car j'ai le reflet de sa gaieté ; c'est ma famille humaine qui se réjouit de vivre : je prends une part fraternelle à son bonheur. Compagnons d'armes dans cette bataille terrestre, qu'importe à qui va le prix de la victoire ? Si la fortune passe à nos côtés sans nous voir, et prodigue ses caresses aux autres membres de la grande famille, consolons-nous comme l'ami de Parménion, en disant : — Ceux-là sont aussi Alexandre !

Tout en faisant ces réflexions, j'allais devant moi à l'aventure, passant d'un trottoir à l'autre, revenant sur mes pas, m'arrêtant aux boutiques et aux affiches ! Que de choses à apprendre dans les rues de Paris ! quel musée vivant et varié ! Fruits inconnus, armes étranges, meubles d'un autre temps ou d'autres lieux, animaux de tous les climats, images des grands hommes, costumes des nations lointaines, le monde est là par échantillons.

Aussi voyez ce peuple dont toute l'instruction s'est faite le long des vitres et devant l'étalage des marchands ! rien ne lui a été enseigné et il a une première idée de toute chose. Il a vu des ananas chez Chevet, un palmier au Jardin des Plantes, des cannes à sucre en vente sur le pont Neuf. Les peaux rouges exposées à la salle Valentino lui ont appris à mimer la danse du bison et à fumer le calumet ; il a fait manger les lions de Carter, il connaît les principaux costumes nationaux d'après la collection de Babin ; les étalages de Goupil lui ont mis sous les yeux les chasses au tigre de l'Afrique et les séances du Parlement anglais ; il a fait connaissance, à la porte du bureau de *l'Illustration*, avec la reine Victoria, l'empereur d'Autriche et Kossuth ! On peut certes l'instruire, mais non l'étonner ; car aucune chose n'est complétement nouvelle pour lui. Promenez le gamin de Paris dans les cinq parties du monde, et à chaque étrangeté dont vous croirez l'éblouir, il vous répondra par le même mot sacramentel et populaire : *Connu.*

Mais cette variété d'exhibitions qui fait de Paris le musée du monde, n'offre point seulement au promeneur un moyen de s'instruire, c'est une perpétuelle excitation pour l'imagination éveillée, un premier échelon dressé devant nos songes. En la voyant, que de voyages entrepris par la pensée, quelles aventures rêvées, que de merveilleux tableaux ébauchés ! Je ne regarde jamais, près des bains Chinois, cette boutique tapissée de jasmin des Florides et pleine de magnolias, sans voir se dérouler devant moi toutes les clairières des forêts du nouveau monde décrites par l'auteur d'Atala.

Puis, quand cette étude des choses et cet entretien avec la pensée a amené la fatigue, regardez autour de vous ! quels contrastes de tournures et de physionomies dans la multitude ! quel vaste champ d'exercice pour la méditation ! L'éclair d'un regard entrevu, quelques mots saisis au passage ouvrent mille perspectives. Vous cherchez à comprendre ces révélations incomplètes, comme l'antiquaire s'efforce de déchiffrer l'inscription mutilée de quelque vieux monument. Vous bâtissez une histoire sur un geste, sur une parole !... Jeux émouvants de l'intelligence qui se repose dans la fiction des lourdes banalités du réel.

Hélas ! en passant près de la porte cochère d'un hôtel, j'ai tout à l'heure aperçu un triste sujet pour une de ces histoires. Au coin le moins lumineux, un homme était debout, la tête nue et tendant son chapeau à la charité des passants. Son habit avait cette propreté indigente qui prouve une misère longtemps combattue ; boutonné avec soin, il cachait l'absence du linge. Le visage à demi voilé par de longs cheveux gris, et les yeux fermés comme s'il eût voulu échapper au spectacle de son humiliation, le mendiant demeurait muet et sans mouvement. Les promeneurs passaient avec distraction à côté de cette indigence qu'enveloppaient le silence et l'ombre ; heureux d'échapper à l'importunité de la plainte, ils détournaient les yeux ! Tout à coup la porte cochère a glissé sur ses gonds ; un équipage très-bas, garni de lanternes d'argent et traîné par deux chevaux noirs, est sorti doucement, puis s'est élancé vers le faubourg Saint-Germain. A peine ai-je pu distinguer, au fond, le scintillement des diamants et des fleurs de bal ! la lueur des lanternes a passé comme une raie sanglante sur la pâle figure du mendiant, ses yeux se sont ouverts, un éclair a illuminé son regard qui a poursuivi l'opulent équipage jusqu'à ce qu'il eût disparu dans la nuit !

J'ai laissé tomber dans le chapeau toujours étendu une légère aumône et je suis passé vite !

Hélas ! je venais de surprendre les deux plus triste secrets du mal qui tourmente notre siècle, l'envie haineuse de celui qui souffre et l'oubli égoïste de celui qui jouit.

Tout le plaisir de cette promenade s'est évanoui ; j'ai cessé de regarder autour de moi pour rentrer en moi-même. Au spectacle animé et mouvant de la rue a succédé la discussion intérieure de tous ces douloureux problèmes écrits depuis quatre mille ans au fond de chacune des luttes humaines, mais plus clairement posés de nos jours.

Je songeais à l'inutilité de tant de combats qui n'avaient fait que déplacer alternativement le malheur avec la victoire, à ces malentendus passionnés renouvelant, de génération en génération, la sanglante histoire d'Abel et de Caïn ; et, attristé par ces lugubres images, je marchais à l'aventure, lorsque le silence qui s'était fait autour de moi m'a fait sortir insensiblement de ma préoccupation.

J'étais arrivé à une de ces rues écartées où l'aisance sans faste et la méditation laborieuse aiment à s'abriter. Aucune boutique ne bordait les trottoirs faiblement éclairés ; on n'entendait que le bruit éloigné des voitures et les pas de quelques habitants qui regagnaient tranquillement leurs demeures.

Je reconnus aussitôt la rue, bien que je n'y fusse venu qu'une fois. *La suite à la prochaine livraison.*

NOTES PRISES DE MA FENÊTRE.

Voy. 1835, p. 192; 1840, p. 250, 293.

Sous ma fenêtre caquettent les nombreux habitants d'une basse-cour. Une petite ménagère coquette trotte çà et là au milieu des hôtes emplumés que n'effarouche jamais sa présence; et, dans son étroite république, elle entretient un ordre si parfait, une propreté tellement exemplaire, qu'assurément, si je me plains du voisinage, ce ne saurait être qu'à raison des fréquentes distractions qu'il me cause. Comment consulter des dictionnaires et des livres, comment aligner des mots ou des chiffres, lorsque devant vos yeux se déroule toute cette vie active et régulière, lorsque les chatoyantes couleurs des plumes s'étalent au soleil et sollicitent vos regards? Les brillantes descriptions de nos plus habiles naturalistes pâlissent devant les reflets d'émeraude ou de lapis des plumes en panache du moindre coq de ma voisine, et les gorges irisées de ses pigeons, les cous azurés de ses canards, défient la poésie descriptive la plus riche en expressions colorées.

Quand ma voisine en a le temps, nous causons; je suis heureux de lui fournir parfois des explications et quelques noms barbares en échange des nombreuses anecdotes et du spectacle plein d'attrait dont elle me fait jouir. Elle vit avec son peuple ailé, l'aime, le soigne, se sépare à regret des individus que le marché réclame, et pleure les poulets, « qu'il faut vendre, hélas! » dit-elle avec un soupir. Du moins, tant qu'ils vivent sous sa loi, ses oiseaux sont bien soignés, bien nourris; elle étudie leurs instincts naturels, afin d'y conformer le plus possible cette vie domestique, seconde nature d'habitude qui leur est imposée.

« Il y a profit à les rendre heureux, » répète-t-elle, pour s'excuser vis-à-vis des gens qui ne voient en toute chose que l'intérêt du capital employé; mais, bien que ses volailles aient une réputation à dix lieues à la ronde, bien qu'elle élève les plus belles races d'oiseaux domestiques de tous nos environs, la petite fermière, j'en suis convaincu, tire encore plus de plaisir que d'argent de la basse-cour qui glousse, caquette et roucoule devant ma croisée.

Il faut voir à son approche toutes ces populations emplumées s'empresser autour d'elle! Chaque oiseau l'aime, la connaît, lui fait fête à sa manière. J'ai même lieu de penser que la réputation de la fermière s'étend parmi la gent volatile du dehors, par delà ses possessions, et j'en pourrais apporter tout au moins un exemple.

Le terrain battu, sablonneux et sec de la basse-cour descend, au midi, en pente jusqu'à un petit cours d'eau limpide bordé d'un fin gazon. J'ai essayé de persuader à ma voisine que, pour conserver le velouté de la pelouse, la pureté des eaux, elle ferait bien de hausser la palissade, et de fermer la petite porte qui permet à ses oiseaux aquatiques d'aller s'ébattre dans le ruisseau. Mes conseils s'appuyaient sur de bonnes autorités, entre autres sur celle de l'économiste Cobbett.

« L'eau est inutile aux vieux canards, disais-je d'après lui, et nuisible aux jeunes. On ne doit pas permettre à ceux-ci de nager avant l'âge d'un mois, et même alors l'eau les empêche d'engraisser et le froid les tue. »

Ces conseils n'ont point trouvé ma voisine docile. « Mes canards sont si heureux de nager, de barboter! » répond-elle; et cet argument suffit pour battre en brèche nombre de mes maximes d'économie rurale.

De fait, c'est plaisir de voir les troupes joyeuses, frappant l'eau de leurs ailes luisantes, la faire jaillir de toutes parts, et ma voisine a grand soin de ne jamais laisser les files boiteuses de ses canards se diriger vers le ruisseau avant que le soleil l'ait échauffé de ses rayons de midi. Puis, dès que la fraîcheur du serein descend avec l'ombre, toute la population emplumée rentre et va nicher dans des poulaillers secs, propres, chauds, garnis d'une paille fréquemment renouvelée, et munis de perchoirs nombreux.

Cependant un clapotement d'eau, et le bruit connu des canards qui, bien qu'ils naviguent en silence, signalent leur départ et leur retour à terre par des cris discordants, fit un soir dresser l'oreille à ma voisine. Elle craignait quelques négligences. Accourue vers le ruisseau, que voit-elle aux lueurs du crépuscule? Non point ses pensionnaires attardés, mais bien une étrangère qui, suivie de ses douze canetons, venait d'aborder et demandait asile. Je présume que la nouvelle venue avait ouï parler des délices du lieu et du bon naturel de la fermière.

Ce n'est point ici une plaisanterie, une anecdote inventée en l'honneur de ma voisine, un *canard* enfin, comme on est convenu d'intituler certains mensonges. C'est la simple vérité. Les recherches pour découvrir le propriétaire légal de la couvée voyageuse ont été vaines, et cette involontaire usurpation est légitimée, comme le devrait être toute propriété, par le bon usage. En trop heureuse situation pour être tentée de revenir à la vie errante, la cane vagabonde pond, couve, fournit œufs et canetons, dont le produit profite à un ménage infirme qui n'a pu en sa jeunesse amasser l'aisance nécessaire aux vieux jours.

« Ce bien m'est venu de Dieu et grâce; il est tout juste que de plus nécessiteux en aient la meilleure part. » Voilà comment s'excuse la fermière.

« A donnant donnant, » dit un proverbe de notre province: aussi ma voisine reçoit-elle de fréquents témoignages de souvenir et de bonne amitié. Il y a un an qu'un petit cousin, un matelot en congé dans le pays, lui apporta de la Caroline, où il avait séjourné, un fort joli oiseau.

« Mieux coiffé qu'une fiancée à sa noce! » s'écriait la fermière en me le montrant tout d'abord: aussi n'a-t-elle pas appris sans plaisir que le fameux naturaliste suédois avait fait jadis l'observation qu'elle venait de faire. La forme de cette belle aigrette, ourlée de blanc et tombant sur la nuque, comparée par Linné à la coiffure des jeunes mariées de son pays, a valu au beau palmipède le surnom de *sponsa*, l'épousée.

Depuis, la fermière a multiplié les questions sur ce nouveau favori dont la tête est ornée de reflets d'un vert métallique si riche, l'aigrette terminée par des plumes d'un violet pourpre si beau, le tour de l'œil, les joues, la poitrine tatoués d'un blanc si pur que font ressortir tour à tour le vert obscur, le violet sombre, le noir lustré des plumes supérieures et de la bande qui sépare la gorge de la poitrine. Ma voisine ne se lasse pas d'admirer le double collier blanc, les croissants des joues et les pinceaux de plumes déliées, fines comme des cheveux, dont les bords des ailes et de la queue sont ornés; le bec cramoisi bordé de blanc, noir au bout et sur la crête; les pattes d'un jaune vermillonné, l'iris d'un rouge tournant à l'orange la ravissent tour à tour. Ses interrogations sur les mœurs et les habitudes de l'oiseau ont trop souvent dépassé ma science; il m'a fallu enfin lui traduire une page de Wilson.

« Le 18 mai, dit le naturaliste américain, je visitai un arbre qui contenait un nid de canards d'été... »

— D'été! interrompit ma voisine; vous aviez dit *sponsa*.

— Le même oiseau, souvent nommé par plus d'un peuple, par plus d'un individu, porte plusieurs noms. Les Américains des États du Nord, ayant remarqué qu'à l'approche de l'hiver ce canard émigrait au midi, le nommèrent en conséquence *canard d'été*: on l'a appelé *de la Caroline*, parce qu'il séjourne dans cet État toute l'année. *Canard des bois* est encore un de ses titres; Wilson vous en dit le motif: il niche sur les arbres; et je continuai ma lecture.

« Le vieux chêne blanc à forme grotesque qui renfermait ce nid, était découronné par l'orage: il s'élevait sur les

bords de la rivière de Tucka-Hoe (New-Jersey), sur la pente de la berge, à 19 mètres environ du courant d'eau. Sa cime tronquée était creuse, et dans le creux, à six pieds de profondeur environ, sur le bois réduit en poussière, gisaient treize œufs, soigneusement recouverts d'un duvet arraché probablement à la poitrine de l'oiseau. Depuis quatre ans, la même paire nichait en ce même endroit. La personne qui me l'assura occupait une maison voisine, et le printemps d'avant, elle avait vu la femelle descendre du nid ses petits un à un. Les saisissant par l'aile ou par la peau du cou avec son bec, elle les portait en sûreté au pied de l'arbre, d'où elle les conduisait à l'eau. Sous ce même chêne, à l'époque où je le visitai, se construisait une corvette, et, malgré le bruit et le mouvement des ouvriers, les canards, fidèles à leur ancienne demeure, continuèrent à sortir, rentrer, aller et venir, comme si de rien était. Le mâle perchait d'habitude sur une branche du chêne, et, de ce poste, surveillait la femelle occupée à pondre ou à couver. Au pied du même tronc, entre les racines saillantes, une oie domestique avait élu domicile et déposé ses œufs. »

Je ne saurais énumérer toutes les conclusions que ma voisine a tirées de ce récit. D'abord la certitude qu'elle peut acclimater et domestiquer cette belle race, d'où s'en est suivi un vif désir de se procurer une femelle. « Ce que femme veut, Dieu le veut. » Et une cane de la Caroline a pris possession de la vieille souche aux flancs creux, transplantée pour elle dans le voisinage du ruisseau : « Car ces ongles-là sont faits pour percher, répétait ma voisine en examinant les doigts allongés des beaux palmipèdes. Déjà habitués à son inspection, ils se laissent caresser et flatter par la main légère qui leur distribue l'avoine et la mie de pain, qui leur apporte la terrine de pommes de terre bouillies, force laitues, force herbages hachés, le potager de la fermière étant d'une grande ressource à sa basse-cour.

« Je sais bien, réplique-t-elle aux recettes que je tire pour elle de mes livres, je sais bien que d'autres les engraisseront plus vite avec de la viande crue, avec des rebuts de fumier, de tripailles auxquels je ne saurais penser sans répugnance. Mais, je vous en réponds, les volailles nourries de la sorte, n'ont pas le goût de noisette des miennes; la graisse qu'on obtient ainsi n'est ni saine ni ferme. Qui sait si bon nombre des maladies qui assiégent ces pauvres gens riches surnourris, ne sont pas causées par la façon malsaine et contre nature d'engraisser les animaux monstrueux que l'on sert sur leurs tables? Qui sait si les épidémies des basses-cours ne viennent pas de ce régime dégoûtant ? »

A cela je ne sais trop qu'objecter. Il est certain que jamais je ne vis maladie, ni dans la famille, ni parmi les oiseaux que font prospérer les soins de la fermière; je crois même qu'elle mènera à bien les deux couvées de ses canards de la Caroline. La première, enlevée à la mère, œufs à œufs, à mesure qu'ils étaient pondus, a été confiée à une couveuse dont le singulier instinct vient en preuve du pouvoir de l'éducation sur les animaux et du parti que l'on en peut tirer. »

Il y a trois ans que ma voisine plaça des œufs de cane sous une toute jeune poulette; une trentaine de jours après, les canetons percent la coquille, et veulent courir à l'eau. La poule, à son apprentissage de mère, ne s'effaroucha pas autant qu'une autre des goûts aquatiques de ses nourrissons. Au lieu de courir çà et là, en poussant des cris de détresse, comme font toutes les poules en pareille occasion, elle vola sur une grosse pierre au milieu du ruisseau; de ce poste d'observation, elle surveillait en gloussant sa couvée qui nageait autour d'elle. Au temps des repas, à l'heure du retour, elle revolait à terre, et rappelait au logis sa petite troupe au large bec et au duvet doré. Deux ou trois couvées de canards l'ont habituée de telle sorte à ce manége, qu'ayant une fois fait éclore ses propres œufs, elle s'obstinait à conduire et à pousser à l'eau les poussins récalcitrants. Force fut de les lui enlever. C'est à cette couveuse aguerrie que la fermière a confié la demi-douzaine d'œufs d'un ovale régulier, d'un grain fin, du plus beau poli, et d'un blanc jaunâtre d'où elle espère voir sortir une génération de canards d'été. L'autre couvée, soignée par la mère elle-même, repose sous son chaud duvet dans le tronc de la vieille souche.

Malgré mes sympathies pour les conquêtes de ma voisine, nous avons parfois querelle ensemble. Curieuse de connaître les renseignements d'histoire naturelle que je puise dans ma bibliothèque, elle ne s'y soumet pas toujours. Récemment nous avons eu une discussion sur la façon dont s'entretient le lustre du plumage des canards. Elle soutient que d'une glande située au-dessus du croupion de ces oiseaux suinte une sorte d'huile dont ils imprégnent leur bec et qui leur sert à lisser, à graisser leur plumage qu'il rendent ainsi imperméable. J'ai eu beau réunir les autorités de plusieurs anatomistes qui prouvent que cette glande ne contient pas assez d'huile pour en oindre une plume, bien moins tout un plumage, ma voisine s'en rit. — Bah! répond-elle, est-ce que mon chat ne se lisse pas, ne débarbouille pas toute sa fourrure avec cette petite langue si sèche qu'il semble qu'elle ne mouillerait pas un poil? L'huile ne manque à mes canards que lorsqu'ils sont malades; et voyez comme ils sont lustrés!



La Canard d'été ou de la Caroline (Anas sponsa).

Bureaux d'abonnement et de vente, rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LE CONCERT DE FAMILLE.



Lorsque j'entrai, la grand'mère travaillait près de la bibliothèque; la petite Lina, perchée sur un échafaudage de livres qui la rapprochait du pupître, solfiait, marquant du doigt la mesure rarement en défaut. Fière de ses quatorze ans, Pauline, droite et digne, accompagnait à la tierce, d'un second dessus égal et juste, la voix argentine et légèrement aigrelette de sa sœur. Le violoncelle du frère aîné donnait le ton; ses graves accords, quelque peu nasillards, soutenaient le chant enfantin, et réglaient les temps en les accentuant plus qu'à mon gré il n'eût fallu. C'étaient les premiers pas dans une science; moi, mélomane, qui veux avant tout de l'art, de l'élan, et la *furia francese* du moins, si je ne puis avoir la mélodie italienne et ses mille roucoulements, je pris de l'humeur contre cette *innocente* musique. Un malheureux mot qui, s'il avait là-haut autant de puissance qu'il en a parfois ici-bas, aurait enrayé la création, me trottait par la cervelle, et je me répétais tout bas : *A quoi bon ?* a quoi bon une succession de sons qui ne donnent ni émotion ni plaisir ?

— J'ai vu le temps où vous n'eussiez pas appelé cela de la musique, dis-je à demi-voix à la bonne mère, après les premiers saluts.

— Nous apprenons; nous n'avons pas la prétention de faire autre chose.

— A la bonne heure; mais ces jeunes voix ne cherchent pas même l'expression qui est l'âme de la mélodie : la musique est un des instincts de notre nature; son sujet, les émotions de nos cœurs; et, pardon, je suis un vieil ami, j'ai le droit de parler franc : Lina et Pauline poussent en mesure des sons justes et réguliers, voilà tout. Il n'y a aucune tentative pour produire ce que j'appelle le *chant*.

— Ce sont des instruments que nous formons : si les sons qu'ils produisent sont justes et purs, je n'en demande pas davantage. Au lieu de me plaindre de la critique, je vous remercie du compliment.

Je n'étais pas en disposition d'être remercié; les paroles de Gui d'Arezzo, dans son latin barbare, me revenaient en idée : « Du musicien au chantre, écrit-il, grande est la distance; l'un sait, l'autre dit. Or, si le chanteur ne comprend pas ce qu'il exécute, je le définis *una bestia.* » Gui avait grand' raison, pensais-je, et c'est abrutir ces pauvres enfants que d'en faire des machines à son. L'animal même est plus musicien, son cri exprime quelque chose !

Je me levai, je me promenai dans la chambre; le craquement de mes bottes ajoutait un accompagnement peu harmonieux à cette musique ingénue, et mon irritation croissait. —Cet art, me disais-je, qui déchiffre ce qui est écrit en nous, qui donne une voix à nos sensations les plus intimes, les plus ardentes, et les exhale en vibrations harmonieuses, cet art n'est-il pas profané lorsqu'il sert à employer les heures perdues de petites pensionnaires qui attendent les applaudissements de papa et de maman, pour peu qu'elles aient joué la sonate sans croquer de notes, et qui prétendront aux ap-

plaudissements de la foule lorsqu'elles auront débité froidement et sans *brio* les plus beaux airs de nos opéras! D'honneur, j'aime mieux entendre psalmodier Rossini et Mozart par l'orgue de nos rues; il lui arrive d'être juste, et la distance et l'imprévu peuvent donner quelque agrément à sa routine monotone.

Je vins me rasseoir. — C'est du plain-chant que vos enfants exécutent, ce me semble? dis-je. Il m'était impossible de songer à autre chose et de changer de sujet de conversation. Ces tierces, ces sixtes me poursuivaient, et je maudissais l'accord parfait, comme le pourraient faire les diables de l'Opéra, accoutumés à n'appuyer que sur les dissonances.

— Oui, me répondit la vieille mère en posant son ouvrage. Ses yeux candides qu'elle leva sur moi, et que l'âge n'avait pas rendus moins expressifs, m'apprirent que mes pensées étaient devinées, et qu'elle lisait mon humoriste désapprobation à travers ma maussade pantomime.

— Je sais, continua-t-elle en souriant, que vous n'êtes pas de ces esprits superficiels qui, de ce que la musique est fugitive, en concluent qu'elle est futile....

— Loin de là, interrompis-je, puisque à mon avis elle doit traduire l'âme au dehors, en éveiller, en solliciter les émotions....

— Elle ne peut éveiller que ce qui existe déjà. Chez nos enfants, elle ne trouve heureusement que des sensations calmes et douces, et j'aime à entendre sortir de leurs bouches naïves ces chants sacrés dont la beauté solennelle élève nos pensées vers le ciel.

— Il est certain qu'elles comprendront mieux le sens de la musique de Palestrina, de Bach, de Handel, que les tendres et pathétiques accents de Mozart ou de Zingarelli. Mais, puisque nous en sommes sur ce chapitre, dites-moi, voulez-vous faire de vos petites filles si ingénues, si simples (la façon dont elles exécutent est une preuve de leur naïveté), voulez-vous en faire de ces artistes manqués qui ont des prétentions en guise de talents? Les lancerez-vous dans les concerts d'amateurs? Que feront-elles de la musique en parties que vous leur faites étudier, si elles la récitent sans accent, sans expression, sans plaisir? Et si le sentiment parle, si l'instinct se révèle, si elles chantent enfin, que ferez-vous d'elles?

— De bonnes et honnêtes femmes, dans tous les cas, j'espère. La musique variera leurs occupations et apportera un charme de plus au foyer domestique. Lorsque des peines inévitables, des anxiétés, des joies inconnues s'éveilleront en elles, une voix de plus leur sera donnée pour exhaler leurs impressions sans les profaner. Au plaisir naturel et sain qui se développera à mesure qu'elles-mêmes se développeront, Dieu me préserve de jamais substituer les longues angoisses et les courtes jouissances de la vanité! C'est pourquoi les *soli* sont à peu près exclus de nos petits concerts de famille, auxquels je conserve avec soin leur caractère social. Nos enfants causent harmonieusement entre eux et ne pérorent point. Habitués de bonne heure à faire de la musique, ils y voient un moyen de se réunir; c'est une causerie de plus. Cette étude m'a servi d'ailleurs à cultiver la mémoire assez paresseuse de mes petites-filles. Le souvenir des chants est, à mon avis, un des plus tenaces. Si les vers se retiennent mieux que la prose, c'est parce que la poésie emprunta de la musique la mesure et l'harmonie. Un accent de reconnaissance envers Dieu, une prière, une action de grâces, se lient volontiers à un motif de chant. Tout s'efface plutôt qu'un air. Ceux que j'ai entendus dès ma première enfance se réveillent parfois dans ma vieille tête, et si vous saviez quel concert de sentiments ils y raniment! J'aime quand ce sont mes petites-filles qui font résonner cette cloche d'appel. Que de figures se relèvent du fond de la tombe et me viennent parler d'affections qui ne sauraient mourir, de joies écoulées, de fêtes de famille; images que le temps submergeait dans ses ondes et qui surnagent tout à coup! Le premier sourire de leur mère, hélas! de la fille que j'ai perdue, se rattache à un air dont vous dédaigneriez la mélodie monotone. Vous voyez que je prépare à mes enfants un lien pour leurs souvenirs, et lorsque les chagrins viendront, un moyen de faire éclore en douce mélancolie le germe amer de la douleur.

Ma bile s'était refroidie, et les notes cristallines, limpides, qui se continuèrent lorsque ma vieille amie se tut, prenaient quelque chose d'angélique : mon point de vue avait changé.

— Je vous comprends, repris-je enfin; vos chastes hymnes, ranimées des vieux temps, cultivent l'oreille de vos filles sans exciter leur vanité encore endormie, sans chatouiller des passions qui ne naîtront peut-être jamais.

— Puisse la protection de leur mère, qui est maintenant un ange au ciel, puissent mes prières et mes soins les en garantir! Que jamais elles n'éprouvent le besoin d'accentuer avec plus d'énergie des chants plus passionnés! La science de la musique ne fait que transcrire au dehors, vous l'avez dit, ce qui est écrit au dedans. Puissent les chères petites n'exprimer jamais, avec une voix toujours pure, que de chastes et religieuses inspirations!

— Mais... (le *mais* et le *à quoi bon* sont des mots que je ne saurais retrancher de mon vocabulaire, bien que souvent je les condamne); mais, dis-je, il me semble qu'elles consacrent de bien longues heures à cette étude. Les cantiques... Pardonnez, vous savez que je ne puis ni retenir ni marchander les objections... Les cantiques, pour être chantés purement, ne demandent point l'étude de l'harmonie, pas même celle de la basse fondamentale; et j'ai vu Auguste composer sa basse; j'ai remarqué chez Pauline quelque connaissance de la marche des accords; pour rendre justice aux deux sœurs, elles déchiffrent avec facilité. N'avez-vous pas peur de donner trop de science à celles chez qui vous ne voulez éveiller ni l'esprit de rivalité, ni les vibrations du cœur, ni le goût effréné de la louange et des succès du monde?

— Ne jamais retrancher et diriger toujours, mon cher ami, a été ma loi dans leur éducation, et je m'en trouve bien. Croyez-vous que le temps employé à cultiver la justesse et la finesse de l'oreille, et à développer en vocalisant la force des poumons; pensez-vous que les heures passées à débrouiller, à étendre l'intelligence par l'étude des rapports des sons, par celle des calculs d'harmonie; croyez-vous que les moments qui s'écoulent, tandis que leur âme est doucement ouverte à de pieuses sensations, et que des hymnes du plus noble caractère s'élèvent harmonieusement dans l'air; croyez-vous, de bonne foi, que ce soit là un temps mal employé? Espérez-vous plus pour le développement du cœur et des vertus, de ces journées que les jeunes filles passent le nez sur leur broderie, la vue fatiguée à compter les fils d'un point à jour? Leur esprit, suivant la pente où ces occupations l'entraînent, se préoccupe alors uniquement de la parure qu'elles préparent, de l'effet qu'elles produiront. Là, tout est matériel, tout se porte à des pensées vulgaires, à des résultats peu favorables à l'accroissement de l'intelligence, peu faits pour élever l'âme. Il y a plus de vanité, plus d'envie, plus de rêves dangereux dans l'esprit de celle dont les doigts seuls activement employés laissent le champ libre aux divagations de l'imagination, que dans la tête de la jeune fille dont l'intelligence est absorbée par l'étude, prise sérieusement, du dessin ou de la musique. Les arts ont leur bon et leur mauvais génie, mon cher ami, et c'est aux mères qu'il appartient de couper les ailes à celui-ci et de donner l'essor à l'autre.

DES USTENSILES DE MÉNAGE.

Le perfectionnement des ustensiles de ménage touche de plus près qu'on ne le pense à la liberté vraie et pratique, car il contribue beaucoup à la liberté dans la maison, qui n'importe pas moins au bonheur du genre humain que la

liberté sur la place publique. Tel ustensile affranchit les domestiques de tel travail pénible ou malsain ; tel autre permettra à une personne de faire l'ouvrage de trois, et par conséquent en affranchira deux de la domesticité.

MICHEL CHEVALIER.

La mollesse et l'indulgence pour soi-même, et la dureté pour les autres, n'est qu'un seul et même vice.

NICOLE.

LA VIE DE JEAN MULLER.

Suite. — Voy. p. 58, 82.

« La tourbe des historiens n'estime dignes de mémoire que les actions bruyantes, les massacres, les dévastations, et en général les folies de l'esprit humain ; peut-être est-ce par sympathie. Il me semblerait plus utile au patriotisme et à la vertu de nos concitoyens de mettre en lumière les mérites modestes. Le fondateur de la première école populaire dans un pays est plus grand que le conquérant de la première province.

» Le spectacle des grands mouvements de la société me ravit, m'enflamme du désir de les peindre et de traverser les âges lointains avec les ombres des héros et de leur poëte ; cette pensée me fait oublier toute considération personnelle, titres, revenus, séjour. Celui qui n'est pas appelé à une vie digne de l'histoire, peut du moins essayer d'écrire l'histoire d'une manière digne des lecteurs. »

Ces nobles paroles de Muller sont extraites d'une de ses lettres à J.-Henri Füssli, où nous lisons encore ce jugement sur les historiens dont il faisait sa principale étude. On lit dans la même lettre : « Si l'on étudiait davantage les anciens, et qu'on s'appropriât leur belle simplicité et la noblesse de leur expression, nous aurions de meilleurs historiens. Les anciens, il est vrai, ne sont pas tous sur la même ligne. César écrit comme un empereur ; Tacite, de même que Salluste, presse dans de nerveuses sentences des vérités profondes. Tite-Live est plus verbeux, plus louangeur et moins exact ; la diffusion de Plutarque passe toutes les bornes. Je ne critique pas l'ensemble des ouvrages de ces grands hommes ; je me borne à montrer leurs côtés faibles, afin de détruire la superstitieuse admiration pour les anciens, et de faire voir qu'il n'est pas impossible de les atteindre. »

En un autre endroit Muller fait cette comparaison entre Tacite et César ; son âme sympathisait surtout avec Tacite : « Je le lis de nouveau, écrivait-il, mais ce n'est plus le même Tacite ; chaque fois que je le relis, il m'apparaît bien au-dessus de celui que je connaissais. » Cependant ce n'est pas dans ses écris qu'il trouvait la perfection de l'art historique : « J'avoue que César me rend infidèle à Tacite. Il est impossible d'écrire avec plus d'élégance et de pureté. Voilà le vrai modèle de la précision, car il dit tout ce qu'il faut et rien de plus. Il parle, en homme d'État, de toutes choses sans passion; Tacite, philosophe, orateur, ami de l'humanité, se passionne quelquefois. Quand je m'attache à lui, il m'égare facilement ; mon César ne saurait m'égarer. »

Muller se rendit à Olten au printemps de 1773, avec quelques Schaffhousois. Il y rencontra Charles-Victor de Bonstetten (1). L'enthousiasme du beau et du bon unit bientôt ces deux jeunes hommes par le lien le plus intime ; Bonstetten devint l'idéal de Muller à cette époque de la vie où le caractère achève de se former. Une de ses premières lettres à son nouvel ami (14 mai 1773) nous montre dans quelle sainte acception il prend le mot amitié : « Quand ce sont les âmes qui s'unissent, quand de nobles êtres s'associent pour une noble vie ; quand je vois jusqu'à la moelle de l'âme de mon ami ; quand j'aime du fond de mon cœur, non le gentilhomme, non le savant, mais l'homme vertueux et sage, et que je l'aime pour tout jamais, à la honte et pour l'instruction de notre siècle, à la gloire de la nature humaine et de notre nation, cette union mérite le saint nom d'amitié, elle nous élève au niveau des hommes les plus excellents.... J'ai longtemps souhaité le commerce d'un ami de la sagesse, qui, à peu près de mon âge, parcoure la même carrière que moi, et dans le sein duquel je puisse répandre avec abandon mes projets et mes réflexions concernant le patrie, la science et l'humanité. » Les premières lettres des deux jeunes hommes sont un traité d'alliance, de franchise, de communication réciproque, complète, abandonnée ; études, lectures, jugements, sentiments, vie extérieure, vie intime, tout anime cette correspondance.

Un jour Muller consulte son ami sur l'étude de la langue française, « Cette langue, lui dit-il, est celle que je préfère ; mais je la parle et l'écris si diaboliquement, que je ne me hasarde qu'avec des étrangers qui n'en savent pas d'autre.... La connaissance de beaucoup de langues rend à quelques égards cosmopolite ; elle enrichit et précise nos idées, elle me plaît par ses difficultés mêmes... Si je savais bien le français, il deviendrait pour moi ce qu'il est pour le grand Frédéric. L'énergique concision de la langue anglaise, l'harmonie douce et musicale de l'italienne, ont moins de charme pour moi que la langue universellement parlée depuis la Normandie jusqu'à Fokzany, qui est devenue de nos jours celle du monde civilisé, ce qui s'accorde si bien avec le pli de mon caractère. »

Cependant, ni le séjour de Schaffhouse, ni les fonctions de l'enseignement ne satisfaisaient l'esprit avidement actif de Muller : point de grandes bibliothèques, peu d'hommes, point de conversation. Il eût préféré à toute autre chose une position en France ; mais la France était fermée aux protestants. Son ami Bonstetten le fit appeller à Genève comme précepteur des deux fils du conseiller d'État Tronchin-Calandrini.

Muller partit de Schaffhouse pour Genève le 12 février. Dans son voyage il visita les lieux et les hommes les plus intéressants des cantons qu'il traversa : à Veltheim (nous nous servirons de ses expressions) il vit le savant pasteur et géographe Füssli, indigné de ce qu'on avait interdit les disputes aux pasteurs de Schaffhouse ; à Zurich, les notabilités savantes et littéraires; sur le lac de Lowerz, l'île de l'ermite qui priait vigoureusement pour les croyants et vivait de leurs aumônes ; dans les petits cantons, beaucoup de gens loyaux et moins de corruption et de méchanceté qu'on ne croit communément; dans Altorf, l'ancien landammann et banneret Muller, homme singulièrement actif pour la république, passionné de la lecture, doué de l'esprit d'investigation ; à Gersau, les chartes de la liberté de cette république en miniature ; sur le lac de Lucerne, des bateliers si bêtes qu'il ne put entamer avec eux une conversation ; à Soleure, une diète helvétique jouée par l'ambassadeur de France, mais des députés prets à seconder l'historien de la Suisse ; à Berne, un peuple magnanime, gouverné avec douceur par les descendants des héros, prêts à défendre l'indépendance contre les armes de Joseph, comme autrefois contre les armes de la Bourgogne, des magistrats éclairés et pleins de dignité, et ce grand Haller, le plus savant des Européens, attristé de ne plus trouver de livres qu'il n'eût pas lus (1) ; dans le pays de Vaud, l'antique et célèbre ville de Lausanne, siége de tant de culture, séjour de tant d'étrangers ; Rolle, honoré par un jurisconsulte philosophe, le docteur Favre ; et Nyon, animé par une joyeuse société. Le terme de sa course fut Genève, vieille ville des Allobroges, colonie de Rome, ré-

(1) Voy., sur Bonstetten, la Table générale de 1833 à 1842.

(1) Voy la Biographie de Haller, 1846, p. 164.

sidence des anciens rois de Bourgogne, centre de liberté et de science.

Dans ce nouveau séjour un horizon plus vaste s'ouvrit devant la pensée de Muller : son bonheur débordait dans son active correspondance. Reçu avec cordialité, bientôt traité en frère ou en fils, il trouva dans M. Tronchin un homme rempli d'esprit, d'instruction, de vivacité, de nobles sentiments, de procédés aimables ; dans madame Tronchin, une femme gracieuse, éclairée, obligeante ; dans ses élèves, des jeunes gens avides de s'instruire et qui se prirent bientôt d'affection pour leur précepteur.

Si l'état de précepteur n'a pas moins de désagréments pour ceux qui l'exercent que l'éducation purement domestique n'a d'inconvénients pour les jeunes hommes, les uns et les autres proviennent le plus souvent de l'instituteur lui-même. Homme d'une trempe ordinaire, il manquera de cette électricité qui vivifie l'instruction ; homme de talent et de savoir, portant en lui la conscience ou le vague pressentiment d'une vocation plus haute, on le verra calculer avarement ses heures et détourner de ses fonctions, au profit de ses études personnelles, le plus d'instants qu'il pourra. Tel fut Muller, à en juger par le programme de l'emploi de sa journée.

Les trois ou quatre premières heures matinales appartenaient de droit à l'histoire de la Suisse ; puis venaient les leçons, organisées de manière à faire travailler la plupart du temps les élèves de leur côté, tandis que le maître lisait ou écrivait du sien, dérangé toutefois par cent questions de ses disciples. A peine entré dans la maison, il se réjouit six mois à l'avance des leçons de danse, d'escrime et de dessin, qui lui donneraient de nouvelles heures pendant l'hiver

La maison de M. Tronchin lui fournit de fréquentes occasions de voir les dames instruites, les étrangers de distinction, dont la réunion habituelle faisait alors de Genève la ville de langue française la plus intéressante et la plus éclairée après Paris. Il y rencontra Charles Bonnet. Pendant l'hiver de 1774 à 1775, il alla presque tous les dimanches étudier avec cet illustre savant quelques parties de l'histoire naturelle et ceux des chapitres de la psychologie qu'il estimait les plus utiles pour l'appréciation des actions humaines, rapportant au but essentiel de sa vie l'étude des sciences les plus diverses. « Ma vie, dit-il, coule doucement comme un ruisseau entre des rosiers : je travaille à me rendre utile à l'humanité ; je goûte l'amitié des hommes de mérite, la volupté des sciences, l'espoir d'une félicité encore plus grande, l'attente du plus bel avenir en deçà et au delà du tombeau, de l'honneur qu'on rend aux hommes dévoués. »

La suite à une autre livraison.

LIEUX CÉLÈBRES DE LA TERRE-SAINTE.

Il y a dans l'histoire de toutes les doctrines religieuses ou politiques une première violence qui ouvre l'ère de la persécution et marque, pour ainsi dire, l'entrée de cette arène de sang au bout de laquelle l'idée combattue s'arrête morte ou victorieuse. Le jour et le lieu de la première épreuve sont, pour les hommes fidèles à cette idée, des choses saintes ; pour tous, ce sont des choses sérieuses. La croyance qui



Environs de Jérusalem. — Lieu de la Lapidation de saint-Étienne.

a fait des martyrs mérite l'hommage de notre tristesse ; car le sang humain n'est jamais une libation indifférente, il rend respectable tout ce qu'il a touché.

Mais lorsqu'il s'agit de la religion qui a apporté au monde la conscience de ses plus grands devoirs et qui a, pour ainsi dire, renouvelé son âme, le respect se transforme en vénération et le souvenir devient un culte.

On ne peut donc s'étonner de l'intérêt pieux qui s'attache au lieu où périt le premier martyr du christianisme. Son nom était Étienne : la légende ne nous apprend rien sur sa vie

ni sur sa famille. On sait seulement qu'après la mort de Jésus-Christ, les apôtres, chargés de veiller aux besoins temporels et spirituels de la petite Église qui commençait à se former autour d'eux, se réservèrent la seconde mission, et abandonnèrent à sept hommes choisis parmi les fidèles le *soin des tables*. Étienne fut un de ces hommes; mais il ne se borna point au ministère qui lui avait été conféré, et il s'occupa activement de propager les doctrines du Christ. Accusé de



Environs de Jerusalem. — Le mont Moria. — Sacrifice d'Abraham. — Le Calvaire.

blasphémer contre Abraham, contre Moïse et contre Dieu, il fut saisi par la multitude et amené devant le conseil des anciens. Là il parla longuement et avec respect des patriarches; mais il démontra qu'ils n'étaient que des précurseurs d'une doctrine plus complète. Il prouva aux Juifs qu'ils ne comprenaient point la loi de Dieu, et termina en disant: « Les anges vous ont révélé la vérité, et vous ne l'avez pas écoutée. »

Les Juifs furieux le traînèrent hors de la ville et le lapidèrent.

Saint Étienne, qui fut le premier martyr mort pour la loi du Christ, tomba en priant pour ses bourreaux, et en disant: « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché! » On croit qu'il périt vers la fin de la même année qui avait vu la mort de Jésus, c'est-à-dire l'an 33 de notre ère.

L'autre gravure que nous donnons ici représent le mont Moria (nom que l'on trouve écrit *Morija* dans le chap. XXII de la Genèse, et qui signifie *vision*). Ce fut là qu'Abraham conduisit son fils Isaac pour l'offrir en holocauste au Seigneur. La voix de l'ange l'ayant arrêté, Dieu lui annonça qu'en récompense de sa soumission aux ordres du Très-Haut, sa race serait multipliée comme les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer.

Ce fut sur le Moria que l'on bâtit, plus tard, le temple de Jérusalem, et la montagne du Calvaire est un de ses sommets. On arrive à ce dernier lieu, où Jésus-Christ fut crucifié, par la *voie Douloureuse*. Tout auprès s'élève la vallée de Josaphat, traversée par le torrent de Cédron, qui, dans le printemps, roule une eau rouge. Au delà, on aperçoit le mont des Oliviers.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

Voy p. 2, 36, 74, 102, 126.

AVRIL.

Fin.—Voy. p. 126.

Il y avait de cela deux années. A la même époque, je longeais la Seine, dont les berges noyées dans l'ombre laissaient le regard s'étendre en tous sens, et à laquelle l'illumination des quais et des ponts donnait l'aspect d'un lac enguirlandé d'étoiles. J'avais atteint le Louvre, lorsqu'un rassemblement formé près du parapet m'arrêta: on entourait un enfant d'environ six ans, qui pleurait. Je demandai la cause de ses larmes.

— Il paraît qu'on l'a envoyé promener aux Tuileries, me dit un maçon qui revenait du travail, sa truelle à la main; le domestique qui le conduisait a trouvé là des amis, et a dit à l'enfant de l'attendre tandis qu'il allait prendre un canon; mais faut croire que la soif lui sera venue en buvant, car il n'a pas reparu et le petit ne retrouve plus son logement.

— Mais il faut lui demander son nom et son adresse?

— Parbleu! c'est ce qu'ils font depuis une heure; mais

tout ce qu'il peut dire c'est qu'il s'appelle Charles et que son père est M. Duval..... Il y en a douze cents dans Paris, des Duval.

— Ainsi il ne peut indiquer son quartier?

— Ah bien oui! vous ne voyez donc pas que c'est un petit riche? Ça n'est jamais sorti qu'en voiture ou avec un laquais; ça ne sait pas se conduire tout seul.

Ici le maçon fut interrompu par quelques voix qui s'élevaient au-dessus des autres.

— On ne peut pas le laisser sur le pavé, disaient les uns.

— Non, non, les enleveurs d'enfants l'emporteraient! continuaient les autres.

— Il faut l'emmener chez le commissaire.

— Ou à la préfecture de police.

— Oui, c'est cela, viens, petit!

Mais l'enfant, que ces avertissements de danger et ces noms de police et de commissaire avaient effrayé, criait plus fort en reculant vers le parapet. On s'efforçait en vain de le persuader, sa résistance grandissait avec son inquiétude, et les plus empressés commençaient à se décourager, lorsque la voix d'un petit garçon s'éleva au milieu du débat.

— Je le connais bien, moi, dit-il en regardant l'enfant perdu; il est de notre quartier.

— Quel quartier?

— Là-bas, de l'autre côté des boulevards, rue des Magasins.

— Et tu l'as déjà vu?

— Oui, oui, c'est le fils de la grande maison au bout de la rue, *où c'qu'il* y a une porte à grille avec des pointes dorées.

L'enfant redressa vivement la tête et les larmes s'arrêtèrent dans ses yeux.

Le petit garçon répondit à toutes les questions qui lui furent adressées, et donna des renseignements qui ne pouvaient laisser aucun doute. L'enfant égaré le comprit, car il s'approcha de lui comme s'il eût voulu se mettre sous sa protection.

— Ainsi, tu peux le conduire à ses parents? demanda le maçon qui avait écouté l'explication avec un véritable intérêt.

— Tiens, ça ne sera pas malin, répliqua le petit garçon, puisque c'est ma route.

— Alors tu t'en charges?

— Il n'a qu'à venir.

Et, reprenant le panier qu'il avait déposé sur le trottoir, il se dirigea vers la poterne du Louvre.

L'enfant perdu le suivit.

— Pourvu qu'il le conduise bien! dis-je en les voyant s'éloigner.

— Soyez donc calme, reprit le maçon; le petit en blouse a le même âge que l'autre; mais, comme on dit, ça connaît les couleurs; la misère, voyez-vous, est une fameuse maîtresse d'école.

Le rassemblement s'était dispersé: je me dirigeai à mon tour vers le Louvre; l'idée m'était venue de suivre les deux enfants afin de prévenir toute erreur.

Je ne tardai pas à les rejoindre; ils marchaient l'un près de l'autre, déjà familiarisés et causant.

Le contraste de leurs costumes frappa alors mes regards. Le petit Duval portait un de ces habillements de fantaisie qui joignent le bon goût à l'opulence: sa veste serrée à la taille était artistement soutachée, un pantalon à ceinture plissée descendait sur des brodequins vernis à boutons de nacre, et une casquette de velours cachait à demi ses cheveux bouclés. La mise de son conducteur, au contraire, indiquait les dernières limites de la pauvreté, mais de celle qui résiste et ne s'abandonne pas elle-même. Sa vieille blouse, diaprée de morceaux de teinte différentes, indiquait la persistance d'une mère laborieuse luttant contre les usures du temps; les jambes de son pantalon, devenues trop courtes, laissaient voir des bas reprisés à plusieurs fois; et il était évident que ses souliers n'avaient point été primitivement destinés à son usage.

Les physionomies des deux enfants ne différaient pas moins que leur costume. Celle du premier était délicate et distinguée; l'œil d'un bleu limpide, la peau fine, les lèvres souriantes, lui donnaient un charme d'innocence et de bonheur; les traits du second, au contraire, avaient une certaine rudesse; le regard était vif et mobile, le teint bruni, la bouche moins riante que narquoise; tout indiquait l'intelligence aiguisée par une précoce expérience; il marchait avec confiance au milieu des rues que les voitures sillonnaient, et suivait sans hésitation leurs mille détours.

J'appris de lui qu'il apportait tous les jours le dîner de son père, alors occupé sur la rive gauche de la Seine; la responsabilité dont il était chargé l'avait rendu attentif et prudent; il avait reçu ces dures mais puissantes leçons de la nécessité que rien n'égale, ni ne remplace. Malheureusement les besoins du pauvre ménage l'avaient forcé à négliger l'école, et il paraissait le regretter, car souvent il s'arrêtait devant les gravures et demandait à son compagnon de lui en lire les inscriptions.

Nous atteignîmes ainsi le boulevard Bonne-Nouvelle, où l'enfant égaré commença à se reconnaître; malgré sa fatigue il pressa le pas; un trouble mêlé d'attendrissement l'agitait; à la vue de sa maison il poussa un cri et courut vers la grille aux pointes dorées; une femme qui attendait sur le seuil le reçut dans ses bras, et, aux exclamations de joie, au bruit des baisers, j'eus bientôt reconnu sa mère.

Ne voyant revenir ni le domestique ni l'enfant, elle avait envoyé à leur recherche de tous cotés et attendait dans une anxiété palpitante.

Je lui expliquai en peu de mots ce qui était arrivé: elle me remercia avec effusion, et chercha le petit garçon qui avait reconnu et reconduit son fils; mais pendant notre explication il avait disparu.

Je n'en avais jamais entendu parler depuis, et c'était la première fois que je revenais dans ce quartier. Que s'était-il passé? La reconnaissance de la mère avait-elle persisté? Les deux enfants s'étaient-ils retrouvés, et l'heureux hasard de leur rencontre avait-il abaissé devant eux cette barrière qui peut distinguer les classes, mais qui ne devrait point les diviser?

Je m'adressais ces questions en ralentissant le pas, et les yeux fixés sur la grande grille que je venais de reconnaître; tout à coup je la vis s'ouvrir, et deux enfants parurent sur le seuil. Bien que grandis, je les reconnus au premier coup d'œil: c'était l'enfant trouvé près du parapet du Louvre et son jeune conducteur. Le costume de ce dernier avait seulement subi d'importantes modifications: sa blouse de toile grise, dont la propreté touchait presque à l'élégance, était serrée à sa taille par une ceinture de cuir verni; il était chaussé de forts souliers, mais faits à son pied, et coiffé d'une casquette de coutil toute neuve.

Au moment où je l'aperçus il tenait des deux mains un énorme bouquet de lilas auquel son compagnon s'efforçait d'ajouter des narcisses et des primevères; les deux enfants riaient et se dirent amicalement adieu. Le fils de M. Duval ne rentra qu'après avoir vu son compagnon tourner le coin de la rue.

J'accostai alors ce dernier et lui rappelai notre rencontre; il me regarda un instant, puis parut me reconnaître.

— Pardon excuse si je ne vous salue pas, dit-il gaiement, mais il faut mes deux mains pour le bouquet que m'a donné M. Charles.

— Vous êtes donc devenus bons amis? demandai-je.

— Oh! je crois bien, dit l'enfant; maintenant mon père est riche aussi!

— Comment cela?

— M. Duval lui a prêté un peu d'argent; il s'est mis en chambre où il fabrique pour son compte, et moi je vais à l'école.

— Au fait, repris-je en remarquant pour la première fois la croix qui décorait la blouse de l'enfant, je vois que vous êtes *empereur !*

— M. Charles m'aide à étudier, et comme ça je suis devenu le plus fort de toute la classe.

— Vous venez alors de prendre votre leçon?

— Oui, et il m'a donné du lilas, car il y a un jardin où nous jouons ensemble et qui fournit ma mère de fleurs.

— Alors c'est comme si vous en aviez une part.

— Juste! Ah! ce sont de bons voisins, allez. Mais me voilà rendu ; au revoir, monsieur.

L'enfant me fit de la tête un salut souriant et entra dans une maison de modeste apparence.

Je continuai ma route, pensif, mais le cœur soulagé. Si j'avais vu ailleurs le contraste douloureux de l'opulence et de la misère, ici je trouvais l'alliance amicale de la richesse et de la pauvreté. La bonne volonté avait adouci des deux côtés les inégalités trop rudes, et établi entre l'humble atelier et le brillant hôtel un chemin de bon voisinage. Au lieu de ne prêter l'oreille qu'à la voix de l'intérêt, chacun avait écouté celle du dévouement, et il n'était resté place ni au dédain. ni à l'envie. Aussi, à la place du mendiant en haillons que j'avais aperçu près de l'autre seuil maudissant la richesse, je trouvais l'heureux enfant de l'ouvrier chargé de fleurs et la bénissant. Le problème si difficile, et si périlleux à discuter rien qu'avec le droit, je venais de le voir résolu par l'amour!

ESSAI DE PHYSIOGNOMONIE,

PAR R. TOPFFER.

Suite.—Voy. p. 89.

SUITE DU CHAPITRE IV.

Cette facilité qu'offre le trait graphique de supprimer certains traits d'imitation qui ne vont pas à l'objet, pour ne faire usage que de ceux qui y sont essentiels, le fait ressembler par là au langage écrit ou parlé, qui a pour propriété de pouvoir avec bien plus de facilité encore, dans une description ou dans un récit, supprimer des parties entières, des tableaux décrits ou des événements narrés, pour n'en donner que les traits seulement qui sont expressifs et qui concourent à l'objet. En d'autres termes, le trait graphique, en raison même de ce que le sens y est clair, sans que l'imitation y soit complète, admet, demande des ellipses énormes d'accessoires et de détails : en telle sorte que, tandis que dans une peinture achevée la moindre discontinuité d'imitation fait tache et lacune à la fois, dans le trait graphique, au contraire, des discontinuités monstrueuses ne font ni tache ni lacune, alors même qu'elles ne sont pas, comme il arrive bien souvent, l'heureux emploi d'une concision permise par le procédé et voulue par l'auteur.

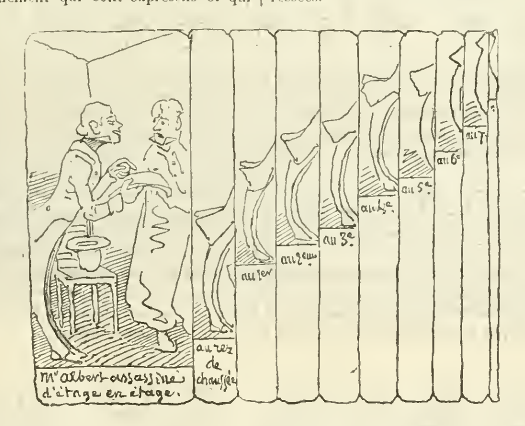
Enfin, et pour en finir avec le trait graphique, il est incomparablement avantageux lorsque, comme dans une histoire suivie, il sert à tracer des croquis cursifs qui ne demandent qu'à être vivement accusés, et qui, en tant que chaînons d'une série, n'y figurent souvent que comme rappels d'idées, comme symboles, comme figures de rhétorique éparses dans le discours et non pas comme chapitres intégrants du sujet.

Ainsi, et par exemple, nous nous souvenons d'avoir vu dans une histoire en estampes, non pas seulement ce symbole-ci revenant à plusieurs reprises pour exprimer les orages d'une éducation paternelle un peu brutale ; non pas cet autre seulement revenant aussi à plusieurs reprises





pour exprimer que le héros du livre est un aliboron qui change constamment de métier, mais aussi de véritables hyperboles exécutées graphiquement de manière à avoir presque la prestesse des hyperboles écrites ou parlées. Par exemple, dans celle ci-dessous, où il s'agit du même aliboron encore, qui, devenu commis voyageur, va d'étage en étage proposer l'achat d'une métaphysique pittoresque, l'hyperbole porte à la fois sur la multiplicité et sur l'importunité obséquieuse de ses visites intéressées.



CHAPITRE V.

Quoi qu'il en soit de l'excellence et des propriétés du trait graphique, pour qui veut pratiquer la littérature en estampes d'une manière commode, économique et populaire, il est évident que l'on ne peut pas se hasarder à faire figurer des personnages dans le moindre petit drame dessiné au trait, sans posséder jusqu'à un certain point des connaissances pratiques de physiognomonie, c'est-à-dire sans savoir par le menu quels sont les moyens qu'il faut employer pour donner aux physionomies l'expression quelconque que réclame le rôle qu'on leur assigne dans une action donnée.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que, ces connaissances pratiques de physiognomonie, il est possible de les acquérir jusqu'à

un certain degré, sans avoir jamais en réalité étudié la figure, la tête, la bosse, et encore moins ces yeux, ces oreilles, ces nez, qui sont, dans les écoles, l'agréable exercice par lequel on fait passer les dessinateurs en herbe. Bien plus, nous posons en fait qu'un homme qui vivrait tout à fait reclus, mais qui serait observateur et persévérant, pourrait arriver par lui-même, et sans autre secours que celui d'essais mille fois répétés, à posséder bientôt tout ce qu'il faut de savoir physiognomonique pour créer à volonté des figures, des têtes, tant mal dessinées que l'on voudra, mais ayant, à ne pouvoir s'y tromper, une expression déterminée.

Deux faits que nous allons exposer deviendront l'explication toute simple de cette assertion au premier abord un peu étrange. Le premier de ces faits, qu'il ne faut jamais perdre de vue dans cette matière, c'est que toute tête humaine, aussi mal, aussi puérilement dessinée qu'on la suppose, a nécessairement, et par le seul fait qu'elle a été tracée, une expression quelconque parfaitement déterminée. Cela étant, indépendamment de tout savoir, de tout art, de toute étude, il en résulte immédiatement pour celui qui y attache son attention ou sa curiosité, la possibilité de reconnaître à quels signes tient que cette tête a cette expression déterminée. Que s'il se borne pourtant à les y rechercher abstraitement, il risquera d'employer bien du temps à les trouver d'une manière imparfaite et douteuse. Mais ce n'est pas là, en effet, la marche naturelle en ces choses. Au lieu de méditer, on trace une nouvelle figure : tout aussitôt les analogies demeurent, tandis que les différences se marquent, et l'on est sur la voie de comprendre, à une très-grande exactitude près, par quelles inflexions du trait la première tête se trouvait avoir une expression de bêtise, tandis que la seconde se trouve avoir une expression de dureté. Voici un exemple, et pour le rendre plus probant j'emprunte aux petits garçons d'école leur manière.

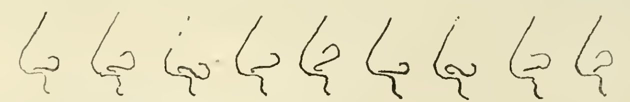
Voici bien, on ne peut le nier, la tête humaine aussi élémentaire que possible, aussi puérilement fruste qu'on peut le désirer. Eh bien, qu'est-ce qui frappe dans cette figure? C'est que, ne pouvant pas ne pas avoir une expression, elle en a une en effet, c'est celle d'un particulier stupide, balbutiant et d'ailleurs pas trop mécontent de son sort. Dire d'emblée à quoi tient ici cette expression n'est pas très-aisé; mais le trouver par comparaison, c'est chose facile pour quiconque y applique sa curiosité. Car, faisant une nouvelle tête, je trouve qu'elle est moins stupide, moins balbutiante, douée sinon d'esprit, du moins de quelque capacité d'attention, et je remarque bien aisément que cela tient parfaitement à ce que j'ai avancé la lèvre inférieure, diminué l'écartement des paupières et approché l'œil du nez. Que si je multiplie les têtes, afin de multiplier les comparaisons, voilà déjà un commencement de connaissances physiognomoniques acquises indépendamment de toute étude d'après nature, d'après la bosse, ou d'après des nez, des yeux et des oreilles. Car pour chacune de ces têtes je puis renouveler la recherche que j'ai faite sur la seconde comparée à la première; sans compter qu'à les contempler ainsi alignées, je découvre d'emblée que leur caractère commun de bêtise tient au trait le plus analogue qu'elles aient entre elles, à savoir la forme de l'œil et la place qu'il occupe.



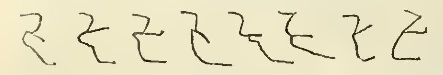


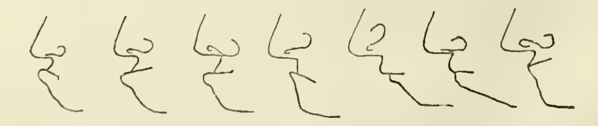


Le second fait, c'est que les signes graphiques au moyen desquels on peut produire toutes les expressions si variées et si complexes de la figure humaine, se trouvent être au fond très-peu nombreux, et que par conséquent les procédés d'expression sont puissants, non pas par leur multiplicité, mais par les faciles et innombrables modifications qu'on leur fait subir.



Un profil n'a qu'une narine, et ce seul signe, suivant qu'on le modifie, suffit déjà pour évoquer une foule d'affections : car voilà des nez qui, en tant que nez, sont déjà ou calmes, ou mélancoliques, ou malins, ou chagrins, ou agacés, ou d'une humeur à faire pester madame et la servante. Pareillement, voici des bouches qui, autrement tracées, expriment certes des nuances ou même des oppositions d'expressions. Il résulte de là qu'avec un peu de tâtonnement les signes d'expression sont bientôt appris, et qu'une fois appris, ici comme précédemment, c'est de la comparaison si facile des différences ou des nuances d'expression que leurs modifications engendrent, que naît, pour tout homme qui y applique sa curiosité, la faculté de pouvoir à coup sûr et à volonté infuser dans une tête donnée une expression voulue. Nous n'avons pas connu, quant à nous, d'autre méthode pour acquérir cette faculté; c'est pourquoi, sans la conseiller comme supérieure, et sans la recommander comme unique, nous nous bornons à l'affirmer comme possible. Les chapitres suivants seront le fruit des observations que nous avons recueillies en la pratiquant; mais avant que nous procédions à les écrire, encore quelques profils, ne fût-ce que pour ne pas laisser disjoints ces malheureux nez et ces pauvres bouches qui viennent de servir pour notre démonstration.





Bureaux d'abonnement et de vente, rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LA LEÇON D'UNE SOEUR.



Dessin de Freeman, d'après F. Stone.

Miss Elisabeth et miss Clara Jackson étaient restées orphelines de bonne heure. Élevées par un oncle qui ne s'était imposé d'autre devoir que de les aimer, chacune d'elles avait grandi livrée à ses propres inclinations et n'ayant d'éducation que celle des circonstances ; mais le monde est un livre dangereux pour qui doit l'épeler sans maître, avec son inexpérience et ses passions ; au lieu de lire ce qui s'y trouve, nous y lisons le plus souvent ce que nous voulons y voir, et, faute de guide qui nous reprenne, nos préventions deviennent des jugements et nos erreurs des principes.

Ainsi en était-il arrivé pour miss Clara. D'un esprit prompt, d'une volonté ferme, mais d'un caractère absolu, elle s'était accoutumée à ne jamais hésiter dans ses résolutions et à se montrer inflexible pour les autres comme pour elle-même. L'intolérance de la jeunesse, qui n'est que l'ignorance de la vie, s'était transformée chez elle en une sorte de règle de conduite ; elle sentait vivement, jugeait d'après la sensation et agissait sans remettre. Il en résultait quelque chose de lo-

gique et de loyal, mais en même temps une rigueur et une promptitude dont les résultats se résolvaient souvent en chagrins. La pratique de la vie ne lui avait point encore appris que les vertus elles-mêmes, pour rester humaines, ont besoin d'être tempérées par la tendresse et la patience.

Heureusement que Dieu avait mis près d'elle le plus doux des avertissements, l'exemple de sa sœur. Aussi courageuse et aussi sincère, miss Elisabeth était moins implacable. Ce n'était point un de ces cœurs romains qui ne savent ni fléchir, ni attendre; si sa main se trompait, elle ne songeait point à la brûler, mais à la mieux instruire. Plus âgée que Clara de quelques années, elle avait appris que l'existence terrestre n'est qu'un échange d'indulgences, de bienfaits, de pardon, et que le rôle de Rhadamanthe n'appartenait point à des natures mortelles. Bien des fois, elle avait arrêté Clara dans ses résolutions extrêmes; mais la jeune sœur se révoltait contre les temporisations indulgentes de son aînée et évitait de la consulter afin d'éviter les objections.

Depuis la mort de leur oncle, surtout, miss Elisabeth était devenue le véritable chef de la famille et exerçait, à ce titre, une autorité que Clara n'eût point voulu contester, mais à laquelle, dans certaines circonstances, elle s'efforçait d'échapper.

Elle venait d'en avoir une récente et douloureuse occasion à propos de son cousin John Bwring.

Protégé par l'oncle qui avait élevé les deux sœurs, John était souvent venu à Lanark pour le voir et avait pu connaître dans l'intimité Elisabeth et Clara. Le caractère de cette dernière le surprit d'abord, puis l'intéressa. Doux et timide, il trouva dans la fermeté un peu absolue de la jeune fille ce qui manquait à sa propre nature, et d'autant plus attiré par une qualité dont il regrettait l'absence en lui-même, il s'attacha à sa jeune cousine dont il finit par demander la main.

Les mêmes raisons de contraste qui lui avaient fait préférer Clara attiraient celle-ci vers lui, et sa demande fut favorablement accueillie. Le mariage devait avoir lieu prochainement. En attendant le jour fixé, une correspondance régulière s'était établie entre les deux fiancés. Les lettres de John étaient affectueuses, mais généralement assez courtes, ce dont miss Clara lui fit de sérieux reproches. Le jeune homme en rejeta la faute sur les nombreuses affaires de la maison d'Édimbourg à laquelle on venait de l'associer, et sur sa vue un peu fatiguée. Cette dernière excuse inquiéta d'autant plus la jeune fille que John Bwring avait été autrefois menacé d'une ophthalmie sérieuse. Elle s'informa avec sa vivacité ordinaire de la nature et de la gravité du mal; mais John répondit en plaisantant et de manière à la rassurer complétement.

Cependant sa correspondance devenait toujours plus brève et plus rare. L'époque fixée pour le mariage approchait, il prétexta un surcroît d'affaires qui l'obligeaient à le reculer.

En recevant cette lettre Clara rougit, puis devint pâle. Pour la première fois un doute s'élevait dans son esprit. Incapable de le déguiser, elle écrivit à John en l'avertissant que son engagement ne devait point l'enchaîner, et que s'il hésitait à l'accomplir, elle ne lui en témoignerait ni dépit, ni rancune; ce qu'elle lui demandait seulement c'était la sincérité!

Bwring ne répondit que par un billet de quelques lignes dont l'écriture confuse prouvait la précipitation. Il annonçait à sa cousine qu'il se rendait à Londres pour une affaire qui ne souffrait aucun retard, et qu'il répondrait à sa question lorsqu'il serait de retour. Jusque-là il priait Clara d'attendre et de lui conserver son amitié.

Cette lettre frappa au cœur la fière jeune fille : la brièveté de la réponse, l'ajournement d'explication, l'espèce de contrainte qu'exprimait la lettre, tout lui persuada que John se repentait de la parole donnée. Elisabeth la conjura vainement de ne rien décider avant la lettre promise, Clara ne savait point attendre; blessée dans sa dignité, dans ses espérances, dans son inclination, elle alla au-devant du coup avec l'inflexible résolution qui lui était habituelle.

Elle écrivit à son cousin pour lui rendre sa parole et lui déclarer que toute alliance entre eux était désormais impossible. Elle donnait les motifs de cette résolution en analysant le caractère de Bwring avec une franchise amère qui ne pouvait laisser de chances au retour. La lettre était longue, détaillée, pleine de ce calme apparent que donne une indignation qui se contient. Après l'avoir lue, John ne pouvait manquer de regarder la rupture comme définitive et de l'accepter par fierté, sinon par inclination. Clara, qui craignait les objections de sa sœur aînée et qui ne sentait point la force de soutenir une nouvelle discussion sur ce sujet, ne lui parla point de la lettre; elle la remit à l'un des domestiques en lui ordonnant de la porter à la poste.

Tant qu'elle avait écrit, l'animation de la pensée et l'effort de la volonté avaient soutenu la jeune fille; mais une fois l'acte accompli, elle tomba dans un profond abattement. Depuis près d'une année que cette union avec son cousin était convenue, elle y avait habitué son esprit; ses projets de bonheur s'y étaient rattachés, elle avait arrangé dans cet avenir tous ses devoirs et toutes ses joies, et maintenant il fallait l'abandonner comme un édifice écroulé, chercher ailleurs une famille, déménager son cœur de l'espérance dans laquelle il s'était logé! Clara sentit cruellement cette épreuve. Sous sa fermeté orgueilleuse, la jeune fille cachait une sensibilité sincère; fiancée à John Bwring, elle s'était attachée à lui comme au futur compagnon de ses bonheurs et de ses misères, et cette affection qui avait été longtemps un devoir, avait pris plus de place dans sa vie qu'elle ne le soupçonnait elle-même.

Aussi sa tristesse sembla-t-elle croître de jour en jour, après le départ de la lettre de rupture. Elle ne regrettait point pourtant ce qu'elle avait fait et elle n'eût point balancé à le faire de nouveau, car la douleur ne pouvait décourager cette âme de ce qu'elle croyait le devoir; mais son accomplissement lui avait laissé au cœur une blessure d'autant plus douloureuse qu'elle devait la cacher!

Quinze jours s'étaient écoulés sans qu'on eût reçu aucune nouvelle de Bwring. Un soir Clara était seule dans le salon et regardait par la fenêtre le soleil couchant. Une larme silencieuse coulait le long de ses joues pâlies sans qu'elle s'en aperçût elle-même. Le bruit que fit la porte en s'ouvrant l'arracha à sa rêverie; elle essuya vivement ses yeux et se retourna; sa sœur venait d'entrer.

Celle-ci avait un visage gai et pourtant ému; elle tenait à la main une lettre; elle s'approcha de Clara qu'elle embrassa avec tendresse.

— Je vous cherchais, ma sœur, dit-elle, il faut que je vous parle.

— Qu'y a-t-il? demanda Clara qui craignait des questions sur sa tristesse ou quelque plaidoyer en faveur du cousin.

— J'ai une longue confession à vous faire, dit miss Elisabeth d'un ton enjoué, et je vous prie de m'écouter avec patience.

— Je vous écoute, ma sœur, répliqua la jeune fille toujours défiante.

— Elisabeth s'assit, miss Clara resta debout.

Le billet que John vous a écrit avant de partir pour Londres vous a blessée, reprit la première, et, n'écoutant que votre mécontentement, vous lui avez répondu.

Clara voulut interrompre.

— Laissez-moi achever, continua vivement Elisabeth; vous lui avez répondu sur-le-champ, et une partie de la nuit a été employée à écrire cette réponse, car votre lampe ne s'est éteinte que vers une heure du matin! Comment pouvez-vous croire que je l'ignore? Pensez-vous qu'un chagrin puisse vous atteindre sans que je m'en aperçoive et sans que j'essaye d'en prévenir les suites?

— Je connais votre tendresse, ma sœur, répondit Clara avec effort; mais, de grâce, ne revenons point sur ce sujet.

— Il le faut, dit Élisabeth d'un ton de douce fermeté; cette lettre que vous aviez écrite, Clara, était l'expression d'un ressentiment amer et elle brisait l'alliance projetée.

— D'où savez-vous?... s'écria la jeune fille.

— Avant qu'elle partît j'ai voulu la lire, répondit Élisabeth.

Clara se redressa, l'œil sévère et les sourcils froncés.

— Vous! répéta-t-elle; et qui vous en avait donné le droit?

— Mon amitié, dit doucement la sœur aînée; je sais par expérience combien vous êtes inflexible dans vos résolutions, Clara; j'ai eu peur de ce que vous aviez décidé sous l'inspiration de votre mécontentement! hélas! mes craintes étaient dépassées! Mon premier mouvement a été de venir à vous et de combattre une résolution fatale; j'ai craint de ne point vous trouver assez de calme pour m'entendre. Depuis j'ai hésité, attendu...

— Que voulez-vous alors me dire aujourd'hui? demanda Clara avec une sorte d'impétuosité; maintenant que tout est accompli, à quoi servent les représentations? Sachez-le bien, du reste, ma sœur, je ne regrette rien de ce qui a été fait. Je souffre sans doute de la ruine de mes espérances, j'en souffrirai longtemps peut-être; mais cette souffrance n'est point un repentir: mieux vaut rompre une chaîne funeste avant qu'elle vous ait lié, dût cet effort déchirer et meurtrir, que de se condamner à en porter éternellement le poids. A tort ou à raison, je ne veux m'unir qu'à un homme pour lequel je serai le premier intérêt et la plus douce préoccupation. Décidée à lui reporter toutes mes affections, je désire être payée d'un égal retour. D'autres femmes peuvent consentir à être seulement un détail de la vie de leur mari, à venir après les distractions ou les affaires; je ne les approuve ni ne les blâme, chacun arrange sa destinée selon sa nature: mais moi je ne puis, je ne dois point accepter une condition qui ferait mon malheur et celui des autres. Si aujourd'hui John Bwring ne trouve point le temps de m'écrire, dans quelques mois il ne trouverait plus le temps de me parler; si le succès d'une spéculation à Londres lui importe plus que l'opinion que l'on peut avoir de son attachement à Lanark, nous ne sommes point faits pour vivre l'un près de l'autre, car nous ne pourrions nous entendre.

— Et qui vous a dit que vous ne vous trompiez point en jugeant des actes de John Bwring? répliqua miss Élisabeth, qui avait écouté sa sœur avec une tristesse grave. Êtes-vous donc si sûre de vous-même pour condamner ainsi du premier coup et sans appel? Vous vous plaignez des courts billets du cousin, de son apparente hésitation, de son voyage subit. Écoutez cette lettre que je viens de recevoir de lui.

Élisabeth déplia la missive qu'elle tenait à la main, et lut ce qui suit:

« Chère cousine,

» Je vous fais écrire, ne pouvant écrire moi-même. Il faut enfin que vous sachiez la vérité. Depuis environ trois mois, l'ophthalmie dont j'étais menacé est devenue chaque jour plus grave sans que j'aie voulu en rien dire. J'essayais de me tromper moi-même, et cependant mes inquiétudes allaient toujours croissant. Miss Clara accusait mon laconisme et ne savait pas que chaque billet me coûtait un travail douloureux. J'évitais de l'inquiéter; mais ses reproches me déchiraient le cœur. Enfin, quand elle a paru soupçonner un manque de foi, et qu'elle m'a laissé la liberté d'accomplir ou non notre promesse, j'ai dû prendre une résolution suprême. Un célèbre oculiste de Londres pouvait seul, disait-on, juger mon mal. J'ai voulu m'adresser à lui comme au destin. S'il me condamnait, je refusais d'associer votre sœur bien-aimée à une existence perdue; je restais seul dans mes ténèbres avec l'espoir de ne point y demeurer longtemps. J'écrivis en conséquence à Clara un billet par lequel j'ajournais toute explication jusqu'à mon retour de Londres. J'y suis encore, chère cousine, mais rassuré et presque heureux! Grâce au secours de l'art, mon mal se dissipe, et le savant qui me soigne promet une prochaine et complète guérison. Quand il m'a donné cette assurance j'aurais voulu me prosterner à ses pieds. Ce n'était point seulement la lumière qu'il me promettait, c'était la vie, une vie de joie et de tendresse passée près de Clara!

» Communiquez-lui avec précaution cette lettre; j'ai pu lui épargner l'inquiétude, épargnez-lui la moindre émotion douloureuse; que je ne sois jamais pour elle l'occasion d'une tristesse, puisqu'elle n'a jamais été pour moi qu'une cause de reconnaissance et de bonheur. »

John Bwring.

Dès les premiers mots de cette lettre, Clara n'avait pu retenir une exclamation; la vérité avait jailli à ses yeux comme un éclair; mais à mesure que la lecture avançait, son visage passait par toutes les expressions de la surprise, du regret, de l'attendrissement. Elle comprenait tout maintenant! Le noble silence de John, son indécision généreuse, l'espèce d'ajournement dont elle s'était indignée! tout ce qu'elle avait accusé devait être loué, tout ce qui semblait condamner John le glorifiait!

Des larmes de bonheur et d'admiration inondaient le visage de la jeune fille. Penchée sur sa sœur, elle la serrait dans ses bras sans pouvoir parler; mais tout à coup elle se redressa. Le souvenir de la lettre de rupture écrite par elle, venait de traverser sa pensée. Adressée à Lanark, cette lettre avait sans doute éprouvé quelque retard auquel John devait de ne point l'avoir encore reçue; mais il la recevrait; maintenant, peut-être, il se la faisait lire; et, à l'instant même où Clara recevait les témoignages de son désintéressement et de son affection, il subissait l'expression de l'injustice et de la froideur de la jeune fille!

Cette idée traversa le cœur de Clara comme un trait. Elle se laissa tomber sur une chaise en se couvrant le visage de ses mains.

— Qu'avez-vous? dit vivement Élisabeth.

— Ah! j'ai moi-même tué mon bonheur! s'écria-t-elle.

— Que voulez-vous dire?

— Ma lettre! ma lettre! sanglota la jeune fille.

— La voici! dit la sœur aînée en lui présentant une missive décachetée.

Clara poussa un cri de joie et se jeta dans ses bras.

— Ah! vous m'avez sauvée, dit-elle.

— Oui, répondit Élisabeth avec douceur; mais on ne sauve que ceux qui s'exposent à leur perte. N'oubliez jamais cet avertissement que vient de vous donner la Providence. La véritable fermeté ne consiste point à briser sans hésitation ou à affronter sans prudence. Quand il s'agit de juger les autres, on peut croire au bien facilement, mais, pour le mal, il faut attendre les preuves.

NICOLAS RAPIN.

Nicolas Rapin naquit à Fontenay-le-Comte, en 1540. Son père cumulait les fonctions de procureur et de notaire; au besoin il remplissait aussi celles de receveur des tailles.

Après avoir fait son droit à Poitiers, Nicolas vint exercer la profession d'avocat près la sénéchaussée du Bas-Poitou. La conduite qu'il tint pendant les premiers troubles arrivés en 1562, le fit remarquer par le gouverneur de la province, Du Lude, et estimer de ses concitoyens qui l'élurent maire en 1570. Ce poste entraînait alors une grande responsabilité; le salut de la ville dépendait souvent de la fermeté de son premier magistrat, qui était autant militaire que civil. Attaqué par les calvinistes le 17 juin, il se défendit vaillamment avec sa compagnie d'archers et une poignée de soldats rassemblés à la hâte, et il eut l'honneur d'être excepté de la capitulation, pour s'être opposé à la reddition de la place. Ce

fut à ce siége que La Noue perdit un poignet, qu'il fit remplacer par un bras de fer.

Rapin dut au dévouement de l'un de ses amis les moyens de se retirer à Niort.

Au mois d'août 1576, Barnabé Brisson, son compatriote et son ami, le fit nommer vice-maréchal de robe courte, fonction qu'il remplit avec une telle activité que les habitants des campagnes l'avaient surnommé *la Terreur des pillards.* Neuf ans plus tard, Henri III lui fit présent de la charge de grand prévôt de la connétablie de France, en remplacement de François Duplessis, père du cardinal de Richelieu.

Les circonstances exceptionnelles dans lesquelles se trouvait la cour avaient présidé à ce choix. Il fallait, avant tout, à la tête de la justice prévôtale un homme déterminé, et qui ne fût attaché par aucun engagement antérieur aux deux grands partis qui se disputaient la France. Il était, en effet, également éloigné de la Réforme et de la Ligue. Nature sceptique et sensuelle, il n'avait pour guide qu'une espèce de franchise soldatesque, puisée à la même source que sa gaieté satirique. Lié depuis longues années avec plusieurs membres de la haute magistrature, il en avait reçu les inspirations, et était allé au parti des politiques. Les événements marchèrent si vite et renversèrent tellement toutes ses prévisions, qu'en 1588, il lui fallut néanmoins opter entre le roi



Terre-Neuve, Maison de Nicolas Rapin. — D'après le dessin d'O. de Rochebrune.

et plusieurs de ses anciens amis. Il rejoignit la cour, et Barnabé Brisson, devenu premier président du parlement de la Ligue, prononça, six mois après, l'arrêt qui le dépouillait de sa charge.

La réunion des politiques et des calvinistes permit à Rapin de reprendre l'épée. Il s'enrôla en qualité de capitaine, et assista à la bataille d'Ivry et à plusieurs autres affaires jusqu'au siége de Paris où fut tué Maxime, son fils aîné. Cette perte douloureuse lui fit abandonner la carrière des armes et l'engagea à se rendre à Tours. C'est alors que lui et quelques autres écrivains conçurent la première pensée de la Satyre Ménippée.

Tel est le titre d'un livre très-vanté, qui a joui d'une réputation immense. « La Satyre Ménippée, dit-on souvent, » fut plus utile à Henri IV que toutes ses victoires. » Jamais plus d'erreurs ne se trouvèrent réunies en moins de mots; car le pamphlet destiné à tourner en ridicule les États de 1593, et que l'on prétend avoir porté un coup si fatal à la Ligue, ne parut qu'en 1594, un an après la dislocation du parti. M. Auguste Bernard, auquel nous devons plusieurs excellents travaux sur la Ligue, a parfaitement apprécié cette œuvre de circonstance et l'a remise à sa véritable place. « La satire fait ouvrir les États généraux » le 10 février, jour où il n'y eut pas de séance, et introduit dans l'assemblée des personnages qui, à aucun » titre, n'y figurèrent. De plus il règne dans le livre une » confusion déplorable, toutes les époques y sont mêlées, et » ce désordre nuit singulièrement aux arguments qui y sont » présentés en faveur de Henri IV. D'abord il semble qu'on » assiste à la séance d'ouverture; mais bientôt on s'aperçoit » qu'on a marché sans sortir de la salle, et qu'il s'est écoulé » un an entre le premier et le dernier discours, et cela sans » transition aucune. »

En définitive, la Satyre Ménippée est une curiosité litté-

raire, où brillent çà et là quelques éclairs du génie de Rabelais. Elle dut son succès à la politique de Henri IV, humilié d'avoir été forcé d'obéir au sentiment populaire hostile au calvinisme. A dater de l'abjuration du Béarnais, la Ligue n'existait plus; son rôle fut terminé dès qu'elle eut empêché le royaume de subir la Réforme. Il est donc inexact de dire qu'elle périt sous les coups du ridicule.

Le monument capital de l'esprit public de la fin du seizième siècle fut le Dialogue du Maheustre et du Manant, plainte touchante et fière que l'un des Seize a léguée à la postérité, comme un manifeste des tendances de son parti.

On peut tenir pour certain que Gillot, P. Pithou, Florent Chrestien, Passerat, Rapin et autres littérateurs du parti des politiques retirés à Tours furent les auteurs de la Satyre Ménippée. « J'ai donné notre Satyre à monsieur de Lesdiguières, » écrivait Gillot à Rapin, le 15 juillet 1596. De quel autre travail collectif entendait-il parler, si l'on adopte l'opinion de ceux qui veulent leur ravir la paternité de celui-ci?



Nicolas Rapin.

Rapin passe pour avoir composé les harangues du recteur Rose, de d'Épinac et d'Engoulevent, et plusieurs des pièces de vers semés au travers du récit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il dut de nouveau à sa plume la charge de grand prévôt, dont il se démit, à la fin de 1599, en faveur de son fils Nicolas. Déjà vieux, couvert de blessures, mécontent du roi, il rentra chez lui à demi ruiné, pour avoir voulu soutenir son rang de gentilhomme de fraîche date, et assuré de ne pas recevoir la moindre récompense des services rendus au plus gascon de tous les princes. La philosophie lui vint heureusement en aide : il fit achever sa chère maison de Terre-Neuve, située aux portes de Fontenay, et s'y retira bien résolu désormais à consacrer entièrement aux muses et à l'amitié les dernières années de sa vie.

Au-dessus de la porte de son petit château on lit encore ces vers :

> Ventz, souflez en toute saison
> Un bon air en cette maison;
> Que jamais ni fièvre, ni peste,
> Ni les maulx qui viennent d'excez,
> Envie, querelle ou procez,
> Ceulx qui s'y tiendront ne moleste.

Malgré les charmes de sa nouvelle existence, Rapin nourrissait le désir d'aller une dernière fois visiter ses amis de

Paris. Il se mit en route ; mais, arrivé à Poitiers, il y mourut le 13 février 1608.

Comme poëte français, il mérite d'être classé parmi les meilleurs représentants de l'école de Desportes. Ses vers latins ont de la grâce et un cachet d'originalité que peu d'auteurs modernes ont su donner aux écrits qu'ils ont composés en cette langue. Quant à ses vers métriques, on ne peut guère les considérer que comme des essais malheureux dans un genre ingrat qui a été promptement abandonné. (Voy. 1834, p. 189.)

Ses œuvres ont été publiées par son neveu Raoul Cailler, sous ce titre : « Les OEuvres latines et françoises de Nicolas » Rapin, Poictevin, grand-prevost de la Connestablie de » France ; Tombeau de l'auteur avec plusieurs éloges. A Pa- » ris, chez Olivier de Varennes, rue Saint-Jacques, à la » Victoire. M.DC.X. — In-4°. »

Par une âpre soirée d'hiver, nous étions douze ou quinze, exposés à un vent furieux sous lequel tourbillonnaient des rafales d'une neige épaisse, attendant une place, depuis deux heures, dans la boue, à la porte de la bibliothèque Sainte-Geneviève, lorsqu'une pauvre femme, passant par là, nous jeta cette parole ironique : — Ne dirait-on pas qu'ils vont trouver là un trésor ! — Oui, répondis-je en moi-même, c'est un trésor que nous allons chercher ; un trésor qui, au lieu de pervertir ou de dégrader l'âme, l'élève et l'ennoblit ; qui, au lieu de provoquer à des jouissances insensées, procure les plus douces émotions ; joies d'autant plus ineffables qu'elles se goûtent dans l'intimité et le calme du cœur. Vous ne connaissez pas ce bonheur, presque cette ivresse, qui s'empare de l'esprit, alors que par l'étude on a pénétré un des mystérieux secrets de la nature ; vous n'avez jamais éprouvé ce frisson rapide qui émeut l'être tout entier alors que la lumière inonde l'intelligence. Oui, c'est un trésor, pauvre femme, un trésor que vous ne dédaignerez plus lorsque quelqu'un de vos enfants aura le bonheur de le connaître !

L'ANNEAU DE FIANÇAILLES.

Je me trouvai sur une montagne, bien loin de ma patrie, et mon cœur était triste. Je retirai en rêvant, de mon doigt, l'anneau de fiançailles que j'avais reçu dans les larmes de l'adieu ; je le tins devant mes yeux comme une lunette d'approche, et je regardai la création à travers cet anneau ! Les montagnes semblaient prendre du mouvement ; les campagnes paraissaient dorées, les villages étaient enveloppés d'un éclat tout nouveau, le torrent coulait joyeusement à travers les collines verdoyantes, les nuages s'envolaient et le ciel reprenait sa sérénité !

Oh ! combien le ciel, la terre, les hommes, la création entière me paraissaient beaux à travers l'anneau des fiançailles !

GRUN.

ERREURS ET PRÉJUGÉS.

EST-CE AUX ARABES QUE NOUS DEVONS LES CHIFFRES QUI PORTENT LEUR NOM ? — EST-CE A PYTHAGORE QU'IL FAUT ATTRIBUER LA PETITE TABLE QUI RENFERME LES PRODUITS DES NEUF PREMIERS NOMBRES ?

Je me trouvais vers la fin de 1847 en Algérie, où m'avait entraîné le désir de connaître cette magnifique possession et les populations intéressantes dont l'occupation française a si profondément modifié l'existence et modifiera l'avenir. Le rôle que les Arabes ont joué dans le monde, l'influence qu'ils ont exercée sur notre civilisation au moyen âge, le succès avec lequel ils ont autrefois cultivé les sciences, offrent assurément des sujets dignes d'attirer l'attention ; je voulais comparer ce qu'ils sont aujourd'hui à ce qu'ils ont été jadis, et recueillir, de la bouche même de leurs docteurs, quelques parcelles des traditions scientifiques dont je supposais qu'ils avaient conservé le dépôt. Si j'ai dû renoncer à mes illusions à cet égard, mon but a été atteint en ce qui concerne une des questions les plus intéressantes dont il soit fait mention dans l'histoire du développement de l'esprit humain.

Le chef d'un des bureaux arabes de notre colonie, officier du génie, fort au courant des travaux scientifiques de la métropole, malgré la distance qui l'en sépare, m'avait invité à passer la soirée chez lui avec Mohammed-ben-Musa, vieil Arabe d'une érudition exceptionnelle parmi ses compatriotes. La conversation ne tarda pas à tomber sur la grandeur passée de la race arabe, sur l'influence qu'elle avait exercée au moyen âge dans l'Europe occidentale. « Parmi les services que nous vous avons rendus, disait Mohammed, comptez-vous pour rien ces chiffres qui portent encore notre nom, et le système de numération qui les emploie ? — Vous vous trompez, reprit notre hôte, lorsque vous revendiquez l'honneur de cette admirable invention. Sans doute c'est une opinion fort enracinée chez nous, que nos chiffres sont des *chiffres arabes ;* elle l'est même à ce point que je suis peu étonné de vous la voir soutenir. Ce n'en est pas moins un préjugé ; mais il serait trop long d'entamer une discussion à ce sujet. »

Ces paroles avaient piqué ma curiosité ; je priai les deux interlocuteurs de continuer. Ils en avaient bonne envie l'un et l'autre. Leur conversation fut en effet fort longue : mais il s'agissait d'un point si curieux dans l'histoire des sciences, que je les suivis jusqu'au bout avec une attention soutenue. Je tâcherai, dans ce qui va suivre, de reproduire, aussi exactement que possible, le dialogue auquel j'assistais. Je crois n'avoir rien omis d'essentiel dans les arguments qui furent exposés de part et d'autre.

L'ARABE.

Comment attaquez-vous donc une tradition aussi généralement reçue chez vous ? Est-il un seul pays de l'Europe où l'on ne dise : *chiffres arabes*, pour distinguer les caractères que vous nous devez, de la notation si imparfaite que fournissent les *chiffres romains* ?

LE FRANÇAIS.

Vous avez raison en un point. La tradition existe. Lorsque nous apprenions à lire, nous apercevions ordinairement sur quelqu'une des pages de notre abécédaire deux colonnes en regard l'une de l'autre pour exprimer les nombres. L'une portait la désignation de *chiffres arabes*, l'autre portait celle de *chiffres romains*.

Nos enfants ont trouvé les choses au point où nos pères nous les avaient transmises, et l'origine arabe de nos chiffres vulgaires est dans les écoles, au moment même où je parle, un article de foi qui ne paraît pas plus susceptible d'être contesté que le nom de *table de Pythagore*.

Cependant cette origine est tout autre ; ce n'est pas aux Arabes, mais bien encore aux Grecs et aux Romains que nous devons la rapporter. Ces deux peuples illustres ont été décidément nos maîtres en toutes choses, ou peut s'en faut. Quant à la prétendue table de Pythagore, vous verrez bientôt ce que nous devons en croire.

L'ARABE.

Dites-nous donc ce que les Grecs et les Romains vous ont transmis à ce sujet, et expliquez un peu comment a pu s'enraciner le préjugé que vous voulez combattre.

LE FRANÇAIS.

Boëce, philosophe et sénateur romain, qui vivait au cinquième siècle de notre ère, a laissé, entre autres ouvrages, une Géométrie qui a été publiée plusieurs fois (en 1491, en 1499 et en 1570), et dont des copies manuscrites existent dans plusieurs bibliothèques d'Europe. C'est à la fin du premier livre de cette Géométrie que se trouve un passage relatif à l'exposition du système de numération dont les Arabes revendiquent à tort l'introduction parmi nous.

L'ARABE.

Je connais ce passage de Boèce; mais il est d'une telle obscurité qu'on n'en peut rien conclure. Il roule peut-être sur des signes d'abréviation analogues aux notes tironiennes, signes qu'auraient imaginés les Romains pour écrire les grands nombres: mais on n'y voit rien qui se rapporte à notre système de numération.

LE FRANÇAIS.

Il est vrai que l'auteur romain est fort obscur; mais aujourd'hui tous les doutes sont levés. Le passage dont nous parlons paraît être resté pendant longtemps inaperçu, à raison de son obscurité même. Ce n'est que vers le milieu du dix-septième siècle qu'Isaac Vossius en parla dans ses notes sur la Géographie de Pomponius Mela, et signala les neuf caractères ou chiffres qu'il contient. Depuis, on a souvent agité la question de savoir si c'est bien précisément de notre système de numération que Boèce veut parler, et si les Grecs en ont eu connaissance, ainsi qu'il le rapporte.

On n'était encore arrivé à rien de bien concluant à ce sujet, lorsqu'un savant géomètre, M. Chasles, publia pour la première fois, en 1837, dans son *Aperçu historique sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie*, une traduction de la majeure partie du passage qui avait défié jusqu'alors la sagacité de tous les érudits, et en expliqua complétement le sens.

L'explication littérale du texte, donnée par M. Chasles, d'après un manuscrit plus correct que les éditions de Boèce publiées en 1499 et en 1570, ne laisse aucun doute sur la signification réelle du passage controversé. Il est bien établi que le système de Boèce ne différait de notre système actuel que dans la pratique et en un seul point, l'absence du zéro. Cette figure auxiliaire y était suppléée par l'usage de colonnes tracées sur le tableau; colonnes qui, en marquant distinctement les différents ordres d'unités, permettaient de laisser la place vide partout où nous mettons un zéro. Du reste, ce système de numération fait usage seulement de neuf *apices* ou caractères, et diffère essentiellement, par cette particularité, du mode vulgaire usité chez les Grecs, et surtout chez les Romains.

L'ARABE.

Cependant, dès le treizième siècle, vos traités d'arithmétique pratique attribuaient cette science aux Arabes et aux Indous; et il est bien constant que depuis plusieurs siècles nous étions, aussi bien que les Indous, en possession du système. De plus, c'est précisément vers l'époque de vos communications avec les Maures d'Espagne que la méthode paraît s'être répandue en Europe.

LE FRANÇAIS.

N'oubliez pas que votre système de numération diffère extrêmement peu de celui que décrit Boèce. Il est donc facile de comprendre qu'à raison de l'extrême ressemblance entre les deux systèmes, les chrétiens d'Occident aient peu à peu pris l'habitude d'attribuer le leur aux Arabes, auxquels ils empruntaient tous les jours des notions scientifiques. Mais il n'en a pas toujours été ainsi, et l'on ne voit s'établir le préjugé en votre faveur que longtemps après que le système était en pleine vigueur parmi les chrétiens d'Occident.

L'ARABE.

Que diriez-vous si j'invoquais l'autorité d'auteurs chrétiens à l'appui de nos prétentions? Un passage de Guillaume de Malmesbury, écrivain du douzième siècle, constate l'origine des connaissances arithmétiques de Gerbert: « C'est lui, dit Guillaume, qui emprunta certainement le premier l'*abacus* aux Sarrasins... » Puis il ajoute que « les règles données par lui sont comprises à grand'peine par les *abacistes* qui pâlissent sur elles. »

LE FRANÇAIS.

Ma réponse sera bien simple. Gerbert a été élevé au trône pontifical sous le nom de Sylvestre II, en 999. Sa vie devait être fort connue de son temps. Or, pas un seul contemporain de Gerbert ne fait mention de son voyage en Espagne, ni de ses relations avec les Maures établis en ce pays. C'est, vous le savez, une règle de critique historique de ne pas admettre un fait sur le témoignage unique d'un historien postérieur de plusieurs siècles, lorsque ce fait ne figure dans aucun des documents de l'époque. Je reconnais toute la part que Gerbert a prise à la vulgarisation de notre système de numération; mais je ne vois aucune preuve qu'il l'ait d'abord emprunté aux Maures d'Espagne; tout au contraire.

L'ARABE.

Mais ne vous semble-t-il pas que nous renouvelons en sens inverse l'histoire de la *dent d'or?* Nous discutons sur les conséquences du passage de Boèce, et nous n'examinons pas à fond le passage lui-même.

LE FRANÇAIS.

Vous avez raison; j'aurais dû commencer par rappeler la traduction et les commentaires donnés par M. Chasles, et aller ainsi au fond même de la question. Ce sera peut-être un peu long; mais je crois que nous n'aurons pas à regretter notre temps.

« ... Des pythagoriciens, dit Boèce, pour éviter de se tromper dans leurs multiplications, divisions et mesures (car ils étaient en toutes choses d'un génie inventeur et subtil), avaient imaginé pour leur usage un *tableau* qu'ils appelèrent, en l'honneur de leur maître, *table de Pythagore*, parce que, ce qu'ils avaient tracé, ils en tenaient la première idée de ce philosophe. Ce tableau fut appelé par les modernes *abacus*.

» Par ce moyen, ce qu'ils avaient trouvé par un effort d'esprit, ils pouvaient en rendre plus aisément la connaissance usuelle et générale en le montrant pour ainsi dire à l'œil. Ils donnaient à ce tableau une forme assez curieuse, qui est représentée ci-dessous.... »

Ici se trouve, dans les diverses éditions de Boèce, la table de multiplication vulgairement attribuée à Pythagore. Il est probable qu'elle se trouve de même dans les manuscrits que divers écrivains, qui ont disserté sur ce passage, ont eus à leur disposition; car ils ont toujours raisonné en conséquence. Mais cette prétendue *table de Pythagore* ne figure pas dans un très-beau manuscrit du onzième siècle, appartenant à la bibliothèque de Chartres, et qui a été soumis par M. Chasles à une étude particulière. Cette circonstance fit naître, dans l'esprit du savant interprète, l'idée que ce n'était peut-être pas de la *table de multiplication* (à laquelle, sur l'autorité même de ce passage, on avait donné depuis le nom de Pythagore) que Boèce avait réellement parlé. Il pensa dès-lors que la difficulté que l'on avait trouvée à donner un sens aux paroles de l'auteur, pouvait provenir de ce qu'on voulait les appliquer à cette *table de multiplication*. Mais que fallait-il mettre à la place? Le manuscrit ne répond pas entièrement à la question; cependant il peut mettre sur la voie. Voici ce que l'on y trouve.

Sur une première ligne sont neuf *apices* ou caractères par lesquels Boèce représentait les neuf premiers nombres. Ils y sont écrits de droite à gauche, et au-dessus d'eux sont leurs noms comme il suit (fig. 1):

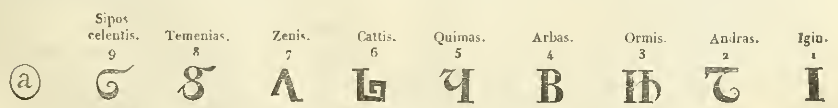


Fig. 1. Les Chiffres de Pythagore, d'après Boèce. — Origine des prétendus chiffres arabes.

Au-dessous de cette première ligne en est une seconde, sur laquelle sont les chiffres romains : I, X, C, M, X̄, C̄, M. Ī, etc., écrits aussi de droite à gauche.

Trois autres lignes ensuite contiennent en chiffres romains d'autres nombres qui sont respectivement la moitié, le quart et le huitième de ces premiers.

Enfin, sur deux dernières lignes sont d'autres caractères romains représentant les fractions de l'once, et sur une dernière ligne sont les nombres 1, 3, 4... 12, écrits en chiffres romains.

De tout cela, dit M. Chasles, ne prenons que la ligne des chiffres I, X, C, M, X̄..., et supposons que la *table* dont Boèce veut parler, « que les anciens appelaient table de Pythagore, et à laquelle les modernes ont donné le nom d'abacus, » n'était point la *table de multiplication*, mais un tableau destiné à faire les calculs dans le nouveau système de numération qu'il va exposer (fig. 2).

Voici ce qui caractérisait ce tableau, et ce qui le rendait propre à cet usage.

Dans la partie supérieure était une ligne horizontale, di-

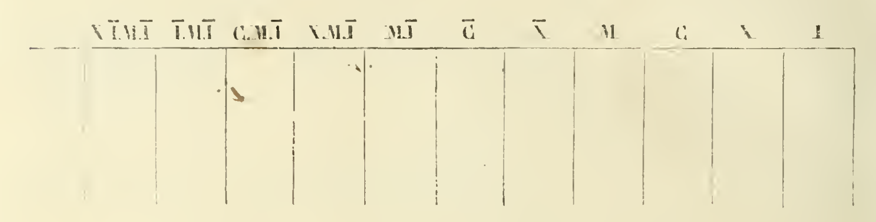


Fig. 2. La vraie Table de Pythagore (Abax des Grecs, Abacus des Romains).

visée en un certain nombre de parties égales ; des lignes verticales partaient des points de division : ces lignes, prises deux à deux consécutivement, formaient des *colonnes*.

Sur les portions de la ligne horizontale comprises entre ces colonnes, étaient inscrits, en allant de droite à gauche, les chiffres romains I, X, C, M, X̄, C̄, M. Ī, X. M. Ī, etc., signifiant respectivement un, dix, cent, mille, dix mille, cent mille, un million, dix millions, etc.

A l'aide de ce tableau, substitué à la *table de multiplication*, M. Chasles reprend la traduction du texte de Boèce, et donne pour la première fois un sens intelligible à ce texte.

« Voici, dit Boèce, comment ils se servaient du tableau qui vient d'être décrit. Ils avaient des *apices* ou caractères de diverses formes. Quelques-uns s'étaient fait des notes d'*apices* telles que I répondait à l'unité ; ᘔ à deux ; Ƨ à trois ; ꝏ à quatre ; Ч à cinq ; Ƥ à six ; Ʌ à sept ; 8 à huit ; et enfin 9 à neuf. Quelques autres, pour faire usage de ce tableau, prenaient les lettres de l'alphabet, de manière que la première répondait à l'unité, la seconde à deux, la troisième à trois, et les suivantes aux nombres naturels suivants. D'autres enfin se bornaient à employer dans ces opérations les caractères usités avant eux, pour représenter les nombres naturels. Ces *apices* (quels qu'ils fussent), ils s'en servaient *comme de la poussière* ; de manière que s'ils les plaçaient dans la colonne des unités, chacun d'eux ne représentait toujours que des unités... Plaçant *deux* sous la ligne marquée *dix*, ils convinrent qu'il signifierait *vingt ;* que *trois* signifierait *trente ; quatre, quarante ;* et ils donnèrent aux autres nombres suivants les significations résultant de leur propre dénomination.

» En plaçant les mêmes *apices* sous la ligne marquée du nombre *cent*, ils établirent que deux signifierait deux cents ; trois, trois cents ; quatre, quatre cents, et que les autres répondraient aux autres dénominations.

» Et ainsi de suite dans les *colonnes* suivantes ; et ce système n'exposait à aucune erreur. »

Ces paroles sont bien claires, et l'on ne peut se refuser à y voir le principe de notre système de numération, la valeur de position des chiffres croissant suivant une progression décuple, en allant de droite à gauche. Les colonnes dont il était fait usage, et qui sont formellement indiquées dans le texte par le mot *paginula* ou *pagina* (petite bande), permettaient de se passer du zéro, parce que là où nous l'employons, on laissait la place vide.

Un membre de phrase de l'antépénultième alinéa de la traduction précédente (*comme de la poussière*) fait allusion à l'usage où l'on était au moyen âge de faire des calculs sur une table couverte de poudre. Cicéron parle de la *poussière érudite* que les anciens étendaient sur leurs abaques pour y tracer leurs figures de géométrie. (*De la nature des Dieux*, livre II). Ce mode d'écriture, si éminemment propre à l'enseignement et à l'étude, qu'on l'emploie encore de nos jours, remonte probablement à la plus haute antiquité.

Il est à remarquer que plusieurs des apices qui sont dans le corps du texte diffèrent de ceux qui se trouvent avec leurs noms en dehors de ce texte. On peut donc conjecturer que ceux-ci ont été ajoutés par quelque copiste qui a pris la forme des chiffres usités de son temps, sans tenir compte des différences qu'ils présentent avec les chiffres de Boèce.

Les noms placés au-dessus des apices avaient déjà été trouvés dans un manuscrit, par le savant orientaliste Greaves. Le célèbre Huet, évêque d'Avranches, attribuait une origine hébraïque aux mots *arbas*, *quimas*, *zenis* et *temenias*. Ce qu'il est important de noter, c'est que le mot *sipos* a été inscrit à tort au-dessus de *celentis*, dans le monument de Chartres. La comparaison avec d'autres manuscrits plus complets et plus explicites sous ce rapport, prouve que le nom de *sipos* appartient au caractère qui tient lieu du zéro, et aurait été par conséquent beaucoup mieux placé au-dessus du rond qui renferme un petit *a*, qu'au-dessus du mot *celentis*.

Après avoir ainsi expliqué succinctement le principe du nouveau système de numération, Boèce donne les règles de la multiplication et de la division. Il revient ensuite, à la fin du second livre de sa Géométrie, sur la valeur de position des chiffres, et il n'est pas moins clair, pas moins net, que dans le passage déjà cité, pour tout lecteur qui a sous les yeux le tableau à colonnes de la figure 2.

La suite à une prochaine livraison.

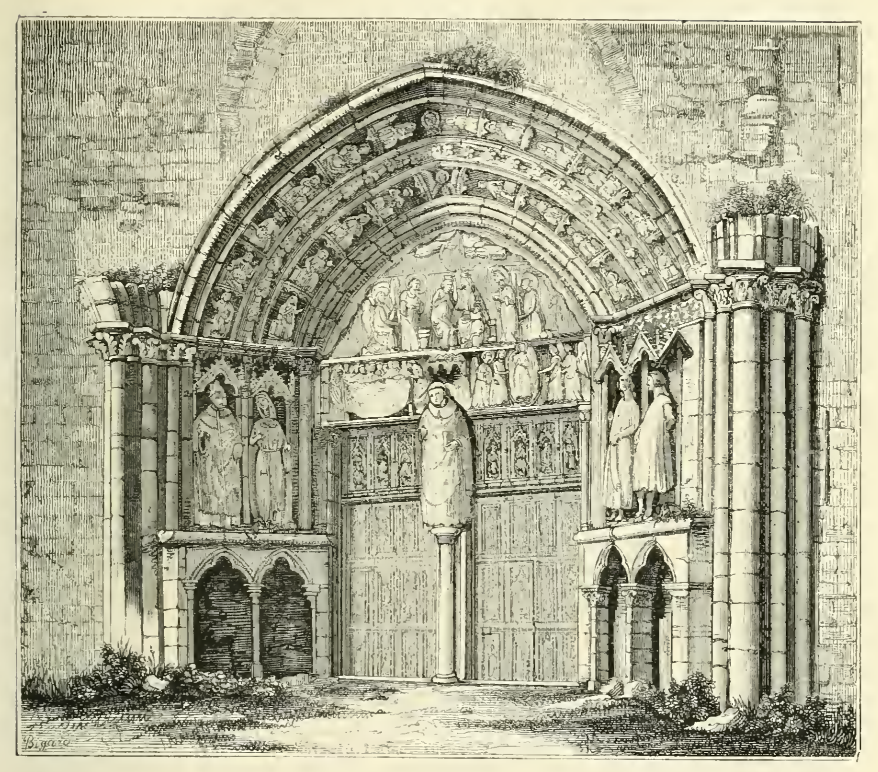
BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,

rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

ÉGLISE DE SAINT-THIBAULT

(Côte-d'Or).



Portail de l'église de Saint-Thibault.

L'église de Saint-Thibault a été fondée au onzième siècle; mais il n'existe plus de traces de la construction primitive. La nef, qui était romane (bâtie au douzième siècle), a été détruite par un incendie en 1603, et remplacée par le bâtiment sans caractère qu'on voit aujourd'hui. Le porche et la porte, au nord, ont été bâtis au treizième siècle; la chapelle de Saint-Gilles, petite construction au nord du chœur, date, ainsi que le chœur lui-même, du quatorzième siècle : c'est un modèle de hardiesse et de légèreté. Une chapelle correspondante, au midi, a été démolie en 1793. A l'époque où l'on a reconstruit la nef (dans le dix-septième siècle), on éleva un clocher fort lourd sur le porche du treizième siècle. Ce clocher écrasait les claveaux de l'ogive de la porte : pour le réparer, il a fallu le démolir et lui substituer un petit campanille à droite de la porte, et un peu en retraite.

Cette porte, qui vient d'être restaurée par M. Viollet-Leduc, à l'aide d'une subvention du ministère de l'intérieur, est remarquable par ses magnifiques sculptures. Sous le trumeau est la statue de saint Thibault revêtu des habits pontificaux, la tête entourée d'un nimbe, tenant un livre de la main gauche, la droite élevée pour bénir. A gauche sont deux statues : l'une représente un évêque, l'autre une femme. En pendant, à droite, sont deux statues d'hommes vêtus d'habits courts. Il est assez remarquable qu'aucune de ces quatre statues n'a de nimbe. La tradition du pays n'a pas conservé les noms des personnages dont elles étaient destinées à consacrer la mémoire.

Sur le linteau, en bas-relief, on a sculpté la Mort de la Vierge et l'Assomption. Le Couronnement de la Vierge occupe la partie supérieure du tympan.

Sous la première voussure, on voit quatre Vierges sages et quatre Vierges folles; ces statuettes sont d'un admirable travail. La seconde voussure est remplie de statuettes de rois et de prophètes.

Les deux vantaux de la porte sont ornés, et datent de l'époque de Louis XII.

Il existe dans le chœur un tombeau du quatorzième siècle sans inscription : c'est une statue de chevalier couché sur le dos, avec deux anges à sa tête et deux autres à ses pieds. Un bas-relief fort mutilé décore le fond de la niche où ce tombeau est conservé.

On remarque dans la chapelle de Saint-Gilles une autre statue de femme provenant d'un tombeau qui existait, dit-on, autrefois dans la nef.

A l'autel, il y a deux retables en bois, du quatorzième siècle, qui, bien que barbouillés d'une façon déplorable, attestent un travail élégant et habile; enfin une petite statue de la Vierge, du quatorzième siècle (peinte à

l'huile malheureusement[1], mérite une attention particulière.

Saint-Thibault n'est qu'un très-petit village, situé à 18 ou 20 kilomètres de Semur. Son nom avait été changé pendant la révolution en celui de Bellefontaine.

—Voiler une faute sous un mensonge, c'est remplacer une tache par un trou.

— Les sots silencieux semblent des armoires vides fermées à clef.

— La perfection même serait sur le trône, que les courtisans trouveraient moyen de la flatter.

— Une seule mauvaise habitude déteint sur toute une brillante éducation : c'est la goutte d'encre tombée dans le verre d'eau limpide.

— Dans la conversation, les gens qui nous font croire à notre esprit nous paraissent plus aimables que ceux qui s'efforcent à nous convaincre du leur.

— Quand nous mettons le bonheur dans les choses qui nous manquent, d'autres le voient dans une seule de celles que nous possédons.

— Il n'est de préférable au souvenir d'une bonne action que le projet d'en faire une meilleure. J. Petit-Senn.

ARTISTES AMATEURS.

COLLECTION DES DESSINS ET DES GRAVURES D'AMATEURS AU CABINET DES ESTAMPES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

« *Ouvrages des amateurs colligés depuis l'année* 1754.
» *Avertissement.* — La France aime les arts et les cultive
» avec succès : ce recueil va fournir des preuves singulières
» de cet amour ; il s'étend depuis le souverain jusqu'au ci-
» toyen, et parmi les gens de différents états qui en sont
» épris, on y remarque les dames dont les occupations avaient
» paru s'opposer à ce genre d'étude et d'amusement nobles.
» Il est divisé en trois parties : la première contient les
» morceaux gravés de la main de nos rois, reines, princes
» et princesses ; la seconde est composée de semblables ou-
» vrages de la main des dames qui se sont amusées de la
» gravure ; et la troisième renferme, sous un ordre alphabéti-
» que, ceux des seigneurs et autres personnes de distinction
» autant qu'il nous a été possible de les rassembler. »

Tel est l'avant-propos d'un des plus curieux portefeuilles de notre cabinet national d'estampes. On voit que lorsque l'on avait fondé cette collection, en 1754, on s'était proposé de rassembler seulement des gravures faites par des amateurs ; mais dix ans après on accueillait également les dessins.

Du reste, jamais, en aucun pays, les arts n'avaient excité l'émulation d'un aussi grand nombre d'amateurs, de collectionneurs et de protecteurs illustres qu'à Paris et dans toutes les provinces de France, durant le siècle dernier. Il y a de ce temps des Guides d'étrangers et des Almanachs d'artistes qui ne sont pleins que de catalogues de leurs noms. Sans me préoccuper des collectionneurs, et pour ne citer que les amateurs connus les plus distingués par leur talent de dessinateurs ou de graveurs, dont je trouve les œuvres dans les portefeuilles qui leur sont consacrés, je nommerai : MM. de La Bretesche, qui dessinait à la plume, en 1690, de petites vues de Rome ; Begon, l'intendant de la marine du roi à Dunkerque, qui dessinait, en 1746, des figures « pour être sculptées en relief à la proue des frégates du roi » ; Desfriches, le négociant d'Orléans, né dans cette ville en 1723, et qui gravait et dessinait de jolis, légers et fins paysages ; d'Agincourt ; le comte de Breteuil ; Baudouin, officier aux gardes françaises ; de Bourdeille ; l'historien de nos peintres, Dezallier d'Argenville ; l'ami du Poussin, Chantelou, dont nous avons une charmante petite eau-forte de la Belle Jardinière ; le célèbre silhouettiste Carmontelle ; de Croismare, l'ami de Diderot, d'Azaincourt ; les fermiers généraux Dupin et d'Orvillers ; l'intendant des menus-plaisirs De La Ferté ; le conseiller du parlement de Toulouse Foulquier ; l'aïeul de l'ancien directeur des musées, le comte de Forbin ; le maître des requêtes de Fontanieu ; le baron de Gaillard-Lonjumeau d'Aix ; de Gravelle, le conseiller au Parlement ; de Jullienne, l'ami de Watteau ; le comte de Marsan, mort en 1708, et frère cadet du comte d'Armagnac, grand-écuyer, lequel comte de Marsan nous a laissé une vue de son château patrimonial, gravée d'une pointe aussi fine qu'un Della Bella ; le comte de Meleun ; le marquis de Montmirail, dont Audran retouchait les planches de paysages ; le secrétaire des Commandements de la reine, de Montullé ; le gouverneur du Louvre, de Niert, marquis de Gambais, ami du plus habile des amateurs illustres, le comte de Caylus ; le comte de Saint-Aignan ; de Pommard ; le baron de Saint-Julien ; Robert de Seri, que je considérerais comme un éminent artiste, à en juger d'après les trois seules eaux-fortes que je connaisse de lui, représentant une Ariane ou une Bacchante endormie, un Enfant coloré dans le vrai goût lumineux de Rembrandt, et une Femme écrivant une lettre sous la dictée de l'Amour ; le marquis de Sourches, qui grava une excellente petite série de cavaliers dans le goût de Della Bella, au temps de Louis XIV ; le baron de Thiers et le chevalier de Valory, qui ont gravé de belles suites de dessins d'après Boucher ; et le comte de La Vieuville, d'après Callot.

Tous ces noms, comme on voit, forment une assez brillante escorte à ceux des rois et princes français qui ont patronné par leur exemple les artistes de leur temps.

Quand le garde du cabinet des estampes, en 1754, entreprit un recueil particulier des œuvres gravées par les princes, la moisson ne dut pas d'abord se présenter à lui bien considérable. Parmi les graveurs de la famille royale de France, on ne comptait guère que Marie de Médicis, pour sa belle estampe si fermement gravée en bois, représentant un buste de dame illustre du moyen âge, datée de 1627, et dont elle donna la planche à Champaigne au temps qu'il peignait son portrait ; — le grand Dauphin, fils de Louis XIV, pour une vue de château gravée à l'eau-forte dans le goût d'Israël Sylvestre ; — le duc de Bourgogne, pour un Parnasse, assez largement gravé d'après un dessin d'Antoine Coypel, et encore pour quelques paysages et un groupe de petits satyres, en 1694 et 1698. — Louis-Charles de Bourbon, comte d'Eu, né le 15 octobre 1701, grand-maître de l'artillerie de France, gravait d'une pointe légère, en mars 1717, une jolie petite pièce qu'on peut intituler la *Moissonneuse* ; — Louis-Henri de Bourbon, mort le 27 janvier 1740, dessinait, en 1725, une tête de saint extatique, que gravait Caylus ; — Louis de Bourbon, comte de Clermont, avait gravé très-agréablement un paysage dans le goût de Coypel, qui était celui du temps.

Il n'y avait point là de quoi remplir un portefeuille ; mais dès qu'on se fut résolu à introduire des dessins parmi ces eaux-fortes, le recueil put prétendre à se grossir singulièrement. Le goût du dessin chez nos rois remontait à l'introduction même de l'art italien dans notre pays, et je ne sais pas même si Charlemagne ne s'est pas quelque peu occupé en son temps d'enluminure de Missel. On connaît assez la passion pour les arts du bon roi René d'Anjou, passion malheureuse, car il en oublia le soin de la conservation de ses États, et n'en fit pas de meilleure peinture, comme les Parisiens en peuvent voir au Musée de Cluny un triste échantillon, représentant la Prédication de la Madelaine à Marseille, œuvre beaucoup plus incontestable, hélas ! que les magnifiques peintures qui lui ont été attribuées, et qui sont les œuvres de Memling (Hemmeling) ou d'autres admirables maîtres flamands appelés par lui en Provence. — P. Monier raconte, d'après Paul Lomazzo, qui le tenait sans doute de Léonard de Vinci son maître, que François Ier « était si fort amateur de la peinture, que très-souvent il faisait l'un de ses plaisirs de prendre le porte-crayon, et de s'exercer à dessiner et à peindre. »

Le roi de plus ancienne date dont le portefeuille de la Bibliothèque nationale offre un dessin, c'est le fils de Marie de

Médicis. Louis XIII. Une note qu'on lit au bas de son œuvre rappelle cette particularité connue, que le roi « prenait un plaisir singulier à la peinture. Il voulut que Vouet lui apprît à dessiner et à peindre au pastel, pour faire les portraits de ses plus familiers courtisans. »

Du grand Dauphin, fils de Louis XIV, on trouve dans le portefeuille une vue du palais de Madrid, l'Escurial, où avaient été élevées sa mère, Marie-Thérèse, et sa grand'-mère, Anne d'Autriche, et où devait régner le duc d'Anjou son fils.

Sur une feuille sont réunies cinq petites croquades du roi Louis XV enfant : quatre dessins de maisonnettes, et les deux chiens dont nous donnons le fac-similé page 148.

Sous le premier dessin se trouve cette note : « Ces cinq dessins à la plume sont de la main de S. M. Louis XV, et ont été donnés par feu l'abbé Pérot, instituteur de S. M., à l'abbé Denis, avocat au Parlement, qui les a déposés entre les mains de M. le garde du cabinet Joli, le 3 juillet 1770. — Dessins faits par le Roi à l'âge d'environ sept ans. »

Louis XV fut, durant les plus belles années de sa vie, entouré de dessinatrices habiles : la reine Marie Leczinska avait peint une tête de Vierge d'après Vien, et cette peinture de la reine fut gravée par François en 1759. Madame de Pompadour avait un talent de graveur remarquable.

On voit dans la collection un petit paysage signé *Ludovica Maria fecit anno* 1762, et donné par madame Louise à madame la comtesse de Baschi à Parme. Madame Louise était Louise-Marie-Thérèse de Parme, seconde fille de don Philippe, infant d'Espagne, et de Louise-Elisabeth de France, fille aînée de Louis XV, née le 9 décembre 1751, mariée le 4 septembre 1765 à Charles-Antoine, prince des Asturies, depuis roi d'Espagne, sous le nom de Charles IV. « Madame la comtesse de Baschi, lors de l'ambassade de M. le comte de Baschi à Venise, avait reçu comme une marque de distinction ce dessin fait à la plume et apostillé de la main de cette jeune princesse, pendant le séjour que firent Leurs Excellences à la cour de Parme. De retour en France, ils ont jugé ne pouvoir mieux placer ce titre honorable d'estime que de le déposer dans le recueil des ouvrages des souverains et des personnes de distinction conservés au cabinet des estampes de la Bibliothèque du Roi. En 1768. »

On voit que la courtisanerie n'avait pas tardé à s'en mêler. Chacun, par mode et pour contribuer à enrichir un recueil qui était d'une flatterie agréable à nos princes et princesses, s'empressait d'apporter sa feuille de griffonnage royal. Le duc de La Vauguyon écrivait de Versailles, le 21 novembre 1769, au conseiller d'État Bignon : « On m'a dit, monsieur, qu'il y avait à la Bibliothèque du Roi un recueil de dessins de la main de tous les princes de la famille royale depuis François Ier. J'ai pensé que vous seriez bien aise de joindre à cette collection un dessin de la main de monseigneur le Dauphin et de messeigneurs ses frères ; je les joins ici... Je puis vous assurer, monsieur, que les dessins ci-joints sont bien véritablement de la main de nos princes. » — Le paysage du comte d'Artois (depuis Charles X) représente un vieux pont sur une rivière, dans le coin à gauche un moulin à eau dont on voit tourner les roues, sur le premier plan à doite un paysan traînant une barque. — Le comte de Provence (depuis Louis XVIII) avait dessiné une vachère trayant sa vache auprès d'une ruine ombragée de grands arbres, et ce dessin fut gravé, par le comte de Caylus peut-être, sous le titre de *la Petite Ménagère*. — Le Dauphin (depuis Louis XVI) avait dessiné une place de bourgade où l'on voyait une croix, des auberges, un puits et des paysans remplissant leurs seaux. Ces trois dessins étaient à la plume et datés tous trois de 1769. — Une autre Vachère, vue de dos debout et filant, gardant ses vaches auprès d'une palissade, et « faite par monseigneur le Dauphin, » a bien plus de caractère encore que celle du comte de Provence. Deux plans de fortification dessinés d'après le système de Vauban sont signés du Dauphin et datés de 1766 et 1769 ; deux autres plans pareils sont du comte de Provence et datés de 1767 et 1769. Quant à la couronne de lis rejoignant un trophée symbolique de coqs, d'armes et d'objets d'arts, que nous reproduisons fidèlement page 148, c'est une petite eau-forte exécutée adroitement par Louis XVI et qui ne porte point de marque, de signature ni de date.

De la descendance de Louis XV, je n'ai plus à citer qu'une vue lointaine d'un château bâti au milieu d'un lac, et auquel on arrive par un pont de bois. « Ce dessin, fait à la plume, est de la main de madame Clotilde de France, depuis princesse de Piémont. Cette auguste princesse, quelques jours avant son départ de France, daigna en faire don elle-même au cabinet d'estampes qu'elle vint visiter le 12 octobre 1773, sur les trois heures après midi, et dont S. A. R. ne s'arracha (ce sont ses expressions) qu'à six heures du soir. Madame Clotilde de France était accompagnée de madame Élisabeth sa sœur, de mademoiselle de Bourbon-Condé, de madame de Marsan et d'une cour nombreuse et brillante. »

On voit de quelle faveur jouissait alors à la cour le cabinet d'estampes, et particulièrement le portefeuille des dessins royaux. Quant à la manière dont ces dessins sont exécutés, je hasarderai l'observation que tous, depuis ceux du grand Dauphin jusqu'à ceux de madame Louise, paysages ou figures, portent la marque d'une même pratique, d'un même système ; ils sont uniformément dans le goût des dessinateurs lorrains Sébastien Leclerc et Israël Sylvestre. Cette continuité de tradition s'explique par ce fait que les Sylvestre descendants d'Israël, de père en fils, occupèrent jusqu'à la révolution l'emploi de maîtres à dessiner des enfants de France.

Quant aux princes, dames ou seigneurs étrangers, dont les œuvres composent la seconde partie du portefeuille, je nommerai le prince Charles de Ligne, le duc de Melfort, le conseiller de légation M. de Hagedorn, le savant Heinecken, le comte de Hamilton, le vicomte de Newenham ; et toutes ces princesses d'Allemagne qui ont donné de tout temps une grande protection aux arts : l'archiduchesse Charlotte d'Autriche, Marie-Anne d'Autriche, la margrave de Bade d'Ourlac, et la princesse Pauline de Schwarzenberg, ambassadrice de Vienne à la cour de Napoléon, qui a gravé à l'eau-forte, en 1804, les seize châteaux en Bohême du prince de Schwarzenberg (neuf châteaux de plus que le célèbre roi de Bohême, de Sterne et de Charles Nodier).

Nous reproduisons comme exemples quelques-uns de ces dessins.

Le paysage du duc de Chartres est une véritable œuvre d'artiste. Ce duc de Chartres ne serait autre que Louis-Philippe-Joseph Égalité, car une note qui se lit sur la feuille qui contient ses gravures le dit né en 1747. Outre le goût naturel de sa famille pour le dessin, il eut pour maître le serviteur agréable et fidèle de sa maison, L.-C. de Carmontelle, d'après lequel il grava, en 1761, une petite pièce : « le Manœuvre de Saint-Cloud. » Les six paysages qu'il a exécutés à l'eau-forte sont de main de maître.

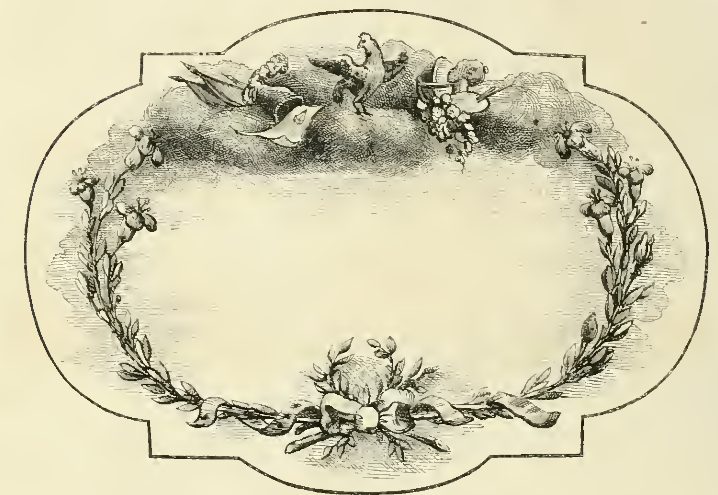
Les arts reprocheront cependant toujours à ce prince, devenu duc d'Orléans, d'avoir privé sa patrie de la magnifique collection de tableaux que sa famille avait rassemblée depuis un siècle et demi, et qui fut vendue en Angleterre.

Le charmant paysage de la baronne d'Herlac (c'est le nom manuscrit qu'il porte) est d'une origine qui m'embarrasse. Je le crois gravé à l'eau-forte, en 1756, d'après un dessin de Leprince, dont je lis le nom sur la marge de l'estampe. Cette baronne pourrait bien n'être autre que la margrave de Bade d'Ourlac, née princesse de Hesse-Darmstadt, dont on voit dans le portefeuille une très-vigoureuse petite gravure d'après Rembrandt.

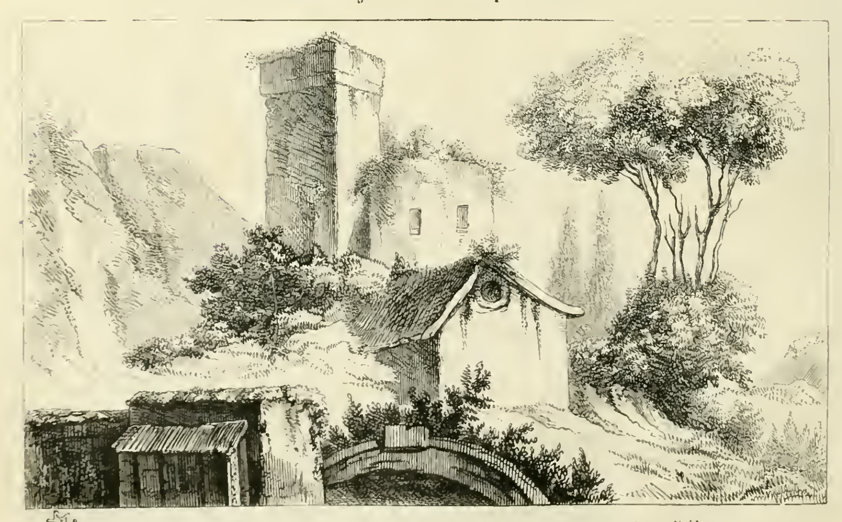
Une figure pointue, maigre, effilée, comme eût été en France celle d'un huissier ou d'un procureur, fut gravée, quelques années plus tard, d'après le dessin original de M. de Hamilton, par le comte de Hessenstein, amateur dont



Dessin à la plume, de Louis XV enfant.



Fac-simile d'une gravure à l'eau-forte par Louis XVI.



Paysage gravé à l'eau-forte par le duc de Chartres (Louis-Philippe-Joseph-Égalité).

on n'a conservé qu'une autre pièce représentant des antiquités de Naples. Dans la pensée de Hamilton, ce personnage aiguisé comme une lame avait pour pendant ce qu'on eût appelé son antipathie dans le langage de nos pères, c'est-à-dire un autre personnage gros, gras, épais, rebondi, arrondi, au ventre énorme, à perruque boudinée autant que celui-ci l'a plate.

En 1814, la princesse Charlotte d'Angleterre choisit pour



Un Paysage, par la baronne d'Iterlac.



Gravure du comte de Hessenstein, d'après un dessin de M. de Hamilton.

Dessin de la princesse Charlotte d'Angleterre.

Dessin d'Eugene-Napoleon de Leuchtenberg.

mari Léopold de Saxe-Cobourg, aujourd'hui roi des Belges; deux ans après la mort la surprenait, éclatante de jeunesse, de grâce et de vertus. C'est à cette princesse qu'il faut attribuer la tête du guerrier antique que nous avons fait graver.

Un autre prince, également populaire, l'ancien vice-roi d'Italie, le prince Eugène de Beauharnais, s'était retiré en Allemagne. L'un de ses fils, le prince Auguste-Charles-Eugène-Napoléon, duc de Leuchtenberg, prince d'Eichstell, mort époux de dona Maria, reine de Portugal, a laissé une suite de sept petites planches, dont chacune porte plusieurs sujets, têtes d'hommes, animaux, une danse tyrolienne. C'est de la première de ces eaux-fortes qu'est extraite la tête de vieillard, signée et datée par cet amateur, cousin germain du président actuel de la République française.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

Voy. p. 2, 36, 74, 102, 126, 133.

MAI.

Dimanche 27. — Les capitales ont cela de particulier que les jours de repos semblent le signal d'un sauve-qui-peut universel. Comme des oiseaux auxquels la liberté vient d'être rendue, les populations sortent de leurs cages de pierre et s'envolent joyeusement vers la campagne. C'est à qui trouvera une motte verdoyante pour s'asseoir, l'ombre d'un buisson pour s'abriter; on cueille les marguerites de mai, on court dans les champs; la ville est oubliée jusqu'au soir où l'on revient le chapeau fleuri d'une branche d'aubépine et le cœur égayé d'un doux souvenir; on reprendra le lendemain le joug du travail.

Ces velléités champêtres sont surtout remarquables à Paris. Les beaux jours venus, employés, bourgeois, ouvriers, attendent avec impatience chaque dimanche pour aller essayer quelques heures de cette vie pastorale; on fait deux lieues entre les boutiquiers d'epiciers et de marchands de vin des faubourgs, dans le seul espoir de découvrir un vrai champ de navets. Le père de famille commence l'instruction pratique de son fils en lui montrant du blé qui n'a pas la forme de petits pains et des choux « à l'état sauvage. » Dieu sait que de rencontres, de découvertes, d'aventures! Quel parisien n'a point eu son Odyssée en parcourant la banlieue et ne pourrait écrire le pendant du fameux *Voyage par terre et par mer de Paris à Saint-Cloud!*

Nous ne parlons point ici de cette population flottante venue de partout, pour qui notre Babylone française n'est que le caravansérail de l'Europe; phalange de penseurs, d'artistes, d'industriels, de voyageurs qui, comme le héros d'Homère, ont abordé leur patrie intellectuelle après avoir vu « beaucoup de peuples et de cités, » mais du Parisien sédentaire, rangé, vivant à son étage comme le mollusque sur son rocher, curieux vestige de la crédulité, de la lenteur et de la bonhomie des siècles passés.

Car une des singularités de Paris est de réunir vingt populations complétement différentes de mœurs et de caractère. A côté de ces bohémiens du commerce et de l'art traversant successivement tous les degrés de la fortune ou du caprice, vit une paisible tribu de rentiers et de travailleurs établis, dont l'existence ressemble au cadran d'une horloge sur laquelle la même aiguille ramène, successivement, les mêmes heures. Si aucune autre ville n'offre des vies plus éclatantes, plus agitées, aucune autre ne peut en offrir de plus obscures et de plus calmes. Il en est des grandes cités comme de la mer; l'orage ne trouble que la surface, et, en descendant jusqu'au fond, vous trouvez une région inaccessible au mouvement et au bruit.

Pour ma part, je campais au bord de cette région sans l'habiter véritablement. Placé en dehors des turbulences publiques, je vivais réfugié dans mon isolement, mais sans pouvoir détacher ma pensée de la lutte. J'en suivais de loin tous les incidents avec bonheur ou avec angoisse; je m'associais aux triomphes ou aux funérailles! pour qui regarde et qui sait, le moyen de ne pas prendre part! Il n'y a que l'ignorance qui peut rendre étranger à la vie extérieure; l'égoïsme même ne suffit point pour cela.

Ces réflexions philosophiques que je faisais à part moi, dans ma mansarde, étaient entrecoupées par tous les « actes domestiques » auxquels se livre forcément un célibataire qui n'a d'autre serviteur que sa bonne volonté; en poursuivant mes déductions, j'avais ciré mes bottes, brossé mon habit, noué ma cravate; j'étais enfin arrivé à ce moment solennel où l'on regarde sa toilette achevée et où l'on se demande, comme Dieu après la création du monde, si l'on trouve cela bien.

Une grande résolution venait de m'arracher à mes habitudes : la veille, des affiches m'avaient appris que c'était fête à Sèvres, que la manufacture de porcelaine serait ouverte au public. Séduit, le matin même, par la beauté du ciel, je m'étais subitement décidé à y aller.

En arrivant au débarcadère de la rive gauche, j'aperçus la foule qui se hâtait, attentive à ne point manquer l'heure. Outre beaucoup d'autres avantages, les chemins de fer auront celui d'accoutumer les Français à l'exactitude : certains d'être commandés par l'heure, ils se résigneront à lui obéir; ils apprendront à attendre quand ils ne pourront plus être attendus. Les vertus sont surtout de bonnes habitudes. Que de grandes qualités inoculées à certains peuples par la position géographique, par la nécessité politique, par les institutions! la création d'une monnaie d'airain trop lourde et trop volumineuse pour être entassée tua l'avarice chez les Lacédémoniens.

Je me suis trouvé dans un wagon près de deux sœurs déjà sur le retour, appartenant à la classe des Parisiens casaniers et paisibles dont j'ai parlé plus haut. Quelques complaisances de bon voisinage ont suffi pour m'attirer leur confiance; au bout de quelques minutes je savais toute leur histoire.

Ce sont deux pauvres filles restées orphelines à quinze ans et qui depuis ont vécu comme vivent les femmes qui travaillent, d'économie et de privation. Fabriquant depuis vingt ou trente ans des agrafes pour la même maison, elles ont vu dix maîtres s'y succéder et s'enrichir, sans que rien ait changé dans leur sort. Elles habitent toujours la même chambre au fond d'une de ces impasses de la rue Saint-Denis où l'air et le soleil sont incarcérés. Elles se mettent avant le jour au travail, le prolongent après la nuit, et voient les années se joindre aux années sans que leur vie ait été marquée par aucun autre événement que l'office du dimanche, une promenade ou une maladie.

La plus jeune de ces dignes ouvrières a quarante ans et obéit à sa sœur comme elle le faisait toute petite. L'aînée la surveille, la soigne et la gronde avec une tendresse maternelle. Au premier instant on rit, puis on ne peut s'empêcher de trouver quelque chose de touchant dans ces deux enfants en cheveux gris dont l'une n'a pu se désaccoutumer d'obéir, l'autre de protéger.

Et ce n'est point en cela seulement que mes deux compagnes sont plus jeunes que leur âge : ignorantes de tout, elles s'étonnent sans cesse. Nous ne sommes point arrivés à Clamart qu'elles s'écrieraient volontiers, comme le roi de la ronde enfantine, qu'elles ne croyaient pas le monde si grand!

C'est la première fois qu'elles se hasardent sur un chemin de fer, et il faut voir les saisissements, les frayeurs, les résolutions courageuses! tout les émerveille! Elles ont dans leur âme un arriéré de jeunesse qui les rend sensibles à ce qui ne nous frappe ordinairement que dans les premières années. Pauvres créatures qui, en ayant gardé les sensations d'un autre âge, en ont perdu la grâce! Mais n'y a-t-il pas quelque chose de saint dans cette ingénuité que leur a conservée le jeûne de toutes les joies? Ah! maudit soit le premier qui a eu le courage de railler la femme vieillie dans l'abandon, d'enchaîner le ridicule à ce nom de vieille fille qui rappelle tant de déceptions douloureuses, tant d'ennuis, tant de délaissement! Maudit celui qui a pu couronner d'épines des cheveux blanchis et puiser le sarcasme dans un malheur involontaire!

Les deux sœurs s'appellent Françoise et Madeleine; leur voyage d'aujourd'hui est un coup d'audace, sans exemple dans leur vie; la fièvre du siècle les a gagnées à leur insu. Hier Madeleine a subitement jeté cette idée de promenade. Françoise l'a accueillie sur-le-champ; peut-être eût-il mieux valu ne point céder à la tentation offerte par la jeune sœur; mais « on fait des folies à tout âge, » comme le remarque philosophiquement la prudente Françoise. Quant à Madeleine,

elle ne regrette rien; c'est le mousquetaire du ménage.

— Il faut bien s'amuser, dit-elle, « on ne vit qu'une fois. »

Et la sœur aînée sourit à cette maxime épicurienne. Il est évident que toutes deux sont dans une crise d'indépendance.

Du reste, ce serait grand dommage que le regret vînt déranger leur joie ! elle est si franche, si expansive ! La vue des arbres qui semblent courir des deux côtés de la route leur cause une incessante admiration. La rencontre d'un train qui passe en sens inverse avec le bruit et la rapidité de la foudre leur fait fermer les yeux et jeter un cri ; mais tout a déjà disparu ; elles regardent, se rassurent, s'émerveillent. Madeleine déclare qu'un pareil spectacle vaut le prix du voyage, et Françoise en tomberait d'accord si elle ne songeait avec un peu d'effroi au déficit dont une pareille dépense doit charger leur budget. Ces trois francs consacrés à une seule promenade, c'est l'économie d'une semaine entière de travail. Aussi la joie de l'aînée des deux sœurs est-elle entrecoupée de remords ; l'enfant prodigue retourne par instants les yeux vers la ruelle du quartier Saint-Denis.

Mais le mouvement et la succession des objets viennent la distraire. Voici le pont du Val encadré dans son merveilleux paysage ; à droite, c'est Paris avec ses grands monuments qui découpent la brume ou étincellent au soleil ; à gauche, Meudon avec ses *villas*, ses bois, ses vignes et son château royal ! Les deux ouvrières vont d'une portière à l'autre avec des cris d'admiration. Nos compagnons de voyage rient de cette surprise enfantine ; moi je me sens attendri, car j'y vois le témoignage d'une longue et monotone réclusion ; ce sont des prisonnières du travail qui ont retrouvé pour quelques heures l'air et la liberté.

Enfin le train s'arrête ; nous descendons. Je montre aux deux sœurs le sentier qui conduit jusqu'à Sèvres entre le chemin de fer et les jardins ; elles partent en avant tandis que je m'informe des heures de retour.

La suite à la prochaine livraison.

LES URSULINES.

Une jeune fille, en Italie, et une jeune veuve, en France, formèrent presque en même temps le projet d'élever des jeunes filles et des institutrices de jeunes filles. Ce n'était rien moins qu'une révolution ; et, chose assez rare, celles qui la firent le comprenaient : « Il faut, disaient-elles, renouveler par la petite jeunesse ce monde corrompu ; les » jeunes filles réformeront leurs familles, leurs familles ré» formeront leurs provinces, leurs provinces réformeront le » monde. » Nouvelle par son but, cette institution le fut dans ses règles. Pas de rigueurs excessives, pas de jours consacrés tout entiers à la prière et aux oisives extases. Une de leurs patronnes fut Marthe la Travailleuse. Mademoiselle de Sainte-Beuve, première fondatrice des Ursulines de France, acheta au faubourg Saint-Jacques une maison où elle installa des sœurs avec deux cents externes ; puis elle se logea dans un appartement contigu à son cher couvent, avec une porte qui y conduisait, un parloir ouvrant sur le jardin, et une fenêtre d'où elle pouvait suivre de l'œil toute cette jeune parenté sortie, comme elle le disait, non de ses entrailles, mais de son cœur. S'il lui venait quelques nobles visiteurs (elle avait dans sa jeunesse brillé à la cour), sa plus vive joie était de les conduire à cette fenêtre et de leur montrer ses chères filles travaillant. Le choix des maîtresses n'était réglé ni par la noblesse ni par la position ; même à mérite égal, mademoiselle de Sainte-Beuve nommait de préférence, comme institutrices, les plus destituées de biens et de naissance. Son caractère répondait à ses actions ; elle était gaie et ne s'en cachait pas, elle aimait la vie et ne s'en défendait pas. Il n'y a que les misérables et les désespérés, disait-elle, qui puissent avoir en horreur ce qui est un présent de Dieu. Quand elle mourut, ses religieuses, par une touchante habitude, qui semble une idée venue d'elle-même (nos regrets prennent souvent quelque chose du caractère de ceux que nous regrettons), ses religieuses continuèrent pendant un an à mettre son couvert au réfectoire et à servir, devant la place qu'elle occupait, sa part accoutumée, pour la distribuer ensuite aux pauvres. Enfin, quand on fit son portrait, ses filles voulurent qu'elle fût représentée devant sa fenêtre, ses yeux fixés sur un jardin rempli de ruches, et qu'au bas l'on écrivît ces mots : Mère d'abeilles. Ce nom dit tout ; mère d'abeilles, fondatrice des travailleuses. Ne semble-t-il pas que le contraste d'une vie si paisible et si sensée avec les fougueuses et douloureuses vocations de sainte Thérèse annonce une régénération bienfaisante, et que cette existence s'empreint, dans sa douleur, du calme et de la sérénité du nouveau dieu intronisé parmi les femmes, le travail ? Bientôt en effet, ainsi que tous les établissements sur lesquels repose l'avenir, la fondation des Ursulines prit un développement immense, les ruches essaimèrent. Mademoiselle Sainte-Beuve avait jeté les bases de la première maison vers 1594 ; en 1668, la France en comptait déjà trois cent dix, toutes s'élevant avec mille intéressants détails de vocation irrésistible, de luttes cruelles et de triomphes.

E. Legouvé, *Histoire morale des femmes.*

QUELQUES DONNÉES DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Voy. 1847, p. 302, 396 ; 1848, p. 127 ; 1849, p. 88.

Longueurs et pentes longitudinales de quelques fleuves. — Le tableau suivant des pentes longitudinales du Volga, du Gange, du Danube, de l'Elbe, du Rhin et du Rhône, est facile à comprendre au premier coup d'œil, et n'a pas besoin d'explication développée. Il met en évidence la déclivité de chacun des fleuves nommés, depuis leur source jusqu'à leur embouchure. On voit que quelques-uns d'entre eux, qui prennent leur source dans des chaînes de montagnes très-élevées, ont un courant avec une chute rapide. Tels sont le Gange, le Rhin, le Rhône et l'Elbe. La déclivité comparativement très-faible du Danube, se rapporte bien à l'origine de ce fleuve qui coule de pentes douces, en forme de terrasses, sur le versant oriental de la forêt Noire.

Il est à remarquer que le profil du Danube, aux frontières communes de l'Allemagne et de la Hongrie, est identique à celui du Gange dans le bas Indoustan auprès d'Allahabad.

Le Volga, fleuve gigantesque, coule également, dans tout son développement, à une petite hauteur au-dessus du niveau de l'Océan, et vient déboucher dans la mer Caspienne dont le niveau, comme on sait, est inférieur de 31 mètres à celui de l'Océan. Le phénomène de l'enfoncement d'une superficie aussi considérable que la Caspienne et ses abords, a beaucoup occupé les physiciens, il y a une trentaine d'années. Le chiffre qui avait été donné par Parrot le jeune, pour exprimer la profondeur de cet enfoncement qu'il avait découvert, fut considéré comme erroné, jusqu'à l'époque récente où les savants travaux entrepris par l'Académie de Pétersbourg vinrent démontrer que ce chiffre était le plus probable.

Une des découvertes les plus remarquables dont la géographie physique et la géologie se soient enrichies récemment, est assurément l'observation que la mer Rouge et toute la vallée du Jourdain, toute cette contrée qui joue un si grand rôle dans l'histoire des peuples primitifs, à laquelle se relient d'une manière si intime les souvenirs du monde chrétien, est déprimée au-dessous du niveau moyen des mers d'une quantité trente fois plus considérable que la mer Caspienne. Moore, Schubert, Russegger et d'autres avaient évalué cette dépression au moyen d'observations barométriques, lorsque le lieutenant Symonds, du corps des ingénieurs britanniques, trouva en 1841, par des opérations géodésiques, que le niveau de la mer Morte est de 400 mètres et celui du lac de Tibériade de 100 mètres au-dessous

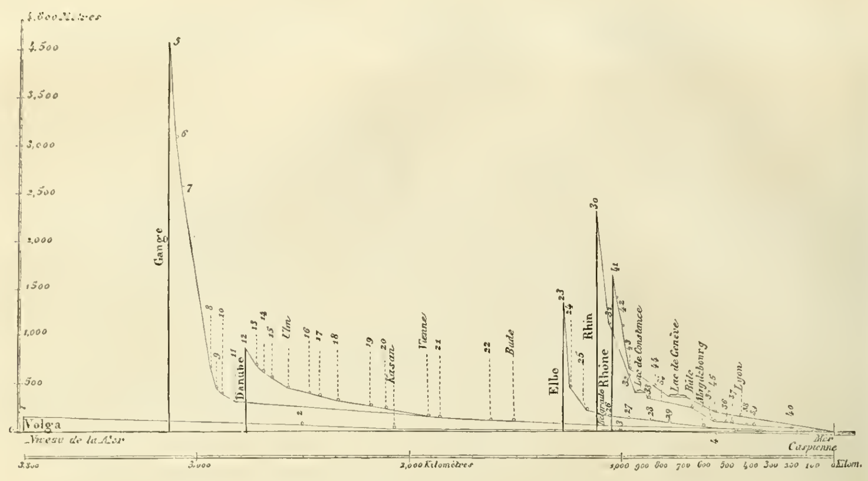
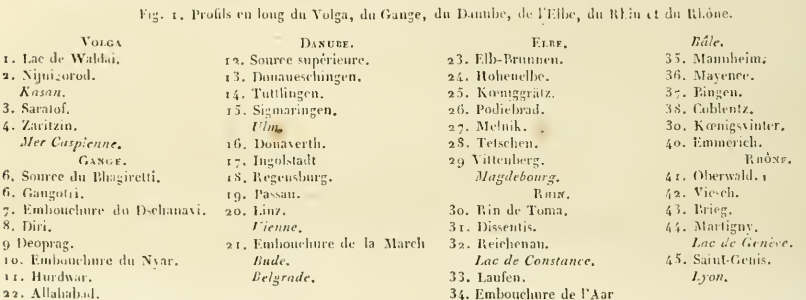


Fig. 1. Profils en long du Volga, du Gange, du Danube, de l'Elbe, du Rhin et du Rhône.



VOLGA.
1. Lac de Waldai.
2. Nijni-Norod.
Kasan.
3. Saratof.
4. Zaritzin.
Mer Caspienne.

GANGE.
6. Source du Bhagiretti.
6. Gangotri.
7. Embouchure du Dschanavi.
8. Diri.
9. Deoprag.
10. Embouchure du Nyar.
11. Hurdwar.
22. Allahabad.

DANUBE.
12. Source supérieure.
13. Donaueschingen.
14. Tuttlingen.
15. Sigmaringen.
Ulm.
16. Donaverth.
17. Ingolstadt
18. Regensburg.
19. Passau.
20. Linz.
Vienne.
21. Embouchure de la March
Bude.
Belgrade.

ELBE.
23. Elb-Brunnen.
24. Hohenelbe.
25. Kœniggrätz.
26. Podiebrad.
27. Melnik.
28. Tetschen.
29. Vittenberg.
Magdebourg.

RHIN.
30. Rin de Toma.
31. Dissentis.
32. Reichenau.
Lac de Constance.
33. Laufen.
34. Embouchure de l'Aar
Bâle.
35. Mannheim.
36. Mayence.
37. Bingen.
38. Coblentz.
39. Kœnigswinter.
40. Emmerich.

RHÔNE.
41. Oberwald.
42. Viesch.
43. Brieg.
44. Martigny.
Lac de Genève.
45. Saint-Genis.
Lyon.

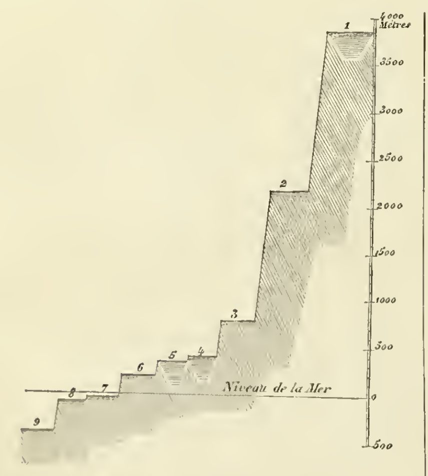


Fig. 2. Niveaux et profondeurs de certains lacs.

1. Lac de Titicaca.
2. Le Trubsee, sur le mont Joch (cant. d'Unterwald).
3. Lac de Walchen.
4. L. de Constance.
5. L. de Genève.
6. L. Supérieur (Amér. du N.).
7. Mer Caspienne.
8. Lac de Tiberiade.
9. Mer Morte.

du niveau de la Méditerranée sur la côte de Syrie. Cette découverte jette du jour sur quelques phénomènes qui paraissaient obscurs dans l'histoire de la Terre-Sainte. Il est vraiment singulier qu'une contrée qui a été le théâtre d'événements aussi importants, et à laquelle tous les peuples chrétiens rattachent leurs traditions, ait pu fournir de nos jours matière à des découvertes aussi nouvelles et aussi intéressantes.

C'est une loi constante que la pente des fleuves et rivières est beaucoup plus rapide vers la source que dans le milieu et surtout que dans la partie inférieure de leur cours; de sorte que le profil longitudinal présente sa convexité à la ligne de niveau de la mer convenablement prolongée. La figure 1 met cette loi en évidence.

Hauteurs absolues des niveaux et profondeurs de quelques lacs. — Notre seconde figure représente, par une suite de gradins, les hauteurs absolues de quelques lacs. A l'échelon inférieur se trouve la mer Morte; au plus élevé, le lac de Titicaca, sur le plateau de Bolivia. Le niveau de ce lac est, suivant M. Pentland, d'environ 3880 mètres au-dessus de l'océan. Il est vraisemblable que les lacs sacrés du plateau du Thibet, d'où s'écoulent le Satadrou et le Sutledge, sont encore placés plus haut. Sur cette figure se trouvent indiquées les plus grandes profondeurs des lacs de Titicaca, de Constance et de Genève.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

LE GATEAU DES ROIS.



D'après Greuze.

« Les cœurs simples ne se rappellent point sans attendrissement ces heures d'épanchement où les familles se rassemblaient autour des gâteaux qui retraçaient les présents des Mages. L'aïeul, retiré pendant le reste de l'année au fond de son appartement, reparaissait dans ce jour comme la divinité du foyer paternel. Ses petits-enfants, qui depuis longtemps ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses genoux et le rajeunissaient de leur jeunesse. Les fronts respiraient la gaieté, les cœurs étaient épanouis; la table du festin était merveilleusement décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau. Au choc des verres, aux éclats de la joie, on tirait au sort ces royautés qui ne coûtaient ni soucis ni larmes; on se passait ces sceptres qui ne pesaient point dans la main de celui qui les portait. Souvent une fraude, qui redoublait l'allégresse des sujets, et n'excitait que les plaintes de la souveraine, faisait tomber la fortune à la fille du lieu et au fils du voisin, dernièrement arrivé de l'armée. Les jeunes gens rougissaient, embarrassés qu'ils étaient de leur couronne; les mères souriaient, et l'aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine... Ces scènes se répétaient dans toute la chrétienté, depuis le palais jusqu'à la chaumière; il n'y avait point de laboureur qui ne trouvât moyen d'accomplir, ce jour-là, le souhait du Béarnais. »

Cette description, empruntée au *Génie du christianisme* de Chateaubriand, semble avoir été écrite pour le tableau de Greuze lui-même. Vous trouverez dans celui-ci tous les détails indiqués par l'écrivain : le grand-père, sinon l'aïeul, les petits-enfants, la mère, et même, si l'on veut s'y prêter un peu, le jeune voisin assis près des deux jeunes filles, et paraissant attendre avec anxiété le résultat de ce tirage au sort qui doit lui assurer, avec une royauté passagère, le droit de se choisir une reine.

Bien que la fête du gâteau des rois ne soit plus aussi généralement célébrée, elle s'est maintenue dans les villages et les petites villes de provinces où les vieux usages résistent mieux à l'action de la mode et à la mobilité des préoccupations publiques. Cet anniversaire y est toujours l'occasion de réunions de famille, où le hasard élit, comme autrefois, un *roi de la fève*.

Dans certaines contrées, on réserve une part pour les absents que l'on aime, et on la renferme avec soin. Une superstition populaire fait croire que, si elle se conserve, la santé de celui qu'elle est chargée de rappeler ne doit inspirer aucune inquiétude.

Presque partout on réserve également le lot des pauvres, et ceux-ci viennent le réclamer en répétant une sorte de complainte dont voici les trois premiers couplets (1) :

Bonsoir à la compagnie
  De cette maison.
J'vous souhaite annee jolie
  Et biens en saison.

Je suis de pays étrange
  Venu dans ce lieu,
Pour demander à qui mange
  Une part à Dieu.

Apprêtez votre fourchette
  Et votre couteau,

(1) A la page 414 de notre premier volume, on peut lire une variante des deux premiers couplets suivants, et quelques détails sur la fête des Rois dans la Beauce.

Pour nous donner une miette
De votre gâteau.

En Normandie, la manière de tirer le gâteau des rois avait quelque chose de particulier. Lorsque le maître de la maison avait partagé le gâteau, un enfant se cachait sous la table; on lui criait : ***Phœbe!*** Il répondait : ***Domine!*** On ajoutait : — Pour qui cette part; et il nommait une personne de la compagnie à qui elle était remise. Cette cérémonie n'est point tellement tombée en désuétude qu'on ne la pratique encore dans certaines localités. Pasquier, qui en avait été témoin de son temps, prétend que c'est un souvenir de la fete païenne appelée ***Basilinda***, où la meme cérémonie avait lieu. Le docteur Jean Deslyons croit que le mot ***phœbe*** est une altération du mot ***ephebe***, par lequel les Latins désignaient un fils de famille. D'après lui, on disait donc à l'enfant caché : ***Ephebe*** (jeune homme) : et il répondait : ***Domine*** (monsieur)! Puis venaient les questions sur les personnes qui devaient recevoir la part touchée.

Au dix-septième siècle, les prêtres de Saint-Sulpice attaquèrent très-vivement l'usage du gâteau des rois. Longtemps auparavant, du reste, on avait signalé les excès auxquels cette institution pouvait donner lieu. Il existait à Cambridge un poëme manuscrit de Thomas Neagorgus, dont Pasquier cite un passage relatif à cette fete. Comme il renferme plusieurs renseignements curieux, et qu'il n'a jamais été traduit, nous le citerons ici.

« Arrive enfin la belle journée de ces rois Mages, qui, conduits par une étoile, vinrent de Perse pour offrir des présents au Christ nouvellement né. On a parlé partout de ces rois qui n'étaient qu'au nombre de trois.

» Beaucoup de convives se rassemblent alors et élisent un roi par le sort ou par les suffrages. « Celui-ci se choisit des » ministres. » Ensuite ils commencent la fete qu'ils prolongent plusieurs jours, multipliant les festins jusqu'à ce ce que les bourses soient vides et que les créanciers se présentent.

» Leurs fils s'empressent alors d'imiter cet exemple; ils élisent aussi un roi et célèbrent des banquets pompeux, soit avec de l'argent volé, soit aux frais de leurs parents, afin d'apprendre, en meme temps, le luxe et le larcin.

» Le meme jour enfin, le chef de famille, le bon maître, fait servir, selon sa fortune et selon le nombre de ses convives, un gâteau « dans lequel on a caché une pièce d'argent » qui doit servir d'indication. » Il coupe ce gâteau en autant de parts que l'exige le nombre des membres de la famille, et donne à chacun la sienne. Cependant il en réserve « pour » l'enfant Jésus, pour la Vierge, pour les Mages, et les donne » ensuite aux pauvres en leur nom. » Celui à qui tombe le lot qui renferme la pièce d'argent est reconnu pour roi, et tous les convives poussent de grands cris de joie. »

DES GREFFES OU SOUDURES VÉGÉTALES NATURELLES.

Si l'on implante sur une branche d'arbre coupée préalablement un rameau emprunté à la même espèce végétale ou à une espèce voisine, les parties juxtaposées finissent par se souder et la greffe végète sur le *sujet* comme elle vivait sur l'arbre dont elle a été détachée. La condition essentielle pour que la greffe réussisse, c'est que les deux branches soient maintenues en contact pendant un temps suffisant. Le rameau ou *scion* que l'on veut greffer devra donc présenter une section nette, ainsi que la branche du sujet, et l'on aura soin que l'écorce et l'aubier des deux extrémités coupées soient exactement rapportés. La greffe s'opère par la partie la plus interne de l'écorce qui porte le nom de *liber*. Une autre condition de réussite non moins essentielle, c'est que le scion porte des bourgeons ou des feuilles.

La physiologie végétale rend compte de ces particularités. Le bourgeon a la plus grande analogie avec la graine. Celle-ci, confiée à la terre, émet des racines, pousse une tige, des feuilles, des fleurs et des fruits. Il en est de même du scion. Le sujet sur lequel on le greffe correspond au sol dans lequel on a placé la graine. S'il pouvait rester quelques doutes sur cette analogie, ils seraient levés par l'examen des phénomènes que présentent les boutures. Ce genre de multiplication consiste à couper une jeune branche d'arbre et à la planter en terre; au bout de quelque temps ses bourgeons se développent, et on voit des racines sortir de toute la portion enterrée du rameau. Il en est de meme pour la greffe, elle pousse aussi des racines qui descendent entre l'aubier et l'écorce sous forme de faisceaux, dont l'analogie avec les racines ne peut etre méconnue. Quant à l'identité, elle ne saurait exister, puisque la racine de la bouture se développe dans la terre, tandis que les racines de la greffe descendent entre l'écorce et l'aubier du sujet; mais on s'est assuré que, dans une bouture, les faisceaux qui partent des bourgeons sortent à l'état de racines par son extrémité inférieure.

La greffe n'est possible qu'entre végétaux qui appartiennent au même genre ou au moins à la même famille. Ainsi toutes les espèces de rosiers peuvent être greffées les unes sur les autres; il en est de même de toutes celles de cerisiers, de poiriers, etc. La greffe réussit aussi entre espèces de genres voisins, tels que le poirier et le coignassier, l'amandier et le pêcher, le prunier et l'abricotier, le néflier et l'aubépine; cependant il existe à cet égard des exceptions remarquables : ainsi, les greffes de poirier sur pommier ou l'inverse ne persistent pas longtemps. Des horticulteurs habiles ont au contraire exécuté des greffes entre végétaux appartenant à la meme famille, mais dont le port et l'aspect sont complétement différents; c'est ainsi qu'on peut greffer le lilas et l'olivier sur le frêne, le *Bignonia radicans*, arbuste à longues branches flexibles et pendantes, sur le *Bignonia catalpa*, qui est un arbre véritable; mais il faut rejeter parmi les fables les greffes merveilleuses dont parlent les anciens : Virgile, ordinairement si véridique, a dit dans ses Georgiques, liv. II (1) :

D'autres seront greffés; sur les planes steriles
On porte du pommier les rejetons fertiles;
Le hêtre avec plaisir s'allie au châtaignier;
La pierre abat la noix sur l'aride arbousier;
Le poirier de sa fleur blanchit souvent le frêne;
Et le porc sous l'ormeau broya le fruit du chêne.

Columelle assure que l'olivier peut végéter sur le figuier, et Pline fait mention d'un arbre du jardin de Lucullus, qui était greffé de manière à produire des poires, des pommes, des figues, des prunes, des olives, des amandes, des raisins.

Encore aujourd'hui des cultivateurs peu éclairés assurent avoir vu des cerisiers pousser sur des chênes ou sur des saules. Toutes ces apparences sont le résultat d'une fraude ou d'une illusion. Si le hasard ou la main de l'homme placent un noyau de cerise dans le creux d'un vieux chêne ou d'un saule, ce noyau germera dans le terreau végétal qui remplit le tronc, et le petit arbre croitra dans ce sol artificiel. De même les jardiniers génois évident des orangers de manière à former un cylindre creux au travers duquel ils font pousser des tiges de jasmin, de rosier et de chèvrefeuille tenant au sol, et qui ont l'air de pousser sur le tronc qui porte des fleurs et des fruits d'oranger.

La nature opère quelquefois des greffes végétales; elles appartiennent toutes au genre appelé *greffe par approche*, qui consiste à rapprocher deux branches du même arbre ou de deux arbres voisins, après leur avoir enlevé préalablement un lambeau d'écorce. Les deux branches étant solidement fixées, et les deux aubiers se trouvant en contact, ils finissent par se souder, et alors on peut, si on le désire, séparer l'une des branches de la plante mère : elle a

(1) Et steriles platani malos gessere, valentes
Castaneæ fagos ornusque incanuit albo
Flore piri, glandemque sues fregere sub ulmis.

désormais une existence indépendante de celle du végétal auquel elle appartenait.

Imaginons maintenant deux branches qui se touchent et frottent l'une contre l'autre quand elles sont agitées par le vent. Si le frottement finit par détruire les écorces correspondantes, et que les aubiers soient pendant quelque temps dans un contact immédiat, alors ces deux branches finiront par s'unir. Les charmilles nous présentent de nombreux exemples de ces soudures : l'écorce mince du charme se détruit facilement par le frottement, et le grand nombre de branches rapprochées qui forment l'épaisseur de la muraille ou du berceau végétal favorise leur soudure.

Nous avons publié (1848, p. 325) deux greffes naturelles auxquelles se rattache un intérêt historique, car elles ont été déposées par Pierre le Grand dans le Muséum d'histoire naturelle qu'il venait de fonder à Petersbourg : la première figure représente une branche d'arbre qui s'est soudée avec le tronc dont elle faisait partie ; l'autre se compose de deux troncs réunis par une branche intermédiaire en forme de fer à cheval.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

LE VIOLON.

Les savants qui avaient voulu établir que les peuples de l'antiquité connaissaient le violon, sont aujourd'hui convaincus d'erreur.

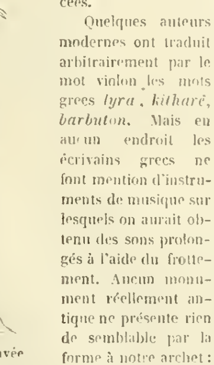


La Chélys égyptienne.—D'après un bas-relief de Saint-Jean-de-Latran.

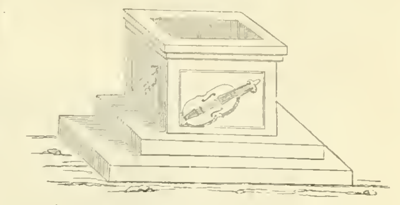
La *chélys* égyptienne paraît avoir été l'origine et le type de tous les instruments de musique à corps concave, à table d'harmonie et à manche ; mais il n'existe pas d'autre rapport entre elle et notre violon. On peut s'assurer, d'après le dessin ci-dessus de la chélys copié d'un bas-relief de Saint-Jean-de-Latran, que ce n'est là qu'un instrument à cordes pincées.



Orphée.—D'après une pierre gravée que Maffei et Montfaucon ont prise pour un antique.



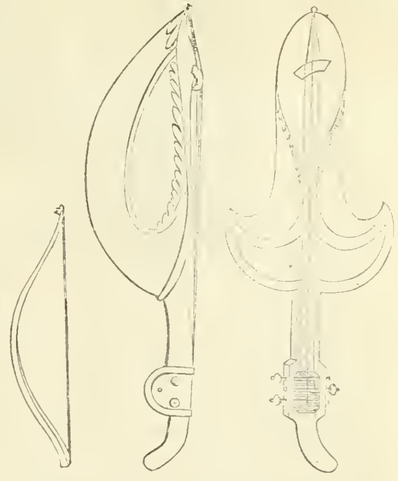
Quelques auteurs modernes ont traduit arbitrairement par le mot violon les mots grecs *lyra*, *kitharé*, *barbuton*. Mais en aucun endroit les écrivains grecs ne font mention d'instruments de musique sur lesquels on aurait obtenu des sons prolongés à l'aide du frottement. Aucun monument réellement antique ne présente rien de semblable par la forme à notre archet : or, l'archet est indispensable pour donner la vie au violon. D'autres savants ont invoqué comme preuves une pierre gravée et une médaille romaines : mais il a été reconnu que l'une, où l'on voit Orphée jouant du violon, est l'œuvre d'un artiste de la renaissance, et l'autre une maladroite restauration d'un monument romain.



Putéa de Scribonius Libo.— Médaille antique restaurée.

Cette dernière médaille représente un autel ou puits (*putea*), sur lequel on voit un instrument de musique ayant à peu près la forme du violon moderne. On présume que lors de la découverte de cette médaille, l'instrument n'y apparaissait pas aussi clairement tracé que l'a voulu montrer le savant Blaise de Vigenère. Il est probable qu'on y entrevoyait seulement les vestiges d'un instrument à table d'harmonie. Cela dut suffire pour que le graveur restaurateur se crût en droit d'y ajouter un manche, des cordes et des chevilles, tout comme en avait le violon qui commençait alors à être à la mode.

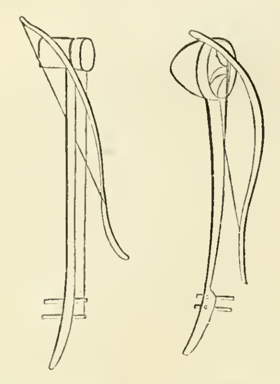
On se sert aujourd'hui dans l'Inde et en Chine d'instruments à cordes et à archet. Leur construction est très peu savante. Par ce motif, de célèbres voyageurs ont supposé que c'étaient des instruments de forme primitive, au lieu d'y voir simplement de grossières imitations du violon européen. Tels



Violon indien.

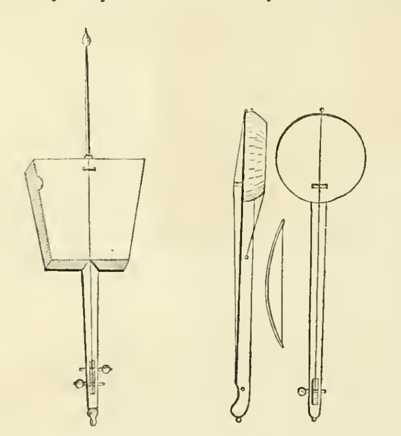
sont la *sarungie* ou violon de l'Inde ; la *serinda*, violon du bas peuple ; *l'omerti*, l'*urmi*, faits tous deux avec des noix de coco ; et le *romastron*, dont jouent des religieux indiens en demandant l'aumône de porte en porte. Ces religieux prétendent il est vrai que leur *romastron* date du temps de Ravana, roi de Ceylan, qui vivait cinq mille ans avant l'ère vulgaire. Mais comment concilier l'aversion bien connue des peuples de l'Inde pour tout ce qui tenait au règne animal après sa mort, avec l'existence, dans l'antiquité de ces peuples, d'instruments de musique montés de cordes fabriquées avec des intestins d'animaux? Ces cordes eussent été certaine-

ment pour eux des objets *impurs*, dont ils n'auraient osé se servir sans se croire souillés. Leurs instruments ne pouvaient être que des corps sonores construits avec des matières provenant du règne minéral et du règne végétal, tels que des instruments de métal à percussion et des instruments de bois montés de cordes de soie, qu'on pinçait avec les doigts ou avec des espèces de plectres.



Violons chinois.

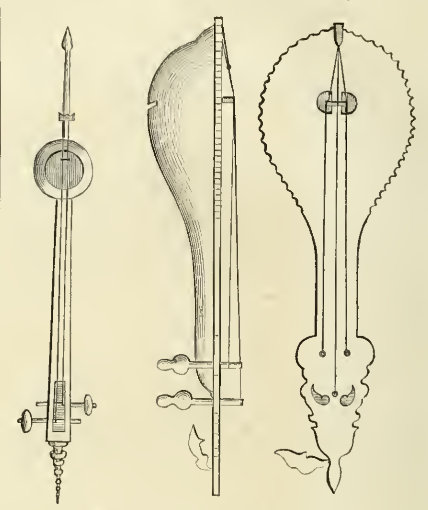
Il en est de même du *r'jenn* ou violon de la Chine; les peuples du céleste empire appellent *barbares*, c'est-à-dire originaires des pays étrangers au leur, tous les instruments à cordes autre que le *lu-tchun*, le *ché* et le *kin*. Ils professent pour ce dernier une sorte du culte qui va jusqu'à une mysticité singulière. Suivant Amiot et Arnaud, les Chinois n'en jouent jamais sans allumer auparavant des bâtons



Violons arabes à une seule corde.

d'odeur qui brûlent tant que dure l'exécution. Les auteurs chinois assurent que les sons qu'on en tire dissipent les ténèbres de l'entendement et calment les passions. Mais, ajoutent-ils, il n'y a que les hommes profondément versés dans l'étude de la sagesse qui en obtiennent ces beaux effets. Les corps du *kin* et du *ché* sont en bois; on tend dessus des cordes de fil de soie. Il n'est question nulle part dans la musique chinoise proprement dite (celle qu'on emploie en Chine aux cérémonies religieuses) d'instruments sur lesquels on tende des cordes faites avec du boyau desséché.

Il faut donc rechercher beaucoup plus près de nous l'origine du violon. Un éminent violoniste, mort depuis plusieurs années, Cartier, avait réuni une collection importante de documents pour composer une histoire du violon, et il était arrivé à la conviction que le violon avait été inventé en Gaule par les Druides. Nous ignorons sur quels faits il



Violons arabes à deux et à trois cordes.

appuyait son assertion. Quoi qu'il en soit, d'après les travaux des archéologues nos contemporains, il ne paraît point qu'il existe de monuments certains relatifs au violon, antérieurs au onzième siècle. Les plus importants sont une figure tirée d'un chapiteau de Saint-Georges de Bocherville (voy. 1834, p. 317), et des miniatures de manuscrits du treizième et quatorzième siècle.



Figure tirée d'un bas-relief de Saint-Georges de Bocherville.

La suite à une autre livraison.

LA PORTE NOIRE A BESANÇON.

Ce monument qui, avant d'avoir été noirci par le temps, était connu sous le nom de porte de Mars, est un arc de triomphe romain d'un style dégénéré. Sous quel empereur a-t-il été élevé? Les savants ne sont point d'accord sur cette question : ils se sont partagés entre Aurélien, Julien, Virginius Rufus, Crispus et Marc-Aurèle. Au moyen âge, il avait été rétréci par des constructions dans lesquelles on avait incrusté les figures des quatre Évangélistes : sa partie supérieure était surmontée d'un bâtiment qui servait de grenier à

blé aux chanoines de Saint-Jean, et de logement aux élèves du chapitre. C'est seulement en 1820 que l'on a débarrassé le monument antique de ces masures. A cette occasion la partie gauche en a été restaurée. Voici une description de l'arc empruntée aux Recherches archéologiques sur les monuments de Besançon, par M. Delacroix, et à la description historique de ces mêmes monuments, par M. Alexandre Guénard.

L'arc de triomphe se compose d'une seule arcade de 5 m, 60 de longueur, haute d'environ 10 mètres, et ouverte du sud-est au nord-ouest. Les flancs sont engagés, l'un dans une partie peu importante du palais archiépiscopal, l'autre dans une maison particulière.

Le soubassement est à moitié enseveli par suite des exhaussements du sol.

Chaque façade est ornée de huit colonnes formant deux



La Porte Noire à Besançon.

étages. Chaque colonne est entièrement couverte, les unes de rinceaux, les autres de figures représentant des jeux et des fêtes.

L'archivolte n'est qu'un long enroulement de dieux marins. Cette partie, fort bien traitée, semble appartenir au même ciseau que les sculptures de la colonne Trajane.

Les Renommées portent d'une main des palmes, de l'autre des guirlandes suspendues à la console de l'arc. Ces figures sont élégantes. Leurs extrémités ont beaucoup de finesse.

Entre les deux colonnes de l'étage inférieur sont des images de dieux groupés avec une rare magnificence.

Une partie, récemment découverte et moins endommagée que les autres, présente un piédestal dont le dé est orné d'un bas-relief où l'on voit une Ville assise. Sur le piédestal est une Hébé avec un aigle. Les draperies de la déesse, soulevées par le vent, se développent au-dessus de sa tête, de manière à cacher et en même temps à décorer la partie inférieure d'une espèce de corne d'abondance placée debout, et qui sert de console pour porter un dieu d'un ordre plus important, peut-être un Jupiter. Cette dernière figure est encore noyée dans la maçonnerie de la maison voisine; mais l'explication est donnée par le groupe du revers de la même pile. Celui-ci est entièrement découvert, mais il est usé. Le piédestal a été brisé. La déesse qui fait pendant à l'Hébé est entièrement drapée; les attributs sont effacés. La console placée au-dessus de la tête porte un dieu dans une attitude pleine de mouvement, et couvert d'une large coquille disposée comme un dessus de niche.

Les groupes de l'autre pile sont ou détruits ou encore noyés dans la maçonnerie du palais archiépiscopal.

Entre les colonnes de l'étage supérieur on voit, au-dessus de chacun des groupes de dieux, un Hercule colossal appuyé d'une main sur une lance, tandis que l'autre main, posée sur la hanche, tient une massue et une étoffe froissée.

Les six bas-reliefs placés sous l'arcade représentent :

A gauche, en regardant la ville :

Bas-relief supérieur. Un soldat bat en retraite en se défendant vigoureusement; il porte un casque romain et un bouclier dont la forme est un hexagone allongé. Les jambes sont nues. Celles du groupe ennemi, dont tout le reste est

effacé, sont vêtues de pantalons. Aux pieds du soldat, qui paraît être un légionnaire, est un blessé vêtu comme les peuples barbares du nord de l'Europe.

Bas-relief du milieu. Sous la porte d'une ville un soldat armé d'une lance se retourne comme pour défier l'ennemi. Que ses cheveux soient chassés par le vent, ou liés derrière la tête, la coiffure rappelle un peu celle des femmes.

En dedans des murs, on voit un homme enveloppé d'un manteau et dont l'attitude semble respirer une extrême confiance.

Bas-relief inférieur. Au centre un personnage entièrement drapé, à l'exception des jambes, porte sur la tête une couronne, ou les attributs d'une ville; cet ornement, fort effacé, est d'un diamètre égal à peu près au tiers de la tête. Le personnage, vu de face, est debout, les bras pendants. A sa droite est un groupe dont on voit encore un homme également debout, nu, les mains derrière le dos. La figure du milieu semble intercéder pour les captifs auprès d'un personnage qui devait occuper la gauche du bas-relief.

A droite en regardant la ville :

Bas-relief supérieur. Il représente un combat de fantassins. Un des groupes est plus élevé que l'autre, dont le seul personnage conservé, qui est tout à fait sur le premier plan, et vu de dos, a les jambes entièrement cachées par le cadre. Ce guerrier est nu, à l'exception des épaules, qui sont légèrement drapées. Il a un bouclier ovale.

Bas-relief du milieu. On y reconnaît un combat de cavalerie.

Bas-relief inférieur. Chaque angle de ce bas-relief est occupé par un captif assis les mains derrière le dos, et gardé par un légionnaire debout, vêtu d'une cotte d'armes. Le captif de droite, presque couché à terre, pourrait être une femme; l'autre est un homme aux formes athlétiques. Le milieu du tableau manque.

Chacun de ces bas-reliefs est séparé des autres par un bandeau évidé, orné intérieurement d'armures. On y voit des boucliers hexagones, ronds et ovales assez bien conservés. Au centre d'un bandeau sont même des boucliers sacrés, des haches, des glaives, des cottes d'armes. Sur d'autres frises on voit encore des boucliers et d'autres attributs guerriers.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

V. p. 2, 36, 74, 102, 126, 133, 150.

MAI.

Suite. — Voy. p. 150.

Je retrouve bientôt les deux sœurs à la station suivante où elles sont arrêtées devant le petit jardin du garde-barrière; toutes deux sont déjà en conversation réglée avec ce dernier qui bine ses plates-bandes et y trace des rayons pour les semis de fleurs. Il leur apprend que c'est l'époque où les herbes parasites sont le plus utilement sarclées, où l'on fait les boutures et les marcottes, où l'on sème les plantes annuelles, où l'on enlève les pucerons des rosiers. Madeleine a sur le rebord de sa croisée deux caisses où elle n'a jamais pu faire pousser que du cresson, faute d'air et de soleil; mais elle se persuade que, grâce à ces instructions, tout va prospérer désormais. Enfin le garde-barrière, qui sème une bordure de réséda, lui donne un reste de graines qu'il n'a pu employer, et la vieille fille s'en va ravie, recommençant, à propos de ces fleurs en espérance, le rêve de Perrette à propos du pot au lait.

Arrivé au quinconce d'acacias où se célèbre la fête, je perds de vue les deux sœurs. Je parcours seul cette exhibition de loteries en plein vent, de parades de saltimbanques, de carrousels et de tirs à l'arbalète. J'ai toujours été frappé de l'entrain des fêtes champêtres. Dans les salons, on est froid, sérieux, souvent ennuyé : la plupart de ceux qui viennent là sont amenés par l'habitude ou par des obligations de société; dans les réunions villageoises, au contraire, vous ne trouvez que des assistants qu'attire l'espoir du plaisir. Là-bas, c'est une conscription forcée; ici ce sont les volontaires de la gaieté! Puis, quelle facilité à la joie! Comme cette foule est encore loin de savoir que ne se plaire à rien et railler tout, est le suprême bon ton! Sans doute ses amusements sont souvent grossiers, la délicatesse et l'idéalité leur manquent; mais ils ont du moins la sincérité. Ah! si l'on pouvait garder à ces fêtes leur vivacité joyeuse en y mêlant un sentiment moins vulgaire! Autrefois la religion imprimait aux solennités champêtres son grand caractère, et purifiait le plaisir sans lui ôter sa naïveté!

C'est l'heure où les portes de la manufacture de porcelaine et du musée céramique s'ouvrent au public; je retrouve dans la première salle Françoise et Madeleine. Saisies de se voir au milieu de ce luxe royal, elles osent à peine marcher; elles parlent bas comme dans une église.

— Nous sommes chez le roi! dit l'aînée des sœurs, qui oublie toujours que la France n'en a plus.

Je les encourage à avancer; je marche devant, et elles se décident à me suivre.

Que de merveilles réunies dans cette collection où l'on voit l'argile prendre toutes les formes, se teindre de toutes les couleurs, s'associer à toutes les substances!

La terre et le bois sont les premières matières travaillées par l'homme, celles qui semblent plus particulièrement destinées à son usage; ce sont, comme les animaux domestiques, des accessoires obligés de sa vie : aussi y a-t-il entre eux et nous des rapports plus intimes. La pierre, les métaux demandent de longues préparations; ils résistent à notre action immédiate, et appartiennent moins à l'homme qu'aux sociétés. Le bois et la terre sont, au contraire, les instruments premiers de l'être isolé qui veut se nourrir ou s'abriter.

C'est là sans doute ce qui me fait trouver tant de charmes à la collection que j'examine. Ces tasses grossièrement modelées par le sauvage m'initient à une partie de ses habitudes; ces vases d'une élégance confuse qu'a pétris l'Indien, me révèlent une intelligence amoindrie, mais dans laquelle brille encore le crépuscule d'un soleil autrefois étincelant; ces cruches surchargées d'arabesques montrent la fantaisie arabe grossièrement traduite par l'ignorance espagnole! On trouve ici le cachet de chaque race, de chaque pays et de chaque siècle (1).

Mes compagnes paraissent peu préoccupées de ces rapprochements historiques; elles regardent tout avec l'admiration crédule qui n'examine ni ne discute. Madeleine lit l'inscription placée sous chaque œuvre, et sa sœur répond par une exclamation d'émerveillement.

Nous arrivons ainsi à une petite cour où l'on a jeté les fragments de quelques tasses brisées. Françoise aperçoit une soucoupe presque entière et à ornements coloriés dont elle s'empare; ce sera pour elle un souvenir de la visite qu'elle vient de faire; elle aura désormais, dans son ménage, un échantillon de cette porcelaine de Sèvres, *qui ne se fabrique que pour les rois!* Je ne veux pas la détromper en lui disant que les produits de la manufacture se vendent à tout le monde, que sa soucoupe, avant d'être écornée, ressemblait à celles des boutiques à douze sous! Pourquoi détruire les illusions de cette humble existence? Faut-il donc briser sur la haie toutes les fleurs qui embaument nos chemins? Le plus souvent les choses ne sont rien par elles-mêmes; l'idée que nous y attachons leur donne du prix : rectifier les innocentes erreurs pour tout ramener à une réalité inutile, c'est imiter le savant qui ne veut voir dans une plante que les éléments chimiques dont elle se compose.

En quittant la manufacture, les deux sœurs, qui se sont

(1) Voy., sur la Manufacture de Sèvres, 1839, p. 89.

emparées de moi avec la liberté des bons cœurs, m'invitent à partager la collation qu'elles ont apportée. Je m'excuse d'abord ; mais leur insistance a tant de bonhomie que je crains de les affliger par un refus trop prolongé, et que je cède avec quelque embarras.

Il faut seulement chercher un lieu favorable. Je leur fais gravir le coteau où nous trouvons une pelouse émaillée de marguerites et ombragée par quelques noyers.

Madeleine ne se possède point de joie : toute sa vie elle a revé un dîner sur l'herbe, et, en aidant sa sœur à retirer du cabas les provisions, elle me raconte toutes les parties de campagne projetées et remises. Françoise, au contraire, a été élevée à Montmorency, et avant de rester orpheline, elle est plusieurs fois retournée chez sa nourrice. Ce qui a pour sa sœur l'attrait de la nouveauté a pour elle le charme du souvenir. Elle raconte les vendanges auxquelles ses parents l'ont conduite ; les promenades sur l'âne de la mère Luret, qu'on ne pouvait faire aller à droite qu'en le poussant à gauche ; la cueillette des cerises et les navigations sur le lac dans la barque du traiteur !

Ces souvenirs ont toute la grâce et toute la fraicheur de l'enfance. Françoise se rappelle moins ce qu'elle a vu que ce qu'elle a senti. Pendant qu'elle raconte, le couvert a été mis ; nous nous asseyons au pied d'un arbre. Devant nous serpente la vallée de Sèvres, dont les maisons étagées s'appuient aux jardins et aux carrières du coteau ; de l'autre côté s'étend le parc de Saint-Cloud, avec ses magnifiques ombrages entrecoupés de prairies ; au-dessus s'ouvre le ciel comme un océan immense, dans lequel naviguent les nuées ! Je regarde cette belle nature, et j'écoute ces bonnes vieilles filles ; j'admire et je m'intéresse ; le temps passe doucement sans que je m'en aperçoive.

Enfin le soleil baisse : il faut songer au retour. Pendant que Madeleine et Françoise enlèvent le couvert, je descends à la manufacture pour savoir l'heure.

La fete est encore plus animée ; l'orchestre fait retentir ses éclats de trombone sous les acacias ; je m'oublie quelques instants à regarder ; mais j'ai promis aux deux sœurs de les reconduire à la station de Bellevue ; le convoi ne peut tarder ; je me hâte de remonter le sentier qui mène aux noyers.

Près d'arriver, j'entends des voix de l'autre côté de la haie ; c'est Madeleine et Françoise qui parlent à une pauvre fille dont les vetements sont brûlés, les mains noires et le visage enveloppé de linges sanglants. Je comprends que c'est une des jeunes ouvrières employées à la fabrique de poudre fulminante établie plus haut sur les bruyères. Une explosion a eu lieu quelques jours auparavant ; la mère et la sœur aînée de la jeune fille ont péri ; elle-même, qui a échappé par miracle, se trouve aujourd'hui sans ressource et incapable de travail. Elle raconte tout cela avec l'espèce de langueur résignée de ceux qui ont toujours souffert. Les deux sœurs sont émues ; je les vois se consulter tout bas ; puis Françoise tire d'une petite bourse de filoselle trente sous qui lui restent, et elle les donne à la pauvre fille.

Je presse le pas pour faire le tour de la haie ; mais, près d'en atteindre le but, je rencontre les deux vieilles filles qui me crient qu'elles ne prennent plus le chemin de fer, qu'elles s'en retournent à pied.

Je comprends alors que l'argent destiné au voyage a été donné à la mendiante.

Le bien a, comme le mal, sa contagion : je cours à la jeune fille blessée : je lui remets aussi le prix de ma place, et je reviens vers Françoise et Madeleine, à qui je déclare que nous ferons route ensemble . . . .

Je viens de les reconduire jusque chez elles, et je les ai laissées enivrées de leur journée dont le souvenir les rendra longtemps heureuses.

Ce matin, je plaignais ces destinées obscures et sans plaisirs ; maintenant je comprends que Dieu a mis des compensations à toutes les épreuves. La rareté des distractions donne à la moindre joie une saveur inconnue : la jouissance est seulement dans ce que l'on sent, et les hommes blasés ne sentent plus ; la satiété a ôté à leur âme l'appétit, tandis que la privation nous conserve ce premier des dons humains, *la facilité du bonheur !*

Ah ! voilà ce que je voudrais persuader à tous ; aux riches pour qu'ils n'abusent point, aux pauvres pour qu'ils aient patience.

Si la joie est le plus rare des biens, c'est que la modération est la plus rare des vertus.

Madeleine et Françoise ! pauvres vieilles filles déshéritées de tout, sauf de courage, de résignation et de bon cœur, priez pour les désespérés qui s'abandonnent eux-mêmes, pour les malheureux qui haïssent et envient, pour les insensibles qui jouissent et n'ont point de pitié !

ÉTUDES CHRONOLOGIQUES.

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DANS LES SCIENCES, LA LITTÉRATURE ET LES BEAUX-ARTS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Suite. — Voy. p. 87, 103.

1668. Premières Fables de La Fontaine. — Une collection d'antiques, créée par Howard, comte d'Arundel, et connue sous le nom de Marbres d'Arundel, est donnée par l'un de ses descendants à l'université d'Oxford. Elle comprend, entre autres monuments, les tables chronologiques dites marbres de Paros, découvertes dans l'île de ce nom au commencement du dix-septième siècle.

1669. Bossuet prononce l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre. — Brandt trouve le phosphore ; il cherchait la pierre philosophale. — Origine de notre grand Opéra : l'abbé Perrin obtient le privilége pour une académie de musique, et fait jouer à Paris son opéra de Pomone, mis en musique par Cambert. Ce privilége passa à Lulli en 1671 ou 1672. — Édit sur les eaux et forets ; il a servi de base à notre Code forestier de 1827. — Un édit déclare que le commerce maritime ne déroge pas à noblesse.

1670. On jette les fondations de l'hôtel des Invalides, que Libéral Bruant construisit, à l'exception du dôme, œuvre d'Hardouin-Mansart. — François Bernier publie ses Voyages en Orient. — Spinoza fait paraître son Traité théologico-politique.

1671. Claude Perrault achève l'Observatoire. Le premier qui s'y établit fut Jean-Dominique Cassini. — Fondation de l'Académie royale d'architecture. — Essais de morale, de Nicole.

1672. Pufendorf publie son traité du Droit de la nature et des gens. Il occupa la première chaire consacrée à l'enseignement de cette branche du droit. — Un arrêt du conseil délivre tous les prévenus de sorcellerie qui se trouvaient dans les prisons de Normandie. En 1617 la maréchale d'Ancre, Urbain Grandier en 1634, Noël Picard trois ans après, avaient été brûlés comme coupables de sortilége. En Angleterre, une accusation capitale pour cause de sorcellerie eut encore lieu en 1701, et l'on évalue à plus de trois mille le nombre des individus qui, dans ce seul pays, périrent victimes de cette absurde accusation pendant le cours du dix-septième siècle. — Quinault donne son premier opéra. — Boyle montre que, sans air, on ne peut produire ni entretenir la flamme. Sa découverte demeura stérile pour la science jusqu'à Lavoisier, qui a expliqué le phénomène de la combustion. — Blondel élève la porte Saint-Denis.

1673. Puget exécute son groupe de Milon de Crotone. — Ordonnance du commerce dite Code marchand. — Dictionnaire historique de Moréri, premier modèle des grands Dictionnaires biographiques.

1674. La Recherche de la vérité, ouvrage capital de Malebranche. — Mort de Philippe de Champaigne. — L'Art poé-

tique de Boileau et les quatre premiers chants du Lutrin.

1675. On s'aperçoit, au congrès de Nimègue, des progrès considérables de notre langue à l'étranger. Suivant M. de Saint-Didier, qui avait accompagné le plénipotentiaire français, il n'y avait aucune maison, parmi celles des ambassadeurs, où elle ne fût aussi familière que la langue maternelle. Les conférences se tenaient en français, et la plupart des notes étaient rédigées en cette langue.— Rœhmer calcule la vitesse de la lumière. — Christophe Wren jette les fondements de Saint-Paul de Londres. Cette immense église fut achevée, après trente-cinq ans de travaux, par l'architecte et par l'entrepreneur qui l'avaient commencée.

1676. Flamsteed est le premier chargé des travaux astronomiques à l'observatoire de Greenwich. — Fléchier prononce l'oraison funèbre de Turenne.

1677. Vauban est nommé commissaire général des fortifications. L'art des siéges et l'architecture militaire lui doivent d'immenses progrès.

1678. Glossaire de la moyenne et de la basse latinité, par Du Cange; l'un des ouvrages les plus consultés pour les origines des langues modernes et de la nôtre en particulier. En 1688, Du Cange publia un Glossaire composé sur le même plan pour la langue grecque.

1679. Édit qui autorise la Faculté de droit de Paris à joindre l'enseignement du droit civil à celui du droit canonique. En l'année 1163, un concile de Tours avait défendu aux clercs d'étudier le droit civil; une bulle d'Honorius III, datée de 1220, l'avait défendu particulièrement à l'Université de Paris. Bien que cette bulle ne semble concerner que les clercs, la défense, peu respectée, il est vrai, avait été regardée comme générale. — La « Connaissance des temps » paraît pour la première fois par les soins de Picard. Ce grand annuaire, guide du marin pour ses longitudes sur la haute mer, a été publié jusqu'à ce jour sans interruption. La rédaction en est actuellement confiée au Bureau des longitudes.

1680. Mort de Corneille Bloemaert. « Cet artiste, dit M. Duchesne aîné, doit être regardé comme créateur d'une nouvelle manière qui eut beaucoup d'imitateurs. Avant lui, un graveur, en rendant une composition, cherchait seulement à mettre dans son dessin toute la correction possible; mais Bloemaert parvint à rendre le clair obscur et presque la couleur du tableau. » Citons, parmi les artistes du dix-septième siècle qui ont le plus excellé dans cet art auquel les peintres durent de ne pas mourir tout entiers, François de Poilly, élève de Bloemaert, Antoine Masson, Édelinck, Gérard Audran.

1681. Discours sur l'histoire universelle. — Ordonnance de la marine. — Mabillon, que l'on regarde comme le créateur de la paléographie, publie son livre *De re diplomaticâ.*

1682. Découverte de la périodicité des comètes : Halley reconnaît qu'une comète qui apparaît cette année avait été vue déjà en 1607 et antérieurement; il prédit son retour pour 1758 ou 1759; elle revint, en effet, en 1759. Nous avons revu en 1835 la comète de Halley.

La fin à une prochaine livraison.

HABITATIONS DES PAUVRES EN ÉGYPTE.

Dans notre quinzième volume (1847), page 84, nous avons décrit la vie misérable des Fellahs. Ce dessin, que veut bien nous communiquer un habile paysagiste, est un trait énergique ajouté à notre peinture de la dégradation où gémit une



Maisons de Fellahs dans le faubourg de Boulac, à un kilomètre du Caire — Dessin d'après nature par Karl Girardet.

grande partie du peuple égyptien sous le despotisme turc. Voilà les demeures de la grande nation antique qui avait élevé tant de vastes villes et de monuments sublimes; voilà la civilisation telle que l'ont faite, sur le sol de l'Égypte, la religion de Mahomet et la politique turque. Espérons que le temps viendra où la morale du christianisme affranchira cette race malheureuse. C'est à la France surtout qu'il appartient de hâter le jour de la délivrance : nous avons montré ailleurs que ses traditions et ses intérêts mêmes lui imposent particulièrement ce devoir.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

ABBAYE D'HOLY-CROSS

(Comté de Munster, Irlande).



Vue de l'Abbaye d'Holy-Cross (Sainte-Croix).

A huit milles de Cashel, sur la rive verdoyante de la Suir qui baigne de si riches pâturages, s'élèvent, au centre d'un chétif hameau, les imposantes ruines d'Holy-Cross.

Cette abbaye, dit Wright, fut fondée, en 1182, par Donald O'Brian, roi de Munster, en présence de Grégoire, abbé du monastère, de l'archevêque de Cashel et de l'évêque de Limerick. Destinée à recevoir un morceau de la vraie croix, don fait en 1110 par le souverain pontife Pascal II à Murtagh, roi d'Irlande, l'église de l'abbaye prit le nom d'Holy-Cross (Sainte-Croix). La précieuse relique, enchâssée dans l'or et les pierreries, fut longtemps l'objet de la vénération publique. De nombreux pèlerins, parmi lesquels on cite les Desmonds et le grand O'Neil, affluèrent à Holy-Cross. Maintenant l'édifice tombe en poussière, et les vastes domaines qui appartenaient aux moines ont été alloués à Thomas, comte d'Ormond, pour la rente annuelle de quinze livres sterling !

L'architecture de la nef est inférieure à celle des transsepts, du chœur et de la haute et massive tour que flanquent d'élégants arcs-boutants découpés en pointe. Le toit est ciselé et percé de cinq trous pour le passage des cordes qui faisaient mouvoir les cloches. Les deux ailes semblables sont aussi travaillées au ciseau. Deux chapelles divisent l'aile du nord ; l'une, qui contient les fonts baptismaux et un autel en forme de tombe, à demi détruit, était éclairée par une fenêtre du plus étrange dessin.

Dans le chœur s'élèvent deux monuments d'un style dont, à ma connaissance, rien ne rappelle ailleurs le caractère original et triste. L'un, placé entre deux petits sanctuaires, consiste en une double rangée d'arceaux pointus, qui semblent jaillir du sommet de colonnes à bases décorées de trèfles, à fût enrichi de cannelures tournées en spirale. Sur un des côtés, se voit une coupe destinée à recevoir l'eau bénite. On peut, d'après ses dimensions intérieures, supposer que ce petit édifice était un cénotaphe destiné à recevoir, durant le service funèbre, le corps du défunt : peut-être encore est-ce la châsse où l'on exposait la sainte relique à laquelle l'église doit son nom.

Le second monument n'est pas moins remarquable, et sa destination est également incertaine. Du faîte de minces colonnettes en marbre noir, s'élancent trois arceaux, épanouis en forme de trèfle, pour soutenir un dais de pierre fouillé d'ornements qui enrichissent aussi le piédestal. Cinq écussons, deux portant une croix, et les trois autres sculptés aux armoiries des Fitz-Gerald, ont fait supposer que cet élégant mausolée avait été élevé en mémoire de la fille du comte de Kildare, épouse de Jacques IV, comte d'Ormond (communément appelé le *chevalier Blanc*), laquelle mourut en 1450.

Mais lorsqu'un pauvre Irlandais, courbé sous le poids du jour, s'arrête au soir et contemple les ruines solennelles de la vieille abbaye, d'autres noms résonnent dans son cœur. Sur ces pierres où de noires teintes remplacent peu à peu les reflets empourprés du soleil, il lit toute une histoire d'oppression étrangère, de guerres civiles et religieuses, de défaites et de misère. Un O'Brian fonda cette église. N'était-ce pas un des descendants de ce vieux roi de Munster, Brian Borrough, qui, abandonné par les autres rois irlandais, accompagné de ses cinq fils, de son petit-fils, de ses quinze neveux et de toute sa fidèle tribu, rencontra les Danois aux

plaines de Clontarf, et les rejeta sur leurs vaisseaux après une sanglante journée où lui-même, ses plus braves fils, la fleur de son clan, restèrent fauchés sur leur champ de victoire? C'est sur ces dalles que vinrent prier ces O'Neil qui tant de fois soulevèrent la masse d'armes et tirèrent l'épée pour repousser d'autres oppresseurs. Peut-être était-ce un abbé d'Holy-Cross qui, entendant un prélat anglais reprocher au calendrier irlandais de ne point compter de martyrs, s'écria : — Hélas! mes compatriotes étaient trop pieux pour plonger leurs mains dans le sang des saints; mais aujourd'hui que les Normands sont au milieu de nous, les martyrs ne nous manqueront plus!

Les ruines sont la consolation du malheureux, de l'opprimé, du vaincu; l'auréole du passé les environne de sa gloire : elles couvent sous leurs débris des rêves d'avenir; les fées chassées de la truelle du maçon se réfugient à l'ombre du vieux mur que le lierre seul recrépit; le hibou veille sur les trésors cachés que recouvrent leurs fondements, et les illusions, les souvenirs, les espérances, habitent sous les guirlandes de plantes grimpantes qui parent ces majestueuses pages d'une douloureuse histoire.

LA VIE DE JEAN MULLER.

Suite. — Voy. p. 58, 82, 131.

Vers cette époque M. Tronchin acheta sa belle campagne de Bessinge. La pureté de l'air, la salubrité du climat, la beauté de la vue, la facilité des promenades, tout enchantait Jean Muller, et en donnant plus de ressort à son corps et à son esprit, doublait son ardeur studieuse, sans que sa santé en souffrît. « Ne craignez pas pour mes yeux, écrivait-il à son père; je ne travaille ordinairement que jusqu'à cinq ou six heures du soir (depuis quatre heures du matin), et, lorsque j'étudie à la lumière, je me sers de lunettes vertes, suivant l'usage des myopes ici et en Angleterre; je me porte parfaitement; j'en suis redevable au genre et à la variété de mes occupations, au plaisir d'observer, à l'amitié et à l'espérance d'un bel avenir. La vue des grands événements que notre âge prépare, fournit tant de matière à réflexion, le spectacle de la machine du monde est si curieux, je me trouve si heureux de ma position présente et de celle qui probablement m'attend, que j'en aime davantage la vie comme une occasion de bien mériter des hommes; la tranquillité d'esprit en prolonge la durée. Ce genre de vie est le principe de la longévité des hommes de lettres en France : grâce à l'égalité de son humeur, Fontenelle, sans diète, dépassa un siècle : grâce à sa gaieté et à la variété de ses occupations, Voltaire est parvenu au milieu d'immenses travaux à l'âge de quatre-vingt-un ans, et il vit encore. A peine cinq ou six grands hommes du siècle de Louis XIV sont morts avant leur cinquantième année. Les Allemands meurent communément plus tôt parce qu'ils boivent, qu'ils fument, qu'ils écrivent et donnent des cours pour vivre; qu'ils ne connaissent guère l'amitié, et sont plutôt érudits que philosophes. La crainte de l'avenir mine la santé. »

L'âme de Muller était pourtant trop sensible pour aimer l'indifférence qui rendit Fontenelle centenaire. Dans une de ses lettres il raconte les anecdotes suivantes. « Un Anglais, du nom de Locke, revenant dernièrement d'un voyage en Suisse, fit préparer à Lyon un festin splendide. Cependant il reçut la nouvelle qu'un de ses domestiques était mort à Genève; aussitôt il contremanda les invitations et ne mangea rien lui-même de toute la journée. — Le comte Firmian, gouverneur de Milan, ne pleura pas moins, l'année dernière, la mort d'un de ses courriers; il en fut affecté au point que sa santé s'altéra. Nos domestiques m'affectionnent. Nous sommes les enfants du même Dieu, et je regarde l'orgueil comme un des plus grands fléaux de l'humanité. Un homme marquant parmi les savants de l'Europe, Fontenelle, mort il y a dix sept ans, était moins sensible, même dans ses affections. En apprenant qu'un ami qu'il attendait à souper venait d'être frappé d'un coup d'apoplexie, il appela son cuisinier et lui dit : « Jean, vous ne mettrez pas le poisson à la sauce blanche. » Bien que ce calme l'ait fait vivre heureux jusqu'à cent deux ans, je renonce volontiers à une qualité qui, pour m'épargner des chagrins, me priverait des jouissances infinies de l'amitié et de la sensibilité indispensable à ma manière de comprendre la science, et qu'on ne peut d'ailleurs séparer d'une vive imagination. »

Des Schaffhousois visitaient de temps en temps Muller : il leur faisait les honneurs de sa nouvelle patrie. Mais tout enchanté qu'il fût de deux de ses compatriotes, M. et madame ***, il ne les accompagna point au spectacle de Ferney, sachant combien il était mauvais. Voltaire les retint à dîner, mais ne parut point : il fit dire qu'il était fort malade, quoiqu'il n'en fût rien. Peu auparavant il s'était servi de la même excuse auprès de quelques Anglais. L'un d'eux demanda de le voir malade comme il était. — « Qu'on lui dise que je suis à la mort. » — Nouvelle instance. — « Dites-lui que je suis mort. » — L'Anglais voulut le voir mort. — Outré de tant d'importunité, Voltaire s'écria : « Eh bien! dites-lui que le diable m'a emporté. » Muller fut mieux traité. Quelques jours plus tard, ayant sollicité de Voltaire, dans une lettre pleine d'enthousiasme, la permission de lui offrir ses hommages, il en obtint ce billet :

« Un malade de quatre-vingts ans a reçu avec une grande » consolation la lettre éloquente d'un amateur de la vérité; » il mourra gaiement si M. Tronchin-Calendrin veut bien » venir souper et coucher chez lui avec M. Muller. »

Dès lors, le jeune savant fut admis plusieurs fois dans les salons de Ferney. Un jour qu'il y vint avec Francis Kinloch, jeune homme intéressant de la Caroline du Sud et auquel l'avait uni une égale ardeur pour la science, Voltaire présentant cet Américain : « Mesdames, dit-il, vous voyez un homme qui vient du pays des sauvages et qui n'en a pas l'air. » Il demanda ensuite à Muller où était son gouverneur, et se tournant vers la société : « Ce jeune homme au visage de quinze ans est gouverneur lui-même, mais en même temps historien de la Suisse. »

Cependant l'ardeur de la science allait croissant dans l'âme de Muller, et lui inspirait à la fois de généreuses résolutions et une vague inquiétude. Le 3 janvier 1775, il écrivit à ses parents : « J'entre aujourd'hui dans ma vingt-quatrième année; c'est un éloquent appel à redoubler d'application au travail, et d'efforts pour me rendre utile à ma patrie. Quand on a journellement devant les yeux, dans l'histoire du genre humain, les grandes et brillantes actions d'esprits nobles et vertueux, il faudrait que l'âme fût bien basse, bien vile, sans aucun ressort, pour n'être pas entraînée à imiter ces grandes choses. Je vous avouerai sans détour que pendant quelque temps j'ai regardé d'un œil indifférent le danger des républiques, et que j'aurais préféré le service d'un prince au triste service d'une patrie faible et maladive. Mais la vue des perfidies et des injustices révolte tous mes sentiments; quand je considère les leçons et les exemples des Grecs, des Romains, et particulièrement des Anglais, je trouve plus loyal et plus glorieux de demeurer fidèle à la vérité, à la vertu, à la liberté, même dans ces temps où on les bannit de l'Europe; de servir la patrie aussi longtemps que possible de ses conseils et de sa vie; puis, au jour de sa ruine, de chercher la liberté sur des rives étrangères. Les annales de la Suisse m'intéressent dans l'intérêt public; l'histoire et la philosophie m'enseignent les prérogatives de la vertu et de la liberté, et le vrai chemin de la félicité et de l'honneur. Je vous écris ceci afin de vous convaincre que la politique, regardée par bien des gens comme l'art de la dissimulation et de la tromperie, n'est point incompatible avec la sincérité. Il en est de la politique comme de la philoso-

phie, une demi-connaissance rend fripon, une connaissance entière honnête homme.

» Plus je pénètre dans l'esprit des sciences, plus je les aime. Autrefois elles n'étaient pour moi qu'une affaire de mémoire; mais la vie est entrée dans cette masse inanimée; je les étudie maintenant pour les applications. Je prie Dieu de me conserver ma santé : elle s'est beaucoup affermie et mes travaux ne l'altéreront pas. Les sciences ne sont pas dangereuses pour le corps. »

Cette ambition scientifique produisit chez Muller un certain malaise moral. Un besoin de changement le travaillait.

Cédant à ce penchant, il quitta la maison de M. Tronchin en 1775. Il passa l'automne et l'hiver de 1776 à Genthod dans la maison de Bonnet; il y continua ses études sur l'histoire, quoiqu'il eût un peu modifié son genre de vie. « Je me lève à sept heures et demie, et, comme les premiers moments après le réveil ne sont pas ceux où l'esprit a le plus de vivacité, je les emploie à extraire divers auteurs qui ont écrit sur notre histoire. Mais je ne lis plus ceux qui ont pris part aux affaires ou qui ont écrit l'histoire de leur temps. Après le café, je ferme tous mes livres, je me promène dans le jardin ou dans ma chambre quand il pleut, et je médite sur l'histoire. Je m'attache dans tous mes extraits aux principes de la liberté et du bien public; je m'efforce de les exprimer avec gravité, avec la plus grande concision possible, et au gré de ceux qui aimeraient à servir l'État. Mon seul but est le désir de transmettre un renom honorable à la postérité et de le mériter en propageant la vérité et la vertu. Ce travail ennoblit journellement mon âme; il me rend indifférent à l'objet des vœux ordinaires des hommes, et fortifie en moi le mépris de ce qui éloigne de ce but. Arrêtant souvent mes regards sur les peuples étrangers et sur l'avenir, je considère toutes choses avec impartialité. Je ne demande pour moi-même que l'indépendance, le plus grand bien de l'homme. »

Plus il avançait dans ses études et ses travaux littéraires, mieux il comprenait que la forme et le style sont ce qui assure aux ouvrages de l'esprit leur durée, leur empire. Aussi le voit-on allier constamment la littérature aux études historiques. Il lit tour à tour Cicéron, Thucydide, Bossuet; les poëtes aussi le captivent et l'instruisent; il apprend par cœur les odes d'Horace; Montesquieu et Tacite demeurent néanmoins ses premiers et constants modèles. « Une chose que je vois et veux apprendre, c'est le grand *art de parler et d'écrire*, qui entraîne tout, subjugue tout, persuade tout, auquel personne ne résiste, et dont l'homme dispose à sa guise, comme Jupiter de la foudre. Voyez Rousseau : il est rempli d'erreurs, peu instructif, il ne dit rien de neuf, et pourtant il enchante l'Europe par la magie de son style.

La suite à une prochaine livraison.

TERRE! TERRE! (1)

— Pourquoi es-tu si triste et si pâle, ô Ferdinand? Tu m'apportes de mauvaises nouvelles.

— Chef, je ne puis contenir plus longtemps l'équipage; si la cote ne se montre pas, vous êtes perdu, car tous demandent votre sang!

Il n'avait point achevé que la foule arrivait furieuse. Le murmure des révoltés ressemblait au bruit des vagues agitées se précipitant dans une baie paisible.

— Traître! criaient-ils, où est ce que tu nous avais promis? Sauve-nous de la famine ou, si tu ne peux nous donner du pain, donne-nous ton sang!

L'homme glorieux n'oppose à leur rage que la douceur du héros.

— Si mon sang peut vous réjouir, prenez-le; mais que je puisse voir encore une fois le soleil rougir l'orient de ses rayons sacrés. Si demain aucun rivage libérateur n'a paru, alors je vous demanderai moi-même la mort; mais jusque-là, suivez la route indiquée et ayez confiance en Dieu!

Le calme du héros les apaise encore une fois.

— Qu'il soit fait comme tu l'as dit, chef; mais si le soleil se lève sans nous montrer la délivrance, tu auras vu sa clarté pour la dernière fois.

Et le soleil descendait à l'horizon; le crépuscule faisait place à la nuit, et la poitrine du chef était oppressée.

La quille du vaisseau fendait en frémissant la mer vaste et déserte; les étoiles paraissaient silencieusement une à une; mais hélas! celle de l'espérance ne se montra point au navigateur : la terre et le salut étaient loin! Le chef veillait dans la triste nuit, sa longue-vue à la main et le regard toujours tourné vers l'occident.

— A l'ouest! à l'ouest! vole, ô mon fidèle navire! But de mes rêves et de mes aspirations, ma pensée et mon cœur mourants te saluent encore!

Mais écoutez ces pas précipités.

— Ferdinand, tu es plus triste et plus pâle; quelle nouvelle m'apportes-tu?

— Chef, tout est fini pour toi; le soleil vient d'illuminer notre pavillon de ses rayons sacrés.

— Calme-toi, Ferdinand, ces rayons sortent de la main de Dieu qui veille d'un pôle à l'autre, et qui sait ouvrir la dernière route aux âmes confiantes. Au revoir, ami, jusqu'à l'éternité!

Le frémissement des épées remplissait l'air, les fers s'entrechoquaient avec bruit! Colomb se préparait libre et tranquille au chemin du ciel, lorsque ce cri s'élève tout à coup :

— Terre! terre!

Ce qu'aucun esprit n'avait osé entrevoir, ce que le génie de Colomb avait osé espérer venait d'apparaître éclairé par les rayons du soleil levant, et les matelots, tombant aux genoux du grand homme, adressèrent leurs actions de grâce au Dieu tout-puissant.

(1) Traduit de l'allemand de Louise Brachmann.

COSTUMES AU CHILI.

Le *poncho* est le vêtement par excellence au Chili. Il est commun aux hommes et aux femmes de toutes les classes. Les deux Chiliens que représente notre gravure portent un poncho. Ce mot signifie en espagnol paresseux. Le nom du poncho s'explique par la forme de ce vêtement. Le poncho est un morceau d'étoffe quadrilatère, de trois aunes de long sur deux aunes de large, et percé au centre d'une ouverture assez grande pour qu'on y passe la tête. Il est tout d'une pièce et n'a ni manches ni boutonnières. Destiné à couvrir les épaules et le haut du corps, il sert de manteau pendant le jour et de couverture pendant la nuit. Les ponchos araucaniens sont les plus estimés. Ce sont les femmes qui les fabriquent, et c'est la laine du guanaco qui en fournit la matière. La fabrication d'un poncho de luxe occupe une femme pendant près de deux ans et vaut cent dollars (environ cinq cents francs). Il est, pour l'ordinaire, bleu-turquoise, couleur favorite des Chiliens qui l'extraient de diverses substances végétales.

L'un des Chiliens de notre gravure paraît tenir un laço dans sa main droite. Il est coiffé, ainsi que son compagnon, d'un mouchoir négligemment noué, et ils ont l'un et l'autre un chapeau dont la forme participe du sombrero espagnol et du chapeau en pain de sucre de l'Araucanie. Les autres parties de leur costume offrent le même mélange : une culotte courte ou plutôt des calzoneras de toile blanche, des guêtres ou jambières de serge, des sandales de peau nommées ojotes, et, au talon du pied droit, un éperon d'une

grandeur démesurée. Le Chilien qui a dans sa main droite un long bambou est sans doute un Péon.

Descendants des anciens pâtres espagnols, les Péons gardent d'innombrables troupeaux dans les plaines désertes du Chili, du Tucuman et du Paraguay. Ils dorment sur une peau de bœuf, ne se nourrissent que de viande de vache à demi grillée et boivent dans un crâne de cheval ou dans une corne de taureau. Ils servent aussi de guides aux voyageurs qui veulent franchir les Andes. Rien de plus curieux que de les voir eux-mêmes descendre ces montagnes à la ramasse. Assis sur une peau de bœuf dont ils saisissent fortement l'extrémité inférieure, ils se laissent glisser comme une flèche sur les pentes neigeuses de la Cordillère et n'ont d'autre moyen pour se diriger ou pour s'arrêter que leur long bambou.

La scène qui fait l'objet de notre gravure est toute pacifique; c'est une scène de marché. Parmi les trois femmes assises, il en est deux qui vendent des chaussures; la troisième prête l'oreille à la causerie des deux Chiliens accoudés en face d'elle sur un mur à hauteur d'appui, et elle ne désespère pas de les voir bientôt interrompre leur entretien pour en nouer un plus suivi avec certaines bouteilles dont les cols allongés semblent chercher la main du buveur.

Les vins du Chili sont généralement sucrés et laissent un peu d'âpreté à la gorge. Le meilleur est celui que l'on tire des vignes cultivées le long du fleuve Itala. On en exporte au



Scène de Marché à Valparaiso (Chili). — Dessin de Max Radiguet.

Pérou une grande quantité. Le Chili produit en outre un vin muscat fort recherché des gourmets.

On aperçoit sur un second plan deux jeunes filles dont le costume, à la fois simple et élégant, ne rappelle guère les petits ponchos, les chapeaux noirs ornés de plumes, et les jupons à panier que portent les femmes sur d'autres points de la république chilienne. Autour de la Conception, les femmes de la campagne elles-mêmes ont adopté l'usage du panier.

Il est d'ailleurs à observer que, de jour en jour, les modes européennes tendent à s'imposer davantage à l'Amérique méridionale. Mais, de même que le costume, en France, devra subir de nombreuses révolutions avant que la blouse disparaisse, de même, au Chili, le poncho restera longtemps encore le vêtement caractéristique du peuple.

LE BUCHER D'HÉPHESTION.

Héphestion, né en Macédoine, était l'un des sept gardes du corps ou, si l'on veut, des sept aides de camp d'Alexandre. Ce fut lui que la mère de Darius avait pris un moment pour Alexandre. « Héphestion est, en effet, un autre moi-même, » dit l'illustre conquérant. Plus tard, lorsque Alexandre se décida à épouser Roxane, fille de Darius, il fit épouser à Héphestion Drypétis, sœur de cette princesse. L'an 325 av. J.-C., Héphestion mourut à la suite des fêtes célébrées à Ecbatane.

La douleur que cette mort fit éprouver à Alexandre fut extrême, et, si l'on en croit plusieurs histoires, elle l'aurait porté à de véritables extravagances.

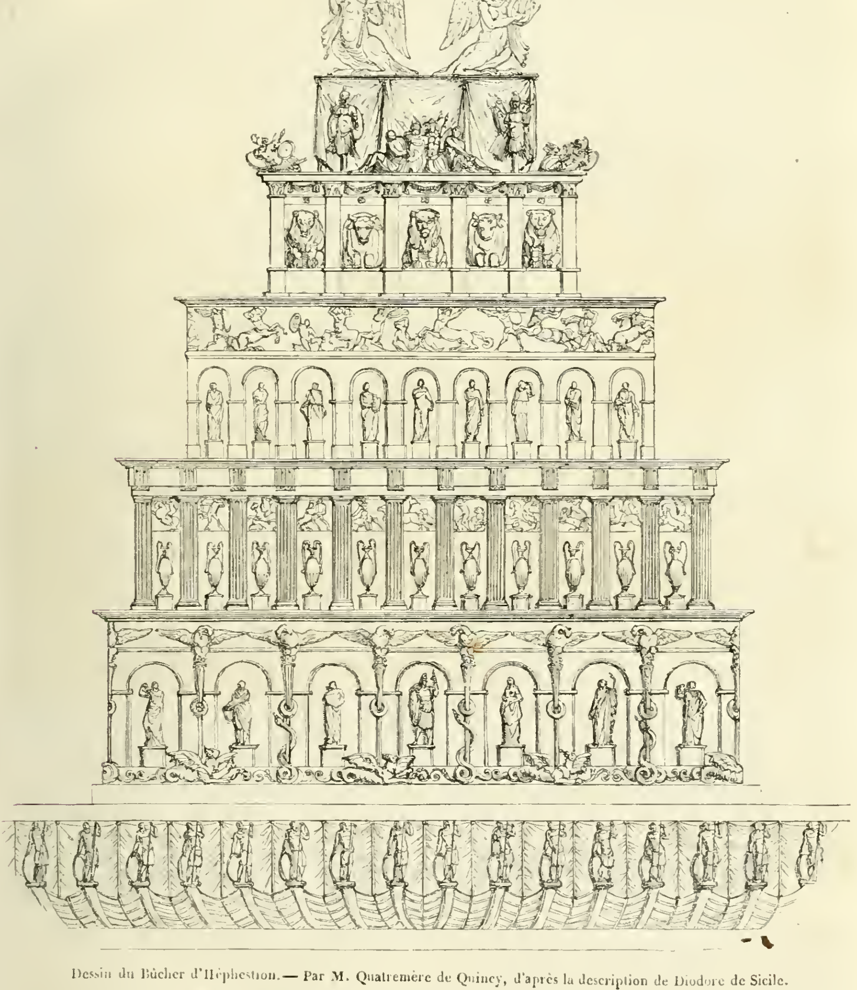
Voici comment les faits sont racontés par Plutarque. Nous nous servons de la traduction d'Amyot :

« Il advint environ ce temps-là que Héphestion tomba malade d'une fièvre, et, comme jeune homme de guerre qu'il était, il ne se contregarda pas de la bouche comme il devoit : ains ayant épié l'occasion que son médecin Glaucus s'en était allé au théâtre pour voir les jeux, il se mit à dîner et mangea un chapon rôti, et but un plein pot de vin qu'il avait fait rafraîchir, dont sa fièvre rengregea si fort que peu après il en mourut.

» Alexandre porta cet inconvénient impatiemment outre toute mesure; car il commanda que les crins des chevaux et des mulets, en signifiance de deuil, fussent tous coupés sur l'heure, et que tous les créneaux des murailles en fussent semblablement abattus, et fit pendre le pauvre médecin, et défendit que l'on ne jouât des flûtes ni d'autre instrument quelconque de musique dedans son camp, jusques à ce que l'on lui apporta un oracle de Jupiter Ammon, par lequel il

étoit commandé de révérer Hépheslion et lui sacrifier comme à un demi-dieu. A la fin, pour reconforter son deuil et passer son ennui, il s'en alla à la guerre, comme à la chasse d'hommes, là où il subjugua la nation des Cosseiens (1) qu'il extermina toute, y tuant jusques aux petits enfants; ce qui fut appelé le sacrifice des funérailles d'Héphestion.

» Et ayant volonté de dépendre (dépenser) en sa sépulture et en l'appareil de ses obsèques dix mille talents (1), et de surmonter encore la dépense par la singularité de l'invention et l'excellence de l'artifice, il désira fort, entre les autres maîtres ingénieurs, un Stasicrate, pour ce qu'en ses inventions il y avait toujours quelque chose de grand, de hardi et



Dessin du Bûcher d'Héphestion.— Par M. Quatremère de Quincy, d'après la description de Diodore de Sicile.

de magnifique : car un jour, en devisant avec lui, il lui dit que de toutes les montagnes qu'il connaissait au monde, il n'y en avait point qui fût plus propre à former en figure de l'homme qu'était le mont d'Athos en Thrace, et que s'il voulait il lui en ferait la plus noble et la plus durable statue qui onques eût été au monde, laquelle en sa main gauche tiendrait une ville habitable de dix mille personnes, et de la droite verserait une grosse rivière en la mer... »

Alexandre fit transporter le corps d'Héphestion à Babylone, et ce serait là qu'aurait été élevé le célèbre bûcher dont Diodore de Sicile a laissé la description suivante :

« Chacun des généraux et des amis d'Alexandre, s'étudiant à seconder ses intentions, fit faire des statues d'ivoire et d'or, et d'autres matières les plus estimées parmi les hommes.

» Alexandre commença par rassembler des architectes et un grand nombre d'artistes habiles. Ayant ensuite fait démolir, dans une longueur de dix stades, une partie des murs de Babylone, recueillir la brique cuite provenant de la démo-

(1) Ou Cussééns, qui habitaient à peu de distance de Suze.

(1) Cinquante-quatre millions de notre monnaie actuelle

lition, et aplanir l'espace où devait s'élever le bûcher, il lui donna une forme carrée d'une stade de longueur en tous sens.

» L'espace du monument fut divisé en trente compartiments ou maisons. On y établit des planchers de charpente formés de troncs de palmier; le tout fut ordonné sur un plan quadrangulaire; ensuite on plaça les ornements dans tout ce pourtour.

» Quant à la décoration du soubassement, elle se composait de 240 proues de quinquérèmes (vaisseaux à cinq rangs de rames) en or. Les proues avaient sur leurs flancs deux archers de quatre coudées de proportion, le genou en terre: elles étaient surmontées par des statues d'hommes armés, hautes de cinq coudées. Les intervalles étaient décorés de tapis de pourpre.

» Au-dessus s'élevait le deuxième étage dont la décoration consistait en flambeaux de quinze coudées; ces flambeaux, à l'endroit de leur poignée, avaient des couronnes d'or; au-dessus de leurs mèches des aigles, les ailes déployées, regardant en bas, et à leur extrémité inférieure des dragons, le regard dirigé vers les aigles.

» A la troisième périphérie, on avait représenté des chasses d'animaux de tout pays.

» On voyait au quatrième étage, figurés en or, les combats des Centaures.

» Le cinquième était orné de taureaux et de lions placés dans un ordre alternatif.

» La partie supérieure (ou plate-forme) était occupée par les trophées des armures macédoniennes et de celles des Barbares, disposées de façon à désigner la bravoure des uns et la défaite des autres.

» Le tout était couronné par des sirènes creuses dont la cavité était assez vaste pour contenir et cacher les musiciens qui devaient exécuter le chant funèbre en l'honneur du mort. La hauteur de l'ensemble était de plus de cent trente coudées.

» On évalua à plus de douze mille talents la somme dépensée pour la construction de ce bûcher. »

Plusieurs savants se sont étudiés à traduire par le dessin cette description de Diodore de Sicile, entre autres, MM. de Caylus et Quatremère de Quincy.

Nous reproduisons le dessin de M. Quatremère de Quincy, qui nous paraît conçu avec plus de science, et plus conforme au génie de l'art antique. Dans la dissertation qu'il a jointe à son esquisse, l'illustre archéologue démontre que le bûcher d'Héphestion, par ses dimensions, par sa disposition, par sa destination, était d'une construction analogue à celle des bûchers des empereurs romains, tels qu'on peut les juger soit par la description d'Hérodien (1), soit par les représentations qu'on en voit sur un grand nombre de médailles.

Le bûcher d'Héphestion devait former un ensemble pyramidal, ayant à la base une stade en longueur de chaque côté, c'est-à-dire environ 600 pieds, et composé de cinq étages et d'un amortissement servant de base au couronnement. Les cinq étages, allant en retraite graduelle et très-prononcée les uns sur les autres, se composaient du plain-pied ou soubassement, long en tous sens de 600 pieds et haut de 25. Le deuxième étage avait 200 pieds de large et 40 pieds de haut; le troisième, 150 pieds de large et en hauteur 36; le quatrième, 100 pieds de large et 30 d'élévation; le cinquième, 70 pieds de largeur sur 25 de hauteur; et enfin le piédestal du couronnement, 40 pieds en largeur sur 24 d'élévation: total, 180 pieds.

La nécessité de réduire le dessin n'a pas permis d'observer exactement ces proportions dans notre gravure, ni même d'indiquer toutes les figures, par exemple les archers agenouillés de chaque côté des proues.

Il paraît probable que ce bûcher colossal, étant destiné aux flammes, fut construit, au moins dans sa masse, en bois et en matières combustibles.

Ces travaux prodigieux, cette dépense excessive en l'honneur d'un favori dont le mérite ne paraît avoir eu rien de bien remarquable, étonnent et offusquent le bon sens. On ne peut s'empêcher de s'indigner de quelques-uns des actes auxquels Alexandre se livra dans sa douleur. Sans doute il est juste de tenir compte de la différence de la civilisation et peut-être aussi de l'obscurité qui règne encore sur les usages et les superstitions dans ces temps éloignés. Il est certain, par exemple, que c'était un signe de deuil ordinaire que de raser des murailles, d'abattre des créneaux, de couper les crinières des coursiers, et de sacrifier un certain nombre de prisonniers ou d'esclaves. Mais pendre le médecin et massacrer jusqu'aux petits enfants des pauvres Cosséens!

Du reste, quelques auteurs ont émis le soupçon que le bûcher d'Héphestion n'avait été qu'un projet inexécuté, et Arrien a même entrepris de défendre la mémoire d'Alexandre en critiquant le récit de Plutarque.

Quand un savant homme, enivré de sa lecture, fait un premier pas dans le monde, c'est très-souvent un faux pas; s'il ne prend avis que de ses livres, il court risque de ne jamais réussir dans ses projets. SAINT-ÉVREMONT.

GIRARD DESARGUES, DE LYON.

(Figures d'après Abraham Bosse.)

Ce nom n'est guère connu aujourd'hui que des personnes versées dans l'étude de la géométrie, et d'un petit nombre d'artistes; et cependant il a été porté par l'un des hommes les plus éminents du dix-septième siècle. Desargues était un de ces savants profonds et modestes, passionnés pour l'étude et pour la recherche de la vérité, qui veulent bien consacrer leur vie à répandre l'instruction par leurs leçons et par leur influence, mais qui craignent la polémique, et que des attaques injustes font rentrer dans la solitude.

Né à Lyon en 1593, ami de Descartes et de Pascal, Desargues a beaucoup écrit; il a même publié des essais relatifs à ses méthodes, et cependant, chose bizarre! non-seulement ces écrits sont presque tous perdus, mais encore nous ne connaissons pas d'une manière certaine les titres des pièces qu'il avait imprimées il n'y a pas plus de deux siècles.

Pour caractériser Desargues en quelques mots, il suffit de dire que plus de cent cinquante ans avant Monge il possédait des méthodes générales, conçues dans l'esprit de celles de la géométrie descriptive, à l'aide desquelles il résolvait tous les problèmes de gnomonique, de perspective et de coupe des pierres. Il avait traité en homme supérieur des applications de la géométrie aux arts, en y apportant une exactitude souvent inconnue aux artistes et des principes d'universalité qu'on peut signaler aussi dans ce que l'on connaît de ses recherches de pure géométrie.

Il paraît qu'avant de produire des ouvrages en forme sur différents sujets, Desargues avait voulu consigner ses décou-

(1) Voici comment Hérodien décrit les bûchers usités dans les apothéoses des empereurs romains:

« . . . Les cérémonies achevées, on porte le lit hors de la ville, dans le champ de Mars. A l'endroit le plus spacieux de ce champ, on élève sur un plan quadrangulaire régulier, et en forme d'édifice, une charpente qui n'est liée que par un assemblage de pièces de bois de la plus grande dimension. Cet espace, on le garnit intérieurement de matières combustibles. L'extérieur est revêtu d'étoffes d'or et décoré de statues d'ivoire et de peintures diverses. Au-dessus de cette bâtisse s'élève un autre étage semblable pour la forme et les ornements, et d'une moindre étendue. Il est percé d'arcades et de portes ouvertes. Sur celui-ci il y a un troisième et un quatrième étage qui vont toujours en diminuant de circonférence jusqu'au plus élevé, lequel est le plus étroit de tous. On peut comparer la forme de cette construction à celle des fanaux appelés phares, qui, sur les ports de mer, servent pendant la nuit à diriger par leur clarté et à conduire les vaisseaux en lieu de sûreté. »

vertes dans des opuscules ou feuilles volantes, qu'il communiquait aux savants et qu'il faisait même placarder à Paris, en invitant le public à lui communiquer les observations que pouvait suggérer l'exposé des idées nouvelles.

Or, il faut avouer que les titres de plusieurs de ces opuscules étaient, par leur bizarrerie, de nature à éloigner plutôt qu'à attirer le lecteur. Ces titres nous ont été conservés dans diverses diatribes dues à des ennemis de notre géomètre ; les voici :

1° « Brouillon projet d'une atteinte aux événements des » rencontres du cône avec un plan ; et des contrariétés d'entre les actions des puissances ou forces. »

2° « Brouillon projet d'exemple d'une manière universelle touchant la pratique du trait à preuves, pour la coupe des pierres en l'architecture. »

3° « D'une manière de tracer tous cadrans d'heures égales au soleil, au moyen du style posé ; et d'une manière universelle de poser le style et tracer les lignes d'un cadran, etc... »

Le premier écrit est de 1639 ; le second et le troisième sont de 1640. Dès 1636 il avait publié : « Méthode universelle de » mettre en perspective les objets donnés ou en devis avec » leurs proportions, mesures, éloignements, sans employer » aucun point qui soit hors du champ de l'ouvrage. »

Les diatribes dont nous venons de parler sont devenues très-rares. M. Chasles n'en connaissait que trois, en 1837, époque de la publication de son savant *Aperçu sur le développement des méthodes en géométrie*. Il déplorait alors la perte d'un volume de la bibliothèque nationale, qui renfermait diverses pièces relatives à Desargues, et dont il n'existait plus d'autre trace que l'inscription au catalogue sous les noms de Desargues et de Beaugrand.

Depuis cette époque M. Chasles a pu se procurer le recueil complet des cinq diatribes dues à Curabelle, fort pauvre géomètre, et à Beaugrand, secrétaire du roi. C'est dans la lecture de ces pièces curieuses, et des divers écrits du graveur Abraham Bosse, disciple de Desargues, que l'on trouve à peu près tout ce que l'on sait de plus complet sur les idées de notre savant.

Il paraît qu'outre les titres assez ridicules que nous avons cités ci-dessus, Desargues avait employé celui de *leçons de ténèbres*. Quoi qu'il en soit, Beaugrand, qui n'était pas plus fort géomètre que Curabelle, mais qui ne manquait pas d'esprit, ne laisse échapper aucune occasion de relever ces expressions singulières. Dans la préface de ses *Advis charitables sur les diverses œuvres et feuilles volantes du sieur Girard Desargues Lyonnais* (Paris 1642, in-4°), recueil qui renferme trois des cinq pièces mentionnées, il termine ainsi :

« . . . On verra . . . si le sieur Desargues a raison de promettre plus qu'il ne tient et le public droit de se plaindre d'être lésé d'outre moitié de juste prix, au débit de ses denrées. Je ne ferai pas ici un inventaire des productions qui composent cet ouvrage, et n'observerai ni le temps ni les matières, laissant à la disposition du libraire de mettre sous la presse ce qu'il trouvera plus commode, et dont les figures seront plus tôt faites, puisque aussi bien, par le nettoiement des *brouillons et leçons de ténèbres*, il n'est pas besoin d'un balai si bien lié, ni de tant d'ordre et de lumières. L'on peut croire qu'après avoir vu la genèse des inventions du S. D. L. (sieur Desargues Lyonnais) et les remarques sur icelles, avec les observations sur son ciel et cadrans, que l'on dira pour la terre, ou coupe de pierres, et pour les dites leçons de ténèbres et brouillons :

« Terra autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant super » faciem abyssi. »

(Mais la terre était sans vie et deserte, et les tenebres régnaient sur la face de l'abime.)

Bien que Desargues eût annoncé hautement qu'il aurait de l'obligation à ceux qui « avant le nettoiement de ses brouillons de coupes de cône, de pierre et autres matières, les honoreraient de leurs corrections, » il est probable qu'il fut dégoûté par ces railleries et par toutes les attaques auxquelles il était en butte. Il laissa donc à Abraham Bosse le soin de vulgariser les applications de ses méthodes générales. Celui-ci publia successivement :

1° « La manière universelle de M. Desargues, Lyonnais, » pour poser l'essieu et placer les heures et autres choses aux » cadrans au soleil. » In-8 ; Paris, 1643.

2° « La pratique du trait à preuves de M. Desargues, » Lyonnais, pour la coupe des pierres en l'architecture. » In-8 ; Paris, 1643.

3° « Manière universelle de M. Desargues, pour pratiquer » la perspective par petit-pied comme le géométral. » In-8 ; Paris, 1648.

Montucla accuse Abraham Bosse d'avoir rédigé les conceptions de Desargues « avec un style si barbare, si plat et si » ridiculement prolixe qu'il les a, en quelque sorte, ensevelies dans la poussière. » Ce jugement est sévère sans être complétement juste. L'élégance des figures, dessinées et gravée par Bosse, donne aux ouvrages de cet artiste un attrait que ne détruisent pas entièrement les défauts de la rédaction. Nos figures 1, 2 et 3, qui sont la reproduction de la planche 8 de la *Pratique du trait à preuves*, donneront une idée de la manière de Bosse. L'auteur a représenté trois berceaux cylindriques, le premier horizontal, les deux autres rampants. Il y a trois plans à considérer pour la coupe des pierres à chacune des têtes, savoir : le plan horizontal ou de niveau BAN, le rampant BAC, et la face de tête HAH. Dans la première figure, le rampant et le plan horizontal ne font qu'un ; dans la seconde, le rampant est au-dessus du plan horizontal ; dans la troisième, il est au-dessous. Les trois plans se coupent suivant l'arête commune BAB. Les données nécessaires et suffisantes pour la coupe des pierres d'une de ces têtes sont au nombre de trois, qui sont des angles, savoir : PAN, HBG et HBD. Les figures d'Abraham Bosse ne laissent rien à désirer sous le rapport de la clarté.

Il ne faut pas croire, du reste, que Desargues fût un de ces professeurs qui se contentent d'enseigner la théorie de la pratique, sans y joindre la pratique de la théorie. Après avoir quitté Paris pour vivre dans sa ville natale, il passait les hivers à Lyon à donner des leçons sur la coupe des pierres aux ouvriers dont il était entouré. « On lui attribue, dit Montucla, un ouvrage des plus hardis en architecture, et exécuté à Lyon, sa patrie : c'est une trompe conique dans l'angle, qui soutient une maison entière, laquelle, étant ainsi presque en l'air, semble menacer de tomber dans la rivière ; c'est une des maisons bâties à l'entrée du pont appelé le *pont de pierre*. Elle y existait encore il y a peu d'années dans toute son intégrité, par un effet de l'exactitude et de la propreté de son appareil. »

Notre figure 4 représente, d'après Abraham Bosse, le genre de construction dont parle Montucla. La maison de Lyon était-elle sur ce modèle ? subsiste-t-elle encore ? Nous l'ignorons.

Desargues est aussi l'inventeur d'une manière de tailler les dents des engrenages qui est encore usitée aujourd'hui ; car La Hire nous apprend, dans la préface de son Traité des épicycloïdes, qu'il a fait au château de Beaulieu, près de Paris, une roue à dents épicycloïdales, à la place d'une autre semblable qui y avait été autrefois construite par Desargues. C'est donc à tort que Leibniz a revendiqué pour le célèbre astronome Rœmer l'invention des épicycloïdes et de leur usage en mécanique.

Bosse écrivait en 1665, dans ses Pratiques géométrales, que « feu M. Millon, savant géomètre, avait fait un ample manuscrit de toutes les démonstrations de Desargues, lequel méritait bien d'être imprimé. »

On lit dans l'Histoire littéraire de la ville de Lyon, par le P. Colonia, imprimée en 1728 : « On va bientôt donner au

public une édition complète des ouvrages de Desargues. M. Richer, chanoine de Provins, auteur de deux mémoires curieux et détaillés sur les ouvrages de son ami M. de Lagny et sur ceux de M. Desargues, sera l'éditeur de cet important ouvrage, qui intéresse singulièrement la ville de Lyon. »

« Puisse un hasard heureux faire retrouver les manuscrits de Millon et les matériaux réunis pour l'entreprise de Richer ! » disait M. Chasles en citant ces deux passages dans son *Aperçu*, en 1837.

Ce vœu n'a pas été complétement rempli ; cependant le savant géomètre qui l'exprimait a eu le bonheur de rencontrer, en 1843, dans une partie de livres provenant d'une bibliothèque particulière de Provins, le manuscrit complet de l'un des traités de Desargues sur les coniques. Ce manuscrit a été acquis par la Bibliothèque de l'Institut, dans laquelle il figure aujourd'hui. On a retrouvé aussi à la même source une des *feuilles volantes* dont Beaugrand et Curabelle parlent dans leurs pamphlets, celle qui est relative à la

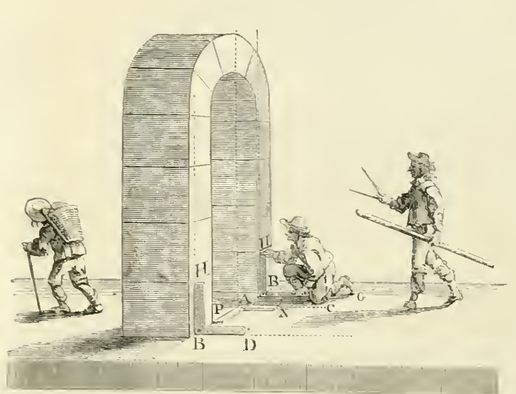


Fig. 1. Berceau cylindrique horizontal.

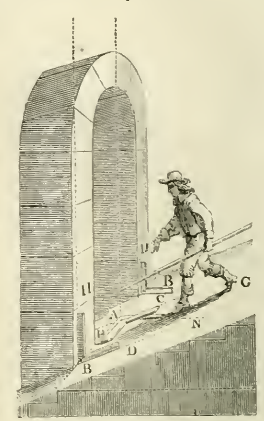
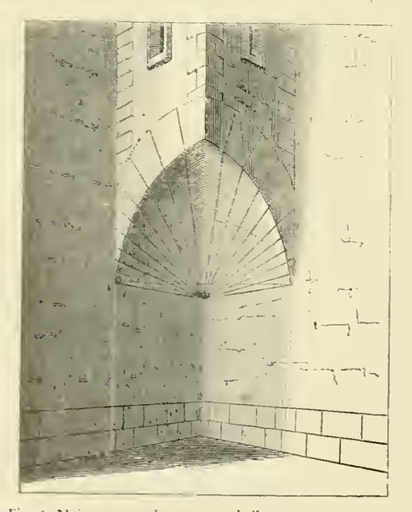


Fig. 2. Descente cylindrique droite.


Fig. 4. Maison suspendue en encorbellement par une voûte en trompe conique dans l'angle.

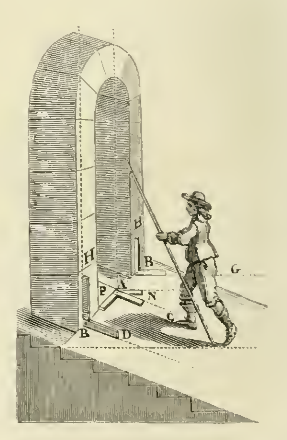
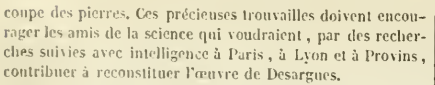


Fig. 3. Berceau cylindrique rampant.


coupe des pierres. Ces précieuses trouvailles doivent encourager les amis de la science qui voudraient, par des recherches suivies avec intelligence à Paris, à Lyon et à Provins, contribuer à reconstituer l'œuvre de Desargues.

Nous avons déjà plus d'une fois exprimé notre opinion sur l'opportunité de publier de nouvelles éditions, convenablement annotées, des œuvres de nos grands géomètres. Personne ne serait plus digne de cet honneur que Desargues, auquel Descartes, Pascal, Fermat, Leibniz et bien d'autres ont su rendre une éclatante justice. A défaut des écrits originaux, il est certain que les livres de Bosse et certains passages des auteurs que nous venons de citer permettraient de rétablir, pour ainsi dire, les principes généraux et les découvertes fondamentales, connues aujourd'hui, de l'illustre Lyonnais. Il n'est pas jusqu'aux diatribes des sieurs de Beaugrand et Curabelle qui ne pussent servir beaucoup à cette œuvre ; ce à quoi ils étaient certainement très-éloignés de penser lorsqu'ils les composaient.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LE MORVAN.



Une Vue dans un bois du Morvan.

Le territoire du Morvan s'étend sur les trois départements de la Nièvre, de l'Yonne et de Saône-et-Loire. Les révolutions du globe ont imprimé sur son sol de granit un caractère grave. Les roches abruptes qui ont été soulevées par une puissance énorme semblent lancer au ciel leurs pics aigus. Aux montagnes succèdent des plateaux de prairies encadrés eux-mêmes dans d'autres montagnes couvertes de bois. La nature est de toutes parts forte et solennelle; les villages sont disposés d'une manière pittoresque sur le flanc des collines ou au fond des vallées. Des routes nombreuses, encore

peu fréquentées, contournent les monts, sillonnent le pays et lui donnent un air de vie moderne qui lui était inconnu il y a trente ans.

Néanmoins l'écorce n'a été qu'entamée, et les grands centres de population ont seuls profité de cet élément nouveau de civilisation. Le paysan morvandeau conduit toujours, armé de l'aiguillon, l'antique chariot aux quatre roues dépourvues de fer. Ses bœufs aux longues cornes rappellent ceux de la campagne de Rome. Il chante encore ses vieilles complaintes sur un air lent et cadencé comme les chantaient ses aïeux. S'il rencontre un voyageur étranger il le salue curieusement de son grand chapeau, et si ce dernier lui demande sa route, il lui répond d'un air narquois qu'il la sait aussi bien que lui.

Les morvandelles portent des jupes courtes dont la taille est étranglée. Leur coiffure au large chignon, couverte de rubans de couleurs vives et flottants, leur donne un certain air de coquetterie. Lorsque, au son monotone et criard de la musette, les jeunes gens des villages dansent une de ces *bourrées* qui ont réjoui les générations les plus reculées, on est surpris de l'entrain qui les anime.

Si, en quittant la route de Lyon à Avallon, jolie ville du département de l'Yonne, on pénètre dans le Morvan, on rencontre au premier contre-fort des montagnes le bourg de Quarré-les-Tombes, jadis baronnie des illustres sires de Chastellux, dont le château fort s'élève encore à quelques lieues de là comme un nid d'aigle, et qui rappelle les croisades et les guerres féodales. Quarré doit son nom à un dépôt de tombes de pierres établi, selon quelques auteurs, pour les besoins des riches Gallo-Romains de la contrée. Le cimetière est encore couvert de ces tombes vides. Chaque fosse nouvellement remplie reçoit sans distinction de rang cet ornement d'un genre peu commun. On en compte ainsi plus de cent cinquante.

Lormes, Corbigny, Montsauche, Château-Chinon, petites villes assises dans le département de la Nièvre, sont les points importants du vrai Morvan. Du haut de la montagne sur laquelle s'élève l'église de Lormes, la vue s'étend à quinze lieues à la ronde et jusqu'aux ruines du château de Montenoison. Les eaux du ruisseau de Lormes qui sortent d'un vaste étang se précipitent avec force en cascades écumeuses du haut de la montagne.

Château-Chinon, capitale du pays, déjà connu des Romains, conserve encore les ruines d'une forteresse féodale.

Le mont Beuvray, célèbre dans les légendes du Morvan, était un des centres de l'union des peuples éduens. On y voit encore des vestiges d'un camp, et plusieurs routes romaines venaient y aboutir. A Saint-Honoré les eaux thermales, déjà recherchées des conquérants des Gaules, jouissent de nos jours d'une certaine réputation.

L'élève des bestiaux et l'exploitation des bois sont les principales industries du Morvan. Le blé noir ou sarrasin, le seigle et l'orge fournissent aux habitants des campagnes les ressources ordinaires de la vie et sont employés à la fabrication d'un pain entièrement noir. Cependant, dans certaines parties, des plaines plus fertiles produisent du froment ; c'est ce qu'on appelle le *bon pays*.

Il y a un proverbe connu des contrées voisines du Morvan : « Il ne vient du Morvan ni bon vent ni bonnes gens. » La seconde partie du proverbe rappelle peut-être le souvenir des temps où les belliqueux montagnards éduens, rebelles au joug des Romains, les massacraient sans pitié quand ils se hasardaient dans leur pays, ou faisaient des courses dans les vallées limitrophes à la manière des *razzias* des Kabiles. La civilisation chrétienne a adouci ce que ces mœurs avaient de féroce, quoique la rudesse, inhérente pour ainsi dire à un pays de montagnes, se soit conservée dans les villages. Le Morvandeau est entêté et processif ; un débat sur un sillon de champ, il en mangerait dix fois la valeur plutôt que de céder. — Quant au vent du Morvan, il est, comme on le pense bien, resté le même ; et lorsque le sud-ouest souffle au printemps sur les montagnes couvertes de trois pieds de neige, il apporte dans les vallées de l'Yonne et de la Côte-d'Or un courant glacial et destructeur.

LES BAINS DE LAVEY.

NOUVELLE.

Il y a peu de sites plus pittoresques, sur la route de Besançon à Milan, que celui de Saint-Maurice en Valais. Le pont d'une seule arche, jeté hardiment sur le Rhône, forme le centre du tableau, qui est achevé des deux côtés par des roches escarpées, auxquelles on voit, sur la rive gauche, les premières maisons de Saint-Maurice attachées comme des nids d'hirondelles. Dans le fond, la Dent de Mordes, montagne gigantesque, d'une forme pyramidale, annonce le Valais et dérobe la vue de sommets encore plus élevés, qui se montreront au voyageur à mesure qu'il avancera dans cette vallée profonde. Au lieu de passer le pont, quand on vient de Paris par Lausanne, si l'on prend à gauche, et que l'on suive le chemin vicinal qui conduit au village de Lavey, on arrive bientôt, en remontant la rive droite du fleuve, à travers de riches vergers, à un établissement d'eaux thermales, fondé il y a quelques années, et qui a pris le nom du village voisin.

Avant que ces bains fussent établis, vivait dans le village un fontenier nommé Jean Sordel. Il était pauvre, veuf depuis quinze ans, et n'avait conservé, de six enfants, qu'une fille nommée Charlotte. Pour comble de malheur, des douleurs de rhumatisme avaient paralysé des deux jambes la pauvre enfant. Dans un si triste état, elle n'en était pas moins la plus belle fille du village ; mais on ne l'appelait communément que la bonne Charlotte, parce que la douceur de son caractère charmait encore plus les gens que l'agrément de sa figure.

Jean Sordel avait pour tout bien une pauvre maisonnette et un arpent de terrain alentour. La face du bâtiment était tournée au midi, et il y avait, sur le devant, une place où le bon père voiturait sa fille, dans la belle saison, sur une chaise longue à roulettes. Charlotte s'occupait d'ouvrages à l'aiguille, ou de quelques travaux de ménage, que son état d'infirmité lui permettait encore, pendant que son père, établi près d'elle, perçait en longs tuyaux les tiges de sapin. Ce travail, n'étant pas bruyant, ne les empêchait pas de converser ensemble, et ils en profitaient avec plaisir. Heureux les amis que leurs devoirs ne séparent pas les uns des autres !

Cependant Sordel avait épuisé toutes ses ressources en consultations et en remèdes inutiles. Il travaillait à recueillir de nouveau quelques économies, pour en faire le même usage, malgré les représentations de Charlotte, et quoiqu'il sentît bien lui-même qu'il courait le risque, en poursuivant une vaine espérance de guérison, de laisser sa fille dans l'indigence, il se plaisait du moins à lui rendre la vie aussi douce que possible. Elle aimait passionnément la lecture, comme il arrive aux personnes d'une intelligence vive qui ne peuvent aller et venir : Sordel avait soin de la pourvoir de livres qu'on lui prêtait dans le voisinage. Il faisait ses commissions à la ville, et servait d'intermédiaire entre sa fille et les dames qui lui confiaient des travaux de broderie. Il aimait aussi à lui servir quelquefois des mets plus friands que ceux d'une table villageoise. A ses moments perdus, il devenait, par tendresse paternelle, chasseur et pêcheur, et savait apprêter, sous les yeux de son enfant, un souper délicat qu'elle acceptait comme une fête, afin qu'il en devînt une pour son père.

Le voisinage du Rhône servait à merveille le zélé pourvoyeur. Dans ces eaux turbulentes, qui semblent être un agent impitoyable de destruction, vivent fort bien des truites excellentes, dont les touristes anglais savent apprécier le mérite, et qu'ils ne se plaignent guère de payer trop cher aux aubergistes de Bex et de Saint-Maurice. Quelques-uns

de ces poissons exquis, échappant aux appétits britanniques, figuraient de temps en temps sur la table de Charlotte.

Un soir que le fontenier revenait au village, son panier de pêcheur à la main, et qu'il enjambait avec précaution les quartiers de roches dispersés sur la rive, il fut rencontré par un de ses voisins, le riche Béruel, qui portait sur ses épaules une nasse d'osier. Béruel connaissait les heureux succès de Sordel à la pêche.

— Eh bien, lui dit-il, maître Sordel, vous emportez sans doute, comme à l'ordinaire, quelques beaux poissons?

— C'est la vérité, mon voisin; je n'ai pas été souvent aussi heureux. Voici une truite de quatre livres. Il y aura de quoi régaler Charlotte, son père et deux amis sur lesquels je peux compter pour demain.

— Vous me rendez jaloux, mon voisin. Comment vous y prenez-vous donc? J'ai souvent essayé de vous imiter, et il est très-rare que je ne trouve pas mes nasses vides.

— Je vous indiquerai le bon endroit, monsieur Béruel. Il y a place pour deux; d'ailleurs, je vous dois de la reconnaissance pour avoir sagement détourné votre neveu Georges de penser à Charlotte. L'honnête garçon! qu'aurait-il fait d'une pauvre femme infirme? Et Charlotte pouvait-elle penser à devenir mère de famille, dans le triste état où elle est réduite?... Venez, mon voisin, je vous ferai voir où je pose ma nasse; vous placerez la vôtre tout auprès, mais avec précaution, car l'endroit est dangereux. Je viens, au reste, d'y faire une découverte bien singulière.

— Quoi donc?

— Quelque chose d'extraordinaire! En posant le pied entre deux pierres, j'ai senti l'eau toute chaude.

— Pas possible!

— Rien de plus sûr, mon voisin. La surprise m'a fait d'abord retirer le pied; mais j'ai tenté quatre ou cinq nouvelles épreuves, et je n'ai pas manqué une seule fois de sentir au fond la source chaude. Comment s'y tromper, au milieu de l'eau du Rhône, qui est si froide?

— Voilà, en effet, quelque chose de singulier!

— Vous ne paraissez pas encore convaincu: venez, vous en jugerez.

Ils se rendirent à la place désignée, et Béruel reconnut bientôt l'existence de la source thermale; mais bien lui prit que Sordel lui tendît la main au moment où il voulut sortir de l'eau; car une pierre lui roula sous le pied, et il faillit être emporté par le courant, dont la force est terrible en cet endroit.

Ils poussèrent tous deux un cri de frayeur.

— Je vous avais prévenu, dit le fontenier. Prenez garde à vous quand vous viendrez seul.

Lorsque Béruel fut remis de son émotion, il demanda à Sordel s'il avait fait déjà part à quelqu'un de sa découverte.

— Non, je vous ai dit que je viens de la faire; et je voulais vous demander votre avis là-dessus, d'autant plus que vous êtes membre de la municipalité.

— Mon avis est qu'il vaut la peine d'y réfléchir, mon cher voisin. Si vous voulez, nous en causerons demain. Venez me voir dans la journée. Jusque-là, il sera prudent que nous gardions le secret.

— Fort bien; c'est convenu. Mais je vous laisse, monsieur Béruel. Il se fait tard; j'entends le cornet des derniers chevriers qui reviennent de la montagne. Ma fille est seule, et peut-être inquiète de ne pas me voir; moi, je ne me sens pas tranquille, si je suis longtemps éloigné d'elle.

Sordel prit les devants d'un pas rapide, et Béruel parut d'abord s'acheminer à sa suite; mais quand il se vit seul, il s'arrêta et revint sur ses pas. La découverte du pauvre homme l'avait frappé. Aussi, après avoir regardé avec précaution de tous côtés, assuré qu'il était sans témoins, il s'approcha du lieu indiqué, tira de sa poche une bouteille vide, qu'il avait par hasard, descendit dans le lit du fleuve avec toutes les précautions que le fontenier lui avait recommandées, et plongea au fond de l'eau la bouteille, en tenant le pouce sur le trou, jusqu'à ce qu'elle fût tout entière dans le courant chaud. Alors il la laissa se remplir, et reconnut, en la portant à ses lèvres, non-seulement que cette eau était chaude, mais qu'elle avait aussi un goût sulfureux très-prononcé.

— Ma fortune est faite! se dit-il en s'élançant sur le bord, après avoir bouché soigneusement et mis dans sa poche la précieuse bouteille.

Béruel, vieux garçon et riche, oubliait que sa fortune était faite depuis longtemps.

Avant de quitter la place, il jugea utile au dessein qu'il avait formé sur-le-champ de jeter dans le courant du Rhône sa nasse et celle de Sordel.

Le lendemain, le fontenier se rendit chez Béruel vers le milieu du jour, et fut surpris de voir la maison fermée. Cet homme vivait seul avec un domestique, qui se trouvait absent comme son maître.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Sordel; me donner un rendez-vous, et disparaître!

Il imagina que Béruel était retourné peut-être au bord du Rhône, soit pour observer de nouveau la source, soit pour voir s'il avait pris quelque poisson. Il s'y rendit lui-même sur-le-champ, et, chemin faisant, il fut pris d'une vague inquiétude au souvenir de l'accident qui avait failli arriver la veille. Béruel n'aurait-il point levé sa nasse avec peu de précaution, et n'était-il point tombé dans le Rhône?

Le bonhomme s'alarmait sur un motif bien léger: l'absence de son voisin pouvait s'expliquer par bien d'autres causes; mais il arriva au bord du fleuve avec cette idée préconçue, et, quand il vit que les deux nasses avaient disparu, son inquiétude redoubla. Béruel était donc venu, et peut-être avait-il été emporté en levant sa nasse!... Mais pourquoi la sienne manquait-elle aussi? Il avait de la peine à s'expliquer cette circonstance, et serait demeuré dans le doute s'il n'avait vu ou cru voir, sur l'autre bord, un peu plus bas, un chapeau noir engagé dans le limon. Ce chapeau lui parut tout à fait semblable à celui de Béruel. A la vue de cet objet, il courut, tout saisi, au village, et cria aux premiers qu'il rencontra que M. le conseiller s'était noyé. Quelques-uns avaient remarqué que sa maison était fermée dès le grand matin; personne n'avait vu son valet. En un moment tout le monde fut en l'air; on courut au bord du fleuve avec des cordes. Plusieurs se jetèrent à l'eau dans les endroits où l'on supposa que le corps pouvait s'être arrêté, et Sordel ne fut pas des derniers à se dévouer. Pendant deux jours les recherches continuèrent: on devine qu'elles devaient être inutiles.

Le troisième jour, beaucoup de personnes, qui n'avaient pas renoncé à l'espérance de retrouver le corps, étaient accourues, sur l'avis d'un enfant, au pont de Saint-Maurice, d'où l'on croyait voir, au fond d'une anse, flotter quelque chose qui ressemblait à un corps mort; mais la foule disputait sur la qualité.

— C'est un chien! disait l'un.

— C'est un veau!

— C'est un homme!

Tous les observateurs se penchaient sur le parapet pour observer l'objet flottant, lorsque le bruit d'une voiture fit tourner la tête à quelques-uns, et ce qu'ils virent leur arracha à tous en même temps un cri de surprise et de joie:

— Le voilà! c'est lui-même!

— Eh! voisin, nous vous avons cru noyé.

— Noyé! pourquoi donc?

— D'où venez-vous?

— De voyage.

A ce moment, Béruel aperçut dans la foule le syndic du village; il lui dit gravement:

— Monsieur Moratier, veuillez assembler demain la municipalité en séance extraordinaire; j'ai à l'entretenir d'une affaire pressante, et du plus grand intérêt pour la commune.

Après avoir obtenu du syndic une réponse affirmative, Béruel fouettait son cheval pour continuer sa route ; mais les exclamations ayant recommencé, il fut obligé d'écouter le récit de ce qui s'était passé en son absence. Il en parut faiblement touché, remercia toutefois ses voisins pour la peine qu'ils avaient prise de le chercher où il n'était pas, et fouetta de nouveau pour se dérober aux importunités.

La suite à la prochaine livraison

LA CITÉ DE LIMES,

Ancienne ville gauloise.

A une demi-lieue de la ville de Dieppe, sur le haut de la falaise, se trouve un des monuments les plus curieux et assurément les plus anciens qu'il y ait aujourd'hui sur notre territoire. Ce sont les murailles encore debout d'une ville gauloise antérieure à la conquête des Romains ; ce qui n'empêche pas que l'enceinte soit aujourd'hui connue dans ce pays sous le nom de camp de César. Mais pendant longtemps, comme on peut le voir sur de vieux titres, et notamment sur la carte du diocèse de Rouen qui remonte à Nicolas Colbert, cette enceinte a été désignée sous le nom de cité de Limes, et il n'est pas invraisemblable que ce nom soit celui de l'antiquité. Il paraît que c'est vers le commencement du dix-septième siècle que le changement de nom a commencé à s'opérer. Louis XIII, dans son voyage à Dieppe, étant allé visiter l'enceinte avec les seigneurs de sa cour, on discourut longuement sur les origines, et l'on tomba d'accord que les Romains, qui étaient alors si fort à la mode, étaient seuls capables d'avoir élevé un monument de cette importance, qui d'ailleurs, il faut le dire, offre en effet de nombreuses analogies avec leurs camps.

La cité de Limes se développe sur l'extrémité d'un plateau bordé dans sa plus grande étendue par un vallon contourné à pentes abruptes. Du côté de la mer, elle se termine par une falaise verticale d'environ 67 mètres de hauteur. L'enceinte, en y comprenant le côté qui donne sur la mer, a plus de 3 600 mètres de tour. On peut affirmer que son étendue a été autrefois beaucoup plus considérable ; car les grandes marées qui amènent les vagues au pied de la falaise, et les hivers qui y déterminent de profondes crevasses, s'accordent pour produire tous les ans des éboulements dont la somme, depuis tant de siècles, doit former une diminution de terrain considérable. On remarque, à peu près dans le milieu de l'enceinte, une petite gorge qui se dirige vers la mer, mais qui se trouve interrompue au-dessus du rivage par une coupe abrupte de 29 mètres : il n'est pas improbable que cette



Vue à vol d'oiseau du plateau et de l'enceinte de la cité de Limes.

gorge, avant d'avoir été entamée comme le reste de la falaise, se soit prolongée en pente douce jusque sur la grève en donnant ainsi à l'enceinte une descente naturelle vers la mer.

La sommité du vallon qui défend l'approche de la cité de Limes est occupée par un rempart de terre sur toute son étendue. Ce rempart commence au-dessus de la falaise, et se trouve coupé comme elle d'une manière abrupte par les éboulements. Le rempart a sur ce point une hauteur de 13 mètres au-dessus du fond du fossé, qui a lui-même, dans l'état actuel, 1 à 2 mètres de profondeur sur 9 de largeur.

A cet endroit, on trouve, à une vingtaine de pas du fossé, une seconde levée de terre que l'on peut regarder comme une première ligne de défense, destinée peut-être à remédier au défaut de roideur de la pente de la colline dans cette partie. Mais bientôt la pente devient si escarpée que le fossé extérieur disparaît. Le talus du rempart prend une élévation moyenne de 18 mètres; sur le versant intérieur on rencontre un fossé large et profond, et le sommet du rempart se trouve



Vue de l'extrémité du rempart coupé à pic, montrant dans le lointain l'entrée du port de Dieppe et le phare de Lhay.

à peu près de niveau avec le sol de l'enceinte. Cette disposition règne jusqu'au point où le vallon cesse de protéger l'enceinte : là, sur une ligne presque droite, d'environ 600 mètres, le rempart quitte le vallon et se dirige vers la mer en coupant transversalement le plateau. C'est par là que l'enceinte est le plus facilement abordable. On y a pourvu par la force des ouvrages de défense : en plusieurs endroits le rempart a 20 mètres au-dessus du fond du fossé, qui a lui-même jusqu'à 6 mètres de profondeur sur 13 mètres de largeur. Enfin, du côté de la mer il n'y a d'autre défense que la falaise même qui est à pic. Il y a aujourd'hui cinq entrées : les deux principales, les seules peut-être qui appartiennent à l'antiquité, sont l'entrée du sud-ouest qui communique avec le plateau, et celle de l'est qui donne sur le point où la pente du vallon est le plus adoucie. On ne trouve dans l'étendue de l'enceinte aucune source, et rien n'annonce qu'aucun ruisseau ait coulé dans la petite gorge qui la traverse; mais deux dépressions assez remarquables, qui existent près des deux entrées dont il vient d'être question, semblent indiquer l'existence de deux grandes mares placées dans les conditions qui sont encore si usitées dans tout le pays.

En comparant la disposition de cette enceinte aux dispositions bien connues des camps romains, on ne peut conserver aucun doute sur la différence d'origine. Le tracé n'a pas la régularité prescrite par la castramétation romaine; les remparts ont beaucoup plus de hauteur, les fossés moins de profondeur; le sol de l'enceinte est trop chargé d'inégalités. Il serait trop long d'entrer ici dans le détail d'une telle discussion; elle a été faite par le savant M. Féret, dans les Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie, avec une solidité de savoir et de logique qui a tranché pour toujours la question, et convaincu de faux à tous égards le prétendu nom de camp de César.

Mais le résultat des fouilles entreprises par le savant dont nous venons de parler, jette une lumière encore plus décisive que celle des textes. On trouve en effet, sur un grand nombre de points, au pied du rempart, dans le fossé intérieur, des vestiges incontestables d'habitations gauloises, remontant à des époques où la civilisation romaine n'avait point encore pénétré dans ces contrées. Donc le fossé, et par conséquent la ligne du rempart, existaient avant la conquête de César.

C'est la grossièreté même de ces habitations qui a préservé jusqu'à nos jours leurs dernières traces. On sait, par le témoignage des anciens, que les Gaulois faisaient usage d'habitations coniques, formées de troncs d'arbres réunis au sommet. Les huttes que nos charbonniers se construisent encore aujourd'hui dans nos forêts, en donnent très-bien l'idée. Mais ce que nous apprennent les fouilles de Limes, c'est que, pour gagner de la hauteur et même de l'étendue, à cause de l'inclinaison des parois, les Gaulois, au-dessous de ces toitures coniques, creusaient le sol de l'habitation jusqu'à une certaine profondeur, en laissant devant l'entrée une petite rampe qui descendait dans l'intérieur. Depuis longtemps les toitures de ces humbles logis ont été balayées; depuis longtemps les murailles, s'il en avait existé, seraient à terre; mais les fosses circulaires creusées dans le sol, bien que comblées en partie, subsistent encore, et montrent aux archéologues les points qu'il faut fouiller pour trouver sur l'existence de nos ancêtres les rares témoignages que nous garde la terre.

« J'avais remarqué dans le fossé, dit M. Féret, auteur de cette belle découverte, des traces qui se distinguaient du reste du sol par un léger affaissement, une sorte de cavité réniforme bordée par des silex sur lesquels l'herbe est plus rare. Je pensai qu'il suffisait de tirer le gazon pour prendre connaissance de ce que pouvaient avoir été ces tracés; mais il me fallut, après le gazon, en tirer une couche de cailloux; ensuite je trouvai une terre mêlée de cailloux, dans laquelle je rencontrai du charbon, quelques coquilles de moules, deux ou trois petites pointes de fer, quelques fragments de vases grossiers, et trois ou quatre autres fragments de poterie, qui contrastent d'une manière frappante avec les autres par leur finesse et leur cuite, et qui se rapprochent beaucoup de la poterie romaine la moins fine. Je creusai plus bas, et la couche fut à peu près stérile; je n'y trouvai que de faibles fragments de vase et quelques parties d'os; comme je ne trouvais point le sol naturel, je continuai de creuser; j'arrivai sur une couche où les coquilles de moules étaient assez nombreuses, où les fragments de vases étaient semblables à ceux des tombelles, et moins rares que dans la couche précédente; je trouvai également un plus grand nombre d'os d'animaux. La couche qui vient ensuite m'offrit peu de chose; mais afin j'arrivai sur un sol argileux où les fragments de vases étaient très-nombreux... Un amas de coquilles de moules tombant en destruction, beaucoup d'os d'animaux, étaient répandus sur cette dernière couche inférieure, qui annonçait être l'aire d'une habitation. Je ne pus explorer jusqu'à son extrémité le tracé dont il s'agit; d'autres fouilles que l'approche des semailles ne me permettait pas de retarder m'appelèrent sur un autre point; mais j'avais reconnu ce qu'il y avait de plus important dans ce tracé, la couche inférieure. »

Nous avons tenu à citer ce passage, non-seulement à cause de l'importance de la découverte, mais à cause de ce spectacle non moins intéressant qu'il nous trahit: l'ami de la science abandonné à lui-même dans l'obscurité d'une petite ville, sans ressources, sans encouragements, réduit comme un manœuvre à faire de ses propres mains les fouilles qui doivent mettre en lumière sa pensée, et obligé même de choisir pour ces rudes travaux la saison d'hiver, alors qu'il est possible d'obtenir d'un fermier la faveur de remuer gratis le coin d'un champ. Ajoutons aussi qu'à la suite de ces curieux travaux, le laborieux savant n'a pas tardé à voir son nom s'étendre, comme il le méritait à tant de titres, hors de sa ville, et que des secours capables de lui rendre ses recherches plus fructueuses et moins fatigantes, sont venus à diverses reprises le soulager. Il y a bien là une leçon.

C'est sur le sol primitif de ces habitations que l'on peut espérer de rencontrer, et que l'on rencontre en effet, les rares objets de mobilier qui ont appartenu à la civilisation de ces anciens peuples, et qui peuvent, par conséquent, suppléer jusqu'à un certain point au silence ou à l'insuffisance des livres. On en rencontre également dans la terre qui est venue s'accumuler postérieurement sur le sol primitif, et combler en partie le vide des habitations; mais cette terre, qui n'est autre que la terre de la surface entraînée peu à peu dans les trous, peut évidemment renfermer des débris appartenant à des époques moins anciennes, et pouvant même provenir des troupes romaines qui auraient occupé l'enceinte après la ruine et la dispersion des habitants. Ici, comme en géologie, ce sont les couches les plus profondes qui renferment les fossiles les plus anciens.

Les fragments de poterie attestent l'enfance de l'art. Les vases, à en juger par les fragments, paraissent avoir été moulés sur une forme intérieure et polis avec la main. On reconnaît même sur la surface extérieure des coups qui semblent provenir d'un espèce de doloire. Les ornements consistent dans des filets fort mal conduits, et de petites hachures sur le bord de l'orifice. Le tour à potier était certainement encore inconnu. La pâte est noirâtre; elle est des plus grossières, car elle est pleine de parcelles de silex, dont quelques-unes atteignent la grosseur d'une petite fève. La pâte a peu de consistance; elle se brise avec facilité entre les doigts et se ramollit par l'humidité; mais peut-être cette circonstance est-elle plutôt l'effet d'une décomposition due à la vétusté que d'un véritable défaut de cuisson.

Soit dans les habitations, soit dans les tombeaux dont il nous reste à parler, on trouve quelques traces très-peu nombreuses de cuivre et de fer, soit des pointes, soit des anneaux. Sur le sol de l'une des habitations, on a trouvé deux petites plaques de cuivre grossièrement découpées en triangle qui sont peut-être une monnaie; car on ne voit pas à quel autre usage elles auraient pu servir. César dit, en effet, que les peuples de ces contrées faisaient usage, en guise de monnaie, de morceaux de cuivre, ainsi que d'anneaux de fer dont nous retrouvons également ici les débris. « Ils se servent, au lieu de monnaie, dit ce grand capitaine (livre V, ch. 12), soit d'airain, soit d'anneaux de fer, garantis pour un certain poids. »

Ce témoignage prouve assez combien les métaux étaient rares dans ces provinces: aussi ne faut-il pas s'étonner de l'absence ou de l'extrême rareté des armes métalliques. On rencontre bien quelques petites pointes de fer qui, à la rigueur, auraient pu servir à garnir des lances; mais point de haches, point d'épées, point de casques ni en fer ni en airain. On trouve, au contraire, des haches de pierre. On sait assez à quel degré inférieur de civilisation, et par conséquent à quelle haute antiquité ces monuments se rapportent. M. Féret a même eu la singulière aventure de trouver dans une des habitations qu'il a fouillées les renseignements les plus précieux sur ce genre de fabrication. Cette habitation semble, en effet, avoir appartenu à un fabricant de haches. Sur le sol étaient éparses des haches dans les états successifs du travail, depuis la première ébauche jusqu'à la dernière perfection. On commençait par prendre un morceau de silex, et la grève en offre à profusion, dont la forme ne fût pas trop éloignée de celle que l'on voulait donner à la hache; puis, probablement, à l'aide d'un autre fragment de silex servant de marteau, on taillait d'abord de larges cassures: la forme générale une fois obtenue, on rabattait à petits coups les arêtes saillantes des cassures, jusqu'à ce qu'on eût véritablement une hache, mais à surface entièrement occupée par de petites esquilles. Alors commençait le polissage en promenant la hache, dans le sens de sa longueur, sur une pierre dure, d'abord sur une face, puis sur l'autre. La bibliothèque de Dieppe renferme la précieuse suite de ces modèles, qui est bien la plus ancienne collection de technologie qu'on puisse voir nulle part.

On trouve aussi dans ces fouilles des indications précieuses sur le régime de habitants de la cité de Limes et sur leurs animaux domestiques. Les ossements d'animaux trouvés, soit sur le sol des habitations, soit dans les tombeaux, ont été

examinés par M. de Blainville, membre de l'Institut, et successeur de M. Cuvier au Muséum.

Les plus abondants de ces ossements sont des os de porcs. On sait en effet, par le témoignage des anciens, que le porc était un des objets essentiels de l'alimentation des Gaulois. Il était même leur animal sacré, et cette circonstance s'expliquerait peut-être assez simplement en ce que le porc, se nourrissant spécialement des fruits du chêne, devait paraître, aux yeux de ces peuples si religieux, une sorte de produit de leur arbre sacré. Ces cochons sont d'une grande espèce, et M. de Blainville ne prononce même pas si ce sont des sangliers ou des cochons domestiques, tant leur type primitif est encore peu modifié. Cela rappelle ce passage de Strabon : « Les porcs des Belges (Gaulois du Nord), dit-il (liv. IV), courent dans les campagnes; ils sont remarquables par leur grandeur, leur force et leur agilité, et seraient aussi redoutables que des loups à celui qui ne connaîtrait pas le danger de leur approche... Leur nourriture, ajoute-il, consiste en lait, en viandes de beaucoup d'espèces, mais surtout en porc frais et salé. » L'usage du lait est attesté par des ossements de vaches; celui du gibier par des ossements de cerf et de chevreuil, ainsi que par les ossements d'un chien d'une variété très-voisine de celle du loup. Mais les ossements les plus curieux me paraissent être ceux d'un animal ruminant, analogue à notre mouton, mais beaucoup plus petit et offrant, dans la contexture de ses os, les caractères ordinaires des animaux sauvages. « Il y a, dit M. de Blainville, des ossements beaucoup trop petits pour qu'on puisse les rapporter à notre mouton domestique ordinaire, à aucun autre animal ruminant d'Europe. Existait-il donc alors quelque espèce d'antilope, genre dans lequel se trouvent les plus petits des ruminants? C'est ce qu'il est assez difficile de croire. » Bien que cet animal diffère de notre mouton, et « par plusieurs points importants, » comme le dit dans un autre endroit ce même naturaliste, ne peut-on pas croire que c'en était une variété de très-petite taille, et que l'on laissait vivre dans un état demi-sauvage. En tous cas, il serait intéressant d'en pouvoir réunir assez d'ossements pour en rétablir un squelette complet.

Ce qui abonde, ce sont les coquilles de moules. Il ne faut pas s'en étonner. Au pied même de la falaise s'étend un banc de moules immense qui découvre à mer basse et sur lequel les pauvres gens de la ville viennent encore maintenant ramasser chaque jour leur nourriture à pleins paniers. Il est évident que les anciens habitants de la cité de Limes devaient agir de même; et peut-être le voisinage de ce banc de moules avait-il contribué, non moins que la forme et l'escarpement du vallon, à déterminer le choix de cet emplacement pour un *oppidum*. En temps de guerre, en supposant la ville assiégée ou bloquée, on pouvait toujours, à l'aide d'une descente vers la mer, éviter une reddition par famine. Dans les fouilles on trouve parfois d'épais amas de coquilles entièrement dépourvus d'ossements, et ces amas correspondent vraisemblablement à des temps de siége ou de disette. Ces coquilles, comme nous l'avons vu, sont prêtes à tomber en poussière, ce qui atteste assez leur haute ancienneté.

Il nous resterait à compléter ces détails par quelques renseignements sur les sépultures, si nous n'avions la crainte d'allonger outre mesure cet article. Nous nous contenterons de dire que, près de l'entrée la plus voisine de la mer, on aperçoit une chaîne de petits monticules de 1m,50 à 2m de hauteur, contigus les uns aux autres et se dirigeant en ligne droite vers le nord. Chacun de ces monticules compose ce que l'on nomme un *tumulus*. En fouillant ces tombeaux, on met à découvert une plate-forme de 7 à 8 mètres de diamètre, au centre de laquelle s'élève une sorte d'autel autour duquel étaient accumulés des cendres, des fragments de charbon, des ossements réduits en parcelles et calcinés. Parmi ces débris se trouvaient des fragments de vases, des traces d'objets métalliques, divers ossements d'animaux, et même des coquilles de moules, en un mot les mêmes objets que sur le sol des habitations; ce qui montre assez que ce sont les sépultures du même peuple. On sait d'ailleurs par le témoignage de César que les Gaulois brûlaient leurs morts et mettaient dans le bûcher tout ce qui leur avait été cher, et même des animaux. « Proportionnellement à leurs moyens, dit-il, leurs funérailles sont magnifiques et somptueuses, et ils jettent dans le feu tout ce qu'ils s'imaginent avoir été aimé par les vivants, même des animaux. » On voit que nos pauvres Gaulois de la cité de Limes, au lieu d'armes de luxe, de chevaux de bataille, comme dans les provinces plus civilisées du Midi, se contentaient parfois de quelques corbeilles de moules.

On comprend assez tout l'intérêt qu'il y aurait à pousser à bout de telles fouilles, pour que nous n'ayons pas besoin d'y insister. On n'a examiné jusqu'ici que deux ou trois tombelles, trois ou quatre habitations, et voilà des renseignements uniques sur la vie de nos ancêtres. Qui sait si, en continuant à soulever le voile de terre qui recouvre cette antique cité, on n'y découvrirait pas des documents historiques que, dans notre ignorance des mœurs de ces temps antiques, nous ne pouvons même soupçonner? Il y a là un Herculanum gaulois qui par sa pauvreté même se recommande à la curiosité des esprits réfléchis, tout autant que l'Herculanum de l'Italie par son luxe et ses monuments.

CÉNOTAPHE DE HENRI DE GUISE LE BALAFRÉ (1).

Henri de Guise, surnommé le Balafré, comme son père l'avait été avant lui, se maria, en 1570, deux ans avant la Saint-Barthélemy, avec Catherine de Clèves, comtesse d'Eu, et veuve en premières noces d'Antoine de Croï, prince de Porcien, marquis de Prenty.

Henri de Guise, à cette époque, avait vingt ans, et sa femme deux ans de plus que lui.

Si l'on en croit une anecdote célèbre, ce mariage n'aurait pas été heureux; cependant il est certain qu'une sorte d'enthousiasme animait toujours le langage de Catherine de Clèves lorsqu'elle parlait de son deuxième mari. « Il était, disait-elle, le non-pair du monde. »

Henri IV lui montrait, un jour, deux enseignes qu'il avait gagnées à la bataille de Coutras et à celle d'York. — « Vous ne sauriez, s'écria-t-elle, m'en montrer une seule de monsieur mon mari. — Nous ne nous sommes jamais rencontrés, répondit le Béarnais. — S'il ne vous a point attaqué, reprit l'illustre veuve, Dieu vous en a gardé; mais il s'est bien attaqué à vos lieutenants et les a fort bien frottés. »

On sait que Henri III, après avoir fait plonger dans de la chaux vive le cadavre du duc de Guise, ordonna que les os fussent brûlés et la cendre jetée aux vents. La duchesse ne put donc recueillir les restes de son mari.

Trente-quatre ans après, elle lui fit élever un cénotaphe dans la chapelle du collége d'Eu.

Dès le 17 décembre 1580, c'est-à-dire dix-huit ans avant l'assassinat du Balafré, le gouverneur de la ville d'Eu avait fait savoir à la *majorité* ou municipalité de cette ville l'intention où étaient le duc de Guise et sa femme de fonder un collége à Eu. En effet, par acte passé, en 1581, devant les notaires au Châtelet de Paris, le duc et la duchesse constituèrent une dotation de 200 livres tournois pour assurer la construction du collége projeté; et, dès l'année 1582, Henri de Guise n'y réunissait pas moins de vingt-cinq jésuites qui y professèrent les cours depuis les éléments jusqu'à la logique.

La chapelle de ce collége ne fut commencée qu'en 1622. Achevée en 1624, elle fut consacrée par Henri Bolvin, évêque

(1) Voy., sur la vie politique et sur l'assassinat de Henri de Guise, 1834, p. 218; 1835, p. 169; 1836, p. 45, 1843, p. 180.

de Tarse. Une inscription latine décore le frontispice. En voici la traduction : « L'illustrissime dame Catherine de Clèves, épouse de Henri de Guise qui s'est immortalisé à la guerre, vit cette chapelle construite à ses frais, la veille des calendes d'août, l'an 1624. »

Le style de cet édifice appartient à la deuxième période du mouvement artistique désigné sous le nom de Renaissance. Déjà, dans la sphère de l'architecture, les traditions gréco-latines revendiquent presque toute la place ; mais, dans l'ordre de la statuaire, l'antique ne règne point encore. Les habitudes et les croyances locales y conservent leur influence. Parfaitement régulière dans toutes ses parties, la chapelle présente la forme d'une croix avec des bas côtés ; mais elle n'a point de tour de chœur.

C'est dans le chœur que se trouvent le cénotaphe de Henri de Guise et le tombeau que la duchesse se fit ériger à elle-même. Le cénotaphe est à gauche du spectateur, et le tombeau à droite, en regardant l'abside.

Quelques historiens disent que ces deux mausolées furent exécutés à Gênes. D'autres les attribuent à Germain Pilon ; d'autres enfin, et peut-être avec plus de vraisemblance, à Michel Anguier.

Le monument de Henri de Guise consiste en un catafalque de marbre noir, décoré d'un bas-relief en marbre blanc. Ce bas-relief représente une déroute : le duc de Guise poursuit les fuyards ; la retraite est protégée par de la cavalerie. Le sarcophage supporte une statue en marbre blanc ; c'est le Balafré. A demi étendu sur le flanc, il s'accoude sur un double coussin. Sa tête repose sur sa main droite, et sa main gauche tient un bâton de commandement.

Deux colonnes ioniques et un arceau soutenu par deux pilastres doriques servent d'encadrement au catafalque. Les socles et les chapiteaux des colonnes sont en marbre noir, l'arceau et les pilastres en marbre rouge. La corniche qui couronne l'architrave et la frise portées par les deux colonnes ioniques est en marbre noir et forme une espèce d'estrade sur laquelle le duc est représenté à genoux devant un prie-dieu, les regards tournés vers l'autel. Il est enveloppé dans un grand manteau brodé de flammes, et dont la pèlerine, fendue sur les épaules, s'y rattache par deux glands.

Le sarcophage, les colonnes ioniques, l'arceau et la figure de l'estrade, sont posés sous une arcade du chœur. En retour de cette arcade, deux grands pilastres corinthiens supportent un couronnement aux angles duquel sont assis deux génies en pierre. Au pied de chacun de ces pilastres s'appuie un piédestal sur lequel sont deux figures emblématiques. L'une représente la Force, l'autre la Religion.



Cénotaphe de Henri de Guise le Balafré, dans la chapelle du collége de la ville d'Eu (Seine-Inférieure).

Sauf la différence des personnages, le tombeau de la duchesse de Guise n'offre guère que la reproduction du tombeau de son mari. Les figures de la Foi et de la Prudence y font pendant à celles de la Force et de la Religion.

Catherine de Clèves mourut à Paris, en 1633, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Par son testament, elle ordonna que son corps serait déposé dans la chapelle du collége d'Eu, et son cœur dans la cathédrale de cette ville.

Durant les dix-huit années de son second mariage, elle avait eu quatorze enfants.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LES BAINS DE LAVEY.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 170.



Vue du pont Saint-Maurice, dans le canton du Valais (Suisse).

Sordel, informé de l'arrivée de Béruel, courut chez lui avec un empressement affectueux. Il se serait même jeté, en entrant, au cou de son voisin, s'il ne lui avait pas trouvé d'abord un visage glacé. Alors il se mit à l'entretenir de leur découverte, et lui dit :

— Vous avez eu le temps d'y penser ; pour moi, vous jugez bien que j'étais trop inquiet, et c'est votre vue seulement qui me rappelle notre source.

— Ce n'est pas une affaire à traiter légèrement, répondit Béruel ; je suis fatigué, mon voisin, j'ai quelques affaires pressantes...

— C'est bien, c'est bien, nous nous reverrons, dit Sordel en se retirant avec discrétion ; il me suffit de savoir, pour le moment, que mes confidences ne vous ont pas coûté la vie. Au revoir, monsieur Béruel.

Le fontenier n'était pas membre de la municipalité ; il demeurait à l'écart, et n'entendit parler de rien le lendemain ; mais, le jour suivant, un des membres de ce corps, venant à passer devant le logis de Sordel, le vit à son ouvrage, et lui dit

— Eh bien, père Sordel, voici une nouvelle qui doit vous intéresser tout particulièrement.

— Quelle nouvelle ?

— La découverte de Béruel !

— Quelle découverte ?

— Vous ne savez pas ? Il a trouvé dans le lit du Rhône une source chaude qui peut guérir toutes sortes de maladies ; les médecins de Lausanne l'ont déclaré positivement, et, pour le récompenser, le gouvernement accorde à Béruel l'exploitation exclusive de la source pendant vingt-cinq ans.

— Que dites-vous là ? s'écria Sordel, saisi tout à la fois de surprise, d'indignation et de regret.

Son émotion fut si vive qu'il ne put ajouter un seul mot, ni faire entendre la moindre réclamation. Il fut pris comme d'un éblouissement, et demeura la tête penchée en avant, les mains appuyées sur les deux bras de sa grosse tarière. L'auteur de son trouble n'aurait pas manqué d'en être frappé, s'il ne l'avait pas quitté à l'instant même pour courir à quelqu'un dont il avait affaire.

— Et moi, dit en frémissant le malheureux fontenier, je n'avais pas cru pouvoir en dire un seul mot à Charlotte !

Il courut auprès d'elle, suffoqué de douleur.

— Qu'avez-vous, mon père ? s'écria la jeune fille tout effrayée.

— Ah ! misérable que je suis ! j'ai perdu l'occasion de faire ta fortune !

— Ce n'est que cela ?... Dieu soit loué ! vous m'avez fait une peur affreuse. Remettez-vous, mon père.

Il eut beaucoup de peine à retrouver assez de calme pour conter à sa fille toute l'affaire, et enfin la nouvelle qu'il venait d'apprendre.

— Il faudra réclamer, mon père; mais voyez d'abord Béruel.

— Je t'ai déjà dit comment il m'a reçu. Ne comprends-tu pas que je n'ai rien à espérer de lui? il m'a volé ma découverte : plus il a de torts envers moi, plus il va me maltraiter. Et que puis-je attendre de nos voisins? Béruel est riche, accrédité, je suis pauvre et sans appui : il est officier municipal, et je ne suis rien : il saura mettre tout le monde dans ses intérêts; il me fera passer aux yeux de tous pour un envieux et un menteur. »

Sordel faisait d'avance son histoire. Ses réclamations parurent trop tardives pour être fondées; elles furent vaines et mal reçues.

— Parce qu'il est fontenier, disait-on avec moquerie, il croit avoir des droits sur cette source admirable! Allez, bonhomme, faites-nous des fontaines d'eau claire : ceci ne vous regarde pas.

En effet, Béruel ne s'adressa pas à lui pour les travaux à faire. Un ingénieur habile se chargea d'isoler la source dans le lit du Rhône, pour l'en faire sortir, et pour fonder sur la rive, au milieu des aspérités du sol, le premier établissement de bains.

Ce fut un grand événement dans le pays et dans les contrées voisines. Les journaux l'annoncèrent avec leur emphase accoutumée. Les intérêts de la localité favorisée se trouvant d'accord avec ceux de l'adjudicataire, on ne manqua pas de prôner les eaux, avant même qu'elles eussent été mises à l'essai sur aucun malade. Nous sommes si enclins à l'espérance que toute source nouvelle qui jaillit, tout homme nouveau qui se produit sur la scène du monde, nous semblent d'abord des messagers de salut.

Enfin arriva le moment, attendu avec impatience, non-seulement par Béruel, mais aussi par tous ceux qui se promettaient de mettre de façon ou d'autre les baigneurs à contribution. Contre l'ordinaire, l'attente ne fut pas trompée : on put reconnaître que les eaux de Lavey possèdent à un très-haut degré les mêmes qualités que celles d'Aix en Savoie. Aussi, dès la seconde année, l'affluence des baigneurs fut-elle assez grande pour que la place manquât; et la prospérité de l'établissement parut assurée, lorsqu'on vit les premières cures opérées par ces eaux, qu'on appelait déjà miraculeuses. *Les boiteux marchent*, écrivait le médecin attaché aux bains. Plus d'une paire de béquilles furent suspendues en ex-voto autour de la maison. Tel était venu en voiture qui pouvait s'en retourner à pied, et celui qui se traînait à grand'peine autour des bâtiments, les premiers jours après son arrivée, ne quittait pas ces lieux pittoresques sans avoir fait d'intéressantes promenades aux environs, et même une ascension à la Dent de Morcles.

C'est alors que Sordel comprit toute l'étendue de sa perte. Sa fille lui disait souvent :

— Consolez-vous, mon père. Vous êtes, après Dieu, la première cause de tout le bien qui se fait ici. Béruel, au milieu de sa prospérité, n'est pas aussi heureux que vous, poursuivi, comme il doit l'être, par les reproches de sa conscience, et mal avec la Providence, partout présente, qui connaît sa perfidie. Allez le voir cependant, et lui offrez une occasion de réparer ses torts. Demandez-lui, pour seule grâce, de me recevoir à ses bains, et de permettre que j'en essaye la vertu. C'est votre vœu depuis longtemps et j'ai le pressentiment que ces eaux me seront salutaires, puisque c'est mon père qui les a trouvées. Le ciel voulait que je dusse ma guérison à la personne du monde que j'aime le mieux.

Sordel regarda sa fille avec attendrissement à ces derniers mots, puis il sourit tristement, et ne put s'empêcher de lui dire sans paroles) : — Pauvre Charlotte, tu m'aimes tendrement; mais il y a quelqu'un que tu aimes autant que moi.

Et Charlotte fit une réponse muette, tout aussi claire, en rougissant tout à coup; et le fontenier vit bien que le neveu de Béruel n'était pas oublié.

— Je ferai une tentative, dit le pauvre homme, mais je doute fort du succès.

Il se rendit le soir même à la maison des bains, où il eut beaucoup de peine à obtenir un moment d'audience de M. Béruel, qui était devenu un personnage d'importance et toujours fort affairé.

— Je ne vous demande plus, lui dit le solliciteur, de me faire partager des bénéfices auxquels vous savez que j'avais droit : je ne m'adresse plus à votre justice, mais à votre pitié. Laissez-nous éprouver à notre tour les effets de la source! Si elle guérissait Charlotte, je serais assez riche, et je renoncerais à toute réclamation!

Béruel ne laissa paraître et n'éprouva, en écoutant Sordel, ni compassion bienveillante ni répugnance vindicative. Accoutumé à calculer toutes ses démarches, il ne considérait jamais les questions que par le côté de l'utile; il reconnut d'abord le parti qu'il pouvait tirer de la requête qu'on lui adressait, et sa réponse ne se fit pas attendre.

— Je consens, dit-il d'un ton sec, mais à une condition.

— Parlez! vous êtes le maître.

— Vous rétracterez ce que vous avez dit contre moi, vous déclarerez que vous m'accusiez faussement de...

Tout impudent qu'il était, le misérable ne put achever ce qu'il avait à dire; mais Sordel en avait assez entendu.

— Eh! puis-je me démentir, sans trahir la vérité? Vous savez le contraire aussi bien que moi!

— C'est mon dernier mot, allez y réfléchir. Vous l'avez dit vous-même : je suis le maître chez moi.

Sordel se retira plus indigné que jamais, et il ne cacha pas à sa fille la réponse qu'il avait reçue, quoiqu'il prévît bien que Charlotte s'opposerait absolument à ce qu'il fît le sacrifice de son honneur.

— Le méchant! l'ingrat! dit-elle. Cet homme ne nous a jamais fait que du mal.

En ajoutant ces derniers mots, Charlotte avait dans la pensée le souvenir pénible de l'influence que Béruel avait exercée sur son neveu, quand il s'était agi de leur mariage. Au reste, l'oncle avait bien pu mettre obstacle à cette union, mais la fille de Sordel était toujours aimée. Le bon père ne pouvait se résoudre à fermer tout à fait sa porte au fidèle Georges. A sa première visite, la jeune fille lui fit connaître l'odieuse conduite de son oncle. Il en fut irrité jusqu'à la fureur, car il n'avait jamais douté de la vérité des plaintes du fontenier, et il était peut-être la seule personne du village qui lui rendît justice. Il ne parlait que de courir chez son oncle pour lui reprocher sa bassesse, et ne fut retenu que par l'intérêt de Charlotte.

— Toute espérance ne m'est pas encore ôtée, lui disait-elle, et l'éclat que vous feriez ne me laisserait aucun moyen de fléchir Béruel.

Pour lui, il attendait de son côté le retour de Sordel, étant persuadé que ce pauvre homme aimait trop sa fille pour ne pas céder enfin. Mais, tout habile qu'il était, il avait mal calculé pour cette fois. Les jours se passaient sans que Sordel reparût : son spoliateur perdit patience, et, ne pouvant se résoudre à laisser échapper l'avantage qu'il s'était flatté d'obtenir sur le fontenier, il eut l'effronterie de se rendre un jour chez lui, pour le remettre sur ce sujet.

Charlotte se trouvait seule à la maison. Elle fut troublée à sa vue; cependant elle l'invita à s'asseoir, et lui, avec des détours hypocrites, feignant de compatir aux souffrances de la jeune fille, assurant que les eaux ne pourraient manquer d'y mettre un terme, il cherchait à ébranler la volonté de Charlotte, persuadé qu'alors il aurait tout gagné. Charlotte n'eut garde de se laisser prendre à ses paroles insinuantes; mais elle vint elle-même à se flatter, comme il peut arriver aux femmes les plus modestes, que des prières pressantes et des

manières gracieuses gagneraient peut-être cet homme au cœur dur. La fille du pauvre Sordel, ne pouvant s'occuper d'ouvrages pénibles, devait à son état de souffrance d'avoir un teint délicat, des mains blanches, enfin toute l'apparence d'une demoiselle plutôt que d'une paysanne; son esprit était orné par la lecture; traitée avec une tendre indulgence par son père, elle en avait des manières plus aisées et plus douces; enfin elle était faite pour plaire aux plus difficiles. Au reste, elle n'aurait jamais eu recours à l'artifice, si elle n'avait pensé qu'à elle, mais le bonheur d'un père était attaché à sa guérison; et un autre intérêt, qu'elle ne s'avouait pas, lui parlait d'une manière non moins vive: aussi déploya-t-elle toutes les ressources de son esprit, tous les charmes de son éloquence naïve, et parla-t-elle du ton le plus pressant, pour obtenir... tout autre chose que ce qu'elle désirait. Béruel fut touché, mais d'un autre sentiment que celui qu'on voulait lui inspirer. Il essaya de répondre, et ne fit que balbutier. Bref, il se retira saisi d'une émotion toute nouvelle pour lui, quoique la moitié d'un siècle eût déjà passé sur sa tête.

Lorsque Sordel fut rentré, sa fille lui conta la visite de Béruel, sa tentative, et les efforts qu'elle avait faits elle-même pour le fléchir. Elle en espérait, disait-elle, quelque succès, l'homme ayant paru ébranlé. Mais elle ne put rien dire du véritable effet de cette entrevue, étant bien éloignée de le soupçonner.

Quand l'amour se loge dans une vieille tête, il se montre d'autant plus impatient qu'il est moins raisonnable. Dès le lendemain, Béruel guetta Sordel au passage, et, l'entraînant à l'écart, mit la conversation sur le traitement de Charlotte, et fut aussi patelin, aussi doucereux, qu'il s'était montré intraitable. Après force détours, il en vint avec précaution au point essentiel, et dit qu'il pourrait dispenser son bon voisin d'un désaveu pénible, qu'il recevrait mademoiselle Charlotte, pourvu que. .

— Expliquez-vous, monsieur Béruel!

— Mon cher monsieur Sordel, il y a quelque temps que je pense à me marier!

— Ah! vraiment!

— Oui, depuis que j'ai ce gros train, avec des domestiques, plus disposés à tromper leur maître qu'à le servir.....

— Je comprends.

— Une femme me devient nécessaire.

— Fort bien, une femme forte, agissante, expérimentée.

— Mais qui me plaise cependant.

— Cela s'entend.

— Et j'ai fait réflexion que si votre fille prenait mes bains, elle serait bientôt guérie, et qu'alors...

— Eh bien?

— Je l'épouserais, si vous y donniez votre consentement.

Sordel fut, s'il est possible, encore plus choqué de cette nouvelle proposition que de la première. L'oncle de Georges voulait donc se mettre à sa place! Tant de folie et d'égoïsme réunis lui parurent quelque chose de monstrueux. Toutefois, usant à son tour d'une réserve calculée, il répondit froidement qu'il allait y réfléchir.

— Au revoir donc, monsieur Sordel! Recommandez-moi, je vous prie, à mademoiselle Charlotte.

— Oui, oui, je vais te recommander, et de la bonne façon, murmura le père en s'éloignant de lui.

On peut juger par les sentiments de Sordel quels furent ceux de Charlotte, en apprenant cette nouvelle.

— Eh bien, dit-elle, il faut renoncer à la cure. Que je reste paralysée toute ma vie; j'aime cent fois mieux cette chaîne que celle qu'on ose me proposer.

Elle ne put s'empêcher de conter à George l'étrange démarche de son oncle, et le jeune homme sortait furieux, lorsqu'il rencontra Béruel à quelques pas de la maison. Ils s'arrêtèrent tous deux.

— Tu viens de chez le fontenier! dit l'oncle.

— Et vous y allez peut-être! répondit le neveu.

— Que t'importe?

— Il m'importe beaucoup, à ce que je viens d'apprendre.

— Ah! ils t'ont parlé?

— N'est-ce pas une affaire de famille? Ce qui intéresse le bonheur de l'oncle ne peut être indifférent au neveu.

— Ne t'inquiète pas de mes affaires.

— Quand je vous trouve sur mon chemin!

— Tu fais l'insolent! je te renie. Il y a dans mon secrétaire un écrit de ma main, où je ne t'avais pas maltraité: je vais de ce pas le détruire. Ne compte plus sur moi.

— Vous me rendez ma liberté, monsieur Béruel, j'en userai!

Après cette réplique, le jeune homme lui tourna le dos, et l'oncle courut chez lui exécuter sa menace.

Georges était si agité qu'il ne se possédait plus: il marcha longtemps au hasard, traversant les prairies, les halliers et cherchant les routes écartées. Il arriva enfin sur une hauteur d'où l'on domine tout le vallon. Là, se sentant éloigné de tout le monde, il s'assit, pour se livrer librement à sa douleur. Il apercevait à travers les sapins l'humble toit de sa bien-aimée; il voyait plus loin le bâtiment des bains et le cours torrentueux du fleuve, qui avait si longtemps dérobé aux regards des hommes cette source découverte pour son malheur.

— J'ai perdu ma dernière espérance, se dit le pauvre Georges. Contraint de renoncer à Charlotte, je n'aurai pas la consolation de lui donner un jour l'aisance et le repos. Mon oncle devient mon rival et me déshérite! Il tient dans sa main tout ce qui pouvait m'intéresser; cette source qui, dit-on, guérirait Charlotte, et les biens qui l'auraient du moins préservée de la pauvreté dans sa vieillesse, si elle ne doit jamais guérir. Mais, si j'aime sincèrement, pourquoi ne penser qu'à mes intérêts? Je veux me sacrifier pour elle; je le sens d'avance, j'y trouverai de la douceur. Qu'elle recouvre la santé, qu'elle soit heureuse, et qu'elle puisse faire remonter jusqu'à moi la cause de son bonheur! Je n'en serai pas le témoin. Je ne resterai pas ici. Eh bien, peut-être, en courant le monde, laisserai-je enfin le chagrin derrière moi. Où va ce Rhône que je vois couler avec tant de furie? Je sens aussi le besoin de fuir cette vallée, où je ne suis pas moins tourmenté que lui. J'irai m'égarer aussi dans les pays étrangers; je verrai sans doute des malheureux, et ils m'apprendront à souffrir, si je ne sais pas en recevoir la leçon du Dieu crucifié.

Georges n'arriva que par degrés à cette résolution généreuse; il ne la prit pas sans verser beaucoup de larmes; mais il y resta inébranlable. Il retourna chez lui, et il trouva la vieille Françoise, servante de ses parents, qui était restée la seule compagne de l'orphelin, fort surprise de ne pas le voir à l'heure du dîner. Sans répondre à ses questions, sans s'arrêter devant la table, où le couvert était mis depuis longtemps, il s'enferma dans sa petite chambre, et il écrivit à Charlotte une lettre, que Françoise fut chargée de lui porter à l'instant même.

La fin à la prochaine livraison.

LES ORPAILLEURS.

« Le nouveau monde, écrivait Réaumur en 1718, a envoyé à l'ancien l'or et l'argent avec tant de profusion, surtout peu après sa découverte, qu'il s'est fait regarder comme le pays natal de ces métaux. Éblouis par les richesses qui nous sont venues du Pérou et du Mexique, nous avons presque oublié que le reste du monde tirait autrefois de ses minières de quoi fournir au commerce et au luxe. Celles de l'Europe, et en particulier celles de l'Allemagne et de France ont cependant été abondantes..... »

En effet, une foule d'étymologies et de traditions s'accordent à nous représenter les rivières de notre pays comme charriant de l'or, et comme ayant donné lieu, anciennement, à des exploitations assez considérables.

Nous avons déjà cité le nom de *Chrysopolis* (ville d'or),

donné autrefois à Besançon par les Grecs de Marseille, et mentionné l'existence des titres qui prouvent que l'exploitation de l'or des sables du Doubs a été affermée au moyen âge (1834, p. 280).

Il y avait encore, au commencement du siècle dernier, un assez grand nombre de rivières en France où des exploitations de ce genre faisaient vivre, pendant quelques mois, les *orpailleurs* occupés à recueillir le précieux métal.

Le Rhin tenait un des premiers rangs parmi les fleuves aurifères. Le droit de faire la récolte des paillettes appartenait aux seigneurs sur leurs terres. Le magistrat de Strasbourg avait ce droit sur huit kilomètres environ du cours du fleuve.

Le Rhône, dans le pays de Gex, la rivière de Cèze, dans les Cévennes, le Gardon, qui prend sa source dans les Cévennes, l'Ariége, dont le nom latin *Aurigera* indique bien la richesse, les ruisseaux du Ferriet et du Benagues qui s'y jettent, la Garonne aux environs de Toulouse, le Salat, petite rivière qui prend sa source dans les Pyrénées, comme l'Ariége et la Garonne, roulent assez d'or pour que les habitants des contrées que ces cours d'eau arrosent fussent occupés pendant quelque temps de l'année à le ramasser.

Ce ne sont pas assurément nos rivières qui feront aujourd'hui concurrence au Sacramento. Cependant il est hors de doute qu'à l'époque où la main-d'œuvre était à très-bon marché, il devait y avoir un certain profit à y chercher de l'or. Suivant Réaumur, les orpailleurs du Rhin gagnaient encore, de son temps, trente à quarante sous par jour; ceux du Rhône, dans le pays de Gex, gagnaient de douze à vingt sous. Les uns et les autres ne travaillaient qu'une petite partie de l'année. Les ramasseurs d'or de l'Ariége, du Salat et de la Garonne passaient pour les plus adroits du monde. Ils ne manquaient pas, après les débordements, de courir en foule au pied des terres aurifères que le courant avait entamées et lavées; et comme ils y trouvaient les grains ou les plus grosses paillettes, ils savaient aussi fort bien abattre ou saper furtivement ces terres, et ramasser ensuite l'or provenant du lavage, ce qui occasionnait souvent des procès entre eux et les propriétaires.

Les paillettes sont si petites et en si petite quantité dans le sable, qu'elles échappent aux yeux les plus clairvoyants; mais il est assez aisé d'apercevoir les endroits où le sable a une couleur noirâtre ou rougeâtre, et en général les endroits où il est d'une couleur un peu différente de celle qu'on lui voit ailleurs; s'il y a de l'or, c'est là qu'on le trouve le plus abondamment.

Comment sépare-t-on ces paillettes du sable? C'est un ouvrage qu'on n'oserait espérer de l'adresse des hommes, si l'on ne savait qu'elle en vient tous les jours à bout. Tel décalitre de sable ne contient que deux ou trois parcelles d'or aussi petites que la pointe d'une épingle. On les trouve pourtant, ces paillettes; on les sépare du reste du sable par une manœuvre très-simple, par des lotions réitérées. Il est vrai qu'avant la découverte des gisements aurifères de la Californie, une semblable recherche ne devait pas sembler ridicule même à un mineur du nouveau monde. On sait, en effet, que dans les mines les plus riches du Chili on ne trouvait pas plus de 360 à 370 grammes d'or dans un poids de 2 500 kilogrammes de sable. Avec 60 ou 62 grammes d'or seulement on payait les frais du travail. Chercher 60 grammes d'or dans 2 500 kilogrammes de sable, n'est pas un ouvrage si différent de celui de nos anciens orpailleurs.

Réaumur a décrit avec beaucoup de soin les procédés divers employés par ces hommes. Sur le Rhin, dit-il, après que le laveur a choisi au bord du fleuve un endroit qu'il suppose aurifère, il y établit ses petites machines qui ne demandent pas grand appareil (1). La principale est une planche longue d'environ 1^{m},70, large de 0^{m},50 et épaisse de 0^{m},05, qui de chaque côté, et à un de ses bouts, a un rebord de 2 à 3 centimètres. Il appuie à terre le bout muni d'un rebord et pose l'autre sur un tréteau de 0^{m},50 de hauteur. Sur cette planche inclinée il cloue légèrement trois morceaux de gros drap, ayant chacun une longueur égale à celle de la planche, et environ 0^{m},30 de long. Il attache le premier assez près du bout supérieur de la planche, le second à 0^{m},30 ou 0^{m},35 du premier, et le troisième à la même distance du second. Il assujettit de plus, sur le bout supérieur de la planche, une espèce de corbeille ou de claie en bois de cornouiller sauvage, à fond ovale, dont la convexité est tournée vers le bout inférieur de la planche. Cette corbeille est le premier crible au travers duquel il fait passer le sable par des lotions réitérées, pour en séparer les pierres et le



Fig. 1. Les Orpailleurs des bords du Rhin, aux environs de Carlsruhe.

gravier. Lorsque la corbeille ne renferme plus que des matières trop grosses pour passer à travers les barreaux de la claie, le laveur la vide, la remplit de sable, et continue le lavage.

La terre, la poussière, toutes les particules ténues et légères, sont poussées par l'eau jusqu'au bas de la planche. Il en est de même des grains de sable les plus gros, que la pesanteur entraîne, aidée par l'eau; les paillettes métalliques

(1) Nous traduisons en mesures métriques les nombres que Réaumur avait exprimés avec les mesures usitées de son temps.

sont trop fines pour être mêlées avec ceux-ci. Enfin les grains fins, mais pesants, et qui n'ont pu, comme la poussière, être délogés par l'eau, rencontrent en descendant les poils du drap et y sont arrêtés. Ce sont pour eux autant de petites digues disposées d'espace en espace et qu'ils n'ont pas la force de vaincre. C'est parmi les grains de cette dernière espèce que se trouvent les paillettes d'or, qui y sont encore confondues avec un volume de sable qui surpasse considérablement le leur.

Après que le crible a été rempli un certain nombre de fois, les morceaux de drap sont tout couverts de sable et ne seraient plus en état d'en arrêter de nouveau. On les détache,



Fig. 2. Orpailleurs au milieu du seizième siècle. — D'après Agricola.

on les lave dans une cuve pleine d'eau pour leur ôter le sable qu'ils ont retenu et qui a fait l'objet du travail précédent. Enfin on attache une seconde fois les morceaux de drap sur la planche, et on répète les mêmes manœuvres jusqu'à ce qu'on ait amassé une certaine quantité du sable qui est retenu par le drap.

On lave d'une manière moins grossière, et avec plus de précautions, le sable plus riche qu'on a ainsi rassemblé. On en met une partie dans un vase de bois creux en manière de nacelle. Le laveur remplit d'eau cette nacelle; il la prend ensuite à deux mains; il l'agite plus légèrement, mais d'une manière assez semblable à celle dont on agite le van à bras pour vanner le blé : le but des deux manipulations est le même. Le vanneur se propose de faire venir à la surface les pailles et les grains les plus légers; notre laveur veut aussi amener le sable le plus léger au-dessus de l'autre, et donner aux grains les plus pesants la facilité de descendre jusqu'au fond du vase. C'est donc, pour ainsi dire, une façon de vanner à l'eau. L'eau qui soulève les grains légers, qui les sépare des plus pesants, donne à ceux-ci le moyen de se dégager des autres, de glisser. Enfin, quand une partie des grains légers a pris le dessus, on verse doucement l'eau, elle les entraîne. Au reste, il est aisé de voir si ce sont les grains légers qui sont au-dessus; leur couleur est différente des autres et presque toujours blanchâtre. Quand on a mis le vase dans une position inclinée, on distingue, depuis son fond jusqu'à ses bords, trois ou quatre bandes de nuances différentes, qui montrent l'ordre des matières suivant leur densité.

Ce travail, quoique simple, demande de l'adresse et beaucoup de patience. Ceux qui essayent les mines le savent à merveille, car c'est de la sorte qu'ils séparent les parties métalliques ou le *ramentum* des terres et sables.

A mesure qu'on répète cette opération du vannage à l'eau, on emporte du sable blanc et léger; celui qui reste paraît d'une couleur plus foncée; on commence à y apercevoir des paillettes d'or semées çà et là. Il y a quelquefois dans les sables de la rivière de Cèze, de l'Ariége et du Gardon, des parcelles assez grosses pour être alors prises à la main.

Enfin, quand, après des lotions réitérées, le sable qui vient en dessus paraît peu différent de celui qui reste en dessous, on cesse ce travail, et le sable est dans l'état où on le veut pour en retirer les paillettes.

On fait alors sécher et chauffer ce sable, on y verse du mercure, on le brasse, on le pétrit même avec la main, afin qu'il n'y ait pas entre les grains de sable un interstice qui ne soit parcouru par le mercure. Celui-ci s'empare de l'or et le

dissout. L'amalgame ainsi formé est facilement séparé, par des lotions réitérées, du sable restant. Pour extraire l'or, il faut d'abord presser fortement l'amalgame, après l'avoir entouré d'une peau de chamois. Le mercure liquide passe au travers des pores de la peau, dans l'intérieur de laquelle reste un noyau d'or imprégné de mercure. Il n'y a plus qu'à distiller le mercure pour que le bouton d'or reste au fond de la cornue où l'on opère la distillation.

La gravure que nous donnons p. 180, d'après un ouvrage moderne sur le grand-duché de Bade, représente les orpailleurs du Rhin aux environs de Carlsruhe; elle prouve que les procédés de lavage ne se sont pas sensiblement modifiés depuis le commencement du dix-huitième siècle, époque à laquelle se rapporte la description précédente.

Autrefois il y avait des laveurs d'or depuis Bâle jusqu'aux environs de Mannheim. Maintenant le travail est concentré entre le village de Wittenweier et la petite ville de Philippsbourg. Suivant les laveurs d'or, le précieux métal se trouve dans un gisement de gros cailloux brunâtres, mêlés de sable noir, le long du bord du Rhin, à 0m,78 ou 0m,80 au-dessous de la surface de la terre végétale. L'or doit avoir été apporté par l'Aar, le Holz, le Goldemme et l'Iltis, torrents qui tombent des Alpes de la Suisse.

Les procédés de lavage varient donc peu quant au fond. On peut encore en juger par notre seconde gravure, p. 131, empruntée au traité célèbre d'Agricola (*De re metallicâ*, 1556). Cette figure montre les deux opérations successives du lavage sur la planche inclinée et dans la sébile.

A est l'origine de la table inclinée sur laquelle s'opère le lavage; cette table porte des rainures B. La femme de l'orpailleur remue la matière avec son ratissoir de bois C. On vide les rainures avec le petit bâton pointu D. La sébile E est munie d'une cavité F en son milieu. G est une autre espèce de sébile munie de stries concentriques.

Les orpailleurs du Rhône se servaient d'une planche comme les orpailleurs du Rhin; mais ils n'y attachaient pas de morceau de drap. Ils pratiquaient dans cette planche, de dix en dix centimètres, des entailles transversales de 4 à 5 millimètres de profondeur et d'une largeur double. Le sable fin s'arrêtait dans les rigoles comme dans les poils du drap.

Les orpailleurs de la Cèze et du Gardon étendaient sur leur planche de petites couvertures en peau de chien, en crin ou en laine. Les paillettes de ces rivières, plus grosses que celles du Rhin, demandent pour être arrêtées des obstacles plus hauts et plus forts.

Réaumur raconte que, dans quelques endroits, à l'époque des crues, les habitants des bords de la Cèze et du Gardon couvrent les chaussées des moulins de peaux de mouton sur lesquelles les eaux en débordant déposent des paillettes. L'emploi de ce procédé pour récolter le métal expliquerait parfaitement ce qu'était la toison d'or, comme nous l'avons fait observer ailleurs (1841, p. 162).

LETTRES INÉDITES DE LA TOUR-D'AUVERGNE.

Nous avons plus d'une fois déjà parlé de La Tour-d'Auvergne, le *premier grenadier de France;* plus d'une fois nous avons introduit sur notre scène ce citoyen au noble et fier visage, dont la vie militaire est encore la légende des camps (tom. I, p. 115; t. IX, p. 369). Mais si l'on connaît le héros, l'homme est presque inconnu. Nous allons publier trois lettres qui rempliront les lacunes de sa biographie : elles sont adressées à Jérémie-Jacques Oberlin, professeur et bibliothécaire de l'Académie de Strasbourg, membre correspondant de l'Institut. Voici la première de ces lettres :

Passy, près Paris, le 8 fructidor an 4.

« Cher et respectable concitoyen,

» Votre beau-frère me remit hier la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'adresser. Ce précieux témoignage de votre souvenir m'a été retardé jusqu'à ce moment, parce que M. Kleinlin ignorait mon adresse à Passy, où je me suis retiré depuis plusieurs mois. Un hazard heureux et industrieux à me servir me fit le rencontrer hier à Paris où j'allais pour quelques affaires. Je ne vous rendrai pas les sensations que j'éprouvai en voyant les caractères tracés de votre main, et en lisant toutes les choses honnêtes que votre amitié vous a inspiré de me dire. Vous avez toujours vécu dans mon souvenir depuis notre longue séparation, et je me suis informé de vos nouvelles avec la plus tendre sollicitude de toutes les personnes qui venaient de Strasbourg ou de vos environs. J'ay appris ici seulement les contradictions du sort que vous avez si injustement éprouvées, et je les ai partagées comme je partage aujourd'hui la joye de vous savoir heureux et tranquille. Il y a plusieurs années que je n'ai vu mon digne compatriote Le Brigant; je n'ai jamais été en relation avec lui. La justice que je lui ai rendue dans mon ouvrage est partie de mon cœur : je le reconnais pour mon maître, et je l'ai toujours regardé comme un des savants les plus versés dans la métaphysique des langues et dans les origines anciennes. Je ne sache pas que son grand ouvrage ait encore paru; je ne connais que son prospectus. Je regrette infiniment que le gouvernement ne soit pas venu à son secours, et n'ait pas été aussi généreux à son égard que la société philantropique de Strasbourg le fut il y a seize ou dix-huit ans. Mon projet étant de retourner en Bretagne dans deux ou trois mois, je le rechercherai, je le verrai et lui ferai part de tout l'intérêt qu'il a su vous inspirer.

» Conservez-moi toujours votre amitié, mon cher professeur; si quelqu'un en est digne par le tendre et sincère attachement qu'il vous porte, c'est

» LA TOUR-D'AUVERGNE-CORRET.

» Veuillez bien remercier M. le professeur Kock de l'aimable souvenir dont il lui a plu de m'honorer dans votre lettre.

» Si je trouve quelque moyen de vous faire parvenir les feuilles de mon ouvrage franches de port, je vous les adresserai à mesure que je les recevrai de l'imprimeur. Votre beau-frère pourra peut-être me rendre ce service. »

On sait que La Tour-d'Auvergne n'occupait pas la dernière place parmi les érudits de son temps. Ayant commencé de grands travaux sur l'origine des langues, il avait toujours quelque livre dans son sac quand il marchait au combat, et, durant les loisirs du campement, il lisait, recueillait des notes. De ces notes, les unes devinrent les *Origines gauloises;* d'autres restèrent l'ébauche de quelques œuvres interrompues.

A la suite de la guerre d'Espagne, le vaisseau qui ramenait La Tour-d'Auvergne en France fut capturé par les Anglais, et celui-ci fut, durant dix-huit mois, leur prisonnier. Sa captivité finie, il courut à son régiment; mais on avait disposé de son emploi. C'est alors qu'il prit le parti de la retraite, et que, désirant achever ses *Origines gauloises*, il alla se confiner à Passy, loin du tumulte, n'ayant guère de commerce avec personne, si ce n'est avec son imprimeur.

Il y a, dans la lettre que nous venons de publier, un passage bien intéressant : c'est celui qui concerne l'auteur des *Obserservations fondamentales sur les langues anciennes et modernes*, l'ingénieux et naïf inventeur de la langue primitive, Jacques Le Brigant. La Tour-d'Auvergne nous le déclare : à la date du 8 fructidor an IV, il ne le connaissait que par ses livres. Eh bien! quelques mois, quelques semaines après avoir rendu cet hommage si sincère, si touchant, au mérite de l'inconnu qu'il appelle son maître, La Tour-d'Auvergne apprend que le fils de Le Brigant, l'unique soutien de sa vieillesse pauvre et délaissée, va lui être enlevé par la conscription. Né le 23 novembre 1743, La Tour-d'Auvergne

DÉFAITE D'UN BRULOT ANGLAIS.

Extrait et traduit de la Vie de Ruyter, par Gerard Brandt (en hollandais). — Voy., sur Ruyter, la Table des dix premieres années.



Dessin de Morel-Fatio.

Le 31 juillet 1666, quatre seigneurs français montèrent dans une barque et se rendirent au bord de Ruyter. Ils apportaient des recommandations du comte de Charost, gouverneur de Calais, et du sieur de Glarges, agent de Hollande, et ils prièrent qu'on leur voulût permettre de se trouver au premier combat naval pour faire un essai de leur courage contre les Anglais. Ces seigneurs étaient : — Philippe, chevalier de Lorraine, jeune homme de vingt-trois ans, second fils de Henri de Lorraine, comte de Harcourt, grand écuyer de France et gouverneur d'Anjou ; — Armand du Cambout, chevalier de Coaslin, fils de César du Cambout, marquis de Coaslin, colonel des Suisses, et de Madeleine, fille de Pierre Séguier,

chancelier de France et duc de Villemore ; — le chevalier Cavoi ; — le baron de Busca. Le général (Ruyter), qui avait trop de gens à son bord pour y pouvoir retenir ces seigneurs avec leur suite, et les traiter selon leur qualité et leur mérite, les pria, après qu'ils y eurent demeuré une nuit, de passer à bord du vaisseau Utrecht, monté par le capitaine Henri Gotskens, où ils seraient plus commodément, et d'où ils pourraient repasser auprès de lui au commencement du combat. Au reste, il admira leur grand cœur de venir exprès pour se trouver à une telle bataille, et avoir part au péril comme à l'honneur qui le devait suivre.

Cependant Monc, qui chassait sur les Hollandais avec la plus grande partie de ses forces, conservait toujours l'espérance de prendre leur général, ainsi que depuis il le fit connaître dans une certaine lettre, et d'avoir la gloire d'emmener en Angleterre cet illustre héros qui ne le cédait en valeur à aucun qui eût jamais été. Pour cet effet il chercha toutes les voies de mettre le feu à son navire ; ce qui pensa arriver sur le midi, car un brûlot s'en approcha si près qu'on ne savait s'il serait possible de l'empêcher d'aborder et de jeter les grappins.

Mais Ruyter, se possédant toujours et conservant toute sa prudence au milieu du danger, donna promptement ordre d'amener quatre chaloupes, la sienne et celles des capitaines Van-Meuwen, Vollenhoven et Jean Du Bois. Il fit sortir quelques gens des quatre vaisseaux, en tout quarante-huit hommes, qu'il distribua sur ces quatre chaloupes. Il leur commanda que, lorsqu'ils jugeraient qu'il serait temps, ils allassent au brûlot anglais pour l'attaquer et le détourner ; mais qu'ils ne déburdassent point encore jusqu'à nouvel ordre. Il dit en même temps aux quatre seigneurs français, qui pendant ce furieux combat avaient toujours été à son bord sans avoir occasion de rendre de grands services, et qui avaient plusieurs fois témoigné « qu'ils étaient bien fâchés de » ne pouvoir servir de leurs personnes, » que l'approche du brûlot fournissait matière à ceux qui voudraient acquérir de la réputation, et qu'ils n'avaient qu'à aller le combattre s'ils avaient dessein de signaler leur courage dans quelque péril. Ils répondirent sans hésiter qu'ils étaient prets à le faire, et en même temps ils se jetèrent tous quatre hardiment dans la chaloupe du général.

Cependant le brûlot, qui était un beau bâtiment et qui ressemblait presque à une frégate, était conduit par des vaisseaux de guerre, et, venant vent arrière, ne se promettait pas moins que de jeter les grappins à l'amiral à bâbord. Aussi s'en approcha-t il jusqu'à la distance de la longueur d'un navire ou même davantage, et si près que les Anglais s'étaient déjà mis dans leur chaloupe, hormis deux seulement, dont l'un était demeuré au gouvernail et l'autre devait mettre le feu aux poudres. On peut bien dire qu'alors la conservation de ce grand vaisseau, et par conséquent celle de l'armée, et, selon les apparences, le salut de tout l'État, ne pendait qu'à un filet. Mais Ruyter, qui ne manqua pas de prendre bien son temps, fit pousser tout d'un coup la barre du gouvernail tout à fait sous le vent, et brasser les voiles à tribord ; et, par cette manœuvre, le brûlot, demeurant de l'arrière, fut hors d'état d'aborder et de faire son effet. En même temps il lui envoya sa bordée et ordonna aux quatre chaloupes armées de partir et de nager à lui. Les Anglais, les voyant venir en si bon ordre et faire avec tant d'intrépidité un feu terrible de mousqueterie, perdirent courage et mirent eux-mêmes le feu à leur brûlot, dont un de leurs navires, portant 70 pièces de canon, qui l'avait conduit jusqu'au lieu où il était, courut grand risque d'être atteint. Pour l'éviter, il s'approcha du lieutenant-amiral Van-Nès, dont il fut si maltraité qu'il mit en panne et à la bande. L'équipage du brûlot se sauva en partie dans sa chaloupe et en partie à la nage. Les seigneurs français voulaient, par excès de courage, nager après la chaloupe et s'en rendre maîtres ; mais Ruyter, craignant que cette témérité ne les mît dans un trop grand péril et ne les éloignât trop de lui, fit rappeler les chaloupes et leur défendit de se hasarder davantage.

LES BAINS DE LAVEY.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 170, 177.

La lettre n'était pas cachetée, Georges n'ayant trouvé sous sa main ni de la cire ni des oublies ; il savait d'ailleurs que l'ignorance de Françoise aurait rendu cette précaution superflue, et il lui commanda de remettre le billet à Charlotte elle-même. Françoise, alarmée de l'air sombre avec lequel Georges était rentré chez lui, de son émotion en lui remettant la lettre, la retournait dans ses mains chemin faisant ; elle l'ouvrit même machinalement, et la parcourait des yeux.

Que peut-il donc lui écrire ? disait-elle, en considérant les caractères, muets pour elle. Sordel ne lui a pas fermé sa porte : ne pouvait-il pas dire à Charlotte ce qu'il a mis là-dedans ? C'est donc quelque chose de terrible ! Pourvu que je ne sois pas, sans le savoir, l'instrument d'un désespéré !

Pendant qu'elle faisait ces réflexions à demi-voix, tenant encore la lettre ouverte, elle rencontra Béruel, qui, satisfait de lui-même, après avoir accompli sa vengeance, allait de sa maison du village à l'établissement des bains. Il demanda à Françoise pourquoi elle cheminait ainsi, un papier à la main ?

— Pourquoi ? dit-elle avec humeur, je ne sais pas trop, monsieur Béruel ; peut-être vais-je faire beaucoup de mal sans le vouloir.

— Eh ! doit-on, Françoise, agir au hasard, à l'âge où vous êtes ?

— Qui me donnerait un bon conseil me ferait bien plaisir, car je suis plus inquiète que je ne peux dire.

— Pour conseiller les gens, il faudrait savoir sur quoi.

— Sur quoi ? sur ce que je dois faire de cette lettre !

— Une lettre de mon neveu ?

Ses yeux perçants avaient déjà reconnu l'écriture.

— Et pour la fille de Sordel, sans doute ?

Il avait prononcé ces mots d'un ton doux et bienveillant.

— Ah ! si vous aviez vu comme il était troublé aujourd'hui en rentrant chez nous ! Il n'a pas voulu manger un morceau de pain, et voilà qu'il me dépêche avec cette malheureuse lettre, qu'il se repentira peut-être demain d'avoir écrite. Arrive ce qui pourra ! Vous êtes son oncle ; vous avez été son tuteur ; il vous tient lieu de fils ; un enfant n'a point de secrets pour son père : voyez ce qu'il y a là-dedans, et dites-moi si je dois faire cette commission ou retourner sur mes pas.

Béruel ne se fit pas presser, et prit sans façon connaissance de la lettre, mais sans en faire part à Françoise, qui du reste ne le demandait pas. Voici en quels termes Georges avait écrit à Charlotte :

« Mademoiselle, la confidence que vous m'avez faite ce matin est une nouvelle preuve de votre amitié, et vous avez dû m'y trouver trop sensible. Mais les premiers mouvements de mon cœur se sont apaisés, et je reconnais qu'il ne serait pas généreux à moi d'accepter le sacrifice que vous voudriez me faire. Je ne peux rien pour votre bonheur, et mon oncle peut tout : n'hésitez pas entre lui et moi. Je dois d'autant plus vous le conseiller, que je suis assuré maintenant de n'être jamais son héritier. Ne refusez pas, je vous en prie, le moyen qu'on vous offre de rétablir une santé qui fera la joie de votre père. Ce premier avantage vous en assure un second, qui a moins de prix sans doute, mais que je vous souhaite encore, et que je ne vous envierai jamais. Adieu, mademoiselle Charlotte ! je vais m'éloigner de ce pays, où rien ne me retient plus ; j'aurai fait mon devoir, j'emporterai votre estime, et j'aurai le courage de vivre avec un souvenir que rien n'effacera de mon cœur. »

— Voilà une lettre fort sage, dit Béruel, d'un ton tran-

quille, et vous avez tort d'être inquiète. Allez, faites ce que mon neveu désire. Il est, en vérité, beaucoup plus raisonnable que je n'aurais supposé.

Françoise, toute rassurée par ces paroles, se hâta de porter la lettre à son adresse.

Sordel était alors absent de chez lui : il trouva en rentrant la pauvre Charlotte au désespoir.

— Qu'est cela ? dit le malheureux père. Ce vieux fou serait-il revenu ?

— Ah ! c'est bien autre chose, dit la jeune fille avec des sanglots, et en présentant à son père la lettre de Georges.

Sordel ne put la lire sans attendrissement. Assis auprès de sa fille, il la serra dans ses bras, et ils pleurèrent longtemps ensemble.

— Que j'aurais été heureux avec un tel gendre ! disait le fontenier. Il t'aime presque autant que moi. Mais qui l'assure que son oncle le déshérite ?

— J'ai bien peur, dit Charlotte, que nous ne soyons la cause de ce nouveau malheur !

— Tu as raison ; Béruel est jaloux de son neveu : cette vengeance est digne de lui.

— Mon père, ne pensons plus à ce méchant. Laisserons-nous Georges sans réponse ?

— Non, sans doute ! je cours chez lui. Je vais lui dire... que lui dirai-je ? J'entends, ma fille ; tu ne seras jamais madame Béruel !

Les pleurs de Charlotte parlèrent assez éloquemment pour que le bon père n'attendît pas d'autres explications. Quelques moments après, il était assis près de Georges sur un banc, abrité par la saillie du large toit de sa maisonnette.

Nous ne rapporterons pas une conversation qui fut très-longue, et dont il est facile de deviner la substance. Ce fut de part et d'autre un combat de générosité ; mais la victoire demeura, comme il convenait, à l'âge et à la raison.

— Cessez vos instances, mon cher ami, dit enfin le père de Charlotte ; nous ne pouvons profiter de votre bonne volonté. Vous désirez d'être généreux avec nous : soyez-le d'une manière qui s'accorde avec nos intérêts et nos sentiments. Je suis vieux : après moi je ne connais personne que vous sur qui je puisse compter pour protéger Charlotte. Ne quittez donc pas le pays. Que vous preniez femme ou que vous renonciez au mariage, vous serez l'ami, le conseiller, peut-être le soutien de mon enfant, quand ma poussière dormira à l'ombre de ce clocher. Voilà le service inappréciable que vous pouvez me rendre et que je peux accepter. J'y compte, mon bon Georges, et je veux dès aujourd'hui vous en témoigner ma reconnaissance, en essayant de réparer le tort involontaire que nous vous avons fait. C'est nous sans doute qui avons indisposé votre oncle contre vous ; mais, s'il n'est pas plus dur que ces rochers, plus froid que cette neige, il sera touché de votre lettre, et je vais de ce pas lui en donner connaissance.

— C'est déjà fait, s'écria involontairement Françoise, qui avait écouté toute la conversation depuis l'intérieur de la maison, en prêtant l'oreille à travers les contrevents d'une fenêtre basse, qu'elle tenait entr'ouverts. Mais l'exclamation qu'elle avait laissé échapper l'ayant surprise elle-même, elle fit un faux pas en se retirant avec précipitation, et poussa violemment les deux volets, dont elle voulut se faire un point de résistance. Le choc de l'un fit tomber le chapeau de Sordel, et Georges reçut de l'autre un soufflet bien appliqué.

— Merci, ma bonne ! dit-il en se levant brusquement. J'aurais dû me défier de toi.

— Et moi, dit-elle, en pleurant, je n'aurais jamais cru Georges capable de m'abandonner !

Là-dessus, sentant bien que sa peccadille était couverte par le juste et grave sujet de reproche qu'elle pouvait faire valoir contre lui, elle lui déclara ce qui s'était passé entre elle et son oncle.

— Encore une action déloyale ! s'écria Sordel ; mais nous pouvons feindre d'ignorer ceci. Laissez-moi faire la tentative d'une réconciliation entre vous et lui.

— Êtes-vous décidé à lui refuser Charlotte ?

— C'est par là que je commencerai. Là-dessus il n'est pas permis de dissimuler.

— Eh bien, n'attendez rien de votre démarche. Je connais mon oncle, et vous devez le connaître aussi !

Il est rare qu'un vieillard se laisse convaincre par un jeune homme, et pourtant cette fois Georges avait raison. Mais il ne crut pas devoir insister davantage, et le fontenier se rendit chez Béruel.

Quand celui-ci le vit entrer, il ne put cacher un mouvement de joie, persuadé que Sordel venait lui faire une réponse favorable, et que la lettre de Georges avait produit son effet. Sa surprise fut donc aussi vive que désagréable, lorsqu'il se vit péremptoirement refusé. Le bonhomme avait adouci les termes autant qu'il avait pu, et, quand il eut fini sur ce point, il essaya de passer à l'autre.

— Ne croyez pas du moins, monsieur Béruel, que votre neveu soit pour quelque chose dans notre détermination. Le bon Georges est incapable de manquer à son oncle ; bien au contraire, si...

— Assez, assez. Ne parlons plus ni de votre fille ni de mon neveu. Je n'ai pas le temps d'en écouter davantage.

— Mais, monsieur Béruel, il importe à votre cher neveu que vous sachiez...

— Je ne veux rien savoir.

— Que, bien loin de vous nuire, il a voulu vous servir.

— Apparemment !

— Tenez ! lisez plutôt cette lettre.

— Une lettre de...

— De Georges..., à ma fille.

— Pourquoi la lirais-je ? Savez-vous si cela convient à mon neveu ?

En disant ces mots, Béruel se leva, et montra la porte au fontenier avec un geste insultant.

La colère du vieillard fut si vive qu'il ne put se contenir.

— Vous n'étiez pas si scrupuleux ce matin ! s'écria-t-il.

— Que voulez-vous dire ?

— Françoise vous l'apprendra, si cela vous plaît.

— Ah ! l'on se joue de moi !

— Non, mais on a voulu vous mettre une dernière fois à l'épreuve. A présent on vous connaît.

Si Sordel n'était pas sorti précipitamment, Béruel l'aurait poussé hors de chez lui par les épaules.

A son retour, l'air abattu du médiateur disait assez le mauvais succès de son entremise.

— C'est pis encore que vous ne pensez, mes bons amis, et je viens par mon impatience d'ôter à Georges les dernières chances qui lui restaient d'être un jour l'héritier de son oncle.

Là-dessus il s'expliqua.

— Vous voyez donc, mon bon Georges, que nous sommes nés pour vous nuire, autant que pour vous aimer.

Quelques jours après, la nouvelle de ces événements faisait le sujet des conversations dans le village. Françoise avait causé à la fontaine ; Georges avait fait quelques confidences à ses amis. Ce tissu de méchancetés fut accueilli avec beaucoup plus de confiance que ne l'avaient été auparavant les plaintes de Sordel ; mais les nouvelles dispositions du public portèrent les gens à croire enfin ce qu'ils avaient rejeté jusqu'alors. Un oncle capable d'aller sur les brisées d'un neveu avait pu trahir un pauvre homme qui ne lui était rien. S'il dérobe à l'un son secret, il a bien pu le dérober à l'autre.

D'ailleurs Béruel s'était fait beaucoup d'ennemis depuis l'établissement des bains. Après avoir présenté à ses cobourgeois cette fondation comme une grande cause de prospérité pour la commune, il s'était arrangé pour en tirer à lui tous les avantages. Il faisait concurrence à toutes les petites industries qui essayaient de vivre sur les baigneurs. Il payait le plus mal qu'il pouvait les pourvoyeurs et toutes les

personnes qu'il était forcé d'employer. Convaincu qu'il marchait à une grande fortune, il devenait de jour en jour plus difficile et plus orgueilleux.

Beaucoup de gens, témoins de sa prospérité, accusaient déjà la Providence. C'est toujours ainsi, et quelquefois elle ne daigne pas se justifier; elle laisse jusqu'à la fin le méchant à son apparente prospérité, et les hommes à leurs jugements téméraires. Béruel n'eut pas, aux yeux du monde, ce frivole avantage; il reçut avant la mort le châtiment qu'il méritait.

Nous avons dit que la source nouvellement découverte avait été d'abord célébrée outre mesure. Point de maladies dont elle ne pût guérir; malheur aux établissements rivaux! Louèche, Amphion, Aix, allaient être déserts. On courut à Lavey de Genève et de Lausanne. La réputation des nouveaux bains franchit les Alpes et le Jura. Mais à ce premier enthousiasme devaient succéder la froideur et le découragement. Les incurables ne furent pas guéris; des traitements entrepris mal à propos aggravèrent le mal qu'on voulait combattre; car des eaux actives sont d'autant plus malfaisantes dans certains cas, qu'elles peuvent faire plus de bien en d'autres. Béruel vit diminuer considérablement le nombre de ses hôtes, et les frais d'administration ne purent diminuer dans une proportion égale. Il avait des bailleurs de fonds qui exigèrent le payement des intérêts, sans s'informer du nombre des baigneurs; les gages des domestiques couraient toujours, leurs exigences n'étaient pas moindres, quoiqu'ils fussent inoccupés la moitié du temps.



Les Bains de Lavey, près Saint-Maurice, dans le Valais (Suisse). — Vue prise du côté du couchant

Béruel essaya de se dédommager aux dépens des baigneurs qui lui restaient fidèles. Ils trouvèrent leur hôte déraisonnable, et les rangs s'éclaircirent de plus en plus. Un accident aggrava la situation de Béruel. Les eaux du Rhône s'étant élevées prodigieusement, à la suite d'une fonte rapide des neiges, la force du courant emporta les ouvrages établis dans le lit du fleuve pour isoler la source. C'était au milieu de la saison des bains. On sait, en effet, que le Rhône grossit en été, parce qu'il s'alimente surtout par la neige des hautes Alpes, qui est très-tardive à se fondre. Les baigneurs se plaignirent et réclamèrent. Béruel allégua la force majeure: contestations, refus de payement, procès. Les tribunaux condamnèrent le maître des bains. L'année suivante, il fallut construire de nouveaux ouvrages à grands frais. L'événement de la saison précédente, l'embarras soudain que les malades avaient éprouvé, les démêlés qu'ils avaient eus avec leur hôte, devaient refroidir le public. On ne vint pas réparer les brèches que Béruel avait faites à sa fortune, et il succomba sous le poids de ses engagements. Il fut heureux d'obtenir que le gouvernement consentît de prendre à sa charge l'exploitation des bains. Et voilà comment la source trouvée par le pauvre fontenier ne fit point la fortune de Béruel!

Il manquait encore quelque chose à sa punition; il fallait qu'il vît l'établissement prospérer dans d'autres mains que les siennes, et c'est ce qui arriva en peu de temps. Un médecin plus prudent et plus habile n'admit que les malades auxquels les eaux pouvaient convenir; la source fut parfaitement protégée contre les crues du Rhône par des ouvrages bien faits; les baigneurs furent mieux traités, mieux soignés, mieux nourris. La faveur publique fit dès ce temps et fait encore aujourd'hui prospérer les bains de Lavey.

Et Charlotte? Nous ne l'avons pas oubliée; mais on devine ce que nous avons à dire. Elle prit les bains une première année, et elle s'en trouva bien; une seconde cure lui procura une guérison complète. Georges l'épousa, et prit l'état de son beau-père. Par son application, par ses études, il devint le meilleur fontenier du pays, et il fut chargé de l'entretien des travaux faits pour la source thermale.

du centre de la terre aux étoiles fixes, le moyen exposé déjà par lui dans un autre traité. Mais ce moyen même consiste dans une valeur de position donnée à certaines tranches de chiffres. Rien n'autorise donc à dire qu'Archimède n'ait pas connu le système indien, et qu'il eût opéré autrement s'il l'avait connu.

L'ARABE.

Comment se fait-il que, possédant un système de numération aussi parfait que le nôtre, les anciens aient constamment exprimé les nombres dans leurs écrits par les moyens imparfaits que l'on sait? Comment ne nous ont-ils pas transmis d'exemples de l'usage pratique de la méthode de l'abacus?

LE FRANÇAIS.

Par un raison bien simple : c'est que la notation vulgaire suffisait parfaitement pour exprimer les nombres isolés. Il était donc inutile d'employer le système de l'*abacus*, qui n'était considéré que comme une méthode de calcul, et que l'on pratiquait sur *la table couverte de poudre*, procédé qui ne pouvait laisser de traces.

Cependant, n'allez pas croire que les Latins eux-mêmes ne nous aient pas laissé d'exemples où les chiffres aient une valeur de position. Nous voyons dans Pline le nombre 1 620 829 exprimé ainsi : XVI-XX-DCCC-XXIX. — M. le professeur Vincent a signalé, il y a quelques années, un passage fort curieux de Julius l'Africain, auteur qui vivait au second ou au troisième siècle de notre ère; passage duquel résulte clairement que les Romains faisaient usage, à cette époque, des valeurs de position pour l'expression des nombres.

L'ARABE.

J'avoue que vous ébranlez mes idées en fait de numération; je commence à croire que les Occidentaux ont eu réellement, à une époque fort reculée, des notions qui les ont conduits naturellement et sans notre secours, à l'emploi du système actuel d'arithmétique. Mais donnez-moi maintenant une vue d'ensemble de l'origine et des phases successives du système. Trouvez-moi quelques jalons intermédiaires entre Boèce et les auteurs qui nous attribuent l'honneur de la découverte ou au moins de l'importation. Montrez-moi comment la tradition d'une origine occidentale a pu se perdre complétement dès le treizième siècle.

LE FRANÇAIS.

Les beaux travaux de M. Chasles me rendront facile la tâche que vous m'imposez. L'étymologie même du mot *abacus* est bien de nature à fixer l'opinion sur l'origine de la science à laquelle il s'applique. En effet, on sait par divers auteurs grecs et romains que les mots *abax*, *abacus* signifiaient proprement une table à compter, un tableau sur lequel on faisait des calculs et des figures de géométrie. Boèce s'est encore servi du mot dans le sens propre; ce sont seulement des écrivains postérieurs qui ont donné le nom au système de numération lui-même.

L'abacus se retrouve dans l'Orient dès la plus haute antiquité; les Chinois l'emploient de temps immémorial sous le nom de *suan-pan*. C'est le *stchote* des Russes. Telle est la véritable origine, l'origine mécanique de notre système de numération. Cela est si vrai que pour bien faire comprendre aux enfants de nos écoles le mécanisme de ce système, on n'a trouvé rien de mieux que d'importer chez nous le *stchote* des Russes sous le nom de *boullier*. La tradition attribue à Pythagore, suivant Boèce, l'invention du système de l'abacus. Il n'y a rien là qui contrarie le peu que nous savons de Pythagore et de l'étendue de ses connaissances. Que Pythagore soit la personnification du génie grec; que l'invention soit réellement de lui; qu'elle ait pris naissance en Grèce, ou qu'elle y ait été importée de l'Orient, c'est ce que je ne suis pas à même de dire. Il suffit d'avoir prouvé par quelques-uns des faits précédents, et surtout par la haute antiquité de l'instrument appelé par les Grecs *abax*, que Boèce n'a réellement fait que reproduire, dans le fameux passage de sa Géométrie, des idées que la tradition avait transmises depuis une époque fort reculée.

Vous me demandez des jalons intermédiaires entre le quatrième et le treizième siècle. Il y en a peu, mais enfin il y en a. Le plus important est un certain traité sur *la Division des nombres*, adressé par Gerbert à Constantin, moine de l'abbaye de Fleury.

S'appuyant sur l'opinion de Guillaume de Malmesbury, qui écrivait plus de deux cents ans après Gerbert, on a prétendu que Gerbert avait puisé chez les Arabes ses connaissances arithmétiques, et que c'était leur méthode qu'il avait enseignée sous le nom d'abacus. Cette opinion a été admise généralement, bien que l'on ait aussi voulu, depuis un siècle, faire honneur à Léonard de Pise d'avoir le premier enseigné l'arithmétique arabe à son retour des côtes d'Afrique, deux siècles après Gerbert. Pour tout concilier, on suppose, toujours sur l'autorité de Guillaume de Malmesbury, que les règles de Gerbert étaient tellement abstruses et inintelligibles, qu'elles étaient restées stériles, et qu'il a fallu que Fibonacci réimportât de nouveau l'arithmétique arabe chez les chrétiens, au commencement du treizième siècle.

Mais une histoire des événements du dixième siècle, écrite par Richer, moine de Saint-Remi de Reims, ami de Gerbert, et mise au jour en 1839 par M. Pertz, dans la belle collection des historiens d'Allemagne, dément toutes ces suppositions erronées.

Richer, après avoir dit que Gerbert a répandu le premier, en France, la connaissance de la musique, et qu'il excellait dans l'astronomie, ajoute qu'il s'était livré avec le même soin à la géométrie pour l'introduction de laquelle il fit faire par un ouvrier (un fabricant d'écus), un abacus, c'est-à-dire une tablette disposée pour le calcul; que cette tablette était divisée en vingt sept colonnes longitudinales dans lesquelles Gerbert plaçait les neuf chiffres qui lui servaient à exprimer tous les nombres; qu'il avait fait exécuter mille caractères en corne à l'effigie de ces chiffres, au moyen desquels il effectuait sur l'abacus les multiplications et les divisions. « Pour prendre une entière connaissance de cet art, ajoute Richer en terminant, il faut lire l'ouvrage que Gerbert a adressé à l'écolâtre C. » Il s'agit certainement ici du traité adressé à Constantin.

L'usage était alors d'exécuter les opérations arithmétiques sur le sable. Il est donc à croire que les espèces de dés à l'effigie des neuf chiffres que Gerbert faisait confectionner, avaient pour but d'initier les plus jeunes enfants à la connaissance du calcul sur le tableau à colonnes. Ainsi, on peut affirmer que Gerbert a contribué puissamment à rétablir dans les Gaules l'usage de cette ancienne méthode des Romains. C'est là seulement la part que lui faisaient ses contemporains; car ils n'ont jamais dit, comme Guillaume de Malmesbury, que Gerbert eût rapporté cette doctrine de chez les Sarrasins, ni même qu'il l'eût enseigné le premier en France.

C'est donc en France que s'est cultivé et perfectionné, aux dixième et onzième siècles, cet admirable système de numération, devenu maintenant celui de toute l'Europe.

L'obscurité que présente le fameux passage de Boèce se retrouve au même degré dans la lettre de Gerbert à Constantin. Elle est moindre dans un traité postérieur de Bernelinus, l'un des disciples de Gerbert. A mesure que l'on s'éloigne de l'époque où Gerbert imprima une si forte impulsion aux études d'arithmétique pratique, les auteurs, plus familiarisés avec les règles, les exposent d'une manière plus simple et plus claire : en même temps, ils les généralisent. Enfin, c'est au commencement du douzième siècle qu'ont été écrits les derniers traités de l'abacus, les plus clairs et les plus faciles à comprendre. Plus tard, sauf quelques exceptions, les traités d'arithmétique ne portent plus que le nom d'*algorisme*; et ce qui distingue alors les nouveaux traités des anciens, c'est qu'on ne fait plus usage du tableau à colonnes, et qu'on

lui a substitué l'emploi du zéro. C'est à cette époque aussi qu'on a commencé à introduire les chiffres dans l'écriture. Le passage d'un système à l'autre marque une ère nouvelle, et forme un point très-curieux de l'histoire de notre arithmétique.

A cette époque même, les relations fréquentes avec les Arabes qui avaient sauvé de l'oubli tant d'ouvrages précieux de l'antiquité, ont introduit dans l'arithmétique des Occidentaux quelques notions étrangères à l'origine de cette arithmétique. De là l'erreur des écrivains modernes qui ont cru y voir des preuves de l'origine orientale de cette science.

En admettant cette transition insensible du système pythagoricien au nôtre par l'intermédiare de Boèce et des abacistes du moyen âge, on voit disparaitre une foule de difficultés dont l'opinion contraire ne peut donner une explication satisfaisante. Ainsi, par exemple, on comprend pourquoi nos chiffres vulgaires ressemblent beaucoup plus aux *apices* de Boèce qu'aux chiffres des Arabes et des Hindous (voy. fig. 2).

Dans le cours du douzième siècle, le système de l'abacus a éprouvé plusieurs modifications. Le terme *abacus* a été remplacé généralement par celui d'*algorisme;* on a renoncé à l'usage des *colonnes*, et l'on s'est servi exclusivement du *zéro* pour marquer les *places vides :* ce signe auxiliaire, appelé primitivement *rota, rotula, sipos*, a pris les noms de *circulus* et *cifra*, employés concurremment. Plusieurs auteurs ont nommé les Hindous, dans leurs ouvrages, comme étant les premiers inventeurs de cette arithmétique, et ont appelé les dix chiffres *figuræ Indorum.*

Ces faits, qui se sont accomplis vers le premier tiers du douzième siècle, ont changé la forme des traités d'arithmétique.

De la sorte, les traces de l'ancien système de l'abacus se sont effacées insensiblement dans les ouvrages des chrétiens, pendant que quelques notions empruntées de la littérature arabe s'y sont introduites. Il résulte de là que, dans les temps modernes, tout souvenir de l'abacus et de la véritable origine de notre arithmétique avait disparu, et qu'au contraire le nom des Arabes et des Hindous, et quelques expressions telles que *cifra* et *figuræ Indorum*, se sont conservés. Ce sont ces expressions principalement qui ont paru offrir des preuves que l'arithmétique nous venait de l'Orient, et qu'elle nous avait été importée vers le treizième siècle.

Cependant, jusqu'au seizième siècle, et à cette époque notamment, il a existé des traces de l'abacus, et on a toujours su que cette ancienne méthode était l'origine de l'arithmétique vulgaire. Ce n'est que plus tard, vers le dix-septième siecle, que la tradition de ces saines notions historiques s'est tout à fait perdue, et a été remplacée par l'opinion, bientôt devenue générale, que notre arithmétique nous a été importée par les Arabes, et qu'elle a été inconnue des Grecs et des Romains.

Parmi les nombreuses citations que je pourrais encore emprunter à M. Chasles, je n'en choisirai que deux.

La première est une figure insérée dans le recueil curieux qui, sous le titre de *Margarita philosophica*, a eu de nombreuses éditions dans le seizième siècle. Cette figure (voy. fig. 1, p. 199), placée en tête de l'arithmétique du livre, représente Pythagore et Boèce calculant, l'un avec des jetons, l'autre avec des chiffres : elle est donc l'expression frappante des saines traditions qui considéraient ces deux philosophes comme les pères de la science, et en même temps, elle indique la transition du calcul par jetons au calcul par chiffres, l'un et l'autre s'opérant sur un *abacus* ou tableau à compter.

La seconde citation est le passage suivant du deuxième volume de la *Bibliothèque historiale*, de Nicolas Vignier (Paris, 1588, p. 642). « Gerbert eut encore un autre sien compagnon ou disciple ès sciences géométriques et mathématiques, nommé Bernelinus, qui composa quatre livres *De abaco et numeris*, desquels se peult apprendre l'origine de chiffre dont nous usons aujourd'hui ès comptes d'arithmétique. Lesquels livres M. Savoye Pithou m'a assuré avoir en sa bibliothèque, et recognoistre en iceux un sçavoir et intelligence admirable de la science qu'ils traitent. »

L'ARABE.

Me voilà tout à fait convaincu, et ces citations vous dispensent des autres. Mais puisque vous voulez supprimer, comme fautives, les dénominations de *chiffres arabes* et de *table de Pythagore*, par quoi les remplacerez-vous ?

LE FRANÇAIS.

Vous devez vous en douter. Si nous ne pouvons pas faire remonter d'une manière certaine à Pythagore les apices de Boèce, nous pouvons du moins, d'après le témoignage même de Boèce, lui en attribuer l'idée. Nous dirons donc tout simplement : *chiffres de Pythagore*, et *table de multiplication.*

UN DESSIN DE GAVARNI.



Allumettes chimiques ! — Dessin par Gavarni.

Pauvre fille, qui es-tu ? quel est le mystère de ta vie ? Dois-je gémir sur ton abandon, baisser le front devant ta honte, ou admirer ton dévouement ? Est-ce pour ta mère souffrante, pour tes sœurs, pour tes frères, sans asile et sans pain, que tu implores notre pitié ? Ce que je vois seulement, c'est ta misère ; ce que je sais, c'est que ton âge est encore celui de l'espérance. Jeunes filles heureuses qui passez, approchez-vous d'elle, interrogez-la doucement. Mon cœur me dit que, si vous le voulez sincèrement, vous pouvez la sauver.

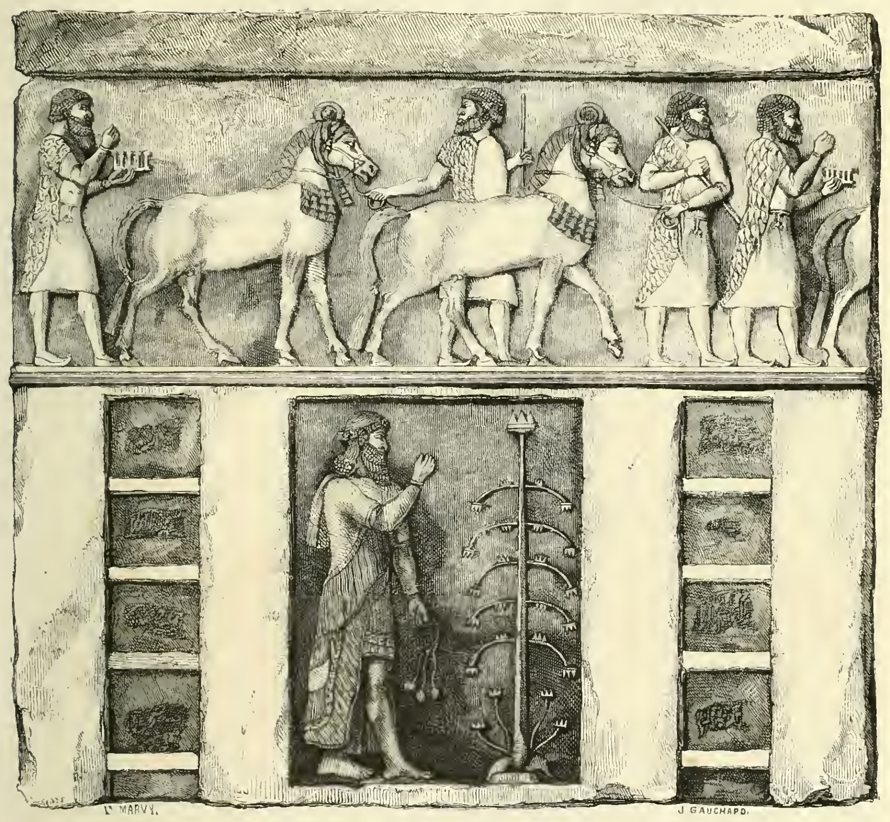
BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

COLLECTIONS DU LOUVRE.

MUSÉE ASSYRIEN.

Suite. — Voy. 1848, p. 131.



Musée assyrien au Louvre. — Bas-relief de la première salle.

A un très-petit nombre d'exceptions près, les objets d'art conservés dans le Musée assyrien ont été extraits du palais de Khorsabad, où se concentrèrent les fouilles dirigées, en 1844, par M. Botta, notre consul à Mossoul. Les savants pensent que ce palais était de construction antérieure à la conquête de Cyrus et très-probablement aussi à la destruction de Ninive par Cyaxare, l'an 626 avant l'ère chrétienne. Il se trouvait ainsi contemporain des commencements de Rome. Il paraît certain que malheureusement il fut détruit par un incendie violent. De là une destruction rapide des plaques de gypse servant de revêtement aux épaisses murailles de terre qui, n'étant plus soutenues, finirent en se délitant par former le monticule même dans lequel les parties inférieures du palais restèrent enfouies. Toutefois, dans les fouilles, on trouva presque partout les murailles, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur, encore revêtues de plaques de gypse de très-grandes dimensions, de 30 à 35 centimètres d'épaisseur moyenne, et représentant des figures plus grandes que nature de dieux, de prêtres, de rois, de guerriers et de captifs. Ailleurs c'étaient des scènes de toute espèce, des attaques de villes fortifiées, des débarquements, des combats, des triomphes, des chasses, des festins. Toutes ces sculptures avaient été peintes. Enfin, de nombreuses portes extérieures du palais ayant été mises à découvert, M. Botta reconnut que ces portes, constamment construites sur le même plan, avaient pour pieds-droits, comme les débris du même ordre qui avaient été antérieurement explorés à Persépolis, de gigantesques taureaux à face humaine, d'un seul bloc d'albâtre, hauts de plus de 5 mètres, et la tête recouverte d'une riche tiare (voy. ces sculptures, 1848, p. 133). A côté des taureaux, et se présentant non en retour, comme on les voit au Musée, mais de front, étaient d'autres colosses monolithes qui représentent des hommes étouffant des lions.

Les monuments exposés dans les deux salles du Musée assyrien se divisent en sujets religieux, en représentations purement civiles ou historiques, en inscriptions, en émaux, en petits monuments de terre, de bronze, de sardoine et autres pierres. A ces fragments originaux viennent se joindre de très-précieuses empreintes de plâtre.

Les quatre murailles de la première salle ont été revêtues d'encadrements en maçonnerie dans lesquels on a placé des bas-reliefs. Quelques-uns de ces bas-reliefs portent encore

les traces du feu qui dévora le palais de Khorsabad : ce sont ceux qui représentent des scènes maritimes.

Les morceaux les plus importants de cette salle sont trois bas-reliefs encastrés les uns dans la paroi orientale, et l'autre dans la paroi occidentale. Les deux premiers sont superposés l'un à l'autre : ce sont ceux que reproduit notre dessin. Le bas-relief supérieur représente des soldats, peut-être des tributaires ou des prisonniers, conduisant des chevaux. Ils sont au nombre de quatre. En tête marche un soldat à longue barbe, vêtu d'une courte tunique serrée par une ceinture à l'extrémité de laquelle pend une sorte de petit sachet que l'on prendrait volontiers pour une olive ; il a les épaules couvertes d'une peau de lion ; ses jambes sont enfermées dans des guêtres lacées par-devant, et ses pieds dans des patins recourbés. Il tient sur la main gauche un modèle de ville avec murailles crénelées (est-ce une couronne murale, ou un symbole correspondant à l'usage moderne d'apporter à l'assiégeant les clefs de la place ?). De la main droite il fait un geste de soumission. Les trois autres personnages sont vêtus de la même manière. Un seul, le dernier, a sur les épaules une peau de léopard. Il se tient dans la même attitude que le premier, et porte aussi sur sa main un modèle de ville. L'aigrette qui surmonte la tête des chevaux, les quatre rangées de glands dont leur poitrine est ornée, les brides et les bois de lances, sont colorés en rouge.

Au-dessus de ce bas-relief règne une inscription en caractères cunéiformes. On y croit reconnaître le nom de la Médie et la légende royale : « Sargon, roi grand, roi puissant, roi des rois du pays d'Asseur. »

Sous le bas-relief que nous venons de décrire se voit un personnage sacerdotal en basalte. Il a la barbe et les cheveux frisés à plusieurs rangs. La tunique courte dont il est vêtu est ornée de galons et de glands et cachée en partie sous une stola, espèce de robe traînante qui passe sur l'épaule gauche, traverse diagonalement la poitrine en laissant l'épaule droite à découvert, et s'ouvre par-devant. Les pieds du personnage dont nous nous occupons sont chaussés de sandales. Sa main droite est élevée en signe d'invocation, et de sa main gauche pend une tige de pavot à trois capsules. Devant lui est une plante qui ressemble à une espèce d'agave. De la tige partent des rameaux en fleurs, et la base est garnie de larges feuilles qui se renversent et qui présentent l'aspect d'une fleur de lis.

Dans les huit caissons qui accompagnent ce bas-relief se lisent différentes inscriptions cunéiformes.

Le bas-relief qui a été appliqué sur la paroi opposée représente deux soldats transportant un grand char de guerre ouvert par derrière et muni d'un timon à l'extrémité duquel est fixé un joug.

La seconde salle est la plus riche. Sans compter les taureaux à face humaine et les géants dont ils sont pour ainsi dire flanqués, on remarque les excellents bas-reliefs que l'on a placés sur la dernière paroi, et un petit lion de bronze qui est un chef-d'œuvre.

Ces monuments prouvent que les Assyriens ont eu leur art comme les Hindous et les Égyptiens. Ont-ils précédé ces deux peuples dans la carrière, ou leur ont-ils servi de point de contact? C'est ce qu'il est encore difficile de décider. Mais une conviction découle de l'examen réfléchi des différents morceaux de la collection assyrienne : c'est que si les artistes ninivites ne paraissent avoir atteint ni la grande science des proportions qui dirigeait les Égyptiens, ni le merveilleux accord du style et de la vie qui éclatait dans les Grecs, ils savaient évidemment observer et rendre la nature : ils en écartaient même les apparences souvent trompeuses, et ils semblent avoir demandé aux études anatomiques ce modelé savant et ferme que l'aspect seul de la vie n'enseigne pas toujours.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

Voy. p. 2, 36, 74, 102, 126, 133, 150, 158.

JUIN.

7 juin. — Quatre heures du matin. Je ne m'étonne pas d'entendre, lorsque je me réveille, les oiseaux chanter si joyeusement autour de ma fenêtre ; il faut habiter comme eux et moi le dernier étage pour savoir jusqu'à quel point le matin est gai sous les toits ! C'est là que le soleil envoie ses premiers rayons, que la brise arrive avec la senteur des jardins et des bois, là qu'un papillon égaré s'aventure parfois à travers les fleurs de la mansarde, et que les refrains de l'ouvrière diligente saluent le lever du jour. Les étages inférieurs sont encore plongés dans le sommeil, le silence et l'ombre, qu'ici règnent déjà le travail, la lumière et les chants !

Quelle vie autour de moi ! voilà l'hirondelle qui revient de provision, le bec plein d'insectes pour ses petits ; les moineaux secouent leurs ailes humides de rosée en se poursuivant dans les rayons de soleil ; mes voisines entr'ouvrent leurs fenêtres, et leurs frais visages saluent l'aurore ! Heure charmante de réveil où tout se reprend à la sensation et au mouvement, où la première lueur frappe la création comme la baguette magique frappait le palais de la Belle au bois dormant, et la fait subitement revivre. Il y a alors comme un repos pour toutes les angoisses ; les souffrances du malade s'apaisent pour quelques moments, et un souffle d'espoir se glisse dans les cœurs abattus. Mais ce n'est, hélas ! qu'un court répit ! tout reprendra bientôt sa marche ! la grande machine humaine va se remettre en mouvement avec ses longs efforts, ses sourds gémissements, ses froissements et ses ruines !

Le calme de cette première heure me rappelle celui des premières années. Alors aussi le soleil brille gaiement, la brise parfume, et toutes les illusions, ces oiseaux du matin de la vie, gazouillent autour de nous ! Pourquoi s'envolent-elles plus tard ? D'où vient cette tristesse et cette solitude qui nous envahit insensiblement ? La marche semble la même pour l'individu et pour les sociétés : on part d'un bonheur facile, d'enchantements naïfs, pour arriver aux désillusions et aux amertumes ! La route commencée parmi les aubépines et les primevères, aboutit rapidement aux déserts ou aux précipices ! Pourquoi tant de confiance d'abord, puis tant de doute ? La science de la vie n'est-elle donc destinée qu'à rendre impropre au bonheur ? Faut-il se condamner à l'ignorance pour conserver l'espoir ; le monde et l'individu ne doivent-ils enfin trouver de repos que dans une éternelle enfance ?

Combien de fois déjà je me suis adressé ces questions ! La solitude a cet avantage ou ce danger de faire creuser toujours plus avant les mêmes idées. Sans autre interlocuteur que soi-même, on donne toujours à la conversation les mêmes tendances ; on ne se laisse détourner ni par les préoccupations d'un autre esprit, ni par les caprices d'une sensation différente ; on revient sans cesse par une pente involontaire frapper aux mêmes portes !

J'ai interrompu mes réflexions pour ranger ma mansarde. Je hais l'aspect du désordre, parce qu'il constate ou le mépris pour les détails ou l'inaptitude à la vie intérieure. Classer les objets au milieu desquels nous devons vivre, c'est établir entre eux et nous des liens d'appropriation et de convenance ; c'est préparer les habitudes sans lesquelles l'homme tend à l'état sauvage. Qu'est-ce, en effet, que l'organisation sociale, sinon une série d'habitudes convenues d'après des penchants naturels ?

Je me défie de l'esprit et de la moralité des gens à qui le désordre ne coûte aucun souci, et qui vivent à l'aise dans les écuries d'Augias. Il y a toujours plus ou moins, dans notre entourage, le reflet de notre nature intérieure. L'âme ressemble à ces lampes voilées qui, malgré tout, jettent au dehors une lueur adoucie. Si les goûts ne trahissaient point le

caractère, ce ne seraient plus des goûts, mais des instincts.

Examiner la demeure de quelqu'un, c'est donc regarder en lui par une fenêtre de derrière, et l'aspect du gîte révèle presque toujours la nature de celui qui l'habite. Bernardin de Saint-Pierre a raconté l'histoire d'une jeune fille qui refusa un prétendu parce qu'il n'avait jamais voulu souffrir chez lui ni fleurs, ni animaux domestiques. L'arrêt était sévère peut-être, mais non sans fondement. On pouvait présumer, en effet, que l'homme insensible à la grâce et à l'humble affection serait mal préparé à sentir les délicates jouissances d'une union choisie.

En rangeant tout dans ma mansarde, mes yeux se sont arrêtés sur l'almanach de cabinet suspendu à ma cheminée. J'ai voulu m'assurer de la date, j'ai lu ces mots écrits en grosses lettres : *Fête-Dieu!*

C'est aujourd'hui! Rien ne le rappelle dans notre grande cité où la religion n'a plus de solennité publique; mais c'est bien l'époque si heureusement choisie par la primitive Église. « La fête du Créateur, dit Chateaubriand, arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles; tout est uni par les plus doux liens; il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes. »

Que de souvenirs ces mots viennent d'éveiller en moi! Je laisse là ce qui m'occupait; je viens m'accouder à la fenêtre, et, la tête appuyée sur mes deux mains, je retourne en idée vers la petite ville où s'est écoulée ma première enfance.

La *Fête-Dieu* était alors un des grands événements de ma vie! Pour mériter d'y prendre part, il fallait longtemps d'avance se montrer laborieux et soumis. Je me rappelle encore avec quels ravissements d'espérance je me levais ce jour-là! Une sainte allégresse était dans l'air. Les voisins, éveillés plutôt que de coutume, tendaient, le long de la rue, des draps parsemés de bouquets ou de vieilles tapisseries à personnages. J'allais de l'une à l'autre, admirant, tour à tour, les scènes de sainteté du moyen âge, les compositions mythologiques de la renaissance, les batailles antiques arrangées à la Louis XIV, et les bergeries de madame de Pompadour. Tout ce monde de fantômes semblait sortir de la poussière du passé pour venir assister, immobile et muet, à la sainte cérémonie. Je regardais avec des alternatives d'effroi et d'émerveillement ces terribles guerriers aux cimeterres toujours levés, ces belles chasseresses lançant une flèche qui ne partait jamais, et ces gardeurs de moutons en culottes de satin, toujours occupés à jouer de la flûte aux pieds de bergères éternellement souriantes. Parfois, lorsque le vent courait derrière les tableaux mobiles, il me semblait que les personnages s'agitaient, et je m'attendais à les voir se détacher de la muraille pour prendre leur rang dans le cortége. Mais ces impressions étaient vagues et fugitives. Ce qui dominait tout le reste était une joie expansive et cependant tempérée. Au milieu de ces draperies flottantes, de ces fleurs effeuillées, de ces appels de jeunes filles, de cette gaieté qui s'exhalait de tout comme un parfum, on se sentait emporté malgré soi. Les bruits de la fête retentissaient dans le cœur en mille échos mélodieux. On était plus indulgent, plus dévoué, plus aimant! Dieu ne se manifestait point seulement au dehors, mais en nous-mêmes.

Et que d'autels improvisés! que de berceaux de fleurs! que d'arcs de triomphe en feuillage! quelle émulation entre les divers quartiers pour la construction de ces *reposoirs* où la procession devait faire halte! C'était à qui fournirait ce qu'il avait de plus rare, de plus beau.

Un de ces reposoirs fut l'occasion de mon premier sacrifice. Les guirlandes étaient à leur place, les cierges allumés, le tabernacle orné de roses; mais il en manquait une qui pût lui servir de couronne! Tous les parterres du voisinage avaient été moissonnés! Seul, je possédais la fleur digne d'une telle place. Elle ornait le rosier donné par ma mère à mon jour de naissance. Je l'avais attendue depuis plusieurs mois, et nul autre bouton ne devait s'épanouir sur l'arbuste. Elle était là, à demi entr'ouverte, dans son diadème de mousse, objet d'une longue espérance et d'un naïf orgueil! J'hésitai quelques instants! nul ne me l'avait demandée; je pouvais facilement éviter sa perte! Aucun reproche ne devait m'atteindre : mais il s'en élevait un sourdement en moi-même. Quand tous les autres s'étaient dépouillés, devais-je seul garder mon trésor? Fallait-il donc marchander à Dieu un des présents que je tenais de lui comme tout le reste. A cette dernière pensée, je détachai la fleur de sa tige et j'allai la placer au sommet du tabernacle.

Ah! pourquoi ce sacrifice, qui fut pour moi si difficile et si doux, m'a-t-il laissé un souvenir qui me fait sourire aujourd'hui? Est-il bien sûr que le prix de ce que l'on donne soit dans le don lui-même plutôt que dans l'intention? Si le verre d'eau de l'Évangile doit être compté au pauvre, pourquoi la fleur ne serait-elle point comptée à l'enfant? Ne dédaignons point les humbles générosités du premier âge; ce sont elles qui accoutument l'âme à l'abnégation et à la sympathie. Cette rose mousseuse, je l'ai gardée longtemps comme un saint talisman; j'aurais dû la garder toujours comme le souvenir de la première victoire remportée sur moi-même.

Depuis bien des années, je n'ai point revu les solennités de la *Fête-Dieu;* mais y retrouverais-je mes heureuses sensations d'autrefois? Oh! je me rappelle encore, quand la procession avait passé, ces promenades à travers les carrefours jonchés de fleurs et ombragés de rameaux verts! Enivré par les derniers parfums d'encens qui se mêlaient aux senteurs des seringats, des jasmins et des roses, je marchais sans toucher la terre; je souriais à tout; le monde entier était à mes yeux le paradis, et il me semblait que Dieu flottait dans l'air!

Du reste, cette sensation n'était point l'exaltation d'un moment; plus intense à certains jours, elle persistait néanmoins dans l'ordinaire de la vie. Bien des années se sont écoulées ainsi dans un épanouissement de cœur et dans une confiance qui empêchait la douleur, sinon de venir, du moins de rester. *Certain de ne pas être seul*, je reprenais bientôt courage, comme l'enfant qui se rassure parce qu'il entend à côté la voix de sa mère. Pourquoi ai-je perdu cette assurance des premières années? Ne sentirais-je plus aussi profondément que *Dieu est là!*

Étrange enchaînement de nos idées! Une date vient de me rappeler mon enfance, et voilà que tous les souvenirs fleurissent autour de moi! D'où vient donc la plénitude de bonheur de ces commencements de la vie? A bien regarder, rien n'est sensiblement changé dans ma condition; je possède comme alors la santé et le pain de chaque jour; j'ai seulement de plus la responsabilité! Enfant, je recevais les jours tels qu'ils m'étaient donnés, un autre avait les soucis de prévoir. En paix avec moi-même, pourvu que j'eusse accompli les devoirs présents, j'abandonnais l'avenir à la prudence de mon père! Embarqué dans une destinée dont je n'avais point la direction, je me laissais emporter sur ce vaisseau comme un simple passager. Là était tout le secret de ma joyeuse sécurité! Depuis, la sagesse humaine me l'a enlevée. Chargé seul de mon sort, j'ai voulu en devenir le maître au moyen d'une lointaine prévoyance; j'ai tourmenté le présent par mes préoccupations d'avenir; j'ai mis mon jugement à la place de la Providence, et l'heureux enfant s'est transformé en homme soucieux!

Triste progrès et peut-être grande leçon! Qui sait si plus d'abandon envers celui qui régit le monde ne m'eût point épargné toutes ces angoisses? Peut-être le bonheur n'est-il possible ici-bas qu'à la condition de vivre comme l'enfant livré aux devoirs de chaque journée et confiant, pour le reste, à la bonté de notre Père divin.

Ceci me rappelle l'oncle Maurice! peu de gens l'ont connu, car c'était un homme pauvre, obscur et silencieux; mais quand j'ai besoin de me raffermir dans le bien, je retourne vers lui ma pensée; je le revois avec sa douce expression

demi-souriante, demi-attendrie ; j'entends sa voix toujours égale et caressante comme un souffle d'été ! Son souvenir garde ma vie et l'éclaire. Lui aussi a été ici-bas un saint et un martyr. D'autres ont montré les chemins du ciel ; lui, il a fait voir les sentiers de la terre !

Mais, sauf les anges chargés de tenir compte des dévouements inconnus et des vertus cachées, qui a jamais entendu parler de mon oncle Maurice ? Seul, peut-être, j'ai retenu son nom, et je me rappelle encore son histoire !

Eh bien ! je veux l'écrire, non pour les autres, mais pour moi-même ! On dit qu'à la vue de l'Apollon le corps se redresse et prend une plus digne attitude ; au souvenir d'une belle vie, l'âme doit se sentir de même relevée et ennoblie.

Un rayon du soleil levant éclaire la petite table sur laquelle j'écris ; la brise m'apporte l'odeur des résédas et les hirondelles tournoient avec des cris joyeux au-dessus de ma fenêtre !... L'image de l'oncle Maurice sera ici à sa place parmi les chants, la lumière et les parfums.

La suite à la prochaine livraison.

ILES ANGLAISES DE LA MANCHE.

Il y a dans la Manche, à l'entrée de la baie du mont Saint-Michel, entre le cap de la Hougue en Normandie, et le cap Frébelle en Bretagne, un groupe d'îles que leur situation géographique attache à la France, mais qui depuis le douzième siècle appartiennent à l'Angleterre. Parmi ces îles, il n'en est guère que trois qui méritent ce nom : Jersey, à 20 kilomètres sud-ouest de la France, et à 120 kilomètres de l'Angleterre ; Guernesey, à 40 kilom. sud-sud-ouest du cap de la Hougue ; Aurigny ou Alderney, entre ce cap et Guernesey, à l'est du phare anglais des Caskets. On remarque en outre, à l'est de Guernesey, trois îlots : Sark, Herm et Jethon.



Vue du port de Saint-Helier, île de Jersey. — Dessin de Morel-Fatio.

Toutes ces îles dépendent pour le spirituel de l'évêché de Winchester en Angleterre.

Jersey, la Cesarea de l'Itinéraire d'Antonin, s'enfonce dans la baie du mont Saint-Michel, au 49° 7' de latit. septentrionale, et au 4° 26' de longit. occidentale. « C'est un débris de notre primitive histoire, dit Chateaubriand dans ses Mémoires d'outre-tombe. Les saints venant d'Hibernie (Irlande) et d'Albion, dans l'Armorique, se reposaient à Jersey. »

Saint Mélier, solitaire qui donna son nom à la capitale de cette île, fut tué par les Vandales.

S'il faut en croire les historiens locaux, le groupe des îles de la Manche aurait été donné par un des rois mérovingiens, peut-être par Childebert Ier, à saint Samson et à saint Magloire, abbé et évêque régionnaire en Bretagne, mort, dit-on, le 24 octobre 575.

Plus tard elles relevèrent du duché de Normandie, et reconnurent pour suzerain le roi de France, jusqu'au règne de Philippe-Auguste. Ce prince ayant cité devant l'assemblée des grands barons (30 mai 1203) Jean sans Terre, roi d'Angleterre et duc de Normandie, qui de sa propre main avait poignardé son neveu Arthur, duc de Bretagne, l'assemblée déclara le roi anglais coupable de parricide, et confisqua toutes ses terres et comtés au profit du roi de France. L'arrêt de confiscation fut aisément mis à exécution sur le continent ; mais l'archipel normand suivit la fortune du meurtrier et refusa d'entrer dans la grande communauté française qui déjà, sous l'effort de l'ambition royale, commençait à se former.

A diverses reprises, nous essayâmes de renouer violemment les liens que les îles de la Manche avaient violemment rompus.

Vers 1338, au moment où Édouard III, roi d'Angleterre, envahissait la France, nous nous emparions de Guernesey que l'on ne tardait point à nous reprendre.

Trente ans plus tard, une poignée d'aventuriers français et espagnols opéraient dans cette île une descente qui est restée dans le souvenir des habitants sous le nom de descente des Sarragousais.

En 1404, un corsaire nommé Penhoët, et qui se prétendait grand amiral de Bretagne ou de France, ravageait les côtes de Jersey.

Dans un rapport adressé en 1781 par le gouverneur de Cherbourg, au cabinet de Versailles, on lit ces remarques derrière lesquelles se cachait peut-être la pensée d'une descente sérieuse et régulière : « Jersey et Guernesey font notre désespoir au début de chaque guerre par un *corsairage* très-actif. L'habitude de la mer rend les habitants très-braves; bons tireurs, ils forment un corps de milice bien discipliné, et qui serait en état, presque seul, de repousser l'ennemi descendu. Leur attachement au gouvernement anglais est très-fort et proportionné à leur intérêt. Bons voisins pendant la paix, liés même assez étroitement par la contrebande qui les enrichit avec les habitants de la côte de Normandie et de Bretagne, ils deviennent très-dangereux en guerre. »

Ces considérations ont encore aujourd'hui presque toute leur force. La langue française, ou pour mieux dire un jargon mêlé d'anglais et de patois normand, se parle dans les îles de la Manche; mais il est exclu de la conversation, des affaires et de la littérature. Il ne lui reste que les tribunaux, les assemblées politiques et les cérémonies religieuses. En un mot, il n'existe plus, dans les îles normandes, qu'à l'état de langage officiel, c'est-à-dire de langue morte.

Du reste, la société même, dans sa hiérarchie et ses dénominations, est entièrement anglaise. Au sommet figurent les écuyers (squires), que l'on appelle aussi à Guernesey les soixante, du nom d'un club qu'ils ont formé; viennent ensuite les gentilshommes (gentlemen) ou les quarante, puis les sieurs (sirs), puis les paysans que l'on nomme maîtres (masters).



Vue de Saint-Pierre, île de Guernesey.— Dessin de Morel-Fatio.

On y trouve, au même degré qu'en Angleterre, le goût de la viande de boucherie et des liqueurs spiritueuses. On y trouve les mille sectes de l'anglicanisme. Le respect de la coutume et des us féodaux est professé aussi rigoureusement en Jersey et en Guernesey que dans les comtés anglais. Il n'y a que la capitale même de Guernesey dans l'intérieur de laquelle les fils aînés ne reçoivent point de préciput. Partout ailleurs on reconnaît le droit d'aînesse.

Du reste, plus heureuses que l'Irlande et même que l'Écosse, dont l'annexion à la couronne d'Angleterre est une suite de la conquête, les îles normandes sont plutôt les alliées que les sujets de la Grande-Bretagne. C'est librement qu'elles ont épousé sa fortune; et, en se détachant de la couronne française, elles ont fait la réserve de tous leurs priviléges, droits, franchises et institutions : aussi se gouvernent-elles par elles-mêmes et sont-elles chargées de leur propre défense. Les seuls représentants du pouvoir central dans les îles sont le gouverneur militaire, le bailli et le procureur de la couronne, et pour que les lois émanant du parlement britannique puissent être appliquées en Jersey et en Guernesey, il faut qu'elles aient reçu la sanction de l'assemblée des états locaux.

Le bailli est généralement natif du pays et choisi parmi les magistrats. Il préside, par une confusion assez étrange de deux éléments fort distincts, le corps législatif et le corps judiciaire.

En Guernesey, chaque paroisse (il y en a dix) nomme au scrutin cent quatre-vingts officiers municipaux que l'on appelle douzeniers. Chaque paroisse a de plus deux constables (maires), élus par ceux de leurs coparoissiens qui sont sujets aux taxes publiques, c'est-à-dire qui possèdent un immeuble dans l'île ou dans l'une de ses annexes, Aurigny, Sark, Herm et Jethou, ou une valeur mobilière quelconque, telle que titre de rente, action industrielle, etc., etc., etc., en quelque pays que ce soit.

Les douzeniers sont élus à vie, les constables pour trois ans. Ces derniers peuvent être réélus une ou deux fois.

Les vingt constables et les cent quatre-vingts douzeniers réunis aux recteurs des paroisses, au bailli, aux douze juges

(jurés justiciers) de la cour royale et au procureur de la couronne, forment un corps de deux cent vingt-deux personnes appelé les États électifs, c'est-à-dire le corps électoral.

L'île de Jersey a, comme Guernesey, ses douzeniers et ses États.

Ces libertés et priviléges, ces espèces de parlements locaux, cette possession de soi-même qui peut-être aurait sauvé l'Irlande, sera-t-elle toujours laissée aux îles anglaises de la Manche? Leur reconnaîtra-t-on longtemps encore la faculté de s'imposer elles-mêmes, et le libre maniement du produit de leurs impositions? Les taxes de la Grande-Bretagne ne viendront-elles jamais restreindre la franchise de leurs ports et la pleine jouissance des avantages que leur assurent la fertilité de leur sol et l'industrie de leurs habitants? C'est ce dont il est permis de douter, surtout si l'on songe que ces îles coûtent annuellement plusieurs millions à l'Angleterre sans lui rien rapporter.

Les exilés politiques ou religieux ont de tout temps trouvé une bienveillante hospitalité dans les îles Guernesey et Jersey.

Chateaubriand aborda à Guernesey vers la fin de janvier 1793, lorsque, pour la seconde fois, il quittait la France. Après une courte relâche dans cette île, il s'embarqua pour Jersey. Il était malade alors de la petite vérole. « Tout expirant que je me sentais, écrit-il, je fus charmé de ses bocages. » « A Jersey, dit-il ailleurs, le printemps conserve toute sa jeunesse. Il pourrait encore s'appeler primevère comme autrefois, nom qu'en devenant vieux il a laissé à sa fille, la première fleur dont il se couronne. »

« Jersey est l'île des bannis, ajoute-t-il. Vers 1814, le duc de Berry partit de Londres pour Jersey. Dans cette île où quelques juges de Charles Ier moururent ignorés, il retrouva des royalistes français, vieillis dans l'exil et oubliés pour leurs vertus, comme jadis les régicides anglais pour leur crime. »

La fiction elle-même s'est emparée de Jersey : c'est là que Voltaire, dans la Henriade, fait aborder le Béarnais après un orage ; c'est dans une des grottes de cette île, dont toute la côte septentrionale n'est qu'une chaîne de rochers, que le poëte place le solitaire dont les paroles prophétiques révèlent à Henri IV son abjuration prochaine et sa rentrée à Paris.

Soyez plus prudents pour vos enfants que, peut-être, vous ne l'avez été pour vous-mêmes. Pères à leur tour, ils vous imiteront, et chacun de vous aura préparé des générations heureuses qui se transmettront avec votre souvenir le culte de votre sagesse. LA BEAUME.

RECHERCHES SUR LES ANCIENS THÉATRES DE PARIS.

Voy. 1848, p. 292, 332; 1849, p. 79.

THÉATRES DE LA FOIRE.

Sous la dénomination de *théâtres de la foire*, on comprenait, jusqu'à la fin du dernier siècle, les spectacles qui s'étaient établis sur l'emplacement des marchés Saint-Germain et Saint-Laurent.

Dans le douzième siècle la foire Saint-Germain commençait deux semaines après Pâques, et durait huit jours; l'abbé et les religieux de Saint-Germain des Prés, propriétaires du privilége et du terrain où elle se tenait, en vendirent une première moitié à Philippe le Hardi; la seconde fut acquise par Louis XII qui l'abolit. Mais elle fut ensuite rétablie, et, après avoir changé plusieurs fois d'époque et de durée, elle fut définitivement fixée au 3 février, avec autorisation de se prolonger pendant deux mois entiers, au grand bénéfice des petits marchands et industriels, qui louaient du seigneur abbé de Saint-Germain le droit d'y faire leurs étalages.

C'était sous deux espèces de halles, longues de cent trente pas, larges de cent, composées de vingt-deux travées et couvertes d'une charpente remarquable par son élévation et sa construction, que se tenait la foire Saint-Germain. Neuf rues en droite ligne partageaient en vingt-quatre groupes toutes les boutiques appelées *loges*. Çà et là, on avait laissé des espaces vides et creusé des puits pour remédier aux fréquents accidents du feu. Les boutiques les plus éloignées du centre étaient celles des marchands de draps et d'étoffes; on vendait des verreries, de la faïence, de la porcelaine et autres menues marchandises dans celles qui étaient immédiatement les plus rapprochées; les autres enfin, plus voisines de la place du milieu, étaient occupées par les orfévres, les bijoutiers, les merciers, les lingères, les peintres et les marchands de tableaux.

Dans la journée, le peuple seul fréquentait ce marché; mais à la tombée de la nuit, le beau monde accourait en foule, et, au feu des lumières, au bruit des promenades, aux cris des marchands, la foire prenait un air de fête qui s'anima bientôt de jeux et de divertissements de plus en plus nombreux et variés.

Au temps de Scarron, on montrait les marionnettes à la foire Saint-Germain. Ce furent les premiers spectacles qui s'y introduisirent. Un nommé Bonnet, qui a écrit, sous Louis XIV, une histoire de la danse, affirme avoir vu à cette foire des rats danser sur la corde au son des instruments, se tenant debout sur leurs pattes de derrière, et portant de petits contre-poids, comme de véritables danseurs de corde : mais sa surprise fut encore plus excitée par un rat blanc de Laponie, qui dansa une sarabande « avec autant de sagesse et de gravité qu'aurait pu le faire un Espagnol. » Enfin Bonnet parle avec un enthousiasme partagé, dit-il, par tous les habitants de la ville de Paris, d'un singe nommé *Divertissant*, qui non-seulement dansait le menuet aussi bien que lui Bonnet, mais se montrait en outre fort adroit sur le bilboquet, et apprenait même à jouer du violon.

Aux animaux savants vinrent se joindre dans les deux foires les faiseurs de tours et de gobelets, et à leur suite les sauteurs et danseurs de corde; mais les théâtres proprement dits et les représentations dramatiques n'y parurent que vers la fin du règne de Louis XIV, et occasionnèrent entre les acteurs forains et ceux de l'Opéra et de la Comédie française des querelles, des luttes passionnées et des procès qui excitèrent pendant plusieurs années l'intérêt et la gaieté du public.

Il y avait alors rue Mauconseil, dans l'ancien théâtre de l'hôtel de Bourgogne, une excellente troupe italienne. Un matin les comédiens trouvent la porte de leur théâtre fermée et gardée par les gens du roi; en même temps le lieutenant de police leur signifie, au nom de Sa Majesté, l'ordre de quitter au plus vite et Paris et la France. Quelle était la cause de cette rigueur inattendue? On ne l'a jamais bien connue; la version la mieux établie est que dans une comédie appelée *la Fausse prude*, l'arlequin Constantini s'était permis des allusions offensantes à la personne de madame de Maintenon.

La nouvelle du désastre de la Comédie italienne n'est pas plus tôt répandue, que les danseurs forains s'emparent des pièces de son répertoire et les représentent, se fondant sur les franchises et la suspension de tous les priviléges accordés aux marchands des foires Saint-Germain et Saint-Laurent.

Mais les acteurs de la Comédie française, attentifs au maintien de leurs droits que cette nouveauté attaquait, obtiennent du lieutenant de police, M. de la Reynie, une sentence « portant défenses à tous particuliers, hors les comédiens français, de représenter aucune comédie ou farce dans la ville de Paris, sous peine d'amende. » Les danseurs interjettent appel de cette sentence devant le parlement, et, pendant l'examen du procès, continuent leurs jeux; puis, lorsque tous les délais suggérés par leurs procureurs sont épuisés, lorsque la chicane n'est plus possible, et que le parlement a confirmé les sentences de la police, ils déclarent

aux comédiens français que si l'arrêt leur interdit de jouer une comédie, le parlement du moins ne leur défend pas de représenter des fragments de pièces et des scènes détachées; et en vertu de cette interprétation ils rouvrent leurs théâtres.

Nouvelle opposition de la Comédie française, nouvelle sentence de M. de la Reynie, nouvel appel et nouvelles procédures des forains, appuyés cette fois par un prince de l'Église, par le cardinal d'Estrées, abbé de Saint-Germain, qui vient défendre les libertés de la foire de son abbaye, et ne veut pas renoncer aux bénéfices que les joueurs de farces lui procurent. Pendant toutes ces chicanes, ceux-ci gagnent du temps et encaissent de grosses recettes jusqu'au jour où le parlement met fin à toute équivoque et défend aux acteurs de la foire de représenter sur leurs théâtres « aucun spectacle *où il y ait des dialogues.* »

Les forains, forcés d'obéir, déclarent hautement qu'ils ne joueront plus de dialogue; mais quelques jours après ils annoncent *Scaramouche pédant scrupuleux*, comédie en trois actes et en *monologues*. Sept comédiens jouaient dans cette pièce; quand l'un d'eux avait parlé, il se retirait dans la coulisse, et revenait aussitôt après sur le théâtre, d'où l'acteur qui y était resté disparaissait à son tour.

On peut juger des cris poussés par les comédiens français, à la nouvelle de cette étrange interprétation de l'arrêt. Ils dénoncent à la police, à la justice, à tous les tribunaux, un expédient emprunté, disaient-ils, à *Scapin* ou à *l'avocat Patelin*. Mais il ne leur en fallut pas moins subir encore une fois toutes les lenteurs de la justice, tous les degrés et conflits de juridiction, tous les ajournements, défauts et vices de forme, toutes les informations, nullités et temporisations opposés par leurs adversaires qui ne demandaient qu'à gagner du temps, attendre enfin que les procureurs eussent vidé jusqu'au dernier de leurs sacs, avant d'obtenir un arrêt définitif contre leurs infatigables rivaux.

Exaspérés par tant de délais et par les moqueries du public, ils se livrèrent à un acte de vengeance presque incroyable.

Le samedi 20 février 1709, après la sortie du spectacle, plusieurs escouades du guet à pied et à cheval, quarante archers de la robe courte, commandés par deux exempts de police, accompagnés de deux huissiers au parlement, porteurs de son arrêt, entourent la principale loge des acteurs forains, l'envahissent, ayant à leur suite le sieur Pelletier, menuisier de la Comédie française, et plusieurs ouvriers armés de haches, de scies, de marteaux et de leviers. Les huissiers lisent l'arrêt du parlement, et à l'instant la démolition commence. On se jette sur les loges, les banquettes, les décorations; tout est mis en pièces, et, la destruction consommée, la colonne expéditionnaire se retire triomphante avec tous ceux qui l'avaient accompagnée.

Mais à peine les archers sont-ils hors de vue que, sans perdre en vaines lamentations un temps qui leur paraît précieux, les acteurs forains, aidés de quelques ouvriers et gens du peuple qui compatissent à leur infortune, rétablissent en peu d'heures tout ce qui vient d'être brisé et rompu; dès le lendemain ils jettent dans Paris de nouvelles affiches, et le public accourt en foule. C'était encore une recette, la dernière peut-être, mais la plus considérable qu'ils eussent jamais faite.

Il est aisé de s'imaginer l'effet que cet événement produisit sur les comédiens français. Leurs archers et leurs huissiers reviennent en force; cette fois on ne se contente pas de déchirer les décorations ou de briser les banquettes, on en anéantit les débris, et douze archers laissés sur ce champ de destruction eurent la joie, pendant plusieurs jours, de s'en chauffer amplement.

Force fut donc aux pauvres acteurs forains de se soumettre, et de circonscrire leurs jeux dans les limites imposées par les arrêts. Mais à quels expédients n'eurent-ils pas encore recours pour échapper à la vigilance de leurs ennemis en se donnant la satisfaction de les livrer impunément à la risée du public. C'est ainsi que, dans l'impossibilité où ils se trouvèrent alors de représenter des pièces régulières, ils se mirent à contrefaire les meilleurs acteurs de la Comédie française; ils les rendaient reconnaissables non-seulement par les caractères qu'ils représentaient au théâtre, mais encore en copiant grotesquement leurs gestes et les sons de leurs voix. Cette dernière manière de les peindre consistait à prononcer d'un ton tragique des mots sans aucun sens, mais qui se mesuraient comme des vers alexandrins. Ce jargon, qui eut un succès fou, était, disaient-ils, celui des Romains : ils désignaient ainsi les acteurs du Théâtre-Français.

Enfin, condamnés à ne jouer que des monologues ou des pantomimes, ils imaginèrent l'usage des cartons, sur lesquels on imprima en gros caractères et en termes laconiques tout ce que le jeu des acteurs ne pouvait rendre : à la prose on substitua bientôt des couplets sur des airs connus; l'orchestre en jouait l'air, l'acteur en mimait l'intention, le public, excité par quelques compères placés dans la salle, les chantait en chœur, et les forains réalisaient ainsi la vérité de cette pensée que Panard plaçait dans leur bouche à quelques années de là :

Les lois ne sont qu'une barrière vaine
Que les hommes franchissent tous;
Car par-dessus les grands passent sans peine,
Les petits par-dessous.

Aussi les directeurs de l'Opéra comprirent-ils les premiers que l'on s'opposerait vainement au développement de ces petits théâtres, plus goûtés chaque jour du public. Les comédiens français refusant obstinément aux acteurs forains le droit de parler, l'Opéra leur vendit celui de chanter, et le théâtre de la foire Saint-Laurent prit aussitôt le titre d'*Opéra-Comique*.

La Comédie française céda à son tour, mais de mauvaise grâce et en revendiquant toujours les concessions qu'on lui arrachait, et dont ses adversaires ne lui savaient dès-lors aucun gré. L'auteur de *Gilblas* et de *Turcaret*, Lesage, que son ressentiment contre les comédiens français et la nécessité de faire subsister sa famille avaient jeté dans un genre inférieur dont il s'occupa pendant vingt-six années, leur porta les coups les plus rudes; il écrivit pour les théâtres de la foire cent et une pièces, prologues et divertissements, et il n'en existe peut-être pas une où l'on ne trouve quelque épigramme bien acérée contre ces suzerains de l'art dramatique. Il avait pour collaborateurs habituels d'Orneval et Fuzelier. D'autres auteurs, Lafont, Autreau, Piron, Fromageot, Vadé, Favart, Sedaine et Panard, leur succédèrent, et telle est l'origine de nos théâtres de Vaudeville et de l'Opéra-Comique que devait illustrer le génie des Grétry, des Dalayrac, des Boïeldieu.

Notre première gravure représente une scène du *Monde renversé*, jolie pièce de Lesage, dont voici le sujet :

Arlequin et Pierrot, montés sur un griffon qui les a transportés à travers les airs, descendent dans le royaume de l'enchanteur Merlin. Arlequin s'écrie :

Hélas! qu'allons-nous faire,
Mon cher Pierrot ici?
Cela me désespère.

PIERROT.

Cela m'afflige aussi.
Dans ce climat sauvage,
Sans crédit, sans argent,
Nous resterons pour gage,
Si l'appétit nous prend.

ARLEQUIN.

S'il nous prend! il nous a déjà pris. Est-ce que tu n'as pas faim?

PIERROT.

Pardonne-moi, vraiment,... et encore plus soif.

ARLEQUIN.

Ah ! que je mangerais bien à présent un bon saucisson de Bologne ! je le croquerais jusqu'aux arêtes.

PIERROT.

Et moi, je boirais bien une pinte de vin, mesure de Saint-Denis.



Théâtre de la Foire. — Une scène du « Monde renversé. »

Il descend aussitôt du ciel sur la tête d'Arlequin un gros saucisson, et une bouteille sur celle de Pierrot.

PIERROT.

O merveille !
O merveille !
Un invisible échanson
Me fournit une bouteille.

ARLEQUIN.

O merveille !
O merveille !
J'aperçois un saucisson
D'une grosseur sans pareille.

Ils se jettent sur le saucisson et la bouteille, et s'asseoient à terre.

ARLEQUIN.

En vérité, mon ami, le pays est meilleur que nous ne pensions. Il ne nous manque plus qu'une table à présent.

Il sort de dessous terre une table à deux couverts. L'étonnement que leur causent de tels enchantements ne les empêche pas de dévorer ce qui leur est tombé du ciel, et comme l'appétit vient en mangeant, Arlequin demande un dindon, Pierrot des macarons, des biscuits.

ARLEQUIN.

Je mangerais bien du laitage
Pour me rafraîchir les poumons.

PIERROT.

Moi je demande du fromage
Avec quelques petits ratons.

Leur appétit satisfait, ils apprennent qu'ils sont dans le pays du « Monde renversé, » et ils voient passer tour à tour un philosophe qui ne fait que rire et chanter, des savants qui ne se disputent pas, des marchands scrupuleux et des juges incorruptibles, des notaires pleins de probité, et des comédiens jouant continuellement des pièces nouvelles, vivant bien ensemble, et regardant les auteurs comme leurs maîtres. Arlequin et Pierrot, qui sont comédiens, ne reviennent pas de leur surprise. Puis surviennent l'Innocence et la Bonne-Foi, habitantes éternelles de ce beau pays. Un procureur, M. de La Candeur, ne s'arrête qu'un instant à causer avec les deux étrangers, pressé qu'il est de courir chez un de ses confrères pour concilier deux plaideurs ; il les laisse avec un chevalier qui est doux et modeste, point ivrogne, pas du tout escroc, qui a de l'argent dans son gousset, et qui ne sait pas ce que c'est qu'un créancier.

Arlequin et Pierrot, émerveillés de tout ce qu'ils voient et entendent, ne veulent plus quitter un monde si extraordinaire. Merlin les marie à Diamantine et à Argentine, ses deux nièces, après les avoir touchés de sa baguette, ce qui les transforme en honnêtes gens ; un tel renversement les étonne plus que tout le reste. La pièce finit par un ballet où les danseurs ont les pieds en l'air et dansent sur leurs mains.

Le Rappel de la Foire à la vie est la suite d'une autre parade jouée sous le titre de *Funérailles de la Foire.* Lesage et d'Orneval les composèrent toutes deux sur les bruits de fermeture et de réouverture des théâtres de la foire Saint-Laurent.



Théâtre de la Foire. — Une scène du « Rappel de la Foire à la vie. »

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

INSTRUCTION DES AVEUGLES.

I. — DE QUELQUES AVEUGLES CÉLÈBRES (1).



Saunderson, aveugle, professeur de mathématiques à l'Université de Cambridge.

ANASTASSI (Joseph-Pierre-Charles), né à Rome, peintre d'histoire, un des collaborateurs de la grande collection des tableaux, bas-reliefs et statues du Musée, dirigée par Visconti, étant devenu aveugle à l'âge de trente-deux ans, se livra à l'étude de la mécanique. Par le moyen du toucher seulement, il a fait en relief des modèles de fortifications aussi réguliers que ceux du dépôt de la guerre aux Invalides. Il a présenté à la Société d'encouragement pour l'industrie

(1) Extrait de l'Essai sur l'instruction des aveugles, par le docteur Guillié, ancien directeur général et médecin en chef de l'Institution des jeunes aveugles de Paris (1820). Le docteur Guillié a donné une liste des aveugles qui, depuis l'antiquité jusqu'à nos ours, se sont rendus célèbres dans les sciences ou dans les arts: il a compris dans cette liste beaucoup de personnes qui ne sont devenues aveugles qu'à un âge avancé et n'ont guère produit ensuite que des œuvres purement intellectuelles. Ici nous ne citons que les aveugles frappés de cécité dès leur enfance, ou ceux qui, privés plus tard de l'usage de la vue, ont donné des preuves remarquables d'une habileté extraordinaire à réparer par le toucher ou la force de l'esprit la perte de ce sens précieux.

nationale, et à la Société royale académique des sciences, des modèles de bains à vapeur secs et humides, supérieurs à tous ceux qui avaient été proposés jusqu'alors.

Avisse, né à Paris, s'embarqua très-jeune sur un bâtiment qui partait pour faire la traite des nègres. Frappé d'un coup de vent sur la côte d'Afrique, il perdit la vue par une violente inflammation qui en fut la suite. Ses parents le firent admettre à l'Institution des aveugles, où, en peu d'années, il devint professeur de grammaire et de logique. On a de lui une comédie en un acte et en vers, intitulée *la Ruse d'aveugle*, qui fut jouée le 2 nivôse an V; une scène aussi en vers, ayant pour titre : *l'Atelier des aveugles travailleurs;* et plusieurs autres pièces imprimées en 1 vol. in-12.

Carulhi, organiste de la collégiale de Nantes, aveugle-né, célèbre musicien; il notait rapidement la musique, au moyen d'un cylindre, avec des clous d'épingle à têtes de différentes grandeurs, placés comme ils le sont sur les cylindres des vielles de Barbarie; il pouvait imprimer lui-même sa musique. Il mourut à Nantes, en 1789, au moment où il allait faire paraître un traité de composition.

Chatelain (Martin), né aveugle à Warwick, au commencement du dix-septième siècle, faisait, au tour, des ouvrages parfaits, tels que des violes, des flûtes, etc. On lui demandait un jour ce qu'il désirait le plus de voir : — Les couleurs, répondit-il, parce que je connais presque tout le reste au toucher. — N'aimeriez-vous pas mieux voir le ciel? — Non, dit-il, j'aimerais mieux le toucher.

C***. Digby dit des choses extraordinaires d'un précepteur de son fils, qui était si complétement aveugle qu'il n'apercevait point la lueur du soleil. Il surpassait en habileté les plus forts joueurs d'échecs, et connaissait presque tous les autres jeux. A de longues distances, il lançait des traits sans s'éloigner du but qu'on lui avait fixé. Il allait sans guide, non-seulement dans la maison, mais même à l'extérieur et dans les promenades. Il se plaçait à table et mangeait avec une telle dextérité qu'il était impossible aux étrangers de supposer qu'il fût aveugle. Il s'apercevait, quand ses élèves récitaient en sa présence, dans quelle situation ils se tenaient, et il distinguait aisément les jours sombres des jours sereins.

Ferdinand (Charles), natif de Bruges, perdit la vue dans sa première jeunesse. Il était musicien, philosophe et orateur. Il professa les belles-lettres à Paris. Il mourut, l'an 1496, dans le couvent des Bénédictins de Chezal-Benoît, près Bourges. Il a laissé plusieurs ouvrages écrits en latin; le plus remarquable est celui intitulé : *De tranquillitate animi;* Paris, 1515.

Fernand (Jean), né en Belgique d'un père espagnol très-pauvre, était aveugle de naissance; il surmonta ces deux obstacles, et devint poëte, logicien, philosophe et musicien excellent.

Gambasius de Volterre, ou Jean Gonnelli, sculpteur. Ayant touché dans tous les sens une statue de marbre qui représentait Cosme de Médicis, il en fit une argile parfaitement ressemblante. Le prince Ferdinand, grand-duc de Toscane, l'envoya à Rome pour modeler la statue du pape Urbain VIII, qui fut aussi très-ressemblante. Il en fit ensuite beaucoup d'autres avec un égal succès.

G***. Laurent Stengel raconte qu'en 1602, un jeune ébéniste d'Ingolstadt, qui polissait un tube de bronze, l'approcha imprudemment d'un lieu où il y avait de la poudre qui s'enflamma et dont l'explosion lui fit perdre la vue. Il fut transféré dans un hôpital où se trouvaient des infirmes et des vieillards. Il se plaça dans un lieu écarté, afin de travailler plus à son aise; il entoura son lit de rayons et le décora de peintures avec beaucoup d'adresse. Il fit ensuite, sans autre secours qu'un couteau grossier, deux moulins à poivre pourvus de roues, d'axes, de denticules, et enfin de tout ce qui est nécessaire à la mouture. L'un de ces moulins fut trouvé si exact et si régulier qu'on le jugea digne d'être placé dans la galerie des objets rares et curieux, à Munich.

Huber de Genève, excellent naturaliste, auteur d'une excellente histoire des abeilles et des fourmis (voy. 1834, p. 199), n'a eu d'autre aide pour faire ce grand travail que son domestique qui lui apprenait les couleurs des insectes, dont il percevait ensuite la forme et la grosseur par le toucher, avec la même facilité qu'il les reconnaissait à leur bourdonnement lorsqu'elles volaient dans l'air. Ce laborieux écrivain a publié aussi un ouvrage fort estimé sur l'éducation.

Lesueur (François), né à Lyon le 5 août 1766, de parents très-pauvres, perdit la vue à l'âge de six semaines; il vint à Paris en 1778, et mendiait à la porte d'une église de cette ville, lorsque Haüy, lui reconnaissant des dispositions à l'étude, l'accueillit et se chargea de l'instruire; il lui promit une somme égale à celle qu'il recevait par l'aumône. Lesueur commença à étudier en octobre 1784. Six mois après, il savait déjà lire, composer avec des caractères en relief, imprimer; en moins de deux années, il apprit la langue française, la géographie et la musique.

Lomazzo (Jean-Paul), né à Milan en 1538, était déjà habile dans la peinture et dans les belles-lettres, lorsqu'il perdit la vue à l'âge de dix-sept ans. Il écrivit beaucoup sur la peinture. Son principal ouvrage, qui est très-estimé, a pour titre : *Idea del tempio della pittura*, Milan, 1590, in-4°.

Louvrex (Mathias-Guillaume), né à Liége en 1665, était profond dans la connaissance du droit civil et canonique. Il connaissait non-seulement tous les livres d'une ample bibliothèque, mais il désignait souvent l'endroit du passage dont il avait besoin. Il dictait avec beaucoup de facilité, et rarement ses manuscrits étaient raturés. Il mourut à Liége le 12 septembre 1734.

Malaval (François), né à Marseille en 1627, perdit la vue dès l'âge de neuf mois. Après avoir fait d'excellentes études, il s'attacha principalement aux auteurs mystiques, et devint un des plus ardents partisans du quiétisme et du molinisme. Son livre intitulé *Pratique facile*, etc., fut censuré à Rome.

Marguerite de Ravenne, ainsi nommée du lieu où elle fit sa demeure ordinaire, était née à Russi, petite ville entre Faenza et Ravenne; elle perdit la vue n'étant âgée que de trois mois. Née de parents pauvres, elle acquit tant de connaissances, que dès l'âge de quatorze ans on la consultait de toutes parts sur des points difficiles de théologie ou de morale; elle a été souvent arbitre dans des discussions de la plus haute importance. Elle dicta à l'abbé de Ferme, chanoine de Saint-Jean de Latran, les règlements de la congrégation des Clercs réguliers. Cette vertueuse et savante fille mourut le 23 janvier 1505.

Nicaise de Malines était en grande réputation, dans le quinzième siècle, par l'étendue de son savoir. On considérait comme un prodige qu'aveugle dès l'âge de trois ans, il eût pu perfectionner autant l'étude des sciences les plus relevées. Il enseigna publiquement dans l'Université de Cologne le droit canon et le droit civil, citant de mémoire de longs passages. Ayant été élu docteur de Louvain, le pape lui permit de se faire consacrer prêtre. Il employa le reste de sa vie à la prédication, et mourut à Cologne en 1492. Urithème et Valère ont fait mention de lui dans la Bibliothèque des écrivains des Pays-Bas.

Paradis (Mademoiselle), de Vienne en Autriche, qui perdit la vue âgée de deux ans, fit, en 1784, à Paris, les délices du concert spirituel. Cette virtuose, qui avait un grand talent pour la composition, avait trouvé un moyen d'écrire elle-même ce qu'elle composait, en figurant les accords.

Pfeffel, de Colmar, qui perdit la vue étant très-jeune, par suite d'une violente ophthalmie, a composé des poésies dont quelques-unes ont été traduites en français par M. de Gérando. Il fut conseiller privé du margrave de Bade. Il établit à Colmar une école militaire pour les clairvoyants, où les

enfants des meilleures familles étaient placés. Pfeffel mourut à Colmar, sa patrie, en 1809.

Pontanus ou Dupont (Pierre), grammairien, de Bruges, surnommé l'Aveugle parce qu'il perdit la vue à l'âge de trois ans, florissait vers le commencement du seizième siècle. Il enseigna les belles-lettres à Paris avec grand succès, et publia plusieurs écrits qui augmentèrent sa réputation et sa célébrité : 1° une Rhétorique ; 2° Traité de l'art de faire des vers.

Potter (François). Son goût pour la peinture et la mécanique allait jusqu'à la passion. Il présenta à la Société royale de Londres le modèle d'une machine hydraulique qui lui valut l'honneur d'être admis au nombre des membres de cette société savante. Il mourut à Kilmanton, en Angleterre, en 1678.

Pagan (Blaise-François, comte de), naquit à Remies près Marseille, en 1604. Il porta les armes dans sa jeunesse, se trouva au passage des Alpes et aux barricades de Suze. Louis XIII le combla de faveurs. Un coup de mousquet lui avait fait perdre un œil au siége de Montauban ; il perdit l'autre en Portugal, étant encore fort jeune et venant d'être fait maréchal de camp. Il se livra dès-lors avec ardeur à l'étude des mathématiques, et se fit un nom parmi les ingénieurs et les astronomes. Son Traité des fortifications, qu'il composa longtemps après avoir perdu la vue, fut imprimé en 1645, et passa, jusqu'à l'apparition de ceux de Vauban, pour le premier ouvrage qu'on eût publié jusqu'alors sur cette matière.

Rumphius (Georges-Évrard), né en 1627, docteur en médecine de la Faculté de Hanau, alla s'établir à Amboine, l'une des Moluques, où il perdit la vue. Il n'avait jamais reçu de leçons de botanique avant ce malheur ; mais il prit, étant aveugle, un tel goût pour l'étude de cette science, qu'il s'y rendit très-habile par ses propres recherches. Il savait parfaitement distinguer, au goût et au toucher, la nature et la forme d'une plante d'avec une autre. Il réunit toutes les plantes qu'il avait recueillies dans ses herborisations, et en forma un herbier divisé en douze livres qu'il dédia, en 1690, au conseil de la Compagnie des Indes. Ce recueil parut, avec un supplément, par les soins de J. Burman, en 6 vol. in-fol., sous le titre de *Herbarium Amboinense*. On a encore de lui : *Imagines Piscium testaceorum*. Leyde, 1711, in-fol.

Salinas ou Salines, natif de Burgos, perdit la vue à l'âge de huit ans. Il n'en devint pas moins habile helléniste et très-savant mathématicien. Il mourut en 1590. On a de lui un Traité de la musique en latin, imprimé à Salamanque en 1592, in-fol., et une traduction en vers espagnols de quelques épigrammes latines.

Saunderson (Nicolas) naquit en 1682, dans la province d'York.

Il fit ses humanités. Entraîné par son goût vers l'étude des mathématiques, il fut obligé, par la modicité de sa fortune, à en donner des leçons publiques qui étaient très-suivies. Il expliqua les ouvrages de Newton sur la lumière et les couleurs.

Withon ayant renoncé à sa chaire de professeur de mathématiques dans l'Université de Cambridge, Saunderson fut nommé pour lui succéder en 1711. Ce fut à cette époque qu'il publia ses Éléments d'algèbre, ouvrage extraordinaire et rempli de démonstrations singulières. « On a peine à concevoir d'abord, dit M. Lefebvre-Cauchy (1), comment un aveugle peut se distinguer dans les sciences mathématiques. Mais si l'on réfléchit que les idées de quantité, qui sont les principaux objets des mathématiques, peuvent s'acquérir par le sens du toucher aussi bien que par celui de la vue, qu'une attention fixe et soutenue est la principale disposition pour cette étude, et que nécessairement les aveugles sont moins distraits que les autres hommes, on pensera peut-être qu'aucune branche de la science n'est mieux adaptée à leur situation. »

(1) Biographie universelle.

Saunderson imagina une arithmétique palpable et une planchette percée de trous, dans laquelle plaçant des chevilles ou des épingles de diverses grosseurs qui prenaient des valeurs différentes selon le lieu qu'elles occupaient, il faisait avec facilité les opérations les plus compliquées. Nous reproduisons (p. 204) les figures de ces planchettes et la description qu'en a donnée William Inchlif, le disciple, l'ami et le successeur de Saunderson, dans l'ouvrage qu'il publia à Dublin en 1747.

Sa planchette à calculer est mince et unie, et a un peu plus d'un pied en carré ; elle se trouve enchâssée dans un petit cadre dont les bords s'élèvent tant soit peu au-dessus de la planchette, qui contient un grand nombre de lignes parallèles en même nombre, formant des angles droits avec les premières. Les bords de la planchette ont des rainures à la distance d'environ deux pouces l'une de l'autre, et à chaque rainure appartiennent cinq des parallèles dont nous venons de parler ; chaque pouce carré se trouve divisé en cent petits carrés. A chaque point d'intersection, la planchette est percée d'un petit trou destiné à recevoir une cheville ; car c'est au moyen de ces chevilles qu'il exprimait ses nombres. Il employait deux sortes de chevilles ou épingles de différentes grandeurs ; au moins leurs têtes étaient différentes et se distinguaient sans peine par l'attouchement. Il avait, dans deux boîtes qui étaient toujours devant lui, une grande quantité de ces chevilles dont les pointes étaient ôtées. Il reste à étudier l'usage qu'il faisait des chevilles et de la planchette.

On remarquera d'abord que chaque caractère numérique a, dans la planchette, son carré particulier composé de quatre autres petits carrés contigus décrits ci-dessus, et qui, par cela même, laissent un petit intervalle entre chaque caractère, et ce caractère était différent, selon la différence de grandeur ou de situation d'une ou de deux chevilles dont il était toujours composé. Voici le système qu'il s'était formé. Une grande cheville au centre du carré (et c'était là son unique place) signifie un zéro : c'est pourquoi je la désignerai par ce nom ; sa principale fonction consiste à conserver l'ordre et la distance entre les caractères et les lignes. Ce zéro est toujours présent, excepté le seul cas où il s'agit de démarquer l'unité, qui est exprimée par la substitution d'une petite cheville à la place de la grande qui est au centre.

S'il faut exprimer deux, le zéro doit être remis à sa place et la petite cheville placée précisément au-dessus. Pour exprimer trois, le zéro doit rester où il est et la petite cheville être fixée à l'angle supérieur, vers la droite. Pour exprimer quatre, la petite cheville descend et suit immédiatement le zéro. Pour exprimer cinq, la petite cheville descend jusqu'à l'angle inférieur, à droite. Pour exprimer six, la petite cheville doit être au-dessous du zéro. Pour exprimer sept, la place de la petite cheville est l'angle inférieur, à gauche. Pour exprimer huit, la petite cheville monte jusqu'au niveau du zéro. Enfin, pour exprimer neuf, la petite cheville occupe l'angle supérieur, à gauche.

Par cette invention, les dix caractères numériques pouvaient se connaître sans peine au moyen du seul attouchement. Mais pour que le lecteur se forme une idée plus distincte de ces caractères, il suffira qu'il jette les yeux sur les fig. 1 et 2 du tableau.

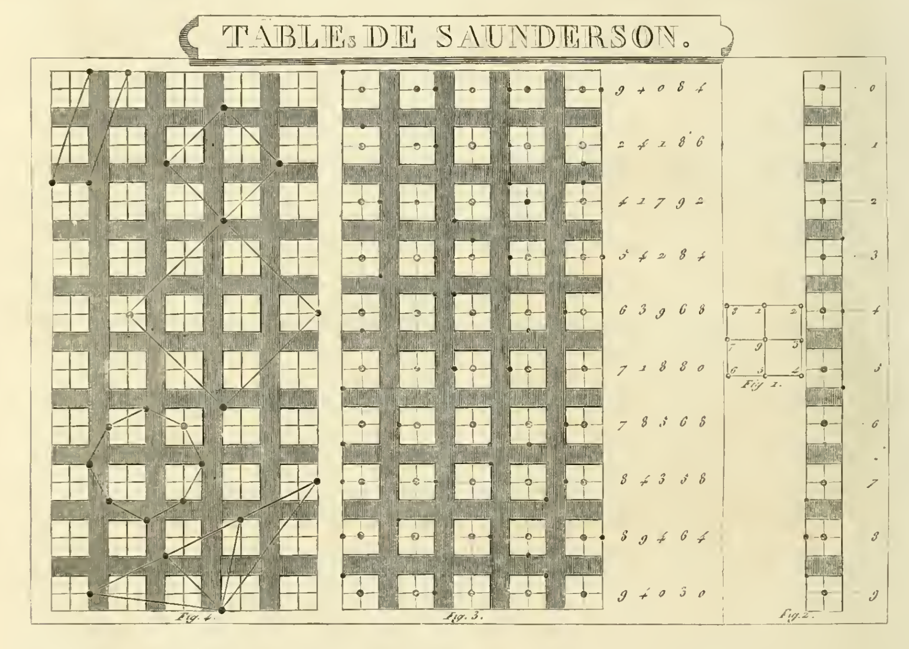
Les grandes chevilles ou zéros, qui étaient toujours au centre des petits carrés, et le plus souvent à égale distance l'une de l'autre, lui servaient de guides pour garder sa ligne, pour fixer les limites de chaque caractère et empêcher toutes les autres méprises qui auraient pu avoir lieu. Comme trois des parallèles perpendiculaires suffisent pour un seul caractère, trois des parallèles horizontales suffisent pour une autre ligne, et ainsi de suite, sans danger de les confondre. De cette manière, il pouvait avoir à la fois sur sa planchette

quelques lignes de caractères l'un au-dessus de l'autre, et diviser, par conséquent, avec facilité un nombre d'un autre. Il plaçait et déplaçait d'ailleurs ses chevilles avec une vitesse inconcevable.

Les échantillons de cette arithmétique, réduits à des nombres vulgaires, consistent en des tables arithmétiques, qu'il avait calculées et gardées pour son propre usage; mais on ne saurait deviner le but qu'il s'était proposé en les calculant. Elles semblent avoir quelques rapports aux tables des sinus naturels, des sécantes et des tangentes, et consistent en quatre pièces de bois solide, ayant la forme de parallélipipèdes rectangles, et environ onze pouces de longueur sur cinq et demi de largeur, et quelquefois plus d'un demi-pouce d'épaisseur. Les deux faces opposées de chacun de ces parallélipipèdes sont partagées en petits carrés, précisément comme la planchette décrite ci-dessus, mais n'ont de trous qu'aux endroits nécessaires, les chevilles y étant affermies. Chaque face contient neuf petites tables arithmétiques, chacune de dix nombres, et chaque nombre est composé de cinq caractères.

La fig. 3 est le modèle d'une addition dont les nombres sont représentés au côté droit. La même planche devenait au besoin géométrique, et servait à démontrer les propriétés des figures rectilignes. Saunderson plaçait chacune de ses chevilles ou épingles dans les points angulaires, et en les entourant d'un fil de soie il rendait apparentes toutes les figures qu'il voulait former, comme on le voit sur la fig. 4. Au moyen de la table dont on se sert aujourd'hui à l'Institution et des chiffres qu'on a imaginés, les aveugles calculent de la même manière que les clairvoyants et sans aucune convention arbitraire.

Saunderson avait le tact si perfectionné par l'exercice, qu'en parcourant une suite de médailles il discernait les vraies des fausses. La moindre vicissitude de l'atmosphère



était sensible pour lui. Assistant un jour à des observations astronomiques, il remarquait, par l'altération des rayons du soleil sur sa figure, quand un nuage passait entre le disque du soleil et lui. Cela est d'autant plus extraordinaire, qu'il n'était pas seulement privé de la vue, mais même de l'organe.

Il mourut à Cambridge en 1739, âgé de cinquante-six ans.

Schomberg (Uldaric), né en Allemagne vers le commencement du dix-septième siècle, devenu aveugle à l'âge de trois ans, ne s'en livra pas moins à l'étude des belles-lettres qu'il professa avec honneur à Altorf, à Leipsik, à Hambourg, etc.

Weissembourg de Manheim, devint aveugle à l'âge de sept ans. Il écrivait parfaitement et lisait avec des caractères qu'il avait inventés pour lui-même quoiqu'il n'en eût vu d'aucune sorte avant sa cécité. Il était excellent géographe, et composa des cartes et des globes dont il se servait pour étudier la géographie. Il avait imaginé une planche arithmétique qui diffère peu de celle de Saunderson.

QUELQUES JEUX DU MOYEN AGE.

Voy. 1848, p. 314.

On compte aujourd'hui plus de professeurs de danse et de musique que de professeurs d'escrime : il en était tout autrement au moyen âge. Aux douzième et treizième siècles, en Angleterre comme en France, à Londres comme à Paris, il y avait un nombre incroyable de gens habiles à enseigner l'usage des armes de toute espèce, offensives ou défensives, épées longues ou courtes, rapières, poignards, lances, hallebardes, bâtons longs et courts, etc. Les jours de fête, après la prière du soir, on voyait devant les boutiques les jeunes apprentis s'exercer ensemble aux jeux militaires. Notre premier dessin, emprunté à un manuscrit de la Bibliothèque Bodleienne, paraît représenter une de ces scènes : les deux jeunes gens se servent de bâtons courts en guise d'armes plus nobles.

Dans une des premières livraisons de ce recueil (1833; p. 304), nous avons figuré un jongleur indien montrant

de ces dernières. Il vint au monde si chétif qu'on le crut condamné à mourir; mais, malgré ces prévisions que l'on pouvait appeler des espérances, il continua à vivre souffrant et contrefait.

Son enfance dépourvue de toutes les grâces le fut également de toutes les joies. Opprimé à cause de sa faiblesse, raillé pour sa laideur, le petit bossu ouvrit en vain ses bras au monde, le monde passa en le montrant au doigt.

Cependant sa mère lui restait, et ce fut à elle que l'enfant reporta les élans d'un cœur repoussé. Heureux dans ce refuge, il atteignit l'âge où l'homme prend place dans la vie, et dut se contenter de celle que dédaignaient les autres. Son instruction eût pu lui ouvrir toutes les carrières; il devint buraliste d'une des petites maisons d'octroi qui gardaient l'entrée de sa ville natale.

Renfermé dans cette habitation de quelques pieds, il n'avait d'autre distraction entre ses écritures et ses calculs que la lecture et les visites de sa mère. Aux beaux jours d'été, elle venait travailler à la porte de la cabane, sous l'ombre des vignes vierges plantées par Maurice. Alors même qu'elle gardait le silence, sa présence était une distraction pour le bossu. Il entendait le cliquetis de ses longues aiguilles à tricoter; il apercevait ce profil doux et triste qui rappelait tant d'épreuves courageusement supportées: il pouvait, de loin en loin, appuyer une main caressante sur ces épaules courbées et échanger un sourire!

Cette consolation devait bientôt lui être enlevée. La vieille mère tomba malade, et il fallut, au bout de quelques jours, renoncer à tout espoir. Maurice, éperdu à l'idée d'une séparation qui le laissait désormais seul sur la terre, s'abandonna à une douleur sans mesure. A genoux, près du lit de la mourante, il l'appelait des noms les plus tendres, il la serrait entre ses bras comme s'il eût voulu la retenir dans la vie. La mère s'efforçait de lui rendre ses caresses et de répondre; mais ses mains étaient glacées, sa voix déjà éteinte. Elle ne put qu'approcher ses lèvres du front de son fils, pousser un soupir et fermer les yeux pour jamais!

On voulut emmener Maurice, mais il résista en se penchant égaré sur cette forme désormais immobile.

— Morte! s'écriait-il; morte celle qui ne m'avait jamais quitté, celle qui m'aimait seul au monde! morte, vous ma mère! Ah! que me reste-t-il alors ici-bas

Une voix étouffée répondit :

— Dieu!

Maurice se redressa épouvanté! Était-ce un dernier soupir de la morte ou sa propre conscience qui avait répondu? Il ne chercha point à le savoir; mais il avait compris la réponse, et il l'accepta.

Ce fut alors que je commençai à le connaître; j'allais souvent le voir à la petite maison d'octroi; il se prêtait à mes jeux d'enfant, me racontait ses plus belles histoires, et me laissait cueillir ses fleurs. Déshérité de toutes les grâces qui attirent, il se montrait indulgent pour ceux qui le fuyaient, reconnaissant pour ceux qui venaient à lui. Sans s'offrir jamais, il était toujours prêt à accueillir. Abandon, dédain, il subissait tout avec une patiente douceur, et sur cette croix de la vie où l'insultaient ses bourreaux, il répétait, comme le Christ :

— « Pardonnez-leur, mon père, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Aucun autre employé ne montrait autant de probité, de zèle et d'intelligence; mais ceux qui auraient pu faire valoir ses services se sentaient repoussés par sa difformité. Privé de protecteurs, il vit toujours ses droits méconnus. On lui préférait ceux qui avaient su plaire, et, en lui laissant l'humble emploi qui le faisait vivre, on semblait lui faire grâce. L'oncle Maurice supporta l'injustice comme il avait supporté le dédain; méconnu par les hommes, il levait les yeux plus haut et se confiait au jugement de Celui qu'on ne peut tromper.

Il habitait dans le faubourg une vieille maison où logeaient des ouvriers aussi pauvres que lui, mais moins abandonnés. Une seule de ses voisines vivait sans famille, dans une petite mansarde où pénétraient la pluie et le vent. C'était une jeune fille pâle, silencieuse, sans beauté, et que recommandait seulement sa misère résignée. On ne la voyait jamais adresser la parole à une autre femme; aucun chant n'égayait sa mansarde; enveloppée dans un morne abattement comme dans une sorte de linceul, elle travaillait sans ardeur et sans distraction. Sa langueur avait touché Maurice; il essaya de lui parler; elle répondit avec douceur, mais brièvement. Il était aisé de voir que son silence et sa solitude lui étaient plus chers que la bienveillance du petit bossu; il se le tint pour dit et redevint muet.

Mais l'aiguille de Toinette la nourrissait à grand'peine; bientôt le travail s'arrêta! Maurice apprit que la jeune fille manquait de tout et que les fournisseurs refusaient de lui faire crédit. Il courut aussitôt chez ces derniers et s'engagea à leur payer secrètement tout ce qu'ils donneraient à Toinette.

Les choses allèrent ainsi pendant plusieurs mois. Le chômage continuait pour la jeune couturière qui finit par s'effrayer des obligations qu'elle contractait envers les marchands. Elle voulut s'en expliquer avec eux, et dans cette explication tout se découvrit.

Son premier mouvement fut de courir chez l'oncle Maurice pour le remercier à genoux. Sa froideur habituelle avait fait place à une inexprimable attendrissement; il semblait que la reconnaissance eût fondu toutes les glaces de ce cœur engourdi.

Délivré dès-lors de l'embarras du secret, le petit bossu put donner plus d'efficacité à ses bienfaits. Toinette devint pour lui une sœur aux besoins de laquelle il eut droit de veiller. Depuis la mort de sa mère, c'était la première fois qu'il pouvait mêler quelqu'un à sa vie. La jeune fille recevait ses soins avec une sensibilité réservée. Tous les efforts de Maurice ne pouvaient dissiper son fond de tristesse: elle paraissait touchée de sa bonté; elle le lui exprimait parfois avec effusion; mais là s'arrêtaient ses confidences. Penché sur ce cœur fermé, le petit bossu ne pouvait y lire. A la vérité, il s'y appliquait peu : tout entier au bonheur de n'être plus seul, il acceptait Toinette telle que ses longues épreuves l'avaient faite; il l'aimait ainsi et ne souhaitait autre chose que de conserver sa compagnie.

Insensiblement cette idée s'empara de son esprit jusqu'à y effacer tout le reste. La jeune fille était sans famille ainsi que lui; l'habitude avait adouci pour elle sa laideur; elle semblait le voir avec une affection compatissante! Que pouvait-il attendre de plus? Jusqu'alors l'espoir de se faire accepter d'une compagne avait été repoussé par le petit bossu comme un rêve; mais le hasard semblait avoir travaillé à en faire une réalité. Après bien des hésitations, il s'enhardit et se décida à lui parler.

C'était un soir : l'oncle Maurice très-ému se dirigea vers la mansarde de l'ouvrière. Au moment d'entrer, il lui sembla entendre une voix étrangère qui prononçait le nom de la jeune fille. Il poussa vivement la porte entr'ouverte et aperçut Toinette qui pleurait appuyée sur l'épaule d'un jeune homme portant le costume de matelot.

A la vue du petit bossu, elle se dégagea vivement, courut à lui et s'écria ;

— Ah! venez, venez, c'est lui que je croyais mort! c'est Julien, c'est mon fiancé!

L'oncle Maurice recula en chancelant. Il venait de tout comprendre d'un seul mot!

Il lui sembla que la terre fléchissait et que son cœur allait se briser; mais la même voix qu'il avait entendue près du lit de mort de sa mère retentit de nouveau à son oreille, et il se redressa ranimé. Dieu lui restait toujours.

Lui même accompagna les nouveaux mariés sur la route lorsqu'ils partirent, et, après leur avoir souhaité tout le bon-

heur qui lui était refusé, il revint résigné à la vieille maison du faubourg.

Ce fut là qu'il acheva sa vie, abandonné des hommes, mais non, comme il le disait, du *Père qui est aux cieux*. Partout il sentait sa présence ; elle lui tenait lieu du reste. Lorsqu'il mourut, ce fut en souriant, et comme un exilé qui s'embarque pour sa patrie. Celui qui l'avait consolé de l'indigence et des infirmités, de l'injustice et de l'isolement, avait su lui faire un bienfait de la mort !

Huit heures. Tout ce que je viens d'écrire m'a troublé ! Jusqu'à présent, j'ai cherché des enseignements pour la vie dans la vie ! Serait-il donc vrai que les principes humains ne puissent toujours suffire ? qu'au-dessus de la bonté, de la prudence, de la modération, de l'humilité, du dévouement lui-même, il y a une grande idée qui peut seule faire face aux grandes infortunes, et que si l'homme a besoin de sa vertu pour les autres, il a besoin du sentiment religieux pour lui-même ?

Quand, selon l'expression de l'Ecclésiaste, *le vin de la jeunesse enivre*, on espère se suffire ; fort, heureux et aimé, on croit, comme Ajax, pouvoir échapper à toutes les tempêtes *malgré les dieux ;* mais, plus tard, les épaules se courbent, le bonheur s'effeuille, les affections s'éteignent, et alors, effrayé du vide et de l'obscurité, on étend les bras, comme l'enfant surpris par les ténèbres, et on appelle au secours Celui qui est partout.

Je demandais ce matin pourquoi tout devient confus pour les sociétés et pour les individus. La raison humaine allume en vain, d'heure en heure, quelque nouveau flambeau sur les bornes du chemin, la nuit devient toujours plus sombre ! N'est-ce point parce qu'on laisse s'éloigner, de plus en plus, le soleil des âmes, DIEU ?

Mais qu'importent au monde ces rêveries d'un solitaire ? Pour la plupart des hommes, les tumultes du dehors étouffent les murmures du dedans, la vie ne leur laisse point le loisir de s'interroger ; ont-ils le temps de savoir ce qu'ils sont et ce qu'ils devraient être . eux, que préoccupe le prochain bail ou le dernier cours de la rente ? Le ciel est trop haut, et les sages ne regardent que la terre.

Mais moi, pauvre sauvage de la civilisation, qui ne cherche ni pouvoir ni richesse, et qui ai abrité ma vie à l'idéal, je puis retourner impunément à ces souvenirs de l'enfance, et si Dieu n'a plus de fête dans notre grande cité, je tâcherai de lui en conserver une dans mon cœur.

PARABOLES.

INDULGENCE HORS DE SAISON.

Un riche amateur s'amusait de peinture, et quoique ses ouvrages fussent très-médiocres, il avait la manie de les produire. Il recherchait vivement les suffrages du public, et, très-sensible à la critique, il ne cessait pas de réclamer l'indulgence.

— Je ne suis pas un homme de métier, disait-il ; je suis un simple amateur, et je ne fais de la peinture que mon amusement.

— C'est justement pour cela, lui dit un vieux connaisseur, que le public a le droit d'être sévère. Il ne faut pas implorer l'indulgence, quand on n'a pas pour excuse la nécessité.

VAINES APPARENCES.

Les pleurs et les gémissements ne sont pas la preuve suffisante d'une compassion sincère. La véritable pitié est agissante.

Trois frères déjà grands et forts jouaient sur le bord d'un étang : l'un d'eux y tomba. Les autres, le voyant se noyer, crient et se démènent ; mais quoiqu'ils fussent bons nageurs, ils n'eurent pas le cœur de se jeter à l'eau. Ils coururent chez leur père pour lui annoncer la funeste nouvelle ; ils sanglotaient.

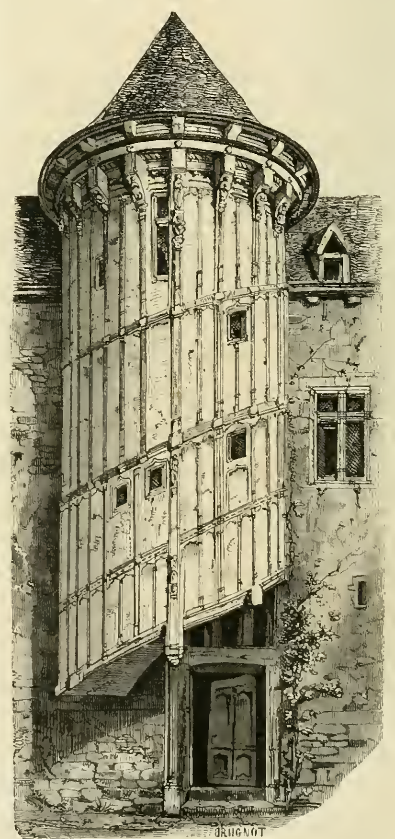
— Comment voulez-vous, leur dit-il, que je croie votre douleur sincère ? Je vois bien vos yeux mouillés de larmes, mais vos habits sont tout secs !

CAGE D'ESCALIER D'UN ANCIEN MANOIR A CHARTRES

(Eure-et-Loir).

A l'époque dite de la renaissance, les traditions architecturales de la Grèce et de Rome se substituèrent à notre architecture nationale. Les premiers édifices où ce passage devienne visible sont d'un charme particulier que balance à peine la régularité plus savante des édifices ultérieurs.

La cage d'escalier que nous donnons ici appartient à cette époque de transition. Nous craignons que l'architecte qui a indiqué par de si gracieuses colonnettes la spirale de l'escalier, ait négligé d'établir une proportion suffisamment juste entre les dimensions de la cage et celles de la porte d'entrée au-dessus de laquelle elle se trouve.



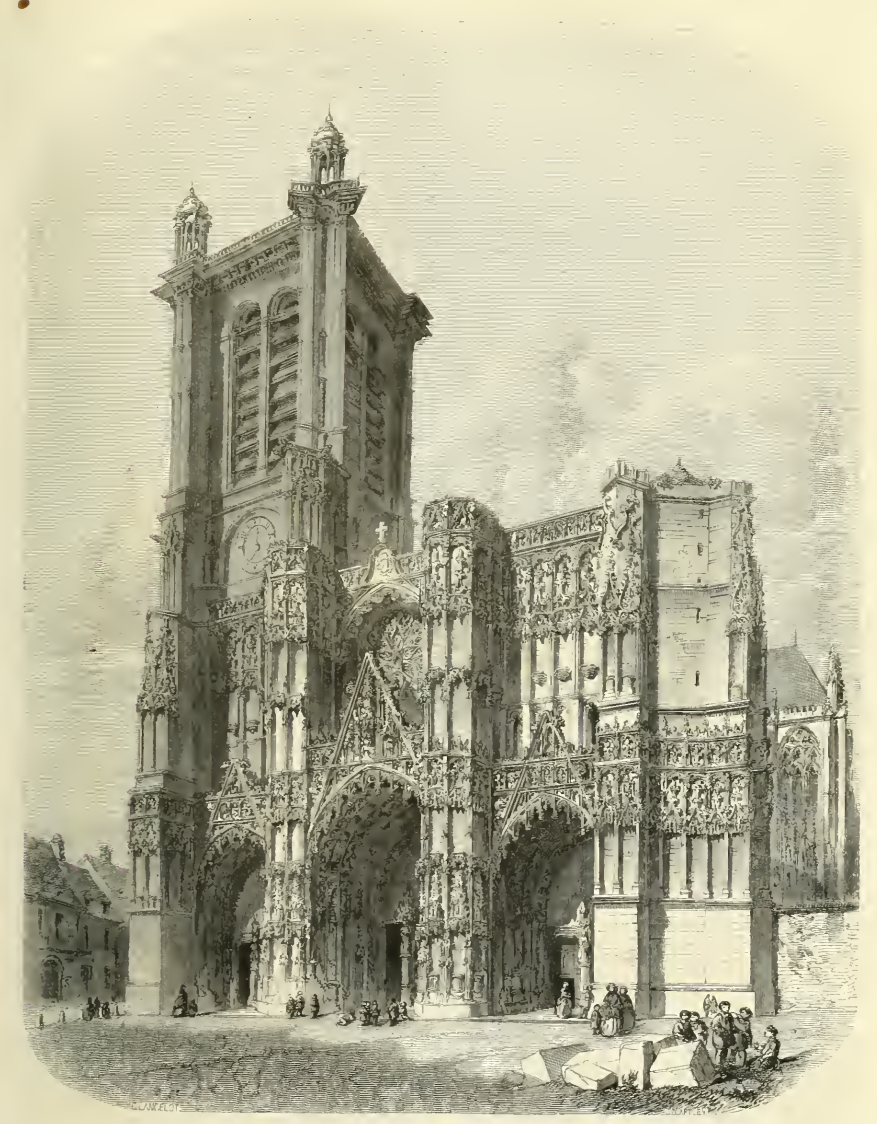
Cage d'escalier d'un ancien manoir, à Chartres.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE, rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

CATHÉDRALE SAINT-PIERRE DE TROYES

(Département de l'Aube).



La cathédrale de Troyes, si remarquable par son étendue, la beauté de sa décoration architecturale et la richesse de ses vitraux, n'était, au troisième siècle, qu'une chapelle placée sous l'invocation du Sauveur. Une église plus vaste remplaça ce premier temple au quatrième siècle et fit elle-même place à un autre monument élevé en 870 par l'évêque Othulphe, ruiné par les Normands en 898, et reconstruit par l'évêque Milon en 980. Le terrible incendie de 1188, qui consuma une grande partie de la ville, atteignit aussi la cathédrale, alors couverte en plomb. Ce désastre ruina les habitants, et ce ne fut que vingt ans après que l'évêque Hervée commença à jeter les fondements du nouvel édifice qu'il voulut rendre magnifique; mais la mort arrêta ses projets. En 1223, le sanctuaire et les chapelles qui l'entouraient étaient seuls élevés. Le chœur, très-avancé sous l'évêque Nicolas de Brie (1253-63), fut achevé par Jean d'Auxois, élu en 1304. Les transsepts sont du temps des rois Philippe le Bel et Louis le Hutin, dont on voyait, avant le badigeonnage,

les écussons peints aux voûtes. La nef, continuée au quatorzième siècle, fut interrompue par les guerres et reprise en 1450 pour être achevée en 1492. Le clocher, construit au centre des transsepts, ayant été renversé par une tempête, ne fut relevé qu'en 1430. Les premiers fondements du grand portail et des tours furent posés, en 1506, par l'évêque Jacques Raguier. Ce fut Martin Chambige, de Beauvais, maître de maçonnerie, qui en dirigea les travaux en 1510; il fut remplacé par Jean de Soissons, qui céda sa charge à Jean Bailly en 1550. Celui-ci continua la tour, qui ne fut achevée qu'en 1648. Le clocher, qui s'élevait à 60 mètres environ au-dessus des combles de l'église, attira plusieurs fois la foudre sur le monument; en 1700, il fut incendié et il communiqua le feu aux toits de l'église.

Le portail principal est percé de trois portes à 53 mètres de largeur sur 33 mètres de hauteur, jusqu'à l'appui de la balustrade qui règne au-dessus de la rose centrale. La tour du nord a seule été achevée; elle s'élève à 64 mètres jusqu'à la plate-forme, et les deux tourelles qui la surmontent ont 10 mètres d'élévation. Cette façade, divisée en trois parties verticalement par des contre-forts, présente le développement complet de l'art ogival qu'on désigne sous le nom de flamboyant. Toutes les surfaces lisses sont tapissées de moulures; ce n'est partout que rinceaux, que clochetons. Le bord intérieur des arcades des trois portes est festonné en dentelles de pierre; le même motif décore les voussures et descend jusqu'au niveau du sol. Les doubles trumeaux des portes sont bordés de feuillages et de figurines, et les tympans tapissés de moulures et de dais destinés à des statues qui n'existent plus, et que l'on attribuait au sculpteur Gentil; les contre-forts sont dissimulés par des niches couronnées de dais où se voyaient autrefois des statues de saints; la balustrade qui règne sur la plate-forme au-dessus des voussures de portes, et celle qui sépare le portail proprement dit de la base des tours, sont découpées à jour et figurent des fleurs de lis ajustées à des trèfles et réunies par de petits pilastres. La rosace centrale est un chef-d'œuvre de combinaison géométrique; le pignon qui la surmonte et se rattache à la balustrade était terminé autrefois par l'écusson de France, qu'on a converti pendant la révolution en une figure des Tables de la loi.

La tour du nord, élevée, comme on l'a vu, à la fin du seizième et au dix-septième siècle, est en désaccord dans les parties supérieures avec le style du reste du portail; les architectes l'ont terminée par un couronnement corinthien; celle du sud n'a pu monter au-dessus du portail.

Le portail nord du transsept, dit le petit portail, construit au treizième siècle, a été modifié dans les temps postérieurs; il est divisé horizontalement par des balustrades en trois étages: le porche, l'étage intermédiaire formé d'une colonnade ogivale formant fenêtres, et la rose de style rayonnant. Le pignon terminal est un pan de bois recouvert d'ardoises qui fait un contraste fâcheux avec la légèreté de la rose qui est au dessous.

Le portail sud, rétabli récemment, est disposé comme le précédent; il avait déjà éprouvé de grands accidents à la fin du quatorzième siècle, et sa rose fut refaite vers 1530.

Les contre-forts qui soutiennent la poussée des voûtes, surtout le sanctuaire, font un effet pittoresque par leurs arcs-boutants à meneaux et leurs clochetons pyramidaux. La balustrade en forme de créneaux, qui règne au-dessus du grand comble, lui donne de la légèreté.

Le plan de la cathédrale forme cinq nefs, avec chapelles latérales et transsepts. Les cinq nefs se réduisent à trois au sanctuaire, autour duquel rayonnent des chapelles, et qui est terminé circulairement. L'étendue du vaisseau est de 120 mètres de longueur dans œuvre, sur 48 mètres de largeur. Treize arcades ogivales forment le chœur et sont appuyées sur des piliers cantonnés de colonnes qui se changent en monolithes autour du sanctuaire. Les fenêtres supérieures sont divisées comme le triforium en quatre compartiments, et disposées dans la forme rayonnante. De belles verrières y brillent d'un vif éclat.

Les chapelles qui entourent la cathédrale sont nombreuses et construites dans le style des parties du corps du monument qu'elles avoisinent; celles d'autour du sanctuaire, celle de la Vierge en particulier, sont admirables. Les autres, à mesure qu'on avance dans la nef, présentent les diversités du style ogival des quinzième et seizième siècles. Des vitraux nombreux et remarquables en remplissent les fenêtres, ainsi que les immenses baies de la haute nef et du sanctuaire, et les trois roses des portails. Les peintres troyens se sont signalés aux différentes époques de l'histoire de la cathédrale par des œuvres d'un grand mérite. Cette église possède encore des pierres tombales fort curieuses des chanoines des quinzième et seizième siècles (1).

DRAK LE FARFADET.

TRADITION POPULAIRE.

Au siècle dernier, vivait dans la petite ville de Gaillac, en Languedoc, un jeune marchand qui s'appelait Michel et qui, se trouvant en âge de s'établir, cherchait une femme. Pourvu qu'elle fût douce, spirituelle, riche, jolie et de bonne famille, peu lui importait le reste; car Michel savait qu'il faut mettre de la modération dans ses désirs. Malheureusement, il ne voyait personne à Gaillac qui lui parût digne de son choix. Toutes les jeunes filles y avaient quelque défaut connu, sans parler de ceux qu'on ne connaissait pas. Enfin on lui parla d'une demoiselle de Lavaur, douée de qualités sans nombre et d'une dot de vingt mille écus. Cette dernière somme était précisément celle qu'il fallait à Michel pour s'établir: aussi tomba-t-il sur-le-champ très-amoureux de la jeune fille de Lavaur. Il fut présenté à la famille, qui lui trouva bonne mine et l'accueillit favorablement. Mais la jeune héritière avait plusieurs prétendants entre lesquels elle hésitait: après quelques pourparlers, il fut donc décidé qu'ils se réuniraient tous à une soirée, et qu'après les avoir comparés, les parents et la jeune fille choisiraient.

Au jour convenu, Michel partit donc de Gaillac pour Lavaur. Il avait mis lui-même dans son porte-manteau ce qu'il avait de plus galant: un habit vert-pomme, une veste gorge de pigeon, une culotte de velours noir, des bas de soie à fourchettes d'argent, des souliers à boucles, un œil de poudre et un ruban de queue satiné. Son cheval était enharnaché d'une résille à longues franges destinées à chasser les mouches, d'une bride ornée de houppes de filoselle, et d'une selle de cuir de porc. En outre, le prudent voyageur, n'ayant pas de pistolets à mettre dans ses fontes, y glissa un petit flacon d'eau-de-vie d'Andaye et quelques tranches de nougat aux pistaches, afin de pouvoir au besoin, comme Sosie, prendre courage pour les gens qui se battaient ailleurs.

En réalité, Michel était si anxieux de l'épreuve annoncée, qu'il sentait, à chaque instant, son cœur défaillir. Aussi, en apercevant de loin l'église de Lavaur, s'arrêta-t-il tout saisi. Il ralentit d'abord le pas de sa monture, puis mit pied à terre, et, afin de réfléchir à ce qu'il devait dire pendant la soirée d'épreuve, il entra dans un petit bois et s'assit sur le gazon.

Il avait tiré des fontes, pour se tenir compagnie, le nougat aux pistaches et le flacon qu'il avait placé entre ses genoux, de sorte que, sans y penser, il entrecoupait ses réflexions par des gorgées d'eau-de-vie d'Andaye et des bouchées de nougat. Ces *distractions* finirent par le ranimer et lui donner

(1) Cette notice est empruntée à la Géographie départementale, classique et administrative de la France, ouvrage consciencieux commencé par M. Badin, directeur de l'école normale de l'Yonne, qu'une mort prématurée a enlevé à ses amis l'an dernier, et par notre collaborateur M. Quantin, archiviste du département de l'Yonne.

confiance. Il en arriva à se reconnaître une somme de grâces, d'esprit et de vertus qui assurait infailliblement sa victoire; et comme le soleil avait disparu de l'horizon, il allait se lever pour continuer sa route, lorsqu'un bruit se fit entendre derrière lui dans les feuilles : c'était comme une multitude de petits pas qui frappaient l'herbe en cadence au son du galoubet et des cymbalettes. Michel étonné se retourna, et, à la lueur des premières étoiles, il aperçut une troupe de *Fossilières* qui accouraient conduits par leur roi Tambourinet. Le bouffon de ce peuple nain, le farfadet Drak, venait derrière en faisant la roue et poussant des cris de geai.

Les lutins entourèrent le voyageur avec mille témoignages d'amitié et mille souhaits de bienvenue. Michel, qui avait trop bu pour ne pas être brave, les accueillit en vieilles connaissances, et, voyant que tous leurs petits yeux se fixaient sur son nougat, il se mit à le leur égrener comme à des passereaux.

Malgré leur grand nombre, chacun eut sa miette, sauf Drak, qui arriva quand tout était fini.

Tambourinet voulut ensuite savoir ce que c'était que l'eau d'Andaye, et le flacon passa de main en main jusqu'au bouffon qui le trouva vide et le jeta.

Michel éclata de rire.

— C'est justice, mon petit homme, dit-il au farfadet; pour ceux qui arrivent trop tard il ne doit rester que le regret.

— Je te ferai souvenir de ce que tu viens de dire là! s'écria Drak en colère.

— Et comment cela? demanda le voyageur ironiquement; penses-tu, par hasard, être de taille à te venger?

Drak disparut sans répondre, et Michel remonta à cheval après avoir pris congé de Tambourinet.

Il n'avait pas fait cent pas lorsque la selle tourna et l'envoya tomber rudement dans la poussière. Il se releva un peu étourdi, reboucla les sangles et enfourcha de nouveau sa monture; mais un peu plus loin, comme il passait un petit pont, l'étrier droit fléchit tout-à-coup, et il se trouva assis au milieu du ruisseau. Il en sortit de fort mauvaise humeur, et fit une troisième chute sur les cailloux du chemin où il faillit rester. Craignant, s'il persistait, de ne pouvoir se présenter entier à la famille de sa prétendue, il se décida à monter son cheval à cru et à prendre la selle sur son épaule. Il fit ainsi son entrée à Lavaur, aux grands éclats de rire des gens qui soupaient sur leurs portes.

— Riez, riez, doubles sots! murmurait Michel; ne voilà-t-il pas, en effet, une grande merveille qu'un homme porte sa selle quand elle ne veut pas le porter?

Enfin il atteignit l'auberge où il mit pied à terre et demanda une chambre pour quitter ses habits de voyage. Sa valise fut ouverte avec précaution, et toutes les pièces de sa toilette furent étalées sur le lit par ordre d'importance.

Songeant d'abord à sa coiffure, il mit en délibération s'il se poudrerait à blond ou à frimas. Cette dernière manière lui ayant paru plus tendre, il saisit la houppe de duvet de cygne et commença l'opération du côté droit; mais, au moment de finir, il s'aperçut qu'une main invisible poudrait à blond l'autre côté, si bien que sa tête, mi-partie jaune et blanche, avait l'apparence d'un citron à moitié écorcé.

Michel stupéfait se hâta de tout mêler avec le peigne, et, se trouvant trop pressé pour chercher à comprendre (ce qui lui demandait toujours du loisir), il étendit la main vers la bobine qu'enroulait le ruban de satin destiné à sa queue; la bobine échappa à ses doigts et tomba à terre. Michel courut pour la reprendre, mais elle semblait fuir devant lui : vingt fois il fut près de la saisir, et vingt fois ses mains impatientes la manquèrent; on eût dit un jeune chat jouant avec un osselet. Enfin il perdit patience, et, voyant que la soirée avançait, il se résigna à garder son vieux ruban et se hâta de prendre ses chaussures de maroquin.

Il boucla d'abord le soulier droit, puis le soulier gauche, et son regard, arrêté sur ce dernier, admirait l'élégance d'un pied qui ne sentait nullement sa roture, quand il s'aperçut que la boucle du premier soulier pendait jusqu'à terre. Il s'occupa de la mieux arrêter... dans l'intervalle, celle du second soulier s'était défaite. Michel l'eut à peine remise en état, que l'autre réclama de nouveau ses soins. Il persista ainsi une heure entière, sans pouvoir arriver jamais à être chaussé des deux pieds.

Furieux, il remit ses escarpins de voyage pour en finir, et voulut prendre sa culotte de velours; mais, cette fois, ce fut bien une autre merveille! Au moment où il s'approchait du lit, la culotte, s'élançant elle-même à terre, se mit à parcourir la chambre avec mille gambades provocantes.

Michel pétrifié resta la bouche ouverte et le bras tendu, contemplant d'un regard effaré cette danse incongrue. Mais je vous laisse à penser ce qu'il devint lorsqu'il vit la veste, l'habit et le chapeau rejoindre la culotte, prendre leurs places respectives, et former une sorte de contrefaçon de lui-même qui commença à se promener en parodiant ses attitudes.

Pâle d'épouvante, il recula jusqu'à la fenêtre... Mais dans ce moment l'apparence *michelesque* s'étant retournée vers lui, il aperçut, sous le chapeau à trois cornes, la figure grimaçante de Drak qui lui faisait la nique.

Michel poussa un cri.

— Ah! méchant avorton, c'est donc toi! s'écria-t-il; sur mon âme, je te ferai repentir de ton insolence, si tu ne me rends à l'instant mes habits.

A ces mots, il s'élança pour les reprendre; mais Drak fit volte-face et se trouva à l'autre bout de la chambre. Le jeune homme, que le dépit et l'impatience mettaient hors de lui, se précipita de nouveau vers le farfadet, qui cette fois lui passa entre les jambes et s'élança dans l'escalier.

Michel l'y poursuivit avec rage; il grimpa à sa suite les quatre étages, arriva au grenier où Drak le fit tourner comme un cheval de manége jusqu'à ce qu'il lui prît fantaisie de s'échapper par une lucarne. Michel exaspéré prit le même chemin. Le malicieux farfadet le promena de toit en toit, traînant la culotte de velours, la veste et l'habit dans toutes les gouttières, au grand désespoir de Michel. Enfin, après une pérégrination de plusieurs heures à travers ces Pyrénées des chats et des hirondelles, Drak gagna une haute cheminée au pied de laquelle son adversaire fut forcé de s'arrêter.

Il se pencha alors vers le jeune homme haletant et découragé.

— Tu le vois, bel ami, dit-il en riant, tu m'as forcé de gâter ton costume de bal sur la mousse des toits; mais heureusement que je vois ici dessous la chaudière d'une blanchisseuse qui remettra tout en état.

A ces mots, Drak agita la culotte de velours au-dessus du tuyau de la cheminée.

— Que fais-tu, drôle? s'écria Michel.

— J'envoie ton costume à la lessive! dit le farfadet.

Et la veste, l'habit, le chapeau, suivirent la culotte dans le gouffre fumeux.

Le jeune galant s'assit sur le toit avec un gémissement de désespoir; mais, se relevant presque aussitôt :

— Eh bien, reprit-il avec résolution, j'irai au bal en habit de voyage!

— Écoute, interrompit le farfadet.

Un tintement venait de retentir dans le clocher le plus voisin : minuit sonna. Michel compta les douze coups et ne put retenir un cri! C'était l'heure désignée par les parents pour faire connaître, parmi les prétendants qui se seraient présentés, celui que la jeune fille choisissait. Il joignit les mains avec désespoir.

— Malheureux que je suis! s'écria-t-il; quand j'arriverais maintenant, tout serait fini : héritiers et parents se moqueraient de moi!

— Et ce serait justice, mon gros homme, répliqua Drak avec un ricanement aigu, car tu l'as dit toi-même : *A ceux qui arrivent trop tard il ne doit rester que le regret.* Ceci te servira, j'espère, de leçon, et t'empêchera, une autre fois,

de railler les faibles : car tu sauras désormais que *les plus petits sont de taille à se venger.*

MICCO SPADARO.

Domenico Gargiuoli, plus connu sous les noms de Micco Spadaro, est né à Naples en 1612, et est mort en 1679. « C'était, dit l'abbé Lanzi, un paysagiste d'un grand mérite, habile pour la figure, même en grand, ainsi qu'il l'a prouvé à la Chartreuse et ailleurs ; mais surtout d'un talent extraordinaire pour les petites figures. Viviani Codagora, grand peintre de perspective, ne voulut plus, après l'avoir connu, qu'aucun autre que lui fit de figures ou de sujets historiques à ses vues d'architecture, tant il y mettait un heureux accord... Spadaro n'avait point d'égal dans l'art de représenter des scènes populaires de son pays, de celles surtout où le sujet exige une grande multitude de figures. Ses personnages, dans quelques-unes de ses peintures, dépassent le nombre de mille. Il se servit de beaucoup des estampes de Stefano della Bella et de Callot, mais ce fut en habile imitateur et sans la moindre apparence de plagiat. Quant à ses figures les plus impor-



Musée de Naples. — Portrait de Mazaniello, par Micco Spadaro.

tantes et les plus grandes (dans lesquelles on ne peut dissimuler les contours défectueux), il en observait les mouvements d'après nature et les retouchait avec soin. »

On conserve dans le Musée Bourbon de Naples un grand nombre de tableaux du Spadaro ; entre autres : son Portrait, un Moïse faisant jaillir l'eau d'un rocher, un Saint Bruno recevant la règle de son ordre des mains de l'Enfant Jésus ; Saint Jacques de Galice à cheval, exterminant les Sarrasins ; les Noces de Cana, Jésus-Christ et Pilate, une Déposition de croix, Salomé recevant la tête de saint Jean-Baptiste, la Vierge au chapelet, des Saints et des Saintes, des Têtes de vieillards, un Paysage avec cascade, et plusieurs sujets populaires qui, avec le portrait de Mazaniello, sont ses œuvres les plus dignes de curiosité ; on remarque surtout sa vue cavalière de la place du Mercato de Naples, lors de la peste de 1656 : c'est un panorama de Naples au dix-septième siècle, qui en apprend plus sur les mœurs et la physionomie de cette ville que beaucoup de livres.

Le portrait de Mazaniello est loin d'être une bonne peinture. On voit aisément que Micco Spadaro, quoique l'ami du modèle, n'a pas eu l'intention d'ennoblir ses traits. On peut ajouter qu'il n'en aurait pas eu le pouvoir. Il appartenait à Salvator Rosa, également contemporain de Mazaniello, de représenter ce qu'il y avait de sérieux et de force dans le héros populaire ; à Micco Spadaro de représenter l'aspect trivial et pour ainsi dire comique.

manière si ingénieuse que non-seulement le vulgaire y voyait l'influence directe de la divinité, mais que, parmi les auteurs qui en ont fait mention, il y en a beaucoup qui ont cru y reconnaître quelque chose de surnaturel. Les chrétiens eux-mêmes ne se sont pas toujours défendus de cette singulière idée. Le P. Kircher a réuni un certain nombre de ces procédés et les a fort clairement expliqués. Nous lui empruntons une partie de ce qui va suivre.

Le lait de la bonne déesse. — Certains temples dédiés à la mère des dieux possédaient une statue de la déesse disposée de telle sorte que l'on voyait le lait jaillir de toutes les mamelles dès que l'on allumait des flambeaux fixés à l'autel. Ce phénomène avait paru à plusieurs auteurs si difficile à expliquer, qu'ils l'avaient attribué à l'influence des démons. Mais le P. Kircher, dans son ouvrage célèbre intitulé : *OEdipus Egyptiacus*, prouve très-clairement, de la manière suivante, qu'il n'est aucun besoin de magie ni de sortilége pour en rendre compte.

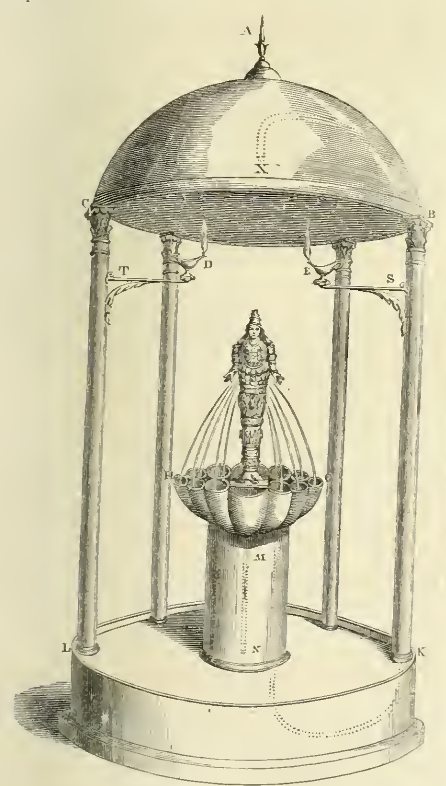


Fig. 1. Statue de laquelle jaillit du lait lorsqu'on allume les lampes qui éclairent l'autel.

La construction ABCKL (fig. 1) se compose d'un dôme hémisphérique creux ABC, supporté sur quatre colonnes. Au centre de l'espèce de pavillon ainsi formé, était l'autel MN surmonté de la coupe GH et de la statue aux nombreuses mamelles.

Aux colonnes BK, CL, étaient adaptés des candélabres à bras mobiles S, T. L'hémisphère étant bien hermétiquement fermé par une plaque métallique BC, on remplissait de lait le petit autel MN, qui communiquait, d'une part, avec l'intérieur de la statue par un tube marqué d'un trait pointillé au milieu de l'autel; d'autre part, avec le dôme creux par un autre tube deux fois recourbé NKBX. Au moment du sacrifice, on allumait les deux lampes D, E en tournant les bras S, T, de manière que la chaleur de la flamme allât frapper le plafond CB du dôme. L'air renfermé dans l'intérieur de cette boîte hémisphérique, se dilatant sous l'influence de la chaleur, sortait par le tube XBK, pressait le lait renfermé dans l'autel et le faisait remonter par le tube droit jusque dans l'intérieur de la statue, à la hauteur des mamelles. Une série de petits conduits, entre lesquels se divisait le tube principal, portaient le liquide jusqu'aux mamelles, par où il jaillissait au dehors, à la grande admiration des spectateurs. Le sacrifice fini, on éteignait les lampes et le lait cessait de couler.

Portes qui s'ouvraient quand on allumait le feu sur l'autel. — Les anciens avaient aussi construit dans leurs temples des sanctuaires dont les portes s'ouvraient toutes seules au commencement du sacrifice, et se refermaient spontanément à la fin. Héron d'Alexandrie nous a transmis la description de deux procédés qu'ils employaient pour obtenir ce résultat.

Soit d'abord (fig. 2) une base creuse ABCF, sur laquelle sont posés l'autel ED et la porte. Les deux battants de cette porte tournaient autour d'axes dont les prolongements *ab*, *cd* faisaient corps avec les battants eux-mêmes; de sorte que si les grands cylindres *ab*, *cd* venaient à tourner, ils faisaient mouvoir les battants de la porte. Les extrémités inférieures et supérieures de ces axes portaient sur des tourillons; mais la figure ne fait voir que ceux de l'extrémité inférieure en *b* et en *d*. Dans l'intérieur du compartiment creux ABCF, il y avait un vase GK qui communiquait par un tube G*f* avec le creux de l'autel ED, et par un siphon KL avec un autre vase XX. L'anse de ce second vase était attachée aux deux cylindres *ab*, *cd* par des cordes qui s'enroulaient, l'une de haut en bas, l'autre de bas en haut. Deux autres cordes étaient enroulées en sens contraires à la partie inférieure des cylindres, et étaient tendues par un poids Q qui passait sur la poulie de renvoi Y. Le vase GK était préalablement rempli d'eau par l'orifice P que l'on bouchait ensuite bien hermétiquement. Au moment du sacrifice, le feu étant allumé sur l'autel, l'air dilaté par la chaleur à l'intérieur de cet autel ED pressait la surface du liquide renfermé en GK, et forçait l'eau à monter dans le siphon KL, d'où elle tombait dans la marmite XX. Celle-ci devenue plus pesante descendait, et, tirant les cordes enroulées à la partie supérieure des cylindres *ab*, *cd*, faisait ouvrir les portes. Lorsque le feu venait à s'éteindre, l'eau repassait de la marmite XX dans le vase GK par le même siphon, par suite de la raréfaction de l'air, et, les effets contraires se produisant, les portes se fermaient.

Le P. Kircher a proposé, en décrivant cet appareil, d'y ajouter un autre siphon *rr*, au moyen duquel le mouvement de fermeture s'opère sans qu'il soit préalablement nécessaire d'éteindre ou d'enlever le feu.

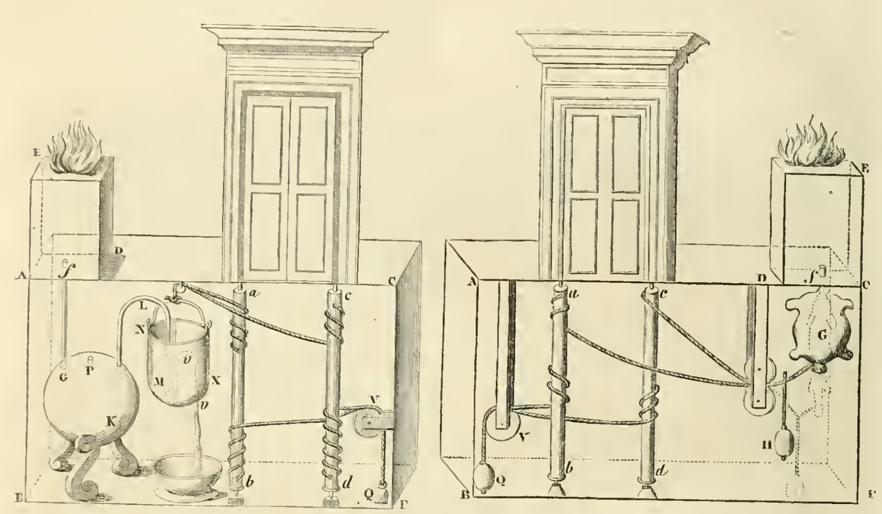
La marmite XX étant remplie, le siphon *rr* se trouve amorcé, et la marmite se vide entièrement par ce siphon. Bientôt alors le contre-poids Q devient plus lourd que la marmite, et, par la traction qu'il exerce sur les cordes enroulées à la partie inférieure des cylindres, il referme les portes. De l'une ou de l'autre manière, le sacrifice se trouve terminé mystérieusement au grand ébahissement des assistants.

Le second procédé, indiqué plutôt que décrit par Héron d'Alexandrie, diffère peu du prédédent. Il suffit encore d'enlever le feu de l'autel pour que les portes se referment. La fig. 3 en donne la représentation. Nous n'avons pas à nous arrêter aux parties communes aux deux figures, parties designées par les mêmes lettres. Le mécanisme fondamental consiste ici dans la faculté que possède une outre G de forme

convenable de se dilater en largeur quand elle est gonflée, tandis qu'elle s'allonge et descend plus bas quand elle se vide. Un trait pointillé indique la position de l'outre vide, position dans laquelle le poids H tire sur les axes des portes, de manière à tenir ces portes fermées. Au contraire, dès que la flamme de l'autel a suffisamment dilaté l'air renfermé dans le compartiment creux DE, cet air gonfle l'outre, et le poids H, prenant la position marquée en traits pleins sur la figure,

Fig. 2. Premier procédé.


Fig. 3. Second procédé.



Sanctuaires dont les portes s'ouvrent lorsque l'on allume le feu sur l'autel.

ce poids cesse sur les portes qui sont alors ouvertes par l'influence du contre-poids. Le contraire a lieu dès que l'extinction du feu vient à raréfier de nouveau l'air de l'autel.

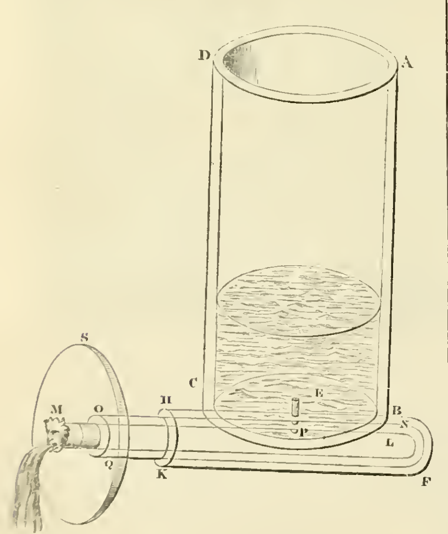


Fig. 4. Roue à eau lustrale.

La roue à l'eau lustrale. — Clément d'Alexandrie rapporte, au sixième livre de ses *Stromates*, que, dans les temples égyptiens, on trouvait des roues qu'il suffisait de tourner pour obtenir en abondance de l'eau lustrale dont on avait besoin. C'est encore Héron d'Alexandrie qui, par la trente et unième question de ses *Pneumatiques*, nous fournit l'explication du mystère. Dans les temples égyptiens, dit-il, il y a sous les portiques des roues d'airain mobiles autour de leur axe, que ceux qui entrent font tourner, parce que l'airain passe pour purifier. Il y a aussi des vases pour recevoir l'eau que les personnes qui vont entrer doivent employer aux aspersions. Voici comment la rotation de la roue fera couler l'eau dans ces vases. Derrière le portique est caché un vase ABCD rempli d'eau, percé au fond d'un orifice E. A la base inférieure est fixé un tube FHK que traverse l'orifice E prolongé. Un autre tube LM est fixé par le bout L au fond du premier tube, et est muni d'un orifice P percé dans le prolongement du premier orifice E. Enfin un tube intermédiaire NOQ portant une roue S, et percé d'un orifice qui peut prendre une position verticale dans l'axe des deux premiers, se meut à frottement entre les deux premiers. Pour que l'eau coule, il suffira de tourner la roue S, de manière à amener l'orifice intermédiaire dans la même verticale que les deux premiers.

On voit donc qu'il ne s'agissait là que d'une espèce de robinet tout à fait analogue à celle que nous employons encore aujourd'hui pour tirer le vin. Mais ce robinet dont on a fait plus tard un robinet à plusieurs fins, et qui est, à proprement parler, le premier linéament de l'ingénieux tiroir de la machine à vapeur (voy. 1847, p. 404), était un des procédés dont les prêtres égyptiens avaient longtemps gardé le secret pour eux seuls. Il paraît qu'ils croyaient faire par la roue un appel aux intelligences supérieures qu'ils appelaient *inges*, ministres de la Divinité suprême. C'était *Mophta*, le génie de la nature aquatique, qui fournissait l'eau sacrée nécessaire au culte, et surtout aux cérémonies lustrales.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

TRAINS DE BOIS SUR UN FLEUVE AMÉRICAIN.



Le grand nombre de fleuves navigables qui traversent l'Amérique du Nord a été pour les Yankees un des plus puissants moyens de colonisation. C'est grâce à eux qu'ils ont pu pénétrer dans les contrées écartées, établir des communications, transporter à peu de frais les produits. Ces chemins *qui marchent* ont plus fait pour l'œuvre américaine que toutes les découvertes de la science et tous les efforts de l'industrie; sans eux il est probable que le progrès de la civilisation aux États-Unis eût été singulièrement ralenti, et que ce flot vivant de population qui avance toujours comme une mer montante se fût forcément aggloméré et restreint dans des limites beaucoup plus étroites.

Nos fleuves d'Europe ne peuvent guère, au reste, donner une idée de ceux du nouveau monde. Ces derniers, traversant d'immenses espaces, et incessamment grossis par une multitude d'affluents considérables, finissent par rouler un volume d'eau prodigieux. Aussi leur navigation exige-t-elle en même temps beaucoup d'audace et de persévérance. Entrecoupés d'îles, soumis à des changements de niveau qui créent sur certains points des *rapides* difficiles à franchir, ils sont de plus embarrassés par un nombre incalculable d'arbres abattus par les orages ou entraînés par les inondations. Ces bois de dérive, appelés (selon la position qu'ils prennent dans le fleuve) *logs*, *snags* ou *sawyers*, causent des désastres fréquents aux bateaux qu'ils défoncent et aux radeaux qu'ils soulèvent et submergent. Le gouvernement des États-Unis a travaillé à dégager les cours du Mississipi et de l'Ohio au moyen de l'appareil du capitaine Shreve; mais les autres fleuves du gouvernement fédéral n'ont été soumis à aucun travail; les bateaux à vapeur qui les parcourent tâchent de parer à la rencontre des bois flottants par le renfort établi à leur avant et qui est désigné par le nom de ***bulk head***.

C'est un étrange spectacle que celui d'un fleuve des États-Unis, roulant dans toute sa sauvage majesté au milieu des prairies vierges et des forêts primitives qu'entrecoupent de loin en loin des clairières ménagées par la hache du défricheur, ou des villes bâties à la limite même de la solitude. Au milieu des arbres qu'il charrie et des rapides qui accidentent son cours, on voit glisser les trains de bois et les barques chargées de marchandises que croisent les immenses *steamboats* destinés à la remonte. Ces bateaux à vapeur sont de vastes maisons comprenant un rez-de-chaussée et un premier étage au-dessus desquels fument deux hautes cheminées. Leur capacité varie entre deux cents et six cents tonneaux, et leur longueur de trente-cinq mètres à cinquante. On y trouve jusqu'à deux cents lits, et ils vous transportent à raison de 25 ou 30 centimes par lieue. L'étage inférieur est abandonné aux mariniers qui remontent pour prendre au haut du fleuve les bateaux plats et les radeaux qui transportent aux marchés des villes les productions des défrichements supérieurs.

C'est grâce à ces énormes *steamboats* que la population américaine remonte sans cesse plus avant dans la solitude et y essaime ses hardis pionniers. Le nombre de ceux-ci est d'autant plus considérable que l'Union tient toujours des terrains à la disposition des émigrants. (Voy. 1849, p. 97.)

Ces terrains sont tous situés à l'ouest. Dès que l'émigrant est arrivé sur le sol qui lui a été concédé, on entend reten-

tir sa hache. Les bois abattus pour le défrichement servent à construire l'habitation, à faire les clotures; le reste est successivement expédié par le fleuve vers le marché le plus prochain : c'est le premier gain du défricheur.

Le nombre des trains de bois qui sillonnent un cours d'eau indique donc le nombre des défrichements entrepris, mais ne correspond pas toujours à celui des terrains légitimement concédés. Il existe, en effet, une certaine classe de défricheurs rebelles aux lois des États, et persuadés que toute terre inoccupée appartient au premier occupant. On les appelle *squatters*. Les *squatters* s'inquiètent peu de l'arpentage fédéral, et n'achètent jamais une terre à laquelle ils ne reconnaissent point de propriétaire légitime. Lorsqu'ils ont trouvé, dans la solitude, un lieu qui leur convient, ils s'y établissent, et défendent leur terrain avec la carabine contre quiconque voudrait le réclamer en vertu d'une concession écrite. Cependant, comme ils se sentent toujours menacés dans leur usurpation, ils s'appliquent surtout à abattre les bois et à en faire des trains qu'ils expédient aux villes bâties plus bas sur le fleuve.

Notre gravure représente deux de ces trains qui naviguent entre une ferme et des îles couvertes de cèdres. Le premier, engagé dans le courant, s'efforce d'éviter un rapide que l'on aperçoit à sa gauche.

C'est aux expéditions multipliées de ces bois sans valeur primitive, et transportés presque sans frais, que les États-Unis doivent le bas prix de leurs constructions maritimes et fluviales. Malheureusement leur durée est de beaucoup inférieure à celle de nos bois d'Europe. « Quelle que soit l'attention qu'on apporte au choix des matériaux et à leur conservation, dit l'auteur des *Lettres sur l'Amérique du Nord*, il est rare qu'un bateau de l'Ouest aille au delà de quatre à cinq ans. Dernièrement, un vieux capitaine, me parlant d'un bateau à la construction duquel il avait apporté tous les soins imaginables, me disait avec un profond soupir : — Il est mort à trois ans! (*She died at three years.*) Cette magnifique végétation de l'Ouest, ces arbres si vigoureux, si droits, près desquels nos chênes d'Europe ressembleraient à des nains, grandis rapidement sur l'épaisse couche de terreau déposée aux temps diluviens par les fleuves de la grande vallée, donnent un bois dont la durée est précisément en rapport avec le temps qu'ils ont mis à pousser. Là aussi se vérifie ce principe, si exact à l'égard de la gloire des hommes et de la splendeur des empires, que le temps ne respecte que ce qu'il a fondé. »

N'entretenez point de votre bonheur un homme moins heureux que vous. PLUTARQUE.

UNE ÉPITAPHE.

Ce que j'ai dépensé, je l'ai perdu; ce que je possédais, je l'ai laissé à d'autres : mais ce que j'ai donné est encore à moi.

ESSAI SUR LES ORIGINES DE LA MACHINE A VAPEUR.

Troisième article. — Voy. 1847, p. 377; et 1848, p. 250.

1681. DIGESTEUR ET SOUPAPE DE SURETÉ PAR DENIS PAPIN.

Nous en avons assez dit pour faire comprendre que le marquis de Worcester n'a aucun titre sérieux pour être compté parmi les inventeurs des machines à vapeur. Telle est l'opinion de M. Stoart, le plus impartial et le mieux renseigné des écrivains qui se sont occupés de l'histoire de ces machines, de l'autre côté du détroit. C'est véritablement à Papin que commence une ère nouvelle; c'est de lui que nous allons voir successivement sortir la conception des organes les plus importantes des machines modernes.

Denis Papin, protestant français, qui, dès avant la révocation de l'édit de Nantes, avait vécu en divers pays étrangers, publia à Londres, en 1681, un ouvrage intitulé : *A new digester or engine*, etc., in-4. Une traduction française de cet ouvrage parut en 1682, à Paris, sous ce titre : *la Manière d'amollir les os*, etc., petit volume in-16. On trouve dans l'une et dans l'autre édition la description d'un mécanisme connu aujourd'hui sous le nom de soupape de sûreté, et qui joue un rôle d'une extrême importance dans tous les appareils à vapeur, sans exception.

Il s'agissait de mesurer la pression de la vapeur dans une marmite cylindrique bien close, de manière à ne pas pousser cette pression au delà du point nécessaire à la *coction* des substances soumises à l'action de la vapeur. Pour cela, Papin imagina de souder un petit tube HH (fig. 1) dans le couvercle BB de sa marmite. Le dessus du tube est muni d'une soupape P, bien exacte et garnie de papier, qui est fermée par la pression du levier LM. Ce levier, dont une extrémité est fixée en LQ, porte vers l'autre extrémité un poids N; et la pression que cette espèce de romaine exerce sur la petite soupape P pour la maintenir fermée, dépend de la position que le point de suspension M occupe sur la tige. Pour que la soupape fût toujours convenablement humide, un tube OO, de diamètre encore plus petit que HH, était adapté à celui-ci, de manière à plonger par son extrémité inférieure dans l'eau de la marmite. En donnant à la soupape P un diamètre d'environ 17 millimètres, à la verge LM une longueur égale à six fois la distance du point fixe L à la soupape, un poids égal à un demi-kilogramme suffit pour faire équilibre à une pression intérieure de trois atmosphères.

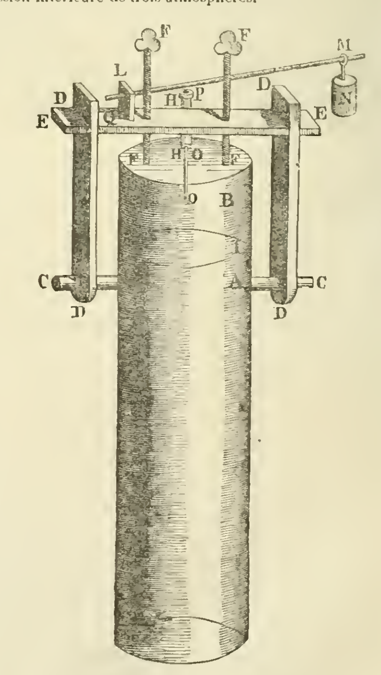


Fig. 1. Marmite de Papin munie de sa soupape de sûreté. (Fac-similé.)

La partie de l'appareil indiquée par les lettres CC, DD, EE, est un cadre destiné à maintenir solidement le couvercle

sur le corps de la marmite, à l'aide des vis de pression F, F.

La soupape de sûreté est encore aujourd'hui peu différente de l'invention primitive. C'est une des plus utiles et des plus ingénieuses conceptions de Papin, de cet homme de génie trop longtemps méconnu, que nous allons rencontrer encore bientôt dans la carrière.

1683. LE CHEVALIER MORLAND.

Sir Samuel Morland publia à Paris, en 1685, un volume in-4 intitulé : *Élévation des eaux par toute sorte de machines réduites à la mesure, au poids et à la balance*, etc.

L'emploi du feu comme force motrice n'y est indiqué que d'une manière bien succincte et seulement dans la préface ; mais il paraît qu'il existe au *British Museum* un très-beau manuscrit dont le titre est le même que celui de l'ouvrage imprimé, et qui renferme le passage suivant :

« L'eau étant évaporée par la force du feu, ses vapeurs demandent incontinent un plus grand espace (environ 2 000 fois) que l'eau n'occupait auparavant, et, plutôt que d'être toujours emprisonnées, feraient crever une pièce de canon. Mais étant bien gouvernées selon les lois de la statique, et par science réduites à la mesure, au poids et à la balance, alors elles portent paisiblement leurs fardeaux comme de bons chevaux ; et ainsi seraient-elles d'un grand usage au genre humain, particulièrement pour l'élévation des eaux, selon la table suivante, qui marque le nombre de livres qui pourront être levées 1 800 fois par heure, à 6 pouces de levée, par des cylindres à moitié remplis d'eau, aussi bien que les divers diamètres et profondeurs desdits cylindres. »

Morland paraît avoir été un ingénieur distingué au moins par la fécondité de son esprit et par la méthode avec laquelle il expose les résultats de ses recherches. Les nombres qu'il donne pour exprimer les volumes relatifs de l'eau et d'un poids égal de vapeur sont beaucoup moins éloignés de la vérité qu'on n'aurait dû l'attendre d'expériences faites en 1682. Aussi, bien que ses expériences aient été résumées soixante-huit ans après la première édition des *Raisons des forces mouvantes*, elles doivent assurer au nom de Morland une place dans l'histoire de la vapeur considérée comme force motrice.

1690-1695. PREMIÈRE MACHINE A VAPEUR, A PISTON ET A CYLINDRE, PAR DENIS PAPIN.

Les actes de Leipzig, de 1690, renferment un Mémoire latin dont le titre, traduit en français quelques années après par l'auteur lui-même, Denis Papin, est le suivant : « Nouvelle manière de produire à peu de frais des forces mouvantes extrêmement grandes. » L'appareil dont notre fig. 2 est le *fac-similé* y est figuré et décrit dans les termes suivants : « AA est un tuyau égal d'un bout à l'autre, et bien fermé par en bas. — BB est un piston ajusté à ce tuyau. — DD est le manche attaché au piston. — EE une verge de fer qui peut se mouvoir autour d'une verge qui est en F. — G un ressort qui presse la verge de fer EE, en sorte qu'elle entre dans l'échancrure H sitôt que le piston avec son manche est élevé assez haut pour que ladite échancrure H paraisse au-dessus du couvercle II. — L est un petit trou au piston par où l'air peut sortir du fond du tuyau AA, lorsque l'on y enfonce le piston pour la première fois.

» Pour se servir de cet instrument, on verse un peu d'eau dans le tuyau AA jusqu'à la hauteur de trois ou quatre lignes (8 à 9 millimètres) ; on y fait ensuite entrer le piston et on le pousse jusqu'au bas, en sorte que l'eau qui est au fond du tuyau regorge par le trou L. Alors on ferme ledit trou avec la verge MM, et on y met le couvercle II qui a autant de trous qu'il en faut pour entrer sans obstacle. Ayant ensuite mis un feu médiocre sur le tuyau AA, il s'échauffe fort vite, parce qu'il n'est fait que d'une feuille de métal fort mince, et l'eau qui est dedans se changeant en vapeurs fait une pression si forte qu'elle surmonte le poids de l'atmosphère et pousse le piston BB en haut, jusqu'à ce que l'échancrure H paraisse au-dessus du couvercle II, et que la verge de fer EE y soit poussée par le ressort G, ce qui ne se fait pas sans bruit. Alors il faut incontinent éloigner le feu, et les vapeurs dans ce tuyau se condensent bientôt en eau par le froid, et laissent le tuyau absolument vide d'air ; alors il n'y a qu'à tourner la verge E autant qu'il est nécessaire pour la faire sortir de l'échancrure H et laisser le piston en liberté descendre, et il arrive que le piston est incontinent poussé en bas par tout le poid de l'atmosphère, et produit le mouvement qu'on veut avec d'autant plus de force que le diamètre du tuyau est plus grand. Et il ne faut point douter que l'air n'agisse sur ces tuyaux avec toute la force dont sa pesanteur est capable ; car j'ai vu par expérience que le piston ayant été élevé par la chaleur jusqu'au haut du tuyau AA, est ensuite redescendu jusque tout au fond, et cela plusieurs fois de suite ; en sorte qu'on ne saurait soupçonner qu'il y ait eu aucun air pour le presser au-dessous et résister à sa descente... »

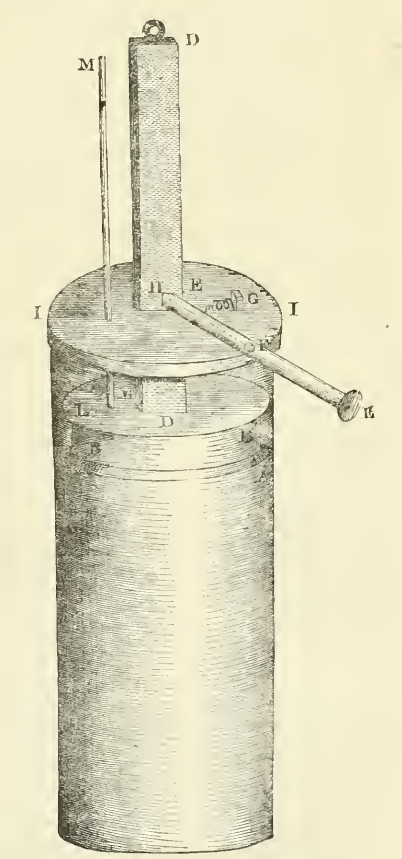


Fig. 2. Premier cylindre à vapeur avec piston, par Papin. (Fac-similé.)

Voilà bien la description la plus claire, la plus méthodique de la machine appelée plus tard *atmosphérique*, parce qu'elle met en jeu la pression de l'atmosphère. Dans les appareils

de Héron d'Alexandrie, de Salomon de Caus, de Branca, la vapeur avait un mode d'action tout différent; ici elle agit dans un corps de pompe contre un piston mobile qui s'y meut à frottement doux, alternativement de bas en haut et de haut en bas. C'est là le principe de la machine à vapeur, telle qu'on l'emploie encore de nos jours.

Papin connaissait parfaitement la cause physique de la force de son appareil. « Comme l'eau, dit-il, a la propriété, étant par le feu changée en vapeur, de faire ressort comme l'air, et ensuite de se recondenser si bien par le froid, qu'il ne lui reste plus aucune apparence de cette force de ressort, j'ai cru qu'il ne serait pas difficile de faire des machines dans lesquelles, par le moyen d'une chaleur médiocre et à peu de frais, l'eau ferait un vide parfait... »

Il n'avait pas moins bien compris quelle force on pouvait attendre de ce nouveau moteur, et les applications qu'on en pourrait tirer. « L'on voit, disait-il, combien cette machine, qui est si simple, pourrait fournir de prodigieuses forces et à bon marché... » Et plus loin : « Il serait trop long de rapporter ici de quelle manière cette invention se pourrait appliquer à *tirer l'eau des mines, jeter des bombes, ramer contre le vent*, et à plusieurs autres usages de cette sorte; mais il faut que chacun, selon les besoins qu'il en aura, imagine les constructions les plus propres pour ses desseins. Je ne puis pourtant m'empêcher de remarquer ici en passant combien cette force serait préférable à celle des galériens pour aller vite en mer... »

Ainsi, tout en cherchant avant tout à tirer de sa machine atmosphérique un moyen nouveau d'élever l'eau, Papin avait bien vu que le mouvement alternatif du piston dans le corps de pompe pouvait recevoir d'autres applications, et devenir un moteur universel. Il avait particulièrement proposé l'emploi de la vapeur pour la navigation.

Ce magnifique ensemble d'idées fondées sur des expériences positives, se trouve consigné, comme nous l'avons dit, dans les *Acta eruditorum*, publiés à Leipzig en août 1690. Il n'y occupe que l'intervalle compris de la page 410 à la page 414. Ce fut seulement cinq ans plus tard, en 1695, qu'elles furent reproduites avec quelques développements dans un petit volume publié à Cassel en français, sous le titre : *Recueil de diverses pièces touchant quelques nouvelles machines;* et à Marbourg, en latin, sous le titre : *Fasciculus dissertationum de novis quibusdam machinis*, etc.

Cette idée première de l'emploi de la force motrice, développée lors du mouvement alternatif du piston dans un cylindre, a quelque chose de si fécond et de si ingénieux qu'il est curieux d'en rechercher les plus anciennes traces.

La pompe foulante et aspirante à deux corps de pompe, munis chacun d'un piston, se trouve décrite et figurée dans les *Pneumatiques* de Héron d'Alexandrie. Son usage contre les incendies y est spécialement indiqué. Vitruve, qui écrivait une centaine d'années après Héron, attribue à Ctésibius, maître de Héron, l'invention de cet ingénieux appareil.

Or, toute machine a son *inverse*, dans laquelle la puissance devient la résistance, et réciproquement. Il était donc naturel de chercher un mécanisme dans lequel la force motrice agirait alternativement au-dessus et au-dessous d'un piston doué d'un mouvement de va-et-vient dans un cylindre.

Le premier qui ait abordé le problème est le célèbre Huygens, qui, vers 1680, imagina d'employer la poudre à canon à cet usage. Une petite quantité de poudre était placée au bas d'un corps de pompe vertical, dans une chambre à ce destinée. On mettait le feu à la poudre : l'explosion soulevait jusqu'au haut du corps de pompe un piston équilibré par un contrepoids, et chassait en même temps l'air et les gaz contenus dans ce corps de pompe, à travers deux tuyaux latéraux en cuir flexible faisant l'office de soupapes. Le vide une fois fait à l'extérieur, le piston pressé par le poids de l'atmosphère redescendait en soulevant une certaine charge additionnelle au contre-poids.

Mais l'idée d'employer la poudre à canon comme force motrice n'était pas due à Huygens : elle avait été émise, dès 1678, dans un opuscule intitulé : *Pendule perpétuelle avec la manière d'élever l'eau par le moyen de la poudre à canon*, par l'abbé Jean de Hautefeuille. Cet abbé, né à Orléans en 1647, mort en 1724, est un des inventeurs les plus ingénieux et les plus féconds du dix-septième siècle. Dans l'écrit que nous venons de citer, il n'avait employé le vide produit par la combustion de la poudre qu'à aspirer l'eau dans un tube muni de clapets. Lorsqu'il apprit que Huygens avait fait des expériences où ce vide était employé à soulever des corps solides, il consigna de nouveau ses idées à ce sujet dans ses *Réflexions sur quelques machines à élever les eaux* (Paris, 1682). La description sommaire de l'appareil et des expériences de Huygens ne fut publiée qu'en 1693, dans le beau recueil intitulé : *Divers ouvrages de mathématique et de physique, par MM. de l'Académie royale des sciences*. Paris, in-folio.

Papin ne paraît pas avoir eu connaissance de l'opuscule de l'abbé de Hautefeuille : mais il suivit les expériences de Huygens et l'y aida même, ainsi qu'il le dit dans les *Acta eruditorum* de 1688 (p. 501). Il attira à plusieurs reprises l'attention des savants sur ce sujet : en 1687, dans le numéro du mois de mai des *Nouvelles bataves*, et en 1688, dans le passage cité des *Actes de Leipzig*. Dans le mois de dé-

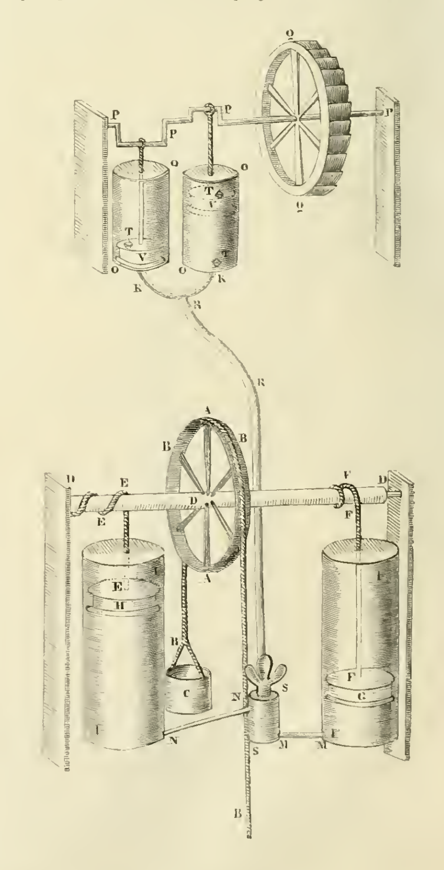


Fig. 3. Première machine atmosphérique sans vapeur, de Papin.

cembre de la même année, le même journal (p. 641) publia de lui la description de la machine représentée dans notre fig. 3, description et figure qui furent reproduites dans le *Recueil de diverses pièces* imprimées à Cassel en 1695, Voici l'explication de cette figure.

QQ est une roue hydraulique mue par une chute d'eau.

PPP est un essieu doublement coudé, traversant le centre de cette roue, et mobile avec elle.

OO, OO sont des corps de pompe dans lesquels se meuvent des pistons V, V, munis de soupapes T,T, ouvrant de bas en haut.

RR, RR, RR sont les trois branches d'un tuyau qui établit la communication entre les pompes aspirantes OO, OO, et le robinet SS.

SS est un robinet à plusieurs fins qui, suivant la position de la clef, établit communication entre le tuyau RRRR et le tuyau NN, en interceptant la communication avec le tuyau MM, ou réciproquement; de sorte que si le vide tend à se faire au-dessous du piston H dans le cylindre II, l'air extérieur communiquera librement avec le dessous du piston G dans l'autre corps de pompe LL, et que ce piston G n'offrira aucune résistance au mouvement.

EEE, FFF sont des cordes enroulées en sens contraire autour de l'essieu DD, de telle sorte que l'une s'enroule quand l'autre se déroule, que le piston G monte quand le piston H descend, et réciproquement.

AA est une grande roue fixée sur l'essieu DD.

BBBB, corde enroulée sur cette roue, faisant monter et descendre l'un après l'autre deux seaux, dont l'un est marqué en C; le seau plein monte pendant que le vide descend.

Cette machine était considérée par Papin comme « un moyen de transporter fort loin la force des rivières. » Elle fut présentée par lui, en 1687, à la Société royale de Londres, et proposée plus tard au comte Guillaume Maurice de Solms, qui le consultait sur la meilleure manière de tirer l'eau d'une mine, à peu de distance de laquelle coulait une rivière dont la force motrice pouvait être utilisée. Ce furent les objections faites à la Société royale, et les inconvénients mis en évidence par l'emploi de la poudre à canon, qui engagèrent Papin à essayer d'un autre moyen de produire le vide au-dessous d'un piston. Nous venons de voir quelle heureuse solution de ce problème il donna en employant la condensation de la vapeur par le froid. Ainsi, de transition en transition, la pompe de Ctésibius s'était transformée en une machine inverse où le piston était pressé au lieu de presser lui-même; pressé par de la vapeur en dessous, par l'atmosphère en dessus, au lieu de presser de l'eau par sa face inférieure. Quelle frappante liaison entre des idées si dissemblables au premier abord!

Résumons maintenant en quelques mots ce paragraphe de notre essai.

Papin a imaginé la première machine à vapeur à piston et à cylindre.

Il a vu, le premier, que l'action de la force élastique de la vapeur pouvait être combinée, dans une même machine à feu, avec la propriété dont cette vapeur jouit, et qu'il a signalée, « de se recondenser si bien par le froid qu'il ne lui reste plus aucune apparence de force de ressort. »

Il a compris toute la portée du moteur universel qu'il avait imaginé, et a explicitement indiqué la navigation à vapeur.

1698-1702. PREMIÈRE MACHINE A VAPEUR EXÉCUTÉE EN GRAND PAR SAVERY.

Le 25 juillet 1698, c'est-à-dire quatre-vingt-trois ans après la publication des Raisons des forces mouvantes de Salomon de Caus, et huit ans après l'insertion aux Actes de Leipzig de la machine de Papin, le capitaine Thomas Savery prit une patente pour l'exploitation d'une machine qui, perfectionnée et mise en état de fonctionner d'une manière utile, est représentée en coupe verticale dans notre fig. 4. La vapeur est produite dans la chaudière B, qui est placée au milieu d'un fourneau et munie d'une soupape de sûreté V. Le robinet C étant ouvert, la vapeur passe de la chaudière dans le vase S; elle presse l'eau renfermée dans ce vase, puis la refoule dans le tube A en soulevant la soupape *a* et en fermant la soupape *b*. L'eau jaillit par l'extrémité supérieure du tube A. Lorsque le vase S est vide, on ferme le robinet C, de manière à intercepter la communication entre la chaudière et le récipient S, et on dirige, à l'aide du robinet E, un courant d'eau froide sur ce récipient, de manière à y condenser la vapeur qui s'y était introduite. Le vide se produit par la condensation de la vapeur; alors la soupape *b* se soulève, et l'eau du réservoir inférieur, qu'il s'agit d'épuiser, monte dans le récipient S par le tube D. On rouvre le robinet C, et ainsi de suite.

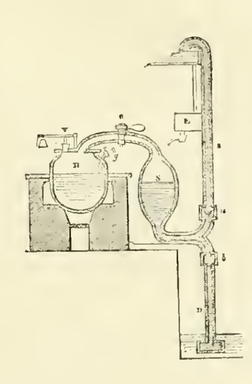
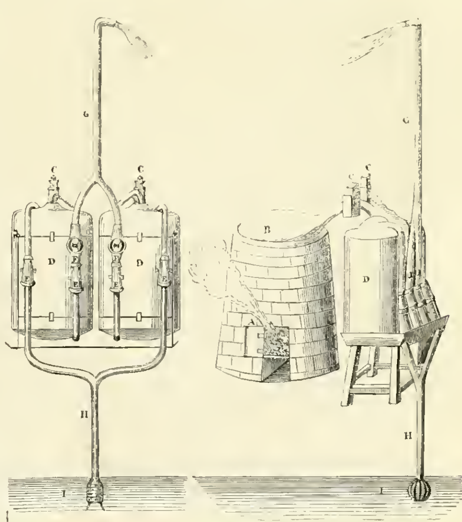


Fig. 4. Machine de Savery. (Coupe verticale.)

Fig. 5. Élévation de face. Fig. 6. Perspective cavalière.



Première machine de Savery, d'après les Transactions philosophiques (1700).

Un modèle de la machine de Savery fut présenté pour la première fois le 14 juin 1699 à la Société royale de Londres, et fonctionna devant elle de manière à obtenir son approbation. Les Transactions philosophiques de cette année (n° 253, p. 228) mentionnèrent succinctement cette approbation, et donnèrent deux figures représentant la machine et accom-

pagnées d'une simple légende. Les Actes de Leipzig de janvier 1700 (p. 29 et pl. I) reproduisirent le passage et les figures des Transactions. Nous donnons une réduction très-exacte des figures sous les numéros 5 et 6, et nous traduisons librement la légende originale.

La machine est vue de face dans la fig. 5, et en perspective par le côté dans la fig. 6.

A est le foyer, B la chaudière. C, C, sont deux robinets qui, lorsqu'on les tourne successivement, laissent entrer tour à tour la vapeur dans les deux vases D, D. Ces deux vases reçoivent d'un réservoir inférieur I l'eau qui doit être élevée. E, E, E, E, soupapes qui se soulèvent de bas en haut. F, F, robinets qui retiennent l'eau du réservoir supérieur, lorsque l'on nettoie les soupapes. G, tube de propulsion. H, tube aspirateur. I, réservoir inférieur.

Il est facile, d'après ce qui précède, de faire la part de Savery dans la machine que nous venons de décrire. Comparons, en effet, la portion de la fig. 4 qui est à droite du robinet C avec la belle fontaine proposée en 1615 par Salomon de Caus (voy. 1848, p. 252) pour élever l'eau par la chaleur solaire. Que résulte-t-il de cette comparaison? Dans l'une et dans l'autre, l'eau du réservoir inférieur est aspirée par suite d'un vide produit dans un récipient placé au-dessus. Dans l'une comme dans l'autre, la pression exercée à l'intérieur du récipient force l'eau à monter par un tube dans un réservoir supérieur. Les soupapes sont disposées de la même manière. Seulement, dans l'appareil de Salomon de Caus, la pression est produite par de l'air qu'échauffent les rayons du soleil, et le vide (très-imparfait d'ailleurs) résulte de l'absence de ces rayons. Dans la machine de Savery, au contraire, c'est la vapeur qui exerce la pression nécessaire à l'ascension de l'eau; c'est le refroidissement de cette vapeur, obtenu par une injection extérieure d'eau froide, qui donne lieu au vide. Mais Salomon de Caus lui-même avait indiqué cet emploi de la pression de la vapeur depuis quatre-vingt-trois ans; et la machine de Papin, antérieure de huit ans à celle de Savery, était essentiellement fondée sur la formation du vide par précipitation de la vapeur. Que si l'on revendiquait en faveur de Savery l'idée d'avoir séparé la chaudière du récipient où la vapeur agit par sa pression, nous rappellerions que Kircher avait publié cette idée dès 1641 (voy. 1848, p. 255, fig. 10), et qu'elle était consignée dans plusieurs ouvrages. « Que reste-t-il donc à Savery? L'honneur d'avoir, le premier, exécuté un peu en grand une machine d'épuisement à feu, et, si l'on veut, celui d'avoir opéré la condensation de la vapeur par le refroidissement que des aspersions d'eau froide occasionnaient dans les parois extérieures du vase métallique qui la renfermait. En décrivant pour la première fois cet ingénieux moyen de faire le vide, Papin, en effet, ne s'était pas expliqué sur les *différentes constructions faciles à imaginer* (ce sont ses expressions) *qu'on peut employer* pour atteindre ce but. Pendant ses expériences avec un petit cylindre, il se contentait, comme on l'a vu, d'enlever le feu. » (Arago, Ann. des long. pour 1829, p. 183.)

1705-1712. PREMIÈRE APPLICATION EN GRAND DE LA MACHINE ATMOSPHÉRIQUE, PAR NEWCOMEN, CAWLEY ET SAVERY.

Savery n'avait d'abord rien imaginé pour renouveler l'eau dans la chaudière, non plus que pour hâter le refroidissement de la vapeur dans les récipients. Ce ne fut qu'en 1702 qu'il publia, dans un petit ouvrage intitulé l'Ami du mineur (*the Miner's friend*), la description de la machine perfectionnée dont notre fig. 4 représente la coupe.

« Les mineurs se montrèrent peu sensibles à la politesse. Avec une seule exception, aucun ne lui commanda de machines. Elles n'ont été employées que pour distribuer de l'eau dans les diverses parties des palais, des maisons de plaisance, des parcs et des jardins; on n'y a eu recours que pour franchir des différences de niveau de 12 à 15 mètres. Il faut reconnaître, au reste, que les dangers d'explosion auraient été redoutables si on avait donné aux appareils l'immense puissance à laquelle leur inventeur prétendait atteindre. » (Arago, *Éloge de Watt.*)

Parmi les hommes dont l'attention se porta sur la machine de Savery, figuraient Thomas Newcomen, serrurier, et John Cawley, vitrier, tous deux de la ville de Darmouth, dans le Devonshire. Newcomen avait quelque instruction. Il était en correspondance avec le célèbre R. Hooke, son compatriote, l'un des esprits les plus inventifs de cette époque féconde en inventeurs. Dans le nombre des projets qu'ils discutaient ensemble, l'idée de Papin, celle du corps de pompe avec un piston, ne fut pas oubliée. On a trouvé dans les papiers de Hooke le brouillon d'une lettre dans laquelle ce savant cherchait à dissuader Newcomen de faire une machine d'après ce principe. La lettre renferme ce passage remarquable : « Si Papin pouvait opérer subitement le vide sous le piston, votre affaire serait faite. » (Robison, *A System*, t. II, p. 58.)

Or, l'aspersion d'eau froide sur les parois du cylindre donnait le moyen, sinon de parvenir à ce but, au moins d'en approcher; et la production de la vapeur dans une chaudière séparée du cylindre rendait la chose plus facile. Telles furent les idées que Newcomen et Cawley voulurent mettre à exécution, en s'en assurant la propriété par une patente. Mais Savery était déjà patenté pour une machine où le vide s'opérait par la condensation de la vapeur. En conséquence, il fut fait un arrangement entre Newcomen, Cawley et Savery. Tous trois partagèrent le privilége de la patente qu'ils obtinrent en 1705. Telle est l'origine de la machine d'épuisement, connue des artistes sous le nom de *machine de Newcomen* ou de *machine atmosphérique*.

Cette machine se composait essentiellement d'un corps de pompe muni d'un piston, au-dessous duquel la vapeur arrivait, comme dans la machine de Papin; seulement, la vapeur se produisait dans une chaudière à part, et était condensée, non par l'enlèvement du feu, mais par une aspersion d'eau froide contre les parois du cylindre.

« Au commencement du dix-huitième siècle, l'art de construire de grands corps de pompe parfaitement cylindriques, l'art d'ajuster dans leur intérieur des pistons mobiles qui les fermassent hermétiquement, était très-peu avancé. Aussi, dans la machine de 1705, pour empêcher la vapeur de s'échapper des interstices compris entre la surface du cylindre et les bords du piston, ce piston était-il constamment couvert à sa surface supérieure d'une couche d'eau qui pénétrait dans tous les vides et les remplissait. Un jour qu'une machine de cette espèce marchait sous les yeux des constructeurs, ils virent, avec une extrême surprise, le piston descendre, plusieurs fois de suite, beaucoup plus rapidement que de coutume. Cette vitesse leur parut d'autant plus étrange, que le refroidissement produit par le courant d'eau froide qui descendait extérieurement le long de la surface du corps de pompe n'avait amené jusque-là la condensation de la vapeur intérieure qu'assez lentement. Après vérification, il fut constaté que, ce jour-là, c'était d'une tout autre manière que le phénomène s'opérait : le piston se trouvant accidentellement percé d'un petit trou, l'eau froide qui le recouvrait tombait dans l'intérieur même du cylindre, par gouttelettes, à travers la vapeur, la refroidissait, et dès-lors la condensait plus rapidement.

» Depuis cette époque, on a muni les machines atmosphériques d'une ouverture en pomme d'arrosoir; c'est de là que part la pluie d'eau froide qui se répand dans la capacité du cylindre et y condense la vapeur au moment où le piston doit descendre. Le refroidissement extérieur se trouve ainsi supprimé, et les va-et-vient sont beaucoup plus prompts. Cette importante amélioration, comme tant d'autres qu'on pourrait citer, fut le résultat d'un heureux hasard. » (Arago, Ann. des long. de 1829.)

Ce fut seulement vers le milieu ou la fin de l'année 1712 que fut imaginée la condensation par injection, quelques jours après que la première machine atmosphérique avait commencé à fonctionner au compte d'un M. Back de Wolverhampton, avec lequel les trois associés avaient passé un marché pour l'élévation de l'eau. Il n'avait pas fallu moins de sept années pour réaliser la première application de la machine qu'ils avaient conçue.

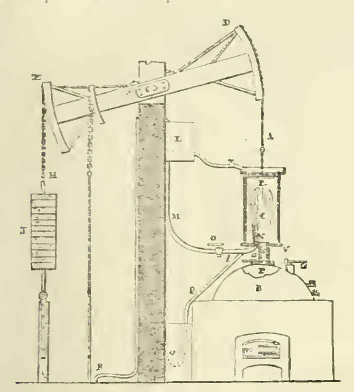


Fig. 7. Machine de Newcomen. (Coupe verticale.)

La fig. 7 représente la machine ainsi modifiée, en élévation pour la majeure partie, et en coupe pour le cylindre et son ajustage sur la chaudière.

La vapeur engendrée dans la chaudière B passe, par l'ouverture *p* et le tube S, dans le cylindre C, et détruit l'effet de la pression atmosphérique qui s'exerce sur la surface supérieure du piston P. Le contre-poids I fait monter le piston. Celui-ci étant parvenu au haut de sa course, on ferme le robinet à vapeur *p* au moyen du manche *a*, et l'on ouvre le robinet O, ce qui permet à un courant d'eau froide, descendant du réservoir L par le tube M, de jaillir dans le cylindre par l'ouverture N et d'y condenser la vapeur. La pression atmosphérique fait alors descendre le piston P en soulevant le contre-poids I et les tiges des pompes d'épuisement adaptées au bras gauche GE du *balancier* EGD. L'air et le reste de la vapeur non condensée, contenus dans le cylindre C, sortent, pendant la descente du piston, par une soupape latérale adaptée vers V. L'eau de condensation s'échappe par le tuyau Q, dont l'extrémité est également garnie d'un clapet *v*. La tige verticale R fait mouvoir une petite pompe foulante qui élève dans la bache L l'eau destinée à la condensation. G est l'axe de rotation du balancier, qui est doué d'un mouvement circulaire autour de cet axe. Les chaînes qui soulèvent alternativement le piston d'une part, le contre-poids et les tiges des pompes d'autre part, s'enroulent sur des arcs de cercle adaptés au balancier; au moyen de quoi ces chaînes sont constamment tenues dans la même verticale.

Dans les premières machines de Newcomen, les robinets *a*, O, se manœuvraient à la main. « La tradition attribue à un enfant, nommé Humphry Potter, la première invention du mécanisme à l'aide duquel la machine elle-même tourne les robinets à l'instant convenable. On raconte que Potter, contrarié un jour de ne pouvoir pas aller jouer avec ses camarades, imagina d'attacher les extrémités de deux ficelles aux manivelles des deux robinets qu'il devait ouvrir et fermer. Les autres extrémités ayant été liées au balancier, les tractions que celui-ci occasionnait en montant ou en descendant remplaçaient les efforts de la main. » (Arago, Ann. des long. pour 1829.) Le mécanisme de Humphry Potter fut appelé par lui-même un *scoggan*, par allusion à une expression populaire du comté d'York qui signifie un paresseux. Le mouvement de la machine fut accéléré; elle donna jusqu'à quinze ou seize coups par minute.

Le mécanisme pour ouvrir et fermer les robinets restait encore embarrassé de crampons et de ressorts, lorsque Beighton, ingénieur livré exclusivement à la construction des machines pour les mines, fit à Newcastle sur Tyne, en 1718, une machine à vapeur dans laquelle il établit une tige unique suspendue au balancier, pour faire mouvoir un mécanisme inventé par lui (*hand gear*), mécanisme dont on fait encore usage dans les machines modernes, à quelques modifications près. La tige de Beighton porte le nom de *plug-frame*.

La fig. 8 représente en perspective, d'après une planche du *Cours de physique expérimentale* de Désaguliers, une machine de Newcomen munie de tous ces perfectionnements, suivant le type le plus parfait que l'on connût vers le milieu du dix-huitième siècle. Malgré sa complication apparente, cette figure sera facile à comprendre pour tout lecteur qui aura pris la peine de nous suivre seulement à partir des premiers essais de Papin en 1690.

Au-dessus du foyer, et dans l'intérieur d'une enveloppe maçonnée, se trouve la chaudière, dont les contours cachés sont marqués d'un trait discontinu avec les lettres o, o, o. Dans l'axe vertical de la chaudière et de son enveloppe est placé le cylindre CC, qui communique avec la chaudière par un tuyau *d*. La vapeur n'entre dans le cylindre qu'autant qu'une certaine tige, marquée du numéro 10, ouvre le *régulateur* ou disque qui recouvre ou découvre à volonté le bas du tuyau *d*. Ce régulateur étant ouvert, la vapeur pousse le piston vers le haut de sa course, ou plutôt lui permet de vaincre la pression atmosphérique. Alors les tiges *i*, *k* des pompes, adaptées au bras droit du balancier *h*H, soulèvent sans effort le piston. Le bras droit H descend, le bras gauche *h* remonte. Lorsque le piston est arrivé vers le haut de sa course, on ferme le régulateur, et on ouvre, au moyen de la tige marquée des numéros 1, 2, un robinet sur lequel cette tige agit par un engrenage. Ce robinet ouvert, l'eau contenue dans une bache supérieure passe par le tube MN*n* dans le cylindre C, où elle jaillit et opère la condensation. Sous l'influence du vide formé dans le cylindre, le piston redescend, pressé par tout le poids de l'atmosphère; l'extrémité gauche *h* du balancier s'abaisse, l'extrémité droite H se relève, et les pompes *k*, *i* remontent de l'eau. Z est un tube par lequel l'eau est amenée à la surface du piston, de manière à humecter constamment le cuir dont il est entouré. Le tube WI sert à alimenter la chaudière, au moyen de l'eau déjà échauffée qui a séjourné au-dessus du piston. L'eau d'injection est évacuée par le tube I, dont l'extrémité inférieure est recourbée, munie d'un clapet, et plonge dans l'eau. Le tube Y est un vide-trop-plein pour l'eau qui recouvre le piston. On voit en X un petit tube muni d'une soupape appelée *soupape reniflante*, par laquelle s'échappe, lorsque le piston arrive au bas de sa course, l'air provenant de la vapeur et de l'eau de condensation. Le peu d'eau qui sort par la soupape reniflante va se dégorger dans le tube Y. La pompe dont la tige est *i* sert à l'épuisement; celle dont la tige est *k* refoule l'eau dans le tuyau appuyé le long du massif en maçonnerie, et la pousse jusque dans la bache d'où part le tube M. La tringle verticale en bois QQ est le *plug-frame*. Elle monte et descend avec le balancier, maintenue qu'elle est le long d'une coulisse pratiquée dans le plancher. On voit qu'elle est munie d'une rainure et de diverses chevilles à l'aide desquelles elle agit sur les leviers qui commandent le régulateur et le robinet d'injection. Il est inutile d'entrer dans les détails de ce mécanisme pour en faire comprendre l'esprit. Les tiges L, QQ, *k*, *i*, restent constamment dans la même verticale, grâce aux arcs de cercle sur lesquels s'enroulent et se déroulent les chaînes d'attache dans les mouvements oscillatoires du balancier. F indique une soupape de sûreté chargée directement et non par l'intermédiaire d'une romaine, système fort inférieur

à celui de Papin, auquel on n'a pas tardé à revenir. En G sont placés deux robinets d'épreuve correspondant à des tubes dont les extrémités inférieures plongent l'une dans l'eau, l'autre dans la vapeur, lorsque le niveau de l'eau dans la chaudière est à la hauteur convenable. Pour que cette condition soit remplie, il faut que celui de gauche donne un jet d'eau et celui de droite un jet de vapeur. Lorsqu'en les ouvrant on trouve qu'elle ne l'est pas, on hâte ou on ralentit l'alimentation de la chaudière, suivant que l'eau y est descendue trop bas ou y est montée trop haut.

Assis et appuyé contre le massif du milieu, apparaît le mécanicien auquel est confiée la conduite de l'appareil. Il est là, calme, n'ayant à subir aucun travail pénible, surveillant avec des yeux intelligents la marche de sa machine, prêt à pousser ou à ralentir le feu, veillant à ce que toutes les parties du mécanisme fonctionnent régulièrement. La vapeur se charge du reste; l'homme n'intervient plus que comme directeur des mouvements d'un moteur gigantesque qui ne demande qu'un peu d'eau et de charbon pour faire les ouvrages pénibles auxquels l'antiquité païenne aurait employé des milliers d'esclaves.

L'immortelle conception de Papin est enfin passée dans le domaine de la pratique industrielle. Ce génie supérieur avait bien pressenti les perfectionnements ultérieurs qui permettraient à la machine la propriété de marcher d'elle-même. Dans l'explication de sa première machine à double effet,

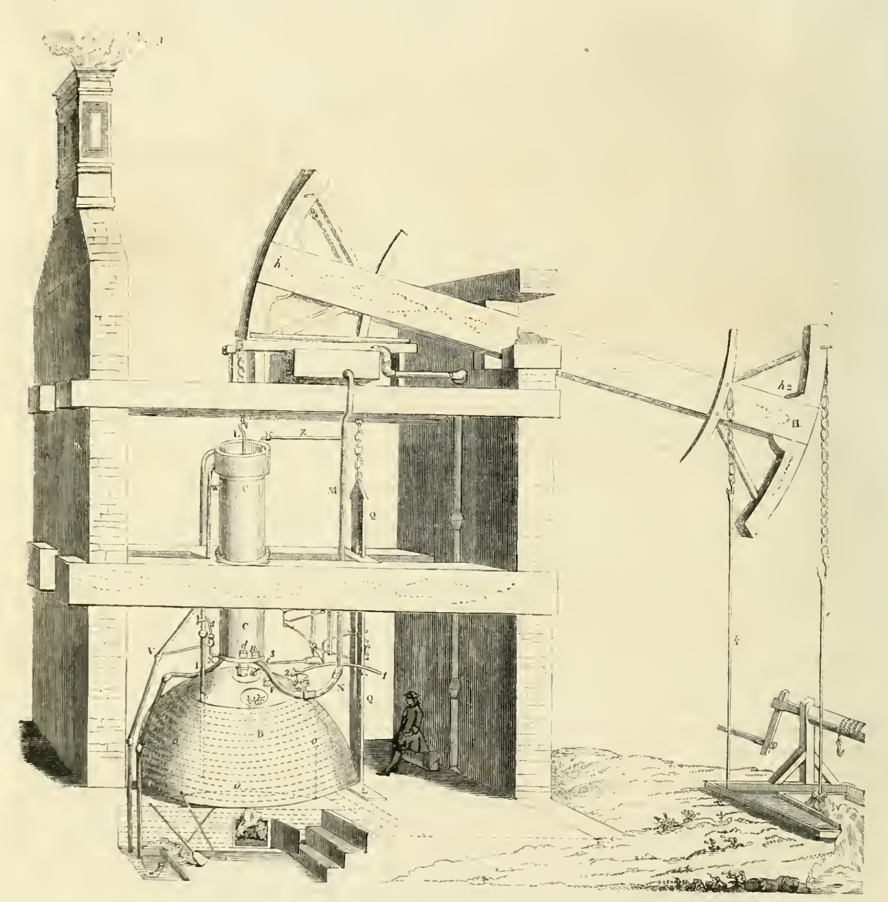


Fig. 8. Machine de Newcomen et Cawley fonctionnant pour l'épuisement d'une mine.

représentée dans notre fig. 3, « on pourrait, dit-il, trouver quelque manière de faire que la machine elle-même tournât le robinet dans le temps qu'il faudrait... » Par quelle étrange fatalité le nom de cet homme éminent, que Newcomen, Cawley et Savery s'étaient bornés à copier, qui leur avait fourni le cylindre à vapeur avec un piston à mouvement alternatif, le vide par la condensation de la vapeur, la soupape de sûreté, a-t-il été oublié presque constamment dans l'histoire de la merveilleuse machine qui fait tant d'honneur à l'esprit humain? C'est ce que nous tâcherons d'expliquer dans un quatrième et dernier article.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon

UNE LÉGENDE DE COLOGNE.



Dessin de Karl Girardet.

J'avais épuisé toutes les raisons, tous les palliatifs auprès de parents justement irrités. La mère, plus violente et aussi inflexible que le père, m'enleva bientôt l'espoir de trouver en elle un appui.

En vain je m'étendis sur l'esprit, le mérite de leur fille :

— Elle n'en est que plus coupable, murmura le père les dents serrées.

— Elle apporterait des soins si doux à votre vieillesse! elle rendrait la gaieté, le mouvement à votre intérieur...

— Plutôt finir mes jours à l'hôpital, s'écria la mère, que revoir sous ce toit celle qui a fait blanchir mes cheveux avant l'âge!

— Si vous saviez ce que la pauvre fille a souffert depuis dix ans! elle a, certes, expié...

— Oui, interrompit la mère, voilà dix ans qu'elle a franchi en fugitive ce seuil que son ombre ne souillera plus; et, de ce jour, j'ai cessé de la connaître, elle ne m'est plus rien!

Le père se cachait la tête entre les mains; je jugeai qu'il s'attendrissait. Comment accroître cette favorable émotion? Comment la tourner en pitié, en pardon? La religion a sa légende de miséricorde pour le fils prodigue; je n'en connaissais aucune en faveur de la fille imprudente. C'est à elle que s'applique l'effroyable maxime :

> L'honneur est comme une île escarpée et sans bords;
> On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors.

En regardant pleurer une coupable encore belle et touchante, j'avais trouvé mille excuses à des égarements qui m'apparaissaient sous une tout autre couleur en présence de ces vieux parents, de ces murs nus, de ces meubles sombres et poussiéreux. Rien d'étonnant à ce que ma médiation fût inefficace, puisqu'une secrète colère s'élevait en moi contre celle qui avait fait ce logis sordide et désolé. Un passé bien différent me revenait en mémoire avec les riantes scènes de l'adolescence de la jeune fille, et je fus assez maladroit pour rappeler au père ces souvenirs déchirants.

— Il me semble la voir encore appuyée sur ton épaule, cousin, dis-je au vieillard absorbé dans sa tristesse. Qu'elle était gracieuse dans ses prières, séduisante dans ses câlineries! Tu ne pouvais rien lui refuser alors. Te souvient-il de ce jour où elle te supplia de la conduire à je ne sais plus quelle fête? « Cher papa, répétait-elle avec sa douce voix dont le timbre argentin vous gagnait le cœur, j'en ai si fort envie! Est-ce que tu voudrais, pour la première fois, père, contrarier, chagriner ta petite Sara? » Penchée, elle rapprochait de ton oreille des lèvres tour à tour boudeuses et souriantes, comme si son souffle caressant avait eu le don de t'ensorceler. Tu cédas; tous nous eussions fait de même... Qui m'eût dit qu'un jour je plaiderais pour cette même fille et ne serais point écouté!

Tandis que je parlais, mon vieux cousin se retournait sur lui-même avec un mouvement d'angoisse. Tout à coup il releva la tête : les muscles contractés, la physionomie endurcie, le sourcil froncé, l'œil enflammé et sec, il me regarda, puis regarda la porte. J'avais été trop loin; la pantomime était significative, et je cherchai lentement mon chapeau.

Cette porte, sur laquelle mon parent tenait ses yeux rivés, s'ouvrit alors doucement, et je vis paraître une cousine que je fréquentais peu (je n'avais guère affaire à elle, ou elle à moi), mais dont je me moquais volontiers. « Dame Fourmi, » je l'avais dotée du sobriquet, toujours par voie et par chemins, trottait de ci, de là, portait, remportait, promenait toujours quelque bagatelle : c'était pour celui-là, c'était pour celle-ci. Constamment elle faisait la découverte, dans son intimité, d'individus en train de naître, de se marier ou de se faire enterrer. Il fallait revêtir les uns, nourrir, placer, aider ou inhumer les autres. Le cœur de la petite bonne femme, véritable bureau omnibus, alimentait cette inces-

sante activité qui troublait mon repos et fatiguait mon indolence. Cette fois pourtant sa visite me fit plaisir; la diversion rendait mon départ moins urgent.

— Bonjour, dit-elle; comment vous va par cette brume? Bien, je pense. Le brouillard est bon à la vigne, la neige excellente aux blés; pourquoi ne nous en accommoderions-nous pas, nous autres créatures de Dieu, qui mangeons la graine des uns et buvons le jus de l'autre? Ah! c'est vous, cousin l'Endormi; tant mieux! vous êtes mon débiteur. Savez-vous que vous nous avez gagné les plus beaux lots au dernier tirage des Petites-Économes? Aussi je vous réserve le double des billets. Ce n'est pas vous taxer trop haut; et remerciez-moi, car tous mes billets gagnent. Voyons, exécutez-vous de bonne grâce.

Ce verbiage n'était pas de nature à me dérider.

— Trève à vos éternelles loteries, cousine, repris-je; cette année, je n'ai pas à perdre plus d'argent que de gaieté. Réservez les faveurs du sort à quelque autre.

Le ton était encore moins encourageant que les paroles. La cousine me regarda avec quelque surprise; les joyeuses rides qui resserraient gaiement le coin de ses yeux s'allongèrent, et, accompagnant d'un léger mouvement d'épaule son petit hochement de tête habituel :

— A la bonne heure, répondit-elle, j'attendrai.

S'asseyant auprès de la maîtresse du logis qui s'efforçait de se montrer calme et de lui prêter attention, elle commença aussitôt à déployer ses petits paquets et à parler à demi-voix. Je pus entendre qu'il s'agissait de ventes pour des orphelins, de souscriptions, d'associations charitables, et je continuai à tourner et retourner mon chapeau entre mes doigts sans pouvoir me résoudre à abandonner la partie, sans pouvoir découvrir un biais pour revenir à la charge.

Mes réflexions étaient peu réjouissantes. Comment aller dire à celle chez laquelle j'avais fait naître et encouragé l'espérance, que ce père, jadis trop indulgent, n'était plus qu'un juge inflexible? que toutes les douleurs qu'elle avait accumulées dans le cœur de sa mère s'étaient tournées en une aigre rancune? Enseveli dans ces pensées qui se poursuivaient au murmure monotone de la conversation, j'en fus tiré par une exclamation soudaine :

— Sara! s'écriait la petite cousine; pauvre enfant! chère enfant! où est-elle?

A cet élan je repris courage. Nos parents avaient parlé, et la dévote scrupuleuse dans laquelle je n'aurais jamais cherché un auxiliaire devenait le plus ardent, le plus chaud avocat de ma pauvre repentante.

— Pourquoi ne m'est-elle pas venue trouver tout de suite? me demanda la cousine avec une brusquerie affectueuse.

— Qu'elle ne reparaisse pas ici! interrompit violemment la mère; sa vue me tuerait.

— Non, elle ne vous tuera pas, cousine, elle vous fera revivre. Les larmes sincères lavent toute tache; celle qui pleure est pardonnée. Si vous la repoussiez, je la recevrais, moi : ma chambrette est assez grande pour deux. Dès qu'elle nous revient, qui se souviendra que jamais elle nous ait quittés!

— Je vous croyais plus de moralité, plus de religion, reprit la mère avec dépit.

Et je vis que son irritation allait s'en prendre à celle qui empiétait sur ses droits, sur son rôle maternel.

Mais la petite cousine était résolue à ne pas se laisser battre ou réduire au silence.

— Chère amie, s'écria t-elle lui saisissant les mains, qu'elle retint entre les siennes avec une douce violence, est-ce qu'il n'y a pas plus de joie pour le coupable qui se repent que pour le juste qui n'a pas péché? Quoi! elle revient essuyer toutes les larmes qu'elle nous a fait verser, et, créanciers sans merci, nous lui en demanderions compte! Elle nous revient, celle que nous avions tant aimée, tant pleurée! ah! que béni soit le Seigneur qui nous la ramène! C'est sur vos genoux qu'elle a appris sa première prière. Vous souvient-il du jour où, d'elle-même, elle y ajouta : « Faites, bon Dieu, que maman me pardonne! » Vous souvient-il de votre accident, cousine? L'enfant était plus pâle que vous lorsqu'il fallut vous saigner; c'est elle qui perdit connaissance, et « Ma mère! » fut le premier mot que murmurèrent ses lèvres décolorées.

La vieille femme dégagea une de ses mains et chercha son mouchoir.

L'émotion prêtait une véritable éloquence à cet esprit que je croyais vulgaire, et qui m'avait semblé se rapetisser dans une foule de minutieux et insipides détails, comme si le but, la charité, n'agrandissait pas toutes choses! Je ne m'avisai plus de plaider une cause que la petite cousine comprenait mieux que moi. Elle n'eut garde de rappeler les faiblesses paternelles, origine peut-être des erreurs de Sara; mais elle revint à ces jours d'angoisses où, près du chevet de sa fille malade, le père demandait à mourir au lieu d'elle. Réveillant les tendresses assoupies, elle détrempa le cœur des vieux parents avec les souvenirs du berceau, des premiers sourires, des premières prières balbutiées au giron maternel. Tout un passé de candeur enfantine, d'amour ingénu, de ce gracieux et touchant développement de l'enfance, renaissait dans ses récits entremêlés de pieuses invocations; et lorsque, les paupières gonflées de larmes d'attendrissement, le père et la mère, plus qu'à demi vaincus, lancèrent quelques banalités sur l'opinion publique, sur la nécessité de faire longtemps expier les fautes de peur que l'exemple d'une dangereuse indulgence ne servît d'encouragement au vice et ne scandalisât les gens de bien, la petite cousine raconta une légende dont la suave morale fit une profonde impression sur mon esprit mondain.

« Dans la ville de Cologne, dit-elle, il y avait, il y a bien, bien longtemps, un rigide monastère de religieuses cloîtrées. Les grandes familles de l'Allemagne, des bords du Rhin, de la France même, y faisaient entrer leurs filles lorsqu'elles voulaient les arracher aux séductions du siècle et leur assurer tout d'abord une place en paradis. C'est ainsi qu'une enfant de sept ans, nommée Béatrix, y fut conduite. Si pieuse elle était, qu'avant quinze ans elle obtint de faire ses vœux. C'était mal, c'était contre les règles du couvent; mais la jeune fille avait tant prié pour être admise parmi les sœurs, tant montré d'ardeur et de zèle, qu'il n'y avait pas moyen de résister à sa vocation. Eh! qui aurait osé blâmer la supérieure, lorsque la plus jeune des religieuses se montrait aussi la plus régulière et la plus fervente?

» Sacristine de la chapelle de la Vierge, Béatrix prenait tout le soin des ornements, et son unique plaisir était de parer l'autel confié à ses soins. Son innocence, sa piété, sa diligence, firent pendant sept ans l'édification du saint monastère. Mais il advint qu'un jour on parla dans la ville (et, grâce aux pensionnaires et aux sœurs converses, la nouvelle eut bientôt gagné le couvent), il advint qu'on parla de la prochaine arrivée d'un ambassadeur. C'était un grand seigneur français, lequel, allant demander en mariage pour son souverain une princesse allemande, passait par Cologne afin d'y faire ses dévotions aux rois mages. On contait merveilles de l'ambassadeur et de sa brillante suite; si bien que Béatrix, qui n'avait rien vu de si beau que la procession de la Fête-Dieu et jamais rêvé autre spectacle, en vint à désirer vivement d'assister à cette pompe mondaine. Elle pria longtemps, elle pria si fort la tourière, que celle-ci consentit à entr'ouvrir une lucarne condamnée. Ce fut par l'étroite ouverture que la jeune religieuse vit passer les beaux seigneurs. Plus d'un leva la tête et salua, en baisant le bout de ses doigts, la jolie recluse qui tour à tour ramenait et écartait le voile de son front rougissant. Quel plaisir de regarder passer tous ces cavaliers chamarrés d'or et de soie, qui, le fau-

donc Sarrasins C'est pourquoi notre artiste a mis sa bombarde portative aux mains d'un nègre coiffé d'un turban.

L'ARCADE DE SAINT-YVES A RENNES.

Les religieuses hospitalières de l'ordre de Saint-Augustin avaient été établies à Rennes, en 1644, par les soins de la commune; mais le local où elles avaient été placées ne tarda pas à se trouver trop étroit pour les pauvres malades. La commune autorisa les bonnes sœurs à construire au-dessus de la rue de la Poissonnerie un corps de logis soutenu par une arcade, à la condition expresse que « les armes de la ville seraient posées dans le lieu le plus éminent de ce bâtiment pour preuve de la concession. »

Cette arcade (qui doit disparaître, si elle n'a disparu dans le redressement des quais), s'étant trouvée démasquée, grâce à de récentes démolitions, a ouvert une perspective assez vaste, encadrée dans le plein cintre de la voûte. On aperçoit les tours de l'église de Toussaint, le pont de Berlin et la halle aux toiles. Le dessin que nous donnons est antérieur à ces démolitions et ne laisse voir que l'église; le reste est caché par de vieilles maisons.

A peu de distance de l'arcade Saint-Yves se trouvait la vieille poterne par laquelle Duguesclin ravitailla les Rennois assiégés. Cet épisode est un des plus curieux de la vie du grand capitaine breton.

« Bertrand, dit dom Lobineau, donna sur le camp des Anglais au lever du soleil, dans le temps que l'on changeait les gardes, et que la plupart des ennemis dormaient. Il abattit les tentes, mit le feu partout et fit un si grand ravage que les Anglais se persuadèrent qu'il y avait vingt mille Français dans le camp. Bertrand, poussant toujours sa pointe, arriva dans une rue du camp où il y avait un très-grand nombre de charrettes chargées de toutes sortes de provisions de bouche; il s'en rendit maître après avoir tué ceux qui voulurent se défendre, et fit conduire les charrettes aux portes de la ville, qui lui furent ouvertes aussitôt qu'on l'eut reconnu. Il fut



Vue prise de l'arcade de Saint-Yves, à Rennes.

conduit comme en triomphe à la maison de son oncle, où, ayant assemblé les charretiers dont il avait enlevé les vivres, il les fit payer, leur rendit leurs chevaux et leurs charrettes, et leur recommanda deux choses : la première d'aller saluer de sa part le duc de Lancastre, et la seconde de ne plus amener de vivres aux Anglais, sous peine de la vie. Ils exécutèrent fidèlement le premier de ces ordres en disant au duc :

— Sire, Bertrand se recommande à vous, et dit que, pardieu! il vous verra le plus tôt qu'il pourra, et a assez à vivre lui et ses gens; et quand il vous plaira des vins de la cité, il vous en envoira, et du boschet aussi pour vous adoucir votre cœur. »

L'homme couvert de la peau de chèvre, que le dessinateur a représenté au premier plan, est un paysan de la campagne de Rennes; son costume est celui que portaient les chouans du Maine et de Bretagne, lorsque la grande guerre vendéenne, terminée par la déroute du Mans, se transforma en une lutte de *guerillas*, qui se prolongea dans les départements de l'ouest presque jusqu'à l'empire.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

V. p. 2, 36, 74, 102, 126, 133, 150.

JUILLET.

Dimanche. — C'est hier qu'a fini le mois consacré par les Romains à Junon (*junius*, juin). Nous entrons aujourd'hui en juillet.

Dans l'ancienne Rome, ce dernier mois s'appelait *quintilis* (cinquième), parce que l'année, divisée seulement en dix parties, commençait en mars. Lorsque Numa Pompilius la partagea en douze mois, ce nom de *quintilis* fut conservé ainsi que les noms suivants, *sextilis*, *september*, *october*, *november*, *december*, bien que ces désignations ne correspondissent plus aux nouveaux rangs occupés par les mois. Enfin, plus tard, le mois de *quintilis*, où était né Jules César, fut appelé *julius*, dont nous avons fait juillet.

Ainsi, ce nom inséré au calendrier y éternise le souvenir d'un grand homme; c'est comme une épitaphe éternelle

gravée par l'admiration des peuples sur la route du temps.

Combien d'autres inscriptions pareilles! mers, continents, montagnes, étoiles et monuments humains, tout a successivement servi au même usage! Nous avons fait du monde entier ce livre d'or de Venise où s'inscrivent les noms illustres et les grandes actions. Il semble que le genre humain sente le besoin de se glorifier lui-même dans ses élus, qu'il se relève à ses propres yeux en choisissant dans sa race des demi-dieux. La famille mortelle aime à conserver le souvenir des parvenus de la gloire, comme on garde celui d'un ancêtre fameux ou d'un bienfaiteur.

C'est qu'en effet les dons naturels accordés à un seul ne sont point un avantage individuel, mais un présent fait à la terre; tout le monde en hérite, car tout le monde souffre ou profite de ce qu'il a accompli. Le génie est un phare destiné à éclairer au loin: l'homme qui le *porte* n'est que le rocher sur lequel ce phare a été élevé.

J'aime à m'arrêter à ces idées; elles m'expliquent l'admiration pour la gloire. Quand elle a été bienfaisante, c'est de la reconnaissance; quand elle n'a été qu'extraordinaire, c'est un orgueil de race: hommes, nous aimons à immortaliser les délégués les plus éclatants de l'humanité.

Qui sait si en acceptant des puissants nous n'avons pas obéi à la même inspiration? A part les nécessités de la hiérarchie ou les conséquences de la conquête, les foules se plaisent à entourer leurs chefs de priviléges; soit qu'elles mettent leur vanité à agrandir ainsi une de leurs œuvres, soit qu'elles s'efforcent de cacher l'humiliation de la dépendance en exagérant l'importance de ceux qui les dominent! On veut se faire honneur de son maître; on l'élève sur ses épaules comme sur un piédestal; on l'entoure de rayons afin d'en recevoir quelques reflets. C'est toujours la fable du chien qui accepte la chaîne et le collier, pourvu qu'ils soient d'or.

Cette vanité de la servitude n'est ni moins naturelle ni moins commune que celle de la domination. Quiconque se sent incapable de commander veut au moins obéir à un chef puissant. On a vu des serfs se regarder comme déshonorés, parce qu'ils devenaient la propriété d'un simple comte, après avoir été celle d'un prince, et Saint-Simon parle d'un valet de chambre qui ne voulait servir que des marquis.

Le 7, huit heures du soir. — Je suivais tout à l'heure le boulevard; c'était jour d'Opéra, et la foule des équipages se pressait dans la rue Lepelletier. Les promeneurs arrêtés sur le trottoir en reconnaissaient quelques-uns au passage, et prononçaient certains noms: c'étaient ceux d'hommes célèbres ou puissants qui se rendaient au succès du jour!

Près de moi s'est trouvé un spectateur aux joues creuses et aux yeux ardents, dont l'habit noir boutonné jusqu'au cou montrait la corde. Il suivait d'un regard d'envie ces privilégiés de l'autorité ou de la gloire, et je lisais sur ses lèvres, que crispait un sourire amer, tout ce qui se passait dans son âme.

— Les voilà, les heureux! pensait-il; à eux tous les plaisirs de l'opulence et toutes les jouissances de l'orgueil. La foule sait leurs noms; ce qu'ils veulent s'accomplit; ils sont les souverains du monde par l'esprit ou par la puissance! pendant que moi, pauvre et obscur, je traverse péniblement les lieux bas, ceux-ci planent sur les sommets dorés par le plein soleil de la prospérité.

Je suis revenu pensif. Est-il vrai qu'il y ait ces inégalités, je ne dis pas dans les fortunes, mais dans le bonheur des hommes? Le génie et le commandement ont-ils véritablement reçu la vie comme une couronne, tandis que le plus grand nombre la recevaient comme un joug? La dissemblance des conditions n'est-elle qu'un emploi divers des natures et des facultés, ou une inégalité réelle entre les lots humains? Question sérieuse, puisqu'il s'agit de constater l'impartialité de Dieu!

Le 8, midi. — Je suis allé ce matin rendre visite à un compatriote, premier huissier d'un de nos ministres. Je lui apportais des lettres de sa famille, remises par un voyageur qui arrivait de Bretagne. Il a voulu me retenir.

— Le ministre, m'a-t-il dit, n'a point aujourd'hui d'audience; il veut consacrer cette journée au repos et à la famille. Ses jeunes sœurs sont arrivées avec sa mère; il les conduit ce matin à Saint-Cloud, et ce soir il a invité ses amis particuliers à un bal non officiel. Je vais être tout à l'heure congédié pour le reste du jour, et nous pourrons dîner ensemble. Attendez-moi en lisant les nouvelles du jour.

Je me suis assis près d'une table couverte de journaux que j'ai successivement parcourus. La plupart renfermaient de poignantes critiques des derniers actes politiques du ministère; quelques-uns y joignaient des soupçons flétrissants contre le ministre lui-même!

Comme j'achevais, un secrétaire est venu les chercher pour ce dernier!

Il va donc lire ces accusations, subir silencieusement les injures de toutes ces voix qui le dénoncent à l'indignation ou à la risée publique! Comme le triomphateur romain, il faut qu'il supporte l'insulteur qui suit son char en racontant à la foule ses ridicules, ses ignorances ou ses vices!

Mais parmi les traits lancés de toutes parts, ne s'en trouvera-t-il aucun d'empoisonné? N'est-il pas à craindre que quelqu'un d'entre eux n'atteigne un de ces points du cœur où les blessures ne guérissent plus? Que deviendra une vie livrée à toutes les attaques de la haine envieuse ou de la conviction passionnée? Les chrétiens ne livraient que les lambeaux de leur chair aux animaux de l'arène; l'homme puissant livre aux morsures de la plume son repos, ses affections et son honneur!

Pendant que je rêvais à ces dangers de la grandeur, l'huissier est rentré vivement: — De graves nouvelles ont été reçues, le ministre vient d'être mandé au conseil; il ne pourra conduire sa mère et ses sœurs à Saint-Cloud.

J'ai vu à travers les vitres les jeunes filles qui attendaient sur le perron remonter tristement, tandis que leur frère se rendait au conseil. La voiture qui devait partir, emportant tant de joies de famille, vient de disparaître, n'emportant que les soucis de l'homme d'État.

L'huissier est revenu mécontent et désappointé.

Le plus ou moins de liberté dont il peut jouir est pour lui le baromètre de l'horizon politique. S'il a congé, tout va bien; s'il est retenu, la patrie est en péril. Son opinion sur les affaires publiques n'est que le calcul de ses intérêts! Mon compatriote est presque un homme politique.

Je l'ai fait causer, et il m'a appris des particularités singulières!

Le nouveau ministre a d'anciens amis dont il combat les idées, mais dont il continue à aimer les sentiments. Séparé d'eux par les drapeaux, il leur est toujours resté uni par les souvenirs. Mais les exigences de parti lui défendent de les voir. La continuation de leurs rapports éveillerait les soupçons; on y devinerait quelque transaction honteuse: ses amis seraient des traîtres qui songent à se vendre; lui un corrupteur qui veut les acheter! aussi a-t-il fallu renoncer à des attachements de vingt années, rompre des habitudes de cœur qui étaient devenues des besoins.

Parfois pourtant le ministre cède encore à d'anciennes faiblesses; il reçoit ou visite ses amis à la dérobée; il se renferme avec eux pour parler du temps où ils avaient le droit de s'aimer publiquement, parce qu'ils n'étaient rien. A force de précautions, ils ont réussi à cacher jusqu'ici ce complot de l'amitié contre la politique; mais tôt ou tard les journaux seront avertis et le dénonceront à la défiance du pays.

Car la haine, qu'elle soit déloyale ou de bonne foi, ne recule devant aucune accusation. Quelquefois même elle accepte le crime! L'huissier m'a avoué que des avertissements avaient été donnés au ministre, qu'on lui avait fait craindre des vengeances meurtrières, et qu'il n'osait plus sortir à pied!

Puis, de confidence en confidence, j'ai su quelles sollici-

tations venaient égarer ou violenter son jugement; de quelle manière il se trouvait fatalement conduit à des iniquités qu'il devait déplorer en lui-même. Trompé par sa passion, séduit par les prières, ou forcé par le crédit, il laissait bien des fois vaciller la balance! Triste condition de l'autorité qui lui impose non-seulement les misères de la puissance, mais ses vices, et qui, non contente de torturer le maître, réussit à le corrompre!

Cet entretien s'est prolongé et n'a été interrompu que par le retour du ministre. Il s'est élancé de sa voiture des papiers à la main: il a regagné son cabinet d'un air soucieux. Un instant après, sa sonnette s'est fait entendre; on appelle le secrétaire pour expédier des avertissements à tous les invités du soir: le bal n'aura point lieu; on parle sourdement de fâcheuses nouvelles transmises par le télégraphe, et dans de pareilles circonstances une fête semblerait insulter au deuil public.

J'ai pris congé de mon compatriote, et me voici de retour.

La suite à la prochaine livraison.

UN TABLEAU DE FAMILLE.

Traduit de l'allemand de Grün.

Le grand-père et la grand'mère étaient assis dans le jardin: leurs visages souriaient tranquillement comme un soleil d'hiver.

Les mains enlacées, deux nouveaux époux reposaient auprès d'eux; leur cœur épanoui par la tendresse fleurissait comme la rose de mai.

Un petit ruisseau coulait devant le double groupe en gazouillant son chant de voyageur; les feuilles d'arbre tombaient une à une, et les heures s'écoulaient silencieusement.

Les grands parents, les yeux sur le jeune couple, se rappelaient les joies du passé, et les jeunes époux regardaient le ciel en pensant aux espérances de l'avenir.

SUR LES VOCATIONS.

Pour suivre son talent, il faut le connaître. Est-ce une chose aisée de discerner toujours les talents des hommes? Et à l'âge où l'on prend un parti, si l'on a tant de peine à bien connaître ceux des enfants qu'on a le mieux observés, comment celui dont l'éducation aura été négligée saura-t-il, de lui-même, distinguer les siens? Rien n'est plus équivoque que les signes d'inclination qu'on donne dès l'enfance; l'esprit imitateur y a souvent plus de part que le talent; ils dépendent plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, et le penchant même n'annonce pas la disposition.

J.-J. Rousseau.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

LE VIOLON.

Fin. — Voy. p. 155, 183.

Longtemps les écrivains, les poëtes avaient employé les mots violon et viole à peu près indistinctement comme synonymes; mais au seizième siècle ces deux instruments se séparèrent complétement. Le manche de la viole était divisé par des cases, comme l'est encore le manche de la guitare, ce qui en faisait par conséquent un instrument à sons fixes, tandis que le manche du violon n'avait aucune division. De nos jours, nous regardons avec raison comme un avantage immense cet affranchissement de toute entrave pour les doigts bien exercés d'un violoniste. Il n'en était pas de même du temps des joueurs de viole; cette indépendance était précisément ce qui condamnait le violon à une prétendue infériorité. En raison même de sa simplicité, il était relégué aux emplois vulgaires de la musique, et tous les honneurs étaient pour la viole. Il y avait des violes de quatre ou cinq dimensions. Un concert de ces instruments passait pour ce qu'on pouvait entendre de plus délicieux, de plus parfait, tandis que la seule prérogative officielle du violon était de servir à faire danser. C'était la principale et pour ainsi dire la seule occupation de la bande des violons de la cour. Aussi le savant père Mersenne, un des hommes cependant qui ont des premiers rendu justice au violon, dit en 1630, en parlant de cet instrument dans son volumineux ouvrage de *l'Harmonie universelle*: « .... Ses sons ont plus d'effet sur l'esprit des auditeurs... parce qu'ils sont plus vigoureux et percent davantage.... Et ceux qui ont entendu les vingt-quatre violons du roy, advoüent qu'ils n'ont jamais rien ouy de plus ravissant ou de plus puissant. De là vient que cet instrument est le plus propre de tous pour faire danser, comme l'on expérimente dans les balets et partout ailleurs. »

Pendant deux siècles, il y eut entre les joueurs de viole et les violonistes des conflits de talent et d'amour-propre, à peu près analogues à ceux qui eurent lieu, aux deux siècles précédents, entre les *vielleux* de la *ménestranche*, ou « joueurs d'instruments tant hauts comme bas, » réglementés par une ordonnance du roi Charles VI, et les musiciens qui refusaient de se soumettre aux statuts de la maîtrise. Outre qu'il était défendu à ceux-ci de « jouer aux cabarets, chambres garnies et autres lieux, ni dessus des violons, basses et autres parties à peine de prison, » la confrérie de Saint-Julien-des-Ménestriers poussa ses prétentions et sa rigueur jalouse jusqu'à leur vouloir faire interdire par les tribunaux d'avoir jamais plus de trois cordes à leur instrument.

Ce qui ne laisse pas de surprendre singulièrement, et même de scandaliser un peu les violonistes de nos jours, artistes et amateurs, c'est que les vingt-quatre instruments destinés à animer les joyeux ébats des courtisans de Catherine de Médicis n'étaient rien moins que des Amati. Charles IX, grand amateur de musique, les avait commandés au célèbre luthier de Crémone: et l'on croit que ce fut André, l'aîné de cette nombreuse famille, dont les travaux de lutherie sont si hautement prisés, qui les construisit tous lui-même.

A la fin du seizième siècle, parut à Florence le premier essai de musique dramatique. Dix ans après, en 1607, Monteverde composa son opéra d'*Orfeo*. Dans cette partition, où l'on rencontre pour la première fois, d'une manière certaine, la disposition d'un orchestre telle à peu près que nous la comprenons maintenant, on voit, en fait d'instruments à cordes et à archet, dix dessus de viole ou violes de bras, trois basses de viole ou violes de jambes, deux contre-basses de viole et *deux* petits violons à la française (*duoi violini piccoli alla francese*). Cette dénomination particulière voulait-elle signifier que ce violon, qui n'est autre que le violon actuel, était français d'origine? Elle indiquait au moins qu'il était plus généralement répandu en France qu'en aucune autre nation.

On remarquera d'ailleurs avec quelle sorte de modestie le petit violon français fait sa première apparition au milieu d'un grand orchestre, dans lequel, indépendamment des violes de différentes espèces citées plus haut, il y avait, en fait d'instruments à vent, quatre trombones, deux cornets, un flageolet, un clairon et trois trompettes; plus, deux orgues de bois et un jeu de régale. Mais il semble que Monteverde, guidé par un instinct merveilleux, ait pressenti l'avenir qui était réservé au petit violon. En effet, il n'emploie pas simultanément tous les instruments dont il se sert dans son orchestre; il distribue à chacun un rôle particulier: et tandis que le chant d'Orphée est accompagné par les contre-basses de viole, que les dessus de viole accompagnent le chant d'Eurydice, et les basses de viole celui de Proserpine, une ritournelle des deux violons français annonce l'*Espérance*.

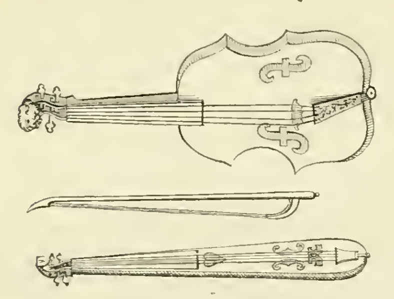
Cependant, assez longtemps après la première représentation de l'*Orfeo* de Monteverde, le violon était encore en si peu de faveur que, dans un procès fameux suscité par les membres de la confrérie de Saint-Julien-des-Ménestriers aux professeurs d'orgue et de clavecin, les confrères, afin de mieux faire valoir la dignité de leur corporation, prétendant que Lulli lui-même s'était soumis à leur juridiction, leurs adversaires répondirent que Lulli faisait, au contraire, si peu de cas d'eux qu'il avait de très-bonne heure quitté l'étude du violon pour devenir claveciniste et compositeur.

Dans les partitions de Lulli, on voit, en effet, que les parties d'instruments à cordes et à archet sont écrites principalement pour des violes. Ce n'est que vers les dernières années de la vie du compositeur favori de Louis XIV que le violoncelle ou basse du violon, qui devait bientôt remplacer la basse de viole, est introduit dans les orchestres en France par un artiste florentin nommé Batistini. Enfin la contre-basse actuelle ne vint qu'en 1730 compléter dans nos orchestres la famille du violon. Dès-lors, celle de la viole est entièrement dépossédée. Quant à l'alto ou quinte du violon, auquel quelques personnes aujourd'hui donnent improprement le nom de viole, du moment que les cases disparurent de dessus les touches des instruments à cordes et à archet, il fallut nécessairement l'admettre dans les orchestres pour remplacer l'espèce de viole qui jouait les parties de haute-contre et de taille de viole.

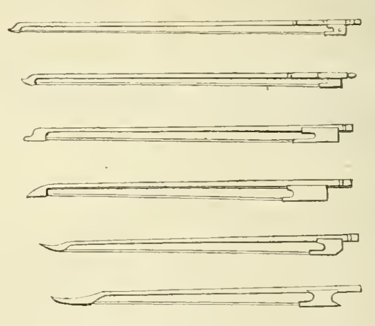
Ce fut seulement après deux cents ans d'existence que le violon et les instruments à cordes et à archet furent définitivement mis à leur place. La cause de cette lenteur extraordinaire de leur progrès n'est pas dans l'imperfection des instruments, car cette période de deux siècles est précisément celle où vécurent les plus excellents luthiers; elle n'est pas ailleurs que dans l'inhabileté des instrumentistes que Lulli « traitait de maistres aliborons et de maistres ignorants, veu le peu de facilité des maistres à jouer leurs parties sans les avoir étudiées. » Il est loin d'en être de même depuis près d'un siècle et demi. L'histoire du violon est devenue celle des violonistes, et celle-ci présente un vif intérêt par le nombre et l'excellence des virtuoses qui se sont signalés dans cet espace de temps.

On ne saurait se dispenser, en racontant l'histoire du violon, d'accorder une petite place à l'instrument, sorte de diminutif de violon, connu sous le nom de *pochette*. « On le nomme ainsi, dit encore le père Mersenne, à raison qu'il est si petit que les violons qui enseignent à danser le portent dans leurs poches. » Pendant fort longtemps la pochette a été inséparable du maître de danse. Les nobles danseurs de la sérieuse pavane, aussi bien que les vifs et lestes danseurs de gavote, ont appris à former leurs pas aux maigres sons de cet instrument. Mais il n'est guère plus en usage aujourd'hui qu'on trouve des pianos dans les moindres salons. On le rencontre cependant encore dans les poches de quelques anciens professeurs restés fidèles aux coutumes de la cour impériale, où ils exercèrent leur art à leur début dans la carrière.

Si la forme du violon n'a pas changé depuis environ trois cents ans, l'archet, au contraire, a subi de nombreuses modifications. L'archet, chez les peuples orientaux, consiste simplement en une même branche, telle qu'on l'a détachée de l'arbre à laquelle on fixe, soit des crins, soit des fils



Violon, Archet et Pochette, d'après une gravure de l'ouvrage du P. Mersenne (l'Harmonie universelle. 1630).



Formes diverses de l'Archet, depuis Corelli (1700) jusqu'à nos jours.

de soie aux deux extrémités, et la tension de ces crins ou de ces fils de soie n'est pas autrement produite que par la contraction des doigts de celui qui tient à la main cet instrument grossier. Du temps de Corelli, c'est-à-dire en 1700, la courbure de l'arc était extérieure, la baguette était plus courte qu'à présent; peu à peu on a considérablement allongé la baguette, et l'on a donné à la courbure de l'arc une direction tout opposée. Cette forme paraît la meilleure pour les archets de violon, d'alto et de violoncelle. On l'avait également adoptée en France pour l'archet de contre-basse; mais, quant à celui-ci, l'ancienne forme a prévalu en Italie. Elle est effectivement préférable en raison de l'énergie d'attaque nécessaire pour faire vibrer les cordes de ce dernier instrument. Les contre-bassistes français semblent maintenant en être persuadés; presque tous reviennent à l'archet italien.

» Si l'on considère le violon, dit Baillot dans son *Art du violon*, sous le rapport de ses divers caractères et de ses effets, on y trouve la richesse unie à la simplicité, la grandeur à la délicatesse, la force à la douceur; il excite à la joie et sympathise avec la tristesse. Toute mélodie lui appartient, toute harmonie est de son domaine, et le génie fait de lui son plus noble interprète. Initié par de continuelles étreintes à tous les mystères du cœur, il respire, il palpite avec lui; son timbre est « une seconde voix humaine » qui, par sa position et l'étendue de son diapason, semble destinée à servir de notes supplémentaires à la voix naturelle. Ce timbre est en même temps si varié qu'on peut lui donner le caractère champêtre du hautbois, la douceur pénétrante de la flûte, le son noble et touchant du cor, l'éclat belliqueux de la trompette, le vague fantastique de l'harmonica, les vibrations successives de la harpe, les vibrations simultanées du piano, enfin la gravité harmonieuse de l'orgue. Ses quatre cordes suffisent à tant de prestiges; elles donnent plus de quatre octaves et demie du grave à l'aigu; moteur de cette lyre des temps modernes, l'archet vient l'animer d'un souffle divin, et produit ces merveilles en servant de véhicule à toutes les affections de l'âme et à tous les élans de l'imagination. »

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

PAUL POTTER.



Musée d'Amsterdam. — Un Pâturage, par Paul Potter.

Paul Potter est mort à vingt-neuf ans. Depuis l'âge de quatorze ans, il était célèbre. Fils d'un peintre médiocre, aussitôt qu'il avait eu la force de diriger un crayon et un pinceau, il avait témoigné d'une aptitude extraordinaire à figurer les animaux et à peindre la nature. Dans la courte durée de son existence, on le vit appliqué sans cesse, et pour ainsi dire nuit et jour, à mieux exprimer les scènes champêtres qu'il avait sous les yeux. Amsterdam, où il était né en 1625, est une ville plus maritime que pastorale : il s'en éloigna pour aller se fixer à la Haye où il épousa la fille d'un architecte. La Haye est dans un site admirable, au milieu de prairies, au bord d'une vaste forêt qui conduit à la mer. C'est peut-être la seule ville du nord qui possède de si beaux arbres si près de l'Océan. Décrire tout ce qu'il y a de fraîcheur, de verdure, de repos dans le paysage de la Haye, est une œuvre impossible à la plume et qui était réservée au pinceau des peintres hollandais. Paul Potter a admirablement imité cette nature calme et douce, dont les nuances sont si fondues et les tons si fins ; mais sa force se révèle surtout dans les animaux qu'il a peints avec un dessin si ferme et une touche si large. Avant lui jamais on n'avait traduit d'une manière si saisissante la vie mystérieuse des animaux, et cette sorte de pensée imparfaite qui ne s'exprime que par de longs regards doux et souvent plaintifs. Ses contemporains ravis le saluèrent avec acclamation du surnom de Raphaël des animaux. Le tableau dont nous donnons un trait est considéré comme son chef-d'œuvre : l'homme et les animaux y sont de grandeur naturelle ; le fond du paysage est d'un fini parfait. Longtemps ce tableau a fait partie de la collection du Louvre ; on l'estimait au prix de 400 000 francs. Aujourd'hui c'est l'une des principales richesses du Musée d'Amsterdam, où sont aussi les chefs-d'œuvre de Rembrandt et de Gérard Dow.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

Voy. p. 2, 36, 74, 102, 126, 133, 150, 158, 194, 206.

JUILLET.

Suite. — Voy. p. 229.

Ce que je viens de voir répond à mes doutes de l'autre jour. Maintenant je sais quelles angoisses font expier aux hommes leur grandeurs ; je comprends

Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Ceci m'explique Charles-Quint aspirant au repos du cloître.

Et cependant je n'ai entrevu que quelques-unes des souffrances attachées au commandement. Que dire des grandes disgrâces qui précipitent les puissants du plus haut du ciel au plus profond de la terre ? de cette voie douloureuse par laquelle ils doivent porter éternellement leur responsabilité, comme le Christ portait sa croix ? de cette chaîne de convenances et d'ennuis qui enferme tous les actes de leur vie, et y laisse si peu de place à la liberté ?

Les partisans de l'autorité souveraine ont défendu, avec raison, l'étiquette. Pour que les hommes conservent à leur semblable un pouvoir sans bornes, il faut qu'ils le tiennent séparé de l'humanité, qu'ils l'entourent d'un culte de tous les instants, qu'ils lui conservent, par un continuel cérémonial, ce rôle surhumain qu'ils lui ont accordé. Les maîtres ne peuvent rester absolus qu'à la condition d'être traités en idoles.

Mais, après tout, ces idoles sont des hommes, et si la vie exceptionnelle qu'on leur fait est une insulte pour la dignité des autres, elle est aussi un supplice pour eux ! Tout le monde connaît cette loi de la cour d'Espagne, qui règle heure par heure les actions du roi et de la reine, « de telle façon, dit Voltaire, qu'en la lisant on peut savoir tout ce que les souverains de la Péninsule ont fait ou feront depuis Philippe II jusqu'au

jour du jugement. » Ce fut elle qui obligea Philippe III malade à supporter un excès de chaleur dont il mourut, parce que le duc d'Usez, qui avait seul le droit d'éteindre le feu dans la chambre du roi, se trouvait absent. La femme de Charles II, emportée par un cheval fougueux, allait périr sans que personne osât la sauver, parce que l'étiquette défendait de *toucher à la reine*, si deux jeunes cavaliers ne se fussent sacrifiés en arrêtant le cheval. Il fallut les prières et les pleurs de celle qu'ils venaient d'arracher à la mort pour leur faire pardonner un pareil *crime*. Tout le monde connaît l'anecdote racontée par madame Campan, au sujet de Marie-Antoinette, femme de Louis XVI. Un jour qu'elle était à sa toilette, et qu'un vêtement allait lui être présenté par une des assistantes, une dame de plus grande noblesse entra et réclama cet honneur, comme l'étiquette lui en donnait le droit ; mais au moment où elle allait remplir son office, une femme de plus grande qualité survint et prit à son tour le vêtement qu'elle était près d'offrir à la reine, lorsqu'une troisième dame encore plus titrée parut à son tour, et fut suivie d'une quatrième qui n'était autre que la sœur du roi. Le vêtement fut ainsi passé de mains en mains, avec force révérences et compliments, avant d'arriver à la reine qui, demi-nue et toute honteuse, grelottait pour la plus grande gloire de l'étiquette.

Le 12, sept heures du soir. — En rentrant ce soir, j'ai aperçu, debout sur le seuil d'une maison, un vieillard dont l'attitude et les traits m'ont rappelé mon père. C'était la même finesse de sourire, le même œil chaud et profond, la même noblesse dans le port de la tête, et le même laisser-aller dans l'attitude.

Cette vue a ramené ma pensée en arrière. Je me suis mis à repasser les premières années de ma vie, à me rappeler les entretiens de ce guide que Dieu m'avait donné dans sa clémence, et qu'il m'a retiré, trop tôt, dans sa sévérité.

Quand mon père me parlait, ce n'était point seulement pour mettre en rapport nos deux esprits par un échange d'épanchements ; ses paroles renfermaient toujours un enseignement !

Non qu'il cherchât à me le faire sentir ! mon père craignait tout ce qui pouvait ressembler à une leçon. Il avait coutume de dire que la vertu pouvait se faire des amis passionnés, mais qu'elle ne prenait point d'écoliers : aussi ne songeait-il point à enseigner le bien ; il se contentait d'en semer les germes, certain que l'expérience le ferait éclore.

Combien de bon grain tombé ainsi dans un coin du cœur et longtemps oublié, a tout à coup poussé sa tige et donné son épi ! Richesses mises en réserve à une époque d'ignorance, nous n'en connaissons la valeur que le jour où nous nous trouvons en avoir besoin !

Parmi les récits dont il animait nos promenades ou nos soirées, il en est un qui se représente maintenant à mon souvenir, sans doute parce que l'heure est venue d'en déduire la leçon.

Placé dès l'âge de douze ans chez un de ces collecteurs commerçants qui se sont donné le nom de *naturalistes*, parce qu'ils mettent la création sous verre et la débitent en détail, mon père avait toujours mené une vie pauvre et laborieuse. Levé avant le jour, tour à tour garçon de magasin, commis, ouvrier, il devait suffire seul à tous les travaux d'un commerce dont son patron récoltait tous les profits. A la vérité, celui-ci avait une habileté spéciale pour faire valoir l'œuvre des autres. Incapable de rien exécuter, nul ne savait mieux vendre. Ses paroles étaient un filet dans lequel on se trouvait pris avant de l'avoir aperçu. Du reste, ami de lui seul, regardant le producteur comme son ennemi, et l'acheteur comme sa conquête, il les exploitait tous deux avec cette inflexible persistance qu'enseigne l'avarice.

Esclave toute la semaine, mon père ne rentrait en possession de lui-même que le dimanche. Le maître naturaliste, qui allait passer le jour chez une vieille cousine, lui donnait alors sa liberté à condition qu'il dînerait à ses frais et au dehors. Mais mon père emportait secrètement un croûton de pain qu'il cachait dans sa boîte d'herborisation, et, sortant de Paris dès le point du jour, il allait s'enfoncer dans la vallée de Montmorency, dans le bois de Meudon ou dans les coulées de la Marne. Enivré par l'air libre, par la pénétrante senteur de la sève en travail, par les parfums de chèvrefeuilles ou d'aubépines, il marchait jusqu'à ce que la faim et la fatigue se fissent sentir. Alors il s'asseyait à la lisière d'un fourré ou d'un ruisseau : le cresson d'eau, les fraises des bois, les mûres des haies, lui faisaient tour à tour un festin rustique ; il cueillait quelques plantes, lisait quelques pages de Florian alors dans sa première vogue, de Gessner qui venait d'être traduit, ou de Jean-Jacques dont il possédait trois volumes dépareillés. La journée se passait dans ces alternatives d'activité et de repos, de recherches et de rêveries, jusqu'à ce que le soleil, à son déclin, l'avertît de reprendre la route de la grande ville où il arrivait les pieds meurtris et poudreux, mais le cœur rafraîchi pour toute une semaine.

Un jour qu'il se dirigeait vers les bois de Virofiay, il rencontra à un des carrefours un inconnu occupé à trier des plantes qu'il venait d'herboriser. C'était un homme déjà vieux, d'une figure honnête, mais dont les yeux un peu enfoncés sous les sourcils avaient quelque chose de soucieux et de craintif. Il était vêtu d'un habit de drap brun, d'une veste grise, d'une culotte noire, de bas drapés, et tenait sous le bras une canne à pomme d'ivoire. Son aspect était celui d'un petit bourgeois retiré et vivant de son revenu un peu au-dessous de la médiocrité dorée d'Horace.

Mon père, qui avait un grand respect pour l'âge, le salua poliment en passant ; mais dans ce mouvement une plante qu'il tenait à la main lui échappa.

L'inconnu se baissa pour la relever, et la reconnut.

— C'est une *Dentaria heptaphyllos*, dit-il ; je n'en avais point encore vu dans ces bois : l'avez-vous trouvée ici près ? monsieur ?

Mon père répondit qu'on la rencontrait en abondance au haut de la colline, vers Sèvres, ainsi que le grand *Laserpitum*.

— Aussi ! répéta le vieillard plus vivement. Ah ! je veux les chercher ; j'en ai autrefois cueilli du côté de la Robaila...

Mon père lui proposa de le conduire. L'étranger accepta avec reconnaissance et se hâta de réunir les plantes qu'il avait cueillies ; mais tout à coup il parut saisi d'un scrupule ; il fit observer à son interlocuteur que le chemin qu'il suivait était à mi-côte, et se dirigeait vers le château des Dames royales à Bellevue ; qu'en franchissant la hauteur il se détournait par conséquent de sa route, et qu'il n'était point juste qu'il prît cette fatigue pour un inconnu.

Mon père insista avec la bienveillance qui lui était habituelle ; mais plus il montrait d'empressement, plus le refus du vieillard devenait obstiné ; il sembla même à mon père que sa bonne volonté finissait par inspirer de la défiance.

Il se décida donc à indiquer seulement la direction à l'inconnu qu'il salua et ne tarda point à perdre de vue.

Plusieurs heures s'écoulèrent et il ne songeait plus à sa rencontre ; il avait gagné les taillis de Chaville où, étendu sur les mousses d'une clairière, il relisait le dernier volume de l'*Émile*. Le charme de la lecture l'avait si complétement absorbé qu'il avait cessé de voir et d'entendre ce qui l'entourait. Les joues animées et l'œil humide, il relisait des lèvres un passage qui l'avait particulièrement touché.

Une exclamation poussée tout près de lui l'arracha à son extase ; il releva la tête et aperçut le bourgeois déjà rencontré au carrefour de Virofiay.

Il était chargé de plantes dont l'herborisation semblait l'avoir mis de joyeuse humeur.

— Mille remerciments, monsieur, dit-il à mon père ; j'ai trouvé tout ce que vous m'aviez annoncé, et je vous dois une promenade charmante.

Mon père se leva par respect, en faisant une réponse obligeante. L'inconnu parut complétement apprivoisé et demanda

lui-même s'il ne comptait point reprendre le chemin de Paris. Mon père répondit affirmativement et ouvrit sa boîte de fer-blanc pour y replacer le livre.

L'étranger lui demanda en souriant si l'on pouvait sans indiscrétion en voir le titre. Mon père lui répondit que c'était l'*Émile* de Rousseau !

L'inconnu devint aussitôt sérieux.

Ils marchèrent quelque temps côte à côte, mon père exprimant avec la chaleur d'une émotion encore vibrante tout ce que cette lecture lui avait fait éprouver, son compagnon toujours froid et silencieux. Le premier vantait la gloire du grand écrivain genévois, que son génie avait fait citoyen du monde ; il s'exaltait sur ce privilége des sublimes penseurs qui dominent, malgré l'espace et le temps, et recrutent parmi toutes les nations un peuple de sujets volontaires. Mais l'inconnu l'interrompit tout à coup :

— Et savez-vous, dit-il doucement, si Jean-Jacques n'échangerait point la célébrité que vous semblez envier contre la destinée d'un de ces bûcherons dont nous voyons fumer la cabane ? A quoi lui a servi sa renommée, sinon à lui attirer des persécutions? Les amis inconnus que ses livres ont pu lui faire se contentent de le bénir dans leurs cœurs, tandis que les ennemis déclarés qu'il s'est attiré les poursuivent de leurs violences et de leurs calomnies ! Son orgueil a été flatté par le succès ; combien a-t-il été blessé de fois par la satire ? Et, croyez-le bien, l'orgueil humain ressemble toujours au Sybarite que le pli d'une feuille de rose empêchait de dormir. L'activité d'un esprit vigoureux dont le monde profite tourne presque toujours contre celui qui le possède. Il en devient plus exigeant avec la vie ; l'idéal qui le poursuit le désenchante sans cesse de la réalité ; il ressemble à l'homme dont la vue serait trop subtile, et qui, dans le plus beau visage, apercevrait des taches et des rugosités. Je ne vous parle point des tentations plus fortes, des chutes plus profondes. Le génie, avez-vous dit, est une royauté ! mais quel honnête homme n'a peur d'être roi ? Qui ne sent que pouvoir beaucoup, c'est, avec notre faiblesse et nos emportemens, se préparer à beaucoup faillir ! Croyez-moi, monsieur, n'admirez ni n'enviez le malheureux qui a écrit ce livre ; mais si vous avez un cœur sensible, plaignez-le !

Mon père, étonné de l'entraînement avec lequel son compagnon avait prononcé ces derniers mots, ne savait que répondre.

Dans ce moment, ils arrivaient à la route pavée qui joint le château de Meudon et des Dames de France à celui de Versailles. Une voiture passa.

Les dames qui s'y trouvaient aperçurent le vieillard, poussèrent un cri de surprise, et, se penchant à la portière, elles répétèrent :

— C'est Jean-Jacques ! c'est Rousseau !

Et l'équipage disparut.

Mon père était resté immobile, les yeux grands ouverts, les mains en avant, stupéfait et éperdu. Rousseau, qui avait tressailli en entendant prononcer son nom, se tourna de son côté :

— Vous le voyez, dit-il, avec la misanthropique amertume que ses derniers malheurs lui avaient donnée, Jean-Jacques ne peut même se cacher : objet de curiosité pour les uns, de malignité pour les autres, il est pour tous une *chose* publique que l'on se montre au doigt. Encore s'il ne s'agissait que de subir l'indiscrétion des oisifs ! mais dès qu'un homme a eu le malheur de se faire un nom, il appartient à tous ; chacun fouille dans sa vie, raconte ses moindres actions, insulte à ses sentiments : il devient semblable à ces murs que chaque passant peut souiller d'une injurieuse inscription. Vous direz peut-être que j'ai moi-même favorisé cette curiosité en publiant mes Mémoires. Mais le monde m'y avait forcé : on regardait chez moi par les fentes, et l'on me calomniait ; j'ai ouvert portes et fenêtres, afin qu'on me connût, au moins, tel que je suis. Adieu, monsieur ; rappelez-vous toujours que vous avez vu Rousseau pour savoir ce que c'est que la célébrité.

Neuf heures. Ah ! je comprends aujourd'hui le récit de mon père ! il renferme la réponse à une des questions que je m'adresse depuis une semaine. Oui, je sens maintenant que la gloire et la puissance sont des dons chèrement payés, et que, s'ils font du bruit autour de l'âme, tous deux ne sont le plus souvent, comme le dit madame de Staël, « qu'un deuil éclatant de bonheur ! »

ÉTUDES CHRONOLOGIQUES.

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DANS LES SCIENCES, LA LITTÉRATURE ET LES BEAUX-ARTS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Fin. — Voy. p. 87, 103.

1683. Mort de Colbert, à qui sont dues les plus belles institutions du règne de Louis XIV. Rarement les rois ont su choisir ainsi leurs ministres. « Les bons sujets ne manquent jamais aux rois, dit Sully dans ses Mémoires ; ce sont les rois qui manquent aux bons sujets. »

1684. Leibniz publie le Calcul différentiel. Ce savant universel écrivit une partie de ses livres en français. Apôtre du progrès, comme François Bacon, il a exprimé sa croyance en ces termes : *Videtur homo ad perfectionem venire posse.*

1685. Le Code noir. Ce fut la première mesure législative en faveur des nègres esclaves. — Révocation de l'édit de Nantes. D'habiles artisans, de riches manufacturiers s'expatrient par centaines de mille pour garder leur foi, et vont répandre à l'étranger les secrets et les procédés de notre industrie, alors sans rivale. C'est ainsi que le rôle civilisateur de la France se manifeste même aux époques les plus malheureuses de son histoire.

1686. Newton met au jour son livre immortel des Principes, où il expose le calcul des fluxions (analogue au calcul différentiel proposé par Leibniz). L'année suivante, il publie sa grande découverte de la pesanteur universelle. — Les Mondes, de Fontenelle ; c'est le premier livre qui ait vulgarisé les découvertes de la science astronomique. — Chardin commence la publication de son Voyage en Perse.

1687. Les Caractères de La Bruyère.

1688. Charles Perrault commence la publication de son Parallèle des anciens et des modernes.

1690. Essai sur l'entendement humain, par Locke. — Date des principaux travaux de Denis Papin, à qui les recherches de M. Arago ont assuré la première place parmi les créateurs de la machine et des bateaux à vapeur.

1691. L'abbé Fleury commence à publier sa grande Histoire ecclésiastique. — Première représentation d'Athalie.

1693. Bourdaloue prêche pour la dernière fois à la cour. Il fut, dit Voltaire, le premier modèle des bons prédicateurs en Europe.

1694. Création de la Banque royale d'Angleterre. — Tournefort, le plus grand botaniste de son temps, fait paraître son premier ouvrage : *Institutiones rei herbariæ.* — Domat publie son livre des Lois civiles, l'un des beaux titres de la jurisprudence française. — Première édition du Dictionnaire de l'Académie ; les mots y sont rangés par ordre de racines. — Naissance de Voltaire.

1695. Mort de Pierre Mignard, directeur de l'Académie de peinture et sculpture ; Girardon lui succède dans cette charge.

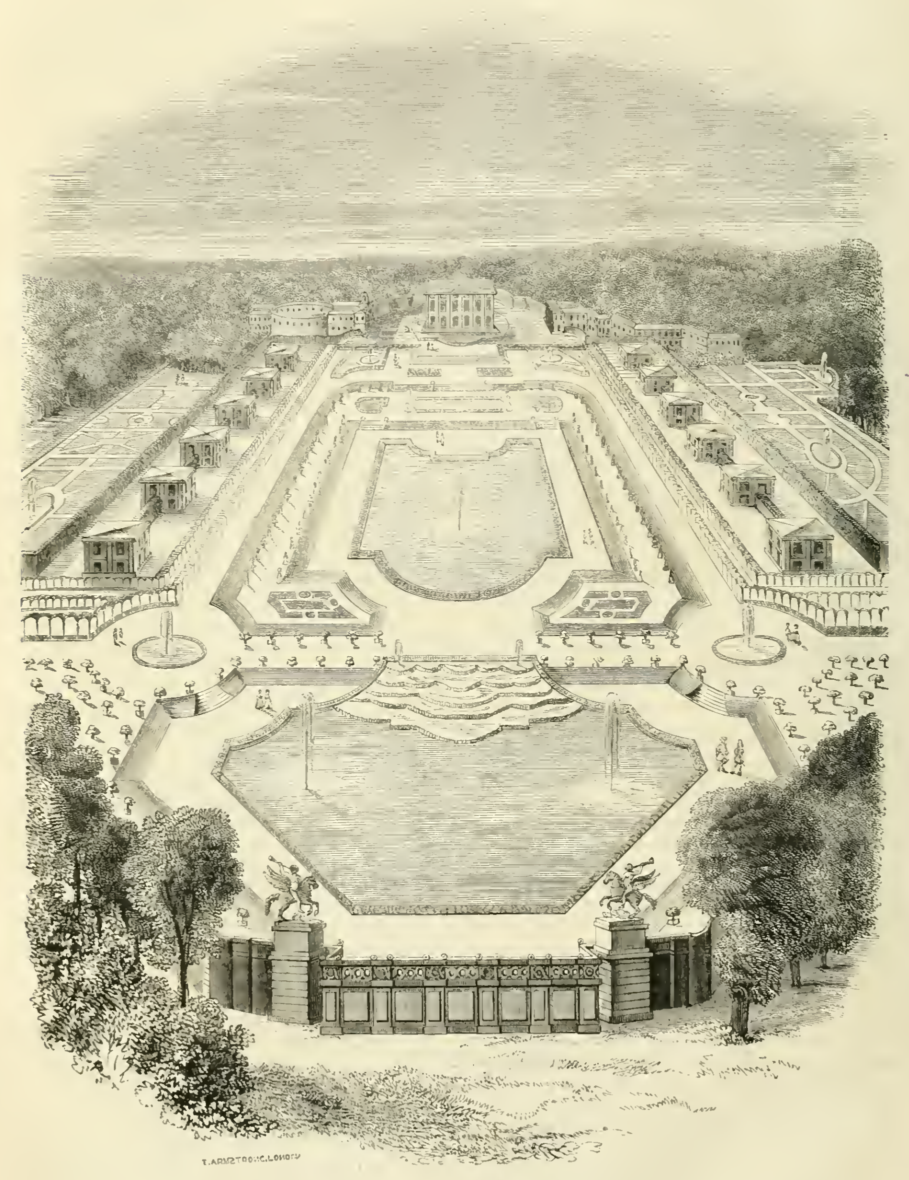
1696. Pierre Bayle, que l'on a nommé le précurseur de Voltaire, fait paraître le premier volume de son Dictionnaire. — Le Joueur, de Regnard.

1697. Le tzar Pierre vient pour la première fois étudier la civilisation de l'Occident. — Bibliothèque orientale de d'Herbelot.

1699. Massillon prêche le Carême dans l'église de l'Oratoire, et l'Avent à Versailles. Il se place dès-lors au premier rang des orateurs sacrés. — Télémaque.

MARLY.

Voy. 1848, p. 105.



Vue à vol d'oiseau du château de Marly.

Quelques-uns de nos lecteurs ont exprimé le regret qu'aucune de nos gravures sur le château de Marly n'eût donné une idée complète et pittoresque des bâtiments et des jardins. Nous croyons satisfaire à leur vœu en publiant cette réduction d'une gravure du temps. Nous n'avons, du reste, rien à ajouter au texte très-développé qui accompagne les premières vues publiées dans notre seizième volume (1848, p. 105).

LES MASQUES.

DIVERTISSEMENT DRAMATIQUE ANGLAIS.

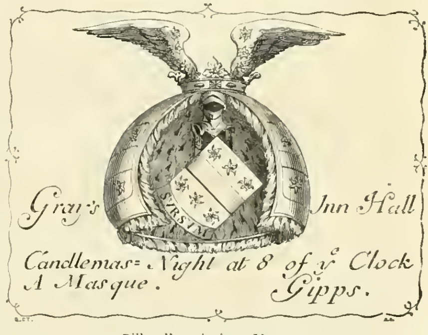


Personnnage d'un Masque de Campion, en 1606.

Les masques étaient des jeux dramatiques en grande faveur à la cour des rois et reines d'Angleterre pendant les seizième et dix-septième siècles. Pour en donner une idée, un écrivain les a comparés aux ballets que l'on jouait à la cour de Louis XIV ; mais l'analogie entre ces deux sortes de divertissements est très-imparfaite. Le masque anglais était, à l'origine, un spectacle d'une pompe extraordinaire et bizarre, un ensemble de musique, de danses, de festins, de scènes ou parlées ou mimiques entre des personnages allégoriques accoutrés fastueusement et fantastiquement. Suivant la chronique d'Holinshed, l'un des premiers masques aurait été joué sous Henri VIII en 1510. Ce plaisir royal, en se perfectionnant, se renferma dans des proportions plus simples, et, sans jamais constituer un genre dramatique facile à définir (1), il parvint cependant à prendre place parmi les plus agréables plaisirs d'un temps où les jouissances de la poésie étaient une sorte de nécessité. Les plus grands génies d'Angleterre ont composé des masques : il suffit de citer entre eux Shakspeare, Ben Jonson, Beaumont et Fletcher. Les rois et reines avaient coutume d'aller visiter chaque année quelques nobles seigneurs. Ces visites étaient ruineuses pour les hôtes qu'elles honoraient. On mettait en action sur les routes, à l'entrée des villes, dans les châteaux, les inventions poétiques les plus extraordinaires. Le recueil des ces imaginations qui ressemblent souvent à des rêves forme une suite d'énormes in-quarto. Les masques étaient au premier rang parmi ces jeux : ils étaient aussi considérés comme des accessoires indispensables à la célébration de certaines fêtes et à celle des mariages dans les familles royales et nobles. Pour composer un masque, il fallait la collaboration d'un poëte, d'un peintre, d'un musicien et d'un compositeur de ballets. La collaboration la plus célèbre en fait de masques fut celle du poëte Ben Jonson et du peintre ou architecte Inigo Jones. Parmi les masques de Ben Jonson, on cite le masque des Reines, joué par la reine et ses dames à White-Hall en 1609 ; le masque d'Oberon pour le prince Henri. le masque Irlandais, le Retour de l'âge d'or (1615), le masque de Noël (1616), la Vision du Plaisir (1617), le Plaisir réconcilié avec la Vertu (1619), Nouvelles du nouveau monde découvert dans la lune (1620), la Métamorphose des Bohémiens (1621), le masque des Augures (1622), le Triomphe de Neptune pour le retour d'Albion (1624), l'Anniversaire de Pan ou la Fête du berger (1625), le masque des Hiboux (à Kenilworth, 1626), les Iles Fortunées et leur union (1626), le Triomphe de l'Amour à Callipolis (1630), Chloridia ou le Culte de Chloris et de ses nymphes, masque représenté par la reine et ses nymphes à Shrove-Tide (1630), etc., etc.

Les étudiants des quatre principaux *inns* (établissements où logeaient les jeunes gens qui étudiaient le droit, la médecine, etc.) représentaient aussi quelquefois des masques devant la cour, ainsi que le prouve un curieux petit billet d'entrée découvert dans l'étalage d'un colporteur et publié par John Nichols (1). On voit par l'inscription qu'il s'agissait d'un masque de la Chandeleur, qui devait être représenté à huit heures du soir dans l'inn de Gray.

Nous donnons aussi le costume de l'un des neuf personnages d'un masque joué le 6 janvier 1606-7, au mariage de lord James Hay, comte de Carlisle, avec lady Anna, fille unique d'Edward, lord Denny. Le masque était composé par Thomas Campion, docteur médecin, poëte de quelque célébrité à cette époque. Il paraît avoir été représenté à White-Hall. Dans la description de la scène où se joua ce masque, on



Billet d'entrée à un Masque.

voit qu'il y avait parmi les décorations des arbres d'or, des collines, un bosquet de Flore orné de toutes sortes de fleurs d'où jaillissaient des rayons de lumière, la maison de la Nuit, dont les noirs piliers étaient semés d'étoiles d'or, et qui à l'intérieur n'était pleine que de nuages et d'oiseaux de nuit,

(1) Les masques, dit Hallam, étaient des compositions poétiques et musicales plutôt que dramatiques, et destinées à flatter l'imagination par les charmes du chant en même temps que par la variété des tableaux qui passaient sous les yeux du spectateur.... Ces sortes de poëmes n'ont pas la prétention de se faire croire, ils ne visent point à l'illusion : l'imagination s'abandonne volontairement à un rêve éveillé; elle ne demande et ces poëmes n'exigent que cette possibilité générale, cette combinaison d'images que l'expérience commune ne rejette pas comme incompatibles, et sans laquelle l'imagination du poëte ressemblerait à celle du lunatique.

(1) « The progresses and public processions of queen Elisa- » beth. » Vol. I. 1823.

l'arbre de Diane ; etc. Il y avait neuf principaux personnages figurant les chevaliers d'Apollon, joués par neuf seigneurs de la cour. « Ce nombre, dit l'auteur, est le meilleur et le plus ample des nombres : c'est celui des Muses et des Vertus. » Ce costume n'était, du reste, que l'un de ceux successivement revêtus par les nobles acteurs. Le sujet du masque n'est qu'une sorte d'épithalame où Zéphyre, Flore, Diane, Hespérus, la Nuit, les Sylvains, les Heures, se succèdent en chantant, en dansant, au milieu des arbres qui eux-mêmes dansent et se prosternent. La nature entière est en joie et célèbre le bonheur futur des deux époux. Ce masque n'est pas l'un de ceux qui donneraient l'idée la plus favorable du genre. On trouve des imaginations charmantes dans les masques des bons auteurs. Lycidas, de Milton, peut être considéré comme un masque.

LA VIE DE JEAN MULLER.

Suite. — Voy. p. 58, 82, 131, 162.

Un des mérites littéraires auxquels Muller appliquait ses soins les plus opiniâtres, était la concision d'une narration nerveuse : c'est ainsi qu'il passa une matinée (et certes ce n'était pas beaucoup) à réduire de quinze pages à huit l'histoire de Lucerne de 1289 à 1332. Trouvant la langue allemande un peu lourde dans la plupart des auteurs, il eut la prétention de la rendre aussi douce et aussi mélodieuse que l'italienne, par le choix et la combinaison des mots, et par une attention constante à éviter le choc des articulations semblables du *v* et de l'*f*, du *d* et du *t*, du *ch* et du *k*. Après avoir presque achevé, de cette manière, son premier volume, il le jeta de nouveau dans le creuset, afin de le purifier de toutes les scories ; il rendit le style plus coulant et plus énergique, les réflexions plus vives et plus profondes, la narration plus rapide et plus animée. Ainsi réduit dans ses dimensions, l'ouvrage devint plus digne de l'approbation des hommes éclairés, et d'une renommée durable.

Aux mois d'août et de septembre 1775, il fit avec son ami Kinloch le tour de la plupart des cantons suisses. Deux ans plus tard, habitant à Valeyres la campagne de Bonstetten, il fit d'autres excursions. « J'ai étudié, dit-il, la lisière des Alpes extérieures et la chaîne du Jura, parce que je ne décris pas seulement les événements, mais aussi le pays. Je me suis rendu avec mon ami par le comté d'Arberg dans une charmante petite île du lac de Bienne ; puis, montant avec lui le mont de Diesse, où diverses juridictions se croisent, je me suis élevé de sommité en sommité ; j'ai laissé de côté la plus haute, le Chasseral, et suis descendu au milieu du tonnerre et des éclairs, entre les cabanes des bergers solitaires, et plus tard par maint sentier sauvage et mal sûr dans l'Erguel. Partis du vieux Courtelari, nous l'avons parcouru le long de la Suse, nous nous sommes rendus à Bienne, au fond de la vallée, puis à Berne. De là en un jour à Worb, vieille seigneurie sur laquelle j'ai tant écrit, à travers maints vallons, entre et par-dessus les rocs de molasse de Thorberg, et par les singulières vallées de Gérenstein nous sommes rentrés à la ville en traversant le Breitfeld, où Walo de Gruyère sauva les bannières... Ici (à Valeyres) je n'ai encore examiné que le marais, long de trois lieues, qui s'étend d'Yverdun jusqu'à la percée de rocs près d'Entreroches. C'est le reste d'un ancien lac. » Un mois après, les deux amis firent le voyage des îles Borromées, et traversèrent ainsi dans sa plus grande longueur le canton de Berne alors si étendu, le Valais, le canton d'Uri, et le Tessin. « Tous mes voyages en Suisse entrent dans mon livre, » écrit-il ailleurs.

En 1778, le désir de rendre son existence indépendante lui fit prendre l'engagement de donner à Genève un cours public d'*histoire universelle*, première base du bel ouvrage publié plus tard sous ce titre. Ce cours eut un grand succès. Immense connaissance de faits, profondeur de vues, nouveauté des aperçus, principes politiques larges et sages, alliance des exigences de la philosophie, voilà les mérites qui frappèrent dans cet enseignement et obligèrent Muller à donner son cours quatre fois ; chaque fois il le retravailla, et ce fut pour lui une puissante excitation à de nouvelles études. Il lut, sur l'organisation et la situation de tous les États, cent trente et un traités dans l'espace de six mois, quelques-uns en plusieurs volumes. Il lut encore les correspondances de tous les ministres et les ambassadeurs, les mémoires sur les trois derniers siècles et les collections publiées par Leibniz, Bayle et d'autres. « Mon unique but, dit-il, est le bien de la postérité. La chute des républiques et l'établissement des grandes armées a tout compromis en Europe ; il vaut la peine de consigner par quels accidents et par quelles fautes nous sommes tombés dans cet état pour allumer dans toutes les âmes susceptibles de ce sentiment l'amour de la liberté, afin que dans l'ancien monde les peuples libres tombent du moins avec honneur, et que dans le nouveau la liberté soit mieux défendue. Dans cette attention je fuirai à jamais les liens qui enlacent la plupart des hommes ; le plan de ma vie consiste dans le libre emploi de mes heures et dans le mépris des choses qui rétrécissent, énervent, ravalent l'esprit. » (12 juillet 1779.)

Sur les confins de la Suisse allemande et de la Suisse française, au milieu des Alpes bernoises et des Alpes vaudoises, est le pays de Gessenay, bailliage bernois, dont la partie romande a été, depuis, incorporée au canton de Vaud par suite de la révolution de 1798. Le bailli, beau-père de Bonstetten, venait d'y mourir au commencement de 1779 ; le gendre avait été chargé de l'administration. C'est dans cette charmante et haute vallée alpestre et auprès de son ami que Muller alla passer l'été de 1779 pour se reposer de ses immenses travaux par des courses alpestres, fructueuses pour son esprit observateur, et par de nouveaux travaux sur l'histoire de la contrée. En même temps il préparait la publication de son premier volume de l'*Histoire de la Confédération*. Il passa une partie de l'été de 1780 à Berne pour en surveiller l'impression.

Ce volume fut accueilli avec de bruyants applaudissements. L'édition fut promptement écoulée. Deux causes eurent part à ce succès : le mérite de l'ouvrage et la coïncidence de la publication avec la révolution de l'Amérique du Nord.

L'amour-propre des familles, se confondant avec l'orgueil national, ne fut pas entièrement étranger à l'appréciation du livre de Muller : à Berne, les descendants des héros immortels dont il avait peint les vertus, les d'Erlach surtout, l'exaltèrent et le défendirent contre d'autres dont les aïeux n'avaient pu y recevoir de rôle. Le succès qui flatta le plus l'auteur fut le succès de son ouvrage parmi les libres peuplades d'Uri, de Schwyz et d'Unterwalden. Cinq ans après, voyageant à pied dans les petits cantons, il entra dans une maison de paysans pour demander du lait. Personne ne le connaissait. Au-dessus du village se voyaient les ruines d'un château. Il demanda au maître de la maison le nom de ce manoir, les seigneurs qui l'avaient habité, l'époque et l'histoire de sa destruction. Le paysan eut réponse à tout. Muller lui demanda d'où il savait tout cela. « Eh ! répliqua le campagnard, ne le trouve-t-on pas dans le livre que Muller de Schaffhouse a écrit à Bonstetten ? »

Muller accepta les éloges et les critiques d'une manière digne de lui. Il écrivait à son frère : « Nulle critique de mon livre ne m'afflige : si elle est vraie, j'aime la vérité ; si elle est fausse, elle tombera d'elle-même. Aussi, au lieu de réfuter mes critiques, j'emploierai tous mes instants à perfectionner mes talents et à multiplier mes connaissances. »

Au mois d'octobre 1780 Muller partit pour Berlin, dans le but de voir et d'observer la monarchie de Frédéric II. Il y publia, au mois de février 1781, ses *Essais historiques* en français, volume qui renferme un coup d'œil sur l'histoire

universelle pendant mille ans. Bientôt il fut invité à se rendre à Potsdam pour parler au roi. « Je fus appelé chez lui, raconte-t il, dimanche à deux heures après midi. Le roi était assis, en négligé, à sa table à écrire. Je me tins debout près de lui. Il parla pendant une heure avec une grâce, une bonté, un savoir infinis, sur une multitude de sujets savants et politiques. Il s'informa de ma famille. Si je vivais cent ans, je n'oublierais pas la lumière subite de son regard. Je n'ai jamais vu, et probablement je ne verrai jamais des traits si fins, tant d'esprit et tant d'âme, un œil si étincelant. »

Le candide Muller se prit au miel des paroles royales. On l'assura que le roi le ferait admettre dans son Académie des sciences, ce qui lui procurerait une existence à Berlin et du loisir pour ses études. Dans cet espoir, il refusa plusieurs propositions assez avantageuses. Mais il avait fait sur l'esprit du roi une impression moins favorable qu'il ne se l'imaginait, preuve en soit la lettre écrite par Frédéric le 21 février 1781 à d'Alembert, qui lui avait demandé « ses bontés » pour ce jeune savant, auteur d'une excellente histoire de la » Suisse, pleine de philosophie et de vérités courageuses. » — « Ce M. Mayer (sic), répondit le roi, a été ici. Je vous » confesse que je l'ai trouvé minutieux; il a fait des recher» ches sur les Cimbres et sur les Teutons, dont je ne lui tiens » aucun compte; il a encore écrit une analyse de l'histoire » universelle, dans laquelle il a studieusement répété ce » qu'on a écrit et dit mieux que lui. Si l'on ne veut que co» pier, on augmentera le nombre des livres à l'infini, et le » public n'y gagnera rien. »

Trompé dans son attente, Muller quitta Berlin. Il arriva au mois de mai 1781 à Cassel où il ne comptait rester que deux jours, pensant retourner en Suisse. Il y fit la connaissance du baron de Schlieffen, ministre et chambellan du landgrave de Hesse, qui lui accorda une place de professeur d'histoire avec un traitement de 400 écus (environ 1600 fr. de France). Les deux années qu'il vécut à Cassel s'écoulèrent dans l'uniformité animée de l'étude et des travaux littéraires. Un discours français prononcé en présence de la cour sur l'Influence des anciens sur les modernes, l'inauguration de son professorat, un voyage à Weimar, l'échange de ses fonctions contre celles de sous-bibliothécaire de la grande bibliothèque auxquelles fut attaché le titre de conseiller, voilà les seuls événements extérieurs de cette période. Mais les vrais événements d'une vie d'homme de lettres se passent au fond de son âme; dans cette région invisible s'étend à l'infini un monde dont les acteurs sont des idées, théâtre de luttes et de conquêtes, de combats impétueux et de patients travaux, où se poussent des cris de victoire que le vulgaire ne saurait comprendre, et des gémissements qui ne frappent aucune oreille. Muller ne pouvait toutefois garder pour lui les mystères de cette vie intime. Son âme expansive avait incessamment besoin de confidents; pensées, lectures, jugements, projets, tout passait dans sa correspondance.

En même temps que son discours de l'Influence des anciens, il écrivit en français un Histoire de l'établissement et de la domination temporelle du pape dans la dernière moitié du dix-huitième siècle.

La suite à une autre livraison.

Les hommes sages sont instruits par la raison; les hommes moins intelligents le sont par l'expérience; les plus ignorants par la nécessité, et les animaux par l'instinct.

CICÉRON.

Ce serait une belle chose que les hommes se laissassent tellement guider par la raison, qu'ils acquiesçassent aux véritables remontrances qui leur sont faites tant par les écrits des doctes que pâr les conseils des amis. Mais la plupart sont tellement disposés que les paroles qui leur entrent par une oreille leur sortent incontinent par l'autre, et recommencent à suivre la coutume. Le meilleur précepteur qu'on puisse avoir, c'est la nécessité.

François LA NOUE, dit *Bras-de-Fer.*

ESSAI DE PHYSIOGNOMONIE,

PAR R. TOPFFER.

Fin des extraits. — Voy. p. 89, 155.

CHAPITRE VI.

S'essayer (à temps perdu pour en avoir moins de regret) à tracer des figures humaines qui ont toujours et nécessairement une expression déterminée, et une expression quelquefois bien plus comique que l'on n'avait pu s'y attendre, c'est



évidemment récréatif. Après tout, ces visages vivent, parlent, rient, pleurent; tels sont bonnes gens, tels maussades, tels insupportables, et voici tout à l'heure sur la page une société avec laquelle vous êtes en rapport de façon que vos sympathies et vos antipathies sont en jeu. Pour nous, nous avons toujours préféré ces partners-là à des partners de whist ou de piquet.

Parmi ces partners, on en voit qui ont du bon assez, de l'intelligence de quoi, ou encore une niaise fatuité parfaitement suffisante pour les rendre en tout temps satisfaits d'eux-

mêmes et contents de leur destinée, et on les laisse tels quels. L'on en voit aussi de qui l'œil, le nez, la bouche ou quelque autre trait signale quelque défaut ou quelque vice qui menace leur bonheur ou celui de leurs proches, et l'on désire de les en débarrasser.

Presque toujours aussi, parmi ces partners, l'on en dé-



couvre qui, mis en rapport les uns avec les autres, peuvent donner lieu à une scène plaisante ; alors on les assemble, on les complète, on trouve la scène qui a précédé celle-là, on invente celle qui doit suivre, et l'on est sur la voie de composer une histoire en estampes. Ainsi, il est clair que lorsque la plume a donné comme ci-contre une bonne maman



qui réconforte son garçon chéri, c'est que ce garçon chéri vient de recevoir quelque correction de son papa ci-contre,



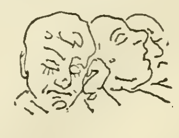
et l'on est libre alors de poursuivre le tableau des avantages d'une éducation première dans laquelle l'enfant a été sans cesse rudoyé d'une part, pansé de lautre.



En effet, c'est ainsi bien souvent que procède l'invention, qui, dans les arts aussi bien qu'ailleurs, est tantôt analytique, c'est-à-dire s'élevant des parties à l'ensemble, tantôt synthétique, c'est-à-dire descendant de l'ensemble aux parties. Seulement, le trait graphique, à cause de sa rapide commodité, de ses riches indications, de ses hasards heureux et imprévus, est admirablement fécondant pour l'invention. L'on pourrait dire qu'à lui tout seul il met à la mer et souffle dans les voiles. Ce qui nous donna un jour l'idée de faire toute l'histoire d'un monsieur Crépin, ce fut d'avoir trouvé d'un bond de plume tout à fait hasardé la figure qui précède. Ohé ! nous dîmes-nous, voici décidément un particulier un et indivisible, pas agréable à voir, pas fait non plus pour réussir rien qu'en se montrant, et d'une intelligence plus droite qu'ouverte, mais d'ailleurs assez bonhomme, doué de quelque sens, et qui serait ferme s'il pouvait être assez confiant dans ses lumières, ou assez libre dans ses démarches. Du reste, père de famille assurément, et je parie que sa femme le contrarie !... Nous essayâmes, et effectivement sa femme le contrariait dans l'éducation de ses onze enfants ; s'éprenant tour à tour de tous les sots instituteurs, de toutes les folles méthodes, de tous les phrénologues de passage. De là toute une épopée issue bien moins d'une idée préconçue que de ce type trouvé par hasard. Type dirigeant au surplus, et régulateur éminemment ; car imagine-t-on que toute autre destinée, que toutes autres vicissitudes, se seraient également bien appropriées à cette figure-là ? Pas du tout ! M. Crépin très-bien marié à une femme aimable et sensée, qui, ou bien le domine, ou bien en est dominée entièrement ; M. Crépin élevant, sans beaucoup de tapage, de contrariétés et d'infructueux essais, onze garçons sans moins, est



un homme impossible ; tout comme, taillé ainsi qu'il l'est, il est impossible que l'instituteur Fadet ne soit pas un sot avantageux, et le docteur Craniose un charlatan bavard, un colporteur de fadaises systématisées, un professeur parasite, un donneur de cours affichés au coin des rues, à cinq francs par tête et la première leçon gratuite.



BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE ET DE L'AGRICULTURE EN 1849.



Exposition des produits de l'industrie en 1849, aux Champs-Élysées.— Entrée principale.

L'exposition des produits de l'agriculture et de l'industrie de 1849 a été ouverte le 4 juin. Le nombre des exposants dépasse de plus d'un dixième celui de 1844. Des produits ont été envoyés de tous les grands centres industriels de la France. Le département du Nord compte 119 exposants; celui de la Seine-Inférieure, 117; le Rhône, 100; la Loire, 38; le Haut-Rhin, 35. Dans la Seine, où les rangs des travailleurs sont si pressés, le nombre s'en élève à environ 3 000.

Cette exposition est la onzième depuis 1798.

Élevé, comme en 1844, aux Champs-Élysées, dans le carré Marigny, le palais provisoire de l'exposition a, cette année, des proportions plus considérables qu'à la dernière exposition, et sa construction se distingue par des améliorations notables. En 1844, un orage avait détruit un grand nombre d'articles précieux, d'étoffes de soie, de velours et de laine. On a voulu prévenir cette année de pareils désastres; et dans ce but on a établi un système de puisards correspondant à une cour centrale où se réunissent toutes les eaux pluviales, pour s'écouler de là vers la Seine.

Le bâtiment forme un carré long, composé de quatre faces et de deux galeries transversales parallèles aux petits côtés du carré. Cette disposition a permis d'établir trois cours, dont la principale, au milieu, est très-ornée (voy. p. 244). Le péristyle est précédé d'un demi-cercle orné de vases en fonte provenant de l'usine de Pocé, près d'Amboise (1). La façade du côté de l'avenue des Champs Élysées est d'un aspect simple et grandiose. Elle est décorée d'un fronton allégorique et de huit panneaux peints en bronze florentin, indiquant la destination des galeries; chaque panneau représente deux Génies des arts avec leurs attributs.

Sur le premier panneau à gauche, on lit: « Machines à » vapeur, Locomotives, Métiers, Instruments aratoires, » Cuirs tannés. »

Sur le second: « Fil de fer, Fer, Fonte, Cuivre, Ardoises, » Briques, Pierres lithographiques. »

Sur le troisième: « Mégisseries, Reliures, Merceries, Cuirs » vernis, Fleurs artificielles, Stores, Chapellerie. »

Sur le quatrième: « Horlogerie, Cristaux, Glaces, Porce- » laines, Tapis, Vitraux peints. »

Les quatre autres panneaux portent, le premier: « Toiles » peintes, Soieries, Nouveautés, Dentelles, Tulles, Gazes, » Tissus, Broderies or et argent. »

Le deuxième: « Laines filées, Châles, Draps, Mérinos, » Bonenneries, Casimirs, Flanelles, Indiennes. »

Le troisième: « Orfévreries, Bronzes, Instruments d'op- » tique et de mathématiques, Pianos, Meubles, Laques. »

(1) Voy. la vue de cette usine, 1848, p. 272.

Le quatrième : « Poteries. Faïences. Papiers peints. Parfums. Produits chimiques. Comestibles préparés. »

Cette nomenclature résume, pour ainsi dire, toutes nos richesses industrielles.

A droite et à gauche du péristyle on a réservé, en forme d'avant-corps, deux salles destinées aux séances du jury. Les galeries sont coupées par deux rangs de colonnes carrées peintes en chêne, sur lesquelles pose une corniche sculptée et surmontée d'un pan coupé touchant au plafond. De cette manière, les plafonds ont moins de largeur ; ils forment des caissons peints en bois des Iles, avec encadrements en chêne, séparés de distance en distance par des traverses avec culs-de-lampe. Sur les pans coupés, dans des médaillons fond bleu et à transparents, au nombre de mille à douze cents, sont inscrits en lettres d'or les noms des localités de France connues par une industrie particulière.

L'ensemble des bâtiments dont notre gravure (p. 245) représente la vue à vol d'oiseau, forme, non compris l'écurie, la bouverie et le hangar pour les instruments aratoires, un vaste carré de 206 mètres de longueur sur 100 mètres de profondeur. Les bâtiments ont coûté près de 900 000 francs; il y a été employé environ 450 000 pièces de charpente et 400 000 kilogrammes de zinc.

L'industrie du zinc est une de celles qui ont fait le plus de progrès depuis quelques années. La fabrication en était à peine connue il y a vingt ans. Grâce aux perfectionnements des procédés d'extraction, grâce surtout aux procédés de fabrication, ce métal se plie à tous les usages, comme le prouve la riche exposition de la Société de la Vieille-Montagne. On y remarque les œuvres en zinc les plus diverses, depuis la statue du fini le plus parfait jusqu'à la balustrade de balcon, depuis la feuille mince destinée à la toiture jusqu'à l'élégante girouette aux mille dessins découpés à jour. Là d'ailleurs ne se bornent pas les services que le zinc est appelé à rendre à l'industrie. Ce métal a une propriété surtout précieuse, c'est son innocuité. On sait trop à quels périls, à quelles maladies sont exposés les ouvriers qui préparent ou emploient les couleurs : la colique de plomb est un véritable empoisonnement, quelquefois lent, quelquefois rapide, suivant la force de la constitution et des organes. Un habile peintre en bâtiments a trouvé le moyen de préparer les peintures au blanc de zinc, et maintenant les affreux ravages des maladies provenant du plomb ont cessé. Un prix Monthyon a été décerné à l'auteur de cette heureuse découverte, qui est mieux récompensé encore par la reconnaissance des ouvriers dont il a ainsi prolongé et amélioré l'existence.

La salle qui attire tout d'abord les regards et l'attention de ceux qui s'intéressent à l'industrie française est la salle des machines, vaste parallélogramme où sont venues s'accumuler toutes les innovations de cinq années de travaux et d'études. Il serait difficile d'énumérer même la dixième partie des richesses classées dans cette enceinte ; mais nous dirons dès à présent que la partie la plus remarquable de cette exposition consiste dans les machines à vapeur, les machines locomotives et les machines-outils. C'est là qu'une heureuse émulation a donné rendez-vous aux Decoster, aux Derosne et Cail, aux Calla, aux Philippe, aux Schneider, aux Farcot, etc. Là sont rassemblés d'immenses instruments que la vapeur fait mouvoir et qui percent, alèsent, tournent, mortaisent, planent le fer et la fonte avec autant de facilité que le menuisier faisant courir sa varlope ou enfonçant sa vrille dans un morceau de bois. Les pièces les plus remarquables de ces machines-outils sont les tours à roues de locomotives et de wagons, qui enlèvent des copeaux de fer de plusieurs millimètres d'épaisseur ; des tours à planer pour des pièces de fer ou de fonte ayant jusqu'à six mètres de longueur ; un marteau-pilon qui, mû par la vapeur et modéré à volonté par la main intelligente de l'ouvrier, peut retomber d'un mètre de hauteur avec une masse de 3 500 kilogrammes pour marteler un essieu, un arbre de fer de 20 centimètres de diamètre, ou s'abaisser assez doucement, disent les ouvriers, pour casser une noisette sans endommager l'amande.

A côté de ces machines destinées à fabriquer, sont rangés les produits de la fabrication : les arbres, les montants d'une machine de bateau à vapeur de 400 chevaux, des essieux coudés, des rails, des bandages de roues de locomotives, et enfin les machines locomotives elles-mêmes. Sans ce besoin de circulation rapide, né il y a quelques années à peine, et passé aujourd'hui dans nos mœurs, nos usines ne seraient pas encore arrivées au degré de perfection qu'elles ont atteint et aux développements extraordinaires qui ont signalé ces derniers temps. La construction des paquebots transatlantiques a donné la première impulsion; la construction des chemins de fer l'a développée et secondée. Il y a dix ans, on ne comptait qu'un petit nombre de locomotives françaises sur nos lignes de fer; aujourd'hui on n'y trouve plus qu'un petit nombre de locomotives anglaises. Les deux spécimens de locomotives françaises qui figurent à l'exposition sortent des ateliers de M. Ern. Gouin aux Batignolles, et de MM. Derosne et Cail à Paris. Celle de M. Gouin est destinée au chemin de fer de Paris à Lyon : elle est d'un fini d'exécution qui peut à bon droit faire envie à nos concurrents d'outre Manche. La locomotive de MM. Derosne et Cail, du système Crampton, est remarquable à plus d'un titre ; on en admire le fini des pièces, les magnifiques roues motrices tout en fer forgé. L'inventeur anglais a déclaré qu'en Angleterre, où ont été faites ses premières machines, on n'avait pas atteint ce degré de perfection. Les deux points saillants du système sont : 1° la position des roues motrices à l'arrière de la locomotive, derrière la boîte à feu, ce qui a permis d'abaisser le centre de gravité de la machine, tout en portant à 2m,10 le diamètre des roues motrices; et 2° la disposition de tout le mécanisme, placé ordinairement en dessous, sur les deux côtés de la machine, en vue du mécanicien qui les surveille facilement, les nettoie et les huile sans peine. Les avantages de ces deux innovations sont : une plus grande vitesse pour le même nombre de coups de piston, une répartition plus rationnelle du poids de la machine sur les roues, et une grande diminution dans les mouvements de lacet, de galop et de tangage.

Dans cette même salle on voit deux nouveaux systèmes de chemins de fer atmosphériques, imaginés, l'un par M. Hédiard, l'autre par M. Andraud. Le système Hédiard consiste dans la fermeture du tube atmosphérique à sa partie supérieure, au moyen de deux lames en acier que la tige d'attache du piston fait ouvrir à son passage : il a été expérimenté en grand à Saint-Ouen, et a bien réussi. L'autre système, dû à M. Andraud, consiste en un tube hermétiquement fermé, placé sur un rail central. Au wagon est attaché un cylindre lamineur qui presse sur ce tube. Le tube est en communication avec un réservoir d'air comprimé ; et à peine cette communication est-elle établie, que le tube se gonfle derrière le cylindre et le force à avancer en entraînant le wagon.

M. Lemaître a exposé un appareil de sûreté pour les machines à vapeur : c'est un indicateur carillon d'alarme. Cet instrument, destiné à indiquer, au moyen d'un timbre gradué, comment est réglée l'alimentation de la chaudière, est en outre armé d'une sonnerie qui avertit du moment où l'on atteint le maximum de retard que la machine puisse supporter. Déjà, en 1844, un habile mécanicien avait exposé un appareil destiné au même but. M. Chaussenot, qui reçut pour cet appareil un des prix Monthyon et un prix de la Société d'encouragement, se servait d'un flotteur et d'une soupape de sûreté formant sifflet par l'échappement de la vapeur.

Au sortir de la salle des machines, on passe devant les appareils de chauffage perfectionnés; devant les métiers à faire des clous, des agrafes, des bas, des jupons de tricot ; devant une magnifique cloche, des canons en fer, des voi-

tures élégantes, quelques unes en miniature d'un goût parfait, et d'autres d'une forme tout à fait nouvelle, construites de manière à ne pouvoir être renversées que très-difficilement, ou à ne présenter que la plus petite superficie possible, le cocher ayant son siége sur le plafond.

Les instruments d'agriculture occupent une large place dans l'exposition. Au premier rang est la charrue, le principe de toutes les récoltes, cet instrument dont la forme a été inspirée à l'homme, au dire de Plutarque, par le porc fendant la terre avec son groin. Quelques charrues ont un avant-train, les autres n'en ont point : il est généralement reconnu que si l'araire convient à merveille dans les terres meubles et légères, les roues sont indispensables, dans un grand nombre de terrains, pour obtenir un bon labour. Nous avons remarqué principalement la charrue de Grignon. Parmi les autres instruments, nous citerons un extirpateur qui, au dire des agriculteurs, peut dans certaines terres donner un aussi bon résultat que quatre charrues et dispenser d'un labour; une machine à battre le blé, qu'on annonce devoir battre cent gerbes par heure avec un seul cheval : ce résultat serait immense si le prix de la machine n'est pas trop élevé, car le battage au fléau ne nettoie pas le grain et endommage la paille. A côté figure un trieur de MM. Vachon père et fils, de Lyon, dont l'utilité est de séparer, suivant leurs différentes grosseurs, les grains qui doivent servir à la semence ou être livrés au commerce. Enfin, non loin de là se trouve un moulin à broyer le plâtre qui est d'un prix inestimable pour la grande agriculture; car pour que la terre produise constamment et se repose d'une culture par une autre, il faut lui rendre à profusion ce que les plantes lui ont enlevé, et ne pas lui refuser les engrais. Or, un des engrais les plus puissants, celui qui change avec le plus de rapidité la nature même de la terre, c'est le plâtre : quand on pourra donner le plâtre à bas prix sur toute la surface des terres arables, la fécondité de nos champs doublera.

La partie du bâtiment réservée aux bœufs, aux chevaux et aux moutons, en un mot aux spécimens vivants de l'agriculture, promettait un spectacle d'un intérêt tout nouveau; malheureusement, bien peu d'éleveurs ont répondu à l'appel. Le gouvernement a montré l'exemple : quelques chevaux des haras du Pin et de Pompadour, quelques taureaux de belle race des fermes-écoles, ont peuplé plusieurs stalles; l'on a remarqué aussi les moutons et les béliers de M. Paturle. Ce n'est qu'un essai; l'envoi d'animaux présente bien des difficultés : l'incertitude des éleveurs sur les conditions hygiéniques dans lesquelles se trouveraient leurs produits est un obstacle qu'il ne sera pas aisé de vaincre.

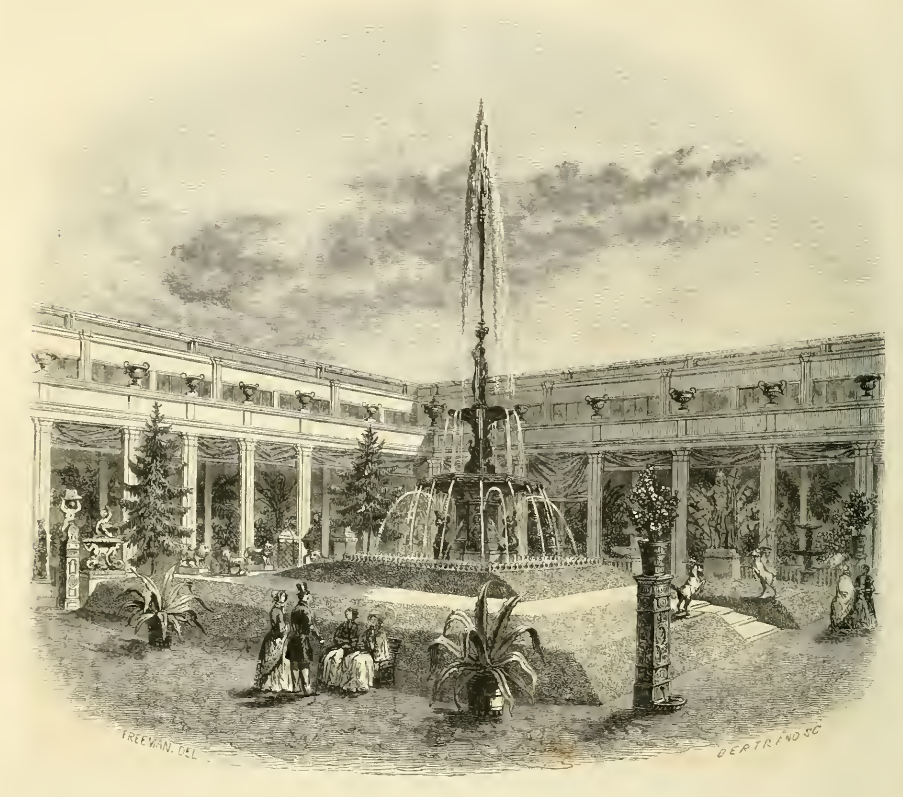
Une autre innovation a eu un plein succès et distingue l'exposition de 1849 : c'est la cour consacrée à l'horticulture. Au milieu des bâtiments s'ouvre une vaste cour dans laquelle on a établi un puisard central. Rien de moins attrayant qu'un puisard en lui-même : aussi a-t-on pris soin de le cacher; au-dessus s'élève un tertre de deux mètres de hauteur, gazonné et sablé, couronné par une fontaine et des eaux jaillissantes. Aux angles du tertre sont placées des statues de bronze. La cour est bordée de hangars élégants qui servent d'abri à une des parties les plus agréables de l'exposition. Là c'est un jardin avec ses arbustes exotiques admirables de formes et de vigueur, aux feuilles géantes se contournant avec grâce. Plus loin c'est un champ d'amaryllis; des collections d'azaléas, de pélargoniums, de verveines, de calcéolaires, d'orangers, d'arbres verts, de cicas à feuilles roulées du Japon, de roses, etc. Ailleurs un fruitier complet : des fraises magnifiques venues de semis et formant des bouquets aux riches couleurs; des fruits conservés dans toute leur fraîcheur; des ruches avec tout le travail intérieur des abeilles, et à côté la cire et le miel; des pieds d'épis venus d'un seul grain, et qui ont donné cinquante, soixante, et jusqu'à quatre-vingts épis. Au milieu de belles statues, celle de Casimir Delavigne, formant un angle de la cour; un remarquable saint Jean, de Barre, fondu par M. Calla fils; des vases de jardin, des fontaines de M. Durenne; enfin des instruments d'horticulture, parmi lesquels un charmant cueille-fruit à ciseaux et à corbeille pour recevoir doucement et sans l'endommager le fruit au moment où il est détaché. On ne saurait détailler tout ce que l'on voit dans cette cour, où la fraîcheur est sans cesse entretenue par les eaux, et où l'on respire un air embaumé par les bouquets dont l'on orne chaque jour les gradins.

En rentrant dans les galeries de l'exposition, on se trouve devant un riche étalage des produits de l'Algérie. Un pied de 152 épis venus d'un seul grain, du sainfoin colossal, des oranges, des citrons, des patates, des cannes à sucre, des liqueurs, du vin rouge ou blanc; puis des marbres, du cuivre natif et d'autres minéraux; des bois d'une coloration superbe, mûrier, citronnier, genévrier, jujubier; du corail, du coton, de la soie, du tabac, des étoffes, des chaussures, des selles d'une forme originale. Après avoir vu ce spécimen des richesses de l'Algérie, on se prend à regretter tout le temps qui a été perdu avant que la colonisation fût sérieusement entreprise et avec le levier convenable, c'est-à-dire des fonds suffisants.

M. Méhu, directeur des ateliers des mines d'Anzin, a exposé le modèle d'un appareil destiné à soulager l'ouvrier des fatigues qu'il éprouve en montant et en descendant dans les puits des mines. Déjà, dit un journal, les ingénieurs du Hartz, en Allemagne, avaient imaginé une machine ingénieuse pour éviter aux ouvriers la fatigue et la perte de temps qu'entraînaient la descente et la remonte dans les mines par les échelles. Cette machine se compose de deux grandes poutres verticales établies dans la hauteur des puits, et animées d'un mouvement alternatif; de telle sorte que l'une descend de 2 mètres, tandis que l'autre monte de la même quantité; ces poutres sont armées de patins, et l'ouvrier n'a qu'à passer successivement des patins d'une des poutres sur les patins de l'autre pour descendre dans la mine ou pour remonter au jour. C'est cette machine qui a servi de point de départ à l'invention de M. Méhu, et qui est devenue entre ses mains une machine tout à fait nouvelle. Son appareil consiste en deux systèmes de tiges parallèles, recevant d'une machine à vapeur un mouvement alternatif, auquel, par suite de dispositions ingénieuses, il est parvenu à donner 15 mètres de course. Le puits dans lequel fonctionne l'appareil est divisé en étages de 14 mètres, et à chaque étage se trouve une combinaison de taquets disposés pour recevoir des wagons à charbon. Quand l'appareil est en mouvement, un des deux systèmes de tiges enlève à chaque course des wagons pleins d'un étage à l'étage supérieur, tandis que l'autre système descend les wagons vides. On peut par ce moyen faire monter à la fois douze ou quinze wagons, tandis qu'avec les treuils et les cordes actuellement en usage, on n'en peut faire monter qu'un. Les ouvriers suivent la même voie.

La santé de l'ouvrier est une chose précieuse, mais la culture de son intelligence doit être l'objet d'une vive sollicitude. Il faut qu'il trouve à sa portée, pendant ses heures de loisir, un choix de bons livres rédigés avec clarté et simplicité, et traitant les matières dont il s'occupe spécialement. Nous ne voulons parler ici que de son instruction industrielle et non de son éducation morale. Tel est le but que poursuivent avec une infatigable persévérance plusieurs éditeurs depuis quelques années. L'un d'eux a exposé un spécimen de bibliothèques scientifiques industrielles, presque vis-à-vis la porte d'entrée du côté de l'eau. Il ne se borne pas à la bibliothèque qui convient à l'ouvrier; son plan est plus vaste, et son catalogue convient aussi bien à la grande ville industrielle pouvant acheter dix mille volumes, qu'à la modeste fabrique qui devra se borner à deux cents volumes, qu'à l'obscur travailleur qui ne pourra en posséder que huit ou dix. Un avantage attaché à ces bibliothèques

consiste à faire pénétrer la science dans les ateliers, à favoriser les progrès de l'industrie par l'alliance de la théorie et de la pratique ; elles ont fait apercevoir et déjà combler bien des lacunes ; elles doivent en outre jouer un rôle important dans les transformations indispensables, surtout aujourd'hui que les conditions de travail ont reçu une si grande modification, et que l'enseignement professionnel paraît devoir être définitivement mis en pratique.



Exposition de l'industrie en 1849. — Cour réservée à l'horticulture.

Dans la galerie qui précède la bouverie, on étudie avec intérêt, sur reproduction en miniature des bâtiments et des caves de MM. Jacquesson à Châlons-sur-Marne, le mode d'éclairage de galeries souterraines, dont quelques-unes ont 120 mètres de longueur moyenne, d'autres jusqu'à 180 mètres. Leur profondeur au-dessous du sol est de 15 mètres environ. Dans ces caves, il n'y a plus aujourd'hui un seul réverbère, une seule chandelle ; tout est éclairé par la seule lumière du jour. Au-dessus des galeries sont pratiqués des puits dont la section varie avec la profondeur de la galerie. Un faisceau de lumière, égal à la section du puits, est emprunté verticalement à la voûte du ciel et tombe sur un réflecteur métallique incliné à 45 degrés. La réflexion de cette lumière suffit pour éclairer la cave comme si elle était ouverte au grand jour.

L'éclairage est moindre lorsque le ciel est pur que lorsqu'il est en partie chargé de nuages blancs, à ce point que si le ciel est très-bleu, on est obligé, pour y voir convenablement, de couvrir l'orifice du puits de rideaux de mousseline claire ou d'un verre dépoli. C'est une nouvelle preuve que l'éclairage est dû à la lumière diffuse. Ce mode nouveau économise 15 000 francs par an d'huile et de chandelle, et donne un éclairage beaucoup plus parfait que la lumière artificielle.

L'horlogerie a exposé, outre des appareils de précision applicables aux machines à vapeur, une série d'appareils horaires dans lesquels l'électricité fait mouvoir les aiguilles. Il suffit d'une horloge bien réglée dont le mouvement alternatif ouvre et ferme un circuit voltaïque : les fils électriques, se prolongeant à une aussi grande distance qu'on le désire, agissent à l'extrémité de la ligne pour indiquer l'heure. On conçoit tout le parti que pourront tirer de cette invention la science astronomique, le service des chemins de fer, les vastes établissements, tels que les mairies, la Bourse, les ministères, où l'heure doit être marquée exactement et instantanément dans des pièces différentes. Un fil électrique suffira pour des centaines d'horloges, sans erreur possible et sans différence appréciable d'une extrémité à l'autre d'un fil de 10 000 kilomètres de longueur.

Les produits des cristalleries et verreries de France, surtout ceux de Baccarat et de Clichy-la-Garenne, sont très-remarquables. On admire, dans l'exposition de Baccarat, des « verres d'eau » en cristal léger avec quelques dorures, et

de petits bouquets de fleurs d'une belle coloration, jetés de loin en loin avec goût. D'autre part, on ne saurait imaginer des cristaux d'une plus belle eau que ceux à base de zinc qui figurent dans l'exposition de Clichy-la-Garenne.

Dans la galerie réservée aux fabricants de meubles, on trouve une profusion de beaux meubles, bibliothèques, armoires à glace, buffets, bahuts, tables de salon ou de salle à manger. La science est venue en aide à cette branche de travail en lui fournissant des bois colorés mécaniquement. Jusqu'à présent, à part quelques teintes assez heureuses, ces colorations ne sont pas très-satisfaisantes à l'œil; elles fournissent des tons gris ou verdâtres, la plupart du temps faux.



Exposition de l'industrie en 1849. — Vue à vol d'oiseau de l'ensemble des bâtiments.

Parmi les mille autres industries qui se pressent sous les regards, il faut signaler encore les bijoutiers, les fabricants de bronzes, d'instruments de musique, et d'étoffes, qui, sur un commerce de deux milliards, produisent seize cents millions.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

Voy. p. 2, 36, 74, 102, 126, 133, 150, 158, 194, 206, 229, 233.

AOUT.

5 août, neuf heures du soir. — Il y a des jours où tout se présente à vous sous un sombre aspect; le monde est, comme le ciel, couvert d'un brouillard sinistre. Rien ne paraît à sa place; vous ne voyez que misères, imprévoyances, dureté; la société se montre sans providence, livrée à toutes les iniquités du hasard.

J'étais aujourd'hui dans ces tristes dispositions, après une longue promenade dans les faubourgs; j'étais rentré malheureux et découragé.

Tout ce que j'ai aperçu semblait accuser la civilisation dont nous sommes si fiers! Égaré dans une petite rue de traverse qui m'était inconnue, je me suis trouvé tout à coup au milieu de ces affreuses demeures où le pauvre naît, languit et meurt sans air et sans soleil. J'ai regardé ces murs lézardés que le temps a revêtus d'une lèpre immonde; ces fenêtres où sèchent des lambeaux souillés; ces égouts fétides qui serpentent le long des façades comme de venimeux reptiles. Des enfants demi-nus se battaient sur le seuil! mon cœur s'est serré et j'ai pressé le pas.

Un peu plus loin, il a fallu s'arrêter devant le corbillard de l'hôpital : un mort, cloué dans sa bière de sapin, gagnait sa dernière demeure sans ornements funèbres, sans cérémonie et sans suite. Il n'y avait pas même ici ce dernier ami

des abandonnés, le chien qu'un artiste a donné pour cortége au convoi du pauvre! Celui qu'on se disposait à enfouir sous la terre s'en allait seul au sépulcre comme il avait vécu; nul ne s'apercevrait sans doute de sa fin. Dans cette grande bataille de la société qu'importait un soldat de moins?

Mais qu'est-ce donc alors que l'association humaine, si l'un de ses membres peut disparaître ainsi comme une feuille emportée par le vent?

L'hôpital est voisin d'une caserne : à l'entrée, des vieillards, des femmes et des enfants se disputaient les restes de pain noir que la charité du soldat leur avait accordés! Ainsi des êtres semblables à nous attendent chaque jour sur le pavé que notre pitié leur donne le droit de vivre! Des troupes entières de déshérités ont à subir, outre les épreuves infligées à tous les enfants de Dieu, les angoisses du froid, de l'humiliation, de la faim! Tristes républiques humaines où l'homme a une condition pire que l'abeille dans sa ruche, que la fourmi dans sa cité souterraine!

Ah! que faisons-nous donc de notre raison? A quoi bon tant de facultés suprêmes, si nous ne sommes ni plus sages, ni plus heureux! Qui de nous n'échangerait sa vie laborieuse et tourmentée contre celle de l'oiseau habitant des airs, et pour qui le monde entier est un festin?

Que je comprends bien la plainte de Mao, dans les contes populaires du *Foyer breton*, lorsque, mourant de soif et de faim, il dit en regardant les bouvreuils butiner sur les buissons :

— « Hélas! ces oiseaux-là sont plus heureux que les êtres baptisés! Ils n'ont besoin ni d'auberges, ni de bouchers, ni de fourniers, ni de jardiniers. Le ciel de Dieu leur appartient et la terre s'étend devant eux comme une table toujours servie. Les petites mouches sont leur gibier, les herbes en graine leurs champs de blés, les fruits de l'aubépine ou du rosier sauvage leur dessert. Ils ont droit de prendre partout sans payer et sans demander : aussi les petits oiseaux sont joyeux, et ils chantent tant que dure le jour! »

Mais la vie de l'homme à l'état de nature est celle de l'oiseau; il jouit également de la création. « La terre aussi s'étend devant lui comme une table toujours servie. » Qu'a-t il donc gagné à cette association égoïste et incomplète qui forme les nations? Ne vaudrait-il point mieux pour tous rentrer dans le sein fécond de la nature et y vivre de ses largesses dans le repos et la liberté?

10 *août, quatre heures du matin.* — L'aube rougit les rideaux de mon alcôve; la brise m'apporte les senteurs des jardins qui fleurissent au-dessous de la maison; me voici encore accoudé à ma fenêtre, respirant la fraîcheur et la joie de ce réveil du jour.

Mon regard se promène toujours avec le même plaisir sur ces toits pleins de fleurs, de gazouillements et de lumières; mais aujourd'hui il s'est arrêté sur l'extrémité du mur en arc-boutant qui sépare notre maison de celle du voisin; les orages en ont dépouillé la cime de son enveloppe de plâtre; la poussière emportée par le vent s'est entassée dans les interstices, les pluies l'y ont fixée et en ont fait une sorte de terrasse aérienne où verdissent quelques herbes. Parmi elles se dresse le chalumeau d'une tige de blé, aujourd'hui couronnée d'un maigre épi qui penche sa tête jaunâtre.

Cette pauvre moisson égarée sur les toits, et dont profiteront les passereaux du voisinage, a reporté ma pensée vers les riches récoltes qui tombent aujourd'hui sur la faucille; elle m'a rappelé les belles promenades que je faisais, enfant, à travers les campagnes de ma province, quand les aires des métairies retentissaient de toutes parts sous les fléaux des batteurs, et que, par tous les chemins, arrivaient les chariots chargés de gerbes dorées. Je me souviens encore des chants des jeunes filles, de la sérénité des vieillards, de l'expansion joyeuse des laboureurs. Il y avait, ce jour-là, dans leur aspect, quelque chose de fier et d'attendri. L'attendrissement venait de la reconnaissance pour Dieu, la fierté de cette moisson, récompense du travail. Ils sentaient confusément la grandeur et la sainteté de leur rôle dans l'œuvre générale; leurs regards, orgueilleusement promenés sur ces montagnes d'épis, semblaient dire : — Après Dieu, c'est nous qui nourrissons le monde!

Merveilleuse entente de toutes les activités humaines! Tandis que le laboureur, attaché à son sillon, prépare pour chacun le pain de tous les jours, loin de là l'ouvrier des villes tisse l'étoffe dont il sera vêtu; le mineur cherche dans les galeries souterraines le fer de sa charrue; le soldat le défend contre l'étranger; le juge veille à ce que la loi protège son champ; l'administrateur règle les rapports de ses intérêts particuliers avec les intérêts généraux; le commerçant s'occupe d'échanger ses produits contre ceux des contrées lointaines; le savant et l'artiste ajoutent chaque jour quelques coursiers à cet attelage idéal qui entraîne le monde matériel, comme la vapeur emporte les gigantesques convois de nos routes ferrées. Ainsi tout s'allie, tout s'entr'aide; le travail de chacun profite à lui-même et à tout le monde; une convention tacite a partagé l'œuvre entre la société tout entière. Si quelques erreurs sont commises dans ce partage; si quelques capacités n'ont pas leur meilleur emploi, les défectuosités de détail se perdent dans la sublime conception de l'ensemble. Le plus pauvre membre de cette association a sa place, son travail, sa raison d'être; chacun est quelque chose dans le tout.

Rien de semblable pour l'homme à l'état de nature. Chargé seul de lui-même, il faut qu'il suffise à tout : la création est sa propriété; mais il y trouve aussi souvent un obstacle qu'une ressource. Il faut qu'il surmonte ses résistances avec les forces isolées que Dieu lui a données; il ne peut compter sur d'autre auxiliaire que la rencontre et le hasard. Nul ne moissonne, ne fabrique, ne combat, ne pense à son intention; il n'est rien pour personne. C'est une unité multipliée par le chiffre de ses seules forces, tandis que l'homme civilisé est une unité multipliée par les forces de la société tout entière.

Et l'autre jour pourtant, attristé par quelques vices de détail, je maudissais celle-ci et j'ai presque envié le sort de l'homme sauvage.

Une des infirmités de notre esprit est de prendre toujours la sensation pour une preuve, et de juger la saison sur un nuage ou sur un rayon du soleil.

Ces misères, dont la vue me faisait regretter les bois, étaient-elles bien réellement le fruit de la civilisation? Fallait-il accuser la société de les avoir créées, ou reconnaître, au contraire, qu'elle les avait adoucies? Les femmes et les enfants qui recevaient le pain noir du soldat pouvaient-ils espérer, dans le désert, plus de ressources ou de pitié? Ce mort dont je déplorais l'abandon, n'avait-il point trouvé les soins de l'hôpital, la bière et l'humble sépulcre où il allait reposer? Isolé loin des hommes, il eût fini, comme la bête fauve, au fond de sa tanière, et servirait aujourd'hui de pâture aux vautours! Ces bienfaits de l'association humaine vont donc chercher les plus inconnus et les plus déshérités. Quiconque mange le pain qu'un autre a moissonné et pétri, est l'obligé de ses frères, et ne peut dire qu'il ne leur doit rien en retour. Le plus pauvre de nous a reçu de la société bien plus que ses seules forces ne lui eussent permis d'arracher à la nature.

Mais la société ne peut-elle nous donner davantage? Qui en doute? Dans cette distribution des instruments et des tâches des hommes, beaucoup d'erreurs ont été commises! Le temps en diminuera le nombre; les lumières amèneront un meilleur partage; les éléments d'association iront se perfectionnant comme tout le reste; le difficile est de savoir se mettre au pas lent des siècles dont on ne peut jamais forcer la marche sans danger.

La suite à une prochaine livraison.

SAINT-MARTIN, MARQUIS DE MISKOU,

MANDARIN DU ROYAUME DE SIAM.

La basse Normandie, et particulièrement la ville de Caen, furent réjouies, durant quarante années du règne de Louis XIV, par la vanité extravagante du grotesque personnage dont nous reproduisons les titres et la figure. Cette vanité le rendit le jouet de nombreuses mystifications auxquelles prirent part, comme acteurs, tous les beaux esprits de la province, entre autres Segrais, Huet et l'intendant Foucault. Ce dernier avait songé à faire recueillir, sous le titre de *Sammartiniana*, les faits et gestes de ce héros drôlatique ; mais ce qu'il négligea d'accomplir, tous les *ana* du grand siècle l'ont fait, et Charles-Gabriel Porée, curé de Louvigny, et frère du célèbre jésuite professeur, a écrit un gros livre, sous le titre de *Mandarinade*, sur cette plaisante victime de la basse Normandie. A Caen, on n'appelait le pauvre homme que Saint-Martin de la Calotte, et il a conservé ce sobriquet dans la tradition du pays. On fit de lui mille portraits ou caricatures, soit en peinture, soit en sculpture. J'en ai vu qui étaient griffonnés à la plume sur la marge de ses ouvrages. Le portrait qui a servi de modèle pour notre gravure est aujourd'hui le morceau le plus curieux du Musée de Bayeux. L'abbé de Choisy possédait, en 1680, un buste de l'abbé de Saint-Martin, taillé par Jean de Saint-Igny, sculpteur et peintre normand.

Messire Michel de Saint-Martin, écuyer, sieur de la Mare du Désert, protonotaire du Saint-Siége apostolique, docteur en théologie de l'université de Rome, agrégé à celle de Caen, marquis de Miskou dans la Nouvelle-France, et mandarin du premier rang du royaume de Siam, était venu au monde vers le commencement du règne de Louis XIII. Il était fils d'un riche marchand de Saint-Lo, qui s'était fait anoblir en achetant une noblesse du Canada, le tant vanté marquisat de Miskou. Michel de Saint-Martin voyagea durant sa jeunesse en Italie et en Flandre ; mais il n'y observa que l'étiquette et les costumes ; si bien qu'à son retour, ayant été élu recteur de l'université de Caen, il se mit en tête de faire porter des robes grises et des toques à tous les étudiants, à la manière des colléges de Rome. Les juges de Caen ne lui ayant pas donné raison, il en appela au parlement de Rouen, devant lequel il plaida lui-même sa cause en habit de recteur. Messieurs du parlement, pour ne point abattre trop cruellement sa vanité, lui accordèrent deux articles sur soixante, dont se composait sa longue requête.

Il entreprit aussi de réformer la cave des Cordeliers de Caen ; mais ceux-ci, comme le logement qu'il occupait dépendait de leur couvent, le firent sommer par huissier de déménager dans trois mois et un jour, suivant la coutume de Normandie. Le principal moyen de défense qu'employa contre eux l'abbé de Saint-Martin fut l'inconvénient de démolir et de rebâtir son lit de brique en si peu de temps ; raison péremptoire et sans réplique dans un temps d'hiver où la maçonnerie ne sèche qu'à force de feu, où le mortier par sa transpiration peut causer des maladies et la mort même. Le marquis de Coigny, gouverneur et bailli de Caen, voulut juger lui-même cette affaire, et, après les plaidoyers et conclusions des avocats, il prononça gravement que le sieur de Saint-Martin aurait six mois pour démolir et rebâtir son lit, aux termes des ordonnances qui accordent ce temps aux boulangers et pâtissiers, à cause de leurs fours. Ce lit merveilleux, dont il a été tant parlé dans la province, méritait en effet le nom de four. Représentez-vous, dit l'auteur contemporain, un de ces vieux carrosses ou coches du temps passé, qui n'avaient qu'une portière. Les côtés étaient des murailles de brique assez épaisses, bien cimentées. L'impériale était une voûte aussi de brique liée avec de bon ciment. Le tout était natté en dedans et en dehors ; la natte qui était au dedans était couverte de peaux de lièvre. A l'un des côtés était l'ouverture par où l'on était introduit dans ce lit singulier. Au-devant de cette portière était un double rideau, dont l'un était de peaux. Sous le lit était pratiqué un fourneau où l'on mettait de la braise pour y entretenir une douce chaleur. Là l'excentrique abbé, couvert d'un pantalon doublé de peaux de lièvre, reposait entre deux couvertures de la même étoffe. C'est ainsi qu'il faisait la nique, disait-il, au plus grand froid et aux vents coulis, ses ennemis irréconciliables.

Dans le fort de l'été, il avait un lit ordinaire et se servait de draps ; mais dans les plus grandes chaleurs, il quittait rarement son pantalon, disant assez souvent qu'il valait mieux suer que trembler, et que c'était la chaleur seule qui nous entretenait la vie. Son habillement de jour était plus singulier encore : outre neuf calottes en hiver et six en été, il avait par-dessus un capuchon doublé de peaux en hiver, et de futaine en été. Le tout était couronné d'un bonnet à la polonaise qu'il ne quittait que quand il allait en visite. Ce bonnet fit place ensuite à son digne bonnet de mandarin. Il n'usait pas de moindre précaution pour ses jambes que pour sa tête ; il portait neuf paires de bas et des bottines de maroquin par-dessus, doublées de peau d'agneau. En été, il se contentait de six paires de bas, et quittait ses bottines qu'il remplaçait par des chausses de drap doublées de peau. Cet ajustement lui donnait une figure des plus comiques. Enfin, outre un petit pantalon plus léger que celui de la nuit, il portait un justaucorps de drap noir doublé en tout temps de peaux de lièvre. Ces étranges habitudes lui avaient été conseillées, disait-il, par le fameux médecin gentilhomme Delorme, personnage presque aussi extravagant que son élève l'abbé de Saint-Martin. Celui-ci ne crut pas devoir priver ses compatriotes des recettes inestimables qu'il avait recueillies dans une aussi docte fréquentation, et il publia « les Moyens faciles et éprouvés par M. Delorme pour vivre plus de cent ans. » Un certain bouillon rouge, dont la base était l'antimoine, composait le « Remède royal merveilleux, » la panacée universelle ordonnée par l'abbé de Saint-Martin, et célébrée par les chansonniers bas-normands. Ce pauvre abbé avait toujours à la fois cinq ou six procès contre les étudiants et les gentilshommes qui se permettaient de rire de trop près de sa perruque ou de ses grimaces. Une livraison entière de notre recueil ne pourrait suffire à raconter ni même à rappeler toutes les aventures comiques de l'abbé de Saint-Martin. Le récit le plus complet que j'en puisse indiquer a été écrit par Adrien Pasquier, le curieux cordonnier rouennais, dans son immense compilation de biographie normande qui se trouve à la bibliothèque de Rouen. Il cite l'Histoire de la Bastille de Constantin de Renneville, le Huetiana, le Segraisiana, les Mélanges de Vigneul de Marville, vingt autres livres encore. Je dois me borner à expliquer en quelques mots la comédie archifolle qui valut au marquis de Miskou, protonotaire du pape, le titre et le bonnet de mandarin de première classe du royaume de Siam. Cette mystification splendidement machinée eut pour occasion l'étrange scène jouée à Versailles ; l'ambassade du roi de Siam à Louis XIV. En 1685, le chevalier de Chaumont fut nommé ambassadeur à Siam ; deux ou trois beaux esprits de Rouen, qui connaissaient le caractère de l'abbé de Saint-Martin, lui écrivirent au nom du chevalier. M. de Chaumont priait M. de Saint-Martin, qui connaissait si parfaitement les usages de la cour de Rome et de celles de Venise, Parme, Plaisance, Gênes, Bruxelles, de vouloir bien lui fournir des Mémoires pour se conduire avec succès dans son importante mission. Une si haute marque d'estime remplit de joie le pauvre abbé, qui composa sans désemparer les instructions, et les fit tenir à M. de Chaumont avec un exemplaire de son livre de médecine pour le plus grand bien de M. l'ambassadeur, de tout son équipage et de Sa Majesté siamoise. A peine M. de Chaumont fut-il arrivé à Siam, et eut-il été présenté au roi, que l'abbé de Saint-Martin reçut de lui des lettres de remercîments pour ses instructions. Le roi de Siam avait mis le livre de médecine dans la place d'honneur de sa bibliothèque, et voulait le buste de l'auteur pour le placer sous un

dais au milieu de ceux des plus illustres savants de l'Orient. M. de Grandmaison, enseigne de vaisseau, qui avait été du voyage de Siam, étant passé par Caen, se prêta à entrer dans la plaisanterie du pays, et alla porter à M. de Saint-Martin les compliments de M. de Chaumont et les témoignages d'estime de la cour de Siam. Puis on ne tarda pas à annoncer à l'abbé que l'ambassadeur de Siam, venant d'arriver à la cour de France, était chargé entre autres choses, de la part du roi son maître, d'emmener M. le marquis de Miskou avec lui lors de son retour à Siam, pour être le premier médecin de Sa Majesté siamoise, avec de gros appointements et la dignité de mandarin du premier ordre. Enfin, au bout de trois semaines, vers le temps du carnaval de 1687, l'abbé de Saint-Martin fut informé que l'ambassadeur du roi de Siam, mandarin du premier ordre, et huit autres mandarins, étaient arrivés à Caen avec une grande suite et un nombreux cortége de chameaux, d'éléphants et de dromadaires. Les acteurs de cette colossale bouffonnerie, ambassadeur, ambassadrice, interprète et mandarins, étaient tous des écoliers de l'université de Caen, dont le plus vieux n'avait pas plus de vingt ans, et quelques-uns étaient de la famille même de l'abbé de Saint-Martin, qui ne songea pas à les reconnaître. Ils se peignirent d'ailleurs le visage de plusieurs couleurs et en firent autant à leurs camarades. Ils louèrent chez un habilleur



Musée de Bayeux.— Portrait de l'abbé de Saint-Martin, marquis de Miskou, mandarin du royaume de Siam.

de théâtre des habits à la romaine, par-dessus lesquels ils passèrent une robe de chambre dont les manches étaient retroussées jusqu'en haut. La robe de chambre était attachée elle-même par-derrière avec des rubans. Les bras et les jambes étaient nus et peints comme le visage. Ils étaient coiffés de bonnets en forme de pain de sucre, qui couvraient entièrement les cheveux. Le bonnet de mandarin que l'on devait présenter à M. de Saint-Martin était aussi pyramidal; mais il différait de ceux des mandarins en ce qu'il était un peu ouvert par le haut comme une mitre. Il était de grandeur à pouvoir contenir les neuf calottes et le capuchon dont sa tête était couverte en cette saison. Quant à l'abbé, pour bien recevoir cette ambassade qui allait se rendre à son logis le soir aux flambeaux, suivant le cérémonial siamois, il avait pris l'habit de protonotaire, et avait appelé auprès de lui son bon parent et ami M. Gonfrey, qui servait traîtreusement toutes les plaisanteries dressées contre lui. L'ambassadeur, s'étant incliné profondément, fit en siamois une longue harangue que l'interprète répéta en la traduisant; puis l'ambassadeur tira d'une cassette dorée une lettre du roi de Siam, laquelle avait été préalablement traduite en latin. M. de Saint-Martin accepta de tout son cœur la dignité de mandarin, mais se débattit contre l'honneur d'être médecin de Sa Majesté siamoise, à 50 000 écus d'appointement. L'ambassadeur lui répondit qu'il y allait de sa tête de s'en retourner sans lui, et lui donna jusqu'au lendemain pour régler ses affaires et prendre congé de ses parents et de ses amis. L'abbé de Saint-Martin pria l'ambassadeur de lui faire mettre sur la tête le bonnet pyramidal qu'il voyait entre les bras d'un des mandarins. On le fit mettre à genoux : deux mandarins lui tenaient les bras; les autres, avec l'ambassadeur, se mirent à danser autour de lui, le sabre nu à la main, proférant des chants et des cris inarticulés que M. de Saint-Martin prenait pour du bon siamois. Il y eut une seconde cérémonie, plus grotesque que la première, pour la coiffure solennelle du bonnet à trois cercles d'or. Le pauvre fou vaniteux recourut à M. de Gourgues l'intendant et à M. de Segrais pour obtenir qu'on ne l'embarquât pas de force à Brest pour Siam. On mit une garde à sa porte; mais on fit en revanche force régalades à ses dépens. On lui fit accroire que le grand roi s'interposait entre lui et le roi de Siam. Il acheva sa vie dans la douce illusion de son mandarinat.

Ce personnage, d'une crédulité si extravagante, avait la passion de la gloire, et cette passion, il la fit tourner du moins au bien de sa ville de Caen. S'il composa un certain nombre de livres que les curieux se disputent aujourd'hui, et que, de son vivant, il imprimait à ses frais et distribuait à ses amis, il fut plus utile en décorant les places et carrefours de Caen de fontaines et d'agréables statues; il entreprit aussi de doter la ville d'une bibliothèque publique, et mérita que son historiographe finît sa Mandarinade par cette sorte d'épitaphe honorable :

Était-ce un sage? Non;
Mais seul il a fait plus pour Caen que tous les sages.

SUR LES CITATIONS.

Une bonne pensée, de quelque endroit qu'elle parte, vaudra toujours mieux qu'une sottise de son crû, n'en déplaise à ceux qui se vantent de trouver tout chez eux et de ne tenir rien de personne. LA MOTHE LE VAYER.

Il n'y a pas moins d'invention à bien appliquer une pensée que l'on trouve dans un livre, qu'à être le premier auteur de cette pensée. On a ouï dire au cardinal Duperron que l'application heureuse d'un vers de Virgile était digne d'un talent. BAYLE.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,

rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

LES ENFANTS GATÉS.



D'après Landseer.

Si l'on veut trouver un sens au *nom* donné par l'artiste à son tableau, il faut prendre pour *enfants gâtés* la petite fille, la biche et le jeune chat qu'il a réunis sous ces épaisses feuillées. Tous trois, en effet, semblent placés dans cette condition exceptionnelle d'abondance, de plaisirs et de liberté qui justifie habituellement une pareille dénomination. La petite fille, riante et parée, ne semble avoir d'autre obligation que de jouer sous le feuillage, de cueillir pour sa biche l'herbe fleurie, ou de lui apporter le surplus du lait de son goûter. Le gracieux animal, de son côté, erre librement, traînant le ruban qui l'orne sans l'enchaîner, broutant du *bout des dents*, comme le lapin de La Fontaine, et attendant la pâtée qu'il flaire avec un certain dédain, et qu'il ne mangera que par grâce. Quant au chat, il a toute la gaieté insouciante de son âge. Étendu sur le dos, il joue avec le ruban de la biche; tout à l'heure, il le poursuivra aux éclats de rire de sa petite

maîtresse, qui n'exige de ses gracieux commensaux que de l'appétit et de la joie.

On ne saurait trop encourager les relations des enfants avec les animaux domestiques, ces *humbles inférieurs*, comme les appelle Michelet. Il y a là pour eux un premier apprentissage de protection et de confraternité, un exercice de bienveillance qui crée des habitudes. La douceur envers les animaux qui vivent de notre existence, qui ont une place dans notre intérieur, dont ils animent pour leur part le cadre journalier, est en même temps de la justice, du bon cœur et de la générosité. Nous apprenons ainsi la patience, l'affection, la reconnaissance; chargés du bonheur d'êtres vivants, nous nous initions à la grande responsabilité qui doit peser sur un autre âge, quand nous nous trouverons chargés du bonheur de nos semblables. Les animaux domestiques sont le dernier anneau de la famille; par lui, nous remontons cette chaîne des devoirs et des joies intérieures qui conduit elle-même aux joies et aux devoirs publics.

EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

Voy. p. 241.

UNE NOUVELLE RUCHE. — HISTOIRE DES ABEILLES.

« Pendant l'été, nos campagnes sont couvertes de fleurs pleines de miel et de cire; nous perdons ces revenus délicieux faute d'avoir assez d'abeilles, qui savent seules faire cette récolte. Les abeilles sont une branche de l'économie rurale d'autant plus précieuse qu'elle est à la portée des pauvres habitants des campagnes. Elle ne demande ni engrais, ni labours, ni semences; c'est dans ce genre qu'il est exactement vrai de dire que l'on recueille sans semer. »

Ces observations si justes de notre illustre naturaliste Réaumur, mort en 1757, semblent avoir excité, depuis un siècle, une vive émulation dans un grand nombre de bons esprits. De remarquables ouvrages sur l'éducation des abeilles ont été publiés successivement par des savants et des praticiens français ou étrangers, entre autres par Schirach, Rhiems, Brow, Mill Wildman, Huber, Blondelu, Rozier, Bosc, Feburier, Lombard, Desormes, Warembey et autres. Ces écrits ont conduit à de notables perfectionnements dans la construction des ruches, et l'on peut citer comme ayant eu le plus de part à ces progrès pratiques: Palteau, Massac, Boisjugan, Cuinghien, Ducarne-Blangy, Schirach, Wildman, Mahogany, Ravenel, Gelieu, Desormes, et surtout Lombard.

L'exposition des produits de l'industrie offre cette année un nouveau modèle de ruche que les sociétés d'agriculture recommandent comme supérieur à tout ce qui l'a précédé (1). Plus de six mille ruches se sont établies, dans nos départements de l'ouest, d'après ce modèle, dont l'auteur est M. Debeauvoys, médecin et cultivateur.

Lorsqu'elle est construite en bois blanc, en peuplier ou en sapin par un menuisier, cette ruche nouvelle coûte de cinq à six francs (2). Un essaim coûte à peu près autant; mais dès la seconde année la ruche produit un autre essaim, et la récolte du miel et de la cire excède de beaucoup la dépense première. Le revenu annuel moyen d'une ruche bien établie et bien surveillée ne paraît pas devoir être moindre de vingt francs, soit en miel, soit en cire. Certains propriétaires de l'ouest payent leurs impôts avec le seul produit de leurs ruches.

(1) Société nationale et centrale d'agriculture de Paris; Société industrielle d'Angers et du département de Maine-et-Loire; Association agricole des départements du centre et de l'ouest; Sociétés agricoles de la Rochelle, de Nîmes et de Bourg; etc.

(2) On peut en confectionner à un prix inférieur, d'après le même système, soit en bois, soit en paille. Le Guide de l'apiculteur, par M. Debeauvoys, donne à ce sujet tous les détails nécessaires. 2e édition, p. 75 et suiv.

Quant aux soins qu'une ruche exige, ils sont très-simples et ne prennent que bien peu de temps. Il suffit de quatre visites par an: en mars, en mai, lors des essaims; en juillet ou en septembre pour les récoltes; à la fin d'octobre pour assurer aux abeilles les provisions d'hiver qui leur sont indispensables.

La construction de la ruche nouvelle a pour caractère particulier d'être à cadres ou châssis verticaux. Les avantages qui résultent de cette innovation sont que l'apiculteur peut cueillir le miel frais, sans mélange de matière qui le fasse fermenter ou qui en altère la qualité, et sans faire sortir les abeilles de la ruche; — ajouter facilement du miel à la place convenable pour la nourriture des abeilles dans les années calamiteuses, durant les hivers doux et longs; — forcer les abeilles à travailler en cire, et obtenir toujours la cire fraîche et pure; — remettre les cadres les uns près des autres sans détruire d'abeilles; — rétrécir ou grandir la ruche suivant la force ou la faiblesse de l'essaim; — détruire les fausses teignes, cause principale de la ruine des ruches; — renouveler la mère abeille lorsqu'elle ne soutient plus la ruche par une ponte d'ouvrières en quantité suffisante; — l'empêcher d'en jeter un trop grand nombre, ce qui l'épuise et ne produit que de faibles essaims; — voir et suivre les abeilles dans tous leurs travaux sans les tourmenter.

L'auteur a aussi perfectionné le costume qu'il convient de revêtir lorsque l'on veut travailler à une ruche sans être piqué par les abeilles. Il se sert d'une blouse commune, non fendue au milieu, sans ouverture sur les côtés, d'un tissu assez serré, et ne s'appliquant pas trop à juste sur le dos et sur les épaules. Il fait coudre à son col un tulle de coton noir, ayant 50 centimètres de hauteur et 60 ou 70 de largeur à sa partie supérieure lorsqu'il est doublé sur lui-même, de manière à former une sorte de sac ouvert au col de la blouse et nanti d'une coulisse à sa partie supérieure, dans laquelle est passé un cordon, afin de le serrer autour du chapeau immédiatement au-dessus du rebord. Ce rebord est assez large pour éloigner du visage et de la tête le voile. Sous ce camail, on respire parfaitement bien, et l'on distingue tous les objets, sans qu'aucun miroitage vienne forcer de prendre une autre position. Pour garantir les mains, il suffit de deux sacs en calicot, de forme carrée, afin que le pouce et le petit doigt aient où se poser tout à leur aise; ces sacs ont une coulisse dont les cordons s'attachent par-dessus la blouse, au-dessus du poignet. Quelques personnes les doublent en taffetas ciré en dedans, ce qui les rend tout à fait impénétrables à l'aiguillon. Enfin il est utile d'avoir un large pantalon de toile terminé par des savates bien cousues, ou une coulisse pour le serrer sur les bottes. La blouse est serrée sur le ventre, soit avec la cravate, soit avec un cordon.

« Ainsi affublé, dit M. Debeauvoys, l'apiculteur ne redoute rien et n'a que modérément plus chaud que dans ses habits ordinaires, et le plus timoré peut visiter ses abeilles avec la plus grande sécurité. Plusieurs personnes se sont également servies de cet affublement, et ont toujours été à l'abri des nombreuses et incessantes attaques des abeilles. Mais il ne faut pas perdre de vue que, soit par besoin, soit par instinct, les abeilles profitent de la plus petite ouverture pour se mettre à l'ombre. Les coulisses du voile, des gants et du pantalon devront donc être attachées avec beaucoup de soin. Si, malgré toutes les précautions, il en entre sous l'affublement et s'il en pénètre sur la peau, il faut se retirer doucement dans un lieu froid et obscur, ne pas en frapper une seule, quelque chatouillement ou piqûre même qu'elle fasse, et bientôt elles retrouvent l'endroit par où elles sont entrées et quittent la place sans avoir fait aucun mal. »

Divers instruments et outils sont nécessaires pour travailler dans l'intérieur des ruches. L'enfumoir a des inconvénients: la fumée chasse parfois les abeilles, mais le plus souvent elle les met à l'état de bruissement, et alors elles ne quittent pas la place, ce qui est fort gênant si l'on veut visi-

ter les gâteaux. M. Debeauvoys se contente d'une simple plume avec les barbes de laquelle il les chasse aisément.

Lorsqu'un essaim vient à se fixer sur quelques branches, ou partout ailleurs, on place ordinairement une ruche au-dessus, après avoir répandu un peu de miel à son intérieur, ou toute autre substance réputée devoir les attirer. Les plus pressés des apiculteurs les tourmentent avec des bouquets de plantes fortement aromatiques, pour les forcer de monter dans la ruche. D'autres les abritent par un drap pour les garantir du soleil, attendant que la fraîcheur du soir les oblige de profiter du bon domicile qui leur est présenté. Cette pratique expose à beaucoup de déceptions. La méthode suivante est plus sûre. Aussitôt que l'essaim est assis, on visite avec le plus grand soin la ruche dont on doit se servir, tant pour voir si les cadres sont en bon état, s'ils s'adaptent facilement dans la boîte, que pour détruire les insectes qui auraient pu s'y établir. Puis, au cadre qui occupe le milieu, on attache une portion de gâteaux qui sert de la manière la plus efficace à la direction des autres. Ensuite, bien affublé du costume que nous avons décrit, on se dirige vers l'essaim fixé, par exemple, à une branche d'arbre peu élevée du sol. On couvre la terre ou l'herbe avec un drap: on y met la ruche dont on veut se servir, on en ôte une porte, et, s'approchant de l'essaim, on pose la ruche dessous et le plus près possible, la soutenant d'une main, pendant qu'avec l'autre on prend la branche en dehors du point où l'essaim est fixé, et on lui imprime une violente secousse qui, le détachant brusquement de la branche, le fait tomber dans la ruche. On se retire sans la retourner, et, après quelques instants qui ont permis aux abeilles de s'attacher soit aux planches, soit aux barreaux, on la retourne tout doucement, on place sa partie ouverte sur le drap dont on la tient séparée par une ou plusieurs cales; il faut avoir le soin de tourner vers l'ombre la porte ouverte de la ruche carrée. Pendant que les abeilles tombées sur le drap gagnent la ruche, on s'occupe de recueillir celles qui peuvent être restées sur l'arbre, ce que l'on obtient en les faisant tomber avec une plume dans un plat quelconque et les jetant ensuite auprès de la ruche. Lorsque le plus grand nombre est rentré et qu'il n'en reste plus que quelques-unes à voltiger, on remet la porte qu'on avait enlevée; puis on la porte au rucher enveloppée dans le drap, et l'on peut la laisser ainsi couverte jusqu'au lendemain.

Si l'essaim est au haut d'un arbre et que la branche ne soit pas trop grosse, on peut la couper, la descendre et précipiter l'essaim dans la rue. Si cela ne se peut, on monte la ruche et l'on tâche d'opérer comme à terre; mais le plus souvent il faut se faire aider. Si l'essaim est à terre ou sur un mur, on met la ruche dessus, et l'on tourmente les abeilles avec les barbes d'une plume pour les y faire entrer; ou bien, si elles s'obstinent à rester, on les couvre avec soin et on ne les enlève que pendant la nuit ou de grand matin avant le jour. Le long d'un mur, elles sont plus difficiles à recueillir. Il faut, dans ce cas, tâcher de découvrir la reine, s'en emparer à l'aide d'un petit bâtonnet au bout duquel on a mis du miel; puis on la fixe dans la ruche, et avec une plume on force les abeilles de se diriger vers elle.

Lorsque les abeilles se fixent dans une souche ou dans quelque cavité de vieux mur, l'opération est difficile. Après avoir inutilement essayé de faire passer les abeilles dans une ruche provisoire en frappant sur l'arbre comme lors du transvasement des abeilles des ruches ordinaires, on coupe plusieurs baguettes bien flexibles et de longueur suffisante, on entortille autour d'elles de la filasse ou des guenilles; puis, les trempant dans de l'eau fortement miellée, on les introduit les unes après les autres dans la cavité où se trouvent les abeilles. On retire tout doucement la baguette qu'on a enfoncée, on la remet à un aide, puis on en enfonce une autre, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait le plus grand nombre des abeilles; à chaque baguette on fait la plus grande attention, afin d'y découvrir la reine. Quand on la possède, il faut la mettre en lieu de sûreté, de manière qu'elle ne puisse échapper et soit cependant sentie et reconnue par ses ouvrières. Un morceau de tulle, dont on ferait un sac, conviendrait parfaitement; puis, l'attachant à une des baguettes, on pourrait l'enfoncer un peu dans la ruche naturelle, et bientôt probablement toute la famille viendrait se grouper autour d'elle. L'aide dépose les abeilles dans une ruche définitive, bien emmiellée, dans laquelle on a mis un gâteau régulateur; les abeilles y étant réunies, on la porte au rucher.

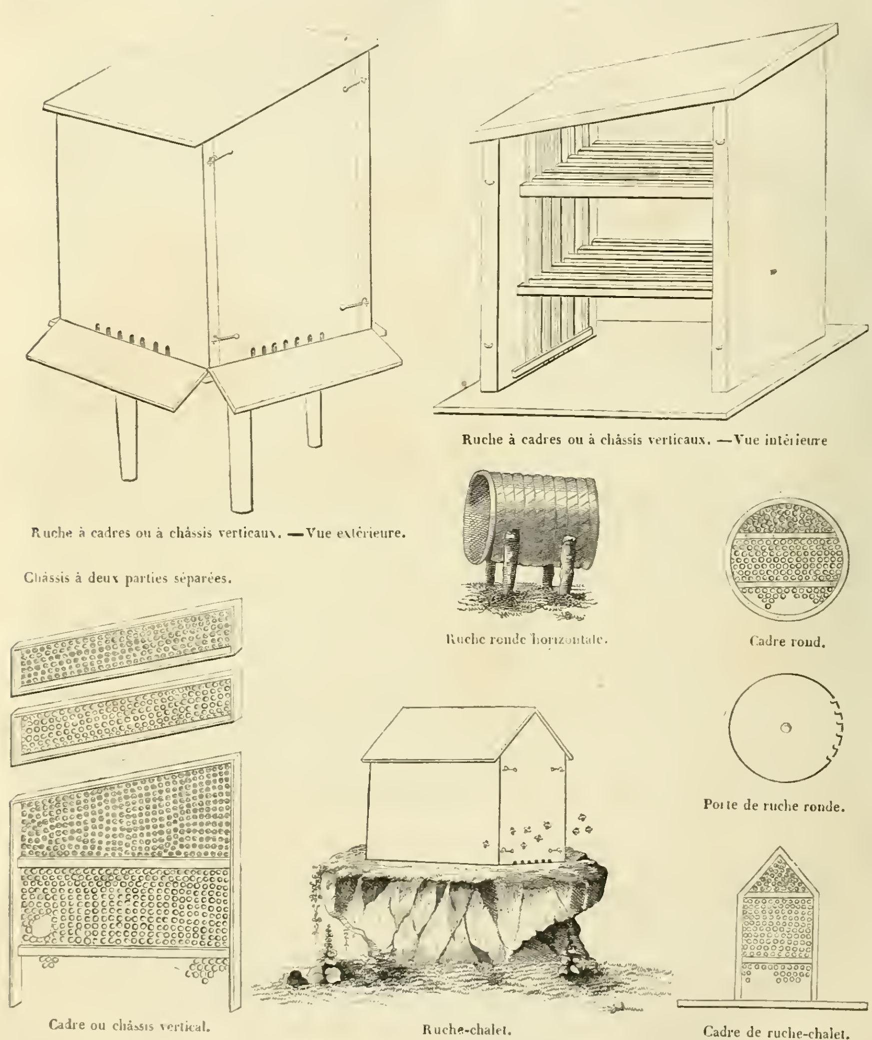
Lorsqu'on est devenu propriétaire d'une ruche commune et que l'on veut jouir de suite des avantages que présentent les ruches à cadres, on a une opération de transvasement longue et minutieuse à faire. Il faut être muni d'une sorte de couteau que l'auteur appelle mellitome ou cératome, lequel consiste en une tige de fer de 66 centimètres de longueur sur une grosseur de 8 à 9 millimètres. Chacune de ses extrémités est recourbée à angle droit, pour former une lame de 3 à 4 centimètres de longueur sur 9 millimètres de largeur, tranchante des deux côtés, lesquels sont disposés horizontalement à l'une de ces lames et verticalement à l'autre. Leur épaisseur est proportionnée à leur largeur, et elle doit être assez forte. L'extrémité de la tige est taillée carrément pour servir de repoussoir ou de marteau, en même temps que l'une des lames sert de crochet pour attirer les cadres. On brise cet outil par le milieu pour le rendre plus portatif, et les deux parties se réunissent par quelques pas de vis. Il faut un ou plusieurs couteaux ordinaires, une paire de tenailles, un sécateur assez fort et à longues tiges, des plumes, de larges plats ou une pièce de taffetas ciré, du fil de fer bien recuit et très-fin, enfin une ou deux ruches suivant la saison, et surtout une de remplacement et une provisoire, qu'un boisseau ou un paillon peuvent d'ailleurs remplacer. Un drap ou un encherrier est également indispensable. M. Debeauvoys donne, dans son Guide, des indications minutieuses sur l'emploi de ces divers instruments. Il décrit aussi de la manière la plus claire et la plus précise tous les soins à donner aux ruches dans les quatre visites annuelles nécessaires, de même que les meilleurs procédés pour la taille des gâteaux, pour la récolte du miel et de la cire, et, ce qui n'est pas moins important, pour empêcher l'essaimage, faire les essaims artificiels, reconnaître la reine, la remplacer lorsqu'elle est morte ou vieillie, nourrir les abeilles, leur donner des soins hygiéniques, éloigner leurs ennemis, mettre à leur portée l'eau et les plantes nécessaires.

En s'appliquant à rendre la culture des abeilles moins coûteuse et moins difficile, M. Debeauvoys a rendu aux habitants des campagnes un véritable service; il a en même temps ajouté aux observations scientifiques sur les travaux des abeilles et, pour ainsi dire, sur l'organisation politique des ruches.

On sait qu'une ruche contient une reine, des ouvrières, des mâles. La reine serait plus rationnellement appelée la mère. Elle donne la vie à la population de la ruche plutôt qu'elle ne la gouverne.

L'œuf de la reine est déposé dans des alvéoles d'une forme particulière; il reste trois jours dans cet état; il en sort une larve qui conserve la même forme pendant cinq jours, tout en augmentant de dimensions. Cette larve met un jour à filer sa coque, reste en repos les dixième et onzième jours; dans les seize heures du douzième, elle devient nymphe, et, après être restée quatre jours trois quarts dans cet état, elle rompt la porte de son alvéole et sort sous la forme d'insecte parfait avec les caractères suivants: ailes proportionnellement plus courtes que celle des ouvrières et des mâles, se terminant vers le quatrième anneau de l'abdomen; tête triangulaire non arrondie, yeux écartés sur le vertex; abdomen ou ventre prolongé en pointe, plus détaché du corselet que celui des ouvrières; il est armé d'un aiguillon qui, au lieu de se diriger dans la direction du corps lorsqu'il

est lancé hors de l'abdomen, forme avec la partie inférieure du ventre un angle rentrant. Les quatre pattes de la reine sont plus longues, plus claires que celles des ouvrières ; le premier article des pattes postérieures manque des brosses et des pattes qu'on rencontre sur celles des ouvrières. La couleur de cette abeille est d'un brun clair en dessus et d'un beau jaune en dessous ; les pattes sont comme transparentes ; mais dans leur vieillesse les reines sont moins vives, moins fortes, moins fécondes ; elles ont noirci, leurs ailes sont frangées, tout leur corps est comme desséché. Elle fait entendre dans certaines circonstances un bruit assez analogue à celui des cigales. Ce bruit n'est pas toujours le même ; on y remarque diverses modulations. Pendant la ponte, l'abdomen prend un volume considérable, ce qui fait distinguer facilement la reine d'avec les ouvrières, qui ont dans les autres temps les plus grands rapports avec elle, particulièrement les cirières.



Ruche à cadres ou à châssis verticaux. — Vue extérieure.

Ruche à cadres ou à châssis verticaux. — Vue intérieure

Châssis à deux parties séparées.

Ruche ronde horizontale.

Cadre rond.

Porte de ruche ronde.

Cadre ou châssis vertical.

Ruche-chalet.

Cadre de ruche-chalet.

La vie d'une reine paraît pouvoir se prolonger pendant plusieurs années et même jusqu'à six.

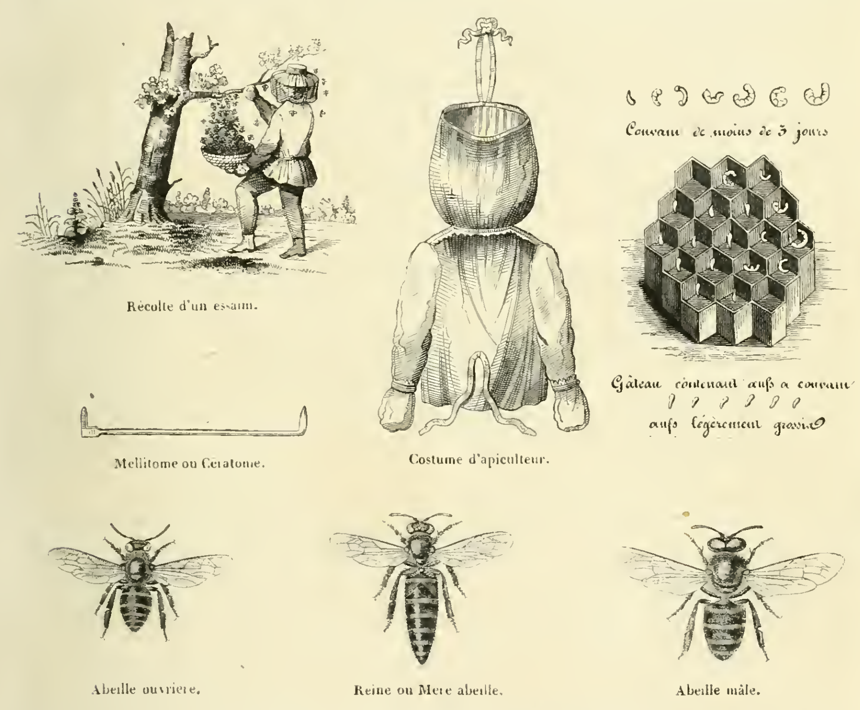
Dans les premières vingt-quatre heures de son éclosion, elle sort de la ruche et s'élance dans les airs.

Rentrée dans la ruche, la reine, future mère d'une innombrable génération, commence la ponte ; pendant les onze premiers mois, elle ne pond que des œufs d'ouvrières dont le nombre peut s'élever jusqu'à soixante mille par an. Vers le onzième mois, elle pond des œufs destinés à produire des mâles, et dont le nombre varie de quinze cents à trois mille ou, comme le dit Féburier, s'élève à un trentième de la population.

Bien que tous les œufs se ressemblent, soit qu'ils doivent produire une reine, une ouvrière ou un mâle, la reine pond une troisisième espèce d'œufs dans des alvéoles spéciaux, d'une forme et d'une construction toute particulière. Ces œufs

sont destinés à produire de nouvelles reines. Ces alvéoles sont quelquefois au nombre de quinze à trente; toutefois ils ne reçoivent des œufs que lorsque la ponte de ceux des mâles est commencée. Ayant ainsi déposé dans les alvéoles de la ruche, et des ouvrières, et des mâles, et des reines, elle la quitte pour ce besoin tout particulier qu'elle éprouve d'émigrer; besoin impérieux certaines années, et que pendant d'autres il faut forcer. Dans le nouveau domicile où elle fixe sa colonie, les ouvrières construisent de nouveaux édifices, y établissent immédiatement des alvéoles d'ouvrières, de mâles et de reines, parce que la reine va continuer l'ordre immuable de la ponte, sans tenir aucun compte de son changement de domicile; et si la saison reste favorable, des œufs d'ouvrières, de mâles et de reines sont déposés dans chacun des alvéoles qui leur sont destinés; puis la ruche nouvelle suffisamment garnie, et souvent même fort incomplétement, la vieille reine part de nouveau pour fonder encore une autre colonie.

Avant de déposer les œufs dans les alvéoles, la reine examine chacune de ses cavités avec le plus grand soin, puis se retourne et pond un œuf enduit d'une matière qui sert à le coller au fond de l'alvéole. Si les ouvrières n'ont pas eu le



Récolte d'un essaim.

Mellitome ou Ceratome.

Costume d'apiculteur.

Abeille ouvrière.

Reine ou Mère abeille.

Abeille mâle.

temps d'en faire un assez grand nombre pour suffire aux besoins de la reine, elle en pond alors deux et même trois dans quelques-uns des alvéoles.

La reine pose ses œufs dans les alvéoles avec un ordre fort remarquable. C'est d'abord un cercle régulier d'alvéoles qui est garni d'œufs, puis un second en dedans, et ainsi de suite jusqu'au centre de ce cercle. Le centre, garni de couvain, est quelquefois séparé d'un grand cercle par trois ou quatre rangs d'alvéoles vides (1).

Quelquefois la reine pond des œufs mâles dans les alvéoles d'ouvrières et même dans ceux des reines; alors les ouvrières prolongent ces alvéoles, les font saillir en dehors pour que le mâle puisse s'y développer; dans certains de ces cas, les alvéoles royaux acquièrent jusqu'à 22 lignes, mais souvent aussi ils sont simplement élargis.

Le travail de la reine est si continuel qu'elle ne sort jamais de la ruche, si ce n'est quand elle l'abandonne pour fonder une colonie dans un autre lieu.

Sa nourriture lui est fournie par les ouvrières qui ne cessent de l'entourer de tous les soins les plus minutieux pour tout ce qui regarde son bien-être et sa conservation.

Les soins de la reine ne se bornent pas à reproduire par les innombrables œufs la population que tant de causes déciment; elle met encore la plus grande surveillance à la conservation de ces êtres sans nombre auxquels elle a donné le jour. Au moindre bruit qui se produit sur un des points de l'habitation, elle se porte vers l'endroit d'où il vient. Lorsqu'elle est recueillie dans une ruche nouvelle, elle trace à la face interne les points où le travail doit commencer.

Souvent l'œuf déposé dans les cellules royales est passé depuis longtemps à l'état d'insecte parfait, c'est-à-dire à celui de jeune reine, et l'abeille fait tous ses efforts pour briser l'opercule qui la retient prisonnière. Quand elle y parvient, il se fait dans la ruche un bruissement considérable causé par

(1) On remarquera, entre les faits curieux résumés ou observés par M. Debeauvoys, et la description d'une ruche publiée dans notre tome VII (1839, p. 290), des différences quelquefois notables. Il est d'un grand intérêt de constater ces progrès de la science ou ses doutes. Le champ de l'observation nous est ouvert à tous : le plus modeste esprit peut rectifier l'erreur des savants ou les mettre sur la trace de nouvelles découvertes. Ce qui importe, c'est de se tenir au courant du travail de la science, et, autant que possible, de connaître toujours son dernier mot, qui, à vrai dire, n'est jamais le dernier.—Voy., sur l'architecture et la géométrie des abeilles, 1842, p. 44.

l'irritation que les gardiennes en éprouvent, et elles s'empressent de renouveler cette fermeture pour la maintenir captive jusqu'au moment où sa présence sera nécessaire; elles ne laissent, en attendant, qu'une ouverture suffisante pour lui permettre de passer sa trompe sur laquelle elles déposent la nourriture. Cette surveillance venant à manquer, ce qui a lieu lorsque la ruche jette trop d'essaims ou un essaim trop nombreux, ou que l'on opère un transvasement, les jeunes reines en profitent pour sortir de la prison où elles étaient tenues si scrupuleusement.

Lorsque la reine est tourmentée par le besoin impérieux de fonder une nouvelle colonie, elle se met en mouvement, fait partager son agitation aux ouvrières, à tel point que la chaleur intérieure de la ruche augmente de quelques degrés; elle s'élance à travers champs, suivie d'un nombre plus ou moins grand d'ouvrières, et même de quelques faux-bourdons qui, étant ordinairement sortis à l'heure de l'essaimage, se trouvent entraînés par le mouvement général. Elle s'attache à quelque branche d'arbre où bientôt toute la colonie se fixe. Les abeilles viennent ensuite se grouper en s'accrochant les unes aux autres, et forment une masse compacte, sur laquelle on voit parfaitement la reine se promener.

Cependant il arrive que la reine ne sort pas toujours la première; elle semble hésiter et se trouve encore dans la ruche alors même que les abeilles sont assises sur un arbre voisin du rucher.

Veuves de leur chef, les ouvrières qui n'ont pas pu ou qui n'ont pas dû le suivre, laissent une jeune reine éclore pour remplir à son tour les fonctions de celle qui s'est exilée. On dit que ces émigrations peuvent se renouveler jusqu'à sept ou même huit fois par la même ruche dans notre climat; mais cela n'a guère lieu que quatre fois au plus. M. Debeauvoys est tenté de croire qu'on a souvent été induit en erreur sur le nombre des essaims jetés par une ruche. J'ai vu, dit-il, ainsi que plusieurs autres personnes, de très-forts essaims fixés à un arbre, disparaître dans le court espace de temps que l'on mettait à rentrer dans la maison pour faire les préparatifs convenables à le recevoir. On a dû croire que l'essaim était parti, lorsque le plus souvent il était rentré dans la ruche, la reine ayant refusé de le suivre. On a même vu trois fois dans le même jour la même ruche jeter à quelques pas d'elle un volumineux essaim qui rentra tout autant de fois.

La nouvelle reine qui forme un second essaim, sort du huitième au douzième jour; le troisième essaim sort plus tôt; enfin le quatrième sort le lendemain du troisième jour qui suit le départ de la troisième reine.

Lorsque toute la population qui reste dans la ruche a jugé convenable de ne pas jeter de nouvel essaim, la reine visite toutes les cellules royales et détruit impitoyablement les jeunes reines, ne fussent-elles encore qu'à l'état de larves; puis elle donne le signal de la destruction des mâles. Les mâles sont détruits par les ouvrières; mais c'est la reine elle-même qui se charge de détruire les jeunes reines; elle ne les attaque point par l'extrémité ovoïde de l'alvéole où elles sont renfermées, mais bien par le côté dont elle ronge la paroi antérieure, et y fait une ouverture qui lui permet de la tuer sans résistance, les anneaux de son abdomen se trouvant à découvert, ce dont elle profite habilement pour enfoncer entre eux son aiguillon. Cette ouverture est en même temps assez large pour que les ouvrières enlèvent le cadavre de l'alvéole.

Pour voir cette ouverture, il faut ouvrir la ruche tout aussitôt après la destruction des mâles; car, plus tard, tel alvéole qui était très allongé avant cette époque, n'a plus que la forme d'une cupule de gland, ou même a été converti en alvéole d'ouvrières, comme on le voit sur une infinité de vieux gâteaux, les ouvrières ayant enlevé la partie saillante qu'elles avaient ajoutée au fur et à mesure que la larve grandissait et qu'elles avaient définitivement close à l'époque de sa transformation en nymphe. L'enlèvement de cette partie était indispensable pour que la ponte pût s'y faire de nouveau l'année suivante.

Le caractère de la reine est des plus terribles. Jamais elle ne souffre aucune autre reine dans son domicile. Sitôt qu'elle en aperçoit une, elle lui livre un combat à mort; ce qui a lieu, soit qu'on mêle deux essaims sans avoir eu le soin de s'emparer d'une des reines, soit que deux reines, étant parties en même temps avec le même essaim, soient reçues dans une même ruche. Il arrive parfois cependant que chaque reine fait construire des rayons dans la même ruche, mais dans un sens tel que les uns tombent perpendiculairement à la surface des autres; c'est au moment où ils se touchent que les deux reines, se rencontrant, se livrent ce cruel combat.

La fureur de la reine contre ses semblables est telle, qu'il faut toute la résistance des gardiennes pour préserver de sa férocité les jeunes reines recluses. On a remarqué quelque chose de singulier dans le combat des reines; c'est que lorsqu'elles viennent à se toucher du bout de l'abdomen avec leur aiguillon, le combat cesse immédiatement; elles se séparent, puis s'attaquent de nouveau. Les ouvrières, témoins de ce combat, se retirent à distance et laissent le champ libre.

La reine ne provient pas toujours d'un œuf déposé dans un alvéole royal. Dans les essaims artificiels, il arrive qu'un ou plusieurs des œufs qui étaient destinés à fournir une ouvrière, reçoivent des soins tels que, quand même ils seraient parvenus à l'état de larve, l'abeille sortie d'un de ces œufs devient reine-mère d'une nombreuse population. Mais pour cela il faut que les larves aient moins de trois jours. Pour obtenir ce résultat, toutes les ouvrières se mettent à l'œuvre, détruisent les parois de la cellule qui contient la jeune larve, en agrandissent ainsi la capacité aux dépens des trois alvéoles contigus, l'augmentent ensuite en la prolongeant horizontalement en dehors de la surface du gâteau, et lui donnent une forme allongée qui s'étend à peu de distance de l'édifice voisin, tout en s'inclinant légèrement en bas; les ovaires de la larve, ne se trouvant plus comprimés, prennent un développement qui leur permet de devenir féconds.

Indépendamment de tant de précautions pour son logement, cette larve reçoit, comme celle de la reine ordinaire, l'alimentation toute spéciale qui développe immanquablement la faculté fécondative, aliment qui jouit à un tel degré de cette puissance, que, tombant par hasard en quantité très-minime sur la larve d'une ouvrière pour laquelle aucun travail n'a été fait pour la rendre mère, elle acquiert un certain degré de fécondité; et il paraît que cela peut devenir assez commun dans une ruche pour que des auteurs aient indiqué les mesures à prendre lorsqu'il y a des ouvrières qui pondent. C'est particulièrement autour des alvéoles royaux que naissent ces ouvrières fécondées.

Cet aliment est une matière blanchâtre déposée au fond de la partie supérieure des alvéoles royaux, et tellement agglutinative que, quoique molle et exposée à toute la chaleur de la ruche, elle y reste collée sans en tomber, ce qui paraîtrait immanquable par suite de la position verticale de ces alvéoles.

Arrivée au terme de son développement, qui ne demande pas plus de temps que celui qu'il faut à l'œuf d'une reine ordinaire, l'abeille, qui aurait été simple ouvrière, sort de sa cellule avec tous les caractères d'une jeune reine.

On a remarqué qu'elle n'a pas le chant de cette reine, et qu'elle est sujette à ne pondre que des mâles. Il lui arrive aussi de n'avoir qu'une vie très-courte, et on la voit mourir après une première ponte.

Le bruit de cigale que fait entendre la reine met les abeilles dans un repos complet; on les dirait stupéfiées, elles ne bougent plus tant qu'il dure.

Les cultivateurs qui assurent avoir entendu trois modifications dans ce chant disent que le premier cri est fort énergique, le second modulé différemment et plus doux, et enfin

le troisième assez perçant et paraissant fort éloigné. Ce qui leur a fait dire que ce sont de jeunes reines qui répondent à la mère.

Ce bruit est souvent répété vingt-quatre heures avant la sortie des essaims, et avertit les gardiens des ruches d'exercer la plus grande surveillance.

Lorsqu'en août ou même en septembre les grands travaux de la reine sont terminés, elle est sujette à mourir, événement que l'on reconnaît à la grande agitation des abeilles.

Il y a des reines d'un caractère très-volage, qui abandonnent leur domicile presque aussitôt qu'elles y ont pénétré pour s'établir dans un autre et l'abandonner de nouveau. Il y en a aussi qui, après avoir bien travaillé tout l'été, abandonnent la ruche en septembre et même bien plus tard, quoiqu'il y ait des provisions en suffisante quantité et que les gâteaux ne soient pas envahis par les teignes. Plusieurs fois, en 1846, à la fin de l'été, et après les grandes et continuelles chaleurs, ces deux observations se sont répétées.

Les hivers doux, l'exposition chaude du rucher, son établissement dans le voisinage de jardins plantés de beaucoup de fleurs, ou dans un pays qui en abonde naturellement, et où elles sont variées et précoces, accélèrent la ponte de la reine.

On a longtemps et longuement parlé de l'influence toute particulière et si merveilleuse de la reine sur les abeilles. « Hélas! dit M. Debeauvoys, je suis bien près de penser comme M. Ch. Soria, qui dit à ce sujet qu'il y a beaucoup plus de poésie que de réalité. Maintenant que je ne fais plus de transvasements sans m'assurer de la présence de la reine, souvent je la vois monter toute la dernière, encore que je sois forcé d'arracher les gâteaux pour la prendre, quand cependant les abeilles se sont rendues dans la ruche provisoire, comme si un élément puissant, magique, les y entraînait. Je l'ai même gardée fort longtemps sans que les pauvres transvasées la recherchassent. Je l'ai mise sous verre tout auprès d'elles, et elles n'ont pas cherché à s'en rapprocher. La reine peut périr à l'état de nymphe, de sorte que l'alvéole reste fermé bien plus longtemps que d'ordinaire. »

La fin à une prochaine livraison.

La jeunesse, l'enthousiasme, la tendresse, ressemblent à trois jours de printemps. Au lieu de te plaindre, ô mon cœur, de leur courte durée, tâche d'en jouir. RUCKERT.

LE TRAVAIL.

Dieu nous a imposé de bien rudes épreuves sur cette terre; mais il a créé le travail, tout est compensé. Les larmes les plus amères tarissent, grâce à lui; consolateur sérieux, il promet toujours moins qu'il ne donne: plaisir sans pareil, il est encore le sel des autres plaisirs. Tout vous abandonne, la gaieté, l'esprit, l'amour; lui, il est toujours là, et les profondes jouissances qu'il vous procure ont toute la vivacité des enivrements de la passion avec tout le calme des plaisirs de la conscience. Est-ce en dire assez? Non; car à ces priviléges du travail, il faut en ajouter un dernier plus grand encore: c'est qu'il est comme le soleil; Dieu l'a fait pour tout le monde. E. LEGOUVÉ.

LE VENT EN FRANCE.

D'après Kmaetz, la direction moyenne du vent en France est S. 88° O.

Quant à sa fréquence relative, en égalant à 100 le nombre des vents d'est, celui des vents d'ouest est représenté par 152; en égalant à 100 le nombre des vents de nord, celui des vents de sud est représenté par 103.

La fréquence relative des différents vents est la suivante dans l'ouest de la France.

N.	N.-E.	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O.
126	140	84	76	117	192	155	110

La direction des chaînes de montagnes, la configuration des bassins, etc., modifient cette direction moyenne. Les vents du nord et du sud dominent dans le bassin de la Saône et du Rhône jusqu'à Viviers. La chaîne des Pyrénées amortit les vents du sud, en sorte que les vents du nord-ouest et de l'ouest soufflent le plus souvent dans les bassins de la Garonne et de l'Aude. C'est encore le mistral ou vent du nord-ouest qui est le plus connu et le plus violent dans l'Hérault, le Gard, Vaucluse et les Bouches-du-Rhône.

Le vent de sud-ouest est le vent pluvieux dans toute la France, excepté au pied des Pyrénées et dans le bassin de la Saône et du Rhône. *Patria.*

MUSÉES ET COLLECTIONS PARTICULIÈRES
DES DÉPARTEMENTS.

Voy. les Tables des années précédentes.

MUSÉE DE TOULOUSE.

Le Musée de Toulouse est situé dans un ancien couvent des Augustins dont une partie a été restaurée pour servir à la conservation des tableaux, dont l'autre partie plus délabrée, mais offrant du moins sans mélange un élégant exemple de l'architecture du quinzième siècle, contient une collection précieuse de sculptures de l'antiquité et du moyen âge.

Le Musée de peinture n'offre rien de bien remarquable. L'école italienne y est représentée par une vieille page de Pérugin, par quelques morceaux des Carraches et du Guerchin. L'école flamande y compte une esquisse de Rubens dont l'imperfection heurtée excite une admiration trop peu réfléchie. Les toiles de l'école française y abondent; ce sont des productions de Philippe de Champaigne et de quelques peintres locaux qui n'étaient point sans mérite. Rivals se fait distinguer parmi ceux-ci. Gros était né aussi à Toulouse; son dernier tableau, si cruellement outragé par la critique, montre dans le Musée de cette ville les défauts d'un artiste que l'inspiration ne soutenait plus, et qui n'avait plus pour guides à la fin de sa carrière qu'une science équivoque et un goût déconcerté. La palette et les pinceaux immortels avec lesquels il a peint les *Pestiférés de Jaffa* et la *Bataille d'Aboukir* sont déposés là pour témoigner de la gloire de ses premières années à côté des égarements des dernières.

Au milieu de quelques petites toiles de l'école hollandaise, exposées dans une suite de cabinets, on remarque un portrait qui mériterait d'être plus connu. C'est une peinture du temps de Louis XIII, d'une pâte fine, d'une couleur mélancolique et noyée dans le clair obscur. Elle représente un jeune homme de vingt-cinq ans dont le regard semble sonder l'avenir, dont la lèvre délicate et tremblante paraît émue par un doute précoce; sur la toile même on lit, en lettre majuscules: RENÉ DESCARTES. C'est peut-être le seul portrait authentique que nous possédions du philosophe; son génie s'y révèle comme par anticipation à travers les grâces attristées du jeune âge. Et personne n'a gravé cette touchante image, personne même n'en a jamais parlé! Que de richesses sont ainsi enfouies et encore inconnues dans notre France!

Le Musée de sculpture est de tous points plus curieux. Il est rangé dans un vaste cloître dont les trèfles surchargés sont à peu près le seul monument que Toulouse conserve de l'art ogival. Le long de ces arceaux gothiques, auxquels se marient encore les plantes luxuriantes du préau, on voit réunis les débris de deux grands arts que le principe latin a enfantés dans ces lieux.

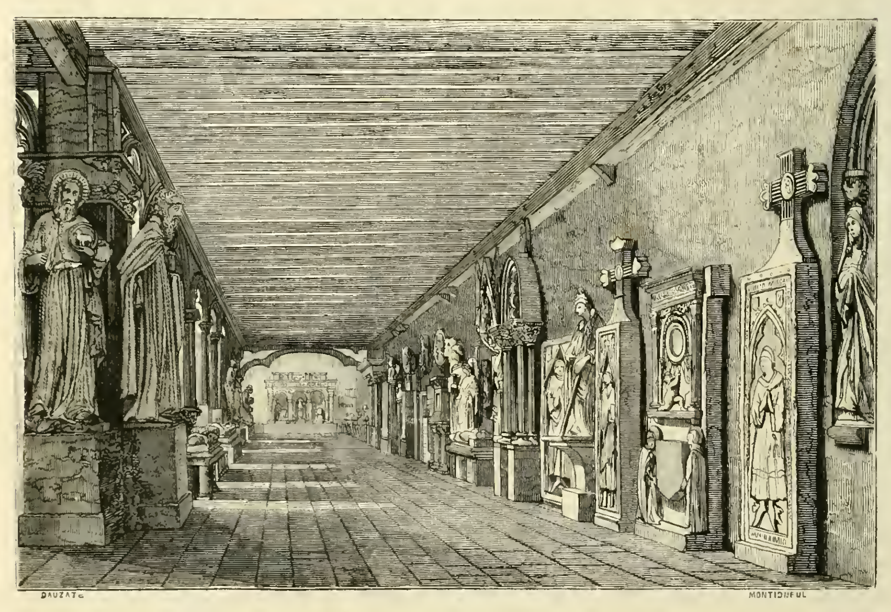
D'une part sont les mosaïques antiques qu'on a retrouvées

dans les villas romaines de la campagne toulousaine, et les bustes des empereurs qui peuplaient ces asiles des patriciens. On y remarque toute la suite des Césars et des Antonins : le buste de Marc Aurèle est un des plus nobles qu'on ait conservés de ce prince, si souvent reproduit par le ciseau de ses contemporains. Quelques bustes de dames romaines, dont un est de la beauté la plus douce et la plus exquise, complètent cette collection, puisée presque tout entière dans les fouilles faites à Saint-Martory.

Sur les deux autres flancs du cloître on a exposé les fragments de sculpture où la dégénérescence locale de l'art latin se trouve mêlée aux enseignements souvent réitérés de l'art de Byzance. C'est d'abord une suite de tombes qui permet d'apprécier les modifications que les sépultures chrétiennes ont éprouvées depuis la forme purement antique des hauts sépulcres laissés par le sixième siècle à Ravenne et à Arles, jusqu'à la forme gothique des tombes plates et couvertes de portraits sculptés, introduites presque tout à coup dans le Languedoc au treizième siècle par la conquête française.

Une suite plus précieuse encore sans contredit, est celle des chapiteaux romans où l'on peut observer, dans des figurines d'un travail merveilleux, les pas successifs de la sculpture du moyen âge. Ces chapiteaux, qui ont presque tous appartenu à des colonnettes, offrent des scènes entières reproduites avec une belle naïveté comparable souvent à celle des premières œuvres de l'art grec. On ne voit rien de plus intéressant dans le magnifique Musée étrusque de Volterre. Dans les chapiteaux de Toulouse on ne peut s'empêcher de reconnaître, sinon la main, au moins les traditions des artistes de Byzance. Les robes flottantes des personnages, les plis nombreux, symétriques, fins dont elles sont drapées, les pierreries que le ciseau a imitées dans leurs bordures, trahissent évidemment ce dernier art de Constantinople, qui ne semble qu'un retour à la fois barbare et riche au premier art d'Égine et d'Athènes.

Il est à croire, d'après l'inspection de tous les monuments du pays, que Toulouse a eu toujours une assez grande importance pour conserver, à travers les périodes les plus incultes du moyen âge, des architectes qui continuaient à bâtir sur les modèles et suivant les principes que les Romains leur avaient directement laissés. Mais si, pour l'art principal de l'architecture, la tradition locale suffisait, au contraire, dans les arts accessoires, et particulièrement dans la sculpture, on suivait les modes de Byzance. Sans doute des artistes grecs ont dû venir par Montpellier, peut-être même par l'Espagne, jusque dans la ville des Raymond. Des artistes languedociens se formèrent à leur école; l'un de ceux-ci a eu soin de nous laisser son nom sur l'un des rares monuments que l'on conserve dans un des angles du cloître de Toulouse. On a placé là d'anciennes portes d'un cloître détruit sur les flancs de la cathédrale de Saint-Étienne; les colonnettes en sont ornées de figures byzantines extrêmement précieuses. Au pied de l'une de ces statues, où il est impossible de méconnaître la finesse et la richesse des Grecs, on lit gravé dans la pierre : *Gislabertus me fecit.*


DAUZATS — MONTIGNEUL

Musée de Toulouse. — Ancien cloître.

Au-dessus du cloître qui renferme tant de trésors, une école des beaux-arts, entretenue à grands frais par les libéralités de la ville, enseigne le chant, le dessin, la géométrie, la mécanique, aux enfants d'une population vive, mobile, spirituelle, sensible, qu'une direction habile rendrait aisément capable de reproduire les plus beaux jours de l'histoire de ce pays privilégié. Hélas! pourquoi faut-il que dans une cité où l'on voit l'esprit et l'âme des ancêtres briller dans tous les yeux, ce ne soit plus que sous les ruines d'un cloître, parmi les débris des chefs-d'œuvre passés, qu'on retrouve l'éclat et la fécondité de l'art!

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LES PEINTURES DE PIERRE PUGET.

Voy., sur Puget, la Table des dix premières années; — et sur les Cariatides de Toulon, 1846, p. 159.



La Fuite en Egypte, tableau de Pierre Puget. — D'après la gravure de Jacques Coelemans.

Pierre Puget est célèbre comme sculpteur : il est à peine connu comme peintre ; il l'est encore moins comme architecte et comme ingénieur. Cependant son rare mérite s'est témoigné dans toutes ces directions par des œuvres remar-

quables. — Ingénieur, il a construit les plus splendides navires qui sillonnèrent jamais la Méditerranée, et il a inventé des machines pour mâter et démâter ces navires. — Architecte, il est l'auteur des dessins adoptés à Marseille pour l'église de l'hospice de la Charité, pour les façades des maisons ornées de pilastres que l'on voit sur le Cours, près de la rue de l'Arbre et de celle de Noailles; à Aix pour l'hôtel d'Éguilles, etc. On sait qu'il fit aussi des dessins d'un beau caractère pour l'hôtel-de-ville de Marseille, mais qui furent jugés d'une exécution trop dispendieuse par les magistrats. — Peintre, il a exécuté un grand nombre de tableaux. La peinture est même l'art auquel Puget se livra d'abord avec le plus d'ardeur : il lui consacra les plus belles années de sa jeunesse, et ne l'abandonna que malgré lui, à l'âge de trente-trois ans. Or, à quinze ans, Pierre Puget était déjà un grand artiste. Toutefois, son vrai génie, son sang, pour ainsi dire, et son éducation première, le destinaient plus particulièrement à la sculpture. En effet, son père, Simon Puget, était sculpteur en bois et architecte, et l'enfance de Pierre, né en 1622, se passa dans le port de Marseille à sculpter des pièces de galères sous les yeux d'un constructeur nommé Roman, qui était aussi sculpteur en bois. Mais une ambition secrète le possédait. A seize ans, il part à pied pour l'Italie, et, à travers tous les obstacles d'une pauvreté cruelle, il arrive à Florence, puis à Rome, où Pietre de Cortone l'accueille sur la vue de ses dessins. Ce maître, qui était alors le plus fameux peintre de l'Italie, ne tarda pas à l'employer dans ses travaux. La tradition, dit Éméric David, désigne dans le plafond du palais Barberini deux figures de Tritons regardées comme peintes par Puget. Appelé à Florence pour exécuter des plafonds dans le palais Pitti, le Cortone emmena Puget dans cette ville. Son attachement pour lui croissait de jour en jour. Toutefois Puget était de retour à Marseille en 1643; il n'avait encore que vingt ans. Ce fut alors qu'il remplit la Provence de ses tableaux, et particulièrement les villes de Marseille, d'Aix, de Toulon, de Cuers, de la Ciotat. Il peignit, pour le maître-autel des Pères Jésuites, à Aix, une Annonciation et une Visitation, une autre Visitation de la Vierge pour une chapelle de Marseille. Dans l'église paroissiale de Château-Gombert, on voyait une Vocation de saint Matthieu, par Puget; à Toulon, dans l'église des Capucins, deux tableaux d'autel, dont l'un représentait saint Félix, une Annonciation chez les Dominicains, et un autre tableau dans la cathédrale. Au village de la Valette, proche Toulon, dit d'Argenville le fils, on connaît trois ouvrages de Puget : saint Joseph agonisant, saint Hermentaire, et au maître-autel un saint Jean écrivant son Apocalypse. Éméric David cite encore parmi ses peintures une Sainte Famille, tableau d'un dessin noble et d'une bonne couleur, où la figure de Joseph paraît être le portrait de Puget, et qu'il avait vu à Aix, chez M. Boyer de Fonscolombe. Voici la description que Lebrun donne de ce tableau dans le catalogue qu'il fut chargé de rédiger en 1790, lors de la vente du cabinet de M. Boyer de Fonscolombe : « Une Sainte Famille ou Repos en Égypte. On voit la Vierge assise, tenant sur elle l'Enfant Jésus debout. Saint Joseph, derrière une éminence, a la tête appuyée sur sa main gauche. Ce tableau, d'une très-belle couleur et d'un large faire, tient à la belle composition d'André del Sarte. » Dans l'église cathédrale de Toulon, la Vierge, l'Enfant Jésus, saint François et une Annonciation; une Adoration de bergers vendue à Paris vers 1805; un saint Jean-Baptiste dans le désert (autrefois dans la galerie du Palais-Royal); dans la collection du marquis de Panisse, une Vierge regardant l'Enfant Jésus couché sur un coussin, tableau singulièrement remarquable par le bel empâtement et l'énergie de la couleur; dans le cabinet de l'architecte Dufourny, une Sainte Famille d'un coloris qui tient de celui du Cortone, mais fin et riant; enfin une Éducation d'Achille, un Déluge universel, et pour sa maison de Toulon, un plafond représentant les trois Parques. L'auteur de l'Éloge historique de Pierre Puget (1807) compte en outre, parmi ses tableaux de chevalet : un Enfant Jésus dans la crèche; un David dans le goût du Guide, d'un pinceau hardi, facile et large; son portrait à mi-corps; une Rachel; un saint Denis; une Nativité, et une Bacchanale. C'est dans l'église de Saint-Cyr, à Gênes, que l'on voit la plus grande de ses compositions, la peinture du dôme : elle lui fait d'autant plus d'honneur qu'elle fut préférée à celles de deux peintres italiens. Carloni, l'un des concurrents, n'ayant pas grande confiance en ses propres forces et craignant les protections dont Piolla était honoré, eut recours à Puget pour lui donner un dessin. Notre artiste y ayant consenti, son esquisse fut choisie et Carloni chargé d'exécuter le projet de l'artiste français, qui voulut aussi prendre part à la peinture de ce dôme, et vint quelquefois travailler avec son ami. Nous ajouterons à cette nomenclature la Vue d'une chapelle que Puget devait construire dans l'église cathédrale de Toulon, et où il a reproduit son tableau de l'Annonciation, intéressante peinture qui a passé du cabinet de M. Magnan de La Roquette dans celui de M. de Sinety; une Adoration appartenant à M. Clérian, ancien conservateur du Musée d'Aix, et un magnifique Portrait d'homme dans la collection de M. l'abbé Topin. Ce dernier morceau prouve que le Puget était vraiment né plutôt sculpteur que peintre. Les chairs et les draperies en sont taillées avec le pinceau comme il eût fait avec le ciseau. Entre ce portrait peint et le portrait en bas-relief d'un commandant de galères, qui se trouve encore à Aix chez M. Roux-Alpheran, il y a une grande ressemblance de procédés.

On peut croire que la plus belle peinture qui soit jamais sortie du pinceau du Puget est le tableau du Sauveur du monde, conservé au musée de Marseille, et qu'il avait exécuté pour l'église cathédrale de Marseille. Assis sur un trône de nuées, le Sauveur indique d'une main le chemin du ciel, tandis qu'avançant l'autre, il montre une de ses plaies. La tête du Christ aux joues colorées, aux cheveux rougissants, est d'un beau caractère de douceur. Les cinq jolis anges que l'on voit sur le devant du tableau montrent toute la grâce qu'il savait donner aux enfants. La figure du Christ est d'un beau dessin, d'un coloris très-vigoureux, et tout le tableau est d'une harmonie merveilleuse. Un artiste de Marseille, Marchand, grava en 1785, à l'eau forte, le Sauveur du monde; mais l'estampe n'a point été rendue publique. Un des habiles peintres de la fin du siècle dernier, Pierre Julien, disait en présence de ce tableau : « Puget est aussi grand peintre que grand sculpteur. » Il avait peint aussi pour les fonts baptismaux de la cathédrale, deux autres petits tableaux, d'une peinture vive et à effet, qui se trouvent au Musée de Marseille, et qui représentent le Baptême de Clovis et celui de Constantin. D'Argenville le fils, dans ses Vies des fameux sculpteurs, rapporte qu'on essaya plus d'une fois de les voler, ce qui obligea les chanoines à les mettre à couvert d'une pareille entreprise, au moyen d'une forte grille de fer. Ce sont des compositions très-remplies à tous leurs plans de personnages, d'hommes d'armes et de jeunes filles, où les figures secondaires sont préférables aux principales, surtout dans le Clovis.

« Puget, dit l'auteur de *l'Éloge*, a travaillé dans le goût du Cortone, mais sans l'imiter en tout; ses compositions sont plus sages, son dessin meilleur; il est même à remarquer que ses peintures sont plus correctes que ses sculptures; sa couleur enfin est brillante et vigoureuse; quelquefois il s'est montré le rival des meilleurs coloristes. On est étonné de voir que cet homme, qui pouvait à peine retenir l'ardeur dont il était animé lorsqu'il travaillait le marbre, ait su s'astreindre à dessiner des marines avec le plus grand soin. Toutes ses études de vaisseaux sont enrichies d'ornements variés à l'infini, et rendus avec une exactitude scrupuleuse sans nuire à l'effet de l'ensemble. » Ces derniers mots touchent à un aspect particulier du génie de Pierre Puget. Son premier art

d'enfance, celui de sculpteur d'ornements pour les galères du port de Marseille, le préoccupa instinctivement toute sa vie. L'arsenal de Toulon montre un certain nombre de ces curieuses sculptures, et les seuls dessins que l'on possède du Puget sont presque tous des portraits ou des modèles de grands navires, ornés de ces majestueuses galeries qu'il avait imaginées, et qui ont été adoptées dans nos vaisseaux et imitées par les étrangers. Le soin minutieux avec lequel il en dessinait les détails et les ornements nous donnerait à penser qu'il inventait sur papier des projets de navires dont l'exécution était confiée aux constructeurs manouvriers de Marseille ou de Toulon. Lorsqu'en 1646 la reine régente se fit expédier le brevet de surintendante de la marine, le vaisseau qui était sur le chantier fut nommé *la Reine*. Puget fit pour cette princesse un tableau de quatre mètres qui représentait le vaisseau qu'il venait de terminer; on ne sait ce qu'est devenue cette peinture.

Mariette, dans l'admirable collection de dessins qu'il avait formée, et dont Basan nous a conservé le catalogue, avait recueilli huit dessins de marine de Pierre Puget. Basan les a ainsi décrits : 1° une Grande tempête sur la mer; sujet en travers où se voient plusieurs vaisseaux battus par les vents, et venant se briser contre des rochers; — à la plume et à l'encre de Chine; 2° une Vue de mer sur laquelle on voit un grand vaisseau de 48 pièces de canon, à quatre mâts, voiles déployées; — à la plume et encre de Chine. 3° Une autre Vue de mer sur laquelle on voit une galère remplie de rameurs; — *idem*. 4° Une belle Marine où se voient trois grands vaisseaux de guerre avec les marques de leurs dignités, ornés de diverses figures et quelques chaloupes; c'est un des plus beaux dessins qui soient sortis de la main de cet habile artiste; il est fait à la plume et lavé d'encre de Chine, ainsi que le pendant qui est : 5° une Vue du port de Toulon, du côté de la grande rade; sur le devant, on voit un grand vaisseau et deux galères remplies de figures; (ces deux précieux dessins, vendus 1 700 livres à la mort de Mariette, sont aujourd'hui exposés au Musée du Louvre.) 6° Une Vue de mer sur laquelle est un grand vaisseau à trois mâts dont les voiles sont à demi déployées; un autre vaisseau se voit plus loin, et sur le devant une chaloupe dans laquelle sont des matelots, — à la plume et lavé d'encre de Chine. 7° Un Grand sujet allégorique ayant servi de titre pour un ouvrage maritime; on y voit au milieu le piédestal d'une grande colonne et diverses figures; il est exécuté avec beaucoup de soin à la pierre noire. 8° Une Étude de la poupe d'un vaisseau; — à la plume et lavé d'encre de Chine. » Dans le catalogue de la vente qui se fit, en 1790, à la mort du grand peintre de marine, Joseph Vernet, on trouve deux dessins du Puget, à la plume, représentant une galère et une construction. Enfin, H. Coussin, le graveur provençal, contemporain du Puget, a gravé de lui, à l'eau-forte, deux dessins de marine, représentant des modèles de navires sculptés; l'une de ces pièces est dédiée au président de Gueidan.

Il nous a paru qu'il serait intéressant pour nos lecteurs de pouvoir se former une idée du talent de Puget comme peintre. Dans ce but nous avons choisi la Fuite en Égypte, paysage d'un caractère si élevé et si robuste que nous a conservé le burin de Jacques Coelemans, et où l'on retrouve, dans les ruines superbes qui le décorent, dans le couronnement du temple antique, aussi bien que dans la nymphe sculptée en bas-relief, la manifestation du triple génie de Puget. Ce tableau faisait partie de la célèbre collection que Jean-Baptiste Boyer d'Éguilles, disciple et ami de Puget, avait rassemblée dans son hôtel à Aix, hôtel construit, comme je l'ai dit, sur les dessins du Puget, et à la décoration duquel avaient travaillé les meilleurs élèves du grand sculpteur. Voici ce que dit Mariette de cette Fuite en Égypte, peinte, suivant l'épigraphe de l'estampe de Coelemans, par « Pierre Puget de Marseille, l'un des » plus rares peintres, sculpteurs et architectes de son siècle » : — « La Sainte Vierge, fuyant en Égypte, est représentée assise au bord d'une rivière, et un peu plus loin, saint Joseph appelle un batelier pour la traverser. Les ruines du frontispice d'un temple, qui occupent le fond du paysage, sont une imitation d'une ruine presque semblable qui se trouve au pied du Capitole. Ce tableau et le suivant sont des gages de son amitié constante pour M. d'Éguilles. » Le second tableau représente, en demi-figure, la Vierge montrant à lire à l'Enfant Jésus; et Mariette remarque après l'avoir décrit : « Ne semble-t-il pas que Puget ait eu en vue d'imiter dans ce tableau le Corrége? » Il nous semble plutôt, à nous, suivant la vigoureuse estampe de cette peinture par Coelemans, en date de 1703, que Puget imitait, comme à l'ordinaire, les Génois par ses vigoureuses oppositions de lumière et d'ombre. C'est à tort, en effet, que l'on rapprocherait la peinture de Pierre Puget de la manière romaine, ou parmesane, ou toscane : Puget est un peintre de l'école de Gênes. Ceux qui ont bien vu les peintures des Génois comprendront cette remarque. On sait que la moitié de la vie du Puget, et la plus brillante, se passa à Gênes, où il était pensionnaire de toutes les familles patriciennes, et où le sénat, au moment où Colbert le rappela à Toulon en 1669, venait de le choisir pour peindre en entier la salle du Grand-Conseil. Ce choix explique assez, d'une part, que la peinture du Puget était dans le goût des Génois, et, d'autre part, on comprend parfaitement que la manière et la couleur génoises, un peu turbulentes, aient eu pour le fougueux sculpteur un attrait particulier. En 1655, une maladie grave l'avait forcé à renoncer à la peinture qu'il aimait avec passion, et à se livrer à la sculpture qui devait faire sa gloire. Cependant on voit par la date de plusieurs de ses tableaux qu'il ne put, à bien des époques de sa vie, résister à la tentation de la palette, « à cet art de femme » comme disait Michel-Ange. Et c'est vers ce délicieux art de peindre qu'il dirigea son fils François Puget, auquel il donna aussi des leçons d'architecture; mais pour la peinture, il l'envoya dans l'atelier d'un des plus grands portraitistes qu'ait eus la France, Laurent Fauchier d'Aix, digne en tout point d'une si honorable estime. François copia avec talent des portraits d'après Fauchier et sous ses propres yeux; il observa si fidèlement la manière de son maître que les portraits qu'il a composés lui-même sont les plus difficiles à distinguer entre ceux attribués faussement à Laurent Fauchier. Ce fils du Puget est celui dont nous avons au Louvre un curieux tableau représentant des musiciens chantant la gloire de Louis XIV, ainsi que l'indiquent les feuilles notées que tiennent les personnages. Parmi ces artistes de son temps, on pense reconnaître Lulli et Quinaut. Il le peignit en 1688, l'année même où son père se rendit à Fontainebleau, et fut présenté au roi. Il l'avait sans doute accompagné dans ce voyage, et il entendit Louis XIV répéter à son père le noble compliment qu'il lui avait fait lorsqu'il était venu conduire à Versailles et présenter à la cour, en 1685, le groupe d'Andromède que Pierre avait sculpté à Marseille. « Puget, avait dit le grand roi, n'est pas seulement un grand sculpteur, mais il est inimitable. » Marseille a de François Puget, dans son Musée, une Visitation de la Vierge à sainte Élisabeth. François a aussi fait un beau portrait de son père, qui fut gravé dans le siècle dernier par Jeaurat, et que nous avons lieu de croire être celui que le Louvre possède aujourd'hui. Les modifications apportées aux draperies par Jeaurat, graveur peu scrupuleux, ne doivent point le faire méconnaître, et sa provenance est conforme à celle indiquée par Éméric David. Il fut acquis par le Louvre, en 1842, d'une arrière-nièce de Pierre Puget. Puget lui-même peignit son propre portrait à différents âges. Le plus intéressant peut-être est celui que le graveur provençal, Hardoin Coussin, a gravé à la manière noire, et où le grand sculpteur s'est représenté à l'âge de vingt-cinq ans environ, et dessinant une académie. Le fond est un mur à demi-hauteur, surmonté d'un vase sculpté, et au coin, à droite, l'on voit quelques têtes d'arbres, de cyprès. La tête est coiffée d'une perruque noire assez courte et touffue. Cette figure

naïve n'a d'autre barbe qu'une imperceptible moustache ; yeux longs, pommettes larges, bouche triste, mine douce et agréable, collet et habit fort simples. M. de Panisse avait un autre portrait du Puget peint par lui-même, et qui a été gravé à l'eau forte. Un autre encore décorait sa maison de Toulon. Le petit-fils de Pierre Puget, Pierre-Paul Puget, architecte, et le dernier de cette lignée, avait établi, dans la maison bâtie rue de Rome par son aïeul, une galerie entièrement ornée des ouvrages de l'auteur du Milon de Crotone. Après la mort de son petit-fils, un grand nombre des reliques de Pierre Puget furent dispersées, et c'est ainsi que certains cabinets d'amateurs provençaux ont pu s'enrichir de quelques précieux tableaux échappés à l'ardente verve de l'illustre Marseillais ; ils sont là pour prouver que depuis Michel-Ange jamais sculpteur n'a été aussi grand peintre.



Tête de saint Gérard, buste en argent, par Pierre Puget.

ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE.

Voy. 1848, p. 138.

MAPPEMONDE DE FRA MAURO (1).

Les Vénitiens sont au premier rang des peuples dont l'esprit d'entreprise commerciale et le goût des voyages imprimèrent aux sciences géographiques et nautiques l'impulsion qui prépara les merveilleuses découvertes du quinzième siècle. Tandis que ses voyageurs et ses navigateurs reculaient chaque jour les bornes du monde connu d'alors, Venise était un centre d'études où des savants laborieux combinaient les résultats de ces explorations, et dressaient des cartes recherchées dans toute l'Europe. Antonio Galvano, dans un Traité des découvertes des Portugais, raconte que dom Pèdre, frère du célèbre infant dom Henri, visita Venise en 1428 et en emporta une mappemonde. En 1459, le roi Alphonse V, neveu de dom Henri, se fit envoyer de cette ville un planisphère dont l'usage, selon les auteurs vénitiens, n'aurait pas peu facilité les voyages qui amenèrent la découverte des deux Indes. Les bibliothèques de Venise sont riches en cartes manuscrites qui attestent à quel haut point ses habitants avaient porté leurs connaissances géographiques. Beaucoup de ces cartes ont été gravées : nous citerons celles que Marino Sanuto joignit à son *Liber secretorum fidelium Crucis*, ouvrage du commencement du quatorzième siècle, publié dans le tome II des *Gesta Dei per Francos*, de Bongars (1611) ; la carte des frères Nicolas et Antoine Zeni, dressée en 1380, et reproduite sur bois dans quelques exemplaires de la Relation de leur voyage, imprimée à Venise en 1556. Mais le plus remarquable monument de la science de Venise est sans contredit la magnifique mappemonde manuscrite de fra Mauro, qui fait encore l'admiration des voyageurs dans la bibliothèque du monastère de Saint-Michel de Murano, près Venise.

La carte de fra Mauro occupe un espace elliptique de 1m,937 de haut sur 1m,965 de largeur. Cette forme tient sans doute au sens que les anciens géographes attachaient aux mots longitude et latitude. Tout cet espace, à l'exception des mers peintes en bleu, est couvert de dessins à la plume et de miniatures éclatantes d'or et de couleurs. Des notes en dialecte vénitien, écrites en beaux caractères ronds, témoignent de l'immense érudition de l'auteur et de la sagacité avec laquelle il a mis à profit les travaux les plus récents de son siècle, tels que les voyages des frères Zeni et de Querini dans le nord de l'Europe, de Marco Polo, de Sanuto, de Conti, de Barbaro en Asie, de Cadamosto en Afrique ; noms illustres qui montrent dans Venise une digne émule des Arabes et des Portugais.

La vie de fra Mauro, comme celle de tant d'autres savants religieux, ne nous est connue que par ses œuvres. On pense qu'il était Vénitien ; son nom figure dans une charte capitulaire de 1433 du monastère de Murano. Le même registre indique qu'une somme de vingt-huit ducats d'or fut le prix du planisphère, qu'il dressa entre les années 1457 et 1459, à la prière du roi Alphonse V, et qui, comme nous l'avons dit, fut envoyé à ce prince. On place sa mort au 20 octobre 1459 ; on suppose que ce fut aussi vers ce temps qu'il fit, pour le gouvernement de Venise, la mappemonde dont nous offrons plus haut la réduction. Cette mappemonde, signalée par Ramusio dans son édition de Marco Polo, comme une des merveilles de Venise, et louée successivement par Collina, Mittarelli Foscarini, Tiraboschi, Andres, Carli, etc., a eu les honneurs d'un commentaire spécial (*il mappamundo di fra Mauro, camaldul., descritto ed illustrato da dom Placido Zurla ;* Venezia, 1806, grand in-4°).

Une médaille, reproduite par dom Zurla, et sur laquelle fra Mauro est appelé *Cosmographus incomparabilis*, prouve combien ses compatriotes honoraient sa science. Pour justifier cette admiration, il suffit de comparer son œuvre aux cartes du même temps jointes aux manuscrits de la version latine de Ptolémée, que l'on trouve dans diverses bibliothèques, et dont quelques-unes sont gravées. Tandis que ces cartes font de la mer des Indes une mer fermée, et qu'elles désignent sous le nom vague de terres inconnues le nord de l'Europe et de l'Asie, et le sud de l'Afrique, le planisphère de fra Mauro offre une configuration remarquablement approximative de ces contrées, et montre la continuité de l'océan Indien et de l'océan Atlantique. Obligé de renoncer aux parallèles et aux méridiens de Ptolémée, faute de pouvoir les établir pour les lieux nouvellement connus, l'auteur s'est borné à indiquer les huit points principaux de l'horizon, qu'il appelle *Septemtrio*, *Maistro*, *Occidens*, *Garbin*, *Auster*, *Siroco*, *Oriens*, *Griego*.

Le septentrion est au bas de la carte comme dans la mappemonde du musée Borgiano ; le centre, marqué par une plaque de métal, se trouve placé entre la Chaldée, la Mésopotamie et l'Assyrie, conformément aux anciennes tra-

(1) Voy., t. IX (1841), p. 291, une énumération de cartes et plans du moyen âge, conservés à la Bibliothèque nationale de Paris.

ditions. Fra Mauro trace au nord la Permie, au nord-ouest la Scandinavie, à l'ouest l'Espagne, au sud-ouest l'Éthiopie occidentale, au sud la pointe de l'Afrique, au sud-est l'île de Colombo, à l'est la grande Java, au nord-est le Cathay. Ajoutons que sa carte présente les mots de Russie, de Finlande, de Permie, de Sibir ou Sibérie, de Chine, de Java,

SUD.



NORD.

de Sumatra, de Ceylan, de Malabar, d'Adel, de Zanguebar et de Sofala, qui appartiennent définitivement au vocabulaire géographique. Le défaut principal de la carte est qu'elle manque de toute espèce de détermination mathématique. On pourrait croire que l'auteur a tracé arbitrairement ses continents et ses mers, avec la seule vue d'y placer tous les noms qu'il rencontrait dans les géographes et les voyageurs ses devanciers et ses contemporains. C'est surtout dans la configuration des côtes qui bordent la périphérie de la carte, et dans la proportion relative des espaces occupés par la terre et par la mer, que fra Mauro semble avoir manqué de renseignements et que son planisphère diffère de nos cartes modernes. En comparant une de nos mappemondes à celle dont nous donnons la gravure, le lecteur sera frappé des nombreuses erreurs de détail de notre cosmographe. La mer Blanche est pour lui un lac, le Danemark une île; il place dans la mer du Nord et dans la Baltique des îles qui ne ressemblent en rien aux archipels actuellement connus; la même remarque s'applique aux îles qu'il place dans les mers d'Afrique et des Indes. Il sépare toute la partie méridionale de l'Afrique du reste du continent, et fait pénétrer dans sa partie occidentale des golfes fantastiques. Il fait couler l'Indus de l'autre côté de la péninsule transgangétique, qui est à peine reconnaissable. Il met l'embouchure du Gange plus à l'est que l'île de Sumatra; il considère comme des pays séparés la Chine, la Sérique et le Cathay; etc., etc. N'est-ce pas une étude pleine d'intérêt que ce lent et laborieux progrès des hommes dans l'étude et la connaissance de ce petit globe, leur demeure d'un jour? Mais l'humanité est une seule famille, et, bon gré mal gré, chaque siècle, chaque génération travaille à la fois pour le temps présent et pour les siècles et les générations à venir.

PENSÉES EXTRAITES D'AMYOT.

Voy., sur Amyot, la Table des dix premières années.

— Une chose superflue n'est jamais à bon marché.
— Qui veut avoir repos doit travailler.

— Qui a peur des feuilles ne doit pas approcher de la forêt.

— L'ignorance est une ladrerie de l'esprit.

— Le malheur de la guerre civile est qu'elle mange ses enfants, et les meilleurs.

— Il y a partout assez de besogne taillée pour les gens de bon cœur.

— Les vicieux ne peuvent se dépêtrer d'eux-mêmes.

— Le moyen de se rendre aimable, c'est d'aimer.

— Ce n'est pas assez d'être en charge ; le principal est de la savoir porter.

— Qui est faible et parle gros se montre ridicule.

— Qui doit rendre compte au public ne saurait être trop avisé en ses affaires.

— L'amitié est le ciment de la vie.

— Ceux qui font bien sont sujets à beaucoup de risées et calomnies de gens qui ne sauraient dire ni faire chose quelconque à propos.

— Où règne la justice, les armes sont inutiles.

— Qui abolit justice ne se soucie d'aucune religion

— Dans les confusions ordinaires du monde, la simplicité est foulée aux pieds, tandis que les fins et malicieux échappent, en traînant toutefois leur lien.

— Un menteur n'a jamais bonne mémoire.

— Se hâter lentement, se résoudre sagement, exécuter hardiment, sont les marques d'un bon chef.

— Il fait bon vieillir parmi les gens d'honneur.

— Le moyen de rembarrer les calomnies de ses ennemis, c'est de vivre d'autre façon qu'ils ne sauraient dire, et meilleure qu'ils ne sauraient penser.

— Des méchantes mœurs sont nées les bonnes lois.

— Comme l'adversité n'ôte point le cœur aux vertueux, aussi la prospérité ne les fait point sortir hors des limites de modestie ; seulement se contentent-ils de brider l'insolence de leur ennemi, et le ranger à raison.

— Qui fait métier de fraude et de piperie trouve finalement qui l'affronte et lui fait robe de son drap.

— Quand la peau du lion n'est pas assez longue, il y faut attacher celle du renard.

— Quelquefois il vaut mieux laisser le mal selon qu'il est posé que de le remuer.

— Qui a envie de bien faire se soucie peu de ceux qui le veulent empêcher, et passe outre mal gré bon gré eux.

— La multitude d'affaires qui surviennent aux grands sert de garant aux petits.

— Peu de lois à ceux qui parlent peu.

— Quand l'Orgueil mène le cheval de l'homme par la bride, Confusion est montée en croupe.

— Ce n'est rien de bien commencer qui ne veut poursuivre jusqu'au bout.

— Ceux qui s'adonnent à pensées et œuvres viles et basses ressemblent aux hommes qui aiment mieux caresser des bêtes brutes que leurs enfants.

— Qui fait ce qu'il ne doit, ce qu'il ne veut lui advient.

— Une violente injustice ne va jamais toute seule.

— Le flatteur ne fait difficulté de se blâmer soi-même, afin de vomir son venin et le faire avaler plus doucement.

— Celui est bien au large qui en petit lieu jouit du repos d'esprit.

— Comme l'ombre suit le corps qui la fuit, souvent la gloire accompagne l'homme qui ne la cherche point ; mais qu'est-ce de toute cette gloire, sinon une ombre légère, et un triomphe de trois jours environné de deuil devant et derrière.

— Avant qu'emprunter à usure, il faut fouiller chez soi et s'aider de tous ses moyens.

— L'épargne et la dépense mesurées sont la vraie franchise de ceux qui ne veulent être rongés d'usure.

— Si tu es pauvre, n'ajoute à ta misère l'angoisse d'emprunter et devoir.

— Ce n'est pas affaire à ceux qui n'ont point travaillé de juger de la récompense de ceux qui se sont vaillamment acquittés de leur devoir.

— Qui est d'accord avec Dieu ne craint point d'avoir les hommes pour ennemis.

— Dangereux et remuant esprit doit être laissé en repos, et ne faut pas même toucher aux os de ceux qui ont troublé le monde durant leur vie.

— Le méchant meurt tous les jours sans mourir dedans une vie travaillée et tenaillée de sa propre méchanceté.

— Les répréhensions hors de temps et de propos ruinent ceux qui les font.

— Les bons écouteurs ressemblent aux bons ménagers : ils font leur profit de tout.

— Le vrai moyen de se bien venger de son ennemi est de devenir tant plus homme de bien.

— Ce n'est pas assez d'avoir les mains nettes, le cœur le doit être aussi.

— Nul n'est heureux en tout et partout : il y a toujours quelque chose de trop court et d'imparfait au ménage de cette vie.

— Prospérité d'autrui est le réveil-matin des ambitieux.

— L'homme libre peut être prisonnier, non pas esclave.

— Bien jeunes sont les vieux qui méprisent les jeunes.

— Mensonge est un chemin bien court à celui qui s'en aide ; mais la fosse est au bout où le menteur se précipite.

— Pour bien entendre, il faut être préparé non moins que celui qui parle.

— L'argent ne doit entrer en la maison des gens d'honneur que par la voie de la vertu.

— Méchant conseil tombe en ruine sur la tête de ceux qui en sont auteurs.

— Le babil corrompt les bons propos.

— Le bon sens est une tapisserie excellente et qui donne de merveilleux contentements, pourvu qu'on la déploie et fasse voir dextrement.

— Le fou profite au sage et n'apprend rien de lui.

— Quand on n'a pas fait ce que l'on pouvait, on est contraint de voir faire ce qu'on ne voudrait.

— C'est une grande folie de se contenter de faire peur à un homme qui a moyen de se venger.

— Qui veut sortir d'un danger doit bien regarder par quelle porte ; car il advient souvent que l'on accroît ses fautes en les voulant rhabiller.

— Il ne se faut point courroucer aux gens malappris, mais rire de leur folie.

— La science est une très-vilaine ignorance si elle n'est accompagnée de piété et de vertu.

— A impudente accusation faut opposer modeste et courte réponse.

— L'impatience ôte le mouvement aux hommes et les pousse au danger.

— La vertu se sait bien montrer à travers un habit contemptible, et est reconnue et respectée par les hommes d'entendement.

— Il est aisé de censurer ceux qui ont bien fait, mais malaisé de les ensuivre, et impossible de les surpasser.

— Nouvelles espérances redonnent cœur aux plus abattus : et sitôt que quelque rayon de prospérité apparaît, les plus réservés étendent leurs ailes.

— La vaine gloire est un aiguillon qui chatouille vivement le cœur, et qui le déchire finalement.

— Qui ne peut s'accorder avec les gens d'honneur est contraint de se laisser aller aux garnements.

— La joie est la plus grande babillarde du monde.

— Souvent on s'est repenti d'avoir parlé ; mais de s'être tu, jamais.

— Il est comme impossible que ceux qui veulent marcher devant tous les autres ne donnent bien rudement du coude à quelques particuliers.

— C'est l'ordinaire des hommes de n'être sages que sur le tard, encore n'advient-il pas à tous d'en avoir l'esprit.

— Ce qui est honnête à faire n'est pas indigne d'être demandé.

— De vaine curiosité sourdent parfois de terribles bouillons de colère.

— Les yeux servent de mains à la curiosité.

— Qui moquerie sème, moquerie recueille.

— Qui bien conseille ne se rétracte point.

— Ceux qui sont soucieux de bien faire ne pensent pas à beaucoup parler.

— Le vrai moyen de retrancher les excès et délires est de tournoyer autour et donner le coup sans en faire semblant.

— Les insolents ne peuvent demeurer en leur peau, ains donnent toujours de la peine à eux et aux autres.

— Comme le loup se laisse manier quand il se voit au piége, ainsi l'ambitieux en danger fait l'humble et le courtois, mais son cœur ne change point.

— Jamais l'homme ne se fait moquer par les autres qu'il ne se soit premièrement moqué de soi-même, en oubliant son devoir pour s'occuper proprement à choses qui ne servent ni à lui, ni aux autres.

— L'ambition est un cheval farouche qui ne cesse de ruer jusqu'à ce qu'il ait mis son homme à bas.

— Comme un fidèle soldat ne quitte sa garnison que par congé et commandement de son capitaine, ainsi l'homme de bien, étant posé en ce monde en telle station qu'il plaît à Dieu, ne doit en bouger pour en partir que par la licence de son chef.

UN AVOYER AU DERNIER SIÈCLE.

L'avoyer d'Erlach, né, je crois, en 1696, mort en 1784, était un personnage tout à fait remarquable. Je ne l'ai connu que vieux. Il avait fait bâtir le plus bel hôtel de Berne, et il y vivait comme un roi dans son palais : un roi aristocratique est un curieux phénomène. Son appartement était très-bien meublé. On traversait plusieurs pièces avant d'arriver au cabinet où résidait son excellence. Lorsque la porte s'ouvrit pour la première fois devant moi, je vis venir à nous un très-petit homme, à manières grandioses, orné de toutes les grâces d'un grand homme de Versailles. Quoique septuagénaire, il se tenait toujours debout et se promenait dans son cabinet. Il s'était accoutumé à ne vivre que d'idées étrangères, et rien n'était plus plaisant que de voir les vieux baillis lui faire la cour. Il savait dire à chacun quelque chose qui l'intéressât particulièrement; il reconduisait chacun selon son importance dans le conseil. A peine la porte était-elle fermée, qu'il laissait échapper sur le personnage absent un sarcasme flatteur pour celui qui était resté. Il connaissait si bien les deux cents membres du Conseil souverain, qu'aucun d'eux ne le quittait jamais sans être enchanté de lui-même et de son excellence. Comme chef de la république et président du grand Conseil, il exerçait un ascendant marqué. N'y avait-il plus moyen de se tirer du labyrinthe des opinions émises, tout à coup l'assemblée faisait silence, afin d'écouter M. l'avoyer, lorsqu'il se levait de son trône comme un Dieu, pour nous apprendre à tous quel était proprement notre avis.

J'arrivais de Genève, où j'avais étudié Tacite et Voltaire, Montesquieu et Machiavel. J'entrai dans ce gouvernement pénétré d'un profond respect pour mon cousin l'avoyer. Peu après ma nomination au Grand Conseil, je devins vice-bailli de Gessenay. J'étais ainsi appelé à gouverner un petit district où tout était nouveau pour moi. Je réfléchissais sérieusement à ma tâche, lorsqu'un valet de chambre de M. l'avoyer vint me prier de passer à quatre heures de l'après-midi chez son maître. Voilà l'homme qui me donnera d'excellents conseils sur mon administration, pensai-je; il a de l'esprit et de l'expérience; que de choses il va m'apprendre! Je repassai dans ma mémoire Tacite et Montesquieu. A quatre heures j'étais au rendez-vous. Je trouvai son excellence seule. — « Bonjour, mon cousin; vous voilà donc bailli? asseyez-vous là. » Mon cousin, je ne sais si vous connaissez les usages du » bailli. On vous enverra les notes. On donne par an tant de » fromages à chaque conseiller; et, mon cousin, retenez ceci, » tant à l'avoyer. Votre prédécesseur était un sot: il m'en» voyait de petits fromages, qui ne valent pas les grands. » Souvenez-vous, mon cousin, de m'en envoyer de grands. » Adieu, mon cher cousin, je vous souhaite un bon voyage. » — Ma cousine se porte bien? » me demanda-t-il sur le pas de la porte, et je fus congédié. Une bien légère teinture de Tacite et de Montesquieu, me dis-je, aurait suffi pour faire honneur à de telles instructions.

BONSTETTEN (1).

SONS PRODUITS PAR LES ANIMAUX INFÉRIEURS.

Les poissons sont muets; le bruit que quelques-uns font exceptionnellement est produit par l'expulsion de l'air un moment emprisonné dans la bouche et dans l'œsophage. Quelques mollusques font entendre un certain bruit en se contractant, ou, comme les crustacés, en agitant leurs pieds-mâchoires. Mais les insectes font entendre des sons particuliers produits, chez quelques-uns, par des organes spéciaux. Les cigales mâles ont sous l'abdomen deux timbales sur lesquelles une membrane tendue est ébranlée et mise en vibration par des muscles. Les grillons ont, vers la base de l'une des ailes supérieures, un espace membraneux qui, frotté vivement par l'autre aile, produit leur cri si connu. Les criquets frottent contre leurs ailes supérieures le bord interne de leurs cuisses, dentelé en manière de lime. Le bourdonnement des insectes qui volent est un effet de l'agitation de leurs ailes; mais c'est l'air contenu dans les sacs trachéens, à la base de l'abdomen, qui contribue surtout par sa vibration à donner à ce bruit son timbre et son intensité, comme l'air contenu dans la caisse d'un violon. Divers insectes à tégument plus dur produisent un certain bruit en frottant l'extrémité de l'abdomen contre les étuis, ou le corselet (prothorax) contre le segment qui le suit.

Instruction pour le peuple, t. I.

PORTE DU CHANOINE CLAUDE DU NIÈVRE,

A VIENNE

(Département de l'Isère).

La maison que décore cette porte est contiguë à l'hôpital qui avoisine le pont du Rhône, à Vienne. L'architecture de la porte appartient au style byzantin. Immédiatement au-dessus de l'architrave est un écu inscrit dans plusieurs cercles concentriques, et sur lequel sont gravées les armoiries de la famille du Nièvre. Elles sont d'azur semé de croisettes tréflées, au pied fiché d'or, au griffon ayant la queue passée sous les deux jambes de derrière, de même, et à la cottice de gueules, brochant sur le tout.

Claude du Nièvre, chanoine de l'église Saint-Maurice, cathédrale de Vienne, ayant donné tout son bien à l'hôpital du pont du Rhône, vers l'an 1547, on respecta, en souvenir de son bienfait, les armoiries qui étaient gravées au-dessus de la porte de sa maison.

On ne peut plus déchiffer les deux inscriptions que l'on voit encore dans les deux premiers cercles, à partir de l'écu.

Au-dessus de la corniche est une tablette d'inscription où se lit cette pensée inspirée sans doute par le voisinage de

(1) Voy., sur Bonstetten, la Table des dix premières années.

l'hôpital, et empruntée à quelque auteur latin de l'ère païenne. Nous en donnons la traduction :

« Les dieux ont voulu que les mortels vécussent dans une douleur perpétuelle. »

Sur une autre tablette, qui se rattache en forme d'appendice au fronton de la porte, se lit une quatrième inscription, mais que ses formes abrégées rendent inintelligible. Le premier mot, *Maxime*, et les deux derniers, *ignosceres terræ*, feraient croire que c'est une invocation à Dieu pour qu'il pardonne à la terre.

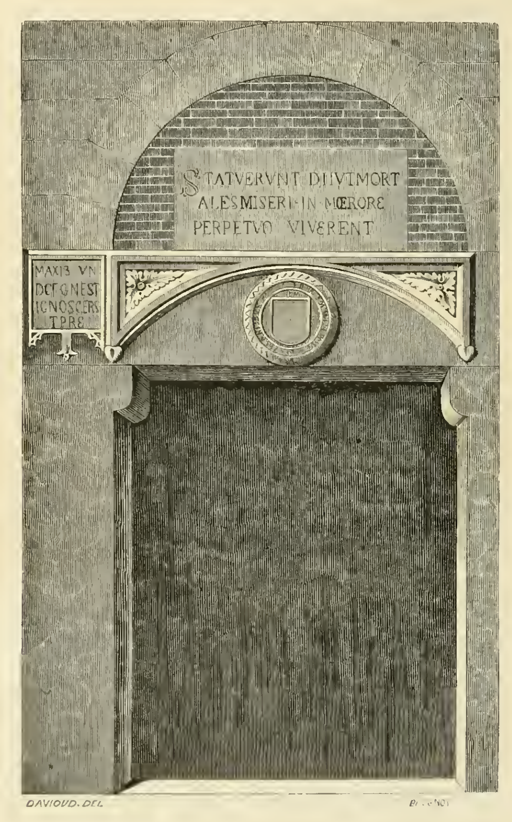
Si l'on en juge par l'arc de plein cintre qui couronne la porte, le fronton et la principale tablette d'inscription, on peut croire que la maison remonte à l'époque de l'occupation romaine, et qu'une porte byzantine y a été ajustée beaucoup plus tard.

Il y a en effet, à Vienne, beaucoup de maisons, surtout aux environs du palais archiépiscopal, qui sont bâties sur des restes de constructions romaines.

Quelques mots sur la famille du Nièvre compléteront cette notice.

En 1390, Aimar du Nièvre, fils de Jocerand du Nièvre, rendit, entre les mains d'Enguerrand d'Eudin, gouverneur du Dauphiné, hommage au Dauphin d'une directe qu'il possédait au lieu de Tressin, et en d'autres contigus auprès de Vienne, et du droit des langues de bœuf sur la grande boucherie de la même ville.

En 1421, la charge d'avocat fiscal au parlement du Dauphiné fut séparée de celle de procureur général, avec laquelle elle avait été jusqu'alors confondue. On la donna à Antoine du Nièvre.



Porte du Chanoine Claude, à Vienne, département de l'Isère.

En 1444, Guido Papa, conseiller au parlement du Dauphiné, envoya ses Questions, écrites de sa main, à Barthélemi du Nièvre, avec une suscription latine dont voici la traduction :

« Au noble Barthélemy du Nièvre, docteur en droit et citoyen de Vienne, homme remarquable par sa pénétration, par sa science et par la pureté de ses mœurs. »

En 1458, Pierre du Nièvre était seigneur du Marterey. Jean du Nièvre, son petit-fils, et Annet, fils de ce dernier, dérogèrent à la noblesse de ses ancêtres; mais Gaspardo, fils d'Annet, releva la dignité de sa maison, et fut rétabli, contre la dérogeance de son père et de son aïeul, par lettres de l'année 1648.

De tout cela, qu'est-il resté ? Une porte et un nom qu'entoure, comme d'une auréole, le souvenir d'une donation philanthropique. Sans la charité du chanoine Claude, il ne serait plus aujourd'hui question de la famille du Nièvre.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LA TRIBUNE, A FLORENCE.



La Tribune, à la Galerie de Florence.

Le musée de Florence que l'on appelle la Galerie est situé sur la rive droite de l'Arno, entre le fleuve et la place du Grand-Duc. Il occupe un étage supérieur du monument des Offices, composé de trois ailes en forme de portiques où sont la Monnaie, des tribunaux, des archives.

La Tribune est une petite salle de ce musée. Sa forme est octogone ; elle a environ 7 mètres de diamètre. Son dôme est orné de nacre de perle. Elle est pavée de marbres d'un grand prix.

Au milieu de la Tribune sont cinq chefs-d'œuvre de la sculpture antique.

La Vénus de Médicis, par Cléomènes, fils d'Apollodore d'Athènes. Cette statue fut trouvée près de Tivoli, dans la villa Adriana. Elle était brisée en treize endroits, mais presque tous les morceaux, précieusement recueillis, ont été habilement rapprochés ; cependant tout le bras droit, la moitié du bras gauche jusqu'en bas, et quelques parties accessoires, sont modernes. Elle fut transportée à Florence sous le pontificat d'Innocent XI et du temps de Cosme III, vers 1680. Sa hauteur est seulement de 1^m,561. Le nom du sculpteur était gravé sur la base antique, qui fut brisée ; on l'a reproduit sur la base actuelle. Avant la découverte de la Vénus de Milo que possède le Louvre, la Vénus de Médicis était considérée comme la statue antique de Vénus la plus parfaite.

L'Apollinaire ou petit Apollon, modèle de grâce, et qui est un pendant parfait à la Vénus ; on suppose qu'il est du même artiste. Sa hauteur est un peu inférieure à celle de la Vénus. C'est la seule des cinq sculptures que l'on ne voie point dans notre gravure : elle est placée à gauche, sur le piédestal dont le dessinateur a indiqué une partie.

Le Remouleur ou l'Espion. Cette statue, d'une puissance d'expression remarquable, a été trouvée à Rome au seizième siècle. L'air attentif de ce personnage qui aiguise un couteau a fait supposer que l'on avait voulu représenter un esclave épiant une conjuration, celle des fils de Brutus ou celle de Catilina. Parmi d'autres hypothèses, il en est une qui est aujourd'hui généralement adoptée : cet homme n'est pas un espion ; c'est le Scythe chargé par Apollon d'écorcher Marsyas. En effet, on retrouve le même personnage, dans la même attitude, sur une pierre gravée de la collection du roi de Prusse, et sur plusieurs médaillons et bas-reliefs antiques où est représentée la scène entière du sup-

plice de Marsyas. Nous avons vu un de ces bas-reliefs au Musée d'Arles. Une belle copie en bronze de cette statue est placée en regard de la Vénus à la Tortue, au jardin des Tuileries, devant le beau pavillon de l'Horloge.

Les Lutteurs, groupe d'une admirable exécution. On n'est pas certain que la tête du vainqueur soit antique.

Le Faune. Quelques auteurs l'attribuent à Praxitèle : cette supposition seule tient lieu du plus grand éloge. La tête et les bras ont été restaurés par Michel-Ange. Ce Faune joue des crotales ou cymbales, et son pied droit pèse sur le scabile, espèce de soufflet qui rendait des sons à peu près comme les petits soufflets surmontés de petits oiseaux ou de petits chiens qui servent de jouets aux enfants.

Les tableaux de la Tribune, chefs-d'œuvre pour la plupart, sont au nombre d'environ quarante. En voici l'énumération :

Six tableaux de Raphaël : — le portrait de Madeleine Doni, dame florentine, demi-figure assise, avec des bagues aux doigts, et une croix suspendue à un ruban ; — le Portrait de la Fornarina ; — le portrait du pape Jules II ; — saint Jean dans le désert ; — la Vierge au Chardonneret : la Vierge tient de la main gauche un livre ouvert; l'Enfant Jésus se tourne vers saint Jean-Baptiste, qui a dans les mains un chardonneret; — une autre Sainte Famille : la Vierge est assise; Jésus l'embrasse; saint Jean-Baptiste est aux pieds de l'Enfant.

Une Sainte Famille, par le Pérugin, maître de Raphaël (voy. sur ce maître, 1847, p. 353).

Une Sainte Famille, tableau de forme ronde, par Michel-Ange. On sait combien les tableaux de cette dimension par ce grand artiste sont rares. La Vierge, à genoux, donne par-dessus son épaule l'Enfant Jésus à saint Joseph. On voit dans le lointain de petits personnages qui semblent sortir du bain. Ce tableau fut fait pour Agnolo Doni, gentilhomme florentin. Vasari le cite comme l'un des plus remarquables de Michel-Ange pour la finesse de l'exécution. Bocchi, dans son ouvrage sur les Beautés de Florence, en donne une description pleine d'intérêt. C'est pour ce tableau, dit-on, que Michel-Ange avait demandé 70 écus : on parut trouver ce prix élevé; il le doubla, et l'on s'empressa de lui donner les 140 écus, de peur qu'il ne lui prît envie d'exiger plus encore.

Une Vierge et un Enfant Jésus, par Jules Romain.

Deux tableaux représentant Vénus, et un portrait du prélat bolonais Beccadelli, par le Titien. Les deux Vénus du Titien sont très-célèbres; on les compte parmi les merveilles de l'école coloriste.

Une Épiphanie, par Albert Durer.

Une Sainte Famille, par Dominique de Paris Alfani, élève du Pérugin.

Une Sibylle, et un Endymion, par le Guerchin.

Un portrait du cardinal Aguchia, par le Dominiquin.

Une Sainte Famille, par le Parmesan.

Trois tableaux religieux, par le Mantegna.

La Vierge sur un piédestal; des deux côtés saint François et saint Jean l'Évangéliste. Vaste tableau d'André del Sarte, le plus fécond et le plus grand peintre de l'école florentine après Vinci et Michel-Ange.

Une Vierge, du Guide.

Le Massacre des innocents, par Daniel de Volterre.

Une Sainte Famille, par Paul Véronèse.

Une Bacchante, par Annibal Carrache.

(Ces deux derniers tableaux sont indiqués au-dessus de la porte dans notre gravure.)

Saint Pierre auprès de la croix, par Lanfranc.

Saint Jérôme, par Joseph Ribera, l'Espagnolet.

Le célèbre portrait de Charles-Quint, armé et à cheval, et le portrait de Jean de Montfort, par Van-Dyk.

Le Puits de Rébecca, par Louis Carrache.

Le portrait de François Ier, duc d'Urbin, par le Barroccio.

Job et Isaïe, par fra Bartolommeo della Porta.

Quatre tableaux du Corrège : — la Vierge adorant Jésus couché devant elle : — la Vierge vêtue de blanc, tenant l'Enfant Jésus entre ses bras; — la Tête de saint Jean dans un bassin ; — une Tête d'enfant colossale.

Un Christ couronné d'épines, par Lucas de Hollande.

Une Sainte Famille, par le Schidone.

Hercule entre Vénus et Minerve, par Rubens.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

Voy. p. 2, 36, 74, 102, 126, 138, 150, 158, 194, 206, 229, 233.

AOUT.

Voy. p. 245.

14 août, six heures du soir. — La fenêtre de ma mansarde se dresse sur le toit comme une guérite massive ; les arêtes sont garnies de larges feuilles de plomb qui vont se perdre sous les tuiles; l'action successive du froid et du soleil les a soulevées, et une crevasse s'est formée à l'angle du côté droit. Un moineau y a abrité son nid.

Depuis le premier jour, j'ai suivi les progrès de cet établissement aérien. J'ai vu l'oiseau y transporter successivement la paille, la mousse et la laine destinées à la construction de sa demeure, et j'ai admiré l'adresse persévérante apportée dans ce difficile travail. Auparavant, mon voisin des toits perdait ses journées à voleter sur le peuplier du jardin, et à gazouiller le long des gouttières. Le métier de grand seigneur semblait le seul qui lui convînt; puis, tout à coup, la nécessité de préparer un abri à sa couvée a transformé notre oisif en travailleur. Il ne s'est plus donné ni repos ni trêve. Je l'ai vu toujours courant, cherchant, apportant ; ni pluie ni soleil ne l'arrêtaient ! Éloquent exemple de ce que peut la nécessité ! Nous ne lui devons pas seulement nos talents, mais beaucoup de nos vertus !

N'est-ce pas elle qui a donné aux peuples des zones les moins favorisées cette activité dévorante qui les a placés si vite à la tête des nations ? Privés de la plupart des dons naturels, ils y ont suppléé par leur industrie; le besoin a aiguisé leur esprit, la douleur éveillé leur prévoyance. Tandis qu'ailleurs l'homme, réchauffé par un soleil toujours brillant et comblé des largesses de la terre, restait pauvre, ignorant et nu au milieu de ces dons inexplorés, lui, forcé par la nécessité, arrachait à la terre sa nourriture, bâtissait des demeures contre les intempéries de l'air, et réchauffait ses membres sous la laine des troupeaux; le travail le rendait à la fois plus intelligent et plus robuste; éprouvé par lui, il semblait monter plus haut dans l'échelle des êtres, tandis que le privilégié de la création, engourdi dans sa nonchalance, restait au degré le plus voisin de la brute.

Je faisais ces réflexions en regardant l'oiseau dont l'instinct semblait être devenu plus subtil depuis qu'il se livrait à son travail. Enfin le nid a été construit ; le ménage ailé s'y est établi, et j'ai pu suivre toutes les phases de son existence nouvelle.

Les œufs couvés, les petits sont éclos et ont été nourris avec les soins les plus attentifs. Le coin de ma fenêtre était devenu un théâtre de morale en action, où les pères et mères de famille auraient pu venir prendre des leçons. Mais les petits ont grandi vite, et, ce matin, je les ai vus prendre leur volée. Un seul, plus faible que les autres, n'a pu franchir le rebord du toit, et est venu tomber dans la gouttière. Je l'ai rattrapé à grand'peine et je l'ai replacé sur la tuile devant l'ouverture de sa demeure; mais la mère n'y a point pris garde; délivrée des soucis de la famille, elle a recommencé sa vie d'aventurière dans les arbres et le long des toits. En vain je me suis tenu éloigné de ma fenêtre pour lui ôter tout prétexte de crainte; en vain l'oisillon infirme l'appelait par de petits cris plaintifs; la mauvaise mère passait en chantant et

voletait avec mille coquetteries. Le père s'est approché une fois, il a regardé sa progéniture d'un air dédaigneux, puis a disparu pour ne plus revenir!

J'ai émietté du pain devant le petit orphelin, mais il n'a point su le becqueter. J'ai voulu le saisir; il s'est enfui dans le nid abandonné. Que va-t-il devenir là, si sa mère ne reparaît plus?

15 *août, six heures.* — Ce matin, en ouvrant ma fenêtre, j'ai trouvé le petit oiseau à demi mort sur la tuile; ses blessures m'ont prouvé qu'il avait été chassé du nid par l'indigne mère. J'ai vainement essayé à le réchauffer sous mon haleine; je le sens agité des dernières palpitations; ses paupières sont déjà closes et ses ailes pendantes! Je l'ai déposé sur le toit dans un rayon de soleil, et j'ai refermé ma fenêtre. Cette lutte de la vie contre la mort a toujours quelque chose de sinistre: c'est un avertissement!...

Heureusement que j'entends venir dans le corridor: c'est sans doute mon vieux voisin; sa conversation me distraira...

C'était ma portière. Excellente femme! elle venait me faire lire une lettre de son fils le marin, et me prier de lui répondre.

J'ai gardé la première pour la copier sur mon journal. La voici.

« Chère mère,

» La présente est pour vous dire que j'ai toujours été bien portant depuis la dernière fois, sauf que la semaine passée j'ai manqué me noyer avec le canot, ce qui aurait été une grande perte, vu qu'il n'y a pas de meilleure embarcation.

» Nous avons capoté par un coup de vent; et, juste comme je revenais sur l'eau, j'ai aperçu le commandant qui allait dessous; je l'ai suivi, comme c'était mon devoir, et après avoir plongé trois fois, je l'ai ramené à flot, ce qui lui a fait bien plaisir; car, quand on nous a eu hissés à bord et qu'il a repris son esprit, il m'a sauté au cou comme il eût fait à un officier.

» Je ne vous cache pas, chère mère, que ça m'a flatté le cœur. Mais c'est pas tout: il paraît que d'avoir repêché le capitaine, ça a rappelé que j'étais un homme solide, et on vient de m'apprendre que je passais matelot à 30, ou autrement dit de première classe! Quand j'ai su la chose, je me suis écrié: « La mère prendra du café deux fois par jour!» Et de fait, chère maman, il n'y a plus maintenant d'empêchement, puisque je vas pouvoir vous augmenter ma délégation.

» Je termine, ma mère, en vous suppliant de vous bien soigner, si vous voulez me rendre service; car l'idée que vous ne manquez de rien me fait me bien porter.

» Votre fils du fond du cœur, JACQUES. »

Voici la réponse que la portière m'a dictée:

« Mon bon Jacquot,

» C'est pour moi un grand contentement d'apprendre que tu continues à avoir un brave cœur, et que tu ne feras jamais affront à ceux qui t'ont élevé. Je n'ai pas besoin de te dire de ménager ta vie, parce que tu sais que la mienne est avec, et que sans toi, mon cher enfant, je n'aurai plus de goût que pour le cimetière: mais on n'est pas obligé de vivre, tandis qu'on est obligé de faire son devoir.

» Ne t'inquiète pas de ma santé, bon Jacques, jamais je ne me suis mieux portée! je ne vieillis pas du tout de peur de te faire du chagrin. Rien ne me manque et je vis comme une propriétaire. J'ai même eu cette année de l'argent de trop, et comme mes tiroirs ferment très-mal, je l'ai placé à la caisse d'épargne, où j'ai pris un livret en ton nom. Ainsi, quand tu reviendras, tu te trouveras dans les rentiers.

» J'ai aussi garni ton armoire de linge neuf, et je t'ai tricoté trois nouveaux gilets pour le bord.

» Toutes tes connaissances se portent bien. Ton cousin est mort en laissant sa veuve dans la peine. J'ai dit que tu m'avais écrit de lui remettre les trente francs que j'avais touchés sur ta délégation, et la pauvre femme se souvient de toi, matin et soir, dans ses prières. Tu vois que c'est là un placement à une autre caisse d'épargne; mais celle-ci, c'est notre cœur qui en reçoit les intérêts.

» Au revoir, cher Jacquot; écris-moi souvent, et rappelle-toi toujours le bon Dieu et ta vieille maman.

» Phrosine MILLOT, née FRAISOIS. »

Brave fils et digne mère! comme de tels exemples ramènent à l'amour du genre humain! Dans un accès de fantaisie misanthropique, on peut envier le sort du sauvage et préférer les oiseaux à ses pareils; mais l'observation impartiale fait bien vite justice de tels paradoxes. A l'examen, on trouve que, dans cette humanité mêlée de bien et de mal, le bien est assez abondant pour que l'habitude nous empêche d'y prendre garde, tandis que le mal nous frappe précisément par son exception. Si rien n'est parfait, rien non plus n'est mauvais sans compensation ou sans ressource. Que de richesses d'âme au milieu des misères de la société! comme le monde moral y rachète le monde matériel! Ce qui distinguera à jamais l'homme de tout le reste de la création, c'est cette faculté des affections choisies et des sacrifices continués. La mère qui soignait sa couvée au coin de ma fenêtre s'est dévouée le temps nécessaire pour accomplir les lois qui règlent la perpétuité de l'espèce; mais elle obéissait à un instinct, non à une préférence. Sa mission providentielle accomplie, elle a dépouillé le devoir comme un fardeau qu'on rejette, et elle a repris son égoïste liberté. L'autre mère, au contraire, continuera sa tâche aussi longtemps que Dieu la laissera ici-bas; la vie de son fils restera pour ainsi dire ajoutée à la sienne, et lorsqu'elle disparaîtra de la terre, elle y laissera cette portion d'elle-même.

Ainsi le sentiment fait à notre espèce une existence à part dans le monde; grâce à lui, nous jouissons d'une sorte d'immortalité terrestre, et, quand les autres êtres se succèdent, l'homme est le seul qui se continue.

TRADITIONS POPULAIRES.

Voy. p. 210.

LE MARCHAND DE CAGES.

Autrefois vivait entre Carcassonne et Beziers un jeune homme nommé Bourdoulous, qui n'avait reçu du ciel pour tout bien que de bonnes intentions (ce qui, dans ce temps-là, ne suffisait point encore pour faire fortune). Il fabriquait des cages qu'il allait proposer dans les bourgs et dans les villes; mais c'était à peine s'il en vendait une chaque jour; si bien qu'il ne connaissait de ce monde que la tristesse et la pauvreté.

Ce n'est pas que Bourdoulous eût l'humeur noire: loin de là, il aimait autant que personne les habits neufs, le vin vieux et les bons morceaux; mais jusqu'alors il en avait seulement ouï parler.

Un jour, il arriva à un gros village où il vit tout le monde dans la rue, riant, chantant et dansant des *falandoules*. Bourdoulous crut que c'était une noce, et demanda à un passant où étaient les nouveaux époux; mais le passant éclata de rire, et se mit à appeler les autres en criant qu'il y avait là un cagier qui les croyait capables de se marier dans le même mois que les ânes; ce qui fit pousser de grandes huées dans la foule. Bourdoulous se rappela alors, en effet, qu'on se trouvait au premier mai, époque où les gens bien famés évitent le mariage. Presque au même instant, la *falandoule* se dénoua, et il aperçut une charmante petite fille vêtue de blanc et couronnée de roses, qui s'avançait dans un *cari* (1) à rideaux de filoselle, tout orné de branches de peuplier. Le marchand de cages reconnut la *maïos*, et comprit que les gens du village célébraient la fête du printemps. Plusieurs des compagnes de la petite fille étaient groupées autour d'elle dans le char, tandis que d'autres précédaient à pied et tendaient aux spec-

(1) Chariot couvert.

tateurs de jolis plats d'étain, dans lesquels les pièces de monnaie tombaient aussi dru que tombent les tuiles quand souffle le mistral.

Bourdoulous se retira de la foule en secouant la tête, et gagna la campagne.

— Voilà pourtant la justice du monde! se dit-il à lui-même. On donne sans compter à cette petite poupée qui annonce le mois de mai, comme si l'almanach ne suffisait pas pour ça; et moi, on marchande sou à sou mes pauvres cages, qu'on finit toujours par ne point acheter.

En réfléchissant ainsi, il continuait son chemin; mais il ne marcha pas bien longtemps sans entendre la voix de deux méchantes sorcières enfermées par le péché dans l'estomac de tous les hommes, et qui lui demandaient, l'une à boire, l'autre à manger.

Bourdoulous n'eût pas mieux aimé que de les satisfaire, mais pour le moment, il n'avait d'autre provision de poche que son couteau : aussi fut-il obligé d'aller devant lui en déjeunant seulement d'espérance!

Il arriva ainsi dans une fougeraie, où il aperçut un voyageur habillé en riche bourgeois qui venait de son côté. Tout le monde sait que la faim donne de la hardiesse aux plus poltrons, et la soif de l'esprit aux plus simples : aussi Bourdoulous accosta-t-il l'étranger, et, retirant les trois quarts de chapeau dont il était coiffé :

— Que votre seigneurie m'excuse, dit-il, si je l'arrête ainsi



Dessin de Karl Girardet.

au soleil; mais le Dieu de tout le monde a dit qu'il fallait s'entr'aider, et je viens vous demander un service.

— Lequel? dit l'étranger.

— Votre seigneurie n'ignore pas que le fiévreux qui laisse tomber une pièce de monnaie dans un carrefour passe son mal à celui la relève?

— C'est connu.

Eh bien! j'ai découvert que l'on pouvait se débarrasser de la misère par le même moyen; seulement la pièce de monnaie me manque.

— Et tu viens me la demander?

— En vous engageant ma parole que Dieu vous la rendra.

L'étranger le regarda d'un air sévère.

— N'est-ce point une honte qu'un homme de ta taille et de ton âge se recommande ainsi à la charité des passants, dit-il, et ne comprends-tu pas que c'est à ton état de te faire vivre?

— Oui bien, répliqua Bourdoulous; mais mon état ne fait point son devoir : tout le monde aime mieux voir les oiseaux dans le ciel que dans une cage; de sorte que je gagne chaque jour moins que la veille.

L'inconnu parut d'abord douter; mais le cagier se mit à lui expliquer en détail son commerce et à lui faire le compte du peu qu'il gagnait. Il dit à ce sujet des choses si touchantes qu'il en fut lui-même attendri jusqu'aux larmes; car Bourdoulous avait toujours pris beaucoup d'intérêt à sa propre personne. Son interlocuteur parut enfin persuadé.

— Allons, je vois que tu as pour patron *saint Plouradou*, dit-il en souriant; mais je veux faire quelque chose à ton avantage, et puisque tu ne trouves pas à vendre tes cages, je vais y mettre un serviteur qui te permettra d'attendre les chalands.

A ces mots, il siffla, et Bourdoulous vit paraître un oiseau couleur de nuées, qui se posa sur une des cages.

— Voilà de quoi te dédommager de toutes tes misères passées, reprit l'inconnu. Désormais, quand tu formeras un désir, tu n'auras qu'à dire : — Petit Bleu d'azur, fais ton service! — et ton désir sera accompli.

— Sur mon âme! s'écria le cagier, je vais savoir tout de suite ce qu'il en est. Voilà vingt-cinq ans que je désire manger à ma faim : — Petit Bleu d'azur, fais ton service!

Il n'avait pas achevé, qu'un déjeuner d'évêque était dressé sur l'herbe, avec les cristaux, le linge damassé et l'argenterie. Bourdoulous tomba aux pieds de l'étranger en s'écriant qu'il devait être une des personnes de la Trinité; mais celui-ci le força à se relever, et lui dit :

et les protestants, et qui mit fin à la seconde guerre civile. Elle fut en apparence très favorable à ceux-ci, auxquels on accorda à peu près tout ce qu'ils demandaient ; mais on exigea d'eux qu'ils livreraient leurs forteresses et licencieraient immédiatement leurs troupes, ce qu'ils exécutèrent. « Aussi, dit Lanoue, les catholiques, demeurant toujours armés, gardèrent les villes et les passages des rivières, si bien qu'à deux mois de là les huguenots se trouvèrent comme à leur discrétion. Aucuns mesme de ceux qui avoient insisté pour la paix furent contraints de dire : « Nous avons fait la folie, ne trouvons donc estrange si nous la beuvons. Toutesfois il y a apparence que le breuvage sera bien amer. » — « Tout le monde pensoit, dit Brantôme (Vie de Biron), que cette paix ne serait guère bonne, ferme ni stable, parce qu'elle étoit malassise et faite par un boiteux. Le boiteux étoit M. de Biron. M. de Boissy, qu'on appeloit Malassise, un très-grand, subtil et habile personnage d'Estat, d'affaires de science et de toutes gentillesses, s'en mêla aussi. Voilà le sujet du pasquin. » Cette paix est aussi connue sous le nom de *Petite-Paix*.

Paix des Dames. Voy. *Dames*.

Paix fourrée de Chartres. On désigne ainsi la réconciliation qui eut lieu dans la cathédrale de Chartres, le 9 mars 1409, entre les enfants du duc d'Orléans, assassiné le 23 novembre 1407, et Jean Sans-Peur, auteur de ce crime.

Cette paix, qui répandit une grande joie dans le royaume, n'inspira, avec raison, que fort peu de confiance aux gens plus avisés et au courant de toutes les intrigues des princes. Le fou du duc de Bourgogne, en revenant de Chartres, se jouait avec une patère ou paix d'église, la mettait dans sa fourrure, et se moquait beaucoup de la paix fourrée. Cette plaisanterie fit fortune, et le nom de *Paix fourrée* resta à l'acte de la prétendue réconciliation des maisons d'Orléans et de Bourgogne.

Paix honteuse. C'est le nom que l'on donna au désastreux traité signé à Paris le 10 février 1763. Ce traité mit fin à la guerre de sept ans, qui avait coûté près d'un million d'hommes à l'Europe, et où la France dépensa un milliard, sacrifia deux cent mille soldats, pour se voir enlever presque toutes ses colonies et subir la paix la plus humiliante qui lui eût été imposée depuis la paix de Bretigny.

Paix de Monsieur. On appela ainsi la paix signée le 6 mai 1576, à Chatenoy, près de Château-Landon, entre les catholiques et les calvinistes. Elle mit fin à la cinquième guerre civile, et fut surnommée ainsi parce que la reine, qui avait eu surtout en vue de détacher Monsieur (le duc d'Alençon) du parti des mécontents auxquels il s'était joint, lui avait accordé les plus grands avantages, et, entre autres, à perpétuité, pour lui et ses hoirs mâles, les trois duchés d'Anjou, de Touraine et de Berry, « afin, comme on disait, que ce prince, qui recherchait alors la main d'Élisabeth d'Angleterre, pût parvenir à quelque grand et heureux mariage »

ÉTUDES DE TOPOGRAPHIE.

Voy. 1843, p. 350 et 388 ; 1844, p. 184.

BIFURCATIONS DE RIVIÈRES. — JONCTIONS NATURELLES DE BASSINS DIFFÉRENTS.

L'Orénoque et les Amazones. — « De tous les phénomènes que présente le cours des rivières, dit M. de Humboldt, les plus extraordinaires et les plus rares sont ceux d'une bifurcation près de la source, et d'une communication naturelle entre deux bassins dont les pentes suivent des directions opposées. » Ce double phénomène a lieu indubitablement dans l'Amérique méridionale, où l'on a constaté que l'Orénoque se bifurque de manière qu'une communication existe entre les deux plus grandes rivières du monde, l'Orénoque et l'Amazone. La navigation que l'illustre voyageur, dont nous venons de citer le nom, a exécutée dans les mois de mars, d'avril, de mai et de juin de l'année 1800, sur l'Orénoque, le Cassiquiare et le Rio-Negro, ne laisse aucun doute à ce sujet.

L'existence de la communication entre l'Orénoque et la rivière des Amazones avait été depuis un siècle un objet de controverse pour les géographes. La Condamine et d'Anville connurent la vérité à ce sujet; mais elle avait été niée par d'autres, et on avait été jusqu'à représenter, sur une carte de la Guiane, une chaîne de montagnes très-élevées, coupant le cours de l'Orénoque entre le Rio-Jao et le Cunucunumo. On ajoutait « que la communication supposée entre l'Orénoque et l'Amazone est une monstruosité en géographie, et que, pour rectifier les idées sur ce point, il convient de reconnaître la direction des Cordillères qui font le partage des eaux. »

Pour rectifier cette erreur, pour confirmer l'opinion de La Condamine et de d'Anville, il suffit de jeter un coup d'œil sur notre figure 1 tracée d'après les observations astronomiques de M. de Humboldt. Prenons notre voyageur en A sur l'Orénoque : accompagné de M. de Bonpland, il descend ce fleuve majestueux qui, en certains endroits, a plus de 5 kilomètres de large à une distance de 8 à 900 kilomètres de la mer. La navigation continua ainsi jusqu'à l'Atabapo, qui vient se jeter dans l'Orénoque du côté du midi, en B. On remonta alors l'Atabapo qui prend successivement le nom de Tuamini et de Temi. A Javita, le Temi n'est séparé que par un *portage* de peu d'étendue du Cano-Pimichin, l'un des affluents du Rio-Negro. Il ne fallut pas plus de quatre jours pour porter les canots par terre des eaux du Temi dans celles du Cano-Pimichin, par lequel MM. de Humboldt et Bonpland descendirent ensuite dans le Rio-Negro, l'un des tributaires du Maranon et de la rivière des Amazones. Ils s'arrêtèrent à la petite forteresse de San-Carlos, où le Rio-Negro reçoit le Cassiquiare, l'un des bras de l'Orénoque, et déterminèrent, par des observations astronomiques, le point de jonction des deux fleuves. Remontant alors le Cassiquiare, ils entrèrent de nouveau dans l'Orénoque, qui, en cet endroit, vient de l'Est, et redescendirent ce dernier, traversant en canot la prétendue chaîne de montagnes que l'on supposait former un partage d'eau entre les affluents de l'Orénoque et ceux du Cassiquiare. Cette navigation, faite dans le temps des basses eaux et interrompue seulement par le portage de Javita, n'a laissé aucun doute sur la bifurcation qu'offre l'Orénoque très-près de sa source, et sur la jonction du bras principal de ce fleuve avec l'Amazone, par l'intermédiaire du Cassiquiare et du Rio-Negro

C'est pendant ce voyage, à la fois si pénible et si curieux, que MM. Humboldt et Bonpland naviguèrent au milieu de forêts d'arbres magnifiques dont la hauteur varie de 30 à 40 mètres; car les forêts des rives du Temi sont souvent inondées à une grande distance, et, pour abréger la navigation, les Indiens ouvrent au travers de ces forêts des *sendas* ou sentiers d'eau de 1m, 50 à 2 mètres de large. Une multitude de dauphins d'eau douce (1) entouraient la barque et nageaient au travers de la forêt en lançant au-dessus de leurs têtes ces jets d'eau et d'air comprimé qui leur ont fait donner par les marins le nom de souffleurs. Nos voyageurs furent singulièrement étonnés d'assister à un pareil spectacle dans le milieu du continent, à 12 ou 1 500 kilomètres au-dessus des embouchures de l'Orénoque et de la rivière des Amazones.

L'*Arno et le Tibre.* — Le phénomène que présente cette partie du système hydraulique de l'Italie est du même genre, quoique beaucoup moins prononcé, que le phénomène dû à la jonction de l'Amazone et de l'Orénoque, par la bifurcation de ce dernier fleuve. Notre figure 2 représente, à la partie

(1) Quelques espèces de dauphins remontent, à certaines époques, dans les grands fleuves. Il y en a même une, l'Inia de Bolivie, qui ne quitte jamais les eaux douces.

supérieure et à gauche, la *voltata* ou changement brusque de direction de l'Arno, qui, après avoir coulé d'abord à peu près du nord au sud, s'infléchit et retourne vers le nord; de sorte qu'après avoir parcouru déjà 100 kilomètres, il est

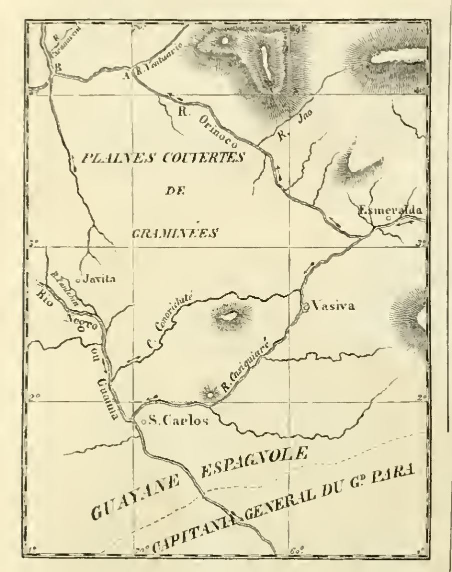


Fig. 1. Jonction naturelle de l'Orénoque et de l'Amazone par le Cassiquiare et le Rio-Negro.

à moins de 20 kilomètres de sa source. La partie à droite de la figure est occupée par la vallée du Tibre, lequel, après avoir pris sa source à peu de distance de l'Arno, et avoir coulé d'abord parallèlement à ce dernier, conserve la même direction générale.

Les bassins des deux fleuves sont séparés par une chaîne de montagnes qui, assez élevée dans la région des sources, va constamment en s'abaissant vers le midi; elle se termine à l'embouchure de la Paglia, dans le Tibre, plus bas que notre carte. Tout l'espace compris entre la *voltata* de l'Arno et la Paglia est ouvert sur 90 à 100 kilomètres de longueur, suivant une vallée de largeur variable, qui forme la liaison hydraulique de l'Arno au Tibre. Car, vers le milieu de cette vallée, on voit deux petits lacs appelés *chiaro di Montepulciano* et *chiarone di Chiusi*, communiquant l'un avec l'autre dans le voisinage du fameux lac de Trasimène. Le niveau du chiaro di Montepulciano est de 47 mètres plus élevé que celui de l'Arno, et les eaux coulent du lac vers le fleuve du sud au nord; mais elles coulent aussi du nord au sud du chiarone di Chiusi dans la Paglia, et le confluent a lieu à environ 7 kilomètres de l'embouchure de celle-ci dans le Tibre.

Voilà donc le phénomène, si digne d'attention, d'un point de partage naturel dont les eaux se versent, de part et d'autre, dans les fleuves qui ont des cours opposés, à partir des points d'affluence; voilà une île formée par le système de ces divers courants et par la mer dans laquelle leurs eaux vont se jeter après avoir suivi des routes si différentes.

D'après les conjectures de quelques savants sur l'état antique des eaux du val di Chiana, les phénomènes que ces eaux présentent étaient, avant l'ère vulgaire, moins frappants et moins insolites qu'aujourd'hui. Fossombroni, de Florence, dans un mémoire hydraulico-historique publié, en 1789, sur le val de la Chiana, se croit autorisé, d'après des passages de Strabon et d'autres anciens géographes, et surtout d'après des considérations hydrauliques et géologiques, à conclure que l'Arno se divisait autrefois, près d'Arezzo, en deux bras, dont l'un allait à la mer par Florence et Pise comme aujourd'hui, et dont l'autre, après avoir suivi le val di Chiana, allait jeter ses eaux dans le Tibre, soit immédiatement, soit après les avoir confondues avec celles de la Paglia.

Quelle est la cause du changement extraordinaire de la pente primitive de l'Arno au Tibre? Fossombroni croit qu'elle est due à la grande quantité d'alluvions que les nombreux torrents affluant dans le val y ont déposées, et en même temps à l'approfondissement du bras florentin de l'Arno; mais la chose nous paraît bien difficile, pour ne pas dire impossible. Peut-être les soulèvements, dont nous avons tant d'exemples modernes, ont-ils joué un rôle dans cette partie de l'Italie: alors ce serait à eux que l'on pourrait attribuer la séparation des deux bassins primitivement réunis. Ce qui est certain, c'est qu'un passage de Tacite montre que les Romains croyaient à la possibilité de jeter dans l'Arno les eaux que le val di Chiana envoyait dans le Tibre, et de diminuer ainsi les eaux de ce dernier fleuve. Si donc l'Arno avait réellement à cette époque un bras téverin, la pente de ce bras vers le Tibre devrait être excessivement faible, sans quoi il aurait été extravagant de chercher à faire couler les eaux contre leur courant naturel.

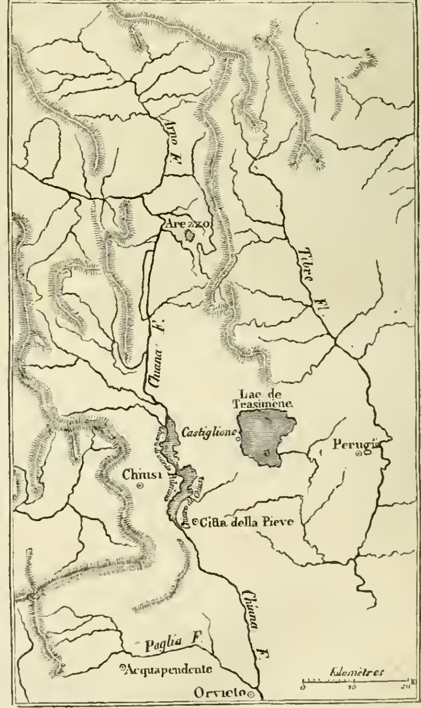


Fig. 2. Point de partage naturel entre l'Arno et le Tibre par la Chiana et la Paglia.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

SAINT-ÉVROULT

(Département de l'Orne).



Ruines de Saint-Évroult.

Le fondateur de l'antique monastère dont voilà les dernières ruines s'appelait Ebr-Hulf. Ce nom, d'origine germanique, signifie « suprême secours, supérieur appui. » On le traduisit en latin par le mot *Ebrulfus*, en langue moderne par Évroul, et plus tard Évroult.

Ebr-Hulf ou, pour nous servir de sons moins durs à l'oreille, Évroult était né, en 517, de parents chrétiens et riches. Il suivit les cours de l'école épiscopale de Bayeux, et, selon l'usage du temps, il étudia les sept sciences : la grammaire, l'arithmétique, la géométrie, la rhétorique, la dialectique, l'astronomie et la musique. Arrivé à l'âge de porter les armes, il alla se ranger parmi les leudes du palais de Khloter, et il y resta jusqu'à ce que ce roi fût devenu le seul souverain des quatre tribus mérovinges cantonnées sur le territoire gallique. A cette époque, Évroult était très-riche et très-puissant; il possédait de nombreux châteaux; il était marié. Tout à coup il prit la résolution de renoncer au monde : il rendit sa femme à la famille qui la lui avait donnée, partagea ses biens entre les pauvres, et se fit moine; il avait quarante-trois ans.

Il se renferma d'abord dans le monastère des Deux-Jumeaux, situé près de Bayeux; mais il n'y demeura que peu de temps. En 560, il en sortit avec trois autres moines, pour aller fonder un autre monastère dans la solitude.

Ces quatre religieux se dirigèrent, en suivant la voie romaine d'Aræegenus (Argentan), vers la forêt d'Ouches. C'était une immense et magnifique forêt dont les restes, qui ont pris le nom du saint, ne peuvent donner aucune idée. En ce temps, elle servait de repaire non-seulement à des troupes redoutables de loups qui en hiver attaquaient les villages voisins, mais à des bandes de malfaiteurs plus redoutables encore, commandées par d'anciens légionnaires déserteurs et ne vivant que de pillage. Les quatre religieux entrèrent sans crainte dans la forêt, en visitèrent les sites les plus sauvages, et s'arrêtèrent seulement dans une éclaircie, près d'un bel étang qu'entretenaient plusieurs sources d'eau vive. Ce fut là qu'ils résolurent de fixer leur séjour. Comme ils consacraient ce projet par une prière, on raconte qu'un bandit armé parut tout à coup devant eux, et, suivant un des disciples d'Évroult (1), voici à peu près le commencement du dialogue qui s'établit entre lui et les religieux :

— Eh! moines, quel événement vous a contraints à vous réfugier ici?

— Aucun.

— Avez-vous peur de quelque calamité?

— Nous ignorons la peur.

(1) Voy. Orderic Vital

— Est-ce donc envie de conquérir? La forêt est peut-être de votre goût?

— Nous ne sommes pas des soldats: nous sommes des hommes de Dieu, mon fils.

— Alors, qu'êtes-vous venus faire?

— Prier et pleurer.

— L'endroit est mal choisi. Nous sommes ici quelques troupes d'hommes hors la loi, peu repentants et peu chrétiens, que vos larmes attristeraient et à qui vos pénitences pourraient donner de l'ennui ou des remords. Aucun de nous ne consentira à ce que vous restiez dans ce bois. Écoutez le bon conseil d'un homme qui voudrait être des vôtres s'il n'était ce qu'il est : retournez sur vos pas; allez-vous-en vite. Il ne vous sera fait aucun mal; plus tard on vous chasserait avec moins de douceur.

— Mon enfant, répondit Évroult d'une voix douce en approchant de lui, le regard de notre Seigneur Dieu ne se détourne jamais de ceux qui suivent sa loi et vénèrent son nom.

— Mais vous mourrez de faim ici, reprit le bandit troublé. Toute cette terre est inculte. Isolés, perdus comme vous l'êtes, sans relations avec le dehors, vous périrez un à un. Que tirerez-vous jamais de ce désert aride?

— N'aie crainte, mon fils, dit Évroult; la foi nous fera des banquets splendides. Viens plutôt t'asseoir avec nous à la table du Seigneur, un jour, un seul jour, et tu ne nous quitteras plus.

Le soldat se laissa persuader par l'éloquence du saint : il aida les religieux à se construire un abri. Bientôt d'autres bannis se joignirent à eux. Le bruit de cet événement se répandit hors de la forêt. Les ducs, les comtes franks, les évêques, les bourgeois, les commerçants, envoyèrent à Évroult des secours, des vivres, des ouvriers. Indépendamment des motifs religieux, il y avait un grand intérêt à encourager une fondation qui devait contribuer à délivrer la forêt de ses hôtes dangereux. L'abondance des moyens d'existence qui vint rapidement en aide à Évroult lui attira une foule de pauvres disciples, voleurs, mendiants et autres. En peu de temps un premier monastère fut construit, et l'on voyait arriver tous les jours à ses portes des troupeaux de porcs et des bêtes de somme chargées de pain et de vin. Ce n'étaient point seulement des hommes isolés qui venaient demander à Évroult asile et protection : des familles entières sonnaient au monastère. Ce nombre d'aspirants à la vie monastique croissant de jour en jour, Évroult fut obligé, en l'espace de vingt-deux ans, de faire construire plus de quinze autres monastères parmi lesquels étaient des couvents de femmes.

Les pauvres gens qui se vouaient ainsi par entraînement à la solitude religieuse ne persévéraient pas toujours dans leur pieuse résolution. Quelquefois ils regrettaient le monde, trouvaient la règle trop sévère et se révoltaient contre elle. Les historiens citent une rébellion de ce genre dont Évroult triompha, en 589, par la seule force de son caractère et de sa parole : les traditions ajoutent à ces causes l'influence et l'ornement de quelques miracles. Depuis qu'un si grand nombre de personnes vivaient sous sa conduite, Évroult avait coutume de se retirer de temps à autre dans une petite grotte éloignée, près d'une fontaine, sous une colline couverte d'arbres. Un jour, un de ses disciples fidèles accourt l'avertir que les moines, après avoir mis les celliers au pillage, se sont insurgés contre son autorité. Aussitôt Évroult se dirige vers l'abbaye. Tandis qu'il marchait, toutes les cloches des monastères se mirent à sonner d'elles-mêmes, comme pour annoncer son approche. Au bout d'une allée sombre, Évroult aperçut l'ombre d'une personne en embuscade. Est-ce un homme? est-ce l'esprit malin qui a fomenté la révolte? Évroult avance, l'ombre fuit; Évroult redouble de vitesse, suit à la course l'ombre qui, arrivée près du lieu que l'on nomme aujourd'hui Échauffour, se jette d'un bond au fond d'un four tout plein de braises ardentes, et disparaît. Évroult ferme la porte du four et dit aux femmes qui venaient pour enfourner : « N'ouvrez pas la porte; faites cuire votre pain devant. » La porte ne fut ouverte que plusieurs jours après, et on ne trouva dans le four qu'un monceau de cendres. Pendant ce temps Évroult avait apaisé la sédition des moines : deux mutins seuls avaient résisté. Le saint s'était agenouillé, avait prié avec larmes, et les deux révoltés étaient tombés roides morts.

Il faut avouer que ces sortes de miracles laissent une impression peu agréable, et il y a peut-être quelque avantage à ne pas en trop chercher l'explication, ou à les laisser simplement sur le compte des chroniqueurs.

La tradition rapporte un autre miracle, de nature plus innocente et plus poétique. Un jour, Évroult apprend que le frère panetier vient de refuser du pain à un pauvre parce qu'il n'en restait que très-peu pour le repas des plus jeunes novices. Aussitôt il envoie le panetier, chargé du pain qui restait, à la recherche du pauvre. Le religieux l'aperçoit et lui crie : « Notre abbé t'envoie l'aumône. » Le pauvre affamé s'arrête, et, afin de manger plus commodément, plante son bâton en terre. Aussitôt du pied de ce bâton jaillit une source qui, quelques instants après, devient une belle fontaine.

Telles sont les origines merveilleuses de l'abbaye de Saint-Évroult. L'histoire de ses développements et de sa ruine a moins d'intérêt.

Évroult mourut en 596, à l'âge de quatre-vingts ans. Ses successeurs n'ont point laissé dans les chroniques de souvenirs remarquables de leur passage.

Vers le neuvième siècle, les chanoines remplacèrent les moines.

En 944, pendant la guerre de Louis d'Outre-Mer et Hugues le Grand, deux chefs de bandes gallo-frankes pillèrent et dévastèrent entièrement l'abbaye de Saint-Évroult, et en chassèrent les chanoines. Les murailles abandonnées tombèrent en ruines.

Saint-Évroult fut reconstruit entre 1030 et 1050. On raconte que, vers cette époque, un pâtre, ayant remarqué que l'un de ses taureaux disparaissait dans une partie inexplorée du bois et y restait des jours entiers, suivit un jour ses traces à travers le fourré, et trouva l'animal couché au milieu des ruines d'une église, au pied d'un autel. On supposa que ces ruines étaient celles de l'abbaye de Saint-Évroult, tandis que c'étaient celles de l'église Notre-Dame du Bois, bâtie autrefois par la reine Faileube. Cette découverte inspira au seigneur d'Échauffour le désir de reconstruire l'abbaye. La consécration de l'église et des bâtiments neufs eut lieu vers 1099. Aux quatorzième et quinzième siècles, l'abbaye fut encore plusieurs fois pillée et mise à sac. Dans les siècles suivants, elle n'eut guère à subir que des révolutions religieuses : elle passa successivement de la règle de Saint-Benoît à l'ordre de Cluny et à celui de Saint-Maur. A la fin du dix-huitième siècle, c'était encore un des principaux monastères de Normandie. Lorsque les religieux s'en éloignèrent, sous la Convention, il paraît que l'on avait résolu de conserver l'église; mais un orage épouvantable renversa pendant la nuit une grande partie de l'édifice, qui avait été restauré et réédifié à la fin du seizième siècle. La tour, haute de cent pieds, avait fléchi sur une de ses bases, et avait entraîné dans sa chute les voûtes et les arcades supérieures. Des spéculateurs se mirent en possession des ruines. « Rien du passé ne subsiste plus, dit l'auteur du Département de l'Orne archéologique et pittoresque, rien que le souvenir des guérisons merveilleuses opérées par les eaux de la fontaine Saint-Évroult. Le miracle qui présida à la naissance de cette source bénie est resté populaire. . . Au fond d'une étroite vallée coule la Charentonne, descendue de cinq ou six plateaux qui vont s'élevant derrière sa source et lui déversent leurs eaux. Au sommet des collines, la forêt centenaire livre sa tête échevelée aux ardeurs des vents. Tout autour de vous, vous ne voyez que des bouquets de bois amaigri et souffreteux, des joncs, des fondrières, des

bruyères, une nature pauvre et naine qui n'a point de terre végétale pour se développer et grandir. Dans un coin du paysage, cachée par une ondulation du terrain, on trouve la fontaine Saint-Evroult. Une chapelle rustique baigne ses pieds dans l'eau salutaire... Le bourg de Saint-Évroult, situé au pied du monastère, n'en garde plus de traces que des murs écroulés et quelques amas de pierres moussues. Sous ces ruines dorment encore pêle-mêle les plus grands seigneurs de Normandie : les Grentménil, les Giroie, les Montpinçon, les Coulonge, un de Varenne, deux sires de Crevent, plusieurs châtelains de la Ferté-Frenel. On y trouverait même un petit prince de Rutland, non loin d'Adelize de Grentménil, qui repose paisiblement à côté de l'abbé du onzième siècle Meinier. »

LE PÈRE ET SES TROIS FILLES.

(Les légendes populaires de l'Allemagne ne sont point toujours de superstitieuses fantaisies; on peut souvent les regarder comme des paraboles destinées à mettre en action certaines vérités morales. Celle que l'on va lire est de ce nombre; elle a pour but de prouver que le bien ne peut jamais sortir du mal, et que le père qui sacrifie la justice et l'humanité dans l'intérêt de ses enfants voit tôt ou tard son iniquité tourner contre eux-mêmes. Ce thème, qui varie pour les détails, mais dont le sens symbolique ne varie point, a été développé avec beaucoup de grâce par Uhland dans la version poétique qui suit.)

Trois jeunes filles regardaient dans une profonde vallée : leur père arriva à cheval, il portait un habit d'acier. — Sois le bienvenu, père! qu'apportes-tu à tes enfants?

— Mon enfant en robe jaune, j'ai pensé aujourd'hui à toi. La parure est ta joie, prends cette chaîne d'or! je l'ai arrachée à l'orgueilleux chevalier et je lui ai donné la mort.

La jeune fille prit la chaîne, elle descendit dans la vallée et trouva celui que le père avait tué. — Tu es couché sur la terre, comme un voleur de grands chemins, ô noble chevalier! dit-elle; mais moi je t'aime! Elle le prit dans ses bras, le traîna jusqu'à la maison de Dieu, l'étendit dans la tombe de ses ancêtres; puis elle serra autour de son cou la chaîne d'or jusqu'à ce qu'elle fût tombée sans vie.

Deux jeunes filles regardaient dans une profonde vallée; leur père arriva à cheval, il portait un habit d'acier. — Sois le bienvenu, père! qu'apportes-tu à tes enfants?

— Mon enfant en robe verte, j'ai pensé à toi. La chasse est ta joie, je t'ai apporté ce javelot que j'ai arraché au chasseur farouche après lui avoir donné la mort.

Elle prit le javelot et s'élança dans la forêt. Son cri de chasse était : *Mourir!* elle arriva près du chasseur. — Je suis venue, dit-elle, sous ce tilleul parce que mon cœur m'y a appelée! et elle se perça de son javelot, de sorte qu'ils reposèrent l'un près de l'autre. Les oiseaux du ciel chantèrent sur eux et le feuillage vert les recouvrit.

Une jeune fille regardait dans la profonde vallée; son père arriva à cheval, il portait un habit d'acier. — Sois le bienvenu, père, sois le bienvenu! qu'apportes-tu à ton enfant?

— Mon enfant en robe blanche, j'ai pensé à toi aujourd'hui. Les fleurs sont ta joie et je t'en ai apporté une plus pure que l'argent; je l'ai prise au jardinier qui me la refusait, et je lui ai donné la mort.

Elle prit la fleur, la mit sur son sein, descendit au jardin où était autrefois son bonheur et s'assit sur la colline ornée de lis.

— Oh! s'écria-t-elle, si je pouvais imiter mes sœurs bien-aimées! mais, hélas! les fleurs ne tuent pas! Alors, triste et pâle, elle se mit à regarder celle que son père lui avait donnée jusqu'à ce qu'elle se fanât et jusqu'à ce qu'elle-même se fût inclinée sur la terre.

ONDINS, LUDIONS OU DIABLES CARTÉSIENS.

Voy., sur la Fantasmagorie, p. 51.

« Voyez, messieurs, quelle merveille! Voyez comment, par l'effet de ma volonté, je fais monter et descendre, je fais danser ces petits personnages plongés dans mes bocaux. Descendez, *ludions* placés à ma gauche!... Remontez maintenant! Allons, plus vite! A bientôt le tour de l'autre bocal. »

Ainsi s'exprime le *physicien* qui montre en plein vent ces prodiges à des spectateurs ébahis. Dans cette foule d'individus si différents d'âge et de condition, s'en trouvera-t-il qui connaissent le secret de la chose? J'en vois bien un, vers ma droite, que sa mise plus recherchée, que son air légèrement narquois, peuvent faire prendre pour un demi-savant. Il a deviné peut-être! A moins qu'il ne croie qu'il s'agit là d'un effet d'électricité!

Mettons notre lecteur à même de ne pas commettre une semblable erreur.

On désigne sous les noms d'ondins, de ludions, de diables cartésiens, de petites figures en verre ou en émail qui, plongées dans un vase rempli d'eau, y montent ou y descendent à volonté.

Nous trouvons dans le *Journal des voyages de M. de Monconys*, publié pour la première fois à Lyon en 1665, le passage suivant à la date de février 1647 : « Je reçus lettres » de M. de La Senegerie qui contenaient ces curiosités fort » rares alors, et qui ont été après plus communes.

» Figure de l'instrument d'hydrotechnie où, par la com» pression de l'eau, l'on donne divers mouvements à des » fioles ou images de verre renfermées dans un vaisseau » plein d'eau. »

Suit la description abrégée de l'instrument, description en regard de laquelle sont placées les figures que nous reproduisons p. 276 à moitié de la grandeur de l'original, sous les numéros 1, 2 et 3. Dans les trois figures, AB est un vase de verre soit scellé hermétiquement, comme dans les figures 1 et 2, soit muni d'un couvercle qu'on lute avec de la cire ou de la gomme adragante, comme dans la figure 3. G et H sont de petites fioles de verre ou d'émail enfermées dans le vase, vides d'ailleurs, et de différentes densités. CD est un tube de verre qui traverse le fond du vase, et qui sert à y introduire de l'eau. DEF est une bourse de cuir ou de vessie, liée en D au col du tuyau CD. On remplit d'eau par l'ouverture F, à l'aide d'un entonnoir, la bourse EF et le vase AB tout entier; ensuite on opère une ligature en F. Le vase AB est posé sur une boîte creuse en bois KMNL que traverse le tube CD et dans l'intérieur de laquelle est cachée la bourse DEF. Cette bourse repose sur la planche POR, dont il n'y a que le manche P qui sorte un peu au dehors, de manière à permettre de presser plus ou moins l'eau renfermée dans la bourse.

Lorsque l'on vient à augmenter la pression, l'air renfermé dans les petites fioles G, H, se contracte, un peu d'eau pénètre dans le col effilé de ces fioles, et, leur densité augmentant, elles s'enfoncent dans l'eau; une diminution de pression, au contraire, dilate l'air, rend les fioles moins denses, et les fait remonter à la surface.

Christophe Sturm, en rapportant ce passage de Monconys, dans l'intéressant recueil intitulé *Collegium curiosum* (2e partie, Nuremberg 1685), varie l'expérience et lui donne la forme représentée dans la figure 4. Il supprime la bourse flexible, et fait communiquer le tube DE par le coude EFK avec le corps de pompe KL dans lequel se meut le piston MN.

Le manche OP, fixé en O, n'est là que pour dissimuler le jeu du piston. En saisissant de chaque main les poignées P, N, on imprime doucement au piston N des mouvements alternatifs qui font osciller les ludions de haut en bas et de bas en haut.

Enfin on a donné au vase dans lequel se passe le phénomène une forme encore plus simple, représentée dans la

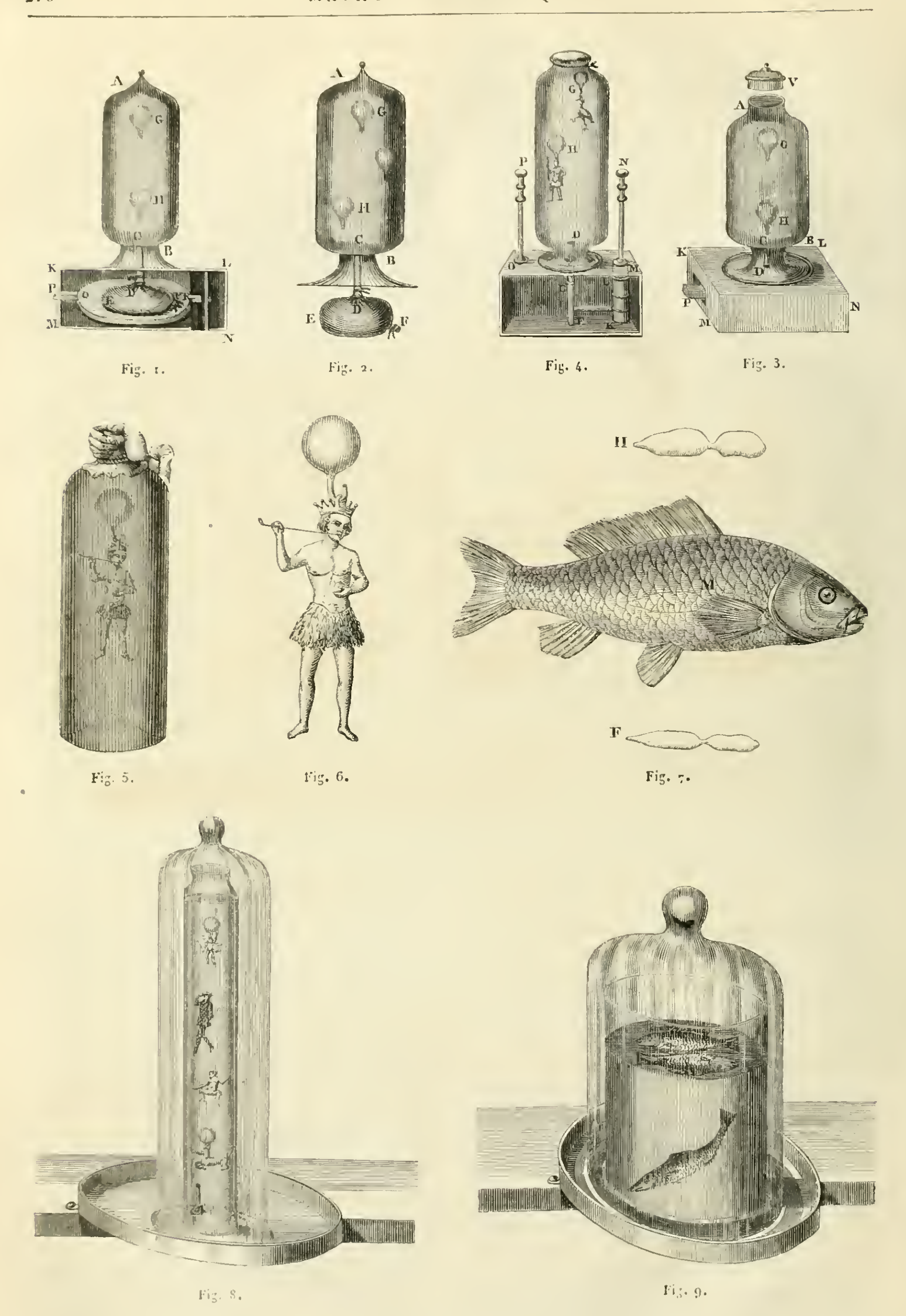


Fig. 1. Fig. 2. Fig. 4. Fig. 3.

Fig. 5. Fig. 6. Fig. 7.

Fig. 8. Fig. 9.

figure 5. Les diables cartésiens sont plongés dans l'eau, et le bocal qui les contient n'est bouché que par une vessie mouillée. Il suffit d'appuyer le doigt sur la vessie pour comprimer l'eau du bocal, puis l'air renfermé dans les petites boules qui servent de flotteurs aux ondins. Aussi pourra-t-on, en faisant éprouver à la vessie une pression alternative de l'ex-

trémité des doigts, produire des mouvements oscillatoires qui simulent une espèce de danse.

La figure 6 représente un des diables cartésiens à une échelle assez grande pour que l'on puisse distinguer la forme de la boule qui lui sert de flotteur et le jeu de cette boule, qui reçoit tantôt plus tantôt moins d'eau, suivant que l'air est plus ou moins comprimé.

La propriété remarquable qui consiste en ce qu'une pression exercée en un des points quelconque d'une masse liquide, se transmet également dans tous les autres points de cette masse, est connue sous le nom de *principe d'égalité de pression*. Elle est le fondement de la presse hydraulique, machine d'une haute importance dans les arts. Quant à l'augmentation de densité de l'air en même temps que la pression augmente, nous en avons un exemple curieux dans la vessie natatoire des poissons. La vessie natatoire, qui n'existe pas, du reste, chez tous les poissons, n'est autre chose qu'une espèce de sac aérien, suspendu au-dessous de la colonne vertébrale, et qui, par ses contractions ou ses dilatations, augmente ou diminue la densité des gaz qu'il renferme. Cet



Physique populaire. — Démonstration des Ondins ou Ludions.

organe est indiqué par un trait pointillé en M, dans l'intérieur du corps du poisson (fig. 7). Lorsque l'animal veut passer de la position moyenne où il se trouve à un niveau plus élevé, où la pression est moindre, sa vessie se dilate, prend le volume II, et son corps devient spécifiquement plus léger. Au contraire, pour descendre à une profondeur plus grande, il faut que la vessie se contracte suivant la forme F, ce qui rend le poisson relativement plus lourd.

Lorsque l'on a une machine pneumatique à sa disposition, on peut varier l'expérience d'une manière très-simple, représentée dans les figures 8 et 9. On place sous une cloche, soit le bocal qui renferme les diables cartésiens (fig. 8), soit un vase où nagent des poissons à vessie natatoire. Lorsque l'on vient à faire le vide sous la cloche, les diables remontent vers le haut du bocal, et les poissons, entraînés par leur vessie qui se gonfle, sont attirés malgré leurs efforts à la surface de l'eau (fig. 9).

Cette expansion de la vessie natatoire a lieu pour certains poissons qui ne vivent qu'à de grandes profondeurs, lorsque l'on vient à les entraîner, à l'aide de la ligne à laquelle ils ont mordu, jusqu'à la surface de l'eau. Là ils subissent une pression relativement beaucoup trop faible, et les gaz renfermés dans la vessie peuvent la faire éclater par leur force d'expansion, qui cesse d'être contre-balancée par la pression extérieure.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

Voy. p. 2, 36, 74, 102, 126, 133, 150, 158, 194, 206, 229, 233, 245.

SEPTEMBRE.

Le 15, huit heures. — Ce matin, pendant que je rangeais mes livres, la mère Geneviève est venue m'apporter le panier de fruits que je lui achète tous les dimanches. Depuis bientôt vingt ans que j'habite le quartier, je me fournis à sa petite boutique de fruitière. Ailleurs, peut-être, je serais mieux servi; mais la mère Geneviève a peu de pratiques; la quitter serait lui faire un tort et un chagrin volontaires; il me semble que l'ancienneté de nos relations m'a fait contracter envers elle une sorte d'obligation tacite; ma clientèle est devenue sa propriété.

Elle a posé le panier sur ma table, et comme j'avais besoin de son mari, qui est menuisier, pour ajouter quelques rayons à ma bibliothèque, elle est descendue aussitôt, afin de me l'envoyer.

Au premier instant, je n'ai pris garde ni à son air ni à son accent; mais maintenant je me les rappelle, et il me semble qu'ils n'avaient point leur jovialité habituelle. La mère Geneviève aurait-elle quelque souci?

Pauvre femme! ses meilleures années ont été pourtant soumises à d'assez cruelles épreuves pour qu'elle regardât sa dette comme payée! Dussé-je vivre un siècle, je n'oublierai

jamais les circonstances qui me l'ont fait connaître et qui lui ont conquis, à jamais, mon respect.

C'était aux premiers mois de mon établissement dans le faubourg. J'avais remarqué sa fruiterie dégarnie où personne n'entrait ; et, attiré par cet abandon, j'y faisais mes modestes achats. J'ai toujours préféré, d'instinct, les pauvres boutiques. J'y trouve moins de choix et d'avantages ; mais il me semble que mon achat est un témoignage de sympathie pour un frère en pauvreté. Ces petits commerces sont presque toujours l'ancre de miséricorde de destinées en péril, l'unique ressource de quelque veuve ou de quelque orpheline, le dernier effort d'une famille surchargée qui se sent glisser sur la pente périlleuse. Là le but du marchand n'est point de s'enrichir, mais de vivre ! L'achat que vous lui faites est plus qu'un échange, c'est une bonne action.

La mère Geneviève était encore jeune alors, mais déjà dépouillée de cette fleur des premières années que la souffrance fane si vite chez les femmes du peuple. Son mari, menuisier habile, s'était insensiblement désaccoutumé du travail pour devenir, selon la pittoresque expression des ateliers, un *adorateur de saint Lundi*. Le salaire de la semaine, toujours réduit à deux ou trois jours de travail, était complétement consacré par lui au culte de cette triste divinité des barrières, et Geneviève devait suffire, par elle-même, à toutes les nécessités du ménage.

Un soir que j'entrais chez elle pour quelques menus achats, j'entendis se quereller dans l'arrière boutique. Il y avait plusieurs voix de femmes parmi lesquelles je distinguai celle de Geneviève altérée par les larmes. En jetant un coup d'œil vers le fond, j'aperçus la fruitière qui tenait dans ses bras un enfant qu'elle embrassait, tandis qu'une nourrice campagnarde semblait lui réclamer le prix de ses soins. La pauvre femme, qui avait sans doute épuisé toutes les explications et toutes les excuses, pleurait sans répondre, et une de ses voisines cherchait inutilement à apaiser la paysanne. Exaltée par cette avarice villageoise (que justifient trop bien les misères de la rude existence des champs), et par la déception que lui causait le refus du salaire espéré, la nourrice se répandait en récriminations, en menaces et en invectives. J'écoutais, malgré moi, ce triste débat, n'osant l'interrompre et ne songeant point à me retirer, lorsque Michel Arout parut à la porte de la boutique.

Le menuisier arrivait de la barrière, où il avait passé une partie du jour au cabaret. Sa blouse, sans ceinture et désagrafée au cou, ne portait aucune des nobles souillures du travail ; mais il tenait à la main sa casquette qu'il venait de relever dans la boue. Il avait les cheveux en désordre, l'œil fixe et la pâleur de l'ivresse. Il entra en trébuchant, regarda autour de lui d'un air égaré, et appela Geneviève !

Celle-ci entendit sa voix, poussa un cri et s'élança dans la boutique ; mais à la vue du malheureux qui cherchait en vain son équilibre, elle serra l'enfant dans ses bras et se pencha sur sa tête en pleurant.

La paysanne et la voisine l'avaient suivie.

— Ah çà ! à la fin de tout, veut-on me payer ? cria la première exaspérée.

— Demandez l'argent au bourgeois, répondit ironiquement la voisine, en montrant le menuisier qui venait de s'affaisser sur le comptoir.

La paysanne lui jeta un regard.

— Ah ! c'est ça le père, reprit-elle. Eh bien ! en voilà des gueux ! N'avoir pas le sou pour payer les braves gens, et s'abîmer comme ça dans le vin.

L'ivrogne releva la tête.

— De quoi, de quoi ? bégaya-t-il ; qui est-ce qui parle de vin ? J'ai bu que de l'eau-de-vie ! Mais je vais retourner en prendre, du vin ! Femme, donne-moi ta monnaie, il y a des amis qui m'attendent au père Latuille.

Geneviève ne répondit rien ; il tourna autour du comptoir, ouvrit le tiroir, et se mit à y fouiller.

— Vous voyez où passe l'argent de la maison ! fit observer la voisine à la paysanne ; comment la pauvre malheureuse pourrait-elle vous payer quand on lui prend tout ?

— Est-ce que c'est donc ma faute à moi ? reprit aigrement la nourrice. On me doit ; de manière ou d'autre, faut qu'on me paye !

Et, s'abandonnant à ce flux de paroles habituel aux femmes de la campagne, elle se mit à raconter longuement tous les soins donnés à l'enfant, et tous les frais dont il avait été l'occasion. A mesure qu'elle rappelait ces souvenirs, sa parole semblait la convaincre plus complétement de son bon droit, et exalter son indignation. La pauvre mère, qui craignait sans doute que cette violence ne finît par effrayer l'enfant, rentra dans l'arrière-boutique et le déposa dans son berceau.

Soit que la paysanne vît dans cet acte le parti pris d'échapper à ses réclamations, soit qu'elle fût aveuglée par la colère, elle se précipita dans la pièce du fond, où j'entendis le bruit d'un débat auquel se mêlèrent bientôt les cris de l'enfant. Le menuisier, qui continuait à chercher dans le tiroir, tressaillit et leva la tête.

Au même instant, Geneviève parut à la porte, tenant dans ses bras le nourrisson que la paysanne voulait lui arracher. Elle courut au comptoir et se précipita derrière son mari en criant :

— Michel, défends ton fils !

L'homme ivre se redressa brusquement de toute sa hauteur, comme quelqu'un qui se réveille en sursaut.

— Mon fils ! balbutia-t-il ; quel fils ?

Ses regards tombèrent sur l'enfant ; un vague éclair d'intelligence traversa ses traits.

— Mon fils, reprit-il... Robert... c'est Robert !

Il voulut s'affermir sur ses pieds pour prendre l'enfant ; mais il vacillait. La nourrice s'approcha exaspérée.

— Mon argent ou j'emporte le petit ! s'écria-t-elle ; c'est moi qui l'ai nourri et élevé ; si vous ne payez pas ce qui l'a fait vivre, il doit être pour vous comme s'il était mort. Je ne m'en irai pas sans avoir mon dû ou le nourrisson.

— Et qu'en voulez-vous faire ? murmura Geneviève qui serrait l'enfant contre son sein avec effroi.

— J'en veux faire un enfant trouvé, répliqua durement la paysanne ; l'hospice est un meilleur parent que vous, car il paye pour les petits qu'on lui nourrit.

Au mot d'enfant trouvé, Geneviève avait poussé une exclamation d'horreur. Les bras enlacés autour de son fils dont elle cachait la tête dans son sein, et les deux mains étendues sur lui comme si elle eût espéré le cacher tout entier, elle avait reculé jusqu'au mur et s'y tenait adossée à la manière d'une lionne défendant ses petits. La voisine et moi contemplions cette scène sans savoir comment nous entremettre. Quant à Michel, il nous regardait alternativement en faisant un visible effort pour comprendre. Lorsque son œil s'arrêtait sur Geneviève et sur l'enfant, une rapide expression de joie s'y reflétait ; mais en retournant vers nous, il reprenait sa stupidité et son hésitation.

Enfin il sembla faire un effort prodigieux, et s'écria :

— Attends !

Il s'avança vers un baquet plein d'eau et s'y plongea le visage à plusieurs reprises.

Tous les yeux étonnés s'étaient tournés vers lui ; la paysanne elle-même semblait attendre. Enfin il releva sa tête ruisselante. Cette ablution avait dissipé une partie de son ivresse ; il nous regarda un instant, puis se tourna vers Geneviève, et tout son visage s'illumina.

— Robert ! s'écria-t-il en allant à l'enfant qu'il prit dans ses bras. Ah ! donne, femme, je veux le voir.

La mère parut lui abandonner l'enfant avec répugnance, et resta devant lui les bras étendus pour le recevoir, comme si elle eût craint une chute. La nourrice reprit à son tour la parole et renouvela ses réclamations, en menaçant cette fois de la justice. Michel écouta d'abord attentivement ;

mais quand il eut compris, il remit le nourrisson à sa mère.

— Combien doit-on? demanda-t-il brusquement.

La paysanne se mit à détailler les différentes dépenses, qui montaient à un peu plus de trente francs. Le menuisier cherchait dans ses poches, mais sans rien trouver. Son front se plissait de plus en plus, et de sourdes malédictions commençaient à lui échapper; tout à coup il fouilla dans sa poitrine, en retira une grosse montre, et l'élevant au-dessus de sa tête :

— Le voilà, votre argent! s'écria-t-il, avec un éclat de gaieté. Une montre, premier numéro! Je me disais toujours que ça serait une poire pour la soif; mais c'est pas moi qui l'aurai bue, c'est le petit... Ah! ah! ah! allez me la vendre, voisine, et si ça ne suffit pas, j'ai mes boucles d'oreille. Eh! Geneviève, tire-les-moi, les boucles d'oreille à l'équerre! Il ne sera pas dit qu'on l'aura fait affront pour l'enfant. Non... quand je devrais mettre en gage un morceau de ma chair! Là, montre, boucles d'oreille et ma bague, *lavez*-moi tout ça chez l'orfévre; payez la campagnarde et laissez dormir le moutard! Donne, Geneviève, je vas te mettre ça au lit.

Et prenant le nourrisson des bras de sa mère, il l'apporta d'un pas assez ferme à son berceau.

Ce fut pour moi la fin de la scène, et je me retirai.

Mais il me fut facile de remarquer le changement qui se lit dans Michel à partir de cette journée. Toutes les vieilles relations de débauche furent rompues. Partant pour le travail dès le matin, il revenait régulièrement chaque soir pour finir le jour avec Geneviève et Robert. Bientôt même, ne voulant plus les quitter, il loua une petite boutique près de la fruiterie et y travailla pour son compte.

L'aisance serait revenue à la maison sans les dépenses que nécessitait l'enfant. Tout était sacrifié à son éducation. Il avait suivi les écoles, étudié les mathématiques, le dessin, la coupe des charpentes, et ne commençait à travailler que depuis quelques mois. Jusqu'ici le laborieux ménage avait donc épuisé ses ressources à lui préparer une place d'élite dans sa profession; mais, par bonheur, tant d'efforts n'avaient point été inutiles; la semence avait porté ses fruits, et l'on touchait aux jours de la moisson.....

Pendant que je repassais ainsi mes souvenirs, Michel était arrivé et s'occupait de poser les étagères à l'endroit indiqué.

Tout en écrivant les notes de mon journal, je me suis mis à examiner le menuisier.

Les excès de la jeunesse et le travail de l'âge mûr ont profondément sillonné son visage; les cheveux sont rares et grisonnants, les épaules courbées, les jambes amaigries et légèrement ployées. On sent dans tout son être une sorte d'affaissement. Les traits eux-mêmes ont une expression de tristesse découragée. Il répond à mes questions par monosyllables et comme un homme qui veut éviter l'entretien. D'où peut venir cet abattement quand il semble devoir être au terme de ses désirs? Je veux le savoir!...

La suite à la prochaine livraison.

Le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. J.-J. ROUSSEAU.

COLONIES BRETONNES

D'ORPHELINS ET D'ENFANTS ABANDONNÉS.

SAINT-ILAN.

Un riche propriétaire du département des Côtes-du-Nord, M. Achille Duclésieux, s'était retiré en 1825, à peine âgé de dix-neuf ans, dans son manoir de Saint-Ilan, où, tout en rêvant de beaux vers au bruit des vagues, il s'occupait de fournir de l'occupation aux pauvres travailleurs du pays, de soigner les malades et de secourir les misères.

Parmi ces dernières, il en était une qui l'avait toujours particulièrement touché, celle des orphelins et des enfants abandonnés. Il voyait chaque jour, au seuil de sa maison, quelques-uns de ces malheureux sans famille, condamnés à recevoir, devant chaque porte, le pain qu'ils ne pouvaient gagner, et que ce pèlerinage de la faim devait fatalement transformer, plus tard, en vagabonds ou en malfaiteurs. Cette dernière idée le saisit. Il se demanda, sans doute, si l'humanité dans son ensemble, et chaque homme dans la mesure de ses forces, ne devait point protection à des créatures que le délaissement livrait à toutes les inspirations du besoin et de l'ignorance, et si l'on pouvait impunément voir grossir le nombre de ces bohémiens laissés à l'état sauvage au milieu de notre civilisation, et ennemis instinctifs d'une société dont l'indifférence était punie par leurs vices. Il pensa qu'il y avait, en même temps, charité, justice et prudence à venir à leur aide; qu'il fallait, pour en faire des instruments utiles de l'œuvre humaine et non des éléments de désordre, « leur enseigner le devoir par la règle, la Providence par l'affection dont ils se sentiraient environnés. » On avait déjà fondé Mettray, le Mesnil, Saint-Firmin, Montmorillon, Montbellet; M. Duclésieux voulut contribuer pour sa part à ce grand travail, et, en 1843, il établit une colonie de jeunes détenus à la ferme de Saint-Ilan.

Ce premier essai réussit complétement : les natures les plus rebelles, soumises à l'influence d'un bien-être suffisant, d'une vie réglée, d'un travail continu et de l'instruction religieuse, ne tardèrent pas à se régénérer. Dès 1844, les administrations départementales des Côtes-du-Nord et du Finistère se plurent à constater les excellents résultats obtenus à Saint-Ilan.

Mais une fois sur le terrain pratique, M. Duclésieux sentit ses idées s'étendre. La réflexion et l'expérience le condoisaient peu à peu, d'une imitation ingénieuse, à une organisation nouvelle et complète; la petite colonie d'enfants détenus allait devenir le germe d'un plan général pour « la colonisation des orphelins et des enfants abandonnés sur les friches des cinq départements de Bretagne. »

Ce plan, qui pourrait embrasser la France entière, suppose :

1° Une colonie-mère par province : elle forme les moniteurs, les contre-maîtres, les patrons et les aumôniers, lesquels sont, pour ainsi dire, les quatre pierres angulaires de l'institution. C'est la colonie-mère qui, comme son nom l'indique, donne la vie à toutes les autres, puisqu'elle seule prépare et fournit les hommes dont elles ont besoin pour se constituer.

2° Une colonie centrale par département : celle-ci groupe les enfants d'un même département; elle permet de centraliser les secours des conseils généraux et municipaux, de tenir à la disposition des propriétaires et des communes qui voudraient défricher leurs landes ou reboiser leurs montagnes des escouades de travailleurs nomades, sous la direction de contre-maîtres exercés. La colonie centrale est pour ainsi dire le réservoir vivant des forces de la colonisation dans chaque département.

3° Les colonies partielles : celles-ci émanent de la précédente. La colonie centrale est la ruche, les colonies partielles sont les essaims.

Ce plan, comme on le voit, est simple, clair, rationnel; reste à savoir s'il est réalisable.

A cela, nous répondrons qu'il est réalisé!

Depuis 1843 l'œuvre de Saint-Ilan s'est transformée et agrandie; aujourd'hui elle se compose d'une colonie-mère (qui est en même temps la colonie centrale du département des Côtes-du-Nord), et de deux colonies partielles. Il ne s'agit donc plus d'un projet, mais d'un fait; ce n'est pas une idée à essayer, c'est un succès à féconder.

La colonie de Saint-Ilan comprend trente hectares de terres labourables et quatre hectares de prairies arrosées; elle compte trente enfants de douze à dix-huit ans, établis dans

l'ancienne maison manale. Grâce au système de lits-hamacs, adoptés à Mettray, la principale pièce leur sert à la fois de dortoir, de réfectoire et de salle de récréation pendant les soirées d'hiver. Une pièce contiguë forme la salle d'étude. Ils ont une heure de classe le matin, et une heure et demie le soir. La récréation, également d'une heure, est fréquemment consacrée à la musique vocale. Neuf heures sont employées aux travaux agricoles.

Tous les exercices de l'intérieur se font militairement sous la direction d'un ancien officier.

Les jeunes colons de dix-huit ans, que leur intelligence et leur bonne conduite appellent naturellement à diriger les autres, entrent à l'école des moniteurs, où ils se livrent pendant une année à des études plus avancées. Lorsqu'ils la quittent, ils sont placés chez les agriculteurs du pays, ou dans les instituts agricoles du gouvernement, à moins qu'ils ne demandent à passer dans l'école des contre-maîtres.

Celle-ci est composée d'hommes dévoués à l'œuvre, spécialement instruits pour elle et chargé de l'étendre. Ils en constituent pour ainsi dire la tradition et assurent sa perpétuité. L'école des contre-maîtres de Saint-Ilan compte vingt-neuf sujets.

L'école des patrons et la maison des aumôniers ont pour but de préparer, l'une des directeurs spirituels, l'autre des directeurs temporels pour les différentes colonies.

Enfin, en comptant un instituteur primaire, un régisseur, un garde et trois sœurs pour la cuisine, la lingerie et l'infirmerie, l'établissement de Saint-Ilan comprend soixante-dix personnes.

C'est de là que sont sorties les deux colonies partielles déjà établies dans le département des Côtes-du-Nord.

La première, partie le 3 novembre 1847, a pris possession d'une ferme de 40 hectares, située à Messin, près de Lamballe. Elle se composait de vingt enfants et de quatre contre-maîtres, dont l'un, ancien militaire, avait été déclaré chef de la colonie. Les émigrants se trouvèrent d'abord aux prises avec toutes les difficultés d'un premier établissement. La sortie récente des fermiers n'avait point permis d'approprier les édifices à leur nouvelle destination; il fallait se loger dans une étable pourvue autrefois d'une cheminée qui fut rétablie. On coucha sur la paille; des planches et quelques pieux enfoncés dans le sol servirent de tables et de bancs. Le règlement fut aussitôt mis en vigueur; les jeunes colons reprirent leurs études, s'occupèrent des semailles d'hiver qui étaient en retard, nivelèrent les abords du logis et l'assainirent par un empierrement. Grâce au travail, au bon ordre et à la surveillance des chefs, cette situation put se prolonger pendant deux mois sans altérer en rien la santé ni la bonne humeur des enfants.

La seconde colonie alla s'établir à Bellejoie, près de Loudeac, dans une ferme de 60 hectares, entièrement conquise sur la lande. Elle comptait aussi vingt enfants, quatre contre-maîtres et un aumônier, très-habile agriculteur qui s'était chargé de la direction. Tel est le zèle déployé par les jeunes colons de cet établissement, que les chefs ont plutôt besoin de le contenir que de l'exciter. Lorsqu'il s'agit d'un travail pénible, on ne l'impose à personne, mais tout le monde le réclame. Le directeur raconte qu'un enfant de treize ans, chargé des bêtes de labour, se faisait réveiller avant l'heure du lever général, afin de pouvoir leur donner plus de soins.

En 1848, au moment de la récolte, les trois colonies ont pu se donner et recevoir un secours mutuel qui a hâté les travaux de la moisson. Le pays tout entier en a été ému. On a compris alors tous les avantages qui pouvaient ressortir de ces exploitations agricoles, habilement échelonnées et s'appuyant les unes sur les autres, comme des sœurs qui n'ont qu'un même cœur.

Telle est l'œuvre accomplie par M. Duclésieux. Déjà plusieurs départements de Bretagne se sont adressés à lui pour s'enquérir des moyens de généraliser son institution. Des demandes lui sont venues des autres provinces, et même des pays étrangers. En Italie, en Sardaigne, aux États-Unis, on sollicite le bienfait de semblables établissements. Le gouvernement français en a compris l'importance; il vient d'accorder une forte subvention à la colonie de Saint-Ilan, d'y annexer une ferme-école et d'autoriser une loterie dont le produit permettra de donner à l'œuvre tout son développement.

Il résulte des calculs fournis par M. Duclésieux, qu'avec une dépense de deux cent dix mille francs, la maison-mère serait établie *à perpétuité*, l'institution assurée, et qu'il en sortirait tous les huit ans une population vigoureuse de deux mille jeunes gens élevés dans des habitudes de travail, d'ordre, de moralité, qui populariseraient parmi nos paysans les bonnes méthodes de culture.

Chacun de ces jeunes gens recevrait en sortant un trousseau complet et une somme de cent francs, c'est-à-dire la première avance nécessaire pour prendre sa place au rang des travailleurs.

Comparez ces résultats à ceux que donnent nos hospices, qui rejettent tous les ans dans la société douze mille orphelins ou enfants abandonnés dont on ignorerait le sort, si on ne les trouvait, un peu plus tard, sur la sellette de nos tribunaux.

Une fois la maison-mère établie, il suffirait d'une dépense de quinze mille cent cinquante francs pour créer chaque colonie partielle de vingt enfants et de trois contre-maîtres.

Différentes combinaisons indiquées par M. Duclésieux prouvent la possibilité de transformer graduellement une partie des colons ainsi élevés en propriétaires du sol qu'ils auraient défriché.

Le but du fondateur de Saint-Ilan est donc d'arracher les orphelins pauvres, les enfants abandonnés, à un surnumérariat de vagabondage et de vice, de recruter des laboureurs et des ouvriers villageois là où l'on n'a recruté jusqu'ici que des mendiants ou des vagabonds; de contre-balancer, jusqu'à un certain point, cette émigration vers les villes, qui est une des misères du présent et un des dangers de l'avenir; d'aider enfin au défrichement des terres incultes en facilitant aux travailleurs la conquête de la propriété.

Ses moyens sont une éducation religieusement pratique, des habitudes simples et laborieuses contractées dès l'enfance, une instruction appropriée aux besoins, le sentiment de la hiérarchie et le respect pour l'autorité, acquis sous le régime militaire et paternel des colonies. Celles-ci ne sont enfin qu'une famille bien ordonnée et agrandie, où le dévouement commande, où la reconnaissance obéit.

On voit quelle influence sociale pourrait avoir la généralisation de l'œuvre de Saint-Ilan. M. Duclésieux ne doute pas qu'elle ne se popularise dans un pays où il y a tant de pauvres et tant de cœurs généreux. Il fait à ces derniers un appel touchant et profond. « Regardons, dit-il, nos enfants autour de nos tables, et par amour pour eux donnons un peu de pain à leurs frères. »

La Bretagne, qui peut mieux juger de l'œuvre, parce qu'elle la voit de plus près, a déjà déclaré par la voix de son congrès, « qu'elle avait la sympathie et les vœux du pays tout entier. » Les préfets, les évêques ont été unanimes dans leurs encouragements; enfin le conseil général du département des Côtes-du-Nord, après avoir entendu le rapport d'une commission qui avait examiné la colonie-mère de Sain-Ilan, lui a accordé une subvention annuelle de 8 760 francs, et a voté *à l'unanimité* la création d'une colonie centrale dans le département.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

CASSAS.



Fragment d'un Paysage antique, d'après Cassas.

Cassas était né en 1765, à Azay-le Féron. On recherche encore aujourd'hui ses aquarelles. Ce n'était pas un artiste de premier ordre; mais il avait le sentiment du grand, du beau, et ses voyages en Italie, en Asie mineure, l'avaient puissamment développé. Son style est un peu pâle, un peu froid, mais il n'est point maniéré, et la plupart des paysagistes du dernier siècle, en voulant éviter le premier de ces défauts, sont tombés à l'excès dans le second. Cassas, après

avoir passé sa jeunesse en Italie, en Sicile, dans l'Istrie et la Dalmatie, avait eu le bonheur d'accompagner Choiseul-Gouffier à Constantinople. Son esprit voyageur le conduisit ensuite dans l'Asie mineure, où il dessina les débris des monuments antiques en Terre-Sainte, à Balbeck, à Palmyre, et en d'autres lieux célèbres. A son retour en France, il s'occupa de la publication de ses dessins par la gravure. Il fut nommé inspecteur général de la manufacture des Gobelins. Il est mort en 1827, à Versailles. Voici les titres des principaux ouvrages où sont recueillis ses travaux : Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie ; — Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Égypte ; — Grandes vues pittoresques des principaux sites et monuments de la Grèce, de la Sicile et des sept collines de Rome.

LE DERNIER ENTRETIEN SCIENTIFIQUE DE NEWTON.

Agé de quatre-vingt-trois ans, Newton s'était retiré à Kensington, près Londres, pour se rétablir des suites d'une fluxion de poitrine et d'une attaque de goutte qui avaient violemment ébranlé sa santé pendant l'hiver de 1725. Le dimanche 7 mars, ses idées étant plus lucides, sa mémoire plus forte qu'elles ne l'avaient été depuis longtemps, il s'engagea dans une longue conversation avec son ami Conduit qui nous l'a conservée.

« Je crois, dit-il, qu'il s'opère des espèces de révolutions parmi les astres; les effluves qui s'échappent du soleil peuvent se précipiter comme l'eau et se réunir pour former un corps qui forme alors un satellite et tourne autour d'une planète. L'addition d'une plus grande quantité de matière peut tranformer ce satellite en une planète principale et même en une comète. Celle-ci, décrivant plusieurs fois son orbite, condense sa propre matière en s'approchant de plus en plus du soleil, et comme celui-ci s'épuise sans cesse en émettant de la chaleur et de la lumière, la comète finit par se réunir à lui en le remplissant et en lui donnant un nouvel aliment, comme un fagot qu'on jette dans un foyer. Tôt ou tard la comète de 1680 produira cet effet ; car les observations dont cet astre a été l'objet prouvent qu'en s'approchant du soleil il avait une queue de deux ou trois degrés de longueur seulement ; mais, grâce à la chaleur qu'il acquit en s'approchant du soleil, cette queue s'allongea au point d'avoir trente à quarante degrés de longueur. Je ne puis pas dire, ajoutait-il, quand cette comète se précipitera dans le soleil ; peut-être décrira-t-elle encore cinq ou six fois son orbite ; mais si cela arrive, la chaleur du soleil en sera tellement accrue que la terre s'échauffera, et que nul être vivant ne pourra exister à sa surface. Je ne puis pas m'expliquer autrement les apparitions d'étoiles nouvelles rapportées par Hipparque, Tycho-Brahé et les élèves de Képler. Car celles-ci ne sont que des soleils qui éclairent d'autres planètes. On a vu ces étoiles rivaliser d'éclat avec Mercure et Vénus, puis diminuer pendant seize mois et disparaître enfin tout à fait.

» Je ne doute pas que des êtres d'une intelligence supérieure à la nôtre président aux révolutions des astres sous la direction de l'Être suprême. L'homme habite la terre depuis fort peu de temps, et la preuve, c'est que tous les arts, la navigation, la peinture, l'aiguille aimantée, sont des inventions qui ne remontent pas au delà des temps historiques. Il n'en serait pas de même si la terre était éternelle. Sa surface conserverait en outre des traces de destruction différentes de celles qu'on peut attribuer à l'action des eaux. »

Conduit lui ayant demandé comment la terre pourrait se repeupler si jamais elle subissait le sort dont elle était menacée par la comète de 1680. « Cela ne pourrait arriver, répondit-il, que par l'intervention du Créateur. » Il pensait que toutes les planètes étaient composées, comme la terre, de terre, d'eau, de pierres, etc., mais dans des proportions variées. Conduit ayant voulu savoir pourquoi il n'avait pas fait connaître ses idées en les présentant comme des conjectures plus ou moins probables, puisque lui-même avait reconnu la justesse de celles de Képler : « Je n'attache aucune importance aux conjectures, » répondit Newton. Conduit insista et lui rappela les quatre retours de la comète de 1680 : savoir, la première du temps de Jules César, la seconde sous l'empereur Justinien, la troisième en 1106, la quatrième en 1680, et lui fit observer qu'il avait dit lui-même dans ses *Principes*, en parlant de cette comète : « *Incidet in corpus solis :* Elle tombera sur la masse du soleil ; » et dans le paragraphe suivant : « *Stella fixa referi possunt :* Les étoiles fixes peuvent être régénérées. » Phrases qui expriment précisément l'opinion qu'il venait d'énoncer : savoir, que la comète finirait par se précipiter dans le soleil, et qu'il pouvait bien affirmer du soleil ce qu'il avait dit des étoiles. « C'est que, répondit-il, cela nous touche de plus près, et ce que j'en ai dit suffit pour faire connaître mon opinion. »

Le cardinal Mazarin a rendu sans doute de grands services à la France, mais il se les payait un peu trop généreusement de ses propres mains. Il avait été sciemment le complice de toutes les rapines et de toutes les dilapidations financières qui provoquèrent à la fin le procès et la condamnation de Fouquet. Le duc de Mazarin, héritier des grands biens du cardinal, ne niait point leur origine illégitime : « Je suis bien aise, disait-il, qu'on me fasse des procès sur tous les biens que j'ai eus de M. le cardinal. Je les crois tous mal acquis ; et du moins, quand j'ai un arrêt en ma faveur, c'est un titre, et ma conscience est en repos. »

L'ESPRIT DE CONDUITE.

L'homme qui est pénétré de la sublimité de son origine se propose le bien en vue de l'éternité qui suivra cette vie ; il regarde ensuite en lui et autour de lui pour reconnaître la voie qu'il devra choisir afin d'arriver plus sûrement à ce but ; à mesure qu'il avance, il signale et marque de proche en proche les points où il devra passer. C'est là ce qu'on doit appeler l'esprit de conduite. LA BEAUME.

LE PALAIS PALAGONIA.

Ce palais, construit à peu de distance de Palerme, fait partie d'une villa charmante, la Bagaria. C'est une rareté monstrueuse, et, pour ainsi dire, une offense au goût public. M. de Marcellus, qui l'a visité en 1840, en parle avec ce juste mépris :

« Nul voyageur n'a encore eu le courage de passer le palais Palagonia sans le voir ; mais nul, après l'avoir vu, ne l'a quitté sans le maudire. C'est un amas confus de créations fiévreuses, rarement burlesques, presque toujours dégoûtantes. Le palais, ses glaces aux plafonds, ses portraits en costumes de tous les temps, sa chapelle, ses fauteuils hérissés d'invisibles épingles, n'offensent pas moins les yeux que ses polichinelles, ses mendiants, ses nains, ses dieux en giberne, ses déesses en perruque, qui se mêlent aux éléphants, aux crapauds, aux hyènes et aux colimaçons entés sur des corps à peu près humains. »

Le voyageur cite l'épigramme suivante, où Meli, célèbre poëte sicilien, flétrit énergiquement les inspirations absurdes de Palagonia :

« Jupiter regarda du haut de son immense palais la belle villa de la Bagaria, où l'art pétrifie, multiplie et éternise les conceptions les plus avortées de l'imagination la plus bizarre. « Maintenant, dit-il, je comprends mon insuffisance ; et cependant j'ai créé des monstres tant que j'en ai pu rêver ;

— Jamais, a répondu Michel.

— Mais, malheureux, s'est-elle écrié, il ne l'a vendu que pour nous !

Le menuisier a regardé sa femme et son fils d'un air stupéfait. Il a fallu en venir aux explications.

Celui-ci a raconté comment il était entré en pourparlers avec maître Benoist qui, pour céder son établissement, avait absolument exigé moitié des deux mille francs comptant. C'était dans l'espoir de se les procurer qu'il était entré chez le maître entrepreneur de Versailles ; il avait pu y expérimenter son invention et trouver, par suite de la réussite, un acheteur. Grâce à l'argent reçu, il venait de conclure avec Benoist, et il apportait à son père la clef du nouveau chantier.

Cette explication du jeune ouvrier avait été donnée avec tant de modestie et de simplicité, que j'en ai été tout ému. Geneviève pleurait, Michel s'est jeté dans les bras de son fils, et dans ce long embrassement, il a semblé lui demander pardon de l'avoir accusé !

Tout s'explique maintenant à la gloire de Robert. L'éloignement que ses parents avaient pris pour de l'indifférence n'était que du dévouement ; il n'avait obéi ni à l'ambition, ni à l'avarice, ni même à cette passion plus noble d'un génie inventeur ; sa seule inspiration et son seul but avaient été le bonheur de Geneviève et de Michel. Le jour de la reconnaissance était venu pour lui, et il leur rendait sacrifice pour sacrifice !

Après les exclamations de joie et les explications, tous trois ont voulu me quitter ; mais la table était dressée ; j'ai ajouté trois couverts et je les ai retenus à déjeuner.

Le repas s'est prolongé ; la chère y était médiocrement succulente ; mais les épanchements du cœur l'ont rendue délicieuse. Jamais je n'avais mieux compris l'ineffable attrait de la famille. Quelle douceur dans ces joies toujours partatagées, dans cette communauté d'intérêts qui confond les sensations, dans cette association d'existences qui de plusieurs êtres forme un seul être ! Qu'est-ce que l'homme sans ces affections du foyer qui, comme autant de racines, le fixent solidement à la terre et lui permettent d'aspirer tous les sucs de la vie ? Force, bonheur, tout ne vient-il point de là ? Sans la famille, où l'homme apprendrait-il à aimer, à s'associer, à se dévouer ? Société en petit, n'est-ce point elle qui nous enseigne à vivre dans la grande ? Telle est la sainteté du foyer que, pour exprimer nos rapports avec Dieu, nous avons dû emprunter les mots inventés pour la famille. Les hommes se sont nommés eux-mêmes les *fils* du *Père* suprême !

Ah ! conservons-les, ces chaînes de l'intimité domestique ; ne délions pas la gerbe humaine pour livrer ses épis à tous les caprices du hasard et du vent : mais élargissons plutôt cette sainte loi, transportons les habitudes de la famille au dehors, et réalisons, s'il se peut, le vœu de l'apôtre des gentils, quand il criait aux nouveaux enfants du Christ : *Soyez tous ensemble comme si vous étiez un seul !*

L'HOMME QUI SAIT LIRE ET ÉCRIRE.

Quand les premiers hommes erraient encore sur la terre, forcés de conduire leurs troupeaux là où s'étendaient les plus riches pâturages, un des fils de Japhet s'était endormi dans la solitude, près de ses brebis. Or, il fit un rêve, que voici.

Il lui sembla qu'il se trouvait sur une haute montagne, d'où il apercevait au loin les tentes de sa tribu et celles de beaucoup d'autres tribus amies. A cette vue, son cœur bondit de joie, il tendit les bras vers les tentes et éleva la voix pour appeler ses parents et ses sœurs ; mais la distance ne lui permettait ni d'entendre, ni d'être entendu. Il s'adressa en vain aux nuages pour le transporter jusqu'à ses frères, aux oiseaux pour lui prêter leurs ailes, aux vents pour transmettre ses paroles ; le vent, les oiseaux et les nuages passèrent sans l'écouter !

Les yeux du pasteur se remplirent de larmes, il cria au Dieu de ses pères :

— Être tout-puissant ! affranchis-moi de l'espace et du temps ! fais que, dans ma solitude, je puisse parler aux autres hommes, entendre ce qu'ils pensent maintenant et ce qu'ils ont pensé autrefois.

Alors un ange descendit, et, lui remettant une tablette sur laquelle étaient tracés quelques signes, il lui dit :

— Apprends d'abord à reconnaître ces caractères, puis à les imiter, et ton souhait sera accompli.

C'était l'alphabet que Dieu donnait au genre humain, et, avec lui les deux arts les plus utiles à ses progrès et à son bonheur : la lecture et l'écriture !

Grâce à eux, en effet, qu'importent l'éloignement et la solitude ?

L'homme qui sait lire cause avec les absents ; il reçoit leurs confidences, il entend leurs assurances d'affection, il sait ce qu'ils font, ce qu'ils pensent, ce qu'ils désirent. Le papier qu'il reçoit couvert de signes qu'ils ont tracés est pareil à ces talismans qui pouvaient, dit-on, évoquer les amis éloignés, les montrer à nos yeux dans leurs sentiments et leurs occupations. Sans la lecture, les absents seraient comme des morts, car on cesserait de savoir où ils sont, ce dont ils s'occupent, s'ils se souviennent encore et si nous continuons à leur être chers. Otez ces entretiens écrits qui ravivent la mémoire et raniment le cœur, et la plupart des liens seraient rompus par l'éloignement.

L'homme qui sait lire est en communication non-seulement avec ses amis, mais avec l'univers. La terre ne finit point pour lui à l'étroit espace que peut embrasser son regard ; il participe à la vie commune ; il n'y a plus d'étrangers à ses yeux, car il sait l'histoire de toutes les nations ; plus de contrées inconnues, car les livres lui ont montré le monde entier comme dans un miroir.

L'homme qui sait lire converse même avec les morts ; penché sur les écrits auxquels ils ont confié leurs pensées, il semble que les paroles des grands hommes s'élèvent des pages muettes à son esprit ; il reçoit les leçons de tous ces génies semés sur la route du temps, comme les étoiles sur la route de notre globe ; il profite de leur expérience, il ajoute leurs réflexions à ses réflexions, il devient le légataire universel de l'héritage de sagesse laissé par les siècles qui l'ont précédé.

L'homme qui sait lire peut tout apprendre ; l'enseignement lui arrive directement sans passer par la bouche du maître ; les livres sont pour lui des écoles toujours ouvertes qui le suivent jusqu'au milieu de la solitude, et qu'aucune volonté ne peut fermer.

L'homme qui sait lire ne connaît pas l'ennui ; il a à sa disposition tout ce qui peut éveiller la curiosité, intéresser l'esprit, émouvoir l'imagination. Veut-il voyager au loin, entendre le récit des désastres ou des triomphes de son pays, écouter les inspirations des poëtes, assister aux merveilleuses découvertes des savants, suivre les aventures romanesques de quelque héros imaginaire, la lecture, comme une fée complaisante, l'emporte où il veut aller ! souverain tout-puissant, sa cour est formée des plus grands génies que la terre ait vus naître, et qui, esclaves de son plaisir, se taisent ou élèvent la voix selon sa fantaisie.

L'homme qui sait lire enfin semble multiplier ses facultés et agrandir sa nature. Il est mille fonctions qui ne peuvent être confiées qu'à lui seul ; aux yeux de la société, il a un sens de plus que l'ignorant ; il appartient, pour ainsi dire, à un rang plus élevé dans l'ordre des êtres.

Mais la lecture n'est que la moitié de la science indispensable ; elle commence l'homme social ; l'écriture le complète.

L'homme qui ne sait point écrire lit les pensées des autres, mais il ne peut faire lire ses propres pensées ; il entend sans avoir la faculté de répondre ; il a reçu l'ouïe, il lui manque la parole ! ses relations avec les absents se bornent à un

éternel monologue dont il est l'auditeur muet; aucun moyen de faire à son tour ses confidences, d'adresser une question, ni de dire ce qu'il veut!

L'homme qui ne sait pas écrire se défie en vain des infidélités de sa mémoire; il ne peut fixer par une note invariable le souvenir présent; tout se détruit successivement derrière lui, les dates, les noms, les circonstances, parce qu'il n'a pu rien rattacher à des signes précis; son cerveau ressemble à ces peaux préparées sur lesquelles on écrit pour un instant une phrase ou un chiffre fugitifs; chaque jour y efface le fait de la veille.

L'homme qui ne sait pas écrire ne peut expliquer à un absent l'affaire dont dépend sa fortune et son honneur; il voudrait en vain faire parvenir à ceux qui gouvernent sa réclamation ou sa plainte; obligé d'emprunter la main d'un autre homme, il se trouve frappé d'une sorte d'enfance éternelle; c'est un mineur qui ne peut se produire qu'avec le secours d'une tutelle.

L'homme qui ne sait pas écrire ignore l'art de mettre en ordre ses pensées et de les exprimer avec brièveté. Accoutumé à la diffusion de la parole improvisée, il n'a jamais pu refaire ses phrases, discuter ses expressions, déplacer ses arguments, étudier enfin cette science du langage qui apprend à tout dire sous la meilleure forme et avec le moins de mots.

Mais l'homme qui sait lire et écrire est comme l'oiseau qui a senti pousser ses deux ailes; le monde lui est ouvert! il a obtenu cette victoire sur l'espace et le temps que le pasteur demandait à Dieu dans son rêve. Maintenant tout dépend du bon emploi qu'il fera de ses puissants instruments! Dès le Paradis terrestre, l'arbre de la science était en même temps l'arbre du bien et du mal. Quiconque saura lire et écrire pourra, certes, faillir, mais, du moins, ce ne sera point sans le savoir; sa faute ne viendra pas de l'ignorance, mais du choix, et il pourra en être légitimement responsable devant les hommes comme il l'est devant Dieu.

MUSÉES ET COLLECTIONS PARTICULIÈRES
DES DÉPARTEMENTS.

Voy. p. 255.

MUSÉE DE NANCY.

C'est au Musée de Nancy que l'on voit aujourd'hui le tableau attribué à Léonard de Vinci, dont nous donnons ici la gravure d'après un dessin de notre ami Grandville. Ce genre sérieux n'était pas celui de l'habile satiriste; il aimait cependant à s'y essayer, et il nous avait rapporté ce croquis de son dernier voyage à Nancy, sa ville natale.

Ce précieux tableau faisait partie du cabinet du roi avant la révolution de 1792. Le catalogue raisonné des tableaux des rois de France, par Lépicié, le désignait ainsi: « Le Sauveur » du monde tenant un globe d'une main, et de l'autre donnant sa bénédiction. Son vêtement est une draperie bleue » par-dessus une robe rouge. Il a été gravé à l'eau-forte par » Vinceslas Hollar en 1650. » Le tableau de Léonard fut compris dans le premier envoi fait vers l'an XI au Musée départemental de la Meuse, lors du partage qui fut fait entre les grandes villes de province du magnifique superflu du Musée central. Celui de Nancy fut l'un des mieux traités dans ces largesses. Il eut des Bassan, des André del Sarto, des Porbus, provenant de l'ancienne collection de la couronne; des Rubens et des Crayer, provenant de Belgique; des Baroche de Modène, des Champaigne et des Pietre de Cortone, provenant de l'hôtel de Toulouse, et d'excellents tableaux de notre école, extraits, par la révolution, des églises de Paris et des maisons d'émigrés. De son côté, la ville de Nancy avait chargé un peintre, M. Joseph Laurent, et un sculpteur, M. Labroise, de réunir dans l'ancien couvent de la Visitation les œuvres qui, avant la révolution, décoraient ses églises et ses monuments publics. Cette collection, après avoir passé par le bâtiment de l'université, fut installée définitivement dans les salons de l'hôtel-de-ville où elle se trouve aujourd'hui. La protection de l'impératrice Joséphine fut favorable, dès son origine, au Musée de Nancy, qui depuis n'a pas été oublié par le gouvernement. Aussi les tableaux des artistes modernes n'y cèdent-ils pas aux anciens. C'est pour ce Musée que fut commandé, en 1829, par Charles X, à Eugène Delacroix, le tableau de la mort de Charles le Téméraire. On y remarque la Vue de Dieppe, d'Eugène Isabey, et deux œuvres de son père, qui lui-même est né à Nancy; mais, en général, le grand reproche que je ferai à ce brillant Musée, c'est de n'avoir pas été assez friand des œuvres des artistes lorrains. L'on y voit bien un paysage du grand Claude Gelée, et aussi quelques tableaux de Jean Girardet et de Claudot, et un portrait de Charles IV, par Deruet, peintre de fêtes et cérémonies, dont nous avons parlé à propos du Musée d'Orléans. Mais où donc les curieux iront-ils chercher, si ce n'est à Nancy, quelques morceaux de cette charmante pléiade d'artistes qui illustra la cour des ducs de Lorraine, de ces frères d'école et de talent du célèbre Callot: Claude et Israël Henriet, Jacques Bellange, Jean Leclerc, Claude Spierre, et plus tard Charles et Provençal, sans parler des sculpteurs lorrains qui furent plus nombreux et plus habiles peut-être encore que les peintres? Le Musée de Nancy devrait être le sanctuaire des artistes lorrains, et l'histoire de l'art en Lorraine mériterait tout un volume.



Musée de Nancy. — Le Sauveur du monde, attribué à Léonard de Vinci. — Haut., 46 centimètres; larg., 39 centim. — D'après un dessin de Grandville.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

LES ACTEURS IMPROVISÉS.



D'après un dessin de Fragonard, conservé dans la collection de M. Walferdin.

La sœur aînée a dressé les deux chiens sur le banc de pierre; l'un d'eux, enveloppé dans le châle rouge qu'elle vient de quitter et coiffé de ses deux larges oreilles, a l'air de M. le conseiller dans sa perruque d'apparat et dans sa robe des grandes audiences; l'autre, un large chapeau sur l'oreille, la tête en arrière et la patte droite à hauteur des hanches, ressemble au chevalier quand il a sa coiffure espagnole et la main sur la garde de son épée.

Tout l'auditoire, qui a saisi les deux ressemblances, applaudit à la maligne jeune fille qui fait parler successivement chacun de ses acteurs improvisés.

— Respect à la justice, messieurs! s'écrie-t-elle pour le conseiller: c'est moi qui décide de la fortune, de l'honneur, du repos des familles! Nul ne peut me contester la capacité nécessaire pour cela, je l'ai achetée vingt mille livres! Seulement, comme je dois encore une partie de ma charge, n'oubliez pas de voir mon secrétaire quand vous voudrez gagner votre procès. A cette condition, vous trouverez toujours en moi un magistrat irréprochable, c'est-à-dire qui dort parfois à l'audience, mais qui ne rit jamais.

Puis, se tournant vers l'épagneul de manchon, transformé en officier, elle reprend, en imitant la voix du chevalier :

— Palsambleu! mesdemoiselles, vous voyez en moi le cavalier le plus occupé du royaume. Ce matin j'étais témoin du marquis et du comte, qui ont tiré l'épée pour la prééminence entre Gluck et Piccini, qu'ils ne connaissent ni l'un ni l'autre; de là je me suis rendu à une partie de *biribi*, où j'ai perdu cinquante louis; puis à la toilette de la vicomtesse pour lui lire la dernière épître de La Harpe. En vous quittant, je dois assister à une séance de mesmérisme, et à une expérience sur la transmutation du sang. Je dîne ensuite avec Franklin, et j'entends ce soir, chez le duc, la dernière pièce de Caron Beaumarchais! C'est une existence affreusement fatigante; mais, que voulez-vous? les gens bien nés doivent se sacrifier au plaisir de la société!

Tout l'auditoire éclate de rire en s'écriant :

— C'est cela! c'est cela!

Et les deux chiens, qui ne comprennent rien à la gaieté des spectateurs, prennent un air grave qui les rend encore plus plaisants.

Car ce qui amuse dans cette mascarade, c'est justement le contraste de la réalité et du costume; c'est la toge judiciaire sous laquelle passe une queue en éventail et le chapeau cavalier cachant, à demi, un museau velu. Nous trouvons là une parodie du monde.

Qui sait si les esprits satiriques n'y verraient point un symbole! Que de gens dans la vie n'ont, comme nos deux acteurs, que l'enveloppe du rôle qu'ils remplissent! Que de coiffures et de toges font croire à des magistrats et à des chevaliers qui n'existent pas! Le monde est un grand carnaval qui trompe les ignorants, et où les sages seuls devinent, sous le déguisement, la queue et le museau!

Tristes vérités, direz-vous! oui, si les lois providentielles ne corrigeaient point sans cesse les erreurs ou la méchanceté des hommes! Derrière tous ces masques ridicules et incapables se cache une sagesse souveraine: tandis qu'ils s'agitent, Dieu nous conduit! Ce grand drame où nous jouons tous un personnage plus ou moins brillant, plus ou moins utile, aucun de nous n'en règle à sa fantaisie les incidents; un auteur invisible en a combiné d'avance toute la marche; il ne nous a laissé que le droit d'improviser notre rôle, humble ou éclatant, noble ou misérable, selon le choix de notre conscience. Les hommes peuvent se distribuer sur la terre

les personnages du *scenario* humain; mais Dieu seul a le secret du dénoûment!

LA MER.

Voy. p. 94.

§ 10. La mer en mouvement. — Les marées.

Le phénomène des marées est l'un des plus curieux de la nature : il montre la relation qui existe entre notre globe terrestre et les autres corps planétaires sous l'influence de la loi d'attraction qui règle tous leurs mouvements : aussi n'a-t-on pu bien comprendre que depuis Newton la cause de ce mouvement alternatif qui deux fois par jour soulève les eaux sur les côtes de l'océan par un *flux* ou mouvement ascendant régulier, et deux fois les abaisse par un mouvement inverse ou de *reflux*.

Les philosophes de l'antiquité n'en eurent aucune idée tant qu'ils ne connurent que la Méditerranée, sur laquelle les mêmes causes ne peuvent produire de marées bien sensibles, en raison de sa faible étendue par rapport à l'Océan. Plus tard, lorsque les expéditions d'Alexandre eurent conduit les Grecs jusqu'à l'embouchure de l'Indus, ils apprirent l'existence de ce phénomène sur les côtes de la mer des Indes. Ce ne fut pas sans effroi qu'ils se virent pour la première fois exposés à la fureur des vagues qui revenaient après avoir abandonné, depuis six ou huit heures, leurs vaisseaux à sec sur la plage. Aujourd'hui encore nous éprouvons la même surprise quand, habitants de l'intérieur, nous arrivons pour la première fois en présence de la mer, dans quelque petit port de nos côtes de l'ouest. Si la mer est basse en cet instant, nous voyons les petits bâtiments et les bateaux des pêcheurs assis sur la grève ou dans la vase, ou à demi couchés sur le flanc, tandis que la plage se montre à sec sur une vaste étendue; puis, quelques heures après, nous revoyons les mêmes navires flottant sur la mer qui revient couvrir ces vastes grèves pour les abandonner encore six heures plus tard.

De même que les pasteurs chaldéens et les agriculteurs égyptiens ont dû les premiers étudier et connaître l'ordre des phénomènes célestes qui seuls pouvaient leur servir de calendrier pour régler leurs travaux, de même les pêcheurs des côtes de l'Océan ont dû les premiers connaître, en partie au moins, les lois du retour périodique des marées qui devaient permettre ou empêcher leur navigation le long des côtes et leur retour au rivage. Ce retour de la marée, en effet, n'a point lieu chaque jour à la même heure; la lune se lève chaque jour plus tard de 40 à 65 minutes environ, la marée retarde comme la lune; et quand, 29 ou 30 jours plus tard, l'heure du lever de la lune est redevenue la même, la marée, par suite de ses retards successifs, se trouve avoir lieu également à la même heure que le mois précédent. Mais au lieu d'une seule marée en vingt-quatre heures comme il n'y a qu'un lever de la lune, c'est deux marées, deux périodes d'élévation et d'abaissement des eaux, qu'on observe, de même que la lune, à douze heures et demie environ d'intervalle, passe au méridien à notre zénith et au point opposé du ciel, au nadir. D'ailleurs l'heure de la marée est différente dans les divers ports de l'Océan où l'on voit la lune en même temps au méridien, et la marée est bien plus forte à l'époque des pleines lunes et des nouvelles lunes que pendant le reste du mois, et encore plus forte à l'époque des équinoxes, sans parler des retards accidentels provenant de l'action des vents. Pour expliquer toutes ces variations, il fallait que les lois de l'attraction fussent bien connues; c'est en effet cette cause des phénomènes célestes qui produit aussi les marées.

L'attraction puissante des corps planétaires les uns par les autres leur eût fait prendre une forme elliptique ou allongée dans le sens suivant lequel elle s'exerce si, dans l'origine, et quand ils étaient encore mous ou à l'état de fusion, ils n'eussent pas été animés d'un mouvement de rotation sur eux-mêmes. Ce mouvement a donné aux corps planétaires, avant leur consolidation, la forme d'un sphéroïde aplati aux pôles et plus soulevé à l'équateur, où, pour notre globe en particulier, la surface des mers comme celle des continents se trouve ainsi plus loin du centre que vers les pôles.

Mais ce que la force attractive du soleil et de la lune ne peut opérer sur la partie consolidée du globe terrestre aujourd'hui, elle le fait pour la portion encore liquide à la surface, c'est-à-dire pour les eaux de l'Océan, qui prennent en conséquence la forme d'un ellipsoïde allongé dans le sens où s'exerce cette force. Il y a donc, par rapport à la partie solide de l'écorce terrestre, un soulèvement des eaux vis-à-vis le soleil et sur le point directement opposé, et, par suite du mouvement diurne, ce double soulèvement change de place à la surface et paraît suivre le soleil dans sa course de chaque jour, faisant ainsi une double marée solaire dans vingt-quatre heures. La lune elle-même, quoique quarante-neuf fois moins volumineuse que la terre, agit par attraction sur les eaux de la mer avec une force qui, pour être soixante-quinze fois moindre que celle qui l'a réduite au simple rôle de satellite, est encore beaucoup plus sensible que celle du soleil, si bien que la marée lunaire, produite de la même manière à douze heures et demie environ d'intervalle dans le même lieu, ou deux fois dans vingt-quatre heures quarante minutes, et faisant ainsi le tour du globe un peu plus lentement que la marée solaire, est deux ou trois fois plus forte. Ces deux marées s'ajoutant l'une à l'autre quand les deux astres passent ensemble au méridien ou dans le point opposé du ciel, c'est-à-dire dans les nouvelle et pleine lunes, c'est alors leur somme qui produit une marée plus forte. Lorsque au contraire les deux astres sont à 90° d'intervalle, c'est-à-dire dans les premier et dernier quartiers, c'est leur différence seule, ou l'excès de la marée lunaire sur la marée solaire, qu'on observe sur les côtes qui ont la lune au méridien. Au reste, ce n'est pas le jour même de la nouvelle lune ou de la pleine lune qu'a lieu la plus grande marée, mais un jour et demi après. De même l'heure de la plus grande hauteur des eaux n'est pas celle du passage de la lune au méridien. Cela tient à ce que l'ébranlement d'une si grande masse de liquide ne peut se propager instantanément.

On conçoit maintenant pourquoi une mer étroite comme la Méditerranée ne peut avoir que des marées peu sensibles. Le soulèvement des eaux ne peut se faire qu'aux dépens d'une masse de liquide soumise à la même influence partout à la fois ou à quelques heures d'intervalle seulement; tandis que dans l'Océan, qui entoure le globe entier, c'est toute la masse des eaux qui obéit à cette attraction dont les effets ne nous paraissent grands qu'en raison de notre petitesse même.

On s'explique aussi pourquoi les marées sont plus fortes quand les deux astres se trouvent en même temps sur l'équateur au temps des équinoxes; pourquoi aussi elles sont plus fortes au fond des golfes qui vont en se rétrécissant dans le sens même où la marée se propage. C'est là ce qui nous apprend pourquoi les marées de Grandville et de Saint-Malo sont deux ou trois fois plus fortes que celles de Cherbourg, de Brest et de Lorient.

Quant au mouvement produit dans les eaux par les marées, il se manifeste sur la côte par des vagues ou des ondes successives, comme celui qui provient de l'action seule des vents ou de quelque secousse atmosphérique lointaine en pleine mer; et ces vagues, se confondant avec celles dont l'origine est différente, sont modifiées de même à leur surface par l'impulsion directe ou contraire du vent. Mais il faut remarquer ici que le mouvement produit par l'attraction des astres se faisant sentir à une plus grande profondeur que les ondes superficielles dues à quelque phénomène atmo-

sphérique, il en doit résulter sur certaines côtes des vagues de fond; en d'autres termes, le mouvement ondulatoire propagé jusqu'au fond venant à rencontrer un escarpement à une certaine distance du rivage, au lieu d'une pente douce, son impulsion réagit dans le sens de la hauteur pour soulever davantage les vagues de la surface et leur donner une nouvelle force. Ce sont ces vagues de fond qui, dans certains temps, arrachent ces *Laminaria*, ces grands fucus coriaces longs de cinq à six mètres, qu'elles abandonnent plus tard, avec d'innombrables zoophytes et mollusques, en s'étalant sur la plage.

La suite à une prochaine livraison.

LE PARCHEMIN.

Les anciens connaissaient trois espèces de parchemin : le blanc, le jaune et le pourpre. Les Romains et les Grecs faisaient des deux premiers genres de parchemin un usage très-fréquent. Cicéron raconte que de son temps on préparait ces membranes avec une si grande perfection qu'il avait vu l'Iliade d'Homère écrite sur un parchemin assez délié pour être renfermé tout entier dans une coquille de noix. On l'obtenait en dépilant les peaux de mouton ou de chèvre et les passant à la chaux ; on les étendait ensuite sur les cendres pour les décharner et les réduire à l'épaisseur convenable. Il n'y avait plus qu'à les adoucir en les frottant avec une pierre ponce.

On commença à faire un tel usage de ce produit vers le huitième siècle que, pour satisfaire aux besoins de la consommation, on prit la funeste habitude de racler du parchemin écrit pour y écrire de nouveau.

Cette méthode, qui détruisit tant de précieux ouvrages, dura jusqu'au quatorzième siècle. Le parchemin rouge était surtout employé pour les manuscrits de l'Église.

Quelques auteurs prétendent que le nom du parchemin vient du latin *pergamena*, dénomination dérivée du nom de la ville de Pergame. L'invention est attribuée à Comènes II, qui en était roi. Mais il paraît certain que les anciens Perses, suivant Diodore, écrivaient toutes leurs histoires sur des peaux; et, d'après l'historien Josèphe, la copie des livres saints qui fut envoyée par le grand prêtre Éléazar à Ptolémée Philadelphe, était faite sur une membrane très-fine.

PIEVE.

Chacun connaît ces marchands de cartes géographiques et de gravures qui s'en vont de village en village portant sur leur dos des cartons remplis d'images de saints, de rois et d'empereurs. Pour beaucoup de gens, ces marchands sont comme des cigognes. Ils arrivent à la même époque, mais on ne sait d'où ils viennent. Ils viennent d'un des cantons du Tyrol, de Pieve, qui est pour nous un exemple de l'état de prospérité auquel un pauvre village peut s'élever quand plusieurs générations de familles honnêtes et intelligentes s'y succèdent.

Pieve est bâti sur un sol stérile qui ne produit que de mauvaises récoltes. Pendant longtemps ses habitants firent un commerce de pierres à fusil, qui leur donnait beaucoup de peine et leur rapportait fort peu. Un riche marchand de gravures et d'œuvres d'art, M. Remondini de Bassaro, ayant remarqué leurs habitudes laborieuses, leur remit d'abord quelques images sans valeur, puis peu à peu leur en confia de meilleures et les amena ainsi à entreprendre un nouveau négoce. Ils commencèrent à parcourir le Tyrol, la Suisse, une partie de l'Allemagne, et retirèrent de leurs excursions un honnête profit. Leur cargaison de gravures, de portraits enluminés, était pour eux plus agréable qu'un sac de pierres à fusil; puis elle était plus facile à porter et d'un débit plus avantageux. Bientôt ils furent en état de faire cet attrayant trafic avec le fruit de leurs bénéfices, sans recourir à l'emprunt, et on les vit établir avec une rapidité incroyable des entrepots, des sociétés de commerce, à Augsbourg, Strasbourg, Amsterdam, Hambourg, Lubeck, Copenhague, Stockholm, Varsovie, Berlin. Chaque année ils étaient dans ces villes et dans un grand nombre d'autres une quantité de cartes géographiques et de gravures précieuses. Une de leurs sociétés a même porté ses spéculations jusqu'à Tobolsk; une autre jusqu'à Philadelphie, en Amérique; et tous ces gens si entreprenants viennent du pauvre village de Pieve!

Outre ces négociants sédentaires, établis dans de riches magasins, il y en a un grand nombre d'autres qui parcourent, avec la même cargaison de cartes et de dessins, les diverses contrées de l'Europe.

Avant la révolution française, celui qui, dans les mois de l'été, eût visité le village de Pieve, n'y aurait vu que des femmes, des vieillards, des enfants : tous les hommes étaient dans un pays ou dans un autre. En automne, ils rapportaient au logis une bonne somme d'argent, et trouvaient la maison tenue en ordre et les champs cultivés par les femmes : c'était le beau temps de Pieve. Depuis les longues années de troubles et de guerres qui ont agité toute l'Europe, la commune de Pieve a beaucoup décliné. Cependant il n'est pas une maison du village qui n'ait chaque année encore un de ses habitants en route. Tout jeune, le fils accompagne son père dans ses excursions, puis le remplace dans les affaires, tandis que le vieillard goûte en paix le fruit de ses longs voyages et de son intelligence.

LA CALIFORNIE.

LES CHERCHEURS D'OR.

La Californie faisait autrefois partie de la province de la Nouvelle-Espagne, située au nord-ouest du Mexique. Elle se partage en deux contrées, la basse Californie et la haute Californie.

La *basse Californie*, formée par cette longue presqu'île comprise entre l'océan Pacifique et le golfe de Californie ou mer Vermeille, fut découverte en 1534 par Cortez. C'est un pays rude, montueux, dépourvu de cours d'eau. Sa seule ville, *Loretto*, décroît en importance tous les ans. Les habitants, au nombre d'environ quatre mille, tant Indiens que missionnaires, n'ont d'autre commerce que la vente de quelques vivres aux navires baleiniers.

La *haute Californie*, comprise entre le 32e et le 42e degré de latitude, au nord de la précédente, est bornée par l'Orégon, l'océan Pacifique, la basse Californie, la mer Vermeille et la province mexicaine de Sonora. C'est la contrée dont les mines d'or ont si vivement éveillé la curiosité publique dans ces derniers temps.

Elle est coupée par deux chaînes de montagnes, les monts Californiens et la Sierra-Nevada, qui la partagent en un grand nombre de vallées, dont quelques-unes sont d'une merveilleuse fertilité. Plusieurs rivières l'arrosent; le Colorado et le Sacramento sont les plus importantes.

Les Espagnols ne commencèrent à s'occuper un peu sérieusement des Californiens qu'en 1697. Ce fut alors que des jésuites vinrent prêcher l'Évangile aux Indiens, et les initier à la civilisation. Une tradition du pays aida singulièrement leurs efforts. Elle racontait qu'un être surhumain, nommé Quetzalcoatl, avait autrefois débarqué au Mexique pour y donner des lois et enseigner les différents arts utiles à la vie. Obligé de repartir au bout de quelque temps, il avait promis de revenir ou d'envoyer un de ses délégués pour compléter son œuvre. Aussi, lorsque les moines se présentèrent, les Indiens ne doutèrent point que le saint patron ne fût Quet-

zalcoatl lui-même, et ils les accueillirent avec de grands témoignages de soumission et de joie.

Ceux-ci les catéchisèrent et réussirent à réunir ces peuples ignorants, mais d'humeur docile, dans vingt-deux missions, qui embrassaient tout le territoire entre San-Diego et San-Francesco.

De son côté, le gouvernement espagnol divisait la haute Californie en quatre provinces ou *presidios :* celles de San-



Carte de la Californie. — D'après M. de Mofras.

Francesco, de Monterey, de Santa-Barba et de San-Diego. Chacun des lieux que nous venons de nommer était un centre d'action pour l'autorité ; le gouverneur général résidait à Monterey.

Mais lorsque le Mexique se sépara de la mère-patrie, toute cette organisation administrative fut détruite, et le pays resta abandonné à lui-même, sans autre gouvernement que l'autorité demi-spirituelle et demi-temporelle des Franciscains.

Monterey perdit par suite toute son importance, et aujourd'hui la fièvre de l'or, qui attire tout le monde vers les montagnes, l'a complétement dépeuplée.

La Californie, abandonnée par l'Espagne et par le Mexique, ne pouvait manquer de tomber au pouvoir des Américains du nord qui cherchent toujours à s'étendre vers le sud-ouest. Ils l'ont, en effet, ajoutée à leur territoire et ont établi un gouverneur yankee à San-Francesco.

Jusque-là, rien n'avait attiré particulièrement l'attention de la confédération, ni de l'Europe sur la haute Californie dont la fertilité était connue, mais qui, vu l'éloignement et la difficulté des communications, semblait devoir échapper longtemps à l'activité colonisatrice des Américains. Le hasard d'une découverte est venu tout changer.

En 1830, un lieutenant suisse, obligé de quitter la garde royale par suite de la révolution de juillet, était passé en Amérique et s'était établi sur les bords du Sacramento, dans la haute Californie. Il s'y était fait concéder un territoire



Monterey, dans la haute Californie. — D'après M. de Mofras.

d'environ trente lieues carrées, et avait attiré près de lui un grand nombre des habitants de la province. Son exploitation agricole avait prospéré. Il possédait déjà, en 1842, trois mille bœufs et mille chevaux.

Ayant entrepris sur une grande échelle la chasse des buffles, il établit des relations avec les colonies russes de Ross et de Bodéga, qu'il finit par acheter à l'empereur pour une somme de trente mille dollars.

Il y a un an, il fit nettoyer un cours d'eau qu'il voulait barrer pour établir une scierie, et s'aperçut que le sable et le gravier qu'il en avait retirés contenaient des *pepitas* d'or natif!

Cette découverte fut bientôt connue; on sut que tous les affluents du Sacramento renfermaient des paillettes du métal précieux, qu'il y en avait dans les rochers des montagnes. Aussitôt la population entière, à vingt-cinq lieues à la ronde, se précipita vers les gisements: les villes furent abandonnées. Le colonel Masson, qui commandait à San-Francesco, vit toute sa garnison déserter.

Dans cette première curée, les gains des chercheurs d'or furent quelquefois fabuleux. Un seul mineur ramassait pour cinq mille francs de métal dans un jour. Un M. Saint-Clair, qui parvint à enrôler cinquante Indiens en les payant très-chèrement, réalisa en cinq semaines un bénéfice de près de cent mille francs. Au mois d'octobre dernier, on estimait que la récolte journalière de poudre d'or montait à un demi-million par jour, et l'on calculait que l'exploitation annuelle, en tenant compte des maladies et des chômages forcés par suite du mauvais temps, irait à environ cent vingt millions pour l'année.

Mais aussi tout manquait aux chercheurs d'or: vivres, habitations, vêtements. Les objets de première nécessité étaient montés à des prix incroyables. Ainsi, au même mois d'octobre, un chapeau se vendait 70 piastres (350 francs); la bouteille d'eau-de-vie s'était payée jusqu'à 100 francs; une couverture de laine 400 francs!

Les salaires étaient nécessairement dans la même proportion: on payait une piastre (5 francs) par heure aux hommes qui voulaient bien débarquer les marchandises. Les bons ouvriers gagnaient 60 francs par jour; encore ne pouvait-on

s'en procurer à ce prix, la recherche de l'or rapportant au moins le double à tous ceux qui voulaient s'y livrer.

Depuis octobre, cet état de choses s'est un peu modifié. Beaucoup de navires ont été expédiés des différents ports des États-Unis et de l'Europe avec des chargements de vivres et d'autres objets d'une utilité journalière. Les Américains ont fabriqué des maisons de bois et de fer, qu'ils ont expédiées pour le nouvel *Eldorado*, où elles doivent être montées et mises en état de recevoir les chercheurs d'or. Cependant, comme le nombre des émigrants augmente chaque jour, que tous les ports du monde envoient des Argonautes à cette autre Colchide, il y a lieu de penser que les objets de consommation conserveront longtemps une valeur très-élevée.

La fin à une prochaine livraison.

Une faiblesse naturelle aux gens supérieurs et aux petites gens, lorsqu'ils ont commis une faute, est de la vouloir faire passer pour l'œuvre du génie, pour une vaste combinaison que le vulgaire ne peut comprendre. L'orgueil dit ces choses-là, et la sottise les croit. CHATEAUBRIAND.

SUR L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE.

On se transporte en esprit dans les cours des anciens rois, dans les secrets des anciens peuples; on s'imagine entrer dans les délibérations du sénat romain, dans les conseils ambitieux d'un Alexandre ou d'un César, dans les jalousies politiques et raffinées d'un Tibère. Si c'est pour en tirer quelque exemple utile à la vie humaine, à la bonne heure: il le faut souffrir et même louer, pourvu qu'on apporte à cette recherche une certaine sobriété. Mais si c'est, comme on le remarque dans la plupart des curieux, pour se repaître l'imagination de ces vains objets, qu'y a-t-il de plus inutile que de se tant arrêter à ce qui n'est plus, que de rechercher toutes les folies qui ont passé dans la tête d'un mortel, que de rappeler avec tant de soin tout cet attirail de vanité, qui de lui-même s'est replongé dans le néant d'où il était sorti?

BOSSUET.

LA DEMEURE, LA FAMILLE, LA CHASSE ET LES VICTIMES DU CERCERIS BUPRESTICIDA.

Monsieur le directeur,

Dans un article de votre recueil, il a été fait mention légèrement du *Cerceris bupresticida;* il me semble que la monographie de cet insecte extraordinaire vaut quelques pages spéciales, et je vous demande la permission de vous adresser à ce sujet plusieurs détails fort intéressants que j'extrais du beau mémoire de M. Léon Dufour, premier historien du Cerceris.

Je ne vois dans l'histoire des insectes, dit le célèbre entomologiste, aucun fait aussi curieux, aussi extraordinaire, que celui dont je vais vous entretenir. Il s'agit d'une espèce de Cerceris qui a un goût des plus recherchés, puisqu'il n'alimente sa femelle qu'avec les espèces les plus distinguées, les plus somptueuses du genre richard ou *Buprestis*. Les faits, qui sont positifs et matériels, paraîtront presque un roman à ceux qui n'en ont jamais vu de semblables. Abordons-les.

En juillet 1840, dit le célèbre entomologiste, étant allé faire une visite, comme médecin, dans la maison de M. Diris, je lui rappelai qu'il avait fait l'année précédente une superbe capture de Buprestes, et je m'informai des circonstances qui l'avaient accompagnée. La conformité de saison et des lieux me faisait espérer de renouveler moi-même cette conquête: mais le temps était ce jour-là sombre et frais, peu favorable, par conséquent, à la circulation des hyménoptères. Néanmoins, nous nous mîmes en observation dans les allées du jardin, et ne voyant rien venir, il me restait la ressource de me courber sur le sol pour y chercher des habitations d'hyménoptères fouisseurs. Un léger tas de sable récemment remué et formant comme une petite taupinière arrêta mon attention. En le grattant, je reconnus qu'il masquait l'orifice d'un conduit qui s'enfonçait profondément. Au moyen d'une bêche, nous défonçons avec précaution le terrain, et nous ne tardons pas à voir briller des élytres éparses du Bupreste si convoité. Bientôt ce ne sont plus des élytres isolées, des fragments, que je découvre, c'est un Richard tout entier, ce sont trois, quatre Richards qui étalent leur or et leurs émeraudes. Je n'en croyais pas mes yeux. Mais ce n'était là qu'un prélude de mes jouissances. Dans le chaos des débris de l'exhumation, un autre insecte se présente et tombe sous ma main; c'était le ravisseur des Buprestes, qui cherchait à s'évader du milieu de ses victimes; c'était le Cerceris. Ses repaires furent bientôt reconnus. Ils étaient exclusivement pratiqués dans les maîtresses allées du jardin, où le sol plus battu, plus compacte à sa surface, offrait à l'hyménoptère fouisseur des conditions nécessaires de solidité pour l'établissement de son domicile souterrain. Nous en visitâmes une vingtaine environ, et, je puis le dire, à la sueur de mon front. Les nids, et par conséquent les provisions, ne se rencontrent qu'à un pied de profondeur. Aussi, pour éviter leur dégradation, il convient, après avoir enfoncé dans la galerie du Cerceris un chaume de graminée ou une tige grêle de plante qui serve de jalon et de conducteur, d'investir la place par une ligne de sape carrée, dont les côtés soient distants de l'orifice ou du jalon d'environ sept à huit pouces. Il faut saper avec une pelle de jardin, de manière que la motte centrale, bien détachée dans son pourtour, puisse s'enlever en une ou deux pièces que l'on renverse sur le sol pour la briser ensuite avec circonspection. Telle est la manœuvre qui m'a réussi.

Tout véritable entomologiste eût partagé notre enthousiasme, à la vue des belles espèces de Buprestes que cette exploitation si nouvelle étala successivement à nos regards empressés. Il fallait entendre nos exclamations, nos acclamations, toutes les fois qu'en renversant de fond en comble la mine, on mettait en évidence de nouveaux trésors, rendus plus éclatants encore par l'ardeur du soleil, et lorsque nous découvrions des larves tout incrustées de cuivre, de bronze ou d'émeraudes. Moi qui suis un entomophile praticien, et depuis, hélas! trois ou quatre fois dix ans, je n'avais jamais assisté à un spectacle si ravissant, je n'avais jamais vu pareille fête. Notre admiration, toujours progressive, se portait alternativement de ces brillants coléoptères au discernement merveilleux, à la sagacité étonnante du Cerceris qui les avait ainsi enfouis et emmagasinés. Le croiriez-vous? sur plus de quatre cents individus de ces coléoptères, l'investigation la plus scrupuleuse n'a jamais aperçu un seul fragment, le plus mince débris, qui n'appartinssent point au vieux genre Bupreste. La plus minime erreur n'a point été commise par notre savant hyménoptère prédateur, par cet habile bupresticide.

Quels enseignements à puiser dans cette intelligente industrie d'un si petit insecte! Quel prix Latreille n'aurait-il pas attaché au suffrage de ce Cerceris en faveur de la méthode naturelle! Quelle critique n'y voyons-nous pas de cette manie germanique de multiplier les noms des genres en détruisant jusqu'à celui du type principal, pour surcharger la mémoire de noms plus ou moins baroques, lorsqu'on pourrait se borner à établir dans le même groupe générique des divisions pour faciliter l'étude des espèces!

Mais passons maintenant aux diverses manœuvres du Cerceris pour établir et approvisionner ses nids. J'ai déjà dit qu'il choisit les terrains dont la surface est battue, com-

pacte et solide; j'ajoute que ces terrains doivent être secs et exposés au grand soleil: il y a dans ce choix une intelligence ou, si vous voulez, un instinct qu'on serait tenté de croire le résultat de l'expérience. Une terre meuble, un sol uniquement sableux, sont, sans doute, bien plus faciles à pénétrer; mais comment y pratiquer un orifice qui pût rester béant pour le besoin du service, et une galerie dont les parois ne fussent pas disposées à s'ébouler à chaque instant, à se déformer, à s'obstruer à la moindre pluie? Ce choix est donc rationnel ou parfaitement calculé. Notre hyménoptère fouisseur creuse sa galerie au moyen de ses mandibules et de ses tarses antérieurs, qui à cet effet sont garnis de piquants roides faisant l'office de rateaux. Il ne faut pas que l'orifice ait seulement le diamètre du corps du mineur, il faut qu'il puisse admettre une proie bien plus épaisse que lui. A mesure que le Cerceris s'enfonce dans le sol, il amène au dehors les déblais, et ce sont ceux ci qui forment le tas que j'ai comparé plus haut à une petite taupinière. Cette galerie n'est pas verticale, ce qui l'aurait infailliblement exposée à se combler, soit par l'effet du vent, soit par bien d'autres causes. Non loin de son origine, elle forme un coude qui le plus souvent m'a semblé dirigé du midi au nord pour revenir ensuite obliquement vers l'axe perpendiculaire. Elle a de sept à huit pouces de longueur. C'est au delà de sa terminaison que l'industrieuse mère établit les berceaux de sa postérité. Ces derniers sont cinq cellules séparées et indépendantes les unes des autres, disposées en une sorte de demi-cercle, creusées de manière à avoir la forme et presque la grandeur d'une olive, polies et solides à leur intérieur. Chacune d'elles est assez grande pour contenir trois Buprestes, qui sont la ration ordinaire pour chaque larve. Il paraît que la mère pond un œuf au milieu des trois victimes, et bouche ensuite la cellule avec de la terre, de manière que quand l'approvisionnement de toute la couvée est terminé, il n'existe plus de communication avec la galerie.

Quand le Cerceris revient de la chasse avec son gibier entre les pattes, il met pied à terre à la porte de son logis souterrain, et l'y dépose momentanément. Il entre tout aussitôt à reculons dans sa galerie, saisit la victime avec ses mandibules et l'entraîne au fond du clapier. Je l'ai aussi surpris souvent pénétrant dans sa tanière sans aucun butin. Dans ce cas, lorsque les cellules sont en construction ou tout récemment approvisionnées, on conçoit la présence de la mère: elle travaille avec les matériaux qu'elle trouve à pied d'œuvre. Mais lorsque, vers la mi-août, les provisions sont consommées et les larves hermétiquement recluses dans leurs cocons, vous voyez encore entrer le Cerceris dans sa galerie sans y rien apporter. Il est évident alors que la vigilante mère va s'assurer, par des visites réitérées, qu'aucun ennemi, qu'aucun accident ne menace ou ne dérange le précieux réceptacle de sa progéniture. Il m'est souvent arrivé de la rencontrer au fond de sa galerie vers la fin du jour, et il est probable qu'elle y passe la nuit.

Il est encore dans les manœuvres de notre destructeur de Buprestes un fait fort singulier, analogue à celui qui fut remarqué dans l'histoire de l'*Odynerus spinipes*. Les Buprestes enterrés, ainsi que ceux dont je me suis emparé entre les pattes de leurs ravisseurs, sont toujours dépourvus de tout signe de vie, en un mot, ils sont décidément morts. Mais je remarquai avec surprise que, quelle que fût l'époque de l'inhumation de ces cadavres, non-seulement ils conservaient toute la fraîcheur de leur coloris, mais ils avaient les pattes, les antennes, les palpes et les membranes qui unissent les parties du tronc parfaitement souples et flexibles. On ne reconnaissait en eux aucune mutilation, aucune blessure apparente. On croirait d'abord en trouver la raison, pour ceux qui sont ensevelis, dans la température fraîche des entrailles du sol, dans l'absence de l'air et de la lumière, et, pour ceux enlevés aux ravisseurs, dans une mort très-récente. Mais observez, je vous prie, que, lors de mes exploitations, après avoir placé isolément dans des cornets de papier les nombreux Buprestes exhumés, il m'est souvent arrivé de ne les enfiler avec les épingles qu'après trente-six heures de séjour dans les cornets. Eh bien! malgré la sécheresse et la vive chaleur de juillet, j'ai toujours trouvé la même flexibilité dans leurs articulations. Il y a plus, c'est qu'après ce laps de temps, j'ai disséqué plusieurs d'entre eux, et leurs viscères étaient aussi parfaitement conservés que si j'avais porté le scalpel dans les entrailles encore vivantes de ces insectes. Or, une longue expérience m'a appris que même dans un Coléoptère de cette taille, lorsqu'il s'est écoulé douze heures depuis la mort en été, les organes intérieurs sont ou desséchés ou corrompus, de manière qu'il est impossible d'en constater la forme et la structure. Il y a donc dans les Buprestes mis à mort par le Cerceris quelque circonstance particulière qui les met à l'abri de la dessiccation et de la corruption pendant une ou peut-être deux semaines? Voyons si nous pourrions arriver à la solution de cette question.

J'ai observé que quelques-uns de ces Buprestes, un petit nombre à la vérité, avaient la tête déviée sur un côté et comme luxée, j'étais d'autant plus porté à attacher quelque importance à ce fait, que je venais d'être témoin du suivant. Dans le même temps où j'exploitais les mines de Buprestes, je rencontre plusieurs nids de *Palarus flavipes* approvisionnés avec des espèces et des genres très-variés d'hyménoptères. Ceux-ci morts, mais flexibles dans leurs articulations, avaient tous, sans exception, la tête tordue comme si on les avait étranglés; et pour peu qu'on les maniât sans précaution, ils se décapitaient facilement. Or on le sait, dans les hyménoptères, la tête, très-mobile, n'est unie au prothorax que par un pédicelle, un cou fibro-membraneux; en sorte qu'il n'est pas difficile au Palarus de la tordre avec violence, de la luxer. Cette sorte de strangulation amène inévitablement la lésion intérieure du cordon nerveux qui unit le ganglion céphalique au premier ganglion thoracique. Par l'effet de cette lésion, l'innervation est interceptée, il y a perte absolue de la sensibilité, ce qui détermine à l'instant une paralysie générale suivie tout aussitôt de la mort. C'est absolument comme ce qui arrive dans les grands animaux par la blessure profonde ou la section de la moelle épinière entre la première vertèbre cervicale et le trou occipital. Je suis donc très-porté à croire que le Cerceris occasionne la mort prompte du Bupreste en piquant avec son dard vénénifère la moelle épinière entre la tête et le prothorax. Ce genre d'assassinat est sans doute rendu plus exécutable au moment où ce coléoptère s'efforce de sortir de son étroite prison, ce qui rend sa défense et même ses mouvements impossibles. Il me reste à constater *ex visu* ce meurtre et ses circonstances, ce qui n'est pas facile.

Abordons le phénomène, tout aussi digne de nos recherches, de l'incorruptibilité du cadavre. Dans un intéressant mémoire sur l'*Odynerus spinipes*, on a observé que les chenilles destinées par l'Odynère à la nourriture de ses larves, avaient la faculté de se conserver fort longtemps fraîches et dans un état de léthargie. On a même acquis la certitude que cet état d'engourdissement peut se prolonger près d'une année, ce qui est un fait inouï. L'on pense que le ravisseur peut bien inoculer aux chenilles une liqueur conservatrice, et l'on remarque qu'il était de toute nécessité que les dernières fussent inertes ou paralysées, car les jeunes et tendres larves deviendraient, sans cette condition, infailliblement leur victime. Cette explication est parfaitement applicable à nos Buprestes et à nos larves de Cerceris, toutefois avec cette circonstance que ces Buprestes sont bien positivement morts. La femelle du Cerceris, comme celle de l'immense majorité des hyménoptères, est pourvue d'une glande vénénifique composée de vaisseaux sécréteurs, d'un réservoir et d'un canal excréteur qui aboutit à un dard rétractile placé dans le voisinage de l'anus. Or cet appareil ne se borne pas à être une arme offensive, et l'on doit penser que le liquide

subtil qu'il excrète peut avoir cette précieuse qualité conservatrice dont il vient d'être question ? Pour moi, j'ai cette conviction intime. Il serait bien curieux que l'analyse chimique pût s'exercer sur cette liqueur, et surtout qu'on parvînt à composer un aussi puissant antiseptique. Malgré les découvertes de M. Gannal sur la conservation des chairs, on pourrait peut-être tirer parti de l'observation fournie par nos hyménoptères.

Encore un mot pour terminer :

Il y a dans la mission innée du Cerceris, de placer à une si grande profondeur du sol les berceaux de sa progéniture, un instinct extraordinaire. Cette profondeur est l'indice que les larves doivent passer toute la mauvaise saison dans leurs clapiers.

Ne croirait-on pas que la sollicitude maternelle de ce faible insecte a eu pour but, dans ses travaux souterrains, de prémunir le corps délicat et l'existence passive de ses larves incarcérées contre les glaces et les inondations de l'hiver ? Et cependant la nature, dont il faut respecter jusqu'aux rigueurs ou aux injustices apparentes, a dénié à cette mère si soigneuse le bonheur de voir, de connaître ses enfants ! Et cependant l'expérience n'a pas appris au Cerceris qu'il devait exister un hiver et des frimas, puisqu'il vient au monde à l'époque des plus fortes chaleurs de l'été ; puisque, après avoir satisfait à l'impérieuse loi de la reproduction de l'espèce, et avoir réglé les destinées actuelles et futures de sa famille, l'individu meurt avant la cessation de la température élevée !

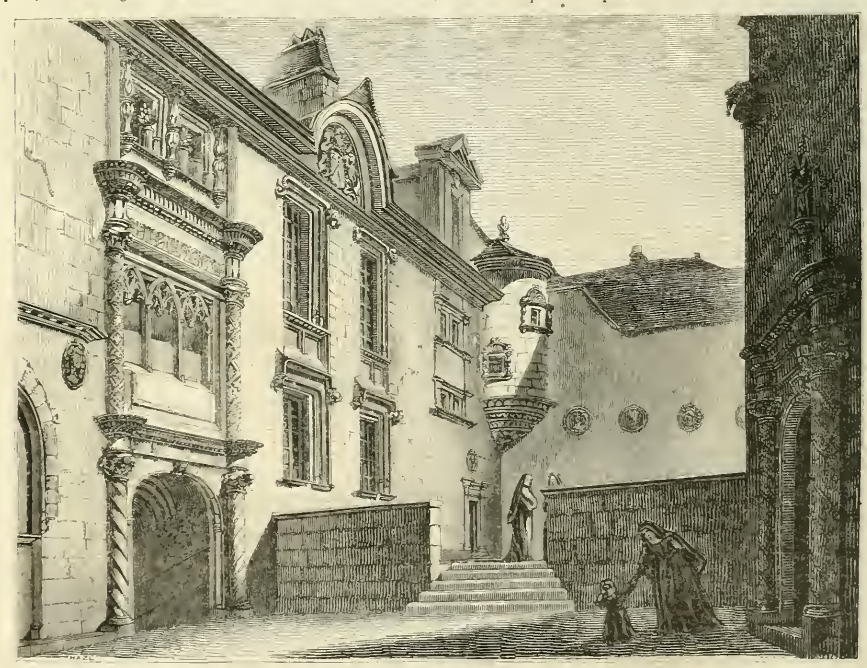
MAISON DES FRÈRES L'ALLEMAND,

A BOURGES.

La partie basse de cette maison, du côté de la rue Bourbonnaux, autrefois le marais de la ville, est la plus ancienne ; les parties qui s'élèvent sur la rue des Vieilles-Prisons sont du temps de Louis XII : le porc épic, le cordon de Saint-Michel, l'hermine, décorent les manteaux de cheminées ; plusieurs cadres extérieurs des croisées sont de la même époque ; mais la plus grande partie de ce petit édifice fut reconstruite en 1503 par les frères L'Allemand ou Allemen, intendants du Languedoc.

Comme tous les monuments de la renaissance, les colonnes, les corniches, les frises, sont ornées d'arabesques et de bas-reliefs d'une délicatesse indescriptible. Rien n'égale le goût de ces charmantes sculptures. Le plafond de la chapelle est d'une seule pierre, et orné de caissons remplis par des emblèmes et des allégories assez difficiles à expliquer.

Plusieurs fois on a offert, pour l'acquisition de cette maison, des sommes considérables. Heureusement elle appartient à la ville, et l'on apprécie son vrai mérite ; on peut même dire qu'elle n'a plus rien à craindre du vandalisme.



La Maison des freres L'Allemand, à Bourges

La tourelle de l'escalier qui est dans la cour haute dont nous donnons le dessin est aussi remarquable par sa forme que par les ornements qui la décorent.

La chronique veut que Louis XI soit né dans cette maison.

Le long d'un pied-droit d'une croisée inférieure dont on ne voit que le commencement de l'arcade dans notre dessin, est placée une inscription en marbre noir qui énonce que cette maison étant bâtie sur un terrain appartenant à trois paroisses, il y a eu procès ; et que sentence fut ainsi rendue : Que la maison relèverait par tiers d'année à chacune d'elles église.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

FABRICATION DU CHARBON DE BOIS.



Fabrication du charbon par meules.

Le charbon ordinaire est, comme chacun sait, le résidu que l'on obtient lorsqu'on calcine le bois, en l'exposant à un certain degré de chaleur sans le brûler, ou du moins en ne le brûlant que partiellement.

Il ne faut pas une température très-élevée pour déterminer la carbonisation. Un peu au-dessus du point d'ébullition de l'eau, le bois desséché par la chaleur brunit de plus en plus, en dégageant divers produits gazeux ou à l'état de vapeur. Dès qu'il est devenu d'un noir fauve, et susceptible d'être pulvérisé, on peut s'en servir pour la fabrication de la

poudre ; mais il serait impropre aux usages domestiques, qui excluent les *fumerons*. Pour les usines à feu comme pour la consommation courante, le charbon doit avoir subi une forte calcination.

Il y a plusieurs procédés de carbonisation.

Celui que l'on emploie le plus souvent aujourd'hui est le mode de carbonisation en *meules*, connu sous le nom de *nouvelle méthode des forêts*. On commence par choisir et préparer une aire circulaire ou *faulde*, sur laquelle on place le bois, soit debout, en superposant deux ou trois couches, soit en établissant d'abord autour de l'axe central une petite meule en bois debout, autour de laquelle on dispose les bûches par couches horizontales, suivant la direction des rayons. Les *rondins* ou tronçons ont 0m,85 de longueur et 0m,05 à 0m,15 de diamètre. On les serre autant que possible, et on remplit les vides avec du petit bois. On recouvre ensuite la meule d'une couche de 0m,8 à 0m,10 de ramilles, feuillages, mousses ou autres menus végétaux des forêts, par-dessus laquelle on applique une couverte de 0m,05 à 0m,06, formée de terre mélangée de sable et d'argile. On ménage dans l'axe de la meule, sur toute sa hauteur, une cheminée centrale de 0m,25 environ de diamètre, qui sert à l'allumage, ainsi que sur tout son pourtour et à la base, des *évents* espacés d'environ 0m,60, qui restent ouverts pendant toute la durée de la carbonisation, pour servir à l'introduction de l'air.

Le dressage terminé, on procède à la mise en feu, en jetant dans la cheminée du charbon enflammé et du menu bois. La cheminée reste ouverte pendant un certain temps, afin que tout le centre du tas puisse entrer en ignition. Le charbonnier comble le vide formé par la combustion en faisant tomber le charbon déjà formé au moyen d'une longue perche, et en remplissant constamment la cheminée avec du bois. Quand la combustion est suffisamment active à l'intérieur, on bouche la cheminée ; puis, après quelque temps, on commence à percer dans la couverture, à partir du sommet, des évents qui donnent issue aux produits gazeux. Le charbonnier connaît, à la couleur et au peu d'abondance de la fumée qui se dégage, l'instant où la carbonisation est achevée dans une zone, et il perce successivement de nouveaux évents de haut en bas. A mesure que l'opération avance, la meule s'affaisse de plus en plus. A la fin on bouche tous les orifices, puis on recouvre la meule d'une couche de terre humide que l'on arrose au besoin, et on laisse refroidir pendant vingt-quatre heures. Au bout de ce temps, on enlève la couverture et on retire les charbons que l'on étend sur le sol en lits minces.

Le diamètre ordinaire des meules est de 4 à 6 mètres à la base ; elles contiennent de 40 à 50 stères. Cependant on donne, en certains endroits, jusqu'à 12 ou 14 mètres de diamètre à la base, et alors la meule renferme de 100 à 150 stères.

L'habileté du charbonnier consiste à régler les évents de manière à obtenir un affaissement bien régulier de la meule. Il la garantit des coups de vent ou de forts courants d'air au moyen d'abris ou de paillassons convenablement disposés. L'opération est beaucoup plus difficile pour de grandes meules que pour de petites. Pour celles-là elle peut durer douze, quinze et même dix-huit jours, selon la dureté du bois.

L'ancienne méthode des forêts ne diffère de la nouvelle qu'en ce que les bois sont disposés en tas rectangulaires au lieu de l'être en meules coniques.

Dans l'une et dans l'autre, c'est aux dépens d'une partie du charbon contenu dans le bois que l'on entretient la combustion lente qui détermine la carbonisation. Pour 100 parties de bois, on n'obtient parfois que 15 à 20 parties de charbon : aussi a-t-on cherché à augmenter le produit par la distillation en vases clos. Le bois est placé dans une vaste cornue que l'on humecte à une température convenablement ménagée. Bientôt les produits gazeux se dégagent : on recueille, dans un récipient maintenu à une basse température, les liquides vaporisés ; les gaz proprement dits sont ramenés vers le foyer où ils sont employés à la combustion. Le liquide condensé n'est autre chose que du vinaigre impur, que l'on réussit très-bien à purifier et à rendre propre au service de table. Le vinaigre de bois bien préparé est du vinaigre de même nature que celui qui provient du vin ou de l'alcool. C'est ainsi que le sucre de betterave est du sucre absolument identique au sucre de canne. Dans cette opération de la distillation en vases clos, on a l'avantage d'obtenir un résidu charbonneux d'environ 30 pour 100 du bois employé. Malheureusement, le charbon provenant de cette distillation est trop léger, trop inflammable pour les usages ordinaires ; il développe moins de chaleur, et n'est guère employé que pour la fabrication de la poudre.

Enfin on emploie des procédés intermédiaires qui consistent à recouvrir une meule de carbonisation ordinaire d'une seconde enveloppe ou abri facilement transportable, communiquant par des tubes avec des récipients où l'on condense les liquides. Mais la carbonisation par meules simples est encore actuellement le mode le plus usité.

Notre gravure représente deux petites meules, dont l'une, la plus éloignée, vient d'être mise en feu, et dont l'autre est recouverte pour refroidir, la carbonisation étant terminée.

Les charbonniers forment, dans la population, une classe dont les habitudes diffèrent complétement de celles des autres campagnards adonnés aux opérations de l'industrie. Nomades comme le berger qui dirige incessamment son troupeau vers de nouveaux pâturages, ils n'habitent jamais que des huttes grossières qu'ils élèvent successivement dans les différentes parties des bois qu'ils exploitent. S'ils ne sont pas privés des joies de la famille comme le berger, s'ils partagent avec leur femme et leurs enfants les ennuis de la solitude au milieu des forêts, et même les fatigues de leur rude métier, ils ne peuvent pas, comme l'artisan du village, cultiver un petit jardin attenant à leur habitation. Aussi pendant longtemps la rudesse de leurs mœurs et l'âpreté de leurs formes les ont fait regarder comme des êtres à part, dont on n'approchait qu'avec défiance, souvent même avec effroi. La profondeur et l'étendue des anciennes forêts de la France, l'absence de grandes routes, les idées superstitieuses du moyen âge, les dangers réels des mauvaises rencontres alors si nombreuses, tout tendait à faire figurer le charbonnier dans les récits et dans les légendes qu'on ne racontait qu'en tremblant aux longues veillées d'hiver. Il est encore aujourd'hui le *croque-mitaine* dont les parents peu éclairés menacent leurs enfants. Ce fut probablement un charbonnier dont l'apparition subite détermina les terreurs, puis la démence de l'infortuné Charles VI (v. 1833, p. 48). Mais cette fâcheuse réputation imméritée tend à s'effacer de nos jours. On ne saurait refuser son estime à ces hommes qui mènent une existence constamment laborieuse, et qui savent exercer les devoirs de l'hospitalité.

INSTRUCTION DES AVEUGLES.

Fin. — Voy. p. 201.

II. LECTURE (1).

Les caractères dont l'on se sert pour apprendre à lire aux aveugles ne diffèrent pas seulement des caractères d'imprimerie parce que la lettre est tournée dans un autre sens et n'est pas propre à imprimer en noir, mais encore parce que la queue (voy. fig. 1) est beaucoup plus forte qu'elle ne l'est ordinairement pour supporter une lettre de ce corps (petit-canon), et parce que la lettre repose sur une partie transversale (fig. 2) égalant en étendue les deux tiers de la longueur de la queue. Cette partie transversale a pour objet d'arrêter les lettres qu'on place sur la planche à composition.

Dans l'origine, les lettres, semblables, pour la partie inférieure, aux lettres ordinaires, n'avaient point de chevron

(1) Les figures jointes à cet article sont empruntées à l'ouvrage du docteur Guillié.

transversal, et, n'étant point maintenues sur la planche, elles reposaient seulement sur le fond ; ce qui empêchait de transporter les planches d'un lieu à un autre, comme on peut le faire aujourd'hui. Le chevron a un autre avantage, celui d'offrir un appui à l'extrémité des doigts, et d'offrir, par le contraste d'une surface plane avec une surface élevée, le moyen de reconnaître le relief.

Les lettres sont placées dans une casse (fig. 3) ou longue caisse, partagée en divers petits carrés, en tout semblable à la casse des imprimeurs. Chaque petit carré, qu'on appelle cassetin, renferme une sorte de lettre. Les cassetins sont plus ou moins grands, selon que les lettres qui s'y trouvent sont d'un usage plus ou moins fréquent. La casse est partagée en deux parties égales : l'inférieure (*a*), qu'on appelle bas de casse, renferme les minuscules ; la supérieure (*b*), ou haut de casse, qui est amovible comme le bas, renferme les lettres capitales, les signes algébriques, les parenthèses, les lettres accentuées, etc.

Cette casse est ordinairement placée sur des tréteaux (fig. 3), et penchée d'avant en arrière en formant un angle d'environ 45°, afin que le compositeur ait la facilité de porter sa main dans les cassetins les plus éloignés du haut de casse sans être obligé de faire de grands mouvements.

Après avoir été prises dans les cassetins, les lettres sont rangées immédiatement sur la planche à composition (fig. 4); tandis que dans la typographie le compositeur range ses lettres dans un instrument (le composteur, fig. 6), qu'on allonge ou qu'on raccourcit selon la *justification*, c'est-à-dire selon l'étendue que la ligne doit avoir.

Il y a sur la tige de nos caractères, comme sur celle des caractères à impression, un cran (fig. 5) qui sert à indiquer la partie supérieure de la lettre. L'aveugle, en ôtant la lettre du cassetin, au lieu de la toucher pour reconnaître la position du cran, traîne la tige sur la cloison inférieure du cassetin : si elle n'est pas accrochée, il comprend que le cran se trouve en haut et que la lettre est dans la situation où il doit la placer sur la planche ; si, au contraire, il sent que le cran l'arrête, il retourne la lettre entre ses doigts pendant le trajet qu'il parcourt en la portant de la casse à la planchette.

L'aveugle ne se trompe, en prenant les lettres dans la casse, que lorsqu'il est tombé des lettres d'un cassetin dans un autre. La faute qui en résulte, que les clairvoyants commettent aussi quelquefois, s'appelle *coquille ;* elle consiste dans la substitution d'une lettre à une autre, ce que tout le monde peut remarquer dans les éditions peu soignées.

Exercés à ce genre de composition, les aveugles acquièrent assez de vitesse pour transcrire en un quart d'heure, sur la planche, dix à douze lignes d'un volume in-8° ordinaire. Ce procédé, qui servit originairement à leur apprendre à lire, a été employé depuis à leur apprendre les langues et toutes les parties de leur éducation.

La planche à composition dont l'on se sert (fig. 4) peut être plus ou moins grande, mais ne doit pas avoir moins d'un pouce d'épaisseur, être en chêne ou en noyer. Elle se compose d'abord d'un cadre ou châssis (*cccc*) large d'environ dix-huit lignes, et de réglettes (*dddd*) séparées entre elles par un intervalle égal à l'épaisseur de la queue des caractères, afin qu'ils puissent y entrer aisément et y être placés comme le mot *Dieu* qui sert d'exemple. Le nombre et la largeur de ces réglettes horizontales sont proportionnés à la dimension de la planche qui doit être garnie dans les angles et par-dessous d'équerres en fer vissées, qui s'opposent à la dislocation et à l'écartement du châssis qui supporte tout le poids du caractère.

Quant au replacement du caractère dans la casse, on y procède comme pour les caractères ordinaires : l'aveugle prend, entre le pouce et l'index de sa main droite, un ou plusieurs mots à la fois, et, portant sa main au-dessus de chaque cassetin respectif, il y laisse tomber la lettre qu'il y avait prise pour composer ; cela s'appelle *distribuer*.

On exerce les jeunes enfants qui arrivent à l'Institution à reconnaître les lettres ; mais on ne commence point l'alphabet, comme on le fait pour les clairvoyants, par l'*a*, le *b*, le *c*, etc. ; ce serait créer gratuitement des difficultés. On débute, dans cette étude, par leur faire toucher le *point*, puis la *virgule*, en leur faisant sentir la différence qu'il y a entre le *point* seul et le *point* avec une *queue* au-dessous, ce qui en fait une *virgule ;* ensuite les *deux points*, le *point d'exclamation*, les *parenthèses*. On a toujours soin, dans cette étude, de comparer un signe avec un autre, et de faire toucher de temps en temps un *blanc* (1), afin de rendre plus sensible la forme des signes. On passe ensuite à l'étude des lettres ; on commence par l'*O* des capitales, et immédiatement après, on voit l'o de bas de casse, avec toute la série des lettres que nous appelons *simples*, *l*, *b*, *i*. *j*, *d*, etc., et comparant, chaque fois que cela est nécessaire, une lettre à l'autre, afin d'exercer le toucher. On évite que l'aveugle lise avec les ongles, qu'il presse trop les lettres, de peur qu'il ne durcisse la peau de ses doigts, dont la pulpe doit être molle et sensible pour bien sentir en l'engageant dans les creux la forme du relief.

Une fois que les lettres lui sont isolément connues, on lui apprend à les distinguer en voyelles et en consonnes, puis à former des syllabes, des mots et enfin des phrases. Les devoirs se font ensuite avec ces caractères, comme les clairvoyants les font avec l'écriture.

III. Écriture.

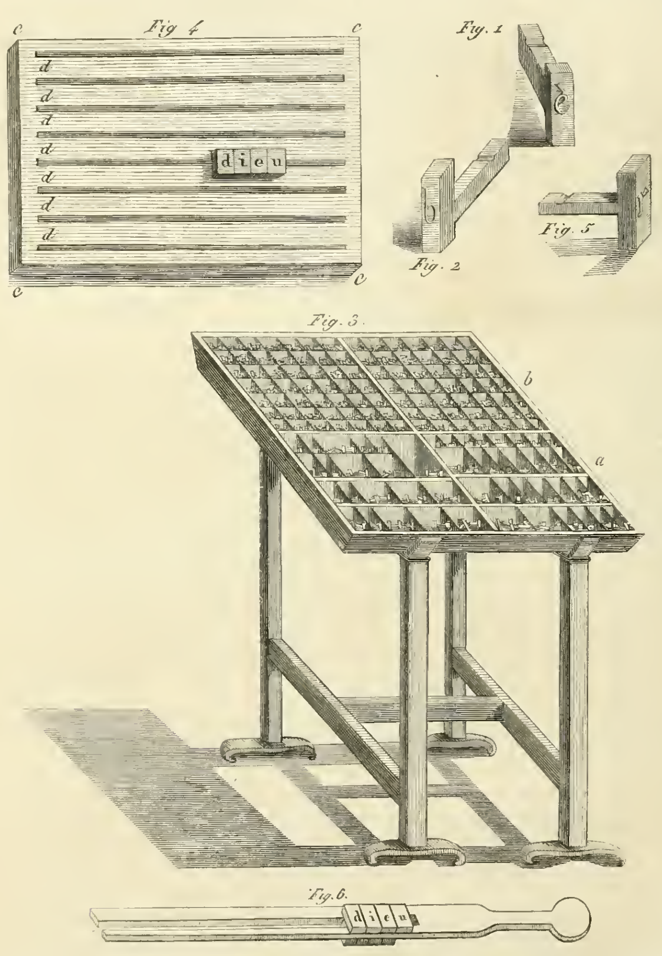
« L'écriture, dit M. Dufau dans son excellent ouvrage (2), cet art qui est placé pour nous avec la lecture au premier degré de l'instruction, doit passer au dernier pour les aveugles. C'est celui auquel ils sont initiés avec le plus de difficulté, aussi est-ce celui qu'ils désirent le plus en général d'apprendre. On a fait diverses tentatives pour le mettre à leur portée. Les premières paraissent remonter à la fin du dix-septième siècle : mademoiselle Walkiers, de Schaffhouse, dont parle l'évêque anglican Burnet, avait appris à écrire couramment au crayon, au moyen de caractères taillés en creux dans le bois, qu'elle parcourait avec une pointe en fer afin d'habituer sa main à tracer la forme des lettres. Jusqu'à ces derniers temps, ce qu'on avait de mieux pour faire écrire les aveugles, quand la forme des lettres leur était bien connue au moyen d'un procédé analogue à celui qui vient d'être cité, c'était la planche inventée par Haüy, planche diversement modifiée dans la suite par lui ou par d'autres, mais qui consistait toujours au fond en un châssis à tringle sous lequel se plaçait le papier et où la main de l'aveugle se trouvait dirigée de manière à ne tracer que des lignes droites (fig. 8, 9, 10). Cette méthode avait néanmoins bien des inconvénients, et les aveugles n'arrivaient guère ainsi qu'à une écriture la plupart du temps illisible.

» Pour bien comprendre tous les obstacles que l'aveugle qui veut parvenir à écrire est dans la nécessité de surmonter, on doit songer qu'il lui faut apprendre : 1° à former les lettres ; 2° à leur donner une hauteur et une largeur égales ; 3° à laisser, soit entre les lettres, soit entre les mots, les intervalles nécessaires : toutes règles pour l'observation desquelles nos yeux nous guident, tandis que l'aveugle n'a rien pour guider sa main. Il est clair que, si l'on pouvait exercer longtemps les élèves à tracer des lettres dans de certaines limites qui les fixeraient quant à ces trois points essentiels,

(1) Tige ou queue de métal plus basse que les lettres, et qui, par conséquent, ne laisse sur le papier ni foulage ni couleur. Il y a plusieurs sortes de blancs ; on les appelle, selon leur épaisseur, cadrats, cadratins ou espaces. Les cadrats s'emploient pour les grands blancs ; les cadratins se placent ordinairement au commencement des alinéas ; les espaces servent à séparer les mots. (Voy., sur l'imprimerie, la Table des dix premières années).

(2) Essai sur l'état physique, moral et intellectuel des aveugles-nés, par A. Dufau ; ouvrage couronné par la Société de la morale chrétienne. 1837.

l'habitude une fois prise d'écrire avec régularité, ils n'auraient plus qu'à laisser courir la main : ce serait une opération purement machinale comme pour nous ; mais il fallait trouver le moyen. Après divers essais, je crois être parvenu à découvrir un procédé infiniment plus simple que tout ce qu'on avait imaginé jusqu'à présent, et qui a mieux réussi peut-être à cause de sa simplicité même. Il consiste en une planche d'un métal quelconque dans laquelle se trouvent coupées une ou plusieurs lignes dentelées en haut et en bas, et d'une largeur correspondante à la grandeur qu'on veut donner aux caractères. Le corps d'écriture, la largeur des lettres, l'espace à laisser entre elles, la pente à donner aux queues, tout se trouve ainsi rigoureusement déterminé, et il ne faut plus que de l'attention de la part de l'élève, en touchant les dents supérieures avec la main gauche, pour qu'il ne puisse se tromper. Du reste, deux essais seulement ont été faits jusqu'ici d'après ce procédé, l'un sur une jeune personne dont la mort prématurée est venue arrêter les progrès, l'autre sur un élève de l'institut de Paris qui, dans l'espace de quatre à cinq mois, est parvenu à écrire comme



jamais, je crois, aveugle n'avait écrit jusque-là. Malgré un pareil succès, je n'oserai pas dire que la méthode ne doive encore être soumise à l'épreuve de nouvelles applications. C'est l'expérience seule qui pourra en avérer définitivement tous les avantages.

» Au surplus, comme les aveugles ne peuvent guère écrire autrement qu'au crayon d'après ce procédé, et qu'il leur est impossible de se relire, l'importance en est singulièrement diminuée. On a plusieurs fois essayé de composer une encre au moyen de laquelle l'écriture pût offrir, quand elle est sèche, un relief suffisant : toutes ces tentatives sont à peu près restées sans succès. Un système imaginé dans ce but, il y a quelques années, par l'estimable M. Challan, était trop compliqué pour devenir d'un usage général, et il a été abandonné. Je le répète, la pratique de cet art est tellement difficile pour les aveugles, la nature leur a opposé ici de tels obstacles, qu'ordinairement, dans les procédés inventés pour eux à cet effet, à côté d'un avantage qu'on obtient se trouve presque toujours un inconvénient qui le balance.

» Après ces méthodes adaptées à notre système d'écriture,

viennent celles qui s'en écartent entièrement dans le mode de procéder, et d'abord l'écriture en points, dont l'invention première appartient à M. Ch. Barbier. Rien assurément de plus simple et de plus ingénieux que ce système. L'auteur a trouvé le moyen de figurer tous les sons et articulations, c'est-à-dire tout le langage, avec trois points placés dans des positions relatives différentes. Voici comment il procède pour arriver à un résultat qui paraît au premier abord si surprenant. Il partage d'abord son alphabet de prononciation (voyelles et consonnes) en cinq rangées horizontales de six caractères chacune. Chaque série est représentée par une marque spéciale formée de deux points : par exemple, la première, qui se compose des voyelles, est représentée par deux points placés dans une situation perpendiculaire comme

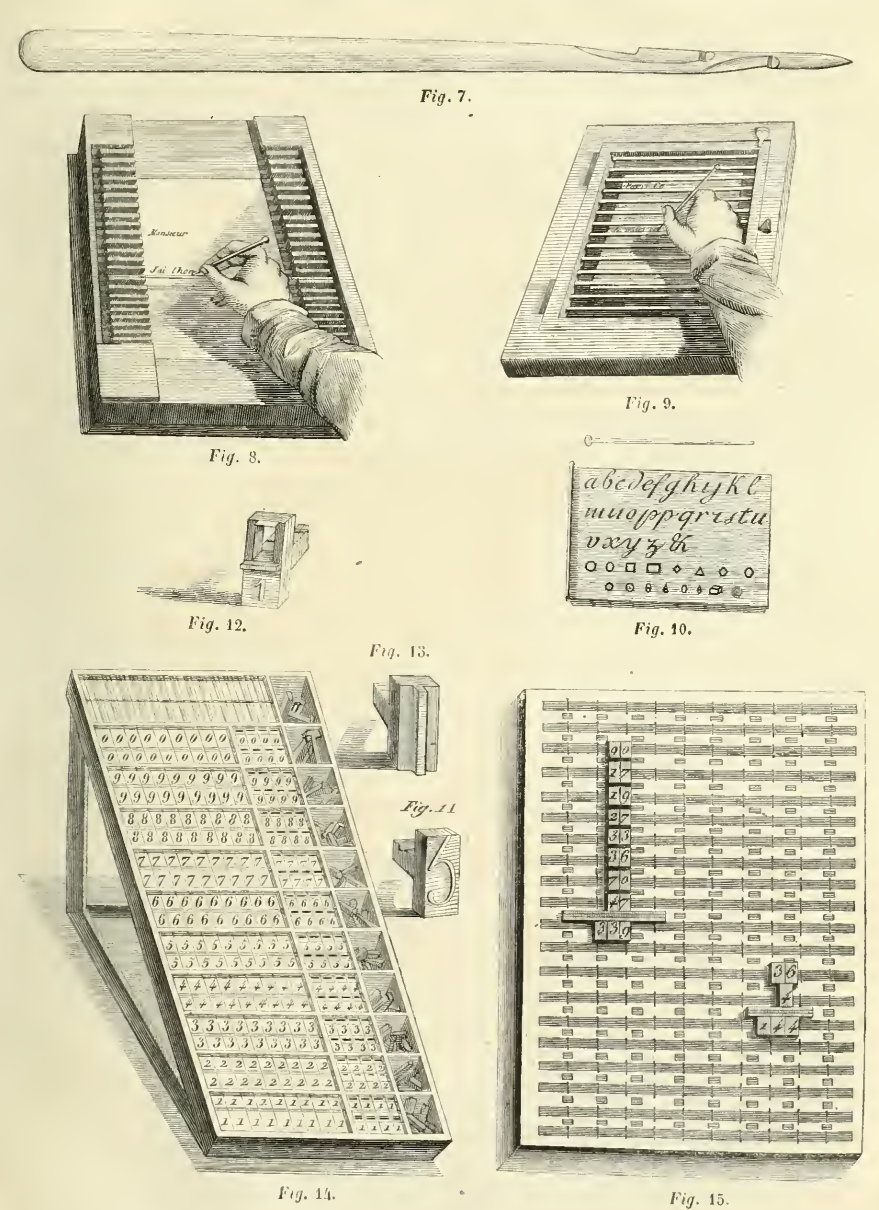


Fig. 7. — Fig. 8. — Fig. 9. — Fig. 10. — Fig. 11. — Fig. 12. — Fig. 13. — Fig. 14. — Fig. 15.

notre signe de ponctuation (:); la seconde, qui se compose des voyelles nasales, est représentée par deux points placés dans une situation oblique (·.); pour la troisième, qui se compose d'une première ligne de consonnes, les deux points sont placés horizontalement (··); etc. Nous avons ainsi, comme on voit, le moyen de représenter la série; mais chaque série est composée de six lettres. C'est au moyen d'un troisième point combiné avec le second que l'auteur détermine le rang de la lettre qu'il s'agit de tracer dans la série. Par exemple, la lettre o est la troisième de la première série : je commencerai donc par indiquer la série au moyen des deux points (:), et j'indiquerai le rang de la lettre au moyen d'un troisième point qui sera combiné avec le point inférieur de la figure que je viens de tracer, de manière à présenter les deux points horizontaux qui appartiennent à la troisième série (:.); la série et le rang se trouvent de la sorte indiqués et la lettre *o* clairement figurée. L'élève n'a besoin que de savoir exactement l'ordre dans lequel sont rangées les lettres dans le tableau alphabétique.

» Le but ultérieur de ce système est de donner aux aveugles des livres qu'ils imprimeraient eux-mêmes. Cette impression en relief n'exigerait ni casier, ni caractères mobiles, et elle serait toujours composée dans un type simple et uniforme. Pour obtenir ce résultat, M. Barbier a fait fondre des cadratins qui portent à une de leurs extrémités un trait en croissant, et à l'autre un trait droit : le premier signe peut prendre quatre positions, suivant que la convexité est tournée en dessus ou en dessous; le second signe peut en avoir deux, une horizontale et une verticale. En combinant deux cadratins, on arrivera ainsi à faire figurer, conformément au système que je viens d'exposer, à l'un la rangée horizontale, et à l'autre le rang de la lettre dans la série. Ce procédé typographique n'exigerait que peu d'adresse et serait facilement mis à la portée de tous les aveugles.

» Mais je ne pense pas qu'on dût abandonner tout à fait l'impression en relief avec notre alphabet, qui sert surtout à initier les aveugles aux règles de la langue à l'orthographe, à l'étymologie; car, comme on le pense bien, l'écriture est, dans le système de M. Barbier, purement *sonographique*. Un répétiteur de l'institution de Paris, M. Louis Braille, a imaginé, pour tout concilier, d'adapter à chacune de nos lettres un signe convenu formé d'un certain nombre de points. Au moyen de cet alphabet, on peut écrire correctement tous les mots de la langue d'après le procédé fondamental de M. Barbier. C'est là le système qui a été généralement adopté. Les élèves écrivent ordinairement leurs devoirs en cette sorte d'écriture; les répétiteurs composent de plusieurs feuillets ainsi écrits de petits volumes auxquels ils peuvent recourir pour leur enseignement.

» Un procédé en usage dans quelques instituts d'Allemagne a une analogie éloignée avec celui que je viens de faire connaître : il consiste à figurer à l'extrémité de petits morceaux de bois taillés en carrés longs chaque lettre de l'alphabet au moyen de pointes saillantes qui, appliquées à un papier placé sous un châssis, y pénètrent et y laissent l'empreinte de la lettre piquée; l'élève n'a qu'à retourner le papier et peut se relire. Ce procédé est très-usité dans ces instituts. Les aveugles parviennent à écrire ainsi avec assez de rapidité, et ils se servent de ce moyen pour correspondre avec leurs parents et leurs amis, qui peuvent aussi facilement leur écrire par ce même moyen. Ce procédé a l'avantage sur le précédent de ne pas offrir une sorte d'écriture énigmatique dont il faut avoir la clef. Il est évidemment un perfectionnement du procédé quelquefois employé par certains aveugles, consistant tout simplement à piquer les lettres avec une épingle.

» Rappelons simplement, avant de quitter ce sujet, un moyen simple et ingénieux inventé par deux jeunes gens de l'institution des aveugles d'Édimbourg pour correspondre entre eux. C'est un simple ruban auquel sont faits des nœuds dont les diverses dimensions représentent des classes de lettres convenues. On peut en avoir la conception et l'usage en quelques heures; et je vois dans un recueil estimé qu'il est possible, au moyen de ce procédé, de transmettre une idée avec la même précision qu'avec la plume. On peut conjecturer que la première pensée en est due à la corde à compter.

IV. MATHÉMATIQUES.

L'esprit méditatif et porté à l'abstraction qui distingue les aveugles les rend éminemment propres à l'étude approfondie des mathématiques. Il est donné à beaucoup d'entre eux d'embrasser un ensemble nombreux de propositions rigoureusement déduites les unes des autres; il y a là un vaste enchaînement de vérités dont l'intelligence de l'aveugle-né suit avec un profond intérêt les anneaux. C'est aussi dans cette branche des connaissances humaines qu'ils ont obtenu jusqu'à ce jour les succès les plus éclatants.

On a imaginé un système de chiffres en relief à l'instar des lettres, chiffres avec lesquels toutes les opérations arithmétiques deviennent faciles aux aveugles à l'aide d'une planche à compartiments dans laquelle ils apprennent à les grouper.

Ces chiffres sont montés, comme les lettres, sur un chevron transversal (fig. 11). Les fractions sont montées de la même manière, mais la partie supérieure du chevron est évidée carrément (fig. 12), pour recevoir un chiffre mobile en forme de coin, au moyen duquel le numérateur et le dénominateur subissent les changements nécessaires. Des filets, qu'on peut placer horizontalement ou verticalement (fig. 13), servent à indiquer les divisions des nombres. Ces chiffres sont placés dans une casse (fig. 14) distribuée en onze larges cassetins, à côté desquels on en trouve d'autres pour les numérateurs et les dénominateurs. Cette casse, plus longue que large, doit être placée sur un plan incliné, comme la casse à composition.

La planche à calcul (fig. 15) ne diffère de la planche à composition que parce que les intervalles transversaux sont croisés par des fils de fer qui maintiennent les chiffres en rapport les uns avec les autres. La même planche devient géométrique lorsqu'on place des chevilles dans les trous qui se trouvent sur les tringles, et qu'on les entoure d'un fil de soie, comme le faisait Saunderson (voy. p. 204).

Pour l'étude de la géométrie, on se sert de tableaux en relief faits à l'imitation des cartes, et qui pourraient recevoir le même genre de perfectionnement.

On doit citer aussi deux procédés tour à tour mis en application dans cette partie de l'instruction théorique des aveugles : 1° la machine à calculer russe, qui consiste en des rangées de petites boules superposées horizontalement, et avec lesquelles on rend sensibles aux yeux comme aux doigts tout le système de la numération; double avantage qui a fait adopter cet instrument dans les salles d'asile ouvertes à la première enfance (voy. la Table des dix premières années). 2° La corde à compter, sur laquelle sont faits, à des intervalles égaux, des nœuds de grosseurs différentes qui, groupés d'après certaines conventions, présentent les résultats divers du calcul. Ce procédé est souvent mis en pratique par les aveugles allemands. On y applique aussi avec succès une méthode de calcul de tête introduite par M. Zeune à l'institution de Berlin, et qui a passé de là dans la plupart des écoles d'Allemagne; méthode qui paraît développer singulièrement la faculté naturelle qu'ont les aveugles de suivre mentalement des opérations très-compliquées. Le procédé fondamental est fort simple et consiste à séparer toujours en fractions décimales les quantités dont les nombres se composent, et à opérer successivement sur ces quantités partielles, *en commençant de gauche à droite*. Ainsi, pour additionner 32 et 24, l'élève procédera de la manière suivante : 3 dizaines et 2 dizaines font 5 dizaines ou 50; 2 unités et 4 unités font 6 unités ou 6; 50 et 6 font 56. Ce même procédé s'applique à toutes les classes d'opérations; la formule devient plus abréviative à mesure

que le jeune calculateur se rend plus habile par un exercice répété.

EXTRAITS DU JOURNAL D'UN MARIN ANGLAIS.

Si un journal n'offre pas comme œuvre littéraire le plan, la suite, l'enchaînement d'aventures d'un roman, il a en revanche le puissant attrait de la vérité, le charme de l'imprévu. Recueil des observations de chaque jour, il côtoie la vie et en mire les incidents. C'est, selon l'allure d'esprit du narrateur, une analyse psychologique des impressions produites par les événements sur l'homme intérieur, ou tout simplement un récit des faits envisagés d'un point de vue individuel. Cette dernière condition, d'un intérêt plus général, fait passer sous nos yeux une suite de scènes gaies, tristes, touchantes, mais empreintes d'expérience, partant, d'un bon enseignement pour la pratique de la vie.

« Je venais de rejoindre ma nouvelle frégate *la Sibylle*, lorsque je fus témoin d'une petite scène qui me toucha fort.

» Un bateau rempli d'hommes se dirigeait à force de rames vers un navire marchand en partance pour les grandes Indes. Le capitaine avec qui je me promenais sur le pont m'ordonna de prendre le canot et d'aller reconnaître ceux qui montaient le bateau. Je les trouvai munis d'un permis de l'amirauté, qui devait expirer à trois jours de sa date. Or, la date avait été omise probablement à dessein. Quelque raccoleur s'était procuré ce papier pour mettre à l'abri de la *presse* les matelots qu'il expédiait aux vaisseaux marchands en station à Gravesend. Sans m'arrêter à cette prétendue permission, je remorquai le bateau jusqu'à *la Sibylle*. Le capitaine examina les hommes, et, ne trouvant parmi eux aucun marin d'élite, il se contenta de deux jeunes Irlandais robustes et vermeils, Mick et Pat, l'un garçon de vingt ans, l'autre de dix-neuf. Les pauvres diables ne se tenaient pas d'effroi à l'idée de se voir enrôlés à bord d'un vaisseau de guerre dont on leur avait conté d'effroyables histoires. Il était près de midi quand ils arrivèrent, et le sifflet du maître d'équipage donnait le signal du dîner. En conséquence, on leur servit leur ration de pain, de soupe et de viande ; sur quoi Pat, riant à travers ses larmes, se tourna vers son frère, et dit : « Mick, si nous envoyions chercher la mère ! » La chose fut racontée à la table des officiers qui en rirent de bon cœur, puis l'oublièrent. Mais plusieurs semaines après, la frégate se trouvant à la hauteur de Spithead, un bateau vint de la côte à force de rames, apportant non-seulement la mère, mais aussi le petit frère des deux Irlandais. Leur joie à se revoir nous émut tous, et nous disposa bien pour eux. La famille une fois à bord devait nécessairement vivre sur la ration des deux matelots ; mais les officiers intercédèrent près du capitaine, et le petit Edmond, le dernier des frères, qui n'avait que dix ans, fut inscrit sur les rôles et reçut une troisième ration. Les deux frères aînés se procurèrent aussi un hamac pour la mère et un pour l'enfant. Parmi leurs camarades c'était à qui les aiderait, tant cette conduite leur avait gagné les cœurs. De son côté, la mère, ne voulant pas être à charge, et toujours affairée à blanchir et à raccommoder les hardes des marins, payait et au delà, sa nourriture par les services qu'elle rendait : si bien que, grâce à ses soins, non-seulement sa famille, mais encore l'équipage, était d'une tenue et d'une propreté remarquable.

» . . . .

» Durant l'hiver de 1794 à 1795, tandis que *la Sibylle* croisait entre les côtes d'Angleterre et de Hollande, une étrange maladie se déclara parmi nos soldats de marine. Ils étaient pris d'une sorte d'ossification de la rotule. Cette roideur, qui leur rendait impossible de plier le genou, devint si grave que quelques-uns restèrent boiteux. Un colonel Boardman, qui se trouvait à bord comme passager, ayant entendu le chirurgien décrire les progrès du mal, observa attentivement ceux qui en étaient atteints, et dit qu'il croyait avoir découvert la cause de la contagion. Pendant le jour, les soldats de marine portaient des pantalons de gros draps et de longs bas de laine. Après le coucher du soleil, ils quittaient l'uniforme pour revêtir des pantalons de toile, se découvrant à mesure qu'ils s'exposaient à l'air froid de la nuit. On leur enjoignit de se vêtir davantage, et le mal cessa.

» Vers la même époque, un vieux quartier-maître Suédois, que nous avions surnommé Johnny Iceberg, nous joua un tour de sa façon. Il faisait coucher avec lui, dans son hamac, un chat favori qui le suivait sur le pont quand il était de quart, et charmait ses veilles par de joyeuses gambades, faisant mille passes dans les cordages, sautant du mât de beaupré au mât de misaine, et du mât de misaine dans le canot suspendu à la poupe. Une nuit, le chat, manquant le but, tomba à l'eau, au grand désespoir de Johnny, qui néanmoins ne perdit pas la tête. Il saisit le chien favori du capitaine, le lança pardessus bord, et donnant l'alarme aussitôt, s'offrit à le sauver. Le lieutenant de garde y consentit. Maître Johnny sauta dans le canot, repêcha d'abord *Minet*, puis à son loisir sauva aussi *Écho*.

» En 1803, lors du blocus de Cherbourg, la frégate *la Minerve*, lancée à la poursuite d'un vaisseau français, donna sur un bas-fond et y resta rivée sous le feu des batteries du fort de *la Liberté*. Un matelot, qui avait eu les deux jambes emportées par un boulet, et qu'on avait descendu à fond de cale pour y attendre le pansement, entendit les clameurs de l'équipage sur le pont, et s'informa de ce que c'était. On lui dit que la marée montante soulevant le vaisseau, il y avait chance qu'il se dégageât du bas-fond et pût regagner le large. « Alors au diable les jambes ! » s'écria le pauvre homme ; et tirant son coutelas de sa poche, il coupa les muscles qui attachaient encore ses membres mutilés, et joignit ses vivats à ceux de ses camarades. Après la prise de *la Minerve* par les Français, on le plaça dans un bateau pour le transporter à l'hôpital ; mais, résolu de ne pas survivre à la perte de sa liberté, il relâcha les tourniquets et mourut d'hémorrhagie.

» . . . .

» Au moment de nous mettre en marche de Cherbourg pour Épinal, où Bonaparte avait ordonné de transférer les prisonniers, chacun de nous cherchait à faire ressource de quelques bijoux. J'offris ma montre à un horloger qui ne m'en voulut donner que cinq louis, quoiqu'elle eût six fois cette valeur. Comme j'hésitais à m'en défaire, je fus abordé par un de nos compagnons de voyage, un Français, qui me demanda à la voir. « A quoi bon ? lui dis-je ; vous ne voulez pas l'acheter. — Qu'en savez-vous ? Montrez-la-moi toujours. » Il l'examina, s'informa de ce qu'elle m'avait coûté. « Trente et une guinées. — Si je voulais acheter votre montre, je ne vous en donnerais que quinze ; mais voulant la prendre en gage, je vous en donnerai vingt-cinq. » Surpris de cette étrange façon de raisonner, je lui dis en riant : « Vous êtes un brave homme ; donnez-moi l'argent et gardez la montre. » Le nom de cet étranger était M. Dubois, négociant à Lorient. Il revint au bout de quelques minutes. « Monsieur, je ne me pardonnerais pas d'avoir prêté sur gage à un officier victime des revers de la guerre. Reprenez votre montre, et faites-moi un billet. » Je le fis avec tous les remercîments que méritait un pareil procédé. Quelques instants après, il était de retour, m'apportant vingt-cinq autres louis. Il avait, disait-il, examiné sa bourse, et se trouvant plus d'argent qu'il ne lui en fallait pour atteindre Lorient, il me suppliait d'accepter cette somme. Chaque fois que cet excellent homme revenait à la charge, il se frappait la poitrine en s'écriant : « Monsieur, ma conscience me poigne. » Sur ma remarque que sa conscience était par trop timorée si elle n'était satisfaite de sa manière d'agir : « Non, monsieur, reprit-il, je n'aurais pas dû accepter de vous la moindre garantie. »

» Ce n'était pas là un exemple isolé de la générosité, de la

bienveillance françaises. Partout la population se montrait également compatissante. Les petits mousses et nos *midshipmen* (aspirants de marine) en étaient tout ébahis. De Caen, j'écrivis au banquier Perregaux, le priant d'escompter mon billet et ceux que les officiers, mes camarades, tiraient sur l'Amirauté. J'en reçus aussitôt cinq cents louis en or, et permission de tirer pour deux mille en sus, si j'en avais besoin avant l'arrivée des fonds anglais. »

Il est doux d'avoir à recueillir de pareils témoignages de la bouche d'un des plus braves et des plus honorables officiers de la marine anglaise, le vice-amiral Brenton, au journal duquel nous avons emprunté ces fragments.

PIC DE LA MIRANDOLE.

Quel est l'écolier dont ce nom n'a frappé les oreilles ? Qui n'a entendu parler de ce prodige de science qu'on nous montrait sur un piédestal si élevé, comme un modèle à suivre de loin ? Et n'est-ce pas, en effet, une chose merveilleuse que ce jeune homme qui, à l'âge de vingt-trois ans, soutenait une thèse en neuf cents propositions sur toute espèce de sujet : *De omni re scibili !*

Jean Pic de La Mirandole naquit en 1463. Il était le troisième fils de Jean-François, seigneur de La Mirandole et de Concordia. Un de ses biographes raconte naïvement qu'au moment de sa naissance une auréole lumineuse parut au-dessus du lit de sa mère, et explique ainsi l'idée qu'elle se forma des hautes destinées de son fils. Dès l'âge de dix ans, Pic de La Mirandole était placé, par l'opinion publique, au premier rang des orateurs et des poëtes. Il avait commencé à Boulogne, en 1477, l'étude du droit canon ; mais bientôt dégoûté de cette étude, il parcourut pendant sept ans les plus



Pic de La Mirandole.

célèbres universités de France et d'Italie, suivant les leçons des plus illustres professeurs de l'époque, et s'exerçant à la controverse en disputant avec eux. A la connaissance des langues grecque et latine, il joignit celle de l'hébreu, du chaldéen et de l'arabe. Sa mémoire tenait du prodige, à ce point qu'il n'oubliait rien de ce qu'il avait lu ou seulement entendu réciter. Ses voyages terminés, il se rendit à Rome, en 1486, sous le pontificat d'Innocent VIII. C'est là qu'il publia la liste des neuf cents propositions *De omni re scibili*, qu'il s'engageait à soutenir publiquement contre tous les savants qui se présenteraient pour les attaquer, offrant de payer le voyage de ceux qui seraient éloignés, et de les défrayer pendant leur séjour. Mais il arriva que sept de ces propositions furent dénoncées comme entachées d'hérésie. En vain Pic de La Mirandole prouva qu'avant leur publication elles avaient été revêtues de l'approbation de théologiens compétents ; en vain il chercha dans son Apologie à jeter du ridicule sur ses détracteurs ; les commissaires chargés de l'examen ayant déclaré les propositions dangereuses, elles furent condamnées par le pape. Pic de La Mirandole se soumit à cette décision, et quitta Rome pour retourner en France, où il avait laissé de nombreux admirateurs. Ses ennemis profitèrent de son absence pour l'accuser d'avoir désobéi au Saint-Siége, en soutenant publiquement les propositions condamnées. De là une nouvelle citation au tribunal d'Innocent VIII, et la nécessité, pour La Mirandole, de se justifier, ce qu'il n'eut pas de peine à faire.

Ces persécutions le dégoûtèrent de la gloire bruyante qu'il avait d'abord recherchée. Il jeta au feu ses poésies, et, renonçant aux lettres et aux sciences profanes, il se partagea entre des études religieuses ou philosophiques et ses amis. Mais il ne jouit pas longtemps de la paix qu'il avait eu le bonheur de recouvrer ; il ne survécut que deux mois à Ange Politien, le plus cher de ses amis, et mourut à Florence le 17 novembre 1494, le jour même où Charles VIII y entrait. Ce prince, qui l'avait connu à Paris, apprenant sa maladie, se hâta de lui envoyer deux de ses médecins ; mais leur visite fut inutile au moribond qui expira quelques heures après, âgé de trente et un ans huit mois et quelques jours.

Son épitaphe consiste en un distique latin dont voici le sens : « Ci gît Jean de La Mirandole ; le Tage, le Gange et » peut-être même les antipodes savent le reste. »

Les œuvres de La Mirandole, recueillies et publiées pour la première fois à Bologne en 1496, in-folio, ont été réimprimées jusqu'à huit fois avant le dix-septième siècle. Un de ses ouvrages publié à Strasbourg en 1507, renferme un Errata de quinze pages. « Je ne me souviens pas, dit Chevillier, en » avoir vu un plus fort pour un seul volume assez petit. »

Que reste-t-il aujourd'hui de tant d'érudition, de science et de renommée ? Rien, ou du moins peu de chose. C'est qu'une gloire véritablement solide ne peut s'attacher qu'aux idées fécondes, qu'aux créations nouvelles de l'esprit humain. Il est vrai que La Mirandole combattait l'astrologie judiciaire : mais il croyait à la cabale et perdait un temps précieux dans des recherches ridicules. Il avait suffi, pour qu'il se livrât à ces rêveries, qu'un charlatan lui vendît à prix d'or une soixantaine de manuscrits hébreux en lui assurant qu'ils avaient été composés par l'ordre d'Esdras, et qu'ils renfermaient les plus secrets mystères de la religion et de la philosophie. De l'aveu même de Tiraboschi, son panégyriste, les neuf cents propositions *De omni re scibili* n'offrent qu'un recueil de questions frivoles, et l'on ne saurait que gémir en voyant tant de travail employé d'une manière aussi peu fructueuse. Sachons donc tirer de cette histoire une moralité ; c'est que l'érudition, pour avoir droit à toute notre estime, doit ouvrir des voies nouvelles, ou produire des développements et des applications utiles.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

COUVENT DE LA TRAPPE.

Voy. t. III (1835), p. 196.



Vue du couvent de la Trappe, dit la Trappe-mère, dans le département de l'Orne.

« Contemplez, dit Chateaubriand dans son *Génie du Christianisme*, contemplez ces moines vêtus d'un sac, qui bêchent leurs tombes. Voyez-les errer comme des ombres dans cette grande forêt de Mortagne, et au bord de cet étang solitaire. Le silence marche à leurs côtés, ou s'ils se parlent quand ils se rencontrent, c'est pour dire seulement : *Frère, il faut mourir !* Ces ordres rigoureux du christianisme étaient des écoles de morale en action, instituées au milieu des plaisirs du siècle. Ils offraient sans cesse des modèles de pénitence, et de grands exemples de la misère humaine aux yeux du vice et de la prospérité.

» Quel spectacle que celui d'un trappiste mourant ! quelle sorte de haute philosophie ! quel avertissement pour les hommes ! Étendu sur un peu de paille et de cendre dans le sanctuaire de l'église, ses frères rangés en silence autour de lui, il les appelle à la vertu, tandis que la cloche funèbre sonne ses dernières agonies. Ce sont ordinairement les vivants qui engagent l'infirme à quitter courageusement la vie ; mais ici c'est une autre chose plus sublime : c'est le mourant qui parle de la mort. Aux portes de l'éternité, il la doit mieux connaître qu'un autre, et d'une voix qui résonne déjà entre des ossements, il appelle avec autorité ses compagnons, ses supérieurs à la pénitence. Qui ne frémirait en voyant ce religieux qui vécut d'une manière si sainte, douter encore de son salut à l'approche du passage terrible ? Le christianisme a tiré du fond du sépulcre toutes les moralités qu'il renferme. C'est par la mort que la morale est entrée dans la vie. Si l'homme, tel qu'il est aujourd'hui après sa chute, fût demeuré immortel, peut-être n'eût-il jamais connu la vertu. »

Les idées exprimées ici par Chateaubriand, quel que soit le jugement qu'on en porte, sont évidemment celles qui présidèrent à la réforme de l'abbé de Rancé. Des désordres et des chagrins l'avaient dégoûté du monde. Nommé depuis longtemps abbé commanditaire du couvent de la Maison-Dieu, près de Mortagne, il résolut de s'y retirer et de la ramener à toute la sévérité des premiers règlements.

Le mot *trappe*, dans le patois percheron, signifie degré ; Notre-Dame de la Trappe était donc Notre-Dame des Degrés. Cette abbaye avait été fondée, en 1122, par Rotrou II, en souvenir d'un naufrage dont l'intervention céleste l'avait sauvé. Voulant rappeler cette origine, il fit donner à l'église la forme d'un vaisseau renversé. Saint Bernard, premier abbé de Clairvaux, y établit plus tard des moines de son ordre. Ceux-ci s'étaient beaucoup relâchés de l'étroite observance, lorsque l'abbé de Rancé vint les y rappeler. Il trouva de grands obstacles, non-seulement de la part des religieux, mais de celle du pape, qui appelait son entreprise une *furie française*.

La réforme de l'abbé de Rancé avait en effet pour but de séparer l'homme non-seulement de toutes les joies, mais de tous les sentiments, de tous les aspects terrestres. Ses efforts tendaient à ce que la vie ressemblât le plus possible à la mort. Il ne cherchait l'isolement que pour arriver par lui à l'anéantissement.

Ses premiers soins furent de relever les édifices qui tombaient en ruine. Les frères se transformèrent en maçons, en

couvreurs. Ils devinrent ensuite laboureurs pour défricher les terres incultes. De Rancé mourut à la Trappe, après une retraite de trente ans. Sa réforme l'avait rendu célèbre, et il fut successivement visité dans cette tombe de vivants par Jacques II, par Bossuet, par Mabillon, et par les princes de la famille royale.

Plusieurs couvents de trappistes existent encore en France. Notre dessin donne la vue de celui où l'abbé de Rancé rétablit la stricte observance. On lui a conservé le nom de *Trappe-mère*, parce qu'il est le berceau de l'ordre régénéré et le dépositaire des traditions.

Les religieux qui l'habitent sont partagés en pères et en frères convers. Les premiers ne s'occupent que d'actes pieux et de jardinage; les autres cultivent les champs, soignent les troupeaux et exercent des professions manuelles. Les pères sont vêtus d'une robe blanche appelée *coule;* l'habit des frères convers est brun.

La journée du trappiste commence à deux heures du matin; le prieur sonne alors la cloche des matines; vient ensuite la messe. Le prêtre est en chasuble de laine, l'autel sans ornements; tous les objets employés pour le saint sacrifice sont en bois; le chant de la primitive Église, qui n'est qu'un récitatif monotone, remplace notre chant grégorien.

Le reste de la journée est consacré au travail et à des exercices de piété. Les religieux se réunissent à certaines heures au chapitre pour faire des lectures pieuses et s'accuser tout haut des fautes commises contre la règle. C'est ce qu'ils appellent se *proclamer.*

Il n'y a qu'un repas; mais les trappistes peuvent réserver une partie de leur pitance pour le soir. Leurs mets sont simplement préparés à l'eau et au sel; ils se composent de légumes et d'une demi-livre de pain noir. Chaque trappiste a un couvert, un gobelet, une salière de bois et une serviette en toile rousse de 6 pieds carrés. Un des moines fait la lecture pendant le repas.

Ils se retirent le soir, chacun dans une cellule sans porte. Ils ont pour lit deux planches, une paillasse piquée, un oreiller pareil, et une couverture de laine.

Les trappistes observent un silence absolu; ils ne disent point en se rencontrant, comme l'a répété Chateaubriand : *Frère, il faut mourir.* Ils ne s'occupent pas non plus à bêcher leurs tombes, selon l'opinion populaire adoptée par le même écrivain; mais une fosse creusée d'avance attend au cimetière le premier que Dieu doit rappeler. La cérémonie racontée par l'auteur du *Génie du Christianisme*, à propos de l'agonie des trappistes, est réelle; seulement elle n'a point lieu dans l'église même, mais à l'infirmerie. Lorsque le religieux a rendu le dernier soupir, on le descend dans la fosse sans autre linceul que sa robe, et l'on plante sur la tombe une croix de bois qui indique son nom de religion, son âge et le temps de sa profession.

Pour être reçu trappiste, il faut un noviciat d'une année, après lequel l'aspirant est conduit à l'église, où on lui rase la tête. Ses cheveux sont brûlés et la cendre en est jetée dans une piscine. A partir de ce moment, toute communication cesse entre le monde et lui. L'abbé seul est instruit des événements qui peuvent frapper sa famille. Lorsqu'il apprend qu'un des frères a perdu quelque parent, il se contente de dire à l'église :

— L'un de nous a perdu son père, ou sa sœur, ou sa mère : priez !

Ainsi la perte, qui n'est que pour un seul, est sentie de tous ceux qui ont laissé derrière eux dans la vie quelque dernière affection.

Les voyageurs hommes sont reçus au couvent de la Trappe par le frère hospitalier qui a conservé le droit de parler. Ils peuvent visiter le monastère, assister aux repas et à tous les exercices religieux.

HISTOIRE DES ABEILLES.

Fin. — Voy. p. 250.

On connaît quatre espèces d'abeilles : les premières sont grosses, longues, très-brunes, d'un abord difficile; les secondes sont noires, moins grosses, laborieuses, faciles à traiter; les troisièmes sont grises, d'une grosseur moyenne; les quatrièmes sont désignées sous le nom de petites hollandaises ou flamandes; elles sont plus petites que les deux premières espèces, d'un jaune luisant et poli, aurore, vives, ardentes, actives au travail, douces et d'humeur facile.

Il faut élever les deuxième et quatrième espèces, et détruire ou ne pas recueillir la première et la troisième.

L'œuf qui doit donner naissance à l'abeille ouvrière reste trois jours à l'état d'œuf, cinq à celui de larve, laquelle met trente-six heures à filer sa coque, et, trois jours après, devient nymphe, état qui dure sept jours et demi. Alors paraît l'abeille sous les formes suivantes : ailes presque aussi longues que le corps; yeux séparés l'un de l'autre, une trompe longue et de fortes mâchoires; abdomen composé de six anneaux terminés par un fort aiguillon habituellement rentré, et qui, pour l'attaque, s'allonge perpendiculairement au corps. Cet aiguillon, en s'enfonçant dans la chair, sert de conducteur à une humeur des plus âcres, contenue dans une petite vésicule. L'abeille, chassée violemment, laisse cette arme dans la peau avec la vésicule, ainsi qu'une partie des intestins qui y sont liés : ce qui cause sa mort. Le premier article des pattes postérieures, de forme carrée, s'articule avec la jambe de manière à se mouvoir comme la lame d'un couteau sur son manche; cette pièce carrée est lisse extérieurement et garnie à sa surface interne de plusieurs rangées transversales de poils roides et parallèles, formant une sorte de brosse. La jambe est plate et forme une palette triangulaire qui a reçu le nom de corbeille.

La jeune abeille ouvrière, en sortant de son alvéole, est très-faible; ses anneaux sont bruns et les poils gris, on remarque un point blanc sur l'extrémité de son corps; elle reste quelque temps sur le gâteau, puis vient sur la table se sécher au soleil, où les autres abeilles s'empressent de la nettoyer avec leur trompe. Dans le mois qui précède l'essaimage, il naît de cent à deux cents ouvrières par jour, disent les auteurs; mais ce nombre paraît bien inférieur aux besoins du prochain essaim, qui contient quelquefois quarante à quarante-cinq mille abeilles.

Les abeilles ouvrières se divisent en deux classes : les abeilles nourricières et les abeilles cirières.

Les abeilles nourricières sont particulièrement chargées de fournir la nourriture aux autres, et d'apporter tous les matériaux nécessaires pour l'entretien de la ruche. Leur corps est ovoïde et fort petit.

Les abeilles cirières sont chargées de construire les édifices, de donner toutes sortes de soins soit aux larves, soit aux reines, d'enduire l'intérieur de la ruche, surtout les fentes et ouvertures dont elles n'ont pas besoin, ainsi que de souder la ruche au tablier, et les différentes pièces qui la composent. Leur corps est cylindrique; cette forme leur donne une grande ressemblance avec une jeune reine.

Les nourricières sont tout à fait inhabiles à construire des édifices et à donner des soins au couvain. Elles ne travaillent guère qu'au dehors de la ruche; elles peuvent s'en éloigner de deux kilomètres; on a dit qu'elles se laissaient quelquefois entraîner jusqu'à une distance de huit ou quinze kilomètres; mais on a reconnu que c'était une exagération au peu de temps qu'elles mettent à rentrer dans les temps orageux. Elles sont fort matinales; on les trouve, aux premiers rayons du soleil levant, sur les points éclairés les premiers par cet astre; elles introduisent leurs trompes dans la corolle des fleurs où elles pompent le suc que sécrètent les nectaires. Sur certaines plantes, elles recueillent une matière onctueuse, poissante, qui se trouve sur toutes leurs parties,

tiges, feuilles, fleurs, fruits, et qui fournit aussi du miel en abondance, semblable à celui des nectaires. Cette matière, désignée sous le nom de miellée, se trouve à deux époques de l'année sur les arbres verts, et surtout en juillet sur les chênes, les pavots, etc. Arrivées dans la ruche, les abeilles versent dans les alvéoles, par une sorte de régurgitation, la liqueur qu'elles avaient avalée, et qui, par la digestion opérée dans le premier estomac de l'abeille, se trouve transformée en miel. Les cirières s'en nourrissent, en offrent à la reine avec le bout de leur trompe, et renferment soigneusement le surplus.

Dans leurs pérégrinations, les nourricières font aussi la récolte de cette poussière qui recouvre certaines parties de l'intérieur des fleurs, appelées étamines, dont la couleur varie suivant les espèces de fleurs, et que l'on connaît sous le nom de pollen. Lorsqu'elles veulent amasser des provisions pour la nourriture des jeunes vers qui sortent des œufs que la reine a pondus, elles s'introduisent dans les fleurs; les poils qui recouvrent leur corps se garnissent de cette poussière, et à l'aide de la brosse qui existe sur leurs pattes elles en forment de petites pelotes qu'elles fixent dans la partie désignée sous le nom de corbeille; mais le plus souvent elles déchirent les capsules qui contiennent le pollen, et le prennent avec les pattes de devant qui le passent aux autres pattes. Les nourricières peuvent en ramasser une si grande quantité qu'on les a vues en apporter plus de cinq cents grammes dans un jour. Les cirières s'emparent de ces pelotes pour les déposer dans les alvéoles, où on les trouve quelquefois entières, mais le plus souvent gâchées et mêlées les unes aux autres jusqu'à ce qu'ils soient pleins. Il est très curieux de voir une abeille ainsi chargée de pollen arriver à la ruche: avant d'y pénétrer, elle se brosse encore pour réunir ce qui pouvait en être resté dans ses poils; puis elle parcourt souvent un ou plusieurs gâteaux avant d'arriver à l'endroit où son fardeau doit être déposé. Lorsque les larves sont écloses, elles en font une bouillie qui sert à leur nourriture et qu'elles distribuent convenablement à chacune d'elles. Au printemps, dans le fort de la ponte, on trouve très-peu de pollen dans les ruches: il est probable qu'on le distribue de suite aux larves.

Enfin les nourricières récoltent encore sur les arbres et les plantes un autre produit qui, par ses propriétés et l'usage que les cirières en font, assure la salubrité de la ruche en la rendant imperméable, et en servant à clore hermétiquement toutes les ouvertures inutiles, à souder entre elles les différentes pièces qui servent à la composer, et à la fixer solidement au tablier. Lorsqu'on élève des abeilles dans une ruche en verre, les cirières en enduisent la surface si on n'a pas le soin de recouvrir les verres de manière que la lumière ne puisse pénétrer jusqu'à elles.

Les nourricières trouvent cette matière sur les bourgeons des peupliers, des saules, sur le baumier du Pérou, et sur beaucoup d'autres végétaux. Fortement agglutinative, molle pendant les chaleurs, cassante mais fort tenace quand elle est sèche, de couleur jaunâtre ou rougeâtre, légèrement aromatique, d'un goût amer et de nature résineuse, cette matière a reçu le nom de *propolis*, parce que les abeilles en revêtent la ville ou ruche en avant et partout.

Les cirières sont ainsi appelées parce que, construisant à elles seules les gâteaux dont on retire la cire, ce sont elles aussi qui en fournissent la matière par une sorte d'exsudation qui se fait entre les anneaux de l'abdomen. Le miel, dont elles se nourrissent exclusivement, produit par la digestion une matière qui vient se coaguler entre ces anneaux, où on la trouve sous forme de petites lames écailleuses rangées par paire, sous chaque segment, dans de petites poches d'une forme particulière, situées à gauche et à droite de l'angle angulaire de l'abdomen.

Des expériences bien positives ont prouvé que le sucre et le miel contenaient seuls les principes élémentaires de la cire; et ces expériences sont d'une telle précision que l'on sait que 500 grammes de sucre donnent 30 grammes de cire, et qu'une pareille quantité de miel n'en donne que 20.

Lorsque l'abeille cirière veut construire, elle prend successivement des plaques de cire sécrétées et tenues en réserve sous les anneaux inférieurs de son ventre, les porte entre ses mandibules pour les mastiquer et leur faire subir une certaine préparation à l'aide d'un suc remplissant les fonctions de la salive. C'est avec la dernière patte, qui forme une sorte de pince, qu'elle saisit ces lamelles. Bien mastiquées, elles prennent la forme d'un filament mou que l'abeille applique dans le lieu de la ruche où elle doit construire, ou bien aux parties où la construction est déjà commencée. Ce filament est placé de manière à décrire une partie de la circonférence d'un alvéole; d'autres abeilles viennent ensuite en faire autant, et bientôt la cavité se trouve créée. Si par hasard, dans l'empressement du travail, quelqu'un de ces filaments est mal ajusté, une abeille l'enlève pour le placer mieux, et l'alvéole reçoit ainsi la forme qui est la mieux choisie de toutes celles qu'il était possible d'imaginer pour qu'il s'en trouvât le plus grand nombre possible dans un gâteau.

L'activité des abeilles pour ces sortes de constructions est telle qu'un gâteau de 20 à 30 centimètres, contenant quatre mille alvéoles peut être l'ouvrage d'une seule journée. Lorsque les cellules sont creusées, les abeilles enduisent les angles et le rebord de l'ouverture avec de la propolis dont elles forment un petit bourrelet.

Les cellules disposées à loger les reines font une saillie qui se détache du gâteau, soit au centre de l'édifice quand il offre une fente, un enfoncement ou une inégalité, mais surtout sur les bords. Elles ont une forme qui ressemble à la cupule d'un gland, et qui, comme elle, est *guillochée* fort régulièrement à sa surface. Mais lorsqu'elles contiennent une larve, elles sont prolongées en bas, où elles présentent leur ouverture, et prennent un volume assez considérable pour qu'une seule d'elles pèse cent cinquante cellules d'ouvrières.

Les cirières ménagent parfois, au milieu des gâteaux, des passages pour communiquer plus facilement d'un édifice à l'autre. La quantité des alvéoles d'une bonne ruche est immense; on en porte le nombre au moins à cinquante mille.

Les édifices construits, il reste encore beaucoup d'ouvrage pour les cirières. Lorsque de l'œuf va sortir un ver, elles sont chargées de le nourrir, ce qu'elles font en mêlant du pollen et du miel dans de certaines proportions, et lorsque ce ver, qu'on appelle larve, passe à l'état de nymphe, elles construisent un couvercle en cire sous lequel le mystère de la dernière métamorphose s'accomplit.

Pour sortir de leurs alvéoles, les petites abeilles rongent peu à peu le couvercle, et, le poussant avec la tête, il finit par céder et se détacher tout à fait.

Lorsque les ouvrières n'ont plus rien à construire, elles s'occupent à transporter le miel des alvéoles inférieurs, où il a été déposé provisoirement pendant l'abondance de la récolte, dans les alvéoles supérieurs qui lui sont destinés, et particulièrement dans la partie supérieure des gâteaux du centre.

Les moisissures auxquelles les gâteaux sont exposés nécessitent de la part des ouvrières un grand travail. Avec les mandibules, elles détachent toutes les parties gâtées et les remplacent par de nouvelles constructions.

Les cirières prodiguent les soins les plus attentionnés à la reine; elles la suivent sans cesse dans le travail de sa ponte, et font autour d'elle un cercle nombreux. S'il lui arrive quelque accident, elles redoublent d'attention, comme lorsque du miel vient à la couvrir, ou qu'elle tombe dans de la poussière; alors elles ne la quittent que lorsqu'à l'aide de leur trompe, de leurs mâchoires, de leurs pattes, elles l'ont débarrassée de ce qui la gênait.

L'instinct de la conservation les porte à garder constamment les entrées de la ruche, et celles à qui cette garde est

confiée sont relevées de leur fonction avec la plus grande exactitude. Lorsqu'il se passe quelque chose d'extraordinaire dans une des ruches, toutes les abeilles des autres ruches centuplent leurs gardiennes et forment en dehors des entrées une masse impénétrable. Soigneuses d'assurer la salubrité de leur habitation, elles n'y laissent séjourner aucun cadavre de celles qui périssent ou des ennemis qu'elles ont tués. On les a vues enduire de propolis un limaçon qu'elles ne pouvaient ni tuer ni chasser.

Afin d'éviter que l'air ne devienne stagnant dans la ruche, elles le renouvellent en battant vigoureusement de leurs ailes, soit à l'intérieur, soit au devant des entrées. On les voit, dans les chaleurs de l'été, cramponnées sur leurs six pattes à l'entrée des ruches, agiter si vivement leurs ailes qu'on n'en distingue pas le mouvement. Elles sont alternativement chargées de ce soin ; on les voit le quitter après dix minutes ou un quart d'heure.

Les ouvrières cirières restent constamment dans la ruche, et si elles sortent, c'est seulement pour aller boire ; de là une évidente nécessité d'avoir de l'eau dans le voisinage du rucher.

La vie des ouvrières ne paraît pas de longue durée ; on estime qu'il en meurt la moitié tous les ans. Le froid peut les engourdir au point qu'on les croirait mortes ; mais quelque chaleur les rappelle à la vie. Elles peuvent supporter dans la ruche 12 degrés au-dessous de zéro, si surtout l'essaim est nombreux. Pendant la rude température, les abeilles mangent peu et ne se livrent à aucun exercice.

Pendant les froids ordinaires, il paraît qu'elles consomment très-bien les provisions, mais sans se mouvoir. Celles qui sont sur les alvéoles plongent leur trompe dans le miel et la présentent à leurs voisines qui, ainsi de proche en proche, en font parvenir aux plus éloignées. Ce fait curieux explique l'inutilité des provisions qu'on a coutume de mettre sur le tablier dans l'espérance de soutenir les abeilles pendant l'hiver. Ces provisions sont mangées seulement par les plus fortes, qui, elles-mêmes, courent le risque d'être saisies par le froid.

Sur les vieilles abeilles, les ailes sont frangées à leur extrémité, et le point blanc du corps a disparu. C'est ce qu'il est très-bon de savoir lorsque l'on veut acheter des ruches.

Les abeilles mâles diffèrent beaucoup des ouvrières ; leurs ailes sont aussi longues que le corps. Le bruit qu'elles font pendant le vol les a fait appeler faux-bourdons ; leur corps est gros et aplati, noirâtre, moins long que celui de la reine fécondée, deux fois plus gros que celui des ouvrières, et d'une forme très-différente ; l'extrémité en est toute velue sans être terminée, comme chez elles, par un aiguillon. Ce corps est réuni au corselet sans rétrécissement, et les pattes n'offrent rien de remarquable. Les mâchoires sont beaucoup moins fortes, la trompe bien moins longue. Ils éclosent au printemps et en août ; leur nombre est assez considérable ; on l'estime de quinze cents à trois mille ; mais leur nombre est évalué bien plus approximativement si on le porte au trentième de la population.

Dans certaines contrées les mâles ou faux-bourdons sont désignés sous le nom de *coureuses ;* leurs mœurs sont très-paisibles ; ils ne sortent guère que de midi à trois heures, encore faut-il qu'il fasse bien beau temps. Ils s'écartent peu de leur domicile et ne se livrent à aucun genre de travail. Ils ressemblent si peu à des abeilles qu'il y a des endroits où on les tue comme des étrangers pillant les provisions.

Lorsque la jeune reine, au retour de sa première sortie, ne juge pas à propos de jeter d'essaim, elle ordonne le massacre des mâles qui, n'ayant aucun moyen de se défendre, succombent promptement à la guerre mortelle que les ouvrières leur déclarent. Toutes les victimes, percées d'un coup d'aiguillon entre les anneaux, sont ensuite transportées hors de la ruche.

LES BOUCANIERS ET L'ÎLE DE LA TORTUE.

L'île de la Tortue est souvent citée dans l'histoire de ces intrépides aventuriers qui conquirent, perdirent et reconquirent vingt fois à la France ses possessions des Antilles. C'est un gros îlot de seize lieues de tour, situé sous le 20[e] degré 30 à 40 minutes au nord de la ligne équinoxiale, et qui n'est accessible que du côté du midi par le canal de la grande île de Saint-Domingue. Les Français, d'abord établis en colonie à Saint-Christophe, ayant eu à souffrir les descentes fréquentes des Espagnols, se concertèrent avec les Zélandais pour faire des courses sur les Espagnols ; au bruit de leurs succès, des aventuriers de Dieppe équipèrent des embarcations, et comme leurs plus téméraires entreprises réussissaient à merveille, ils se mirent en quête d'un refuge plus commode et moins éloigné que les îles Saint-Christophe. C'est alors qu'ils s'établirent sur la Tortue, où ils se divisèrent en bandes : les uns s'appliquèrent à la chasse et prirent le nom de *boucaniers ;* les autres à faire des courses, et prirent le nom de *flibustiers ;* les derniers s'adonnèrent au travail de la terre, et on les nomma *habitants*. Les Espagnols ne tardèrent pas à s'inquiéter, et dès lors commença entre eux et les possesseurs de la Tortue une suite de prises, d'exterminations et de reprises entremêlées de ruses de guerre plus audacieuses et plus extravagantes que toutes celles que les traditions des peuplades sauvages et des héros antiques peuvent nous offrir. Les gouverneurs successifs de la Tortue furent : un



Un Boucanier. — D'après un dessin d'Alexandre-Olivier Œxmelin, en 1686.

sieur Levasseur, chevalier de Poincy ; le chevalier de Fontenay, qui l'avait conquise sur les héritiers successeurs de ce Levasseur ; après M. de Fontenay, mis en défaut par son trop de confiance, et exclu par les Espagnols, un gentilhomme du

Périgord, Du Rossey, qui avait été boucanier : ce hardi aventurier escalada de plus belle, un matin, les rochers qui commandaient le fort de la Tortue, le canonna, exporta les Espagnols à Cuba, et légua ce gouvernement à son neveu M. de Laplace, lequel ne céda son autorité qu'à la Compagnie des Indes occidentales en 1664. La Compagnie des Indes envoya une commission à M. d'Ogeron, « gentilhomme angevin, de bonne conduite, fort expérimenté en ces lieux-là, et qui était bien dans l'esprit des habitants. On bâtit un magasin dans lequel on déchargea toutes sortes de marchandises nécessaires pour les habitants, qu'avait apportées le vaisseau de la Compagnie occidentale. » Les aventures de ces colons sont racontées avec détails dans un livre étrange semblable à un roman, et intitulé : *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes, contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable depuis vingt années* (Paris, 1686). Nous y lisons cette page sur les boucaniers :

Certains Indiens naturels des Antilles, nommés Caraïbes, lorsqu'ils font des prisonniers, les coupent en pièces et les mettent sur des manières de claies, sous lesquelles ils font



Musée des Tuileries. Exposition de 1849; Peinture. — L'île de la Tortue, par M. Morel-Fatio.

du feu ; ils nomment ces claies *barbacoa*, et le lieu où elles sont *boucan*, et l'action *boucaner*, pour dire rôtir et fumer tout ensemble. Les premiers boucaniers étaient habitants de ces îles, et avaient conversé avec ces sauvages; ils ont dit *boucaner* de la viande qu'ils faisaient fumer, et ils ont nommé le lieu *boucan*. Les boucaniers ne font point d'autre métier que de chasser; il y en a deux sortes : les uns ne chassent qu'aux bœufs pour en avoir les cuirs; les autres aux sangliers pour en avoir la viande qu'ils salent et vendent aux habitants. Ceux qui chassent aux bœufs sont nommés particulièrement boucaniers pour se distinguer des autres, qu'ils nomment chasseurs. Leur équipage est une meute de vingt-cinq à trente chiens dans laquelle ils ont un ou deux venteurs qui découvrent l'animal. Ils ont avec cette meute de bons fusils qu'ils font faire exprès en France. Un nommé Brachie à Dieppe, et Gelin à Nantes, ont été les meilleurs ouvriers pour ces armes; et ces fusils sont de quatre pieds et demi de long, c'est-à-dire le canon. La monture est autrement faite que celle des fusils ordinaires de chasse dont on se sert en France. C'est pourquoi on nomme ces armes fusils de boucanier. Ils sont tous d'un calibre tirant une balle de seize à la livre. Ces gens portent ordinairement quinze ou vingt livres de poudre, et la meilleure vient de Cherbourg en Basse-Normandie, qu'on appelle poudre de boucanier. Ils la mettent dans des calebasses bien bouchées avec de la cire, de crainte qu'elle ne soit mouillée ; car ils n'ont aucun lieu pour la tenir sèchement. Tous leurs habillements sont deux chemises, un haut-de-chausse, une casaque, le tout de grosse toile, et un bonnet d'un fond de chapeau ou de drap, où il y a un bord seulement devant le visage, comme celui d'un carapoux. Pour des souliers, ils en font de peaux de porc et de bœuf ou de vache. Ils ont avec cela une petite tente de toile fine, afin qu'ils la puissent tordre facilement et la porter avec eux en bandoulière; car lorsqu'ils sont dans les bois, ils couchent où ils se trouvent. Ils se joignent toujours deux ensemble et se nomment l'un et l'autre *matelot*. Ils mettent tout ce qu'ils possèdent en communauté, et ont des valets qu'ils font venir de France, dont ils payent le passage, et les obligent de les servir trois ans. »

Ce métier si rude de boucanier servait comme d'apprentissage et de préparation à celui de flibustier ; pour ce dernier, il fallait une intrépidité véritablement inouïe, et il devint surtout célèbre en ces temps-là par les exploits de Pierre Legrand Dieppois, de Pierre Franc de Dunkerque, du Portugais Barthelémy, de Roc de Groningue en Frise, du Hollandais David, et surtout de Lolonois et de Michel le Basque. Les conventions avant courses, qu'ils appelaient la *chasse partie*, signées des capitaines et des députés de l'équipage,

contenaient les conditions les plus singulières. Je n'en citerai que quelques-unes :

« En cas que le bâtiment soit commun à tout l'équipage, on stipule, si on le trouve bon, qu'ils donneront au capitaine le premier bâtiment qui sera pris, et son lot comme aux autres. Si ce bâtiment appartient au capitaine, on spécifie qu'il aura le premier qui sera pris avec deux lots, et sera obligé d'en brûler un des deux; savoir, celui qu'il monte, s'il ne se trouve pas si bon que celui qu'on aura pris; et, en cas que le bâtiment qui appartient à leur chef soit perdu, l'équipage sera obligé de demeurer aussi longtemps avec le capitaine qu'il faudra pour en avoir un autre. — Le chirurgien a 200 écus pour son coffre de médicaments, soit qu'on fasse prise ou non, et, outre cela, en cas qu'on fasse prise, un lot comme les autres. Si on ne le satisfait pas en argent, on lui donne deux esclaves. — Pour les autres officiers, ils sont tous également partagés, à moins que quelqu'un ne se soit signalé : en ce cas, on lui donne d'un commun consentement une récompense. — Celui qui découvre la prise qu'on fait a 100 écus. — Pour la perte d'un œil, 100 écus ou un esclave. — Pour la perte des deux, 600 écus ou six esclaves. — Pour la perte de la main droite ou du bras droit, 200 écus ou deux esclaves. — Pour la perte des deux, 600 écus ou six esclaves. — Pour la perte d'un doigt ou d'un orteil, 100 écus ou un esclave. — Pour la perte d'un pied ou d'une jambe, 200 écus ou deux esclaves. — Pour la perte des deux, 600 écus ou six esclaves. — Lorsque quelqu'un a une plaie dans le corps, qui l'oblige de porter une canule, on lui donne 200 écus ou deux esclaves. — Si quelqu'un n'a pas perdu entièrement un membre, et qu'il soit simplement privé de l'action, il ne laisse pas d'être récompensé comme s'il l'avait perdu tout à fait; ajoutez à cela que c'est au choix des estropiés de prendre de l'argent ou des esclaves, pourvu qu'il y en ait. »

On a recherché, dans les fastes de la navigation et dans les récits des naufrages les plus aventureux, les origines de cet admirable roman de Robinson Crusoë, qui a déjà eu le privilége de passionner l'imagination de deux siècles. Je ne crois pas cependant que parmi toutes ces histoires de malheureux abandonnés dans des îles désertes, on ait songé à celle que raconte l'Histoire des Boucaniers du sieur de Frontignières, et que lui-même copiait d'après des relations qui avaient cours de son temps. Cette aventure est d'ailleurs fondée sur un fait certain et sur la cruauté des commandants des deux navires sur lesquels les Français furent délogés de l'île de la Tortue avec le hardi chevalier de Fontenay. Ces deux commandants, déjà connus par l'assassinat de Levasseur, détachèrent en mer leurs bâtiments de celui du chevalier, mirent toutes les femmes et les enfants sur une petite île déserte pour s'en aller courir le bon bord, et depuis on n'en a plus entendu parler. Ce qu'il arriva de ces femmes dans l'île déserte, une d'elles, Espagnole de nation, en écrivit l'histoire, peut-être le roman, après qu'un vaisseau hollandais, jeté par la tempête contre cette île, en eut sauvé quelques-unes. Voici ce que Frontignières répète d'après l'Espagnole :

« Après qu'on nous eut débarquées, et enfin malheureusement abandonnées dans cette île déserte, nous trouvâmes d'abord quantité de bêtes sauvages, de quoi nous aurions pu nous nourrir, mais nous craignions plutôt d'en être dévorées et de devenir leur pâture; et sans doute elles voyaient bien à qui elles avaient affaire, c'est-à-dire à des femmes faibles et désarmées, à qui même les plus timides de ces bêtes se faisaient craindre. Il n'en était pas ainsi lorsque des habitants des pays circonvoisins, gens cruels et grands voleurs, descendaient dans cette île pour les chasser; car ils en faisaient un si prodigieux carnage que nous pouvions vivre de celles qui se trouvaient mortes, que ces chasseurs oubliaient ou négligeaient peut-être après les avoir tuées. Nous avions grand soin de nous cacher pour éviter également et ces hommes et ces bêtes. Cependant la faim qui nous pressait nous obligeait souvent à sortir de nos retraites, et nous donnait même la hardiesse d'avancer dans le pays; en sorte que nous découvrîmes un petit canton cultivé seulement par la nature, et rempli des plus beaux arbres du monde, soit pour le feuillage qui les couvrait, soit pour les fruits dont ils étaient chargés; joint que des oiseaux aussi beaux que tout cela y volaient de toutes parts, et redoublaient les charmes de ce lieu, à cause que les feuilles, les fruits et les oiseaux disputaient, comme à l'envi, en beauté et en diversité de couleurs. Toutes ces choses, à la vérité, contentaient la vue et non pas le goût, puisque ces oiseaux mangeaient tous les fruits dont nous aurions pu nous nourrir. C'est ce qui nous obligea de chercher un autre lieu qui pût avoir le même agrément sans avoir la même incommodité; car, disions-nous, il est à croire que ce lieu n'est pas l'unique qui se trouve ici. Animées de cette espérance, nous marchâmes longtemps par des endroits très-dangereux, tant pour des rochers qui se présentaient à chaque pas sans apparence de chemin, que pour des sommets de montagnes aussi hauts que les nues et des vallées aussi profondes que des abîmes qu'on y rencontrait à toute heure. Pour éviter tous ces obstacles, nous cherchions au loin des passages plus bas, des montagnes et des vallées plus douces; mais par malheur nous nous éloignions insensiblement de la mer; et ainsi, après avoir fait cent tours et cent détours, nous nous égarions de plus en plus, ne faisant autre chose que de passer de précipice en précipice. Alors une infinité de chemins s'offraient à nous de toutes parts, hormis celui qui nous aurait conduits à l'agréable lieu que nous avions quitté sans en trouver un semblable, et qui nous aurait menées au bord de la mer, que nous avions depuis longtemps perdue de vue, et d'où enfin nous aurions pu découvrir quelque vaisseau qui nous aurait tirées d'un lieu si dangereux. Un jour que nous errions à notre ordinaire, une troupe des chasseurs dont j'ai parlé, armés de perches pointues, vinrent tout d'un coup fondre sur nous. . . . . »

« Si cette petite relation, observe avec naïveté le sieur de Frontignières, paraît vraisemblable dans les faits qu'elle rapporte, elle n'est guère juste à l'égard des lieux qu'elle spécifie; car je ne me souviens point d'en avoir vu de pareils pendant que j'ai demeuré dans ce pays. On me répondra que je n'ai point tout vu, et qu'ainsi il y en peut avoir de semblables qui ne sont point venus à ma connaissance : cela peut être. »

Aujourd'hui l'île de la Tortue, théâtre de tant d'aventures follement héroïques, a suivi dans son exploitation le destin de la grande île qu'elle avoisine et qu'elle ne menace plus. Mêmes plantations, même richesse de nature qu'à Saint-Domingue; mais aussi, hélas! même indolence et même abandon.

LA MER.

Voy. p. 94, 290.

§ 11. Ce qu'on trouve sur la grève.

Combien de personnes foulent le sable fin de la grève à l'instant où le flot l'abandonne sans y voir autre chose que l'eau qui se retire limpide et l'écume blanche qu'elle abandonne! Tout au plus y remarquent-elles les longues traînées de fucus ou varech indiquant la limite que la vague n'a pu franchir malgré ses efforts répétés. Combien d'autres encore passent sans tourner la tête à côté du marché au poisson qui, dans les villes maritimes, est un musée d'histoire naturelle renouvelé chaque jour et animé par les reflets variés de la vie, tandis que les collections n'offrent aux yeux que de tristes débris préservés avec peine de la destruction dont ils gardent l'empreinte!

Mais pour celui qui aime à chercher dans les productions de la nature un sujet d'étude ou de méditation, la grève est peuplée d'une foule d'animaux aux formes étranges, et de productions variées arrachées au fond des mers par la vague

qui les abandonne en expirant sur le sable. Il ne s'agit que d'apprendre à les distinguer là où ils sont si abondamment répandus.

En certains temps, en certains lieux, cette recherche est peu fructueuse. Ainsi, quand la plage, comme auprès du Havre et sur d'autres points de la côte de Normandie, est recouverte de galets que le flot agite avec bruit, on conçoit que parmi ces chocs multipliés les animaux marins sont promptement détruits; d'autre part, il est difficile de parcourir une plage vaseuse, et l'on doit toujours préférer une grève de sable fin qui se consolide aussitôt que l'eau se retire. Si d'ailleurs on est au temps des quadratures, c'est-à-dire vers le premier ou le dernier quartier de la lune, quand les marées sont très-faibles; si la mer n'est point soulevée par les vents, le flot paisible vient baigner le rivage dans son mouvement alternatif sans y laisser souvent autre chose que des algues ballottées depuis longtemps à la surface, ou quelque vieux morceau de bois amené de fort loin par les vents et les courants. A la vérité, ce vieux morceau de bois pourrait bien être chargé d'anatifes ou lépas et encore habité par des tarets et des pholades, ces mollusques destructeurs des digues et des navires. On devra donc l'explorer en dessus et en dedans pour connaître au moins un des fléaux de l'industrie maritime.

Les grèves de la Méditerranée, en l'absence des vents, des tempêtes et des pêcheurs, sont nues comme celles de l'Océan pendant les quadratures. Mais vienne un vent de sud pendant quelques jours, et l'on voit sur la grève des myriades de méduses phosphorescentes qui vivent habituellement dans la haute mer, près de la surface; vienne une tempête qui agite les eaux à une certaine profondeur, et les vagues soulevées apportent abondamment sur la plage et les algues et les animaux qui vivent parmi ces végétaux sous-marins. Quand enfin, pendant la belle saison, des troupes de pêcheurs demi-nus attirent sur ces mêmes grèves méditerranéennes leurs seines, leurs longs filets dont le demi-cercle se rétrécit lentement, on voit parmi les poissons aux formes bizarres, aux couleurs riches et variées, une foule d'autres animaux, des holothuries, des étoiles de mer, des oursins, des vers, des coquilles, des crabes, qui restent abandonnés sur le sable.

C'est après un coup de vent que nous avons le plus de chances de trouver les productions de l'Océan apportées sur la grève, même pendant les quadratures, quoique à l'époque des grandes marées qui suivent la pleine lune et la nouvelle lune nous soyons toujours certains de voir renouvelée la longue traînée de fucus indiquant la limite atteinte par la vague. Suivons pas à pas cette trace de la vague qui se retire, et apprenons à connaître les richesses qu'elle livre à notre curiosité.

Ce qui frappe d'abord les yeux, c'est l'immense quantité des fucus bruns ou olivâtres (fig. 1) formant la masse principale de ces débris. On les nomme communément varech ou goëmon, et on les emploie comme engrais sous cette dernière dénomination en Bretagne, tandis que sur quelques points de la Normandie on les brûle pour en faire la soude de varech et pour en extraire l'iode.

Mais parmi ces fucus on distingue aisément plusieurs espèces. Celui que nous figurons est le *Fucus serratus*, c'est-à-dire denté en scie; un autre, le *Fucus vesiculosus*, est parsemé de vessies grosses comme un pois, et qui, remplies d'air, le soutiennent dans l'eau; un troisième, également commun, *Fucus siliquosus*, doit son nom à la terminaison de ses rameaux en forme de silique, à peu près comme le fruit des raves ou des navets. Tous ont vécu attachés aux rochers sous-marins par un empâtement qu'on pourrait prendre pour une racine, mais qui sert seulement à les fixer, tandis que ces végétaux singuliers absorbent par toute leur surface les principes nutritifs que contient l'eau de mer.

A ces fucus bruns se mêlent d'autres fucus beaucoup plus grands et de couleur plus claire; ce sont les laminaires, dont nous parlerons bientôt. D'autres encore, plus délicats, se font remarquer par leur couleur rouge, et quelques-uns (les *Ceramium*) sont si élégamment ramifiés qu'on en a fait souvent des tableaux en les étalant sur une feuille de papier blanc.

Sur le fucus brun se voient fréquemment de petites croûtes grisâtres formées de très-petites cellules, que nous représentons grossies à la loupe (2); ce sont des polypes très-fins qu'on nomme *flustres*, et qu'on ne peut bien voir qu'en observant la branche de fucus encore fraîche plongée dans un bocal d'eau de mer. Chacun de ces petits polypes, quand le vase est en repos, fait sortir par l'ouverture de sa cellule une houppe de tentacules qui lui servent à attirer sa proie, mais dont l'on ne juge bien l'admirable structure qu'en se servant d'un microscope. Beaucoup de polypes analogues s'observent sur les plantes marines, sur les pierres et sur les coquilles, et l'on a dû distinguer sous le nom d'eschares ceux dont les cellules sont pierreuses mais régulièrement placées, et sous le nom de cellépores ceux dont les cellules pierreuses sont irrégulières dans leur forme et dans leur position.

Le fucus brun porte souvent aussi de petites coquilles blanches enroulées en cornet que nous représentons également grossies (3). Ce sont des *spirorbes*, qui font partie de la classe des annélides au lieu d'être des mollusques comme la plupart des coquilles marines. En effet, l'animal, au lieu de ramper, reste fixé par sa coquille, et au lieu d'avoir, comme les limaçons, une tête avec une ou deux paires de tentacules, il montre en s'épanouissant dans l'eau de mer une couronne de six tentacules plumeux au milieu desquels s'ouvre la bouche, sans yeux, sans mâchoires, sans véritable tête. Un septième tentacule, en forme de massue, lui sert seulement pour fermer sa coquille quand il s'y retire.

Nous avons parlé des algues rouges, plus délicates, qu'on trouve parmi les fucus; nous devons signaler aussi une autre sorte de plante marine très-singulière, la *coralline* (6), dont un rameau est représenté plus grossi (6 *a*). C'est bien une algue; mais comme elle est revêtue d'une épaisse couche de calcaire ou carbonate de chaux qui lui donne une blancheur de plus en plus prononcée, on l'avait prise pendant longtemps pour un polypier, c'est-à dire pour l'habitation d'une foule de petits polypes qu'on ne pouvait voir.

Un vrai polypier, au contraire, c'est la *sertulaire* (7, 7 *a* grossi), qui forme de petits arbustes flexibles, jaunâtres, demi-transparents, plus longs que le doigt, et qui, mise dans l'eau de mer, montre les petits polypes sortant comme autant de fleurs de leurs cellules. Son nom, dérivé du mot latin *sertum* (bouquet), indique suffisamment son aspect élégant. D'autres polypiers de la même famille, qu'on trouve souvent parmi les fucus, se distinguent par la disposition de leurs cellules, qui, dans les plumulaires, sont toutes rangées d'un seul côté des rameaux recourbés comme les barbes d'une plume, et qui, au contraire, dans les antennulaires, entourent circulairement des tiges droites et roides comme les antennes d'un homard ou d'une écrevisse.

Étudions maintenant quelques-unes des coquilles bivalves abandonnées sur la plage: voici des *peignes* (4), dont on compte plusieurs espèces, et dont un, beaucoup plus grand que les autres, est nommé vulgairement *pèlerine*, parce que les pèlerins qui allaient jadis à Saint-Jacques de Compostelle en garnissaient leur camail et leur chapeau. C'est le même qu'en Bretagne on mange sous le nom de *ricardot*. Une espèce plus petite, et dont les côtes sont plus minces et plus nombreuses, se trouve fréquemment avec les huîtres. Quelques autres, et notamment celui qu'on nomme le *manteau ducal* à cause de ses riches broderies, viennent de mers plus chaudes, et sont très-recherchés par les amateurs de coquilles. Leur nom, en latin (*Pecten*) comme en français, exprime bien leur forme.

Les plus gros de ces peignes portent souvent une petite coquille en forme de ver diversement replié (4 et 5): c'est la

serpule, de la classe des annélides comme le spirorbe, également dépourvue de tête et s'épanouissant en une belle houppe de tentacules plumeux diversement colorés en jaune, en rouge et en brun, de manière à représenter une fleur charmante.

D'autres coquilles bivalves fixeront plus tard notre attention ; citons ici seulement une jolie coquille univalve, la *porcelaine pou de mer* (*Cypræa pediculus*) (8 et 8 *a*), qu'on trouve assez communément, sans l'animal, dans le sable des grèves où on le ramasse pour en décorer de petits meubles en cartonnage. Cette coquille élégante est généralement connue ; mais l'animal qui l'habite, ou plutôt dont elle est le produit, mérite bien aussi de fixer l'attention : en effet, tout en rampant comme un limaçon (8), il montre sur son pied et sur sa tête une coloration variée, et il replie sur sa coquille deux larges expansions charnues très-vivement nuancées. On le trouve vivant sur les parties de la plage découvertes seulement aux grandes marées.

Les mollusques qui rampent sur un pied, comme cette porcelaine dont nous venons de parler, sont nommés en général gastéropodes. Presque tous, ils sont revêtus d'une coquille ; mais il en est aussi qui sont constamment nus : telle est la *Doris* (9), qu'on trouve parmi les herbes marines et qui a un peu la forme d'une limace, avec une rosace de six tentacules en forme de feuilles sur le dos, en arrière. D'autres mollusques enfin, comme l'*encornet*, en latin *Loligo* (10), nagent librement au lieu de ramper, et sont caractérisés par leur tête entourée de huit ou dix bras garnis de ventouses nombreuses qui leur servent à saisir leur proie ; tels sont aussi la seiche et le poulpe qu'on apporte fréquemment sur les marchés des villes maritimes de l'ouest, et qui constituent la classe des céphalopodes.

Le flot laisse souvent aussi sur la plage les diverses espèces d'étoiles de mer que leur forme fait reconnaître tout d'abord. Les unes, nommées astéries, sont en étoile à cinq branches, larges et épaisses ; leurs mouvements sont lents, et l'on ne peut bien juger de leur organisation qu'en les mettant avec de l'eau de mer dans un vase aux parois duquel elles grimpent avec leurs innombrables pieds charnus. Les autres étoiles ont cinq bras minces comme des queues de lézard, et s'agitent assez vivement sur le sable ; on les nomme *ophiures* (11).

Les crustacés enfin, qui habitent en si grand nombre le long des côtes, doivent aussi fixer notre attention. Les uns,



Ce que l'on trouve sur la grève.

très-petits (talitre, orchestie), sautillent en foule sous les tas de fucus qu'on soulève un instant. D'autres, plus gros, les *crabes* (12), marchent de côté et courent sur le sable fin en laissant une trace qui ressemble à une broderie. Parmi ces crabes on distingue de nombreuses espèces, les unes propres seulement à la course, les autres nageant avec vitesse ; plusieurs aussi sont estimés comme aliment : tel est l'*étrille* (*Portunus puber*), reconnaissable à ses pinces allongées et prismatiques avec des teintes bleuâtres, et qui peut blesser cruellement les doigts qu'on lui laisse saisir. Tous les crabes, qu'on nomme aussi crustacés macroures, c'est-à-dire à courte queue, sont caractérisés, en effet, par la brièveté de leur queue, qui est toujours repliée contre le ventre et cachée en dessous ; tandis que d'autres crustacés, comme le homard, l'écrevisse et la chevrette (*Palemon*) (13) qu'on apporte en si grande quantité sur les marchés, ont la queue très-développée et s'en servent pour nager comme d'une rame puissante. *La suite à une autre livraison.*

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

CHATEAU DE DOMFRONT

(Département de l'Orne).



Ruines du château de Domfront.

Le donjon est muet. La bannière éclatante
N'apparait plus au loin, sur les créneaux flottante
La garde au haut des murs ne veille plus la nuit,
Et dans la morne enceinte on n'entend aucun bruit.
Bastions démolis, murailles delaissées !
Vieux remparts, hautes tours jusqu'au sol abaissées,
Une mousse grisâtre et des lichens flétris
Végètent à regret sur vos tristes debris.
Des débris! sous le temps leur vestige s'efface,
Et de la tour de Presle on cherche en vain la trace.
Pour mieux anéantir les restes de ces tours,
De la bêche et du soc empruntant le secours,

L'homme a joint ses efforts aux lents efforts de l'âge.
Les glacis, les fossés, jadis teints de carnage,
Par cent bras réunis dans la roche creusés,
En jardins aujourd'hui sont métamorphosés :
La vigne, s'y mêlant aux pêches empourprées,
Tapisse les vieux murs de ses grappes dorées ;
Et la rose vermeille, au teint éblouissant,
Orne et parfume un sol rougi de tant de sang.
Seul et veuf de ses tours dès longtemps mutilées,
Et par l'ordre d'un roi jadis démantelées,
Parmi tant de débris le donjon est resté,
Debout, inébranlable, et beau de vétusté.

Ces vers harmonieux de Chênedollé datent de peu d'années. Les ruines de Domfront sont encore aujourd'hui telles que les a vues le poëte (1) : elles ne s'affaissent qu'insensiblement sous la main du temps, qui ne semble renverser les monuments qu'avec regret. Il faut plus de jours pour la chute de quelques pierres que pour la destruction de l'homme.

Le château de Domfront intéresse à la fois par sa situation, son ancienneté et ses souvenirs. Ce fut un Guillaume de Belesme qui le fit bâtir au commencement du onzième siècle, vers 1020, sur ce rocher escarpé d'où l'on domine de si haut la vallée et la petite rivière de Varennes. « L'enceinte de ce château n'était pas étendue, dit l'auteur d'un ouvrage déjà plusieurs fois cité dans ce recueil (2). Il consistait principalement en un donjon carré, flanqué de quatre grosses tours, et dont on ne voit plus que deux pans se coupant à angles droits, et offrant chacun une longueur de 13 mètres environ, sur 20 de hauteur. La maçonnerie, d'une dureté à toute épreuve, est en roches jetées confusément dans un bain de chaux, avec un revêtement extérieur de pierres de granit de petite dimension, assez semblable à celui du château de Falaise. Les ouvertures étaient à plein cintre sans ornements ni manteaux. Les contreforts, de 50 centimètres, se trouvaient aux angles et sur les différentes façades. Les murs avaient plus de 2 mètres d'épaisseur ; sous ses fondements passaient des souterrains qui communiquaient, en suivant les pentes de la colline, avec le dehors de la place. On en montre encore un, construit en maçonnerie, à voûte presque pointue et tellement étroit que deux personnes peuvent à peine y marcher de front ; des enfoncements s'y remarquent de cinq en cinq pas sur un des côtés. Peut-être ce souterrain est-il moins ancien que la ruine majestueuse au-dessous de laquelle il se trouve placé. Un fossé séparait la ville de l'enceinte du château fort ; on voit les murs du pont-levis qui servait à communiquer de l'un à l'autre. »

Dès 1029, le château de Domfront soutenait contre Guillaume, duc de Normandie, un siége qui a été un sujet de chants pour les anciens trouvères. Plus tard il eut à se défendre contre Guillaume le Conquérant, Robert, duc de Normandie, et Philippe de France. Sa dernière lutte, en 1574, est aussi la plus fameuse. Mézeray, de Thou, d'Aubigné et un grand nombre d'autres historiens en ont raconté les incidents dramatiques. Chênedollé l'a célébré dans le poëme dont nous avons rappelé quelques vers. Le héros intrépide et malheureux de ce siége fut Gabriel de Lorges, seigneur de Montgommery, qui avait blessé mortellement Henri II, au tournoi de 1559. Il était l'un des chefs du parti protestant. Échappé à la Saint-Barthélemy, il avait fui en Angleterre ; mais, impatient de revenir en sa patrie, appelé par ses coreligionnaires, il descendit une première fois, sans succès, sur les côtes de la Manche en 1573 ; puis il y débarqua plus résolument au mois de mars 1574. A peine en marche, il fut pourchassé si vigoureusement par Matignon, qu'étant en danger d'être pris à Saint-Lô, il dut se jeter dans le Perche et le Maine. Le 8 mai, il arriva avec soixante cavaliers à Domfront, où il trouva quatre-vingts arquebusiers sous les ordres du capitaine Latouche. Le même jour, plusieurs gentilshommes vinrent se réunir à lui avec quarante cavaliers. Son projet était de ne rester que peu de temps à Domfront. Mais dès le lendemain 9, le château et la ville étaient entourés par une partie des troupes de Matignon. Les murailles, sans réparations depuis un siècle, n'étaient pas en état de défense. Les habitants, pour la plupart catholiques, étaient sortis sans laisser d'approvisionnements ; on manquait de munitions ; enfin on n'avait eu le temps de garder aucune des positions extérieures. Les assiégeants, au contraire, étaient bien approvisionnés, bien fournis d'armes et avaient du canon. D'ailleurs leur force s'accroissait à chaque instant : au nom de la reine et sur l'appel de Matignon, de nouveaux renforts accoururent de toutes parts, gentilshommes et soldats, tous « promptement et joyeusement, comme pour prendre une beste furieuse et qui a gasté tout un pays, » dit une relation contemporaine. Ils furent bientôt plus de six mille arquebusiers et douze cents cavaliers. Il était également impossible à Montgommery, qui n'avait que cent cinquante hommes, de fuir avec eux et de vaincre. De sa personne seule il pouvait échapper : d'Aubigné, qui se trouvait dans le parti ennemi, lui en offrait les moyens ; il refusa et résolut de se défendre et de mourir. Quelques-uns de ses compagnons le trahirent et l'abandonnèrent. D'autres tentèrent, à plusieurs reprises, des sorties où ils firent preuve d'une audace et d'un courage admirables : mais il leur fallut céder au nombre et rentrer. Du 9 au 23, il n'y eut guère que des escarmouches : à cette dernière date, les catholiques employèrent tout leur canon : plus de six cents coups furent tirés ; une tour s'écroula, et les assaillants se précipitèrent dans la ville. « Le 24, à midi, il y a une brèche dans la courtine du château. En vain Montgommery fait une sortie avec tout son monde et tente d'enclouer le canon : il est ramené avec perte sur le glacis. Sommés de nouveau de se rendre, avec promesse de la vie sauve s'ils voulaient livrer leur général, les assiégés répondent en jurant de mourir avec lui. Cette injurieuse proposition a redoublé leur ardeur. D'une heure à deux, les arquebusiers recommencent un feu nourri et meurtrier. Le rideau de fumée se déchire enfin, et l'on aperçoit au pied du mur les colonnes d'assaut qui s'avancent. Ce sont d'abord cent gentilshommes cuirassés, pris dans chaque compagnie de gendarmerie ; puis six cents arquebusiers de Sainte-Colombe et de Lucé, avec morion en tête, et dix piquiers corselés, qui, réunis aux volontaires, forment un effectif de quatre mille hommes. Fervaques, Villarmois, Sainte-Colombe, Riberprey et Lavardin sont à leur tête. Devant eux, debout sur la brèche, Montgommery en pourpoint, une hache d'armes à la main, ordonne au ministre La Butte de Clinchamp de faire la prière. Barbes grises et fringants cavaliers s'inclinent un moment, puis se relèvent sous le feu de l'ennemi. Ils ne restaient plus guère qu'une cinquantaine à défendre ces ruines. Montgommery prend la droite de la brèche ; les boulets, les balles et les grenades pleuvent autour de lui. Les combattants des deux partis ne se reconnaissent plus qu'à la voix ; au milieu de la flamme et de la fumée, la mêlée devient affreuse. Les cadavres s'entassent autour des murailles ; cent soixante hommes du parti catholique sont mis hors de combat ; mais les assiégés ont douze morts et douze blessés. Encore un pareil triomphe et la défaite est certaine. »

Pendant la nuit suivante, Montgommery coucha sur la brèche. Le matin, en regardant autour de lui, il se trouva comme abandonné : huit des siens, parmi lesquels un gentilhomme, s'étaient encore dérobés par les casemates, et il restait, lui quinzième, au milieu des ruines. Il visita les poudres, et il n'en restait plus pour un assaut ; les magasins et les citernes, il ne restait ni eau ni vivres pour la journée. La défense devenait impossible. Le drapeau blanc fut arboré au haut du donjon, et le tambour battit la chamade pour demander un armistice. Après plusieurs pourparlers sans résultat sur les conditions de la capitulation, le 27 au soir, il fut convenu que Montgommery se rendrait à la miséricorde du roi, sans autres armes que la dague et l'épée ; et

(1) Le Château de Domfront, poëme par Chênedollé, 1829.
(2) Le Département de l'Orne archéologique et pittoresque.

que ses compagnons auraient la vie sauve. Matignon et Vassé s'engagèrent à écrire à la reine en faveur de Montgommery, et à aller au besoin la supplier en cour. De Thou prétend même qu'ils lui promirent qu'il aurait la vie sauve comme ses compagnons. Vers minuit, ils allèrent chercher le comte; il était vêtu d'une garguesque et d'un collet de buffle passementés de fils d'argent. Le lendemain matin, à sept heures, Matignon retourna au château pour délivrer la petite garnison; mais une foule de soldats catholiques se précipitèrent à sa suite et massacrèrent les prisonniers; quelques-uns cependant, après avoir été dépouillés de tout ce qu'ils avaient d'armes et d'argent, s'en allèrent avec des bâtons blancs. Un billot et une potence furent dressés: on y suspendit le ministre La Butte, le jeune Latouche et Le Hérissé, chef de partisans. Quant à Montgommery, conduit à Saint-Lô, puis à Paris, il fut jugé par le parlement, et le 26 juin il eut la tête tranchée sur la place de Grève. La reine assista à l'exécution. L'Estoile rapporte une belle parole de Montgommery en ses derniers instants. L'arrêt déclarait ses enfants roturiers: « J'y souscris, dit-il, s'ils n'ont la vertu des nobles pour s'en relever. »

En avril 1580, Jean La Ferrière, baron de Vernie, s'empara du château de Domfront pour la Ligue; mais, en décembre, les habitants, secondés par un envoyé de Henri IV, le chassèrent.

En 1598, le château et les autres fortifications de la ville furent rasés par ordre de Henri IV. La royauté continuait à démanteler la féodalité.

Aujourd'hui, les restes du château ne sont plus qu'un objet de curiosité et de respect pour l'artiste, l'historien ou le voyageur instruit. La ville, d'un aspect agréable, compte moins de deux mille habitants. On y fait le commerce des toiles, des coutils et des bestiaux. Les étrangers y sont accueillis avec honnêteté et bienveillance, malgré le proverbe singulier dont l'on a vainement cherché la véritable explication: « Domfront, ville de malheur! arrivé à midi, pendu à une heure; pas seulement le temps de dîner! »

SINGULIERS EFFETS DE CATOPTRIQUE.

Voy. Fantasmagorie, p. 51; Diables cartesiens, p. 275.

La physique serait mieux connue et plus généralement appréciée si, dans l'enseignement de cette science, on donnait une part suffisante à l'expérimentation, et si les professeurs ne dédaignaient pas les applications dont les bateleurs se sont emparés. Dans l'état actuel des choses, les gens du monde ne suivent pas les cours de physique parce qu'ils les trouvent trop abstraits; les oisifs qui fréquentent les spectacles forains ne s'embarrassent guère d'expliquer les expériences qu'ils y voient faire; d'où il résulte que personne, ou peu s'en faut, n'apprend la physique, à moins d'y être obligé par les épreuves que certaines carrières exigent.

Ce peu de mots suffiront, sans doute, comme motifs des développements que nous avons constamment donnés aux applications faciles et amusantes des principes de physique.

La *catoptrique*, ou la partie de l'optique qui traite des réflexions des rayons lumineux sur des miroirs, présente une foule de phénomènes de nature à intéresser: nous en choisirons quelques-uns.

Changer en bête une créature humaine. — L'opérateur prend soin, avant de commencer, d'introduire le spectateur dans le local où le prodige va s'accomplir. C'est un petit cabinet carré de 2m.50 à 3 mètres de coté, ne renfermant d'autre meuble, d'autre appareil qu'une chaise. On place alors le spectateur en dehors, en l'invitant à regarder dans le cabinet par une fente pratiquée dans la cloison en face de la chaise. L'œil attentif du spectateur ne découvre d'abord que la chaise vide, sur laquelle l'opérateur vient s'asseoir; puis, à un signal donné, la créature humaine disparaît tout à coup, et est remplacée sur la même chaise par une belette, un écureuil, un chat, une cigogne, une chouette, un singe ou un renard, etc., pour reparaître à un nouveau signal.

Il paraît que Pierre le Grand, dans le cours de ses voyages, vit à Hambourg un spectacle de ce genre, qui piqua vivement sa curiosité. Il avait sous les yeux un véritable Protée, tantôt avec une tête humaine, tantôt avec celle d'un lion, d'un tigre ou d'un ours: c'était toute une ménagerie passant sur les épaules d'un homme. Le tzar, impatient de ne pouvoir deviner le secret, trancha le nœud gordien à sa manière; il s'élança contre la cloison, y fit brèche à coups de pied, et surprit le sanglier au moment où il se faisait chèvre.

Donnons à nos lecteurs le même plaisir sans leur faire prendre autant de peine.

La figure 1 explique une partie du mystère; elle montre que le plafond était muni d'une trappe habilement dissimulée par la peinture; que cette trappe s'est ouverte, et qu'une chaise, en tout semblable à celle du cabinet, est fixée au plafond, renversée, portant l'animal qu'a demandé le spectateur. Il suffit donc de trouver un moyen pour diriger les rayons visuels vers l'objet du plafond en le redressant. Ce moyen est des plus simples: il est fourni par un prisme triangulaire de cristal, dont une des faces est horizontale, et dont l'axe est placé parallèlement à la cloison. La figure 2 indique la disposition F de ce prisme, et la manière dont il redresse par réflexion les images verticales renversées. AA est la cloison dans laquelle est pratiquée la fente C. Le prisme est porté par une coulisse BB mobile entre les rainures GG, et percée elle-même d'une fente D. A côté de ce prisme est un verre plan qui lui laisse voir les objets sans déviation sensible. On a d'abord mis devant l'œil du spectateur ce verre plan qui lui permet de fixer directement l'opérateur assis sur sa chaise; puis, au signal donné, on a tiré à l'aide d'une ficelle le verre plan dans sa coulisse, de manière à amener le prisme devant l'œil du spectateur. Celui-ci ne voit plus alors que l'image redressée à son insu de la chaise fixée au plafond, et de l'animal qu'elle porte. La substitution du verre plan au prisme fait reparaître l'opérateur, et les tableaux se succèdent ainsi à volonté.

Avec une chaise vide au plafond le magicien se rend complétement invisible lorsqu'il fait avancer le prisme au lieu du verre plan.

S'il a préparé d'avance un mannequin sans tête, habillé comme lui, il suffit qu'il y fasse adapter successivement les têtes de différents animaux pour qu'il puisse donner au public surpris le spectacle d'un homme dont la tête devient à volonté celle d'un chien, d'un chat, d'un ours, d'une belette ou d'un aigle (1).

La lunette brisée. — Soit FMLG (fig. 3) un tuyau de lunette au milieu duquel existe une solution de continuité où l'on peut placer la main. La lunette, qui d'ailleurs est fixée dans un pied doublement coudé BDCA, est construite de telle sorte que l'œil appliqué à l'oculaire ne cesse pas d'apercevoir l'objet placé dans la direction T, lors même que l'on vient à interposer, dans la solution de continuité entre M et L, soit la main, soit tout autre écran opaque.

La structure intérieure de la lunette rend parfaitement compte de cet effet singulier. En effet, la partie coudée ACDB est creuse et renferme quatre miroirs O, P, R, Q, dont les faces consécutives se regardent, de manière qu'un rayon horizontal TO, venant du côté T, se réfléchit successivement, suivant les lignes OP, PR, RQ, QS. En G est placé un *objectif* biconvexe ou en forme de lentille; en S un *oculaire* biconcave, l'un étant accommodé par rapport à l'autre, de manière que si la vision directe était possible à travers leur axe commun, elle fût parfaitement distincte.

Cet instrument produit une illusion extraordinaire, à ce point que la main interposée entre M et L paraît comme percée à jour, surtout lorsque l'on éloigne un peu l'œil de

(1) Récit et explication empruntés aux Mémoires de Robertson, Paris, 1834

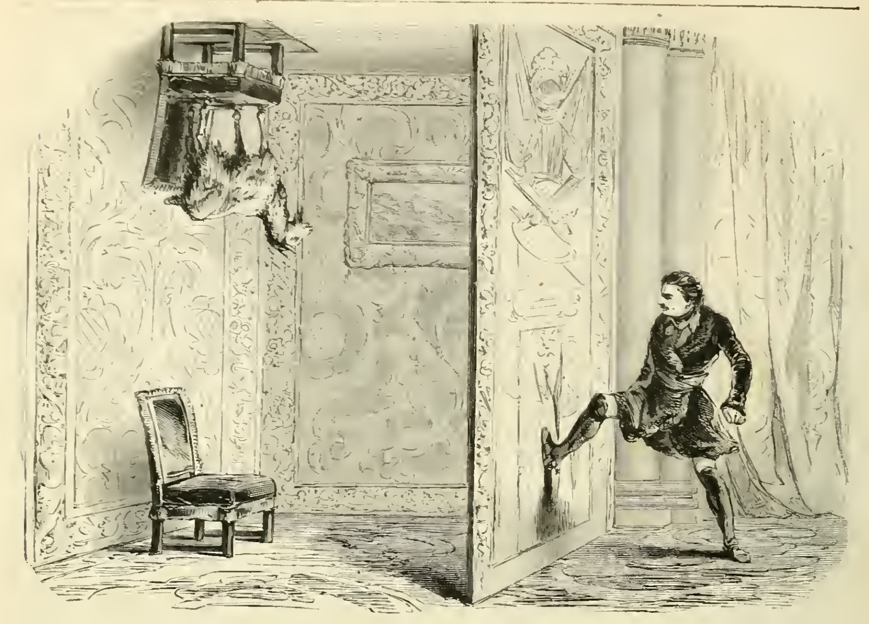


Fig. 1. Pierre le Grand cherchant l'explication d'un tour de physique amusante.

l'oculaire. Du reste, on peut supprimer l'oculaire et l'objectif, et se contenter de regarder à travers des tuyaux vides ;

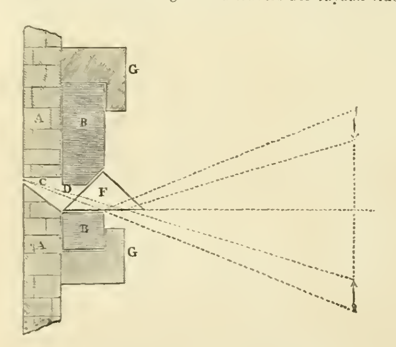


Fig. 2. Coupe en travers de la cloison, et explication de la marche des rayons lumineux.

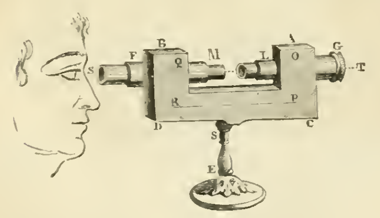


Fig. 3. La Lunette brisée.

seulement la vision s'opère d'une manière moins distincte, l'illusion est moins parfaite.

Le polémoscope et ses variétés. — Les étymologies grecques de ce nom (*polemos*, guerre, et *scopeo*, je vois) rappellent le but dans lequel l'objet qu'il indique avait été inventé. Hévélius, qui s'en attribue l'idée dans la préface de sa *Sélénographie*, l'a imaginé, dit-on, en 1637. La fig. 4 donne la coupe verticale de l'instrument, et en fait connaître

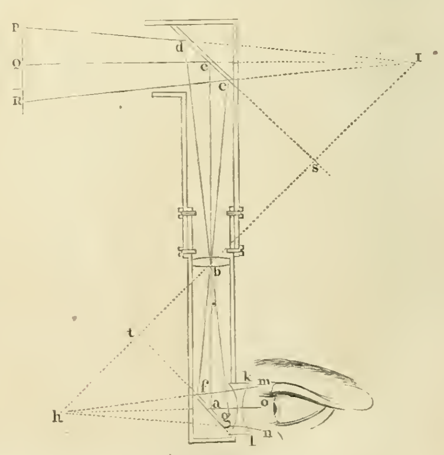


Fig. 4. Le Polemoscope d'Hévelius.

la structure intérieure. Les rayons lumineux, venant d'un objet éloigné PQR, se réfléchissent aux points *d*, *e*, *c*, sur un miroir plan convenablement incliné. Les rayons réfléchis, après avoir traversé un verre lenticulaire *b*, éprouvent une seconde réflexion sur un autre miroir plan *fag*, ordinairement parallèle au premier, et incliné comme celui-ci à 45°, les deux faces tournées l'une vers l'autre. L'observateur

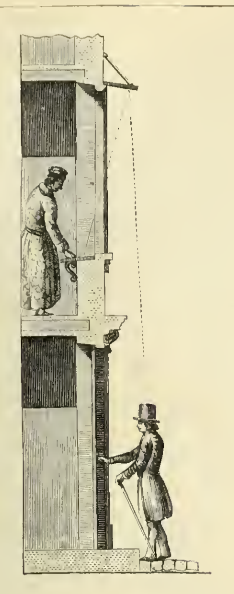


Fig. 5. Préservatif contre les fâcheux

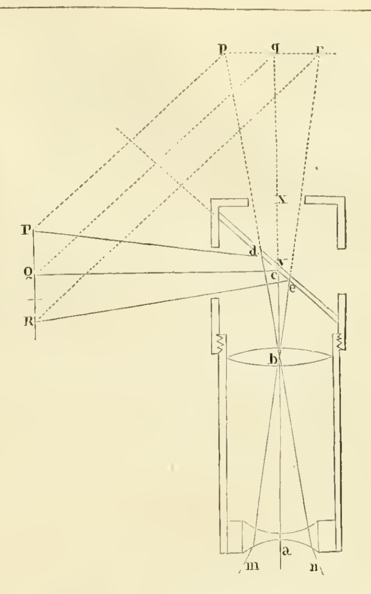


Fig. 6. La Lorgnette discrète.

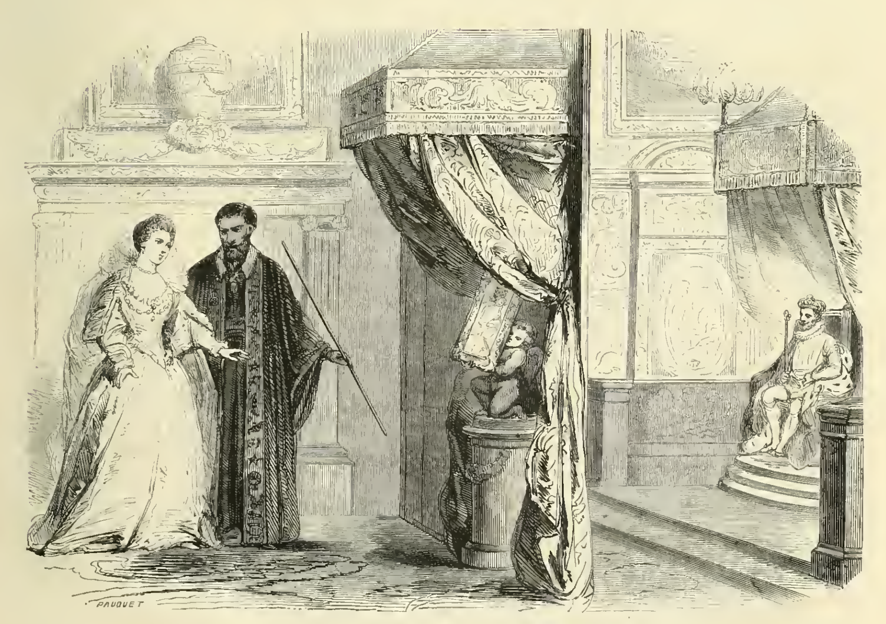


Fig. 7. Catherine de Médicis et Nostradamus.

regarde alors à travers un oculaire biconcave $k\,l$, dans lequel les rayons se réfractent en m, o, n, de manière à présenter une image agrandie de l'objet.

Placé en lieu de sûreté derrière un parapet ou un épaulement qui le dérobe à la vue de l'ennemi, l'observateur pourra, au moyen du polémoscope, suivre les mouvements qui s'opèrent au dehors, sans exposer autre chose que l'instrument lui-même.

Les lignes pointillées de la fig. 4 indiquent les constructions géométriques fort simples au moyen desquelles on

trouve les directions des rayons réfléchis, connaissant celles des rayons incidents. Ces constructions mettent en évidence le principe fondamental de la catoptrique ; savoir, que le rayon *Pd* qui tombe sur un miroir *de*, et le rayon réfléchi *db*, font avec ce miroir des angles égaux, ou, en d'autres termes, que *l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion.*

Parmi les variétés du polémoscope, nous signalerons celles qui sont représentées dans les fig. 5 et 6.

On voit dans la fig. 5 comment il est possible, sans se montrer au dehors, de savoir quelles sont les personnes qui viennent heurter à la porte. Tout l'artifice consiste dans l'emploi de deux miroirs plans placés l'un en avant du bandeau de la fenêtre, l'autre sur l'appui intérieur de cette fenêtre dans l'appartement. Les lignes pointillées indiquent la marche des rayons lumineux et la double réflexion qu'ils éprouvent.

La fig. 6 représente, par une coupe horizontale, la structure intérieure d'une lorgnette construite pour la première fois en Angleterre, vers le milieu du siècle dernier, et que les opticiens français imitèrent bientôt. Les rayons lumineux qui partent d'un objet latéral PQR sont réfléchis en *d*, *e*, *c* sur un miroir vertical incliné à 45° sur l'axe de la lorgnette. Après avoir traversé la lentille *b*, les rayons réfléchis passent à travers un oculaire biconcave, et le spectateur voit l'image agrandie de l'objet latéral PQR, absolument comme si cet objet était placé en *pqr* dans le prolongement de l'axe de l'instrument. Il peut donc, tout en paraissant viser la scène, lorgner tout à son aise dans les loges de côté (1).

On a fait, il y a quelques années, une application utile des mêmes principes de catoptrique. Dans les évolutions militaires, il faut souvent établir une ligne perpendiculaire à une direction donnée. Supposons, par exemple, que l'on veuille aligner un bataillon suivant X*q* (fig. 6), perpendiculairement à la direction *e*Q : il suffira de percer d'un petit trou le centre *e* du miroir incliné *de*, de manière à viser directement le front du bataillon, pendant que l'on apercevra, par réflexion, des objets placés dans la direction *e*Q. La lorgnette à réflexion, avec cette légère modification, remplit donc bien le but qu'on se propose ; seulement, pour simplifier, on peut supprimer les verres *a* et *b*, et réduire l'instrument à un seul petit miroir enchâssé dans une virole que l'on fixe à une bague.

De simples réflexions sur des miroirs expliquent l'apparition que Nostradamus évoqua, dit-on, aux yeux de Catherine de Médicis (voy. fig. 7). On prétend que, consulté sur l'avenir de la royauté, le sorcier fit voir à la reine le trône de France occupé par Henri de Navarre. Peu de temps après, Henri II mourut de la blessure qu'il avait reçue de Montgommery dans un tournoi, et quelques dupes s'imaginèrent que cet événement avait été prédit par Nostradamus dans le trente-cinquième quatrain de la première centurie de ses fameuses prophéties, quatrain ainsi conçu :

> Le lion jeune le vieux surmontera ;
> En champ bellique par singulier duel,
> Dans cage d'or les yeux lui crèvera
> Deux plaies une, puis mourir ; mort cruelle !

Cette pitoyable poésie, qui se rapportait tant bien que mal à la catastrophe, augmenta l'effet de l'apparition mystérieuse qui semblait indiquer la ruine de la race des Valois. Et cependant, il n'est pas nécessaire que nous le répétions au lecteur, il avait suffi au prétendu magicien de disposer, devant une scène convenablement préparée, deux miroirs sur lesquels les rayons lumineux réfléchissaient l'image de cette scène en faisant *l'angle de réflexion égal à l'angle d'incidence.*

(1) C'est à tort que les distances *dp*, *cq*, *er*, se trouvent, dans la figure, plus courtes que les distances *d*P, *c*Q, *e*R, auxquelles elles devaient être respectivement égales. Par suite de cette erreur du dessinateur, les droites P*p*, Q*q*, R*r*, coupent obliquement le prolongement de la ligne *e d*, tandis qu'elles devraient lui être perpendiculaires.

VOYAGE SCIENTIFIQUE D'UN IGNORANT

AUTOUR DE SA CHAMBRE.

Voy. les Tables des années précédentes.

AMOUR DU BEAU DANS LA VIE PRIVÉE.

— Père, qu'est-ce que l'amour du beau ?

Telles furent les paroles dont mon fils me salua, il y a quelques jours, en entrant dans ma chambre.

Qui fut surpris ? ce fut moi, je vous le jure.

— Eh ! d'où t'est venue, lui dis-je, l'idée de me faire une pareille question ?

— De ce que je t'ai entendu dire hier que l'amour du beau était une des plus nobles et des plus utiles passions de l'homme.

— J'ai dit cela ? J'ai eu bien raison !

— A quoi donc est-ce utile, l'amour du beau ?

— A quoi ? m'écriai-je dans un premier mouvement d'enthousiasme ; à quoi ?...

Puis, me ravisant :

— Avant de te dire à quoi sert cet amour, il faudrait d'abord te le définir.

— C'est vrai, père ; qu'est-ce que l'amour du beau ?

— Avant de te le définir, il faudrait d'abord t'expliquer le beau lui-même.

— C'est vrai, père ; qu'est ce que le beau ?

— Ah ! voilà ; qu'est ce que le beau ?... Tu me fais là une question qui m'embarrasse fort. Je pourrais bien te répondre, avec quelques philosophes : Le beau est la splendeur du vrai ; ou bien : Le beau est la manifestation de l'idéal dans le réel. Mais il est probable que tu me demanderais de t'expliquer mon explication, et tu n'aurais peut-être pas tort. J'aimerais donc mieux te montrer un objet matériel qui te fît comprendre...

— Père, tu me répètes toujours que tout est dans la chambre ; n'y pourrais-tu pas trouver cet objet ?

— Tu as raison, et je n'ai même qu'à prendre au hasard... Tiens, regarde briller et étinceler au soleil ce rideau de brocatelle dont les larges fleurs rouges ressortent en relief sur le tissu doré qui forme le fond : eh bien, cela est beau.

— Ah ! oui ! Et ce rideau t'a coûté très-cher, n'est-ce pas ?

— Je le crois bien, hélas ! Je n'y puis penser sans remords.

— Alors, je comprends : ce qui est beau, c'est ce qui est cher ; et aimer le beau, c'est avoir beaucoup d'argent.

— Ah ! bon Dieu ! qu'est-ce que tu me dis là !

— Mais, père, puisque tu m'as répondu...

— Je ne t'ai pas répondu un mot de cela.

— Mais alors, père, reprit-il avec cette inflexible logique des enfants, qu'est-ce que l'amour du beau ?

— Je n'en sais rien ! lui répliquai-je avec quelque impatience : je chercherai.

Je cherchai, en effet ; et tout en cherchant, j'admirai par quel hasard ou par quel instinct cet enfant avait porté mon attention sur un des points les plus intéressants de notre voyage. Parmi les merveilles que nous a déjà offertes cette chambre, en est-il une seule, en effet, qui égale toutes celles qu'y a créées l'amour du beau ? N'est-ce pas lui qui a métamorphosé ces murailles ? N'est-ce pas lui qui fait de la demeure de l'homme le plus éclatant témoin de sa grandeur ? N'est-ce pas lui enfin qui, mêlé à notre vie privée, devenu notre hôte habituel, élève notre âme et la fait vivre au milieu des pensées grandes et pures ?

Voilà ce à quoi je réfléchissais, et ces réflexions étaient certainement fort justes ; mais comment les faire passer dans l'esprit d'un enfant ? Comment lui définir ce sentiment si indéfinissable ? Comment lui faire toucher du doigt la différence du luxe et du beau, la liaison du beau physique et du beau moral, et lui donner le désir de cultiver cet amour dans

son cœur, en lui montrant quelles jouissances et quelles vertus nous apporte son familier commerce? J'y songeai longtemps, et, voyant que je ne trouvais rien, je fis comme toujours : je m'en remis à la providence, et j'attendis.

Quelques jours plus tard, comme je revenais d'une longue course dans les bois avec mon cher petit compagnon, le hasard de la promenade nous amena devant le logis d'un pauvre et brave paysan de ma connaissance, qui vit moitié de ce qu'il récolte dans son petit bien, moitié de ce qu'il gagne en allant travailler pour les autres : propriétaire soixante jours par an, manouvrier les trois cents autres jours. Sa porte était entr'ouverte, j'entrai; personne dans la cour. Je pénétrai jusqu'à la salle basse qui lui sert de cuisine et de salle à manger : personne encore; seulement, comme deux heures venaient de sonner, son couvert était mis pour son goûter, c'est-à-dire que sur un bout de la table étaient placés une large tranche de pain de ménage, un pot d'eau, et cinq ou six radis rouges flanqués d'une pincée de gros sel gris. Mais voici qui attira davantage mon attention : en face de ce frugal repas, sur la même table, et juste devant la fenêtre qui lui versait toute sa lumière, s'élevait, dans une petite caisse de bois, un magnifique cactus que les savants appellent l'*Echinocactus eryesiis*. C'est un des plus splendides fils de cette splendide famille de fleurs; il est blanc; du fond de la belle coupe d'albâtre qui forme sa corolle, part et vient pour ainsi dire se coucher sur le bord des pétales dentelés une riche et épaisse houppe d'étamines d'un blanc plus mat encore. L'odeur que cette belle plante exhale rappelle à la fois le parfum de la fleur du citronnier et le parfum de son fruit; et, comme pour ajouter encore à tant d'heureux dons le prix de la fugitivité, la nature n'accorde guère à cette fleur plus de cinq ou six heures de vie : ouverte à midi, elle est flétrie le soir. La présence d'une plante aussi rare dans cette pauvre demeure, et surtout le contraste de sa magnificence avec le maigre déjeuner qui lui servait de pendant, m'occupaient comme une sorte d'énigme, quand la femme du paysan entra.

— Bonjour, mère Haurant, où donc est le bourgeois?

— Vous me faites honneur, monsieur; il est à une demi-lieue d'ici à ébourgeonner la vigne pour Desnoues : voilà pourquoi il n'est pas encore rentré pour son goûter, quoique l'heure soit passée depuis longtemps.

— Est-ce donc, lui dis-je en riant, comme supplément de goûter que vous lui avez servi ce beau cactus à côté de ses radis?

— Sans doute, monsieur; c'est son dessert, à ce pauvre homme.

— Son dessert?

— Qu'est-ce que je dis, son dessert! c'est son vin, c'est sa viande! Oh! je n'y aurais pas manqué pour un royaume! il me l'a tant recommandé ce matin en partant. — La mère, m'a-t-il dit, je viens de la bâche; le cactus blanc s'ouvrira à midi; tu le rentreras et tu le mettras à l'ombre.

— Il a une bâche, qu'en fait-il?

— Il y met ses plantes rares; il dit que c'est la serre des pauvres gens.

— Il aime donc beaucoup les fleurs?

S'il aime les fleurs! Jésus, mon Dieu! s'écria-t-elle; mais, après sa bourgeoise, qui est moi, c'est ce qu'il aime le mieux; et encore, faut savoir si entre moi et ses géraniums... Non, non, je suis une menteuse; il pleure, le pauvre homme, quand je suis malade, et il ne pleure pas quand ses géraniums gèlent. Tant il y a cependant, monsieur, qu'il n'en dort quasi pas. Tous les matins d'été, deux heures avant de partir pour le travail, c'est-à-dire bel et bien à trois heures, il se lève pour soigner ses plantes : le soir, il revient à sept heures et demie, harassé, tout trempé de sueur, mourant de faim; vous croyez qu'il se met à souper et qu'il se couche; du tout! il va donner un coup d'œil et un coup de main à ses fleurs. Le dimanche, sauf l'heure de la messe (car il est très-dévotieux, il dit que Dieu est le père des plantes) : le dimanche donc, il arrose son jardin toute la journée.

— Son jardin, mère Haurant, repris-je en riant; son jardin, et aussi un peu son gosier.

— Lui, aller boire! et ses rosiers qui auraient soif! Écoutez plutôt l'histoire de sa bâche. En voilà une histoire! Il n'est pas grand mangeur, ce pauvre chéri, mais il lui faut un coup de vin à ses repas pour se refaire le corps, et notre petit bout de vigne lui donne sa boisson pour l'année. Il y a trois mois, un matin, je n'avais pas été rentrée à temps pour son goûter; je le trouve à table, avec ce pot d'eau que vous voyez. — Eh! mon homme, que je lui dis, te voilà en contredanse vis-à-vis d'une cruche d'eau claire... Attends, attends, je vas te chercher ton vin. — Ce n'est pas la peine, la mère, je m'en passerai bien pour aujourd'hui. — Je ne veux pas que tu t'en passes, j'y vas. — Je te dis que non. — Je te dis que si... Et comme, sauf votre respect, j'ai le pied aussi léger que la tête, cric, crac, me voilà dans la cave; mais qu'est-ce que je vois? plus de tonneau, plus de vin! Je remonte en criant : — On nous a volés! — Eh non, la mère, qu'il me fait sans se lever, on ne nous a pas volés. — Mais il n'y a plus de tonneau! — Eh bien, je le savais. — Toi? — Sans doute, puisque c'est moi qui l'ai donné. — Donné ton vin? — Allons, ne gronde pas, je vas te conter l'affaire. Je parlais depuis longtemps avec Thomas le menuisier pour une bâche, parce qu'avec une bâche, vois-tu, femme, on a toutes sortes de plantes qui ont peur de l'hiver; mais Thomas me demandait trente-cinq francs! Où trouver trente-cinq francs? Quand tout à coup, ce matin, je me suis dit : Trente-cinq francs, c'est justement le prix de ma feuillette... Alors je l'ai vendue. — Mais comment feras-tu? — Je boirai de l'eau cette année. L'eau, c'est très-bon, c'est rafraîchissant. — Tu te rendras malade! — Tais-toi donc! et le plaisir... Vois-tu, la mère, quand j'aurai quelque cactus ouvert ou quelque crassula bien fleurie, tu me les mettras là, à l'ancienne place de ma bouteille; je mangerai mon pain à l'odeur de ma fleur, et cela me nourrira... Vous riez, monsieur, mais vous ririez bien plus si vous le voyiez là à table. Il prend un morceau de fromage, puis il regarde sa fleur par-devant; il épluche un radis, puis il la regarde par-derrière; il la tourne, il la retourne, il lui parle; on dirait d'un amoureux, quoi! Et cela me touche, moi; il paraît si heureux! Sans compter que quand il se met à leur parler de cette façon, il a de l'esprit comme un notaire... Mais tenez, monsieur, je l'entends.

La suite à une autre livraison.

MORT DU CAPITAINE MARION,

A LA BAIE DES ILES.

Voy., sur la Nouvelle-Zélande, la Table des dix premières années; et 1843 (t. XI), p. 373.

La baie des Iles est située sur la côte nord-est de l'île Ika-Na-Mawi, une des deux grandes terres dont se compose la Nouvelle-Zélande, celle du nord.

C'est dans cette baie, le 12 juin 1772, que le capitaine Marion, commandant les navires français *le Mascarin* et *le Castries*, tomba victime d'un guet-apens avec une partie de son équipage.

Les premières relations des Français avec les naturels du pays avaient été excellentes. Marion, homme rempli d'humanité, avait fait les premières avances aux sauvages, les avait comblés de cadeaux, leur avait donné des semences de plantes alimentaires européennes, et avait établi chez eux la culture de ces plantes. De leur côté, les Nouveaux-Zélandais paraissaient complétement subjugués par ces bons procédés.

Trois postes furent établis à terre : l'un pour les malades, la forge, et les hommes qui faisaient l'eau et le bois; le second au bord de la mer pour servir d'entrepôt; le troisième était un atelier à huit ou dix kilomètres du rivage, dans une forêt de cèdres magnifiques, où des charpentiers prépa-

raient pour *le Castries* une nouvelle mâture en place de celle qu'une tempête lui avait enlevée. Chacun de ces postes était défendu par un détachement de soldats.

Les naturels fréquentaient ces postes, y apportaient des vivres et y mangeaient avec les matelots, les aidant à leur besogne. A leur tour les hommes des canots ne craignaient plus de s'aventurer dans l'intérieur, partout fêtés, choyés et bien accueillis. Quand ils étaient fatigués, les sauvages les portaient dans leurs bras.

Le 8 juin, étant descendu à terre, Marion fut accueilli avec des témoignages d'amitié plus vifs, plus éclatants que jamais. Les chefs le proclamèrent solennellement le grand chef du pays, et, comme insigne de cette nouvelle dignité, ils lui placèrent sur la tête quatre magnifiques plumes blanches.

Quatre jours après, le 12 juin, Marion, ayant encore pris terre dans son canot, ne revint pas, comme d'habitude, coucher à son bord. On ne vit revenir personne du canot; on n'en fut pas inquiet. La confiance dans l'hospitalité des sauvages était si bien établie qu'on ne soupçonnait pas même la possibilité d'un malheur.

Cependant le lendemain, à cinq heures du matin, la chaloupe du vaisseau avait été envoyée à terre, comme d'habitude, pour faire de l'eau et du bois. Tout à coup, vers neuf heures, on aperçut à la mer un homme qui nageait vers les vaisseaux. On lui envoya aussitôt une embarcation qui le sauva et l'amena à bord. Cet homme était un de ceux qui montaient la chaloupe; il avait seul échappé au massacre dont tous ses camarades venaient d'être victimes. Il avait reçu deux coups de lance dans le côté et s'était échappé à grand' peine. Il raconta que lorsque la chaloupe avait touché terre, vers sept heures du matin, les sauvages s'étaient présentés au rivage sans armes, avec leurs démonstrations ordinaires d'amitié; qu'ils avaient, suivant leur coutume, porté sur leurs épaules, de la chaloupe au rivage, les matelots qui



Chef de la baie des Iles (Nouvelle-Zélande).

craignaient de se mouiller; mais que les matelots s'étant séparés les uns des autres pour ramasser chacun leur paquet de bois, alors les sauvages, armés de casse-têtes, de massues et de lances, s'étaient jetés avec fureur par troupes de huit ou dix sur chaque matelot; que lui, n'ayant affaire qu'à deux ou trois ennemis, s'était d'abord défendu et avait reçu deux coups de lance; mais que, voyant venir à lui d'autres sauvages, il s'était enfui du côté de la mer et caché dans les broussailles; que, de là, il avait vu massacrer, dépouiller et mettre en pièces ses malheureux camarades; et que, profitant du moment où les cannibales paraissaient très-occupés de cette affreuse besogne, il avait pris le parti de chercher à gagner les vaisseaux à la nage.

Après ce lamentable récit, il n'était guère possible de douter que Marion et les seize hommes du canot, dont on n'avait aucune nouvelle, n'eussent éprouvé le même sort que les hommes de la chaloupe. Les officiers qui restaient à bord des deux vaisseaux tinrent conseil et arrêtèrent les mesures qui leur parurent les plus convenables pour sauver les trois postes qui étaient à terre. On expédia aussitôt la chaloupe du *Mascarin*, bien armée, avec un officier et un détachement de soldats commandé par un sergent. Cette expédition, conduite avec beaucoup d'intelligence et de courage, remplit pleinement son but. L'atelier de mâture, le plus compromis comme le plus enfoncé dans les terres, fut dégagé; une soixantaine d'hommes, commandés par le lieutenant Crozet et par le sergent, firent leur retraite en bon ordre, en emportant la majeure partie des effets et des outils qui étaient déposés à cet atelier. Il leur fallut parcourir les huit kilomètres qui les séparaient du rivage, tenant en respect un millier de barbares qui les provoquaient sans oser les attaquer.

On put aussi ramener les autres postes à bord. Néanmoins on fut encore obligé de livrer un combat à terre pour continuer la provision d'eau et de bois. Les Français, exaspérés de la mort de leurs compagnons et de leur chef, tuèrent une cinquantaine d'insulaires et mirent le feu à leur village.

Nos compatriotes furent encore retenus sur ce point pendant un mois, par les travaux nécessaires pour achever les mâts du *Castries* et compléter le bois et l'eau. Avant leur départ, une dernière expédition, faite dans le but d'obtenir quelques indices sur Marion et ses compagnons, ne laissa aucun doute sur le sort de nos malheureux compatriotes: quelques débris humains, échappés aux affreux repas des cannibales, étaient tout ce qu'il restait d'eux!

Quant aux motifs qui purent amener le guet-apens dont furent victimes Marion et ses compagnons, Dumont d'Urville, d'après des renseignements recueillis par lui-même sur les lieux, donne la version suivante comme la plus vraisemblable. Vers la fin de 1769, Surville, commandant d'un bâtiment français, avait dévasté un point de la côte, brûlé un village et enlevé un chef, pour se venger d'un vol commis par les insulaires. Ce chef mourut à bord, après moins de trois mois de captivité. Ce fut Tekouri, chef de la même tribu, qui massacra Marion. La vengeance est une loi sacrée pour ces sauvages; ce fut elle qui détermina la catastrophe.

Depuis cette époque, les rapports des Européens avec la Nouvelle-Zélande sont devenus chaque année plus fréquents. Les luttes entre les deux races sont maintenant assez rares, et les sauvages ont aidé plutôt qu'entravé les établissements anglais. Doués de qualités éminentes, ces insulaires échapperont, il faut l'espérer, à cette espèce de fatalité qui semble amener l'anéantissement des races même les moins sauvages de l'Océanie et de l'Amérique au contact de notre civilisation.

Le chef dont nous donnons le portrait est encore revêtu du costume national. Les deux plumes qui sortent de sa chevelure, ses pendants d'oreilles, la régularité de son tatouage, la richesse de son manteau, indiquent un rang élevé. Peut-être laisserait-il tout cela pour un lambeau de vêtement européen, sans soupçonner qu'avec un habit sur les épaules il perdrait la meilleure part de sa dignité sauvage.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LA CALIFORNIE.

LES CHERCHEURS D'OR.

Voy. p. 292.



Nouvelle-Californie. — Mission de Saint-Louis. — D'après M. de Mofras.

Le peuple de la Californie, nouvellement riche, ne consomme pas, il gaspille; il ne s'agit pas seulement de ses besoins qui augmentent tous les jours, mais de ses caprices : une seule famille achète ce que vingt familles n'achèteraient pas dans d'autres pays. Il en est de même des cinquante mille barbares qui habitent les montagnes de la sierra Nevada, les plaines du Sacramento et du San-Joaquim. Les naturels apportent des masses d'or de parages encore inconnus aux blancs. Ils donnent, pour un petit verre d'eau-de-vie, pour une pipe ou pour quelques feuilles de tabac, une grande pincée d'or. Une demi-boîte de sardines à l'huile, qui vaut en France quarante centimes, se paye deux dollars (dix francs); une caisse de vin de six à sept francs vaut douze dollars (soixante francs); les vêtements, les couvertures, les ustensiles de cuisine, le savon, la farine, se vendent sur-le-champ avec *dix capitaux de bénéfice.*

La majorité des émigrants étant composée de jeunes gens, les mariages seraient nombreux si les jeunes filles se trouvaient en plus grand nombre. Les Américains se préparent, dit-on, à transporter un certain nombre d'émigrantes qui, en choisissant des époux parmi les chercheurs d'or, réussiront sans doute à les attacher au sol et à les transformer en colons.

Il n'est pas douteux que ce serait pour les nouvelles populations de la Californie un élément d'ordre, de bonheur et de moralité. De ces associations domestiques sortira la famille, germe de toute société.

On a déjà discuté dans le congrès l'adjonction officielle de la Californie à l'Union avec le rang d'État; mais la constitution exige qu'elle ait auparavant des lois et un gouvernement. Or, il est à craindre que l'avidité des émigrants les empêche pendant longtemps de songer à cette organisation régulière.

Plusieurs routes sont ouvertes à ceux qui veulent se rendre dans la haute Californie.

Les Américains en ont trois :

D'abord celle de mer sur les navires qui doublent le cap Horn; mais il faut près de cinq mois pour franchir les cinq mille lieues de cette route. Le prix de passage est d'environ 600 francs.

Secondement, la voie de terre en traversant l'immense espace qui sépare les États de l'ouest de la haute Californie; les caravanes qui entreprennent ce long voyage peuvent choisir entre trois chemins : le premier est celui de la Compagnie des fourrures. On part de Saint-Louis (Missouri, sous le 93e degré de longitude et par le 38e degré de latitude); on remonte le fleuve et la rivière plate; on traverse la passe du sud des montagnes Rocheuses; on se dirige vers le lac Youta, situé par le 116e degré de longitude, et de là on gagne

San-Francesco. Ce chemin est désigné sur notre carte (p. 292) sous le nom de *route des États-Unis*. La seconde route prend de Saint-Louis à Santa-Fé, autrefois ville mexicaine, maintenant aux États-Unis; on passe les montagnes Rocheuses près du fort de Cebolet a, dans la vallée de Santa-Clara; une suite de fortins établis par les Américains jalonne ensuite la route qui vient aboutir à *la Puebla de los Angeles*, entre les monts Californiens et la mer. C'est le chemin qui porte, sur notre carte, le nom de *route du Mexique*.

Le troisième chemin est celui des trappeurs, qui longe la sierra Nevada jusqu'au lac Owens, puis incline à l'est et va rejoindre le fond du golfe de San-Francesco. Il est également marqué sur notre carte.

Que l'on choisisse l'un ou l'autre de ces chemins, on ne peut le parcourir en moins de soixante jours.

Il y a enfin la route par l'isthme de Panama.

Que l'on parte d'Europe ou des États-Unis, celle-ci est, sans contredit, la plus prompte et la plus commode.

Si l'on part d'Europe, les bateaux à vapeur anglais vous transportent à Chagres (petit port de la Nouvelle-Grenade), et de là on gagne San Francesco au moyen des paquebots américains. On peut encore se rendre directement à New-York (il faut pour cela quinze jours, et prendre dans ce dernier port un navire qui vous conduit à San-Francesco en trente-cinq jours. Par ce moyen, il ne faut pas plus de deux mois pour se rendre de France en Californie; le voyage coûte 2 800 francs.

Les émigrants débarquent à San-Francesco, parce que c'est le port le plus voisin de la région exploitée par les chercheurs d'or. Ceux-ci n'ont point quitté jusqu'ici la vallée du Sacramento. Ils se contentent de laver le sable et d'en extraire les grains d'or natif qui s'y rencontrent. Cette exploitation ne ressemble donc en rien à celle qui a lieu dans les mines; elle se fait sans instruments, le plus souvent sans excavation, et toujours à ciel découvert.

Les *pepitas* d'or que recueillent les émigrants ont été évidemment charriées par les cours d'eau qui descendent de la Sierra-Nevada et des monts Californiens. Il est donc probable que des recherches subséquentes feront découvrir, dans ces deux montagnes, les gisements du métal précieux.

On s'est effrayé de l'influence que l'exploitation des sables aurifères de la Californie pourrait avoir sur la valeur de l'or. Ces craintes sont au moins fort exagérées. La découverte de l'Amérique n'abaissa point le prix de l'or d'une manière sensible, bien que M. de Humboldt ait estimé à près de sept milliards celui qu'il a fourni à partir du seizième siècle. Depuis sept ou huit ans, les mines de l'Oural ont produit plus de 500 millions sans qu'on s'en soit pour ainsi dire aperçu. Avant la découverte des gisements californiens, voici quelle était, chaque année, la récolte de ce métal dans les différentes parties du monde.

En Europe (moins la Russie)	5 000 000
En Sibérie	100 000 000
En Asie (moins la Sibérie).	10 000 000
En Afrique	10 000 000
Dans l'Amérique du Nord	5 000 000
Dans l'Amérique du Sud.	30 000 000
Total.	160 000 000

Cette production, fût-elle doublée ou même triplée par la production de la Californie, il n'en résultera, selon toute apparence, que la substitution partielle de la monnaie d'or à la monnaie d'argent. La première est encore très-rare, bien que d'un usage plus commode, et généraliser son emploi serait évidemment améliorer les moyens d'échange.

Au reste, la Californie ne paraît point se recommander seulement par ses sables aurifères; on a, dit-on, découvert du cinabre qui, grossièrement exploité, a donné 30 pour 100 de mercure. On parle également de mines d'argent et même de mines de diamant. Toutes ces richesses, livrées aux mains industrieuses des Américains, se répandront bientôt dans le monde entier, et, parmi beaucoup d'autres résultats, amèneront, selon toute apparence, l'établissement d'un canal et d'un chemin de fer à travers l'isthme de Panama, qui offre, comme nous l'avons déjà dit, la voie la plus sûre et la plus courte pour le commerce de la Californie. Le canal a déjà été étudié, et quant au chemin de fer, son exécution sera prochaine, si elle n'est déjà commencée. Il aura vingt-quatre lieues, et doit coûter un peu moins de trente millions.

Il est probable qu'après avoir attiré une population étrangère par l'appât de l'or, les rives du Colorado et du Sacramento sauront la retenir par leur prodigieuse fertilité. Toutes les productions des climats tempérés y réussissent, et l'on peut même y cultiver celles des contrées tropicales. Le blé y rend jusqu'à cent vingt pour un. Le pays est traversé par des chaînes de montagnes âpres et stériles; mais partout où il y a de la terre et de l'eau, c'est-à-dire dans toutes les vallées, la végétation est admirable. La canne à sucre et l'indigo y arrivent à une perfection inconnue dans le reste de l'Amérique. Là fleurissent l'olivier, le figuier, le dattier, l'oranger, le citronnier, le grenadier; la vigne y donne un vin exquis. L'intérieur du pays renferme plusieurs plaines salines, et l'on pêche sur la côte et aux îles de Santa-Cruz et de San-José les plus belles perles du monde.

VOYAGE SCIENTIFIQUE D'UN IGNORANT
AUTOUR DE SA CHAMBRE.

AMOUR DU BEAU DANS LA VIE PRIVÉE.

Suite. — Voy. p. 318.

Le père Haurant arriva en effet, chargé d'un paquet de jeunes bourgeons de vigne : un paysan ne rentre jamais chez lui les mains vides.

— Asseyez-vous donc, messieurs, nous dit le brave homme tout en jetant par terre sa brassée de bourgeons. Tiens, femme, voilà pour tes bêtes, et donne-moi vite mon pain et mes radis; j'ai promis au voisin de l'aider à charger son foin.

Puis, apercevant la fleur :

— Ah! voilà le cactus... Est-il beau, le compère! Dis donc, la mère, il me semble qu'il est encore plus large que le dernier. Quelle odeur! sentez cela, messieurs.

— Y penses-tu? lui dit sa femme; veux-tu pas que ces messieurs logent leur nez à la même enseigne que le tien?

— Pourquoi donc pas? répondit-il en riant et en montrant le ciel; le grand monsieur de là-haut y a bien mis son doigt sur cette enseigne-là. N'est-ce pas, monsieur? me dit-il tout en précipitant un peu ses bouchées contre son habitude; car les paysans mangent d'ordinaire lentement et avec gravité : — N'est-ce pas, monsieur, qu'une belle fleur comme celle-là est signée du bon Dieu, et que c'est comme si on voyait son portrait?

— Certainement, mon ami, et un portrait plus ressemblant que bien des visages humains de ma connaissance, quoiqu'on prétende que Dieu les a faits à son image. Mais je suis enchanté de voir votre amour pour les fleurs, car je suis un amateur aussi, moi.

— Oui-dà! eh bien, causons-en.

— Volontiers. Quelles plantes préférez-vous?

— Toutes, monsieur. C'est comme si vous me demandiez qui j'aime le mieux de mon gars ou de ma fillette : je les aime, voilà!

— Êtes-vous un peu botaniste?

— Il a bien fallu; ayez donc des amis sans savoir leurs noms.

— Mais les noms des fleurs sont souvent en latin.

— C'est ce qui fait que j'ai appris un peu de latin pour en bien connaître le sens.

— Avez-vous aussi étudié la physiologie végétale ?

— C'est tout simple : pour les soigner, ces plantes, il faut savoir comment elles vivent. J'ai même été tenté de chercher ce qu'était cette terre qui les nourrit, et j'ai appris un peu de géologie. C'est beau aussi la géologie, monsieur ! on demande à une montagne : Quel âge as-tu ? et elle vous répond.

— Mais comment vous êtes-vous procuré des livres ?

— Comme je me procure des plantes.

— En les payant ?

— En les payant ! Ah ! bon Dieu ! que dirait la mère, s'il me fallait acheter des fleurs ?

— Comment faites-vous alors ?

— Comment je fais ? Quand on aime quelque chose de tout son cœur, monsieur, on finit toujours par l'avoir, honnêtement, s'entend ; l'amitié, ça attire. Voilà ma femme, par exemple, qui était jolie comme un œillet, et qui avait quelques bonnes perches de terre ; moi, je n'étais pas beau, et je n'avais rien ; je l'ai aimée, elle est venue. C'est tout de même pour les plantes : il ne pousse pas une belle fleur à dix lieues à la ronde que tout de suite elle n'ait envie de venir ici. C'est tout simple, elle est si sûre d'être bien choyée !

— C'est à merveille, lui dis-je ; mais comment fait-elle le chemin ?

— Oh ! je l'aide un peu, répondit-il en riant. Voilà toute la malice, elle n'est pas bien grande. Il y a des gens, monsieur, qui sont fâchés que le soleil luise pour tout le monde, et, s'ils le pouvaient, ils en feraient une chandelle pour l'enfermer dans leur chambre et en jouir à eux tout seuls. Moi, je ne suis pas comme cela : dès que j'ai obtenu, par semis ou autrement, quelque belle plante, je n'ai qu'une envie, c'est d'en porter des boutures ou des graines à tous les jardiniers de mes amis dans les châteaux environnants ; je jouis de penser que ma fleur sera admirée par des gens connaisseurs et fera plaisir à de braves gens. Eh bien, ils en agissent de même avec moi : je leur donne, ils me donnent ; nous nous aimons par-dessus le marché (car, voyez-vous, monsieur, on ne rapporte jamais de chez quelqu'un une belle plante qu'on a longtemps désirée, sans y laisser un peu de son cœur en échange) ; et voilà comment je deviens riche en fleurs sans dépenser un sou... Mais, excusez-moi, monsieur, voilà mon pain achevé ; je vas donner un coup de main au voisin... ce sera l'affaire de quelques minutes, et je reviens.

— Faites, faites, père Haurant ; et même, si je ne me trompe, je lis dans les yeux de votre bourgeoise qu'elle voudrait bien vous suivre pour vous ôter un peu de la peine... Est-ce vrai, mère Haurant ?

— Ma fine, monsieur, puisque mes yeux vous l'ont dit, je suis trop polie pour les démentir.

— Eh bien, allez-y donc tous les deux, et, si vous le permettez, nous vous attendrons ici.

Ils s'éloignèrent. J'en étais bien aise, car je trouvais précisément chez ce pauvre paysan une réponse en action à la demande si difficile de mon fils ; mais il s'agissait de ne pas perdre une si belle chance, et de mettre tellement en lumière devant ses yeux de dix ans l'amour du beau dans la vie privée, qu'il ne lui fût plus possible désormais ni de le méconnaître, ni de le confondre avec aucun autre. Me tournant donc vers lui : — Quel original que ce père Haurant !

— C'est vrai, père.

— Je n'ai pas voulu contrarier sa femme sur son idée de bâche ; mais c'est bien ridicule.

— Ridicule, père ?

— Certainement. Comment ! voilà un homme qui a besoin de vin pour se donner des forces, qui a besoin de sommeil pour suffire à son travail, et qui se prive de dormir et de boire pour regarder et sentir je ne sais quelle fleur un peu plus blanche qu'une autre ! tout cela comme si on se nourrissait par le nez et si on se désaltérait par les yeux. Ah ! les hommes sont bien fous !

— Tu trouves le père Haurant fou ?

— Ah ! je t'en réponds ; car enfin, à quoi lui servent son cactus et sa bâche ? à quoi cela lui sert-il ?

— Cela lui sert à... à... Je ne saurais pas dire ; mais il me semble que cela lui sert.

— A quoi ? Cela lui sert-il, comme une bonne culotte, à se garantir du froid pendant l'hiver ?

— Oh ! non.

— Cela lui sert-il, comme une large écuelle de soupe, à lui remplir et lui réchauffer l'estomac ?

— Mais non !

— Tu vois bien que cela ne lui sert à rien.

— Mais si, père ! reprit l'enfant avec vivacité. Il y a des choses qui ne sont pas utiles à votre estomac, et qui pourtant vous servent... vous servent à être heureux. Tiens, par exemple, quand je suis sorti du collége et que je t'ai revu, toi et maman, cela ne m'a pas donné à manger, et pourtant cela m'a servi pour être très-content.

Son argument m'alla au cœur, et j'eus grande envie de lui sauter au cou ; mais je me rappelai que j'étais dans mon rôle de précepteur, et je repris, après un moment de silence :

— Tu as raison : il y a d'autres plaisirs que ceux du corps, ce sont ceux du cœur ; mais les uns n'ont pas plus de rapport que les autres avec l'amour d'Haurant pour sa bâche et son jardin. Ce n'est pas davantage un plaisir d'amour-propre, personne n'est ici pour regarder ses fleurs ; ni une joie de propriétaire, il partage sa propriété avec tout le monde : Comment donc définir cette étrange passion, qui n'a pour objet ni ce qui touche notre cœur, ni ce qui est utile à notre corps, ni ce qui nous rend plus riche, ni ce qui nous rend plus considéré ; mais qui se satisfait par la contemplation solitaire d'une des plus minimes créations de Dieu ?

— Ah ! père, s'écria mon fils avec cet accent si particulier aux enfants quand la vérité passe devant leurs yeux comme un éclair... je crois que c'est l'amour du beau !

— Allons donc ! répondis-je en riant ; nous y voilà enfin ! Eh bien, oui, c'est l'amour du beau ; oui, c'est cette exquise passion dont le plus noble caractère est précisément de n'avoir en vue aucune utilité matérielle, de ne nous rien rapporter que la joie pure qu'elle enfante, et de nous faire mépriser la faim, la soif, les privations, l'abondance, pour la satisfaction de cet idéal sentiment qu'on appelle admiration. Je bénis le ciel de ce qu'il t'a présenté d'abord cet amour du beau sous une de ses formes les plus naïves et les plus pures, avec le cœur d'un pauvre homme pour asile, une fleur pour objet, et tout un cortége de douces vertus. Tu me disais l'autre jour qu'aimer le beau c'est avoir beaucoup d'argent ; le crois-tu encore maintenant que tu viens de voir cette noble passion logée dans l'âme d'un pauvre journalier qui gagne à peine du pain ? Tu me demandais à quoi servait cet amour ; le comprends-tu à cette heure, où tu vois un malheureux paysan trouver dans cet idéal sentiment l'oubli de sa pauvreté, une sauvegarde contre l'ivrognerie, un guide vers la science ?

— Sans doute, père ; mais Haurant n'est pas un homme ordinaire, n'est-il pas vrai ? et cet amour du beau ne se rencontre que bien rarement.

— Détrompe-toi ; il existe chez presque tous les hommes, à des degrés différents, avec des apparences diverses, mais il existe. L'homme a besoin d'admirer comme il a besoin de respirer et d'aimer. Voir sa table bien garnie, sa maison bien close ; sentir autour de lui tous les objets de ses affections, sa femme, ses enfants, ses parents : tout cela ne lui suffit pas ; il lui faut encore quelque chose qu'il chérisse de cette espèce d'amour désintéressé et idéal que le père Haurant éprouve pour ses fleurs. Ni rang ni climat n'y font rien. Le sauvage sculpte grossièrement le manche de bois de son couteau. Le pauvre nègre dont la cabane est bâtie en boue dessine sur les parois intérieures de sa misérable muraille des figures d'oiseaux, d'arbres, ou même seulement des ronds et des carrés ; n'importe, c'est un ornement, c'est son cactus. Et remarque bien que, de tous les êtres créés, l'homme seul

imprime ce caractère à sa demeure. Si l'on prend le nid d'oiseau le plus artistement maçonné ; si l'on regarde la merveilleuse cité des abeilles ou des fourmis, la maison presque humaine des castors, on y trouve des remparts solides contre le froid, des couches moelleuses pour les petits, des greniers d'abondance, tout ce qui est utile enfin ; mais pour le beau, rien. Les bêtes se souviennent, prévoient, aiment peut-être, mais elles n'admirent pas. Sous le toit de l'homme, au contraire, tout change : il ne lui suffit pas que sa fenêtre donne du jour et de l'air, il veut qu'elle ouvre sur une perspective agréable, ou qu'elle soit ornée de rideaux : il revêt les murailles qui l'abritent de papiers élégants, il sculpte des dessins sur le bois de son armoire, il couvre ses meubles d'étoffes qui imitent les couleurs et les figures des fleurs ; il pose sur la cheminée, soit, comme le père Haurant, des noix de coco polies et ornées de pointes d'argent, soit, s'il est plus riche, des armes ciselées, des coupes, des bijoux ; il fixe dans la pierre et y encadre de grandes glaces qui répètent tous les riches objets qui l'entourent ; une seule lampe ou même une seule bougie l'éclairerait, il lui en faut plusieurs qui l'éblouissent, et pour multiplier encore dans ses fêtes ces mille clartés, il les suspend autour d'un cercle de cristaux qui scintillent comme autant d'étoiles. Crois-tu que j'aie tout dit ? Et les tableaux qui nous rendent présentes les plus belles scènes de la nature ou les plus nobles souvenirs de l'histoire, et les gravures qui nous rendent les tableaux, et les statues qui ressuscitent la personne humaine elle-même ; qu'est-ce que tout cela, sinon des témoignages éternels de ce noble amour du beau dont Dieu a doué le père Haurant plus richement peut-être qu'un autre, j'en conviens, mais qui vit obscur, défiguré, dans bien des cœurs où on ne le reconnait pas. Tout à l'heure, avant d'entrer ici, n'as-tu pas vu, chez le vieux vacher du village, une estampe enluminée appendue à la cheminée ? eh bien, voilà encore un homme qui aime le beau.

— Vraiment, père ? Il me semble pourtant que cette estampe était bien laide.

— Affreuse !

— L'amour du beau peut donc se montrer dans quelque chose de laid ?

— C'est presque toujours ainsi qu'il se témoigne. Connais-tu rien de plus horrible que les chinoiseries que ta tante accumule sur son étagère ? Y a-t-il rien d'aussi blessant pour la vue que ces affreux bonshommes barbouillés qui faisaient ton délice quand tu avais six ans, et qui le feraient encore, je le crains ? Eh bien, cependant, le sentiment est là, barbare, dégénéré, inculte, mais vivace ; il ne lui manque que la culture. Dieu a semé d'âpres chardons dans les champs, et des prunelles sauvages dans les bois. Si on ne les cultive pas, qu'arrive-t-il ? qu'elles meurent ou restent amères. Si l'homme y met la main, le chardon devient un artichaut et la prunelle une prune. Ainsi de l'admiration : nul sentiment n'est plus énergique, mais nul n'a plus besoin d'éducation, surtout quand il a pour objet, non pas le beau naturel, comme les fleurs, mais le beau artistique, comme les tableaux, par exemple. Qui n'apprend pas à voir ne voit pas. Je t'en veux donner une preuve matérielle, et qui complètera ce que j'avais à te dire sur cet amour du beau. Combien te faut-il de temps pour aller à la maison et revenir ici ?... un quart d'heure, n'est-ce pas ?

— Oui, père.

— Eh bien, ajoutai-je en arrachant une feuille de mon carnet et en y écrivant quelques lignes, porte ce mot à Joseph, et reviens avec lui m'apporter ce que je demande.

— Que veux-tu donc faire, père ?

— Tu le verras ; mais hâte-toi, car j'aperçois là-bas le père Haurant qui revient.

Mon fils partit, et presque aussitôt le paysan entrait dans la cabane. *La fin à une prochaine livraison.*

ÉTUDES DE LA NATURE.

Il est des temps où le découragement s'empare de l'homme : — A quoi bon ? murmure-t-il ; et toute occupation lui devient à charge. — Que suis-je pour eux ? se demande-t-il ; et ceux qui l'environnent lui deviennent adverses. Le ciel lui semble ou de braise ou de plomb ; la terre, riche en herbes inutiles, lui rappelle le cimetière où la cendre de ce qu'il aima engraisse l'ortie et le chardon. Alors, infortuné ! cherche l'ombre des bois, les vallons reculés enfouis sous le feuillage, les vertes combes où les pleurs du rocher s'écoulent en sources limpides, où nul pas n'a foulé, n'a jauni la mousse veloutée, où le buisson épaissit ses guirlandes à demi flétries, et cache la feuille



Nid du Cincle, ou Merle d'eau.

desséchée sous un bourgeon verdoyant, où le bouleau accroche aux escarpements ses pendantes racines, et agite sa couronne mobile au-dessus des eaux sombres.

Au sein d'une de ces retraites ignorées, dans les profondeurs des montagnes, j'étais allé cacher des yeux rougis, un cœur ulcéré où débordaient l'amertume et la plainte. Ce n'était pas un désert ; les fleurs, les insectes, les oiseaux y faisaient fourmiller la vie. Je n'y trouvai pas le silence ; de légers craquements, des bruissements indistincts, des murmures, des piaulements, l'aigre fifre des moucherons, le bourdonnement grave des abeilles, le sifflet harmonieux et sonore du merle, les gazouillements de la fauvette des roseaux, y remplissaient mon oreille. Je me laissai couler sur la pente moussue, et restai, les pieds arrêtés par quelques

rejetons de vernes et de saules, le flanc et le coude appuyés sur les anfractuosités d'un monceau de grès dont les fentes multipliées nourrissaient mille plantes diverses : des cheveux de Vénus, des capillaires, des clochettes bleues, des saxifrages blanches. Là, je laissai mes tristesses s'assoupir au sourd murmure du ruisseau. A quelques pieds au-dessous de moi, il roulait ses eaux transparentes qui ne mirent jamais le ciel; car les hautes roches, les arbres touffus qui encaissent son lit étroit, lui dérobent presque entièrement, le jour, les rayons du soleil; la nuit, le scintillement des étoiles.

Il y a dans la nature d'incessantes consolations; elle s'empare de vos ternes regards, de votre ouïe engourdie, et bientôt elle fait pénétrer d'irrésistibles distractions dans votre esprit malade. C'est la fourmi qui soulève près de votre main le fétu de paille, gigantesque solive qui va appuyer ses constructions : plein de vous-même et de vos malheurs, vous ne vouliez rien voir hors de vous, et voilà que votre pensée suit les fortunes diverses du chétif insecte qui roule au bas du précipice et remonte, toujours chargé de son butin, toujours marchant à son but. C'est l'insouciant papillon qui s'élance d'une corolle et voltige autour de vous; c'est la chenille qui s'enveloppe, ermite luxueux, d'une cellule de soie. Partout, avec



Le Cincle (Tringa Cinclus), ou Merle d'eau.

les parfums et les couleurs, le mouvement, le travail et la joie.

Baigné de ces flots de vie, je demeurai longtemps immobile; de légers battements d'ailes se faisaient entendre de temps à autre tout proche, et finirent par fixer mon attention. Je soulevai un peu la tête, et, le menton appuyé sur un revêtement de mousse, je regardai par-dessus l'amas de pierres derrière lequel j'étais couché. La pente, à cet endroit, s'avançait en saillie; au-dessous, le ruisseau bruissait autour d'un bloc de grès, sans doute détaché des masses qui surplombaient à quelques centaines de pieds au-dessus. La roche, en tombant, avait entraîné un vieux coudrier; l'arbre accrochait à ce petit îlot ses racines gorgées d'humidité et recouvertes d'une riche végétation. Il y avait plaisir à regarder l'eau qui caressait la pierre et son vert tapis, soulevant et balançant, en ses jeux, de gracieuses et flottantes herbes. Tout à coup, je crus voir un oiseau, chose étrange, sortir de ces eaux limpides; il vola comme un trait, s'enfonça dans la mousse, tout près du petit rempart qui me cachait, et l'instant d'après reparut pour plonger de nouveau dans l'onde au-dessous de moi.

LE CINCLE.

Ma curiosité fut vivement excitée; était-ce bien un être emplumé que j'avais vu ? J'observai attentivement, décidé à surprendre quelques secrets de cette création inépuisable en mystères, qui soulève voile après voile devant celui qui la contemple avec amour. Cette fois, mes yeux ne pouvaient me tromper; c'était un oiseau, il rapportait un petit poisson, et plongea, sa proie au bec, dans un nid si artistement formé des matériaux mêmes au milieu desquels il était enfoui, ayant sa petite entrée si habilement recouverte d'une feuille de chêne qui semblait tombée là par hasard, que jamais je ne l'eusse pu distinguer de la mousse et des plantes qui l'environnaient. Pauvre petit architecte ! lui-même venait de me trahir cette demeure si soigneusement cachée, et dont voici à peu près la forme : seulement le nid réel ne se détachait pas de sa base de mousse et de fougères comme celui-ci.

Je n'osais respirer, je ne soufflais plus, je ne pensais plus, je regardais. Le petit pourvoyeur volait, plongeait, revenait ; presque toujours il entrait dans le ruisseau par les pieds jusqu'à ce que l'eau recouvrît sa tête; je le perdais alors de vue, et ne le retrouvais qu'à distance, sortant au-dessous du courant après un temps parfois assez long. Il n'était pas muni, comme certains oiseaux qui vivent aussi de pêche, d'un long et large bec ayant un sac de réserve pour contenir les provisions ; non, son bec noir, court, était presque droit; il n'avait pas, comme la nombreuse tribu des plongeurs, un cou long et souple; non, le sien, blanc et court, se confondait avec sa poitrine; il n'était pas monté sur de hautes échasses comme les oiseaux de rivages qui entrent dans les flaques d'eau, et guéent le long des rivières; non, emplumées jusqu'aux tarses, ses jambes étaient courtes; comme les oiseaux nageurs, il n'avait pas les doigts palmés, unis entre eux par des membranes; non, ils étaient séparés, munis d'ongles crochus et assez forts, surtout au doigt postérieur. Son plumage épais et fourni de duvet, d'un brun marron sur la tête et le dessus du cou, devenait noirâtre et ardoisé sur le dos, le ventre et les ailes; sa queue était noire, fort courte, et la cravate d'un beau blanc qui lui couvrait la poitrine, ses grands yeux à prunelles blanches, me firent songer au merle, malgré la différence de régime et de vie. Bref, un peu moins grand, un peu moins noir que l'habitant de nos bois, ma nouvelle connaissance ressemblait assez au merle à plastron blanc.

Après l'avoir épié jusqu'à ce que la nuit me chassât de ma retraite, j'eus hâte de chercher le nom de l'oiseau qui avait si longtemps absorbé mon attention. Étais-je le premier à dé-

couvrir cette singulière prérogative qui lui permettait de se promener sous l'eau aussi aisément que sur terre? Hélas! non. D'autres avaient décrit avant moi ce que je venais de voir; et dans Buffon je trouvai le récit suivant, fait par Hébert, qui, le premier, observa le cincle (*Tringa cinclus*) ou merle d'eau.

« J'étais embusqué sur les bords du lac de Nantua, dans une cabane de neige et de branches de sapin, où j'attendais patiemment qu'un bateau qui ramait sur le lac fît approcher du bord quelques canards sauvages. J'observais sans être aperçu. Il y avait devant ma cabane une petite anse dont le fond en pente douce pouvait avoir deux ou trois pieds de profondeur dans son milieu. Un merle d'eau s'y arrêta et y resta plus d'une heure, que j'eus le temps de l'observer tout à mon aise. Je le voyais entrer dans l'eau, s'y enfoncer, reparaître à l'autre extrémité de l'anse, revenir sur ses pas; il en parcourait tout le fond, et ne paraissait pas avoir changé d'élément. En entrant dans l'eau, il n'hésitait ni ne se détournait; je remarquai seulement, à plusieurs reprises, que, toutes les fois qu'il y entrait plus haut que les genoux, il déployait ses ailes et les laissait pendre jusqu'à terre. Je remarquai encore que, tant que je pouvais l'apercevoir au fond de l'eau, il me paraissait comme revêtu d'une couche d'air qui le rendait brillant; semblable à certains insectes du genre des scarabées, qui sont toujours dans l'eau au milieu d'une bulle d'air, peut-être n'abaissait-il ses ailes en entrant dans l'eau que pour se ménager cet air; mais il est certain qu'il n'y manquait jamais, et il les agitait alors comme s'il eût tremblé. Ces habitudes singulières du merle d'eau étaient inconnues à tous les chasseurs à qui j'en ai parlé, et sans le hasard de la cabane de neige, je les aurais peut-être aussi toujours ignorées; mais je puis assurer que l'oiseau venait presque à mes pieds, et pour l'observer longtemps, je ne le tuai point. »

Depuis, que de fois, caché près de petites cascades, j'ai observé le cincle qui se plaît à construire son nid sur le rocher, derrière la chute! Que de fois j'ai attendu le coucher du soleil pour entendre son harmonieux ramage! Car, après le rossignol et la fauvette des roseaux, c'est notre plus ravissant chanteur de nuit. Souvent il a dû rebâtir son nid que je lui avais ravi pour voir les cinq œufs blancs à beaux reflets rouges que la femelle y couve avec tendresse! Un jour même, je vis les petits, à peine revêtus de plume, s'échapper d'entre mes doigts pour tomber dans le ruisseau, disparaître dans ses ondes, où, précoces héritiers de l'étrange faculté de leurs parents, déjà ils pouvaient et plonger et marcher.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

Voy. p. 2, 36, 74, 102, 126, 133, 150, 158, 194, 206, 229, 233, 245, 277, 285.

OCTOBRE.

Le 12, sept heures du matin. — Les nuits sont déjà devenues froides et longues, le soleil ne me réveille plus derrière mes rideaux longtemps avant l'heure du travail, et, lors même que mes yeux se sont ouverts, la douce chaleur du lit me retient enchaîné sous mon édredon. Tous les matins il s'élève un long débat entre ma diligence et ma paresse, et, chaudement enveloppé jusqu'aux yeux, j'attends, comme le Gascon, qu'elles aient réussi à se mettre d'accord.

Ce matin, cependant, une lueur qui glissait à travers ma porte jusqu'à mon chevet, m'a réveillé plus tôt que d'habitude. J'ai eu beau me retourner de tous côtés, la clarté obstinée m'a poursuivi, de position en position, comme un ennemi victorieux; enfin, à bout de patience, je me suis levé sur mon séant, et j'ai lancé mon bonnet de nuit aux pieds du lit!...

(J'observerai, entre parenthèses, que les différentes évolutions de cette pacifique coiffure paraissent avoir été, de tout temps, le symbole des mouvements passionnés de l'âme; car notre langue leur a emprunté ses images les plus usuelles. C'est ainsi que l'on dit : *Mettre son bonnet de travers; Jeter son bonnet par-dessus les moulins; Avoir la tête près du bonnet.*)

Quoi qu'il en soit, je me suis levé de fort mauvaise humeur, pestant contre mon nouveau voisin qui s'avise de veiller quand je veux dormir; car nous sommes tous ainsi faits; nous ne comprenons pas que les autres hommes puissent vivre pour leur propre compte. Chacun de nous ressemble à la terre du vieux système de Ptolémée, et veut que l'univers entier tourne autour de lui. Sur ce point, pour employer la métaphore déjà signalée plus haut : *Tous les hommes ont la tête dans le même bonnet.*

J'avais provisoirement, comme je l'ai déjà dit, lancé le mien à l'autre bout de mon alcôve, et je dégageais lentement mes jambes des chaudes couvertures, en faisant une foule de réflexions maussades sur l'inconvénient des voisins.

Il y a un mois encore, je n'avais point à me plaindre de ceux que le hasard m'avait donnés; la plupart ne rentraient que pour dormir, et ressortaient dès leur réveil. J'étais presque toujours seul à ce haut étage, seul avec les nuées et les passereaux!

Mais à Paris rien n'est durable: le flot de la vie roule les destinées comme des algues détachées du rocher; les demeures sont des vaisseaux qui ne reçoivent que des passagers. Combien de visages différents j'ai déjà vus traverser ce long corridor de nos mansardes? Combien de compagnons de quelques jours disparus pour jamais! Les uns sont allés se perdre dans cette mêlée de vivants qui tourbillonne sous le fouet de la nécessité; les autres dans cette litière de morts qui dorment sous la main de Dieu!

Pierre le relieur est un de ces derniers. Retiré dans son égoïsme, il était resté sans famille, sans amis; il est mort seul comme il avait vécu. Sa perte n'a été pleurée de personne, n'a rien dérangé dans le monde; il y a eu seulement une fosse remplie au cimetière, et une mansarde vide dans notre faubourg.

C'est elle que mon nouveau voisin occupe depuis quelques jours.

A vrai dire (maintenant que je suis tout à fait réveillé et que ma mauvaise humeur est allée rejoindre mon bonnet), à vrai dire, ce nouveau voisin, pour être plus matinal qu'il ne conviendrait à ma paresse, n'en est pas moins un fort brave homme; il porte sa misère, comme bien peu savent porter leur heureuse fortune, avec gaieté et modération.

Cependant le sort l'a cruellement éprouvé. Le père Chaufour n'est plus qu'une ruine d'homme. A la place d'un de ses bras pend une manche repliée; la jambe gauche sort de chez le tourneur, et sa droite se traîne avec peine; mais au-dessus de ces débris se dresse un visage calme et jovial. En voyant ce regard rayonnant d'une sereine énergie, en entendant cette voix dont la fermeté est, pour ainsi dire, accentuée de bonté, on sent que l'âme est restée entière dans l'enveloppe à moitié détruite. La forteresse est un peu endommagée, comme dit le père Chaufour; mais la garnison se porte bien.

Décidément, plus je me rappelle cet excellent homme, et plus je me reproche l'espèce de malédiction que je lui ai jetée en me réveillant.

Nous sommes, en général, trop indulgents pour ces torts secrets envers notre prochain. Toute malveillance qui ne sort pas du domaine de la pensée nous semble innocente, et, dans notre grossière justice, nous absolvons sans examen le péché qui ne s'est point traduit par l'action!

Mais ne sommes-nous donc tenus envers les autres qu'à l'exécution des codes? Outre les relations de faits, n'y a-t-il point entre les hommes une sérieuse relation de sentiments? Ne devons-nous point à tous ceux qui vivent sous le même ciel que nous le secours, non-seulement de nos actes, mais de nos intentions? Chaque destinée humaine ne doit-elle

pas être pour nous un vaisseau que nous accompagnons de nos vœux d'heureux voyage ? Il ne suffit pas que les hommes ne se nuisent point l'un à l'autre, il faut encore qu'ils s'entr'aident; il ne suffit point qu'ils s'entr'aident, il faut qu'ils s'aiment. La bénédiction du pape *urbi et orbi* devrait être l'éternel cri de tous les cœurs. Maudire qui ne l'a point mérité, même intérieurement, même en passant, c'est contrevenir à la grande loi, celle qui a établi ici-bas l'appréciation des âmes, et à laquelle le Christ a donné le doux nom de charité.

Ces scrupules me sont venus pendant que j'achève de m'habiller, et je me suis dit que le père Chaufour avait droit à une réparation. Pour compenser le mouvement de malveillance de tout à l'heure, je lui dois un témoignage ostensible de sympathie; je l'entends fredonner chez lui; il est sans doute au travail; je veux lui faire, le premier, ma visite de voisinage.

Huit heures du soir. J'ai trouvé le père Chaufour devant une table éclairée par une petite lampe fumeuse, sans feu, bien qu'il fasse déjà froid, et fabriquant de grossiers cartonnages; il murmurait entre ses dents un refrain populaire. Au moment où j'ai entr'ouvert la porte, il a poussé une exclamation de joyeuse surprise.

— Eh ! c'est vous, voisin ! entrez donc ! Ma foi, je ne vous croyais pas si matinal : aussi j'avais mis une sourdine à ma chanterelle; j'avais peur de vous réveiller.

Excellent homme ! tandis que je l'envoyais au diable, il se gênait pour moi !

Cette idée m'a touché, et je lui ai fait, comme voisin, mes compliments de bienvenue avec une expansion qui lui a ouvert le cœur.

— Ma foi ! vous m'avez l'air d'un bon chrétien, m'a-t-il dit, d'un ton de cordialité soldatesque, en me serrant la main; j'aime pas les gens qui regardent le corridor comme une frontière et traitent les voisins en cosaques. Quand on mange du même air et qu'on parle le même jargon, on n'est pas fait pour se tourner le dos... Asseyez-vous là, voisin, sans vous commander... Seulement, prenez garde au tabouret, il n'a que trois pieds, et faut que la bonne volonté tienne lieu du quatrième.

— Il me semble que c'est une richesse qui ne manque point ici, ai-je fait observer.

— La bonne volonté ! a répété Chaufour; c'est tout ce que m'a laissé ma mère, et j'estime qu'aucun fils n'a reçu un meilleur héritage. Aussi, à la batterie, ils m'appelaient *monsieur Content*.

— Vous avez servi ?

— Dans le troisième d'artillerie pendant la république, et plus tard dans la garde, pendant tout le tremblement. J'étais à Jemmapes et à Waterloo, comme qui dirait au baptême et à l'enterrement de notre gloire !

Je le regardai avec étonnement.

— Et quel âge aviez-vous donc à Jemmapes? demandai-je.

— Mais quelque chose comme quinze ans, dit-il.

— Et vous avez eu l'idée de servir si jeune ?

— C'est-à-dire que je n'y songeais pas. Je travaillais alors dans la bimbeloterie, sans penser que la France pût me demander autre chose que de lui fabriquer des damiers, des volants et des bilboquets. Mais j'avais à Vincennes un vieil oncle que j'allais voir, de loin en loin; un ancien de Fontenoy, arrangé dans mon genre, mais un savant qui en eût remontré à des maréchaux. Malheureusement, dans ce temps-là, il paraît que les gens de rien n'arrivaient pas à la vapeur. Mon oncle, qui avait servi de manière à être nommé prince sous *l'autre*, était alors retraité comme simple sous-lieutenant. Mais fallait le voir avec son uniforme, sa croix de Saint-Louis, sa jambe de bois, ses moustaches blanches et sa belle figure !... On eût dit un portrait de ces vieux héros en cheveux poudrés qui sont à Versailles !

Toutes les fois que je le visitais, il me disait des choses qui me restaient dans l'esprit. Mais un jour je le trouvai tout sérieux.

— Jérôme, me dit-il, sais-tu ce qui se passe à la frontière?

— Non, lieutenant, que je lui réponds.

— Eh bien, qu'il reprend, la patrie est en péril !

Je comprenais pas bien, et cependant ça me fit quelque chose.

— Tu n'as peut-être jamais pensé à ce qu'est la patrie, reprit-il, en me posant une main sur l'épaule; c'est tout ce qui t'entoure, tout ce qui t'a élevé et nourri, tout ce que tu as aimé ! Cette campagne que tu vois, ces maisons, ces arbres, ces jeunes filles qui passent là en riant, c'est la patrie ! Les lois qui te protégent, le pain qui paye ton travail, les paroles que tu échanges, la joie et la tristesse qui te viennent des hommes et des choses parmi lesquels tu vis, c'est la patrie ! La petite chambre où tu as vu autrefois ta mère, les souvenirs qu'elle t'a laissés, la terre où elle repose, c'est la patrie ! tu la vois, tu la respires partout ! Figure-toi, mon fils, tes droits et tes devoirs, tes affections et tes besoins, tes souvenirs et ta reconnaissance, réunis tout ça sous un seul nom, et ce nom-là sera la patrie !

J'étais tremblant d'émotion, avec de grosses larmes dans les yeux.

— Ah ! j'entends, m'écriai-je; c'est la famille en grand, c'est le morceau de monde où Dieu a attaché notre corps et notre âme.

— Juste, Jérôme, continua le vieux soldat; aussi tu comprends, n'est-ce pas, ce que nous lui devons.

— Parbleu ! que je repris, nous lui devons tout ce que nous sommes; c'est une affaire de cœur.

— Et de probité, mon enfant, qu'il acheva; le membre d'une famille qui n'y apporte pas sa part de services, de bonheur, manque à ses devoirs et est un mauvais parent; l'associé qui n'enrichit pas la communauté de toutes ses forces, de tout son courage, de toutes ses bonnes intentions, la fraude de ce qui lui appartient et est un malhonnête homme; de même celui qui jouit des avantages d'avoir une patrie sans en accepter toutes les charges, forfait à l'honneur et est un mauvais citoyen !

— Et que faut-il faire, lieutenant, pour être bon citoyen? demandai-je.

— Faire pour sa patrie ce qu'on ferait pour son père et sa mère, dit-il.

Je ne répliquai rien sur le moment; j'avais le cœur gonflé et le sang qui me bouillait dans le cerveau. Mais en revenant le long des chemins, les paroles de mon oncle étaient, pour ainsi dire, écrites devant mes yeux. Je répétais : — Fais pour ta patrie ce que tu ferais pour ton père et pour ta mère... Et la patrie est en péril; les étrangers l'attaquent, tandis que moi, je tourne des bilboquets !...

Cette idée-là me travailla si bien dans l'esprit toute la nuit, que le lendemain je retournai à Vincennes pour annoncer au lieutenant que je venais de m'enrôler, et que je partais le lendemain pour la frontière. Le brave homme me serra sur sa croix de Saint-Louis, et je m'en allai fier comme un représentant en mission.

Voilà comment, voisin, je suis devenu volontaire de la république avant d'avoir fait mes dernières dents.

Tout cela était dit sans emphase avec la gaieté délibérée des hommes qui ne regardent le devoir accompli ni comme un mérite, ni comme un fardeau. Le père Chaufour s'animait en parlant, non à cause de lui, mais pour les choses mêmes. Évidemment ce qui l'occupait dans le drame de la vie, ce n'était point son rôle, c'était l'idée, la pièce.

Cette espèce de désintéressement d'amour-propre m'a touché. J'ai prolongé ma visite et je lui ai montré une grande confiance, afin de mériter la sienne. Au bout d'une heure, il savait ma position et mes habitudes; j'étais déjà pour lui une vieille connaissance.

Je lui ai même avoué la mauvaise humeur que la lueur de

sa lampe m'avait donnée quelques instants auparavant. Il a reçu ma confidence avec cette gaieté affectueuse des cœurs bien faits qui prennent toute chose du bon côté. Il ne m'a parlé ni du besoin qui l'obligeait au travail quand je prolongeais mon somme, ni du dénûment du vieux soldat opposé à la mollesse du jeune commis, il s'est seulement frappé le front en s'accusant d'étourderie et il m'a promis de garnir sa porte de bourrelets !

O grande et belle âme, chez laquelle rien ne tourne en amertume, et qui n'a de force que pour la bienveillance et le devoir !

PÉNÉLOPE.

La statue de Pénélope, par M. Jules Cavelier, exposée d'abord au palais des Beaux-Arts, puis à l'exposition des Tuileries, est l'un des envois les plus remarquables des pensionnaires de l'Académie de France à Rome. La simplicité de la conception, le goût de l'exécution, l'ont classée comme une œuvre de vrai maître. Elle est aujourd'hui la propriété de M. d'Albert de Luynes.

Pénélope paraît avoir rarement exercé le ciseau des grands sculpteurs de l'antiquité. On ne cite point de statue célèbre, dans la période de Phidias et de Praxitèle, qui ait traduit la tranquille personnalité de l'épouse fidèle et laborieuse d'Ulysse. Elle fut mieux traitée par la peinture : l'illustre Zeuxis lui consacra un de ses plus fameux tableaux. Mais c'est surtout sur les vases antiques que l'on retrouve souvent la figure de la reine d'Ithaque. On la reconnaît tantôt au fuseau qu'elle tient à la main, tantôt à un petit canard, dont le nom grec semble avoir la même étymologie que celui de Pé-



Musée des Tuileries, Exposition de 1849; Sculpture. — Statue en marbre de Pénélope, par M. Cavelier.

nélope. Elle porte, d'ailleurs, la robe longue, et ses cheveux sont recueillis en arrière par un voile.

Dans la statue de M. Cavelier, Pénélope est indiquée par le fuseau que sa main a laissé renverser sur son genou au moment où le sommeil triomphait de sa longue veille. On ne peut traduire avec plus de sérénité et d'ampleur les paroles du divin poëte :

« Un doux sommeil coule sur les yeux de la fille d'Icare. » Inclinée sur son siége, elle s'endort, et son esprit goûte un » profond repos dans le séjour des Songes fortunés. Alors » Minerve lui prête de nouveaux charmes : elle répand sur le » visage de Pénélope une essence divine dont le nom est celui » de la beauté même ; essence que Vénus fait couler sur son » corps lorsque, le front ceint de la couronne immortelle, elle » va danser avec le chœur aimable des Grâces. Minerve » rehausse encore la majesté du port de la reine, et lui donne » une blancheur éblouissante qui ternirait celle de l'ivoire que » l'on vient de polir. »

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LES OISEAUX VOYAGEURS DE LA MANCHE.



Entre Douvres et Boulogne.

Ce dessin eût fait sourire Grandville; c'est un de ces jeux où se complaisait son esprit. Il aimait à saisir ces rapports singuliers ou comiques entre nous et les autres créatures qui peuplent la terre, entre l'humanité et l'animalité. Souvent, où l'on découvrait une intention presque misanthropique, il n'avait vu simplement qu'une fine et délicate analogie. Aussi souffrait-il de la plupart des explications écrites que l'on donnait de ses dessins. Il était rare qu'à son gré on eût inter-

prêté fidèlement sa pensée ; et ce mot de pensée même, il ne le trouvait pas juste. La faculté particulière d'observation ou de poésie qui conduit le crayon ou le pinceau n'est-elle point, en effet, plutôt trahie que servie lorsqu'on s'efforce de transformer en un sentiment précis ce qu'il y a le plus souvent de vague délicatesse et d'incertaine philosophie dans l'œuvre de l'artiste ? En même temps, par ces explications parfois arbitraires, ne nuit-on point plus que l'on n'aide à celui qui regarde, ne fût-ce que parce qu'on lui ôte le plaisir de chercher et de deviner ? Ces réflexions mêmes nous avertissent de ne point commenter cette planche humoriste, et de laisser nos lecteurs promener en liberté leurs regards parmi toutes ces classes de voyageurs qui, en temps de paix, traversent la Manche, pauvres et riches, artistes du chant ou de la danse, grands seigneurs et leur suite, graves magistrats, gros bourgeois et leur famille, simples curieux en blouse le cigare à la bouche, tous en route pour s'abattre sur cette côte où les attendent l'aubergiste et le douanier, tandis que de plus rares et plus modestes touristes, mais aussi faciles à reconnaître, viennent du continent. Volez, volez, esprits curieux ! Voir, c'est avoir, a dit le poëte. Reviendrez-vous plus riches ? Oui, sans doute, plus riches d'expérience et surtout, si vous êtes sages, plus riches d'affection pour votre patrie et votre foyer domestique.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

Voy. p. 2, 36, 74, 102, 126, 133, 150, 158, 191, 206, 229, 233, 245, 277, 285.

OCTOBRE.

Voy. p. 326.

15 *octobre*. — Le père Chaufour sort de ma mansarde. Maintenant il ne se passe point un jour sans qu'il vienne travailler près de mon feu, ou sans que j'aille m'asseoir et causer près de son établi.

Le vieil artilleur a beaucoup vu, et raconte volontiers. Voyageur armé pendant vingt ans à travers l'Europe, il a fait la guerre sans haine et avec une seule idée : l'honneur du drapeau national ! Ç'a été là sa superstition, si l'on veut ; mais ç'a été en même temps sa sauve garde.

Ce mot de France, qui retentissait alors si glorieusement dans le monde, lui a servi de talisman contre toutes les tentations. Avoir à soutenir un grand nom peut sembler un fardeau aux natures vulgaires ; mais pour les forts, c'est un encouragement.

— J'ai bien eu aussi des instants, me disait-il l'autre jour, où j'aurais été porté à *cousiner avec le diable*. La guerre n'est pas précisément une école de vertus champêtres. A force de brûler, de démolir et de tuer, vous vous racornissez un peu à l'endroit des sentiments, et quand la baïonnette vous a fait roi, il vous vient parfois des idées d'autocrate un peu fortes en couleur. Mais à ces moments-là, je me rappelais la patrie dont m'avait parlé le lieutenant, et je me disais tout bas le mot connu : *toujours Français !* On en a ri depuis ! Des gens qui mettraient la mort de leur mère en calembour, ont tourné la chose en ridicule, comme si le nom de son pays n'était pas aussi une noblesse qui obligeait. Pour mon compte, je n'oublierai jamais de combien de sottises ce titre-là m'a préservé. Quand la fatigue prenait le dessus, que je me trouvais en arrière du drapeau, et que les coups de fusil pétillaient à l'avant-garde, j'entendais bien parfois une voix qui me disait à l'oreille : — Laisse les autres se débrouiller, et pour aujourd'hui ménage ta peau ! Mais ce mot *Français !* grondait alors en moi, et je courais au secours de la brigade. D'autres fois, quand la faim, le froid, les blessures m'avaient agacé les nerfs, et que j'arrivais chez quelque meinherr maussade, il me prenait bien une démangeaison d'éreinter l'hôte et de brûler la baraque ; mais je me disais tout bas : *Français !* et ce nom-là ne pouvait rimer ni avec incendiaire, ni avec meurtrier. J'ai traversé ainsi les royaumes de l'est à l'ouest et du nord au midi, toujours occupé de ne pas faire affront au drapeau. Le lieutenant, voyez-vous, m'avait appris un mot magique : la patrie ! Il ne s'agissait pas seulement de la défendre, il fallait la grandir et la faire aimer.

17 *octobre*. — J'ai fait aujourd'hui une longue visite chez mon voisin. Un mot prononcé au hasard a amené une nouvelle confidence

Je lui demandais si les deux membres dont il était privé avaient été perdus à la même bataille.

— Non pas, non pas, m'a-t-il répondu : le canon ne m'avait pris que la jambe ; ce sont les carrières de Clamart qui m'ont *mangé* le bras.

Et comme je lui demandais des détails :

— C'est simple comme bonjour, a-t-il continué. Après la grande débâcle de Waterloo, j'étais demeuré trois mois aux ambulances pour laisser à ma jambe de bois le temps de pousser. Une fois en mesure de reémboîter le pas, je pris congé du major et je me dirigeai sur Paris, où j'espérais trouver quelque parent, quelque ami ; mais rien ! tout était parti, ou sous terre. J'aurais été moins étranger à Vienne, à Madrid, à Berlin ! Cependant, pour avoir une jambe de moins à nourrir, je n'en étais pas plus à mon aise ; l'appétit était revenu, et les derniers sous s'envolaient.

A la vérité, j'avais rencontré mon ancien chef d'escadron, qui se rappelait que je l'avais tiré de la bagarre à Montereau en lui donnant mon cheval, et qui m'avait proposé chez lui place au feu et à la chandelle. Je savais qu'il avait épousé, l'année d'avant, un château et pas mal de fermes ; de sorte que je pouvais devenir à perpétuité brosseur d'un millionnaire, ce qui n'est pas sans douceur. Restait à savoir si je n'avais rien de mieux à faire. Un soir je me mis à réfléchir.

— Voyons, Chaufour, que je me dis, il s'agit de se conduire comme un homme. La place chez le commandant te convient ; mais ne peux-tu rien faire de mieux ? Tu as encore le torse en bon état et les bras solides ; est-ce que tu ne dois pas toutes tes forces à la patrie ? comme disait l'oncle de Vincennes. Pourquoi ne pas laisser quelque ancien plus démoli que toi prendre ses invalides chez le commandant ? Allons, troupier, encore quelques charges à fond puisqu'il te reste du poignet ! Faut pas se reposer avant le temps.

Sur quoi j'allai remercier le chef d'escadron et offrir mes services à un ancien de la batterie qui était rentré à Clamart dans son foyer respectif, et qui avait repris la pince de carrier.

Pendant les premiers mois, je fis le métier de conscrit, c'est-à-dire plus de mouvement que de besogne ; mais avec de la bonne volonté on vient à bout des pierres comme de tout le reste : sans devenir, comme on dit, une tête de colonne, je pris mon rang, en serre-file, parmi les bons ouvriers, et je mangeai mon pain de bon appétit, vu que je l'avais gagné de bon cœur. C'est que, même sous le tuf, voyez-vous, j'avais gardé ma gloriole. L'idée que je travaillais, pour ma part, à changer les roches en maisons, me flattait intérieurement. Je me disais tout bas : « Courage, Chaufour, mon vieux, tu aides à embellir ta patrie ; » et ça me soutenait le moral.

Malheureusement, j'avais parmi mes compagnons des citoyens un peu trop sensibles aux charmes du cognac ; si bien qu'un jour l'un d'eux, qui voyait sa main gauche à droite, s'avisa de battre le briquet près d'une mine chargée : la mine prit feu sans dire gare, et nous envoya une mitraille de cailloux qui tua trois hommes et emporta le bras dont il ne me reste plus que la manche.

— Ainsi, vous étiez de nouveau sans état ? dis-je au vieux soldat.

— C'est-à-dire qu'il fallait en changer, reprit-il tranquillement. Le difficile était d'en trouver un qui se conten-

courir à l'expédient suivant. Catherine II décida que toute embarcation qui passerait par Tver, sur le Volga, et dans laquelle on trouverait une seule planche travaillée avec la hache payerait une amende de 150 roubles. La première année que le décret fut mis à exécution, le produit des amendes fut de 150 000 roubles; il fut de 37 500 la seconde année, de 2 500 seulement la troisième, et complétement nul la quatrième. C'est ainsi que l'usage de la scie fut introduit dans les chantiers des constructeurs de la partie orientale de la Russie d'Europe.

LA MÉNAGERIE DE L'EMPEREUR MONTEZUMA,

ET LE MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE DE NETZAHUATCOLOTZIN.

Il y a environ trois cents ans qu'un pauvre moine espagnol de l'ordre des Franciscains, qui venait d'achever l'un des plus beaux livres que l'on ait jamais écrits sur le Mexique, et qui ne pouvait obtenir de ses supérieurs le peu d'argent indispensable pour tirer copie de son œuvre, s'écriait dans son découragement : « Mes doigts sont glacés par l'âge, je ne puis plus écrire. On ignorera toujours ce que fut ce peuple... Notre civilisation l'a heurté d'un coup si rude qu'il ne peut se relever, et peut-être ne saura-t-on jamais à quel degré de culture intellectuelle il était parvenu (1)! » Mais le bon missionnaire, qui faisait une réflexion si fort au-dessus de son siècle, le digne fray Bernardino de Sahagun, ne se doutait certainement pas lui-même de toutes les observations précieuses que pouvait fournir ce peuple expirant dont il entrevoyait vaguement la grandeur. Préoccupé des calomnies que l'on déversait sur les Indiens, tout ce qu'il pouvait faire, c'était de chercher dans l'antiquité des points de comparaison pour relever les vaincus aux yeux des vainqueurs. Selon lui, l'ancienne métropole des Toltèques, la ville de Tulla, est une cité digne de mémoire, parce qu'elle rappelle Troie et ses malheurs. Les beaux discours traditionnels qu'il nous a transmis si fidèlement, et qui sont empreints d'un caractère si naïf et si austère, il les compare aux discours de Démosthènes ou de Cicéron, et en forme un long chapitre de son œuvre qu'il intitule : la *Rhétorique des Mexicains*. Et cependant, pour peu qu'il n'eût pas été aveuglé par les préjugés de son siècle, pour peu qu'il eût poursuivi naïvement ses observations en se dégageant des étreintes de l'antiquité, le digne moine se fût aperçu qu'il vivait au milieu de nations auxquelles nul État connu ne pouvait être raisonnablement comparé dans l'Europe ou même dans l'Orient. Il eût vu qu'inférieurs sous une foule de rapports aux grands peuples dont il se plaît à rappeler la gloire, les Aztèques marchaient vers une civilisation empreinte d'un tel caractère d'originalité qu'on pouvait trouver dans son organisation intime, non-seulement des points de comparaison avec le passé, mais bien des enseignements pour l'avenir.

Le génie le plus original que la France ait possédé à cette époque, Montaigne, lui, ne s'y méprit pas; il sut comprendre ce qu'il y avait à remarquer pour l'Européen, au milieu des *épouvantables splendeurs de Mexico*. Faisons voir comment une observation plus attentive des voyageurs, un examen plus sérieux des institutions de ce peuple, eussent pu amener insensiblement, et bien des années avant qu'on y songeât parmi nous, la création d'établissements scientifiques qui font la gloire de notre temps.

La vaste publication de lord Kingsborough, celle de Baradère de Warden et de Saint-Priest, les dessins fidèles de Waldeck, et tant d'autres ouvrages récents, nous ont initiés depuis quelques années aux merveilles d'une archéologie tout à fait ignorée de nos pères. Temples, obélisques, autels des sacrifices, statues colossales, tout nous a été montré, tout a été livré à nos conjectures; malheureusement, aucun des ouvrages que nous venons de citer n'a pu reproduire le moindre vestige de cette ménagerie de Montezuma, qui était à la fois une manufacture immense et une vaste fauconnerie à laquelle les plus puissants souverains de cet âge ne pouvaient rien opposer. Hors le témoignage des conquérants, fort explicite et fort détaillé, il est vrai, tout a été anéanti; rien ne nous a été conservé des jardins de plaisance de Montezuma; et si Nuremberg ne nous avait pas transmis, dans une de ses productions typographiques les moins connues aujourd'hui, le plan de Mexico et celui de sa ménagerie, aucun monument contemporain ne viendrait en aide au souvenir des historiens. Mais par bonheur la bonne ville qui nous a enrichis des images de Schedel, et qui, en l'année même de la découverte du nouveau monde, publiait ses *Fameuses chroniques*, la ville aux publications illustrées traduisit les lettres de Cortez presque aussitôt qu'elles se furent répandues (1), et grâce peut-être à quelque soldat de Charles-Quint qui avait accompagné l'intrépide conquérant, une vue de Temixtitan, que l'on appelait dès-lors Mexico, fut livrée à l'ardente curiosité des lecteurs. Sur ce plan, on voit clairement indiqué le palais de Montezuma (2), qui portait le nom de *Tepac;* puis l'emplacement réservé aux animaux, et les jardins consacrés à la culture des végétaux précieux.

Cette ménagerie, ou, si on l'aime mieux, cette suite de viviers, de volières, de fossés propres à renfermer des bêtes féroces, ce vaste établissement, en un mot, que visitaient avec un si profond étonnement les Espagnols, je dirais presque avec une sorte de terreur, n'était pas dans la capitale du Mexique le résultat d'une institution nouvelle; en l'entretenant dans sa magnificence, Montezuma ne faisait qu'obéir à un usage qui lui avait été transmis par ses ancêtres. Les historiens contemporains insistent sur ce point, et ils nous apprennent d'ailleurs que des institutions de même nature avaient été fondées dans les États voisins. Toutefois, comme le luxe des empereurs mexicains s'était insensiblement accru, la ménagerie dont nous parlons avait reçu probablement, au commencement du seizième siècle, de notables augmentations. D'ailleurs, nous l'avons déjà donné à entendre, ce n'était pas seulement dans le pur intérêt d'une science nécessairement fort bornée, ou pour obéir à une simple fantaisie, qu'on avait réuni cette prodigieuse quantité d'animaux divers dans l'enceinte de l'un des palais. Les pourvoyeurs de la résidence impériale puisaient là de quoi fournir au

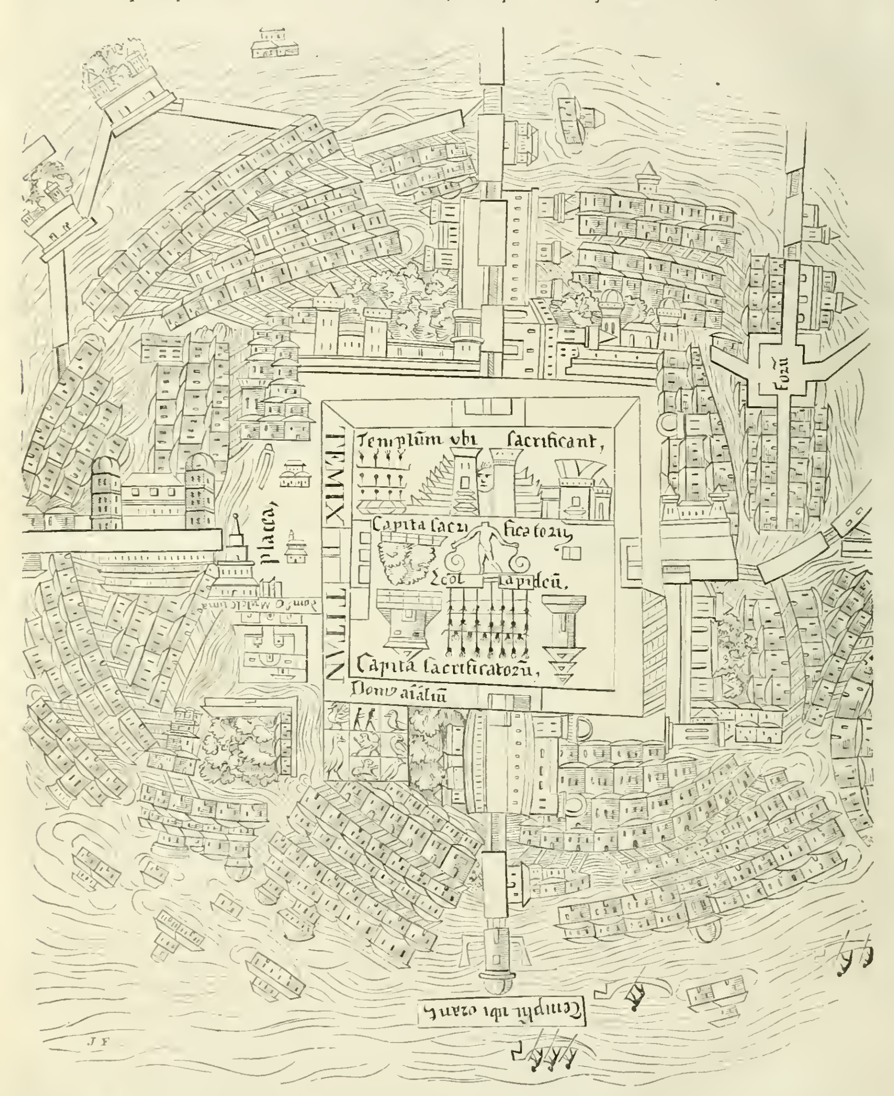
(1) V. *Antiquities of Mexico*, Lond., 7 vol. gr. in-fol., publié par M. Aglio sous le patronage de lord Kingsborough. La relation du vieil historien espagnol occupe les tomes VI et VII. Arrivé au Mexique pour ainsi dire avec les premiers conquérants, F. Bernardino de Sahagun survécut à la plupart d'entre eux et ne s'imposa d'autre mission que de conserver le souvenir de tout ce qu'on détruisait. Il n'a pas même un article dans la *Biographie universelle*. M. Prescott a su deviner toute sa valeur, et il le cite fréquemment; mais les travaux du bon moine furent si parfaitement méconnus de son vivant, qu'on le croyait uniquement occupé d'une espèce de dictionnaire, ou, comme on disait alors, d'un *calepin* en langue aztèque et en latin. Il faisait mieux que cela; et c'est parce qu'il s'occupait du génie de ces peuples, de leurs traditions et de leurs légendes, qu'il a été imprimé de notre temps en Europe et en Amérique, et qu'on le considère aujourd'hui comme l'un des premiers historiens du Mexique. Au moral, d'ailleurs, c'est un prêtre de la famille de Las Casas.

(1) Voici le titre exact de ce livre, si rare qu'on ne le trouve à Paris que dans une seule bibliothèque, celle du Muséum d'histoire naturelle : « Præclara Ferdinandi Cortesii de nova maris » Oceani Hispania narratio, sacratissimo ac invictissimo Carolo » romanorum imperatori semper augusto Hispaniarum et regi anno » Domini MDXX transmissa. » 1 vol. in-fol.

La meilleure édition des Lettres de Fernand Cortez est sans contredit celle qui a été publiée par Lorenzana et que nous citons fréquemment dans le cours de cet article.

(2) En reproduisant ainsi le nom de ce personnage célèbre, nous obéissons à l'usage. Les vieux historiens espagnols écrivent indistinctement Motezuzuma, Motecuzuma, Motecuzoma ou Moteuzoma.

luxe de certains vêtements; les veneurs trouvaient des animaux dressés pour la chasse; et, ce qui était d'une tout autre importance, les prêtres chargés de desservir les autels sanglants de la théogonie mexicaine y choisissaient des victimes nombreuses. Il n'y avait pas jusqu'aux bouffons officiels de la cour qui ne pussent rencontrer dans cette enceinte des sujets propres au divertissement du prince. Les naïfs chroniqueurs du temps nous avertissent, en effet, qu'une nombreuse réunion de nains ou d'hommes, présentant dans leur structure quelques particularités étranges, quelques traits grotesques, s'échappait de temps à autre du palais des animaux pour venir réjouir Montezuma.



Plan de Mexico et de la Ménagerie de Montezuma.—Tiré d'une édition des Lettres de Cortez publiée à Nuremberg en 1524.

Un seul détail puisé dans la statistique si précise présentée par les historiens, pourra nous faire comprendre quelle était l'immensité de la ménagerie de Mexico. Trois cents hommes devaient consacrer journellement leurs soins aux oiseaux que l'on nourrissait dans les viviers; et Cortez a soin de le dire à l'empereur. D'autres serviteurs étaient tenus en réserve, afin de pourvoir à tout ce qu'exigeaient ceux de ces animaux qui tombaient malades. Trois cents autres individus gardaient les bêtes féroces et les oiseaux de rapine.

La suite à une autre livraison.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

L'ARMADA.



Exposition des Tuileries; Salon de 1849; Peinture.— Naufrage d'un vaisseau de l'Armada sur les côtes d'Ecosse, par M. Gudin.

Il n'existe dans l'histoire d'Angleterre aucun fait maritime dont l'importance puisse être comparée à la destruction de la flotte espagnole envoyée, en 1588, par Philippe V pour conquérir le royaume d'Elisabeth. Jamais nos voisins d'outre-mer ne coururent un plus grand danger et ne déployèrent une constance plus courageuse. Ajoutons qu'ils ne furent jamais plus visiblement favorisés par la fortune.

Une rivalité politique envenimée par les dissentiments religieux préparait depuis longtemps la guerre entre le roi d'Espagne et la reine d'Angleterre. Les négociants des deux pays se disputaient depuis un demi-siècle les marchés du monde; les Espagnols avaient pour eux une supériorité maritime depuis longtemps acquise; les Anglais une activité plus jeune et une ambition inassouvie.

Quant aux chefs des deux nations, ils apportaient dans cette lutte l'acharnement de convictions absolues. Si Philippe d'Espagne représentait le catholicisme le moins tolérant, Élisabeth d'Angleterre personnifiait le protestantisme le plus exclusif. Tandis que le premier livrait les hérétiques à l'inquisition en déclarant « qu'il porterait les fagots pour brûler son propre fils s'il trempait seulement un pied dans l'hérésie, » l'autre condamnait à la prison et à l'amende quiconque assistait une seule fois à la messe, et frappait l'oubli de la moindre pratique protestante d'une amende de *vingt livres par mois!* Elle avait en outre établi une commission d'ecclésiastiques anglicans, chargés de prononcer sur toutes les opinions religieuses, et autorisés à employer l'emprisonnement et la torture!

On comprend la répulsion que devaient éprouver l'un pour l'autre deux souverains aussi opposés et aussi tyranniques dans leurs croyances respectives.

Des griefs politiques vinrent se joindre à ces motifs d'hostilité. Dès 1578, l'amiral Drake avait ravagé les côtes du Pérou, et un peu plus tard, Philippe avait soudoyé les troupes que le duc de Parme conduisit aux rebelles d'Irlande. En 1585, des escadres anglaises avaient attaqué, sans déclaration de guerre, Saint-Domingue et Carthagène. Une année plus tard, Drake insulta Lisbonne, et détruisit, à Cadix, une flotte entière de navires de transport. Tant d'injures appelaient une vengeance: Philippe voulut y répondre par la conquête de l'Angleterre.

Malgré la perte des Pays-Bas, c'était encore le plus puissant prince du monde. Non-seulement il possédait les Espagnes, Naples, la Sicile, le duché de Milan et la Franche-Comté, mais il commandait à Tunis, à Oran, au cap Vert, aux îles Canaries, et possédait plus de la moitié de l'Amérique.

Il équipa pour son expédition contre l'Angleterre la flotte la plus formidable qu'on eût vue jusqu'alors sur l'Océan: elle comptait vingt-deux mille hommes de débarquement, distribués sur cent cinquante-deux vaisseaux, et devait prendre en Flandre vingt-cinq mille vieux soldats commandés par Alexandre Farnèse. Enfin douze mille Français étaient réunis en Normandie pour se joindre à eux.

La flotte avait pris le nom ambitieux d'*invincible Armada*.

Malheureusement ce gigantesque armement avait entraîné des délais. L'Angleterre eut le temps de se mettre en défense. Élisabeth parcourut son royaume pour encourager le peuple à la résistance. Le besoin d'animer les esprits fit créer le premier journal qui ait paru en Angleterre, l'*English Mercury*. On conserve encore au Musée britannique un exemplaire de cette curieuse publication imprimée en lettres romaines. La reine réunit au camp de *Tilbury* tous les soldats qu'elle put rassembler, en passa la revue à cheval et déclara qu'elle marcherait elle-même à l'ennemi.

Les quinze mille matelots que possédait l'Angleterre furent embarqués sur cent quatorze navires, dont le plus fort n'était que de trois cents tonneaux. Un seul, nommé *le Triumph*, portait quarante canons. Mais cette escadre, à laquelle manquait la force matérielle, avait la force intelligente qui peut seule faire valoir l'autre, et qui souvent la remplace. Elle

était commandée par les meilleurs marins du temps : Drake, Hawkins, Frobisher et Charles Howard. Les Hollandais, de leur côté, avaient équipé quatre-vingt-dix navires qui furent, pour la flotte anglaise, de très-utiles auxiliaires.

L'*invincible Armada* devait avoir pour amiral le marquis de Santa-Cruz ; mais il mourut pendant les préparatifs, et le commandement fut donné au duc de Medina-Sidonia, marin de cour dont la présomption égalait l'ignorance. Santa-Cruz avait recommandé de s'assurer un port en cas de tempête ou d'échec, et le duc de Parme proposa de s'emparer de Flessingue ; mais le nouvel amiral déclara la précaution inutile, et il appareilla le 19 mai 1588.

Philippe le vit partir le cœur enorgueilli des plus hautes espérances, bien que le souvenir du passé eût dû le rendre moins confiant. De tout temps la mer lui avait été ennemie. Outre l'expédition de Medina-Celi contre Tripoli, dont le résultat avait été si funeste, il avait vu, en revenant des Pays-Bas, une escadre entière broyée par la tempête, presque sous ses yeux, et la précieuse collection de tableaux recueillis par Charles-Quint, en Flandre et en Italie, disparaître sous les flots. L'*invincible Armada* ne fut point plus heureuse : accueillie par un ouragan à la hauteur du cap Finistère, elle perdit plusieurs vaisseaux sur les côtes de la Galice et de la France. Un prisonnier anglais, qui faisait partie de la chiourme d'un des navires, excita ses compagnons à la révolte, s'empara du bâtiment qu'il montait, en attaqua deux autres qu'il prit à l'abordage, et gagna un port de France.

La flotte, désemparée et déjà revenue de son orgueilleuse assurance, se réfugia dans la rade de la Corogne, où elle passa trois semaines à réparer ses avaries.

Ce premier désastre fut annoncé à Élisabeth comme la destruction complète des ennemis, et elle ordonna aussitôt le désarmement des vaisseaux anglais. Par bonheur, Charles Howard tarda à lui obéir, et l'on apprit la réapparition de l'escadre espagnole.

Victime encore une fois de l'ignorance de ses pilotes, elle avait pris le cap Lézard pour celui de Ram, près de Plymouth. Elle perdit du temps à poursuivre quelques vaisseaux anglais qui lui échappèrent, et se dirigea enfin vers la France et la Flandre, où elle allait prendre les deux corps d'armée avec lesquels devait s'accomplir la conquête de l'Angleterre. Mais sa marche était lente et inégale ; poursuivie par l'ennemi dont les bâtiments légers la harcelaient, elle vit son arrière-garde coupée le 21 juillet. L'amiral fut forcé de l'attendre pour la dégager. Au bout de six jours, l'*invincible Armada* n'avait pu encore attérir au port flamand ; elle alla imprudemment jeter l'ancre près de Calais.

La côte lui était inconnue, le ciel annonçait un prochain ouragan, et les équipages mal commandés avaient déjà perdu courage. Au milieu de la nuit, des brûlots lancés par les Anglais vinrent tomber au milieu de l'escadre. Les capitaines effrayés coupèrent leurs câbles et s'efforcèrent de gagner la haute mer. Dans cette manœuvre précipitée, plusieurs navires s'abordèrent ; le lendemain, la flotte entière se trouva dispersée le long de la côte de Calais à Ostende ; les vaisseaux anglais l'attaquèrent sur plusieurs points, mais principalement dans la direction de Gravelines. Le vent se déclara contre les Espagnols qui perdirent des navires sur les bas-fonds des bouches de l'Escaut.

Cependant le peu de force des Anglais permit à la plus grande partie de l'*Armada* d'échapper à ce nouveau péril ; bien qu'elle eût perdu quinze vaisseaux et près de cinq mille hommes, elle était encore assez forte pour faire tête à l'ennemi. Le duc de Medina-Sidonia ne montra pas plus de résolution qu'il n'avait montré d'habileté. Il donna l'ordre de la retraite, et, pour mieux éviter ses adversaires, il voulut doubler les Orcades.

Une fois engagé dans ces mers orageuses et ignorées, sa perte était certaine. Une tempête jeta dix-sept navires sur les côtes d'Irlande, où tous les Espagnols qui purent gagner la terre furent massacrés. Beaucoup d'autres vaisseaux furent brisés sur les rochers des îles écossaises ; enfin, lorsque l'*invincible Armada* put atteindre le port de Saint-André, elle était réduite à quarante-six navires ! Il fut établi que l'expédition entraînait pour l'Espagne une perte de cent vingt millions !

En apprenant cette nouvelle, Philippe se contenta de dire :

— J'avais envoyé combattre les Anglais et non les tempêtes ; que la volonté de Dieu soit faite !

Il fit ordonner ensuite des prières d'actions de grâce pour remercier le ciel de ce que quelques vaisseaux avaient échappé, et il écrivit au pape ces paroles remarquables :

« Saint père, tant que je resterai maître de la source, je regarderai comme peu de chose la perte d'un ruisseau ; je remercie l'arbitre suprême des empires qui m'a donné le pouvoir de réparer aisément un malheur que mes ennemis ne doivent attribuer qu'aux éléments qui ont combattu pour eux. »

La joie des Anglais fut proportionnée au danger qu'ils avaient couru. Ils célébrèrent leur victoire par une fête que l'on a comparée aux triomphes romains. Une médaille fut frappée avec cette légende : ***Dux femina facti*** (une femme a tout conduit) ; mais le doyen de Saint-Paul fit sentir adroitement à la reine l'orgueil impie de cette inscription en prenant pour texte du sermon qu'il prononça à cette occasion le verset : ***Nisi Dominus custodierit civitatem*** (que serait devenue la cité, si Dieu ne l'eût gardée ?) Élisabeth comprit la leçon, et fit frapper une seconde médaille avec la légende : ***Afflavit Deus et dissipantur*** (Dieu a soufflé, et ils ont été dispersés).

Une tapisserie du temps d'Élisabeth, conservée au parlement et brûlée lors du dernier incendie, représentait également la destruction de l'*invincible Armada*.

Tous les poëtes du temps célébrèrent *ce jugement de la droite du Seigneur*, et les chansons populaires en ont conservé le souvenir. Quelques couplets de l'une de ces dernières ont été recueillis et publiés parmi les ballades maritimes de l'Angleterre.

« — Mousse, combien sont-ils de navires sur la mer, et combien vois-tu de grands pavillons ? — Maître, ils sont autant que les moules sur le rocher, et il y a chez eux plus de pavillons de soie que de bonnets de matelot sur notre flotte.

» Ils ont autant de rames que les poissons de la Manche ont de nageoires, et autant de canons que notre virginale reine porte de perles dans les grands jours ; leurs matelots sont aussi nombreux que les grains de sel sur un quartier de bœuf d'Irlande.

» . . . .

» — Mousse, que vois-tu venir là-bas contre eux ? — Maître, je vois les petits vaisseaux de l'Angleterre qui accourent en battant des ailes comme des oiseaux de mer. — Et que vois-tu encore après ? — Je vois nos bons amis les vents et nos grand'mères les vagues salées.

» . . . .

» — Mousse, que vois-tu maintenant sur l'Océan ? — Maître, je vois les débris des navires espagnols qui fument comme les mottes de terre qu'on brûle dans les champs ; je vois les flots qui roulent des pavillons de soie, des canons et des matelots au teint de cuir. — Et plus loin, plus loin ! — Plus loin, maître, je vois le drapeau de la glorieuse Angleterre qui se promène seul sur la mer comme le soleil dans les cieux. »

SOUVENIRS A UN VOYAGEUR.

PENSÉES DE LAVATER.

Voy., sur Lavater, 1836, p. 312.

— Bon voyage !

C'est ce que nous disons communément à celui qui se sépare de nous.

Qu'est-ce que cela veut dire? est-ce seulement : Je vous souhaite du beau temps, des chemins qui n'aient point été gâtés par la pluie, des maîtres de poste traitables, des postillons de bonne humeur, des hôtes obligeants et justes, des laquais de louage qui ne soient pas des fripons, et des banquiers qui soient d'honnêtes gens.

Bon voyage!... qu'est-ce que cela dit? quelque chose de plus encore que ceci :

Qu'aucun indiscret n'approche de toi; qu'aucun juif ne te persécute pour te vendre sa marchandise; qu'aucun babillard ne te force à l'écouter; qu'aucun être malicieux ne t'épie; qu'aucun esprit faux ne se trouve sur ton chemin; qu'aucun fat ne se plante vis-à-vis de toi, et que celui qui veut tout savoir ne se mette pas à tes côtés; que jamais l'homme à prétentions ne te fronce le sourcil, et que l'orgueilleux ne t'excite pas à lui montrer ton mépris; que jamais le demi-connaisseur ne te poignarde de ses décisions et de ses sentences, et que l'amoureux ne te raconte pas l'histoire de sa passion; que jamais le pédant ne te tienne en quatre murailles; qu'aucun mendiant de qualité ne pénètre dans ton cabinet; que le fourbe ne se joue pas de ta bonhomie; que l'antiquaire t'épargne la généalogie de ses raretés, et le médecin le récit de ses cures; qu'aucun auteur ne te fasse la dissection de ses ouvrages, et que le poëte ne te terrasse pas par la lecture de ses vers; que jamais aucun charlatan ne te donne des maux de cœur; que jamais fou célèbre n'exige ton hommage, et que le fou qui n'est pas célèbre ne te force pas à le connaître.

Que ton voyage soit heureux! qu'est-ce à dire encore?... Va voir tout ce qui mérite d'être vu, avec un œil sain et ouvert; et que ton œil ouvert et sain rencontre beaucoup de choses dignes d'être regardées, et que tu ne juges jamais dignes de l'être que celles que tu ne regretteras jamais d'avoir vues.

Pars avec une oreille ouverte, fine, attentive, et qui saisisse tout. Puisses-tu entendre beaucoup de choses qui méritent d'être écoutées!

Mais que faudra-t-il ranger dans cette classe? Tout ce qui excitera en toi des pensées utiles; ce qui vivifiera et donnera de l'harmonie à des sentiments doux et agréables, et de la liberté à des forces jusque-là enchaînées ou engourdies, en les employant à s'approcher davantage d'un but bienfaisant; en un mot, tout ce que tu ne regretteras jamais d'avoir entendu.

Que ton voyage soit heureux! Puisses-tu chercher le bien et le trouver, acquérir de nouvelles vérités sans en perdre d'anciennes! Garde-toi de troquer quelque chose d'utile contre ce qui ne peut te servir à rien, quelque chose d'éprouvé contre ce qui ne l'est pas.

Éprouve ton nouvel ami, et n'oublie pas l'ancien pour l'amour de lui.

Puisses-tu devenir chaque jour plus vivant, plus susceptible de jouissances et plus capable d'en donner, plus actif, plus patient, plus ferme dans ta foi! Puisse chaque jour ajouter à ta charité et à ton espérance!

Pardonne ou ne pardonne pas! Le prédicateur n'a pu se démentir. Bon voyage!

— On reconnaît le sage et le fou à ses souhaits, et le bon et le méchant à l'intention de ses souhaits.

— Je te parle avec autant de confiance que si tu étais mon père. La confiance est l'âme de la vie; l'abus de cette confiance, de cet abandon total, de cet oubli de toute précaution, est le meurtre de l'âme de la vie. Qu'il soit commis par vingt hypocrites et par cent étourdis, à la bonne heure; il ne sera jamais commis par toi.

Qu'aucune crainte, aucun soupçon ne m'enlève, n'affaiblisse en moi ou n'empoisonne le plus humain de tous mes plaisirs, cette douce confiance qui oublie tout danger, se livre à discrétion et n'appréhende rien.

On ne vit jamais que dans le moment de cette confiance totale qui oublie tout et n'appréhende rien. Un homme du monde qui lirait ceci dirait avec un sourire de pitié : « Le pauvre homme! c'est un enthousiaste; il ne se corrigera jamais, aucune expérience ne le rendra plus sage. » Mais qu'ai-je à démêler ici avec ce spirituel mondain? J'aime mieux penser au voyageur chéri auquel je destine ce souvenir d'amitié, ce gage de ma confiance.

— On n'a point encore écrit sur l'art de voyager, ni donné au public une logique pour les voyageurs adaptée aux besoins du temps présent. Je suis à mille lieues de vouloir en écrire une et de le pouvoir; mais de tout mon cœur j'y contribuerai, en indiquant et rappelant plusieurs choses que l'homme qui aurait le plus d'esprit pourrait quelquefois courir risque d'oublier dans les distractions du voyage.

Voyager pour jouir tous les jours davantage de nos semblables; pour l'amour des hommes sages, bons, supérieurs, qui nous apparaissent.

Voyager pour mieux jouir de la nature, cette déesse et souveraine de tout ce qui est beau et de tout ce qui est bon; voyager pour jouir chaque jour davantage de soi-même, comme souverain de cette souveraine.

Voyager pour rassembler des matériaux qui servent à nourrir et à égayer notre existence.

Voyager pour trouver de nouveaux points de comparaison pour tout ce que nous avons vu et verrons dans la suite, ce que nous avons entendu et entendrons, ce dont nous avons joui et ce dont nous jouirons.

Voyager pour apprendre ce qu'on a et ce qu'on n'a pas, ce qu'on peut avoir et ce qu'on ne peut point acquérir, ce qu'on doit savoir et ce qu'il faut ignorer, ce qu'on doit apprendre et ce qu'on ferait mieux d'oublier, ce dont on peut jouir avec sagesse et ce dont avec plus de sagesse on peut se passer.

C'est là, je pense, et comme je suppose que tu penses aussi, voyager sensément; avoir un plan, un but en voyageant. C'est ainsi que tu voyageras, toi à qui je donne ce souvenir.

— Les voyages de la plupart des hommes sont des pèlerinages d'un égoïste vers un autre égoïste.

L'égoïste ne possède ni le talent de jouir, ni celui de faire jouir de lui. Il jouit de son moi et non pas de son être.

— L'art ou le don naturel de voir est rare dans celui qui aime mieux se faire voir.

Celui qui ne voudra que se faire entendre perdra nécessairement le talent ou, pour mieux dire, la grâce d'entendre.

— Quand l'égoïsme augmente, la jouissance de soi-même diminue; quand l'égoïsme diminue, la jouissance de soi-même augmente.

— Beaucoup de gens sages, et supérieurement sages, n'entendent rien à l'art de voyager comme tels. Leur sagesse est purement locale; elle tient à leur cabinet, à leur secrétaire, à leur habillement. En ôtant leur robe de chambre, ils se dépouillent de leur sagesse; en fermant leur secrétaire, ils y enferment leur pénétration; en quittant leur cabinet, ils y laissent leur esprit.

La suite à une autre livraison.

PHYSIQUE DU GLOBE.

VARIATIONS DE TEMPÉRATURE AVEC LA HAUTEUR.

Nous avons déjà entretenu plus d'une fois nos lecteurs de la diminution de température que l'on éprouve à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère (1833, p. 210; 1842, p. 168). Il y a pour chacun des points du globe une hauteur à laquelle la neige ne fond jamais; et nous avons aussi fourni quelques données sur cette limite des neiges éternelles, limite que l'on est obligé d'aller chercher d'autant plus haut que l'on se rapproche davantage de l'équateur (1833, p. 210; 1842, p. 17; 1843, p. 15).

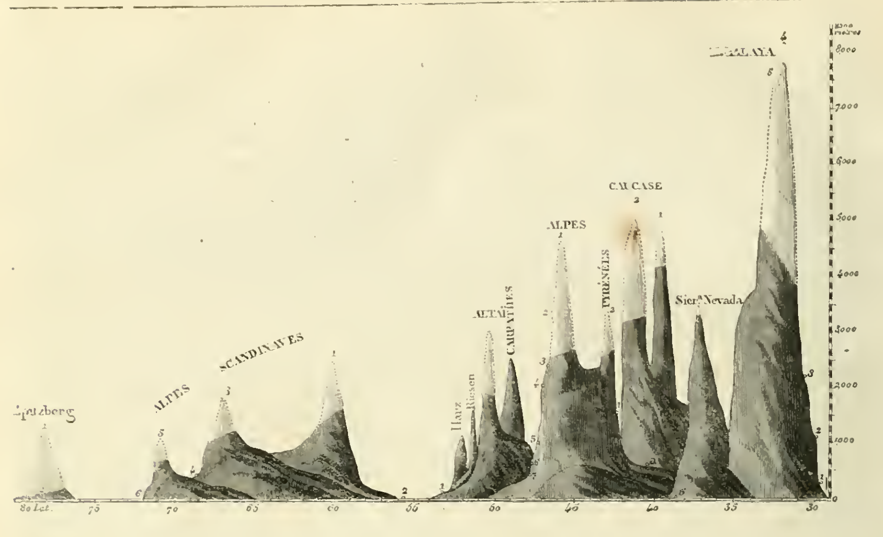


Fig. 1. Limites des neiges éternelles sur les chaines de montagnes de l'ancien continent.



HIMALAYA.

1. Scharnupur, 22°,4 ; été, 30°,6.
2. Hawilbagh, 14.6; été, 21,9.
3. Landour, 13,: ; été, 19,2.
4. Dhawala-Ghiri.
5. Nanda-Dewi.
6. Lissab, 16,3 ; été, 21,7.

Sierra Nevada.

a. Madrid, 14,6 ; été, 24,9.

CAUCASE.

1. Araıat.
2. Elbıı /.

PYRÉNÉES.

1. Mont-Louıs, 6,5 · été, 13.9.
2. Nethou.

ALPES.

1. Mont-Blanc.
2. Col du Géant, — 6°.
3. Col du Saint-Bernard, — 1.2 ; été, 6,1.
4. Col du Saint-Gothard, — 1,1; été, 6,5.
5. Chamonix, 4°.
6. Berne, 7,7; été, 14,9.
7. Genève, 10,0 ; été, 19,0.
8. Regensb, 8,7; été, 17,8.
9. Manheim, 19,6.

CARPATHES.

ALTAÏ.

1. Barnaul, 1°,7; été, 16°,6.
2. Copenhague, 8,2 ; été, 17,2.

Riesen, 0,2.

Harz.

ALPES SCANDINAVES.

1. Snechätten.
2. Spydberg, 2,9; été, 17,2.
3. Suhtelma.
4. Enontekies, 2,8 ; été, 12,6.
5. Jokelfield.
6. Cap Nord, 0,1; été, 6,3.

Spitzberg.

1. Le pic Noir.
2. Limite septentrion. des neiges, — 8°,1; été, 1°,5.

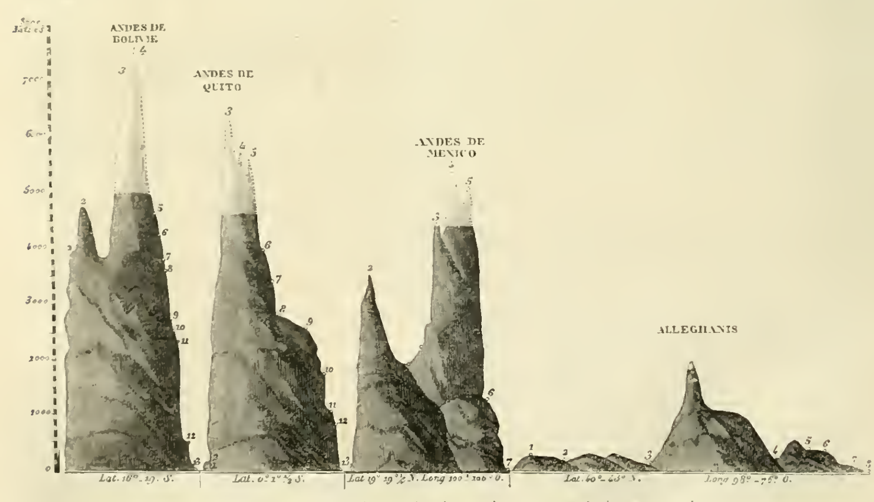


Fig. 2. Limites des neiges éternelles sur les chaines de montagnes du nouveau continent.

ANDES DE BOLIVIE.

1. Potosi.
2. Pic de Potosi.
3. Nevado d'Illimani.
4. Nevado de Sorata.
5. Maisons à la source du rio Anc·m.
6. Ancomarca.
7. Puno.
8. La Paz.

9. Chuquisaca.
10. Cochabamba.
11. Arequipa.
12. Tacna.
13. Lima (lat. 12°), 22°,7; été, 25°,3.

ANDES DE QUITO.

1. Tumaco, 26,1.
2. Esmeraldas, 26°,4.
3. Chimborazo.
4. Cayambe.
5. Antisana.
6. Métairie d'Antisana.
7. Micupampa, Paramos
8. Quito, 14,4.
9. Pasto, 14,6.
10. Popay, 18,7.
11. Gaduas, 19.7.
12. Caracas, 20,8.
13. Cumano, 27,7; été, 28,7.

ANDES DE MEXICO.

1. Acapulco, 26.8.
2. Pic de Coluna.
3. Nevado de Toluca
4. Popocatepetl.
5. Orizaba.
6. Jalapa, 18°,2.
7. Vera-Cruz, 25,4; été, 27,7

ALLEGHANIS.

1. Council Bluffs, 10,2; été, 23,8.
2. Fort Crawfurd, 7,2; été, 21,2.
4. Middleburg, 8,9; été, 19,14.
5. Pompéi, 7,2; été, 19,2
6. Cherry Valley, 7,2.
7. Onondaga, 9.9; été, 21,3.
8. New-York, 11,5; été, 21,9.

Les deux figures que nous donnons ici représentent de la manière la plus expressive l'influence qu'exerce la latitude sur la hauteur de cette limite, sauf quelques anomalies accidentelles dues à des circonstances locales et surtout à l'exposition. C'est ainsi que, dans l'ancien continent (fig. 1), nous voyons la limite des neiges, qui est à environ 5 000 mètres pour la latitude de 33 à 34°, descendre au niveau même de la mer au nord du Spitzberg, à 80° de latitude. De même, dans le nouveau monde (fig. 2), les sommités extrêmes des Alleghanis (lat. 40 à 43° N.), qui n'excèdent pas 2 000 mètres, conservent toute l'année la neige, qui n'est permanente qu'à 5 100 mètres environ d'altitude dans les Andes de Bolivie (lat. 16 à 19° S.).

La légende que nous donnons ci-après complète nos deux figures par un système de renvois fort simple, qui consiste en ce que, pour chaque chaîne de montagnes, on a numéroté les points remarquables de bas en haut sur l'un des versants, et de haut en bas sur l'autre versant. Les numéros accompagnés d'un point rond indiquent des lieux habités. Nous avons ajouté, en un certain nombre de points, la température moyenne, soit de l'année, soit même de l'été, en degrés centésimaux. Cette dernière a une influence très-notable sur la limite des neiges éternelles.

La température moyenne de l'année, au niveau de la limite, est, en Scandinavie, au delà du cercle polaire, de — 6°,8; dans les Alpes de la Suisse, de — 4°; dans les Andes de Quito, de 1°,4 au-dessus du point 0.

— S'il pouvait voir le peu de vide que fera sa mort, l'orgueilleux serait moins fier de la place que tient sa vie.

— La rencontre d'un honnête homme nous fait aimer le genre humain.

— Les prospérités du méchant rappellent les ombres au coucher du soleil; elles ne sont jamais si grandes qu'au moment où elles vont disparaître.

— Il jaillit des œuvres d'un grand écrivain des traits qui, passant au-dessus du vulgaire, vont frapper au loin les intelligences élevées; celles-ci, vigies de la pensée, signalent l'apparition du génie nouveau, et de là vient que sa réputation est souvent plus vite européenne que locale.

— La modestie de certains ambitieux consiste à se grandir sans faire trop de bruit; on dirait qu'ils s'avancent dans le monde sur la pointe des pieds.

— Le plus grand châtiment d'un fourbe est, non pas d'être reconnu, mais de se connaître. J. PETIT-SENN

GROUPE DE LA VIERGE ET L'ENFANT,

SCULPTURE PAR M. SIMART.

En 1845, M. Simart, déjà connu alors par le grand succès de sa statue d'Oreste, aujourd'hui conservée dans le Musée de Rouen, exposa au Louvre un beau groupe représentant la Vierge debout, et devant elle l'Enfant Jésus. Ce groupe lui avait été commandé par la ville de Troyes. Autant l'Oreste avait séduit par ses qualités sévères et antiques, autant sa Vierge séduisit par son charme pur et chrétien, par ses lignes chastes de la mère, par la beauté forte et élevée à la fois de l'Enfant.

On a confié à M. Simart une partie des sculptures qui doivent décorer le tombeau de Napoléon.



Cathédrale de Troyes. — Groupe en marbre, par M. Simart.

VOYAGE SCIENTIFIQUE D'UN IGNORANT AUTOUR DE SA CHAMBRE.

AMOUR DU BEAU DANS LA VIE PRIVÉE.

Voy. p. 318, 322.

— Pardon, excuse, messieurs, de vous avoir fait attendre... Qu'est-ce que je dis donc, *messieurs?* je ne vois plus votre jeune gars.

— Je l'ai envoyé jusque chez moi, père Haurant; il va revenir, et en attendant je vous demanderai de me donner une bouture de ce beau ciste à fleurs rouges que j'ai vu à votre porte.

— De celui-là et de tous les autres, monsieur; ils sont à votre disposition.

Et le voilà, serpe en main, me coupant, outre cette bouture, des branches à greffe de rosiers rares; si bien qu'il achevait à peine d'envelopper les rameaux dans la mousse humide pour les tenir frais, que mon fils arriva avec mon jardinier chargé d'une petite caisse de bois blanc.

— Qu'est-ce donc que cette boîte, monsieur?

— Un cadeau que je vous destine, père Haurant.

— A moi, monsieur?

— Oui, en échange de vos belles fleurs.

— Il n'était pas besoin de retour pour si petit présent, monsieur.

— Je veux vous laisser un souvenir de moi, comme j'en emporte un de vous.

— Soit donc, monsieur; mais, sans curiosité, qu'est-ce que ce cadeau?

— Vous allez le voir. Sachez seulement que l'objet précieux que renferme cette boîte...

— Précieux!

— Que votre délicatesse se rassure: c'est précieux, mais ce n'est pas cher. Sachez donc que cet objet m'a consolé de plus d'une peine; qu'il est placé en face de mon lit comme votre cactus sur votre table; et qu'au réveil, quand mon premier coup d'œil tombe sur lui, j'éprouve chaque matin une sensation de plaisir toujours nouvelle.

Chacun alors de s'empresser ardemment autour de la boîte que je commençais à ouvrir.

— Qu'est-ce que cela peut être? disait tout haut mon fils.

— Qu'est-ce que cela peut être? disait tout bas la mère Haurant.

— Qu'est-ce que cela peut être? pensait sans rien dire le paysan discret.

Je tirai de la boîte un objet assez lourd, enveloppé d'une toile grise, que je plaçai près de la fleur. J'enlevai la toile grise, et je dévoilai à leurs yeux une charmante réduction de la Diane chasseresse. Le hasard voulut qu'à ce moment le soleil couchant, entr'ouvrant les nuages, pénétrât comme un éclair dans la chambre et s'épanchât en rayons éblouissants sur la statue et sur la fleur. Voisines, et comme sœurs par le voisinage, ces deux belles créations de Dieu et de l'homme, de la nature et de l'art, semblaient ne plus former qu'une seule œuvre sublime dans la lumineuse atmosphère qui les enveloppait toutes deux. Le cactus, tout argenté, tout transparent, et lustré comme un tissu de soie, épanouissait sa corolle embaumée sous les pas de la jeune immortelle, ainsi qu'un encensoir vivant; et elle, la brillante sœur du Soleil, inondée des rouges clartés de l'astre fraternel, elle semblait se transfigurer sous les rayons de feu qui lui communiquaient la couleur, et avec la couleur la vie. Ce n'était plus un pâle visage de marbre, le sang y circulait; ses narines, doucement enflées, paraissaient devenues mobiles; et, légère, presque haletante, elle marchait, elle courait, elle volait.

A ce spectacle inattendu même pour moi, je ne pus me défendre de m'écrier: « Que c'est beau! » Mais ma voix resta sans écho; mon fils seul avait dans le regard une intelligence confuse de cette magnifique apparition; la mère Haurant semblait suffoquée de désappointement; et le paysan, pour ne pas garder un silence impoli, murmura: — Ah! oui, c'est une *estatue*.

Je compris qu'ils n'y comprenaient rien.

— Eh bien, mon ami, lui dis-je, cela vous fait-il plaisir?

— Oui, monsieur.

— Comment trouvez-vous cette statue?

— Très-jolie, monsieur.

— Père Haurant, parlons franchement: cela vous est parfaitement égal, et vous ne trouvez pas cette statue belle du tout.

— Ma fine, monsieur, puisqu'on ne peut rien vous cacher, je vous avouerai que je n'y trouve qu'un plaisir, c'est de l'avoir reçue de vous en cadeau. Quant à ça, ça me va au cœur; mais pour ce qui est des demoiselles en plâtre ou en pierre, je suis guéri de les aimer depuis que j'ai été voir Paris.

— Vous avez été à Paris?

— Oui, monsieur, et l'on m'a mené au Muséum, où il y a des chambres qui en sont pleines; on m'a conduit dans des églises, à Notre-Dame, où l'on voit des figures d'hommes et de femmes sculptées sur la façade, et au dedans une futaie de colonnes de toutes grandeurs. La première fois cela m'a paru magnifique, et j'en ai quasi rêvé la nuit; mais quand, au bout de huit jours, j'ai vu que c'était toujours la même chose; que ces statues étaient toujours à la même place, toujours aussi grandes, toujours aussi blanches; que ces colonnes ne s'allongeaient ni ne se rapetissaient, je me suis dit: « Oh! j'aime bien mieux mon jardin! Mes plantes sont aussi belles, et elles vivent, elles changent, elles croissent: aujourd'hui vertes, demain rouges; tantôt chargées de feuilles, tantôt de fleurs, tantôt de fruits. » Tenez, monsieur, voici ce cactus: il n'y a pas une demi-heure que vous êtes ici, il est déjà changé; sa corolle est plus ouverte, son parfum plus pénétrant; dans une heure il sera autre encore...

— Oui, et dans deux heures il sera mort.

— C'est vrai; mais voyez, au dessous de lui, ce bouton, son fils; il le remplacera et le surpassera peut-être. Montrez-moi donc une statue qui puisse en dire autant.

Le paysan regarda sa plante avec un air de satisfaction tendre comme pour lui dire: « Je t'ai bien défendue, ma fille. » Et il reporta ensuite sur ma pauvre Diane un œil de dédain irrité qui semblait murmurer: « Oses-tu bien te comparer à lui? »

Mon fils croyait son père très-fort dans l'embarras; la paysanne épluchait ses légumes; et moi, je remerciais tout bas le père Haurant d'amener l'entretien précisément sur le point que je voulais encore expliquer à mon fils, l'éducation de l'amour du beau.

Je repris donc:

— Père Haurant, avez-vous toujours aimé les fleurs comme maintenant?

— Non, monsieur, c'est un vieil oncle à moi qui le premier m'a enseigné cet amour-là.

— Vos voisins partagent-ils votre passion?

— Il n'y en a pas un sur cent qui la comprenne.

— Eh bien, mon ami, vous êtes pour cette statue comme vos voisins pour les fleurs: vous ne l'admirez pas, parce que vous n'avez pas eu de vieil oncle qui vous ait appris à l'admirer. Je veux être ce vieil oncle, et je ne vous demande pas cinq minutes pour vous faire regarder avec plaisir cette divine image, qui ne vous apparaît que comme une masse inerte de plâtre. Voyons, approchez-vous, et regardez-la avec attention... avec plus d'attention encore... Qu'y voyez-vous de beau?

— Rien du tout, monsieur.

— A merveille! vous êtes quelquefois entré dans une cave en plein jour, n'est-ce pas? et vous avez remarqué que pendant les premiers moments l'œil ne distingue aucun des objets qui s'y trouvent. C'est précisément ce qui vous arrive; mais, soyez tranquille, dans une minute vous commencerez

à voir clair. Je dois d'abord vous dire que cette statue représente une jeune déesse qui n'aime que la chasse, les chiens et les bois; que son cœur s'enorgueillit de n'avoir jamais appartenu à aucun homme; que sa vie se consume à la poursuite des plus légers comme des plus terribles animaux sauvages, et que maintenant même elle revient sans doute de je ne sais quelle périlleuse expédition où elle a abattu sous ses flèches quelque farouche bête fauve. Eh bien, regardez-la de nouveau maintenant, en silence, religieusement, longtemps surtout, et dites-moi si peu à peu vous ne voyez pas ce visage de plâtre s'animer sous votre regard, comme se dessine successivement devant les yeux chacun des objets confondus d'abord dans l'obscurité d'un lieu souterrain. Voyez ces lèvres à demi ouvertes; ne semble-t-il pas que le souffle s'en échappe? ne frémissent-elles pas d'orgueil? Et ces narines: est-ce que le léger renflement qui les gonfle ne vous indique pas l'animation de la course? Quelle fierté dans ce front, dans tout ce port de la tête! Fixez votre regard sur le commencement de ce cou; puis laissez-le descendre lentement du cou au dos, du dos à la taille, de la taille aux hanches, des hanches à la jambe; suivez toute la ligne de ce talon, de ce pied, de ce pouce du pied lui-même: et dites-moi si jamais biche bondissant dans les bois et sautant une haie, si jamais belle jeune fille dansant sur le sommet de la colline, vous a paru plus légère, plus souple, plus vivante!

— Ma fine, monsieur, il me semble que je commence à y voir quelque chose.

— Et vous y verrez bien davantage demain, et vous y verrez chaque jour une chose nouvelle. Cette belle créature vous paraît immobile et immuable parce qu'elle ne grandit ni ne se développe devant vous; et cependant ses changements sont infinis comme ceux des arbres, comme ceux de la mer; il y a de l'infini dans toutes les choses vraiment belles. Selon donc qu'un rayon de soleil éclairera cette figure ou se retirera d'elle, selon que vous vous approcherez ou que vous vous éloignerez, selon que vous la regarderez le soir ou le matin, selon que vous vous réveillerez triste ou gai, elle s'offrira à vos yeux sous un aspect différent, et quand elle se sera révélée à vous tout entière, quand vous la connaîtrez depuis le bout des doigts jusqu'à la pointe des cheveux, il se trouvera qu'en apprenant à l'aimer vous aurez aussi appris à comprendre toutes les belles choses qui lui ressemblent, les gravures, les peintures, les médailles.

— Ça se peut bien, monsieur; car l'amour des fleurs m'a enseigné à admirer le ciel sous lequel elles vivent, et les grands bois où j'en fais de si bonnes récoltes.

— C'est que tout se tient, mon ami, dans ce noble amour du beau. Qu'on commence par admirer ce que fait Dieu ou ce que font les hommes, les statues ou les roses, peu importe! ce sont fruits d'un même arbre; qui a goûté les uns a bientôt soif des autres; et à mesure qu'on nourrit son cœur de cet aliment céleste, on le sent qui s'élargit pour en demander encore. Ce n'est pas tout: par une propriété vraiment merveilleuse, cette belle passion est insatiable, et cependant elle se contente du moindre fétu pour nourriture; elle embrasse toutes les richesses de la nature et de l'art, et cependant il lui suffit pour vivre et faire vivre notre cœur d'un cactus ou d'une statuette de dix francs; que dis-je, un cactus, une statuette? ce sont là des prodigalités de grands seigneurs. Nous sommes des millionnaires, père Haurant. Combien y a-t-il de paysans qui, même en se privant de vin, puissent se faire construire une bâche? et combien de citadins qui aient dix francs dans leur bourse pour acheter des demoiselles en plâtre, comme vous dites? Eh bien, ôtez-moi ma statue, refusez-moi dix francs pour en acheter une autre, et, si j'ai l'amour du beau, j'achèterai une tête de cinq francs; à défaut d'une tête, une petite gravure; à défaut d'une gravure, une médaille de deux sous; et si je n'ai pas deux sous pour décorer ma chambre, eh bien, j'ouvrirai ma fenêtre, je regarderai dans la rue, et je chercherai dans l'attitude d'une femme qui passe, dans le geste d'un homme qui travaille, quelques-uns des traits de cette beauté naturelle dont l'art n'est que l'imitateur. Tout de même pour vous, mon ami: qu'on vous enlève votre bâche, votre jardin, vous cultiverez sur votre fenêtre un pot de réséda ou de pensées, et la vue de cette plante vulgaire satisfera votre amour pour le beau aussi bien que votre splendide cactus.

— C'est vrai, monsieur.

— Ce n'est pas l'objet qui fait la grandeur du sentiment, c'est le sentiment qui agrandit l'objet! Pourquoi? parce que Dieu est toujours là-derrière; et si nous attachons des regards si avides sur des statues fragiles ou sur des fleurs passagères, c'est que nous apercevons confusément en elles autre chose qu'elles-mêmes; c'est que, sans que nous nous en rendions compte, derrière toutes ces beautés d'un jour flotte à nos regards l'image de la beauté éternelle, c'est-à-dire du Créateur. Appelons donc de tous nos vœux cet amour du beau, et qu'il puisse enfin, grâce à l'éducation et au bien-être, pénétrer dans le cœur et dans le logis des pauvres ouvriers de campagne et de ville! Ils ont plus besoin que nous de jouissances qui les consolent, car ils ont plus de douleurs qui les accablent. Dans une bonne société, chaque cabane devrait avoir son chef-d'œuvre comme son rameau de buis bénit!

— Bravo, monsieur! Quel dommage que vous ne vous soyez pas fait curé!

— Eh bien, je reviendrai quelquefois prêcher ici: ou plutôt chacun de nous sera le curé de l'autre à tour de rôle. Vous me parlerez fleurs, je vous parlerai statues.

— C'est convenu. Quand reviendrez-vous? dimanche?

— Dimanche, soit; mais à une condition, c'est que nous mettrons le *monsieur* à la porte, et que vous m'appellerez *mon ami.*

— Je veux bien, mon ami.

Nous nous serrâmes la main, et je repris avec mon fils le chemin de la maison. Il était silencieux, et je me gardai bien de rompre ce silence; qu'aurais-je pu lui dire qui valût ce qu'il venait de voir?

HALOS.

On désigne sous ce nom un ensemble de phénomènes optiques dus à la réflexion et à la réfraction des rayons solaires par les particules glacées qui flottent dans l'atmosphère.

Le cercle qui se voit le plus habituellement, et auquel on réserve le nom de *halo*, a un rayon de 22° environ. Il est ordinairement d'un rouge pâle, quelquefois à peine visible en dedans, et blanc ou bleuâtre en dehors.

On a donné le nom de *halo extraordinaire* à un arc appartenant à un cercle de 47° de rayon, rouge en dedans, puis jaune et vert.

Enfin on peut voir un arc présentant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, mais dont le centre est au zénith; c'est le *cercle circumzénithal.*

On a signalé une foule d'autres apparences lumineuses concomitantes des halos; mais elles sont très-rares et peu visibles. *Instruction pour le peuple: Météorologie.*

LES DUNES.

Les dunes sont des amas de sables apportés du centre des continents par les grands fleuves, et déposés ensuite à quelque distance de leur embouchure par les eaux de la mer. Les vents les accumulent en collines mobiles qui peu à peu s'avancent dans l'intérieur, à moins que l'industrie de l'homme ne les fixe à l'aide de végétaux appropriés à ce sol aride. Lorsque les fleuves, au lieu de verser dans la mer des sables fins, comme la Loire, la Garonne ou le Rhône, y portent seulement du limon, il se forme des dépôts vaseux

qui donnent un caractère particulier aux productions marines de certaines côtes.

UNE HABITATION AU KAMTSCHATKA.

Voy. 1845, p. 267.

A voir cette charpente régulière, ces soliveaux et ces madriers bien dressés, on serait d'abord tenté de croire qu'il y a là quelque civilisation : mais un examen plus attentif ne tarde pas à détromper. Ces parois si nues, si dépourvues des ustensiles les plus simples, ce mode de lilage si imparfait, ces apprêts d'une cuisine grossière, indiquent un état demi-sauvage. Que serait-ce s'il fallait réellement pénétrer, autrement que du regard, dans cette habitation d'hiver du Kamtschadale? Ce n'est rien que de descendre à quelques mètres sous terre par une échelle pire que la plus mauvaise de nos échelles de meunier; mais se trouver au bas de l'échelle dans une espèce de bouge infect, qui ne reçoit l'air et la lumière que par l'ouverture unique qui sert aussi d'issue à la fumée, il y a pour un homme de nos pays de quoi suffoquer.

Le Kamtschadale enfouit sous terre les substances animales dont il se nourrit, après les avoir enveloppées de feuilles, et il ne les retire souvent qu'au moment où elles sont en pleine putréfaction. Aussi « leur cuisine, dit Atlassoff, exhale une odeur si forte qu'un Russe ne la peut point supporter. » Et cependant les Russes ne passent pas pour extrêmement difficiles en fait de nourriture, comme chacun sait.

Le procédé que les Kamtschadales emploient pour faire bouillir l'eau dans des vases de bois est simple et ingénieux. Bernardin de Saint-Pierre raconte qu'il avait posé le problème à plus d'un savant sans en obtenir la solution, et qu'il n'avait jamais dit le mot de l'énigme sans que l'on admirât les ressources que l'esprit humain trouve jusque dans l'état le plus sauvage. Ce procédé consiste simplement à jeter dans l'eau des cailloux rougis au feu.

C'est en 1696 que les Russes eurent pour la première fois des rapports avec le Kamtschatka. Une troupe de seize Cosaques pénétra, à cette époque, jusqu'à la rivière dont la contrée entière porte actuellement le nom. Ils pillèrent les villages voisins sous prétexte de lever tribut; et parmi les objets qu'ils enlevèrent se trouvaient certains ouvrages écrits dans une langue inconnue que l'on s'assura plus tard être du japonais.

L'année suivante, un officier cosaque, nommé Woladimir Atlassoff, entreprit la conquête du pays. Les Kamtschadales n'étaient nullement capables de résister à l'invasion russe, et leur asservissement eut tout d'abord les plus déplorables résultats. Les débris de leurs tribus tombèrent dans un état de dégénérescence rapide dont elles n'ont jamais pu se relever.

Un fait entre beaucoup d'autres donnera une idée de la barbarie des conquérants et de l'influence qu'ils pouvaient exercer sur les malheureuses populations de ces contrées. Vers le milieu du siècle dernier, un navire japonais, chargé de soie, de coton, de riz et de poivre, fut jeté par une tempête sur la côte orientale du Kamtschatka. L'équipage atteignit la terre et sauva la plus précieuse partie de la cargaison. Les Cosaques, qui stationnaient près de là, vinrent bientôt vers les naufragés, et ceux-ci ne leur ayant offert que des



Habitation d'hiver, au Kamtschatka.

présents au-dessous de ce qu'ils en attendaient, ils les attaquèrent et les massacrèrent tous, à l'exception d'un vieillard et d'un enfant, âgé de onze ans. Il faut ajouter que les deux Japonais échappés au massacre parvinrent à gagner Pétersbourg en 1752, et que l'officier cosaque fut, dans la suite, puni pour ce crime.

Je ne sais plus si c'est au Kamtschatka ou aux îles Aléoutiennes qu'une pauvre peuplade en proie aux exactions des Russes, adressant des invocations à la divinité du mal pour détourner le fléau, n'avait trouvé rien de mieux que de donner à cette divinité la figure de ses oppresseurs. Ce fut, pour des voyageurs européens, une grande surprise que de trouver des idoles portant le costume des dragons russes.

Quelle influence que celle qui se manifeste ainsi! Dieu veuille la confiner à tout jamais dans les régions éloignées de nos populations occidentales.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

FONTENAY-VENDÉE

(Département de la Vendée).



Une Vue de Fontenay-Vendée.

Fontenay doit son origine à une petite bourgade gallo-romaine dont on retrouve encore quelques débris. Bâtie sur les bords de la Vendée, au-dessus d'un gué étroit qui permettait de traverser facilement la rivière, cette bourgade était un lieu important de passage défendu par une forteresse. Une fontaine abondante, qui sort du rocher servant de base à cette forteresse, lui donna son nom : *Fontanetum*, *Fontiniacum*.

A diverses époques, on a trouvé des médailles gauloises et romaines en or, des murailles bâties en petit appareil, des fragments de poteries à figures, près de Saint-Thomas, ancienne commanderie de l'ordre de Saint-Lazare qui est aux portes de Fontenay, et qui antérieurement fut, dit-on, la première église destinée aux habitants des rares cabanes bâties sur ces coteaux. Une découverte plus importante a été faite, en 1845, à 1 500 mètres de là, à Saint-Médard des Prés. Des ouvriers occupés à extraire des cailloux y mirent à découvert les restes d'une villa ornée de peintures d'un bon style. Un an après, le hasard fit retrouver dans le même endroit le tombeau d'une femme gallo-romaine où étaient enfouis des vases de terre et de verre, des coffrets, et tous les ustensiles d'un artiste : boîte à couleur en argent et en bronze, palette en porphyre, mortier en albâtre, instruments en cristal, rien n'y manquait. Cette admirable collection, unique en son genre, remonte au troisième siècle. Une autre, découverte à la Baugisière, composée de plusieurs milliers de tiers de sou d'or mérovingiens, a fait connaître aux numismates les noms de plus de cent ateliers monétaires de la première race.

La chronique de Nantes apprend qu'en 841 Renaud d'Herbauges et Lambert, comtes de Nantes, réunirent leurs armées dans ce lieu, afin de marcher au secours de Charles le Chauve et de Louis attaqués par Lothaire. Ils se rendirent ensuite à Fontanet, où se livra, le 25 juin, la terrible bataille qui ruina les prétentions de ce dernier. Le choix de ce point de réunion démontre évidemment que, dès le neuvième siècle, la digue *des Loges* servait de passage ordinaire à ceux qui, du pays de Nantes, se rendaient en Poitou.

Cent ans plus tard, Fontenay fut le chef-lieu d'une *viguerie*, et vers la fin du onzième siècle, l'évêque de Poitiers y transporta le siége du doyenné de Saint-Pierre du Chemin. A dater de cette époque, son nom se trouve assez souvent mentionné dans les chartes, et son histoire commence réellement à être connue. La force de son château, qui servit de refuge contre les invasions des Normands, fut sans doute la cause de l'importance qu'il acquit alors.

Au commencement du douzième siècle, les comtes de Poitou le cédèrent aux vicomtes de Thouars. Il passa ensuite entre les mains de la famille de Mauléon, qui a produit le fameux Savary, guerrier troubadour, l'un des hommes les plus remarquables de son temps. Le 16 octobre 1213, Fontenay fit partie des châtellenies dont il hérita de son oncle Guillaume. A sa mort, arrivée le 20 juillet, Geoffroy de Lusignan, dit *la Grand'dent*, le prétendu fils de la Mélusine, s'empara du château au détriment du jeune Raoul de Mauléon, sous prétexte qu'il était héritier de la famille de Rancon, qui avait, en effet, possédé une partie de la seigneurie, et que le fils de Savary était bâtard. Mais cette spoliation ne profita guère à Geoffroy ; car, ayant trempé dans la révolte du comte de la Marche contre saint Louis, ce prince s'empara de Fontenay en mai 1242, et le donna à son frère Alphonse, qu'il venait de faire comte de Poitou. Ce fut alors que la ville devint la capitale du Bas-Poitou, et prit le nom de Fontenay le-Comte.

Alphonse mort, la châtellenie retourna au domaine de la couronne, dont elle fut séparée deux fois : en 1311 pour être donnée à Philippe le Long, et en 1316 pour faire partie de l'apanage de Charles le Bel, comte de la Marche.

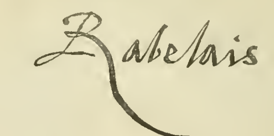
Le fatal traité de Brétigny fit passer Fontenay sous la domination des Anglais, qui n'y entrèrent qu'à la fin de septembre 1361, après une assez longue résistance des habitants, et qui le conservèrent jusqu'en 1372, époque à laquelle Du Guesclin l'enleva à Jehanne de Clisson, femme de Jehan de Harpedenne, connétable d'Angleterre. Charles V récompensa le héros breton par le don de sa nouvelle conquête. Le 1er décembre 1377, celui-ci la vendit à Jehan de Berry, comte de Poitou.

Pendant les trente années suivantes, Fontenay prit un accroissement considérable, et vit son commerce de drap et de pelleteries porté au plus haut point de prospérité. La guerre des Armagnacs et des Bourguignons arrêta malheureusement ses progrès et le ruina presque complétement. Puis, après divers changements qu'il serait trop long d'énumérer, il passa entre les mains d'Arthur de Richemont par son mariage avec Marguerite de Bourgogne, veuve du Dauphin Louis (1423). Ce prince fit tout ce qu'il put pour réparer les pertes que les malheurs passés avaient fait éprouver à la châtellenie. Le château et les murs de ville furent réparés, le pont recreusé, l'église de Notre-Dame complétement rebâtie ; mais la mort empêcha Arthur de voir l'achèvement de la belle flèche qui domine l'édifice, et qui ne fut terminée qu'à la fin du quinzième siècle. Fontenay avait alors douze mille habitants.

Là s'opéra un changement important dans sa situation. Louis XI, toujours disposé à favoriser les gens de moyen état au détriment de l'aristocratie féodale, l'érigea en commune à la suite d'un voyage qu'il fit en Bas-Poitou en 1469, pendant lequel il fut à même de juger du parti qu'il pourrait tirer d'une création de ce genre, placée au milieu de la noblesse turbulente de la contrée. Cependant, en 1477 il céda la seigneurie à Pierre de Rohan, maréchal de Gié, en échange de Fronsare. Le 26 janvier 1487, Charles VIII la racheta de ce nouveau maître qui l'avait réduite à l'état d'exploitation agricole. Plus tard, François d'Escars, sieur de La Vauguyon, reçut de François Ier la jouissance du revenu et le titre de seigneur de Fontenay ; mais cette fois, du moins, la ville conserva ses priviléges, et les vit même s'accroître lorsque le siége royal devint comté et sénéchaussée en novembre 1544.

Avant d'aller plus loin, nous devons parler des titres qui assurent à Fontenay une place dans la gloire scientifique et littéraire de la France.

Rabelais entra, dans les premières années du seizième siècle, en qualité de novice, au couvent des frères mineurs de Fontenay. Il y reçut la prêtrise vers 1511. Tout en remplissant les devoirs de son ministère, le joyeux et spirituel Tourangeau dut s'éloigner des habitudes de paresse de ses compagnons.



Cette signature de Rabelais est prise sur un acte du 5 avril 1515, relatif à l'achat d'une maison par les frères mineurs de Fontenay.

Fontenay renfermait déjà quelques esprits éclairés. Deux hommes surtout devinrent les amis de Rabelais : André Tiraqueau, alors lieutenant du sénéchal de Poitou au siége royal, « le bon, le docte, le sage, le tant humain, tant débonnaire et équitable Tiraqueau, » comme il se plaît à l'appeler ; et Pierre Amy, savant helléniste. Ces intelligences d'élite entretenaient avec les savants de l'époque des correspondances suivies, qui ajoutaient aux charmes de leurs doctes entretiens. Le cercle de réunion s'élargit peu à peu ; mais les frères mineurs ne virent pas d'un bon œil les relations de leur collègue avec des séculiers. Les livres grecs leur portaient surtout ombrage, et ils montrèrent tout d'abord leurs projets hostiles par la confiscation de ces ouvrages diaboli-

ques à leurs yeux, ou tout au moins faits par des hérétiques. Puis ils parvinrent à séparer Pierre Amy de Rabelais, et l'amenèrent même à être son accusateur. Celui ci indigné prit en haine l'état monastique; son esprit frondeur s'aiguisa dans cette lutte continuelle contre des ennemis devenus implacables. Il les harcela de ses épigrammes. Sa perte fut résolue. Un mauvais tour joué par lui à quelques paysans crédules servit, dit-on, de cause ostensible à un acte excessif de vengeance : Rabelais fut condamné sans bruit à être enfermé dans un cachot. Mais ses amis, inquiets de sa disparition, parvinrent à le tirer de ce péril et à le faire entrer chez les bénédictins de Maillezais. Sa nouvelle demeure ne lui convint guère plus que l'ancienne; il arriva même à un tel dégoût qu'un beau jour il sortit du couvent pour s'attacher à son ancien camarade Geoffroy d'Estissac, évêque du lieu. Ainsi commença la seconde phase de sa vie aventureuse.

Le départ de ce célèbre écrivain ne détruisit pas le petit cercle scientifique et littéraire formé par lui à Fontenay. L'impulsion donnée par lui se fit sentir jusqu'au milieu du siècle suivant. Pendant cent cinquante ans, la capitale du Bas-Poitou fut un foyer intellectuel qui jeta un vif éclat et donna à la France une foule d'hommes illustres parmi lesquels nous citerons : le médecin Pierre Brissot, le créateur de la médecine expérimentale; André Tiraqueau, savant jurisconsulte; Barnabé Brisson, premier président du parlement de la Ligue; Nicolas Rapin (voy. p. 141); François Viète, mathématicien (voy. 1848, p. 372): Jehan Besly, auteur de l'*Histoire des comtes de Poitou;* et une quarantaine d'autres littérateurs qui ont laissé des ouvrages de quelque valeur. Les généraux Belliard et Lecomte, et l'amiral Grimouard, sont les seuls hommes de guerre qu'ait produits Fontenay.

Lorsque les guerres de religion éclatèrent, le Bas-Poitou, qui semblait prédestiné à être le champ de bataille des factions, eut beaucoup à souffrir. Fontenay, où le premier ministre protestant établi dans la contrée était venu fonder un preche en 1559, fut pris et repris sept fois par les deux partis (1), qui vengèrent tour à tour sur ses habitants et ses édifices leurs précédentes défaites. Le 1er juin 1587, Henri de Navarre l'enleva définitivement aux catholiques, et acheva sa ruine en le plaçant sous l'autorité de La Boulaye, homme d'un rare courage et d'un vrai mérite, mais dur et imbu des idées féodales. Ce fut à la fidélité de ce gouverneur que fut confié Charles X, le vieux roi de la Ligue, mort de la gravelle le 9 mai 1590.

Toutefois, Henri IV donna la paix au Bas-Poitou; mais il ne fut pas plus tôt mort que la noblesse reprit ses allures guerroyantes, et tenta de nouveau de se soustraire à l'autorité royale. Le prince de Condé et Soubise y recrutèrent de nombreux partisans, grâce à l'influence de quelques hommes, parmi lesquels l'historien Théodore-Agrippa d'Aubigné, gouverneur de Maillezais, joua le premier rôle. Ce ne fut que lorsque Richelieu se fut emparé de la Rochelle que la tranquillité put enfin renaître.

Signature de d'Aubigné.

Le voisinage du *boulevard du protestantisme* devait cependant être encore fatal à Fontenay, car Louis XIII ne lui eut pas plus tôt donné un évêché que des considérations politiques l'en firent dépouiller pour le placer à la Rochelle. Cette perte n'empêcha pas le commerce de la ville de reconquérir un peu d'activité. La présence de René Moreau, curé de Notre-Dame, le saint Vincent de Paul de la contrée, contribua également à étouffer les germes de discordes qui existaient entre les partis, et elle ne se ressentait déjà plus de ses malheurs passés, lorsque la révocation de l'édit de Nantes vint lui porter un coup dont elle ne se releva jamais.

De 1680 à la révolution, aucun événement remarquable ne se passa à Fontenay. L'Assemblée nationale en ayant fait le chef-lieu du département de la Vendée, il acquit une grande importance pendant la guerre qui désola l'ouest de la France.

Bonaparte, arrivé au pouvoir, estima que le meilleur moyen d'empêcher le retour de l'insurrection était d'établir un pouvoir militaire au centre de la Vendée, et de percer en tous sens le département par des routes. Il mit donc à exécution une pensée de la Constituante, et Napoléon-Vendée fut fondé. Un décret du 19 août 1804 y transporta le chef-lieu. Fontenay perdit ainsi son dernier espoir d'agrandissement. Il n'est plus aujourd'hui qu'une sous-préfecture de huit mille âmes. Placé en amphithéâtre sur un coteau que baigne la Vendée, entouré de ses faubourgs et de plaines immenses, dominé par les clochers de Notre-Dame et de Saint-Jean, il a un aspect pittoresque qui plaît à l'artiste. On a dernièrement recreusé le port; mais cette tentative n'a ravivé que faiblement le commerce; de sorte que la ville doit se résoudre à tenir un rang secondaire et tendre vers des améliorations purement locales. Dans cet ordre d'idées, elle peut encore beaucoup si elle comprend le rôle que lui trace sa position topographique.

INTÉRIEURS D'ATELIERS ITALIENS

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Heinecken a décrit, dans le « Dictionnaire des artistes dont nous avons des estampes, » la belle et curieuse gravure que le format de notre recueil nous oblige à partager en deux :

« Académie de dessin, dit Heinecken, où le professeur est assis vers la droite, et derrière lui la figure de Baccio, en habit de chevalier, ayant la croix sur la poitrine; il est accompagné de trois autres figures. Vis-à-vis sont assis trois élèves qui dessinent à la lueur d'une lampe, et vers la gauche l'on en voit d'autres auprès d'une cheminée au fond de laquelle est attachée une lampe. Sur la corniche du lambris, où sont plusieurs modèles, est encore un livre, avec les mots : *Baccius Bandinellus inv. Enea Vigo Parmegiano sc.* La planche est passée ensuite dans différents fonds de marchands d'estampes. »

Heinecken décrit encore une autre Académie de dessin de Bandinelli : « Le professeur est assis à la droite de l'estampe, à côté d'un élève qui dessine, et il tient une statue en main; derrière lui est un garçon. A une table sont assis cinq élèves qui dessinent d'après la bosse à la lueur d'une chandelle. Sous cette table est écrit : *Academia di Bacchio Brandin in Roma. in luogo detto Belvedere*, 1531. Pièce en largeur, gravée par Augustin Vénitien. »

L'écusson de chevalier de Saint-Pierre, que Bandinelli a

(1) Ce fut en attaquant Fontenay, au mois de juin 1570, que Lanoue perdit un poignet, qu'il fit remplacer par un bras de fer, circonstance à laquelle il dut son surnom.

placé sur sa poitrine et au-dessus de la cheminée, montre assez que l'atelier reproduit dans notre gravure était le sien. On sait que pour récompenser cet artiste de sa belle composition du Martyre de saint Laurent, admirablement gravée par Marc-Antoine, le pape Clément VII lui avait conféré le titre de chevalier de Saint-Pierre. La date de cette faveur ne permet pas de supposer que Bandinelli ait figuré, dans la composition que nous reproduisons, cet atelier du Belvédère, qu'il avait fait construire pour y exécuter la fameuse copie du Laocoon (1), dont Titien dessina sur bois, en un groupe de singes, une si vive caricature. Notre estampe paraît représenter l'atelier du maître à Florence; le style simple et fier qui domine toute cette scène de recueillement austère traduit avec fidélité et dignité le respect profond qui s'attachera éternellement à l'école de Florence, mère des plus grands génies de l'Italie, Giotto, Orcagna, Gozzoli, Masaccio, Donatello, fra Beato, fra Bartolomeo, Léonard de Vinci, Michel-Ange, André del Sarte.



Seizième siècle.—Atelier de Baccio Bandinelli

Aucun admirateur sérieux des maîtres du seizième siècle ne regardera sans émotion ce sanctuaire de l'art.

Comme tout respire, dans cette humble chambre, le culte du beau! Quelle application! quel recueillement! quel si-

(1) Cette copie avait été commandée pour la France; mais le groupe de Baccio plut tellement à Sa Sainteté qu'elle l'envoya à Florence, et donna en échange à François Ier quelques statues antiques.

lence ! quelle véritable dignité sur toutes ces figures ! Combien ce spectacle, qui imprime le respect et fait naître les plus graves pensées, contraste avec le tumulte, le désordre, la licence de la plupart des ateliers modernes ! Mais aussi qu'il y a loin du caractère élevé des œuvres dont le seizième siècle a honoré le monde, à celui de la plupart des œuvres de notre temps, matériellement très-habilement exécutées, mais complétement privées d'inspiration, d'âme, de génie ! Les



— Dessin de Bandinelli.

toiles mêmes de second ordre, aux quinzième et seizième siècles, sont empreintes de ce sentiment supérieur de la mission des arts.

Ajoutons qu'au seizième siècle il y avait plus de confraternité et pour ainsi dire plus d'unité dans les arts. D'une part, la philosophie, l'histoire, les lettres, les mathématiques, étaient des études obligatoires pour les jeunes artistes : un peintre n'en était pas réduit, comme aujourd'hui, à lire à la hâte quelques pages de poésie ou d'histoire au moment même d'exécuter un sujet ou commandé ou de son choix. Ces études tardives, superficielles, incomplètes, ne tiendront jamais lieu d'études premières, de longues lectures et de sérieuses méditations. D'autre part, nul artiste ne se bornait à un seul art : tous étudiaient et pratiquaient à la fois la peinture, la sculpture, l'architecture, l'orfévrerie, la fonte des canons, la construction des places fortes. Presque tous les peintres sortaient des ateliers de sculpteurs, et l'on sait que les plus illustres sculpteurs de Florence sortaient

des ateliers d'orfévrerie ; il suffit de nommer Luca della Robbia, les Ghirlandaio, les Verocchio, les Pollaiuolo, les Donatello, les Ghiberti, les Brunelleschi, les Benvenuto Cellini, et Bandinelli lui-même, qui, avant d'être confié à la direction du sculpteur Rustici, ami de Léonard, avait longtemps étudié dans la riche boutique de son père Michelagnolo di Viviano, habile ciseleur, émailleur, graveur et guillocheur.

« Baccio ne tarda pas à montrer, dit Vasari, qu'il préférait la sculpture à l'orfévrerie. A Pinzirimonte, campagne qui appartenait à son père, il dessinait les laboureurs et les bestiaux de la ferme (1). En même temps, il se rendait tous les matins à Prato, pour copier, dans l'église paroissiale, les ouvrages de fra Filippo Lippi. Il maniait très-adroitement la pointe, la plume, le crayon noir et la sanguine, pierre tendre qui vient des montagnes de France et avec laquelle on peut dessiner avec beaucoup de finesse. »

A Florence, le dessin, base souveraine de tous les arts, occupait les artistes dès leur enfance ; leurs jours et leurs nuits se consumaient dans les continuels exercices du dessin ; tous auraient pu porter, comme Michel-Ange, une lanterne attachée à leur front. Les élèves passaient fréquemment d'un atelier dans un autre ; et les maîtres, à l'exception peut-être de ce Baccio Bandinelli, qui fut l'homme le plus détesté dans Florence, et le plus détestable par son arrogance, ses bassesses, ses violences et ses lâchetés, aimèrent et protégèrent avec une admirable sollicitude les élèves héritiers de leurs traditions. Bien que Laurent de Médicis eût établi dans son palais et ses jardins de la place San-Marco une école de peinture et de sculpture, en rassemblant à grands frais les plus précieux antiques, et en confiant la direction de cette école à Bertoldo, excellent élève de Donato, c'était surtout dans la fréquentation intime des artistes célèbres que les jeunes apprentis cherchaient la révélation des précieux préceptes de l'art. Les Mémoires de Benvenuto Cellini (si l'on excepte ce qu'ils reproduisent des mauvaises qualités personnelles à leur auteur) donnent une assez vive idée de la vie pleine de foi et d'ardeur de cette jeunesse florentine, qui malheureusement poussait quelquefois l'amour de la gloire jusqu'à la jalousie la plus brutale, comme le prouve, par exemple, ce terrible coup de poing du Torrigiano, qui écrasa le nez de Michel-Ange. Le dessin de Bandinelli est un admirable commentaire de la belle partie de ces curieux mémoires du Cellini ; on croirait presque y reconnaître, au milieu de ses camarades, ce fier et mouvant orfévre qui avait pris ses premières leçons du père même de Bandinelli, et qui, à quinze ans, passa dans l'atelier de Marcone. « C'était un très-bon patricien, fort homme de bien, noble et franc dans toutes ses actions. Mon père ne voulut pas qu'il me donnât un salaire comme aux autres apprentis, puisque j'apprenais cet art de ma propre volonté. Il voulait que je pusse dessiner tout à mon gré. Je le faisais bien volontiers, et mon digne maître en était vraiment charmé. Grâce à mon désir d'avancer et à mes dispositions, j'arrivai en peu de mois à rivaliser avec les bons et même les meilleurs ouvriers, et je commençai à recueillir le fruit de mes travaux. » C'était, en effet, la coutume que les artistes fameux qui recevaient dans leur atelier de jeunes apprentis leur donnassent un salaire. Ils disposaient d'eux et de leur savoir, et ne se faisaient point faute de les employer dans leurs travaux les plus considérables et les plus délicats. (Ne reconnaît-on pas la main de Michel-Ange dans la chapelle de Santa-Maria-Novella, peinte par le Ghirlandajo ?) Ils les emmenaient avec eux de ville en ville, et jusqu'en pays étranger.

Cet usage du salaire explique le petit contrat écrit de la main du père de Michel-Ange sur les registres de Domenico Ghirlandajo, et que possédaient les héritiers de ce dernier, du temps de Vasari :

« 1488. Je rappelle, ce premier jour d'avril, comment moi, Lodovico, fils de Lionardo di Buonarotti, je place mon fils Michel-Ange chez Domenico et David, fils de Tommaso di Currado, pour les trois années prochaines à venir, avec la convention que ledit Michel-Ange doit demeurer avec les susnommés, pendant ce temps, pour apprendre à peindre, à faire ses études et ce que ses maîtres lui commanderont. Lesdits Domenico et David doivent lui donner, pendant ces trois ans, vingt-quatre florins de rétribution, c'est-à-dire la première année six florins, la seconde année huit florins, et la troisième dix florins, faisant en tout la somme de quatre-vingt-seize livres. »

On lit à la suite de cette écrit, au-dessous, également de la main de Lodovico :

« Le susdit Michel-Ange a reçu ce jour seize avril deux florins d'or, et moi son père, Lodovico, fils de Lionardo, j'ai reçu de lui comptant douze livres douze sous. »

(1) Le Musée du Louvre possède, dans la collection de Baldinucci, quelques-uns de ces dessins d'animaux.

LICENCIÉS ET DOCTEURS EN DROIT.

Un document ministériel soumis, il y a quelques années, à la commission des hautes études de droit, a donné, pour la période quinquennale 1839-40 à 1843-44, le nombre des étudiants des facultés de droit, celui des thèses soutenues tant pour la licence que pour le doctorat, et le chiffre des admissions à chacun de ces grades. Ce document a servi de base au tableau suivant.

FACULTÉS DE DROIT.	ÉTUDIANTS.	LICENCE.		DOCTORAT.	
		Thèses.	Admiss.	Thèses.	Admiss.
Aix	833	217	215	15	15
Caen	707	166	159	11	11
Dijon	681	199	195	26	26
Grenoble	810	181	178	13	13
Paris	13096	3107	2726	231	193
Poitiers	868	258	247	27	25
Rennes	910	252	246	6	5
Strasbourg	436	117	110	17	17
Toulouse	2557	726	707	23	23
Totaux	20898	5223	4783	369	328
Moyenn. annuelles.	4180	1045	957	74	66

Il ressort de ces chiffres que, durant les cinq années auxquelles ils se rapportent, la Faculté de Paris, sur 100 candidats à la licence, en a refusé 12, et que, sur pareil nombre de candidats au doctorat, elle en a refusé 17 ; tandis que, dans les facultés de province, la proportion des refus, pour chacun de ces grades, n'a été que de 3 sur 100. Dans six facultés, tous les candidats au doctorat ont été admis.

Un habile marchand, un bon laboureur qui ne parle que sa langue maternelle, est réellement plus instruit qu'un homme qui parlerait toutes les langues sorties de la tour de Babel, et qui se serait borné à en étudier le vocabulaire et la syntaxe, sans en faire usage pour apprendre les choses utiles.

MILTON.

LA PERDRIX.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,

Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas;
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme, qui, confus, des yeux en vain la suit.

Ce charmant tableau tracé par notre fabuliste est vrai dans ses moindres détails. Les anecdotes abondent sur les innocentes ruses de la perdrix pour sauver sa famille; chasseurs, laboureurs, fermiers, naturalistes, ont eu mille occasions d'observer chez le timide oiseau un courageux instinct maternel. L'un a vu la perdrix, après avoir attiré le chien d'arrêt loin de son nid et pris l'essor, revenir à tire d'aile, si l'ennemi se rapproche de sa couvée cachée sous l'herbe. Tandis que les petits se tiennent cois et n'ont garde de remuer, le chasseur fût-il sur le point de les fouler aux pieds, la mère vient trébucher sous le nez même du chien, tombe, se relève, agite l'aile, vole, retombe, repart, et parvient à fourvoyer de nouveau l'animal carnassier et son maître.

Le pasteur de Selborne raconte que, sous ses pas, il vit sortir d'un fossé une perdrix les ailes frissonnantes: elle court, crie, en apparence blessée, hors d'état d'aller plus loin. Il la suit, l'attention absorbée par le pauvre oiseau, et le jeune compagnon du naturaliste voit derrière lui les petits perdreaux, encore nus et dépourvus de plumes, fuir en se culbutant l'un l'autre, et se précipiter, effarés et tremblotants, dans un terrier abandonné.

Un propriétaire du Lincolnshire faisait retourner une vaste jachère, lorsqu'une perdrix se glisse hors du nid, si proche des laboureurs qu'il y avait lieu de craindre que ses œufs n'eussent été écrasés par eux. Cependant aucun n'était endommagé, et plusieurs semblaient sur le point d'éclore. Le maître et les hommes quittaient à peine la place que l'oiseau y revenait, bien que le soc et le versoir dussent au retour enterrer infailliblement dans le sillon le nid et la couvée. L'observateur continuait de surveiller les travaux; toujours accompagnant la charrue, il regagne l'endroit où il avait fait lever la perdrix, et retrouve le nid vide; œufs et mère s'étaient éclipsés. Persuadé que la couveuse, en prévoyance du danger, avait elle-même reculé ses œufs, il voulut en avoir le cœur net; avant de quitter le champ, il la chercha et finit par la découvrir. Cachée sous la haie, à 30 ou 40 mètres de son premier asile, elle réchauffait sous ses ailes les vingt et un œufs que, dans l'intervalle d'un quart d'heure, aidée sans doute par le mâle, elle était venue à bout de transporter à cette distance. De cette couvée voyageuse, dix-neuf perdreaux vinrent à bien.

Ailleurs, un fermier aperçoit dans une prairie une perdrix accroupie sur ses œufs. Il passe doucement, à plusieurs reprises, la main sur le dos de l'oiseau immobile qui se laisse caresser sans remuer, sans donner une marque de crainte. L'homme tâche-t-il d'arriver aux œufs: soudain ses doigts sont vigoureusement attaqués par le bec de la mère, et, pour protéger sa famille, elle déploie une énergie qui manquait à sa propre défense.

Parfois la perdrix couveuse est tellement absorbée dans sa tâche maternelle, qu'on en a vu se laisser prendre sur leurs œufs, et, emportées avec eux dans un chapeau, continuer de couver en domesticité. Rien ne prouve mieux qu'il ne tient qu'à nous d'enrichir nos basses-cours de cet oiseau dont la chair est si délicate et si saine, la forme si élégante, le plumage d'une couleur si harmonieuse dans la perdrix grise, si variée, si riche de teintes dans le perdreau rouge.

Les animaux deviennent faciles à apprivoiser à proportion des rapports que leurs habitudes et leurs qualités offrent avec les nôtres, et se rapprochent de nous lorsque nous sommes en mesure de satisfaire aisément à leurs besoins. Plus leurs affections sont développées, plus ils montrent d'intelligence et donnent ainsi prise à l'éducation. Reflet de notre raison, leur instinct s'y soumet et reconnaît l'empire de notre volonté. Les perdrix qui, dès la fin de l'hiver, s'unissent par paires qui ne se séparent plus, dont les diverses familles, loin de se désunir à mesure que les petits grandissent, s'agglomèrent en automne par grandes compagnies, dont la nourriture variée abonde autour des habitations de l'homme, semblent particulièrement destinées à devenir compagnes de nos poules et à peupler nos basses-cours. Les essais répétés qui ont réussi partiellement en divers lieux devraient être repris en grand et continués avec persévérance. Déjà, vers le milieu du dix-septième siècle, Tournefort trouvait à Grasse, chez un Provençal, des bandes de perdrix apprivoisées; le cardinal de Châtillon en nourrissait dans ses fermes de Lisieux des troupeaux qui allaient aux champs tous les matins et revenaient le soir. Dans l'île de Chio, plus communs, à ce que l'on assure, que ne le sont les poules en France, les perdreaux se rassemblent chaque matin au coup de sifflet du jeune pâtre, qu'elles suivent dans les plaines où il les conduit, et d'où il les ramène à l'aide du même signal.

On poursuit en Allemagne une domestication incomplète encore, puisque ce sont les poules qui couvent par vingtaine des œufs de perdrix pondus dans les champs, et qu'on y a recueillis le plus loin possible des habitations; car si les perdreaux en grandissant entendaient l'appel de leur vraie mère, ils la reconnaîtraient tout d'abord et voleraient la rejoindre. C'est pour prévenir cette fuite qu'on leur arrache les deux dernières rémiges de l'aile, et que l'on coupe l'extrémité des autres grandes plumes. Un meilleur moyen de retenir ces oiseaux et de les apprivoiser serait l'étude attentive et constante de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leurs goûts. Il faudrait que le nid des perdreaux, chaud et propre, fût légèrement creusé dans le sol et disposé comme il l'aurait été au milieu des bruyères ou des gazons, parmi le serpolet et les herbes odoriférantes; que l'eau qu'ils boivent, pure et cristalline, coulât sur le sable et les cailloux; que la nourriture qu'ils préfèrent leur fût donnée aux lieux qu'on veut leur faire aimer, à l'heure du lever et du coucher; qu'ils eussent à leur portée le buisson, les touffes de genets sous lesquels ils ont plaisir à s'abriter; il faudrait enfin, pour conquérir les générations successives d'une nouvelle espèce, surprendre les tendres secrets de la nature, et joindre à l'intelligence, à l'observation, à la persévérance de volonté qui n'appartiennent qu'à notre race, la constance minutieuse d'affection que les mères des animaux montrent à leurs petits.

Les jeunes perdreaux, comme tous les autres gallinacés, courent au sortir de l'œuf, entraînant parfois avec eux quelques débris de la coque. Ils cherchent leur nourriture, larves de fourmis, insectes, vers, grains, baies, orge en herbe, et jusqu'aux chatons et feuilles vertes des coudriers et des bouleaux, à la suite de la mère qui les guide, les appelle, les réunit sous son aile, accompagnée par le mâle. Celui-ci partage les soins de la femelle, et s'associe à ses ruses pour protéger la famille, qu'en dépit de son naturel timide il défend avec courage, même contre les oiseaux de proie.

La perdrix rouge, dont nous donnons la gravure, appartient à l'une des plus belles espèces. La surface supérieure de son corps est d'un brun rougeâtre, la poitrine d'un bleu cendré; le blanc pur de la gorge est rehaussé par la bordure d'un noir foncé qui l'encadre, et va se joindre à l'œil dont ce contraste fait ressortir l'éclat. Le bec et les pattes sont rouges, et les taches régulières et transversales en forme de croissant, nuancées de noir, de blanc et de couleur marron, qui sillonnent les flancs, parent l'oiseau et le font distinguer au premier aspect.

Introduite en 1834 dans les parcs de l'Angleterre, où elle est appelée *perdrix de Guernesey*, parce qu'on la tire de cette île, la perdrix rouge s'y multiplie: partout où elle réussit elle chasse l'espèce commune, et les couples qui s'échappent par-dessus les murs acclimateront bientôt ce bel oiseau dans toute la partie méridionale de la Grande-Bretagne.

La perdrix rouge. plus grande que la grise, niche de même dans les champs et taillis; son nid, construit sans art d'herbes et de feuilles, s'abrite aussi dans une touffe de gazon. Toutes deux pondent le même nombre d'œufs, de quinze à vingt; mais, au lieu d'être verdâtres comme les œufs de la *Perdix cinerea*, ceux de la *Perdix rubra* sont d'un blanc sale, pointillé de rouge. Au lieu des larges plaines qu'habite sa sœur au plumage modeste, la perdrix rouge fréquente les pays montueux, et préfère, aux régions froides, les contrées méridionales. Bien qu'elle soit facile à apprivoiser, elle vit moins en société que la perdrix grise, et par conséquent est plus difficile à élever. Ses petits exigent des soins plus multipliés, plus minutieux. La première mue, à l'âge de trois mois, temps de crise pour toutes les variétés, est surtout dangereuse à cette époque; même les perdreaux gris *prennent le rouge*, c'est-à-dire qu'une tache rougeâtre se prononce entre l'œil et l'oreille, à la partie nue qui est proche de la tempe, et les jeunes oiseaux doivent être tenus fort chaudement alors; il leur faut une nourriture animale pour soutenir leurs forces : l'on donne à ceux qu'on élève en domesticité du cœur de bœuf haché avec de la laitue, des œufs durs et de la mie de pain trempée dans du vin.

Wilson, l'ornithologiste, a écrit d'intéressants détails sur les perdrix ou collins d'Amérique, *Perdix Virginiensis*, qui commencent à nicher, ainsi que les nôtres, à la sortie de l'hiver; la femelle aussi guide les petits au sortir de l'œuf qui éclôt au bout d'un mois : elle les appelle par de petits cris répétés qui ressemblent au piaulis d'un jeune poulet. « Comme tous les gallinacés, dit-il, la perdrix et la caille font un grand bruit causé par la concavité et le rapide mouvement de leurs ailes, courtes comparativement au poids du corps. La continuité de leur vol horizontal les rend un but facile pour le fusil du chasseur. » Wilson raconte que leurs œufs fréquemment placés sous des poules sont couvés avec succès. « Plus remuants, d'humeur plus errante que les poussins, les perdreaux se perdent quelquefois; il faut donc, poursuit-il, leur donner pour nourrice une bonne poule qui ne soit point coureuse; alors on les élève fort bien, et ils deviennent aussi familiers que des poulets; en persévérant quelques années, on parviendrait à les domestiquer tout à fait. Deux jeunes perdrix élevées ainsi par une poule, abandonnées par la mère adoptive lorsqu'elles furent en âge, s'associaient aux vaches qu'elles accompagnaient régulièrement aux champs, revenaient avec elles le soir, demeurant auprès d'elles tandis qu'on s'occupait à les traire, puis les suivant de nouveau à la pâture. Elles passèrent l'hiver dans l'étable et disparurent au commencement du printemps.

» Les perdrix pondent quelquefois dans le nid les unes des autres; celles-ci, encore dans l'œuf, avaient été déposées par leur mère dans le nid d'une poule ordinaire qui s'était écartée de la maison, et qui, lorsque ses propres œufs étaient déjà éclos, couva plusieurs jours encore ceux de l'étrangère.

» Des perdrix, à leur tour, ont couvé parfois des œufs de poulets qui leur avaient été confiés; elles promenaient ces poussins adoptifs de la même façon que leur progéniture, même lorsqu'ils étaient devenus plus gros qu'elles. Les poussins avaient les mêmes notes de détresse et d'appel que tous les autres petits poulets; mais ils montraient les mêmes alarmes, la même timidité, déployaient les mêmes ruses que les jeunes perdreaux. Ils se cachaient comme eux en s'accroupissant dans l'herbe, et seraient facilement devenus une race sauvage. Ainsi l'on pourrait peupler nos bois de nouveaux oiseaux de chasse. »

De quelle douce compagnie, de quelle société variée Dieu n'a-t-il pas entouré le maître de la terre, l'homme! Jamais il n'est seul; un nombre infini d'êtres de toute sorte l'environnent. Ces compagnons de son exil terrestre, acteurs toujours naïfs, sans pouvoir alarmer sa suprématie, lui représentent sans cesse quelque épisode de l'histoire de ses besoins, de ses goûts, de ses passions, de son industrie; tour à tour ils provoquent ou secondent ses volontés; toujours subordonnés, jamais flatteurs, constamment utiles, ils apportent leur aide et réclament la protection. Sauvages à apprivoiser, forces à dompter ou dociles auxiliaires, tantôt ils excitent notre admiration par la beauté de leurs formes, l'harmonie de leurs couleurs, la grâce de leurs mouvements; tantôt ils sollicitent notre bienveillance, notre sympathie, par un dévouement sans borne, et d'autant plus attrayant que, chez eux, c'est l'affection qui développe l'instinct presque jusqu'à l'intelligence.



La Perdrix rouge, Perdix rubra.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

GLUCK.



Salon de 1849; Peinture.— Une Scène de l'enfance de Gluck, d'après le tableau de M. Félix Boischevalier (1).

Christophe Gluck, connu sous le nom de chevalier Gluck, était né en 1714, dans le Palatinat, d'une famille très-ancienne. Il étudia d'abord la musique à Prague, et devint habile instrumentiste, principalement sur le violoncelle. A dix-sept ans il partit pour l'Italie, où il suivit les leçons de San-Marini.

On dit qu'un moine ayant entendu l'enfant répéter un air de sa composition, lui annonça sa gloire future. Ces divinations constatées après l'événement se retrouvent dans presque toutes les biographies de grands hommes. Depuis Thucydide, à qui Hérodote lui-même prédit son génie d'historien, jusqu'à Sixte-Quint, qu'une bohémienne avertit de son exaltation future au Saint-Siége, on a toujours voulu que les grandes destinées fussent annoncées par des signes éclatants ou des oracles.

Quoi qu'il en soit, il ne paraît point que Gluck ait produit de bonne heure. Il avait trente-six ans lorsqu'il donna sa seconde composition à Venise, c'était le *Démétrius*; il avait fait représenter auparavant à Milan un opéra d'*Artaxerce*. En 1745, on joua en Angleterre sa *Chute des géants*.

(1) Ce tableau est au nombre de ceux qui ont été distingués par le jury des arts : une médaille a été décernée à l'auteur. Le prix d'honneur de 4 000 francs a été remporté par M. Cavelier, auteur de la statue de Pénélope, reproduite par notre recueil, p. 328.

Toutes ces œuvres avaient été écrites dans le style du temps, c'est-à-dire pour *faire des airs*, et sans préoccupation dramatique. Gluck comprit que la musique chantée avait un autre but ; qu'elle devait traduire les paroles en y ajoutant, devenir enfin la couleur d'un tableau dont le poëte fournissait l'esquisse. Le Florentin Ranieri di Calzabigi, qu'il rencontra à Vienne, comprit sa pensée : il lui écrivit des opéras d'une contexture plus ferme et soutenus par des situations et des caractères. Gluck put développer librement sa puissance d'expression et faire de la musique une langue qui révélait des sentiments au lieu de s'adresser uniquement aux sensations. *Hélène* et *Orphée*, composés d'après ce nouveau système, obtinrent un succès sans exemple ; à Bologne, ils attirèrent un tel concours d'étrangers, que leurs dépenses, pour un hiver, montèrent à neuf cent mille francs. Le génie de Gluck n'était pas seulement pour l'Italie une source de jouissances, mais de fortune.

Cependant l'illustre musicien pensait toujours à la France, dont la langue moins efféminée lui semblait, contre l'opinion générale, plus propre au chant dramatique ; il avait étudié cette langue à fond et en savait toutes les ressources.

Le bailli Du Rollet, qu'il avait connu à Vienne, lui arrangea en opéra l'*Iphigénie* de Racine. Gluck mit un an à en écrire la partition, et vint enfin à Paris en 1774.

Il avait, comme on le voit, soixante ans, et entreprenait, à cet âge, une révolution pour laquelle il avait à vaincre toutes les préventions, toutes les ignorances et toutes les habitudes. Il fallut la protection de Marie-Antoinette, qui avait pris de lui, autrefois, quelques leçons, pour faire jouer *Iphigénie*. Le succès fut ce qu'il devait être.

Le 2 août de la même année, on donna *Orphée*, qui mit le génie du compositeur allemand hors de discussion. Deux petits opéras, *l'Arbre enchanté* et *Cythère assiégée*, ne furent, pour ainsi dire, que des intermèdes insignifiants. Le 23 avril 1716 parut l'*Alceste*, où le musicien fit encore preuve de plus de profondeur et de ressources.

Un auditeur, ayant entendu l'air : *Caron t'appelle*, fit remarquer qu'il était motivé sur une seule note, ce qui lui donnait une sorte de monotonie terne.

— Il le faut, répondit Gluck ; dans les enfers, les passions s'éteignent, et la voix perd ses inflexions.

Ce fut à la même époque (1776) que le célèbre compositeur italien Piccini arriva en France et devint l'occasion de la guerre acharnée qui se déclara entre les *gluckistes* et les *piccinistes*.

Les opéras de Quinaut, arrangés par Marmontel, ou *marmontélisés*, comme on le disait alors, servaient de canevas à Piccini. Son *Roland*, exécuté en 1778, fut un triomphe. La cour et la ville se partagèrent entre les deux compositeurs. La reine, qui avait abandonné son ancien professeur pour le nouveau venu, soutenait la musique italienne, tandis que le roi s'était déclaré pour la musique allemande. On publiait des brochures pour et contre les deux écoles ; on se battait en duel. Berton, alors directeur de l'Opéra, voulut réconcilier les deux chefs de parti dans un dîner qu'il leur donna. Gluck et Piccini s'embrassèrent : mais, dès le lendemain, la guerre recommença. Enfin ils acceptèrent une sorte de concours en traitant tous deux l'*Iphigénie en Tauride ;* mais la sévérité du sujet était favorable à Gluck, qui l'emporta.

Dans cet opéra, on s'était étonné qu'après les fureurs d'Oreste, et lorsque celui-ci chante : *Le calme rentre dans mon cœur*, il y eût encore dans l'orchestre des murmures de basses et des glapissements de violons :

— Ne voyez-vous pas qu'Oreste ment quand il parle de calme ? s'écria Gluck ; le malheureux a tué sa mère !

Jouis de ta vie sans la comparer à celle d'autrui.

CONDORCET.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

Voy. p. 2, 36, 74, 102, 126, 133, 150, 158, 194, 206, 229, 233, 245, 277, 285, 326, 330.

NOVEMBRE.

13, *neuf heures du soir*. — J'avais bien calfeutré ma fenêtre ; mon petit tapis de pied était cloué à sa place ; ma lampe garnie de son abat-jour laissait filtrer une lumière adoucie, et mon poêle ronflait sourdement comme un animal domestique.

Autour de moi tout faisait silence. Au dehors seulement une pluie glacée balayait les toits et roulait avec de longues rumeurs dans les gouttières sonores. Par instants, une rafale courait sous les tuiles qui s'entre-froissaient avec un bruit de castagnettes, puis elle s'engouffrait dans le corridor désert. Alors un petit frémissement de volupté parcourait mes veines. Je ramenais sur moi les pans de ma vieille robe de chambre ouatée, j'enfonçais sur mes yeux ma toque de velours râpé, et, me laissant glisser plus profondément dans mon fauteuil, les pieds caressés par la chaude lueur qui brillait à travers la petite porte du poêle, je m'abandonnais à une sensation de bien-être avivée par la conscience de la tempête qui bruissait au dehors. Mes regards noyés dans une sorte de vapeur erraient sur tous les détails de mon paisible intérieur ; ils allaient de mes gravures à ma bibliothèque, en glissant sur la petite causeuse de toile perse, sur les rideaux blancs de la couchette de fer, sur le casier aux cartons dépareillés, humbles archives de la mansarde ! puis, revenant au livre que je tenais à la main, ils s'efforçaient de ressaisir le fil de la lecture interrompue.

Au fait, cette lecture, qui m'avait d'abord captivé, m'était devenue pénible. J'avais fini par trouver les tableaux de l'écrivain trop sombres. Cette peinture des misères du monde me semblait exagérée ; je ne pouvais croire à ces excès d'indigence ou de douleur ; ni Dieu ni la société ne devaient se montrer aussi durs pour les fils d'Adam. L'auteur avait cédé à une tentation d'artiste ; il avait voulu élever l'humanité en croix, comme Néron brûlait Rome, dans l'intérêt du pittoresque !

A tout prendre, cette pauvre maison du genre humain, tant refaite, tant critiquée, était encore un assez bon logement : on y trouvait de quoi satisfaire ses besoins, pourvu qu'on sût les borner ; le bonheur du sage coûtait peu et ne demandait qu'une petite place !...

Ces réflexions consolantes devenaient de plus en plus confuses... Enfin mon livre glissa à terre sans que j'eusse le courage de me baisser pour le reprendre, et, insensiblement gagné par le bien-être du silence, de la demi-obscurité et de la chaleur, je m'endormis.

Je demeurai quelque temps plongé dans cette espèce d'évanouissement du premier sommeil ; enfin quelques sensations vagues et interrompues le traversèrent. Il me sembla que le jour s'obscurcissait... que l'air devenait plus froid... J'entrevoyais des buissons couverts de ces baies écarlates qui annoncent l'hiver... Je marchais sur une route sans abris, bordée çà et là de genévriers blanchis par le givre... Puis la scène changeait brusquement... J'étais en diligence... la bise ébranlait les vitres des portières ; les arbres chargés de neige passaient comme des fantômes ; j'enfonçais vainement dans la paille broyée mes pieds engourdis... Enfin la voiture s'arrêtait, et, par un de ces coups de théâtre familiers au sommeil, je me trouvais seul dans un grenier sans cheminée, ouvert à tous les vents. Je revoyais le doux visage de ma mère, à peine aperçu dans ma première enfance, la noble et austère figure de mon père, la petite tête blonde de ma sœur enlevée à dix ans ; toute la famille morte revivait autour de moi ; elle était là, exposée aux morsures du froid et aux angoisses de la faim. Ma mère priait près du vieillard pensif et résigné, et la sœur, roulée sur quelques lambeaux dont on lui avait fait

un lit, pleurait tout bas en tenant ses pieds nus dans ses petites mains que le froid avait bleuies.

C'était une page du livre que je venais de lire, tout à coup réalisée et transportée dans ma propre existence.

J'avais le cœur oppressé d'une inexprimable angoisse. Accroupi dans un coin, les yeux fixés sur ce lugubre tableau, je sentais le froid me gagner lentement, et je me disais avec un attendrissement amer :

— Mourons, puisque la misère est un cachot gardé par les soupçons, l'insensibilité, le mépris, et d'où l'on tenterait en vain de s'échapper ; mourons, puisque les heureux ne croient point à nos souffrances, puisqu'ils nous en font une flétrissure ; mourons, puisqu'il n'y a point pour nous de place au banquet des vivants!

Et je voulus me lever pour rejoindre ma mère et attendre l'heure suprême à ses pieds...

Mais cet effort a dissipé le rêve, et je me suis réveillé en sursaut.

J'ai regardé autour de moi : ma lampe était mourante, mon poêle refroidi, et ma porte entr'ouverte laissait entrer une bise glacée! Je me suis levé en frissonnant pour la refermer à double tour ; puis, gagnant l'alcôve, je me suis couché à la hâte.

Mais le froid m'a tenu longtemps éveillé, et ma pensée a continué le rêve interrompu.

Les tableaux que j'accusais tout à l'heure d'exagération ne me semblent maintenant qu'une trop fidèle peinture de la réalité; je me suis endormi sans pouvoir reprendre mon optimisme... ni me réchauffer.

Ainsi un poêle éteint et une porte mal close ont changé mon point de vue. Tout était bien quand mon sang circulait à l'aise, tout devient triste parce que le froid m'a saisi. Les jugements des hommes ne sont-ils donc que les reflets de leurs situations personnelles? En est-il de chacun de nous comme de ce roi de Pologne qui, lorsqu'il avait bu, croyait tout son royaume dans l'ivresse?

Ceci rappelle l'anecdote de cette duchesse obligée de se rendre au couvent voisin par un jour d'hiver. Le couvent était pauvre, le bois manquait, et les moines n'avaient, pour combattre le froid, que la discipline et l'ardeur des prières. La duchesse, qui grelottait, revint touchée d'une profonde compassion pour les pauvres religieux. Pendant qu'on la débarrasse de sa pelisse et qu'on ajoute deux bûches au feu de sa cheminée, elle mande son intendant, auquel elle ordonne d'envoyer sur-le-champ du bois au couvent. Elle fait ensuite rouler sa chaise longue près du foyer dont la chaleur ne tarde pas à la ranimer. Déjà le souvenir de ce qu'elle vient de souffrir s'est éteint dans le bien-être : l'intendant rentre et demande combien de chariots de bois il doit faire transporter.

— Mon Dieu! vous pouvez attendre, dit nonchalamment la grande dame ; le temps s'est beaucoup radouci.

Ainsi l'homme, dans ses jugements, consulte moins la logique que la sensation ; et comme la sensation lui vient du monde extérieur, il se trouve plus ou moins sous son influence ; il y puise, peu à peu, une partie de ses habitudes et de ses sentiments.

Ce n'est donc point sans motif que, lorsqu'il s'agit de préjuger un inconnu, nous cherchons dans ce qui l'entoure des révélations de son caractère. Le milieu dans lequel nous vivons se modèle forcément à notre image ; nous y laissons, sans y penser, mille empreintes de notre âme. De même que la couche vide permet de deviner la taille et l'attitude de celui qui y a dormi, la demeure de chaque homme peut trahir, aux yeux d'un observateur habile, la portée de son intelligence et les habitudes de son cœur.

14, *sept heures du soir.* — Ce matin, comme j'allais reprendre la rédaction de mon mémorial, j'ai reçu la visite de notre vieux caissier.

Sa vue baisse, sa main commence à trembler, et le travail auquel il suffisait autrefois lui est devenu plus difficile. Je me suis chargé d'une partie de ses écritures, et il venait chercher ce que j'avais achevé. Nous avons causé longuement près du poêle, en prenant une tasse de café que je l'ai forcé d'accepter.

M. Rateau est un homme de sens, qui a beaucoup observé et qui parle peu, ce qui fait qu'il a toujours quelque chose à dire.

En parcourant les *états* que j'avais dressés pour lui, ses regards sont tombés sur mon Mémorial, et il a bien fallu lui avouer que j'écrivais ainsi chaque jour, pour moi seul, le journal de mes actes et de mes pensées. De proche en proche, j'en suis venu à lui parler de mon rêve de l'autre jour et de mes réflexions sur la liaison qui existait entre les objets visibles et nos sentiments habituels. Il s'est mis à sourire :

— Ah! vous avez aussi mes *superstitions*, a-t-il dit doucement. J'ai toujours cru, comme vous, que *le gîte faisait connaître le gibier ;* il faut seulement pour cela un tact et une expérience sans lesquels on s'expose à bien des jugements téméraires. Pour ma part, je m'en suis rendu coupable en plus d'une occasion ; mais quelquefois aussi j'ai bien préjugé. Je me rappelle surtout une rencontre qui remonte aux premières années de ma jeunesse...

Il s'était arrêté ; je le regardai d'un air qui lui prouva que j'attendais une histoire, et il me la raconta sans difficulté.

A cette époque, il n'était encore que troisième clerc chez un notaire d'Orléans. Le patron l'avait envoyé à Montargis pour différentes affaires, et il devait y reprendre la diligence le soir même, après avoir fait un recouvrement dans un bourg voisin ; mais, arrivé chez le débiteur, on le fit attendre, et lorsqu'il put repartir, le jour était déjà tombé.

Craignant de ne pouvoir regagner assez tôt Montargis, il prit une route de traverse qu'on lui indiqua. Par malheur, la brume du soir s'épaississait de plus en plus, aucune étoile ne brillait dans le ciel ; l'obscurité devint si profonde qu'il perdit son chemin. Il voulut retourner sur ses pas, croisa vingt sentiers, et se trouva enfin complétement égaré.

Après la contrariété de manquer le passage de la diligence vint l'inquiétude sur sa situation. Il était seul, à pied, perdu dans une forêt sans aucun moyen de retrouver sa direction, et porteur d'une somme assez forte dont il avait accepté la responsabilité. Son inexpérience augmentait ses angoisses. L'idée de forêt était liée dans son souvenir à tant d'aventures de vol et d'assassinat, qu'il s'attendait, d'instant en instant, à quelque funeste rencontre.

La position, à vrai dire, n'était point rassurante. Le lieu ne passait point pour sûr, et l'on parlait depuis longtemps de plusieurs maquignons subitement disparus, sans qu'on eût toutefois trouvé aucune trace de crime.

Notre jeune voyageur, le regard plongé dans l'espace et l'oreille au guet, suivait un sentier qu'il supposait devoir le conduire à quelque maison ou à quelque route ; mais les bois succédaient toujours aux bois! Enfin il distingua une lueur éloignée, et au bout d'un quart d'heure il atteignit un chemin de grande communication.

Une maison isolée (celle dont la lumière l'avait attiré) se dressait à peu de distance. Il se dirigeait vers la grande porte de la cour, lorsque le trot d'un cheval lui fit retourner la tête. Un cavalier venait de paraître au tournant de la route et fut, en un instant, près de lui.

Les premiers mots qu'il adressa au jeune homme lui firent comprendre que c'était le fermier lui-même. Il raconta comment il s'était égaré, et apprit du paysan qu'il suivait la route de Pithiviers. Montargis se trouvait à trois lieues derrière lui.

Le brouillard s'était insensiblement transformé en une bruine qui commençait à transpercer le jeune clerc ; il parut s'effrayer de la distance qui lui restait à parcourir, et le cavalier, qui vit son hésitation, lui proposa d'entrer à la ferme.

Celle-ci avait un faux air de forteresse. Enveloppée d'un

mur de clôture assez élevé, on ne pouvait l'apercevoir qu'à travers les barreaux d'une grande porte à claire voie soigneusement fermée. Le paysan, qui était descendu de cheval, ne s'en approcha point : tournant à droite, il gagna une autre entrée également close, mais dont il avait la clef.

A peine eut-il franchi le seuil que des aboiements terribles retentirent aux deux extrémités de la cour. Le fermier avertit son hôte de ne rien craindre, et lui montra les chiens enchaînés dans leurs niches ; tous deux étaient d'une grandeur extraordinaire, et tellement féroces que la vue du maître lui-même ne put les apaiser.

A leurs cris, un garçon sortit de la maison et vint prendre le cheval du fermier. Celui-ci l'interrogea sur plusieurs ordres donnés avant son départ, et, s'excusant près de son hôte, il se dirigea vers les étables, afin de s'assurer sans doute s'ils avaient été exécutés.

Resté seul, notre clerc regarda autour de lui.

Une lanterne posée à terre par le garçon éclairait la cour d'une pâle lueur. Tout lui parut vide et désert. On ne voyait aucune trace de ce désordre champêtre qui indique la suspension momentanée d'un travail qui doit être bientôt repris : ni charrette oubliée là où les chevaux avaient été dételés, ni gerbes entassées en attendant la *batterie*, ni charrue renversée dans un coin et à demi enfouie sous la luzerne fraîchement coupée. La cour était balayée, les granges fermées au cadenas. Pas une vigne grimpant le long des murs ; partout la pierre, le bois et le fer.

Il releva la lanterne et s'avança jusqu'à l'angle de la maison. Derrière s'étendait une seconde cour où les hurlements d'un troisième chien se firent entendre ; au milieu se dressait un puits recouvert.

Notre voyageur chercha vainement ce petit jardin des fermes, où rampent les potirons bariolés et où quelques ruches bourdonnent sous les haies d'églantiers et de sureaux. La verdure et les fleurs étaient partout absentes. Il n'aperçut même aucune trace de basse-cour ni de pigeonnier. L'habitation de son hôte manquait de tout ce qui fait la grâce, le mouvement et la gaieté de la vie des champs.

Le jeune homme pensa que pour donner si peu aux agréments domestiques et au charme des yeux, son hôte devait être bien indifférent, ou bien calculateur, et, préjugeant malgré lui par ce qu'il voyait, il se sentit en défiance de son caractère.

Cependant le fermier revint des étables et le fit entrer au logis. *La suite à la prochaine livraison.*

La suite à la prochaine livraison.

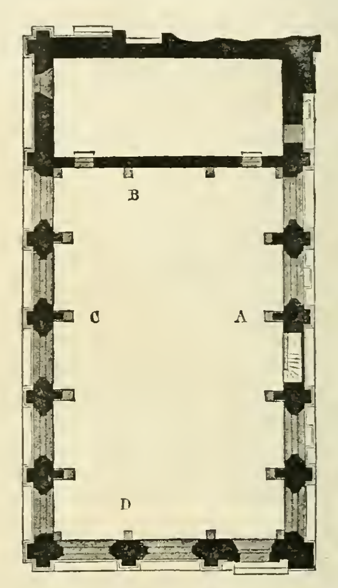
L'ANCIENNE ÉCOLE SAINT-THOMAS,

A PARIS.

L'activité de la circulation qui s'accroît chaque jour dans nos villes modernes, l'assainissement nécessaire des lieux où se presse de plus en plus la population, obligent aujourd'hui les conseils municipaux à élargir considérablement les rues anciennes, et à en percer de nouvelles dans leur prolongement ou sur des points où il n'en existe pas encore. Lorsque ces améliorations sont trop tardives, les habitants de certains quartiers s'éloignent pour se loger dans les régions mieux aérées : ce sont donc d'impérieuses exigences de la civilisation moderne qui font disparaître successivement du sol des édifices anciens et intéressants dont la conservation serait désirable ; mais il devient quelquefois très-difficile, sinon impossible, de les sauver, en raison d'anciens tracés d'alignements adoptés par les municipalités, et quelquefois commencés sur les terrains où se trouvent placés ces précieux restes des siècles passés.

Ainsi, par exemple, la rive gauche de Paris est, depuis quelques années, grâce à la sollicitude du conseil municipal, en voie d'améliorations depuis longtemps désirées ; mais ce quartier, en raison même de l'espèce d'abandon dans lequel on l'avait laissé jusqu'à ce jour, contient de vieux édifices historiques, remarquables par les souvenirs qui s'y rattachent, et souvent aussi par leur architecture.

L'élargissement de la rue des Mathurins-Saint-Jacques a fait disparaître, il y a peu de temps, la façade d'un hôtel de la renaissance qui avait été habité, durant le dernier siècle, par le maréchal de Catinat. Plus loin, la même cause condamne à la destruction une porte d'architecture ogivale située sur le cloître de Saint-Benoît, ainsi que trois maisons du moyen âge surmontées de pignons sur rue, et qui, placées vis-à-vis l'hôtel de Cluny, concourent à donner à ce quartier une physionomie toute particulière. Le percement de la rue Soufflot, à travers les terrains situés entre la place du Panthéon et le jardin du Luxembourg, a été, au commencement de l'année dernière, plus funeste encore aux monuments historiques. Une partie importante de l'enceinte de la ville, construite par Philippe-Auguste, avait traversé les siècles, et l'on en pouvait suivre les débris au fond des jardins de plusieurs maisons de la rue Saint-Hyacinthe ; une tour cylindrique s'élevait contre une longue courtine : ces ruines ont disparu.



Plan de l'école Saint-Thomas.

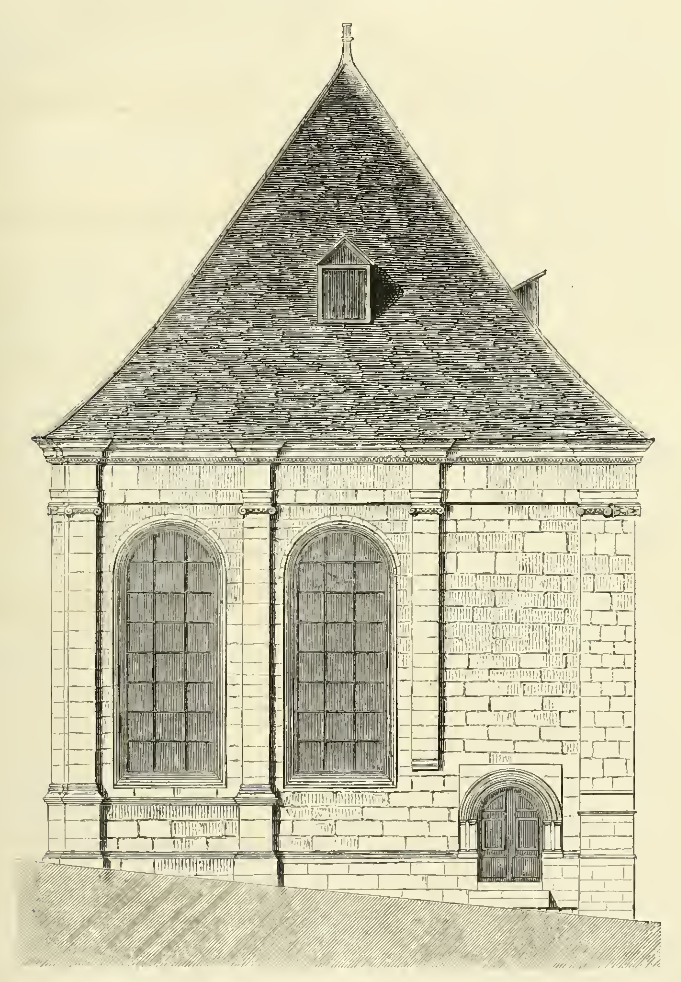
A, Chaire à prêcher.
B, C, D, Statues des orateurs chrétiens les plus célèbres.

Cette portion de l'enceinte de la ville formait les limites méridionales du couvent des Jacobins de la rue Saint-Jacques. Ces religieux, de l'ordre des frères prêcheurs, institué par saint Dominique, s'établirent en ce lieu vers 1218, dans une maison destinée à des pèlerins et contiguë à une chapelle qui leur avait été donnée par Jean Barastre, doyen de Saint-Quentin. Cette chapelle, consacrée à saint Jacques, avait déjà donné son nom à la rue voisine, et le donna aussi plus tard aux frères prêcheurs dominicains, qui furent plus fréquemment nommés Jacobins.

Saint Louis accorda ensuite à ces religieux quelques terrains du voisinage, et leur fit bâtir une église divisée en deux nefs ; un cloître s'éleva auprès, ainsi qu'un réfectoire qui s'étendait jusqu'aux murs de la ville. Un reste de cette vaste construction vient d'être détruit pour le percement de la rue Soufflot et le prolongement de celle de Cluny. Divers fragments de

la salle capitulaire du couvent ont aussi disparu lorsqu'on a bâti la grande maison neuve dans laquelle est établi le café de l'École de droit. Des restes importants de la porte d'entrée du monastère existent encore dans la rue Saint-Jacques, vis-à-vis le débouché de la rue Saint-Étienne-des-Grés : ils seront détruits au premier jour.

La plus fâcheuse de toutes les démolitions nécessitées par l'amélioration de ce quartier est sans contredit celle de l'école Saint-Thomas, située dans l'enceinte du couvent, sur le passage des Jacobins, vis-à-vis la rue de Cluny. Cet édifice, à peu près intact, datait du seizième siècle, époque à laquelle il avait été construit pour remplacer une salle devenue insuffisante, le nombre des religieux s'étant de beaucoup accru. L'institution des Dominicains exigeait qu'ils s'exerçassent dans leur maison même aux prédications qu'ils étaient appelés à aller faire entendre dans toute la chrétienté et chez les peuples idolâtres : en conséquence, ils faisaient construire une école ou lieu d'exercice dans lequel, en présence de leurs frères et d'un public choisi, ils faisaient leurs études de prédicateurs. Les écoles de Saint-Thomas, dont nous reproduisons la façade, consistaient surtout en une vaste salle, entièrement construite en pierres de taille, et d'une architecture remarquable ; de nombreuses et grandes fenêtres éclairaient l'intérieur : l'une d'elles, bouchée dans toute sa hauteur, contenait dans son ébrasement la chaire à prêcher. Autour de cette salle, de riches consoles sculptées portaient des piédestaux sur lesquels s'élevaient les statues des plus célèbres orateurs chrétiens : saint Thomas d'Aquin était du nombre ; il avait donné son nom à l'école. Un fragment de l'une de ces précieuses statues vient d'être retrouvé dans les décombres. A l'époque de la révolution de 1789, qui supprima les maisons religieuses, les écoles de Saint-Thomas eurent à souffrir des mutilations intérieures ; les statues furent renversées et détruites. La salle eut depuis lors de nombreuses destinations. La ville de Paris,



Façade de la salle de l'école Saint-Thomas, ancien édifice du seizième siècle, récemment démoli. — Dessin de M. Albert Lenoir.

à laquelle elles appartenaient, y avait établi des écoles mutuelles qui ont été maintenues dans ce local jusqu'au moment de la démolition. Un projet de reconstruction de cet édifice sur les nouveaux alignements des rues voisines est adopté, et toutes les pierres ont été numérotées pour arriver plus facilement à ce résultat. C'est une bonne pensée; mais les formes premières seront tronquées par un pan coupé qui détruira l'aspect ancien du monument.

COMMERCE DE LA CHINE.

Nous réunissons sous ce titre des renseignements sur divers produits de l'industrie de la Chine, qui nous ont paru propres à intéresser la curiosité de nos lecteurs. On sait que le gouvernement a envoyé en Chine, il y a quelques années, une commission chargée d'étudier les ressources que ce pays pourrait offrir à notre commerce, et par conséquent les divers objets que nous pourrions lui demander ou que nous pourrions entreprendre de lui fournir. Les documents rassemblés par les patientes investigations de ces délégués et adressés par eux au ministère de l'agriculture et du commerce, forment un ensemble considérable plein de lumières précieuses pour les spéculateurs, et qui, au milieu des faits techniques de commerce, renferme des détails et des aperçus tout à fait neufs et d'une authenticité bien supérieure à celle des récits ordinaires des voyageurs. Rien ne donne des traits de mœurs plus précis que l'histoire des objets usuels de consommation.

Arsenic. — On trouve dans la province de Kiang-si des exploitations actives de minerai d'arsenic, appelé *pé-chih* ou *pé-houang*. Le Ti-li-tchi ou Géographie de la Chine, dit que le minerai de Kiang-si est de première qualité, et qu'il en existe de seconde qualité dans la province de Hou-kouang. La chambre de commerce de Canton l'évalue en moyenne à 90 francs les 100 kilogrammes. On se sert de l'arsenic dans l'Inde comme médicament; et en Chine, on l'emploie pulvérisé pour le semer dans les rizières à l'époque de la germination, et faire ainsi périr les vers et insectes qui attaqueraient les jeunes pousses. On sait, en effet, que les observations de M. Gilgenkreutz ont prouvé que l'acide arsénieux (ce que nous nommons vulgairement l'arsenic) peut n'être pas nuisible à la végétation, et qu'il favorise même le développement de certaines plantes.

Bambou. — Le bambou paraît tenir le milieu entre les graminées auxquelles il ressemble par sa structure interne, et les arbres, parmi lesquels sa hauteur le fait ranger. On distingue une immense variété de bambous, qui toutefois ne diffèrent que très-peu les uns des autres. Leur hauteur ordinaire est de 13 à 17 mètres; mais il y en a qui s'élèvent jusqu'à 20 et 23 mètres. Ce végétal croît dans la majeure partie de la Chine, et l'on est même parvenu, à force de soins, à l'acclimater jusqu'à Pékin; circonstance précieuse, puisqu'elle nous montre qu'il ne serait pas impossible non plus qu'à force de soins, on parvînt à l'habituer à notre climat, en commençant par nos départements du Midi.

Les bambous arrivent à Canton, en trains de flottage, des provinces de Fo-kien, de Kiang-si, et surtout du Nan-hiong-fou, où l'on trouve de vastes forêts de cet arbre.

Les usages du bambou, à la Chine, sont si nombreux qu'il mérite à juste titre le nom d'arbre national. On jugera par leur énumération des services que ce végétal, si l'on parvenait à l'acclimater parmi nous, pourrait nous rendre. Il sert à l'architecte et au navigateur, au médecin et à l'homme de lettres, au charpentier et au confiseur, au maître d'études et à l'écolier, au soldat et au voyageur, au sculpteur et au fabricant de parapluies, au pêcheur et au musicien, au juge et au fumeur d'opium, à l'agriculteur et au bonze. On l'emploie en effet, selon le Guide commercial de Morrison, pour les vergues des voiles et pour les étais des maisons; il fournit le pinceau avec lequel on trace des caractères et le papier sur lequel on écrit; ses feuilles servent à couvrir le toit du pauvre; ajustées en manteau, elles le préservent de la pluie; les jeunes pousses, tendres et délicates, constituent un légume qui s'accommode de diverses manières, et qui répond à peu près à nos asperges; assaisonnées et confites, elles produisent d'excellentes conserves, tellement recherchées qu'on en fait de fortes expéditions, surtout dans la capitale; les prêtres de Bouddha, qui font vœu d'abstinence, et qui s'astreignent à un régime alimentaire purement végétal, trouvent dans ce mets une ressource égale à celle que certains ordres monastiques trouvaient dans le poisson; on emploie le bambou à élever des échafaudages et à construire en quelques heures des édifices propres aux représentations théâtrales; la concrétion siliceuse appelée tchou-houong, qu'on trouve dans les cavités du bambou, entre dans plusieurs préparations médicales; sa racine se convertit, sous la main du sculpteur, en magots et ornements fantastiques; le bambou figure dans presque tous les instruments aratoires; c'est avec des perches de bambou que l'on porte, que l'on soutient, que l'on pousse les fardeaux; c'est en bambou que sont faites les mesures de longueur et même les mesures de capacité, les vases des marchands de riz, les seaux à puiser l'eau, les montants des parasols et des éventails, les manches de lances, les balais, les verges avec lesquelles on inflige aux criminels la bastonnade, les férules du pédagogue, la baguette du musicien sur l'instrument national de Houng-ho; la tige, découpée en bandes de diverses grandeurs, se métamorphose en paniers, en tentes, en câbles pour la marine; c'est en bambou qu'est tressé le large chapeau de l'homme du peuple; c'est avec le bambou macéré que se fait le papier commun; enfin le lit, le matelas, la chaise, la table du Chinois, sa pipe, une partie de sa nourriture, les baguettes avec lesquelles il la mange en remplacement de nos fourchettes, les rognures et déchets avec lesquels il la cuit, tout cela est en bambou; et ces usages, si variés et si essentiels, permettent véritablement de dire que le Chinois vit du bambou.

Les manteaux en feuilles de bambou pour la pluie se vendent à Canton 35 centimes; les lits, 1 fr. 50 c. à 3 fr. 80 c; les chapeaux, de 20 à 40 c.; le papier 80 c. le kilogr.; les jeunes pousses à manger, 25 à 30 c. le kilogr.; les bouts et déchets à brûler, 2 fr. les 100 kilogr.; les statuettes et figurines, de 10 c. à 3 fr. la pièce; les boîtes à jour pour renfermer les cigales que les Chinois s'amusent à faire battre les unes contre les autres, à la manière des combats de coqs des Anglais, 10 c. la pièce; les cannes avec tête sculptée à la pomme, 20 ou 30 c. la pièce; les seaux cerclés, 50 c. la paire.

Chaussures. — Les souliers pour hommes sont généralement en satin ou en velours avec application de satin; les semelles sont en feutre et hautes de 5 à 6 centimètres. C'est la mauvaise qualité du cuir qui nécessite l'emploi des semelles épaisses, qui, grâce à la légèreté du feutre, demeurent assez légères, malgré leur hauteur. On possède cependant des cuirs, mais fort mal tannés avec du salpêtre et de l'urine, et prenant l'eau très-facilement.

Les souliers pour femme *à grands pieds* (c'est-à-dire à pieds naturels) sont en satin brodé en soie plate; les souliers pour femmes à petits pieds sont pointus avec le talon très-élevé, et n'ont ordinairement que 8 à 10 centimètres de longueur. Ils sont brodés et enrichis de dorures et de paillettes; ce sont les dames à petits pieds qui les font elles-mêmes.

Les dames de l'Amérique du Sud commencent depuis quelques années à faire venir des chaussures de la Chine; puissent-elles ne pas arriver à la mode des souliers à petits pieds!

Cire (voy. 1844, p. 194). — On trouve sur le marché de Canton, outre la cire d'abeilles, deux matières grasses très-intéressantes, employées aux mêmes usages; c'est la cire d'arbre et le suif d'arbre.

La cire d'arbre est identique par son aspect, sa couleur et ses propriétés éclairantes, avec la stéarine ou blanc de ba-

et gouvernât le peuple bien et loyalement, que tu le gouvernasses mal à point et en reproche. »

Mais ses yeux se retournaient toujours vers la Terre-Sainte. Les désastres des chrétiens s'y multipliaient : ils avaient perdu Césarée, Arzuf, Saphet, Jaffa, Belfort, Antioche. Dans cette dernière ville, dix-sept mille habitants avaient été égorgés, cent mille vendus comme esclaves. Malgré l'épuisement de la France et sa propre maladie, saint Louis voulut faire une dernière tentative pour le Christ. Il annonça une nouvelle croisade le 25 mai 1267. Trois ans furent employés à la préparer ; enfin il laissa la direction des affaires à Simon de Nesle et à Mathieu, abbé de Saint-Denis, et il s'embarqua à Aigues-Mortes, le 1er juillet 1270.

La flotte était mal fournie de vivres, l'armée sans discipline ; le roi, déjà mourant, ne pouvait porter une armure, ni se tenir à cheval. Aucun plan n'avait été arrêté. On avait parlé de cingler vers l'Égypte ; les maladies qui se déclarèrent parmi les soldats, et l'avidité de Charles d'Anjou, qui cherchait surtout le butin, firent changer de route ; on alla vers Tunis.

L'armée fut débarquée sur une terre brûlante, sans ombrage et sans eau ; elle manquait de tout. La mortalité devint effrayante ; le roi lui-même fut atteint, languit vingt-deux jours, et mourut. Ses dernières recommandations furent sublimes. A son fils Philippe, qui allait régner, il dit : « Aie le cœur doux et piteux aux pauvres ; maintiens les bonnes coutumes de ton royaume et corrige les mauvaises ; aime ton honneur et fais justice à chacun. » Pour sa fille il ne prononça que ces mots : « Chère fille, la mesure par laquelle nous devons Dieu aimer, est aimer-le sans mesure. »

Avant de rendre le dernier soupir sur le lit de cendres où il s'était fait porter, il prononça cette prière : « Seigneur Dieu, aie merci de ce peuple qui ci demeure, et le conduis en son pays ; que il ne tombe en la main de ses ennemis, et que il ne soit contraint de renier ton saint nom. » Ses derniers mots furent : « O Jérusalem ! ô Jérusalem ! »

ARTISTES

QUI ONT PEINT DES PAYSAGES DU NOUVEAU MONDE.

Les découvertes de Colomb, de Vasco de Gama et d'Alvarez Cabral dans le centre de l'Amérique, dans l'Asie méridionale et dans le Brésil ; l'extension donnée au commerce d'épices et de substances médicinales que faisaient avec les Indes les Espagnols, les Portugais, les Italiens et les Néerlandais ; l'établissement de jardins botaniques fondés à Pise, à Padoue et à Bologne de 1544 à 1568, sans toutefois l'utile accessoire des serres : toutes ces causes réunies familiarisèrent les peintres avec les formes merveilleuses d'un grand nombre de productions exotiques, et leur donnèrent même une idée du monde tropical.

Jean Breughel, qui commença à devenir célèbre à la fin du seizième siècle, a représenté avec une vérité charmante des branches d'arbres, des fleurs et des fruits étrangers à l'Europe. Mais on ne possède pas, jusque vers le milieu du dix-septième siècle, de paysage américain peint par aucun artiste sur les lieux mêmes, et qui reproduise le caractère propre de la zone torride. Le premier peintre qui eut cet avantage fut François Post, de Harlem : il accompagna Maurice de Nassau dans le Brésil, lorsque ce prince, fort curieux de productions tropicales, fut nommé gouverneur pour la Hollande des provinces conquises sur les Portugais (1637-1644). Pendant plusieurs années, Post fit des études d'après nature sur le promontoire Saint-Augustin, dans la baie de Tous-les-Saints, sur les rives du fleuve Saint-François et dans les pays arrosés par le cours inférieur de la rivière des Amazones. De ces études, les unes sont devenues des paysages achevés ; Post a gravé lui-même les autres d'une façon fort originale. A la même époque appartient le grand tableau à l'huile de Eckhout, composition fort remarquable, conservée en Danemark, dans la galerie du beau château de Frederiksborg. Eckhout se trouvait aussi, en 1641, sur les côtes du Brésil avec le prince Maurice de Nassau. Les palmiers, les papayers, les bananiers et les *heliconia* sont représentés dans ce paysage sous leurs traits caractéristiques, ainsi que des oiseaux au plumage brillant et de petits quadrupèdes particuliers à ces pays.

Quelques artistes heureusement inspirés ont seuls suivi ces exemples jusqu'au second voyage de Cook. Ce qu'ont fait Hodges pour les îles occidentales de la mer du Sud, et Ferdinand Bauer pour la Nouvelle-Hollande et la terre de Diémen, a été fait tout récemment, avec un talent supérieur et dans un style beaucoup plus large, pour les contrées tropicales de l'Amérique, par Maurice Rugendas, le comte de Chabrol, Ferdinand Bellermann, Édouard Hildebrandt ; Henri de Kittlitz, qui accompagna l'amiral russe Lutke dans son expédition autour du monde, a rendu le même service en décrivant plusieurs autres parties de la terre.

La peinture de paysage pourra jeter un éclat que l'on n'a pas vu encore, lorsque des artistes de génie franchiront plus souvent les bornes étroites de la Méditerranée et pénétreront loin des côtes, quand il leur sera donné d'embrasser l'immense variété de la nature, dans les vallées humides des tropiques, avec la fraîcheur native d'une âme jeune encore.

Cosmos.

Vivre, ce n'est pas apprendre, c'est appliquer.

E. Legouvé.

JEAN DE NIVELLES (1).

Voy. la Table des dix premières années.

Nous avons déjà rapporté (voyez 1834, p. 279) l'une des traditions qui expliquent le proverbe bien connu : « Il est comme le chien de Jean de Nivelles, qui s'enfuit quand on l'appelle. »

Une traîtresse voix bien souvent nous appelle ;
Ne vous pressez donc nullement.
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle.

La Fontaine.

D'après cette tradition, Jean de Montmorency, seigneur de Nivelles, s'étant rangé du parti de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, son père, qui guerroyait sous l'oriflamme de France, lui intima l'ordre de revenir combattre à ses côtés dans les rangs de l'armée française. Jean n'en voulut rien faire ; son père cria plus haut, Jean fut sourd encore ; enfin le père se mit en marche à la tête d'une nombreuse escorte pour soumettre son fils rebelle ; mais celui-ci crut qu'il n'était pas prudent de l'attendre et prit la fuite. Alors, dans sa colère, le père de Jean de Montmorency et le peuple auraient flétri du nom de *chien* ce fils lâche et fugitif.

Suivant une autre tradition citée dans le Dictionnaire de Trévoux, Jean de Montmorency aurait été appelé à comparaître devant le parlement de Paris, comme coupable d'avoir frappé son père ; il ne déféra point à l'appel du parlement et se sauva en Flandre ; et c'est à cette occasion que le peuple, justement indigné, l'aurait flétri du surnom de *chien*.

Quoi qu'il en soit de ces anecdotes historiques, il reste à rechercher quel motif a fait donner le nom de Jean de Nivelles à la statue de bronze qui sonne les heures au sommet d'une des tours latérales de l'église de Sainte-Gertrude, à Nivelles. Est-ce un nom honorifique ? est-ce un sobriquet railleur ?

(1) Extrait de la Notice historique sur la ville de Nivelles, etc. ; par M. François Lemaire.

On rapporte qu'en 1202, lorsqu'un grand nombre de seigneurs, entraînés par la voix éloquente de Foulques de Neuilly, eurent pris la croix pour la délivrance du Saint-

La Tour de Sainte-Gertrude, à Nivelles, en Belgique (Brabant méridional).

Sépulcre, maître Jean de Nivelles se joignit à eux et s'illustra par sa bravoure; ce qui fit donner le nom de Jean de Nivelles à la statue de la tour de Sainte-Gertrude.

Enfin voici une quatrième hypothèse moins connue : Arnould de Raisse raconte, dans son livre intitulé : *Auctarium ad natales sanctorum Belgii*, que dans le douzième siècle le couvent d'Oignies comptait au nombre de ses membres un nommé Jean de Nivelles, chanoine de l'ordre de Saint-Augustin, docteur en théologie, très-bon prédicateur et ancien doyen de l'église de Saint-Lambert, à Liége. La goutte lui ayant paralysé une jambe, on fit venir de France un médecin renommé, qui promit à Jean de Nivelles sa guérison s'il voulait s'imposer un repos rigoureux. — Combien de temps peut durer ce repos? demanda le vieillard. — Quatre mois, répondit le médecin. — Trop malheureux serais, repartit le saint homme, s'il me fallait durant quatre mois m'abstenir de travailler au salut de mon prochain. Le médecin se retira, et Jean de Nivelles, bravant les douleurs les plus aiguës, poursuivit sa pieuse mission. Mais il vit bientôt ses maux s'aggraver. « Le bienheureux Jean de Nivelles, dit la légende, était fort malade, et s'en allait mourir. L'extrême fatigue et les austérités l'avaient tellement endolori, que tout bruit un peu vif, tout mouvement imprévu redoublaient son agonie. Ce cruel état durait depuis huit jours, lorsqu'on se décida d'écarter de lui son chien qu'il aimait beaucoup, mais qui, par ses jappements et sa vivacité, lui causait de fréquents saisissements. — D'abord on crut qu'il suffirait de le chasser, mais l'animal était si importun à revenir, car il était très-attaché à son maître, qu'il fallut le mettre hors de la maison et le battre de verges, à toutes les heures du jour et de la nuit, pour le tenir éloigné. La première journée, le saint vieillard ne dit rien, mais le lendemain il demanda son chien; on lui dit qu'on l'avait éloigné afin de hâter sa guérison; et comme il soupirait, on ajouta qu'il devait supporter cette privation, si c'en était une pour lui, en esprit de pénitence. Jean garda le silence, mais on voyait qu'il était affligé. Le troisième jour il demanda encore son chien; on lui fit la même réponse, il se tut tristement encore. Cependant la maladie



Jean de Nivelles.

faisait de rapides progrès; on vit bien que Jean allait mourir. Le matin du quatrième jour il ne parla plus, mais il étendit la main pour caresser une dernière fois son chien fidèle. Un des

frères fut touché de compassion, et on alla appeler le chien. Ce fut peine inutile ; on avait battu tant de fois la pauvre bête pendant trois jours, que, bien qu'il rôdât encore autour de la maison, il n'osa plus approcher, et, comme s'il se fût fait en lui une révolution, il s'enfuyait au contraire à mesure qu'on l'appelait. Ce manége dura deux jours, autant que la dernière agonie du malheureux Jean de Nivelles. A l'heure où le maître trépassa, le chien s'élançant au loin s'enfuit et ne reparut jamais. »

FEMMES SABLAISES

(Vendée).

La ville des Sables d'Olonne, port de mer situé sur l'Océan, fait partie du département de la Vendée. Les campagnes qui l'environnent sont fertiles et habitées par une des populations les plus saines et les plus robustes de la France entière. Les hommes sont presque tous marins ; les femmes se livrent à la culture et à la pêche. Leur costume a un caractère général que varie seulement la coiffure. Celle-ci change presque à chaque commune ; la plus élégante est la *coiffe frisée* ou *cabriole*.

Pendant les heures de travail, les Sablaises marchent presque toujours pieds nus. Par les grands froids, elles sont chaussées de sabots et de *patines*, avec des bas sans pieds que, dans le pays, on nomme *viroles*. Lorsqu'elles vont à la fontaine, elles portent sur l'épaule la *courge* chargée aux deux extrémités d'une *buie* ou *galon*.

En hiver, elles sont vêtues d'une sorte de mante qui descend à mi-corps et dont l'aspect est très-singulier. Cette mante se trouve recouverte de huit à dix livres de laine tordue en écheveaux et teinte en bleu ou en noir. C'est ce qu'on appelle les franges ou les *bouchons*. Les veuves des marins portent cette mante même pendant l'été, comme un vêtement de deuil.



Costumes des femmes aux environs des Sables d'Olonne.— Dessin de M. P. Saint-Germain.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

Voy. p. 2, 36, 74, 102, 126, 133, 150, 158, 194, 206, 229, 233, 245, 277, 285, 326, 330.

NOVEMBRE.

Voy. p. 354.

L'intérieur de la ferme répondait à son extérieur. Les murs blanchis n'avaient d'autre ornement qu'une rangée de fusils de toutes dimensions. Les meubles massifs ne rachetaient qu'imparfaitement leur apparence grossière par l'exagération de la solidité. Une propreté douteuse et l'absence de toutes les commodités de détail prouvaient que les soins d'une femme manquaient au ménage. Le jeune clerc apprit qu'en effet le fermier vivait seul avec ses deux fils.

Des signes trop certains l'indiquaient, du reste. Un couvert que nul ne se donnait la peine de desservir était dressé à demeure près de la fenêtre. Les assiettes et les plats y étaient dispersés sans ordre, chargés de pelures de pommes de terre et d'os à demi rongés. Plusieurs bouteilles vides exhalaient une odeur d'eau-de-vie mêlée à l'âcre senteur de la fumée de tabac.

Après avoir fait asseoir son hôte, le fermier avait allumé sa pipe, et ses deux fils avaient repris leur travail devant le foyer. Le silence était à peine interrompu, de loin en loin, par une brève remarque à laquelle il était répliqué par un mot ou une exclamation ; puis tout redevenait muet comme auparavant.

— Dès mon enfance, me dit le vieux caissier, j'avais été très-sensible à l'impression des objets extérieurs ; plus tard, la réflexion m'avait appris à étudier les causes de cette impression plutôt qu'à la repousser. Je me mis donc à examiner plus attentivement tout ce qui m'entourait.

Au-dessous des fusils que j'avais remarqués dès l'entrée, étaient suspendus des piéges à loup ; à l'un d'eux pendaient encore les lambeaux d'une pâte broyée qu'on n'avait point

arrachée aux dents de fer. Le manteau fumeux de la cheminée était orné d'une chouette et d'un corbeau cloués au mur, les ailes étendues et la gorge traversée d'un énorme clou ; une peau de renard récemment écorché était étalée devant la fenêtre ; et un croc de garde-manger, fixé à la principale poutre, laissait voir une oie décapitée dont le cadavre tournoyait au dessus de nos têtes.

Mes yeux, blessés de tous ces détails, se reportèrent alors sur mes hôtes. Le père, assis vis-à-vis de moi, ne s'interrompait de fumer que pour se verser à boire ou pour adresser à ses fils une réprimande. L'aîné de ceux-ci grattait une longue baille dont les raclures sanglantes jetées dans le feu nous enveloppaient, par instant, d'une odeur fétidement douceâtre ; le second aiguisait des couteaux de boucher. Un mot prononcé par le père m'apprit que l'on se préparait à tuer un porc le lendemain.

Il y avait dans ces occupations et dans tout l'aspect de cet intérieur je ne sais quelle brutalité d'habitudes qui semblait expliquer l'aride tristesse de l'extérieur et la compléter. Mon étonnement s'était peu à peu transformé en dégoût, et mon dégoût en malaise. Je ne puis détailler toutes les alliances d'images qui se succédèrent dans mon imagination ; mais, cédant à une invincible répulsion, je me levai en déclarant que j'allais me remettre en route.

Le fermier fit quelques efforts pour me retenir : il parla de la pluie, de l'obscurité, de la longueur du chemin ; je répondis à tout par l'absolue nécessité d'arriver à Montargis cette nuit même, et, le remerciant de sa courte hospitalité, je repartis avec un empressement qui dut lui confirmer la vérité de mes paroles.

Cependant la fraîcheur de la nuit et le mouvement de la marche ne tardèrent pas à changer la direction de mes idées. Éloigné des objets qui avaient éveillé chez moi une si vive répugnance, je sentis celle-ci se dissiper peu à peu. Je commençai par sourire de ma promptitude d'impression ; puis, à mesure que la pluie devenait plus abondante et plus froide, mon ironie se changeait en mauvaise humeur. J'accusais tout bas la manie de prendre ses sensations pour des avertissements. Ce fermier et ses fils n'étaient-ils pas libres, après tout, de vivre seuls, de chasser, d'avoir des chiens et de tuer un pourceau ? où était le crime ? Avec moins de susceptibilité nerveuse j'aurais accepté l'abri qu'ils m'offraient, et je dormirais chaudement, à cette heure, sur quelques bottes de paille, au lieu de cheminer péniblement sous la bruine ! Je continuai ainsi à me gourmander moi-même jusqu'à Montargis, où j'arrivai vers le matin, rompu et transi.

Cependant, lorsqu'au milieu du jour je me levai reposé, j'étais instinctivement revenu à mon premier jugement. L'aspect de la ferme se représentait à moi sous les couleurs repoussantes qui, la veille, m'avaient déterminé à la fuir. J'avais beau soumettre mes impressions au raisonnement, celui-ci finissait lui-même par se taire devant cet ensemble de détails sauvages, et était forcé d'y reconnaître l'expression d'une nature inférieure ou les éléments d'une funeste influence.

Je repartis le jour même, sans avoir pu rien apprendre sur le paysan, ni sur ses fils ; mais le souvenir de la ferme resta profondément gravé dans ma mémoire.

Dix années plus tard, je traversais en diligence le département du Loiret. Penché à une des portières, je regardais des taillis nouvellement soumis à la culture, dont un de mes compagnons de voyage m'expliquait le défrichement, lorsque mon œil s'arrêta sur un mur d'enceinte percé d'une porte à claire voie. Au fond s'élevait une maison dont tous les volets étaient clos et que je reconnus sur-le-champ : c'était la ferme où j'avais été reçu. Je la montrai vivement à mon compagnon, en lui demandant qui l'habitait.

— Personne pour le moment, me répondit-il.

— Mais n'a-t-elle point été tenue, il y a quelques années, par un homme et ses deux fils ?

— Les Turreau, dit mon compagnon de route en me regardant ; ah ! vous les avez connus ?

— Je les ai vus une seule fois.

Il hocha la tête.

— Oui, oui, reprit-il ; pendant bien des années ils ont vécu là comme des loups dans leur tanière ; ça ne savait que travailler la terre, tuer le gibier et boire. Le père menait la maison ; mais des hommes tout seuls, sans femmes pour les aimer, sans enfants pour les adoucir, sans dieu pour leur faire penser au ciel, ça tourne toujours à la bête féroce, voyez-vous ; si bien qu'un matin, après avoir bu trop d'eau-de-vie, il paraît que l'aîné n'a pas voulu atteler la charrue ; le père l'a frappé de son fouet, et le fils, qui était fou d'ivresse, l'a tué d'un coup de fusil.

Le 16 *au soir.* — L'histoire du vieux caissier m'a préoccupé tous ces jours-ci ; elle est venue s'ajouter aux réflexions que m'avait inspirées mon rêve.

N'ai-je point à tirer de tout ceci un précieux enseignement ?

Si nos sensations ont une incontestable influence sur nos jugements, d'où vient que nous prenons si peu de souci des choses qui éveillent ou modifient ces sensations ? Le monde extérieur se reflète perpétuellement en nous comme dans un miroir et nous remplit d'images qui deviennent, à notre insu, des germes d'opinion ou des règles de conduite. Tous les objets qui nous entourent sont donc, en réalité, autant de talismans d'où s'exhalent de bonnes et de funestes influences. C'est à notre sagesse de les choisir pour créer à notre âme une atmosphère salubre ou mortelle.

Convaincu de cette vérité, je me suis mis à faire une revue de ma mansarde.

Le premier objet sur lequel mes yeux se sont arrêtés est un vieux cartulaire provenant de la plus célèbre abbaye de ma province. Déroulé avec complaisance, il occupe le panneau le plus apparent. D'où vient que je lui aie donné cette place ? Pour moi, qui ne suis ni un antiquaire, ni un érudit, cette feuille de parchemin rongée des mites devrait-elle avoir tant de prix ? ne me serait-elle point devenue précieuse à cause d'un des abbés fondateurs qui porte mon nom, et n'aurais-je point, par hasard, la prétention de m'en faire, aux yeux des visiteurs, un arbre généalogique ?... En écrivant ceci, je sens que j'ai rougi. Allons, à bas le cartulaire ! reléguons-le dans mon tiroir le plus profond.

En passant devant ma glace, j'ai aperçu plusieurs cartes de visite complaisamment étalées le long de l'encadrement. Par quel hasard n'y a-t-il là que des noms qui peuvent faire figure ?... Voici un comte polonais... un colonel retraité... le député de mon département... Vite, vite, au feu ces témoignages de vanité ! et mettons à la place cette carte écrite à la main par notre garçon de bureau, cette adresse de dîners économiques, et le reçu du revendeur auquel j'ai acheté mon dernier fauteuil. Ces indications de ma pauvreté sauront, comme le dit Montaigne, *mater ma superbe*, et me rappelleront sans cesse à la modestie qui fait la dignité des petits.

Je me suis arrêté devant les gravures accrochées au mur. Cette grosse Pomone qui rit assise sur des gerbes, et dont la corbeille ruisselle de fruits, ne fait naître que des idées de joie et d'abondance. Je la regardais l'autre jour, lorsque je me suis endormi en niant la misère. Donnons-lui pour pendant ce vieillard en haillons qui tend la main : l'une des impressions tempérera l'autre.

Et cette Heureuse famille de Greuze ! Quelle gaieté dans les yeux des enfants ! que de douce sérénité sur le front de la jeune femme ! quel attendrissement religieux dans les traits du grand-père ! Que Dieu leur conserve la joie ! mais suspendons à côté le tableau de cette mère qui pleure sur un berceau vide. La vie humaine a deux faces qu'il faut oser regarder tour à tour.

Cachons aussi ces magots ridicules qui garnissent ma cheminée. Platon a dit que *le beau n'était autre chose que la forme visible du bon.* S'il en est ainsi, le laid doit être la

LE CHATEAU DE SAINT-FARGEAU.



Une vue du château de Saint-Fargeau, dans le département de l'Yonne.

Le château de Saint-Fargeau, situé à l'extrémité de l'arrondissement de Joigny (Yonne), sur la route nationale n° 65, est un de ces curieux monuments militaires et féodaux dont le nombre diminue tous les jours en France. Lorsque l'on approche de sa vaste enceinte, on est frappé de l'aspect grandiose de ces masses de pierres qui semblent défier le temps et les révolutions. Ses possesseurs successifs ont fait percer çà et là les tours et les courtines ; des toits élevés y ont remplacé les créneaux aux baies étroites ; des campanilles d'un style douteux les dominent ; les fossés ont été mis à sec et plantés d'arbres. Malgré ces déguisements, le château a conservé sa rude physionomie, son caractère de force et de vigueur. Un évêque d'Auxerre, du nom d'Héribert, est regardé comme le premier fondateur du château, qui tomba bientôt en des mains laïques ; les Narbonne, seigneurs de Toucy et du pays de Puisaye, en devinrent les maîtres dans les convulsions féodales du onzième siècle.

Ce pays de Puisaye, qui occupe presque l'étendue du tiers d'un département, était alors célèbre et puissant. Retranchés dans leurs profondes forêts, ses grands barons étaient comme indomptables. La Puisaye, *Puisaya*, la Poyande, comme l'appellent encore ses habitants, serait, selon eux, le séjour primitif des *Boii*, Germains transplantés par César dans les confins des Éduens. Elle a conservé sa physionomie antique : ce sont toujours de grands bois ombreux, de larges vallées dont les héritages peu morcelés sont entourés de hautes haies et broussailles, à l'ombre desquels paissent de beaux bœufs aux longues cornes.

Le château de Saint-Fargeau est assis presque au centre du pays de Puisaye, auquel il était dans sa destinée de commander. On voit aux douzième et treizième siècles ses barons figurer honorablement dans les croisades. Ithier III était à Vezelai avec Louis VII en 1147. Ithier V mourut au siége de Damiette en 1218. Jean Ier suivit saint Louis en Terre-Sainte.

Au milieu du treizième siècle, Saint-Fargeau entra par alliance dans la maison de Bar ; ce n'était pas se mésallier.

Guillaume de Bar fut tué à la bataille de Poitiers le 19 septembre 1356. Il était un des grands vassaux qui soutenaient la bannière française, et il avait combattu avec la plus grande vaillance. Son frère Robert, qui lui succéda, épousa la fille du même roi Jean.

Les chroniques sont presque muettes sur le rôle que joua le château de Saint-Fargeau pendant les guerres des Anglais ; cependant on voit un sire de Bar y soutenir un siége contre les Bourguignons en 1411.

Après les Bar vint Jacques Cœur, le noble *argentier* ou surintendant des finances de Charles VII, qui lui rendit de si grands services dans ses guerres, services payés, hélas ! par l'ingratitude (voy. la Table des dix premières années). Rival des Doria et des Ango, il s'était si fort enrichi par ses grandes spéculations commerciales, qu'on disait de son temps : *Riche comme Jacques Cœur*. Longtemps il avait dérobé ses trésors aux yeux avides des seigneurs de la cour ; mais, perdant enfin cette prudence qui faisait sa sécurité, il voulut aussi devenir grand propriétaire terrier. Le château de Saint-Fargeau ne fut pas un trop beau morceau pour lui : *A vaillans cœurs rien impossible*, comme il portait sur sa devise.

A peine l'eut-il en sa possession qu'il se mit à l'œuvre, et

qu'il fit élever une tour encore debout dans le château, et qui a conservé son nom : c'est la plus vaste ; elle n'a pas moins, encore aujourd'hui, de 33 mètres de diamètre.

Cette acquisition fut une des causes de sa ruine. Des ennemis jaloux de sa position, de la faveur dont il jouissait près du roi, l'accusèrent de crimes absurdes. Il fut sacrifié : une commission spéciale le condamna à la confiscation de ses biens et au bannissement perpétuel (1453), comme concussionnaire et comme ayant envoyé grande quantité d'argent aux Sarrasins.

Parmi ses ennemis les plus acharnés figure le fameux Antoine de Chabannes, grand-maître de France, qui acquit lui-même la terre de Saint-Fargeau. La mort de Charles VII rendit un instant la fortune favorable au fils de l'argentier, valet de chambre du nouveau roi Louis XI. Mais le comte de Chabannes sut se maintenir dans sa possession, et se contenta d'indemniser en argent les héritiers de Jacques Cœur.

Sous Antoine de Chabannes, Saint-Fargeau prit une importance militaire considérable. Le seigneur voulut s'y retirer dans sa vieillesse, et y fit faire de nouvelles constructions. C'est à lui qu'on doit la porte actuelle avec ses moulures prismatiques et fleuronnées, et flanquée de deux tours énormes.

Son fils Jean, d'un caractère aussi indomptable que son père était courageux, fut le dernier des véritables barons féodaux de Saint-Fargeau. Dédaignant les honneurs de la cour, les charges auxquelles il pouvait prétendre, il préféra vivre seul, maître dans son manoir. Sa devise reflète bien cet esprit fier et indépendant : ***Felicitas vera libertas*** (Le bonheur, c'est la liberté). On raconte de lui des traits dignes des temps primitifs du moyen âge. On dit que chaque jour il avait coutume de se faire amener un cheval qu'il montait sans selle ni bride, et qu'il laissait courir partout où son caprice le poussait.

Comme on le voit, les seigneurs barons de Saint-Fargeau présentent à chaque siècle des types très-divers et très-intéressants. Au seizième siècle, ce sont les d'Anjou, dont l'un d'eux obtient l'érection de sa baronnie en comté en 1541 ; puis viennent les Bourbon et les Orléans.

Nous ne pouvons laisser passer ici, sans en dire un mot, l'une des dernières illustrations de Saint-Fargeau, *la grande Mademoiselle*, née en 1627, si riche, si mêlée aux intrigues de la Fronde. C'est à la suite fâcheuse de ces guerres de grands seigneurs ennuyés, que Mademoiselle de Montpensier se retira à Saint-Fargeau, en 1652, avec sa petite cour fort décontenancée. Le vieux château était tout délabré à l'intérieur, et il fallut que la duchesse en arrivant couchât dans le lit du bailli nouvellemement marié. Aussi se promit-elle bien d'employer ses loisirs à l'embellir. Elle fit venir l'architecte Leveau, connu par ses constructions de l'hôtel Lambert, de Vaux, du Raincy, etc., et lui ordonna de nombreux travaux. C'est surtout dans la cour intérieure qu'on remarque les changements apportés à l'œuvre primitive. Des galeries à plein cintre, dans lesquelles la brique se marie artistement à la pierre, règnent tout alentour. Le chiffre de la duchesse, délicatement sculpté, décore très-bien toute cette partie. Des appartements furent pratiqués dans les principales tours, et les officiers de la suite de la duchesse purent enfin se loger.

Le temps se passait comme on pouvait ; on avait une troupe de comédiens : Segrais, Lulli, les six violons de Mademoiselle, égayaient les journées. Les bourgeois de Saint-Fargeau, la noblesse des environs faisaient passer un moment. Mademoiselle était bonne princesse et tenait volontiers les enfants de ses vassaux sur les fonts de baptême.

Cinq ans se passèrent ainsi, et l'exil finit. Avec Mademoiselle, Saint-Fargeau perdit pour longtemps la vie et le mouvement qu'elle y avait apportés. Lauzun, cet heureux chef des dragons de Louis XIV, qui rendit si agité l'âge mûr de la duchesse de Montpensier, reçut d'elle Saint-Fargeau, qu'il vendit au financier Crozat en 1717. Après celui-ci, vient la dernière famille des seigneurs de Saint-Fargeau, les Lepeletier des Forts, famille de race parlementaire dans laquelle la rigidité des mœurs s'alliait à des principes d'indépendance que l'esprit de corps ne faisait que développer davantage chaque jour.

Michel-Robert Lepeletier fit de notables modifications à la partie du château située au nord ouest, et qu'on appela de son nom *le Pavillon des Forts*. Cet édifice n'est pas d'un grand goût et se ressent de la médiocrité du temps. Le 24 juin 1752, un terrible incendie détruisit la plus grande partie des bâtiments, à l'exception du pavillon des Forts. Il ne resta debout que les gros corps de maçonnerie et les tours. Cet événement effaça une bonne partie de l'ancienne physionomie des appartements du château ; car on ne se préoccupa guère, dans les restaurations postérieures, que des besoins nouveaux.

Michel-Étienne Lepeletier, pendant l'enfance de qui arriva l'incendie dont nous venons de parler, marqua dans l'histoire du dix-huitième siècle par les conclusions qu'il prit comme avocat général au parlement pour l'examen des constitutions des jésuites. Son fils, Louis-Michel, devait clore d'une manière extraordinaire la liste des seigneurs de Saint-Fargeau. A l'âge de huit ans, il avait composé une vie d'Épaminondas. La révolution de 1789 le trouva à vingt-neuf ans avocat général au parlement. La noblesse de Paris l'élut député aux États généraux. Il adopta, avec la chaleur de la jeunesse et la foi d'un homme dévoué à l'humanité, la cause des grandes réformes préparées par la philosophie. Tout, dans les quatre dernières années de sa vie, révèle cette conviction profonde qui entraîne aux plus grands sacrifices. Ses relations avec le duc d'Orléans, dont il était un des chauds partisans, le firent accuser de conspirer pour le prince. Le poignard de Pâris mit fin à ses jours la veille de la mort de Louis XVI. La Convention rendit les plus grands honneurs à la mémoire de Lepeletier, et adopta sa fille encore en bas âge. Cet événement fut probablement cause de la conservation du château de Saint-Fargeau. Après la révolution, ce domaine vit renaître de beaux jours. Son vaste parc passager fut tracé avec un grand goût par le père des possesseurs actuels, qui se font une sorte de culte de conserver ces précieux débris.

ROYAUME-UNI, GRANDE-BRETAGNE, ANGLETERRE.

Chacun de ces trois noms s'emploie indifféremment, dans l'usage ordinaire, pour désigner l'ensemble des contrées réunies sous la couronne d'Angleterre ; mais, à proprement parler, le premier seul a cette valeur générale, puisque la Grande-Bretagne n'est qu'une partie du Royaume-Uni, et l'Angleterre une fraction de la Grande-Bretagne.

Il importe d'avoir une idée précise de ces distinctions, surtout pour l'intelligence des documents statistiques et des actes administratifs, nos voisins n'ayant pas appliqué le principe de l'unité dans toutes les parties de leur administration intérieure et de leur législation.

Le Royaume-Uni se compose de la Grande-Bretagne, de l'Irlande, et des autres îles qui constituent l'archipel Britannique ; en outre, de plusieurs possessions réunies à la couronne : les îles anglo-normandes, les îles d'Helgoland, Malte et ses dépendances, et Gibraltar.

La Grande-Bretagne comprend seulement l'Angleterre, la principauté ou le pays de Galles, et l'Écosse.

Les différences d'origine, les traces de la conquête, ne sont pas effacées sous le nom d'une patrie commune ; car l'expression de Royaume-Uni, ne présentant aucun sens ethnologique, ne saurait servir d'enseigne à une véritable nationalité.

On a calculé que deux minutes d'improvisation, à la tribune française, représentaient, en moyenne, 30 lignes du

Moniteur, c'est-à-dire 300 mots; d'où résulte pour le sténographe, et dans les cas les plus ordinaires, l'obligation de recueillir 150 mots par minute. Mais l'expérience a constaté que chez quelques orateurs le maximum dépasse cette évaluation et atteint 20 lignes, qui représentent le chiffre de 200 mots par minute.

Gibbon, émerveillé du talent oratoire déployé par Sheridan dans sa mémorable discussion du procès d'Hastings, eut la curiosité de savoir du sténographe combien de mots un orateur rapide pouvait prononcer en une heure. — 7 000 à 7 500, lui fut-il répondu. Or, la moyenne de 7 200 mots donne 120 mots par minute, soit 2 mots par seconde. On voit que notre impétuosité oratoire l'emporte encore sur celle des orateurs anglais.

ÉTUDES D'ARCHITECTURE EN FRANCE,

OU NOTIONS RELATIVES A L'AGE ET AU STYLE DES MONUMENTS ÉLEVÉS A DIFFÉRENTES ÉPOQUES DE NOTRE HISTOIRE.

Voy. p. 68.

SUITE ET FIN DU RÈGNE DE LOUIS XIV.

DÉTAILS BIOGRAPHIQUES.

Voy. p. 121.

JEAN ET DANIEL MAROT.

Jean Marot, architecte, dessinateur et graveur, mérite d'être mentionné honorablement parmi les artistes du dix-septième siècle. Il recueillit et grava, outre des projets de sa composition, un choix des principaux édifices, châteaux et hôtels, dus aux architectes les plus célèbres de son temps. Son ouvrage des Bâtiments de France, publié par Mariette, est un pendant de celui de Ducerceau; c'est un livre très-intéressant à consulter pour quiconque veut étudier l'architecture du dix-septième siècle. Blondel en publia plus tard, avec un discours de sa composition, une édition sous le titre d'Architecture française. Jean Marot exécuta, comme architecte, la façade de l'hôtel Pussort, du côté du jardin; les Feuillantines du faubourg Saint-Jacques, le bureau des Marchands et le château du marquis de Lavardin. Il vécut de 1640 à 1701. Lié d'amitié avec le célèbre graveur Della Bella, il eut souvent recours à lui, ainsi qu'à Israël Sylvestre et à Jean Lepautre, pour graver le paysage et les figures qui accompagnaient ses vues d'édifices.

Il y eut aussi un Daniel Marot, architecte de Guillaume III, roi d'Angleterre, qui vécut de 1650 à 1712; on possède de lui un recueil d'architecture, publié en 1712 à Amsterdam: rien ne laisse supposer qu'il ait été parent de Jean Marot.

ISRAEL SYLVESTRE.

Israël Sylvestre, héritier de son oncle Israël Henriet, habile graveur et ami de Callot, se rendit possesseur de toutes les planches qu'il avait eues tant de Callot que de Della Bella; il acheta tout ce que la veuve de Callot avait encore, et ce que Della Bella avait gravé depuis son retour de France. Formé à une telle école, Israël marcha avec succès sur les traces de ses maîtres, et le nombre infini de ses planches révèle le crayon le plus fin et le plus spirituel. Les vues d'Israël qui retracent fidèlement les aspects les plus intéressants de l'ancien Paris, un grand nombre de monuments de France et d'Italie, sont extrêmement recherchées des amateurs; leur valeur ne cesse de s'accroître à mesure que les édifices qu'elles reproduisent sont détruits. Israël Sylvestre est certainement un des dessinateurs qui font le plus d'honneur à l'école française. Il montra à dessiner au Dauphin, fut académicien, et mourut en 1691.

GABRIEL PÉRELLE.

Gabriel Pérelle, né en 1610 à Vernon-sur-Seine, le plus habile dessinateur et graveur de paysage de son temps, a dessiné et gravé à l'eau forte, ainsi que ses deux fils, Adam et Nicolas Pérelle, un grand nombre de paysages d'après les dessins de Pœlembourg, G. Corneille, Paul Bril, Asselin, Fouquière, Collignon, Beaulieu, etc. Nous devons aussi à Pérelle des vues pittoresques très exactes de toutes les maisons royales et des principaux châteaux de France, présentées avec beaucoup de goût et gravées avec une rare habileté. C'est en parcourant le recueil de Pérelle et les vues d'Israël Sylvestre, qu'on voit combien la France était riche en édifices de tout genre dont la ruine est à jamais regrettable.

L'histoire de l'architecture française, à partir du seizième siècle, se trouve tout entière dans les œuvres de Ducerceau, Marot, Pérelle et Israël Sylvestre. Sachons gré à ces artistes d'avoir su apprécier les productions nationales, car c'est dans l'art du passé que doit se trouver l'enseignement de l'avenir. Étudions l'art antique comme on étudie le latin et le grec; mais que ce soit, en somme, pour parler français.

ANDRÉ LE NOSTRE.

Dans un genre tout spécial, Le Nostre sut acquérir sous le règne de Louis XIV une éclatante renommée: non-seulement il illustra la France, mais tous les pays de l'Europe se le disputèrent à l'envi.

André Le Nostre naquit en 1613; son père était intendant des jardins des Tuileries. Élevé au milieu des arbres et des fleurs, Le Nostre, tenant alternativement de la même main une bêche ou un crayon, puisa dans les impressions de son enfance les germes d'une vocation toute spéciale qui devait plus tard rendre son nom célèbre. Placé d'abord chez le peintre Simon Vouet pour étudier la peinture, Le Nostre y eut pour condisciple Lebrun, avec lequel il se lia d'une amitié solide et durable. S'abandonnant aux penchants d'une imagination riche et féconde, il quitta l'étude de la peinture pour se livrer exclusivement à la composition des jardins; art pour ainsi dire inconnu en France, et qu'il lui était réservé d'inaugurer et de porter à son plus haut degré de développement.

Vaux fut le premier théâtre sur lequel Le Nostre fut appelé à exercer son génie; il dessina les jardins de cette résidence avec une magnificence à laquelle la prodigalité de Fouquet n'avait mis aucunes bornes. (Voyez 1848, page 169.) Chargé par Louis XIV de la distribution du parc de Versailles, on sait avec quel succès Le Nostre se rendit maître des obstacles que présentait cette ingrate localité. Un jour qu'il expliquait au roi les principales parties de son projet, Louis XIV, ravi d'admiration, l'interrompit trois fois en disant: « Le Nostre, je vous donne 20 000 francs. — Sire, interrompit à son tour l'artiste, Votre Majesté n'en saura pas davantage, je la ruinerais. » Le Nostre n'emprunta pas, comme on le dit quelquefois, ses inspirations à l'Italie; il n'entreprit de visiter ce beau pays qu'après avoir fait exécuter en France la plupart des jardins qui lui ont valu sa grande renommée. Pendant son séjour à Rome, il fut accueilli par le pape Innocent XI avec la plus grande distinction.

Il fallait que la célébrité que Le Nostre avait acquise dans l'art de dessiner les jardins fût bien grande pour que l'Italie, si jalouse de la suprématie qu'elle s'attribuait dans les beaux-arts, consentît à confier à Le Nostre la distribution de plusieurs de ses jardins. L'Angleterre elle-même qui, plus tard, devait la première opérer une révolution complète dans l'art que Le Nostre avait cultivé avec tant de succès, se soumit à l'influence de ce génie exceptionnel qui avait la confiance du grand roi. Le Nostre y donna le dessin de plusieurs parcs.

En France, il faut ajouter aux jardins de Vaux et de Versailles ceux de Clagny, de Chantilly, de Saint-Cloud, de Meudon, de Sceaux, des Tuileries, etc., créés ou embellis sous la direction de Le Nostre.

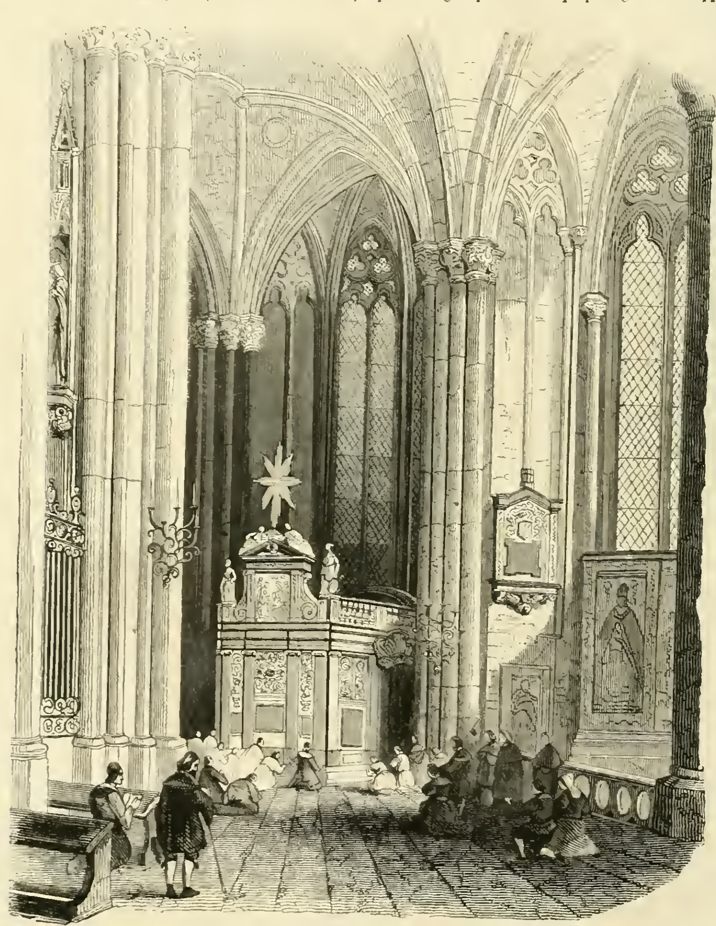
En 1675, Le Nostre, qui avait le titre d'architecte et dessinateur des jardins du roi, reçut des lettres de noblesse et la

croix de Saint-Michel. Louis XIV voulut lui donner des armes ; il les refusa, disant qu'il avait les siennes : trois limaçons couronnés d'une pomme de chou. « Sire, ajouta-t-il, pourrais-je oublier ma bêche ? Combien elle doit m'être chère ! N'est-ce pas à elle que je dois les bontés dont Votre Majesté m'honore ? » Parvenu à un âge très-avancé, Le Nostre obtint du roi la permission de se retirer, mais à la condition qu'il viendrait le voir de temps en temps. Plus tard, Louis XIV, voulant lui faire les honneurs des nouveaux jardins de Marly, composés par Mansart, il monta dans sa chaise couverte, et obligea le vieillard à y prendre place. Le surintendant des bâtiments les suivit. « En vérité, Sire, dit le noble artiste, touché jusqu'aux larmes, mon bonhomme de père ouvrirait de grands yeux s'il me voyait dans un char auprès du plus grand roi de la terre. Il faut avouer que Votre Majesté traite bien son maçon et son jardinier ! »

CHAPELLE DE LA CHASSE DES TROIS ROIS,

DANS LA CATHÉDRALE DE COLOGNE.

La châsse des trois rois à Cologne est célèbre ; nous l'avons décrite et figurée (1839, p. 29). Mais on ne connaît presque point l'élégant petit édifice qui protége et enveloppe pour ainsi



Chapelle de la Châsse des trois rois, à Cologne.

dire ce riche et précieux reliquaire : ce n'est pas un des moindres ornements de l'admirable édifice inachevé qui est la gloire des bords du Rhin. Un de nos lecteurs nous en a communiqué une esquisse que nous n'hésitons pas à publier : c'est ainsi que se complètent successivement les études de chacun des sujets qui nous paraissent dignes de l'attention du public.

CARTE D'EUROPE SOUS LA FIGURE D'UN EMPEREUR.

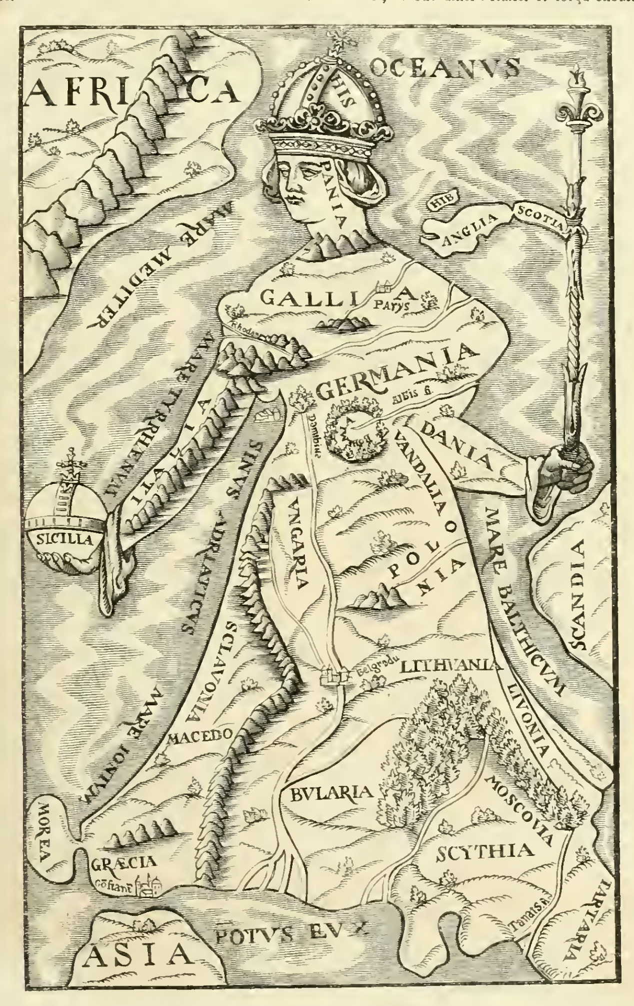
Pour se rendre compte de la carte à figure d'empereur que nous donnons, il suffit de renverser une carte d'Europe, de manière à avoir l'occident en haut et l'orient en bas. On apercevra alors les différents pays à peu près dans la position respective que nous leur voyons, et l'on comprendra comment l'artiste a pu trouver, dans le continent et les

lles principales, les éléments de sa singulière composition.

On peut présumer que cette figure d'empereur, qui comprend l'Europe entière, n'est autre que celle de Charles-Quint. La place donnée à l'Espagne, qui forme la tête et porte la *couronne de l'Europe*, confirme encore cette supposition.

On trouverait d'ailleurs dans l'histoire du grand empereur de quoi expliquer, sinon de quoi justifier complétement, la pensée de l'artiste.

L'autorité de Charles-Quint sembla en effet, pendant quelque temps, s'étendre sur l'Europe entière. On peut dire qu'il en fut le maître, pourvu que l'on prenne ce mot dans le sens hyperbolique, habituel aux flatteurs politiques de toutes les époques. L'Espagne et la Germanie le reconnaissaient pour légitime souverain; de plus, il se fit couronner, après le traité de Cambrai (1529), roi de Lombardie, empereur des Romains, et eut ainsi l'Italie. Il força ensuite Soliman à la



Fac-similé d'une carte d'Europe gravée en 1628.

retraite, ce qui, en style de cour, pouvait s'appeler être vainqueur de la Turquie; enfin il fit prisonnier François Ier, et envahit une partie de la France, d'où le dessinateur géographe a pu conclure qu'elle lui avait appartenu.

L'Afrique, dont on aperçoit quelque chose, est là sans doute pour rappeler la glorieuse expédition entreprise en 1535 contre Barberousse, et dans laquelle Charles-Quint, maître de Tunis, rendit à la liberté vingt mille esclaves chrétiens. Malheureusement elle rappelle en même temps celle d'Alger, qui eut pour résultat la destruction d'une partie de l'armée et de la flotte espagnole.

L'Angleterre est rattachée au sceptre de la figure impériale en souvenir de l'alliance contractée entre Charles-Quint et Henri VIII.

Ces espèces de représentations se sont, du reste, répétées à différentes époques et de diverses manières. Les anecdotes

historiques de la Russie parlent d'une statue de neige de grandeur colossale, élevée à Moscou, et dont chaque draperie portait le nom d'une des provinces de l'immense empire moscovite. La figure symbolique dura jusqu'aux premières chaleurs du printemps.

Pour avoir résisté un peu plus longtemps, celle de l'empire espagnol n'a pas eu une plus heureuse fin. De son vivant même, Charles-Quint commença à la voir fondre comme la statue de neige, et put prévoir le peu de durée de son œuvre. « La puissance de l'empereur, dit Voltaire, n'était qu'un amas de grandeurs et de dignités entouré de précipices. »

LA MAISON OU JE DEMEURE.

CORPS-DE-LOGIS.

Voy. p. 214.

La main. — Cette extrémité du bras en est la partie la plus curieuse, je ne crois pas qu'il y ait quelque chose d'aussi remarquable dans le monde, et personne n'y fait grande attention. Il est de fait que la plupart des choses très-utiles ou très-intéressantes sont observées superficiellement. Réfléchissez un instant à l'immense utilité de l'eau; quel être peut s'en passer? Cependant nous n'y pensons guère, et surtout nous songeons peu à la reconnaissance que nous devrions ressentir pour un don si précieux.

La main et le poignet contiennent vingt-sept os, dix-neuf dans la première et huit dans le second. Les os de la main ont quelque rapport entre eux, quoiqu'il y en ait de longs et de courts. Les quatre plus longs supportent la paume et se joignent d'un côté au poignet, et de l'autre à la première jointure des doigts; cette jonction se fait, comme dans toutes les autres jointures du corps, par des extrémités cartilagineuses qui permettent un libre mouvement et sont fortement attachées par des ligaments; cette série s'appelle *os métacarpiens.* Les os du poignet se nomment *les os du carpe*. ils sont situés entre le cubitus et le radius, les os du métacarpe, et le premier os du pouce. Ils sont placés l'un à côté de l'autre comme les pierres d'un pavé, seulement ils ne sont pas si serrés; chaque os est garni de son cartilage et soutenu par de fortes ligatures qui l'unissent à son voisin. Tous les os qui composent le poignet ont été nommés par les anatomistes d'après leur ressemblance présumée avec différents objets. La conformation osseuse du poignet est formée comme une voûte dont la convexité répond au dessus de la main. Cette forme ajoute à sa force et à sa souplesse.

Les quatre premiers os des doigts sont les plus longs, les seconds sont plus courts, les derniers encore plus courts, le pouce a un os de moins que les doigts. Toutes les articulations de la main, et il y en a quatorze outre le poignet, sont des jointures comme des charnières qui ne plient que dans une direction. Là où les doigts se réunissent aux os du métacarpe le mouvement est plus libre qu'aux phalanges supérieures et le poignet peut se mouvoir dans tous les sens.

Lorsque les os de la main ne sont pas dépouillés, mais qu'ils sont revêtus de muscles, de tendons, de membranes, de nerfs, d'artères, de veines, recouverts de la peau et terminés par les ongles, le tout présente une forme très-belle; cependant, malgré sa beauté et son utilité, nous ne connaissons que très-imparfaitement cet organe que nous avons constamment sous les yeux. C'est pourtant une partie si importante de notre système qu'un volume assez gros a été écrit sur ce sujet par l'anatomiste anglais Charles Bell. J'en extrais le passage suivant :

« La différence dans la longueur des doigts répond aux mille usages auxquels la main est destinée, comme tenir une baguette, un bâton, une épée, un marteau, une plume ou un crayon, un burin, etc.; dans tous les cas la force et la liberté du mouvement sont admirablement réunies. Rien n'est plus remarquable que la manière dont l'appareil mobile et délicat de la paume et des doigts est mis à l'abri de toute injure. La puissance avec laquelle la main étreint, telle que celle qu'emploie un matelot lorsqu'il enlève tout son corps en s'attachant aux cordages, serait trop forte pour des tendons, des nerfs ou des vaisseaux sans enveloppe : ils seraient déchirés, si chaque partie qui supporte la pression n'était défendue par un coussin de graisse aussi élastique que celle que l'on observe dans le pied du cheval ou du chameau.

Usages de la main. — Il est superflu d'insister sur l'immense utilité de ce merveilleux instrument, et d'énumérer tous les usages de la main qui se rapportent à la vie commune. Il y aurait plus d'intérêt à faire remarquer son importance dans les sciences qui sont la gloire de l'humanité et dans les arts qui en font le charme. Quelle sûreté dans la main de l'artiste qui construit des instruments de précision, ces cercles, ces théodolithes dont les divisions ne sont visibles qu'au microscope! Quelle légèreté, quelle délicatesse dans les doigts qui tendent sans les rompre les fils d'araignée qui se coupent à angle droit dans le champ d'une lunette astronomique!

Examinons le peintre tenant son pinceau. Sa main, guidée par la science du dessin et du coloris, animée par l'inspiration, reproduit sur la toile toutes les formes, toutes les expressions, toutes les couleurs. Et cependant le travail manuel, en quoi consiste-t-il? en une multitude de petits coups de la brosse conduite par cette main intelligente. Le sculpteur qui fouille le bois avec sa gouge, ou taille la pierre avec le ciseau, est un exemple du même genre.

Mais rien ne nous donne une idée plus complète de la perfection du mécanisme de la main que l'exécution de la musique instrumentale. Examinez un artiste qui joue du violon. Ses doigts tombent sur le manche à l'endroit précis indiqué par la note que l'œil aperçoit : l'écart d'un demi-millimètre donne un son qui n'est pas juste; si l'écart s'élève à un millimètre, la note est fausse pour l'oreille la moins exercée. Mais non-seulement les doigts tombent juste en se succédant souvent avec une extrême rapidité, suivant toutes les combinaisons imaginables et en courant, pour ainsi dire, sur les quatre cordes; mais encore la main se déplace sans cesse sur le manche, monte, descend et change de position à chaque instant. Ce n'est pas encore tout : l'autre main tient l'archet, et il faut que les mouvements du bras droit soient d'accord avec ceux de la main gauche, et reproduisent, pour ainsi dire, ceux des doigts avec une exactitude mathématique; car chaque coup d'archet correspond à une note produite par le doigt qui presse la corde. Ajoutez maintenant toutes les modifications de mouvement nécessaires pour produire les *piano* et les *forte*, enfler ou laisser mourir le son, en un mot tout ce qui constitue l'expression musicale, et vous conviendrez que ce mécanisme tient du prodige et dépasse tout ce que l'art humain peut produire de plus parfait. Mais il y a quelque chose de plus étonnant encore : c'est la lecture à première vue, dans laquelle le musicien joue une musique qu'il a sous les yeux pour la première fois, et où il est obligé d'improviser sans préparation tous ces mouvements si compliqués, sans que l'inexorable mesure lui accorde jamais un dixième de seconde de répit ou de réflexion.

Le mécanisme du pianiste n'est pas moins remarquable que celui du violoniste. Comment ne pas admirer ces deux mains occupées, toutes deux faisant en moyenne six à huit notes à la fois, et ces doigts qui se meuvent comme si chacun d'eux était complétement indépendant de tous les autres. On peut juger, en entendant des artistes tels que Thalberg, Dœhler, Liszt ou Chopin, à quel degré d'agilité les doigts peuvent arriver : et ces virtuoses ont poussé le mécanisme au point de jouer, pour ainsi dire, trop vite, c'est-à-dire que l'oreille a de la peine à percevoir nettement des sons qui se succèdent avec tant de rapidité. On

dirait le bruit d'une averse de grêlons tombant et rebondissant sur les vitres qui forment le toit d'une serre chaude. Voilà ce qu'un travail opiniâtre a pu obtenir du mécanisme de la main : et il a obtenu plus encore, car dans la comparaison grossière que nous avons employée il n'y a point cette admirable égalité dans les notes, ni ce *perlé* qui plaît tant à l'oreille (1). Tout ce mécanisme, l'instrumentiste le met au service de son âme et de son intelligence : il traduit ces sensations, ces douleurs, ces joies, ces aspirations pour lesquelles les langues parlées n'ont pas de mots, et qui sont cependant les grands événements de la vie. Si vous voulez voir jusqu'où peut aller l'exécution musicale, observez un pianiste jouant la partition d'un opéra. Il a sous les yeux toute une page ; chaque ligne est la partie d'un instrument; au-dessus est le chant : toutes ces parties de violon, de basse, de hautbois, de clarinette, de basson, etc., etc., écrites dans des clefs différentes, il les réduit à une seule partie de piano ; cette page, il la condense en une seule ligne, et avec ses dix doigts il fait entendre tous les sons d'un orchestre. Les sciences nous offrent des exemples de plus grands efforts de l'esprit humain, de grands travaux accomplis à force de génie et de persévérance ; elles n'en présentent point où tant de facultés physiques et intellectuelles soient en jeu toutes à la fois pour produire instantanément un résultat aussi prodigieux.

Si tu veux toucher tous les côtés du cœur de l'homme, chante la mort et la douleur. Tous la craignent ou la connaissent. La joie est un trésor possédé seulement par quelques élus. RUCKERT.

Un grand écrivain a, pour ainsi dire, un style individuel et incommutable qui ne lui permet pas de garder aisément l'anonyme. VOLTAIRE.

NOTES PRISES DE MA FENÊTRE.

L'OIE FUGITIVE, LE PIGEONNIER, LE CLAPIER.

Voy. p. 117, 367.

J'avais convaincu l'enfant de la possibilité du retour de la fugitive, mais je ne l'avais point consolée. L'histoire de Sanchez plaisait même plus à la mère qu'à la fille, car la façon économique d'élever les oies sur les rives du Don était fort du goût de la fermière. Ce fut elle qui trouva enfin le moyen de faire perdre à Claudine le souvenir de sa favorite.

« Dans nos états, disait la brave femme, il est bon d'habituer de bonne heure les enfants avec les animaux. Destinés à les aimer, à vivre avec eux, il faut qu'ils apprennent à les bien connaître, à les soigner, à les aimer surtout. Ce n'est pas une petite affaire d'ailleurs que de savoir gouverner les bêtes. »

J'eus du mérite à ne pas interrompre la bonne fermière pour approuver sa maxime plus vraie et plus étendue qu'elle-même ne le pensait.

(1) Les nombres suivants donneront une idée exacte de la vitesse obtenue sur le piano.

Vitesse des traits en gammes.

Vitesse ordinaire.	640 notes par minute.
Grande vitesse	896
Vitesse extrême	960
Vitesse des tierces au maximum. . . .	608
des octaves	480
du trille	736

Gamme chromatique.

Vitesse ordinaire	720 notes par minute.
Grande vitesse	800

« Ce n'est pas une petite affaire, poursuivit-elle. Le dicton parmi nous, c'est que, tant vaut la maîtresse, tant vaut le serviteur. Eh bien, je dis, moi, que tant vaut le valet de charrue, tant vaut sa paire de bœufs ; tant vaut le charretier, tant vaut son attelage ; tant vaut la fille de basse-cour, tant vaut sa volaille. C'est l'intérêt de la ferme que Claudine vaille beaucoup, et qu'elle sache conduire le bétail, grand et petit. Au lieu de s'apitoyer tout le long du jour sur le départ de sa Benjamine, il faut qu'elle prenne de nouveaux élèves ; et puisque nos *percheuses* ne lui plaisent plus depuis que Noisette est envolée, je lui donnerai des lapins et des pigeons à soigner. »

Jusqu'alors la fermière s'était peu souciée des uns et des autres : « Les pigeons dépensaient trop de grains pour peu de profit ; c'était de la viande creuse. Les lapins engendraient la saleté et la mauvaise odeur. » Dans sa basse-cour si proprement tenue, elle ne voulait pas introduire les clapiers où pullulent ces animaux, et d'où s'exhalent de pestilentielles vapeurs. Quant aux garennes, il n'en pouvait être question ; jamais le fermier n'eût consenti à s'embarrasser, comme il disait, de pareille *vermine*, lui qui avait eu plus d'un procès avec les gardes des bois voisins, à l'occasion de dégâts causés par les lapins. Ma voisine me consulta : elle avait à cœur de faire une joie à Claudine, et de lui loger ses pigeons et ses lapins proprement et à peu de frais. C'était d'ailleurs un essai. Eh bien, s'il réussissait, le père ne serait peut-être pas toujours si contraire à la chose, et l'on pourrait faire des éducations plus en grand. En attendant, moi qui avais tant de gravures, tant de livres, je devais lui trouver quelque modèle de cage pour les oiseaux, de terrier pour les lapins, qui fût de peu de dépense et qui ne gâtât pas sa basse-cour.

Je crus ne pouvoir mieux la contenter qu'en lui donnant le dessin d'un joli petit édifice construit dans le parc d'un de mes amis, et qui lui sert à la fois de pigeonnier et de clapier.

J'expliquai à la fermière que les palissades sont dressées autour de la margelle d'un puits d'environ 4 toises de diamètre, rempli, jusqu'à 3 pieds au-dessous du sol, d'une terre sablonneuse où les lapins creusent leurs terriers presque à ciel ouvert, tandis que les pigeons couvent dans la petite cage qui surmonte le toit de chaume du gracieux pavillon.

Ma voisine regarda, écouta, questionna, tout en secouant la tête, et répétant que « ces gentillesses-là coûtaient trop ; que c'était bon pour des oisifs. » Ces remarques critiques ne l'empêchèrent cependant pas d'emporter mon dessin, quelques plans que j'avais faits, de s'informer des mœurs des pigeons sauvages, et de ce que je pouvais savoir des habitudes des lapins. Puis il n'en fut plus question ; et j'eus d'autant moins l'occasion de m'informer de ce que devenaient les projets de la bonne femme, que je partis peu après pour un voyage de quelques mois. Ce ne fut qu'à la fin de novembre, qu'ayant repris possession de mon cabinet et de ma fenêtre d'observation, je revis Claudine aussi gaie, aussi alerte que jamais, et je pus m'enquérir de ses nouvelles occupations et de ses nouveaux favoris.

Ma voisine était aussi désireuse de me montrer ce qu'elle avait fait pour les plaisirs de ses enfants et pour l'amélioration de la ferme, que je pouvais être empressé de le voir. Je fus surpris à l'aspect du pigeonnier, fait, à ce qu'elle prétendait, d'après mes indications.

Dans un petit vignoble, proche d'un champ planté de chanvre, en vue des bâtiments de la ferme, elle avait fait disposer ses légères et bizarres constructions. Des tonneaux avaient été enfilés sur des perches qui leur servaient de pivots. Pour préserver le bois de l'humidité, on l'avait peint en blanc : « Les colombes aiment leur couleur, » faisait observer ma voisine. Chaque tonne logeait deux ou trois paires d'oiseaux. La fermière, laissant aux riches édifier les grandes et coûteuses tours rondes ou carrées, avait sagement compris que, pour des oiseaux dont l'instinct est de nicher séparément

dans des trous de roches et de fraîches grottes, et qui, bien que vivant en grandes sociétés, se divisent cependant par couples, plusieurs chaumières valaient mieux qu'un palais, trop souvent hanté des rats et des belettes.

Son *village de pigeons*, comme elle l'appelait, promettait de devenir charmant, même pour les yeux, lorsque la vigne croissante, s'accrochant aux pivots qui portaient ces espèces de cages rondes, irait les festonner de ses guirlandes de pampres. Les inventions pour le bien-être des pigeons avaient été multipliées, grâce à Claudine et à ses sœurs qui rivalisaient de zèle. Les nids étaient en terre vernissée, lavés à chaque ponte nouvelle; des pelotes faites de mortier, de gravats, de salpêtre, mêlés de farine, de vesce, de grains de cumin, de sel gris, de piments et de diverses semences odorantes, étaient placées dans chaque tonneau, pour être becquetées par les pigeons et leur faire aimer le logis. Un clayon d'un treillis serré, qui s'enlevait aisément par-dessous, servait à nettoyer chaque tonne.

Ce fut alors le tour de la fermière de me raconter le profit qu'elle tirerait de la *colombine* (la fiente des pigeons), engrais puissant qui, affaibli par l'eau et les mélanges, distribué avec économie, double le produit des chènevières, détruit la mousse, les joncs, fait pousser en abondance la bonne herbe, et dont une trentaine de livres jetées au fond des tonneaux d'arrosage sert à guérir les arbres fruitiers qui dépérissent, et fait prospérer les potagers. La nourriture des pigeons était variée de façon à rassurer le fermier sur la consommation du blé. Indépendamment des criblures de grain, on régalait les oiseaux de chènevis, de graines de tournesol, de celles de l'ivraie qu'ils aiment beaucoup; le froment se trouvait purgé, grâce à eux et aux soins des enfants, de ces semences dangereuses réservées désormais aux pigeons. Des graines de colza, de navette, quantité de semences de diverses crucifères, d'ombellifères et de légumineuses, servaient aussi à les engraisser. Enfin les beaux oiseaux étaient devenus les favoris non-seulement de la fermière, mais aussi de son mari; et nous eûmes peine à quitter le village des pigeons pour gagner la citadelle des lapins.

Pour loger ceux-ci, on avait utilisé une vieille citerne, protégée tout autour par une espèce de margelle surmontée d'un rebord d'ardoises, et à demi remplie de sable mêlé de terre, que les enfants se plaisaient à recouvrir de mottes de gazon et de serpolet. C'est dans cette espèce d'étroite garenne que les lapins creusaient à plaisir leurs souterrains. Au-dessus, dans une caisse à part, les mères nourrissaient leurs petits. La fermière me conta avec ravissement comment le mâle, qui déteste les lapereaux et qui les tuerait si on le laissait en approcher tandis qu'ils tètent leur mère, les prend en amour aussitôt qu'ils sont sevrés, les reconnaît, les caresse, se plaît à les voir brouter l'herbe que la mère leur apporte. Il soulève ses petits entre ses pattes, lustre leur poil, lèche leurs yeux. « C'est vraiment gentil à voir ! »

Ma chère bonne voisine sympathisait avec cette tendresse paternelle de façon à faire plaisir. Je songeais que le souvenir du jour où elle avait mis son premier enfant dans les bras du père se réveillait en elle. Ces joies simples que Dieu a rendues communes à la plupart des créatures de ses mains, cette langue universelle de joie sensitive que parle tout ce qui a vie, remue en nous je ne sais quelle émotion qui a quelque chose de céleste. Je regardais donc la bonne femme avec attendrissement, lorsqu'un cri étouffé, parti d'une petite cour voisine où Claudine était allée distribuer du grain à quelques volailles, attira notre attention, et nous y courûmes.

La petite fille, la tête renversée, regardant en l'air les mains levées, criait : « Là, là! c'est elle; je suis sûre que c'est elle! »

A force de regarder dans la direction qu'elle indiquait, je crus distinguer un vol d'oiseaux disposés en triangle. Mais quel rêve d'enfant, quel pressentiment ou quelle aveugle confiance dans l'espoir que je ne lui avais donné que pour la consoler, pouvait faire imaginer à Claudine que Noisette faisait partie de ce groupe voyageur? Cependant elle le croyait, elle le croyait fermement.

Les oiseaux approchaient, et s'arrêtèrent au-dessus de nos têtes. Tous nous regardions immobiles. Il me sembla en voir quelques-uns se détacher des autres et descendre vers nous. Claudine ne fut plus la seule à croire que Noisette se souvenait de son ancien logis.

C'étaient bien trois oies qui volaient à portée de la vue et décrivaient de grands cercles au-dessus des bâtiments de la ferme. Peu à peu elles se rapprochèrent; enfin elles descendirent aux pieds de la petite fille.

Oui, c'était Noisette! c'était son cri de joie quelque peu



Modèle d'un Pigeonnier-Clapier.

rauque, c'était sa danse grotesque autour de sa jeune maîtresse. La fermière en restait sans voix. Jugez! l'élève de Claudine ramenait une couvée de deux oisons tout élevés, une race sauvage, une race nouvelle!

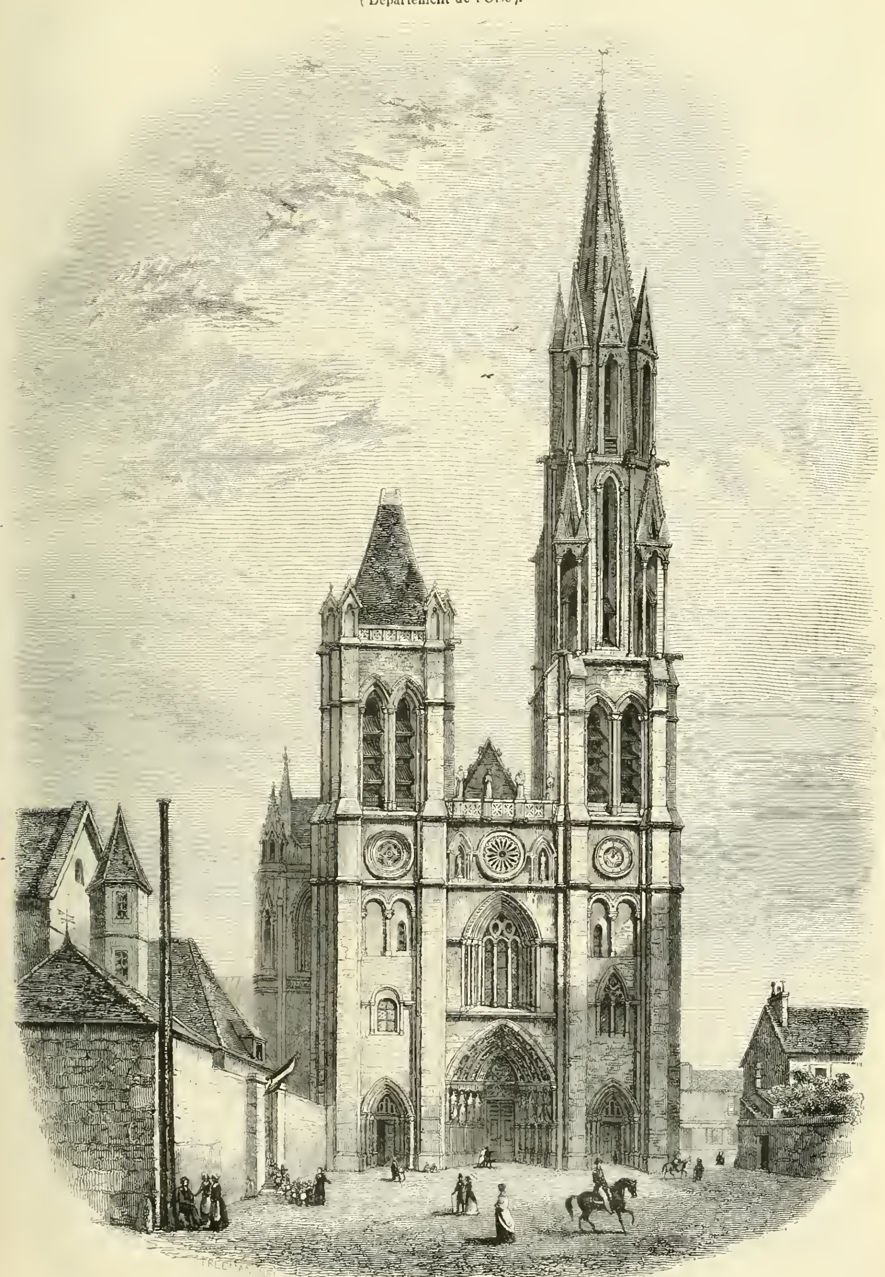
Les transports de l'oiseau et de l'enfant, c'est ce que je renonce à décrire, mais ce que je considérai avec ravissement. Qu'y a-t-il de plus communicatif et de plus doux que ces rustiques et innocents plaisirs!

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

SENLIS

(Département de l'Oise).



Vue de la cathédrale de Senlis.

Après la pacification des Gaules, sous Auguste, on traça une magnifique voie qui reliait le nord au midi de la Gaule. C'est sur un des points de cette route que fut fondée la ville de Senlis, qui n'était auparavant qu'une bourgade. Elle porta d'abord le nom d'*Augustomagus*. Le petit peuple dont elle fut la capitale était appelé *Sylvanectes*, des forêts au milieu desquelles il vivait (*sylvie nectitus*). La ville fut entourée de murs par Posthume, au milieu du troisième siècle. On y trouvait un temple magnifique dédié aux faux dieux. Saint Rieul ou Régulus y prêcha le christianisme dès la fin du premier siècle, disent quelques chroniques. Après l'établissement des Francs dans les Gaules, Senlis fut une des premières villes que ces peuplades occupèrent. On y battait monnaie sous les Mérovingiens. Les rois carlovingiens y avaient un palais où Pépin, roi d'Aquitaine, fut enfermé en 853. Charles le Chauve y fit aussi détenir son fils Carloman qui s'était révolté contre lui. A cette époque, le comté de Senlis devint héréditaire dans la branche cadette des comtes de Vermandois. Les bourgeois de Senlis reçurent une charte de commune en 1173; Philippe-Auguste la confirma en 1201. Ce prince, après son mariage avec Élisabeth de Hainaut, à Reims, en 1180, vint à Senlis célébrer ses noces. Senlis eut à souffrir des troubles de la Jacquerie, au milieu du quatorzième siècle, ainsi que des guerres du siècle suivant. Les Bourguignons s'en emparèrent plusieurs fois, et la ruinèrent. Le roi voulut la réduire en 1418; mais il échoua, après un long siége; elle ne rentra en son pouvoir qu'en 1429. La coutume de Senlis fut rédigée en 1497 et réformée en 1539. Cette ville refusa de prendre part aux troubles de la ligue; cependant les ligueurs s'en emparèrent en 1589, mais ils en furent bientôt expulsés, et, ayant essayé d'y rentrer, ils furent graudement maltraités par les troupes du roi. Plusieurs autres tentatives n'eurent pas plus de succès.

Senlis était, avant 1789, le siége d'un évêché suffragant de Reims, avec le titre de comté; la ville avait, outre le chapitre cathédral, deux collégiales, sept paroisses et plusieurs autres établissements religieux. Senlis était aussi le chef-lieu d'un bailliage présidial, d'une maîtrise des eaux et forêts, d'un tribunal d'élection, d'un grenier à sel, d'une subdélégation de l'intendance de Paris, etc.

Cette ville était autrefois très-fortifiée : on y voit encore des vestiges de murs romains. Le vieux château a conservé des ruines considérables; il date du treizième siècle. La cathédrale est un édifice remarquable, qui date, en grande partie, du douzième siècle. Elle est d'un beau gothique; la flèche est surtout d'une grande hardiesse.

Beaumé, chimiste distingué, et de Villebrune, savant orientaliste, sont nés à Senlis (1).

(1) Géographie départementale, classique et administrative de la France, par MM. Badin et Quantin.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

Voy. p. 2, 36, 74, 102, 126, 133, 150, 158, 191, 206, 229, 233, 245, 277, 285, 326, 330, 354, 365.

DÉCEMBRE.

Le 30 au soir. — J'étais au lit, à peine délivré de cette fièvre délirante qui m'a tenu si longtemps entre la vie et la mort. Mon cerveau affaibli faisait effort pour reprendre son activité; la pensée se produisait encore incomplète et confuse, comme un jet lumineux qui perce les nuages; je sentais, par instant, des retours de vertige qui brouillaient toutes mes perceptions et confondaient les images; je flottais pour ainsi dire entre des alternatives d'égarement et de raison.

Par instant tout m'apparaissait clairement, comme ces perspectives qui s'ouvrent devant nous par un temps serein, du haut de quelque montagne élevée. Nous distinguons les eaux, les bois, les villages, les troupeaux, jusqu'au chalet posé aux bords du ravin; puis, subitement, une rafale chargée de brumes arrive, et tout se confond!

Ainsi livré aux oscillations d'une lucidité mal reconquise, je laissais mon esprit en suivre tous les mouvements sans vouloir distinguer la réalité de la vision. Il glissait doucement de l'une à l'autre; la veille et le rêve se suivaient de plain pied!

Or, tandis que j'errais dans cette incertitude, voici que, devant moi, au-dessous de la pendule dont le pouls sonore mesure les heures, une femme m'est apparue!

Le premier regard suffisait pour faire comprendre que ce n'était point là une fille d'Ève. Son œil avait l'éclat mourant d'un astre qui s'éteint, et son visage la pâleur d'une sublime agonie. Revêtue de draperies de mille couleurs où se jouaient les teintes les plus joyeuses et les plus sombres, elle tenait à la main une couronne effeuillée.

Après l'avoir contemplée quelques instants, je lui ai demandé son nom et ce qu'elle faisait dans ma mansarde. Ses yeux, qui suivaient l'aiguille de la pendule, se sont tournés de mon côté, et elle a répondu :

— Tu vois en moi l'année qui va finir; je viens recevoir tes remercîments et tes adieux.

Je me suis dressé sur mon coude avec une surprise qui a bientôt fait place à un amer ressentiment.

— Ah! tu veux être remerciée, me suis-je écrié; mais voyons pour cela ce que tu m'as apporté!

Quand j'ai salué ta venue, j'étais encore jeune et vigoureux! tu m'as retiré chaque jour quelque peu de mes forces, et tu as fini par m'envoyer la maladie! Déjà, grâce à toi, mon sang est moins chaud, mes muscles sont moins fermes, mes pieds moins agiles, mes sensations moins promptes. Tu as déposé dans mon sein tous les germes des infirmités; là où croissaient les fleurs de l'été de la vie, tu as méchamment semé les orties de la vieillesse.

Et comme si ce n'était pas assez d'avoir affaibli mon corps, tu as aussi amoindri mon âme; tu as éteint en elle les enthousiasmes des jeunes années; elle est devenue paresseuse et craintive. Autrefois ses regards embrassaient généreusement l'humanité entière, tu l'as rendue myope et elle ne voit plus rien au delà d'elle-même.

Voilà ce que tu as fait de mon être : quant à ma vie, regarde à quelle tristesse, à quel abandon, à quelles misères tu l'as réduite!

Depuis tant de jours que la fièvre me retient cloué sur ce lit, qui a pris soin de cet intérieur qui faisait ma joie? Ne vais-je point trouver mes armoires vides, ma bibliothèque dégarnie, toutes mes pauvres richesses perdues par la négligence ou l'infidélité? Où sont les plantes que je cultivais, les oiseaux que j'avais nourris? Tout a disparu! ma mansarde est défleurie, muette, solitaire!

Revenu seulement depuis quelques instants à la conscience de ce qui m'entoure, j'ignore même qui m'a veillé pendant ces longues souffrances. Sans doute quelque mercenaire reparti quand mes ressources auront été épuisées.

Et qu'auront dit de mon absence les maîtres auxquels je devais mon travail? A ce moment de l'année où les affaires sont plus pressantes, auront-ils pu se passer de moi, l'auront-ils voulu? Peut-être suis-je déjà remplacé à ce petit bureau où je gagnais le pain de chaque journée! Et c'est toi, toi seule, méchante fille du temps, qui m'auras apporté tous ces désastres : force, santé, aisance, travail, tu m'as tout enlevé; je n'ai reçu de toi qu'insultes ou dommages, et tu oses encore réclamer ma reconnaissance!

Ah! meurs, puisque ton jour est venu; mais meurs méprisée et maudite; et puissé-je écrire sur ta tombe l'épitaphe que le poëte arabe grava sur celle d'un roi :

« Passant, réjouis-toi; celui que nous avons enterré ici » ne peut plus revivre. »

. . . .

Je viens d'être réveillé par une main qui prenait la

mienne ; et, en ouvrant les yeux, j'ai reconnu le médecin.

Après avoir compté les pulsations du pouls, il a hoché la tête, s'est assis aux pieds du lit et m'a regardé en se grattant le nez avec sa tabatière.

J'ai su depuis que c'était un signe de satisfaction chez le docteur.

— Eh bien! nous avons donc voulu nous faire enlever par la camarde? m'a dit M. Lambert de son ton moitié jovial, moitié grondant. Peste! comme on y allait de bon cœur! Il a fallu vous retenir à deux bras, au moins!

— Ainsi vous avez désespéré de moi, docteur? ai-je demandé un peu saisi.

— Du tout, a répondu le vieux médecin ; pour désespérer quelquefois il faudrait avoir habituellement de l'espoir, et je n'en ai jamais. Nous ne sommes que les instruments de la Providence, et chacun de nous devrait dire comme Ambroise Paré : « Je le pansai, Dieu le guérit. »

— Qu'il soit donc béni ainsi que vous, me suis-je écrié, et puisse la santé me revenir avec la nouvelle année!

M. Lambert a haussé les épaules.

— Commencez par vous la demander à vous-même, a-t-il repris brusquement; Dieu vous la rend, c'est à votre sagesse et non au temps de la conserver. Ne dirait-on pas que les infirmités nous viennent comme une pluie ou comme un rayon du soleil, sans que nous y soyons pour quelque chose? Avant de se plaindre d'être malade, il faudrait prouver qu'on a mérité de se bien porter.

J'ai voulu sourire ; mais le docteur s'est fâché.

— Ah! vous croyez que je plaisante, a-t-il repris en élevant la voix ; mais dites-moi un peu qui de nous donne à sa santé l'attention qu'il donne à sa fortune? Économisez-vous vos forces comme vous économisez votre argent? évitez-vous les excès ou les imprudences avec le même soin que les folles dépenses ou les mauvais placements? avez-vous une comptabilité ouverte pour votre tempérament comme pour votre industrie? cherchez-vous chaque soir ce qui a pu vous être salutaire ou malfaisant, avec la prudence que vous apportez à l'examen de vos affaires? Vous-même qui riez, n'avez-vous pas provoqué le mal par mille extravagances?

J'ai voulu protester en demandant l'indication de mes extravagances ; le vieux médecin a écarté tous ses doigts, et s'est mis à les compter l'une après l'autre.

— *Primo*, s'est-il écrié, manque d'exercice! Vous vivez ici comme le rat dans son fromage, sans air, sans mouvement, sans distractions. Par suite, le sang circule mal, les humeurs s'épaississent, les muscles inactifs ne réclament plus leur part de nutrition ; l'estomac s'allanguit et le cerveau se fatigue.

Secundo. Nourriture irrégulière. Le caprice est votre cuisinier, l'estomac un esclave qui doit accepter ce qu'on lui donne, mais qui se venge sournoisement comme tous les esclaves.

Tertio. Veilles prolongées! Au lieu d'employer la nuit au sommeil, vous la dépensez en lectures ; votre alcôve est une bibliothèque, votre oreiller un pupitre! A l'heure où le cerveau fatigué demande du repos, vous le conduisez à une orgie, et vous vous étonnez de le trouver endolori le lendemain.

Quarto. La mollesse des habitudes! Enfermé dans votre mansarde, vous vous êtes insensiblement entouré de mille précautions douillettes. Il a fallu des bourrelets pour votre porte, un paravent pour votre fenêtre, des tapis pour vos pieds, un fauteuil ouaté de laine pour vos épaules, un poêle allumé au premier froid, une lampe à lumière adoucie, et, grâce à toutes ces précautions, le moindre vent vous enrhume, les siéges ordinaires vous exposent à des courbatures, et il vous faut des lunettes pour supporter la lumière du jour. Vous avez cru conquérir des jouissances, et vous n'avez fait que contracter des infirmités.

Quinto....

— Ah! de grâce, docteur, assez! me suis-je écrié. Ne poussez pas plus loin l'examen ; n'attachez pas à chacun de mes goûts un remords.

Le vieux médecin s'est gratté le nez avec sa tabatière.

— Vous voyez, a-t-il dit plus doucement en se levant, vous fuyez la vérité, vous reculez devant l'enquête! preuve que vous êtes coupable : *Habemus confitentem reum!* mais au moins, mon cher, n'accusez plus les quatre saisons, à l'exemple des portières.

Là-dessus il m'a encore tâté le pouls, et il est parti en déclarant que son ministère était fini, et que le reste me regardait.

La suite à une prochaine livraison.

L'HOMME ET LA FEMME.

Par Krumacher.

Lorsque le père de l'humanité et la mère des vivants furent chassés de l'Éden, ils pleurèrent longtemps et se dirent entre eux :

— Comment accomplirons-nous maintenant notre destinée sur la terre? qui nous guidera?

Alors ils s'avancèrent vers le chérubin qui gardait l'entrée du Paradis. Ève s'appuyait sur Adam, et elle se cacha derrière son épaule lorsqu'ils parurent devant le gardien céleste.

Adam dit au chérubin, d'un ton de prière :

— Maintenant les messagers de Dieu ne marcheront plus devant nous, puisque nous sommes devenus impurs ; prie donc le Créateur du monde qu'il nous envoie un de ses anges, ou seulement une étoile qui puisse nous conduire.

Le chérubin répondit :

— L'homme a son étoile en lui-même, et, malgré le péché, cette étoile brillera toujours plus grande et plus pure que celles qui errent dans les cieux. C'est donc à toi de la suivre.

Mais Adam l'implora de nouveau, et dit :

— O serviteur de Jéhovah, donne-nous une image apparente que nous puissions regarder ; car celui qui s'est une fois écarté du droit chemin trouve son cœur obscur et muet; la voix du dedans ne se fait plus entendre.

Alors l'ange pensif dit à Adam :

— Lorsque l'Éternel te forma de la poussière de la terre et souffla sur toi l'haleine de vie, tu levas la tête vers le ciel et ton premier regard se dirigea vers le soleil ; que le soleil soit donc ton modèle. Il commence sa tâche avec une face radieuse ; il ne s'incline ni à droite, ni à gauche ; il apporte la bénédiction partout où il passe ; il se rit de l'orage qui éclate à ses pieds, et, après la lutte, il se montre plus beau et dispense plus de biens. Homme, que ce soit l'image de ton voyage sur la terre!

Alors la gracieuse mère des vivants s'approcha tremblante du messager céleste :

— Donne-moi aussi, dit-elle, une parole d'enseignement et de consolation. Comment la faible femme pourrait-elle élever son regard jusqu'au soleil et en suivre le cours!

Ainsi parla Ève ; et le chérubin eut pitié de la femme ; il tourna vers elle un visage souriant, et lui dit :

— Lorsque l'Éternel te forma aux rayons du soleil couchant, tes yeux ne s'élevèrent pas jusqu'au ciel ; mais ils s'abaissèrent sur les fleurs de l'Éden, et le premier son que ton oreille entendit fut le murmure de la source. Que ton œuvre soit semblable à l'œuvre de la nature! silencieusement elle produit tout ce qui est grand et beau ; tout germe dans son sein ; elle fait naître la fleur et le fruit, et elle se pare de ce qu'elle a mis au jour. Faible femme, voilà ton modèle.

Puis l'ange ajouta, en s'adressant à l'homme et à la femme :

— Que votre union soit aussi sincère et aussi complète que celle du ciel et de la terre!

ATELIER DE NOS JOURS.

A la vue de l'atelier du sculpteur florentin Bandinelli (p. 348), nous opposons aujourd'hui, comme comparaison historique, celle d'un atelier d'artistes contemporains.

Autant on remarque de dignité, d'application et de silence dans le premier, autant on retrouve ici de sans-façon, de légèreté et de bruit.

Tandis qu'un artiste peint, qu'un autre modèle, les élèves et les amis fument en causant, agacent un king-charles,



Intérieur de l'atelier d'un artiste au dix-neuvième

jouent de la guitare ou s'exercent à l'escrime du bâton. Que devient l'inspiration au milieu de cette agitation? ce qu'elle peut. Si, effrayée ou étourdie, elle s'échappe, l'ébauchoir et le pinceau continuent l'œuvre, la main se passe de l'âme, et continue à couvrir la toile d'une image vide de pensée.

On a reproché souvent à notre art moderne de manquer d'élévation et surtout de profondeur; on s'est plaint d'y trouver le reflet superficiel de toutes les préoccupations du moment, d'y voir, pour ainsi dire, un journal tracé sur la toile ou taillé dans le marbre. On a mis en regard ces grandes

écoles de Flandre, d'Espagne et surtout d'Italie, où l'art ne cherche de ressources que dans sa propre essence, et ne relève que de lui-même ; on a cité ces sujets vingt fois répétés par les grands maîtres avec une persistance d'observation, un amour de la forme et de la couleur qui n'avaient besoin d'être renouvelés ni par le changement continuel de la composition, ni par son rapport avec les mobilités de la mode ou des événements ; on a fait observer enfin qu'alors la sculpture et la peinture inspiraient la société et l'initiaient à leurs sublimités comme des reines qui ouvrent leurs



siècle. (Voy. un Atelier au seizième siècle, p. 348, 349.)

palais à la foule, tandis qu'aujourd'hui elles reçoivent l'impulsion de cette foule elle-même, et, le plus ordinairement, ne font que traduire ses sensations vulgaires du jour. Après avoir été les souveraines de l'opinion, elles en sont devenues les ouvrières.

Beaucoup de causes, sans doute, ont contribué à ce résultat ; mais parmi elles on ne peut omettre le changement des habitudes si énergiquement constaté par les deux intérieurs d'atelier qu'il nous a paru intéressant de mettre en comparaison l'un de l'autre.

En livrant leur atelier aux turbulences de l'oisiveté, aux causeries sans but, au bruit des visiteurs, nos artistes leur ont ôté, en même temps, la puissance inspiratrice et le respect du vulgaire. Le sanctuaire a glissé vers l'estaminet. Ouvert à tout venant, il a perdu ce caractère spécial et un peu mystérieux qui l'isolait dans l'art ; il est devenu, pour ainsi dire, la chambre obscure du monde, et en a décalqué, heure par heure, les esquisses fugitives. L'artiste, privé du recueillement indispensable à l'invention, s'est abandonné à des improvisations que recommandent la facilité et la grâce, mais où l'on cherche en vain ce qui éternise les créations.

La pensée peut naître au milieu du tumulte, mais elle ne se féconde que dans la solitude : c'est là que l'étude en développe toutes les fibres, en fait épanouir toutes les fleurs. Pour pénétrer profondément dans un art, il faut en faire l'objet sérieux de la vie, y rapporter toutes ses observations, en déduire toutes les conséquences, y creuser et fouiller sans cesse, comme le mineur dans son filon.

C'est aussi le seul moyen d'arriver à l'originalité qui n'est que l'expression de notre personnalité la plus intime. Pour communiquer cette personnalité, il faut d'abord la connaître, et pour la connaître, il faut l'avoir longtemps méditée. Les rapports trop multipliés avec le monde futile nous empêchent de nous chercher nous-mêmes ; ils nous en ôtent le goût. Notre esprit, sans cesse en contact avec les esprits vulgaires, perd son empreinte et tombe au rang de cette menue monnaie intellectuelle qui a cours partout, mais qui n'enrichit personne.

CHATEAUBRIAND.

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE.

Voy. p. 73.

Une station de Chateaubriand à l'île Saint-Pierre de Miquelon nous a valu le charmant épisode de la marinière qui attend son fiancé Guillaume en herborisant du *thé naturel* sur les caps.

Chateaubriand vit Baltimore et Philadelphie, où il dîna chez le général Washington. Le parallèle qu'il fait de ce fondateur de l'indépendance américaine avec Napoléon, a une grandeur sobre et un bon sens austère qui semble sortir des habitudes de son génie. « Washington, dit-il, a été le représentant des besoins, des idées, des lumières, des opinions de son époque ; il a secondé au lieu de contrarier le mouvement des esprits. Il a voulu ce qu'il devait vouloir, la chose même à laquelle il était appelé. De là la cohérence et la perpétuité de son ouvrage. Cet homme qui frappe peu, parce qu'il est dans des proportions justes, a confondu son existence avec celle de son pays ; sa gloire est le patrimoine de la civilisation ; sa renommée s'élève comme un de ces sanctuaires publics où coule une source féconde et intarissable. »

Chateaubriand se rend ensuite à New-York et à Boston. Il n'avait point tardé à reconnaître que pour entreprendre avec quelque chance de succès la découverte du passage nord, il fallait d'abord étudier les langues des peaux rouges, s'acclimater, acquérir les connaissances des coureurs de bois. Il commença en conséquence ses pérégrinations par le Niagara.

Cette partie des *Mémoires d'outre-tombe* est pleine de descriptions splendides, d'impressions poétiques et d'anecdotes dont quelques-unes rappellent Sterne, avec plus de coloris et d'ampleur. Dans une forêt près du Mohawk, Chateaubriand rencontra un petit Français poudré et frisé, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, qui faisait danser *Madelon Friquet* à une peuplade d'Iroquois. M. Violet était maître de danse chez les Indiens ! En parlant d'eux, il disait toujours : Ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses. Tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, il criait aux Iroquois : *A vos places !* Et toute la troupe sautait comme une bande de démons.

Après avoir visité le lac des Onondagas, la rivière Genese et la grande cataracte où il se casse le bras, Chateaubriand apprend sur l'Ohio l'arrestation de Louis XVI à Varennes, et se décide à revenir en France, qu'il aborde en faisant naufrage. Il va rejoindre sa mère à Saint-Malo, où il épouse mademoiselle de Lavigne. Un des oncles maternels de cette dernière, M. de Vauvert, qui était ardent démocrate, attaqua ce mariage fait sans son consentement par un prêtre non assermenté, avec une jeune fille mineure. Chateaubriand fut poursuivi pour rapt et violation de la loi ; mais le tribunal jugea l'union légime.

Ainsi déclaré bien marié, il se prépara à aller rejoindre seul l'armée des émigrés.

En passant à Paris, il fit la connaissance de l'abbé Barthélemy, l'auteur du Voyage d'Anacharsis, et de Saint-Ange, le traducteur d'Ovide, versificateur de talent, mais qui, selon l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, « se tenait à quatre pour n'être pas bête, et ne pouvait s'en empêcher. » Il aperçut aussi Marat, Danton, Camille Desmoulins, Fable d'Églantine.

Cependant il avait réussi à emprunter deux mille francs pour quitter la France ; il fut entraîné par un ami dans une maison où l'on jouait, et en sortit n'ayant plus que quinze cents francs dans un portefeuille qu'il oublia sur le coussin d'un fiacre. Après deux jours de courses, il le retrouva entre les mains d'un récollet ; enfin, le 15 juillet, il partit pour Lille, d'où il rejoignit l'armée des princes à Trèves.

On ne voulait pas d'abord l'y admettre. On répétait qu'il arrivait trop tard, que la cause était gagnée ! L'armée de la révolution désertait en masse ; avant un mois les émigrés devaient être à Paris ! Enfin pourtant, grâce à son cousin Armand, on lui permit de prendre part à la victoire assurée de la noblesse !

L'armée des émigrés, commandée par le prince de Condé, était composée de gentilshommes de tout âge et de toutes provinces, qui servaient comme simples soldats. Les anciens officiers de marine s'étaient mis dans la cavalerie ; les jeunes gens du tiers, qui avaient suivi l'émigration, composaient une compagnie à part, et revêtue d'un autre uniforme. « Des hommes attachés à la même cause, dit Chateaubriand, et exposés aux mêmes dangers, perpétuaient leurs inégalités par des signalements odieux : les vrais héros étaient les soldats plébéiens, puisque aucun intérêt personnel ne se mêlait à leur sacrifice. »

L'armement des émigrés était pitoyable ; l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* fit toute la campagne « avec un fusil dont le chien ne s'abattait pas ! »

Le siége de Thionville échoua ; l'armée royaliste entra à Verdun, qu'elle fut bientôt forcée de quitter. Le découragement gagnait tout le monde ; la maladie décimait les rangs ; il fallut se disperser. Chateaubriand voulait gagner Ostende, où il espérait s'embarquer pour Jersey, afin de rejoindre les royalistes de Bretagne. Déjà blessé à la cuisse, et miné par la fièvre, il fut attaqué d'une petite vérole confluente qui rentrait et sortait alternativement, selon les impressions de l'air. Ce fut dans cet état qu'il commença à pied un voyage de deux cents lieues avec dix-huit francs !

En profitant des charrettes de paysans, et couchant dans les granges, il atteignit Flamizoul et Bellevue ; là son mal s'aggrava, et il resta mourant dans un fossé. Les conducteurs des fourgons du prince de Ligne l'y relevèrent et le conduisirent à Namur. Descendu à la porte de la ville, il reçut en aumône, des soldats qui la gardaient, un morceau de pain noir et un peu de brandevin au poivre. Il ne pouvait traverser les rues qu'en s'appuyant aux maisons. Les femmes, touchées de pitié, sortaient pour lui donner le bras et l'aider à marcher. — Il est blessé, disaient les unes. — Il a la petite vérole, s'écriaient les autres. Et elles écartaient leurs enfants ; elles voulaient le conduire à l'hôpital ; mais il refusa et remonta dans les fourgons qui le déposèrent à Bruxelles. Tous

les hôteliers refusèrent de le recevoir. « Mes cheveux, dit-il, pendaient sur mon visage masqué par ma barbe et mes moustaches; j'avais la cuisse entourée d'un torchis de foin ; par-dessus mon uniforme en luques, je portais la couverture de laine des Namuriennes, nouée à mon cou en guise de manteau. Le mendiant de l'Odyssée était plus insolent, mais n'était pas si pauvre que moi. »

Enfin il rencontre son frère le comte de Chateaubriand qui lui trouva un logement et lui envoya un médecin; mais il ne voulut pas attendre la guérison ; il s'embarqua à Ostende avec d'autres compagnons d'infortune dans un petit navire où on les coucha à fond de cale sur les galets qui servaient de lest. En arrivant à Guernesey, on crut qu'il allait rendre le dernier soupir. Le capitaine le fit descendre sur le quai ; on l'assit au soleil, le dos appuyé contre le mur, la tête tournée vers la pleine mer. La femme d'un pilote anglais qui vint à passer fut attendrie, et le fit porter chez elle, où elle lui prodigua les plus tendres soins. « Le lendemain, on me rembarqua. Mon hôtesse pleurait presque en se séparant de son malade. Les femmes ont un instinct céleste pour le malheur. Ma blonde et belle gardienne, qui ressemblait à une figure des anciennes gravures anglaises, pressait mes mains bouffies et brûlantes dans ses fraîches et longues mains; j'avais honte d'approcher tant de disgrâces de tant de charmes. »

Il aborda enfin à Jersey, où habitait son oncle Bédée, chez lequel il fut recueilli et traité. Mais là aussi le besoin se faisait sentir : Chateaubriand ne voulait point alourdir les charges de la famille exilée, et partit à moitié guéri pour Londres avec trente louis que lui avait envoyés sa famille de Bretagne.

Il y trouva une colonie d'émigrés qui vivait comme elle pouvait en faisant des modes, en revendant du charbon et en enseignant le français qu'elle ne savait pas. Pelletier, l'un des principaux rédacteurs des *Actes des apôtres*, procura à Chateaubriand des traductions et un imprimeur pour l'*Essai historique* dont il avait l'idée depuis quelque temps. Mais ces ressources furent insuffisantes et passagères. Il logeait avec Hingant, ancien conseiller au parlement de Bretagne, alors aussi dénué que lui. Ils eurent beau réduire leur dépense et économiser sur la faim, le dernier schelling disparut.

Chateaubriand, qui écrit ces souvenirs en 1822 à Londres, où il est alors ambassadeur, raconte qu'ils vécurent cinq jours avec de l'eau chaude sucrée et un pain de deux sous. « La faim me dévorait, j'étais brûlant; le sommeil m'avait fui; je suçais des morceaux de linge que je trempais dans l'eau ; je mâchais de l'herbe et du papier. Quand je passais devant des boutiques de boulanger, mon tourment était horrible. Par une rude soirée d'hiver, je restai deux heures planté devant un magasin de fruits secs et de viandes fumées, avalant des yeux tout ce que je voyais ; j'aurais mangé non-seulement les comestibles, mais leurs boîtes, paniers et corbeilles. » Le matin du cinquième jour, rentrant à demi mort d'inanition, il trouva son ami Hingant dans le délire, et qui s'était donné un coup de canif au sein. Il avait jusqu'alors refusé l'aumône que le gouvernement faisait aux émigrés français. Il céda enfin et écrivit à M. de Barentin. Les parents de Hingant avertis, accoururent, et presque au même instant, quarante écus arrivèrent de Bretagne. L'exilé « crut voir tout l'or du Pérou ! »

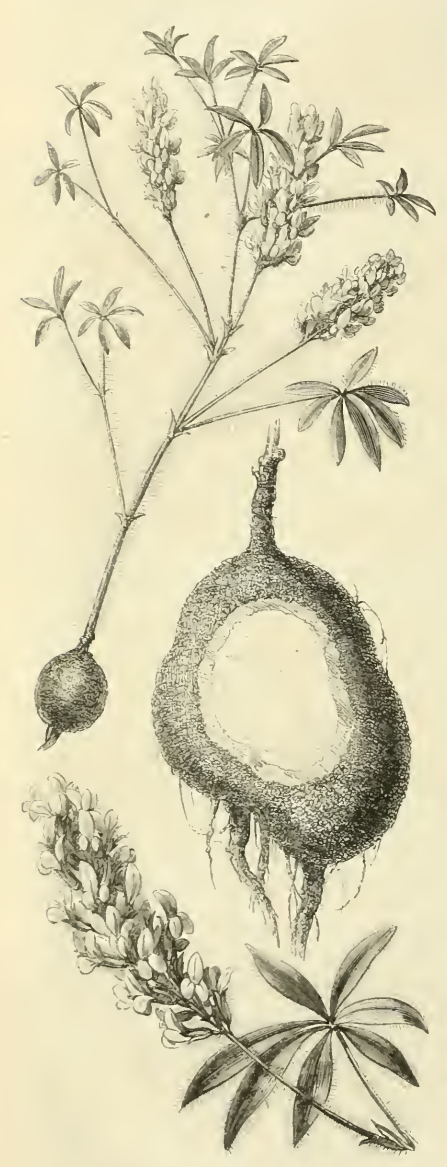
Il reprit son travail de l'*Essai historique* dans une petite mansarde donnant sur un cimetière, où il fut bientôt rejoint par son cousin La Bouëtardais. « La Bouëtardais était, ainsi que Hingant, conseiller au parlemant de Bretagne. Il ne possédait pas un mouchoir pour s'envelopper la tête ; mais il avait déserté avec armes et bagages, c'est-à-dire qu'il avait emporté son bonnet carré et sa robe rouge, et il couchait *sous la pourpre* à mes côtés. Facétieux, bon musicien, ayant la voix belle, quand il ne dormait pas, il s'asseyait tout nu sur son lit de sangles, mettait son bonnet carré et chantait des romances en s'accompagnant d'une guitare qui n'avait que trois cordes. »

Cette gaieté des émigrés était entretenue par leurs illusions. « Toutes les victoires de la république, dit Chateaubriand, étaient transformées par eux en défaites, et si par hasard on doutait d'une restauration immédiate, on était déclaré jacobin. Deux vieux évêques qui avaient un faux air de la mort se promenaient au printemps dans le parc Saint-James : — Monseigneur, disait l'un, croyez-vous que nous soyons en France au mois de juin ? — Mais, monseigneur, répondait l'autre, après avoir mûrement réfléchi, je n'y vois pas d'inconvénient. »

LA PICQUOTIANE.

Le *Psoralea esculenta* est une plante alimentaire, entièrement nouvelle pour nos cultures, et récemment introduite en France par M. Lamare-Picquot. C'est au centre de l'Amérique septentrionale, dans les steppes, que ce naturaliste voyageur en a été recueillir les graines et les plants. A la fin du mois de mai 1848, il s'embarqua à Boulogne pour l'Angleterre, puis à Liverpool, sur un navire à vapeur qui, en seize jours, le conduisit à New-York, où il arriva le 24 juin. De ce port, il se dirigea immédiatement vers l'ouest, par la rivière l'Hudson et le lac Érié jusqu'à Détroit. Parti de ce lieu le 29 juin, il traversa le Michigan, l'Indiana, en passant par Kalamazov et Chicago, et se rendit, en franchissant l'Illinois et une partie du Wisconsin, à Galena, où il put former ses principaux approvisionnements de vivres et d'ustensiles de voyage. De Galena, il se dirigea dans le nord du Mississipi, vers Saint-Paul, pour remonter jusqu'à Mendota, situé sur la rive droite du grand fleuve et à l'embouchure de la rivière Saint-Pierre. Il y arriva le 6 juillet. Une nouvelle fort inquiétante l'attendait en ce lieu. Il apprit, en effet, que la guerre entre les Sioux et les Chippewas était depuis quelque temps déclarée, et que le territoire qu'il se proposait d'explorer se trouvait complétement envahi par les guerriers de ces deux puissantes tribus. Cette circonstance fâcheuse pouvait l'exposer aux plus grands périls, ou au moins lui enlever tous les fruits de son voyage. Néanmoins il partit aussitôt de Mendota, redescendit à Saint-Paul, sur la rive gauche du Mississipi, pour y composer son personnel et y compléter ses bagages d'exploration ; ce qui le conduisit jusqu'au 19 juillet. Ce jour-là il se remit en route sur la même rive, et se dirigea le plus rapidement qu'il put vers le nord. Le 25, il atteignait le rapide des Saks, franchissait le fleuve à un gué dangereux et entrait immédiatement dans les épaisses forêts vierges de la rive droite, en s'y frayant péniblement un passage. Après dix jours de marche dangereuse et de travaux incessants, il arriva enfin sans accident dans les steppes qui étaient le but de sa rapide pérégrination. Cette partie des prairies est située par 43° 53′ latitude, et 95° 28′ longitude ouest de Paris. Une nouvelle et bien cruelle déception l'attendait en ce lieu. Les plants de psoraléa qu'il y trouva étaient généralement dépourvus de graines; presque toutes avaient avorté par l'effet de circonstances atmosphériques contraires. Mais M. Lamare-Picquot, loin de se décourager, avança résolument à travers cette vaste contrée, et arriva le 6 août sur les bords du Lac-qui-parle. Il explora ce pays jusqu'au 11. Le 12, après s'être bien assuré que tous les plants de psoraléa de cette région centrale avaient également été frappés de stérilité, il se décida à retourner dans la plaine pour y remplir ses caisses, non-seulement de psoraléa vivants, mais aussi d'*Apios tuberosa*, autre plante alimentaire un peu moins recherchée des indigènes, et qui croît en assez grande abondance dans les lieux humides de ces contrées. Le 17, cette seconde partie de sa mission étant accomplie, il abandonna les savanes en se dirigeant de nouveau sur Mendota, par la rivière Saint-Pierre. Le 30, il rentra à Saint-Paul, emmenant à sa suite, à travers des ruisseaux, des rivières, des lacs, des prairies marécageuses et toutes les inégalités d'un pays sans routes, des voitures chargées de

neuf caisses remplies de nombreux plants vivants de psoralea et d'apios, de terre humide, etc. De Saint-Pierre, il se rendit à Baffalo, le 22 septembre, par la voie des lacs Michigan, Huron, Érié; puis, par le canal Érié, à Albany, et, par Hudson, à New-York, où il rentra le 3 octobre, après soixante-onze jours de fatigues; enfin, le 22 novembre, M. Lamare-Picquot entrait au Havre avec toutes ses plantes vivantes et dans un état parfait de conservation.



La Picquotiane, Psoralea esculenta.

Le psoraléa ne croît généralement que sur les sommets secs, aréneux, entièrement découverts, exposés à toutes les intempéries, des croupes formées par les ondulations de terrain des steppes : on en conclut qu'il réussira très-bien dans tous nos champs élevés, sur nos collines, et même dans nos terres de bruyère. On espère qu'il produira de bons légumes frais et de facile conservation. Mais il ne sera réellement utile que si une culture intelligente le perfectionne dans nos climats. Tel que nous l'avons reçu d'Amérique, dans son état primitif et sauvage, il ne forme chaque année qu'une couche farineuse assez mince. Sa souche tubéreuse est surmontée d'une petite tige ligneuse, du sommet de laquelle partent les bourgeons au nombre d'un, deux et plus rarement trois. Ces bourgeons, qui sont verts, ovales, glabres, luisants, donnent naissance à des rejets herbacés annuels, velus, ordinairement rameux, et qui se détachent constamment de la plante aux approches de l'hiver, pour faire place à de nouveaux bourgeons destinés à la végétation de l'année suivante. Il paraîtrait, du reste, que cette plante est pérenniale, et demanderait un assez grand nombre d'années pour produire sa tige et probablement aussi sa souche tubéreuse; mais on suppose que l'on verra cet inconvénient disparaître, du moins en grande partie et plus ou moins rapidement, dans nos champs soumis à des cultures régulières et soignées.

« N'oublions pas, disait M. Gaudichaud dans son rapport à l'Académie des sciences, le 11 juin dernier; n'oublions pas que cette plante croît spontanément et peut-être avec grande difficulté dans un pays sans nul doute très-rigoureux et dans des localités où le cultivateur n'a jamais mis la main, et que, transportée dans une région assez analogue à la sienne, et probablement plus douce, dans des terres bien préparées et convenablement amendées par des engrais divers, elle pourrait se modifier très-avantageusement, et peut-être doubler en peu de temps ses produits et nos ressources. Dans le doute, il serait dangereux, il serait imprudent de s'abstenir. Qui ne sait que tous nos légumes charnus, les navets, les carottes, les betteraves, le céleri, les choux, etc., ont subi par la culture les plus étonnantes et les plus heureuses transformations, et qu'ils n'ont pour ainsi dire plus, tels que nous les employons, rien de comparable à ce qu'ils étaient dans leur état primitif? Pourquoi le psoraléa, que nous recevons à l'état de simple nature, c'est-à-dire dans les conditions les plus défavorables, livré aux mains de nos agriculteurs, placé dans des terres bien façonnées, et soumis au régime des engrais, ne subirait-il pas, lui aussi, de très-importantes et utiles modifications? Ne savons-nous pas tous que les engrais sont particulièrement favorables au développement des organes de la nutrition ou de la végétation des plantes? »

« Le psoraléa, disait en terminant le rapporteur, ne donnant que deux ou trois rejets herbacés (souvent un seul), droits, simples ou légèrement rameux, et n'occupant dès-lors que très-peu de place, serait convenablement planté en rangs assez serrés. Nous avons lieu de croire que, malgré les poils blancs qui recouvrent toutes les parties des pousses annuelles de cette plante, poils mous et inoffensifs (qui d'ailleurs pourront très-bien diminuer ou même disparaître entièrement par la culture), elle sera encore, par sa nature tendre et succulente, très-recherchée des animaux, même du petit bétail, et pourra devenir à la longue un excellent pâturage non-seulement de plaines, mais aussi de collines, et même des parties déclives de la plupart de nos montagnes. »

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

L'ABBAYE DE SOLESMES.



Vue de Solesmes, dans le département de la Sarthe.

L'abbaye de Solesmes est située sur la rive gauche de la Sarthe, à l'est de la petite ville de Sablé, dont le pont est de marbre noir. Sa dédicace remonte à l'année 1010; mais c'est seulement à la fin du quinzième siècle, sous l'abbé Philippe Moreau de Saint-Hilaire, que commença la série des sculptures qui ont valu à cet édifice une certaine célébrité. Parmi ces sculptures, les plus belles appartiennent au seizième siècle. A quels artistes doit-on les attribuer? On ne saurait faire à cette question une réponse satisfaisante. Ménage a accrédité l'opinion que Germain aurait été l'auteur d'une partie de ces œuvres; mais cette supposition paraît reposer uniquement sur la circonstance que Germain Pilon est né au village de Loué, peu éloigné de Solesmes. Non-seulement on ignore les noms des sculpteurs, mais on ne s'accorde point même sur leur école et sur leur nationalité. Quelques personnes croient reconnaître dans les sculptures de Solesmes le style des artistes allemands qui ont décoré de chefs-d'œuvre les églises du Rhin. D'autres prétendent que les véritables auteurs sont des artistes italiens. Cette dernière opinion s'appuie sur une anecdote ancienne, que nous trouvons rapportée en ces termes dans une notice intéressante sur Solesmes (1) :

« Un soir, vers l'an 1550, l'abbé Jean Bougler, déjà avancé en âge, vit arriver au prieuré trois étrangers qui demandaient un asile pour quelques jours. Tous trois, sculpteurs et nés en Italie, erraient par la France, ayant été contraints de fuir leur patrie à l'occasion d'un meurtre dont ils étaient réputés coupables. Dans leurs courses, ils avaient entendu parler des sculptures qu'avaient fait exécuter les prieurs Cheminard et Moreau de Saint-Hilaire, pour représenter la sépulture du Christ. Ils s'empressèrent donc, dès qu'ils furent entrés dans le monastère, de voir un monument dont ils avaient tant entendu parler. La vue de ces sculptures les étonna; ils demeurèrent ravis d'admiration devant la statue de sainte Marie-Madeleine, assise dans un si profond recueillement au pied du tombeau du Christ. Il ne fut pas difficile au prieur de s'apercevoir que les trois hommes qu'il avait reçus dans sa maison étaient trois artistes; et, après s'être entretenu quelque temps encore avec eux, l'idée lui vint tout à coup d'utiliser leur présence, en leur donnant à exécuter, en l'honneur de la Vierge, un monument qui surpassât en magnificence celui que son prédécesseur avait élevé à la gloire du Christ. Les trois étrangers acceptèrent la proposition, et s'engagèrent à suivre les plans que le prieur leur donnerait. Le prieur fit faire aussi par ces artistes les stalles du chœur et différents groupes. Les traditions disent encore que chacun des trois artistes travaillait à la même statue dont le sujet était assigné par Jean Bougler. Tous trois s'efforçaient de rendre la pensée du prieur, et lorsque chacun d'eux avait achevé son travail, la meilleure statue était acceptée et l'on brisait les deux autres. Aussi, lorsqu'en 1722 les Bénédictins de Solesmes rétablirent leur monastère, on trouva, dit on, dans les fouilles que nécessita cette opération, une quantité considérable de fragments de ces statues brisées par ordre de Jean Bougler. »

La matière des sculptures de Solesmes est une pierre de Touraine, parfaitement blanche, très-tendre, d'un grain extrêmement fin, et susceptible d'un très-beau poli.

L'église de l'abbaye de Solesmes n'est plus aujourd'hui qu'une grande chapelle; dans l'origine, c'était une basilique à trois nefs. Les sept voûtes qui composent l'église actuelle furent construites aux quinzième et seizième siècles. On admire leur élégance, la pureté de leurs nervures, la légèreté avec laquelle elles sont établies et dressées comme des tentes. On remarque dans les murs de la nef une saillie provenant de la présence de la grosse tour carrée qui faisait partie de l'ancien édifice. Cette tour a environ 39 mètres d'élévation; sa partie inférieure est romane; la ceinture d'ogives en pierres de taille placée au-dessus des ouvertures supérieures

(1) Essai historique sur l'abbaye de Solesmes. Le Mans, 1846.

remonte au seizième siècle. L'espèce de dôme couronné d'une lanterne à jour qui termine l'édifice fut construit en 1751, vers l'époque où l'on réédifia les bâtiments actuels du monastère.

Les sculptures, qui sont ce que l'église a de plus précieux, ornent deux chapelles.

Dans la chapelle de droite est le saint sépulcre. Huit personnages assistent à l'ensevelissement du Sauveur. Joseph d'Arimathie, décoré d'un ordre de chevalerie, est le portrait d'un ancien seigneur de Sablé. La figure de la Madeleine est très-remarquable ; « elle vit, elle respire doucement ; son silence est en même temps de la tristesse et de la prière. » Au-dessus du groupe sont quatre petits anges : l'un d'eux tient le voile de la Véronique (voy., sur la Véronique, la Table des dix premières années) ; un autre porte la bourse de Judas. Le cintre extérieur du caveau, le double arceau qui s'élève au-dessus, le pendentif, le portail gothique de la chapelle, sont décorés et travaillés avec une grande variété de détails et une rare délicatesse. Deux soldats mutilés gardent l'entrée de la grotte. Un calvaire avec tous ses accessoires occupe la partie supérieure du portail. Le Sauveur est détaché de la croix : mais les deux voleurs sont encore attachés sur l'instrument de leur supplice. Le sculpteur a affublé le mauvais larron d'une large perruque doublée : on soupçonne que ce pouvait être le portrait de quelque personnage ennemi de l'artiste.

La chapelle de gauche renferme cinq grandes scènes de la vie de la Vierge : sa Pamoison, sa Mort, sa Sépulture, son Assomption, sa Glorification. Les scènes de la Pamoison et de la Sépulture sont surtout admirées. Au-dessus de l'autel de la Pamoison se déroulent les scènes de l'Apocalypse. De toutes parts l'attention est attirée et captivée par des scènes, des groupes, des détails, des arabesques d'un goût exquis. Cet ensemble d'œuvres compose, pour ainsi dire, un poëme que l'on ne peut bien lire et comprendre qu'avec la solitude et la méditation.

Il est à regretter que les habitants de l'abbaye n'aient pas encore permis à la gravure de reproduire tous ces restes précieux d'un art qui n'est l'imitation d'aucun autre, et qui paraît avoir puisé toutes ses inspirations dans la piété sincère et forte du monastère.

L'ÉTENDARD DU PROPHÈTE.

L'étendard sacré (sandjaki-chérif) est pour l'empire ottoman une sorte d'oriflamme qui ne se déploie jamais que lorsqu'un péril imminent menace l'État.

C'est, pour ainsi dire, un article de foi pour les Turks de croire que le sandjaki-chérif fut porté par les mains victorieuses du prophète Mohammed lui-même, ainsi que par les khalifes ses premiers successeurs, qui le transmirent à la dynastie des Ommiades, à Damas, l'an de l'hégire 661 (1283), et l'an 750 (1372) de la même ère aux Abbassides, à Bagdad et au Caire.

Lorsque Sélim Ier fit la conquête de l'Égypte en 1517, et renversa le khalifat, cet étendard passa à la maison des Osmanlis. Dans le principe, il était sous la garde du pacha de Damas, en sa qualité de chef conducteur de la caravane annuelle du pèlerinage de la Mecque. En 1595, il fut apporté en Europe sous la responsabilité du grand visir Sinan-Pacha, et arboré dans la guerre de Hongrie comme talisman qui devait raviver le courage des Musulmans et rétablir la discipline entièrement perdue dans leurs rangs.

Mahomet III confia le saint drapeau, de l'an 1595 jusqu'en 1603, à une garde de trois cents émirs, sous la surveillance de leur chef Nakibol-Echref. Depuis, quarante porte-enseignes, chargés de le porter tour à tour, ont été choisis parmi les portiers du sérail. Les quatre divisions de cavalerie, désignées sous le nom spécial de bulûki-erbaa (gardes du corps), sont préposées particulièrement à sa défense.

Cet étendard sacré est enveloppé de quarante couvertures de taffetas vert, et renfermé dans un fourreau de drap vert qui contient également un petit Koran écrit de la main du khalife Osman, et les clefs d'argent de la Kaaba, que Sélim Ier reçut du chérif de la Mecque. L'étendard a quatre mètres de longueur ; dans l'ornement d'or (une main fermée) qui le surmonte, se trouve un autre exemplaire du Koran, écrit par le khalife Omar, troisième successeur de Mohammed.

En temps de paix, ce précieux drapeau est gardé dans la salle du *noble vêtement ;* c'est ainsi qu'on nomme l'habit porté par le prophète. Dans cette même salle sont encore gardées les autres reliques vénérées de l'empire, les dents sacrées, la barbe sainte, l'étrier sacré, le sabre et l'arc de Mohammed, et les armes et armures des premiers khalifes.

A la guerre, on dresse une tente magnifique pour recevoir l'étendard sacré, et on l'y attache par des anneaux à une lance de bois d'ébène, coutume qui rappelle le petit temple où était déposée l'aigle des légions romaines, suivant le récit de Dion Cassius.

A la fin de chaque campagne, le coupon sacré de soie verte, qui forme cet étendard, est replacé avec beaucoup de solennité dans un coffre très-richement orné.

Jusqu'à notre temps, cet étendard n'a point cessé d'être pour les Turks un talisman réel, destiné à rassembler les défenseurs de l'islamisme, et à exciter leur courage dans les combats contre les chrétiens.

En 1648, à l'avénement de Mahomet IV au trône, le grand visir n'eut qu'à planter le sandjaki pour ranger à ses intérêts le corps des janissaires ; et récemment, en 1826, le sultan Mahmoud l'a fait déployer pour dissoudre cette garde formidable.

Cette sainte bannière n'est d'ailleurs déployée qu'en temps de guerre et à toute extrémité ; c'est le signal de mettre à l'instant tout en œuvre pour sauver l'empire.

Il est interdit à tout chrétien d'arrêter, de hasarder même un regard profane sur ce gage vénéré de salut. Le 27 mars 1769, quand Akhmet III déclara la guerre à la Russie, et qu'à cette occasion la cérémonie d'arborer le sandjaki-chérif eut lieu, l'internonce de la cour d'Autriche à Constantinople, voulant en être témoin caché, avait retenu une chambre chez un mollah à un prix très-élevé ; puis, trouvant une autre chambre ailleurs, il rompit son premier marché. Pour se venger, le mollah alla dénoncer la curiosité de cet ambassadeur aux janissaires, qui, transportés d'une rage fanatique, coururent à la maison où se trouvaient, cachés derrière une jalousie, l'imprudent spectateur et sa famille. Les furieux enfoncèrent les portes : ils n'osèrent mettre la main sur la personne sacrée du ministre qui représentait Joseph II ; mais ils maltraitèrent cruellement l'épouse et la fille de l'internonce, et massacrèrent dans la rue un grand nombre de chrétiens tout à fait innocents de cette indiscrétion. Le divan chercha par de riches présents à réparer cet attentat, et le cabinet de Vienne rappela son plénipotentiaire.

LA MER.

Voy. p. 94, 290, 310.

§ 12. POPULATION DU SABLE, DE LA VASE ET DES ROCHERS BAIGNÉS PAR LA MARÉE.

Après avoir étudié les débris que la vague a laissés sur la grève, il reste à chercher les êtres vivants qui habitent le rivage.

Et d'abord le sable fin de la grève est le séjour de plusieurs mollusques bivalves, et de quelques échinodermes et vers annélides, qui méritent bien de fixer l'attention, soit par leur structure, soit par leur utilité comme aliment ou comme appât pour la pêche. Sous ce dernier rapport, citons d'abord les *arénicoles*, dont le nom veut dire, en latin,

habitants du sable. Ce sont de grands vers bruns ou noirs à sang rouge, dont le corps, long de deux décimètres environ, est renflé en massue postérieurement, et qui exsudent une liqueur jaune tachant les mains. Leur organisation a beaucoup d'analogie avec celle des vers de terre ou lombrics si communs dans nos jardins; mais ils s'en distinguent par une double rangée de petites houppes saillantes en forme d'arbustes sur la région moyenne du dos : ce sont leurs organes de respiration. Beaucoup d'autres vers à sang rouge ou annélides habitent également le sable : telles sont les sabelles, dont le nom est assez significatif, et les térébelles, dont le nom indique la faculté qu'ils ont de percer le sol comme une vrille (en latin, *terebellum*), et qui manifestent leur présence par de petits tubes sableux et saillants comme autant de petites cheminées à la surface de la grève. Mais ce sont particulièrement les arénicoles que les pêcheurs vont chercher avec une longue bêche jusqu'à la profondeur d'un demi-mètre, et qui leur sert pour amorcer leurs lignes. Le même moyen peut seul leur procurer vivants les solens, que la forme de leur coquille en *manche de couteau* fait aisément reconnaître : ce sont des mollusques bivalves, habitant un trou perpendiculaire très-profond dans le sable. Leur coquille presque cylindrique, ouverte aux deux bouts, laisse sortir par en haut un double tube charnu donnant accès au courant excité dans l'eau par la surface des branchies pour amener à la bouche les particules nutritives. Par l'extrémité inférieure sort un membre cylindrique musculeux qu'on nomme le pied de l'animal, et au moyen duquel il monte dans sa cheminée ou redescend avec une rapidité extrême à l'approche du danger. Diverses coquilles bivalves, également ouvertes ou bâillantes aux deux extrémités, appartiennent aussi à des mollusques qui vivent enfoncés dans le sable : telle est la mye tronquée dont la coquille ridée et noirâtre, tronquée à l'extrémité supérieure, est en quelque sorte prolongée par un fourreau coriace et vide, qui protége le double tube ou siphon servant, comme celui des solens, à conduire l'eau sur les branchies internes. D'autres coquilles plus petites, luisantes et parfaitement closes quand l'animal rentre son pied et ses siphons, très-communes dans le sable du rivage, ont reçu le nom de *donaces;* elles sont reconnaissables à la manière dont leur extrémité antérieure est obliquement tronquée en bec de flûte; on les recueille, pour les manger, sur plusieurs points du littoral, et particulièrement en Normandie, où on les nomme des *flions*.

C'est seulement dans le sable fin découvert à marée basse que l'on peut trouver des oursins, que leur forme oblongue, avec la bouche située en dessous, vers une des extrémités, et avec des piquants fins et couchés comme des poils, distinguent suffisamment des espèces épineuses arrondies et régulières: on les nomme *spatangues;* leur coque est extrêmement mince et fragile. Mais il paraît que pendant les périodes antérieures de la formation de l'écorce du globe terrestre, notamment lors du dépôt des couches de craie, il existait des spatangues à coque plus épaisse; car on en trouve plusieurs espèces fossiles très-bien conservées et caractéristiques de ces terrains.

Tous ces animaux, habitants du sable, que mangent-ils donc? Est-ce le sable même dont la plupart ont l'intestin rempli, ou le limon plus délié qu'on trouve dans l'intestin des solens et des myes? — Non sans doute. — Le sable ni le limon ne pourraient pas plus nourrir ces animaux, que la terre ne nourrit le lombric dans nos jardins; mais dans ces milieux se trouvent disséminées une infinité de particules organiques, restes de la destruction des animaux qui ont cessé de vivre, et ces particules vont rentrer sous une autre forme dans le tourbillon de la vie. Telle est cette loi sublime de la création, que nulle parcelle de matière ne se détruit, ne se perd; mais que, parcourant un cycle sans cesse renouvelé, après avoir fait partie d'un corps qui a vécu, elle rentre tôt ou tard dans la composition d'un autre corps vivant qui, à son tour, l'abandonnera pour qu'elle serve à former quelque autre œuvre de l'Auteur de toutes choses. Les arénicoles, les spatangues, qui vivent au milieu d'une inépuisable pâture, n'ont qu'à se bourrer incessamment du sable mêlé de limon; les sucs digestifs de leur intestin agiront suffisamment sur les parcelles nutritives, disséminées dans cet aliment grossier; à ces animaux il ne fallait donc ni main pour saisir leur proie, ni œil pour la voir, ni mâchoire pour la broyer. Les mollusques bivalves, habitants du sable, au lieu de chercher leur nourriture dans le limon, la trouvent flottante en parcelles très-déliées dans le courant continuel produit par les cils vibratiles de leurs branchies ou lames respiratoires, et ce courant sert ainsi en même temps à la respiration et à la nutrition.

La vase, quelquefois si abondante, soit dans les ports de mer, soit à l'embouchure des rivières, a aussi des habitants : ce sont surtout des annélides pourvues de rames ou nageoires nombreuses, qui les font ressembler aux scolopendres ou mille-pieds; ce sont des bivalves particuliers que leur forme a fait nommer *bucardes;* ce qui, en grec, veut dire cœur de bœuf. Une petite espèce très-commune (*Cardium edule*) sert d'aliment sur les côtes du Poitou, où on la nomme *le sourdon*, et sur les côtes de Bretagne, où on l'appelle simplement *coque*. Pour l'aller chercher dans la vase où elle abonde, il faut être pourvu de longues bottes comme les égouttiers de Paris. Les vastes plages vaseuses du littoral de la Saintonge sont habitées aussi par un petit crustacé amphipode, qu'on nomme *corophie*, et qui, par le jeu de ses longues antennes, nivelle avec une merveilleuse promptitude la vase qu'agitent les vagues dans les emplacements destinés à la multiplication des moules.

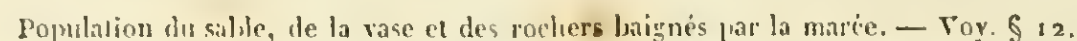
Les rochers, plus ou moins découverts chaque jour par la marée, et chaque jour d'une manière différente, offrent plus d'intérêt, même au point de vue simplement pittoresque. Qui ne se plairait à fouler ces roches aux couleurs variées que l'eau salée semble recouvrir d'un vernis pour mettre en évidence tous les échantillons minéralogiques qu'elles renferment, comme les grenats de Flamanville, les tourmalines de Saint-Malo, les sardoines et les apatites des Sables d'Olonne? On reconnaît avec un plaisir indicible ces mêmes rochers que Joseph Vernet a peints sur les devants de ses marines, et l'on se reporte par la pensée à l'instant où la vague doit venir avec fureur faire jaillir ses gerbes d'écume à l'endroit même d'où l'on entend à peine son mugissement lointain.

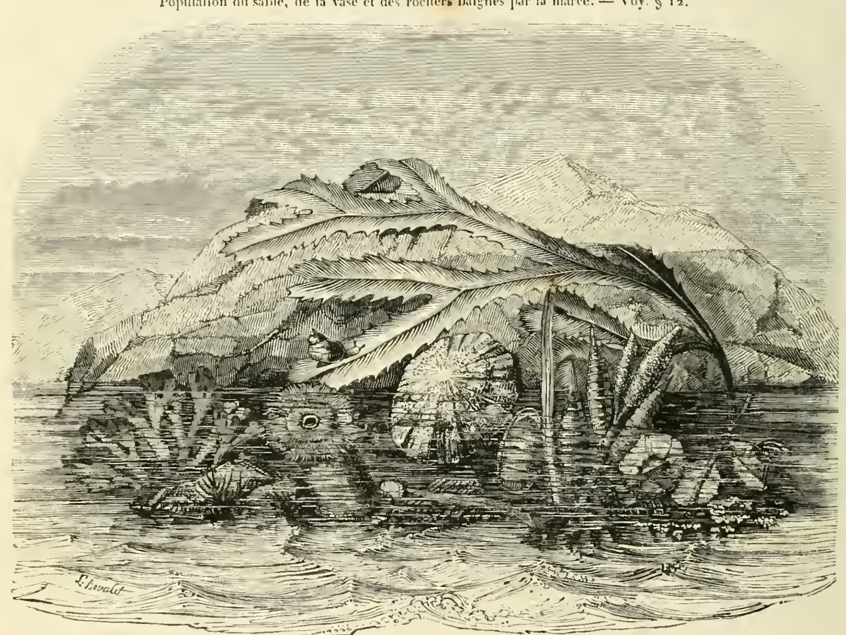
Admirons combien est nombreuse et variée la population de ces rochers. De même que sur les montagnes, à mesure qu'on s'élève, on observe des différences dans la végétation : de même ici, suivant que les rochers restent exposés à l'air quelques heures chaque jour ou seulement les jours de grandes marées, ou suivant qu'ils ne sont, au contraire, baignés que peu de temps par la vague, ils auront une végétation différente et seront habités par d'autres animaux. Ce qui nous frappe tout d'abord, c'est l'immense quantité de fucus qui sont là gisants comme s'ils allaient périr, mais que l'eau de mer préserve d'une dessiccation fatale, beaucoup mieux que ne ferait l'eau douce. Ces fucus, que nous avons déjà vus jetés sur la grève par les vagues, sont là, non pas enracinés, mais simplement fixés par un empattement, car ils n'ont point de racine; ils ne demandent rien au sol, et ils réalisent incessamment ce prodige d'extraire des eaux de la mer, non-seulement la matière organique, mais encore la potasse, la soude et surtout l'iode que, sans eux, l'industrie de l'homme n'aurait pu trouver dans ce vaste réservoir. Aussi les fucus sont-ils l'objet d'une exploitation continuelle par les Normands, pour qui c'est le varech, et par les Bretons qui, pour l'amendement de leurs terres, vont, au péril de leur vie, chercher sur des écueils ce qu'ils nomment le *goëmon*.

Beaucoup de mollusques se trouvent sur ces rochers mêmes ou sur les fucus; seulement, au lieu d'être des bivalves

comme dans le sable, ce sont des univalves ou gastéropodes que l'on voit ramper dans l'eau comme des limaçons. Renfermés dans leur coquille dure et épaisse, ils se tiennent, en attendant le retour de la marée, à des hauteurs où plusieurs n'auront peut-être que deux ou trois heures de séjour dans l'eau. Ceux qui se tiennent ainsi à la plus grande hauteur sont des littorines, dont le nom est dérivé du mot latin qui veut dire rivage; l'espèce la plus grande, nommée anciennement par les naturalistes *Turbo littoreus*, est recherchée comme aliment dans les pays voisins de la mer; on la connaît sous le nom de *bigorneau* vers l'embouchure de la Loire. Une autre espèce, plus courte et plus petite, a une jolie couleur jaune; c'est le turbo néritoïde. D'autres petites coquilles, très-communes parmi les fucus, ont une forme conique déprimée, ressemblant à une toupie ou au sabot qui sert de jouet aux enfants. C'est pourquoi les naturalistes leur ont donné le nom de troque, en latin *trochus*, qui désigne ce jouet. On trouve de plus des pourpres et des buccins, dont la coquille un peu plus allongée présente en avant un canal court ou une échancrure pour le passage d'un tube ou siphon respiratoire. Le nom de poupre a été donné à des mollusques dont une espèce (*Purpura lapillus*) est très-commune sur nos côtes de l'Ouest, parce que l'animal contient une liqueur avec laquelle on croit à tort que les anciens teignaient la pourpre de Tyr.

Tous les mollusques univalves ou gastéropodes dont nous venons de parler ont une coquille turbinée, c'est-à-dire enroulée en spirale plus ou moins allongée, comme celles des turbos et de nos limaçons terrestres. Mais voici, adhérent au rocher, un autre gastéropode que la forme de sa coquille a fait nommer la patelle. Nous l'avons représenté au milieu de notre premier dessin; il est comestible; on le mange cru comme les huîtres. Nous avons figuré à droite de la patelle un oscabrion, qui est un gastéropode sans coquille, de la forme d'un cloporte, ayant le dos armé d'une série de plaques en recouvrement. C'est pourquoi on l'avait classé autrefois parmi les multivalves.


Population du sable, de la vase et des rochers baignés par la marée. — Voy. § 12.

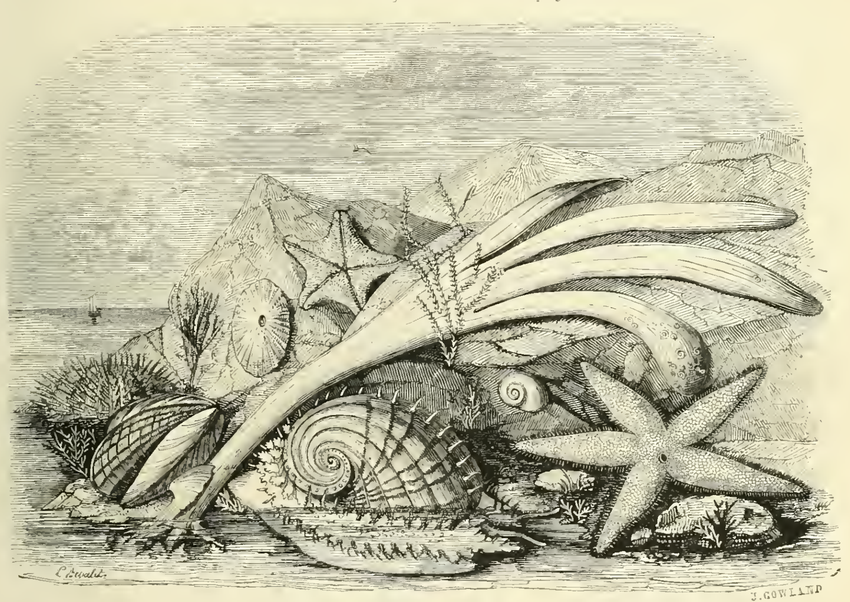

Actinie ou Anémone de mer. — Gastéropode. — Patelle. — Oscabrion. — Balanes. — Anatife.

Sous cette dénomination de multivalves, c'est-à-dire coquilles à valves nombreuses, dénomination qui doit disparaître de la science, on avait rangé des animaux très disparates; c'est ainsi que les balanes, dont le nom veut dire en grec un gland, et que nous avons figurés dans l'eau, à droite de notre dessin, étaient des multivalves. Aujourd'hui ce ne sont même plus des mollusques, ce sont des crustacés qui, dans leur jeune âge, ressemblent aux crustacés microscopiques ou entomostracés de nos eaux douces; mais qui, par un singulier progrès de leur développement, se fixent par le dos sur les pierres ou sur les coquilles, perdent l'œil dont ils étaient pourvus d'abord, et sécrètent une coquille de six valves soudées entre elles avec deux autres petites valves mobiles dans l'ouverture. Par cette ouverture, quand l'eau est tranquille, ils font alternativement sortir et rentrer, en manière de panache, comme le montre la figure plus à droite, leurs pieds, allongés et devenus des cirrhes. C'est cette modification de leurs pieds qui a fait nommer cirrhipèdes tous les animaux organisés de même : tels sont les anatifes ou lépas, ou pouce-pieds dont le nom rappelle un singulier préjugé des pêcheurs du Nord. Nous avons déjà rappelé à nos lecteurs (1840, p. 88) comment, d'après une ressemblance bizarre, ces gens s'étaient imaginé que les anatifes deviennent des canards dont ils sont le premier âge : de là le nom de *Concha anatifera* en latin, coquille portant des canards, qui lui fut donné d'abord. Les anatifes ou pouce-pieds que l'on trouve fréquemment attachés aux navires ou aux morceaux de bois flottants sur la mer, diffèrent extérieurement beaucoup des balanes : leur coquille presque triangulaire, comprimée et portée par un pédoncule, est formée de pièces plus nombreuses et mobiles, liées entre elles par une membrane coriace.

Quand le rocher est calcaire, on peut, en cassant au marteau quelques pierres détachées, y rencontrer des mollusques lithophages, c'est-à-dire mangeurs de pierre : ce sont d'abord les pholades qu'on avait aussi rangés parmi les multivalves, parce que, en outre de leur coquille réellement bivalve, ils ont sécrété en dehors de la charnière une sorte d'écusson calcaire qui quelquefois même finit par envelopper toute la coquille. Cette coquille est blanche, mince, demi-transparente, souvent hérissée de lamelles ou de petites pointes très-délicates. On se demande alors comment un mollusque sans trompe, sans dents, sans aucun instrument perforant, a pu avec un vêtement si fragile pénétrer et faire son gîte dans une pierre compacte et dure comme du marbre. On a répondu que l'animal sécrète un acide qui dissout la pierre calcaire; mais on n'a pas fait attention que la coquille n'eût pas plus résisté que la pierre, et que le mollusque eût fini par se trouver tout nu. Il serait d'ailleurs bien plus simple de supposer que le courant amené sur les branchies par le mouvement des cils vibratiles devient, par le fait même de la respiration, chargé d'acide carbonique, et peut par son action continuelle ronger peu à peu la pierre, en commençant dès le premier âge de l'animal. Nous voyons les eaux gazeuses, dans certaines contrées, ronger les blocs de calcaire soumis à leur action sans cesse renouvelée. Cependant cela ne suffit pas encore, car nous avons vu des pholades logés dans des bois fossiles ou lignites de la côte du Calvados, et là on ne pouvait faire intervenir l'action de l'acide carbonique ou de tout autre acide, pas plus que quand le taret, qui est un mollusque analogue aux pholades, se loge dans les pièces des digues de Hollande et dans les bois de construction de nos côtes.

Ce n'est pas seulement le pholade que l'on peut trouver en cassant les pierres calcaires baignées par les eaux de la mer; on y découvre encore les pétricoles dont le nom veut


Rocher découvert aux grandes marées. — Voy. § 13.


Oursin. — Moules. — Patelle transparente. — Haliotide ou Ormier. — Astéries ou Étoiles de mer.

dire habitant des pierres, les saxicaves (*cavare saxa*, creuser les rochers), les vénérupes (vénus de roche), les byssonies et les lithodomes qui se creusent ainsi leur habitation; ces dernières, qu'on trouve dans la Méditerranée, sont surtout fameuses à cause des témoignages qu'elles ont fournis sur les changements de niveau du temple de Sérapis à Pouzzoles (voy. la Table des dix premières années) : des colonnes, les unes renversées, les autres encore debout, sont percées de trous de lithodomes à une hauteur où la mer ne pourrait atteindre aujourd'hui, non plus qu'à l'époque où le temple a été bâti; il faut donc que dans l'intervalle le sol se soit affaissé au-dessous du niveau de la mer pour se relever ensuite.

Nos mangeurs de pierre ne doivent pas nous détourner plus longtemps de notre exploration; nous avons encore à soulever quelques pierres éparses; et de même que l'entomologiste trouve ainsi dans la campagne une foule d'insectes qui cherchent sous les pierres un abri contre la chaleur et la sécheresse, de même nous trouverons entre ces rochers plusieurs poissons que leur inexpérience a exposés à rester en arrière du reflux, des crustacés, des annélides et des mollusques; mais c'est surtout dans quelque petite flaque d'eau que nous verrons un curieux échantillon des productions vivantes propres au rivage. En effet, dans cette eau limpide, nous voyons les algues les plus délicates étaler leurs feuillages, et entre elles, comme autant de fleurs, nous trouvons des actinies ou anémones de mer, telles que celles que représente notre dessin, à gauche de la patelle. Les actinies, dont le nom vient du mot grec qui signifie rayons, sont aussi nommées orties de mer, parce que dans les pays chauds leur contact pique et brûle comme l'ortie. Cependant les Provençaux, qui les nomment artigues, mangent cuite celle qui est la plus piquante. Les actinies se composent donc d'un corps charnu cylindrique, susceptible de se contracter en demi-boule, et terminé au sommet par une couronne mul-

tiple de tentacules, au milieu desquels s'ouvre la bouche. L'estomac, qui fait suite à la bouche, est un sac dont le fond peut s'entr'ouvrir pour communiquer avec le reste de la cavité du corps, et pour laisser sortir ainsi les jeunes actinies qui ont pris naissance dans l'intérieur. C'est un curieux spectacle que de voir vivre dans un bocal d'eau de mer quelque belle actinie au corps demi-transparent, avec des tentacules de couleur brillante et variée. Quand une fois elle s'est accoutumée à la captivité, et quand on a soin de la nourrir avec des morceaux d'huître, elle change d'aspect et de forme chaque jour, et même plusieurs fois par jour, s'allongeant, se gonflant, se courbant de diverses manières, et s'épanouissant comme une fleur élégante. La cause de ces changements n'est pas aisée à déterminer ; on a prétendu y trouver un rapport avec l'état de l'atmosphère, et considérer les actinies comme un baromètre vivant.

§ 13. Des rochers et des plages qui ne sont découverts que pendant les plus grandes marées.

Nous avons vu la population des rochers que la mer baigne et abandonne chaque jour; mais si nous pouvons assister à une de ces grandes marées de l'équinoxe que certaines circonstances astronomiques, jointes à la direction du vent, peuvent rendre encore plus fortes, les richesses se multiplient sous nos pas. En partant avec la dernière vague qui se retire, et en s'avançant jusqu'à l'extrémité de la vaste plage, on se reporte involontairement par la pensée au spectacle que durent avoir les Hébreux traversant la mer Rouge à pied sec. Voilà des herbes marines, des polypiers, qui depuis plusieurs années peut-être n'avaient pas eu le contact de l'air. Que leurs couleurs sont vives et variées! que leurs formes sont bizarres! Voici sur ces larges fucus des plaques molles et luisantes qui rappellent l'éclat et la finesse des plus riches peintures sur émail : ce sont de petits mollusques agrégés de la classe des ascidies, que l'on avait rangés autrefois parmi les polypes, sous le nom d'alcyons. Chaque petit fleuron est lui-même une réunion de ces petits animaux qui, pourvus chacun d'une bouche, participent à une vie commune par le reste de leur corps. Si aux limites extrêmes de la plage se trouvent quelques rochers minés par la vague, ou bien si avec une légère embarcation on a pu aborder les récifs voisins, c'est là qu'on apprécie mieux encore toute la variété de ce splendide musée zoologique ; sous quelque corniche plus saillante du rocher, on voit en place les éponges, les alcyons, les polypiers et des ascidies simples qui laissent voir leur structure interne à travers leur enveloppe diaphane. Il semble qu'on ait sous les yeux les riches décorations de la demeure des Néréides, telle que l'a dépeinte l'imagination des poëtes.

Aux bords même du rocher, ou bien en soulevant quelques pierres, nous allons voir l'haliotide ou ormier, dont le nom tiré du grec signifie oreille de mer ; c'est un grand mollusque gastéropode que nous avons figuré au milieu de notre dessin. Sa coquille presque en forme d'oreille est nacrée à l'intérieur et gris-brunâtre en dehors ; mais cette surface externe est ordinairement recouverte de polypiers et de serpules qui la rendent aux yeux du naturaliste plus précieuse que la nacre de l'intérieur. Les amateurs de coquilles ont au contraire souvent décapé avec l'acide nitrique cette croûte extérieure pour faire paraître la nacre en dehors, comme on le fait pour divers turbos et pour beaucoup d'autres coquilles. Mais si brillante que soit cette nacre, elle est surpassée par celle d'une très-grande coquille du détroit de Magellan, aujourd'hui très-commune dans les collections, et que l'on nomme haliotide iris, en raison de la richesse de ses couleurs verte, bleue et pourpre, disposées en volutes et en écailles séparées par des bandes noires : aussi emploie-t-on souvent cette coquille pour la fabrication des bijoux et pour la marqueterie. Ajoutons, au sujet de notre haliotide commune, apportée souvent vivante sur les marchés des villes maritimes, que la coquille est percée d'une rangée de trous ouverts pour donner passage à un appendice du manteau ; l'animal, que cette coquille ne protége qu'imparfaitement, laisse voir tout autour le bord de son manteau coloré en vert, et portant un double feston entremêlé de cirrhes charnus.

C'est ordinairement dans les mêmes lieux qu'on trouve les astéries ou étoiles de mer que nous figurons, et parmi lesquelles on distingue celles dont les bras, plus ou moins étroits et allongés, sont au nombre de cinq seulement, ou bien peuvent être au nombre de douze et plus, et celles dont la forme représente un pentagone régulier à côtés droits ou échancrés, comme la petite espèce (*Asterias exigua*) qui est figurée au-dessus de l'haliotide ; et parmi celles-ci encore on distingue celles qui sont minces et flexibles, et celles qui sont parquetées ou revêtues de pièces calcaires, dures et contiguës, comme des pavés.

Là aussi se trouve vivant l'oursin qu'on nommait autrefois la châtaigne de mer. On le reconnaît à sa forme arrondie et déprimée comme un turban, et à ses épines nombreuses et mobiles, qui lui servent comme autant d'échasses pour se rouler sur le sol ; mais qu'on le place dans un bocal d'eau de mer, et bientôt on le verra se mouvoir d'une manière encore plus curieuse. En effet, suivant dix rangées de trous qu'on nomme les ambulacres, et qui, rapprochées par paire, s'étendent, du sommet à la base, comme des côtes de melon, il fait sortir une infinité de petits pieds charnus cylindriques, terminés par une ventouse, et au moyen desquels il se fixe et grimpe le long de la paroi du bocal.

On verra souvent aussi fixée au rocher comme une patelle, dont elle diffère par un trou percé au sommet, cette autre coquille représentée dans notre gravure entre l'oursin et la petite astérie, et que l'on nomme fissurelle ; sa surface est élégamment treillissée par des côtes saillantes, les unes transverses, les autres partant du sommet ; l'animal, qui est également un gastéropode, diffère de la patelle par plusieurs points de sa structure, et notamment par ses deux branchies ou organes respiratoires en forme de plumes qui sont logés au-dessus de son cou, tandis que la patelle respire au moyen d'une branchie membraneuse plissée tout autour sous le bord de sa coquille. Citons encore une petite patelle bien différente de l'espèce commune par sa forme et par sa manière de vivre : c'est la patelle transparente (*Patella pellucida*), petite coquille lisse couleur de corne, ayant son sommet infléchi vers le bord en arrière, et présentant trois ou plusieurs petites lignes bleues qui partent de ce sommet en avant. Nous l'avons représentée imparfaitement sur le pied d'un très-grand fucus (*Fucus digitatus*) dont on a fait le genre laminaire : c'est en effet à la base de ce fucus qu'on trouve toujours la patelle transparente qui le ronge et s'y creuse un gîte. Ce grand fucus, qui ne croît qu'à une certaine profondeur dans la mer, et que nous voyons ici tenant encore au rocher, est souvent arraché par les vagues de fond, et jeté avec les autres sur la grève, portant encore sa patelle parasite ; avec lui se trouvent quelques autres espèces de laminaires, et notamment celle qu'on nommait autrefois le fucus porte-sucre (*Fucus saccharinus*), qui se présente sous la forme d'une bande jaune brunâtre, souvent longue de plus de 2 mètres, et large comme la main, à bords ondulés. Ce fucus, en effet, retiré de l'eau se couvre d'une efflorescence de mannite ou de sucre analogue à celui de la manne.

Sur notre dessin, entre l'oursin et la petite patelle, on voit plusieurs moules en diverses positions. Dans notre excursion sur la plage nous avons dû trouver, en effet, des amas de ce mollusque si connu ; ces amas sont entremêlés de fils grossiers comme du crin, sécrétés par le pied de la moule, et qu'on nomme son byssus ; ce sont autant de câbles qui lui servent à se fixer au rocher et à lutter contre l'impétuosité des vagues. Disons à ce propos que beaucoup d'autres bivalves savent également filer un byssus ; mais le plus re-

marquable est celui de la grande coquille que sa forme triangulaire allongée fait nommer vulgairement jambonneau. Cette coquille est assez commune sur les côtes de la Sicile, où l'on emploie son byssus pour faire des gants, des bourses et divers petits ouvrages qui ont la finesse et l'éclat de la plus belle soie teinte en brun mordoré. A cette coquille se rattache un petit crustacé parasite, le pinnothère, que sa carapace trop molle oblige de chercher un refuge dans la maison du jambonneau ; les anciens avaient supposé des motifs fabuleux à cette hospitalité ; de nos jours, au contraire, on attribue faussement des propriétés malfaisantes au pinnothère qui se trouve fréquemment dans les coquilles de moule : le fait est, cependant, que ce petit crustacé peut etre mangé sans aucun inconvénient.

Si nous voulions mentionner seulement tout ce qu'on trouve sous les pierres éparses à l'extrémité de la plage, et ces némertes noires, longues de plus de deux mètres et minces comme une petite corde, qu'on voit pelotonnées sous cet abri en attendant le retour de la vague, et les annélides vertes aux rames foliacées et ressemblant à une petite guirlande de feuillage, et les mollusques et les crustacés, et tant d'autres animaux que l'œil du naturaliste n'a pas encore étudiés, il faudrait allonger démesurément ce chapitre. Un autre soin doit nous occuper : nous avons suivi le flot qui se retirait ; le flot va revenir nous surprendre et nous poursuivre avec une effrayante vitesse, si nous n'avons pas su le prévenir. Déjà, sur cette route que naguère nous avons traversée à pied sec, nous allons voir des courants venus on ne sait d'où, ou plutôt causés par des différences de niveau que nous n'avions pas soupçonnées d'abord. Il nous faudra peut-être mettre les pieds à l'eau plus d'une fois, et si nous avons plus d'une demi-lieue à traverser, comme il arrive sur la côte du Calvados, ou sur quelques points des côtes bretonnes, nous serons bientôt forcés de hâter le pas. Ce n'est pas, en effet, une eau tranquille dont le niveau s'élève peu à peu, mais ce sont des lames ou vagues successives plus fortes les unes que les autres, qui se précipitent derrière vous pour se retirer ensuite. Malheur au chasseur imprudent qui se serait attardé sur les rochers à la poursuite des mouettes et des hirondelles de mer ! malheur à mes deux amis et à moi, un soir de cet automne, si un brave douanier ne nous eût avertis du haut de la falaise ! Retenus sur la plage par le spectacle de tant d'objets nouveaux, nous oubliions que la retraite nous serait fermée par cette muraille de plus de 100 mètres qui se dressait immobile derriere nous, taudis que chaque vague nouvelle s'en rapprochait davantage. Il nous fallut retourner à la course vers Arromanches ; mais il était trop tard, l'espace entre la falaise et la vague allait en se rétrécissant. Malheur à nous si le plus prudent de nous trois n'eût remarqué la veille dans la falaise une sorte d'escalier escarpé par lequel nous grimpâmes haletants, pendant que la vague venait battre vainement le pied du vaste roc. Oh ! que nous avons bien mieux senti depuis lors l'admirable scène tracée par Walter Scott dans l'Antiquaire !

§ 14. La pleine mer.

De même que le montagnard s'attache bien plus que l'habitant des plaines à une patrie qui a une physionomie, de même aussi quand on a joui du spectacle de la mer dans toutes les phases de sa beauté, quand on a admiré l'azur si pur de la Méditerranée sous le ciel du Midi, quand on a entendu la voix si puissante de l'Océan, on se sent incessamment rappelé vers ces vastes étendues des eaux par un attrait puissant, et souvent on voudrait être au nombre des passagers du navire qui s'éloigne, pour prolonger le plaisir qu'on éprouve sur la rive.

La diversité qu'on observe dans la population du rivage, on l'observera encore sur la mer, soit que, dans une frêle nacelle, on parcoure la rade si calme de Toulon, soit qu'on accompagne les pêcheurs bretons sans perdre de vue le clocher qui leur sert à s'orienter en tout temps, soit qu'on aille avec eux à plusieurs lieues en mer pour draguer des huîtres, pour prendre les homards, ou pour d'autres pêches plus importantes, soit enfin qu'on s'avance sur la pleine mer, bien loin des continents, et qu'on aille chercher le climat et les productions des tropiques.

Une observation générale, c'est qu'à partir d'une certaine profondeur, le fond de la mer, avec ses vallées et ses montagnes, n'est plus qu'un désert. La vie est seulement près de la surface et tout le long des côtes, où l'on voit une population toujours en rapport avec la nature du fond pierreux ou sablonneux, ou vaseux, avec la nature des roches calcaires, ou schisteuses, ou granitiques, et surtout avec la profondeur, qui ne doit pas excéder deux à trois cents brasses.

A la surface même de la pleine mer se trouvent des fucus flottants (fig. 9), remarquables par les vésicules globuleuses qui les empêchent d'aller au fond et qui les ont fait nommer par les matelots « raisins des tropiques. » Ils sont si abondants à la hauteur des îles Canaries, que les vaisseaux y navigoent pendant plusieurs jours au milieu de cette singulière végétation. Les Espagnols ont nommé cette portion de l'océan Atlantique *mare di Sargasso*, et les naturalistes, empruntant le nom espagnol, ont fait de ce fucus flottant leur genre Sargasse. On conçoit donc que dans ces prairies marines devront se trouver des animaux d'un genre de vie particulier. Ce seront des mollusques gastéropodes, comme le glaucus (fig. 3), qui, ayant plus besoin de nager que de ramper, auront des expansions en forme d'ailes ; ce seront aussi quelques crustacés et zoophytes. Mais la surface de la mer, toujours en contact avec l'oxygène de l'air qui vivifie les parcelles organiques tenues en suspension, aura partout des habitants indépendamment des sargasses. Ce seront d'abord des animalcules microscopiques, phosphorescents pour la plupart, et qui se multiplient là comme les infusoires dans l'eau des marais. Ce seront ensuite de petits crustacés microscopiques et également phosphorescents pour la plupart, qui vivent aux dépens de ces animalcules ; puis des mollusques nageurs qui dévorent les uns et les autres : ils sont munis de deux expansions en forme d'ailes (fig. 2, 6 et 8), qui leur ont fait donner le nom de ptéropodes. Quelques-uns sont entièrement nus, comme la clio boréale (fig. 2), si commune dans les mers polaires qu'elle paraît être le principal aliment des baleines. D'autres ont une petite coquille cornée, comme la cléodore (fig. 8, 8 *a*) et l'hyale tridentée (fig. 6, 6 *a*), qui fait sortir les expansions de son manteau par ces ouvertures. D'autres mollusques nageurs, comme la carinaire (fig. 7) et les firoles ou ptérotrachées, sont des gastéropodes dont le pied, impropre à la reptation, est aminci en rame verticale. La carinaire seule a une coquille vitrée, bleuâtre, en forme de nacelle, que les amateurs de conchyliologie ont quelquefois payée un prix excessif pour la placer sous cloche dans leurs collections.

C'est à la pleine mer qu'appartiennent exclusivement aussi les acalèphes, tels que les béroés (fig. 4 et 5) et les méduses (fig. 1). Ces dernières, si remarquables par la forme de leur ombrelle demi-transparente et colorée des nuances les plus délicates, bleues, vertes ou pourpres, se soulèvent et nagent dans les eaux par les contractions de cette ombrelle. Quelques-unes sont dépourvues de bouche ; d'autres ont une bouche au milieu d'un pédoncule divisé en quatre branches festonnées, comme la pélagie (fig. 1), dont nous donnons la figure ; d'autres enfin, quoique pourvues d'un pédoncule très-ramifié, n'ont point de bouche, à moins qu'on ne donne ce nom à de très-petites ouvertures qui terminent les ramifications du pédoncule : c'est ce qui a fait donner le nom de rhizostome à une grande méduse que les vents d'ouest jettent sur les grèves de l'Océan, et dont l'ombrelle, large de deux à trois décimètres, est demi-transparente et bleuâtre comme un plat d'empois qu'on aurait renversé sur le sable. Ces méduses, pour la plupart sans bouche, et conséquemment pri-

vées des moyens de se nourrir autrement que par absorption, ne sont donc pas des animaux complets : on peut les considérer comme étant la fleur ou la phase de fructification des divers polypes qui rampent sur les bas-fonds et sur les plantes marines. On ne voit ces méduses ou les béroés sur nos côtes que lorsqu'une tempête ou un vent violent les pousse en troupes nombreuses et les fait échouer sur le sable. C'est ainsi qu'un vent de sud va couvrir tout à coup les grèves de la Méditerranée avec cette jolie pélagie (fig. 1), qui se distingue par sa phosphorescence, par sa couleur pourprée, et surtout par la faculté qu'elle a de causer à la main qui la touche une sensation de brûlure qui justifie bien son nom d'acalèphe (en grec, ortie).

Dans le cours de cet article, nous avons souvent parlé de phosphorescence, et nous croyons n'avoir encore donné que peu de notions sur ce singulier phénomène. Il est très-ordinaire parmi les animaux marins, tandis que parmi les animaux terrestres nous ne connaissons guère dans nos climats que le lampyre ou ver luisant qui soit constamment phosphorescent. On sait que sur mer, en été, et surtout dans les régions tropicales, le sillage d'un navire paraît plus ou moins lumineux ; la proue qui fend la vague et la rame qui bat les flots font jaillir d'innombrables étincelles. Presque tous ces effets sont dus à la présence des animalcules, des crustacés, des acalèphes et des mollusques dont nous avons parlé. On a donné particulièrement le nom de pyrosome, c'est-à-dire corps de feu, à un mollusque agrégé, voisin des ascidies, qui, par la réunion d'un grand nombre d'individus soudés et participant à une vie commune, forme un cylindre presque diaphane, hérissé de papilles, et tellement lumineux pendant la nuit qu'on croit voir au milieu des flots un morceau de fer rougi au feu. Toutefois, sans aller jusqu'aux mers tropicales, nous avons sur nos côtes une foule d'exemples de phosphorescence ; car, sans parler des méduses échouées sur les grèves de la Méditerranée, on voit souvent sur la côte de Normandie des myriades d'un petit animal microscopique nommé avec raison le noctiluque ; et si dans l'obscurité on marche sur les fucus que le flot vient d'abandonner, ou si l'on soulève les pierres de la plage à marée basse, on voit une foule de points brillants ou de traînées lumineuses. Sur les fucus ce sont

La Pleine mer. — Voy. § 14.

1, la Pélagie, méduse. — 2, Clio boréale. — 3, Glaucus. — 4 et 5, Béroés. — 6, Hyade tridentée. — 7, Carinaire. — 8, Cléodore. 9, Fucus flottant ou Raisin des Tropiques.

ordinairement des polypes du genre campanulaire qui brillent ainsi ; sous les pierres, ce sont des annélides du genre térébelle, dont les longs tentacules filiformes brillent d'une lueur pourpre ou verte fort belle. D'autres annélides écailleuses du genre polynoé, de petites ophiures, et divers mollusques, sont habituellement aussi phosphorescents ; mais on aurait tort de croire que c'est une propriété inhérente à la vie chez ces animaux : nos lecteurs ont sans doute remarqué qu'une tête de merlan ou de maquereau laissée pendant plusieurs jours dans l'obscurité devient toute phosphorescente ; l'eau qui découle des bras d'une méduse emporte et conserve cette faculté lumineuse. On conçoit donc aussi qu'en certains temps la mer puisse être couverte d'une couche de matière organique, phosphorescente par elle-même, et que l'agitation ou la chaleur peut rendre plus lumineuse encore.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

LA SILHOUETTE DU LAPIN.



Dessin de Freeman, d'après le tableau de Wilkie.

Le brave paysan est entouré de sa famille, et ses doigts adroitement entrelacés projettent sur la muraille blanchie la silhouette d'un lapin qui dresse les oreilles et de ses petites pattes se frotte le museau ; l'assistance attentive sourit.

Qui n'a vu quelques-unes de ces représentations domestiques dont la bonne volonté et la bonne humeur font tous les frais ? qui n'y a point été tour à tour public et acteur ? C'est par ces jeux égayants que le foyer a surtout du charme pour l'enfance ; qu'il devient le théâtre de ses plaisirs, de ses affections ; qu'il crée les souvenirs charmants destinés à parer, comme autant de gracieux tableaux, l'intérieur de la famille, et à nous le rendre précieux à jamais.

De tels divertissements sont d'ailleurs une révélation d'habitudes ; ils témoignent de la sollicitude du père pour ses enfants, du besoin qu'il a de leur joie, de son aptitude à se faire petit pour se rapprocher de leur taille, de sa complaisance à rebrousser chemin dans la vie pour recommencer à sentir avec eux. C'est la preuve d'une affection ingénue et complaisante, comme le sont toutes les affections sincères.

La condescendance de l'homme pour l'enfant a d'ailleurs en soi-même quelque chose qui attendrit. On aime cette soumission de la force à la faiblesse, cette humilité de celui qui sait devant celui qui ignore. Ce que dit le Christ : *Laissez venir vers moi les petits enfants*, est un des mots les plus profonds et les plus touchants de l'Évangile. « Je me défierai toujours, disait Jean-Jacques, de celui qui n'aime ni les enfants ni les fleurs. » C'est en effet dans la sympathie pour ces gracieux inférieurs que l'on trahit surtout ses instincts. L'anecdote de Henri IV marchant à quatre pattes pour amuser ses enfants au moment où l'on introduit un ambassadeur, et demandant la permission de *finir le tour de la chambre*, a plus prouvé en faveur de la bonté de son cœur que vingt actes politiques justement loués par l'histoire.

Les plaisirs qu'offre le monde sont le plus souvent passagers, quelquefois funestes, presque toujours énervants ; ceux de la famille, au contraire, fortifient et se renouvellent, car nous ne les empruntons pas aux autres, mais à nous-mêmes ;

la source en est, non point dans des efforts dispendieux, mais dans notre caractère : eux seuls ne laissent point cette langueur, arrière-goût de toutes les distractions bruyantes, et dont *l'Imitation* a dit que ***les jours joyeux faisaient les tristes lendemains.*** La gaieté factice que nous cherchons au dehors agit sur nous à la manière des vins capiteux qui enivrent quelques heures pour nous laisser ensuite dans l'abattement et le dégoût; la gaieté du foyer ressemble à l'eau pure de la source dont la fraîcheur ranime et désaltère.

Ne dédaignons donc pas les naïfs divertissements qui captivent, autour du foyer, le cercle de la famille ; aimons tout ce qui peut y faire luire un rayon d'innocente joie, tout ce qui resserre les liens de l'intimité domestique, tout ce qui rend le devoir facile. Rien n'est puéril de ce qui contribue à rendre heureux. Toute la sagesse humaine doit tendre à un seul but : devenir homme pour supporter la douleur, et rester enfant pour recevoir la joie.

GOUTTES DE PLUIE.

La Rose que Mary avait cueillie pour Anna venait d'être mouillée par l'orage ; les gouttes de pluie remplissaient la fleur et faisaient pencher sa tête charmante.

Les feuilles ruisselantes semblaient pleurer la tige dont la rose avait été détachée et le buisson où elle était née.

Je la saisis vivement, bien que tout humide, et dans ce brusque mouvement, hélas ! elle s'effeuilla et jonchа la terre de ses débris.

Et je me dis : Combien de fois les hommes ont-ils ainsi traité les cœurs déjà courbés sous le poids de la tristesse ! En touchant moins rudement à cette rose gracieuse, elle eût pu briller encore quelques instants.

De même, en essuyant avec précaution une larme échappée, nous pouvons la voir encore suivie d'un sourire.

COWPER.

— Tu souffres ; prends patience. Tes souffrances actuelles ne seront pas perdues pour ton avenir : tu leur devras de ne plus trop désirer ni trop craindre, de considérer la sérénité de l'âme comme un véritable bien, de t'endurcir à la douleur, et de supporter avec une mélancolique indifférence les mille contrariétés de la vie.

— La raison nous sert moins utilement alors qu'elle nous aide à conquérir la position désirée, que quand elle nous apprend à nous contenter de celle que nous avons.

— La résignation n'est pas du contentement, mais elle y mène.

— La prospérité est plus sûre, entremêlée de revers.

— Qu'est-ce que mourir, un peu plus, un peu moins jeune, dans l'immensité des siècles ?

— « On me conseille, dis-tu, le contraire de ce qu'on a fait. » Eh ! c'est précisément parce qu'on l'a fait qu'on te conseille le contraire.

— Plaignons le méchant : car il est bien malheureux de chercher le bonheur là où il n'est pas. Que notre compassion s'exprime par des efforts pour le ramener avec douceur aux saintes maximes. Et s'il persiste, plaignons le davantage encore d'un aveuglement si funeste pour lui-même.

La Recherche du vrai bien, par M. DE CHAVENAGE.

LES FORÊTS EN FRANCE.

La France possède un grand nombre d'arbres, les uns indigènes, les autres complétement naturalisés et se propageant d'eux-mêmes à l'état sauvage. Tous ne croissent pas indifféremment dans le Nord et dans le Midi ; chacun d'eux a même des limites qu'il ne dépasse jamais.

Dans la région méditerranéenne, les forêts sont composées d'arbres toujours verts, tels que le chêne vert, le chêne-liége, l'if, le pin d'Alep et le pin maritime. Parmi les arbres cultivés, on remarque le jujubier, le pistachier, l'olivier, le caroubier et le figuier.

Dans le bassin de la Gironde, on trouve le chêne vert, le pin maritime, les *Quercus cerris* et *Q. toza*.

Dans les plaines du Centre et du Nord de la France, le chêne rouvre, le hêtre, le charme, le bouleau, l'orme, le tilleul, l'érable champêtre et l'aune glutineux, constituent l'essence des forêts.

Le châtaignier ne dépasse guère le 50° degré de latitude vers le nord, et le pin sylvestre à l'état de forêt ne le franchit pas vers le sud.

Dans les régions subalpines, on retrouve le hêtre et le pin sylvestre, auxquels se mêlent bientôt le frêne élevé, les aunes, les érables faux-platanes, le sapin et l'épicéa. Le ***Pinus mugho***, le mélèze, le pin cembro et l'aune vert s'élèvent plus haut dans les montagnes et forment les limites de la végétation arborescente.

Patria.

LA MINE DE CUIVRE DE FALUN.

I.

La mine de Falun est un des gîtes métallifères les plus célèbres de la Suède. Elle est située dans la province de Dalécarlie, où le souvenir des exploitations dont elle a été le théâtre se perd dans l'antiquité. Elle offre même un exemple frappant des inconvénients des travaux des anciens mineurs, qui, ayant été conduits en dehors de toutes les conditions de l'art, et sans aucun égard aux intérêts de l'avenir, rendent aujourd'hui la poursuite des exploitations beaucoup plus difficile et plus dangereuse que si l'on avait agi méthodiquement dès le principe. Comme les anciens prenaient tout simplement le minerai à partir de la surface, et en approfondissant à mesure et sans ordre, il en est résulté que les masses minérales auxquelles ils ont mis la main se trouvent chargées de quantités énormes d'éboulements qui, en se tassant, ont formé des abîmes dans lesquels les eaux suintent et ruissellent de toutes parts. On conçoit tous les dangers qui s'ensuivent pour les hommes qui aujourd'hui travaillent au-dessous. C'est pourquoi tous les gouvernements chez lesquels la richesse minérale, cet élément si précieux du bien public, est de quelque considération, imposent aux mineurs des règlements sévères, afin que, tout en tirant un profit légitime des ressources que leur livre la nature, ils ne compromettent pas le profit que doivent en retirer à leur tour nos descendants. Ce n'est pas à nous seulement qu'ont été donnés ces trésors, dont la quantité est si limitée et qui ne se reproduisent point comme ceux des champs : ils appartiennent à la famille humaine tout entière, et ce serait voler la postérité que de gaspiller sciemment ce qui lui a été destiné aussi bien qu'à nous.

Ces considérations se saisissent d'un trait lorsque l'on jette les yeux sur la coupe p. 396. Que de millions de quintaux de cuivre dans ces masses éboulées au sein desquelles il n'est pas possible au mineur de pénétrer, et qui proviennent de la mauvaise exploitation des anciens ! Non seulement tout ce minerai est perdu faute d'une administration qui ait alors veillé sur les intérêts et les droits de la postérité ; mais l'exploitation du minerai qui est demeuré en dessous en est devenue plus périlleuse et plus coûteuse.

Le gîte de Falun appartient à la classe de mines que l'on appelle mines en amas. C'est un des amas les plus considérables que l'on connaisse. Il a la forme d'un large cône renversé dont la pointe est émoussée et arrondie. L'axe du cône n'est pas tout à fait vertical, mais penche légèrement vers

l'est. C'est donc près de la surface que ce rognon gigantesque offre les plus grandes dimensions : il a 240 mètres de longueur sur 160 de largeur. A mesure que l'on approfondit ses dimensions diminuent, et à 340 mètres on trouve enfin son extrémité : à cet endroit, les parois opposées de la mine se rapprochent rapidement, et se rejoignent en s'arrondissant à peu près comme le fond d'un vase. La capacité totale de cette masse est d'environ cinq millions de mètres cubes.

Bien que cet énorme massif soit presque uniquement composé de minerai, le minerai n'est pourtant pas également précieux sur tous les points. La majeure partie est formée de sulfure de fer, c'est-à-dire d'une combinaison de soufre et de fer dont il n'y a pas à tirer grand profit. Le sulfure de cuivre, qui est le véritable objet de l'exploitation, est surtout concentré sur le pourtour de la masse, comme si, dans la cristallisation de l'ensemble du massif, cette substance avait eu tendance à se séparer pour venir se déposer la première sur les parois de la cavité. C'est sur cette circonstance que se règlent les travaux de l'exploitation. On évide le noyau tout autour, et il reste dans le milieu un solide massif qui donne appui à tout le système des galeries. La zone riche ne paraît pas avoir reçu une égale épaisseur partout. En effet, en examinant l'état actuel de la mine, on voit que le vide qui s'est formé par l'enlèvement de la périphérie est beaucoup plus large au midi qu'au nord, à l'étage de la mine situé à 250 mètres de profondeur ; tandis qu'à 300 mètres, c'est à l'est que se rencontre le maximum de largeur. Comme l'épaisseur de la zone cuivreuse ne diminue pas sensiblement par le bas, il s'ensuit qu'à la profondeur de 330 mètres le massif est exploité jusqu'au centre. En général, c'est sur les parois du sud et du sud-ouest que le minerai de cuivre s'est montré le plus riche. Comme il n'est pas uniquement contenu dans la zone de la périphérie, et qu'il s'en rencontre de disséminé en quantité variable jusque dans l'intérieur, les travaux d'exploitation se sont prolongés en beaucoup d'endroits jusqu'à la partie centrale, et il est vraisemblable que l'on pourra continuer à travailler par là lorsqu'on aura fini d'épuiser le pourtour.

« C'est cet amas, dit un de nos ingénieurs des mines les plus distingués, M. Desroches, dans un récent Mémoire sur les mines de Suède et de Norvége ; c'est cet amas qui a fourni depuis cinq siècles la plus grande partie du minerai de Falun. Il y a plus de quarante ans que l'on a atteint l'extrémité inférieure ; cependant on est encore bien loin d'avoir exploité toute la masse cuprifère, et l'épuisement du gîte ne paraît pas être imminent. Mais l'exploitation est devenue difficile et dangereuse, à cause des éboulements nombreux qu'a occasionnés l'inexpérience des anciens exploitants ; la roche métallifère a été disloquée, et c'est au milieu de masses fracturées et mouvantes que se trouve une partie des ateliers actuels ; l'exploitation de Falun est à peu près dans les mêmes conditions que celle de nos importantes mines de fer de Rancié, dans le département de l'Ariége. »

Le minerai de Falun n'est pas très-riche : il est mélangé, soit avec une roche quarzeuse, soit avec de la pyrite de fer. Sa teneur moyenne n'est guère que de deux et demi à trois pour cent de cuivre : aussi la prospérité des mines tient-elle bien plus à l'abondance qu'à la richesse de la matière. La production annuelle de Falun est d'environ 400 quintaux métriques de cuivre (1) : c'est la moitié de ce que produit la Suède. « Les minerais de cuivre du Nord de l'Europe, dit l'auteur que nous avons déjà cité, comparés à ceux des autres contrées, sont généralement pauvres ; et dans des pays où le combustible, la force motrice et la main-d'œuvre seraient à un prix plus élevé qu'en Scandinavie, beaucoup de ces minerais ne pourraient être exploités avantageusement. »

Les cuivres de Scandinavie sont très-estimés dans le commerce. Leur bonne qualité provient principalement de la simplicité de composition des minerais qui ne contiennent en général ni arsenic ni antimoine. Néanmoins les cuivres de Falun sont inférieurs en qualité à ceux de Norvége, parce que dans les minerais de Falun les sulfures de cuivre et de fer sont accompagnés de quelques autres sulfures, principalement de ceux de plomb et de zinc ; de sorte que le cuivre conserve toujours une petite proportion de ces métaux.

Bien que l'exploitation de Falun ne soit pas encore menacée de finir, les circonstances ne permettent pas de douter qu'elle ne soit dans sa période de décroissance ; c'est une fin inévitable. Les gîtes métallifères ne nous ont été donnés par la nature qu'en petit nombre, et leur étendue n'est pas illimitée. C'est là leur caractère le plus général, et c'est de ce principe naturel que doivent s'inspirer les lois qui président à leur exploitation.

II.

On reconnaît de loin la position de Falun au grand nombre des fourneaux allumés qui font paraître la ville tout en feu. Une odeur sulfureuse se fait sentir à 2 kilomètres de distance, et suit le voyageur dans tout le cours de sa marche, jusque dans les entrailles de la terre.

L'entrée principale est une grande fosse appelée Stœten, qui, formée par l'éboulement épouvantable de 1687, a 80 mètres de profondeur sur 200 de largeur et 400 de longueur. Depuis quelque temps l'ordre avait été donné d'interrompre les travaux et d'abandonner la mine dans la prévision d'un éboulement ; mais plusieurs jours s'étant écoulés sans accident, les ouvriers, privés de moyens d'existence, éclatèrent en murmures et se révoltèrent ouvertement. Décidés à continuer l'exploitation, ils se rassemblèrent avec leurs outils, et se disposaient à descendre dans la mine lorsque tout à coup le terrain s'écroula sous eux. Quelques-uns périrent ; le plus grand nombre fut heureusement sauvé.

D'autres éboulements ont eu lieu à différentes époques ; on cite entre autres celui de 1789 qui dura deux jours, et celui de 1833 qui obligea d'interrompre les travaux pendant quelque temps. Ces bouleversements ont laissé des traces profondes à l'extérieur, et contribuent à donner à ces lieux un aspect sauvage et désolé.

Le voyageur arrivé sur le bord du cratère prend un costume de mineur et s'embarque dans un tonneau à douves épaisses fortement cerclées. Le tonneau est suspendu à une corde de cuir que l'on renouvelle assez fréquemment pour que la vie des hommes ne soit pas compromise. Souvent, pendant la descente, le guide est obligé de se servir d'un bâton pour éloigner la nacelle des parois du puits, et l'empêcher de s'accrocher aux parties saillantes du rocher. Cependant il n'est pas rare de voir les femmes des mineurs debout sur les bords de ce tonneau, les bras passés autour de la corde, tricoter tranquillement, suspendues au milieu de ce gouffre effroyable. On remonte à différents degrés de profondeur des galeries, qui toutes portent un nom particulier : on distingue les galeries de la Flotte, de Gustave, du Frère, du Nord, de Mars, de l'Étoile polaire, etc. Vers le milieu, on a pratiqué deux grandes pièces appelées l'ancienne et la nouvelle salle du Conseil : c'est là que s'assemblent les actionnaires de la mine autour de tables éclairées par des lustres. L'exploitation intérieure de la mine est partagée en plusieurs districts et en douze cents actions. Gustave III, lorsqu'il visita la première de ces salles, traça de ses mains, sur le rocher, avec de la craie, ces mots : « Gustave, 20 septembre 1788. » Ils ont été depuis sculptés sur la pierre et mis sous verre.

Cette descente n'est pas la seule au moyen de laquelle on puisse pénétrer dans la mine de Kopporberg. Il y a une pente adoucie, tellement facile que les chevaux la montent et la descendent presque jusqu'au fond de la mine. On trouve aussi des puits obliques dans lesquels sont installés des escaliers de bois assez commodes jusqu'aux 60 derniers mètres. Au

(1) Sous le règne de Gustave-Adolphe, le produit annuel était d'environ 2 700 tonnes ; sous Charles XI, de 1 400 à 2 200.

Coupe d'une mine près de Falun.

bas de cette rampe et de ces escaliers, on emploie des échelles de fer.



Échelle dans une mine

Les personnes qui ont parcouru ce monde ténébreux décrivent avec émotion l'impression profonde que leur ont fait éprouver les murmures, les gémissements des machines qui servent à élever l'eau ou le minerai, le fracas des torrents souterrains, les chants des mineurs, tantôt affaiblis et s'éteignant dans le lointain, tantôt agrandis par les échos. L'explosion d'une mine vient parfois dominer tous ces bruits; ou si elle éclate trop loin pour être entendue, elle se révèle au moins par la trépidation sensible des parois dans les galeries qui s'entre-croisent. Parfois un craquement sinistre semble annoncer qu'un rocher se détache de la masse pour tomber dans des abîmes inexplorés aujourd'hui.

En l'année 1719, à l'ouverture d'une galerie dans une partie de la mine que l'on croyait n'avoir jamais été visitée, quelques ouvriers trouvèrent, à 150 mètres environ de profondeur, une espèce de momie offrant tous les caractères de la jeunesse. Les substances minérales avaient imprégné le cadavre de manière à le conserver parfaitement et à laisser encore reconnaissables les traits du visage. On le porta à l'air, où il fut exposé aux regards de la population entière. Parmi les curieux se trouvait une vieille femme qui, après avoir contemplé attentivement la momie, se mit à fondre en larmes. Elle avait reconnu les traits de son fiancé disparu depuis cinquante ans, sans que personne eût su ce qu'il était devenu. Il est probable qu'étant descendu seul dans la mine, ce malheureux y avait été noyé ou étouffé par un éboulement. Quel contraste que celui de cette femme dont les années avaient sillonné le visage, et de cet homme sortant du tombeau avec les formes de la jeunesse! Le corps fut enterré avec solennité; tous les mineurs assistèrent au convoi.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

NAPOLÉON-VENDÉE (BOURBON-VENDÉE),

Département de la Vendée.



Vue de Napoléon-Vendée (Bourbon-Vendée), prise derrière la caserne. — Dessin de M. d'Hastrel.

Napoléon-Vendée est le chef-lieu du département de la Vendée.

Ce département a emprunté son nom à une petite rivière qui le traverse. Son territoire faisait partie de l'ancien Poitou. Il se divise en trois parties distinctes : le *Bocage*, d'une riche culture et très-boisé; *la Plaine*, où l'on trouve principalement des terres à blé; et *le Marais*, qui comprend tout le littoral, antérieurement couvert par la mer.

Napoléon-Vendée portait autrefois le nom de *la Roche-sur-Yon*, à cause de la rivière qui la baigne. Cette ville ne comptait pas mille habitants en 1808. Napoléon l'agrandit, lui donna le nom de Napoléonville, et lui accorda, par un décret du 8 août 1808, trois millions pour construire les édifices nécessaires à une préfecture. Il en fit une sorte de colonie de fonctionnaires. Seize maisons furent construites pour loger les principaux d'entre eux, et on bâtit des casernes qui pouvaient contenir deux mille hommes. L'enceinte tracée par un décret impérial de 1810 supposait une population de quinze mille âmes; elle s'élève à peine à sept mille. Le canal de la Bret, qui devait la rendre commerçante, n'ayant pas été exécuté, elle n'a pu prendre le développement sur lequel on avait compté. Ses rues sont régulières et spacieuses, mais peu animées, si l'on excepte l'époque de la fameuse *foire aux chiens* (les deuxièmes lundis de mai et de juillet). Ce singulier commerce est favorisé par la passion des Vendéens pour la chasse. Un chien de six mois à un an appartenant à la belle race de la Vendée et *bien bleu* (c'est-à-dire blanc avec des taches noires), se vend habituellement de 120 à 150 francs.

Napoléon-Vendée n'a d'autres monuments que sa caserne,

sa belle place d'armes entourée d'arbres, et au centre de laquelle on voit la statue en bronze du pacificateur de la Vendée, le général Travot, exécutée par Maindron.

Il ne reste aucun débris de l'ancien château de la Roche-sur-Yon, dont la fondation est supposée antérieure aux croisades. Ce château avait été assiégé, en 1569, par les Anglais, qui corrompirent le gouverneur Blondeau, et lui achetèrent la place pour six mille livres. Plus tard, Olivier de Clisson reprit le château, et Blondeau, arrêté par ordre du duc d'Anjou, fut cousu dans un sac et jeté dans la Loire.

FIN DU CALENDRIER DE LA MANSARDE.

Voy. p. 2, 36, 74, 102, 126, 133, 150, 158, 194, 206, 229, 233, 245, 277, 285, 326, 330, 354, 365.

DÉCEMBRE.

Voy. p. 378.

Le docteur sorti, je me suis mis à réfléchir.

Pour être trop absolue, son idée n'en a pas moins un fond de justesse. Combien de fois nous attribuons au hasard des causes extérieures le mal dont il faudrait chercher l'origine en nous-mêmes! Peut-être eût-il été sage de le laisser achever l'examen commencé.

Mais n'en est-il pas un autre encore plus important, celui qui intéresse la santé de l'âme? Suis-je bien sûr de n'avoir rien négligé pour la préserver pendant l'année qui va finir? Soldat de Dieu parmi les hommes, ai-je bien conservé mon courage et mes armes? Serais-je prêt pour cette grande revue des morts qui doit être passée par *Celui qui est* dans la sombre vallée de Josaphat?

Ose te regarder toi-même, ô mon âme, et cherche combien de fois tu as failli.

D'abord, tu as failli par orgueil! Car je n'ai pas recherché les simples. Trop abreuvé des vins enivrants du génie, je n'ai plus trouvé de saveur à l'eau courante; j'ai dédaigné les paroles qui n'avaient d'autre grâce que leur sincérité; j'ai cessé d'aimer les hommes seulement parce que c'étaient des hommes, je les ai aimés pour leur supériorité; j'ai resserré le monde dans les étroites limites d'un panthéon, et ma sympathie n'a pu être éveillée que par l'admiration. Cette foule vulgaire que j'aurais dû suivre d'un œil ami, puisqu'elle est composée de frères en espérances et en douleurs, je l'ai laissé passer avec indifférence, comme un troupeau. Je m'indigne de voir celui qu'enivre son or mépriser l'homme pauvre des biens terrestres, et moi, vain de ma science futile, je méprise le pauvre d'esprit. J'insulte à l'indigence de la pensée comme d'autres à celle de l'habit; je m'enorgueillis d'un don et je me fais une arme offensive d'un bonheur!

Ah! si, aux plus mauvais jours des révolutions, l'ignorance révoltée a jeté parfois un cri de haine contre le génie, la faute n'en est pas seulement à la méchanceté envieuse de la sottise, elle vient aussi de l'orgueil méprisant du savoir.

Hélas! moi aussi j'ai trop oublié la fable des deux fils du magicien :

L'un, frappé par l'arrêt irrévocable du destin, était né aveugle, tandis que l'autre jouissait de toutes les joies que donne la lumière. Ce dernier, fier de ses avantages, raillait la cécité de son frère et dédaignait sa compagnie. Un matin que l'aveugle voulait sortir avec lui :

— A quoi bon, lui dit-il, puisque les dieux n'ont mis rien de commun entre nous? Pour moi la création est un théâtre où se succèdent mille décorations charmantes et mille acteurs merveilleux; pour vous ce n'est qu'un abîme obscur au fond duquel bruit un monde invisible. Demeurez donc seul dans vos ténèbres, et laissez les plaisirs de la lumière à ceux qu'éclaire l'astre du jour.

A ces mots, il partit, et le frère abandonné se mit à pleurer amèrement. Le père, qui l'entendit, accourut aussitôt et s'efforça de le consoler en promettant de lui accorder tout ce qu'il désirerait.

— Pouvez-vous me rendre la vue? demanda l'enfant.

— Le sort ne le permet pas, dit le magicien.

— Alors, s'écria l'aveugle avec emportement, je vous demande d'éteindre le soleil!

Qui sait si mon orgueil n'a point provoqué le même souhait de la part de quelqu'un de mes frères qui ne *voient* pas?

Mais combien plus souvent encore j'ai failli par imprudence et par légèreté! Que de résolutions prises à l'aventure! que d'arrêts portés dans l'intérêt d'un bon mot! que de mal accompli faute de sentir ma responsabilité! La plupart des hommes se nuisent les uns aux autres pour faire quelque chose : on raille une gloire, on compromet une réputation, comme le promeneur oisif qui suit une haie brise les jeunes branches et effeuille les plus belles fleurs. Et cependant notre irréflexion fait ainsi les renommées! Semblables à ces monuments mystérieux des peuples barbares auxquels chaque voyageur ajoutait une pierre, elles s'élèvent lentement; chacun y apporte en passant quelque chose et l'ajoute au hasard, sans pouvoir dire lui-même s'il élève un piédestal ou un gibet. Qui oserait regarder derrière lui pour y relever ses jugements téméraires?

Il y a quelques jours, je suivais le flanc des buttes vertes que couronne le télégraphe de Montmartre. Au-dessous de moi, le long d'un de ces sentiers qui tournent en spirale pour gravir le coteau, montaient un homme et une jeune fille sur lesquels mes yeux s'arrêtèrent. L'homme avait un paletot à longs poils qui lui donnait quelque ressemblance avec une bête fauve, et portait une grosse canne dont il se servait pour décrire dans l'air d'audacieuses arabesques. Il parlait très-haut, d'une voix qui me parut saccadée par la colère. Ses yeux, levés par instant, avaient une expression de dureté farouche, et il me sembla qu'il adressait à la jeune fille des reproches ou des menaces qu'elle écoutait avec une touchante résignation. Deux ou trois fois elle hasarda quelques paroles, sans doute un essai de justification; mais l'homme au paletot recommençait aussitôt avec ses éclats de voix convulsifs, ses regards féroces et ses moulinets menaçants. Je le suivis des yeux, cherchant en vain à saisir un mot au passage, jusqu'au moment où il disparut derrière la colline.

Évidemment je venais de voir un de ces tyrans domestiques dont l'humeur insociable s'exalte par la patience de la victime, et qui, pouvant être les dieux bienfaiteurs d'une famille, aiment mieux s'en faire les bourreaux.

Je maudissais dans mon cœur le féroce inconnu, et je m'indignais de ce que ces crimes contre la sainte douceur du foyer ne pussent recevoir de juste châtiment, lorsque la voix du promeneur se fit entendre de plus près. Il avait tourné le sentier et parut bientôt devant moi au sommet de la butte verdoyante.

Le premier coup d'œil et les premiers mots me firent alors tout comprendre : là où j'avais trouvé l'accent furieux et les regards terribles de l'homme irrité, ainsi que l'attitude soumise d'une victime effrayée, j'avais tout simplement un brave bourgeois louche et bègue qui expliquait à sa fille attentive l'éducation des vers à soie!

Je m'en suis revenu, riant de ma méprise; mais, près de rejoindre mon faubourg, j'ai vu courir la foule, j'ai entendu des cris d'appel : tous les bras, tournés vers le même point, montraient au loin une colonne de flammes. L'incendie dévorait une fabrique, et tout le monde s'élançait au secours.

J'ai hésité. La nuit allait venir; je me sentais fatigué; un livre favori m'attendait : j'ai pensé que les travailleurs ne manqueraient pas, et j'ai continué ma route.

Tout à l'heure j'avais failli par défaut de prudence; maintenant, c'est par égoïsme et par lâcheté.

Mais quoi, n'ai-je point oublié en mille autres occasions les devoirs de la solidarité humaine? Est-ce la première fois que j'évite de payer ce que je dois à la société? Dans le par-

tage que je fais de mon temps, de mes forces, de mes ressources, n'ai-je pas toujours traité mes associés comme le lion? Toutes les parts ne me sont-elles pas successivement revenues? Pour peu qu'un malavisé en redemande quelque chose, je m'effraie, je m'indigne, j'échappe par tous les moyens. Que de fois, en apercevant, au bout du trottoir, la mendiante accroupie, j'ai dévié de ma route, de peur que la pitié ne m'appauvrît malgré moi d'une aumône. Que de douleurs mises en doute pour avoir le droit d'etre impitoyable! Avec quelle complaisance j'ai constaté parfois les vices du pauvre, afin de transformer sa misère en punition méritée!...

Oh! n'allons pas plus loin, n'allons pas plus loin! Si j'ai interrompu l'examen du docteur, combien celui-ci est plus triste! Les maladies du corps font pitié, celles de l'âme font horreur. . . . .

J'ai été heureusement arraché à ma rêverie par mon voisin le vieux soldat.

Maintenant que j'y pense, il me semble avoir toujours vu, pendant mon délire, cette bonne figure tantôt penchée sur mon lit, tantôt assise à son établi, au milieu de ses feuilles de carton.

Il vient d'entrer, armé de son pot à colle, de sa main de papier vert et de ses grands ciseaux. Je l'ai salué par son nom; il a poussé une exclamation joyeuse et s'est approché.

— Eh bien, on a donc retrouvé sa boule! s'est-il écrié en prenant mes deux mains dans la main mutilée qui lui reste; ça n'a pas été sans peine, savez-vous! En voilà une campagne qui peut compter pour deux chevrons! J'ai vu pas mal de fiévreux battre la breloque pendant un mois d'hôpital: à Leipsick, j'avais un voisin qui se croyait un feu de cheminée dans l'estomac, et qui ne cessait d'appeler les pompiers; mais le troisième jour tout s'est éteint de soi-même, vu qu'il a passé l'arme à gauche; tandis que vous, ça a duré vingt-huit jours, le temps d'une campagne du petit caporal.

— Je ne me suis donc pas trompé, vous étiez près de moi!

— Parbleu! je n'ai eu qu'à traverser le corridor. Ça vous a fait une garde-malade pas mal gauche, vu que la droite est absente; mais bah! vous ne saviez pas de quelle main on vous faisait boire, et ça n'a pas empêché cette gueuse de fièvre d'être noyée... absolument comme Poniatowski à la Bérésina!

Le vieux soldat s'est mis à rire, et moi, trop attendri pour parler, j'ai serré sa main contre ma poitrine. Il a vu mon émotion, et s'est empressé d'y couper court.

— A propos, vous savez qu'à partir d'aujourd'hui on a droit à la ration! a-t-il repris gaiement; quatre repas comme les *meinhers* allemands, rien que ça! C'est le docteur qui est votre maître d'hôtel.

— Reste à trouver le cuisinier, ai-je repris en souriant.

— Il est trouvé! s'est écrié le vétéran.

— Qui donc?

— Geneviève.

— La fruitière?

— Au moment où je vous parle, elle fricasse pour vous, voisin; et n'ayez pas peur qu'elle épargne le beurre, ni le soin. Tant que vous avez été entre le *vivat* et le *requiem*, la brave femme passait son temps à monter ou à descendre les escaliers pour savoir où en était la bataille... Et tenez, je suis sûr que la voici.

On marchait, en effet, dans le corridor; il est allé ouvrir.

— Eh non! a-t-il continué, c'est notre portière, la mère Millot; encore une de vos bonnes amies, voisin, et que je vous recommande pour les cataplasmes. Entrez, mère Millot, entrez, nous sommes tout à fait jolis garçons ce matin, et prêts à danser une polka si nous avions des pantoufles.

La portière est entrée toute ravie. Elle me rapportait du linge blanchi et réparé par ses soins, avec une petite bouteille de vin d'Espagne, cadeau de son fils le marin, réservé pour les grandes occasions. J'ai voulu la remercier; mais l'excellente femme m'a imposé silence sous prétexte que le docteur m'avait défendu de parler. Je l'ai vue tout ranger dans mes tiroirs, dont l'aspect m'a frappé: une main attentive y a évidemment réparé, jour par jour, les désordres inévitables qu'entraîne la maladie.

Comme elle achevait, Geneviève est arrivée avec mon dîner; elle était suivie de la mère Denis, la laitière de vis-à-vis, qui venait d'apprendre, en même temps, le danger que j'avais couru et mon entrée en convalescence. La bonne Savoyarde apportait un œuf qui venait d'etre pondu et qu'elle voulait me voir manger elle-même.

Il a fallu lui raconter, de point en point, toute ma maladie. A chaque détail elle poussait des exclamations bruyantes; puis, sur l'avertissement de la portière, elle s'excusait tout bas. On a fait cercle autour de moi pour me regarder dîner; toutes les bouchées étaient accompagnées de cris de contentement et de bénédiction! Jamais le roi de France, quand il dinait en public, n'a excité, parmi les spectateurs, une telle admiration.

Comme on levait le couvert, mon collègue le vieux caissier est entré à son tour.

En le reconnaissant, je n'ai pu me défendre d'un battement de cœur. De quel œil les patrons avaient-ils vu mon absence, et que venait-il m'annoncer?

J'attendais qu'il parlât avec une inexprimable angoisse; mais il s'est assis près de moi, m'a pris la main, et s'est mis à se réjouir de ma guérison, sans rien dire de nos maîtres. Je n'ai pu supporter plus longtemps cette incertitude.

— Et MM. Durmer, ai-je demandé en hésitant, comment ont-ils accepté... l'interruption de mon travail?

— Mais il n'y a pas eu d'interruption, a répondu le vieux commis tranquillement.

— Que voulez-vous dire?

— Chacun s'est partagé la besogne, tout est au courant, et les MM. Durmer ne se sont aperçus de rien.

Cette fois, l'émotion a été trop forte. Après tant de témoignages d'affection, celui-ci comblait la mesure; je n'ai pu retenir mes larmes.

Ainsi les quelques services que j'avais pu rendre ont été reconnus au centuple! j'avais semé un peu de bien, et chaque grain tombé dans une bonne terre a rapporté tout un épi! Ah! ceci complète l'enseignement du docteur! S'il est vrai que les infirmités du dedans et du dehors sont le fruit de nos sottises ou de nos vices, les sympathies et les dévouements sont aussi les récompenses du devoir accompli. Chacun de nous, avec l'aide de Dieu, et dans les limites bornées de la puissance humaine, se fait à lui-même son tempérament, son caractère et son avenir. . . . .

Tout le monde est reparti; mes fleurs et mes oiseaux, rapportés par le vétéran, me font seuls compagnie. Le soleil couchant empourpre de ses derniers rayons mes rideaux à demi refermés. Ma tête est libre, mon cœur plus léger; un nuage humide flotte sur mes paupières. Je me sens dans cette vague béatitude qui précède un doux sommeil.

Là-bas, vis-à-vis de l'alcôve, la pâle déesse aux draperies de mille couleurs et à la couronne effeuillée vient de m'apparaître de nouveau; mais cette fois je lui tends la main avec un sourire de reconnaissance.

— Adieu, chère année, que j'accusais injustement tout à l'heure! Ce que j'ai souffert ne doit pas t'être imputé, car tu n'as été qu'un espace où Dieu a tracé ma route, une terre où j'ai recueilli la moisson que j'avais semée. Je t'aimerai, abri de passage, pour les quelques heures de joie que tu m'as vu goûter: je t'aimerai même pour les souffrances que tu m'as vu subir. Joies ni souffrances ne venaient de toi, mais tu en as été le théâtre. Retombe donc en paix dans l'éternité et sois bénie, toi qui, en remplacement de la jeunesse, me laisses l'expérience, en retour du temps le souvenir, et en payement du bienfait la reconnaissance!

LES DEUX DESTINÉES.

Les deux destinées sont là sous vos yeux, développées en tableaux successifs. D'un côté vous avez le sort de l'ouvrier laborieux; de l'autre, celui du débauché. Ici, le travail en famille, le repos du foyer, la joie du salaire légitimement conquis; là, l'oisiveté des cabarets, la femme et les enfants que la fièvre de la faim dévore, et, pour réveil inévitable

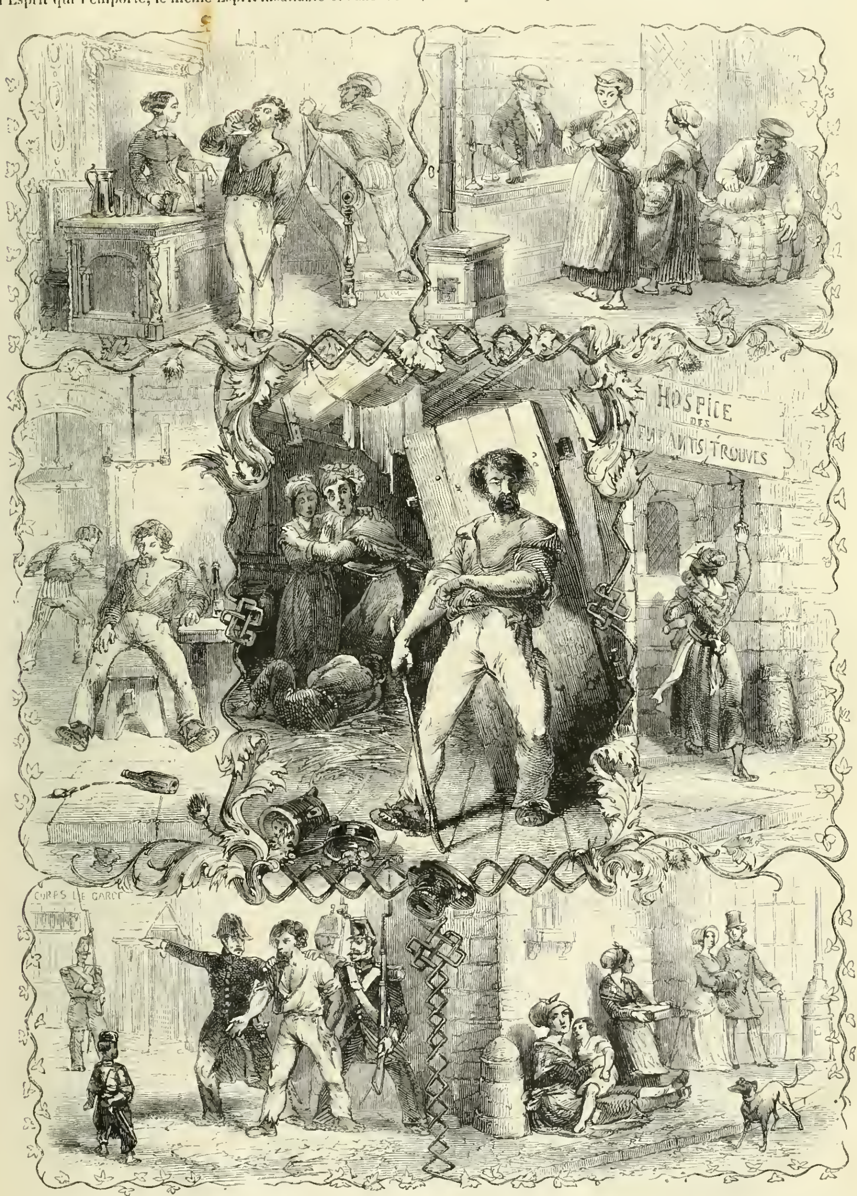


Composé par

d'un rêve tourmenté, la prison! Quant à l'origine des deux existences opposées, l'artiste vous l'a expliquée suffisamment quand il a écrit au-dessous de celle qui vous épouvante: *L'esprit au désordre;* au-dessous de celle qui vous console: *Le cœur à l'ouvrage!*

Tout est, en effet, dans ces deux mots.

L'homme que vous voyez là, qui oublie les devoirs sérieux pour les turbulentes jouissances, qui va traversant les vices d'une course folle, et qui arrivera tôt ou tard au crime, c'est l'Esprit qui l'emporte, le même Esprit insatiable et sans frein qui perdit Faust, l'Esprit qui tenta le Christ sur la montagne. Génies sublimes et âmes grossières sont également exposés à ses fascinations. Resserré dans les humbles nécessités de la vie, on s'y trouve trop à l'étroit, on brise la chaîne des habitudes



P. Saint-Germain.

journalières, on monte la fantaisie comme un cheval sauvage sur lequel on galope au hasard, et quand on veut l'arrêter il est trop tard : fleurs et moissons, tout a été brisé sous les pieds!

Voyez, au contraire, celui que le cœur a conduit. Il a repoussé les curiosités dangereuses, les audacieux caprices; il a aimé, et tout, dans sa vie, s'est subordonné à cet amour.

Comme le ruisseau qui suit sa pente, il est allé là où était le bonheur de ceux qu'il devait protéger; il a accepté pour eux la fatigue, il a supporté l'ennui, et, insensiblement, ennuis et fatigues se sont dissipés; le devoir qui lui pesait comme un joug l'a orné comme une couronne.

Quand le Christ a béni les hommes pauvres en esprit et riches par le cœur, il a résumé la loi morale tout entière. Réunissez toutes les philosophies, et vous ne trouverez rien de plus simple, de plus général, de plus continuellement utile.

Les Arabes racontent qu'un élu de Dieu fut un jour rencontré par un ange qui lui proposa d'accomplir son souhait le plus cher. L'élu, dont l'esprit s'était tourné vers la contemplation de l'infini, demanda à connaître le monde qui enveloppait la terre. L'ange l'y transporta; mais, arrivé à ses dernières limites, l'élu vit s'ouvrir un autre monde qu'il voulut également visiter, puis dix autres, et mille autres qu'il traversa sur les ailes de son guide. Or, plus il s'enfonçait dans ces abîmes de la création, moins il était satisfait: le désir de connaître l'emportait toujours plus rapidement, comme malgré lui; sa course devenait à chaque instant plus douloureuse, et cependant il ne pouvait s'arrêter! Tout à coup il sentit cette fièvre s'éteindre, et il cria à l'ange de ne pas aller plus loin. Au-dessous de lui, à travers les nuées, il venait de reconnaître, sous un bouquet de palmiers, la petite maison dans laquelle il était né. Un souvenir du cœur avait subitement calmé les caprices de l'esprit.

LA MÉNAGERIE DE L'EMPEREUR MONTEZUMA,

ET LE MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE DE NETZAHUATCOLOTZIN.

Voy. p. 335.

Montezuma, dont la vive intelligence ne saurait être mise en doute, avait imprimé à la capitale de l'empire un mouvement qui n'y existait pas avant lui. Son luxe effaçait celui de tous ses prédécesseurs, et il n'y avait pas jusqu'à ses expéditions militaires qui, dirigées vers des points ignorés, n'eussent servi à multiplier les richesses zoologiques que l'on rencontrait dans ses jardins. Ne fût-ce que par le lieu où elle s'élevait, la résidence impériale, destinée à réunir ces merveilles, présentait toutes les commodités indispensables aux vastes constructions que l'on avait voulu rassembler. Bâti au milieu de jardins qu'il ne faut pas confondre avec les jardins botaniques sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le couvent de San-Francisco, ce palais offrait déjà, par la nature des matériaux employés à sa construction, un riche spécimen des richesses minéralogiques du pays. Des piliers de jaspe soutenaient sa toiture, des pierres habilement travaillées l'ornaient, et l'oratoire voisin, où Montezuma se retirait quelquefois pour adorer ses divinités redoutables, était revêtu intérieurement de plaques d'or et d'argent, au milieu desquelles on avait enchâssé des pierres précieuses, des agates et même des perles pêchées peut-être sur les bords du golfe de Californie. Hors de cette maison de plaisance, dans l'enceinte même réservée aux progrès de l'histoire naturelle, on avait creusé dix bassins revêtus de pierre. Les uns étaient alimentés par les eaux salées du lac de Mexico, les autres recevaient une eau limpide de ce fameux aqueduc de Chapoltepec, dont Montezuma lui-même n'avait pas dédaigné de diriger la construction, et qu'il avait même orné de son effigie. Dans les bassins remplis d'eau salée, on nourrissait ceux des poissons de la mer du Mexique qui pouvaient vivre dans un espace si resserré; les étangs remplis d'eau douce renfermaient aussi des poissons; et Cortez a soin de faire remarquer qu'on renouvelait fréquemment l'eau de ces grands viviers (1). Les oiseaux aquatiques, destinés à vivre sur les bords de l'Océan, erraient paisiblement au milieu de ces bassins; il est probable qu'on les avait soumis à une sorte de domesticité, car plusieurs d'entre eux étaient condamnés d'avance à perdre périodiquement leurs plumes les plus éclatantes, afin d'augmenter cette partie du trésor de l'État que les Mexicains mettaient infiniment au-dessus des richesses métalliques, puisqu'ils la décoraient du titre de *trésor des dieux*. Les viviers alimentés par l'eau douce avaient une destination analogue; tout y était approprié à la nature des oiseaux qui parcouraient librement leurs bords. François Lopez de Gomara a soin de faire observer qu'on fournissait à chaque oiseau la nourriture qu'il eût recherchée dans son état d'indépendance, et il évalue lui-même à dix arrobas le poids du poisson que l'on tirait journellement du lac de Mexico, uniquement pour la nourriture des oiseaux pêcheurs. Des fèves, des haricots, du maïs qu'on désignait sous le nom de *centli*, une foule d'autres graines, étaient distribués aux autres habitants ailés du jardin, et l'on poussait le soin jusqu'à ramasser journellement de nombreux insectes pour être ajoutés au régime alimentaire de quelques-uns de ces oiseaux. Cortez nous apprend qu'un pavillon avait été bâti au bord de chaque étang, « lequel était fort subtilement travaillé, et où Montezuma venait récréer ses yeux. »

Nous avons lu tous les écrivains contemporains qui ont touché ce point curieux; mais, nous l'avouerons, les divisions établies dans la vaste ménagerie de Montezuma ne nous ont pas été indiquées d'une manière assez complète pour que nous suivions en la décrivant un ordre rigoureusement méthodique. Il paraît bien certain toutefois que sur les jardins destinés aux oiseaux aquatiques s'ouvrait une salle immense désignée spécialement sous le nom de Tepac des oiseaux, et que, non loin de cette innombrable variété de volatiles, on nourrissait des caïmans, des tortues, des iguanes et une prodigieuse quantité de serpents. Il fallait nécessairement que quelque superstition abominable présidât aux soins qu'on donnait à ces animaux; car tous les écrivains Espagnols ne peuvent parler sans horreur des vases remplis de sang humain qui étaient destinés à leur nourriture. Herrera va même plus loin; il affirme que la chair des prisonniers de guerre offerts en holocauste était réservée pour ces hideux reptiles, qui prenaient, grâce à cette nourriture, un prodigieux accroissement. Les Castillans ne les virent pas manger, mais ils trouvèrent les lieux où on exposait les victimes à leur voracité tellement remplis de sang figé, l'odeur vraiment méphytique qui s'exhalait de ces salles était si rebutante, que tous les sens, disent-ils, se trouvaient offensés à la fois.

Comme s'il eût craint d'exciter le dégoût de son royal correspondant, Cortez se tait sur cette circonstance; mais il décrit minutieusement la volière destinée aux oiseaux de proie. « Il y avait une autre maison fort belle, dit-il, où se trouvait une grande cour pavée de gentils carreaux disposés en façon d'échiquier, et les chambres, selon leurs dispositions ou leurs mesures, pouvaient avoir six pas en carré; à moitié pavée de carreaux par le bas, la portion restée à découvert était garnie d'un treillis de bois fort bien fait, et dans chacune de ces volières il y avait un oiseau de proie, à partir de la crécerelle jusqu'à l'aigle (ou Tapalcatl). On y rencontrait tout ce que produit l'Espagne en ce genre, et bien d'autres espèces qui n'y ont jamais été vues. Il y avait grand nombre d'individus de chaque sorte. En la partie couverte de chacune de ces chambres se voyait une gaule en manière de perchoir, et il y en avait une également en la partie fermée par le treillis; si bien que l'oiseau avait un asile pour la nuit et contre la pluie, et un autre où il pouvait gagner le soleil et se nettoyer au grand air. A tous ces oiseaux on donnait chaque jour un certain nombre de volailles pour nourriture et rien autre chose. Il y avait aussi en cette habitation certaines grandes salles basses toutes garnies de cages construites de très-gros madriers bien travaillés et fortement

(1) « Historia de Nueva España, escrita por su esclarecido » conquistador Hernan Cortes. » Mexico, 1770, p. 111.

scellés, et dans toutes, ou dans la plupart, on voyait des lions (1), des tigres, des loups, de fouines et des chats de diverses espèces, et de tout cela en quantité; et à ces animaux on donnait à manger des volailles, selon ce qu'exigeait leur appétit. » Herrera, moins concis, affirme que plusieurs centaines de dindes étaient tuées chaque jour pour les besoins de la ménagerie (2).

Cortez, qui garde le silence sur les hideux festins que l'on préparait aux caïmans et aux reptiles, n'a nullement la même réserve lorsqu'il s'agit des nains et des autres grotesques de Montezuma. Ces infortunés habitaient bien réellement l'enceinte réservée aux animaux curieux; mais ce que ne dit pas le conquérant du Mexique, et ce qui est sans doute affreux à rappeler, c'est qu'un art odieusement complaisant ajoutait aux bizarreries de la nature, et que, tandis que l'orthopédie s'efforce chez nous de réparer des maux presque toujours imprévus, là un art vraiment infernal créait des monstres pour les ébats des habitants de ce palais.

Hâtons-nous de le dire cependant; ce qui nous paraît un excès sans exemple de cruauté s'explique par l'étrangeté de certaines coutumes américaines; et les tortures subies volontairement par les Omaguas, les Caraïbes et les Mexicains eux-mêmes (3), pour imprimer une forme bizarre à certaines parties du corps, expliquent, jusqu'à un certain point, ce qui se passait dans le palais de Montezuma.

Nous avons peu de chose à dire désormais sur la grande ménagerie de Mexico. Nous n'ajouterons plus que quelques mots sur son utilité au point de vue scientifique; mais avant tout, nous nous poserons une question: Les souverains de Temixtitan, qui avaient fait depuis tant d'années des efforts constants pour rassembler des animaux si divers, les prédécesseurs de Montezuma, étaient-ils mus, en formant ces vastes collections, par un intérêt tout à fait identique à celui qui nous dirige en Europe? Nous ne le pensons pas: ce serait sans doute beaucoup trop supposer du développement scientifique auquel étaient parvenus les Astèques et les Chichimèques eux-mêmes, que de les présenter en cette circonstance comme n'ayant d'autre but à atteindre que le progrès des sciences; certaines prescriptions religieuses, un goût fort prononcé pour la chasse au vol, et, comme nous l'avons déjà dit, la nécessité de pourvoir à certaines industries, avaient la meilleur part dans les efforts dont nous avons fait connaître ici le résultat. Il y aurait cependant de l'injustice à nier les progrès obtenus par les Mexicains dans les sciences d'observation. Malgré l'imperfection de leur écriture hiéroglyphique, ces peuples avaient des traités spéciaux sur la plupart des connaissances humaines. L'étude de la botanique était en tel honneur parmi eux, que la tradition avait conservé les noms de trois médecins célèbres dans la connaissance des plantes utiles, et qu'elle les avait pour ainsi dire divinisés (4). Si quelques-uns de ces traités, interprétés par Boturini ou par Lorenzana, nous étaient parvenus, il est probable cependant que la science moderne n'en eût tiré que des avantages fort restreints. Le moyen âge lorsqu'il se dégageait des doctrines de l'antiquité, la Chine et le Japon dont les traités spéciaux nous paraissent à bon droit si étranges, nous représentent encore aujourd'hui des doctrines analogue à celles que nous eussions été à même d'examiner dans les livres Aztèques, s'ils n'avaient été impitoyablement détruits par l'archevêque D. Juan de Zumaragua. Pour ne point sortir du cadre que nous nous sommes imposé, nous ferons remarquer que le célèbre Acosta parle d'ouvrages destinés à faire connaître l'histoire naturelle, et qu'il eut occasion d'examiner pendant qu'il parcourait les régions du Yucatan, si curieuses pour l'archéologie américaine (1). En voyant l'ordre qui régnait dans la ménagerie de Montezuma, on ne peut s'empêcher de croire qu'il existait de véritables traités de zoologie, établissant certaines divisions scientifiques. Lorenzana n'affirme pas le fait, mais il le laisse supposer, et l'incendie de Tezcuco, qui détruisit au commencement de la conquête les archives les plus considérables du Mexique, est une catastrophe tout aussi regrettable que celle qui anéantit les traités scientifiques de la bibliothèque de Grenade. Nous ne connaissons que de nom aujourd'hui le livre le plus vénéré des Aztèques. Le Texamoxtli (2) devait être une sorte d'encyclopédie religieuse et historique, d'autant plus intéressante pour éclaircir le sujet qui nous occupe, qu'on y avait probablement établi certaines divisions dans la hiérarchie des êtres animés, et qu'on pouvait sans doute partir de cette base pour se faire une idée moins confuse du système des Aztèques sur l'ensemble des phénomènes de la nature.

Si nous en sommes réduits aux conjectures dès qu'il s'agit de la doctrine scientifique des Mexicains, il n'en est pas de même lorsqu'il faut constater quels étaient les moyens employés pour alimenter la vaste ménagerie de Montezuma ou pour remplir les magasins de curiosités naturelles, qui n'étaient pas sans analogie avec nos musées; on le voit clairement par les figures hiéroglyphiques de Lorenzana (3); non seulement certaines villes devaient apporter annuellement un tribut composé d'animaux vivants ou de certaines pelleteries précieuses, mais il fallait encore que des individus expérimentés dans l'art de la taxidermie préparassent des peaux d'oiseaux pour l'empereur; et, sous ce rapport, les collecteurs d'impôt se montraient de la plus minutieuse exigence. Les peaux ainsi préparées servaient-elles uniquement à la parure des gens du palais? en mettait-on en réserve pour former des collections? c'est ce que les récits trop concis des historiens primitifs nous empêchent d'affirmer; ce qu'il y a de certain c'est que les pourvoyeurs de Montezuma se montraient d'une adresse incontestable dans la manière dont ils conservaient les

(1) Il est presque inutile de rappeler au lecteur que Fernand Cortez impose ici la dénomination de lion au couguar (*Felis discolor* Linn.), dont nous ignorons le nom en langue aztèque. Les Mexicains désignaient le tigre noir sous la dénomination de Tzontzac; le chat cervier s'appelait Tlacoocelutl; on distinguait quatre espèces de chiens: le Chichi, l'Iztcuinth, le Jochi ou Coyotl, et le Tetlamin. (Voy. Bernardino de Sahagun.) Un des dieux mexicains prenait quelquefois la figure du coyotl pour donner certains enseignements aux hommes, et renouvelait ainsi dans le nouveau monde un des mythes les plus vulgaires de l'antiquité et du moyen âge

(2) Beulloch prétend que l'on en tuait journellement cinq cents.

(3) Les Indiens que l'on envoya avec les présents destinés à Cortez avaient les oreilles percées et garnies de pendants d'oreilles de turquoises enchâssées dans de l'or; de pesants bijoux de la même espèce garnissaient leurs lèvres inférieures et leur découvraient les dents; « chose hideuse en Espagne, mais considérée comme belle en cette contrée, » dit un naïf écrivain (Chimalpaïn, Conquista de Mexico. Ms. de la Bibl. nat., nº 12502.)

(4) Ces savants mexicains s'appelaient Oxomocapactonal, Tlatecuin et Xochicaoaca; ils s'occupaient aussi de minéralogie

(1) Voy. l'Histoire morale des Indes. Acosta dit positivement que les Indiens de ces contrées avaient des livres peints sur maguey, reliés et brochés; il donne à entendre que c'étaient des espèces d'encyclopédies dans lesquelles la botanique et la zoologie occupaient une place importante. Les antiquités mêmes n'y avaient point été oubliées, nous dit-il; et il termine par cette phrase douloureusement naïve: « Ce sont choses de grande curiosité, dignes de tout soin; on les brûla sous prétexte de magie. »

(2) Le Texamoxtli, ou Livre divin, retrouvé, dit-on, par M. Waldeck, se composait d'un très-grand nombre de figures symboliques réunies en corps d'ouvrage par Huemac. Il renfermait, entre autres choses curieuses, l'Histoire des Toltèques et des Chichimèques. Il fut brûlé dans l'incendie du palais de Netzahualpitzinth, qui eut lieu en 1520 à Tezcuco. Cette catastrophe fut d'autant plus fatale que les archives de tout l'ancien Mexique périrent dans cette occasion. (Voy. l'Histoire des Chichimèques, publiée par Ternaux-Compans, t. II, p. 279.)

(3) Dans la 25e planche publiée par le savant archevêque, on voit, par exemple, que Soconusco et d'autres villages voisins étaient tenus à envoyer, comme redevance annuelle, 100 peaux d'oiseaux, 400 plumes de riches couleurs, 400 plumes vertes, 400 plumes bleues, 400 plumes incarnates, des peaux de jaguars, des colonnettes de pierres fines, etc., etc.

objets d'histoire naturelle. Ce qui paraîtra plus étrange peut-être, c'est que les simples habitants de Mexico partageaient le goût de leur souverain pour ces curiosités. On vendait publiquement dans le marché des peaux d'oiseaux habilement préparées. Les grands quadrupèdes étaient dépouillés avec un soin remarquable, et, chose épouvantable à dire, cette adresse dans un art appliqué chez nous aux besoins de la science ne fut bientôt, chez les Mexicains, qu'un moyen de perpétuer leurs souvenirs de vengeance. On conservait dans certains temples les peaux des victimes humaines offertes aux dieux; celles des Espagnols étaient gardées comme une sorte de trophée. Durant l'expédition de 1524, Cortez eut une bien triste occasion de constater l'art que mettaient les Mexicains à ces sortes de préparations: il reconnut, nous dit un historien digne de foi, plusieurs de ses compagnons, que l'on n'avait pas revus au camp, et qui avaient succombé dans les engagements antérieurs (1). Détournons nos regards de cet épouvantable récit, et disons encore un mot des institutions, qui, chez ces peuples, pouvaient conduire à certaines observations précieuses et indiquaient une louable tendance vers l'étude de l'histoire naturelle.

Dans le vaste empire dont les Espagnols venaient de faire la conquête; la ville scientifique par excellence n'était pas celle où résidait Montezuma. Tezcuco réclamait sur ce point la prééminence; c'était là non-seulement que se réunissaient les prêtres les plus instruits, mais c'était là aussi que, grâce à Netzahualcoyotzin, on avait vu se former dès le quinzième siècle des institutions qui présentaient avec nos académies d'Europe des analogies telles, que leur existence seule eût dû arrêter l'aveugle persécution des conquérants. Lorsque Ixtlilxochitl (2), cet historien si sincère et si peu connu, nous décrit le palais habité jadis par les rois de Tezcuco, il a soin de nous le dire: « Au couchant s'ouvrait une grande salle et plusieurs chambres où se tenaient les historiens, les poëtes et les philosophes du royaume divisés en classes selon les sciences qu'ils cultivaient. » Or ces savants avaient senti de bonne heure la nécessité d'établir des espèces de bibliothèques, ou, si on l'aime mieux, des archives dans lesquelles l'on conservait soigneusement les peintures hiéroglyphiques destinées à rappeler toutes les traditions de l'empire, qu'elles fussent religieuses, politiques ou simplement littéraires. Ils possédaient de véritables jardins botaniques dans lesquels des hommes spéciaux allaient étudier. Outre une ménagerie analogue à celle qu'agrandit plus tard Montezuma, ils avaient formé des espèces de musées d'histoire naturelle dont la richesse sans contredit l'emportait sur la perfection. Tous les animaux qu'on n'avait pas pu se procurer vivants étaient figurés en or, et prenaient place dans cette splendide collection. Il y a plus: des tapisseries exécutées avec le poil délié de certains quadrupèdes étaient destinées à compléter, par des représentations exactes, la nomenclature des animaux qu'on n'avait pu observer à l'état vivant. Nous l'avouerons, ce que nous connaissons des peintures chichimèques ne nous donne pas une idée bien nette du secours qu'on pouvait en obtenir pour le progrès des sciences naturelles. Mais ces musées étaient dans leur état le plus florissant dès le moyen âge, et ils servirent probablement de modèles à ceux du Mexique; or, nous le demandons, quel était alors, en Europe, le souverain qui prît assez de souci des choses scientifiques pour réunir à portée des savants quelque chose d'analogue aux collections qu'on admirait dans Tezcuco? Les rois rassemblaient bien dans les fossés de leurs châteaux quelques animaux féroces; Isabeau de Bavière avait bien sa *léoparde*, connue sous le nom de la bête de la royne; on allait bien admirer dans certaines villes d'Italie, tantôt une girafe, tantôt un éléphant; les fauconniers employaient une patience admirable à dresser les oiseaux de haut vol, et il faudra toujours savoir un gré infini à l'empereur Barberousse de son Traité *de avibus*: rien de tout cela, au fond, n'avait trait à la science, et nous ne voyons pas même, à la fin du quinzième siècle, un seul grand personnage se mettre en peine de l'exactitude des traités scientifiques reposant sur l'observation. Or, si des hommes tels que Fernandez, de L'Écluse, ou Garcia de Orta, avaient pu accompagner Cortez dans son aventureuse expédition, il est probable que les jardins de Montezuma, ou même les collections de Tezcuco, eussent étendu l'horizon intellectuel de ces savants (sur certains points du moins), plus que ne le pouvait faire aucune des grandes cités de l'Europe.

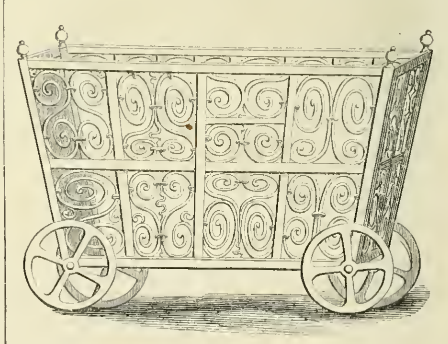
(1) Lorenzana. Lettres de Cortez.

(2) Descendant de la famille royale, cet historien fit ses études parmi les Espagnols, et nous a laissé les plus curieux détails sur son pays. L'Histoire de Tezcuco, par Fernando Alva Ixtlilxochitl, fait partie de la belle collection publiée par M. Ternaux-Compans sous le titre de: Voyages, relations et Mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique, 20 vol. in-8.

V. C. R. passe toute sa vie à ce qu'on appelle vulgairement bouquiner, c'est-à-dire à chercher de vieux livres. Il est habile dans la connaissance des meilleures éditions; il vous marque parfaitement bien la différence qu'il y a des unes aux autres; il n'en ignore point du tout le prix. Sa science s'étend jusqu'à la généalogie des livres. — Un tel auteur, dit-il, relié en maroquin, lavé et réglé, et à double tranchefile, vient de M. ***, qui l'avait acheté tant; je l'ai eu de sa défroque pour la moitié. — On vient d'imprimer un ancien historien avec des notes et des commentaires très-curieux et très-instructifs: V. C. R. n'en veut point; il ne demande que l'ancienne édition, quoiqu'il sache bien qu'il n'y trouvera point les augmentations que porte la nouvelle. — V. C. R. est-il savant? Non; il est seulement brocanteur. GUY PATIN.

ANCIEN CHARIOT

SERVANT A CHAUFFER L'INTÉRIEUR DES ÉDIFICES.



Ce dessin, emprunté au tome III des *Antiquités nationales* de Millin, représente un petit chariot de fer à quatre roues, destiné à recevoir de la braise et des cendres chaudes. Il était employé à chauffer l'église de la commanderie de Saint-Jean-en-l'Ile, près de Corbeil. On se servait aussi de chariots semblables pour sécher le linge.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,

rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. MARTINET, rue et hôtel Mignon.

LE PROCÈS DES CHIENS.



Dessin de Freeman, d'après Landseer.

Ceci est une *fable dessinée*, représentant, comme d'habitude, une scène de la vie humaine, parodiée par des animaux.

Il s'agit d'un grand procès longuement débattu, et dont les parties intéressées attendent le résultat. Le juge est un caniche de la grande espèce, dont le dessinateur anglais a respecté la toison, afin de rappeler l'immense perruque des magistrats de son pays. Il vient d'ôter ses lunettes, comme s'il renonçait à *mieux voir;* et, recueilli dans son for intérieur, le regard légèrement soulevé, une patte sur le livre de la loi, il prononce l'arrêt!

A droite se trouve le groupe des plaideurs auxquels il donne gain de cause. L'un d'eux, chien épagneul placé tout au bas, réfléchit, le museau appuyé contre terre; il commente en lui-même les paroles du juge, et attend avec calme la conclusion des « Considérants. » Plus haut, un de ses consorts, gros chien de garde à tête noire, confiant dans sa force qu'il prend peut-être pour le bon droit, s'est doucement endormi; en avant, un griffon écoute avec ravissement: la cause a été comprise, voilà de la justice! Enfin, dans le haut, et à demi caché par le fauteuil magistral, un quatrième intéressé semble tout yeux et tout oreilles; il sourit enchanté. Son procès est gagné.

A notre gauche, nous voyons les plaideurs déboutés.

Celui du bas lève les yeux au ciel; il prend les dieux à témoin de l'inique sentence. Au-dessus de lui, un énorme chien de troupeaux serre les dents de rage; sa petite oreille, son œil à demi clos, son air féroce et sournois en font un ennemi redoutable. Une levrette, personnage mélancolique et discret, lui jette un regard de côté; évidemment, elle craint d'être compromise dans quelque violence de son dangereux confrère.

Au-dessus de la levrette, un roquet qui se sent trop faible pour se révolter contre le juge, l'insulte en lui tirant la langue; derrière lui, un chien loup grince des dents; il dit à son voisin, d'une physionomie toute débonnaire: — Vous voyez, on nous condamne! Que je meure si je ne me venge du grand juge! Le voisin s'efforce de l'apaiser par sa résignation.

La scène est complétée par l'huissier qui, au fond de la salle, les deux pattes sur la balustrade du tribunal, crie au public: Silence! — par le chien de justice apportant dans sa gueule une nouvelle pièce qui arrive trop tard, — et par le greffier placé en avant du juge et de même race que lui, mais d'une plus petite espèce.

La malice et la variété des expressions ont rendu cette

composition célèbre chez nos voisins les Anglais, qui, comme l'on sait, ont un goût tout particulier pour la race canine, et généralement moins de respect pour leurs juges que pour leurs lois.

DE LA RELIGION DE BOUDDHA.

MORALE. — CHARITÉ, PURETÉ, PARDON DES INJURES.

Voy. p. 62.

La charité envers le prochain, l'oubli de soi-même pour les autres, l'aumône, forment les traits capitaux de la prédication de Bouddha. Il n'y a aucun point, si ce n'est la piété, sur lequel il revienne plus souvent. On l'a déjà entrevu par le miracle de la pluie d'abondance; et pour le voir clairement, il suffit de lire les paroles que Bouddha, au témoignage des Soutras, donna pour commentaire à ce miracle. Voici le texte, traduit par M. Burnouf: « Si les êtres connaissaient le fruit des aumônes, le fruit et le résultat de la distribution des aumônes, comme j'en connais moi-même le fruit et les résultats, certainement, fussent-ils réduits actuellement à leur plus petite, à leur dernière portion de nourriture, ils ne la mangeraient pas sans en avoir donné, sans en avoir distribué quelque chose. Et s'ils rencontraient un homme digne de recevoir leurs aumônes, la pensée d'égoïsme qui aurait pu naître dans leur esprit pour l'offusquer n'y demeurerait certainement pas. Mais parce que les êtres ne connaissent pas le fruit des aumônes, le fruit et les résultats de la distribution des aumônes, comme j'en connais moi-même le fruit et le résultat, ils mangent avec un sentiment tout personnel, sans avoir rien donné, rien distribué; et la pensée d'égoïsme qui était née dans leur esprit, y demeure certainement pour l'offusquer. Une action antérieure ne périt pas, qu'elle soit bonne ou mauvaise; une bonne action bien accomplie, une mauvaise action méchamment faite, quand elles sont arrivées à leur maturité, portent également un fruit inévitable. » On trouve dans la légende de Purna une très-belle sentence à ce sujet. « C'est réunis que les charbons brûlent; de même c'est l'union des frères qui fait leur force; et, comme les charbons aussi, c'est en se séparant que les hommes s'éteignent. » Il faut donc, pour se sentir vivre convenablement, que les hommes fassent corps ensemble par la charité!

On ne peut se plaindre à cet égard, dans le bouddhisme, que de l'excès. La charité déborde tellement qu'elle va jusqu'à noyer la personnalité: elle n'a pas de bornes. L'âme se fond dans l'infini, comme si sa destinée était de s'y dissoudre. Il existe, à ce sujet, une légende fort curieuse et très-accréditée chez les fidèles par l'exagération même de sa leçon. On en possède une traduction par M. Schmidt, d'après le texte mongol.

Bouddha raconte, dans cette légende, qu'au temps d'une de ses existences antérieures, il vivait sur la terre comme anachorète. Dans la retraite qu'il s'était choisie au milieu d'une forêt déserte, son seul voisinage était une tigresse. C'était le seul être auquel il lui fût possible de faire du bien sans violer la loi de sa solitude, et il avait coutume de lui porter chaque matin une portion des aumônes qu'il recevait pour son propre entretien de la piété des pèlerins. Un jour, il se trouva qu'on l'avait oublié; il n'avait rien à manger: c'était un faible inconvénient pour lui, mais la tigresse souffrait; elle était d'autant plus digne de compassion qu'elle venait de mettre bas, et que ses mamelles risquaient de se tarir. Le parti du pieux solitaire fut bientôt pris: n'ayant rien à donner à l'animal, il alla à lui et lui donna à manger son propre corps.

Voilà le comble de l'abnégation: mais qui ne conviendrait que c'est trop? C'est exactement l'opposé de la doctrine chrétienne, si bien exprimée dans cet aphorisme célèbre, qui est sage quand on ne le détourne pas de son sens légitime: Charité bien ordonnée commence par soi-même. Si l'homme ne s'aimait, s'il se regardait comme rien, ainsi que sont trop portés à le faire les bouddhistes, il ne pourrait aimer raisonnablement ni Dieu ni son prochain, car c'est en lui-même qu'il jouit de Dieu et du prochain, et s'il ne s'aime, il ne peut se plaire dans cette jouissance. S'il n'est rien, rien ne lui est; et s'il se fond dans l'univers, l'univers même cesse d'exister pour lui, et sorti de lui-même, il ne trouve plus que le vide et le néant.

Il faut voir dans ce mémorable exemple, non-seulement la charité, mais le renoncement aux choses du corps. Nulle part, en effet, la mortification n'est enseignée plus hautement que dans le bouddhisme. Notre corps n'est qu'une sorte de fantôme qui nous fait les illusions d'une réalité, et contre les tromperies duquel nous ne saurions trop nous mettre en garde: le meilleur moyen de s'en délivrer est de le sacrifier continuellement. Quel que soit l'excès de cette doctrine, elle respire du moins les tendances les plus morales contre les corruptions du luxe et de la sensualité. Il existe, à cet égard, une légende d'un très-grand caractère: c'est l'histoire d'une repentie nommée *Vasavadatta*.

Le récit nous peint l'époque où cette malheureuse, entourée de tous les prestiges de l'opulence et de la beauté, vivait dans l'affreux désordre des passions. Ayant entendu parler d'un jeune disciple de Bouddha, aussi accompli en beauté qu'en vertu, elle s'en était éprise et avait tenté de le séduire. Mais à tous les messages de cette femme, le jeune homme s'était contenté de faire répondre ces simples mots: « Ma sœur, il n'est pas temps pour toi de me voir. » Enfin, entraînée peu à peu à tous les crimes, elle se rend coupable du meurtre d'un riche marchand qu'elle dépouille; le crime se découvre, et on la frappe d'une condamnation cruelle. Le bourreau lui coupe le nez, les oreilles, les pieds et les mains, et on l'abandonne dans cet état au milieu du cimetière où la mort ne doit pas se faire attendre. Cependant Upagupta, dit le Soutra, entendit parler du supplice qui avait été infligé à Vasavadatta, et aussitôt cette réflexion lui vint à l'esprit: « Cette femme » a jadis désiré me voir, et je n'ai pas consenti à ce qu'elle » me vît. Mais aujourd'hui que les pieds, les mains, le nez » et les oreilles lui ont été coupés, il est temps qu'elle me » voie. » Et il prononça ces stances: « Quand son corps était » couvert de belles parures, qu'elle brillait d'ornements de » diverses espèces, le mieux, pour ceux qui aspirent à l'affranchissement et qui veulent échapper à la loi de la renaissance, était de ne pas aller voir cette femme. Aujourd'hui » qu'elle a perdu son orgueil, son amour et sa joie, qu'elle a » été mutilée par le tranchant du glaive, il est temps de la » voir. » Il se dirige alors vers le cimetière. La suivante, qui, dans d'autres temps, était allée tant de fois vers lui, prévient de son approche sa maîtresse, qui, tout émue, se hâte de faire cacher les horribles débris de son corps devant lesquels elle gît abandonnée. « En ce moment, dit le texte, Upagupta survint, et il se tint debout devant Vasavadatta. La courtisane, le voyant ainsi debout devant elle, lui dit: « Fils de mon maître, » quand mon corps était entier, j'ai envoyé à plusieurs reprises ma suivante vers toi, et tu m'as répondu: Ma sœur, » il n'est pas temps pour toi de me voir. Aujourd'hui que » le glaive m'a enlevé les mains, les pieds, le nez et les » oreilles, que je suis jetée dans la boue et dans le sang, » pourquoi viens-tu? » Et elle prononça les stances suivantes: « Quand mon corps était doux comme la fleur du lotus, qu'il » était orné de parures et de vêtements précieux, qu'il avait » tout ce qui attire les regards, j'ai été assez malheureuse » pour ne pouvoir te voir. Aujourd'hui, pourquoi viens-tu » contempler ici un corps dont les yeux ne peuvent supporter la vue, qu'ont abandonné les jeux, le plaisir, la joie et » la beauté, qui inspire l'épouvante, et qui est souillé de sang » et de boue? » — Mais c'est justement le moment où les leçons de la religion, sur le détachement du corps, devaient le mieux se faire entendre de l'infortunée, la consoler de son

malheur, et mieux encore le lui faire bénir comme une préparation providentielle à son salut éternel. Vasavadatta convertie fait acte de foi en Bouddha, rend le dernier soupir et va renaître dans le ciel.

Cette même morale est encore plus explicitement enseignée dans la conversion de Purna, le riche marchand, qui abandonne tous ses biens pour embrasser la pauvreté à la suite de Bouddha. Les biens de la terre ne sont pour le moraliste que des fantômes, des formes vaines qui agissent instinctivement sur les sens de l'homme et excitent par là sa passion qui n'est qu'une sorte de folie dont il est le jouet. « Il existe, ô Purna, dit le Maître, des formes faites pour être perçues par la vue, formes qui sont désirées, recherchées, aimées, qui sont ravissantes. Si un religieux, à la vue de ces formes, en est satisfait, s'il les recherche, s'il ressent de l'inclination pour elles, s'il s'y complaît, alors le résultat de ces divers mouvements est qu'il a du plaisir; si le plaisir existe, aussitôt paraît, avec le plaisir, la satisfaction du cœur; dès qu'avec le plaisir existe la satisfaction du cœur, aussitôt paraît la passion; quand avec le plaisir existe la passion, aussitôt paraît avec eux la jouissance. Le religieux, ô Purna, qui ressent le plaisir, la passion et la jouissance, est dit très-éloigné du Nirvâna (perfection suprême). » Le religieux voisin de la perfection est, au contraire, celui qui, en présence des objets qui agissent sur la passion par la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, demeure indifférent, sans éprouver ni satisfaction, ni désir. On voit que c'est la doctrine du détachement complet de tous les biens et de toutes les jouissances corporelles.

De ce détachement des choses corporelles résulte naturellement l'indifférence à l'égard des injures, des mauvais traitements, même de la mort, et par conséquent l'absence de haine à l'égard des malveillants et des ennemis. Lorsque la conversion de Purna est opérée, et que, revêtu du manteau de la pauvreté et du vase destiné à recueillir les aumônes, il est prêt à se séparer de son maître pour enseigner de son côté la nouvelle loi, Bouddha lui demande quel est le pays dans lequel il compte aller se fixer. Purna lui désigne le pays du Cronaparanta, habité par la population la plus cruelle et la plus barbare. « Lorsque les hommes du Cronaparanta, lui dit Bouddha, t'adresseront en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, que penseras-tu de cela? — Si les hommes du Cronaparanta, ô Seigneur, m'adressent en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, s'ils se mettent en colère contre moi et s'ils m'injurient, voici ce que je penserai de cela : Ce sont certainement des hommes bons que les Cronaparantakas; ce sont des hommes doux, eux qui m'adressent en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, eux qui se mettent en colère contre moi et qui m'injurient, mais qui ne me frappent ni de la main ni à coups de pierres. Si les hommes du Cronaparanta te frappent de la main ou à coups de pierres, que penseras-tu de cela? — Si les hommes du Cronaparanta, ô Seigneur, me frappent de la main ou à coups de pierre, voici ce que je penserai de cela : Ce sont certainement des hommes bons que les Cronaparantakas; ce sont des hommes doux, eux qui me frappent de la main ou à coups de pierres, mais qui ne me frappent ni du bâton ni de l'épée. » La progression se continue de la sorte en roulant sur des sévices de plus en plus violents, jusqu'à ce que Bouddha arrive à demander à son disciple quelle sera sa pensée au cas où ces barbares en viendraient à lui ôter la vie. « — Si les hommes du Cronaparanta, ô Seigneur, répond-il, me privent complétement de la vie, voici ce que je penserai de cela : Il y a des auditeurs de Bhagavat qui, à cause de ce corps rempli d'ordures, sont tourmentés, couverts de confusion, méprisés, frappés à coups d'épée, qui prennent du poison, qui meurent du supplice de la corde, qui sont jetés dans des précipices. Ce sont certainement des hommes bons que les Cronaparantakas; ce sont des hommes doux, eux qui me délivrent avec si peu de douleur de ce corps rempli d'ordures. — Bien, bien, Purna, reprend alors Bouddha : tu peux, avec la perfection de patience dont tu es doué, oui, tu peux habiter, fixer ton séjour dans le pays des Cronaparantakas. Va, Purna : délivré, délivre; arrivé à l'autre rive, fais-y arriver les autres; consolé, console; parvenu au Nirvana complet, fais-y parvenir les autres. »

LES LARMES.

Hillel errait, pendant une nuit étoilée, dans le jardin des Olives; près de lui était son disciple Cadi. Cadi lui montra, sur une hauteur, un homme éclairé par les rayons de la lune, et lui demanda ce qu'il faisait.

Hillel répondit : — C'est Zadok; il est assis sur la tombe de son fils, et il pleure.

— Zadok, reprit le jeune homme, ne peut-il donc maîtriser sa douleur? Cependant le peuple lui a donné le nom de sage!

— Penses-tu qu'il soit pour cela insensible à la souffrance? répondit le maître.

— Mais, reprit Cadi, si le sage n'est point maître de son affliction, quelle différence y a-t-il entre lui et l'insensé?

— Regarde, répliqua Hillel : les larmes de Zadok tombent sur la terre, mais son regard est dirigé vers le ciel.

Frédéric Krumacher.

CHAPELLE DE SAINT-CLAIR,

AU BOURG D'AIGUILHE, PRÈS DU PUY.

A quelques pas au sud-est du rocher du mont Saint-Michel, près de la ville du Puy, s'élève, dans le bourg d'Aiguilhe, un petit monument qui a longtemps mis à l'épreuve l'imagination et l'érudition des antiquaires : c'est la chapelle de Saint-Clair, que l'on appelle aussi le temple de Diane, ou temple d'Aiguilhe. Sa forme est octogone; un petit sanctuaire fait saillie sur un de ses côtés; elle est éclairée par des fenêtres latérales. Une ouverture pratiquée au milieu de la voûte servait jadis au même objet, ce qui a contribué à donner à ce monument un cachet antique. On remarquait, en outre, au-dessus de la porte occidentale, et comme lui servant de fronton, une pierre ornée d'attributs décrits par M. de Lalande dans ses *Antiquités de la Haute-Loire*. Quoique mutilés à diverses époques, ils n'ont point encore perdu tout leur caractère. On y reconnaît, sculptés en demi-ronde bosse, les attributs astronomiques de Diane dans les différentes phases de la lune; seulement la sphère du centre a subi plusieurs métamorphoses : d'abord elle a dû représenter la lune dans son plein. Les deux signes qui représentent la nouvelle lune et son dernier quartier sont restés entiers et bien prononcés.

De là, toutes les conclusions obligées de l'archéologie ancienne. La lune est ronde, le monument est rond ou à peu près : c'était donc un temple élevé à la lune; et, preuve dernière, quoique élevé entre deux rochers énormes, il était situé de manière à recevoir sans obstacle, à l'orient, les premiers rayons lunaires, « selon les heures, les époques et les circonstances qui conviennent aux usages religieux. »

Laissant de côté cette hypothèse, et en n'examinant le monument que dans son état actuel, on voit un plan octogone à côtés égaux, ornés dans toute leur largeur d'arcades plein cintre enrichies de divers ornements et s'appuyant sur des colonnes. Au milieu de ces arcades s'ouvrent les baies de petites fenêtres en plein cintre, évasées en dehors. Sur le côté occidental s'ouvre, non plus une fenêtre, mais une porte cintrée dont les claveaux sont alternativement noirs et blancs.

Après avoir attribué aux Romains et même aux Gaulois ce petit monument, de même que la plupart des anciens édifices religieux de forme particulière, circulaire ou pris-

matique, on en a fait honneur aux templiers. Aujourd'hui l'on admet généralement que cette élégante construction d'architecture chrétienne était, à l'origine, un baptistaire ou une chapelle funéraire.

Chapelle de Saint-Clair, au bourg d'Aiguilhe, près du Puy.

ERRATA.

Page 7, colonne 2, ligne 34.— « Sègestain, » lisez « Sègeste. »
Page 85, colonne 2, ligne 3.— « Ripozographie, » lisez « Ripazographie. »
Page 147, col. 1, l. 7. — « Palais de Madrid, l'Escurial; » lisez. « Palais de l'Escurial, près Madrid. »
Page 147, col. 2, l. 65. — « Bade d'Ourlac, » lisez « Bade-Dourlach. » Dourlach est une ville de la Souabe

Page 154 . . . . Gessere valentes;
Castaneæ fagos, ornusque. . . . .

Page 161, sous la gravure.— « Comté, » lisez « Province. »
Page 175, col. 2, l. 28 et 40.— « York, » lisez « Arques. » — Ligne 31.— « Prenty, » lisez « Renty. » — Ligne 52.— « Dix-huit ans, » lisez « Huit ans. »
Page 196, col. 1, l. 5 en remontant.— « Saint-Mélier, » lisez « Saint-Helier. »
Page 237, col. 2, l. 13. — « Peintre ou architecte, » lisez « Peintre et architecte. » — Ligne 24. — « Callipolis, » lisez « Gallipolis. »
Page 251, col. 1, l. 26 en remontant. — « Rue, » lisez « Ruche. » — Col. 2, l. 10 en remontant.— « Les seize heures, » lisez « Les seize premières heures. »
Page 255, col. 1, l. 8 en remontant. — « Kmætz, » lisez « Kæmtz. » — Col. 2, l. 10.— « Coonu, » lisez « Commun. »
Page 292, col. 1, l. 3. — Lisez : « Ceux-ci réunirent ces peuples ignorants. . . . . dans vingt-deux missions ou établissements agricoles dirigés par des religieux »
Page 294. — Dans l'article où nous avons raconté la chasse au Bupreste par le Cerceris, nous avons omis de figurer ces deux insectes. Voici la proie, voilà le chasseur.



Bupreste. Cerceris.

Page 295, col. 1, dernière ligne. — « Exploitation, » lisez « Exploration. »
Page 304, col. 1, l. 6.— « Boulogne, » lisez « Bologne. »
Page 305, col. 2, l. 6. — « Commanditaire, » lisez « Commandataire. »

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,
rue Jacob, 30, près de la rue des Petits-Augustins.

Imprimerie de L. Martinet, rue et hôtel Mignon.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

HISTOIRE.

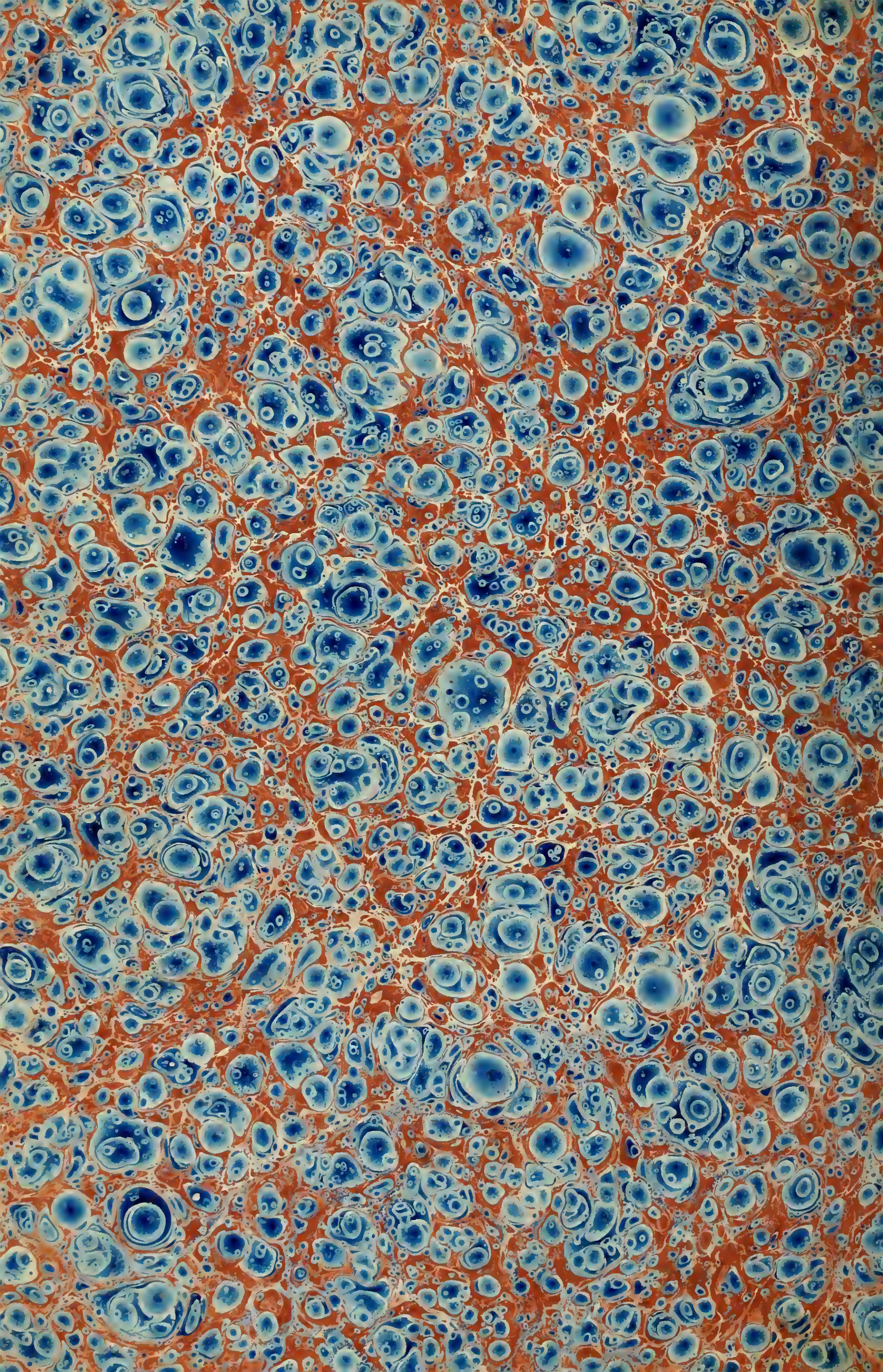
BIOGRAPHIE.

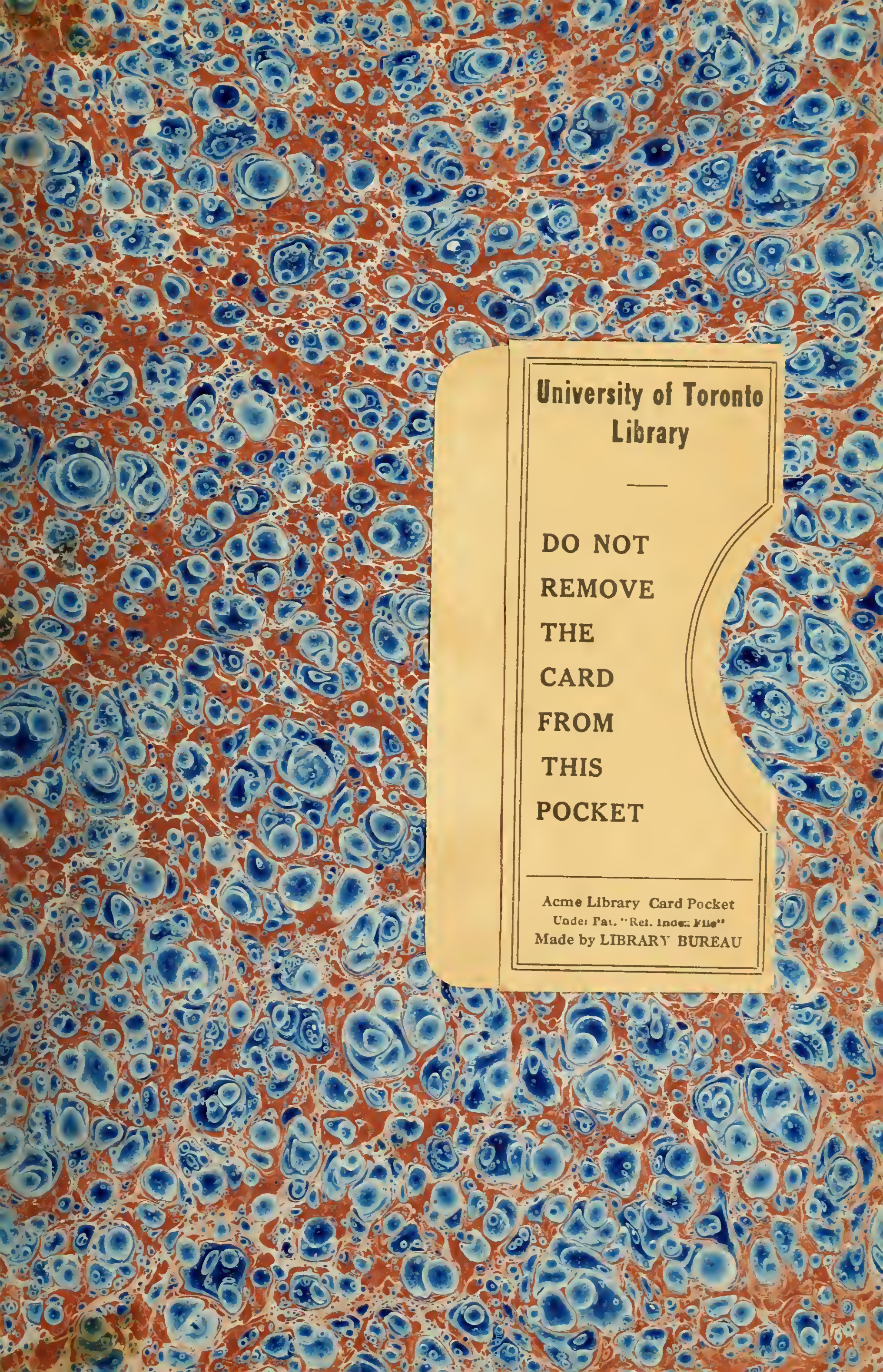
GÉOGRAPHIE.

ZOOLOGIE.

MATHÉMATIQUES; MÉCANIQUE; PHYSIQUE.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

